4560
Hist. 8 Sp. 308

Goetius (Hugius)

fi. da fata 1965

108238

ANNALES

ET

HISTOIRES

DES TROVBLES

DV PAYS-BAS,

PAR

HVGO GROTIVS.

LYON

EX BIBLIOTH PUB COLLEG LUGDUN.

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE DE LYON

A AMSTERDAM,
De l'Imprimerie de IEAN BLAEV.
M DC LXII.

Avec Privileges pour quinze ans, de la Sacrée Majesté Imperiale, des Estats de la Belgique Confederée, & de la Hollande & West-Frise.

Aux Hauts & Puissants

SEIGNEVRS

LES ESTATS DE HOLLANDE ET WEST-FRISE.

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON

Hauts & Puissants Seigneurs,

Ceux qui ont esté d'advis, que l'Histoire ne fut escrite que par des hommes, que le Senat jugeroit capables d'une si haute fonction, ont fait connoistre, qu'il y a quelque chose de sacré dans les escrits de cette nature, qui devient profane entre les mains de ceux, qui s'y appliquent par un mouvement d'interest, sans aucune vocation legitime. Ils sçavoient qu'il est impossible de laisser à la posterité une verité bien constante, si elle n'est tirée des actes publics & des archives, & qu'il est bien difficile de la sçavoir, si celuy, qui se mesle d'escrire, n'a une connoissance tres-parfaite des affaires. L'auteur, dont l'ouvrage posthume fut offert à Vos Hautes Puissances, il y a quelques années, a esté eslevé dés sa premiere jeunesse aupres d'un des plus sages & des plus habiles hommes de cet Estat, & il l'a suivy en plusieurs importantes ambassades, où il a acquis les premiers principes de cette haute prudence, qui l'a fait le miracle de nostre siecle, comme son eminent sçavoir le fit dés lors l'object de l'admiration du plus grand Roy de la Chrestienté. Il a esté en suitte appellé aux plus difficiles em-

plois de cette Province, dans lesquels il a eu bonne part à ses affaires, & le loisir de penetrer dans ses plus grands secrets. Il n'y a personne qui ne sçache, à quelle occasion la Couronne de Suede a pû l'employer pour son service en France, & avec quelle suffisance il s'est acquitté des devoirs de cette ambassade, aupres d'un si puissant Monarque, & aupres du plus grand Ministre, que l'on ait veu dans les Conseils depuis plusieurs siecles. De sorte qu'il ne faut point douter, qu'apres cela il n'ait eu toutes les qualités necessaires, pour escrire l'Histoire, & particulierement celle de sa patrie. Ie parle, Messeigneurs, de cette partie de l'histoire des Pays-Bas, qui a occupé les plus illustres plumes de toutes les nations de l'Europe, & qui represente les guerres, que ces Provinces Vnies ont soustenuës contre une puissance, qui estoit en ce temps là une des plus redoutables de l'univers, pour secoüer le joug d'une domination estrangere, laquelle se servoit de la derniere violence, pour tascher d'opprimer l'ancienne liberté, dont elles avoyent jouy sous leurs premiers Princes. Feu Monsieur de Groot a travaillé avec Vous, Messeigneurs, à l'affermissement de cette pretieuse liberté, & a esté assés heureux, pour relever avec esclat la Souveraineté de cette Province en particulier. Mais ce qu'il y a de plus admirable en luy est, que ny ses occupations publiques & continuelles, ny les disgraces, qui luy ont esté communes avec tous les grands hommes, qui ont possedé la vertu en un degré eminent, ne l'ont pû empescher de donner au public des ouvrages, qui marquent par tout un sçavoir profond & inespuisable, un jugement net & solide, & des lumieres d'esprit les plus penetrantes, que l'on ait veu en aucun autre homme; mais sur tout une amour constante, & un zele inviolable pour sa patrie; je n'ay que faire de parler des autres livres, qu'il a faits en toutes les facultés, langues & sciences; mais je me trouve obligé de dire un mot au sujet de l'histoire, qu'il a escrite des troubles & des guerres de ces Provinces. Elle a esté publiée apres une infinité d'autres, & il semble, qu'elle n'ait paru tard, que pour effacer tout ce que les plus sçavans hom-

mes

mes du temps passé avoient acquis de gloire & de reputation par leurs escrits. I'ose dire, qu'à la reserve du seul Connestaggio, il n'y a pas un estranger, qui n'ait escrit avec passion. Les uns n'ont appris l'estat de nos affaires que de nos ennemis; & les autres se sont contentés de remplir leurs livres des particularités des sieges & des combats, qui ne sont qu'une bien petite partie de la veritable Histoire. I'y puis adjouster, Messeigneurs, que de tous ceux qui l'ont escrite, mesmes chez nous, il y en a fort peu, qui ayent sceu comment il faut escrire l'histoire. Ie ne crains point, que l'on en puisse dire autant de nostre grand personnage, ny pour la passion, ny pour l'incapacité. Les ennemis de l'Estat trouvent, qu'il leur fait justice, & ses ennemis particuliers mesmes sont obligés de le loüer de son equité. L'on voit en son livre les causes essentielles des troubles, & en la suitte des guerres, les mouvemens les plus naturels de tous les evenements notables. Pour dire en un mot, il fait voir qu'il sçait parfaitement l'art d'escrire l'Histoire, & de faire des Annales. Et pour ce qui est de son stile, l'on est contraint d'advoüer, qu'il est si nerveux, & son raisonnement si puissant, qu'il va mesmes bien loin au delà de ce que l'on croyoit inimitable dans les ouvrages du Prince de l'Histoire Romaine. Aussi a il trouvé une approbation si generale, que la France, qui n'admire proprement que les productions de son air & de son terroir, a crû, que cette merveilleuse piece devoit paroistre en sa langue. Je pourrois dire, que celuy qui l'a traduite, n'y a pas mal reüssy, si la beauté, la pureté & la force du stile de cette histoire pouvoyent estre representées en aucune autre langue. Car quoy que le François soit beau & elegant, & que le traducteur ait beaucoup merité par son travail, il faut confesser neantmoins, qu'il y a dans le Latin je ne sçay quoy, qui ne pouvoit estre exprimé que par le genie de l'auteur. Les fils du defunct ont offert à vos Hautes Puissances l'original de cet ouvrage, & celuy des deux, qui reste encore en vie, & qui represente si dignement la personne du defunct en vos assemblées, m'a permis de vous en dedier

la traduction. Si elle merite l'agréement de Vos Hautes Puiſſances, j'auray bientoſt l'honneur de vous preſenter celle de cet incomparable traitté du Droit de la paix & de la guerre, que l'on me demande avec empreſſement. C'eſt à Vous, Meſſeigneurs, à qui je la dois, à Vous, disje, qui avez encore de la tendreſſe pour la memoire du defunct, & qui conſacrez Vos ſoins & Vos veilles à la conſervation de cette chere liberté, avec le meſme zele avec lequel nos predeceſſeurs l'ont acquiſe aux dépens de leur ſang & de leurs vies. Je prie Dieu qu'il nous conſerve cet ineſtimable treſor juſques à la conſommation des ſiecles, & qu'il eſpande ſur Vos perſonnes, auſſi bien que ſur cette floriſſante Province, ſes plus pretieuſes benedictions : qu'il la protege contre ſes ennemis, couverts & declarés, & qu'il y affermiſſe de plus en plus les deux fondemens inesbranslables de l'Eſtat, la Religion & la Liberté. Ce ſont les vœux tres-ardents que fait inceſſamment pour Voſtre proſperité,

Hauts & Puiſſants Seigneurs,

Voſtre treshumble, tresobeïſſant & tresfidelle ſujet & ſerviteur

JEAN BLAEV.

AV LECTEVR.

ENfin apres que les Annales & Hiſtoires de la guerre des Païs-bas, compoſées par ce grand homme Hugues Grotius, ont eſté ſi long-temps & ſi univerſellement ſouhaittées, nous en preſentons les livres au public; achevez par leur autheur avec un ſi grand ſoin; ornez d'une elegance de ſtyle ſi extraordinaire, & ſemez par tout d'une diverſité de periodes toutes ſi coulantes & ſi remplies, qu'il n'appartient qu'aux plus excellens & aux plus doctes eſprits, non pas d'en égaler le merite, puiſque cela eſt impoßible, mais ſeulement de le gouſter comme il faut. Il eſt vray que toutes les autres productions ſorties avant celle-cy de la plume de cet admirable Eſcrivain, eſtant auſſi au deſſus de toutes les loüanges qu'on leur pouvoit donner, luy avoient desja acquis le plus haut degré de gloire entre toutes les perſonnes d'erudition: mais l'on advoura ſans doute que dans cet ouvrage principalement il a voulu prodiguer tous les treſors de ſon genie miraculeux & plus qu'humain; ſi l'on conſidere cette prodigieuſe ſageſſe qui luy fait découvrir ce qu'il y a de plus caché dans toutes les entrepriſes qu'il examine, ou dans toutes les actions qu'il décrit. Si l'on prend bien garde à cette beauté de langage ſi naturelle & ſi egale par tout, à cette gravité d'expreſſion qui ſeconde ſi parfaittement la majeſté des grandes affaires qu'il traitte; à cette noble eloquence qui ſe decouvre dans ſes harangues, enfin à cette judicieuſe conduitte dont il a ſceu regler ſes diſcours ſelon le charactere des perſonnes & des choſes qu'il a voulu repreſenter. C'eſt pourquoy nous ne craignons point de dire hautement, que la ſplendeur de cet admirable ouvrage obſcurcit pour jamais la gloire non ſeulement de ceux qui ont cy-devant entrepris d'eſcrire les guerres, & les affaires Belgiques; mais encore des plus excellens autheurs de l'antiquité, & de ceux meſme à qui depuis tant d'années les doctes de chacque ſiecle ont rendu hommage. De ſorte que les Salluſtes, les Tite-Lives, les Tacites & leurs pareils, s'ils en ont eu autrefois, trouvent aujourd'huy un ouvrage qui deffie les leurs, ſoit en pompe de ſtyle, en gravité, en douceur & en brevеté de langage, ou en force de genie. Et il ſemble meſme que toutes les perfections qui ont eſté propres & particulieres à chacun de ces autheurs ſ. parément, ſe trouvent unies enſemble dans ce ſeul ouvrage. Mais ſur tout ces livres d'Annales & d Hiſtoires ont merité une gloire nompareille, en ce que cette promeſſe bien ſouvent fauſſe d'une ſincere fidelité, dont tous les autheurs ont accouſtumé de nous flatter des l'entrée de leurs relations, ſe montre ſi exacte dans toutes celles de noſtre Grotius, que ny le zele de ſa Religion, ny la partialité où tant d'autres Eſcrivains de ſon temps

ſont tombez en traittant la meſme matiere ; ny enfin la crainte ou l'eſperance, la haine ou l'amitié n'ont jamais pû le detourner du vray ſentier, & de rendre franchement à tous les grands hommes dont il a parlé, la loüange qui leur eſtoit deuë, ſoit qu'ils ſuiviſſent le party des ſiens ou le contraire, ſoit qu'ils fuſſent ſes amis ou ſes ennemis. Qui que tu ſois donc, ô Lecteur, ſi tu conſerves quelque affection pour les Provinces Confederées & pour leur gloire, tu dois auſſi bien que nous les feliciter de ce qu'ayant pû par l'aſſiſtance divine élever leur Republique, malgré la foibleſſe de ſa naiſſance ; juſqu'au faiſte de grandeur & d'authorité où nous la voyons aujourd'huy parvenuë, elles ont auſſi, par une faveur du Ciel tres-particuliere, fait naiſtre de leurs entrailles, un autheur dont le ſtile comparable aux plus excellens des autheurs de l'antiquité ſoit Romains ou Atheniens, s'eſt trouvé capable d'immortaliſer les beaux faits, que ſes compatriotes, pour recouvrer leur ancienne liberté, ont ſceu produire, ſoit ſur la mer ou ſur la terre, ſoit dans l'art militaire ou politique. Cependant nous taſcherons, ſans eſpargner ny ſoin ny depenſe, à r'aſſembler de toutes parts les eſcrits de ce Grand homme, tant ceux qui ont desja eſté imprimez, que ceux qui ſont encore à imprimer : & apres qu'ils auront eſté diſpoſez ſelon leur vray ordre, nous ferons en ſorte, Dieu aydant, que le public les pourra lire dans un ſi beau charactere, & une impreſſion ſi correcte, que chacun en demeurera ſatisfait. Adieu.

EXTRAIT
DV PRIVILEGE
DE
SA MAIESTE' IMPERIALE.

FERDINAND TROISIESME, par la grace de Dieu éleu Empereur des Romains, tousjours Auguſte, Roy d'Alemagne, Hongrie, Boheme, Dalmatie, Croacie, Sclavonie, & Archiduc d'Auſtriche, Duc de Bourgogne, Carinthie, Carniole, & Wirtenbergue, Comte de Tyrol, &c. Nous reconnoiſſons & faiſons ſçavoir à tous par la teneur des preſentes, que Noſtre bien-amé Pierre Grotius, nous ayant fait expoſer, que feu ſon Pere Hugo Grotius avoit compoſé pluſieurs œuvres en diverſes facultez, dont une partie eſtoit en lumiere, & l'autre n'avoit encore veu le jour. Iceluy donc requis de pluſieurs perſonnes, de faire imptimet toutes les œuvres ſuſdites en divers tomes, diſtribuez ſelon la diverſité des matieres, à ſçavoir de la Theologie, Iurisprudence, Politiques, Hiſtoriques, Poëtiques, &c. s'eſt reſolu de faire travaillet à l'impreſſion desdites œuvres, où ſont compriſes les Annales & Hiſtoires des Païs-bas, ſous une meſme forme & charactete, deſirant ſur ce Noſtre privilege luy eſtre octroyé: Nous donc ne voulans pas denier cette faveur audit ſuppliant, defendons à tous libraires, & generalement à tous ceux qui exetcent le negoce de la librairie, d'imprimer ou faire imprimer & debiter les œuvres du ſusdit Grotius, dans toute l'eſtenduë de l'Empire Romain, & de nos Royaumes & Domaines, en ſemblable ou diverſe forme & charactere; le tout, ou en partie; & ce l'eſpace de quinze ans, à conter depuis le premier jour de l'impreſſion; ſi ce n'eſt du conſentement du ſuſdit Pierre Grotius, ou de ſes heritiets, ſous peine de la confiſcation de tous les exemplaites, que ledit Pierre Grotius & ſes heritiers pourront ſaiſir en quelque endroit qu'ils les trouvent; & de trente mates de pur or, dont une partie ſera adjugée à Noſtre Fiſc Imperial, & l'autre partie à ceux qui en ſouffriroient quelque prejudice; pourveu qu'il n'y ait rien dans les œuvres ſusalleguées, qui ſoit contraire aux bonnes mœurs, ou aux loix de l'Empire. Nous declarons auſſi que s'ils contiennent quelque choſe contraire à la Religion Catholique Romaine, Nous ne l'approuvons aucunement; mais que Noſtre intention n'a eſté autre que de maintenir la paix. Fait en Noſtre cité de Ratisbonne, le deuxiéme jour d'Octobre, l'an de Grace 1653.

FERDINAND.

V. FERDINAND COMTE CVRCE.

Par ordre de ſa Majeſté Imperiale

I. WALDERODE.

PRI-

PRIVILEGE

du Roy tres-Chreſtien

LOUYS XIV.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, Salut. Le Sieur de Groot, Reſident de noſtre Couſin l'Electeur Palatin en Hollande, Nous a fait remonſtrer qu'ayant communiqué à pluſieurs de ſes amis, divers livres & manuſcripts compoſez par le feu Sieur Grotius ſon pere, Ambaſſadeur de la Reyne & Couronne de Suede, pres le feu Roy noſtre tres-honnoré Seigneur & Pere, il auroit appris que quelques libraires auroient ſurpris des copies de quelqu'uns d'iceux, leſquels ils ont deſſein de faire imprimer à l'inſceu de l'expoſant, & ſans ſon conſentement, ce qu'il deſiroit empeſcher, Nous requerant humblement Nos lettres ſur ce neceſſaires: A ces cauſes, voulans gratifier & favorablement traicter ledit Sieur de Groot, Nous defendons & tres-expreſſement enjoignons par ces preſentes, à touts libraires imprimeurs & autres Nos ſubjets de quelque qualité & condition qu'ils ſoyent, d'imprimer ou faire imprimer en quelque ſorte & maniere que ce ſoit, aucunes des Oeuvres dudit feu Sieur Grotius, ſans avoir obtenu lettres de permiſſion de Nous, & ſans le conſentement dudit Sieur de Groot ſon fils, à peine de confiſcation des exemplaires, de trois mil livres d'amande, & de tous deſpens, dommages & intereſts envers l'expoſant: & pour l'execution des preſentes Nous te commandons faire tous exploits neceſſaires, ſans pour ce demander autre permiſſion: Car tel eſt Noſtre plaiſir. Donné à Paris le XXIV jour d'Aouſt, l'an de Grace mil ſix cens cinquante-huict, & de Noſtre Regne le ſeizieſme.

Par le Roy en ſon Conſeil

SALMON.

Suivant le Privilege du Roy tres-Chreſtien, afin que perſonne ne vienne à ſe prevaloir d'iceluy, j'ay transporté tout mon droit à Iean Blaeu. Fait à Amſterdam le 5 d'Aouſt, 1661.

PIERRE GROTIVS.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 10 de Fevrier, 1662.

SOM-

SOMMAIRE DV PRIVILEGE DES ESTATS CONFEDEREZ.

IL est defendu par l'authorité des Illustrissimes Estats Confederez, d'imprimer contre le consentement de Pierre Grotius les Oeuvres d'Hugo Grotius, son Pere, ou de les apporter d'ailleurs pour les debiter dans les Provinces Vnies, & ce l'espace de quinze ans, sous peine de la perte de tous les exemplaires, & d'une grosse amende pecuniaire, comme il est porté plus au long dans la Patente donnée à la Haye, le 6 de Novembre l'an 1656, & signée

HANS VAN WYCKEL v.

Par le commandement des Estats

N. RVISCH.

Suivant les Privileges de l'Empereur & des Estats, prescrits cy-dessus, afin que personne ne vienne à se prevaloir d'iceux, j'ay transporté tout mon droit à Iean Blaeu. Fait à la Haye le 25 de Septembre, l'an 1657.

PIERRE GROTIVS.

SOMMAIRE DV PRIVILEGE DES ESTATS D'HOLLANDE ET WESTFRISE.

DEfense est faite à qui que ce soit de la part des Tres-puissants Estats d'Hollande & West-Frise, d'imprimer les Annales & Histoires des Païs-bas d'Hugo Grotius, & ce pour l'espace de quinze ans, & en quelque forme que ce soit, ou tournées en autre langue; comme aussi d'en apporter en la Hollande & West-Frise, qui ayent esté imprimées ailleurs, contre la volonté de Iean Blaeu, sous peine de la confiscation de tous les exemplaires, & de payer la somme d'argent taxée dans les Patentes données à la Haye le 24 Septembre 1657, & signées

I. CATZ v.

Par ordre des Estats

HERBERT van BEAVMONT.

H. GROTIVS, Reginæq; Regnig; Suedici Consil. eorundemq; ap. Reg. Christianu. Legat. ord.
Quondam Synd. Rotorod. ejusdemq; Urb. in Conv. Ord: Hollandiæ & Westfr. delegatus
A. 1632.
RVIT
HORA.
Depositum cæli, quod iure Batavia mater
Horret, et haud credit se peperisse sibi
Talem oculis, talem ore tulit se maximus Hugo.
Instar credo hominis, cætera crede Dei.
W. Hannot Excud.
D. Hannot A. 1614.

ANNALES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

Depuis le depart de Philippe II.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Situation & gouvernement de la Belgique, ou des Pays-Bas. Premieres causes de la guerre Belgique. Origine de l'Inquisition : sa conduitte, & son malheureux succés dans les Pays-Bas. Philippe, allant en Espagne, laisse Marguerite de Parme Gouvernante des Pays-Bas. Haine irreconciliable de Philippe contre les Belges. Le gouvernement de la Belgique depend de Marguerite en apparence, & de Granvelle en effet. Faschenses mutinez entre celuy-cy & les Grands du Pays. Philippe establit de nouveaux Evesques dans les Pays-Bas. Les Belges, & autres, s'y opposent. Philippe, meu par les lettres du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, & de celuy de Horne, ordonne à Granvelle de se retirer des Pays-Bas. Le Comte d'Egmont envoyé en Espagne, n'en rapporte qu'une vaine esperance. Le Roy commande que l'on punisse sans misericorde ceux qui suivent les nouvelles religions, & que les decrets du Concile de Treme soyent publiez. Cela excite de grands mouvemens de toutes parts. Les Grands entreprennent de procurer la paix des Religions. Contractent ensemble une alliance contre l'Inquisition. Requeste des Confederez à Marguerite, afin que les Edits, qui concernent la Religion, soyent changez. Origine du nom des Gueux. Le Baron de Montigny, & le Marquis de Bergue, sont deputez vers le Roy. Il n'approuve pas le modelle qu'on luy a envoyé, du temperament que l'on demande estre apporté aux Edits. Trois sortes de Sectes dans les Pays-Bas ne reconnoissent point la jurisdiction du Pape. Les Religionnaires d'entre le menu peuple paroissent, & celebrent les actes de Religion avec de nouvelles ceremonies. Les Eglises sont pillées dans tous les Pays-Bas. Marguerite promet aux nobles l'oubly du passé ; & permet au menu peuple l'usage des presches. Le Prince d'Orange, le Comte de Horne, & autres, encourent son indignation. On surprend des lettres qui luy estoyent addressées d'Espagne ; par lesquelles il se void que la perte de tous les Grands du Pays-Bas est arrestée. Ils consultent sur ce qu'ils ont à faire ; & tournent en vain les yeux vers le Comte d'Egmont. Le Prince d'Orange demande avec instance permission de s'éloigner de la Republique. Il escrit au Roy les raisons de son dessein. Le Comte de Horne se retire en sa maison. Les Gentilshommes confederez trahissent la cause commune. La Gouvernante, apres avoir levé des soldats, oblige les Chefs de jurer qu'ils tiendront pour leurs ennemis ceux que le Roy aura declarez les siens. Le Prince d'Orange & le Comte d'Hooghstrat sont les seuls qui refusent de jurer. La presence du Roy est estimée le meilleur de tous les remedes, pour reprimer les factions. Le Roy use de delais. Enfin on conclud d'envoyer le Duc d'Albe. Le Prince d'Orange se retire en Allemagne vers son frere.

IE l'Entreprens d'escrire une guerre la plus memorable de nostre temps, & l'on pourroit raisonnablement la nommer une guerre entre peuples associez, puisque les Espagnols & ceux des Pays-Bas, autrefois accoustumez à vivre sous un mesme empire, & à vaincre sous de mesmes enseignes, tournent maintenant leurs armes les uns contre les autres : quoy qu'elle semble aussi passer au rang des guerres civiles ; puisque l'on voit en un seul pays deux partis contraires se couvrir également du nom du Prince & de l'authorité des loix. si l'on considere dans cette guerre les diverses maximes qu'elle a pratiquées, soit

pour les combats, soit pour le gouvernement, on ne trouvera pas que jamais il y ait eu un sujet plus fecond en exemples; ny que jamais une partie si inegale ait duré si long-temps, & avec tant de chaleur. Dans ses commencemens vous admirerez les semences de cette discorde sanglante, qui avoient esté jettées long-temps auparavant, & parmy les effets qu'elle a causez depuis qu'elle eut pris quelque accroissement, vous remarquerez d'abbord les violences & les artifices des plus puissans, & le desespoir des plus foibles; vous verrez de nouvelles ligues aussi-tost rompuës par de nouvelles divisions; & enfin des assistances estrangeres recherchées avec plus de peine que de fruit. Dans la suitte il y a eu des prises de villes, & de fortereſſes, des armées, des ravages, des batailles, souvent des courses sur mer; quelquefois de longs & fameux sieges; bref toutes sortes d'exploits signalez & capables de donner des instructions à la postetité. Mais comme ces hostilitez se sont exercées ouvertement, au moins depuis que chaque party eut esté formé, & que l'on en fut venu à la force ouverte, il me sera bien facile de decouvrir ce qui est autant proche de moy qu'éloigné de beaucoup d'autres, qui n'en ont pas eu de pareilles lumieres. Ie sçay bien que les commencemens de cette guerre, fort obscurs, à cause des intrigues secrettes, & non moins embroüillez par la diversité des incidens, ont desja esté escrits, mesmes en Latin, par des plumes tres-celebres: mais puis qu'on n'en sçauroit bien entendre une partie sans l'autre, je croy qu'il ne sera pas mal à propos que je reprenne de plus haut les causes de ces mouvemens; & que je face un sommaire de tout ce qui s'est passé depuis leur naissance jusques à l'establissement des partis; afin que la reflexion du lecteur puisse avec moins de peine comparer chaque succés avec les dessеins que chacun avoit formez.

Certes la grandeur du sujet est telle, que le soin d'en traitter a passé jusques chez les estrangers: de sorte que leurs escrivains me convaincroient eux mesmes d'ingratitude envers ma patrie, & de negligence envers la posterité, si je ne luy laissois une narration plus exacte que la leur des choses dont il m'a esté bien plus facile, qu'à eux, de connoistre les particularitez & les circonstances. Car en effet parmy tous ceux qui ont escrit sur cette matiere, (sans excepter mesmes nos autheurs domestiques) il se voit que la pluspart tiennent en erreur ou en incertitude ceux qui les lisent, leur debitant des bruits de ville ou faux ou douteux, selon qu'ils ont esté semez par des personnes trop attachées à l'un ou à l'autre des partis: Que si quelqu'un de ces escrivains a eu la curiosité ou l'occasion de connoistre les choses au vray, il s'est contenté d'en dresser quelque sorte de Iournal. Mais pour moy j'ay resolu de declarer exactement, quels ont esté les mouvemens du peuple, quel a esté le dessein & les considerations politiques de ceux qui conduisoient les affaires: par quels moyens la puissance des Espagnols s'estoit elevée jusqu'au plus haut degré; & par quels autres elle a esté ravalée jusqu'au plus bas.

Situation & limites de l'ancienne Belgique.

Entre les peuples qui habitent l'Isle du Rhin & les terres circonvoisines, depuis le Pas de Calais jusqu'à la riviere d'Ems, les uns composent une partie de l'Allemagne, & les autres appartiennent à l'ancienne Gaule Belgique. Mais la pluspart ont tiré leur origine, aussi bien que leur langage, des peuples Allemands; & c'est pourquoy ils ont tousjours esté extremement addonnez à la guerre, & soigneux de leur liberté; jusqu'à ce que les Romains, devenus leurs Alliez ou leurs vainqueurs, eurent introduit chez eux

eux le commerce & la connoiſſance des arts. Cela n'empeſcha pas neantmoins qu'ils n'euſſent tousjours les armes en eſtime : & ils exerçoient ſouvent leur valeur ; ſoit en ſecondant les conqueſtes des Empereurs, comme auxiliaires ; ſoit en les troublant, comme rebelles. Mais enfin lors qu'on vit une infinité de nations aſſaillir l'Empire Romain de tous coſtez, & tout à la fois, comme s'il y euſt eu un ſignal donné pour cet effet, ce pays paſſa ſous la domination des François, qui le poſſederent juſqu'à ce que leur puiſſance s'eſtant diviſée, une partie des habitans s'attacha aux Empereurs d'Alemagne, & l'autre aux Rois de France. Mais comme l'un & l'autre de ces Monarques ſe voyoient trop éloignez de ces Provinces, ils commirent divers officiers ſous le nom de Ducs & de Comtes, ou ſous quelque autre tiltre ſemblable, pour les defendre & les gouverner ; à la reſerve de quelques villes particulieres, qui pour le reſpect de la Religion, furent laiſſées ſous la ſeule juriſdiction de leurs Eveſques. On appelloit Ducs ceux qui eſtoient choiſis principalement pour commander à la guerre : les Comtes eſtant deſtinez pour avoir ſoin de la police & des finances, & pour preſider à la deciſion des differens. Mais il ſeroit difficile d'exprimer juſqu'à quel point les uns & les autres éleverent leur fortune en peu de temps ; ſoit par leur propre vertu, ſecondée de l'affection de leurs Provinces ; ſoit par la nonchalance des Souverains. Ils commencerent premierement à force de bienfaits à s'acquerir de la reputation & de l'authorité : & s'ils ſe montroient braves & courageux à la guerre, ils ne paroiſſoient pas moins religieux & equitables dans la paix. De ſorte que par ces moyens, au lieu d'une charge qu'ils ne poſſedoient que pour un temps, ils s'attribuerent une Seigneurie perpetuelle & hereditaire. Ce qu'on leur permit d'autant plus volontiers, que l'on avoit lieu d'eſperer qu'ils s'expoſeroient plus promptement aux dangers, lors que dans la defence de ces Provinces il s'agiroit de la conſervation de leur propre bien : car c'eſtoit en une ſaiſon que les flottes des Normans & des Danois tenoient preſque toutes les mers & toutes les coſtes en allarme.

Quelque temps aprés, ſoit que par faveur ou par crainte, les Souverains euſſent volontairement affranchy de leur dependance ces nouveaux Seigneurs ; ſoit qu'eux meſmes euſſent briſé le joug de la puiſſance ſouveraine, de laquelle neantmoins ils conſervoient tousjours quelque image, on les vit enfin eſtablir un empire qui ne fut pas moins legitime qu'abſolu, puis qu'il avoit pour fondement la bienveillance univerſelle des peuples. En ſuitte on leur aſſigna des terres en domaine ; & quelques ſubſides, aſſez legers, mais ſuffiſans pour ſouſtenir leur dignité : car l'avarice, le luxe, & autres ſemblables peſtes, qui regnent depuis ces derniers temps, n'oſoient encore paroitre ; il n'y avoit que la ſeule ambition de commander (maladie trop inveterée) qui fuſt en regne parmy les Grands. Ainſi ils s'occupoient perpetuellement à faire la guerre : tantoſt les uns contre les autres, tantoſt contre leurs voiſins ; mais avec leurs propres forces, ſans y joindre le ſoldat eſtranger ; parce que tous leurs ſujets s'employoient à l'envy pour la defenſe de leurs frontieres : & meſme s'il arrivoit qu'un deſir de gloire pouſſaſt le Prince plus loin, ils ne ſe montroient jamais pareſſeux de le ſuivre, y eſtant portez par l'eſperance d'acquerir de l'honneur, & d'obtenir des recompenſes : Car en effet apres la victoire le vainqueur donnoit des fiefs & des terres ſeigneuriales à ſa nobleſſe ; & à ſes villes, des exemptions, des privileges, des droits particuliers, & des Magiſtrats qui veilloient à la conſervation de leur

liberté, & quand le Prince avoit une fois accordé toutes ces choſes, ſon ſucceſſeur n'eut pas eſté admis en ſa place, s'il ne les eut auparavant confirmées par un ſerment ſolemnel.

Le principal ſoin de la republique en ce temps là demeuroit entre les mains de deux divers ordres ou eſtats : celuy de la nobleſſe ; & celuy des communautez de chaque ville : en quelques endroits on en a du depuis adjouſté un troiſiéme ; qui eſt celuy du clergé. Ces Eſtats s'aſſembloient par Deputez, quand il en eſtoit beſoin : on prenoit leur advis dans les plus grandes affaires : & l'on ne pouvoit ſans leur commun conſentement ny impoſer aucuns ſubſides, ny changer la face du gouvernement quel qu'il pûſt eſtre ; ny ſeulement augmenter ou diminuer le prix des monnoyes : tant on eſtoit ſoigneux, lors meſmes que les Princes eſtoient bons, de ne leur laiſſer aucun moyen de devenir mauvais. On commettoit à l'exercice des charges publiques, les plus nobles, & les plus gens de bien tout enſemble, d'entre les citoyens : car pour les eſtrangers, ils eſtoient abſolument exclus, & de la Cour, & du Conſeil, & des dignitez.

Par ces couſtumes & par ces maximes de gouvernement la tranquillité publique ſe maintint aſſez long-temps : mais il s'éleva peu à peu des ſeditions parmy ces peuples riches & fleuriſſans, qui les conſumerent & les mirent ſi bas, qu'apres pluſieurs victoires, divers traittez, & diverſes alliances, ils tomberent presque tous ſous le pouvoir des Ducs de Bourgogne. Ces Ducs pour eſtre ſortis d'une maiſon accouſtumée à regner, belliqueux, habiles, & ruſez, taſcherent dés l'abbord d'acquerir un ſouverain pouvoir ; & s'eſtant rendus forts par la diſcorde des plus grands du païs ; Ils commencerent à menacer les uns, donner aux autres, promettre : & ainſi toutes choſes prirent bien-toſt leur pente du coſté où il y avoit des recompenſes à eſperer, & des chaſtimens à craindre : de ſorte qu'il fut facile de ruïner la liberté d'une multitude pleine de confuſion, en eſtabliſſant un ordre ſpecieux, par l'introduction d'un droit ſemblable en quelque façon à celuy que l'on ſuit en France. Car on crea premierement des ſieges de Iuſtice particuliers pour chaque nation ; & un general pour toutes dans la ville de Malines : afin que tous les Païs-bas priſſent plus aiſément la forme d'une ſeule cité. On éloigna auſſi le peuple de l'exercice des armes & des Conſeils publics ; davantage, le Prince inſtitua l'ordre des Chevalliers de la toiſon d'or, donr il honora les plus illuſtres en nobleſſe & en merites, ſuivant le choix qu'il en avoit fait luy meſme : de ſorte que par cette preference il trouva moyen de faire des creatures, & de relever en meſme temps l'éclat de ſa grandeur. Toutefois, parmy ces artifices, les droits du Peuple ne laiſſoient pas de ſe maintenir tousjours, ſous l'appuy des Eſtats, qu'on avoit accouſtumé d'aſſembler, quand le beſoin d'avoir des finances pour la guerre, ou quelque autre neceſſité publique, le deſiroient : Car ceux qui eſtoient deputez à ces aſſemblées, parloient ſouvent avec beaucoup de generoſité, pour le bien public. Et ce qui les rendoit plus hardis, c'eſt qu'ils avoient charge expreſſe d'en uſer ainſi. Il n'y avoit point encore de citadelles ny de gens de guerre entretenus dans ce pays paiſible : ſi ce n'eſtoit quelques petites garniſons ſur les frontieres où l'on avoit quelque choſe à craindre de l'humeur entreprenante des François. Il eſt vray que pour ſubvenir aux autres accidens impreveus, on tenoit auſſi ſur pied quelques compagnies de cavalerie, qui faiſoient environ trois mille chevaux, compoſées de l'élite & de la fleur des Gentilshommes du païs, & commandées par les plus conſidera-

Ils tombent ſous le pouvoir des Ducs de Bourgogne.

Les Eſtats maintiennent le droit du peuple.

siderables d'entre eux : Mais il n'y avoit aucune flotte publique sur mer : parce que la quantité des navires particuliers suffisoit, pour faire teste aux entrepriſes des Estrangers.

La Domination des Païs-bas passe en la maiſon d'Auſtriche.

Le comble de bonheur ayant passé en la famille d'Austriche, outre l'accroiſſement qu'elle receut quelque temps apres, lors que le royaume d'Espagne luy escheut par ſucceſſion, l'humeur aceorte de ces nouveaux Maiſtres augmenta leur puiſſance en la moderant : Car pour dompter une liberté obſtinée, cette douce methode eſt plus forte que la force meſme ; parce que ordinairement nous augmentons tout ce que nous avons d'opiniaſtreté contre ceux qui nous veulent contraindre : Mais quand on procede par les voyes de la douceur & de la courtoiſie, nous cedons volontairement ; juſqu'à ce qu'il arrive, par la corruption des mœurs, que ceux qui n'employoient que la perſuaſion, viennent à ſe ſervir d'un commandement abſolu, & à changer une obeïſſance libre en un eſclavage neceſſaire. Ainſi donc comme on s'apperceut que les peuples commençoient à quitter le ſoin des armes, on commença à leur mettre adroitement devant les yeux le commerce & les arts, avec les diverſes commoditez qu'ils en pouvoient tirer : Ce qui fut fait à deux fins ; dont l'une avoit pour but d'augmenter ſur eux les impoſts & les ſubſides ; l'autre, d'obliger le ſoin innocent qu'ils prenoient pour la conſervation de leur proſperité domeſtique, à leur faire perdre le ſoucy des affaires d'Eſtat. Cependant, pour favoriſer ce double deſſein, la conjonction des forces d'Eſpagne à celles d'Auſtriche vint mettre au plus haut point le pouvoir de l'executer : & ce fut alors que les plus judicieux d'entre les Belges preverent un changement inevitable en leur republique, par la reflexion qu'ils faiſoient tant ſur l'authorité exceſſive dont les Princes eſtoient desja en poſſeſſion ; que ſur l'incompatibilité d'humeurs qui ſe rencontroit entre leur peuple & ceux qui le devoient gouverner, dont ils avoient particulierement reconnu le genie durant la ſocieté de guerre qu'ils avoient euë avec eux. Car tandis que deux nations, jointes enſemble d'origine auſſi bien que de limites, avoient contribué d'un ſoin égal à l'accroiſſement de leur fortune, il leur avoit eſté facile d'entretenir une correſpondance fraternelle : Mais entre les Eſpagnols & les peuples des Païs-bas, il ſe rencontre trop de contrarieté, & les choſes meſmes, où ils ſemblent avoir le plus de ſympathie les uns avec les autres, ne ſervent qu'à les faire entrechoquer plus rudement. Il eſt vray que l'une & l'autre nation avoit eſté renommée de tout temps en beaux faits d'armes : mais ces derniers en avoient desappris le meſtier ; au lieu que les autres l'ayant tousjours continué ſoit en Italie ſoit en l'Amerique, y eſtoient excitez de plus en plus tant par la longue diſcipline qu'ils avoient acquiſe, que par les hautes recompenſes qu'ils avoient receuës : Mais les Belges n'eſtoient plus attentifs qu'à continuer leur trafic & à chercher la paix : en ſorte neantmoins que ſi le deſir du gain les rendoit capables de ſupporter le plus grand travail, ils demeuroient tousjours incapables de ſouffrir le moindre outrage ; car comme il n'y a point de gens moins convoiteux du bien d'autruy, il n'y en a point auſſi qui defendent plus courageuſement le leur. Ce qui eſt cauſe qu'en leur païs, qui n'eſt qu'un petit canton de terre, il s'eſt tousjours trouvé une grande quantité de villes & de fortes places ; premierement vers la mer & ſur les rivieres ; & depuis encore en autres divers endroits ; ſelon que le nombre des eſtrangers qui ſe venoient habituer en leur païs, ou l'accroiſſement de leurs propres familles, les ont obligez d'en baſtir de temps en

Les mœurs des Eſpagnols font prevoir un changement en la republique.

Conformité & difference de mœurs entre les Eſpagnols & les Belges.

temps. De sorte que depuis qu'ils eurent une fois repoussé la rage des peuples Septentrionaux qui les estoient venus attaquer, on les vit durant prés de huit siecles se maintenir d'eux mesmes, sans qu'aucunes armes estrangeres les pûssent vaincre ny endommager. Au contraire, l'Espagne a tousjours esté sous la domination de divers vainqueurs, dont elle a par ce moyen contracté les mœurs differentes; & puis enfin les Gots s'en sont rendus les derniers maistres. Or depuis que ceux-cy eurent meslé l'humeur des lieux de leur origine, avec l'humeur des lieux de leur habitation, les autheurs, tant anciens que modernes, nous les ont tousjours figurez pour des hommes dont veritablement le courage est invincible, soit dans les dangers, soit dans les travaux; mais qui sont pour le moins autant avides de richesses que de gloire; superbes jusqu'à mesprisér tous les autres; & neantmoins assez capables de veneration pour les choses sacrées, & de reconnoissance pour les plaisirs qu'on leur a faits. D'autre part, ils sont si naturellement portez à la vengeance, & tellement forcenez dans leurs victoires, qu'il n'y a rien d'injuste, ny de blâmable pour eux contre leurs ennemis. Mais ces choses sont absolument contraires à l'humeur des Belges; nation dont les ruses mesmes sont innocentes; & qui pour le surplus semble estre temperée de mœurs aussi bien que de situation entre les Allemans & les François, en telle sorte qu'elle n'a pas de moindres vertus ny de plus grands vices, que tous les deux en peuvent avoir. On ne trompe pas aisement les Belges; on ne les choque pas impunement. Et pour ce qui concerne le soin de la religion, il y a de grandes apparences qu'ils n'en eurent pas moins autrefois que l'Espagne en témoigne aujourd'huy: puis qu'il est vray que depuis qu'ils se furent une fois rangez sous la loy Chrestienne, ils sçeurent bien s'y maintenir d'un commun accord; sans que ny les armes des Normans, ny la contagion des heresies fussent capables d'ébranler leur profession, ou d'infecter leur croyance: Et ils se montroient si pleins de liberalité pour les œuvres pieuses, qu'il fut necessaire de prescrire des bornes aux possessions des Ecclesiastiques dans le païs. Au reste & les Espagnols & les Belges ensemble ont cela de commun & d'imprimé dans l'ame naturellement, qu'ils honorent leur Prince & l'admirent: mais ces derniers tiennent que les loix sont au dessus de luy; & ce pretexte a souvent causé des broüilleries. Il est vray que les Castillans veulent estre gouvernez avec un peu plus d'attachement que quelques autres nations d'Espagne: mais ils ne souffrent point en autruy les avantages qu'ils usurpent pour eux: & l'on vit de cela une preuve manifeste lors que leur Prince eut partagé ses soins entre eux & les Belges, comme en deux gouvernemens separez: Car si ces derniers ne pouvoient enduret que les autres leur fussent superieurs en credit, les Espagnols ne pouvoient permettre que les Belges leur fussent seulement pareils. Aussi est-ce une chose qu'on a tousjours veuë chez les peuples qui se laissent posseder à l'injuste desir de maistriser leurs associez, que quand ils ont une fois remporté sur eux l'advantage d'estre les premiers considerez, ils taschent aussi-tost, par un second effort, de les attirer sous de mesmes loix, & sous une mesme coustume que la leur, & de s'approprier l'election des Gouverneurs & des Iuges, avec l'imposition des subsides, afin que par ce moyen le suffrage particulier d'un seul peuple puisse disposer des forces communes à tous les autres. Les Espagnols s'estoient servis de cette maxime pour commander l'Italie & piller l'Amerique: Et quoy-qu'ils reconnûssent la condition des Belges pour aussi avantageuse que la leur, puis qu'une mesme

suc-

succession les avoit rangez sous un mesme Prince, neantmoins ils vouloient prendre sur eux l'authoriré qu'ils avoient sur ces premiers, ou trouver une occasion de leur faire la guerre. Ioint qu'ils se ressouvenoient tousjours qu'Adrien fils de Florent, du depuis Souverain Pontife des Romains, homme veritablement de bonne & sainte vie, mais Flamand d'origine, avoit long-temps gouverné l'Espagne avec une authoriré si absoluë, qu'elle avoit donné de la jalousie à tous ceux du païs. Ils se ressouvenoient aussi de l'orgueil du Seigneur de Croüy, des pilleries de celuy de Chievres, & que ces deux derniers ayant voulu exercer, dans toute l'Espagne, un trafic manifeste des dignitez temporelles & spirituelles, on avoit bien eu de la peine à s'en garantir par la force mesme des armes : De sorte que ces peuples vindicatifs n'estimoient pas qu'on les pûst blâmer s'ils taschoient d'assujettir les Belges à leur tour pour leur rendre pareille. Ils commencerent donc, pour cet effet, à s'introduire par leurs flatteries dans l'esprit des plus puissans de l'Estat : & de leur representer par une raillerie addroitte que leur authorité n'estoit qu'une vaine image dans un païs où les Magistrats dependoient de l'élection du peuple ; où le Prince estoit obligé d'employer jusqu'aux soumissions pour tirer quelque leger secours d'argent dans la necessiré de ses plus grandes affaires : Et qu'ainsi c'estoit bien inutilement qu'on leur voyoit porter leurs conquestes au delà de l'Ocean & de la mer Mediterranée ; puis qu'apres tour ils se voyoient contrainrs de souffrir des Maistres dans leur propre païs. Mais enfin tous ces discours & tous ces efforts ne pûrent faire aucune impression : au moins sur ceux qui, pour avoir esté nourris entre les Belges, se ressouvenoient tousjours de la modestie universellement reconnuë en cette narion, & de la rendresse que chacun doit avoir pour sa parrie. On tient pourtant que l'Empereur Charles cinquiéme delibera tout de bon de changer le gouvernement du païs, & de ranger toutes ses villes sous une seulè domination. Et il prit ce dessein principalement lorsque pour fruit de la victoire qu'il avoit remportée devant Pavie, il vit la Flandre & l'Artois affranchis de la souveraineté des Rois de France : mais enfin la diversiré des loix, des mœurs, & des coustumes Belgiques, luy donna tant d'apprehension, qu'il n'osa plus penser à cette entrepriſe : Et il est tellement veritable qu'il n'a jamais conclu d'eriger ces païs en une province des Espagnols, qu'au contraire il a souvent declaré de sa ptopre bouche, que si l'orgueil de ceux-cy & la patience des autres venoient une fois à s'entrechoquer, il en arriveroit quelque grand malheur. Et davantage il a souvent reproché à son fils, que pour avoir esté élevé, durant son jeune âge, parmy les Espagnols, il ne connoissoit pas assez bien le naturel des Belges, ny les commoditez de leur païs ; & mépriſoit l'un & l'autre trop inconsiderement. Ce grand Prince qui sçavoit juger du merite de ses sujets avec equiré, se montroit tousjours le mesme aux uns & aux autres, & taschoit de les contenter également, ce qui fut cause qu'il ne permit pas long-temps que les Espagnols eussent sujet de se plaindre de l'usurpation qu'ils pretendoient avoir esté faitte sur eux au commencement de son regne. Quand les affaires le permettoient, il gouvernoit les Belges par sa propre presence ; sinon, il commettoit en son lieu quelqu'un de ses plus proches : Et celuy qui soûtenoit cette charge estoit assisté de trois ordres de Conseillers, ayant chacun leurs fonctions differentes. Le premier ordre avoit la direction generale de la paix ou de la guerre ; le second veilloit à faire observer les loix, & à decider les differens ; & le troisiéme prenoit soin des finances du Prince

Les Espagnols taschent d'attirer les Belges sous leurs loix.

Causes de l'apprehension de Charles V. qui le detournerent de son entrepriſe.

Trois ordres de Conseillers.

&

& des neceſſitez de ſon Eſpargne. Mais parce que ce premier Conſeil eſtoit ordinairement compoſé des plus nobles d'entre les Belges, & que les plus grandes affaires y eſtoient principalement traittées, nous luy donnerons le nom de Senat ou de Conſeil d'Eſtat, comme le plus propre & le plus convenable à ſa dignité. Cependant Philippe, au milieu des royaumes de ſon pere, eſtoit aſſiegé d'un nombre de flatteurs, qui ne taſchoient qu'à l'en orgueillir par un recit continuel des beaux faits de ſa jeuneſſe: & luy pour les ſeconder, s'eſtudioit ſi bien à montter chaque jour une auſtere gravité, à eſpargner ſes paroles, & à fuir toutes ſortes de compagnies, qu'il eſtoit bien difficile de luy parler, meſmes par des perſonnes interpoſées; tant ſon eſprit ſe rendoit conforme en toutes choſes aux façons de faire des Eſpagnols. C'eſt pourquoy ils ſçeurent ſi bien gagner l'eſprit du Pere, qu'ils firent reſoudre ce grand Empereur à paſſer le reſte de ſes jours dans une oiſiveté privée; & ſe haſterent en ſuitte de mettre le timon du gouvernement entre les mains de ſon fils, dont l'ambition hereditaire ne ſe donnoit aucunes bornes, n'ayant pas encore eſté moderée par l'experience. Et il ne faut point douter qu'il ne creuſt alors que la vertu & la foy des Eſpagnols ſeroit un inſtrument bien propre à baſtir la nouvelle ſouveraineté qu'il avoit déja deſignée dans ſon eſprit. Auſſi quand on conſidere bien les ruines ſignalées des Princes & des peuples, on y trouve aſſez d'exemples vieux & nouveaux, pour faire voir avec quelle ardeur l'eſprit d'un Monarque ſe potte tousjours au renverſement des loix, s'il les juge tant ſoit peu capables de reprimer ſa puiſſance: & quelques uns des Eſpagnols meſmes ont eſprouvé, avec le temps, que Philippe eſtoit en cela de l'humeur des autres Rois.

L'eſprit & les mœurs de Philippe.

Il taſche de renverſer les loix de la Belgique.

Cependant, parmy les principaux des Belges (je nommeray deſormais ainſi tous les peuples que j'ay deſcrits en general; parce que la plus grande partie a tousjours porté ce nom) les eſprits ſe montroient aſſez reſolus d'obeïr, pourveu neantmoins qu'on ne leur commandaſt point des choſes trop rudes: & Philippe de ſon coſté attendoit un merveilleux fruit du joug qu'il leur vouloit impoſer; & ſe promettoit d'en voir naiſtre mille belles occaſions, ſur mer & ſur terre, à ſon avantage, contre les royaumes voiſins. Il y avoit auſſi quelques ſemences de mécontentement meſlées parmy ſa politique: Car comme il eût quelque temps auparavant declaré la guerre aux François, pluſtoſt par le motif d'un intereſt domeſtique de la famille d'Auſtriche, que ſuivant l'uſage public des Belges, l'aſſemblée des Eſtats luy accorda veritablement quelque ſubſide pour l'entretenement de ſes armées: Mais ce fut apres toutes ſortes de difficultez & de delais; comme s'il leur eut eſté permis de luy refuſer abſolument cette aſſiſtance: Et davantage ils firent une ordonnance, par laquelle ils ſe reſervoient le droit de choiſir eux meſmes les collecteurs de cet impoſt. Mais ce Prince, qui n'avoit pas accouſtumé de ſouffrir la moindre liberté, fit paſſer celle là pour un grand crime: Et ſe figurant que ces aſſemblées d'Eſtats eſtoient autant de complots contre ſon authorité, il les defendit tres-eſtroittement pour l'avenir. Ce fut une occaſion où les Eſpagnols ne manquerent pas d'aigrir de plus en plus la colere de leur Prince: afin que le renverſement des loix Belgiques puſt tracer à quelques uns d'eux un plus court chemin pour parvenir injuſtement aux dignitez, & fournir aux autres un moyen plus facile de piller le peuple. Mais dans ce deſſein les plus adviſez d'entre eux, conſiderant de quelle importance il leur eſtoit de poſſeder leur Prince, puiſqu'autrefois ce pais appuyé de ſa preſence, avoit pû, non ſeulement conſerver ſes droits

&

& ſes privileges, mais encore donner des loix à toute l'Eſpagne; ils conſeillerent addroitement à Philippe, de retourner en Caſtille, comme au principal ſiege de tous ſes Eſtats : A quoy il leur fut facile de le faire reſoudre; tant par l'apprehenſion où le mettoit le Turc, pour lors merveilleuſement puiſſant ſur la met, que par le deſir qu'il avoit de veiller de plus prés ſur ſes treſors de l'Amerique. Ioint qu'en ce temps il n'avoit pas lieu de redouter beaucoup la nobleſſe Belgique; car bien qu'elle fuſt magnifique & éclattante en dignitez, elle s'eſtoit merveilleuſement epuiſée de richeſſes, ſoit par ſon propre luxe, ſoit par l'artifice des Princes, qui ſous l'apparence de quelques honneurs, avoient fait conſumer en deſpenſes les plus conſiderables du Païs.

Les Eſpagnols luy perſuadent d'aller en Eſpagne.

Entre leſquels, ſoit pour la vivacité de l'eſprit, ſoit pour la ſolidité du jugement, ſoit pour la courtoiſie des mœurs, Guillaume de Naſſau, Prince d'Orange, emportoit le prix ſans difficulté. Cette Principauté d'Orange, ſituée dans le païs de Provence en la Gaule Lionnoiſe, luy appartenoit par la ſucceſſion de la famille de Chalon : Mais il tiroit ſon origine de la famille de Naſſau; autrefois ſi puiſſante en Alemagne, qu'elle avoit ſouvent diſputé la poſſeſſion de l'Empire contre la maiſon d'Auſtriche : toutefois cette derniere en eſtant demeurée la maiſtreſſe, l'autre s'eſtoit enfin retirée ſous la protection des victorieux. Ce Prince, dés ſa plus tendre jeuneſſe, ayant eſté tiré des mains de ſon pere qui profeſſoit la religion d'Alemagne, fut nourry à la Cour de Charles fort ſoigneuſement : Et il trouva un accés ſi particulier dans l'eſprit de cet Empereur, qu'il luy fut facile, ſous un ſi excellent maiſtre, d'apprendre l'art de gouverner comme il faut; s'y eſtant inſtruit aſſez amplement, ſoit dans les conduittes de guerre, ſoit dans les ambaſſades, où il fut employé diverſes fois. A ces choſes, ſi conſiderables, on pouvoit encore adjouter l'ancienne ſplendeur de ſa race, les grandes poſſeſſions qui luy appartenoient dans toute la Belgique, outre les admirables qualitez qu'il poſſedoit en ſa perſonne, eſtant naturellement pourveu, non ſeulement d'un grand courage, & qui ſe ſçavoit fort bien celer; mais encore d'un jugement égal à la grandeur du courage, & tel qu'il n'y avoit point de fortune ſi haute, qu'il ne fuſt capable de s'élever encore au deſſus. Il reuſſiſſoit merveilleuſement bien dans la recherche des choſes les plus éloignées; & ſa memoire les conſervoit fidellement, quand il les avoit une fois imprimées dans ſon eſprit, dont les charmes eſtoient ſi puiſſans en toutes ſortes de rencontres, qu'il attiroit aiſement à luy tous les cœurs de ſes ſujets; qui connoiſſoient aſſez que l'avarice ny la cruauté n'avoient jamais trouvé d'accés dans ſon inclination. Il eſtoit Gouverneur des païs de Hollande, de Zelande & d'Vtrecht; & le devoir de cette charge conſiſtoit principalement à conſerver la gloire des armes & l'authorité des loix dans l'eſtenduë de ces trois Provinces. Mais Lamoral Comte d'Egmont, Gouverneur de la Flandre & de l'Artois, montroit un eſprit plus ouvert que l'autre, & ſon cœur, remply d'une fierté guerriere, prenoit une merveilleuſe confiance en ſa fortune & en ſa reputation : Auſſi eſt il vray qu'il avoit autrefois remporté deux éclatantes victoires ſur les François, l'une à ſaint Quentin, l'autre à Gravelines : & ſans doute ces hauts ſuccés luy euſſent acquis beaucoup de loüange & de credit, s'il ne s'en fuſt point trop fait accroire. Or ces deux Seigneurs ſurpaſſoient tous les autres infiniment, ſoit que l'on conſideraſt leur propre gloire, ſoit que l'on eut égard à la dignité de leurs emplois : Car le Brabant, comme eſtant le ſiege commun

Extraction du Prince d'Orange,

ſes emplois,

ſes Poſſeſſions,

ſon genie,

ſes mœurs

& gouvernements.

Le Comte d'Egmont, Gouverneur de la Flandre & de l'Artois.

de toutes les provinces de l'Eſtat Belgique, n'avoit aucun Gouverneur particulier ; & les autres gouvernemens eſtoient beaucoup au deſſous de ces deux premiers. Toutefois la charge d'Admiral des mers eſtoit auſſi fort importante : Car outre ſon propre éclat, elle en recevoit encore un nouveau, par la conſideration du Comte de Horne, qui eſtoit pourveu de cet employ ; & dont l'origine eſtoit tirée de la famille des Montmorancis l'une des plus illuſtres de France. Ainſi il eſtoit neceſſaire à l'Eſpagnol de ruiner entierement ces trois grands hommes, s'il vouloit ſe rendre abſolu dans la Belgique : & leur perte ſembloit d'autant plus facile, que comme ils s'eſtoient tousjours efforcez de ſouſtenir leur dignité, & d'égaler en magnificence le faſte & la pompe Caſtillane ; ils avoient merveilleuſement amoindry leurs revenus. Pour ce qui concerne les autres Grands du Païs, ils eſtoient de beaucoup inferieur en richeſſes à ces premiers : & pour les ſimples Gentils-hommes, ſoit par le luxe, ſoit par les emplois ſans payement qu'on leur avoit donnez à la guerre, ils eſtoient demeurez, non ſeulement pauvres, mais endebtez. Toutefois dans cette mauvaiſe fortune, ils ne laiſſoient pas, malgré leurs ennemis, de conſerver encore quelque eſperance ; & de rechercher, dans leur courage & dans leur induſtrie, les moyens de recouvrer, à quelque prix que ce pûſt eſtre, leur premiere dignité. La pluſpart ſouhaitroient quelque grand malheur public ; afin qu'il pûſt ſervir de remede ou de couverture à leurs infortunes particulieres : & ils ne faiſoient plus qu'attendre le moindre ſignal de ſedition ; comme perſonnes toutes preſtes à ſe jetter en foule de coſté ou d'autre, ſelon que l'eſperance ou le deſeſpoir leur conſeilleroient de prendre party.

Le Comte de Horne Admiral des mers.

Les Eſpagnols taſchent de les ruiner.

Diſcordes entre les Grands du Païs-bas.

D'un autre coſté, les Eſpagnols ſe rendoient de jour en jour plus hardis, dans leur deſſein d'opprimer les Belges, par la diſcorde qu'ils voyoient regner entre les principaux du Païs ; & par l'antipathie des inclinations de la nobleſſe, dont une partie tenoit pour le Prince d'Orange, & l'autre pour de differentes familles. Toutefois parmy ces diverſitez le menu peuple eſtoit tousjours ſemblable à ſoy-meſme : perſiſtant dans ſon premier deſſein de fuir la guerre ; & de ſouffrir toutes ſortes d'oppreſſions, pourveu qu'on le laiſſaſt vivre en paix & en repos. Le deſir d'acquerir de l'honneur par les armes avoit ceſſé de ſolliciter les eſprits ; & tout leur deſſein ne s'appliquoit plus qu'au trafic & aux banquets ; ne cherchant qu'à gagner de l'argent pour le prodiguer. Il eſt vray neantmoins qu'ils ne pouvoient conſentir à voir ſupplicier un homme, pour quelque ſorte de religion que ce fuſt ; & ceux que cette cruauté ne pouvoit toucher d'aucune crainte pour eux, ſe laiſſoient toucher de pitié pour autruy. Toutefois ce reſſentiment demeura long-temps ſans oſer ſe produire que par des larmes & de foibles gemiſſemens ; juſqu'à ce que l'addreſſe des Gouverneurs le fiſt éclatter avec plus de hardieſſe. Mais parce que ces choſes importent extremement à mon ſujet, puis qu'elles ont ſervy, aux uns d'une raiſon, & aux autres d'un pretexte, pour faire la guerre ; je ſuis obligé d'en reprendre l'hiſtoire d'aſſez loin ; afin que l'on connoiſſe d'abbord quelle a eſté leur origine.

Origine de l'Inquiſition, ſon adminiſtration, & ſon malheureux ſuccés dans les Païs-bas.

La religion Chreſtienne, en ſes commencemens, ſe rendoit venerable par ſa ſeule ſimplicité : mais apres quelques ſiecles il ſe trouva divers Profeſſeurs de Philoſophie, comme auſſi des Iuifs, des Grecs, ou autres, qui voulurent y adjouter des ordonnances & des ceremonies, chacun ſelon les ſentimens de ſa doctrine, ou ſuivant l'uſage de ſa nation : afin que la majeſté des ſacrifices, qui n'avoit pas eſté introduitte pour neant, en devenant plus

ſolem-

ſolemnelle devint auſſi plus fructueuſe. Mais chacun fut long-temps libre de pouvoir exercer ces ceremonies d'une façon ou d'une autre : & la maniere de les prattiquer demeuroit à la diſcretion de chaque particulier ; ou pour le moins de chaque Egliſe. Toutefois peu à peu la couſtume en ayant pleu, & l'uſage s'en eſtant augmenté, il arriva bien-toſt, ſoit par l'eloquence & par la perſuaſion des Docteurs, ſoit par les ſuffrages des Conciles, que ce qui s'eſtoit fait volontairement, devint neceſſaire ; & que la liberté fut changée en une loy, qui fut introduitte & ſouſtenuë aſſez facilement, par les raiſons problematiques & ambiguës de ceux qui en avoient eſté les autheurs, en un temps où l'ignorance & la barbarie eſtoient en tegne parmy le peuple. Cependant les Eveſques Romains, qui avoient desja acquis une grande authorité dans le Chriſtianiſme, depuis qu'on en avoit démembré l'Aſie & l'Egypte, & deſquels le pouvoir s'eſtoit encore accreu par les disgraces de la ville de Conſtantinople autrefois rivale de Rome, commencerent à baſtir une eſpece de Monarchie ſpirituelle chez eux, & pour la rendre plus ferme, ils creerent vn conſiſtoire de Cardinaux ; auquel ils adjouterent une longue ſuitte de puiſſances toutes dependantes de la leur ; & qui par ce moyen la reconnoiſſoient pour leur ſouveraine, ſans que perſonne s'y oppoſaſt, parce que la plus grande partie de l'Europe avoit eſté inſtruitte en la religion Chreſtienne par des directeurs envoyez de Rome. Ce qui eſt cauſe encore aujourd'huy que presque de tous coſtez les ceremonies de l'Egliſe ſont exercées ſuivant la methode Romaine ; & que l'on ne ſe ſert point d'autre langue que de la Latine dans les prieres les plus ſacrées. Comme ils virent donc que la jurisdiction qu'ils s'eſtoient acquiſe ſur toutes les choſes ſpirituelles ne leur eſtoit plus conteſtée, ils s'adviſerent bientoſt de mettre au jour de nouvelles ordonnances, d'interpreter les anciennes, & d'arracher des mains du peuple les Eſcritures ſaintes ; alleguant pour raiſon qu'il eſtoit trop dangereux d'abandonner le jugement d'une doctrine de telle conſequence, à la curioſité des ignorans. Ainſi il leur fut bien facile de tourner toutes choſes à leur avantage, & à l'eſtabliſſement de leur authorité ; de ſorte qu'à la fin par la licence où les Eccleſiaſtiques ſe porterent, le vice s'accreut juſqu'à un tel excés, qu'ils demeuroient eux meſmes d'accord de la neceſſité des remedes. Mais auſſi-toſt que la lumiere des lettres eut paru ; & que par le moyen qu'elle avoit trouvé de divulguer au peuple ce qu'on taſchoit de luy cacher, les tenebres du ſiecle eutent eſté diſſipées, il ſe preſenta des perſonnes qui promirent d'arracher toutes ſortes d'abus tant de la religion que des autres arts, pourveu qu'on deferaſt la deciſion des choſes au ſeul témoignage de la ſainte Eſcriture : Et les peuples donnerent de bon cœur leur voix à cette propoſition ; parce que d'un coſté ils eſtoient ennuyez de ſouffrir continuellement des outrages & des deſpenſes, & que d'autre part ils eſtoient ravis de voir que pour leur faire eſperer le ciel, au lieu de les tenir tousjours dans une crainte chagrine & ſous une aveugle ſervitude, on leur donnoit une bien plus grande aſſeurance de leur ſalut, & bien moins de preceptes à ſuivre pour y parvenir. Les Princes meſmes n'eſtoient pas faſchez qu'on entrepriſt de rabbaiſſer un peu l'authorité des Preſtres, qui s'eſtoit élevée au deſſus des puiſſances royales : mais quand on vint à connoiſtre que ceux qui s'eſtoient vantez de donner du remede ne s'attachoient nullement aux endroits où eſtoit le mal ; que parmy ces pretendus reformateurs il ſe rencontroit des eſprits broüillons, qui renverſoient l'ordre de toutes choſes, s'attribuant de leur authorité

privée ce qu'ils ne devoient attendre que de l'authorité publique ; & qu'outre cela on les voyoit en diſſenſion les uns avec les autres, ſans que perſonne pûſt les accorder ny decider leurs differens ; & quand on vint à conſiderer, d'autre part, combien il ſeroit difficile de renverſer une puiſſance qui s'eſtoit tousjours accreuë & affermie depuis tant de ſiecles ; alors les plus judicieux commencerent à ſe dégouter de ce nouvel eſtat où l'on avoit reduit les affaires de la Religion, par ce qu'il eſtoit bien moins capable, que le precedent, de tenir en bride les eſprits du Peuple.

Toutefois on ne laiſſa pas de voir bientoſt réveiller les opinions de Iean Hus parmy l'Alemagne ; celles de Wiclef parmy l'Angleterre ; celles des Vaudois parmy la France : & tous ces dogmes differens furent preſque en meſme temps ſemez parmy les Belges ; ſoit par le moyen des aſſemblées qui ſe faiſoient dans le païs ; ſoit par la communication des marchands ou des ſoldats eſtrangers. Au teſte, depuis que la hardieſſe de changer de ſentimens, en matiere de Religion, eut eſté une fois introduitte, elle fit bientoſt naiſtre pluſieurs ſectes extremement impies & dangereuſes : mais l'on advoûra qu'entre toutes les regions de l'Europe, celle des Païs-bas a eſté la plus fertile en la malheureuſe production de ces ſortes de monſtres : ſi l'on vient à conſiderer les opinions injurieuſes à la puiſſance de Ieſus Chriſt meſme, miſes en avant par un nommé David de Delft, & les ſeditieux ſentimens de Iean Bucold de Leyde. Ces miſerables, tous deux Hollandois de nation, feignoient eſtre remplis d'une inſpiration divine : & le premier s'eſtant laſſé de la vacation qu'il exerçoit de peintre en verreries, trouva moyen par ſes impoſtures d'acquerir quelques biens durant ſa vie ; & de laiſſer meſme une ſecte ſurvivante à ſa mort : mais l'autre eut encore plus de temerité ; car bien qu'il ne fût qu'un ſimple frippier d'habits ; il oſa, non pas neantmoins ſans un malheureux ſuccés, aſpirer à la ſouveraineté dans la ville de Munſter.

David de Delft, & Iean Bucold.

Ie trouve que les plus ſages Princes, pour punir ceux qui ſemoient de nouveaux dogmes de Religion, ont ordonné divers remedes ; dont ils ſe ſont ſervis diverſement ; ayant tousjours eu eſgard, tantoſt à la grandeur de la faute, tantoſt au nombre des coupables. Car quelquefois lors que deux ſectes s'eſtoient tenduës également puiſſantes, leurs autheurs eſtoient publiquement arreſtez, & mis ſous la plus eſtroitte garde des Magiſtrats, en telle ſorte qu'il ne leur reſtoit plus aucun moyen de broüiller ny de nuire à la tranquillité publique : quelquefois auſſi l'on prenoit ſoin d'examiner ceux qui propoſoient de nouvelles opinions : & lors que le Prince & ſon Conſeil les trouvoient coupables d'erreur, ils eſtoient incontinent chaſſez des temples, & des aſſemblées publiques ; ou, ſi leur faute ſembloit meriter un plus rude chaſtiment, ils eſtoient pareillement exclus des compagnies particulieres. & l'on ne doit pas blâmer entierement quelques Souverains qui ont paſſé plus outre ; en ordonnant que ceux qui ſemeroient des dogmes pernicieux, & contraires aux bonnes mœurs, fuſſent punis ou par banniſſement, ou par privation de biens & de dignitez, juſqu'à ce qu'ils euſſent repris un meilleur train de vie : Mais on attribuoit la connoiſſance de ces choſes aux Magiſtrats, qui ſe gardoient bien d'employer la puiſſance publique à vanger leurs injures particulieres. Il eſt vray qu'on permettoit auſſi aux Preſtres de remettre dans le bon chemin ceux qui s'en eſtoient égarez par quelque imprudence ; & de les priver pour un temps de la participation des prieres & des ſacrifices : car dans toutes ces manieres de proceder,

l'ordre

l'ordre ne pouvoit estre que legitime ; puis qu'on ptenoit connoissance des fautes pour en punir principalement l'effet ; la pensée demeurant impunie aussi bien qu'impenetrable. Mais de porter la cruauté des supplices jusques dans le sang & dans les entrailles de ceux qu'un mesme Dieu & un mesme Prince tenoient sous une pareille obeïssance, c'estoit une chose, en ce temps là, que les Evesques jugeoient trop inhumaine, & que les Souverains estimoient trop dangereuse pour la vouloir prattiquer.

Toutefois les Pontifes Romains se porterent peu à peu jusqu'à ce point de vouloir absolument maintenir par la crainte, l'authorité qu'ils s'estoient acquise par leur adresse : de sorte que jamais les Princes les plus soupçonneux & les plus attachez à leur conservation, n'ont rien ordonné de si rude, ny mesme de si cruel, contre les rebelles, qu'il n'ait esté pareillement prattiqué par la jurisdiction Romaine, contre les infracteurs de ses ordonnances ; lesquels furent poursuivis avec autant de rigueur, que s'ils se fussent rebellez contre Dieu mesme. Pour cet effet il fut enjoint aux Evesques d'en faire la recherche chacun dans leurs dioceses ; & cet ordre fut si soigneusement executé, qu'il avoit du depuis passé en coustume : mais cela ne sembla pas suffisant : Car il fut resolu en outre, d'envoyer exprés des Inquisiteurs avec une puissance souveraine ; & cette deliberation commença d'estre executée il y a prés de quatre cens ans. Ces Inquisiteurs donc, ayant choisy des ministres ou assesseurs selon leur desir, commencerent d'interroger par serment toutes sortes de personnes, de quelque condition ou dignité qu'elles pûssent estre ; & par cette voye, non seulement ils découvroient ce qu'il y avoit de plus particulier & de plus secret dans les maisons ; mais ils penetroient jusques dans les ames ; parce que chacun consentoit plustost à se trahir soy mesme qu'à se parjurer : quoy-que d'ailleurs il soit assez difficile que ceux là se cachent, qui font conscience de ployer les genoux devant les images des saints, ou devant le pain consacté dans les temples, lors qu'on le porte publiquement de costé & d'autre. C'estoit dans ces rencontres qu'un simple soupçon suffisoit pour faire mettre un homme en prison : & que le moindre indice le faisoit ensuitte condamner à la gesne. Que si l'accusé demandoit seulement à voir ses accusateurs, afin de les refuter, ou de proposer des reproches, cela luy estoit absolument refusé : comme si son mal eut esté tellement contagieux, que les tesmoins eussent couru risque d'en estre frappez ; & que la verité mesme eut esté en danger d'en estre infectée. Dans ces jugemens, le pouvoir de condamnet appartenoit entierement aux juges Ecclesiastiques : & celuy de punir estoit seulement deferé aux juges seculiers ; dont la plus-part recherchoient à l'envy les tourmens les plus inhumains ; comme si la grandeur de leur pieté n'eust pû paroistre que dans celle des supplices. Il est vray neantmoins qu'il s'en trouvoit parmy eux d'assez prudens, pour teconnoistre que ces manieres de proceder ne partoient pas seulement de la haine des Ecclesiastiques, mais encore de leur avarice ; parce qu'on avoit accoustumé de confisquet les biens des condamnez ; & que les juges, & l'accusateur mesme, avoient part en la confiscation ; de sorte que ces ptemiets Magistrats ne supportoient pas facilement qu'on leut eust osté la connoissance de ces matieres.

Mais ce fut en Espagne, sur tout, que ces Inquisitions s'exercerent rigoureusement : les Religieux que l'on appelle Dominicains estant employez à ce ministere, par une vieille coustume que l'on avoit prise contre les Mautes & contre les Iuifs, qui aptés avoir esté contraints par les Rois, d'em-

braſſer la religion Chreſtienne, taſchoient, en ſecret, de rentrer dans les erreurs, qu'ils avoient publiquement abjurées. Ainſi cet uſage fut aſſez bien reçeu d'abbord, en haine de ces nations barbares, que l'on voyoit ſeules expoſées à cette ſeverité : mais bientoſt apres on la vit prattiquer contre toutes ſortes de perſonnes indifferemment ; avec une merveilleuſe addreſſe de tendre des filets de tous coſtez : car on obſervoit juſqu'aux moindres paroles, & juſqu'au ſilence meſme : on ne trouvoit plus d'affection qui ne fuſt traitreſſe ; & tel qui penſoit marcher avec ſon amy, marchoit avec ſon accuſateur ; tant ces Officiers eſtoient ſoigneux de faire connoiſtre, qu'il n'y avoit point d'homme ſi exempt de reproche, qui pûſt conſerver ſa vie & ſes biens ſans leur conſentement. Et l'on ne me ſoupçonnera pas icy de déguiſer les choſes, ou de les exaggerer, ſoit par haine ou par jalouſie : pourveu qu'on ait entendu parler des horribles ſeditions que les hommes, les plus attachez à l'Egliſe Romaine, ont excitées en Eſpagne, en Italie, & juſques dans Rome meſme, pour le ſeul ſujet de ces Inquiſitions.

Dans les Païs-bas l'Empereur Charles a eſté le premier Prince qui ait publié des ordonnances pour le fait de la Religion ; & il ſe reſolut à cela un peu aprés qu'il eut entendu & condamné Martin Luther dans l'aſſemblée de Vormes en Allemagne. On commença l'execution de ſes Edits par des amendes ; en ſuitte l'on paſſa juſqu'aux ſupplices : & parce que les juges eſtoient extremement portez à la douceur, il eſtablit des loix plus rigoureuſes que les premieres, les fit publier de nouveau ; & meſmes reiterer juſqu'à ſept fois. Ces loix defendoient entre autres choſes, de laiſſer lire au peuple d'autres livres que ceux qui auroient eu l'approbation des Docteurs de Louvain : & il fut auſſi arreſté que la jeuneſſe ſeroit élevée ſuivant leurs inſtructions & leurs maximes. Il eſtoit pareillement ordonné, que quiconque diſputeſoit des matieres de la ſainte Eſcriture, ou qui, pour exercer des actes de Religion, aſſiſteroit à quelque aſſemblée particuliere, ſi c'eſtoit un homme, on le feroit mourir par le fer ; ſi c'eſtoit une femme, elle ſeroit enterrée vive ; & cela avec confiſcation de tous leurs biens : mais on ne les jugeoit ainſi, que quand ils avoient volontairement reconnu leur faute ; car s'ils demeuroient opiniaſtres, on les condamnoit au feu. Quant à ceux qui ſe trouvoient convaincus de quelque fauſſe opinion ſans aucun autre forfait, & qui venoient en ſuitte à reconnoiſtre leur erreur, ils eſtoient ſeulement exclus des charges & des dignitez. Ceux qui donnoient retraitte aux coupables, ou qui ne les découvroient pas, ſouffroient eux meſmes le ſupplice des autres : au contraire les accuſateurs, quoy que d'ailleurs ils fuſſent eux meſmes coupables, eſtoient aſſeurez de leur remiſſion : & s'ils eſtoient innocens, on leur aſſignoit des recompenſes. Les ordonnances contre les ſuſpects ou les fugitifs eſtoient fort rigoureuſes : mais il y en avoit de bien plus cruelles contre les relaps. Et de peur que les juges ſous quelque pretexte de pitié, n'entrepriſſent d'adoucir cette ſeverité de loix, il leur eſtoit meſmes commandé, ſous de rudes peines, de preſter la main aux Inquiſiteurs ; que l'Empereur avoit principalement chargez de ſes commiſſions. Cependant la ſeule ville d'Anvers, qu'une liberté judicieuſement temperée avec l'obeiſſance, avoit fait parvenir à des richeſſes immenſes ; ayant oſé ſe plaindre que les Allemans & les Anglois, qui faiſoient la principale partie de ſes correſpondances dans le trafic, eſtoient extremement effarouchez par la rigueur de ces ordonnances ; on luy accorda que les eſtrangers ſeroient traittez un peu plus favorablement que les autres : & que cette partie de l'Edit, par laquelle

quelle on caſſoit les contracts & les teſtaments faits par les coupables, auparavant meſmes qu'ils euſſent eſté condamnez, n'auroit aucun lieu dans cette grande cité; parce qu'en effet cela euſt apporté trop de trouble dans le commerce. Mais apres tout, ſi l'on s'eſtonne qu'un eſprit tel que celuy de Charles, qui d'ailleurs n'eſtoit nullement porté à la rigueur, ait pû mettre au jour des Edits ſi rigoureux; il faut attribuer cela à la force de la religion, qui en ce temps-là ne vouloit point ſouffrir de diverſité d'opinions: & qui au lieu de joindre enſemble les cœurs des hommes par les liens de la courtoiſie & de l'amitié, ne ſervoit pour lors par un effet de la foibleſſe humaine, qu'à les rendre plus farouches, & plus ennemis les uns des autres. Outre que c'eſtoit auſſi le ſentiment de la pluspart des Princes, qu'une ſeule Republique ne doit avoir qu'une ſeule religion, comme un ſeul corps ne doit avoir qu'une ſeule ame: & que l'on rend une fort bonne raiſon des loix divines, auſſi bien que des loix humaines, quand on n'en rend aucune à la multitude; par ces maximes, jointes aux exemples d'Alemagne encore tout recens, l'Empereur ſe perſuada aiſement que ſi l'on venoit une fois à manquer de reſpect pour les Preſtres, on manqueroit bientoſt d'obeiſſance pour luy meſme; & que d'ailleurs il luy ſeroit facile d'arreſter par de prompts chaſtiments les effects d'un venin à qui la licence ſervoit de nourriture. Mais enfin le ſuccés reſpondit mal à cette eſperance: & la mort d'une infinité de monde ne ſervit qu'à faire croiſtre davantage les ſectes, que l'on taſchoit d'exterminer. En quoy il n'y a pas lieu de s'eſtonner beaucoup: car encore qu'il ſoit venrable, que noſtre corps eſtant mortel & paſſible, les choſes que nous exerçons par luy ſont ſujettes à la crainte de la mort, ou à celle des tourmens, & qu'ainſi on les fait aiſement ceder à la violence ou aux menaces des plus forts; neantmoins il n'en eſt pas de meſme de noſtre ame, laquelle eſtant libre & immortelle, depuis qu'elle a une fois embraſſé une choſe par elle meſme, tant s'en faut que le fer ny le feu ſoient capables de l'arracher; qu'au contraire les plus grands perils nous ſervent d'une plus grande amorce dans ces occaſions: & chacun eſtime qu'il y a de la gloire & de la felicité, à ſouffrir les choſes les plus faſcheuſes & les plus cruelles; quand on ne ſent point ſa conſcience troublée par aucun forfait qu'on ait commis. Les premiers ſiecles du Chriſtianiſme & ces derniers temps nous offrent aſſez d'exemples, pour preuve de cette verité; puiſque dans les ſeuls Païs-bas, depuis qu'on eut eſſayé d'eſteindre leur embraſement par le ſang & par le carnage de plus de cent mille perſonnes, accuſées de diverſité de religion, il s'en éleva tout de nouveau une quantité ſi prodigieuſe, que dans les jugemens publics, chaque fois que le condamné eſtoit d'une condition plus remarquable, ou que les tourmens ſembloient plus cruels, que d'ordinaire; quelque ſedition inopinée empeſchoit que l'on n'en vint à l'execution. Et c'eſt ce qui avoit obligé la Reyne d'Hongrie, Gouvernante de ces Provinces pour l'Empereur Charles ſon frere, lors qu'il eſtoit encore en Alemagne, de l'y venir trouver exprés; & de luy repreſenter hautement combien de miſeres & de pertes d'hommes avoient eſté cauſées par ces rigueurs inouyes, à qui l'on donnoit à tort le nom de remedes. Neantmoins depuis ce temps Philippe, ſans eſtre touché de toutes ces conſiderations, ne laiſſa pas de marcher ſur les traces de ſon pere; mais avec bien plus d'ardeur & d'opiniaſtreté que luy; augmentant de jour en jour la cruauté des anciens Edits, & cherchant tous les moyens imaginables d'extirper un mal qui avoit pouſſé de ſi profondes racines. Mais entre pluſieurs raiſons generales

Philippe preſſe l'eſtabliſſement de l'Inquiſition.

rales qui le ſolliciterent d'en uſer de la ſorte, on en peut donner celle-cy particuliere : que ce Prince avoit reſolu de ſe ſervir de l'authorité du Pape en beaucoup d'entrepriſes desja deſignées dans ſon eſprit : & que comme il voyoit que, par un commun conſentement de tant de nations, les Pontifes Romains s'eſtoient acquis une prerogative abſoluë de donner les royaumes, & de diſpoſer du droit, de la juſtice, & de l'equité, à leur diſcretion, il creut qu'en prenant tousjours ſoin, comme il faiſoit, de gagner l'affection du Pape par ſes ſervices, & les ſuffrages de ceux qui l'approchoient, par ſes preſens ; il ne manqueroit jamais d'eſperances ny de pretextes dans tous ſes deſſeins. Outre qu'il avoit appris par ſa propre experience, auſſi bien que par celle de ſon pere, combien il eſtoit dangereux d'avoir pour ennemie cette puiſſance, ſi redoutable, que bien ſouvent ceux qui luy ont fait la guerre ont eſté reduits, meſme après leur victoire, à luy demander pardon.

On refuſe le ſouverain gouvernement au Prince d'Orange & au Comte d'Egmont.

Tel eſtoit l'eſtat des affaires, & tel eſtoit le genie du peuple, dans les Païs-bas, lorsque le depart du Roy Philippe donna lieu d'en diſputer la Lieutenance generale. Le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont n'eſtoient pas ſans eſperance dans cette pretenſion : mais ils en furent tous deux fruſtrez ſous ce pretexte ; que ſi l'on eut preferé l'un à l'autre, cela eut donné une occaſion perpetuelle de diſſenſions dans la Republique. La charge ne demeura donc plus à conteſter qu'entre deux Princeſſes ; dont l'une eſtoit Chriſtierne, qui avoit eu pour mary François, Duc de Lorraine, & pour oncle l'Empereur Charles : l'autre eſtoit Marguerite, fille naturelle du meſme Charles ; laquelle avoit eſté premierement mariée avec Alexandre de Medicis, & depuis avec Octavio de Farneſe, Duc de Parme. Les inclinations du Prince d'Orange, & de tous les peuples du Païs-bas en general, ſe portoient pour Chriſtierne : mais Ferdinand Alvarez de Tolede, Duc d'Albe, & Antoine Perenot de Granvelle, Eveſque d'Arras, eſtoient d'un contraire ſentiment : & Philippe qui les reconnoiſſoit pour avoir eſté autrefois les plus eſtroits confidens de ſon pere, & ſes Miniſtres les plus fideles, dans ſes plus importantes entrepriſes, les tenoit ou en faiſoit un eſtat tres-particulier. Auſſi le Duc d'Albe par ſa naiſſance tenoit rang entre les plus illuſtres d'Eſpagne : & comme il s'eſtoit veu en pluſieurs lieux Generaliſſime des armées de Charles, il avoit ſouvent remporté de grandes victoires pour ſon Maiſtre ; & s'eſtoit acquis à luy meſme une haute reputation. Il eſt vray que le pere de Granvelle, Nicolas Perenot, Bourguignon, ſortoit d'une aſſez baſſe origine ; mais il s'eſtoit rendu aupres de Charles autant prompt au ſervice & à l'obeiſſance, que ſon extraction paroiſſoit abjette ; & avoit acquis par ſon induſtrie & par ſa vigilance, outre l'art de plaire à la Cour, une intime connoiſſance des ſecrets du Prince, qui meſme l'avoit honoré de la charge de ſon Chancellier ; dont il s'eſtoit fort bien acquitté durant plus de vingt années ; & l'avoit enfin laiſſée, avec tous ſes autres advantages, en la poſſeſſion de ſon fils. Mais ſi l'eſprit du Duc d'Albe eſtoit extremement farouche & ſuperbe, celuy de Granvelle eſtoit extremement artificieux & fourbe : & comme tous deux n'eurent jamais de plus cher objet que l'intereſt d'un Prince, qui faiſoit luy-meſme ſa principale fin de ſon aggrandiſſement ; cela a eſté cauſe que toutes les nations, qui les ont connus, les ont également blâmez : & meſmes les Allemans, (qui leur attribuent pluſtoſt qu'à pas un autre, l'empriſonnement du Lantgrave) ont tousjours marqué l'excés de leur pouvoir entre les principales cauſes de la guerre. Ce fut donc ſuivant leur advis que le Roy laiſſa Marguerite pour

Extraction, mœurs, & emplois du Duc d'Albe, & de Granvelle.

Gou-

Gouvernante des Païs-bas : & quoy-que leurs conſeils en ce point n'euſſent pas manqué de pretextes ſpecieux, puiſque cette Princeſſe, de quelque coſté que ce pûſt eſtre, ſe voyoit attachée avec Philippe par les liens de ſon extraction ; & que ſon mary d'ailleurs ſembloit demeurer pour oſtage de ſa foy, dans une ville dépendante des Eſpagnols, par le moyen de la citadelle qu'ils y tenoient ; neantmoins les principaux des Belges ne laiſſerent pas de s'offenſer de ce choix : & leur mécontentement s'enflamma encore davantage bientoſt aprés, par le depart du Roy ; qui ne laiſſa pas moins de deffiance aux Grands du païs, que de triſteſſe à tout le teſte du peuple.

Par leur advis on donne le gouvernement des Païs-bas à Marguerite.

Et veritablement on peut dire, que le jour de ce depart fut le premier qui donna aux Païs-bas une juſte croyance que Philippe menaçoit leur liberté ; & qui fit pareillement ſoupçonner à Philippe, que les Païs-bas meditoient quelque rebellion contre luy : car comme il eut reſolu d'y laiſſer durant ſon abſence une garniſon de plus de trois mille Eſpagnols ; ſous pretexte qu'ils pourroient ſervir à defendre les frontieres contre les François ; mais en effet afin que par le moyen de cette milice il pûſt domter à ſa diſcretion, la licence des nouveaux Religionnaires, qui commençoit à s'accroiſtre par le commerce des ſoldats eſtrangers : le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont, auſquels il vouloit donner le commandement de ces troupes, pour addoucir le mécontentement qu'elles devoient apporter au peuple, refuſerent tous deux cet employ, comme une charge ennemie des loix. Et les deputez des Eſtats, qu'il avoit fait aſſembler ſeulement pour leur dire adieu, le ſupplierent de retirer des Païs-bas ces garniſons importunes : adjouſtant à leurs prieres cet advertiſſement ; que pour bien regir les Belges, il ne devoit point ſe ſervir d'autres conſeils, que de ceux des Belges meſmes. Ce qui rendit bientoſt la haine, que ce Prince avoit conceuë contre eux, d'autant plus irreconciliable ; qu'il luy ſembla qu'en parlant ainſi, ils teſmoignoient avoir desja connoiſſance du joug, qu'on leur vouloit impoſer ; & des ruſes qu'on employoit pour taſcher à les aſſervir. Neantmoins il s'accorda publiquement à leur advis : car il s'abſtint de donner place dans le Senat Belgique au Comte de Feria, Gomez de Figueroa, Eſpagnol : quoyqu'il y euſt desja aſſez long-temps que cette place luy eſtoit deſtinée : mais ce Prince diſſimulé ſe ſervoit de cette feinte complaiſance pour mieux couvrir ſon indignation ſecrette ; & pour trouver plus facilement les moyens d'executer la vengeance qu'il rouloit desja dans ſon eſprit. Enfin il part : & dédaignant de paſſer par les Eſtats des autres Princes pour aller aux ſiens, il monta en mer : où aprés avoir eſté menacé d'une infinité de dangers, ſuivis meſme de la perte de ſa flotte, il arriva pourtant ſain & ſauve au port de la Corogne en Gallice. Les ſoldats qu'il avoit laiſſez dans les garniſons, y demeurerent encore quelque temps, tousjours inſolens, & odieux à tout le peuple : juſques à ce que leur Maiſtre ayant perdu contre les Turcs une bataille prés de l'Iſle de Gerbe, que les anciens appelloient Menynx, il retira toute cette ſoldateſque ; ce qu'il ne fit pas pour ſoulager les Belges ; mais pluſtoſt, comme ils creurent eux meſmes, pour remedier par ce renfort à la foibleſſe de ſon armée deffaite. Cependant Marguerite gouvernoit les Païs-bas ; au moins en apparence : car en effet la diſpoſition de toutes choſes dependoit de Granvelle ſeul ; dont l'induſtrie, la vigilance, l'ambition, le luxe, l'avarice, enfin toutes les bonnes qualitez & les mauvaiſes, eſtoient dans le dernier degré. Et neantmoins il eſt vray de dire, que ſa fortune ne devoit pas pluſtoſt ſon eſtabliſſement à ſes propres ſoins, qu'à la

Philippe ſe reſout malgré les loix de laiſſer des garniſons dans les Païs-bas.

Cauſes de ſa haine irreconciliable contre les Belges.

Il arrive en Eſpagne aprés avoir perdu ſa flotte.

On retire la ſoldateſque quelque temps aprés.

La force du gouvernement eſt entre les mains du ſeul Granvelle.

nonchalance des autres : qui s'eſtant abbatus d'eux meſmes dans le luxe & dans l'oiſiveté, avoit laiſſé prendre à l'authorité de cet homme de ſi fortes racines, qu'on ne pouvoit plus l'ébranler ſans beaucoup d'effort & beaucoup de risque. Car il avoit ſceu ſi addroittement engager le Prince, à luy confier les ſecrets de ſon cabinet, & s'eſtoit donné tant de ſoin de faire des creatures, & de les avancer dans les principales charges, que par ce moyen, il s'eſtoit attribué l'inſtruction des Ambaſſadeurs, le chiffre des lettres, l'ouverture des pacquets, le rapport des eſpions, & generalement toutes les affaires paſſoient par ſes mains. Il y avoit entre luy & le Comte de Horne quelques vieilles inimitiez: dont la premiere cauſe venoit de la part du Comte de Lalain, qui avoit eſpouſé une ſœur de Horne; & à qui Granvelle avoit donné quelque blâme aupres du Roy, de s'eſtre mal acquitté d'une Ambaſſade qui luy avoit eſté commiſe : & la ſeconde occaſion de haine procedoit de ce que Horne luy-meſme, apres avoir, aſſez long-temps, & avec beaucoup d'ardeur, pourſuivy le Gouvernement de Gueldres, en avoit eſté fruſtré, par les obſtacles que Granvelle avoit oppoſés à ſa pretenſion. Quant au Prince d'Orange, il eſt vray que Granvelle ne s'eſtoit point encore mis mal avec luy; parce qu'il le jugeoit capable d'appuyer ſon authorité : toutefois il craignoit, comme les ambitieux ont accouſtumé de faire, que la puiſſance de celuy-cy ne devint aſſez grande pour donner de l'ombrage à la ſienne : c'eſt pourquoy lors qu'il fut neceſſaire de créer les Magiſtrats de la ville d'Anvers, il voulut pour proceder à leur election choiſir un temps que le Prince d'Orange ſeroit abſent. Mais ce Prince, qui ne pouvoit rien ſouffrir plus malaiſément que de ſe voir flatté d'une vaine apparence d'honneur, tandis que à ſa honte & à celle de tous les autres Grands du Païs-bas, un homme eſtranger & d'une naiſſance aſſez abjette, demeuroit le ſouverain arbitre de toutes les affaires, commença à émouvoir par de vives remonſtrances le Comte d'Egmont; lequel de hazard teſmoignoit pour lors quelque mécontentement contre Granvelle, parce que premierement il luy avoit fait feſte du gouvernement de Heſdin ſans le luy donner; & que davantage il avoit pris, pour luy meſme, l'Abbaye de Trulle, que le Comte luy avoit demandée pour un de ſes Parens : en ſuitte le meſme Prince d'Orange taſcha pareillement d'attirer à luy les autres Chevaliers de la Toiſon d'or ſes compagnons, (car Marguerite, en ce temps là, faiſoit ſouvent aſſembler ceux de cet Ordre, afin de conſulter avec eux ſur les moyens qui ſe devoient tenir pour la fortification & ſeureté des places frontieres) & la plus-part s'intereſſerent volontairement dans ce nouveau party, parce qu'il leur ſembla que l'affront qu'on recevoit de la trop grande authorité de Granvelle, leur devoit eſtre commun avec le Prince d'Orange : puiſque c'eſtoit par leurs bons advis auſſi bien que par les ſiens, que Philippe & ſon Pere avoient autrefois executé leurs plus hautes entreptiſes : quand cette union eut eſté arreſtée, le Prince d'Orange & les deux Comtes ne firent plus de difficulté de teſmoigner leur mécontentement contre Granvelle : & dés qu'ils s'appercevoient qu'il les vouloit aborder, dans le Senat, ou dans quelque autre compagnie, ils fuyoient ſa rencontre avec un dedain manifeſte. Mais d'un autre coſté, Granvelle ayant reconnu que l'on luy en vouloit, commença en diligence à recueillir toutes ſes forces: & pour s'oppoſer à des Seigneurs puiſſans, qu'il voyoit auſſi extremement favoriſez du peuple, il aſſocia avec luy des hommes vigilans & induſtrieux, entre leſquels eſtoient Charles de Barlaimont, & Viglius Zuichemus, qui avoient desja rang dans le Senat:

Il y avoit de vieilles inimitiez entre luy & le Comte de Horne.

Le Prince d'Orange émeut le Comte d'Egmont, & pluſieurs autres Chevaliers de la Toiſon d'or ſes compagnons, contre le Cardinal Granvelle.

Granvelle aſſocie avec luy Barlaimont, Viglius, & autres.

Senat : & afin de les attacher plus estroitrement à sa fortune, il procura au premier la charge de Surintendant des finances : & l'autre, dont à la verité l'origine se tiroit d'une famille assez mediocre dans le païs de Frise, mais qui s'estoit rendu recommandable par la connoissance de beaucoup de belles choses, fut fait President au Conseil Privé. Et comme ces trois derniers eurent commencé à tenir souvent entre eux des conferences, & à expedier les affaires les plus importantes sans en rien communiquer aux autres, la haine des premiers contrecarrée de cette sorte, & ulcerée par une infinité de soupçons, ne donna plus aucunes bornes à sa violence : & s'emporta jusqu'à faire voir aux yeux de tout le monde des marques publiques d'une faction formée.

On fait éclater des marques publiques d'une faction.

Il faut sçavoir que le Roy Philippe, avant son depart, desirant apporter un meilleur ordre dans les choses qui concernoient la Religion, avoit obtenu du Pape Paul Quatriéme, que ses Provinces des Païs-bas seroient exemptes pour l'avenir de la puissance des Prelats estrangers, (car les Archevesques de Cologne & de Rheims, qui estoient autrefois les naturels Metropolitains de tous les Païs-bas, sçavoir, celuy-cy pour la Gaule Belgique, & l'autre pour la basse Allemagne ; ne retenoient presque plus de leur ancien partage que le seul nom d'une authorité sans effet) l'on osta donc toute sorte de superiorité, dans les Provinces de Philippe, à ces deux Archevesches : & l'on retrancha pareillement une partie de la jurisdiction des Evesques du Liege, de Therouanne, d'Osnabrug, de Munster, de Paderborn, pour composer dans tous les Païs-bas trois principaux dioceses sous le tiltre d'Archevesches, qui furent celuy de Malines, celuy d'Vtrecht, & celuy de Cambray : ausquels on soûmit plusieurs Evesches, creez en divers endroits ; deux dans le Brabant, celuy d'Anvers, & celuy de Bolduc ; dans le païs de Geldres, celuy de Ruremonde ; dans le Comté de Flandres, ceux de Gand, d'Ipre, & de Bruges ; dans la Hollande, celuy de Harlem ; dans la Zelande, celuy de Middelbourg ; dans la province d'Over-Issel, celuy de Deventer ; dans le païs d'Artois, ceux d'Arras, & de saint Omer ; & dans les païs de Namur, Gtoninge & Tournay, ceux des villes qui portent le mesme nom. C'estoit veritablement une chose assez ancienne, & que les Papes avoient souvent prattiquée, de créer de nouveaux Evesches lors qu'ils voyoient que les peuples s'estoient accreus : & que les anciens Evesques avoient trop d'ames à gouvernet : & les premiers Princes d'Austriche avoient commencé dans les Païs-bas ce mesme dessein ; que l'Empereur Charles avoit discontinué, pour avoir tousjours esté occupé en d'autres affaires. Mais Philippe reprit ce dessein pour deux raisons, qui furent universellement desapprouvées de tout le monde. Car la premiere, que les autheurs mesmes de cet advis avoient publiquement proposée, estoit afin que le païs eut des censeurs plus proches & en plus grand nombre, qui prissent soin de regler les mœurs des Ecclesiastiques, & de remedier aux erreurs dont le peuple estoit infecté, parce que les anciens pasteurs, au lieu de guerir le mal, l'avoient laissé croistre par leur dissimulation, ou par leur negligence. La seconde raison estoit principalement attribuée aux artifices de Granvelle : parce qu'on voyoit qu'il avoit obtenu de Rome l'Archevesché de Malines avec la dignité de Cardinal : & comme on consideroit que dans les assemblées des Estats, le Clergé a tousjours eu ce droit de pouvoir donner sa voix par preference, & que Granvelle, qui seroit le Chef de cet ordre, attireroit facilement à son suffrage tous ceux qui luy seroient obligez de leur promo-

Par ordre de Philippe on établit de nouveaux Evesques dans les Païs-bas.

Ce qui est desapprouvé presque de tout le monde.

tion, ſoit aupres du Roy, ſoit aupres du Pape, (parce que les Eveſques dependent également de l'un & de l'autre, le Prince ayant ſur eux le droit de la nomination, & le Pape celuy de la proviſion) on conjecturoit en ſuitte que c'eſtoit un deſſein ſecrettement formé entre les Eſpagnols & les Pontifes Romains, d'opprimer par cette voye la liberté Belgique. D'ailleurs comme le tevenu de ces nouveaux Eveſques ne pouvoit eſtre aſſigné que ſur les anciennes Abbayes & autres pareils benefices, les Abbez du Païs-bas, dont les diſcours eſtoient pour lors extremement libres, ne manquerent pas de s'oppoſer à cette nouvelle creation d'Eveſques; & de dire hardiment qu'ils ne ſouffriroient pas qu'on établiſt ſur eux des perſonnes, qui vinſſent cenſurer leur pouvoir, & retrancher leurs tevenus en meſme temps. Aux plaintes de ceux-cy les peuples du Brabant joignirent les leurs: & firent courir divers libelles, par leſquels ils advertiſſoient Philippe d'obſerver les loix du païs, qui defendoient au Prince d'augmenter l'eſtat Eccleſiaſtique, ſans le conſentement exprés de la Nobleſſe, & du tiers Eſtat. On adjoutoit encore à cela les deciſions de pluſieurs Iuriſconſultes; qui tomboient tous d'accord que c'eſtoit une choſe impie d'abolir les pieuſes liberalitez des perſonnes mourantes, & d'en convertir les tevenus en un autre uſage que celuy auquel ils avoient eſté deſtinez par leurs teſtamens. Davantage, un bon nombre des anciens Eveſques, & principalement celuy du Liege ſouſtenoient hautement que l'on avoit ſurpris le Pape: & pourſuivoient leur droit avec beaucoup d'opiniaſtreté. D'où il arriva que la pluspart des villes ne voulurent point recevoir leurs nouveaux Eveſques; ou pour le moins, que ceux, qui avoient eſté receus dans quelques unes, demeuroient odieux à tout le monde; & ne pouvoient exercer leurs charges ſans ſouffrir beaucoup de riſées & d'indignitez. Cependant les Grands d'entre les Belges, voyant que le peuple d'un commun conſentement continuoit à haït Granvelle, jugerent qu'il ſeroit fort à propos, tant pour le bien public que pour leur intereſt particulier, d'aſſembler les Eſtats du Païs: & ainſi, toutes les fois, que la Gouvernante ſe plaignoit de la neceſſité des finances où l'eſpargne eſtoit reduitte; (car en effet il y avoit long-temps que ny la Cavallerie ny l'Infanterie ne touchoient plus leurs montres, & pluſieurs marchands avoient desja eſté arreſtez chez les eſtrangers pour les debtes publiques, outre que les neuf années de ſubſides que l'on avoit accordées au Prince, eſtoient ſur le point d'expirer:) ou quand la meſme Gouvernante teſmoignoit d'apprehender les ſeditions qui la menaçoient; ces Seigneurs, auſſitoſt, ne manquoient pas de louër hautement les anciennes couſtumes, & de dire que les bons Princes ſe montroient tousjours tres-ſoigneux de les obſervet. Et qu'il ne falloit pas s'eſtonner ſi l'eſtat preſent des affaires eſtoit ſi deplorable, puis qu'en effet les flatteries pernicieuſes avoient privé le païs du ſeul temede qu'il pouvoit eſperer dans ſes ſouffrances. La faction contraire repliquoit à cela, que les Grands ne ſçavoient guete bien diſſimuler leur mauvaiſe intention, & juſques où s'emportoit leur haine contre un homme plus fidele à ſon maiſtre qu'ils n'euſſent voulu. Qu'ils eſtoient d'excellens ſerviteurs du Roy, lors qu'ils cherchoient à élever une puiſſance qui contrebalançaſt la ſienne; aprés que l'on auroit renverſé l'ordre de toutes choſes, ſous pretexte d'une aſſemblée faitte pour le bien public. Mais quelles gens devoit on attendre pour preſider à cette aſſemblée? un nombre d'Abbez que le ſeul ſoin de leur intereſt particulier avoit rendus mécontens, une Nobleſſe qui leur eſtoit comme aſſervie, enfin des Communautez

Les Abbez s'y oppoſent:

les Brabançons ſe joignent avec eux,

& pluſieurs des anciens Eveſques.

Plaintes des Belges contre Granvelle.

nautez pour la plus-part corrompuës ou dans leurs mœurs ou dans leur Religion : ainsi, tandisque les uns & les autres faisoient sonnet de tous costez l'obeïssance, & le service du Prince, le dessein de prevenir les desordres, & de restablir les loix en leur ancienne splendeur ; bref tandis qu'ils n'avoient autre chose dans la bouche, que la vertu, la soumission, & l'utilité publique, il estoit bien aisé de connoistre qu'ils ne travailloient qu'à jetter les fondemens de leur grandeur particuliere.

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont & de Horne, s'efforcent par des lettres réservées de persuader au Roy qu'il oste à Granvelle son odieuse puissance.

Neantmoins ces trois mesmes que j'ay nommez ne laisserent pas de prendre la hardiesse d'addresser une lettre au Roy, par laquelle ils luy mandoient qu'il estoit impossible de detourner les maux qui menaçoient les Provinces, si l'on ne dépoüilloit Granvelle de cette puissance, qui s'estoit renduë si odieuse à tout le monde. Ils demandoient aussi que l'on les exemptast d'assister aux assemblées du Senat avec luy, & faisoient au surplus de merveilleuses promesses, pour ce qui concernoit le service de leur Prince, la dignité de la Gouvernante sa sœur, & l'avancement de la Religion Romaine. Philippe leur fit une réponse assez douce, pource qui les concernoit : mais il leur manda que ce n'estoit pas sa coustume de chasser ses Ministres, s'il ne trouvoit une juste cause de leur éloignement : & que par consequent, si ceux qui luy avoient escrit ne pouvoient attendre son arrivée dans les Païs-bas, de laquelle il leur donnoit une esperance assez prochaine, il seroit bien aise de s'instruire plus particulierement de toutes choses, par le voyage que quelqu'un d'eux pourroit faire en Espagne. Ils insistent, & reescrivent au Roy qu'ils n'avoient pas eu dessein de former d'accusation contre personne. Mais qu'ils avoient creu estre de leur devoir d'avertir simplement leur Prince d'un danger, qui se faisoit assez connoistre de luy mesme, quand ils n'en eussent pas donné advis. Et qu'au reste ils croyoient que leur condition & leurs services estoient tels, qu'ils meritoient bien qu'on adjoutast autant de foy à leurs lettres, qu'aux paroles de leur propre bouche; & principalement en une saison, où la presence des Gouverneurs estoit si necessaire à chaque Province.

1566.

On donne ordre à Granvelle de se retirer.

Toutes ces choses convierent le Roy de ceder au temps, & d'ordonner secrettement à Granvelle qu'il se retirast en Bourgogne. Veu mesmes que la Gouvernante commençoit à s'ennuyer de ce Ministre, soit qu'elle ne le considerast plus que comme un controlleur qu'on luy avoit voulu donner ; soit qu'elle craignist que la haine opiniastre dont tout le monde estoit animé contre luy, ne se portast à la fin contre elle mesme. Mais Granvelle, pour donner une plus honneste couleur à sa retraitte, feignit qu'il s'éloignoit seulement pour eviter les embusches que ses ennemis avoient dressées contre sa vie. Apres son depart pour la Bourgogne, l'esperance de son retour arresta encore quelques uns des Belges dans l'affection qu'ils avoient euë pour luy : mais la crainte de le revoir mit tout le reste du peuple en inquietude; jusqu'à ce qu'on eut appris qu'il s'estoit retiré à Rome : sans qu'on sceust neantmoins si c'estoit par l'ordre du Roy, ou de son propre mouvement qu'il avoit pris cette route. Alors tous les Grands, qui s'estoient auparavant éloignez du Senat par l'aversion qu'ils avoient contre Granvelle, y vinrent reprendre leur place à la priere de Marguerite : mais les autres ne furent pas beaucoup considerez. Ceux-cy donc pour se rendre d'abbord plausibles à tout le monde, commencerent à prendre un merveilleux soin des affaires ; & le Roy qui sçavoit fort bien dissimuler une offense, les combla de loüanges & de faveurs ; pour mieux couvrir le ressentiment de l'injure

Apres son depart les Grands commencent à prendre un merveilleux soin des affaires.

1566. qu'ils luy avoient faitte. De sorte que se gouvernant comme des victorieux, ils commencerent à s'attribuer une nouvelle superiorité sur le fait des finances & des loix : alleguant que le Senat devoit estre le directeur souverain de toutes les autres jurisdictions ; dont le devoir estoit de luy obeïr & d'executer ses ordres. Mais les inconveniens qui accompagnent le gouvernement des affaires, quand il est entre les mains de peu de personnes, ne tarderent guerre à s'accroitre : & l'on vit bien-tost le domaine & les finances du Prince negligées ; l'authorité des loix affoiblie parmy les discordes des plus puissans ; les crimes impunis, & les merites moins reconnus par des effets que par des vaines apparences d'honneur. Ce qui arriva de la sorte, parce que ceux qui manioient les affaires, essayant de gagner l'affection de tout le monde, avoient esté contraints de donner beaucoup de choses à la recommandation & à la faveur, ou pour le moins on le jugeoit de la sorte : parce que c'est l'ordinaire de blâmer tousjours les Grands, des malheurs qui leur ont esté inevitables. Il est vray neantmoins, que pour ce qui concernoir la religion, ils ne dissimuloient point qu'ils avoient tousjours estimé plus facile de l'establir par les persuasions que par la violence, & que les choses, qu'on avoit jugées capables de guerir la maladie, luy avoient plus-tost servy d'aliment que de remede : mais je laisse, en cet endroit, à juger, si ce fut pour acquerir la faveur du peuple, que ces Seigneurs se rangerent à cet advis, ou si ce fut pour suivre leur propre inclination, qui estoit naturellement ennemie de toute sorte de cruauté : ou mesmes si ce ne fut point par une opinion qu'ils avoient, que sous le pretexte de l'Inquisition, on cachoit un dessein secret d'asservir la liberté du peuple, & de dresser des embusches contre la vie, ou contre la fortune des plus puissans. Mais pour le moins il est constant, qu'ils n'abandonnerent point les ceremonies de l'Eglise Romaine ; & que celuy qui estoit chef de leur party, ne permit jamais, que dans sa Principauté d'Orange l'on apportast aucun changement en la Religion.

Ils s'attribuent la connoissance du fait des finances, & de celuy de la Justice.

Ils asseurent qu'il est plus aisé de persuader la Religion que de l'establir par force.

Cependant ils n'abandonnent point les ceremonies de la Religion Romaine.

Le Comte d'Egmont, ayant esté envoyé en Espagne, est receu avec dissimulation.

Cependant le Comte d'Egmont, ayant esté envoyé en Espagne sur le sujet des choses que je viens de dire, & pour plusieurs autres raisons importantes, afin qu'il essayast addroittement de connoistre l'intention du Roy, il fut caressé avec des honneurs & des presens tels, que jamais avant luy aucun autre n'en avoit receu de pareils : & apres que Philippe luy eut rendu plusieurs tesmoignages de son affection pour le peuple du Païs-bas, & mesmes apres qu'il l'eut asseuré que la seule guerre des Turcs l'empeschoit d'aller revoir ces Provinces, il luy fit aussi esperer que par l'advis des Evesques mesmes, on pourroit apporter quelque temperament aux Edits, qui concernoient la Religion, en telle sorte que la diversité des sectes n'eut plus moyen de s'accroistre, ny par la trop grande severité, ny par la trop grande licence. Mais cette derniere proposition n'estoit qu'un vain discours ; car en effet il y avoit si long-temps qu'il s'estoit determiné à la rigueur, que dés son arrivée des Païs-bas en Espagne, comme il eut appris qu'une quantité de monde, & mesme plusieurs des principaux du Monastere de saint Isidore, avoient quelques sentimens particuliers touchant l'ancienne doctrine & les anciennes ceremonies ; il ne se contenta pas d'avoir fait condamner au feu des hommes renommez pour leur sçavoir, & des femmes considerées par leur noblesse : mais il en vid l'execution de ses propres yeux avec autant de contentement, que si ç'eut esté un spectacle de réjouissance. Et parce que la crainte d'un pareil traittement avoit fait cesser en Espagne tous les differens de religion ; il avoit opinion que la mesme chose fut arrivée dans les

Philippe luy fait esperer qu'on pourra apporter quelque temperament aux Edits qui concernent la Religion.

Païs-

Païs-bas, si le trop grand relaschement des juges n'en eut point retardé le succés. Et pour l'avancer puissamment, il avoit en ce mesme temps envoyé la Reine Elisabeth sa femme, sœur du Roy Charles, accompagnée du Duc d'Albe, à l'entreveuë de Bayonne : où le Roy & Catherine de Medicis sa Mere se trouverent aussi, & dans laquelle il fut conclu par un traitté secret entre la France & l'Espagne que les deux couronnes se donneroient un secours reciproque l'une à l'autre, pour travailler d'un commun accord à la destruction des nouveaux Religionnaires dans tous leurs Estats. Il est vray que dés auparavant, le Roy Henry & Philippe avoient fait un pareil traitté : & le Prince d'Orange a souvent asseuré, que comme il se fut un jour rencontré seul à la chasse avec Henry, il tira la connoissance de ce secret par son addresse & par l'imprudence du Roy : & mesmes il a protesté plusieurs fois que depuis ce temps là les deliberations cachées luy avoient tousjours esté suspectes. Enfin le Comte d'Egmont estoit à peine arrivé d'Espagne, sans en avoir rapporté autre chose qu'une esperance mal asseurée, lors que son retour fut incontinent suivy des lettres du Roy ; par lesquelles il ordonnoit qu'apres que les Inquisiteurs auroient pris avec eux pour Conseillers & pour Ministres quelques uns d'entre les juges, ceux qui se trouveroient coupables d'avoir choqué la Religion, fussent condamnez sans misericorde. Ces lettres furent soudain publiées, quoy-que le President Viglius & beaucoup d'autres n'en fussent pas d'advis : & leur publication émeut incontinent tout le peuple. Ce qui n'empescha pas de publier aussi les decrets du Concile de Trente : mais comme dans cette assemblée on n'avoit rien reformé soit pour la doctrine soit pour les ceremonies, parmy les choses qui avoient donné lieu à des nations entieres de se separer de l'Eglise Romaine, & qu'on avoit seulement fait quelques reglemens pour les mœurs & pour les coustumes des Ecclesiastiques, il est vray de dire que ces ordonnances causerent du mécontentement aux uns, & n'apporterent aucun remede pour les autres. Mais en effet la vie de ceux-cy estoit extremement dereglée, au moins dans les Païs-bas, puisque la plus-part de ceux qu'on avoit choisis pour le ministere des choses sacrées, n'en retenoient rien que le nom & le revenu : c'est pourquoy ils furent les premiers & les plus ardens à s'opposer à la publication de ces decrets : toutefois il se trouva quelques lieux qui les receurent, à la charge, qu'ils ne pourroient prejudicier au droit d'autruy : & cette exception fut apportée du consentement mesme du Roy ; à cause du patronage des Eglises & du ressort de leurs jurisdictions. Mais les libres discours de ceux du Brabant n'en demeurerent pas là ; car ils disoient hardiment que cette Inquisition nouvelle, qu'on taschoit d'establir, alloit contre leurs Privileges, par lesquels la puissance Ecclesiastique avoit ses bornes prescrittes, si justement, qu'on ne devoit pas les estendre davantage : & la fermeté de ce peuple fut bientost imitée par ceux des autres païs. Mais sur tout la populace excitoit de terribles murmures, en faisant sonner de tous costez ce nom de l'Inquisition d'Espagne : & quoy que ce fust une chose manifeste & hors de toute controverse, que le Roy pouvoit introduire cette Inquisition, dont l'usage estoit desja receu parmy beaucoup de nations, & dont l'establissement avoit esté recommandé aux François, comme une chose extremement salutaire, neantmoins les Belges ne vouloient pas seulement en souffrir le nom.

Cependant il se trouva quelques Escrivains qui addresserent au Roy un sommaire de cette nouvelle doctrine que l'on avoit voulu tacher du nom d'heresie :

1566.

En ce mesme temps il confirme à Bayonne avec le Roy de France un secours reciproque pour l'extirpation des heresies.

Le Comte d'Egmont retourné vers les siens, ne leur apporte qu'une vaine esperance.

Les Brabançons soûtiennent que l'establissement de l'Inquisition va contre leurs Privileges.

Il est abhorré principalement par la populace.

On addresse au Roy un sommaire de cette Religion que l'on taxoit d'heresie.

1566. d'hereſie : & par leur eſcrit ils le prioient de croire qu'elle n'eſtoit point ſi profane ny ſi deteſtable que leurs ennemis la luy avoient figurée. Outre cela par une dexterité du Prince d'Orange on fit venir deux hommes extremement verſez dans la connoiſſance de l'antiquité, qui eſſayerent de porter les choſes à quelque moderation : l'un eſtoit Georges Caſſander, & l'autre François Baudoüin, d'Artois; duquel on peut lire encore aujourd'huy la harangue, qui n'eſt pas mal-faitte, par laquelle, pour obtenir le libre uſage d'une Religion, qui non ſeulement s'eſtoit desja rendue puiſſante, mais qui paroiſſoit intrepide, il remonſtra que cette liberté demandée par ſes ſectateurs, eſtoit une choſe neceſſaire à l'eſtabliſſement de la paix, à l'entretenement du commerce; & qu'ils ne devoient pas eſtre eſtimez de pire condition que les Iuifs, auſquels le Pape meſme avoit permis, par le moyen de quelque tribut, de pouvoir ſuivre leurs anciennes couſtumes. Mais aprés que tous ces efforts ſe furent trouvez inutiles aux nouveaux Religionnaires, quelques uns d'eux, par la crainte des ſupplices; & quelques autres, par un deſir de nouveauté, commencerent à ſemer des diſcours à divers ſens, & à dreſſer des libelles pour ſonder les ſentimens du peuple; auquel on repreſentoit que les Alemans, veritables defenſeurs de la Religion, s'eſtoient acquis par la guerre un droit raiſonnable, & que l'on avoit une ſeconde fois banny d'Angleterre la ſuperſtition Romaine : qu'elle avoit eſté pareillement bannie par les Danois, par les Suedois, & que meſme en France la perſecution que l'on avoit fait ſouffrir aux nouveaux Religionnaires n'eſtant pas demeurée ſans vengeance, on les avoit veus depuis ſe maintenir publiquement, tantoſt par les armes, tantoſt par des edits de paix, où l'on ne violentoit plus leurs conſciences. Et que cependant eux ſeuls eſtant au milieu de la liberté ſans en jouyr, nourriſſoient par leur patience la cruauté obſtinée de leurs perſecuteurs; comme s'il y avoit quelque raiſon qui obligeaſt plus eſtroittement le peuple à obeïr au Prince, que le Prince à n'ordonner au peuple que des choſes équitables.

Georges Caſſander & François Baudoüin ſont mandez adroitement par le Prince d'Orange, pour porter les choſes à quelque moderation;

mais ſans effet.

Quand les Grands s'apperceurent que les choſes ſe paſſoient ainſi, ils jugerent incontinent qu'il eſtoit à propos de ſe ſervir de cette nouvelle inclination du peuple; eux meſmes s'eſtimant desja condamnez dans l'eſprit du Roy; par cette raiſon particuliere, que quelques uns d'eux eſtoient mariez avec des femmes eſtrangeres de Religion auſſi bien que de naiſſance; (comme la femme du Prince d'Orange qui eſtoit de la maiſon de Saxe, & celle du Comte de Horne qui eſtoit de la maiſon de Nuenare;) & par cette raiſon generale, que depuis l'entrepriſe contre Granvelle, où la pluſpart d'eux avoit trempé, celle qu'ils avoient faitte en ſuitte, pour attribuer au Senat une puiſſance ſouveraine, avoit infiniment depleuë à Philippe. C'eſt pourquoy afin de joindre leur cauſe avec les deſſeins du peuple, ils prirent ſoin le plus promptement qu'ils peurent d'accorder enſemble les diverſitez de Religion; & d'eſtablir entre eux une concorde domeſtique, puis qu'ils ne pouvoient conſerver le repos public. En ſuitte ils s'efforcent d'imprimer dans l'eſprit de tout le monde l'apprehenſion des maux prochains, avec autant d'excés que quelques uns avoient peu de raiſon de les mépriſer : & pour parvenir à ce but, ils prennent leur pretexte ſur les troubles civils; dont ils excitent eux meſmes une bonne partie; ſoit qu'ils eſperaſſent que par ce moyen le Roy ſe rendroit plus traittable, ſoit que leur eſperance paſſaſt encore plus avant; & qu'ils creuſſent qu'en voulant donner une nouvelle face au gouvernement, l'envie que l'on portoit à la puiſſance Eſpagnole, leur feroit

Les Grands prennent ſoin d'eſtablir une concorde entre les Religions.

feroit trouver assez de compagnons dans leur entreprise. Ils quittent donc le Senat, comme s'estimans incapables d'appaiser les tumultes qu'ils feignoient desja de prevoir : & tenant en suitte dans leurs maisons de plus faciles conferences, tantost à la faveur de quelques nopces qu'ils celebroient entre eux, tantost par le moyen de quelques festins qu'ils se donnoient les uns aux autres ; ils se trouverent incontinent tous alliez ensemble : soit par les liens du sang & de la nature ; soit par ceux d'un mesme interest & d'une mesme pretension. Et l'on vid bien-tost éclatter le dernier dessein pour lequel on avoit formé toutes ces prattiques. Car lors qu'ils eurent assez reconnu le grand nombre de ceux qui ne cherchoient qu'une mesme chose dans le païs, & qu'ils eurent consideré d'ailleurs que le Roy & les garnisons estoient éloignées, que toute la conduitte des affaires se trouvoit entre les mains d'une seule femme, que les Estats & les Gouverneurs des villes dissuadoient la cruauté, & cependant la souffroient ; on ne marchanda pas davantage : & plusieurs Gentils-hommes considerables par leur naissance, mais qui n'avoient aucune charge ny gouvernement, & dont quelques uns professoient mesmes la Religion Romaine ; commencerent à contracter ensemble, contre l'Inquisition, un traitté, dont Philippe de Marnix dicta les paroles, par lequel ils promettoient entre autres choses, de se donner secours les uns aux autres, si quelqu'un se trouvoit en danger pour ce sujet. Et afin que la protection, dont ils se tenoient forts, ne fust point cachée, Louys de Nassau, qui estoit frere du Prince d'Orange, & que l'on voyoit ouvertement separé de l'Eglise Romaine ; tenoit un des premiers rangs entre les Conducteurs de cette alliance : d'où il n'estoit pas difficile d'inferer que les veritables Chefs de l'entreprise, qui ne paroissoient pas encore, ne se feroient que trop connoistre quand il en seroit temps ; & que cependant leur authorité augmentoit l'asseurance de ceux qui tentoient fortune des premiers ; & les defendoit dans le Conseil, contre les advis de plusieurs qui vouloient qu'on se hastast d'exterminer par les armes une conspiration qui ne commençoit encore qu'à naistre. En la compagnie de Louys de Nassau, estoient les Comtes des Heremberg & de Culembourg, avec Henry de Brederode, à qui l'ancienne famille des Princes de Hollande, dont il estoit sorty, & les applaudissemens du peuple (choses de soy assez incertaines & assez inutiles s'il n'y en a d'autres qui les accompagnent) avoient fait concevoir de trop hautes esperances. Tous ceux-cy donc, suivis de quatre cents confederez, arrivetent le cinquiéme jour d'Avril à la Cour de Bruxelles, où estoient pour lors le Prince d'Orange & quelques autres, sur l'esprit desquels Marguerite avoit bien eu de la peine à gagner qu'ils se rendissent prés d'elle : les demandes des confederez, à qui ils donnerent le nom de requeste, estoient ; que les Edits du Roy qui concernoient la religion, fussent changez, par l'advis des Estats, & que cependant on en surseist l'execution : mais comme sur ces deux demandes Marguerite eut promis que l'une seroit recommandée au Roy de sa part, & soustenu que l'autre n'estoit point en sa puissance, les confederez n'obtinrent rien autre chose, si non que l'on ordonneroit aux Iuges & aux Inquisiteurs, d'user de prudence dans l'exercice de leurs charges. Ce fut en ce temps là, que l'on commença à faire sonner le nom des Gueux, qui ne fut pas depuis en moindre reputation que celuy des Protestans & des Huguenots. Il avoit esté donné, par quelqu'un du Conseil d'Estat, à ces Gentils-hommes confederez, comme par mocquerie, ou par reproche de ce que la pluspart avoient dissipé leur bien : mais ceux-cy le tour-

1566.

S'estans retirez du Senat, ils en associent plusieurs avec eux.

Ils font une alliance contre l'inquisition.

Louys de Nassau l'un des principaux Chefs de cette alliance.

Requeste des confederez à Marguerite.

Origine du nom des Gueux.

1566. tournerent à honneur : & prenant volontairement ce nom peu favorable, ils voulurent teſmoigner qu'ils avoient reſolu d'eſtre fidelles à leur Prince juſqu'à la mendicité.

Apres que ces choſes ſe furent paſſées dans les Païs-bas, & que les nouvelles en eurent eſté portées en Eſpagne, on tint en l'un & en l'autre païs des conſultations aſſez differentes ; car la pluspart de ceux qui eſtoient auprés de Marguerite, approuvoient la requeſte des Confederez comme juſte, ou pour le moins comme neceſſaire : & l'on diſoit qu'il ne leur falloit pas refuſer les ſeuretez qu'ils demandoient : parce que la crainte du chaſtiment leur feroient peut eſtre chercher dans les armes les moyens de l'éviter : & que ſi cela arrivoit, il ne falloit pas eſperer que les Gouverneurs des Provinces, qui tenoient en leur diſpoſition les troupes du païs & les principales forces de l'Eſtat, vouluſſent entrer en guerre pour maintenir la cruauté des Edits ; & pour donner aux Eſpagnols ce divertiſſement, de voir un meſme peuple & de meſmes citoyens porter le fer dans les entrailles les uns des autres, au ſeul avantage de leurs ennemis. Mais quoy qu'on eut desja addreſſé au Roy pluſieurs lettres l'une aprés l'autre pour luy donnet advis de ces desordres, on reſolut enfin, pour ſçavoir ſa derniere intention, de luy envoyer le Frere du Comte de Horne, Iean Baron de Montigny, & Iean Marquis de Berg ſur Zoom, qui furent tous deux aſſez contens de l'honneur de cette deputation : par le moyen de laquelle ils eſperoient ſe juſtifier du paſſé, & s'exempter de l'advenir. Cependant le Roy de plus en plus troublé par la nouvelle de ces faſcheux accidens, eſtoit ſouvent en deliberation ſur leur ſujet, tant avec ſoy meſme, qu'avec les principaux d'Eſpagne ; & encore avec ceux du Senat Belgique qui ſe trouvoient auprés de luy : car il n'approuvoit pas le modelle, qui luy avoit eſté envoyé, du temperament qu'on demandoit eſtre apporté aux Edits : & quoy-que cette modification allaſt encore juſqu'à punir, par le fer ou par la corde, les Miniſtres de la Religion qui donneroient de pernicieux preceptes, ceux qui receleroient les nouvelles aſſemblées, ou qui commetteroient en public quelque action de mauvais exemple : & que tous les autres ſeulement coupables d'une ſimple erreur, ſeroient obligez de l'abjurer, ou d'abandonner le païs ; neantmoins ce Prince ne ſe pouvoit reſoudre à diminuer aucune choſe de la rigueur des loix : & ſe monſtrant plus jaloux de ſa reputation, que ſoigneux du ſalut du peuple, il apprehendoit qu'on ne le ſoupçonnaſt d'avoir accordé aux menaces de ſes ſujets, ce qu'il auroit ſeulement donné à leurs prieres : c'eſt pourquoy il defendit expreſſement à ſes Miniſtres d'inſerer ſon nom dans aucun traitté, s'il ſe trouvoit qu'il eut eſté exigé par quelque violence. Toutefois il ſe relaſcha juſqu'au point de conſentir, qu'apres que l'authorité des nouveaux Eveſques auroit eſté bien affermie, & qu'ils auroient commencé la recherche des fautes commiſes contre la Religion, il ne reſtaſt plus aucune fonction aux Inquiſiteurs que le Pape avoit extraordinairement deleguez. Mais il ne voulut pas conſentir que pour le preſent on accordaſt aucun pardon ſans connoiſſance de cauſe ; & ſans examiner rigoureuſement le fait de la conjuration : proteſtant qu'en un autre temps on eut obtenu de luy de plus grandes graces ; & promettant auſſi qu'il feroit bien-toſt un voyage au Païs-bas, qui ſeroit ſuivy de quelques teſmoignages de clemence. Pour ce qui concerne la permiſſion d'aſſembler les Eſtats, que les villes les plus fidelles luy demandoient, que ſes plus ſages Conſeillers d'entre les Belges taſchoient de luy perſuader, & que ſa ſœur, par toutes ſortes de voyes, s'efforçoit d'obtenir,

On envoye au Roy le Baron de Montigny & le Marquis de Berges.

Le Roy n'approuve pas le modelle que le Senat des Belges luy a envoyé pour le temperament des Edits.

Il defend les aſſemblées des Eſtats.

tenir, luy representant à tous momens qu'elle n'esperoit plus d'autre moyen de retenir le peuple dans l'obeïssance ; il refusa ce point avec une telle opiniastreté, qu'il luy manda que l'on eut plustost recours aux armes qu'à cette sorte de remede : & que pour cet effet l'on payast les gratifications ordinaires en Allemagne, afin que l'on pûst trouver plus facilement des soldats prests à marcher : adjoutant qu'il esperoit encore, outre l'affection des Allemands, éprouver celle des Grands d'entre les Belges dans cette occasion : & que comme l'Empereur Charles en avoit tousjours tiré un fidelle service dans ses entrepriſes, il se promettoit aussi qu'en executant les ordonnances de son Pere, il ne les trouveroit pas moins prompts à le secourir luy mesme. Que veritablement il estoit permis à chacun d'avoir ses sentimens differens : mais que quand le Prince enfin en avoit donné la derniere decision, il ne restoit plus aux sujets que l'obeïssance. Mais ceux-cy au contraire, empeschерent aisément qu'il n'assemblast aucunes forces : prenant pour pretexte de cet obstacle le peu de finances qui se trouvoit dans son espargne ; & luy donnant à entendre que, si l'on s'appercevoit qu'il vouluſt remuër quelque chose, les Gentils-hommes confederez seroient les premiers à commencer la guerre ; puisque les alliances estrangeres s'offroient de tous costez à les seconder dans ce dessein. Il est vray que l'on mettoit cela en avant pour luy faire peur : & neantmoins ce n'estoit pas une chose fort éloignée de la vray-semblance. Car en effet la pluspart des Princes voisins, qui suivoient des dogmes pareils à ceux des Religionnaires des Païs-bas, ou qui n'en estoient pas beaucoup differens, comme ils desiroient donner lieu à ceux-cy de se maintenir plus puissamment dans leur païs, ils faisoient hardiment valoir la puissance de leurs armes & de leurs richesses, afin que l'opiniastreté de Philippe en priſt de l'apprehension & du refroidissement. 1566.

Ie trouve que dans les Païs-bas il y avoit trois sortes de sectes qui ne reconnoissoient point la jurisdiction du Pape, ny la puissance de l'Eglise Romaine : entre lesquels la legere croyance des Anabaptistes, qui tenoient le païs de Frise & quelques lieux circonvoisins, n'estoit pas beaucoup redoutable, tant à cause des discordes intestines qui l'agitoient, qu'à cause que ses sectateurs n'admettoient ny les magistratures, ny les armes. Mais cette autre profession qui tire son nom tantost de l'assemblée d'Augsbourg, & tantost des dogmes de Luther, son premier maistre, s'estoit établie avec bien plus de puissance : tant par l'affection & par le support des Princes d'Alemagne ; que par quelque apparence de droit qui se trouvoit dans sa protection. Car comme il estoit veritable qu'autrefois une partie des Païs-bas avoit esté reputée entre les Provinces de l'Empire, & que mesmes l'Empereur Charles avoit voulu que ses Belges fussent compris sous le traitté d'Allemagne, il se trouvoit beaucoup de personnes qui disoient que, par mesme moyen, le traitté fait pour la pacification des religions, appartenoit à la nation Belgique aussi bien qu'aux autres peuples. Toutefois on respondoit à cela, qu'encore que les Belges fussent participans des tributs & des immunitez des Allemans, neantmoins il y avoit plusieurs siecles qu'ils ne reconnoissoient plus, ny les loix ny les assemblées d'Alemagne.

Trois sortes de sectes dans les Païs-bas qui ne reconnoissent point la puissance du Pape, les Anabaptistes, les Lutheriens.

Enfin cette seconde secte estoit suivie d'une troisiesme, que plusieurs escrits, & principalement ceux de Zuingle & de Calvin rendoient fameuse : & qui neantmoins sembloit si peu differer de la precedente, qu'elle eust pris dés l'abbord les mesmes racines, & le mesme accroissement dans le

les Calvinistes.

1566. traitté d'Ausbourg, s'il n'estoit point indubitable qu'en matiere de Religion, les choses se trouvent tousjours plus disposées à l'opiniastreté qu'à la concorde. Et neantmoins en beaucoup de lieux d'Alemagne, cette derniere profession ne laissoit pas d'estre en credit, comme elle estoit aussi parmy la pluspart des Suisses; & dans Geneve, qu'elle a mesme renduë illustre entre les plus fameuses villes de l'Europe. Cette secte regnoit pareillement en Angleterre; non pas neantmoins sans quelque meslange qu'on y avoit apporté des anciennes ceremonies. Mais sur tout les forces qu'elle s'estoit acquises dans la France, si grandes qu'elles ne trouvoient point leurs égales pour le nombre, avoient merveilleusement rehaussé le courage de ses sectateurs dans tous les autres païs. C'est pourquoy elle estimoit, comme la precedente, que les loix proposées aux Païs-bas, pour le fait de la Religion, estoient autant rigoureuses, que Philippes les avoit jugées favorables: & l'une & l'autre secte soustenoit assez hardiment, qu'au lieu d'une assemblée generale des Estats que l'on avoit demandée, il falloit demander une assemblée particuliere de chaque nation; non pas neantmoins selon l'ancien usage; mais en sorte que les suffrages des peuples & des personnes, qui avoient la moindre liberté & la moindre puissance dans la Republique, fussent les premiers considerez.

Ceux-cy & les precedens trouvent le nouveau droit trop rigoureux.

Tandisque la Gouvernante s'applique à pacifier les mouvements, ils celebrent les actes de Religion avec de nouvelles ceremonies.

Contre lesquelles pretensions, tandisque la Gouvernante attend de nouveaux ordres du Roy, & des soldats; ou du moins de l'argent pour en lever, esperant qu'à force de prolonger le temps elle pourra, peut-estre, arrester ou retarder le danger prochain; voylà, tout au contraire, qu'inopinement ceux d'entre le menu peuple, à qui la crainte du fer & de la flamme avoient osté jusqu'icy l'envie de paroistre, commencent à sortir de leurs cachettes & à celebrer ouvertement de tous costez leurs presches, leurs prieres, & tous les autres actes de Religion, avec de nouvelles ceremonies; & dans une si grande asseurance, qu'on eust dit qu'ils avoient entrepris de dementir ceux qui les accusoient de faire des assemblées secrettes. Ils associent avec eux, d'abbord, ceux que le seul crime de Religion avoit bannis & contraints de quitter la terre de leur naissance: ils se fortifient encore par l'affluence de ceux à qui le dégoust d'une trop grande austerité de vie avoit fait abandonner les Monasteres: en suitte de quoy l'on voit cette multitude se rendre, à la fin, si redoutable, que ceux mesmes qui avoient donné le commencement à ces assemblées, n'en demeurent pas moins estonnez que satisfaits. Leur audace s'accroist par la licence qu'on leur laisse: & lors qu'ils croyent qu'on a quelque dessein de la reprimer par la force, ils se monstrent en armes des premiers. Ce fut par cette sotte de secours, & par la renommée qui l'elevoit encore beaucoup au dessus de la verité, que les Gentilshommes confederez entreprirent de fortifier leur faction: mais bientost aprés il s'esleva, d'entre la lie du menu peuple, un nouveau tumulte sans qu'on en sçeust les autheurs; lequel ayant attiré une multitude innombrable de seditieux, ausquels plusieurs brigands s'estoient joints sous l'esperance du pillage, & s'estant répandu parmy la campagne & dans les villes, se va jetter dans les Eglises, où il renverse, rompt, brise, les autels, les images, & les ornemens sacrez, avec une fureur assez pareille à celle qu'on vit autrefois regner chez les Iuifs durant leurs seditions; ou dans la Grece, pendant les siecles anciens du Christianisme, lors qu'elle fut assaillie par cette tempeste, à qui l'on a depuis donné le nom d'Iconomachie. Neantmoins ces miserables n'en demeurent pas là; car ils portent aussi leur rage contre les

Les deserteurs des Monasteres s'entroupent avec eux.

C'est par eux que les Nobles confederez taschent de se fortifier.

En ce mesme temps les temples sont violez dans tous les Païs-bas.

Prestres

Preſtres & les Religieux ; & deſchargent leur furie juſques ſur les ſepulcres des morts, & ſur les livres ſacrez, qu'ils mettent en pieces s'ils ne les font paſſer par la flamme. Et c'eſt une choſe eſtrange que toutes ces horreurs diverſes s'eſtoient exercées, par des ſoulevemens ſi inopinez & ſi prompts, & en tant de lieux differens, qu'il ſembloit que toute la Belgique enſemble euſt complotté cette entrepriſe, & donné en meſme temps un ſignal pour l'executer ; mais avec un tel ſuccés, qu'il ſe trouva peu de lieux où l'authorité des Magiſtrats, & la force des armes, fuſſent capables de faire teſte à cette inſolence. Toutefois malgré ces desordres, les Provinces d'Artois, de Hainault & de Luxembourg, & les païs prochains, conſervetent leur fidelité entiere & pour l'Egliſe Romaine & pour le Prince ; il ſe trouva auſſi quelques autres lieux, où les Magiſtrats, ayant eu peur que le menu peuple ne s'accouſtumaſt à la licence, s'eſtoient adviſez d'oſter eux meſmes les images : mais comme ils ſe vanterent depuis de cette action, le Preſident Viglius leur reſpondit plaiſamment, qu'ils avoient fait une folie fort judicieuſe. Neantmoins il y eut parmy ces nouveaux Religionnaires quelques-uns de leurs docteurs meſmes, qui les inciterent à rendre les dépouilles ſacrées que l'on avoit ravies, remonſtrant que leur Religion ſe fuſt bien paſſée de ce nouveau blâme, qui la rendoit plus odieuſe qu'auparavant. 1566.

Ceux de l'Artois, du Hainault & du Luxembourg demeurent fideles envers l'Egliſe Romaine & le Roy.

Cependant parmy de ſi faſcheuſes tempeſtes, dont l'Eſtat ſe voyoit aſſailly, Marguerite qui ſe trouvoit aſſez ſurpriſe, & qui ne pouvoit pas attendre les ordres du Roy, parce qu'il ne pouvoit entendre les choſes que de loin, & le plus ſouvent trop tard, pour le danger preſſant où les affaires eſtoient reduittes, ſe reſolut de ceder au temps, & de ſuivre les Conſeils des Grands du Païs-bas : puis qu'auſſi bien, ny les Gentilshommes Confederez, ny les peuples encore ardens à la ſedition, ne vouloient pas conſentir qu'on choiſiſt d'autres arbitres pour travailler à la pacification des differens. Cette Princeſſe donc, apres avoir long-temps reſiſté, ſe laiſſe enfin potter à ce point, de promettre aux Confederez que tout ce qui s'eſt paſſé ſera mis en oubly : & ceux-cy d'ailleurs renoncent au traitté de leur union, pourveu qu'on leur tienne les ſeuretez promiſes ; auſquelles on avoit voulu d'abbord donner la qualité de pardon, & les obliger à ſuivre la Religion Romaine : mais parce qu'ils rejetterent ces deux conditions, on ne les propoſa pas davantage. Quant à ce qui regardoit les ſectes, il fut accordé que dans les lieux, où preſentement leurs preſches ſe celebroient, ils pourroient les continuer pour l'avenir ; & que l'execution des anciens Edits demeureroit ſuſpenduë ; juſqu'à ce que le Roy & les Eſtats en euſſent ordonné plus preciſement : cela fait, on envoya les Grands, chacun en divers endroits, pour faire ceſſer les tumultes ; & pour confirmer, par des traittez, ce que la violence avoit exigé. Le Prince d'Orange, entre les premiers, eut ſon departement dans la ville d'Anvers ; encore embraſée d'une double ſedition : & parce que l'on conroit entre les tiltres appartenants à ſa famille, celuy de Vicomte d'Anvers, il avoit attiré à luy toute l'affection de cette puiſſante ville : mais comme il eut eſté obligé de permettre aux nouveaux Religionnaires du lieu, outre leurs preſches, l'exercice entier de leurs ceremonies, & cela non ſeulement dans les villages d'alentour, mais entre les propres murailles de la ville ; quelque neceſſité preſente qu'il allegaſt pour s'en excuſer à la Gouvernante, il ne pût empeſcher qu'elle ne demeuraſt offenſée de cette permiſſion. Le meſme inconvenient arriva encore à beaucoup d'autres : & principalement au Comte de Horne, auquel le Baron de Montigny, ſon

Marguerite cede au temps, & ſuit les Conſeils des Grands.

Elle promet aux Gentilshommes Confederez, que ce qui s'eſt paſſé ſera mis en oubly.

Elle permet les preſches au menu peuple.

Le Prince d'Orange tombe en diſgrace prés la Gouvernante.

1566. frere, manda, meſmes d'Eſpagne, que le Roy eſtoit extremement en colere contre luy. Ces disgraces, & autres ſemblables, donnoient aſſez d'inquietudes aux Grands : mais ils en receurent bien davantage, par le moyen de quelques lettres qui furent ſurpriſes, eſtant addreſſées à la Gouvernante, & dans leſquelles il ſe voyoit que les Miniſtres d'Eſpagne les tenoient desja pour condamnez & abſolument perdus. Ils s'aſſemblerent donc tous à Tenermonde, pour deliberer ſur leur commun intereſt, & chacun tourne les yeux vers le Comte d'Egmont, qu'ils ſçavoient entendre parfaitement le meſtier de la guerre, & eſtre extremement aymé des ſoldats : mais ſoit que celuy-cy euſt eſté gagné par promeſſes, ou que le ſeul ſoin de ſon devoir l'arreſtaſt, il declara aux autres qu'il avoit reſolu d'obeïr au Prince en toutes choſes : & qu'il falloit taſcher de l'adoucir en prenant des voyes plus moderées que celles des armes ; & de juſtifier, par la fidelité qu'on luy garderoit à l'avenir, la neceſſité de ce qui s'eſtoit paſſé dans ſes Provinces. Mais en parlant ainſi, il ne conſideroit pas que les grandes entrepriſes contre les Roys ne ſe forment point ſans de grands dangers ; & que quand elles ont une fois eſté entamées, ſi l'on les pourſuit vivement, l'on y trouve des ſeuretez, & quelque fois des recompenſes à eſperer : mais ſi vous venez à vous relaſcher, tenez pour certain que la vengeance s'approche. Le Prince d'Orange ſe monſtra bien plus adviſé : car auſſi-toſt qu'il eut veu que le ſuccés des mouvemens ne reſpondoit pas à ſes deſſeins, il commença d'eſcrire au Roy, qu'il le ſupplioit de trouver bon qu'il luy remiſt entre les mains ſes gouvernements & ſes dignitez, pour ſe retirer en Alemagne, lieu de ſon origine, afin d'y chercher le repos qu'il ne pouvoit trouver dans les Païs-bas. Philippe luy fit une reſponſe, qui, ſous une apparence de ſimplicité, cachoit des ruſes extremement puiſſantes : car aprés l'avoir conjuré qu'il ne l'abandonnaſt pas lors que ſon aſſiſtance luy eſtoit ſi neceſſaire, dans l'embarras de tant d'affaires qui le preſſoient : il l'exhortoit d'éloigner ſon frere, pour quelque temps ſeulement ; & de ſouffrir cette ſeparation juſqu'à ce que les choſes fuſſent plus tranquilles : parce que veritablement il ſoupçonnoit celuy-

1567. cy, d'eſtre le principal autheur des brouilleries. Mais le Prince encore plus ruſé que le Roy, continuoit à demander ſon congé : & cependant, s'eſtant retiré dans ſes gouvernements, il empeſcha ſoigneuſement que la rigueur des Edits n'y fuſt exercée ; & que l'on ne miſt des garniſons dans les citadelles : de ſorte que par ces commencemens d'une liberté, dont il faiſoit gouſter la douceur à des peuples courageux, & que la ſeule ſituation du lieu rendoit aſſez forts, il les rendit capables de tout entreprendre. Il informa auſſi le Roy des raiſons de ſon deſſein : luy mandant, que ſi l'on n'accordoit aux peuples du Païs-bas le libre exercice de leurs Religions ; ou pour le moins de celles que les Eſtats voiſins avoient neceſſairement permiſes ; il eſtoit impoſſible que ſon authorité ne couruſt riſque : ou qu'il ne fuſt reduit à faire la guerre à ſes propres ſujets ; & à remporter ſur eux une victoire qui luy ſeroit dommageable à luy meſme : puiſque tout à la fois elle ruineroit ſes Provinces, & épuiſeroit ſes finances. Le Comte de Horne s'eſtoit auſſi retiré en ſa maiſon ; & ne vivoit plus qu'en homme privé.

Par des lettres ſurpriſes d'Eſpagne La perte de tous les Grands ſe trouve reſoluë.

Dans Tenermonde ils deliberent ſur ce qu'ils ont à faire.

Le Prince d'Orange prie le Roy de trouver bon qu'il ſe demette de ſes dignitez.

Il conſeille par lettres au Roy de permettre l'exercice des Religions, que les Eſtats voiſins ont receuës.

Le Comte d'Horne ſe retire en ſa maiſon.

Aprés que ces deux eurent eſté ainſi eſcartez, la Gouvernante ſe reſolut auſſi-toſt (ſuivant le conſeil de Viglius, qu'elle avoit auparavant rejetté) de rompre les liens d'union, dont les Gentilshommes, les villes, & le menu peuple, s'eſtoient aſſociez enſemble : ce qui luy eſtoit aſſez facile, pourveu qu'elle caſſaſt tous les traittez ; tant ceux qu'elle avoit faits elle meſme, que

Ceux-cy ayant eſté eſcartez, la Gouvernante caſſe tous les traittez qu'elle a faits.

ceux

ceux qu'elle avoit fait faire par d'autres, ſous ſon nom. Pour parvenir donc à ce deſſein, elle commence premierement à tourner ces accords en raillerie : en ſuitte elle en parle plus ſerieuſement & plus à deſcouvert, ſouſtenant que non ſeulement on les avoit arrachez d'elle par force ; mais que davantage les autres avoient commencé les premiers à y contrevenir. Apres cela elle ordonne ſecretement aux juges de faire punir ceux d'entre les Religionnaires, qui avoient pris les armes pour commettre des ſacrileges : & ceux qui des parolles & du ſimple uſage des preſches avoient paſſé juſqu'aux effets & à l'exercice des ceremonies ; & ce commandement n'ayant pas manqué d'eſtre executé, il arriva que les autres ne s'intereſſant pas beaucoup dans la punition de leurs compagnons, parce qu'ils s'eſtimoient moins coupables, & meſmes parce que les ſectes n'eſtoient pas bien d'accord enſemble ; leur ligue fut peu à peu desunie par ce moyen. D'ailleurs, les Gentilshommes confederez ayant chacun leurs deſſeins particuliers, ſelon que l'eſperance ou la crainte les poſſedoit, commencerent auſſi à trahir la cauſe commune. Car les uns, touchez du remords des fautes paſſées, ne ſongeoient qu'à rechercher leurs graces ; les autres, balançant encore, ne trouvoient pas que ce fuſt une choſe aſſez juſte à des ſujets, de lever des ſubſides & des ſoldats pour faire la guerre contre leur Prince : & les autres enfin, formant chacun à part des entrepriſes differentes, les voyoient eſchoüer toutes à la fois. Mais au contraire, la Gouvernante travailloit puiſſamment à fortifier ſon authorité : & pour cet effet, outre les ſoldats que Henry de Brunſvic luy amenoit d'Alemagne, elle avoit encore fait mettre ſur pied pluſieurs troupes de Valons, (c'eſt le nom qu'on donne à ces Belges qui ſont les plus proches de France : & qui ſont differens d'entre les autres peuples du Païs-bas, tant par le langage François dont ils ſe ſervent, que par une inclination qu'ils ſont paroiſtre plus addonnée aux armes, & plus farouche, que celle des autres peuples Belgiques) & afin qu'il fuſt facile à cette Princeſſe de reconnoiſtre parmy les Capitaines, qu'elle vouloit choiſir, ceux qui luy ſeroient les plus fideles, elle les obligeoit tous à jurer avec des paroles expreſſes ; que ſans aucune exception ils tiendroient pour leurs ennemis ceux que le Roy auroit declarez les ſiens. C'eſt pourquoy le Comte d'Egmont ; Charles d'Arſchot, qui tiroit ſon origine de la maiſon de Croy, & qui ne s'eſtoit en aucune ſorte meſlé dans les brouilleries ; Charles de Barlaimont, & ſes freres ; le Comte Pierre de Manſfeld, Gouverneur de Luxembourg ; le Comte de Mege, Gouverneur de Gueldres ; le Comte d'Aremberg, Gouverneur de Friſe ; & Noircarmes, Gouverneur de Hainault, à la place du Marquis de Berg ; preſterent tous ce ſerment ; & confirmerent incontinent leurs paroles par des effets : car le Comte d'Egmont, dans la Flandre, commença à ruiner ceux dont un peu auparavant il avoit entrepris la protection : & Noircarmes, apres avoir aſſiegé la ville de Valenciennes, qui s'eſtoit mutinée, s'en rendit maiſtre, & fit rigoureuſement punir les mutins : ce qui ſervit d'exemple aux plus grandes villes ; les obligeant de renoncer à toutes les brouilleries, & de recevoir les garniſons qu'on leur envoya. Pour les autres, qui avoient preſté le ſerment avec ceux-cy, ils ſe répandirent en divers endroits ; & taillerent en pieces toutes les troupes que les conjurez avoient levées. Le Prince d'Orange & le Comte de Hoochſtrat furent les ſeuls qui refuſerent de jurer de nouveau : & de rien adjouter à l'ancien ſerment, par lequel ils s'eſtoient desja obligez envers le Prince & les lois : & le premier entre pluſieurs raiſons qu'il donna, de ſon refus, adjouta

1567.

Les Gentilshommes confederez trahiſſent la cauſe commune.

La Gouvernante oblige les chefs de jurer qu'ils tiendront pour leurs ennemis ceux que le Roy aura declarez les ſiens.

Le Comte d'Egmont & pluſieurs autres preſtent ce ſerment.

Le Prince d'Orange & le Comte d'Hoochſtrat refuſent ſeuls de faire ſerment.

1567. jouta celle-cy, que ſa femme eſtoit du nombre de ceux dont on taſchoit de luy faire jurer la perte, par ce nouveau ſerment qu'on vouloit exiger de luy.

La preſence du Roy eſt jugée un excellent remede pour diſſiper les troubles.

Tandisque ces choſes ſe paſſoient dans le Païs-bas, les Eſpagnols employoient leurs ſoins à menager l'occaſion : car elle ſe monſtroit ſi favorable, qu'il ſembloit que l'on l'euſt fait naiſtre expres. Ils tomboient premierement d'accord entre eux que, ſi le danger continuoit, la preſence & la majeſté du Prince eſtoient la choſe la plus capable de le ſurmonter, & de diſſiper les factions : puiſque meſmes les plus fideles d'entre les Belges luy avoient desja donné advis, que tout autre que luy trouveroit pluſtoſt de la haine que de l'obeïſſance : & qu'il devoit ſuivre l'exemple de l'Empereur Charles ſon Pere, que la ſeule rebellion de la ville de Gand, fit reſoudre à paſſer en perſonne dans les Païs-bas ; & à prendre meſmes ſon chemin par la France, qui ſembloit encore ne reſpirer que la guerre. Neantmoins Philippe differoit touſjours ſon voyage, employant le temps à conſulter quel ſeroit le plus ſeur chemin ; car encore que la France n'euſt pour lors aucune guerre contre luy, il ne croyoit pas qu'elle vouluſt luy donner paſſage : & les dangers de l'Ocean le détournoient de ſe mettre ſur la mer ; veu meſme que les ports de Zelande n'eſtoient pas trop aſſeurez pour luy, puis qu'il avoit à craindre l'audace des Anglois, ou la malice du Prince d'Orange. Il s'adviſe donc d'un autre expedient ; & comme s'il euſt voulu, pour aller aux Païs-bas, paſſer de la mer Mediterranée par l'Alemagne, il juge à propos de ſçavoir auparavant l'intention de l'Empereur. C'eſtoit, pour lors, Maximilien, fils de Ferdinand, qui tenoit l'Empire : mais lors qu'on luy eut demandé quel eſtoit ſon ſentiment, touchant les affaires Belgiques, il teſmoigna que ſi Philippe ne cedoit, en quelque ſorte, à la violence du temps, ſon authorité dans ces Provinces ſeroit extremement en danger : à cauſe que les plus puiſſans d'Alemagne, qui ſuivoient la confeſſion d'Augsbourg, eſtoient unis avec les plus illuſtres des Belges par pluſieurs alliances. Que s'il ſe vouloit reſoudre à moderer un peu la rigueur de ſes Edits, l'Empereur offroit de s'employer luy meſme, comme mediateur, à l'accommodement des affaires. Ces propoſitions ne furent pas fort bien receuës dans l'eſprit de Philippe, qui ſe perſuada qu'Auguſte, Electeur de Saxe, les avoit dictées : parce qu'eſtant extremement aymé de Maximilien, il avoit auſſi une alliance eſtroitte avec le Prince d'Orange, qui eſtoit gendre de ſon frere. Tourefois Marguerite recevoit ſouvent des lettres qui l'aſſeuroient que le Roy devoit bientoſt arriver ; & meſmes avec une armée : car outre que cet appareil eſtoit plus convenable pour conſerver l'eſclat de la Majeſté Royale chez les eſtrangers, il ſembloit auſſi plus capable de faire ceſſer les troubles du Païs-bas : ou pour le moins, s'ils duroient encore, il pouvoit mettre le Prince en eſtat de donner des loix ; & non pas d'en recevoir. Cependant on reconnoiſſoit peu à peu que les Eſpagnols, dans cette revolution, ne ſongeoient pas davantage à leur ſeureté qu'à la vengeance ; & à faire en ſorte que la colere de Philippe leur donnaſt lieu de travailler à leurs intereſts. Ils croyoient avoir un pretexte aſſez plauſible pour aſſujettir les Belges, qui devoient tous eſtre reputez criminels de leze Majeſté : ou parce qu'ils avoient excité les troubles de leur païs ; ou, pour le moins, parce qu'ils ne s'eſtoient pas oppoſez à ceux qui les excitoient. Pluſieurs adjouſtent, que Philippe avoit desja obtenu de Rome une diſpenſe du ſerment qu'il avoit fait à ces Provinces (lors que la domination luy en fut miſe entre les mains) de conſerver

Philippe uſe de delais.

Le ſentiment que l'Empereur teſmoigna touchant les affaires du Païs-bas, deplaiſt à Philippe.

Pluſieurs lettres teſmoignent que le Roy doit venir avec une armée.

ſerver leurs loix & leurs privileges : & que le Pape luy permettoit d'exercer dans ces païs le meſme empire qu'il exerçoit en l'Amerique & en quelques endroits d'Italie. Quoy qu'il en ſoit, pour le moins il eſt conſtant qu'il écoutoit principalement les conſeils du Duc d'Albe : lequel ayant eſté de tout temps d'une humeur portée à la cruauté, aſſeuroit hautement, que ſi cette fameuſe rebellion n'eſtoit punie par un chaſtiment remarquable, toutes les autres nations, ſujettes à Philippe, prendroient exemple de ſe rebeller contre luy : ce qui leur ſeroit facile ; puiſque la pluſpart eſtoient tenuës dans le devoir pluſtoſt par la crainte que par la force. Mais il ne faut pas icy oublier, que Philippe ſe trouvoit dans une ſaiſon extremement favorable au deſſein d'aſſervir les Païs-bas : puiſque tous les Eſtats voiſins conſervoient avec luy une paix fidele ; ou que, pour le moins, ceux qu'il euſt peu ſoupçonner, nourriſſoient des troubles chez eux, qui ne leur permettoient pas de troubler les autres. 1567.

Saiſon de dompter les Belges extremement propre pour lors.

Aprés ces conſiderations, ceux qui vouloient perſuadet la douceur, n'eſtoient pas écourez de Philippe : & meſmes Charles ſon fils, qui luy offroit ſes ſoins pour pacifier & regir les Belges, fit une offre ſi mal receuë, que l'on la met entre les raiſons ſecrettes, qui ſervirent à téveiller la jalouſie que ſon pere avoit desja conceuë.

Enfin la concluſion deciſive de tant de deliberations fut, que le Roy demeurant en Eſpagne, comme pour vacquer à des ſoins plus importans, & de peur qu'il ne s'expoſaſt trop aux perils, l'on envoyroit le Duc d'Albe, avec une puiſſance ſouveraine ; & des ordres, où il ne faut point douter que cet homme, qui s'eſtoit dés ſa jeuneſſe exercé dans les armes & dans le ſang, ne trouvaſt toutes choſes conformes à ſon inclination. C'eſt pourquoy, lorsque les nouvelles furent venuës aux Païs-bas, qu'il devoit bientoſt arriver ; & qu'il amenoit ſous ſa conduirre de vieilles cohortes de ſoldats Eſpagnols, tirées des garniſons de Naples, de Sicile, de Sardaigne, & de Milan, avec des troupes de cavallerie ; le Prince d'Orange ne jugeant pas qu'il y euſt de la ſeureté à l'attendre, conclud incontinent de ſe retirer dans le païs de Naſſau, poſſedé par ſon frere. Sur ſon depart, accompagné des vœux d'une grande affluence de monde, il proteſta hautement qu'il ne remuetoit rien, s'il n'eſtoit premierement attaqué : quand Marguerite eut appris cette retraitte, elle choiſit Maximilien, Comte de Boſſu, pour tenir ſes gouvernements à ſa place. Cependant Brederode, qui avoit eſté favoriſé dans ſes premiers deſſeins, tant par la licence que le Prince d'Orange luy avoit laiſſée, que par le ſecours qu'il en avoit receu ſecrettement, s'eſtoit fortifié dans quelques lieux qui luy appartenoient, au moyen dequoy il preſſoit vivement deux puiſſantes villes, Vtrecht, & Amſterdam : mais il fut enfin chaſſé de la Hollande, à force d'armes. Pour le Comte d'Egmont, & quelques autres Seigneurs de moindre conſideration, à qui leur courage, ou leurs intereſts ne permettoient pas de ſe reſoudre à la fuitte & à l'exil, ils demeurerent prés la Gouvernante, pour trouver bientoſt leur mort dans la trop grande eſperance qu'ils avoient euë de leur ſalut. Mais la pluſpart des Gentilshommes, & un bon nombre du menu peuple, parce qu'ils redoutoient l'arrivée des Eſpagnols, & la rigueur des ſupplices qu'on avoit remiſe en uſage, & que d'ailleurs ils ne pouvoient ſe reſoudre à changer de Religion ; ſe retirerent, les uns en Alemagne, les autres en Angleterre, & meſmes en des lieux encore plus éloignez : la Gouvernante faiſant en meſme temps des Edits qui les obligeoient à la fuitte, & d'autres qui la leur defendoient. Au reſte,

Le Roy envoye le Duc d'Albe avec une puiſſance ſouveraine.

Le Prince d'Orange ſe retire vers ſon frere.

Brederode eſt chaſſé à force d'armes.

Pluſieurs ſe retirent dans les Royaumes prochains.

1567. *Apres leur départ on avoit la paix.*

ceux dont la preſence pouvoit nuire à la tranquillité des Païs-bas, en eſtant ſortis volontairement, & les choſes ayant eſté remiſes en leur ordre par la merveilleuſe dexterité d'une femme; on gouſtoit une profonde paix : & preſque tous les Hiſtoriens tombent d'accord, qu'elle euſt eſté de durée, ſi les Eſpagnols n'euſſent point porté leurs pretenſions plus avant.

ANNALES DES TROVBLES DV PAYS-BAS.

SOMMAIRE.

Perſonne ne s'oppoſe à l'entrée du Duc d'Albe dans les Païs-bas. Il fait mourir par un ſupplice public les Comtes d'Egmont & de Horne. Il baſtit des citadelles dans les villes, apres en avoir desarmé les bourgeois. Il eſtablit un nouveau ſiege de juſtice. Les biens du Prince d'Orange & de pluſieurs autres ſont confiſquez. Les bannis incitent le Prince d'Orange à prendre les armes. Louys de Naſſau defait le Comte d'Aremberg, dans la Friſe; & luy meſme bientoſt apres eſt mis en fuitte par le Duc d'Albe. Le Prince d'Orange publie un manifeſte, pour repreſenter l'equité de ſa cauſe. L'Empereur Maximilien intercedant pour les Belges envers Philippe, en reçoit une rude reſponſe. L'armée que le Prince d'Orange avoit levée, eſt defaite par le Duc d'Albe: auquel le Pape fait preſent d'une eſpée benite de ſa main. Il ſe fait eriger une ſtatuë. Il reſerve à la ſeule diſcretion du Roy les loix & les privileges des villes du Païs-bas. Il ordonne aux Belges de payer des ſubſides auparavant inconnus. Ils ſe deliberent de prendre les armes pour ſe tirer de ſervitude & d'oppreſſion. Le Prince d'Orange ſe reſout auſſi de tenter de nouveau la fortune de la guerre. Les bannis du Païs-bas prennent le port de Brile. La ville de Rotterdam, ayant eſté pillée par le Comte de Boſſu, ſert de beaucoup à fortifier le party des bannis. Fluſſingue & pluſieurs autres villes ſe revoltent contre les Eſpagnols. Le Duc d'Albe donne une favorable occaſion aux Hollandois, & aux Zelandois, d'accroiſtre leurs forces. Le Prince d'Orange, deſchen de ſes eſperances, congedie ſon armée; & ſe retire en Hollande. La ville de Mons ſe rend aux Eſpagnols. Frederic, fils du Duc d'Albe, uſe d'une inſame cruauté contre les villes de Zutphen & de Narden. Deſcription des Provinces confederées. L'arrivée du Prince d'Orange debroüille toutes les affaires des confederez. Il ne reſout rien ſans l'advis des Eſtats. On ſe ſert en toutes choſes du nom de Philippe, pour s'oppoſer aux commandemens de Philippe. Les ceremonies Romaines ſont bannies des temples des confederez. Ils reçoivent pour ſeule Religion publique celle qui eſt enſeignée à Geneve. Les domaines & les ſubſides du Prince, & pluſieurs autres revenus, ſont tournez au profit public des confederez; qui impoſent, outre cela, pluſieurs tributs de nouvelle invention & de divers noms. Lourde faute du Duc d'Albe. La ville de Harlem eſt priſe par les Eſpagnols: & celle d'Alcmar eſt la premiere qui arreſte leur effort. Les confederez ſe rendent maiſtres de Gertruidsberg; & prennent la flotte du Comte de Boſſu, & luy meſme. Le Duc d'Albe, avec ſon fils, eſt rappellé en Eſpagne. Requeſens luy ſuccede au gouvernement. Incontinent il fait oſter la ſtatue du Duc d'Albe. La ville de Middelbourg eſt remiſe ſous la juriſdiction des Zelandois. Les troupes de Louys de Naſſau ſont defaites; & luy tué, avec Henry, ſon frere, & Chriſtofle Palatin. Les Eſpagnols mutinez tirent quarante mille florins de la ville d'Anvers. On ſaſche inutilement, à Breda, de conclurre un traité de paix. Siege de Leyden; & ſa delivrance admirable. Infortuné ſuccés de l'expedition maritime de Pierre Melendes, contre les Confederez. Les Eſpagnols prennent le port de Bommené; & la ville de Zuriczee. La Reyne d'Angleterre refuſe le ſouverain commandement, qui luy eſt offert par les Confederez. Henry, Roy de France, les aſſiſte ſecretement. Apres la mort de Requeſens, le gouvernement des Païs-bas eſt transferé au Conſeil d'Eſtat. La ville de Bruxelles eſt deſtinée au pillage. Les ſoldats Eſpagnols ſont declarez ennemis de la Patrie. Ils s'emparent de la ville d'Aloſt. Quelques Grands du Brabant contractent alliance, contre les Eſpagnols, avec les villes de Flandre & celles des autres païs. Hierome de Roda pille Maſtricht & puis Anvers. Les Belges appellent le Prince d'Orange à leur ſecours. Paix de Gand. Les citadelles ſont demolies, & le joug de la ſervitude renverſé. Philippe cede au temps; & ratifie le traitté. Jean d'Auſtriche eſt envoyé pour Gouverneur. Il ſe rend maiſtre de Namur. On l'accuſe aupres du Roy d'avoir violé la paix. On appelle le Prince d'Orange à la dignité de Sur-Intendant. On donne le ſouverain gouvernement à Matthias d'Auſtriche: toutefois le Prince d'Orange en obtient la Lieutenance.

1567. *Le Duc d'Albe entre dans les Pais-bas.*

MAis le Duc d'Albe, quoy-qu'il euſt eſté aſſez long-temps retardé, par une maladie que les grands froids des Alpes luy avoient cauſée, ne laiſſa pas de traverſer la Savoye, par un chemin extremement ſterile & laborieux, pour gagner la Bourgogne, où eſtant enfin arrivé, il choiſit la fleur des ſoldats du païs, dont il groſſit ſon armée; laquelle eſtoit pour le moins de huit mille hommes, qu'il avoit rangez ſous une admirable diſcipline. Ainſi la nouvelle route que les Eſpagnols avoient ſçeu trouver par de ſi longs eſpaces de païs juſqu'au Luxembourg, ne leur a pû eſtre empeſchée depuis ce temps; parce que Philippe avoit pris ſoin de gagner l'affection des Princes qui pouvoient favoriſer ce paſſage; & deſquels il ſe vouloit ſervir de là en avant pour unir ſes Eſtats ſeparez; & faire une conjonction des forces d'Eſpagne avec celles des Païs-bas.

En meſme temps la guerre eſclate chez les François.

En meſme temps la France ſe preparoit à la guerre, comme ſi c'euſt eſté par une partie faitte exprés; le Roy Charles ayant levé des troupes de Suiſſes, ſous pretexte de craindre l'armée du Duc d'Albe, qui paſſoit proche de ſes frontieres; mais en effet pour employer ces nouvelles armes à domter les protecteurs de la nouvelle Religion. Cependant les Belges ſe trouvent tous ou dans une crainte, ou dans une aſſeurance ſi merveilleuſe, que perſonne d'eux n'entreprend de s'oppoſer à l'entrée du Duc d'Albe dans les Païs-bas: au contraire, il eſt receu par une affluence de peuple auſſi grande que ſi ſa reception euſt eſté une feſte ſolemnelle: quoy-que l'on viſt bien que c'eſtoit un chef de guerre envoyé contre une nation paiſible; comme en effet luy-meſme ſe ſervoit de ce tiltre pour marquer ſa puiſſance dans ſon commencement. Mais quelque temps aprés, Marguerite s'ennuya de voir que dans ces païs on ne luy laiſſoit plus qu'une vaine image d'authorité; & qu'il ſembloit au Roy d'Eſpagne, que par une foibleſſe de ſon ſexe elle euſt corrompu les maximes du gouvernement, à cauſe que par pluſieurs lettres, pleines de ſoin & d'une prevoyance de ce qui devoit arriver, elle s'eſtoit tousjours oppoſée au deſſein d'envoyer le Duc d'Albe avec une armée.

Perſonne ne s'oppoſe au Duc d'Albe.

Le depart de Marguerite luy laiſſe la ſouveraine conduitte des affaires.

C'eſt pourquoy elle ſe reſolut de luy laiſſer par ſon depart la ſouveraine conduitte des affaires: & ce fut alors, que chacun jugea qu'il ne falloit pas eſperer que le Duc d'Albe deuſt exercer legitimement une charge, qu'il n'avoit pas legitimement obtenuë: car les anciens privileges des Belges eſtoient tels, qu'il n'y avoit que les Belges meſmes, ou les perſonnes ſorties du ſang de leurs Princes, qu'on deuſt commettre pour les regir. Le premier effet, qui teſmoigna la cruauté future de ſon gouvernement, fut exercé contre les Comtes d'Egmont & de Horne, que ſon artifice avoit attirez au Conſeil, pour les arreſter plus facilement. Ils demanderent que, ſuivant le privilege des Chevaliers de la Toiſon d'or, ils fuſſent jugez par l'aſſemblée de cet Ordre: mais tant s'en faut qu'ils pûſſent impetrer ce point, qu'on leur refuſa les meſmes droits qui ont tousjours eſté accordez au moindre du peuple; puiſqu'on les envoya priſonniers hors du Brabant. En ſuitte, on mit dans les principales villes de toutes les Provinces, des garniſons Eſpagnols, qui eſtoient les ſeuls dont on ſe ſervoit dans cet employ: les autres ſoldats eſtant deſtinez aux occaſions extraordinaires; & reſervez pour les rencontres les plus dangereuſes. Et meſmes cette belle cavalerie, qui

Il envoye les Comtes d'Egmont & de Horne priſonniers hors du Brabant.

Il met dans les villes des garniſons Eſpagnoles.

Il envoye en France le Comte d'Aremberg avec ſa cavalerie.

qui n'eſtoit compoſée que de la fleur des Gentilshommes du Païs-bas, apres avoir eſté meſlée parmy des troupes Eſpagnoles, fut envoyée en France ſous la conduitte du Comte d'Aremberg : afin que par ce ſecours les conditions du ttaitté fait avec le Roy Charles fuſſent executées. Cependant on commença à baſtir des citadelles dans les villes, aprés en avoir desarmé les Bourgeois : & ce qui fut plus inſupportable encore, aprés les avoir obligez de contribuër à la deſpenſe. Lorsque ces choſes eurent eu leur ſuccés, perſonne n'y ayant oſé mettre obſtacle, on choiſit douze Iuges ; la plus-part entre les Eſpagnols, ou pour le moins entre les partiſans d'Eſpagne, qui ſont gens que l'on a eſprouvez n'eſtre pas moins portez à la cruauté que les Eſpagnols meſmes : & pour commencement de leur fonction, on leur ordonne d'impoſer des ſupplices à ceux qui ſe trouveront avoir trempé dans le crime des mouvemens ; dont la connoiſſance eſt particulierement attribuée à ces nouveaux Iuges, ſans que l'on y veuille admettre ceux à qui les anciennes loix du païs l'avoient reſervée. Certes c'eſt un grand avantage à la puiſſance ſouveraine d'avoir des Iuges en ſa diſpoſition : & ſur tout dans des occaſions pareilles à celle-cy ; où le crime de leze Majeſté eſtoit joint à celuy du ſacrilege : car ſi cette premiere eſpece d'accuſation eſt ordinairement ſuſpecte aux bons Princes, elle eſt tousjours favorable aux tyrans ; parce qu'elle prive les accuſez de tout le ſecours que les loix leur pourroient donner ; & les rend preſque convaincus par la ſeule horreur du nom. Ce fut par ce moyen que les Païs-bas ne repreſenterent plus de toutes parts que l'image d'une ville priſe : car ſi l'on voyoit d'un coſté, un nombre de criminels environnez de gardes : de l'autre on n'en voyoit pas moins qui eſtoient traiſnez au ſupplice. Et ceux qui avoient pris les armes, ne ſe trouvoient pas ſeuls expoſez en butte aux delateurs ; car la tranquillité des uns leur cauſoit autant de prejudice, que la fuitte des mouvemens en avoit apporté aux autres : un conſeil qui n'avoit pas teüſſi, rendoit ſon autheur coupable : & ceux qui avoient refuſé des charges, ou des dignitez, eſtoient auſſi rigoureuſement punis que ceux qui les avoient injuſtement pourſuivies. Mais c'eſtoit contre la Nobleſſe principalement, que l'on exerçoit ces ſeveritez ; ou pour le moins contre ceux qui s'eſtoient veus puiſſans en authorité, ou en richeſſes ; & qui pouvoient laiſſer par leur mort une plus grande ſeureté aux Eſpagnols ; & par la confiſcation de leurs biens, un plus grand accroiſſement à l'eſpargne du Prince, & aux rapines de ſes miniſtres. Et dans ces horribles façons de proceder, le Duc d'Albe ne diſſimuloit point ſes pretenſions ; lorsque d'une voix aigre, & pareille à ſon humeur, on luy entendoit dire aſſez ſouvent, qu'il eſtimoit plus un petit nombre de teſtes de ſaumons, que pluſieurs milliers de grenoüilles : renouvellant, par cette nouvelle façon de s'exprimer, cette ancienne maxime de tyrannie ; qui vouloit qu'on ſe rendiſt maiſtre d'une Republique en oſtant du monde ſes principaux citoyens.

1568.

Il baſtit des citadelles dans les villes, apres en avoir desarmé les bourgeois.

Il eſtablit douze Iuges, pour punir les autheurs des troubles.

Pluſieurs ſont morts.

On objecta au Comte d'Egmont & à celuy de Horne, tout ce qui s'eſtoit paſſé dans les Païs-bas depuis la haine que l'on avoit teſmoignée contre le Cardinal de Granvelle : à quoy l'on adjoûta quelques ſoupçons, qu'ils avoient reſolu, avec le Prince d'Orange, de partager entre eux les Païs-bas ; & d'en exclurre le Roy à force d'armes : de ſorte qu'à la fin ces deux Seigneurs, qui par un conſentement univerſel avoient tousjours eſté mis au rang des plus illuſtres, & qui n'eſtoient pas moins renommez par leurs beaux faits, que par leur naiſſance, moururent par la main d'un bourreau

Les Comtes d'Egmont & de Horne ſouffrent le dernier ſupplice.

1568. dans la place publique de Bruxelles ; apres que les prieres & les autres actes de Religion eurent esté achevez selon l'usage de l'Eglise Romaine. Leurs testes demeurerent quelque temps attachées à des posteaux : spectacle qui parust si horrible aux yeux des Belges, que malgré la terreur des armes dont ils estoient environnez, & qui sembloient observer jusqu'à leurs paroles & jusqu'à leurs regards, la pitié se grava dans les ames de tout le peuple, & la vengeance dans celles des plus puissans. On vid une infinité de monde donner des larmes & des baisers à leurs sepulcres : il s'en trouva mesmes qui cessant de faire couper leurs cheveux, s'obligerent par une sorte de vœu, dont la coustume est assez ancienne, de laisser tousjours leur visage en cet estat, jusqu'à ce qu'un si noble sang eut esté vangé.

Ce qui paroist un horrible spectacle aux yeux des Belges.

Les biens du Prince d'Orange sont confisquez : & son fils est emmené captif en Espagne. Il se fait de tout costez un grand dépeuplement.

Le Prince d'Orange avec plusieurs autres fut sommé par une ordonnance des Iuges : mais parce qu'il eut soin par son absence de rendre inutile le chastiment qu'on luy vouloit preparer, ses biens furent confisquez : & son fils, qui estudioit en l'Vniversité de Louvain, fut emmené captif en Espagne. Enfin par le nombre de ceux que l'on mit à mort, & de ceux qui se bannirent volontairement, les Païs-bas demeurerent extremement depeuplez : il est vray neantmoins qu'entre ces derniers, il y en eut quelques uns qui, se voyant trop pauvres pour pouvoir fuïr jusqu'aux païs estrangers, resolurent de se cacher armez dans les forests, où ils vescurent assez long-temps du butin qu'ils faisoient chaque jour sur les prestres & sur les Ecclesiastiques : & ils se maintenoient avec une telle opiniastreté, que les Magistrats craignoient de les assaillir, parce qu'ils usoient sur eux de represailles : mais le Duc d'Albe envoya des trouppes, ausquelles ils ne peurent resister. Il y eut aussi, aux environs du Rhin & de la Meuze, quelques petites bandes de conjurez qui s'estoient postées en divers endroits, pour tascher de surprendre le Duc d'Albe, & de le faire mourir ; mais ils succomberent pareillement dés leur premiere entrepriſe. Aprés tout, les fascheuses nouvelles que l'on recevoit d'Espagne, ne donnoient pas lieu d'esperer plus de clemence de la part du Roy, que de la part du Duc d'Albe : car le Baron de Montigny, que l'on avoit deputé en ces païs là, ainsi que nous avons desja raconté, y perdit la vie par un supplice public. Il avoit esperé que le droit des Gens, & le privilege des Ambassadeurs, inviolable entre les ennemis mesmes, seroit pour luy ; mais ce fut en vain : & l'on luy declara que le Prince & ses sujets n'avoient point entre eux cette sorte de commerce. Le Marquis de Berg prevint une pareille infortune par une mort plus favorable : mais on ne laissa pas de croire qu'il avoit esté empoisonné : & le Duc d'Albe fit en sorte que sa memoire fut condamnée. La mort de Charles mesmes, fils du Roy Philippe, fit bien plus de bruit : mais la relation en estoit bien plus douteuse : car il n'y a rien de certain dans cette histoire, sinon que ce Prince, heritier de tant de royaumes, avoit esté arresté sous d'estroittes gardes : mais enfin, soit que sa jeunesse, assez meure pour tenir le gouvernement, eut donné quelques soupçons à Philippe, qui luy voyoit prendre un trop grand soin pour les Païs-bas, & ne les considerer pas comme des Provinces appartenantes à son Pere ; soit qu'un mesme crime eut osté du monde sa belle mere & luy ; il se trouva mort assez subitement : sans qu'on pûst scavoir la vraye raison, qui avoit pû porter la rigueur du Pere jusques à consentir la perte du fils.

Les nouvelles qu'on reçoit d'Espagne ne donnent pas lieu d'esperer plus de clemence de la part du Roy.

1568. *Les bannis incitent le Prince d'Orange à prendre les armes.*

Tandisque ces choses se passoient en Espagne, les bannis du Païs-bas, qui se trouvoient incommodez par tout ; &, malgré leur éloignement, se ressen-

reſſentoient des miſetes de leur patrie ; incitetent le Prince d'Orange à prendre les armes : mais il n'y eſtoit pas encore beaucoup porté ; parce qu'il eut bien voulu auparavant s'eclaircir du deſſein des Eſpagnols ; & leur donner lieu cependant d'aſſaillir les uns & les autres, afin qu'ils euſſent tout le monde pour ennemy ; & que le nombre des oppreſſez s'eſtant accrû, par ce moyen, ſe trouvaſt aſſez fort pour le fortifier luy meſme : joint qu'il eſperoit, que, comme le Roy avoit d'autres guerres ſur les bras, il ſe preſenteroit bien-toſt quelque occaſion plus propre à ſe declarer contre luy : mais une partie de ces impatiens, s'eſtant miſe ſous la conduitte de Louys de Naſſau, ſe vint jetter en armes dans le païs de Friſe : & ils eurent d'abbord la fortune aſſez favorable ; parce qu'ils mirent à mort le Comte d'Aremberg, que l'ardeur & les reproches de ſes ſoldats avoient forcé de combattre ; malgré le ſoin qu'il prenoit de temporiſer les choſes par une judicieuſe prudence : mais tandis qu'apres avoir écarté ces trouppes, & s'eſtre rendus les maiſtres dans la campagne, ils attendent inutilement la ſubtraction des villes ; & que cependant le deffaut de payement rompt la diſcipline des ſoldats, le Duc d'Albe ſurvient, & les taille en pieces : de ſorte que la guerre fit icy ſon coup d'eſſay par une perte reciptoque des uns & des autres. Mais parce que le premier combat avoit desja emporté la vie d'Adolphe de Naſſau, frere de Louys & du Prince d'Orange, celuy-cy ſe laiſſa entraiſner, par le cours des affaires, dans la reſolution qu'il avoit auparavant differée : neantmoins afin de pouvoir relever ſon party par des forces plus juſtes, & par un commandement plus equitable ; il fait publier un manifeſte, par lequel il repreſente ſon droit, & les raiſons qu'il a de prendre les armes ; refute les crimes dont on l'accuſoit, & l'authorité de celuy qui pretendoit eſtre ſon juge ; & ne fait point de difficulté d'avoüer qu'il a quitté l'Egliſe Romaine, pour ſuivre une meilleure inſtruction. Mais au reſte, il teſmoigne qu'il ſe porte à la guerre, ſeulement pour le ſalut public ; & pour repouſſer la ſervitude que l'on prepare à ſa patrie : & ſouſtient qu'il eſt obligé à ce devoir comme citoyen, & meſmes comme un des plus notables du païs. Il parle de Philippe avec honneur : ſe plaint que les bonnes inclinations de ce Prince ſont obſedées par le mauvais conſeil des Eſpagnols : & dit qu'il ne faut pas perdre l'eſperance que quelque jour il ne conſidere mieux la fidelité de ſes Provinces, & le ſerment qu'il a fait de conſerver leurs privileges : mais juſques là, il ſouſtient que la loy du Brabant diſpenſe ſes ſujets de rendre à ſon erreur l'obeïſſance qu'ils ne doivent qu'à ſes ordres legitimes, & donnez avec parfaitte connoiſſance. Enfin pour juſtifier plus clairement ſon bon droit, il rapporte ſes raiſons de fait, ainſi que je vay taſcher de les deduire. Les peuples du Brabant ont touſjours eſté extremement ſoigneux de leur liberté ; & de chercher, pour ſa conſervation, pluſieurs precautions que les autres peuples n'avoient jamais connuës : c'eſt pourquoy, comme ils conſiderent, entre autres choſes, qu'il ſe trouve ſouvent des Potentats qui ſous ce pretexte, aſſez vulgaire, du bien public, ne font point de difficulté de rompre leurs promeſſes ; pour s'oppoſer à cet inconvenient, ils eſtablitent chez eux une couſtume, qui eſt telle, que jamais ils n'admettent leur Prince dans la poſſeſſion du gouvernement, ſans avoir auparavant fait avec luy cette paction, que toutes les fois qu'il luy arrivera de violer les loix du païs, ils demeureront affranchis du lien de l'obeïſſance qu'ils luy avoient jurée ; juſques à ce que les outrages ayent eſté entierement reparez. Et cette verité ſe confirme par l'exemple des predeceſſeurs qui ſe ſervirent autrefois utile-

1568.

Louys de Naſſau apres avoir deffait le Comte d'Aremberg, eſt mis en fuitte par le Duc d'Albe.

Le Prince d'Orange repreſente la juſtice de ſa cauſe par un manifeſte.

Paſſions que les Brabançons font avec leur Prince.

1568. utilemens de la force des armes & de celle des decrets, pour remettre dans le devoir leurs Princes qui s'en eſtoient écartez; ſoit par leur propte déreglement, ſoit par l'artifice de leurs flatteurs; ainſi qu'il arriva à Iean ſecond de ce nom: & ils ne voulurent point faire de paix avec-luy, ny avec ſes ſucceſſeurs; juſqu'à ce que ces Princes euſſent promis religieuſement de leur conſerver leurs privileges. Or le Prince d'Orange, quoy-qu'il fuſt originaire d'Alemagne, poſſedoit dans le Brabant par la ſucceſſion de ſes ayeuls pluſieurs jurisdictions tres-renommées, leſquelles, par un droit qui n'a jamais eſté revoqué en doute, attribuoient à leurs poſſeſſeurs legitimes la dignité de Grands du païs: de ſorte qu'en cette qualité il pretendoit que non ſeulement l'uſage des loix, mais encore leur protection, luy devoit appartenir. Au reſte il ne faut pas obmettre icy que les autres Provinces du Païs-bas ont tousjours, par une couſtume immemoriale, jouy des meſmes privileges que celle du Brabant: & que davantage, & outre la force de la couſtume, on mettoit en avant les ordonnances de Maximilien d'Auſtriche & de Marie de Bourgogne, par leſquelles toutes ces Provinces avoient eſté declarées inſeparables de celle du Brabant, & avantagées d'un meſme droit. Mais ſur tout il eſt conſtant, que les peuples de Friſe, d'Vtrecht, & de Geldres, qui ſous l'Empire de Charles ont eſté adjoutez à la Principauté des Païs-bas, outre pluſieurs privileges particuliers qu'ils ont retenus par leurs traittez, ſe ſont acquis celuy-cy, commun avec les autres Provinces, qu'ils ne pourront jamais eſtre ſeparez du Brabant & de la Hollande.

Les autres nations des Pais-bas ont tousjours jouy du meſme droit.

L'Empereur Maximilien envoyé Charles ſon frere intercesder pour les Belges auprés de Philippe, en reçoit une rude reſponſe.

L'Empereur Maximilien gouta ces raiſons: & fut touché d'une nouvelle compaſſion pour le Prince d'Orange, que l'on voyoit décheu, presque en un moment, de tant de dignitez & de richeſſes qu'il avoit poſſedees: c'eſt pourquoy, comme ce Monarque n'en a jamais trouvé d'autre qui le ſurpaſſaſt en douceur & en courtoiſie, il envoya ſon frere Charles vers Philippe, pour luy repreſenter, & en ſon nom, & au nom de tous les Princes d'Alemagne, que le bien public ſembloit avoir intereſt que les Belges ne fuſſent pas traittez ſi rigoureuſement. Mais Philippe, n'ayant pas trop bien ſçeu diſſimuler ſa colere dans cette occaſion, fit reſponſe, qu'il auroit ſoin de ſon fait: & que comme il n'ignoroit pas quand il eſtoit à propos d'uſer de clemence, il ſçavoit auſſi quand il eſtoit beſoin d'employer la ſeverité, contre ceux qui apres avoir commencé à mépriſer Dieu, avoient bien-toſt appris à mépriſer auſſi leur Prince: mais que cependant il ſeroit plus juſte & plus ſeur, pour l'Empereur & pour les autres Princes d'Alemagne, qu'ils ne ſe meſlaſſent point des affaires d'autruy. Aprés ce trait d'orgueil pluſieurs faiſoient courir le bruit, que les Provinces des Païs-bas, qui avoient autrefois eſté demembrées du corps de l'Alemagne, ſeroient bien-toſt reünies à leur ancienne jurisdiction: mais l'Empereur, dont l'inclination eſtoit naturellement portée à la paix, & qui bien-toſt aprés fut attaché avec Philippe par une nouvelle alliance, ne paſſa pas outre. Neantmoins quelques uns des Allemans, ſoit par une conſideration de pieté, ſoit par une jalouſie d'Eſtat, ou meſmes par une haine, que la pluſpart portoient au Duc d'Albe, dont l'humeur n'eſtoit que trop connuë en leur païs, aſſiſterent le Prince d'Orange d'argent & d'hommes: mais outre ces premieres raiſons, ils avoient peut eſtre encore opinion, que ce Duc aprés avoir aſſervy les villes libres qui ſont aux environs des rivieres d'Ems & du Rhin, ſous pretexte de leur Religion, & qu'elles ſervoient de refuge aux bannis des Païs-bas, pourroit bien, en ſuitte, attaquer les autres places.

Quelques Allemans aſſiſtent le Prince d'Orange de gens & d'argent.

Le

Le Prince d'Orange & ſes plus proches, donnerent de ſuffiſans gages de leur foy à ceux qui les aſſiſtoient dans cette expedition : & pluſieurs des Belges, dont quelques uns, s'eſtant rendus fugitifs de leur patrie, ſe voyoient rappellez par leurs intereſts ; & quelques autres, eſtant demeurez chez eux en ſervitude, ſoûpiroient ſecrettement aprés leur libetté ; donnerent auſſi quelque ſecours d'argent au Prince d'Orange ; & promirent d'en donner encore davantage : mais ils differerent l'accompliſſement de leurs promeſſes, juſqu'à l'évenement de ſon entrepriſe. Il aſſembla donc, ſous ſes enſeignes, ſix mille chevaux & quatorze mille fantaſſins : la pluſpart levez en Allemagne ; où il ſe trouvoit une infinité d'hommes, qui ſans s'intereſſer pour un party pluſtoſt que pour l'autre, & ſans ſe mettre en peine de ce qui pourroit arriver, ſe donnoient aux premiers qui leur offroient de l'argent comptant ; comme le ſeul apas qui les pouvoit attirer. Enfin ces troupes, qui avoient ſçeu ſi heureuſement paſſer la Meuſe, que les ennemis en eſtoient eſtonnez ; ne ſçeurent pas en ſuitte empoigner l'occaſion du combat avec aſſez de promptitude : c'eſt pourquoy le Duc d'Albe les defit aiſément, & par une excellente maniere de vaincre ; c'eſt à dire, en ne combattant point : le meſme artifice luy ayant autrefois heureuſement reüſſy en Italie, contre le Duc de Guiſe. Il paſſa donc vingt trois jours entiers à les obſerver continuellement ; prenant touſjours ſes poſtes proche de ſon ennemy, avec tant de circonſpection, qu'on ne pouvoit le forcer de combatrre à ſon desavantage. Ce fut en ce temps là, qu'on commença à trouver des pretextes d'une injuſtice, qui a touſjours duré du depuis, ayant eſté pour lors prattiquée avec tant de rigueur, que les deux armées faiſoient ſubſiſter toute leur guerre aux ſeuls dépens des païs paiſibles ; & que pour des paſſages accordez ou refuſez dans les provinces de Cleves & du Liege ; tantoſt l'un tantoſt l'autre party ſe vangeoit par des pillages, & quelquefois par des incendies, ſur ces peuples innocens. Mais enfin cette grande maſſe d'armée que conduiſoit le Prince d'Orange, n'eſtant receuë en aucune ville ny ſecouruë d'aucunes munitions, ſe diſſipa en peu de jours : tant par la faim que par une diſette de toutes choſes ; & ſur tout, faute de payement. De ſorte que ce Chef, en ayant à peine entraiſné avec luy quelques miſerables reſtes, s'achemina vers la France, pour tourner toutes ſes eſperances de ce coſté là : & s'eſtant meſlé quelque temps dans les guerres eſtrangeres, pour la meſme cauſe de Religion, qui avoit auparavant convié le Duc d'Albe d'envoyer du ſecours au Roy Charles ; la paix s'eſtant faitte peu de temps aprés, le Prince d'Orange demeura deçeu & expoſé, avec ceux de ſon party, aux embuſches que cette paix leur avoit dreſſées.

1568.

Le Prince d'Orange engage ſa foy & celle de ſes amis pour le ſujet de ſon expedition.

Il aſſemble ſix mille chevaux & quatorze mille fantaſſins ;

que le Duc d'Albe ſurmonte ſans les combattre.

Le Prince d'Orange s'achemine vers la France.

Apres la fuitte de ces troupes, qui avoit indubitablement épuiſé les forces du Prince d'Orange, le Duc d'Albe, non moins orgueilleux dans les bons ſuccés, que prevoyant dans les perils, commence à ſe porter pour vainqueur d'un peuple qu'il n'avoit pas encore éprouvé pour ennemy : & à s'attribuër la meſme gloire que s'il eut reconquis les Païs-bas à force d'armes. Et ſous ce tiltre, ayant receu une eſpée que le Pape luy avoit envoyée benite de ſa main, il fit dreſſer ſa ſtatuë ſur une baze, où l'hiſtoire de ce nouvel exploit eſtoit gravée, dans la citadelle d'Anvers, qu'il avoit fait baſtir d'une excellente maniere, pour dompter la populace de cette ville : car en effet la place n'a eſté baſtie que pour ce deſſein, comme ſa ſituation detournée de la riviere le teſmoigne aſſez. Cette inſcription, entre autres paroles conceuës en l'honneur du Duc d'Albe, contenoit à peu prés celles-cy : qu'apres avoir

1569.

Le Duc d'Albe reçoit une eſpée benite du Pape.

Il s'erige une ſtatuë.

1569. eſteint la ſedition, chaſſé des rebelles, & fait fleurir la juſtice, il avoit aſſuré la paix aux Provinces. Il fit auſſi, environ durant ce temps, pluſieurs ordonnances, non moins utiles que belles, ſur le fait des monnoyes, & du trafic; de la pourſuitte des crimes; & des precautions que l'on devoit apporter en la publication des livres: que ſi ces Edits ont du depuis eſté ſupprimez, ç'a eſté ſeulement par la haine que l'on avoit portée à leur autheur.

Il fait pluſieurs ordonnances utiles.

Cependant, l'Inquiſition contre les Religionnaires, les decrets du Concile de Trente, & les nouveaux Eveſques; choſes dont le menu peuple, par ſes fuittes ou par ſa reſiſtance, avoit juſqu'icy retardé l'eſtabliſſement; ſe reçoivent comme volontairement, parce qu'auſſi bien on voit la contrainte toute preſte: mais ſur tout, la haine que l'on avoit pour les ſectes, ſe montra bien-toſt ſi forte, que, contre la couſtume de l'ancien Chriſtianiſme, les enfans qui avoient eſté baptiſez par les Proteſtans, furent rebaptiſez encore une fois. Le nouveau tribunal du crime de leze Majeſté ne ſe montroit pas moins ardent à la recherche des vieilles fautes: adjoutant au nombre des anciens criminels, ceux qui de nouveau ſe trouvoient ſoupçonnez d'avoir teſmoigné de la joye dans les proſperitez du Prince d'Orange, ou de la triſteſſe dans ſes mauvais ſuccés. Toutefois, parmy ces effets de rigueur, on s'efforçoit auſſi d'acquerir quelque reputation de clemence; & le Duc d'Albe, comme pour rendre ſa victoire plus honorable, propoſa un edit du Roy, qui accordoit une abolition generale des fautes paſſées à ceux qui les avouoient: mais les Docteurs & les Miniſtres des nouvelles religions, ou ceux qui leur avoient donné retraitte; ceux qui avoient pillé ou profané les Egliſes; ceux qui s'eſtoient joints avec les Gentils-hommes confederez; enfin ceux qui avoient porté les armes, qui avoient exercé quelque charge ou quelque dignité pour l'avancement de la conjuration; eſtoient exceptez de la grace de cet Edit: ce qui regardoit ſans doute une merveilleuſe quantité de perſonnes & d'affaires. Davantage parmy ces exceptions, les privileges anciens des villes & des Vniverſitez, & les debtes publiques de l'Eſpargne eſtoient reſervées à la ſeule diſcretion du Roy: & ce fut alors, que les Eſpagnols, qui n'eſtoient plus retenus ny par la crainte ny par la honte, commencerent à découvrir leurs derniers projets: par le moyen deſquels ils s'eſtoient promis hautement d'acquitter toutes les charges de leur Monarchie, & de conduire toutes les entrepriſes de leurs guerres par la ſeule contribution des Provinces du Païs-bas: pour parvenir donc à ce but, le Duc d'Albe ordonne que l'on payera preſentement la centiéme partie de tous les revenus: & ce premier article ſembla dés l'abbord extremement rude, en ce que les tributs, qui avoient touſjours auparavant eſté demandez par la voye des aſſemblées & du conſentement univerſel, eſtoient pour lors commandez abſolument, par un homme qui avoit les armes à la main; & qui n'exceptoit pas meſmes les Eccleſiaſtiques de la rigueur de ces exactions. En ſuitte il commande que l'on paye la vingtiéme partie des biens que l'on appelle immeubles; & puis enfin la dixiéme partie de choſes mobiliaires qui ſeront venduës, & autant de fois qu'on les vendra. Et pour donner quelque couleur de juſtice à cette nouvelle oppreſſion, il aſſuroit que les Provinces du Païs-bas, apres avoir eſté condamnées par les loix, & domptées par les armes des Eſpagnols, ne pouvoient obtenir leur pardon s'ils ne l'achettoient par leur obeiſſance. Cependant il eſtoit facile de voir que l'établiſſement de ces tributs renverſeroit tout le commerce: & que les meſtiers, qui l'entretenoient & qui nourriſſoient le peuple, ſeroient entierement ruinez; l'eſtant

On reſerve pluſieurs choſes à la diſcretion du Roy.

Ce fut lors que les derniers projets des Eſpagnols ſe reconnurent.

Le Duc d'Albe ordonne aux Belges de payer des tributs inouys.

l'eſtant desja à demy par l'abſence de quantité d'ouvriers qui s'eſtoient volontairement bannis. Car comme les ouvrages ont beſoin de pluſieurs parties qui les compoſent, on conſideroit, que ſi chaque partie demeuroit chargée d'une ſi faſcheuſe exaction, il ne ſe trouveroit plus de marchands qui vouluſſent achetter le tout, parce qu'on ſeroit obligé de leur vendre bien cher ce qu'ils pourroient avoir à meilleure compoſition dans les autres pais. Mais quand quelques uns ſe hazardoient de repreſenter ces conſiderations au Duc d'Albe, il leur envoyoit des ſoldats, qui prenoient comme à taſche de les mal-traitter, & de leur faire ſouffrir toutes ſortes d'outrages. Les villes meſmes & les Provinces entieres, qui faiſoient quelque reſiſtance, eſtoient pourſuivies de crime de leze Majeſté (ce qui ne s'eſtoit preſque jamais veu) & l'on leur objectoit tout ce qu'elles avoient deliberé ou permis contre les Edits du Roy. Et quoy-qu'elles eſſayaſſent de ſeparer les fautes des particuliers d'avec la cauſe commune, & la neceſſité d'avec la mauvaiſe intention, cela n'empeſchoit pas que la ſentence que l'on donnoit contre elles, ne les privaſt de leurs privileges, & du droit de ſuffrage dans les aſſemblées publiques, pour eſtre de là en avant regies à diſcretion, & ſelon qu'il plairoit au Prince. Il y eut quelques Communautez qui appellerent au Roy, de la rigueur de ces ſentences : mais ce ne fut pas impunément : car leurs Magiſtrats meſmes, pour avoir oſé faire des remonſtrances, furent condamnez à des amendes, & obligez à les payer de leurs propres deniers : de ſorte que la pluſpart des autres, dans la crainte que ces exemples leur faiſoient concevoir, taſcherent de donner quelque ſomme limitée, pour ſe rachetter d'une oppreſſion qui n'eut point eu de bornes. Mais apres tout, ces miſeres, ſi pitoyables, n'avoient pas encore flechy le courroux celeſte, que les crimes de la Belgique avoient trop irrité ; car comme ſi l'avarice & la cruauté des Eſpagnols n'euſſent pas ſuffy, pour ruïner ces Provinces ſi fleuriſſantes en hommes & en richeſſes, l'Ocean rompit ſes digues avec la plus furieuſe violence qu'il eut jamais teſmoignée ; & faiſant reſſentir à leurs habitans les effets d'un malheur preſent, il leur fit auſſi reconnoiſtre les preſages d'un autre malheur à venir : car ce deluge arriva, à peu prés, en un temps que les Belges devoient ſe diviſer entre eux, par la plus haute liberté & par la plus baſſe ſervitude qui puiſſent mettre difference entre des peuples ; & dans l'une & l'autre condition ſe procurer reciproquement des pertes & des miſeres continuelles.

1569.

Il punit ſeverement ceux qui font des remonſtrances.

Les villes qui reſiſtent, ſont dépouillées de leurs privileges.

1570.

l'Ocean debordé cauſe de furieuſes pertes.

Desja la colere ayant fait naiſtre dans le cœur des oppreſſez un deſir impatient de courir aux armes, prouvoit bien clairement qu'il n'y a point de concorde ſi aſſeurée entre les hommes, que celle qui les attache enſemble par les liens de l'intereſt particulier : car ce peuple, qui s'eſtoit montré comme inſenſible lors qu'on avoit livré ſes citoyens aux flammes, ſes Gouverneurs à la mort, & qui s'eſtoit veu depoüiller de ſes loix, de ſa Religion, & de ſa patrie, preſque ſans s'émouvoir ; ſe reſout enfin de vanger les maux qu'on luy avoit cauſez, & de repouſſer ceux qu'on luy preparoit : de ſorte que dans la ville meſmes de Bruxelles, où l'on vouloit commencer la levée du Dixiéme, quoy-que le Duc d'Albe, aſſez redoutable par ſa ſeule preſence, ſe rendiſt encore plus terrible par celle des puiſſantes troupes qui ſe tenoient preſtes pour luy faire obeïr, les marchands ne laiſſerent pas de fermer leurs boutiques contre luy ; hazardant ainſi leurs propres vies, pour repouſſer la ſervitude qu'on leur vouloit faire avouër. Desja les gibets & les bourreaux ſe preparoient pour la punition des rebelles ; lorſque la nouvelle

Les Belges oppreſſez ſongent à ſe défendre, & à ſe vanger.

Dans la ville de Bruxelles ils refuſent de payer le dixiéme.

1571. des mouvemens que nous raconterons bien-toſt, ſurprit ſi à coup le Duc d'Albe, que ſa severité n'oſa paſſer outre. Il y avoit long-temps que l'indignation des peuples, qui s'eſtoit augmentée peu à peu, avoit rendu la hardieſſe au Prince d'Orange; & l'avoit fait reſoudre, quoy-que ſon credit fut épuiſé, de tenter de nouveau la fortune de la guerre; & de leur offrir un chef & des troupes capables de favoriſer leurs revoltes; tandisque le Turc faiſoit diverſion des forces de Philippe, & que l'Eſpagne n'eſtoit pas encore remiſe entierement des troubles que les Maures y avoient excitez. Il envoye donc des perſonnes affidées aux Princes qui vouloient eſtre crûs protecteurs de la Religion, pour demander leur alliance, ou du moins des aſſiſtances ſecrettes qui pûſſent appuyer la cauſe commune : mais le Dannemarc & la Suede refuſerent abſolument d'entrer en ligue avec luy, de crainte d'avoir à demeſler contre un Prince plus puiſſant qu'eux : & meſmes la Reine d'Angleterre n'oſa rompre avec le voiſinage Eſpagnol; quoy-que le Pape l'ayant miſe en interdit, eut expoſé ſon royaume au premier qui s'en pourroit rendre maiſtre, & que le Duc d'Albe fut ſoupçonné, il y avoit long-temps, de chercher des occaſions de faire la guerre à ce riche païs; à cauſe des deniers, appartenans à quelques marchands de Gennes, que la Reine avoit retenus, pour s'en ſervir dans ſa neceſſité preſente, & ſous promeſſe de les reſtituer. En effet on en eſtoit venu ſi avant pour ce ſujet, qu'il y avoit eu des hoſtilitez exercées ſur la mer, & des marchandiſes arreſtées dans les ports, de part & d'autre : & du depuis encore, s'eſtant élevé quelques troubles dans les parties Septentrionales de cette Iſle, le Duc d'Albe avoit envoyé de ſes gens, pour obſerver l'eſtat & la ſituation des ports, & pour ſe rendre chefs des conſpirations, s'ils en trouvoient l'occaſion favorable. Meſmes il eſt conſtant, qu'il avoit favoriſé les entreptiſes de la Reine d'Eſcoſſe contre Eliſabeth; neantmoins celle-cy, diſſimulant, pour un temps, toutes ces injures; ſe rendit ſi complaiſante aux deſirs de l'Eſpagnol, qu'elle oſta toute eſperance de refuge dans ſon royaume aux partiſans du Prince d'Orange; & les obligea, dans un certain delay, de ſe retirer des ports d'Angleterre. Mais en France, ceux qui vivoient ſeparez de l'Egliſe Romaine, ayant eſté rétablis à la Cour de Charles dans une faveur pareille à celle de leurs competiteurs, (car on s'eſtoit ſervy de ce moyen, pour les obliger à prendre plus de confiance en la paix qu'on avoit faitte avec eux) comme ils poſſedoient toute ſorte d'accés aupres de ce Roy, ils faiſoient auſſi tout leur effort d'y ſervir le Prince d'Orange, qui eſtoit d'une meſme Religion que la leur : & pour avancer ce deſſein, ils joignoient, aux anciennes averſions que la France avoit euës autrefois pour la maiſon de Bourgogne, les nouveaux ſujets de mécontentement qu'elle pouvoit avoir contre l'Eſpagne; & mettant d'abbord ſur le tapis le different qui s'eſtoit meu au Concile de Trente, pour la preſeance des deux Rois : ils exaggeroient outre cela le blâme que chacun donnoit à Philippe, d'avoir empoiſonné la Reine Eliſabeth ſa femme : & ſouſtenoient que Charles eſtoit obligé d'en prendre vengeance; auſſi bien que de la perte de pluſieurs François, que les Eſpagnols avoient mis à mort dans la Floride, païs de l'Amerique. Le Roy, de ſon coſté, écoutoit toutes ces choſes, en telle ſorte qu'il vouloit bien que l'on creuſt qu'il les croyoit : afin que cette amorce, auſſi bien que celle des nopces de ſa ſœur promiſe au Roy de Navarre, luy donnaſt plus de facilité de decevoir ces Religionnaires, qui luy eſtoient tousjours ſuſpects. Il teſmoignoit donc que leur conſeil luy ſembloit excellent, qu'en effet il falloit

Le Prince d'Orange voulant derechef tenter la fortune de la guerre, demande ſecours aux Princes Proteſtans.

Le Dannemarc & la Suede refuſent de luy en donner;

& La Reine d'Angleterre n'oſe.

Elle oblige les partiſans du Prince d'Orange de ſortir des limites d'Angleterre.

Le Roy de France fait ſemblant de vouloir ſecourir le Prince d'Orange.

s'oppoſer

s'oppoſer à cette puiſſance trop redoutable, qui mettoit tous les Eſtats voiſins en danger; & que l'humeur des François eſt telle, qu'ils ont tousjours beſoin de la guerre pour conſerver la paix. Davantage on faiſoit courir de main en main, comme un grand ſecret, & avec beaucoup de ſoin, que ce Monarque eſtoit reſolu de rompre bientoſt le traitté que l'Empereur Charles avoit exigé par force du Roy François Premier, durant ſa priſon; comme eſtant trop manifeſtement au deshonneur de la France: laquelle par ce moyen ſe feroit reſtituer ſes anciennes limites; & porteroit ſon empire juſques aux rivages du Rhin: car pour les païs qui ſont au delà, on diſoit qu'il eſtoit juſte que le Prince d'Orange ſe les reſervaſt pour fruit de ſes travaux. Enfin donc, on luy envoye de l'argent, & des inſtructions de tous ces deſſeins, par l'entremiſe de Louys ſon frere; à qui Colligny, principal chef des Religionnaires, avoit donné le moyen de conferer avec le Roy ſur ce ſujet. Davantage on equippe une flotte royale ſur les coſtes de Guyenne: & l'on vend publiquement, dans la Rochelle, le butin conquis ſur les navires des Eſpagnols: il eſt vray que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne en fit ſa plainte; mais on feignit de la mépriſer, afin que ce feint mépris acquiſt plus de confiance aux tromperies que l'on avoit preparées. 1571.

On envoye au Prince d'Orange de l'argent & des inſtructions.

Cependant le Prince d'Orange, ſe rendant desja fort par la ſeule reputation d'une ſi puiſſante alliance, envoye des deputez, ou des lettres à toutes les Provinces des Païs-bas; promettant aux bannis la reſtitution de leur patrie, & aux oppreſſez celle de leur liberté: & meſmes il ſçait ſi bien imprimer dans l'eſprit des Gouverneurs la crainte, ou la haine du Duc d'Albe, qu'il les porte pour la pluſpart à la revolte.

Ainſi donc voyant que presque tous les peuples le ſecondoient, ou par leurs armes, ou par leur affection, il avoit adjouſté à ſes premiers deſſeins celuy de ſe rendre le maiſtre ſur la mer: ce qui ne luy avoit pas eſté fort difficile; parce que les plus courageux d'entre les bannis, de crainte d'eſtre reduits à la mendicité pendant leur exil, s'eſtoient dés le commencement jettez dans quelques navires pour piller ſur la mer: & leur nombre s'eſtant depuis accreu par le moyen de pluſieurs autres vaiſſeaux, qu'ils avoient rencontrez, ou conquis, ils couvroient de leurs pirateries tous les rivages. Et quoy-que cette multitude ne fuſt pas beaucoup ſoigneuſe ny des loix, ny de l'equité; neantmoins le Prince d'Orange poſſedoit quelque ſorte de commandement ſur eux: & c'eſtoit luy qui diſtribuoit les charges des Officiers, & qui leur en expedioit les lettres. Ils avoient pour leur Admiral, Guillaume, Comte de la Mark, que l'on ſurnommoit de Lumay, homme remply d'un courage brutal & cruel, ce qui faiſoit presque ſa principale vertu; comme pareillement ſes compagnons n'avoient du cœur & de la conduitte que pour le brigandage. Ce fut neantmoins de ces Miniſtres que la Proyidence celeſte ſe voulut ſervir, pour ſe mocquer de la prudence humaine dans le cours des affaires Belgiques, où l'on n'a jamais remarqué que les grandes eſperances & les bons ſuccés ſe ſoient entreſuivis: & vingtquatre petits vaiſſeaux donnerent le commencement à une guerre, entrepriſe contre la plus redoutable puiſſance de l'Vnivers. Ils avoient eſté bannis des ports d'Angleterre, & cingloient vers la Friſe Occidentale pour tenter quelque fortune: mais le vent qu'ils avoient contraire, joint à la neceſſité de vivres, les pouſſa dans la plus grande de ces Iſles, appellées Vorne, qui ſont aux emboucheures de la Meuſe; où cette flotte s'empara du port de Brile, ſoit que cette place fuſt affectionnée à leur party; ſoit que leur abbord trop impre-

Le Prince d'Orange poſſede quelque ſorte de commandement ſur ceux qui pillent les coſtes de la mer.

1572.

Vingtquatre petits navires prennent le port de Brile.

1572. impreveu euſt empeſché les habitans de ſe mettre en defenſe. Ces nouveaux venus n'avoient pas fait deſſein de s'eſtablir en ce lieu : mais la commodité qui s'y trouvoit, & le conſeil des plus aviſez d'entre eux leur perſuada de retenir cette conqueſte : & peu de temps aprés, toutes choſes leur ſuccederent ſi heureuſement contre leur attente, que Maximilien de Boſſu, Gouverneur de Hollande, qui eſtoit venu avec ſes troupes pour ſecourir la place, n'oſa les attaquer, ſes gens s'en eſtant fuis comme s'ils euſſent eſté frappez d'une terreur panique : & cela leur arriva ſeulement parce que les autres avoient mis le feu à leurs navires. Comme Boſſu s'en retournoit, il demanda aux habitans de Rotterdam le paſſage libre dans leur ville : mais ceux-cy, qui avoient desja eſprouvé les maux que les garniſons avoient accouſtumé de commettre, ne l'accorderent qu'à condition qu'ils ne recevroient à la fois qu'une petite compagnie de ſoldats, & que les premiers venus ſortiroient inceſſamment de la ville, à meſure que les derniers y entreroient : mais malgré cet accord les troupes entrerent en foule, & pillerent les habitans avec beaucoup de maſſacre : de ſorte que cette perfidie emeut tellement les cœurs des Hollandois desja auparavant ébranlez, que toutes les villes du païs, les unes de leur bon gré, les autres forcées par les tumultes de la populace, ou par les armes de leurs voiſins, & les autres enfin attirées par l'eſperance d'entretenir plus aiſement le commerce ; receurent les bannis dans leurs maiſons, & s'allierent avec eux : ce qui leur fut aſſez facile : parce que le Duc d'Albe n'avoit point baſti de citadelles en ces païs, s'aſſeurant en la ſimplicité d'une nation qui ne s'eſtoit tenuë en repos juſques-là, que pour ſe ſoûlever plus puiſſamment : & il n'y avoit point non plus laiſſé de garniſons Eſpagnoles ; car il en avoit quelque temps auparavant retiré une partie, qu'il avoit envoyé ravager la ville d'Vtrecht, pour la punir, de ce que, ſous la confiance qu'elle prenoit en la dignité Archiepiſcopale qu'on y avoit eſtablie, elle s'eſtoit defenduë contre la levée des ſubſides, avec beaucoup d'opiniaſtreté : & pour les autres Eſpagnols, qui s'eſtoient arreſtez à Rotterdam, il les avoit fait ſortir dés la premiere nouvelle des tumultes, par une vaine apprehenſion qu'ils n'y fuſſent aſſiegez. Fliſſingue ſuivit Brile : & ſes habitans, qui avoient premierement eſté émeus par l'aſpect d'une citadelle qu'on avoit commencée en leur ville, & par le bruit qu'on leur devoit envoyer une garniſon, ſe declarerent plus ouvertement : & embraſſerent la cauſe commune, en faiſant mourir par un ſupplice public Pacieco Savoyard, Intendant tres-expert des fortifications du Duc d'Albe. Apres Fliſſingue il y eut encore d'autres lieux dans la Zelande qui eſcarterent les Eſpagnols : parce qu'il venoit chaque jour au ſecours de cette Iſle une affluence merveilleuſe de François & d'Anglois ; ſous l'eſperance qu'ils avoient, que ces nouveautez leur donneroient toute ſorte de licence. Guillaume, Comte de Heremberg, qui eſtoit parent du Prince d'Orange, & qui ſe rendoit plus conſiderable en cette qualité qu'en ſes propres forces, faiſoit inceſſamment des courſes dans les païs de Gueldres & d'Overyſſel : d'autre part Nederwormter, &, apres luy, Schouwembourg, en faiſoient dans la Friſe : les uns & les autres eſtant admis dans les plus fortes villes par l'affection des principaux citoyens. Toutefois le Prince d'Orange, ayant appris ces mouvemens populaires, n'en teſmoigna pas trop de ſatisfaction : car au contraire il ſe plaignoit que ces petits ſuccez avoient prevenu de plus grands deſſeins qu'il avoit formez : & que le conſentement des Provinces n'eſtoit pas encore aſſez univerſel, ny aſſez meur, pour donner

Le Comte de Boſſu pille Rotterdam avec beaucoup de maſſacre.

Ce qui convie les Hollandois de donner ſecours aux bannis.

Ceux de Fliſſingue & quelques autres places les ſuivent.

Ce qui ne donne pas beaucoup de joye au Prince d'Orange.

ner donc quelque forme de Republique à ce nouveau corps composé de pieces si mal unies, une partie de la Noblesse de Hollande & les Deputez des principales villes du païs s'assemblent à Dordrecht; où le Prince d'Orange envoye aussi les siens: car bien qu'il fust absent, les Estats de Hollande ne laissoient pas de le reconnoistre, premierement, pour leur Gouverneur; parce que cette charge luy avoit autrefois esté donnée par le Prince, & ne luy avoit pas esté ostée depuis par aucun jugement legitime: secondement, ils le reconnoissoient pour leur Chef en la guerre, qu'ils vouloient entreprendre contre le Duc d'Albe & contre sa domination. Cependant il se faisoit plusieurs combats & par mer & par terre: & sur ce dernier element, l'Espagnol, qui avoit à faire à des gens sans experience & sans ordre, demeuroit victorieux; mais il estoit vaincu sur la mer, par ceux qui sembloient y avoir pris leur naissance: & c'estoit là sur tout que les victoires des Zelandois se rendoient extremement utiles à leur party, en soulageant la disette publique par l'abondance du butin qu'elles gaignoient à tous momens. Ce qui fut cause que le Duc de Medina Celi refusa le gouvernement des Païs-bas; car il y avoit long-temps que l'on l'avoit choisi pour succeder au Duc d'Albe: parce qu'estant d'une humeur plus portée à la clemence, on jugeoit qu'il faciliteroit beaucoup la reconciliation des Provinces; & dans ce dessein il estoit arrivé d'Espagne avec une flotte; mais comme elle eut esté prise par les confederez, & qu'il s'en eust peu fallu qu'il ne fust tombé luy mesme entre leurs mains; dans la confusion où il vit les affaires reduittes, il ne voulut pas prendre part au deshonneur que le Duc d'Albe en devoit attendre. Neantmoins celuy-cy ne s'estoit pas encore laissé adoucir par les dangers qui le menaçoient: mais sans vouloir observer les loix de la guerre, ny reconnoistre les confederez pour ennemis legitimes, chaque fois qu'il en pouvoit prendre quelques uns, il leur faisoit faire leur procés comme à des rebelles & criminels de leze Majesté: ce qui ne servoit qu'à entretenir de costé & d'autre une vengeance perpetuelle: car le party contraire ne cessa point d'exercer la mesme rigueur envers ceux qui tomboient entre ses mains, sans aucune consideration de leurs qualitez: jusqu'à ce qu'une neceſſité mutuelle eust obligé les uns & les autres d'user de bonne guerre; & d'entretenir le droit des gens, qui a tousjours voulu qu'on espargnast le sang, quand sa perte ne peut advancer le gain de la victoire. Ainsi donc les confederez, à force d'estre cruels, establirent avec leurs ennemis un commerce reciproque des armes sur la terre, & un empire absolu pour eux sur la mer: & mesmes ils eurent une occasion bien favorable de s'accroistre; sur tout en Hollande & en Zelande, lorsque le Duc d'Albe laissant en repos ces deux Provinces, & retirant mesmes une partie des garnisons qu'il avoit en la derniere, alla assieger la ville de Monts en Hainault, que Louys de Nassau avoit prise par stratagême, & proche de laquelle les Espagnols avoient pareillement pris Valenciennes par le moyen de la citadelle. Pour delivrer Louys de Nassau, qui defendoit la ville de Monts, il estoit venu de France un secours de cinq cents chevaux & de cinq mille fantassins, sans que Charles l'eust empesché; ce qui faisoit conjecturer que ce Monarque avoit une secrete alliance avec les confederez: & en mesme temps le Prince d'Orange amenoit d'Alemagne une armée plus grande encore que celle qu'il avoit levée la premiere fois: & il est à croire que ces deux expeditions eussent bien donné de la peine, de tous costez, aux Espagnols; mais ils dresserent des embusches, sur les chemins, aux François, qui se tenoient assez mal sur leurs gardes,

1572.

La premiere forme de la Republique se designe en la ville de Dordrecht.

Cependant les Espagnols sont victorieux sur terre, & les Belges sur mer.

Le Duc de Medina Celi, sa flotte ayant esté prise, a bien de la peine à s'eschaper luy mesme.

Le Duc d'Albe assiegeant la ville de Monts en Hainault, donne aux Confederez une occasion de s'accroistre.

On envoye de France du secours à Louys de Nassau: & en mesme temps le Prince d'Orange part d'Alemagne avec son armée.

1572. gardes, & les surprirent si bien, que leur chef mesme, nommé Genlis, & plusieurs autres Gentilshommes, tomberent en la puissance de leurs ennemis. Le Roy Charles, par son Ambassadeur, insistoit hautement pour leur delivrance : mais enfin le dernier acte de la tragedie en denoüa toutes les intrigues : & peu de temps aprés le Prince d'Orange reconnut les tromperies de la cour de France ; apprenant par un fascheux recit, que le Roy de Navarre & le Prince de Condé avoient esté arrestez prisonniers ; que l'on avoit confirmé l'alliance, auparavant faite avec la maison de Guise, par le sang de l'Admiral de Colligny ; & qu'en suitte l'on avoit authorisé, par tout le Royaume, les meurtres & les cruautez en haine des nouveaux Religionnaires ; contre lesquels la fureur du peuple employoit le fer & la flamme de toutes parts. Il sçeut que c'estoit là le but de cette paix artificieuse, de ces nopces funestes, de tous ces divers apas que l'on avoit employez, & de cette alliance dont on luy avoit si long-temps fait feste. Ainsi donc se trouvant décheu d'une esperance qui estoit presque la seule sur laquelle il s'estoit fondé ; & voyant que le Roy de France luy refusoit mesmes la paye, qu'il luy avoit promise pour une partie de ses troupes, & renoüoit mieux que jamais son intelligence avec Philippe, luy faisant assez connoistre par ce dernier succés quelles avoient tousjours esté ses principales intentions ; il se trouve obligé de congedier son armée : & aprés avoir, avec beaucoup de peine, empesché qu'elle ne se mutinast contre luy, il se retire en Hollande, pour se servir des moyens que la fortune luy offroit en ce païs là, contre son esperance, puisque ses propres travaux luy avoient si mal succedé. La reddition de Monts suivit bientost cette retraitte : & l'Espagnol usa du droit de sa victoire contre Malines & les autres villes, qui avoient assisté de vivres ou d'argent le passage du Prince d'Orange & de son armée : de sorte que l'effroy se portant de tous costez, les places que les Confederez avoient occupées dans les païs de Frise & d'Overyssel, ainsi que nous avons dit cy-devant, furent abandonnées par leurs garnisons : mais non pas sans beaucoup de lascheté de la part des chefs. En suitte la ville de Zutphen est prise par Frederic, fils du Duc d'Albe, lors qu'elle estoit sur le point de se rendre ; & aprés plusieurs supplices & violemens, tous les habitans, sans aucune distinction d'âge ny de sexe, sont passez au fil de l'espée. La ville de Narden fut traittée avec une semblable cruauté, & davantage, par une ancienne sorte de chastiment qu'on renouvella, ses murailles furent rasées. Sans doute, les Espagnols croyoient que ces façons d'agir, si inusitées dans toutes les guerres precedentes, serviroient à leur acquerir des victoires plus promptes de là en avant. Mais ils se trompoient beaucoup : puisqu'il est trop malaisé d'accoustumer les hommes à se laisser vaincre, autrement que par la clemence & par la douceur : & c'est pourquoy le mauvais traitement, qu'on fit à ces villes, servit d'un exemple aux autres pour les rendre plus farouches & plus opiniastres : leur donnant lieu de juger que les maux de la paix estoient plus à craindre que ceux de la guerre ; puisque l'on avoit à faire à une nation dont il ne falloit attendre ny pardon ny fidelité. Et ainsi, le desespoir servant à relever leurs esperances, ils prirent des resolutions si courageuses, que jamais depuis ce temps-là aucune place ne se rendit, qu'elle n'eust enduré toutes sortes d'extremitez.

Les Espagnols surprennent les François, qui ne se tenoient pas bien sur leurs gardes.

Le Prince d'Orange ayant congedié son armée, se retire en Hollande.

La ville de Monts se rend.

Le Duc d'Albe use du droit de sa victoire contre Malines & autres villes.

Les Confederez abandonnent les places qu'ils avoient occupées dans les pais de Frise & d'Overyssel

Le Fils du Duc d'Albe traitte cruellement les villes de Narden & de Zutphen par luy prises.

Description des Provinces Confederées.

Mais il me semble qu'il est à propos de faire icy un dénombrement des parties de cette nouvelle Republique : puisque j'entre dans la description du temps qui la vid naistre, & jetter les fondemens d'une guerre & d'une liberté,

berté, que jamais aucun des mortels n'euſt creu ſe devoir maintenir avec tant d'heureux ſuccés, & dans une ſi longue durée. Les ſeuls peuples de Hollande & de Zelande eſtoient demeurez en armes : c'eſt pourquoy afin qu'on les puiſſe reconnoiſtre plus facilement dans cet ouvrage, où il ſera principalement parlé d'eux, je m'en vay déduire d'abbord quelle eſt leur ſituation ; & quels ont eſté leurs noms tant anciens que modernes. Durant les ſiecles de la Republique Romaine, l'Iſle des Bataves eſtoit en une haute eſtime : tenant une ſituation qui ſervoit comme de milieu entre les Gaules & la Germanie ; & qui ſe rendoit extremement commode à ſouſtenir la guerre dans ſes propres limites, & à la tranſporter ailleurs. Les habitans tiroient leur nom & leur origine des Cattes. Ils eſtoient alliez des Romains, qui n'avoient retenu chez eux que le droit d'y pouvoir lever & choiſir des ſoldats, leur laiſſant pour le ſurplus une liberté entiere. De ſorte que parmy les troupes auxiliaires, celles de ce païs ſe voyoient ordinairement les plus eſtimées, ſoit pour eſtre bien à cheval, & ſçavoir nager addroittement, ſoit pour avoir de la fidelité & du courage. Ils ne ſe rendirent pas moins celebres du temps des Empereurs, & principalement vers le commencement du regne de Veſpaſien ; lorsque, ſous la conduitte de Civilis, ils entreprirent de porter les Gaules au recouvrement de leur premiere liberté : mais depuis ce temps, le païs fut occupé, tantoſt par les François, tantoſt par les Saxons, & enfin par les Anglois, auſquels il y en a qui adjouſtent les Slavons & les Varnes. Cette Iſle eſt enfermée par le Rhin, qui partage ſes eaux entre la riviere de Vahal, & le canal qui porte ſon nom, & qui entre dans l'Ocean par deux emboucheures principales. Celle de main droitte paſſoit autrefois proche de Leyden, & eſtoit aſſez reſſerrée : mais du depuis, le paſſage ayant eſté fermé, par le moyen des ſables, que la violence de quelque tempeſte y traiſna, ſes eaux ſe ſont detournées dans la riviere de Lecque. A l'emboucheure de main gauche, la riviere de Vahale ſe meſloit dans l'emboucheure de la Meuſe, & la rempliſſoit juſques aux bords : mais aujourd'huy avant que d'arriver juſques là, s'eſtant répandue alentour de pluſieurs iſles, ſes continuelles inondations la feroient prendre pour une eſpece de mer. Il y a une troiſieſme emboucheure du Rhin, qui s'eſtend plus-avant du coſté droit vers le Septentrion, & qui luy a eſté ouverte par la riviere de Druſe. Car cette riviere ayant eſté autrefois conduitte dans celle d'Yſſel par un travail militaire ; & de là ſe plongeant dans des lacs qui occupoient autrefois les païs des deux Friſes, & ſe reſſerrant en ſuitte alentour de l'iſle de Fleve, après avoir pris ce meſme nom, l'alloit perdre, avec ſes eaux, dans l'Ocean. Au reſte, la face de ces lieux, auſſi bien que des precedens, eſt maintenant changée de telle ſorte, qu'il ne ſemble plus que ce ſoit la riviere qui coule vers la mer, mais qu'au contraire on diroit que c'eſt la mer qui ſe vient reſpandre ſur la terre, s'eſtant premierement debordée par une entrée aſſez eſtroitte, & puis en ſuitte s'eſtant eſtenduë en forme d'un golfe extremement ſpacieux. Le commencement donc du païs des Bataves, qui retient l'ancien nom de ſon tout en l'une de ſes parties, eſt aſſigné entre les terres du païs de Gueldres ; dont la juriſdiction la plus eſtenduë eſt bornée par les rivieres d'Yſſel & de la Meuſe. Elle a pour voiſin le païs d'Overyſſel, que l'on nomme ainſi à cauſe de ſa ſituation, & qui tourne un de ſes coſtez vers le païs de la grande Friſe, juſques à la riviere d'Ems, & ſon dos vers les autres peuples d'Alemagne : mais le Brabant eſt couvert par le cours de la Meuſe, dans une aſſez longue eſpace de païs. La Province d'Vtrecht eſt 1572.

1572. ſituée au deſſous du païs de Gueldres, du coſté que l'on appelle Velaw : les Eveſques en eſtoient Seigneurs, & de quelques autres villes prochaines ; meſmes du païs d'Overyſſel ; & l'Empereur Charles a eſté le premier qui les a adjoûtez aux autres Domaines de la maiſon d'Auſtriche. En ſuitte eſt la Hollande, païs extremement peuplé & remply de villes & de bourgs : elle s'eſtend par deux angles vers la riviere de Vahal, & le golphe dont nous avons parlé cy-deſſus ; dont les eaux, ſe retirant peu à peu, deſcouvrent à l'Ocean un rivage d'aſſez grande eſtenduë. Ses terres Septentrionales, qui appartenoient autrefois aux Friſons, ont eſté adjoûtées au corps de la Hollande ; partie par les armes, partie par des traittez : & parce qu'elles ſont expoſées, vers l'Occident, aux peuples Transflevains, elles ont retenu le nom de Friſe Occidentale. Tout le terroir de Hollande eſt entrecoupé par des bras de rivieres, des lacs, & des foſſez faits à la main : & eſt plus propre à ſervir de paſturages qu'à rapporter des grains ; mais au reſte, il n'y a point de nation au monde à qui la mer & les rivieres offrent de plus grandes commoditez pour la peſcherie & pour la navigation. La Zelande, qu'elle a pour voiſine, eſt toute ſemée d'iſles : & environnée des emboucheures de la Meuſe & de l'Eſcaut ; elle eſt auſſi annexée au Brabant ; mais par le moyen du Hont, canal de l'Eſcaut, elle eſt ſeparée des Flamans, peuples qui ont merité chez les eſtrangers de donner leur nom à toute la Belgique. Le païs de ceux-cy s'eſtend du long de la mer juſqu'au Pas de Calais, & touche cette partie de la Belgique, qui eſt aujourd'huy ſous la domination des Roys de France. Quelques uns conjecturent que les Danois, ayant autrefois habité la Hollande & la Zelande, leur ont donné ces noms, qu'ils ont tirez de leur propre langage : mais pour moy, aprés avoir ſoigneuſement recherché les anciens teſmoignages qu'on peut avoir ſur ce ſujet, j'ay trouvé que ce dernier nom eſt commun à toutes les iſles, & que le premier eſtoit le nom particulier d'un petit païs voiſin de Leyden, tout heriſſé de foreſts ; car le mot de Hollande ſignifie cela. Aprés tout, il eſt conſtant que les peuples du Septentrion, qui les travailloient ſouvent par des pillages, des meurtres, & des incendies, furent les premiers qui leur donnerent occaſion de s'unir enſemble, pour deliberer de leur ſalut commun ; & d'élire ou recevoir des Princes, ſous le nom de Comtes, qui reconnoiſſoient au deſſus d'eux, premierement les Roys de France, & du depuis les Empereurs d'Alemagne : en ſorte neantmoins qu'ils n'eſtoient point ſujets à leurs loix. L'on n'eſt pas certain quelle fut la race de ces premiers Princes ; mais il y a apparence, comme c'eſt l'ordinaire, qu'ils ſortoient d'une ancienne famille. L'opinion vulgaire eſt qu'ils eſtoient venus de Guyenne : mais il ſe trouve beaucoup d'indices qui font croire qu'ils eſtoient nez dans le païs : & qu'apres y avoir poſſedé une domination aſſez eſtroitte ; & qui ne s'eſtendoit que dans les limites de cette contrée particuliere, qui avoit donné le nom à toute la Hollande, ils eſlargirent, peu à peu, leur pouvoir ſur le reſte de la nation. Par les ſucceſſions des femmes ce droit s'eſt tranſmis aux Maiſons de Hainault, de Baviere, de Bourgogne, & d'Auſtriche : de la race deſquels le Roy Philippe Second, nombré entre les Comtes de Hollande, eſt le trente & unieſme en rang.

Amſterdam & Middelbourg retardent beaucoup les communes entrepriſes des Hollandois & des Zelandois.

Mais en ce temps, que la Republique naiſſante eſtoit encore foible, la difficulté de la guerre & la miſere du païs, procedoient principalement de ce que la cauſe commune des habitans n'avoit pas encore eſté embraſſée par ceux d'Amſterdam dans la Hollande, & de Middelbourg dans la Zelande ; villes

villes extremement fleuriſſantes ; & qui ſe rendoient inébranlables à cauſe de leur propre poids ; outre que le Duc d'Albe, qui en prenoit un ſoin particulier, avoit commis pour les gouverner des perſonnes qui eſtoient attachées d'intereſt avec luy : & meſmes il y avoit eſtably des garniſons Eſpagnoles. Pour contrebalancer ce dommage, le party des Confederez demeuroit extremement fortifié par l'union de l'iſle de Bommel, qui depend de la Province de Gueldres ; & que les rivieres de Vahal & de la Meuſe environnent : mais il n'y eut jamais rien de ſi neceſſaire au ſalut public, que l'arrivée du Prince d'Orange : car comme il entendoit parfaittement l'art de gouverner, il affermit dés l'abbord une puiſſance, laquelle autrement n'euſt pas eſté de durée : & débroüilla les affaires, tant par le bon ordre qu'il y apporta, que par cette douceur naturelle, qui le rendoit recommandable meſme aux ennemis. Le Comte de la Marc, Lumay, qui avoit commandé pour luy aux Hollandois pendant ſon abſence, avoit mis tout le party en fort mauvaiſe reputation, & rendoit la liberté naiſſante odieuſe à tout le monde, par le moyen des cruautez qu'il avoit exercées contre les Eccleſiaſtiques, & des autres inſolences qu'il commettoit inceſſamment : parce que ſon inclination naturellement farouche, eſtoit encore pouſſée à ces brutalitez par les François, qui s'eſtoient accouſtumez au ſang & à la licence ; & qui taſchoient de vanger, chez autruy, les maux qu'ils avoient à peine evitez chez eux. Le Prince d'Orange donc, pour ces raiſons, & parce que Lumay ne vouloit s'aſſujettir à aucune obeïſſance, donna ordre qu'on l'arreſtaſt priſonnier : & l'on travailla meſmes à ſon procés : mais le temps ne permettoit pas que l'on en fiſt la punition. Cependant le Prince d'Orange refuſant, dans cette nouvelle Republique, le nom de Prince, pour en retenir plus puiſſamment l'effet, commence à diſpoſer des charges & des dignitez ; à faire des Edits & des ordonnances ; & à regler les affaires tant du commerce que de la guerre, ſoit ſur la terre, ſoit ſur la mer, avec un conſeil choiſi, ou bien quelquefois avec l'aſſemblée des Eſtats, à laquelle il preſidoit ; & qu'il convoquoit principalement quand il s'offroit quelque difficulté extraordinaire. Et ces aſſemblées luy ſervoient à deux fins : l'une, en ce qu'elles donnoient tousjours quelque apparence de Democratie au gouvernement ; l'autre, en ce qu'elles intereſſoient un plus grand nombre de perſonnes à l'eſtabliſſement du party, & à l'avancement des affaires. De tout temps il n'y avoit eu que ſix villes de Hollande, qui fuſſent appellées dans l'aſſemblée des Eſtats, pour donner leur advis avec la Nobleſſe ; c'eſtoient les villes de Dordrecht, Harlem, Delft, Leyden, Amſterdam, & Goude : mais le Prince d'Orange y adjoûta encore douze moindres villes, qu'il pouvoit eſperer, avec raiſon, luy devoir eſtre affectionnées & fidelles, quand elles auroient obtenu par ſon moyen le droit de ſuffrage dans ces aſſemblées : & il pouvoit croire encore, qu'elles ſoulageroient bien plus volontiers les neceſſitez publiques, quand elles les auroient plus particulierement connuës par cette voye. Voicy les noms de ces villes ſuivant l'ordre de leur ſituation : du coſté du Midy il avoit choiſi Rotterdam, Gornichem, Schidam, Schoonhove & Brile, ville ſituée en l'iſle de la Meuſe. Du coſté du Septentrion, Alcmar, Horne, Enchuſe ; & de ce meſme coſté encore, dans ce lieu de reflus & de mareſcages, que l'on appelle Waterland, il accorda ce privilege aux villes d'Edam, de Munkendam, & puis enfin, aſſez proche de ces deux, à celles de Medemblic, & de Purmerend. Quelques uns de ceux qui avoient des emplois en la direction de la Iuſtice & des Finances publi-

1572.

L'iſle de Bommel fortifioit la Hollande.

L'arrivée du Prince d'Orange débroüille toutes les affaires.

Il gouverne toutes choſes avec l'advis des Eſtats.

Le Prince d'Orange adjoûte douze moindres villes aux ſix grandes, qui auparavant accouſtumé de deliberer des affaires.

1572. publiques, s'estoient volontairement exilez : mais il en commit d'autres en leurs places : quoy-que veritablement il se trouvast peu de personnes qui demandassent, ou qui meritassent ces charges ; dont les uns s'esloignoient parce qu'ils ne se jugeoient pas capables de les exercer ; les autres, parce que leur Religion le leur defendoit ; & tous ensemble, parce qu'ils craignoient de se mesler dans des affaires qui estoient assez embroüillées, & où il n'y avoit pas beaucoup de seureté.

Au reste, comme ces Estats confederez ne se voyoient encore appuyez d'aucune alliance estrangere ; de peur qu'ils n'attiraſſent sur eux le blâme de s'estre temerairement revoltez ; ils se servoient en toutes choses du nom de Philippe, pour s'opposer, avec quelque couleur, aux commandemens de Philippe. Et s'il eust esté besoin de rapporter des exemples de leur procedé, il s'en presentoit assez ; & mesmes chez les Espagnols : car tandisque l'Empereur Charles estoit en Alemagne, s'estant veus infiniment chargez d'impostes, ils ne firent point de difficulté de prendre les armes contre ses Lieutenants & autres officiers. Les Alemans ont esté les premiers qui ont joint à ces sortes d'entrepriſes la cause de la Religion : ainsi qu'il se peut tesmoigner par l'alliance de Smalcalde : & aprés eux, beaucoup de Seigneurs François ont soustenu, que les puissances inferieures ne pechent point contre l'obeïssance deuë à la souveraine ; lorsque malgré le Prince mesme, elles taschent de defendre les droits publics, ou la vie des personnes innocentes, & prennent les armes pour cet effet, s'il en est besoin. Mais touchant ce point, la cause des Confederez paroissoit moins odieuse, en ce que le Roy estant esloigné de ces Provinces, ils sembloient n'avoir pris les armes que contre le Duc d'Albe : & ne se voyoient pas reduits à faire la guerre à leur Prince en sa presence ; comme ceux qui se vantant hautement d'estre prests d'abandonner leur vie pour le service de leur Roy, estoient obligez, en mesme temps, d'opposer leurs estendards aux siens ; & de marcher devant ses yeux contre ses troupes, les armes à la main.

En toutes choses on se sert du nom du Roy, pour combattre la puissance du Roy.

Cependant les ceremonies Romaines furent bannies des temples ; & ceux qui les suivoient n'estoient pas receus facilement dans les grandes charges : non qu'il y eust aucune loy particuliere establie pour ce sujet : mais cela se prattiquoit seulement par precaution ; & dans la crainte que l'on avoit, que ceux-cy venant à s'aigrir contre les autres, quand ils seroient de contraire advis, & se promettant de la part de l'ennemy un pardon bien plus vray-semblable, ne separaſſent à la fin leur interest de la cause commune. On receut donc pour seule Religion publique, celle qui estoit enseignée à Geneve, dans le Palatinat d'Alemagne, & en plusieurs autres lieux ; mais on y mit une difference. Car les autres païs, qui reçoivent cette Religion, ne souffrent aucune divetsité de sectes : parce qu'ils disent que Dieu n'a pas seulement establi les loix & les Magistrats, afin que les hommes s'exemptent plus facilement des outrages qu'on leur pourroit faire souffrir, soit en leurs corps, soit en leurs biens : mais davantage, afin qu'ils honorent tous en commun leur Createur, suivant les ceremonies qu'il a luy mesme ordonnées : & ainsi ils soustiennent que ceux qui negligent cet ordre pour en suivre un autre, ne meritent pas une moindre punition, que ceux qui sont tout à fait impies. Au contraire, les Confederez non seulement faisoient profession de recevoir toutes sortes de personnes en leur alliance ; mais encore ils detestoient toutes sortes de loix par lesquelles on pretendoit establir l'uniformité en matiere de Religion, leur attribuant le

Les ceremonies Romaines sont bannies des temples.

Ceux qui les suivent ne sont pas receus facilement dans les grandes charges.

On reçoit publiquement la Religion de Geneve : en sorte neantmoins que toutes les loix qui veulent establir l'uniformité de Religions, sont detestées sous le nom d'Inquisition.

nom

nom d'Inquiſition, ſi diffamé parmy eux. Et pour authoriſer cette nouvelle prattique, ils aſſeuroient que perſonne ne s'abuſe volontairement dans ſa croyance : mais que Dieu ſeul inſpire quand il luy plaiſt dans l'eſprit des hommes les vrays ſentimens de foy qu'ils doivent ſuivre ; & qu'ainſi il n'accepte point le culte ny la pieté, ſi elles ne partent de la bonne volonté des perſonnes : joint que l'experience a fait connoiſtre aſſez de fois, que les mauvais dogmes & les opinions erronées ſe domptent moins aiſément par la violence & par le pouvoir humain, que par une longue eſpace de temps. Sous ce pretexte neantmoins il arrivoit ſouvent que non ſeulement les ceremonies de la Religion eſtoient impunément meſpriſées : mais davantage, les diſcours libertins & impies croiſſoient parmy les autres inconveniens qu'apporte une trop grande licence. 1572.

En ce meſme temps les domaines & les ſubſides du Prince, les revenus des Preſtres & des Monaſteres, & meſmes les biens de ceux qui s'eſtoient retirez vers les ennemis, furent tournez au profit public ; comme pareillement les priſes que les particuliers avoient faittes ſur la mer. Ce fut auſſi pour lors, que l'on inventa tous ces noms divers des tributs que l'on levoit tant ſur les perſonnes que ſur leurs poſſeſſions : de ces exactions que l'on faiſoit ſous le nom d'emprunts publics ; & de ces ſubſides qui furent impoſez ſur les choſes que l'uſage conſume chaque jour, & qui furent tousjours augmentez à meſure que la guerre augmentoit ſa violence : car le peuple eſtoit devenu tellement ennemy de la puiſſance ſouveraine, qu'il donnoit tout, de peur de donner le dixiéme. On trouva auſſi moyen de tirer du profit des ennemis meſmes, en vendant la permiſſion de tranſporter les vivres & les marchandiſes hors du païs : & cette couſtume, utile tant pour le public, que pour les particuliers, dure juſqu'aujourd'huy : car bien qu'on l'ait ſouvent defenduë, on n'a pas laiſſé de la retenir tousjours. Enfin on tiroit encore quelque tribut du convoy des marchandiſes ſur la mer : lorsque les navires de guerre mettoient les navires de charge en ſeureté. 1573.

Les domaines & les revenus du Prince & beaucoup d'autres ſont tournez au profit public.

Ce fut alors qu'on inventa pluſieurs divers noms de tributs.

Mais quoy-que cet ordre eut eſté eſtably, on ne laiſſoit pas d'eſtre dans une extreme neceſſité de finances : parce que l'Eſpagnol faiſoit ſouvent des courſes ſur les terres des Hollandois ; premierement du coſté d'Amſterdam & d'Vtrecht, & puis du coſté de Narden, ſur le chemin de Gueldres. De ſorte que les citoyens exerçoient preſque ſeuls toutes les fonctions de la guerre : car ils n'avoient encore levé aucuns ſoldats eſtrangers, ayant à peine de quoy ſe nourrir eux meſmes quand ils eſtoient de garde. Ainſi, ny les factionnaires n'entendoient pas trop bien l'art d'obeïr ; ny les officiers & les chefs celuy de commander : & tous enſemble n'avoient que ce ſeul advantage, que leurs ennemis eſtoient auſſi ignorans qu'eux dans la ſcience de forcer les villes. De là vint que les ſieges furent tousjours extremement longs : & que bien ſouvent le plus grand effort des aſſiegeans conſiſtoit à pouſſer les aſſiegez à bout par la faim. Mais enfin aprés pluſieurs pertes ſignalées & reciproques, & une infinité de ſang répandu de part & d'autre, ils ont fait leur principal métier de la guerre, où ils ſe ſont rendus ſçavans. Le Duc d'Albe le premier fit une lourde faute en ce qu'il ne s'attacha pas dés l'abbord à preſſer la Zelande, tandisque les affaires y eſtoient encore en desordre ; mais il craignoit la mer, ſur laquelle il n'avoit pas accouſtumé de combattre : & l'armée des Eſpagnols fut ſept mois entiers devant Harlem, ville de Hollande, qu'elle avoit aſſiegée, & où elle perdit pluſieurs milliers d'hommes qui ſuccomberent, tant ſous les armes que ſous la rigueur de l'hyver.

On ne laiſſoit pas neantmoins d'eſtre en une neceſſité extreme de finances.

L'ignorance de forcer les villes eſt commune aux confederez avec les Eſpagnols.

Faute du Duc d'Albe.

La ville de Harlem eſt ſoumiſe à la cruauté des Eſpagnols.

1573. l'hyver. Sans doute cette grande longueur rassura le courage & les affaires des Confederez : car bien qu'apres toute sorte d'extremitez souffertes, mesmes aprés la deffaitte d'un secours trop tardif, les assiegez fussent tombez entre les cruelles mains de leurs ennemis, qui en firent pendre ou noyer la plus grande partie, neantmoins ceux qui avoient vaincu si lentement, donnerent lieu de croire qu'on les pourroit bien vaincre eux mesmes. Ioint que le desordre qui survint dans leur armée, à cause que les soldats n'avoient pas esté payez de leurs montres, les empescha de recueillir le fruit de leur victoire ; avant que leurs ennemis se fussent remis de leur perte & de leur estonnement. Mais c'est une chose estrange, que ce party ait tousjours esté sujet à ces sortes d'inconveniens ; & que, sous le plus opulent Roy de la terre, les soldats n'ayent jamais esté bien payez. Les supplices de ceux de Harlem ne servirent qu'à augmenter l'opiniastreté des autres villes : & Alcmar, petite ville de la Hollande septentrionale, arresta la premiere l'effort des Espagnols, qui l'attaquerent inutilement. D'autre part les Confederez, pour reparer de plus en plus les dommages qu'ils avoient soufferts, se rendirent maistres de Geertrudisberg, ville située en cette partie du Brabant qui regarde la Hollande, & prirent sur mer le Comte de Bossu luy mesme, avec la flotte qu'il commandoit, estant venu faire quelques courses par ce golfe de l'Ocean, qui s'avance dans la Frise occidentale : son vaisseau admiral estoit nommé l'Inquisition par les Espagnols ; qui avoient voulu par un tel nom reprocher orgueilleusement aux Confederez l'occasion principale de toute la guerre.

La discorde des Espagnols, empesche la continuation de leurs succés.

La ville d'Alcmar arreste la premiere leurs efforts.

Les confederez prennent la ville de Gertrudisberg ;

Et le Comte de Bossu luy mesme avec sa flotte.

1574. Cependant, comme il y avoit desja long-temps que le Duc d'Albe, non pas tant pour mettre sa vieillesse en repos, que sa reputation à couvert, avoit prié Philippe de le retirer des Païs-bas ; le Roy se resout enfin de luy accorder sa priere : d'autant plus volontiers qu'il voyoit que la violence de ce Ministre n'avançoit pas beaucoup les affaires ; & que la haine, dont le peuple estoit animé contre luy, empeschoit qu'on ne remist les choses en leur premier estat. Il avoit esperé que son fils luy succederoit dans le gouvernement : mais Philippe n'y voulut pas consentir ; jugeant que comme celuy-cy avoit eu part aux actions de son pere, il auroit part de mesme à l'inimitié publique que l'autre s'estoit acquise. Le Duc d'Albe, qui avoit regy les Païs-bas six ans durant, & quelque peu davantage, se vantoit d'ordinaire qu'en cet espace de temps, il avoit fait mourir, par les seules mains du bourreau, plus de dixhuit mille personnes. Ses actions & ses ordonnances, & mesmes celles qui concernoient le dixiéme, ne furent ny blâmées du Roy, ny approuvées ouvertement : de sorte qu'il demeura en asseurance & mesmes en credit à la Cour ; jusqu'à ce qu'aprés quelques années, son fils ayant abusé la chasteté d'une fille de Maison, le pere fut arresté prisonnier ; & recouvra seulement sa liberté, lorsque la guerre de Portugal eut obligé Philippe à se servir de luy, comme d'un Capitaine plein d'experience. On luy donna donc pour successeur dans les Païs-bas, Louys Zuningue de Requesens : afin que celuy-cy trouvast moyen, par quelque artifice, & par une nouvelle esperance de pardon, d'apprivoiser les esprits farouches des Belges. Car veritablement il estoit affable & liberal, plusque les Espagnols n'ont accoustumé d'estre : mais il n'estoit pas égal en experience au Duc d'Albe ; quoyque neantmoins il fut en reputation de vaillant Capitaine ; ayant non seulement merité une bonne partie de l'honneur qu'on acquit par la victoire de Lepante ; mais encore ayant obtenu la loüange toute entiere d'avoir dompté le royaume de Grenade, qui ne vouloit pas recevoir l'Inquisition, quoy-

Le Duc d'Albe avec son fils r'appellé en Espagne.

Il se vante de sa cruauté.

Requesens luy succede.

quoy-que d'ailleurs il en eut auſſi rapporté le blâme d'avoir violé ſa foy, tant vers les ſiens que vers les ennemis. La premiere choſe qu'il entreprit, pour gagner la bonne volonté des Belges, ce fut de faire oſter la ſtatuë du Duc d'Albe : mais cependant la ville de Middelbourg apres une longue famine, qui n'avoit pas moins incommodé les aſſiegeans que les aſſiegez ; & aprés que la flotte des Eſpagnols, qui la vouloit ſecourir, eut eſté deffaite, en pluſieurs combats tres-opiniaſtres ; fut remiſe ſous la jurisdiction des Zelandois : & ne ſervit pas peu à rétablir leurs finances, qui eſtoient merveilleuſement en desordre. Mais d'autre part, l'armée que Louys de Naſſau amenoit au Prince d'Orange ſon frere, pour luy ayder a mettre les ennemis hors de la Hollande, fut deffaitte aupres de Nimegue, par l'inconſideration de ſes propres ſoldats, qui, voyant leurs ennemis venir contre eux les armes à la main, s'amuſoient à demander de l'argent à leurs chefs. La mort de Louys, celle de Henry ſon frere, & de Chriſtofle, fils du Prince Palatin, accompagnerent cette deffaitte : & ce premier emporta en mourant la reputation d'avoir eſté un des plus excellens Capitaines, tant pour le courage que pour l'eſprit. La meſme fureur, qui avoit cauſé la perte de l'armée de Louys, paſſa dans celle des ennemis ; où les ſoldats commencerent à importuner leurs chefs, & à leur demander le ſalaire deu au ſang qu'ils avoient verſé. Ces forcenez s'allerent jetter dans le Brabant, & s'emparerent d'Anvers, ville que la tranquillité rendoit heureuſe ; & à qui le trafic, & les richeſſes qu'il apporte, donnoient lieu de ſouhaitter la paix : car en effet lorſque la guerre a une fois laſché la bride à la violence, il n'y a rien de plus ſeur que la pauvreté. Enfin, partie par force, partie par menace, on tira quatre cens mille florins des habitans : qui ſe laiſſerent aller à cette paction, pour ſuivre le conſeil de Requeſens qui leur diſſuadoit la reſiſtance : neantmoins incontinent il ratifia l'impunité des mutins ; comme s'il eut eſté bien-aiſe d'avoir peu, de façon ou d'autre, attraper cette ſomme qu'on ne luy eut jamais accordée volontairement. En effet les Eſtats de ces païs-là avoient reſolu de ne plus payer les ſubſiſtances ordinaires pour la guerre, ſi l'on ne faiſoit un Edit qui revoquaſt le dixiéme : mais parce que le Roy ou ſes Miniſtres s'opiniaſtroient à vouloir tirer l'un & l'autre, ils ſe priverent de tous les deux. Ce n'eſtoit pas icy la premiere fois que les Eſpagnols s'eſtoient mutinez pour la paye : & long-temps auparavant, en d'autres guertes qu'ils avoient euës, ils avoient fait la meſme choſe : car comme les ſoldats de cette nation ſont naturellement plus avides du gain & des recompenſes que ceux des autres peuples, leurs mutineries ſont d'autant plus frequentes & plus remarquables, qu'ils s'y portent ſans ſortir du ſervice du Roy : ainſi, par un conſentement tacit des Chefs, l'on exetce des rapines & des brigandages ; qui paſſent parmy les ſoldats pour des recompenſes ; & chez le peuple, pour une neceſſité. Mais apres tout, ces procedez ſi faſcheux exciterent dans tous les cœurs des Belges une merveilleuſe affection pour le party du Prince d'Orange : & principalement lorsque dans la conference, qui ſe tint bientoſt aprés, on reconnut qu'il n'avoit point de pretenſions particulieres, qui ne s'accordaſſent avec les vœux publics. Car le Seigneur de ſainte Aldegonde ayant eſté pris par les Eſpagnols, comme c'eſtoit un homme extremement recommandable pour ſon eſprit & pour ſon ſçavoir, & meſme pour ſon authorité auprés du Prince d'Orange, on commença à faire quelque ouverture de paix ; premierement de bouche, & puis par lettres : ce deſſein eſtant puiſſamment ſecondé par Champigny, lequel avoit eu quelque broüil-

1574.

Il fait oſter la ſtatuë du Duc d'Albe.

La ville de Middelbourg eſt remiſe ſous la jurisdiction des Zelandois.

Louys de Naſſau eſt tué avec Henry ſon frere & Chriſtofle Palatin.

Les ſoldats Eſpagnols, s'eſtans mutinez contre leurs chefs, tirent de la ville d'Anvers quatre cens mille florins ;

Requeſens le permettant.

1575.

Cet outrage acquiert merveilleuſement l'affection des peuples au Prince d'Orange.

Le Seigneur de ſainte Aldegonde eſtoit en grande authorité auprés du Prince d'Orange.

1575. broüillerie domeſtique avec le Cardinal de Granvelle, ſon frere; & nourriſſoit une haine contre luy, telle qu'on en voit entre les Parens. Enfin il y eut des Députez de part & d'autre, qui s'aſſemblerent pour cet effet en la ville de Breda; où l'Empereur avoit envoyé le Comte de Swartſebourg, allié du Prince d'Orange, pour ſervir de mediateur entre les parties. Le Prince d'Orange, & ceux qui eſtoient ſous ſa conduitte, avoient donné charge à leurs Deputez de dire, que les ennemis avoient tort de les faire paſſer pour des rebelles & pour des impies: puiſqu'il eſtoit conſtant qu'ils n'avoient point manqué à leur devoir ny envers Dieu, ny envers leur Prince; qu'ils n'avoient point pris les armes contre Philippe; & que le ſeul retardement de la paix procedoit des garniſons eſtrangeres: de ſorte que, quand on auroit fait retirer le ſoldat Eſpagnol, ils proteſtoient, pour ce qui concernoit la Religion & les autres difficultez, de s'en remettre à ce que l'aſſemblée generale des Eſtats en ordonneroit. La reſponſe fut, qu'ils n'agiſſoient pas equitablement, en ce qu'ils aymoient mieux defendre leurs fautes que s'en repentir: que toutefois on leur en accorderoit l'impunité; pourveu que les broüillons fuſſent obligez de quitter le païs dans un certain temps. Que veritablement pour ce qui concernoit la Religion, ce ſeroit une choſe inouye de vouloir oſter à un Roy, tel que Philippe, le pouvoir de la regler dans ſes Provinces; puiſque les moindres Princes d'Alemagne s'attribuoient chez eux cette authorité: & que pour le ſurplus, on devoit tout attendre de luy, pourveu que toutes les villes, les citadelles, les machines de guette, & les navires, fuſſent remis entre ſes mains. Les conditions de paix furent trouvées faſcheuſes, & plus inſupportables que la guerre meſme: on demanda donc ſeulement une treve pour quelque temps; & que, tandis qu'elle duretoit, la liberté de Religion fut accordée au peuple ſans aucun acte d'hoſtilité: mais on ne pût pas meſme obtenir ce point, par ce que Requeſens ſe tendant plus difficile, à cauſe de quelques ſuccés qu'il avoit eus, tiroit en longueur cette negotiation de paix, afin que ſes adverſaires ne s'appliquant plus ſi fort au ſoin de la guerre, il luy fut plus facile de les ſurprendre par quelque attaque inopinée. En effet dés le commencement de ces propoſitions d'accord, on vid ſes armes en divers endroits faire de puiſſans efforts, dont les uns luy ſuccederent à cauſe de leur ſoudaineté impreveuë; & les autres furent repouſſez, avec une conſtance qui ſe rendit admirable en la populace meſme. Car les troupes du Roy eſtant entrées dans la Friſe occidentale, & s'eſtant eſgarées en pluſieurs endroits, pour n'avoir pas aſſez de connoiſſance des lieux, les païſans, qui les ſurprirent, taillerent tout en pieces. Cependant le ſiege de Leyden, commencé quelque temps auparavant, continuoit tousjours; & tenoit tous les eſprits en inquietude, & principalement ceux des Confederez, à qui il ſembloit, que les Eſpagnols attaquoient les entrailles de la Hollande en attaquant cette ville; qui ne reſiſtoit plus que par l'eſperance du ſecours qu'elle attendoit du Ciel; & par l'averſion irreconciliable qu'elle avoit pour la domination Eſpagnole, auſſi-bien que tout le reſte du païs: car cette haine eſtoit ſi grande pour lors, qu'il ſe trouva un marinier, lequel ayant arraché le cœur d'un Eſpagnol, le deſchira à belles dents. Apres donc que cette ville aſſiegée eut eſté reduitte à l'extremité, par les armes, par les fatigues & par la faim, & que pour faire durer ſa conſtance, on ſe fut ſervy du meſſage des oiſeaux, comme firent autrefois les habitans de Mutine; enfin les peuples voiſins, pour ſecourir leurs compatriotes, ſe reſolurent de percer les digues des fleuves & de l'Ocean, & d'inon-

Des Deputez de part & d'autre s'aſſemblent à Breda pour negocier la paix.

Ils ſe retirent ſans rien faire.

Requeſens taſche de les accabler, lors qu'ils ne penſent plus à la guerre.

Dans la Friſe occidentale les troupes du Roy ſont taillées en pieces par les païſans. Siege de Leyden.

Exemple prodigieux d'une horrible haine contre les Eſpagnols.

La campagne inondée par le moyen de la mer, fait lever le ſiege de Leyden.

d'inonder le camp de l'ennemy : ce qui leur fut facile, parce qu'ils avoient choisy le temps de la pleine lune qui rendoit la mer plus enflée : & que mesmes les vents s'estoient inopinement rendus favorables à leur dessein : mais la ville receut une faveur encore plus grande d'un accident qui sembloit estre son dernier malheur : car ses murailles estant tombées, le bruit de cette cheutte fit penser à l'ennemy que c'estoit celuy de quelque secours qui venoit aux assiegez ; de sorte que cette erreur les frappa d'une crainte qui leur fit lever le siege. En se retirant & traisnant avec eux Baldes leur chef, qu'ils avoient arresté prisonnier, ils avoient resolu, sous pretexte de sedition, de piller Vtrecht, ville de leur party ; mais on les detourna de ce dessein. L'Espagnol attaqua aussi la Hollande en la partie seneſtre qui est entre les rivieres de Leck & de la Meuse, & prit quelques villes sur leurs rivages ; & entre autres Oudewater ; car il y a une ville qui se nomme ainsi. Le courage du vainqueur fut remarquable : & l'on ne pût luy faire teste, qu'il n'eut pousſé ses hostilitez jusqu'à l'endroit de l'assemblement des deux rivieres, où il se trouve un petit village nommé Crimpe, qui l'arresta. 1575.

Baldes est detourné du pillage d'Vtrecht.

L'Espagnol mugnettant la partie seneſtre d'Hollande, est arresté.

Environ ce temps Pierre Melendes Biscain, qui s'estoit rendu illustre par la victoire de la Floride ; mais qui par la trahison signalée, dont il avoit usé envers les François, s'estoit rendu detestable à ceux de son païs mesme, promit de remettre sous l'obeïssance Espagnole le port de Brile, & tous les autres ports de Hollande & de Zelande : car il comparoit inconsiderement les peuples de l'Amerique avec ceux des Païs-bas ; comme s'il eut esté aussi facile de domter ces derniers que les autres ; on luy équippa donc une flotte : & l'on avoit desja deputé des Ambassadeurs en Angleterre, pour demander que les ports ou les abris de cette Isle luy fussent ouverts, si d'avanture les vents le jettoient de ce costé là : mais plusieurs maladies contagieuses & sans remede attaquerent incontinent les matelots ; & les écarterent de telle sorte, que le chef mesme, ayant reconnu par là combien ses promesses avoient esté vaines, perdit la vie avec la pluspart de ses gens ; & l'on crût que la honte ou la peur l'avoient fait mourir. De sorte que les Espagnols, apres que les Confederez eurent deffait les navires qu'ils avoient aux environs d'Anvers, & que les affaires eurent pris une nouvelle face, furent obligez de differer pour quelques années la peur qu'ils avoient envie de faire aux Païs-bas. Toutefois les soldats de Requesens ne laisserent pas, tant par le moyen de quelques vaisseaux, qu'à la faveur de quelques endroits gueables, d'entrer dans Scouwen, Isle de Zelande sur les confins de la Hollande, que l'on nomme ainsi à cause de la riviere qui la baigne du costé de main droitte : & il est malaisé de dire lequel fut le plus remarquable, du bonheur ou du courage des Espagnols dans ce passage ; qu'ils ont eux mesmes essayé de rendre illustre, en faisant accroire par des contes, qu'ils ont adjustez à la ressemblance des anciens miracles, que leurs gens entrant de nuit dans la mer, furent éclairez par des flambeaux que le ciel avoit extraordinairement allumez pour les conduire. Estant arrivez, ils se rendirent premierement maistres du port de Bommené, qu'une garnison assez mediocre defendit courageusement : & puis en suitte, apres un siege de neuf mois, ils prirent Ziericzee, capitale de l'Isle. Ce bon succés des ennemis apporta une extreme incommodité à la Hollande & à la Zelande : parce qu'il mettoit entre ces deux nations leur ennemy, pour troubler leur correspondance & leur commerce, & que les Confederez estoient desja auparavant assez mal pourveus de forces & de finances : mais à ces malheurs si importuns il s'en joignit encore

Malheureux succés de l'expedition maritime de Pierre Melendes contre les Confederez.

Les Espagnols sont obligez de differer pour long-temps la peur, qu'ils ont envie de faire sur la mer aux Confederez.

Les soldats de Requesens, apres avoir pris le port de Bommené, prennent la ville de Ziericzee.

1576. un autre non moins embarraſſant ; en ce que les Princes voiſins, dont ils recherchoient l'alliance, rendoient leur recherche inutile ; ſoit parce qu'ils redoutoient la puiſſance d'Eſpagne ; ou parce que l'exemple de cette rebellion ne leur plaiſoit pas. On taſchoit ſur tout d'attirer la Reine d'Angleterre au party, & dans ce deſſein on luy repreſentoit la conformité de ſa Religion avec celle des Confederez, l'Empire abſolu de la mer qu'elle pouvoit acquerir ; & meſme on luy avoit fait voir que ſes ayeuls avoient tiré leur origine des Princes de Hollande : neantmoins elle refuſa tousjours le ſouverain commandement de ces Provinces ; quoy-qu'il luy fut offert fort conſtamment, & par pluſieurs Ambaſſades reïterées. Il eſt vray qu'elle leur preſtoit quelque argent de temps en temps : mais on en recevoit plus d'incommodité que de profit, en ce qu'elle le redemandoit quelquefois en des ſaiſons qu'on ne pouvoit pas le luy rendre.

Les Confederez, dans leurs infortunes recherchent en vain l'amitié des Princes.

Henry Roy de France aſſiſte ſecrettement les confederez.

Henry, frere de Charles, eſtoit pour lors Roy de France : & comme il reconnoiſſoit aſſez les artifices des Eſpagnols, & qu'il jugeoit à propos de s'y oppoſer avec une pareille addreſſe, il favoriſoit volontiers les Confederez ; parce qu'il les voyoit bandez contre cette odieuſe puiſſance : mais ſon ſecours demeuroit extremement couvert ; ſe prattiquant d'une maniere qui approchoit fort de la ſubtilité des pirates, & qui merite bien d'eſtre ſceuë. Car cette concluſion avoit eſté priſe avec le Roy, que dans Calais, ville de France, les receveurs du Prince d'Otange pourroient vendre publiquement la permiſſion de naviger ſur toutes les mers voiſines : de ſorte qu'il ne ſe trouvoit point de nation, qui ne conſentiſt, par quelque ſomme de deniers, de ſe racheter des outrages qu'on eut pû luy faire ſouffrir ſur l'Ocean : car ceux que les Hollandois rencontroient depourveus des paſſeports du Prince d'Orange, s'il ſe trouvoit qu'ils allaſſent vers l'ennemy, ils les détrouſſoient entierement ; s'ils alloient ailleurs, ils eſtoient tousjours obligez de ſe juſtifier devant des juges eſtrangers, qui les ruinoient par la longueur des procedures. Mais apres tout il faut advouër que cette prattique avoit quelque apparence de droit, quoy que veritablement le ſuccés en fut aſſez douteux pour les marchands, qui payoient un prix certain & effectif, pour achetter des ſeuretez extremement hazardeuſes. Et il eſt à croire, que ce tribut ſeul eut eſté ſuffiſant pour ſouſtenir une bonne partie de la dépenſe des Confederez, ſi la race des gens de mer, incapable de toute ſorte de bon ordre, ne ſe fut inconrinent rejettée dans ſes premieres licences ; pour chercher ſon profit particulier, qui ne ſubſiſtoit que par les rapines.

Apres la mort de Requeſens, le gouvernement transferé au Conſeil d'Eſtat du Roy, apporte quelque reſſource aux Confederez.

Ce moyen donc s'evanouït pour les Confederez : & il ſembloit, apres cela, qu'il ne leur reſtaſt plus aucune eſperance de reſſource ; mais un bonheur impreveu remit leur Republique en bonne poſture : parce que Requeſens eſtant mort d'une maladie aſſez ſoudaine, l'adminiſtration des affaires du Roy dans les Païs-bas fut transferée au Senat. Ce deſſein, extremement agreable au peuple, fut auſſi jugé fort utile au Roy ; tant pour conſerver les Provinces qui obeïſſoient encore, que pour pacifier celles qui s'eſtoient revoltées ; & l'advis en fut donné par Ioachim Hoppet, Friſon : il eſtoit Agent en Eſpagne pour les affaires Belgiques, & s'eſtoit acquis une ſi grande eſtime, depuis qu'on avoit reconnu que les deſſeins qu'il avoit desapprouvez n'avoient pas reüſſi, que les Eſpagnols ne faiſoient point de difficulté de donner le nom de ſage à un homme du Païs-bas : Mais il n'eſt point d'eſprit ſi prudent, que quelquefois la fortune ne trompe ſes conſeils. Il y avoit long-temps que le Prince d'Orange prattiquoit l'affection de ceux du

Grande authorité de Hopper, Friſon, parmy les Eſpagnols.

du Brabant; tant par des negotiations secrettes, que par le soin qu'il prenoit de leur faire voir que son interest particulier ne le touchoit en aucune sorte: & d'ailleurs, cette Province se portant assez de soy mesme au desir de sa liberté, lorsque Requesens avoit esté occupé en d'autres endroits, ou bien tandis qu'il avoit feint de ne vouloir employer que la douceur, ses habitans, à mesure qu'ils avoient veu l'authorité souveraine se rabaisser, avoient essayé de se relever eux mesmes. Et davantage le Gouverneur favorisa imprudemment leur dessein, lorsque, pour reprimer les mutineries naissantes des soldats, il ordonna aux païsans de prendre les armes: car c'estoit jetter parmy cette nation les fondemens d'une liberté, qui s'accreut de telle sorte en peu de temps, que ces noms de privileges & d'assemblées d'Estats, qu'on avoit oubliez sous le gouvernement du Duc d'Albe, commencerent à se renouveller dans la bouche de tout le peuple. Les Flamans aussi de leur costé firent bien-tost paroistre leur naturel: car veritablement c'est une nation la plus inquiete du monde: & qui pouvoit à peine autrefois souffrir ses Princes lors qu'ils estoient seulement Princes: de sorte que ce peuple ayant veu que Requesens luy demandoit les tributs accoustumez, les avoit refusez avec d'autant plus de hardiesse, qu'il reconnoissoit que le Gouverneur avoit besoin de ce secours.

1576.

Le Prince d'Orange tasche secrettement d'acquerir l'affection de ceux du Brabant.

Ils avoient commencé à se soulever contre Requesens.

Les Flamans avoient aussi refusé à Requesens les tributs ordinaires.

Il faut sçavoir que le Senat des Païs-bas estoit composé en partie d'Espagnols, en partie de Belges; & que le Prince d'Orange taschoit de persuader a ces derniers, qu'ils devoient plustost s'aggrandir en servant leur patrie qu'en la trahissant: or comme il travailloit puissamment à ce dessein, un accident inopiné le seconda merveilleusement: car encore que les richesses d'Espagne fussent grandes, cette guerre les avoit si fort espuisées, & Philippe s'estoit tellement endebté, qu'il avoit esté contraint de faire de nouvelles cedules aux engagistes de ses domaines, pour les retirer d'entre leurs mains: tandisque d'autre part, le Turc, dont la puissance ne manque jamais de s'accroistre quand les Chrestiens sont en discorde, s'estant rendu maistre du Royaume de Tunis, attaquoit par mer & par terre les autres parties de l'Afrique qui estoient sous la domination Espagnole: de sorte que, parmy ces difficultez, il s'estoit escoulé assez de temps sans qu'il eut esté possible, dans les Païs-bas, de payer les monstres des soldats Espagnols; lesquels, suivant la coustume qu'ils avoient desja prise, commençoient à se mutiner pour se payer eux mesmes du prix de leur desobeissance: & par cette voye la ville de Bruxelle, capitale de toutes les Provinces Belgiques, estoit desja destinée au pillage, si le peuple, qui se ressouvenoit assez du passé, quoy que la grandeur du danger present luy ostast la hardiesse de prendre les armes, ne se fut addressé aux Magistrats, & à ceux qui devoient avoir soin des loix, afin qu'ils les fissent agir pour la conservation de la ville. Ceux-cy donc s'addresserent eux mesmes au Senat; lequel, comme nous avons desja remarqué, avoit l'administration generale des affaires; & luy demanderent que ces soldats importuns fussent declarez ennemis de la patrie & du Roy: ce qui fut accordé ouvertement; quoy que neantmoins on eut opinion que les mutineries estoient tousjours fomentées en secret, par l'advis de quelques uns de cette compagnie, desquels la fortune dependoit entierement de la domination estrangere. Mais aussi-tost qu'on eut eu nouvelles, que les troupes seditieuses, ayant chassé leurs chefs, s'estoient jettées dans Alost, petite ville située en cette partie de Flandre, laquelle autrefois ne reconnoissoit pas la jurisdiction des Rois de France, comme le reste de la Province, mais

Tandisque le Prince d'Orange tasche à gagner le Senat, la sedition des soldats Espagnols favorise son dessein.

Bruxelle est destinée au pillage.

Les soldats sont publiquement declarez par le Senat ennemis de la patrie & du Roy.

Ils s'emparent de la ville d'Aloſt, & pillent tous les pays d'alentour.

1576. celle des Empereurs d'Alemagne, & que les mutins, s'eſtant rendus maiſtres de cette place, pilloient tous les païs d'alentour, alors, quelques Seigneurs du Brabant, non par aucune delibetation publique, mais par un ſouvenir & une crainte de ce qui eſtoit auparavant arrivé dans la ville d'Anvers, envoyetent des gens qui mirent la main ſur le Senat, c'eſt à dire, ſur le Chef de la Republique, & l'arreſterent dans ſa propre Cour & ſur ſon tribunal meſme. Mais bien-toſt aprés, afin que le gouvernement ne demeuraſt pas entierement dépourveu de directeurs legitimes, ils voulurent mettre quelque diſtinction entre les coupables & les innocens, & ainſi ils retinrent ſeulement priſonniers ceux d'entre les Senateurs qu'ils ſoupçonnoient d'avoir, par laſcheté ou par malice, empeſché qu'on ne ſe preparaſt à repouſſer par la force les outrages des Eſpagnols : & aprés en avoir choiſy d'autres à leur fantaiſie, & attiré à leur party tous les ſoldats qui ſe trouvoient originaires du païs, ils conclurrent une alliance avec les villes des autres païs, contre l'Eſpagnol, comme contre leur ennemy commun. Et par leurs Edits ils n'objectoient pas ſeulement les nouvelles entrepriſes qu'on avoit faittes depuis peu contre le repos public : mais chacun remettoit en memoire ſes anciennes pertes ; les excés qui s'eſtoient commis ſous le gouvernement du Duc d'Albe ; les exactions du dixieme ; les Inquiſitions ſuivies du ſupplice de pluſieurs innocens ; enfin le deſſein que l'Eſtranger avoit fait, d'avoir par les armes & par la violence, ce qu'il pouvoit avoir par la paix & par la douceur : & ainſi, cette conſpiration ne regardoit pas ſeulement les ſoldats particuliers, qui s'eſtoient mutinez, mais toute la nation Eſpagnole en general. Ce que voyant Hierôme de Roda, Eſpagnol, qui avoit un peu auparavant eſté du nombre des Senateurs, mais qui avoit quitté ce rang pour chercher ſa ſeureté parmy les troupes Eſpagnoles, il fit venir avec les autres celles qui eſtoient en Hollande, & qui en ſortirent alors pour n'y t'entrer jamais, en ſuitte il ſe rendit le Chef de toutes, & s'attribua le pouvoir du gouvernement, comme ſi tout le Senat enſemble eut eſté reduit en un ſeul homme ; les Allemans s'unirent avec les Eſpagnols ſous l'eſperance du butin : de ſorte que tous ces gens de guerre joints enſemble pillerent Maſtricht, ville fort conſiderable, & un peu aprés s'eſtant repandus dans celle d'Anvers meſme, par le moyen que leur en donna la citadelle, & ayant repouſſé ceux qui vouloient defendre cette illuſtre ville ; ils eurent occaſion d'aſſouvir leur colere & leur avarice durant quelques jours, par le maſſacte des habitans, par l'embraſement des edifices, & par un prodigieux butin qu'ils firent.

Ce qui meut quelques Seigneurs du Brabant de ſe ſaiſir du Senat, & de l'arreſter ſur ſon tribunal meſme.

Ils s'allient avec les autres contre les Eſpagnols.

Hierôme de Roda ſe rend Chef des Eſpagnols qui ſortent de Hollande.

Il pille Maſtricht, & puis Anvers.

Parmy ces malheurs, les Belges connoiſſant qu'il ne falloit pas attendre un grand ſecours de leur ſoldateſque, nouvellement levée & ſans aucune experience, contre les Eſpagnols, tous vieux ſoldats, & maiſtres de pluſieurs citadelles dans le païs ; & conſiderant auſſi que de faire ſolliciter les Princes eſtrangers pour leur defence, ce deſſein tireroit extremement en longueur, comme ils virent d'ailleurs que dans leur propre païs le Prince d'Orange leur offroit volontairement ſes troupes, ils ſe reſolurent de ſe ſervir de cette aſſiſtance voiſine, la pluſpart d'eux ſçachant bien en leur conſcience qu'ils eſtoient jugez coupables auſſi bien que luy, dans l'eſprit du Roy, qui leur feroit ſans doute ſouffrir à tous une meſme vengeance, s'ils ne s'en garantiſſoient tous par un meſme effort. On remet donc ſur le tapis les propoſitions d'accommodement, qui s'eſtoient interrompuës en l'aſſemblée de Bréda : & comme il s'agiſſoit d'unir des citoyens contre des eſtrangers,

Les Belges ſe reſolvent d'uſer de l'aſſiſtance du Prince d'Orange pour ſe maintenir.

On renouvelle les propoſitions de la paix de Gand.

gers, les parties tomberent bientoſt d'accord : & entre autres conditions il fut arreſté, que chacun perdroit la memoire des offenſes receuës ; que perſonne ne pourroit eſtre accuſé touchant la Religion, & que non ſeulement tous les jugemens qui avoient eſté rendus, ſur ce ſujet, demeureroient ſans execution : mais qu'on reſtitueroit à ceux qui avoient eſté condamnez, les biens qu'on avoit confiſquez ſur eux, s'ils eſtoient en nature ; & que s'ils ſe trouvoient avoir eſté alienez, on prendroit des arbitres, leſquels en adjugeant à l'un la choſe, & à l'autre le prix qu'elle pourroit valoir, retrancheroient tous les differens qui pourroient naiſtre, en matiere de poſſeſſion & d'eviction. Que ſi l'on vouloit obliger les Hollandois & les Zelandois à reſtituer le domaine du Roy, qu'ils avoient uſurpé durant la guerre, on obligeroit auſſi les autres Provinces à payer leur part des debtes, que ces deux premieres avoient creées, pour ſubvenir à la deſpenſe que le Prince d'Orange avoit eſté contraint de faire en ſes deux expeditions de guerre. Que pour les couſtumes qu'il faudroit obſerver à l'avenir dans les Païs-bas, l'aſſemblée generale des Provinces en ordonneroit lors qu'elles auroient delivré la Republique de l'oppreſſion eſtrangere : que cependant le commerce ſeroit entretenu comme auparavant, & que chaque party ſuivroit la Religion & les loix, qu'il avoit desja receuës, & qui eſtoient preſentement en uſage. Que ny les Hollandois, ny leurs aſſociez ne pourroient apporter aucun changement en la cauſe de la Religion hors de l'eſtenduë de leur païs, & que toutefois le Prince d'Orange en pourroit particulierement traitter avec les villes de ſon gouvernement. 1576. *Ses conditions.*

Sous ces conditions la paix de Gand fut concluë, entre les Provinces Confederées, & celles du Brabant, de la Flandre, de l'Artois, du Hainault, & toutes les autres du Païs-bas, excepté celle de Luxembourg, dont les Gouverneurs eſtoient dans une dependance tres-particuliere du pouvoir Eſpagnol, & le peuple meſme extremement attaché de tout temps à l'obeïſſance de ſes Princes : mais en recompenſe ceux de Friſe ſe joignirent aux premiers ; & parce que leur Gouverneur Gaſpard Robles, Portugais, vouloit s'oppoſer à cette union, ils l'arreſterent priſonnier. De ſorte que l'on commença de tous coſtez à démolir les citadelles des Eſpagnols, pour jetter à bas le joug de leur ſervitude ; & parce que la ville d'Anvers occupée par eux, empeſchoit le commerce des Provinces, on ouvrit les digues & les levées qui bordoient la riviere de l'Eſcaut proche de cette ville ; afin que les plaines demeurant inondées, les navires puſſent paſſer ſans peril. En ſuitte de la paix concluë, on contracte une alliance & une union d'armes contre les Eſpagnols, qui fut incontinent publiée dans Bruxelles, & confirmée par le ſerment ſolemnel du Clergé, de la Nobleſſe, & du peuple : & le Senat meſme y apporta auſſi ſon conſentement.

Ceux du Luxembourg rejettent la paix de Gand, & ceux de Friſe l'acceptent apres avoir arreſté priſonnier leur Gouverneur.

Apres avoir demoly les citadelles, on jette la ſervitude à bas.

L'union d'armes contre les Eſpagnols eſt confirmée par le ſerment de tous les Eſtats.

C'a eſté la ſeule fois qu'on a eu quelque lieu d'eſperer une bonne iſſuë des affaires Belgiques : & cette eſperance n'euſt pas eſté vaine, ſi les peuples, en quittant les armes qu'ils avoient priſes les uns contre les autres, euſſent auſſi quitté leurs inimitiez. Mais à prendre les choſes un peu de plus haut, il me ſemble que l'ambition & la jalouſie mutuelle des Grands du païs, fut l'origine indubitable de tous ſes malheurs, qui s'accreurent en ſuitte par le zele indiſcret que les peuples teſmoignoient pour leurs Religions particulieres : & par cette amour inquiete de leurs ſentimens, qui ne leur permettoit pas de s'arreſter à l'obſervation des traittez, ny de ſe contenter de la fortune preſente : car lorſque les choſes ſont reduittes en cet eſtat, on ne 1577.

1577. manque jamais de matiere pour former des partis, ny d'occasions pour se jetter dans la licence.

Philippe cedant au temps, confirme le traitté.

On avoit envoyé à Philippe les conditions de cette paix : & comme il apprit l'approbation universelle qu'elles avoient receuës, il considera que s'il se rendoit trop difficile envers ses peuples, ils ne manqueroient pas d'avoir recours aux estrangers contre luy : c'est pourquoy, jugeant qu'il estoit à propos de ceder au temps, il fit un edit, par lequel il ratifia tous les articles du traitté : mais il se resolut dans son ame de rompre cette nouvelle alliance quand l'occasion s'en presenteroit. Neanmoins, quoy que suivant cet accord, le fils du Prince d'Orange deust estre remis en liberté, Philippe ne laissa pas de le retenir, comme un ostage tacit des actions de son pere.

Il envoye Iean d'Austriche pour Gouverneur des Païs-bas.

Cependant il envoye pour Gouverneur des Païs-bas Iean d'Austriche, fils naturel de l'Empereur Charles; pour faire en sorte que ce jeune Prince, dont l'esprit estoit extremement ambitieux, & qui s'estant mis en une haute reputation par la bataille de Lepante, qu'il avoit gagnée sur les Turcs, possedoit tres-particulierement les bonnes graces du Pape, perdist, en s'appliquant à cette nouvelle charge, l'occasion ou le desir de former de plus grandes entreprises; & afin que les peuples pûssent esperer que leur Roy se proposoit pour l'avenir d'observer leurs loix, puis qu'il leur choisissoit pour

Tandis qu'il fait paroistre d'avoir ordre de garder la paix, on surprend des lettres qui monstrent qu'il a un ordre contraire.

Gouverneur un Prince qui luy estoit si proche de sang. Philippe luy avoit donné un ordre public d'observer toutes les conditions de la paix : mais en secret il l'avoit obligé à suivre les conseils de Hieroſme de Roda, lequel, comme nous avons cy-devant raconté, s'estoit rendu chef de la sedition Espagnole : mais outre que la jeune impatience de ce Prince ne luy permettoit pas de cacher assez les advis qui luy estoient donnez, on surprit quelques lettres, qui decouvrirent ce qu'il y avoit de plus important dans tous les secrets d'Espagne. Le Prince d'Orange donc en ayant esté pleinement instruit, & desirant empescher que l'heureuse fortune, dont les affaires du Païs-bas jouyssoient, ne se ruinast par la fuitte du temps, il advertit les Belges de considerer jusqu'à quel point ils avoient offensé Philippe, d'avoir traitté sans sa permission : & leur representant que le Gouverneur qu'il avoit envoyé, venoit avec un dessein manifeste d'executer sa vengeance, il leur conseilloit de pousser à bout, par une puissante guerre, ce jeune Prince; tandis qu'il n'avoit pas encore eu le temps de s'armer, & qu'il n'estoit que sur les frontieres du païs : mais quelques autres des principaux d'entre la noblesse Belgique, empescherent injustement l'execution de ce sage advis du Prince d'Orange, poussez à cela, ou par quelque vieille haine qu'ils avoient gardée contre luy, ou par quelque jalousie qu'ils avoient conceuë. Il y en avoit mesmes plusieurs qui s'estant jettez dans les factions, plustost par une imitation des autres, que par aucun dessein formé, ne vouloient point prendre les armes, contre un Prince qu'ils respectoient, jusqu'à ce que la necessité de se defendre les obligeast d'y avoir recours. Si bien qu'a la fin par un nouveau traitté, qui se fit dans une petite ville du Luxembourg, appellée Marche, il fut accordé que Iean d'Austriche seroit admis au gouvernement des Païs-bas; pourveu qu'il en fist retirer les soldats Espagnols & tous les estrangers. Il est vray que, pour empescher la conclusion de cet accord, les Hollandois & ceux de leur party allegueront beaucoup de raisons, mais elles furent assez inutiles. Car en effet l'excés de joye fit perdre toute sorte de crainte au peuple, lors qu'on vit sortir les Espagnols de chaque ville, en execution du traitté : quoy qu'ils emportassent avec eux beaucoup de

La Prince d'Orange tasche vainement de persuader aux Belges, qu'il faut pousser à bout ce nouveau Gouverneur.

Iean d'Austriche est receu au souverain gouvernement, contre l'advis des Hollandois & de leurs associez.

san-

sanglantes depoüilles, & qu'ils s'en allassent enrichis d'un butin de dix années, se vantant eux mesmes que, dans les derniers six mois de leur sejour, ils avoient mis à mort trente mille hommes, c'estoit sans doute des plus poltrons d'entre le menu peuple, & que pendant le mesme temps ils n'en avoient pas perdu soixante des leurs. Toutefois ils ne se retirerent pas loin: car les uns demeurerent dans le Milanez, & les autres encore au deça, pour se tenir prests lors que Iean d'Austriche les r'appelleroit à la guerre. Pour luy il fut receu dans le gouvernement avec tous les honneurs imaginables: mais son impatiente jeunesse ne pouvant souffrir aucun retardement, luy faisoit espier toutes les occasions pour se rendre le plus fort dans les Provinces; & son dessein esclatta bientost lors qu'il se fut emparé de Namur & de quelques petites villes des environs. Il sollicitoit aussi quelques troupes de soldats Alemans, demeurées dans le païs pour attendre leur paye, de luy remettre entre les mains les villes qu'ils occupoient, & ils estoient assez disposez à cette trahison; mais ils manquoient d'asseurance pour l'executer; joint qu'il estoit facile par promesses ou par menaces de leur faire changer de dessein. Et ce fut par cette raison que toute la Province du Brabant fut conservée: car non seulement le soldat remit les villes & les citadelles entre les mains des Estats; mais davantage, il leur livra ses chefs mesmes. On appelloit de ce nom, d'Estats, les Deputez que chaque nation choisissoit pour assister aux deliberations generales du païs: & depuis que le Senat eut perdu son authorité, ceux-cy avoient retenu entre leurs mains le principal maniement des affaires. Neantmoins il n'y avoit encore aucune guerre declarée entre les Belges & Iean d'Austriche: mais les Estats l'accusoient ouvertement d'avoir violé les conditions de la paix: & d'autre part il accusoit luy mesme le Prince d'Orange, d'avoir aussi contre les articles de l'accord estably de nouvelles coustumes dans les villes, qu'il s'estoit reservées par cet accommodement. Mais cela n'empeschoit pas que, dans toutes les villes, celuy-cy ne fust en une haute reputation d'avoir esté l'autheur de la liberté publique: &, comme il possedoit eminemment toutes les qualitez qui font acquerir la bienveuillance des hommes, en feignant de rejettrer toute sorte d'authorité, il en establissoit une extremement puissante dans l'affection que tout le monde avoit pour luy. Enfin, par sa douceur & par sa prudence, & pour avoir, par le moyen d'une exacte recherche, & de plusieurs lettres surprises, fait voir que Iean d'Austriche avoit complotté premierement de le perdre luy & les siens; & puis en suitte de rompre l'alliance des autres pour les pousser tous à bout, il gagna tellement les inclinations des Provinces, & sur tout des peuples du Brabant, qu'ils l'appellerent à la dignité de Sur-Intendant de leur païs. Le Duc d'Arschot, qui en ce temps-là estoit Gouverneur de la Flandre, le Comte de Lalain, le Seigneur de Champigny, & quelques autres, en furent jaloux; & se fascherent de voir que la principale administration des affaires se tournoit entierement vers le Prince d'Orange; lequel avoit fort peu de pareils en noblesse, & n'en avoit aucuns en experience & en authorité. C'est pourquoy voyant qu'ils demeuroient si bas au dessous de luy dans l'estime des peuples; & davantage craignant que, s'il arrivoit jamais au souverain degré du gouvernement, il ne vouluſt reduire la Religion des autres à l'usage de la sienne, ils essayerent d'offusquer la splendeur de son nom par celle d'un autre encore plus esclattant. Car comme apres la mort de Maximilien d'Austriche, l'Alemagne eust esleu en sa place Rodolphe son fils, ceux-cy firent en sorte de tirer de

1577.

Vanterie des soldats Espagnols dans leur depart des Pais-bas.

Iean d'Austriche s'empare de Namur.

Il sollicite les troupes d'Alemagne de luy remettre les villes entre les mains.

Les Estats la previennent.

Les Estats accusent vers le Roy, Iean d'Austriche d'avoir violé la paix; & celuy-cy de sa part accuse le Prince d'Orange: qui passoit dans l'esprit de tous pour autheur de la liberté.

Les Brabançons l'appellent à la dignité de Surintendant de leur païs.

Dequoy le Duc d'Arschot & quelques autres estans mescontens, ils appellent l'Archiduc Mathias d'Austriche au gouvernement.

1577. de la Cour de ce nouvel Empereur l'Archiduc Mathias son frere; par le moyen de plusieurs belles esperances qu'ils luy donnerent, quoy que neantmoins l'Empereur ne consentist pas ouvertement à ce dessein, de peur de mescontenter le Roy d'Espagne : & ils esperoient aussi eux mesmes, que, comme ils estoient desja maistres de plusieurs bonnes villes, & de beaucoup de puissantes troupes dans le païs, lors qu'ils auroient instalé pour Gouverneur ce jeune Prince, qui leur seroit obligé de toutes choses, ils disposeroient absolument de son esprit; & se serviroient de son nom pour faire executer leurs propres ordres. Ce que le Prince d'Orange ayant reconnu, il trouva moyen de persuader à quelques-uns de cette cabale, qu'ils obtiendroient bien plustost leur juste part en l'administration des affaires, si le gouvernement demeuroit sous l'authorité legitime des Estats des Provinces; que s'il estoit abandonné à la discretion de quelques particuliers. Et en mesme temps il arriva que le Duc d'Arschot, qui tiroit son origine d'une famille de tout temps rivale de celle de Nassau, enflé des nouvelles esperances qu'il avoit conceuës, offensa la populace de Gand, par quelque insolent discours : ce qui fut cause que cette nation, la plus seditieuse de toutes celles de la Flandre, & ennemie principalement de la noblesse, l'arresta prisonnier avec toute sa famille. Mais enfin, quoy que l'Archiduc eust esté appellé dans les Païs-bas par les ennemis du Prince d'Orange, & qu'il y fust venu contre son intention; & mesmes quoy que les autres Belges eussent plus d'inclination à recevoir un Gouverneur par les mains de la France, que par celles de l'Alemagne; neantmoins celuy-cy, voulant empescher qu'on ne fit un affront à ce jeune Prince, persuada aux Estats de l'attacher à leur party; qui ne pouvoit avoir un chef plus illustre que ce Prince, frere de l'Empereur, & proche parent de leur Roy.

Le Duc d'Arschot est arresté prisonnier.

Par la persuasion du Prince d'Orange mesme on donne le souverain gouvernement à l'Archiduc, & la Lieutenance au Prince d'Orange.

Les Estats donc trouvetent cette proposition si agreable, que bientost apres le gouvernement fut deferé à l'Archiduc; & la Lieutenance du Gouverneur au Prince d'Orange, quoy que mesme il eust feint de la refuser : ce qui augmenta infiniment la jalousie de ceux qui avoient les premiers recherché la faveur du Prince & du party, sous la seule esperance d'obtenir cette charge.

Neantmoins la puissance de l'Archiduc, dans son gouvernement, fut bornée par le moyen des Conseillers qu'on luy donna; & des ordres qui luy furent prescrits : & ce jeune Prince, dans cette nouvelle dignité, ne tesmoigna point d'autre ambition que celle de mener une vie splendide, & d'entretenir sa maison en un estat esclattant.

ANNALES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE TROISIESME.

SOMMAIRE.

On declare la guerre à Iean d'Auſtriche. La Reyne d'Angleterre commence à favoriſer le party des Belges, & conſeille au Roy de faire la paix avec eux. Iean d'Auſtriche defait l'armée des Belges. On teme les vaincus par de nouvelles offres de paix : les conditions en ſont refuſées. François de Valois, Duc d'Anjou, & Caſimir, offrent leur aſſiſtance aux Belges. La Republique eſt embroüillée de tous coſtez. Les nouveaux Religionnaires, dans Amſterdam & en quelques autres lieux, oſtent l'authorité aux Magiſtrats qui ſuivoient la Religion Romaine. Ce qui offenſe extremement leurs aſſociez. On donne le gouvernement de Gueldres à Iean de Naſſau ; & celuy de Friſe à Renneberg, lequel ſe rend maiſtre des villes de Campen & de Deventer. Caſimir arrive avec ſes troupes. Le Duc d'Anjou eſt declaré, par l'ordonnance des Eſtats, Defenſeur de la liberté Belgique. Les Eſtats s'accordent aux demandes des Reformez. Diſſenſions entre ceux-cy, & ceux de la Religion Romaine. Les Gantois refuſent d'obeïr aux Eſtats, banniſſent les ceremonies Romaines de leur ville, & la fortifient : Ceux de l'Artois & du Hainault ſouſtiennent qu'il les faut chaſtier par les armes. Le Prince d'Orange & quelques autres l'empeſchent. Iean d'Auſtriche attaque en vain le camp des Confederez. On traitte de la paix. Ses conditions. Iean d'Auſtriche, ayant accreu ſes troupes, rompt la negotiation de la paix. Les differens que les Belges ont les uns avec les autres, reculent la liberté prochaine. Montigny ſe jette dans le party de ceux d'Artois. Les Gantois levent des ſoldats contre ceux-cy. Pretexte de leur guerre. Les Flamens reçoivent des troupes de Caſimir. Le Duc d'Anjou prend la ville de Binck. Il permet à ſes troupes de ſe joindre à Montigny. Il s'en retourne en France accuſant les Belges d'ingratitude. Iean d'Auſtriche meurt ſubitement, & l'on ſoupçonne qu'il a eſté empoiſonné. Le Duc de Parme luy ſuccede. Les qualitez de celuy-cy, & ſa conduitte. Il enflamme de plus en plus les diſſenſions des Belges ; de ſorte que le Prince d'Orange taſche en vain d'y remedier. Le Duc de Parme aſſiege Maſtriche. Cependant les Agents s'aſſemblent pour faire la paix, à laquelle le Prince d'Orange s'oppoſe ſecrettement. Le Duc de Parme invite les Belges à rentrer dans les bonnes graces du Roy. La Motte commence le premier à ſe reconcilier : & pluſieurs autres le ſuivent. Concluſion de la paix. Philippe ſoumet derechef à ſa domination pluſieurs provinces des Belges, qui s'eſtoient retirées du party des autres : & le Prince d'Orange dans Vtrecht unit celles qui reſtent d'un lien plus eſtroit que le premier. Sommaire de l'accord d'Vtrecht. Il s'eſleve de faſcheux troubles parmy les autres provinces du Païs-bas. La Religion Romaine ſe rend la plus forte à Bolduc, & celle des Reformez à Anvers. Pluſieurs en prennent une occaſion de ſe jetter dans le party Eſpagnol. Ipre & Gand ſe joignent aux Confederez. On donne le gouvernement de Flandre au Prince d'Orange. Le Duc de Parme prend la ville de Maſtricht. Il gagne celle de Malines & quelques autres. Les conditions, offertes par le Roy aux Confederez, ne ſont pas receuës. On agit à part avec le Prince d'Orange. Defaut de la Republique des Confederez. Philippe ſe rend maiſtre du Portugal, par le moyen du Duc d'Albe ; ce qui apporte beaucoup de dommage aux Confederez. Le Duc de Parme s'empare de quelques petites villes. Celle de Malines eſt pillée par les Anglois. La Mere du Duc de Parme, qu'on avoit fait venir pour reprendre le gouvernement des Païs-bas, eſt renvoyée. La guerre s'allume dans la Friſe. La ville de Gronningen ſe range ſous le pouvoir du Roy. Barthelemy Entes l'aſſiege. Elle eſt delivrée par le courage de Martin Schenck. Renneberg meurt, apres avoir eſté contraint de lever le ſiege de Stenwic. Dans les Provinces de Brabant & d'Overyſſel, on defend à ceux qui ſuivent la Religion Romaine, d'en exercer les ceremonies, meſmes en privé. Le Prince d'Orange perſuade aux Eſtats d'elire un nouveau Senat. Il leur perſuade auſſi de depoſſeder Philippe de la principauté des Païs-bas, & de la donner au Duc d'Anjou. On prive Philippe de

son pouvoir. On luy donne le nom d'ennemy. L'Archiduc Mathias est renvoyé avec honneur. L'Espagnol prescrit le Prince d'Orange, & invite les assassins à le mettre à mort. Celuy-cy se defend par un manifeste. Les Estats rendent tesmoignage de son innocence. Le Duc d'Anjou est appellé à la principauté ; il arrive avec une armée, & fait lever le siege de Cambray. Tournay se rend au Duc de Parme.

1577. *On declare la guerre à Iean d'Austriche.*

APrés que toutes choses eurent esté ainsi disposées, on declara la guerre à Iean d'Austriche : & comme en ce temps-là le revenu de l'espargne publique montoit à six cents mille florins par mois, le maniement & la disposition absoluë en fut remise par les Estats entre les mains du Senat, avec la permission de lever des soldars, & de conclurre les deliberations de la guerre, afin qu'il fust plus facile de les tenir secrettes. Et ce fut alors que la Reyne d'Angleterre jugea que les forces Belgiques meritoient bien sa protection : estant d'ailleurs portée à les favoriser pour son propre interest ; parce qu'elle craignoit que Iean d'Austriche ne recherchast le mariage de la Reyne d'Escosse : & que par son moyen, & par ses propres armes, il n'aspirast à la royauté d'Angleterre ; ce qui se pouvoit juger veritable, par beaucoup de puissantes presumptions. C'est pourquoy elle promit du secours, & de l'argent ; & pour son rembourssement elle voulut estre asseurée par des cautions suffisantes ; qui se constituoient telles sans que les Belges prissent d'autre qualité, pour cet effet, que celle de sujets de Philippe actuellement soumis à son obeïssance. Et cette Princesse s'interessa si fort dans l'administration de leurs affaires, qu'elle ne permettoit point qu'on en conclust aucune de consequence sans son consentement. D'abbord elle tascha de faire en sorte que la concorde servist à appuyer la nouveauté du gouvernement : & quoy-que quelques uns eussent essayé de l'aigrir contre le Prince d'Orange, ce dessein leur fut inutile : car elle se contenta d'avertir les uns & les autres en particulier, de ne point changer inconsiderement l'ancien usage de la Religion Romaine : & pour le surplus, à mesure que les dangers s'augmentoient, elle prenoit soin d'augmenter ses assistances. Mais cependant elle avoit escrit à Philippe, pour luy persuader de faire une veritable paix ; & de gouverner ses peuples selon les loix du pais : le priant, au reste, que, s'il vouloit forcer ses sujets de prendre les armes, il ne trouvast pas mauvais qu'elle aymast mieux s'unir avec les Belges, que de leur laisser une occasion de s'unir avec les François ses ennemis ; qui recherchoient, il y avoit long-temps, l'alliance de ces peuples : elle se justifioit aussi avec beaucoup de soin, des soupçons que Philippe eust peu concevoir, qu'elle eust jamais eu dessein d'usurper la puissance d'autruy.

La Reyne d'Angleterre commence à favoriser les Belges.

Elle promet du secours & de l'argent.

Elle ne souffre pas qu'ils concluent rien sans son consentement.

Elle les advertit de ne changer pas inconsiderement l'ancien usage de la Religion Romaine.

Elle tasche par ses lettres d'inciter le Roy à la paix.

Les Estats essayent d'adoucir l'esprit de Philippe.

Les Estats s'estoient aussi addressez à Henry, Roy de France, à Sebastien, Roy de Portugal, & mesmes à l'Empereur, pour les prier d'adoucir l'esprit de Philippe : & ils avoient, davantage, prié ce dernier d'embrasser la protection de leur party : mais cela fut pour lors inutile.

Les jalousies sont grandes parmy eux.

Cependant les Estats avoient mis leur camp dans le Luxembourg : mais les jalousies & les inimitiez secrettes des Commandans estoient si puissantes, qu'elles donnoient lieu d'abandonner l'armée à plusieurs, qui prenoient divers pretextes de leur desertion : mais leur raison tacite estoit, qu'ils se trouvoient importunez de l'honneur d'autruy, comme s'il eust tourné à leur propre honte.

1578. Mais Iean d'Austriche apres avoir receu les Espagnols, qu'il avoit auparavant

vant congediez ; & apres que ſes troupes ſe furent accreuës par un grand nombre d'autres, qu'Alexandre de Parme, fils de Marguerite, autrefois Gouvernante des Païs-bas, luy avoit amenées d'Italie, defit l'armée des Belges, lorsque ſe voyant diminuer chaque jour par la fuitte de ſes chefs, elle taſchoit de ſe retirer vers Gemblours dans le Brabant. Le fruit de ſa victoire ne fut pas petit : car la ville de Louvain, qui ouvre une entrée dans le Brabant de ce coſté là ; la ville de Limbourg, à laquelle on donne le tiltre de Duché, & qui eſt la capitale d'une Province de ſon nom, eſtenduë vers les païs d'Alemagne ; la ville de Philippeville, place qu'autrefois le Prince d'Orange, eſtant General de l'armée du Roy, ſçeut par d'excellentes & nouvelles fortifications rendre capable d'arreſter les François, lors qu'on n'avoit à craindre que les armes eſtrangeres, & enfin pluſieurs autres places des environs, ſe mirent entre les mains du victorieux. Neantmoins Philippe trouva à propos de tenter les vaincus par de nouvelles offres de paix. Et le Baron de Selles en apporta les conditions d'Eſpagne ; mais fort differentes des articles de la paix de Gand, outre qu'elles ne changeoient point le gouvernement de Iean d'Auſtriche ; ce qui ſembla ſeul ſuffiſant pour les faire refuſer. Car les Belges avoient desja commencé à connoiſtre ce qu'ils pouvoient ; & leur aſſeurance eſtoit encore augmentée par pluſieurs Princes eſtrangers, qui leur offroient à l'envy des ſoldats, & leurs propres perſonnes. Entre leſquels il ſe preſentoit d'un coſté François de Valois, Duc d'Anjou, frere du Roy de France ; lequel dés auparavant la paix de Gand, & depuis encore, avoit eſté ſouvent recherché par les Grands du Païs-bas. Et d'autre part Caſimir, Adminiſtrateur du Palatinat, s'offroit auſſi ; car ces Princes ſuivant l'ordre de la naiſſance, eſtoient tous deux les derniers dans leur famille : cette conſideration les convioit de tacher à s'aggrandir chez les eſtrangers. François avoit l'eſprit aſſez bon ; mais il eſtoit d'une humeur fort inquiere : & s'eſtoit dés auparavant rendu chef de cette guerre, qui avoit eu pour pretexte le repos des Religions, & la defenſe de la liberté des François contre les outrages de la Cour. Et ſoit que ce Prince euſt eſté induit à embraſſer ce party, en haine de l'humeur de ſon frere, qui laiſſoit eſcouler ſa vie & ſon regne dans une trop molle oiſiveté ; ſoit que l'addreſſe de la Reyne, ſa mere, ſe fuſt ſervie de luy pour diminuer la force des factions, il s'eſtoit acquis par la protection de cette cauſe beaucoup d'eſtime parmy le peuple ; & meſme lorsque la paix eut eſté faite, il luy en eſtoit reſté de tres-amples poſſeſſions : mais il noircit bientoſt apres ſa reputation, prenant les armes contre ſes aſſociez, & ſe rendant miniſtre de la cruauté d'autruy. Environ ce temps Marguerite de Valois, femme du Roy de Navarre, pour n'eſtre point embraſſée parmy les guerres que ſon frere & ſon mary entretenoient l'un contre l'autre, couvrit le deſſein qu'elle avoit de ſortir de France ſous celuy d'aller aux eaux de Spa : & paſſant par Cambray & par Monts, villes qui pour eſtre aſſez voiſines des François en retenoient le langage, les mœurs, & meſme la Religion : cette Princeſſe n'avoit pas manqué de parler fort avantageuſement du Duc d'Anjou, ſon frere. Pour Caſimir, il avoit eſté presque en meſme temps un des plus puiſſans defenſeurs de la cauſe du Roy de Navarre : & avoit fait paroiſtre un courage extremement ſoigneux de l'equité & de la Religion ; lors qu'il avoit abandonné, en faveur de la paix publique, les avantages qu'on luy avoit accordez par un traitté particulier. Mais la Republique des Belges eſtoit pour lors extremement embrouillée de toutes parts : & reſſembloit merveilleuſement bien à quelque maſſe

1578.

Iean d'Auſtriche defait l'armée des Belges.

Fruit de ſa victoire.

On tente les vaincus par des eſperances de paix.

Ils refuſent les conditions qu'on leur a offertes.

Le Duc d'Anjou & Caſimir offrent leur aſſiſtance aux Belges.

Marguerite de Valois recommande ſon frere.

La Republique eſt embrouillée de toutes parts.

1578. masse confuse, & à un tout dont les parties n'ont aucune liaison, ny aucun rapport les unes avec les autres : car d'un costé les Grands s'efforçoient, par diverses voyes, de s'emparer du gouvernement, comme d'une place vacante : de l'autre, il se trouvoit plusieurs particuliers, qui loüoient hautement la principauté & les loix, tandis qu'ils combattoient contre l'un & l'autre : il y en avoit aussi d'autres qui, se plaisant à admirer leurs forces, plus qu'ils n'eussent fait celles des Venitiens ou des Suisses, sans considerer la difference qui s'y trouvoit, tranchoient des notables & des illustres, & sous ce tiltre s'efforçoient de deschirer le gouvernement, & d'en prendre chacun leur part : & parmy ceux-cy, lorsque quelques-uns voyoient que les autres les surpassoient en dignité, ils avoient recours à la puissance de la populace, & souslevoient les plus turbulens de la plus basse lie, soit par leurs actions, soit par leurs discours, se rendant impitoyables dans leurs soupçons, & n'approuvant aucune liberté lors qu'elle estoit meslée de quelque temperament. Enfin il y avoit des seditions cachées, il y en avoit de manifestes : & avec tout cela on ne laissoit pas d'avoir aussi la guerre ; toutefois elle estoit lente, & trop molle pour la saison, parce que les troupes n'estoient employées qu'à des desseins particuliers.

Amsterdam se rend aux Confederez.

La ville d'Amsterdam, la plus grande de toutes celles de Hollande ; & qui manquoit encore à la liberté des Confederez, ainsi que nous avons desja raconté ; estoit tousjours incitée à demeurer ferme dans le party de Iean d'Austriche : mais parce que ceux du party contraire la tenoient enfermée de toutes parts, & qu'il n'y avoit pas grande apparence qu'elle pûst estre secouruë de si loin, elle se resolut enfin à un accommodement. Par quelques articles du traitté il estoit dit, que ceux qui pour le fait de la Religion avoient esté bannis de la ville, seroient restablis ; à condition neantmoins qu'ils ne pourroient exercer leurs ceremonies que hors l'enclos des murailles : mais parce qu'il y avoit des personnes de la Religion Romaine dont la fideliré estoit douteuse, & qui estoient soupçonnées de tourner trop souvent leurs souhaits vers l'ennemy, ces bannis rappellez, ayant chassé les Magistrats, & ceux qui presidoient aux ministeres sactez, se rendirent maistres de la ville, & prirent seuls la conduitte des affaires publiques. La mesme chose arriva en divers temps, & pour un mesme sujet, dans les villes de Harlem, d'Vtrecht, & dans plusieurs autres petites villes de la Hollande : où, pour donner quelque couleur à ces manieres de proceder, qui choquoient la foy des traittez, les Religionnaires installoient auparavant de nouveaux Magistrats favorables à leurs entrepriſes ; afin que ce qui seroit approuvé par ceux-cy, semblast avoir esté fait par un commun consentement de toute la ville. Et il est vray que cette nouvelle conduitte n'avoit pas esté inutile pour entretenir la concorde : mais elle choqua extremement les associez qui suivoient la Religion Romaine : car en agissant de la sorte, on leur donnoit lieu de croire, qu'on cherchoit tacitement des forces contre eux. Cependant le Prince d'Orange, afin de se fortifier par plus d'un tempart & en plus d'un lieu, avoit eu soin de faire donner le gouvernement de Gueldres à Iean de Nassau, qui y mit un assez bon ordre : mais Renneberg ayant esté pareillement estably Gouverneur de la Frise, les anciens debats qui s'estoient autrefois emeus, pour le passage des marchandises, entre les bourgeois de Groningen, capitale de cette Province, & les païsans d'alentour, s'enflammerent de nouveau, comme si l'on eust esté en pleine paix : & l'on soupçonnoit que le Gouverneur n'avoit pas esté faſché de cette

Ayant chassé les Magistrats de la Religion Romaine, ils prennent seuls la conduitte des affaires.

La mesme chose arriva en d'autres endroits.

Ce qui choque l'esprit des associez.

Iean de Nassau est Gouverneur de Gueldres, & Renneberg de la Frise.

avan-

avanture, parce qu'il eſpetoit que cela rendroit ſon authorité plus aſſeurée. 1578.
Enfin, pour en venir à quelque accommodement, les païſans avoient envoyé des deputez aux bourgeois : mais ceux-cy les ayant retenus priſonniers, les uns & les autres eurent la hardieſſe d'en venir à un combat ; où la ville demeura victorieuſe. Neantmoins elle remit les priſonniers en liberté : mais aprés tout, quoy que le Prince d'Orange & l'Archiduc Mathias d'Auſtriche ſe fuſſent entremis d'accorder ce different, la haine, que chaque party avoit conceuë l'un contre l'autre, demeura irreconciliable, pour ſe meſler avec les autres diſſenſions des Provinces. En ſuitte le meſme Renneberg, parce que quelques uns du Senat de la Friſe avoient favoriſé la victoire des Eſpagnols, en eſtablit d'autres en leur place, faiſant retenir ceux-cy priſonniers, avec l'Eveſque de Leowarde. Et ce fut à cauſe de ces ſervices qu'il fut eleu Gouverneur particulier de la Province d'Overyſſel ; tant pour la regir, que pour achever de la ſoûmettre : parce que deux de ſes villes, Campen & Deventer, eſtoient detenuës par les Alemans que Iean d'Auſtriche avoit achettez : mais enfin Renneberg ſe rendit maiſtre de l'une & de l'autre : car comme la derniere s'opiniaſtroit contre luy, Caſimir, avec huit mille fantaſſins, & preſque autant de cavalerie, vint, tout frais, à ſon ſecours ; & meſme amena plus de troupes qu'on n'en avoit demandé : parce que la Reine d'Angleterre, au lieu de l'argent qu'elle avoit promis, avoit envoyé des ſoldats : & que luy meſme, de ſon propre mouvement, & comme pour faire plaiſir aux Confederez, avoit augmenté le nombre de ſes gens de guerre. Mais les Grands d'entre les Belges, qui ſuivoient la Religion Romaine, pritent cela à mauvais augure : & ſe haſterent, avec d'autant plus de diligence, de faire en ſorte que François de Valois, qui eſtoit un Prince de leur religion, fut ſollicité & prié de venir prendre le gouvernement : à quoy le Prince d'Orange, ny les autres de ſa ſecte ne s'oppoſerent point ; de peur d'acctoiſtre les ſoupçons qu'on avoit desja conceus contre eux.

Celuy-cy ayant auſſi eſté eleu pour regir & dompter la pays d'Overyſſel, ſe rend maiſtre des villes de Campen & de Deventer.

François donc eſt declaré, par l'ordonnance des Eſtats, defenſeur de la liberté Belgique : & à cauſe qu'en acceptant cet employ il avoit deſiré quelque ſeureté pour ſe pouvoir rembourſer de ſes dépenſes ; on luy aſſigna, pour recompenſe du ſecours que l'on attendoit de luy, toutes les petites villes ſituées au delà de la Meuſe, qui eſtoient en la poſſeſſion des ennemis.

Le Duc d'Anjou, par l'ordonnance des Eſtats, eſt declaré protecteur de la liberté Belgique.

Tandis que les choſes ſe paſſent ainſi, le peuple eſtant en diſcorde pour le ſujet de la Religion, & ceux qui le gouvernent, pour celuy de leur aggrandiſſement ; les ſectateurs des nouveaux dogmes trouvent une occaſion autant favorable pour eux, que dangereuſe pour la Republique, puiſque le droit de commander eſtant entre les mains de pluſieurs, il n'y avoit point d'authorité ſupreme qui tint en bride les inimitiez des factions. Ils preſenterent donc leur requeſte à l'Archiduc Mathias & au Prince d'Orange, qui ſçavoit desja où ils buttoient ; par laquelle ils remonſtroient, qu'ils eſtoient les ſeuls à qui l'on ne faiſoit jamais part de l'adminiſtration des affaires : & qui ſervoient perpetuellement de but à la cruauté des Eſpagnols ; dont indubitablement le deſſein eſtoit d'opprimer la republique, aprés qu'elle auroit eſté dépouillée de la meilleure partie de ſes citoyens. Qu'en effet ils pouvoient dire, qu'il n'y en avoit point qui donnaſſent plus de jalouſie qu'eux aux ennemis : & qu'on avoit un gage aſſez certain de leur fidelité, en ce que toute leur eſperance ne conſiſtoit qu'en la conſervation publique ; & que ſi les Provinces venoient à retomber dans leur ancienne foibleſſe, le reſte du peuple pouvoit veritablement s'aſſeurer de la perte de ſes biens & de

Requeſte des Reformez.

1578. sa liberté ; mais pour eux, ils ne devoient attendre que la mort & les supplices. Ioint que comme ils avoient esté les premiers à prendre les armes, pour combattre la domination Espagnolle, ils avoient des l'abbord fermé la porte pour eux à toute sorte de pardon : & qu'ainsi puisque leur condition devoit estre la pire dans la servitude ; il estoit juste que leurs associez leur accordassent quelque part en la liberté tandis qu'elle duroit. Qu'ils abandonnoient de bon cœur, aux autres, les riches benefices & les amples revenus ; & demandoient seulement de n'estre point chassez du Conseil & des temples comme des profanes ; puis qu'ils ne cedoient à personne en pieté vers Dieu, ny en fidelité vers la patrie. Apres que cette requeste eut esté veuë, on douta quelque temps de quelle sorte on y respondroit : mais ceux d'entre les Estats, qui avoient secretement conseillé de faire ces demandes, remitent devant les yeux des autres la conduitte de l'Allemagne & de la Pologne, & rapporterent mesmes plusieurs exemples des anciens ; de sorte qu'ils persuaderent enfin que la concorde publique avoit interest, que des prieres si raisonnables ne fussent pas rejettées : puisqu'en effet la principale force de l'armée venoit du costé des nouveaux Religionnaires ; & que l'experience avoit fait voir qu'il n'y en avoit point, qui s'acquittassent plus fidellement qu'eux des commissions qui leur estoient données. A cela on adjoustoit que quelques uns de la Religion Romaine, & principalement ceux qui se faisoient valoir sous le nom de Iesuites, ne pouvoient estre induits à faire le serment contre Iean d'Austriche : & que mesme ils s'estoient la plus-part volontairement retirez dans le party du Roy ; où ils voyoient de plus grandes esperances pour eux. Mais que d'autre part aussi beaucoup de Magistrats commençoient à embrasser la religion nouvelle : soit qu'ils y eussent esté instruits ; soit qu'ils previssent que son party se rendroit bien-tost le plus puissant. Pour ces raisons il fut arresté que l'on donneroit place aux nouveaux Religionnaires dans toutes les dignitez : & qu'en chaque lieu, où il se trouveroit jusques à cent familles de leur secte, qui demanderoient des temples pour l'exercice de leurs ceremonies, on leur en accorderoit : à condition neantmoins que dans chaque ville de la Hollande, ou de la Zelande, s'il se trouvoit un pareil nombre de familles, qui preferassent la religion Romaine, on leur accorderoit le mesme Privilege : ce qui n'arriva pas.

Elle est admise par les Estats.

Mais apres ces conclusions, les evenemens, qui les suivirent, sont sans doute capables d'émouvoir beaucoup de pitié ; ou de donner de merveilleux exemples : quand on considerera tant de troubles, tant de haines, & tant de tumultes qui ont servy de pretexte à d'autres tumultes. Car ceux de la Religion Romaine ne vouloient rien ceder aux autres de ce qui leur avoit esté accordé de nouveau : mais ceux-cy d'autre part ne voulant plus se contenter de la seule impunité, ou d'une simple permission de pouvoir exercer leurs ceremonies en secret ; lors qu'ils voyoient que les Magistrats s'opiniastroient trop contre leur satisfaction, ils taschoient de tavir, par le secours de la violence, ce qu'on ne vouloit pas leur accorder par les voyes de droit : & apres s'estre rendus les plus forts, ils se preparoient mesme à la vengeance. De sorte que ceux qui auparavant, pour chasser les Espagnols des Païs-bas, avoient uny ensemble, premierement leurs intentions, & puis en suitte leurs conseils & leurs moyens, sont maintenant en armes les uns contre les autres : & font voir en divers endroits de mesmes citoyens essayer à s'entrechasser d'une mesme ville ; sans aucune apprehension de leur ennemy commun, contre lequel les soldats mesmes ne marchent plus à la guerre ;

Dissordes intestines entre ceux de la religion Romaine & les Reformez.

guerre ; parce qu'on les retient dedans les villes pour conſerver la paix domeſtique. Mais tout ainſi que les remedes ſont inutiles lorſque les maladies ſont mortelles, & que les malades ſont confiſquez ; de meſme ceux qui taſchoient de procurer la concorde, travailloient en vain ; & les inimitiez qui s'entrechoquoient de diverſes parts, tomboient ſur eux meſmes, & les accabloient : parce que ceux qui devoient donner des preceptes de patience, allumoient les premiers le flambeau de la ſedition. Et ce fut par leur moyen que la plus dangereuſe peſte du ſiecle fut ſouflée dans tous les deux partis : apres qu'ils eurent tellement changé les noms des choſes, que l'aveugle paſſion de ſe mutiner eſtoit appellée zele pieux ; & la moderation d'eſprit avoit le nom de poltronnerie, & quelquefois meſme de trahiſon. 1578.

Les Gantois, par la perſuaſion d'un nommé Imbiſe, refuſent ouvertement d'obeïr.

Ils banniſſent de leur ville les Ceremonies Romaines & les Preſtres.

Ceux de Gand, dont la licence s'eſtoit renduë ſi criminelle, qu'ils n'eſperoient plus trouver de pardon, que dans la grandeur de leur audace, ayant eſté émeus par un nommé Imbiſe, qui taſchoit de parvenir à la domination, par le chemin qu'Artevelle avoit autrefois tracé ; refuſent aſſez ouvertement d'obeïr aux conditions de la paix qui portoit le nom de leur ville : & declarent en outre qu'ils ne peuvent plus ſouffrir les ſuperſtitions Romaines, qui ont donné naiſſance à la cruauté, & à tant d'autres crimes. Ce n'eſtoit pas neantmoins que les autheurs de ce tumulte ſe ſouciaſſent beaucoup, laquelle des deux religions ſerviroit de pretexte à leur ſedition ; mais comme ils n'avoient point d'autre but que de renverſer l'authorité publique, pour eſtablir leur puiſſance particuliere, il eſtoit arrivé de hazard que quelques moines s'eſtoient trouvez convaincus du crime d'impudicité ; & cette occaſion donna lieu à ces mutins de chaſſer premierement tout le monaſtere qu'ils voyoient eſtre un objet recent de la haine du peuple ; & de bannir en ſuitte tout le reſte des Eccleſiaſtiques, & aprés qu'ils eurent un peu fait reflexion ſur le nouvel attentat qu'ils venoient de commettre, ils ſe deliberent de travailler à la fortification de leur ville ; laquelle veritablement pour la grandeur de ſon eſtenduë peut aller du pair avec les plus grandes villes ; mais au reſte elle n'eſt pas habitée par tout : & parce qu'ils avoient deſja autrefois eſté aſſiegez aſſez ſouvent, & que leur humeur ſeditieuſe leur avoit fait juger qu'ils le pourroient encore eſtre à l'advenir, ils avoient enfermé de murailles les champs qui ſont une partie de leur ville. Or d'autant plus le travail de leurs fortifications s'avançoit, d'autant moins ils écouſtoient les ordres des Eſtats & de l'Archiduc, contre leſquels il formoient diverſes accuſations frivoles, pour donner quelque couleur à leurs propres crimes ; & le Prince d'Orange meſme ne pouvoit gagner aucun credit ſur leurs eſprits ; quoy que la ville de Gand luy eut cette obligation, que ce fut par ſon advis autrefois qu'on luy rendit ſes privileges, qu'elle avoit perdus pour s'eſtre mutinée contre l'Empereur Charles : mais au contraire, leur desobeïſſance ſe rendit ſi opiniaſtre, que la contagion s'en repandit dans les prochaines villes de la Flandre. D'autre part, ceux de l'Artois & du Hainault ſous l'eſperance de mieux conſerver la religion Romaine, laquelle eſtoit preſque univerſellement receuë chez eux, refuſerent pareillement d'obeïr aux Eſtats : & outre cela les principaux Seigneurs de ces deux Provinces, ayant conceu quelque jalouſie ſecrette contre le Prince d'Orange, le blâmoient en cette occaſion ; & diſoient que par le traitté de la paix de Gand ayant eſté accordé qu'on n'apporteroit aucun changement dans les religions durant la guerre, il eſtoit juſte que la perfidie manifeſte, dont les Gantois avoient contrevenu au traitté, fut punie par les armes : mais le Prince

Ils travaillent aux fortifications de leur ville.

Ils mépriſent les ordres des Eſtats & de l'Archiduc :

& le credit du Prince d'Orange meſme ne peut rien ſur leurs eſprits.

Ceux de l'Artois & du Hainaut refuſent pareillement d'obeïr, & ſouſtiennent que les Gantois doivent eſtre choſtiez par les armes.

1578. Prince d'Orange & les autres Seigneurs des Païs-bas n'eſtoient pas de cet advis : & diſoient, pour leurs raiſons, que, tandis qu'on verroit les Eſpagnols avec de puiſſantes troupes aſſieger le cœur de la Belgique, il n'y avoit aucune ſeureté aux citoyens de tourner leurs armes contre leurs compatriotes, quelques coupables qu'ils fuſſent : parce que les uns & les autres ſe mettroient au hazard de perir par leur propre diſcorde devant les yeux de leurs ennemis. Mais cependant, le danger ne permettant pas qu'on employaſt la force des armes pour ranger à la raiſon la malice des Gantois, elle s'eſtoit tellement accreuë, que ny les commandemens, ny les conſeils, ny les prieres meſmes ne pouvoient rien gagner ſur eux. En ce temps là, le Comte de Boſſu, lequel, comme nous avons desja raconté, avoit eſté pris ſur l'Ocean de la Friſe ; lors qu'il gouvernoit les teſtes de la Hollande ſous le Duc d'Albe, eſtoit General de l'armée des Eſtats, leſquels avoient oſté cette charge au Comte de Lalain, parce qu'il avoit abandonné le camp ſans leur permiſſion, lorsque la bataille de Gemblours fut perduë : le Vicomte de Gand, de la maiſon de Melun, eſtoit grand Maiſtre de la cavalerie : & la Nouë, qui s'eſtoit acquis une ſi haute reputation dans les guerres civiles de France, eſtoit Meſtre de Camp general. On avoit campé l'armée aſſez proche de la ville de Malines, en un bourg appellé Riſminand : & Iean d'Auſtriche, ayant oſé attaquer le camp, on ſe contenta de le repouſſer : mais pluſieurs ont eſcrit que les Chefs firent une faute en ce qu'ils ne le pourſuivirent pas ; parce qu'on pouvoit en cette journée deffaire toutes les troupes d'Eſpagne. Et davantage l'année entiere pouvoit eſtre employée utilement dans les ſieges de pluſieurs villes, ſi les meſmes Chefs euſſent pris ſoin auparavant de faire proviſion de pionniers ; & de toutes les autres choſes neceſſaires pour le campement d'une armée. Neantmoins on ne laiſſa pas de faire des propoſitions de paix : & les Princes eſtrangers, qui avoient eſté priez d'en eſtre les Mediateurs, taſchoient de perſuader à Iean d'Auſtriche, que puis qu'il eſtoit viſible que les forces des Eſtats eſtoient bien plus puiſſantes que les ſiennes, il ſe devoit retirer avec ſa reputation ſauve ; pour chercher en d'autres païs des eſperances plus favorables à ſes deſirs : & que le Roy meſme feroit mieux de regagner l'affection de ces peuples puiſſans, & qui avoient les armes en main, que d'expoſer, par ſa rigueur, de ſi grandes & de ſi fameuſes Seigneuries à la bienſeance de tant d'eſtrangers, qui ne cherchoient qu'à s'en emparer : mais qu'apres tout on ne voyoit aucun moyen de pacifier ces Provinces, ſi Philippe, en approuvant le traitté de Gand, ne leur permettoit le libre uſage de leurs religions. Qu'il eſtoit juſte auſſi, que tous les priſonniers, ſans excepter le fils du Prince d'Orange, fuſſent remis en liberté ; & que dans le traitté de la paix, qui interviendroit, tous les aſſociez des Belges fuſſent compris, afin que leur repos demeuraſt en aſſeurance. Mais Iean d'Auſtriche reſpondit à ces propoſitions, qu'à moins que le Prince d'Orange ſe retiraſt en Hollande, il n'y avoit aucune apparence de faire la paix : & que pour ce qui concernoit la religion, il ne ſe relaſcheroit en aucune ſorte. Il ſembloit toutefois qu'il fut diſpoſé à ne refuſer pas une treve : car ordinairement la concluſion de la paix dépend de l'intention des plus forts, & la treve tourne tousjours au profit des plus foibles : mais apres qu'on luy eut amené de nouvelles troupes, & qu'il vid que ſon armée montoit pour le moins à trente mille hommes d'infanterie, & à ſeize mille de cavalerie, il creut alors que ſes forces n'eſtoient pas inferieures à celles des Confederez ; principalement en ce que ceux-cy ne s'accordoient pas trop bien les uns

Le Prince d'Orange & quelques autres s'y oppoſent.

Le Comte de Boſſu General de l'armée des Eſtats.

La Vicomte de Gand grand Maiſtre de la cavalerie.

La Nouë Meſtre de Camp general.

Iean d'Auſtriche fait un vain effort contre le camp.

Cependant on fait des propoſitions de paix.

Ses conditions.

uns avec les autres : & campant ſon armée ſur la montagne de Bong, qui commande à la ville de Namur, il interrompit les negotiations de la paix ; & en renvoya la concluſion à l'Empereur. 1578.

Iean d'Auſtriche interrompt les negotiations de la paix.

Cependant Caſimir s'eſtant arreſté long-temps dans la Gueldre, parce que la ſolde de ſes gens de guerre avoit beaucoup tardé à venir, faiſoit marcher ſa grande armée aſſez lentement : mais enfin quand il fut arrivé, l'armée des Belges ſe trouva montre à quarante mille hommes de pied, & vingt mille de cavalerie. On propoſoit, avec cette armée, d'attendre encore le ſecours du Duc d'Anjou ; afin que, quand la jonction de toutes les troupes auroit eſté faitte, il fut plus facile d'aſſieger le camp de Iean d'Auſtriche : & quoy que cet advis tiraſt un peu trop en longueur, il ſemble neantmoins que ſi l'on eut pû l'executer, le ſuccés en eſtoit presque indubitable : mais la trop grande perte de temps, & la trop grande paſſion d'acquerir des honneurs & de richeſſes, pour en abuſer, ſont des fautes qui avoient autrefois fait tomber les Belges ſous la ſervitude des Eſpagnols ; & qui empeſcherent auſſi pour cette fois qu'ils ne recouvraſſent leur liberté ; quoy qu'elle fut ſi proche qu'ils la voyoient devant leurs yeux. Car les differens que ceux d'Artois & du Hainaut avoient eus depuis peu contre les Flamens, s'eſtoient embrazez juſqu'à tel point, que ces trois nations, ſans ſe ſoucier de l'interest public, avoient tourné les ſubſides chacune à leurs commoditez particulieres : & leur exemple, s'eſtant porté plus avant, avoit eſté cauſe que quelques troupes, devenuës inſolentes par l'oiſiveté, & ſe voyant fruſtrées de leur paye, avoient abandonné le party ; apres avoir eſté ſecrettement incitées à cette defection par leurs Chefs, qui ne ſe trouvoient pas aſſez avancez, à leur gré, dans les dignitez. Ces ſoldats donc s'eſtant emparez de Menin, petite ville de Flandre ; commencerent à faire des courſes ennemies ſur toute la campagne d'alentour : & neantmoins on eſperoit encore que cette nouvelle audace ne ſeroit que le crime de quelques officiers particuliers ; mais bien-toſt apres on vid Montigny, l'un des principaux meſtres de camp, ſe rendre leur chef ; & paſſer avec eux dans la faction de ceux d'Artois. Il eſt vray que pour s'oppoſer à leurs deſſeins, les Gantois leverent des troupes en leur particulier : mais comme c'eſtoit une ſoldateſque, qui n'eſtoit fiere que dans ſa ville, & qui ignoroit le meſtier de la guerre, il n'en falloit pas attendre un ſecours bien capable d'arreſter les hoſtilitez des ennemis ; leſquels, pour ſe couvrir de quelque apparence de droit, diſoient que les Eccleſiaſtiques de Gand, bannis par la ſedition & par la violence des mutins de cette ville, eſtoient venus ſe refugier chez eux, & que le ſaint reſpect de leur caractere, & la juſte pitié de leur infortune n'avoient pas permis qu'on leur refuſaſt les choſes neceſſaires à la ſubſiſtance de la vie : mais parce que les injuſtes detenteurs de leur bien refuſoient de leur faire raiſon par les voyes de droit, on eſtoit contraint d'employer la force des armes, pour obliger ces raviſſeurs à la reſtitution. Sous ce pretexte donc, la diſcorde ayant paſſé juſqu'à une guerre ouverte, il ſe faiſoit chaque jour une grande quantité de butin ſur les Flamens : mais enfin ils ſe reſolurent d'appeller Caſimir à leur ſecours ; promettant d'entretenir à leurs propres deſpens ſes troupes, qui avoient extremement beſoin de ſolde : & l'on croit que ce Prince, ſuivant la vanité ordinaire de ſa nation, s'eſtoit promis la principauté de cette Province, ſi le ſuccés des affaires n'eut trompé ſon eſperance. Cependant le Duc d'Anjou avoit eſté receu dans le Hainaut ; où il avoit fait ſa premiere entrée en faveur du Comte de Lalain, ſçachant que c'eſtoit

Arrivée de Caſimir avec ſon armée dans les Pays-bas.

Les diſſenſions des Belges éloignent leur liberté prochaine.

Montigny paſſe dans la faction de ceux d'Artois.

Les Gantois levent des troupes contre ceux-ci.

Pretextes de leur guerre.

Les Flamens receivent des ſoldats de Caſimir.

1578. un de ceux, qui avoient le plus ardemment souhaitté sa venuë. Il avoit amené avec luy huit mille fantassins, & un peu plus de huit cens chevaux: & ces troupes, qui estoient le rebut des guerres civiles de France, apres beaucoup d'incommoditez souffertes dans leur marche, & plusieurs mauvais traittemens faits à leurs hostes, accompagnez de la prise de quelques chasteaux, s'arrestèrent enfin vers l'autonne devant une petite ville nommée Binck, qu'ils assiegerent & forcerent: cet exploit leur ayant couté plus de temps qu'il n'en meritoit. Ce Prince faisoit son sejour ordinaire dans la ville de Monts en Hainaut; non pas sans se fascher souvent de ce que les Bourgeois des petites villes, qu'on luy avoit accordées, pour servit de quartiers à ses gens, leur en refusoient l'entrée. Et comme on l'eut prié de se venir joindre à l'armée des Estats, il ne voulut point s'y accorder, si Casimir ne faisoit le mesme. Car il s'offensoit extremement du voyage que celuy-cy avoit fait à Gand: & de son amy qu'il estoit auparavant, il devint son competiteur; de sorte que les jalousies de l'un & de l'autre s'emportoient jusqu'aux injures. Et quoy que l'Archiduc Mathias, le Prince d'Orange, & mesme la Reine d'Angleterre, representassent au Duc d'Anjou, qu'ils n'avoient jamais approuvé l'action de Casimir, neantmoins il ne voulut point changer sa resolution: mais au contraire, il permit que ses troupes s'allassent joindre à celle de Montigny. Ainsi, ces deux Princes, qui, suivant leurs promesses, devoient donner un si puissant secours au Païs-bas, s'unirent chacun de leur costé à des partis, qui n'avoient esté formez que pour la ruine de ces Provinces: & bien-tost apres, le Duc d'Anjou se retirant en France, & Casimir en Angleterre, ils abandonnerent l'un & l'autre les biens & les maux, qu'ils pouvoient attendre d'une Republique estrangere. Mais comme le Duc d'Anjou principalement, & tous les autres Princes de l'Europe en son nom, accusoient les Belges d'ingratitude, ceux-cy le voyant sur son depart, luy promirent des statuës & des eloges publics, & toute autre sorte de vains honneurs, s'il arrivoit jamais qu'ils pûssent avoir la paix avec Philippe: & que si les affaires prenoient un autre cours, ils le consideréroient avant tous les autres Princes, aurant que le pourroit souhaitter sa condition, & les bienfaits dont il avoit obligé leur Republique en un temps assez difficile.

Le Duc d'Anjou prend par force la ville de Binck.

Il refuse de se joindre à l'armée des Estats.

Il permet à ses troupes de se joindre à Montigny.

Il se retire en France, accusant les Belges d'ingratitude.

Iean d'Austriche est emporté par la soudaine violence d'une maladie.

Tel estoit l'estat des affaires, lorsque Iean d'Austriche fut emporté par la soudaine violence d'une maladie, que son esprit, desja malade & irrité contre sa fortune, avoit recelée. Car ce jeune Prince, qui souhaittoit de vaincre ses ennemis plustost par sa vertu, que par leurs vices, se fascha, plus que sa santé ne le pouvoit permettre, de voir que l'avancement de sa gloire fut empesché par les envieux qu'elle avoit trouvez à la Cour d'Espagne; qui n'estoient pas en un petit nombre. On reconnut par quelques lettres, qui furent surprises, des marques indubitables de l'opiniastreté de son desespoir: & un peu auparavant, Philippe avoit fait secrettement assassiner en Espagne Escovedo, comme un confident trop subtil & trop dangereux de ce jeune Prince trop magnanime. Car en effet il estoit constant, qu'autrefois il s'estoit porté à l'esperance du royaume de Tunis, avec plus d'ardeur que sa naissance ne le permettoit: que depuis peu encore, il avoit aspité à la couronne d'Angleterre; & contracté alliance, sans le consentement de Philippe, avec la maison de Lorraine extremement puissante à la Cour de France; & mesme il y avoit sujet de craindre qu'il n'eut aisément tourné les affaires Belgiques à son avantage particulier. Toutes ces choses donnerent

Quelques uns croyent qu'il est mort de poison, Philippe l'ayant soupçonné d'une trop grande ambition.

lieu

lieu de croire, que quelque poiſon l'avoit fait mourir : mais on n'aſſeuroit point de quelle part il eſtoit venu, quoy qu'il ſe fut trouvé des Eccleſiaſtiques de la profeſſion Romaine, qui ſe vantoient d'avoit tendu en ce point un ſervice à la Patrie. Quelques autres ſoupçonnoient les Anglois d'avoir fait ce coup, par ce que depuis peu il y en avoit eu deux executez à mort, que l'on diſoit avoir eſté envoyez d'Angleterre pour aſſaſſiner ce Prince. 1578.

Le Duc de Parme luy ſuccede.

Le Duc de Parme prit le gouvernement de l'armée, & des villes du Païs-bas, qui obeiſſoient encore à l'Eſpagne : ayant eſté appellé à cette charge, premierement par le choix que Iean d'Auſtriche & les ſoldats avoient fait de luy ; & puis enfin par l'ordre exptes que Philippe en envoya d'Eſpagne. Ce Prince eſtoit d'un eſprit plus couvert que Iean d'Auſtriche ; & avoit apporté d'Italie l'uſage de la fidelité, & l'addreſſe de diſſimuler. Il ſçavoit ſe faire craindre, & pardonner ; qui eſtoient les deux vrais moyens de gagner les Belges : auſſi quoy que l'Eſpagne ſoit redevable à ſes armes plusqu'à celles d'aucun autre, il s'eſt rendu plus puiſſant encore par l'affection du peuple, que par ſa propre valeur ; & a ſceu achever un ouvrage bien difficile ; puis qu'il a eſté cauſe que les Belges apres avoir recouvré leur liberté, ont encore eu de l'amour pour la ſervitude. Par ſes ſuſcitations ſecrettes la diſcorde des peuples ſe rendit plus aſpre qu'auparavant : & principalement depuis qu'on eut puny de mort quelques citoyens d'Arras, qui n'avoient point craint de faire une aſſemblée dans la ville, pour eſſayer de la remettre en concorde avec les autres.

Les qualitez de celuy-cy, & ſa conduitte.

Il enflamme de plus en plus les diſſenſions des Belges.

1579.

Le Prince d'Orange eprouve toutes ſortes de remedes,

Toutefois contre ces maux le Prince d'Orange ne laiſſoit pas d'uſer de toute ſorte de remedes ; taſchant ſur tout de retenir dans le devoir, ceux dont les fautes euſſent tourné à ſon propre blâme : & dans ce deſſein il avoit premietement conſeillé aux Gantois de reſtablir dans leur ville les Eccleſiaſtiques, qu'ils en avoient bannis ; & de r'entrer dans l'union des Confederez : en ſuitte il employoit ſa diligence à ramener les habitans d'Arras & les troupes de Montigny dans la meſme concorde : mais on reconnut enfin que les autheurs de la diſſenſion en avoient embraſſé les occaſions volontairement ; & que pour cette raiſon ils ſe rendoient irreconciliables. Ce qui effaroucha de nouveau les eſprits des Flamens ; tandis qu'Imbiſe, qui s'eſtoit emparé par force de la ſouveraine Magiſtrature de Gand, diſtribuoit les autres apparences d'honneur à qui il luy plaiſoit. Cependant la cavalerie de Caſimir ayant demandé le paſſage libre pour ſa retraitte, le Duc de Parme le luy accorda : & ſe voyant par ce depart delivré de tous ſes ennemis, qui ne paroiſſoient plus devant luy en aucun lieu, il mit le ſiege devant la ville de Maſtricht ; dont la garniſon eſtoit aſſez foible, & fit commencer les travaux pour l'avoir de force.

mais en vain.

Le Duc de Parme accorde le paſſage libre à la cavalerie de Caſimir, pour ſa retraitte: & puis il aſſiege Maſtricht.

Cependant les Agens s'aſſemblent pour faire la paix :

Tandis qu'on s'employoit au ſiege de cette ville, l'Empereur, entre les mains duquel on avoit remis la concluſion de la paix, ainſi que nous avons desja dit, avoit pour ce ſujet envoyé ſes Agens à Cologne ; où s'eſtoient auſſi rendus, de la part des Eſpagnols, le Duc de Terranove, avec les inſtructions du Roy ; & de la part des Belges le Duc d'Arſchot, & quelques autres. Mais le Prince d'Orange, qui ſçavoit bien qu'on ne pouvoit faire la paix avec l'Eſpagne, ſans luy preparer la guerre, & qu'apres que les Belges auroient eſté desunis de ſon party, il demeureroit ſeul dans une neutralité, qui le rendroit ſuſpect aux deux autres, craignoit à bon droit de ſe voir par ce moyen expoſé en burte à ſes ennemis & à ſes envieux : mais de s'oppoſer à cette negotiation, & de refuſer les Allemans pour juges, ce

à laquelle le Prince d'Orange s'oppoſe ſecrettement.

1579. luy eut eſté une choſe difficile, & meſme honteuſe. Neantmoins afin d'empeſcher ſecrettement le ſuccés de leur entreptiſe, il avoit fait en ſorte que l'on inſiſtaſt ſur les articles, qui concernoient la religion; & ſur la demande de beaucoup d'autres choſes que Philippe ne voudroit jamais accorder. Au teſte, il y a apparence que l'on eut peu pour lors obtenir des conditions aſſez raiſonnables; ſi quelques uns par des traittez particuliers n'euſſent point corrompu la paix publique.

Le Duc de Parme exhorte les Belges à regagner les bonnes graces du Roy.

La Motte fait ſa paix le premier, & eſt ſuivy de Montigny & de quelques autres.

Mais le Duc de Parme, quoy qu'il s'appliquaſt fortement à la guerre, ne laiſſoit pas de travailler, par ſes perſuaſions, à faire en ſorte que ceux qui ſe trouvoient coupables d'avoir ſouhaitté des nouveautez, ſe haſtaſſent de regagner les bonnes-graces du Roy, par un prompt repentir de leurs fautes. La Motte donc fut le premier qui, aprés avoir fait ſa paix avec Philippe, porta ceux de Gravelines dans le meſme deſſein; & ayant en ſuitte receu de la part du Roy une pleine puiſſance de traitter, il en attira beaucoup d'autres; parce-qu'en loüant la clemence du Roy, il leur en donnoit un teſmoignage en ſa perſonne. Aprés luy, Montigny joignit auſſi ſes troupes à l'armée du Duc de Parme, ce qui ne luy apporta pas un petit renfort; car elles eſtoient compoſées de huit mille hommes, & s'eſtoient reſoluës à prendre ce nouveau party, tant à cauſe de la neceſſité d'argent où elles ſe trouvoient, qu'à cauſe que leur Chef, ayant desja la Nouë ſur les bras, craignoit à bon droit que les Eſtats ne luy fiſſent ſouffrir la peine qu'il avoit meritée. Ceux d'Artois & du Hainaut balancerent quelque temps: mais enfin apres avoir propoſé aux autres Provinces les conditions du traitté qu'elles projettoient, afin qu'elles adviſaſſent ſi elles deſiroient y eſtre comptiſes, ils conclurrent leur accord avec le Duc de Parme: ce que firent auſſi, Douay, l'Iſle, & Orchies, villes dependantes de cette partie de Flandre, qui ayant eſté long-temps poſſedée par les François, & s'eſtant remiſe du depuis ſous le pouvoir de ſes anciens Princes, a retenu le langage de cette nation: ces villes trouverent une raiſon particuliere de ſe ſeparer du reſte des Belges; en ce qu'on n'avoit pas voulu leur attribuër le droit de ſuffrage dans les aſſemblées.

Les conditions de la paix.

Les articles de la paix portoient, que la Religion Romaine ſeroit ſeule receuë: que le Prince ſeroit obey comme auparavant: que le Traitté de Gand ſeroit confirmé: que dans ſix mois on feroit ſortir les ſoldats eſtrangers; & qu'on leveroit une armée compoſée de ſoldats du païs; qui ſeroit payée des deniers du Prince, & des contributions du peuple nouvellement rentré dans l'obeïſſance. Que le Roy adviſeroit à donner aux Provinces un Gouverneur tel qu'il luy plairoit; & que cependant chacun obeïroit au Duc de Parme. Ainſi les troupes d'Eſpagne commencerent à s'unir avec celles des Walons; qui ont fait depuis ce temps la principale force de leur milice: parce que c'eſt une nation qui ſe plaiſt tellement à la guerre, que les Eſpagnols s'en ſont ſervis en aſſeurance dans leurs plus dangereuſes entrepriſes.

Les VValons reconciliez ſont la principale force du party du Roy.

Ce fut là que cette premiere union des Belges, dont ils s'eſtoient liez enſemble contre la domination des eſtrangers, ſe rompit entierement: car en effet une ligue n'eſt jamais bien ferme ſi elle n'eſt fondée ſur des eſperances égales de part & d'autre; ou pour le moins ſi elle n'a beaucoup plus d'intereſt de ſe conſerver en ſon entier, qu'elle ne peut avoir d'occaſions de ſe ſeparer: mais l'union de la Belgique n'eſtoit pas de cette eſpece: car à peine tous ſes peuples avoient ils rien de commun entre eux, que la haine qu'ils portoient aux Eſpagnols; laquelle les pouſſa à conclurre la paix de Gand,

que

que les Ecclesiastiques mesmes avoient propolée les premiers : mais bien- 1579.
tost aprés, chacun ne travailla plus que pour s'aggrandir par des voyes differentes. Le Prince d'Orange, & ceux qui comme luy sçavoient bien qu'ils avoient merité le mesme traittement que les Comtes d'Egmont & de Horne, se defioient tousjours du Roy ; ce qui estoit cause qu'ils ne buttoient dans tous leurs desseins, qu'à s'affermir eux & leur Religion ; & pour cet effet, ils recherchoient la faveur des estrangers : mais les autres Belges, qui ne se sentoient point coupables d'avoir esté causes de la guerre, vouloient demeurer fidelles au Roy & à la Religion Romaine ; & dans cette resolution, ils apprehendoient sur tout de se voir emportez trop avant par l'effort des autres. De sorte que comme ils n'estoient liez ensemble que foiblement, il eust esté facile à Philippe de les des-unir dés l'abbord, s'il les eust délivrez de la crainte des Espagnols, qui estoit la seule chose qui les mettoit en peine. Mais lors qu'il eut satisfait sur ce point à leur intention, & que ces derniers eurent reconnu que les premiers poussoient encore leurs desseins au delà, ils commencerent tous a devenir suspects les uns aux autres ; en suitte ils devinrent ennemis, & leurs Religions mesmes ne peurent plus s'accorder ensemble. Mais à la fin, depuis que la diversité des factions les eut entierement divisez, il arriva, comme il arrive ordinairement, que ceux qui avoient plustost consenty à violer la foy publique de leurs traittez, qu'à ceder à leurs compatriotes, tomberent sous la domination des estrangers.

Philippe soumet derechef à sa domination plusieurs provinces des Belges qui s'estoient retirées du party des autres.

Neantmoins comme tous les esprits estoient portez à la paix, le Prince d'Orange reconnut aisément que la Republique des Confederez seroit bientost des-unie, par l'imprudence de quelques particuliers, si l'on ne s'opposoit à cet inconvenient, tandisque le temps permettoit encore de le prevenir : c'est pourquoy, suivant sa diligence accoustumée, il se rend en la ville d'Vtrecht ; où, apres avoir pris une resolution telle que le bien de ses affaires la luy suggeroit, il assemble les Estats de la Province qui porte ce nom, ceux de la Gueldre, de la Hollande, de la Zelande, de cette Frise qui est au deça de la riviere de Lavers, & de l'autre Frise qui est entre cette mesme riviere, & la riviere d'Ems, & par un commun consentement, il fait conclurre entre ces Provinces une nouvelle Vnion, beaucoup plus estroitte que la premiere. Les principaux articles du traitté furent, que tous les peuples demeureroient liez & inseparables les uns d'avec les autres, sous une seule Republique, comme s'ils n'estoient tous qu'un mesme peuple : qu'ils ne feroient point de paix, de treve, ny de nouvelle guerre, & n'imposeroient aucuns tributs, sans le consentement general de tous. Que quand il s'agiroit de contracter des alliances nouvelles, ou de prendre quelques autres resolutions importantes, le plus grand nombre des suffrages prevaudroit ; & que s'il arrivoit quelques differens, le jugement des Conseillers, ou celuy des Gouverneurs en donneroit la decision. Que les lieux exposez au voisinage de l'ennemy, seroient fortifiez, sans qu'il leur fust permis de refuser des garnisons : & que chacun auroit soin d'observer l'egalité, soit dans l'imposition des tributs, soit dans le prix des monnoyes : que les Hollandois & les Zelandois ne seroient point obligez d'accorder l'exercice public d'une autre Religion que la leur ; & que pour les autres peuples, soit qu'ils vouluſſent suivre la mesme Religion que ceux-cy, soit qu'ils en vouluſſent suivre quelque autre particuliere, ou que mesme ils en vouluſſent exercer plusieurs ensemble, le tout seroit laissé à leur choix : & que les Gouverneurs, les Magistrats, le Conseil & les Confteries de chaque ville, jureroient l'ob-

Et le Prince d'Orange dans Vtrecht unit celles qui restent d'un lien plus estroit que le premier.

Sommaire de l'Vnion d'Vtrecht.

1579. ſervation de ce traitté : il faut ſçavoir que l'eſtabliſſement de ces Confreries eſtoit tres-ancien ; & qu'il tiroit ſon origine de ce qu'autrefois dans les petites villes, ceux d'entre les principaux bourgeois que l'âge rendoit capables de porter les armes, eſtoient diſtribuez en de certains corps, comme en des brigades ; & auparavant que les Princes euſſent appris l'art de ſe fier aux eſtrangers, on s'aſſeuroit merveilleuſement en la valeur de ces troupes durant la guerre, & en leur fidelité durant la paix : de ſorte que depuis ce temps, quoy qu'on euſt perdu la couſtume de les employer, on avoit touſjours retenu celle de les élire, pour donner une marque de l'ancienne vertu negligée ; mais leur uſage s'eſtant renouvellé durant ces mouvemens, on ſe ſervit tres-utilement de leur aſſiſtance, tant contre l'ennemy, que contre les ſeditions inteſtines.

Le traitté d'Vtrecht ayant eſté conclu de cette ſorte, les peuples que je viens de ſpecifier, en jurerent ſolemnellement l'obſervation : & afin qu'ils euſſent connoiſſance de leurs forces, il fut ordonné, que tant parmy les païſans que parmy les bourgeois, on feroit un denombrement de ceux dont l'âge eſtoit entre la dixhuitieſme année, & la ſoixantieſme. Mais parmy les autres peuples qui n'avoient point aſſiſté à ce traitté, il s'eſleva de faſcheux tumultes & de faſcheux differens, parce que les uns, touchez du ſoin de leur Religion & de celuy de leur Patrie, taſchoient d'eſtre compris en cette ligue ; & les autres, flattez par l'eſperance d'une paix prochaine, ou ſollicitez par un deſir de diviſion, s'oppoſoient au deſſein de ceux-cy : cependant les ſectateurs de l'Egliſe Romaine ſe rendirent les maiſtres dans la ville de Bois-le-Duc ; que ceux de l'autre party avoient abandonnée, par une terreut panique qui les avoit ſurpris. Ces premiers donc demeurez ſeuls, s'accommoderent avec le Duc de Parme ; & leut traitté contenoit cette clauſe particuliere, qu'ils ne ſeroient jamais obligez de recevoir de garniſon contre leur gré. Au contraire, dans Anvers la meſme Religion Romaine ſuccomba : & le menu peuple de l'autre faction eſtant demeuré abſolu, attaqua en foule & en fureur ceux qui vacquoient à ſolemniſer la feſte des Rogations ; le Prince d'Orange n'ayant pû retenir cette populace mutine, qu'elle n'euſt chaſſé de force les perſonnes Eccleſiaſtiques. Mais parce qu'il n'avoit pû empeſcher ce deſordre, ſes ennemis ne manquerent pas de luy en donner le blâme, comme s'il fuſt arrivé de ſon conſentement. Neantmoins il eſt certain, qu'il eſtoit ennemy de toute ſorte de cruauté & d'inſolence ; mais il eſt vray auſſi qu'il ſçavoit fort prudemment ſe ſervir des occaſions, & jetter de loin les fondemens des choſes qu'il avoit envie d'eſtablir, & qui luy pouvoient aydet pour l'avenir à faire pencher les eſprits des hommes du coſté de ſon intereſt. Au reſte, cet accident obligea la plus grande partie des habitans d'Anvers, qui ſe voyoient privez de l'uſage de leurs ceremonies, à faire des vœux contre la Republique ; dans l'eſperance qu'ils concevoient que ſous la domination du Roy leur ſervitude ſeroit plus douce. Il y eut auſſi pluſieurs Seigneurs qui prirent de là une occaſion de ſe jetter dans le party Eſpagnol : & Charles, fils du Comte d'Egmont, fut de ce nombre. Mais lorſque, par un deſſein dont on creut que l'Archiduc meſme n'eſtoit pas ignorant, il eut eſſayé de ptendre Bruxelle, eſtant ſecondé dans cet effort par une troupe de ceux qui ſuivoient la Religion Romaine ; les autres habitans, l'ayant enfermé dans le palais, le tinrent là comme aſſiegé : afin que l'image de ſon crime & celle de la mort de ſon pere, dont les manes demeuroient ſans vengeance, luy ſerviſſent de chaſtiment :

Tant parmy les païſans que parmy les bourgeois on fait un denombrement de ceux qui ſont en âge de porter les armes.

Il s'eſleve de faſcheux troubles parmy les autres Provinces du Païs-bas.

La Religion Romaine s'empare de Bolduc.

Les Reformez ſe rendent les plus forts dans Anvers.

Ce qui eſt imputé au Prince d'Orange.

Pluſieurs en prennent une occaſion de ſe jetter dans le party Eſpagnol : entre leſquels eſt Charles fils du Comte d'Egmont.

ſtiment : car il y en avoit qui luy reprochoient qu'en ce meſme lieu & à pareil jour, onze ans auparavant, (ce qui ſe rapportoit merveilleuſement bien) ſon pere avoit eſté mis à mort par la main d'un bourreau, & par la cruauté de cette meſme nation, en faveur de laquelle ce laſche fils taſchoit en ſuitte de trahir ſa Patrie. Enfin, s'eſtant eſchappé ſain & ſauve, par la pitié que les bourgeois avoient euë de luy, il s'alla emparer de Nienove, petite ville de Flandre ; laquelle, bientoſt apres, ayant eſté reptiſe par les Belges, il tomba priſonnier en la puiſſance de ceux de ſon païs, ainſi que nous dirons en un autre lieu. Dedans Bruges il ſe fit auſſi un tumulte, aſſez aſpre & aſſez douteux ; car on en vint juſqu'à prendre les armes, & fort pres du meurtre. Mais cependant, comme l'une & l'autre ſecte eut appellé des ſoldats de dehors à ſon ſecours, il ſe trouva que les troupes des Confederez, ayant eſté appellées par les Magiſtrats, arriverent les premieres, & firent ceſſer la ſedition : & pour prevenir les tumultes des autres villes, on y mit des garniſons. Mais la ville d'Ipre & celle de Gand ſe joignirent volontairement au party des Confederez : & quelque temps apres le Prince d'Orange vint en cette derniere par un conſentement fort favorable de toute la multitude ; tant cette populace eſt changeante, & facile à porter tantoſt au bien, tantoſt au mal. Incontinent il oſta les charges à ceux qui s'en eſtoient emparez par force ; & en mit d'autres en leur place. Il rendit auſſi la liberté à une partie de ceux, qui avoient eſté arreſtez priſonniers dans cette ville, ainſi que nous avons dit cy-devant, l'autre partie s'eſtant desja eſchappée parce qu'on ne les gardoit pas avec aſſez de ſoin. En ſuitte dequoy, pour augmenter enſemble & ſa gloire & l'envie qu'on luy portoit, on adjoûta à ſes charges celle de Gouverneur de la Flandre, quoy qu'il euſt fait quelque refus de l'accepter. 1579.

Lequel ayant eſté aſſiegé dans Bruxelle, en ſort ſain & ſauve par la pitié que les habitans ont de luy.

A Bruges & en d'autres lieux il ſe fait de grands tumultes.

Ipre & Gand ſe joignent aux Confederez.

Le Prince d'Orange remet en liberté les priſonniers de Gand.

On donne le gouvernement de Flandre au Prince d'Orange.

Cependant la negotiation de Cologne n'avoit eu aucun ſuccés, hors celuy que les Eſpagnols avoient principalement ſouhaitté, qui eſtoit de faire en ſorte que les eſprits des peuples, diviſez par l'eſperance de la paix, ſe rendiſſent moins ſoigneux de leur utilité commune. Les Deputez de chaque party ſe plaignoient reciproquement qu'on avoit taſché de corrompre leurs aſſociez par des offres particulieres ; & troublé la concorde domeſtique par de nouvelles alliances, contractées au prejudice de la paix generale, & contre la foy de la negotiation. Mais ſur tout les Belges demandoient que les hoſtilitez ceſſaſſent de part & d'autre, tandis qu'on travailleroit à pacifier les differens ; ayant ſujet de ſouhaitter cette ſuſpenſion d'armes, dans le danger qui les menaçoit, à cauſe que la ville de Maſtricht, dependante partie de la juriſdiction du Brabant, partie de celle du Liege, comme eſtant ſituée ſur les frontieres de ces deux Provinces, ſe voyoit extremement preſſée par le Duc de Parme, ſans qu'il ſe preſentaſt aucune occaſion de la ſecourir ; & ils eſperoient que les Agents de l'Empereur s'employroient à leur faire obtenir ce point ; mais le Duc de Terranove nia d'avoir receu aucune puiſſance d'en traitter. Ainſi, tandis qu'on demande une treve, & qu'on la refuſe, tandis que les conditions de la paix commencent à ſe publier ; enfin tandis que la commiſſion de ceux qui agiſſent de la part des Belges, eſt debattuë ; comme eſtant trop teſtrainte & trop ſujette à de nouveaux ordres, il ſe trouve que le Duc de Parme s'eſtoit pouſſé juſqu'aupres des murailles de Maſtricht, d'où la ville, s'eſtant courageuſement defenduë, quoy qu'il y euſt peu de forces dedans, fut priſe d'aſſaut apres un ſiege de quatre mois. En ſuitte dequoy, comme l'hyvet s'approchoit, le Duc

Tandis qu'on negotie la paix à Cologne, le Duc de Parme prend la ville de Maſtricht.

1579. Duc de Parme congedia de ſon armée presque tous les ſoldats, Alemans, Eſpagnols, & Italiens, retenant ſeulement aupres de luy les chefs; & quelques compagnies de cavalerie Italienne. Il ſe reſolut à ce point plus tard qu'il n'avoit promis par le traitté d'Arras; neantmoins cet effet ne laiſſa pas de luy acquerir les villes de Malines, de Valenciennes, & de l'Iſle. Il mit des garniſons de Valons dans les lieux où elles eſtoient neceſſaires, & d'autant plus qu'ils avoient chacun offenſé leurs voiſins, ou que leurs voiſins les avoient offenſez, d'autant plus ſe fioit on à eux. Enfin pour reconnoiſſance du bienfait qu'ils avoient receu du Duc de Parme, ils luy confirmerent ſon gouvernement, ne conſiderant pas que toutes fois & quantes qu'il plairoit à ce chef, qui avoit les armes en main, ils feroient revenir eux meſmes les ſoldats eſtrangers.

Il gagne celle de Malines & quelques autres pour avoir congedié les ſoldats eſtrangers.

Elles luy confirment ſon gouvernement.

Les conditions de paix offertes par le Roy aux Confederez, ne ſont pas retenuës.

Mais quoy que les Confederez, apres la perte de tant de villes & de tant de peuples, euſſent perdu l'eſperance de la paix; neantmoins de peur qu'on ne creuſt qu'ils fuyoient la concorde pluſtoſt qu'ils ne deſeſperoient de l'obtenir, ils avoient envoyé à chaque ville les conditions d'accommodement que Philippe leur offroit; afin qu'elles fuſſent examinées par un Conſeil public: & les choſes qu'on y trouvoit à blâmer, comme injuſtes, ou comme caprieuſes, eſtoient: que ce qui avoit eſté fait par l'Archiduc Mathias ne ſeroit approuvé, qu'entant qu'il ſe trouveroit ne porter aucun prejudice à la ſouveraine puiſſance du Prince, ny au droit d'autruy. Que quel que pûſt eſtre le Gouverneur que Philippe devoit donner aux Belges, on livreroit incontinent en ſa puiſſance, les villes, les citadelles, & les machines de guerre, & il prendroit connoiſſance de toutes choſes, conjointement avec le Senat; (il ne ſe faiſoit icy aucune mention des Eſtats) que l'on reſtabliroit les Eccleſiaſtiques, qui avoient eſté chaſſez; comme auſſi tous ceux qui avoient poſſedé des dignitez ou des Magiſtratures. Que les armées eſtant congediées de part & d'autre, on ceſſeroit toutes ſortes d'hoſtilitez; & que les tributs ne ſubſiſteroient pas davantage s'il ne plaiſoit au Roy. Toutes leſquelles choſes ſembloient butter à ce point, qu'apres que les loix auroient eſté reſtablies en apparence, pour eſtre bientoſt renverſées, ſuivant l'intention ſecrette de ceux qui ſeroient les maiſtres de la Republique, les peuples desarmez retombaſſent, par ce moyen, ſous leur ancienne ſervitude: eſtant veritable que pour conſerver la liberté des ſujets, il n'y a point de plus foible rempart que le ſerment du Prince. Sur l'article des Religions, qui contenoit le different le plus difficile à accorder, la volonté du Roy eſtoit telle: que dans tous les Païs-bas, la Religion qui reconnoiſſoit la puiſſance du Pape, ſeroit la ſeule retenuë; ſi ce n'eſtoit aux lieux où il y en avoit d'autres en uſage, lors que le traitté de Gand fut approuvé; & que hors ces lieux là, s'il s'en trouvoit qui ſuiviſſent une autre Religion que la Romaine, on accorderoit un temps prefix aux ſectateurs, durant lequel ils pourroient mettre ordre à leurs affaires, pour abandonner en fuitte les Païs-bas; leurs biens neantmoins demeurant ſauves pour eux, à la charge qu'ils en laiſſeroient l'adminiſtration à des perſonnes de la Religion Romaine. Or c'eſtoit une choſe qui ſembloit bien rude, & bien contraire au repos public, de changer l'eſtat preſent de tant de villes; & de chaſſer tant de milliers de perſonnes, ſans leur vouloir accorder pour le moins la liberté de teſmoigner les ſentimens de leurs conſciences. Mais quelle eſtoit la contrée qui devoit fournir un azyle, ou meſme qui pouvoit donner place à tant de bannis? en quel lieu devoient ils chercher le repos qu'ils n'auroient pû trou-

trouver en leurs maiſons? certes, les Gouverneurs ne pouvoient pas, ſans crime, trahir une Religion qu'ils avoient appriſe comme veritable, de quelque façon qu'elle euſt eſté introduitte : & meſmes les Hollandois & les Zelandois ne croyoient pas que ce fut aſſez faire pour eux, de vouloir regler l'uſage de la Religion ſur le modelle d'un temps, où pluſieurs puiſſantes villes s'eſtoient veuës en diſſenſion avec leur Republique ; cela leur donnoit lieu d'apprehendet de nouveaux tumultes : & lors qu'on ſeparoit leur cauſe de celle des autres, cette courtoiſie leur eſtoit ſuſpecte. On agiſſoit à part avec le Prince d'Orange : & l'on montroit de loin à ſon fils le recouvrement de ſa liberté, & la jouïſſance des gouvernements de ſon Pere : mais pour celuy-cy, on luy faiſoit eſperet autant de biens qu'il en euſt jamais poſſedé en ſa vie, pourveu qu'il conſentiſt de ſe tetirer en Alemagne, & d'y paſſer paiſiblement ſa vieilleſſe. Neantmoins, outte le ſujet qu'il avoit de ſe defier de ces offres, ſon courage, qui mépriſoit les richeſſes, & qui de ce coſté là eſtoit irreprochable & incorruptible, ſe contenta d'avoir ſçeu à quel prix les Eſpagnols taſchoient de ſe tachettet de la crainte, qu'ils avoient de luy. 1579.

On agit à part avec le Prince d'Orange ; mais en vain.

Apres que l'aſſemblée de Cologne eut eſté finie, le Duc d'Arſchot, & quelques Eccleſiaſtiques, quittetent le party dont ils avoient eſté Deputez, pour prendre celuy du Roy, avec lequel ils ſe reconcilierent par lettres ſous de meſmes conditions que celles du traitté d'Arras : ſçachant bien, qu'autrement ils luy euſſent eſté ennemis à l'avenir : mais les avis qu'ils avoient donnez tant pour la guette que pour la paix, dégouſtérent les Eſpagnols ; & ſervirent de joüet à cette nation qui n'approuve rien que ce qui vient d'elle. On reconnut en cette negotiation combien les deſſeins du Prince, & ceux du peuple, eſtoient differens les uns des autres : il eſt vray neantmoins qu'autrefois le mal ſe pouvoit guerir ; lorsque les nobles ſeuls commencerent à ſe remuër par la crainte d'une domination eſtrangere : mais depuis que le deſſein qu'on avoit de les pouſſet à bout, les eut obligez de joindre le peuple à leur party, ſous des ptetextes de Religion, & que cette populace eut reconnu que c'eſtoit elle que les Rois redoutoient, comme c'eſtoit à cauſe d'elle qu'ils eſtoient redoutez, & qu'on ne ſurprenoit jamais les peuples que par le moyen de leur credulité, alors, ceux-cy jugerent que le premier degré de leur liberté conſiſtoit à ne plus eſperer de pardon. En ſuitte dequoy, ne faiſant plus aucune entrepriſe mediocre, ny qui fuſt capable d'un repentir, ils s'empotterent juſques-là, que ce n'eſtoit plus qu'en vain qu'on leur propoſoit les commoditez de la paix, pour leur faire craindre l'incertitude des evenemens de la guerre. Et l'on franchit bienroſt les bornes de la moderation, qui s'obſerve ordinairement dans les diſcordes civiles ; puiſque l'on voyoit d'un coſté le deſir de la vengeance & celuy de la domination ſe produire inceſſamment ; & que de l'autre on trouvoit meſme du contentement dans les dangers, & quelque eſpece de gloire dans les miſeres. Or en ce temps, les Confederez ne rangeoient pas toutes leurs forces ſous une ſeule armée : mais la guette ſe faiſoit en divers endroits par de petites troupes ; & chaque nation avoit ſa ſoldateſque particuliere : mais cela fit bientoſt connoiſtre que la Republique eſtoit mal ordonnée, & qu'il s'y trouvoit un defaut manifeſte, en ce qu'au lieu d'eſtablir la puiſſance ſouveraine dans une ſeule ville, comme il ſe prattiquoit autrefois chez les Grecs, & chez les Romains, & comme il s'obſerve encore aujourd'huy dans les empires fleuriſſans, on avoit egalé les forces de l'Eſtat entre pluſieurs villes :

Le Duc d'Arſchot & quelques autres s'eſtant reconciliez avec le Roy, ſervent de joüet aux Eſpagnols.

Grand defaut en la Republique des Confederez.

1579. ce qui estoit cause que chacune ne songeant qu'à ses propres avantages, suivant l'humeur de ces nations, addonnée à l'acquisition & à la conservation des richesses, l'urilité commune recevoit à tort le nom d'utilité publique. On faisoit aussi beaucoup de difficulrez de donnet de l'argent : de sorte que les affaires des Belges eussent pris un tres-mauvais train, faute de solde, si le party contraire n'eust esprouvé le mesme inconvenient; tandis que les tresors de Philippe estoient employez dans le Portugal à faire la guerre, & à gagner l'affection des Grands. Car apres la perte de la bataille d'Afrique, le Roy Sebastien ne s'estant pû trouver, & Henry son successeur estant decedé, Antoine, qui sortoit d'une famille royale, avoit esté esleu Roy par les Portugais ennemis des Castillans, comme les peuples voisins sont ordinairemenr contraires les uns aux autres : mais Philippe pretendant aussi estre sorty du sang des Roys de ce païs, y avoit envoyé le Duc d'Albe avec une armée, afin qu'il soumist par la force ceux qui refuseroient de le recevoir volontairement. Enfin ce Monarque se rendit maistre du Portugal, par la valeur du mesme chef qui luy avoit fait perdre les Provinces Confederées: tant il est vray de dire que les royaumes se conquestent plus facilement. Et certes Philippe n'esprouva jamais de succés qui luy fust plus avantageux que celuy-cy : non seulement parce qu'il reduisoit toute l'Espagne sous la puissance d'un seul Prince; mais parce que les Portugais, ayant visité la plus grande partie de l'Ocean par leurs diverses navigations, portoient leur commerce, ou mesme leur domination, dans les plus fameuses Isles de la mer Arlantique, & sur les rivages des Indes & d'Ethiopie. Mais au contraire les Confedetez, qui pouvoient attendre leur repos de cette guerre de Portugal, receurent beaucoup de dommage de cet evenement; car outre qu'il augmentoit les forces de leurs ennemis, il privoit leurs citoyens du commerce d'Espagne, qui faisoit la meilleure partie de leurs commoditez: en effet, quoy que jusqu'icy les ports du royaume de Castille leur eussent esté ouverts; parce que hors des Païs-bas il n'y avoit aucune raison de guerre contre eux, neantmoins les mauvais offices qu'ils avoient à craindre de la part des Ecclesiastiques, les rigueurs de droit que les Roys exercent contre les estrangers, fussent ils mesmes leurs amis, & les detentions que l'on faisoit de leurs navires, les lassoient extremement : au lieu que les Portugais leur avoient promis de les exempter de tous ces inconveniens; & avoient desja donné ordre qu'ils ne fussent point engagez à plaider devant des juges suspects, ny embarassez en de longues procedures. Mais depuis que le Royaume de Castille & celuy de Portugal eurent esté unis ensemble, que la necessité de l'un cessa d'estre soulagée par le commerce de l'autre, & que ces deux diverses regions n'eurent plus qu'un mesme maistre, on commença à exercer des rapines sous de divers noms, pour tirer la meilleure partie du gain que faisoient les gens de marine : non pas à la verité que ces rigueurs fussent continuelles; mais on les exerçoit par de certains intervalles qui donnoient quelque relasche aux marchands, en sorte que leur humeur incessamment avide du gain, se laissant emporter par l'esperance d'un meilleur traittement, estoit cause de faire tousjours tomber quelque
1580. nouvelle proye entre les mains des autres. Cependant, quoy que dans les Païs-bas le manquement de solde excitast quelquefois des seditions dans tous les deux partis, neantmoins celuy des Espagnols appaisoit plus facilement les siennes, parce qu'au lieu de paye on accordoit aux soldats la liberté de piller impunément. Mais le Duc de Parme s'empara de quelques petites

Necessité des finances tant chez les Confederez que chez leurs ennemis.

Philippe se rend maistre du Portugal par le moyen du Duc d'Albe.

Ce qui apporte beaucoup de dommage aux Confederez.

petites villes du Hainault, où les Confederez avoient mis des garnisons; & prit par stratageme la ville de Courtray en Flandre. Le Comte de Hautepenne adjoûta à ces conquestes celle de Bréda; ayant premierement surpris la citadelle, & attaqué en suitte les lieux qui en estoient commandez. Quant à la Nouë, à qui l'on avoit donné la conduitte absoluë des troupes Confederées dans cette Province, il est vray qu'il chassa les ennemis hors de la ville de Nienove, & de quelques autres lieux de Flandre: mais ayant mis le siege devant un certain chasteau, il en fut chassé par un combat desavantageux, où il demeura prisonnier luy mesme: & quoy qu'environ ce temps deux Seigneurs illustres, Egmont & le Baron de Selles, eussent aussi esté faits prisonniers dans quelques villes qu'on avoit ostées aux Espagnols, neantmoins la Nouë se trouva en une telle estime chez ses ennemis mesmes, qu'ils ne le voulurent pas eschanger contre ces deux autres. Les Anglois qui combattoient pour les Belges, prirent par force la ville de Malines: mais leur avarice se monstra si profane dans la victoire, qu'ils ne pardonnerent pas mesme aux sepulcres; dont ils arracherent les marbres qui furent publiquement vendus en Angleterre. On avoit deliberé de surprendre encore plusieurs autres places: mais l'ennemy se trouvant le plus fort, fit perdre ces desseins, où l'indigence de ceux qu'on vouloit attaquer, ne donnoit pas lieu aux Belges d'esperer beaucoup de fruit de leurs victoires.

Le Duc de Parme cependant s'empare de quelques petites villes.

1581.

La Nouë chasse les ennemis de la ville de Nienove.

Egmont & Selles captifs.

La Nouë aussi captif.

Malines est pillée par les Anglois.

En ce temps-là Marguerite, Ducheſſe de Parme, vint trouver son fils à Namur, y ayant esté envoyée pour reprendre son ancien gouvernement, parce qu'on esperoit que son sexe la rendroit plus agreable aux Belges, comme l'experience de son âge sembloit la rendre plus capable de moyenner addroittement la paix. Mais ce Prince, qui s'estoit defait des vices de sa jeunesse, afin de ne travailler que pour la gloire, tesmoigna au contraire que le gouvernement avoit besoin d'un homme & de la force des armes; & que mesmes s'il estoit besoin de gagner l'affection du peuple ou celle des soldats, sa seule industrie suffiroit pour en venir à bout. L'un & l'autre estoit veritable: ce qui fut cause que le depart de cette Princesse estouffa les semences d'une emulation, qui n'eust pû s'exercer sans impieté.

Marguerite de Parme, estant venuë pour reprendre le gouvernement des Pais-bas, est renvoyée.

Mais dans la Frise & dans les lieux circonvoisins, il s'alluma une guerre presque toute particuliere, par l'inconstance de Renneberg: car il est vray que ce chef apres s'estre porté avec beaucoup de fidelité & de courage pour le party de la Noblesse, avoit souscrit à l'alliance d'Vtrecht: & mesmes parce que ceux de Groningen, principalement à cause de la haine qu'ils portoient aux païsans de leur voisinage, qui les avoient prevenus, refusoient de se joindre à ce traitré, il les avoit contraints, par un siege, de le recevoir & d'en jurer l'observation. Mais du depuis, ayant esté gagné par l'authorité de ses parens, qui s'estoient tous jettez dans le party Espagnol, pour faire naistre des sujets de dissension, il commença à permettre aux païsans d'alentour de Groningen de repousser les outrages de ses soldats; & aussi-tost que cette permission eut esté donnée à ces gens champestres, qui avoient esté tourmentez si long-temps, il se portent à la vengeance avec d'autant plus d'animosité qu'il s'agissoit de defendre le reste de leurs biens; mais le Prince d'Orange, ayant envoyé le Comte de Hohenlo contre cette multitude sans ordre & sans experience de la guerre, celuy-cy apres quelques combats, escarta facilement ces mutins. Et les Frisons mesmes commençant d'avoir la fidelité de leur Gouverneur pour suspecte, ayant attaqué, fort à propos, les citadelles qui luy restoient, les raserent à fleur de terre: davan-

La guerre s'allume dans la Frise par l'inconstance de Renneberg.

Les Frisons rasent les citadelles à fleur de terre.

1581. tage, sur le point qu'il incitoit à la revolte le païs d'Overyssel, & que le peuple à cause de ses divisions, commençoit à balancer, le Prince d'Orange y envoya des garnisons qui r'asseurerent toutes choses. Alors Renneberg, sans user davantage de dissimulation, mit la ville de Groningen, dont il estoit maistre, en la puissance des gens du Duc de Parme : au moyen dequoy les Espagnols, ayant commencé à passer dans les païs qui sont au delà du Rhin, y apporterent une guerre qui se signala par plusieurs defaites reciproques, & une misere qui a continué quinze ans durant. Les Confedetez resolurent premierement d'investir la ville avec peu de troupes, & donnerent cet ordre à Barthelemy Entes : celuy-cy avoit esté compagnon de Lumay la Marck, & apres qu'il eut amassé de grands butins par mer & par terre, s'estant flatté d'une trop grande esperance parmy les seditions, le succés de tous ses desseins fut prevenu par sa mort durant ce siege. Cependant, pour delivrer la ville assiegée, le Duc de Parme envoya Martin Schenck, lequel avoit autrefois combattu pour les Confederez, & qui s'y rangea encore du depuis, quand il vid qu'on ne luy accordoit pas les recompenses que sa defection luy avoit fait esperer. Mais il est vray qu'en la presente occasion il tendit au Duc de Parme un service extremement considerable : car par son courage, contre l'esperance des plus grands chefs, le siege fut levé, & les troupes du Comte de Hohenlo defaittes. Toutefois celuy-cy ayant assemblé d'autres troupes, & les ayant separées en divers corps, ne laissa pas de tenter derechef la fortune, pour tascher à restablir la puissance de son party vaincu, mais il fut encore defait par Renneberg ; lequel, n'ayant plus d'ennemy qui parust devant luy, se rendit maistre de plusieurs forts, tant sur les chemins que sur les rivieres : neantmoins apres avoit tourné toutes ses forces cinq mois entiers contre la ville de Stenwic dans le païs d'Overyssel, il fut enfin vaincu & chassé par les troupes des Confederez : & estant tombé malade, il finit sa vie dans les regrets d'avoir, avec la perte de sa reputation, hazardé parmy des evenemens incertains, une fortune bien establie & bien asseurée. Verdugo, Espagnol, luy succeda ; & gagna une bataille contre Norris, Anglois : mais au reste sa victoire ne luy profita pas beaucoup ; parce que l'automne avoit presque inondé toute la campagne : de sorte que la maladie & la faim chasserent ses troupes de ce païs. Il est vray pourtant que c'estoit un champ qui ouvroit au Duc de Parme une possession assez ample & assez digne d'estre cultivée, s'il eust sçeu user de tant de victoires qu'il y avoit acquises : mais tandis qu'il employoit ses forces ailleurs, ayant differé, trop long-temps, d'attaquer ceux qu'il pouvoit pour lors entierement assujettir, il leur donna moyen parmy leur mauvaise fortune de subsister jusqu'à une meilleure saison. Cependant il s'esleva quelques tumultes qui approcherent bien pres de la sedition, tant dans la Province de Brabant que dans celle d'Overyssel, par l'affection que portoit tousjours au Roy cette multitude de peuple qui suivoit les ceremonies de l'Eglise Romaine : ce qui fut cause que les images qui leur pouvoient encore tester, ayant esté ostées hors de la veuë publique, on ne leur permettoit pas mesme de vaquer aux exercices de leur Religion en privé, de crainte que cela ne leur donnast lieu de former quelque nouvelle ligue. Or comme la guerre s'estoit respanduë de tous costez, le nombre des defenseurs du party des Estats s'augmentoit autant que leurs tributs se diminuoient : &, ce qui estoit tres-fascheux, les soldats se portant à exercer des rapines qui leur estoient plus fructueuses que leurs payes, il arrivoit que les campagnes

Ceux d'Overyssel qui balançoient, sont r'asseurez.

Groningen se range sous le pouvoir du Roy.

On donne ordre à Entes de l'assieger.

Le courage de Martin Schenk fait lever le siege.

Renneberg meurt, apres avoir esté contraint de lever le siege de Stenwic.

Verdugo luy succede.

Dans les Provinces de Brabant & d'Overyssel on defend à ceux qui suivent la Religion Romaine, d'en exercer les ceremonies mesmes en privé.

pagnes qu'ils tourmentoient, ne pouvoient eſte delivrées de leurs mains ſans argent ; & que d'un autre coſté, il eſtoit impoſſible de trouver de l'argent, s'ils ne laiſſoient les campagnes en repos. Les villes meſmes commençoient desja à redoutet les garniſons : & davantage les Chefs ne ſe rendoient plus les maiſtres dans les armées par le moyen de l'ordre & de la diſcipline ; mais par la conformité de vices, qui ſe rencontroit entre eux & leurs ſoldats, en une ſaiſon où le luxe & la licence paſſoient pour des perfections militaires. Par ces inconveniens le gouvernement de pluſieurs commençant à devenir odieux aux citoyens, le Prince d'Orange, outre beaucoup de choſes neceſſaires qu'il avoir fait ordonner touchant l'adminiſtration de la juſtice & des finances, perſuada encore aux Eſtats, qu'à cauſe des accidens inopinez, qui arrivent en la guerre, & du trop lent ſecours que les aſſemblées des Eſtats y peuvent apporter ; il eſtoit à propos d'elire un Senat, qui pût reſoudre de luy meſme les affaires les plus importantes. Quand le Prince d'Orange eut eſtably ce nouvel ordre, voyant que toutes choſes panchoient vers luy par le lien de cette religion, que Philippe avoit condamnée : & que les plus puiſſans de ceux qui n'eſtoient pas de l'advis des autres, avoient pris party chez les ennemis, il commence à repreſenter aux Eſtats, que veritablement tous les Confederez avoient eu lieu de ſe ſervir du nom du Roy dans la guerre, tandis qu'il y avoit eu quelque eſperance de paix : mais enfin, pourſuivoit il, puiſqu'il ſe rend irreconciliable vers nous, comme vers des rebelles qu'il veut perdre, & qu'il eſt conſtant que tous ceux qui ont exercé quelque cruauté ou quelque injuſtice contre les Belges, ſe trouvent en reputation & en credit parmy les Eſpagnols, quel beſoin eſt il de ſouffrir davantage, que les peuples demeurent abuſez par le ſcrupule de leur ancien ſerment ? Car d'où viennent tant de broüilleries & tant de diſſenſions parmy eux, ſinon de ce que leur fidelité ſe trouve partagée entre le Prince & la patrie. Les ſages ne doivent pas ignorer que ç'a eſté par le conſentement du peuple & par ſa faveur, que les puiſſances des Potentats ont eſté premierement eſtablies ; que ſi elles ſont ſuperieures à chacun des citoyens en particulier, elles ſont infetieures à tous les citoyens en general ; & que quand le Prince prefere ſon propre deſir au ſoin de l'utilité publique, le jugement & la vengeance en appartiennent au peuple, c'eſt à dire à ſes Eſtats legitimement aſſemblez : & meſmes dans la pluſpart des royaumes d'aujourd'huy les Rois n'ont point d'autre droit en la ſouveraineté, que celuy qui leur a eſté transferé par les peuples ennuyez de la tyrannie, ou de l'incapacité des Rois precedens. Mais quelle nation peut ſe prevaloir de ces raiſons plus juſtement que celle des Belges ; qui ignorent le nom de Roy, & qui ſe gouvernent de telle ſorte envers leur Prince, qu'ils ne font jamais le ſerment de luy obeïr, qu'il n'ait auparavant fait celuy de conſerver leurs loix & leurs privileges ? Pour concluſion à tous ces diſcours, le Prince d'Orange adjoûtoit que le droit des gens a tousjours eſté tel, que, dans les obligations reciproques, le premier qui manque à ſa promeſſe, diſpenſe l'autre de tenir la ſienne : mais qu'enfin apres qu'on auroit quitté Philippe, il faudroit chercher un autre Prince : parce que les affaires Belgiques n'étoient pas telles, qu'il y eut moyen de les maintenir par leurs ſeules forces, contre la puiſſance d'Eſpagne ; & que jamais perſonne ne prenoit tant de ſoin du bien d'autruy que du ſien propre. Que l'on avoir beſoin d'un Prince, qui demeuraſt preſent dans les Païs-bas : & qui par un pouvoir legitime excitaſt les Belges au ſoin de leur ſalut ; dont ils ſe tendent negligens auſſi-

1581.

Le Prince d'Orange perſuade aux Eſtats d'elire un nouveau Senat.

Il leur perſuade auſſi de depoſſeder Philippe de la principauté des Païs-bas ;

& de la donner au Duc d'Anjou.

1581. toſt, que leurs maux s'adouciſſent : que neantmoins il ſeroit inutile, dans ce deſſein, de tourner ſes eſperances du coſté d'Alemagne : & qu'il n'en reſtoit plus aucune, ſi non d'offrir la principauté des Païs-bas à François de Valois Duc d'Anjou : que ce ne ſeroit pas une choſe peu conſiderable, ſi ce jeune Prince, eſtant ſi pres de parvenir à un ſouverain degré de fortune, commençoit par cette dignité les premieres demarches de ſon aggrandiſſement. Que cependant il ne manqueroit pas de recevoir toutes ſortes d'aſſiſtances, du coſté de la France dont il avoit le Roy pour frere : & que l'Angleterre l'aſſiſteroit auſſi ; puiſque depuis peu l'Eſpagnol avoit equippé une flotte qu'il eut employée contre cette iſle, ſi la guerre qu'il y vouloit porter, n'en eut eſté detournée, tant par une tempeſte qui l'avoit aſſaillie ſur mer, que par le beſoin que Philippe avoit eu de ſes gens, pour ſon entrepriſe de Portugal : & que le meſme Philippe encore preſentement fortifioit par ſon appuy la rebellion des Hibernois : joint que d'ailleurs les Anglois, qui avoient eſſayé de ſe rendre maiſtres de l'Amerique, ayant meſmes apporté juſqu'en Angleterre le butin qu'ils avoient fait dans ces païs ſur les Eſpagnols, ne donnoient pas une moindre occaſion à la naiſſance de la guerre. Ce conſeil ayant eſté donné de la ſorte, apres pluſieurs irreſolutions, on arreſta enfin de le ſuivre ; mais ce fut plus-toſt par la crainte, que l'on avoit des Eſpagnols, que par aucune affection qu'on eut pour le Duc d'Anjou. Ainſi les Eſtats Belgiques priverent Philippe de la puiſſance qu'il avoit poſſedée ſur leurs païs, pour en avoir violé les loix & les privileges : & ce fut ſous ce tiltre qu'on prononça la condemnation de ce Monarque ; contre lequel, pour dire le vray, il y avoit desja neuf ans qu'on faiſoit la guerre. Mais de ce jour ſeulement on ceſſa d'employer ſon nom & les marques de ſon authorité. Et l'on changea de telle ſorte les parolles du ſerment ſolemnel, que celuy à qui l'on donnoit auparavant le nom de Prince des Païs-bas, n'en eut plus d'autre que celuy de leur ennemy.

On prive Philippe de ſon pouvoir :

& on luy donne le nom d'ennemy.

Cette entrepriſe que les nations eſtrangeres excuſerent, comme ayant eſté faitte par neceſſité, & apres une infinité de prieres rejettées, ne manqua pas d'eſtre accuſée comme un crime par les Eſpagnols, qui ne ſe reſſouvenoient pas que leurs anceſtres dépoüillerent autrefois de la puiſſance ſouveraine un de leurs Rois, qui s'eſtoit fait haïr par ſa cruauté, & mirent en ſa place des ſucceſſeurs dont la race n'avoit point pris naiſſance d'un legitime mariage. Ce qui ſe peut remarquer icy, ſans qu'il ſoit beſoin d'alleguer que les François fourniſſent des exemples tres-anciens ſur ce ſujet ; qu'il s'en trouve de moins anciens chez les Anglois, & que chez les Danois & les Suedois on en a de tres-recens, dans tous leſquels on peut apprendre, que de temps en temps il y a eu des Rois qui ſe ſont veus depoſſedez par leurs propres peuples.

L'Archiduc Mathias eſt renvoyé avec honneur. L'Eſpagnol proſcrit le Prince d'Orange ; & invite les aſſaſſins à le mettre à mort.

L'Archiduc Mathias d'Auſtriche fut renvoyé avec des remercimens & des preſens : mais le Roy d'Eſpagne, apres une ſi grande entrepriſe, ne manqua pas incontinent d'en reconnoiſtre l'autheur : c'eſt pourquoy, jugeant que la vie d'un ſeul homme empeſchoit la felicité de ſon regne, il ne fit point de ſcrupule de le proſcrire ; quoy que la voye des armes luy fuſt ouverte : & pour convier les aſſaſſins à l'oſter du monde, il leur offroit par un edit qu'il fit publier, des honneurs & des richeſſes en abondance ; & meſme l'impunité des crimes qu'ils pourroient avoir commis auparavant. Contre cette nouvelle façon de proceder, le Prince d'Orange ſe defendit devant les Eſtats Belgiques, & devant les Princes Chreſtiens, par un manifeſte qu'il

Celuy-cy ſe defend par un manifeſte.

preſſa

dressa avec l'ayde d'un François nommé Pierre de Villiers, dont l'esprit tres-experimenté dans les affaires du barreau, s'estoit en suitte addonné à enseigner la religion, & avoit acquis, par ce moyen, la confidence intime du Prince d'Orange. Cet escrit & le precedent se rencontrent encore aujourd'huy : & comme ils furent tous deux conceus avec une pareille animosité, l'on voit qu'apres avoir traitté du fait dont il s'agissoit, l'un & l'autre s'emporte, sçavoir celuy des Espagnols à nommer le Prince d'Orange ingrat & rebelle, & l'autre à nommer la domination d'Espagne, cruelle & perfide : & tous deux, suivant la maniere d'agir de ceux qui s'entrequerellent, apres avoir usé de plusieurs narrations, tantost vrayes, tantost fausses, tombent enfin sur d'autres discours. Car premierement parce que le Prince d'Orange, apres s'estre separé d'avec sa femme, sortie de la maison de Saxe, & l'avoir repudiée pour des raisons approuvées par ses parens, avoit espousé la fille du Duc de Montpensier, elevée dans un Monastere de Religieuses, on ne manquoit pas de l'accuser sur ces deux articles : & d'autre part il reprochoit à Philippe de grands adulteres ; & que sa maison, apres avoir esté abbreuvée du sang de sa femme & de son fils, avoit esté ouverte à une niepce, qui venoit pour entrer en mariage avec son oncle ; car en effet, la femme que le Roy Philippe possedoit pour lors, estoit fille de l'Empereur Maximilien, qui l'avoit euë d'une sœur de Philippe : & le Pape ayant cassé cette alliance, tant par ses propres loix, comme plusieurs jugeoient, que par les loix divines, l'avoit en suitte confirmée par son authorité. Davantage, on n'oublioit pas à dire, que le mesme Maximilien cousin germain de Philippe, & pour lors son beau-pere, avoit autrefois esté empoisonné par Granvelle Ministre de celuy-cy. 1581.

Sommaire de l'un & de l'autre des deux escrits.

Enfin les Estats se mocquant de l'artifice de Philippe, qui taschoit, dans la revolte des Belges, d'attribuer à un seul homme la faute de tous, ne se contenterent pas d'honorer l'innocence du Prince d'Orange, par un tesmoignage public ; mais ils y adjoûterent une troupe de gardes tous vieux cavaliers, qu'ils choisirent pour veiller à la conservation de sa vie. l'Ambassade des Belges, par laquelle le Duc d'Anjou estoit invité de venir prendre en main l'administration de leurs Provinces, luy fut extremement agreable ; & pleur fort à la Reine sa Mere, laquelle, voyant ses fils poursuivre trop ardemment l'esperance de la souveraineté, avoit tousjours eu soin, pour flatter leur ambition, de leur procurer des dignitez estrangeres. Toutefois auparavant que l'on pût traitter des conditions du gouvernement des Belges, ils desiroient que le Roy s'obligast de secourir puissamment son frere : mais en ce point le succés ne respondit pas à leur esperance : car Henry donna seulement une declaration par laquelle il tesmoignoit, que comme il avoit tousjours esté porté pour l'aggrandissement de son frere, son intention estoit de l'appuyer & de le secourir luy & les Belges, qui se trouveroient sous sa domination : mais que pour mieux parvenir à ce dessein, il souhaittoit premierement une paix tranquille à son royaume, & toutes sortes de prosperitez à son frere. La neccessité presente contraignit les Estats de se contenter de parolles & d'esperances : & le Duc d'Anjou, pour acquerir de plus en plus l'affection des peuples du Païs-bas, ayant appris que la ville de Cambray, assiegée & pressée par les troupes ennemies, se trouvoit reduitte à l'extremité, s'y achemina incontinent avec une armée, pour la subsistence de laquelle la Reine Elisabeth luy avoit fourny de grandes sommes de deniers ; & ayant forcé les ennemis de lever le siege, il fut aussi-tost salüé Prince de la ville

Les Estats rendent un tesmoignage public de l'innocence du Prince d'Orange.

Le Duc d'Anjou est appellé à la principauté.

Le Roy de France son frere y consent, & promet de le secourir.

Il fait lever le siege de Cambray, & est salué Prince de la ville qu'il a delivrée.

1581. ville qu'il avoit delivrée. Neantmoins il ne porta pas ſes exploits plus avant: parce que ſes principales forces eſtoient compoſees des troupes de ceux qui s'eſtoient nouvellement mis ſous ſa protection; & qui s'eſtant volontairement rangez ſous ſes enſeignes & ſous les eſperances de ſa fortune, n'étoient pas pour demeurer long-temps à ſa ſuitte. La ville de Cambray eſt ſituée ſur les frontieres des Païs-bas, & eſt le ſiege d'un Archeveſque, auquel elle appartient en propre: mais les Empereurs d'Alemagne, & les Rois de France avoient ſouvent eſté en different, pour ſçavoir auquel des deux Princes la protection de cette ville devoit appartenir. Durant la guerre que les François avoient faitte en ces païs, ſous le regne de Charles, ils s'en eſtoient emparez: & ce Prince l'ayant retenuë ſous ſa puiſſance, y avoit fait baſtir une citadelle, dont enfin la garniſon ayant mis le Gouverneur priſonnier, s'eſtoit jointe au traitté de la paix de Gand. Mais la ville de Tournay en Flandre, ayant eſté quelque temps aſſiegée par le Duc de Parme, fut reduitte ſous ſon pouvoir: apres que la femme du Prince d'Eſpinoy, Gouverneur, eut fait voir, pour la defenſe de la ville en l'abſence de ſon mary, des marques d'un courage feminin pareil à celuy des plus grands hommes.

Tournay ſe rend au Duc de Parme.

ANNA-

ANNALES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE QVATRIESME.

SOMMAIRE.

Le Duc d'Anjou, apres avoir recherché inutilement le mariage d'Eliſabeth, accepte la principauté des Païs-bas. On luy preſcrit des loix. Mécontentement de la Nobleſſe Belgique; ſes raiſons. Merveilleuſe affection du peuple pour le Prince d'Orange. Il eſt pourſuivy par les attentats des Eſpagnols. Cependant le Duc de Parme prend Audenarde; le Duc d'Anjou, Aloſt; les gens du Duc de Parme, Lire; & Verdugo, Stenvic. On renvoye les troupes eſtrangeres au Duc de Parme: celles des Eſtats ſont auſſi extremement puiſſantes. Le Duc d'Anjou, ayant attendu vainement du ſecours de ſon frere, prend une reſolution horrible. Il s'empare, par force, de pluſieurs villes des Confederez. Ses gens ſont chaſſez de la ville de Bruges: mais ſur tout il tente malheureuſement la priſe de celle d'Anvers. Les Belges ſe trouvans choquez de ſon entrepriſe: on leur offre des effets de la clemence du Roy: toutefois le Prince d'Orange eſt d'advis qu'on ne doibt point quitter le Duc d'Anjou. Le Roy de France affectionne cette affaire. On travaille dans Dunquerque à quelque accommodement avec le Duc d'Anjou; lequel, apres pluſieurs plaintes, ſe retire en France. Prieres faittes par les Belges au Roy de France. Mort du Duc d'Anjou. Dunquerque vient en la puiſſance du Duc de Parme: & cette perte n'eſt pas encore capable d'aſſoupir les diſſenſions. Le Prince d'Orange ſe retire en Zelande: & cependant le Duc de Parme prend pluſieurs villes. Chaſtiment de Hegius, dont les impoſtures troublocent la Hollande. Le mariage de Truchſes eſt cauſe d'une nouvelle guerre. Ayant eſté chaſſé par ſes ennemis, il ſe refugie vers le Prince d'Orange. Taſſis prend la ville de Zutphen. Heremberg avec ſes fils ſe retire vers les Eſpagnols. Imbiſe & Chimay entreprennent de livrer la Flandre aux Eſpagnols. Le Duc de Parme ſe ſert de l'occaſion, qui luy eſt offerte. Le païs de Waes & pluſieurs petites villes ſe rendent à luy. Chimay range ſous l'obeiſſance des Eſpagnols la ville de Bruges; qui eſt ſuivie de pluſieurs autres petites villes. Ceux de Gand puniſſent Imbiſe du dernier ſupplice. Le Duc de Parme aſſiege l'Eſcault. Ceux d'Anvers élevent deux forts. Le Prince d'Orange eſt tué dans la ville de Delft. Ses affaires domeſtiques ſont embroüillées. Ses quatre mariages. Ses funerailles celebrées avec un tres-grand deuil. Son fils Maurice luy ſuccede, Hohenlo luy eſt donné pour lieutenant. Guillaume de Naſſau gouverneur de Friſe pacifie avec beaucoup de prudence les diſcordes des Friſons. Courageuſe perſeverance des Confederez. Le Duc de Parme pourſuit vivement le ſiege de l'Eſcaus par luy commencé. Il prend Tenermonde & Vilvorde. Les Gantois ſe rendent à luy. Dexterité de Richardot. On reſtablit la citadelle de Gand. Ceux d'Anvers emplorent le ſecours de leurs aſſociez. Les peuples voiſins laiſſent paſſer les occaſions de les ſecourir. Deplorable eſtat des Confederez. Le Roy de France & la Reine d'Angleterre les conſolent. Ils ſont en doute auquel des deux royaumes ils ſe doivent joindre. Ils preferent celuy de France; & en ſont refuſez.

LE Duc d'Anjou ayant fait un voyage en Angleterre, pour confirmer l'alliance de ce toyaume avec ſa nouvelle principauté, pleut tellement à la Reine, ſoit par ſa perſonne, ſoit à cauſe de ſa fortune où l'on voyoit lieu d'en eſperer une plus grande, que l'on commençoit desja à propoſer leur mariage ſous de certaines conditions, quoy que la religion y apportaſt quelque ſorte d'obſtacle. Le bruit qui courut de cette ſeconde alliance téjoüit infiniment les Belges; mais il fut vain: ſoit que l'on eut ſeulement feint ce deſſein pour 1581.

Le Duc d'Anjou negotie inutilement ſon mariage en Angleterre.

1582. donner une couverture à quelque ruse ; soit que le succés de cette negotiation eut esté empesché par les mécontentemens du Roy frere de ce Duc, ou mesme par la rememoré de ce jeune Prince, malheureuse en ce point, qu'il ne vouloit rien obtenir que par la voye des armes. Estant donc retourné aux Païs-bas avec un magnifique appareil, il prend en main l'administration de la principauté, sous le nom de Duc dans le Brabant, & dans la Flandre sous celuy de Comte, ce qui se fit avec toutes sortes de pompes & de ceremonies. Outre les anciennes loix du gouvernement, il luy en fut encore prescrit de nouvelles ; suivant le traitté fait auparavant à Bordeaux sur ce sujet : & entre autres conditions il fut arresté qu'une fois l'année on assembleroit les Estats des Provinces Confederées ; sans le consentement desquels on ne pourroit faire aucune paix avec les Espagnols, ny choisir aucun General des armées : & que quand les mesmes Estats le desireroient, tous les soldats estrangers seroient congediez. Que quand il s'agiroit de regler la Religion, ou de distribuer les garnisons estrangeres, chacune des nations Confederées donneroit son advis. Que les mesmes nommeroient trois des Gouverneurs qu'on leur donneroit : & si dans ce choix elles se trouvoient en different, que le Duc d'Anjou en donneroit la decision. Que deux François pourroient avoir seance dans le Senat : & que le choix des autres Senateurs appartiendroit au Senat, pour le present, & pour l'avenir au Prince ; lequel neantmoins n'en choisiroit point, que parmy le nombre de ceux, qui luy auroient esté nommez par les Belges, ausquels on donneroit aussi les premieres charges de la Cour. Pour les dépenses de la guerre, outre le domaine principal, on promit chaque année deux millions quatre cens mil florins : à la charge que s'il estoit besoin de faire une plus grande dépense, le fonds en seroit suppleé des deniers particuliers du Duc d'Anjou, ou de ceux du Roy son frere.

Estant retourné aux Païs-bas, il en accepte la principauté.

On luy prescrit des loix.

Les choses ayant esté reglées de la sorte, il y avoit quelque esperance que malgré la difference des religions, les uns & les autres s'accorderoient ensemble à l'avenir : & que ceux qui suivoient la Religion Romaine demeureroient fidelles au party à cause du Duc d'Anjou ; comme pareillement les Reformez, à cause du Prince d'Orange : & pour cet effet, on avoit permis aux premiers d'exercer leurs ceremonies dans Anvers, & non ailleurs, à la charge qu'ils presteroient serment au nouveau Prince aussi-bien que les autres Belges. On tesmoignoit donc publiquement toute sorte de joye, & le Duc ne se montroit pas negligent de faire paroistre au peuple de l'affabilité dans son visage, & de l'affection dans ses discours. Mais ceux d'entre les nobles qui restoient affectionnez au party de Philippe, se faschoient tacitement de voir qu'on eut placé sur le throne des Ducs de Bourgogne, un Prince sorty d'une nation, qui leur avoit esté si long-temps ennemie ; ils se plaignoient en secret qu'on avoit voulu changer de Prince, afin de mesler les Belges parmy les François, gens avec lesquels on ne pouvoit trouver de paix asseurée ; & contre qui l'on avoit eu la guerre depuis tant de siecles, qu'il estoit impossible que l'ancienne inimitié ne durast encore. Le menu peuple mesme avoit bien de la peine à bannir de sa memoire le scrupuleux souvenir de son ancien serment ; & l'obeïssance que l'on doibt porter au Prince legitime quel qu'il puisse estre. Entre les Reformez mesmes il s'en trouvoit aussi, qui apprehendoient que leur religion ne se corrompist parmy l'assistance qu'elle recevroit de ceux qui estoient d'une Religion contraire : & davantage les plus prudens apprehendoient le danger, que la discorde pour-

Mécontentement de la noblesse Belgique: ses raisons.

pourroit cauſer, & la cruauté qu'on éprouveroit de la part des François, s'il falloit qu'au lieu d'aſſociez ils devinſſent ennemis. Mais quand on vint à découvrir, que par un traitté ſecret il avoit eſté accordé, qu'encore que le Duc d'Anjou eut eſté receu Prince de tous les Belges, neantmoins pour ce qui regardoit les Hollandois & les Zelandois, il ne devoit avoir aucun droit de principauté ſur eux, hors celuy du nom, & cela pour un temps ſeulement, alors le Prince d'Orange, qui avoit eſté l'autheur de cet accord, eſtoit hautement accuſé d'avoir voulu prendre ſa part en la domination du Duc d'Anjou : & de s'eſtre reſervé dés le commencement de la guerre les Provinces les mieux fortifiées, pour les retenir ſous ſa puiſſance. En effet ſon nom ayant dés auparavant ſervy de tiltre & d'inſcription aux ordonnances & autres actes publics, dans la Hollande & dans la Zelande, il ne regiſſoit plus ces païs comme un ſimple Gouverneur, mais comme un Prince ſouverain : veu meſme que la pluſpart des habitans le nommoient desja Comte : & qu'il ne s'en falloit que fort peu de ſuffrages, qu'il ne fut publiquement admis en cette dignité : mais lors qu'en ce point il ſe preparoit à recueillir le fruit de ſes longs travaux, la mort, ainſi que nous raconterons cy-apres, arreſta le cours de ſes deſſeins. Au contraire, il eſtoit excuſé de quelques autres : leſquels ſe faſchant d'eſtre ſeuls aſſujettis aux François, reſmoignoient qu'ils euſſent mieux aymé obeïr à celuy-cy, & qu'il n'eſtoit point à blâmer dans ſon procedé ; puiſque ne ſe ſentant pas aſſez puiſſant de luy meſme, pour defendre tous les Belges à la fois, il avoit eu raiſon de prendre un aſſocié, pour en tirer quelque ſecours. Mais la grandeur de l'affection, que le peuple avoit pour luy, ſe reconnut principalement dans ſa maladie, quand il eut eſté bleſſé par un des aſſaſſins que le Roy d'Eſpagne avoit ſuſcité contre luy : car les habitans de la ville d'Anvers, où cette action avoit eſté commiſe, ſe rendoient dans les temples, pour y répandre leurs larmes & leurs plaintes ; implorant l'aſſiſtance du Ciel, avec autant d'ardeur que ſi l'on eut eſté en danger de perdre le pere commun de la patrie. Enfin la ſanté luy fut renduë pour lors : mais le reſte de ſes jours fut continuellement pourſuivy par les attentats des Eſpagnols : ſi bien que l'on ſurprit encore, & meſmes par pluſieurs fois, des meurtriers qui taſchoient de ravir la vie du Duc d'Anjou & la ſienne. 1582.

Merveilleuſe affection du peuple pour le Prince d'Orange.

Sa vie perſecutée par les attentats Eſpagnols.

Cependant, comme les troupes de ce Duc s'avançoient, le Duc de Parme mena ſon armée en Flandre, où il aſſaillit Audenarde, ville qui tire ſon origine des anciens Nerviens, leſquels occuperent autrefois tous les environs de la riviere de l'Eſcaut ; & apres un ſiege de trois mois il ſe rendit maiſtre de cette place, par le moyen de ſon artillerie : ce qui luy fut d'autant plus facile, que les habitans n'avoient pas voulu recevoir une garniſon capable de les defendre. De là ayant transporté ſon camp dans le voiſinage de Bruxelle, pour taſcher d'incommoder la ville, les vivres de la campagne ayant eſté conſumez, & les rigueurs de l'hyver ayant extremement abbattu le courage des ſoldats, il fut obligé de ſe retirer. Il ſe fit auſſi quelques attaques ſoudaines, qui eurent du ſuccés de part & d'autre : car le Duc d'Anjou prit la ville d'Aloſt, que l'ennemy avoit occupé : & les gens du Duc de Parme ſurprirent celle de Lire, par la laſcheté & perfidie de quelques uns de ſa garniſon : cette place eſtoit merveilleuſement commode pour la guerre à cauſe du voiſinage d'Anvers. Il ſe fit auſſi quelques combats legers, avec des avantages pareils : & pluſieurs Anglois deſerteurs de leurs troupes, furent mépriſez des Eſpagnols, vers leſquels ils s'eſtoient retirez : ce qui ſervit

Cependant le Duc de Parme prend Audenarde ;

le Duc d'Anjou Aloſt ; les gens du Duc de Parme, Lire.

1582. d'exemple aux autres, pour les rendre plus fidelles à leur party. Incontinent apres Verdugo inveſtit Lochem, petite ville de la Gueldre, voiſine de celle de Zutphen; & s'eſtoit propoſé de l'affamer: neantmoins il fut contraint de l'abandonner apres qu'on y eut fait entrer des vivres juſques à trois fois. Mais le meſme s'empara de la ville de Stenwic, contre laquelle on avoit fait ſi ſouvent des entrepriſes: & il vint à bout de la ſienne ſans aucun travail, ayant eſté favoriſé par les tenebres & par l'imprudence des habitans.

Verdugo ayant en vain attaqué la ville de Lochem, s'empare de celle de Stenwic.

Cependant Philippe, jugeant parce qu'il avoit en teſte le Duc d'Anjou, qu'il eſtoit beſoin d'employer beaucoup plus de ſoins & plus de forces qu'auparavant, avoit renvoyé au Duc de Parme les troupes Italiennes & Eſpagnoles; ſans que perſonne eut oſé ſe fier aſſez aux conditions du traitté d'Arras, pour contredire ce retour: car il avoit luy meſme allegué pour excuſe de ſon deſſein, que quand on avoit promis de mettre les ſoldats eſtrangers hors des Païs-bas, on avoit preſuppoſé, que toutes les Provinces obeïroient entierement: mais que ce point ayant manqué, le lien de l'obligation devoit eſtre ſans forces, puiſque ſa cauſe eſtoit ſans effet. La reveuë de ces troupes ayant eſté faitte, il ſe trouva qu'elles compoſoient ſoixante mille fantaſſins, & quatre mille hommes de cavalerie; (nombre qui eſt tousjours demeuré, ou qui a eſté meſme augmenté juſqu'à ce jour:) & l'on tient que leurs payes montoient par mois à plus de ſept cens mille florins, & que les autres dépenſes de la guerre alloient à la moitié de cette ſomme: de ſorte que dans les Païs-bas outre les tributs domeſtiques, Philippe n'envoyoit pas moins de deux millions de florins tous les ans: tant les Eſpagnols depenſent d'argent inutilement à faire la guerre contre les Belges. Et l'on croit que ceux là ſeuls qui avoient autrefois mal reüſſi dans les affaires des Païs-bas, & qui craignoient que d'autres ne reüſſiſſent mieux qu'eux, empeſcherent qu'on n'envoyaſt de plus grandes ſommes.

Philippe renvoye des ſoldats eſtrangers au Duc de Parme.

Leur nombre.

Les troupes des Eſtats ſont auſſi extremement puiſſantes.

D'un autre coſté les Eſtats, pour donner une reputation plus excellente à leur nouvelle principauté dans ſes commencemens, firent monter leur ſubſiſtance, pour chaque année, juſques à quatre millions de florins: au lieu des deux millions quatre cens mille qui eſtoient desja tout preſts: & cet argent ſervoit à payer les François, les Allemans, les Anglois, & les Eſcoſſois, qui marchoient ſous les drapeaux des Eſtats outre les Belges. Enfin les troupes des uns & des autres eſtoient puiſſantes: mais on retenoit la pluſpart des ſoldats dans les garniſons: de ſorte que comme il n'y avoit aucunes ſeparations de frontieres, & qu'on les avoit diſtribuez dans les places, ſelon que les avantures de la guerre en avoient donné ſujet, ils eſtoient tousjours preſts à s'entrechoquer. Iuſques là, le Duc d'Anjou avoit tousjours eſperé que ſon frere luy donneroit ſecours, pour ayder à renverſer cette Monarchie, contre laquelle les Rois de France avoient combattu pres de deux cens ans avec tant de differens ſuccés, qu'apres pluſieurs pertes d'hommes & de finances, & par le moyen de divers traittez, ils l'avoient renduë égale à la leur: mais quoy que la Reine Catharine de Medicis eut desja commencé à tenter la conqueſte du Portugal, neantmoins Henry n'oſoit ny ſe declarer ouvertement contre la domination d'Eſpagne, ny meſme eſſayer ſecrettement d'affoiblir une puiſſance, qui luy eſtoit ſi ſuſpecte. Car Philippe l'avoit desja prevenu, ayant à force d'argent achepté des eſprits mutins, pour ſe ſervir d'eux à troubler la tranquillité du royaume de France: ce trafic luy ayant eſté aſſez facile, puis qu'il avoit de ſi beaux moyens de donner, & que cette nation n'eſt que trop capable de broüiller gratuitement. Vne partie donc

Le Duc d'Anjou attend vainement du ſecours de ſon frere:

Raiſons pour leſquelles on ne luy en envoye point.

donc de ceux qui avoient esté gagnez par argent, laquelle avoit le plus de credit à la Cour, empeschoit ouvertement Henry d'employer ses armes ailleurs, que contre les ennemis de la Religion Romaine; & les autres, dont la trahison estoit encore plus subtile, sous l'apparence d'un plus prudent advis, soûtenoient qu'il n'estoit ny juste ny utile au Roy de despenser ses finances pour le service d'autruy; & pour maintenir un Estat dont la succession ne luy avoit point esté promise: mais qu'il estoit bien plus à propos de laisser les Belges & leur nouveau Prince dans leur indigence, jusqu'à ce que n'ayant plus de ressource, & se voyant reduits à l'extremité, ils se soûmissent volontairement à prendre des loix de luy; puisque cette puissance des Espagnols dans les Païs-bas, estant si voisine des François, seroit tousjours assez tost renversée, pourveu qu'elle ne le fut point pour d'autres que pour eux. 1582.

Outre ces raisons, Henry, de son propre mouvement, estoit assez porté à la rigueur contre le Duc d'Anjou: non que ce Prince l'eut offensé, mais parce qu'il avoit luy mesme offensé son frere, & que plus d'une fois, moins pour des crimes que pour des soupçons, il l'avoit retenu captif assez estroittement. 1583.

Cela fait prendre une resolution horrible au Duc d'Anjou.

Toutes ces choses donnerent lieu à ce jeune Prince de suivre un conseil horrible, plein de desespoir, & dont le succés fut extremement dommageable tant à luy qu'aux Confederez. Car comme il vint à considerer qu'il tomberoit facilement dans le mépris chez ces peuples, n'ayant pû leur apporter le secours qu'il leur avoit promis, & ne leur servant desja que d'un pesant fardeau, sous le vain tiltre d'une puissance inutile; puis qu'on voyoit non seulement les loix, mais encore l'authorité de plusieurs, le retenir dans de certaines bornes, insupportables à ceux qui semblent nez pour tegner, & qu'ayant demandé assez de fois, que l'on apportast quelque changement aux conditions de son traitté, il n'avoit pû l'obtenir; enfin se representant, qu'il ne commandoit que par emprunt, il se resolut de s'attribuer une puissance absoluë par le moyen de la force. Dans ce dessein, il donne charge à ses Chefs les plus affidez, & à leurs garnisons, de se saisir des meilleures places de Flandre, & se reserve la ville d'Anvers comme la capitale; où estoit mesme le Prince d'Orange, qu'il voyoit plus favorisé que luy: & auquel il sçavoit que, par une convention tacite, il devoit faire part de sa principauté: joint que les Deputez des Estats estoient aussi dans la mesme ville, & que tous ensemble estoient les plus grands obstacles que sa domination pût avoir.

Ses auteurs.

Il est vray-semblable qu'il fut poussé à cette entrepriſe non seulement par ceux, qui avoient une correspondance secrette avec l'ennemy, & dont la fidelité s'estoit laissé corrompre à force d'argent: mais encore par les François mesmes, qui s'estoient tousjours promis dans les Païs-bas le pillage des villes, ou quelque autre plus grande proye, & mesmes les charges & les dignitez de la Republique, dont neantmoins ils se voyoient exclus par les loix: & cette convoitise n'a pas esté particuliere aux seuls François; car tout autant de nations, que les Belges ont associées avec eux, sont tombées dans le mesme vice. Le dessein du Duc succeda dans les places où ses garnisons se trouverent les plus fortes; & les François prirent, en Flandre, Tenremonde, Vilvorde, Dixmude, & mesmes Dunquerque, ville maritime, dont la situation estoit extremement commode pour les convois de France.

Il s'empare de plusieurs villes.

Dans Bruges, les soldats qui y estoient desja en garnison, & ceux qui arriverent encore pour s'en saisir, furent abusez par une ruse des Magistrats extremement addroitte: car ceux-cy ayant conduit les mestres de camp dans le palais, comme si c'eut esté pour deliberer avec eux de quelque

Ses soldats sont chassez de Bruges.

1583. affaire de conſequence, ils les contraignirent auſſi-toſt de mander à leurs ſoldats, par des lettres eſcrittes de leur main, qu'ils fortifiſent incontinent de la ville : à quoy les troupes ſe reſolurent aiſément d'obeïr, dans la crainte qu'elles avoient du peuple qui s'eſtoit mis en armes. Mais dans la ville d'Anvers le danger fut beaucoup plus grand, & l'iſſuë du deſſein bien plus ſanglante ; quoy qu'auparavant il en eut paru quelque indice au Prince d'Orange & aux principaux officiers, & qu'ils y euſſent pourveu autant, que le deſir qu'ils avoient de diſſimuler leurs ſoupçons l'avoit pû permettre. Les troupes des Suiſſes & celles des François eſtoient arrivées : & les uns & les autres ſe promettoient qu'apres s'eſtre emparez, comme ils avoient fait fort à propos, du fort d'Eindhoven, & avoir mis les Eſpagnols en fuitte, ils pourtoient ſans difficulté ſe rendre maiſtres de la province du Brabant. Le Duc donc, accompagné de ſes gardes & de ſes domeſtiques, les alla trouver ſous les murailles, comme s'il eut eſté faire une reveuë ; & commanda incontinent qu'on miſt à mort les ſentinelles & qu'on ſe ſaiſit des portes, afin que le paſſage fut ouvert à ſon armée. Enfin il en eſtoit desja entré dixſept compagnies, qui couroient par les ruës comme victorieuſes, criant, vive la Meſſe, qui eſt un ſacrifice de la Religion Romaine, duquel ils avoient pris le nom pour ſignal de leur conſpiration. Mais à ce bruit inopiné les habitans s'eſtant levez de table, car de fortune ils disnoient pour lors, & ayant pris les armes promptement, ils commencerent à ſe preſenter au devant des ſoldats du Duc, pour les empeſcher de paſſer plus outre. Peu à peu les troupes bourgeoiſes ſe groſſirent : & s'eſtant jointes enſemble de toutes parts, avec un merveilleux courage & une parfaitte concorde, parce qu'il s'agiſſoit de defendre leurs familles & leurs biens, elles s'evertuerent de telle ſorte, qu'elles repouſſerent les François vers la meſme porte par laquelle ils eſtoient entrez. Ce fut en cet endroit principalement, qu'il ſe fit un horrible maſſacre : car comme le paſſage eſtoit aſſez eſtroit, ceux de dehors, qui taſchoient d'entrer dans la ville, empeſchoient la ſortie de ceux qui fuyoient, & les morts meſmes ne permettoient pas aux vivans de ſe ſauver. Alors le Duc reconnut la folie de ſon entrepriſe par ſon malheureux evenement : ſi bien que ſa conſcience & la honte de ſon crime le tendant interdit, joint qu'il ſe trouvoit en meſme temps dépourveu de toutes commoditez, il entraîne avec luy le plus de troupes qu'il peut : & parmy les dangers extremes dont ſa vie eſtoit menacée, & la faſcheuſe perte des ſiens, il prend la fuirte par le milieu d'une campagne pleine de marécages, & ſe retire enfin au delà de la riviere de Dile.

Sur tout il tenoit malheureuſement la priſe d'Anvers.

Le Duc d'Anjou s'enfuit avec ſes troupes.

Pluſieurs d'entre les Belges ſe trouvent offenſez de ſon entrepriſe.

Le Duc de Parme leur offre à tous des effets de la clemence du Roy.

Vne injure ſi inouye aigrit merveilleuſement le courage de pluſieurs d'entre les Confederez : qui dés auparavant ne vouloient pas trop de bien aux François : & le Duc de Parme ſecondé par les Belges, qui ſuivoient ſon party, ne manqua pas dans cette occaſion de repteſenter aux autres par pluſieurs lettres, le malheureux ſuccés de leur revolte, & les outrages qu'ils avoient éprouvez dans leur nouvelle principauté ; bien plus cruels que ceux qu'ils avoient taſché d'eviter en ſecoüant le joug de leur ancienne obeïſſance. Ce qui leur devoit apprendre qu'il n'y avoit point de plus doux commandement que celuy des Princes legitimes, & que ce n'eſtoit pas une choſe fort ſeure pour les peuples de ſe rebeller parmy tant de royaumes. Que neantmoins ſi apres une ſi faſcheuſe experience de cette verité, ils vouloient rentrer dans leur devoir, il leur promettoit toute ſorte d'effets de clemence de la part du Roy, & des conditions pareilles à celles des autres peuples.

Le

Le Prince d'Orange voyoit bien que les Eſpagnols taſcheroient de ſe ſervir d'une conjoncture ſi propre pour eux à renouër leur paix avec les Provinces ; & quoy que ſes conſeils euſſent ſi malheureuſement reüſſi, & que ce faſcheux ſuccés luy eut fait perdre l'affection principalement de tout le menu peuple des Provinces Confedetées, neantmoins lors qu'on luy demanda ſon advis, il s'excuſa premierement de tout ſon pouvoir contre ce que l'envie luy eut pû reprocher, & puis en ſuitte il declara hardiment que ſi les Belges euſſent pû gouverner leur Republique en bonne intelligence les uns avec les autres, c'eſtoit une choſe indubitable qu'ils euſſent fort bien fait de ne ſe pas ſoûmettre à un ſeul Prince, & meſme à un eſtranger : que neantmoins pour le preſent il ne s'agiſſoit pas de ſçavoir s'ils devoient abandonner celuy qui avoit commencé le premier à violer les droits publics, veu que les articles de leur traitté avoient amplement pourveu à ce point ; mais qu'il eſtoit beſoin ſeulement qu'ils conſideraſſent juſques où leurs forces pouvoient aller. Et puis qu'en effet ils avoient fort peu de ſoldats, & que le Duc d'Anjou ſe voyoit maiſtre de beaucoup de puiſſantes villes, il ne leur reſtoit plus que de reſoudre s'ils aymoient mieux, que ces places tombaſſent en la puiſſance des Eſpagnols qu'en la leur : & qu'apres tout, quoy que la Republique des Confederez eut ſujet de ſe plaindre & des Eſpagnols & des François, neantmoins il luy importoit extremement de choiſir avec lequel de ces deux peuples elle ſe devoit reconcilier pour l'avenir. Car la domination de ces premiers, qui s'eſtoit affermie par la longueur du temps, trouveroit touſjours aſſez de moyens d'opprimer la liberté publique : au lieu que ſi les autres vouloient derechef attenter contre un peuple, qui ſe ſeroit remis en bonne intelligence avec eux, ils ne trouveroient jamais perſonne qui les vouluſt ſeconder. Et qu'ainſi il eſtoit beaucoup plus utile d'éprouver de nouveau l'alliance des François ; puis qu'eſtant une fois tombez dans une faute dont ils avoient eſté punis, ils n'auroient jamais aſſez d'audace pour oſer encore commettre le meſme crime. Et que davantage il eſtoit juſte aux Confederez de ſe repreſenter à eux meſmes, par une reflexion favorable, que pour un outrage qu'ils venoient de recevoir du Duc d'Anjou, ils en avoient auſſi receu auparavant pluſieurs bons offices, puiſque l'année precedente on avoit veu par le ſecours de ce Prince leurs villes protegées, & l'effort de leurs ennemis renverſé : de ſorte qu'apres cette conſideration il leur ſeroit facile de renouër avec les François leur premiere concorde pour la guerre ; ſi le Duc vouloit ſe reſſouvenir de ſa faute, & ſi les Belges la vouloient oublier. Auſſi-toſt que cette harangue eut eſté finie, la pluſpart commencerent à excuſer l'imprudence d'un jeune courage, qui ſe ſentant ſorty d'un ſang royal, & ayant veu qu'on ne les careſſoit d'aucun teſmoignage d'obeïſſance, ny de reſpect, ou que meſmes les mépris de quelques uns alloient juſques à le deſobliger, ne s'eſtoit pas neantmoins porté à commettre des meurtres, ou à exercer des rapines : mais ſeulement à chercher quelque ſeureté pour ſa puiſſance, par un chemin que de mauvais conſeillers luy avoient malheureuſement enſeigné. Outre cela le Roy de France recommandoit ſon frere par des promeſſes & par des menaces couvertes : c'eſt pourquoy on commença à propoſer au Duc, qu'en rendant aux Confederez les villes qu'il tenoit ſous ſa puiſſance, il ſe retiraſt à Dunquerque ; où l'on envoyroit des perſonnes qui accommoderoient le reſte des differens. Enfin apres de longues deliberations, tandis que de ſa part il refuſe de rendre les villes, & que les Belges de leur coſté refuſent des vivres à ſes gens, dans l'appre-

1583.

Toutefois le Prince d'Orange eſt d'advis qu'on ne doibt point quitter le Duc d'Anjou.

Le Roy de France meſme prend cette affaire à cœur.

On travaille dans Dunquerque à quelque accommodement avec le Duc d'Anjou.

1582. prehenſion du menu peuple, qui conſervoit avec trop d'opiniaſtreté la memoire des perils recens, & qui n'eſtoit pas capable de conſiderer de plus grandes choſes; ny de ſonget aux precedens avantages; il fut reſolu que l'on envoyroit Biron General de l'armée Françoiſe, afin qu'il s'oppoſaſt aux eſſotts du Duc de Parme, lequel pour lors, apres avoir pris quelques villes du Brabant, ravageoit toute la Province: mais les armes de ce nouveau Chef n'eurent pas beaucoup de ſuccés, & la negotiation tiroit tousjours en longueur à cauſe de pluſieurs difficulrez: parce que le Duc d'Anjou ſe plaignoit le premier qu'on ne l'avoit appellé à la principauté, que pour luy en donner le nom ſans effet; puisque l'eſtat des finances publiques, & les plus grandes affaires luy avoient tousjours eſté cachées; ſans qu'on luy eut laiſſé le pouvoir de faire aucun bien à perſonne: & qu'ainſi il ne falloit pas s'eſtonner ſi à l'imitation de tant d'autres, qui apres avoir eſté invitez au gouvernement des Belges, avoient éprouvé mille faſcheux teſmoignages d'un changement d'affection pour eux de la part du peuple, il avoit eſſayé, mais non pas ſans beaucoup de repugnance, à ſe delivrer de la dépendance d'autruy. Entre ſes demandes, la principale eſtoit, qu'on ne luy refuſaſt pas une choſe, que les autres Princes avoient tousjours obtenuë: qui eſtoit, qu'outre le Conſeil public il eut dans ſa maiſon ſon Conſeil particulier: & cette couſtume que ſes officiers faiſoient valoir, eſtoit louée principalement par Iean Bodin ſon Chancelier, dont l'eſprit s'eſt aſſez fait connoiſtre par ſes eſcrits; mais apres tout, cet article eſtoit celuy pour lequel les Belges avoient le plus d'averſion. Les François à cette demande en adjoûtoient auſſi, par forme, quelques autres, en faveur de la Religion Romaine. Tandis que ces differens s'agitoient, le Duc ſe trouvoit presque enfermé dans Dunquerque, voyant qu'un nouvel ennuy ſe joignoit à ſes vieilles douleurs, & que les maladies commençoient à diminuer la grande quantité de monde, qui s'eſtoit jettée dans une ſi petite ville, il ſe retira en France: ſoit afin que le changement de lieu changeaſt ſa melancholie; ſoit (comme il eſt vray-ſemblable) que les mécontentemens, qui duroient encore entre ſon frere & luy, le conviaſſent d'aller chercher des occaſions pour rentrer en grace. Mais quoy qu'il en ſoit, ce depart n'eſtoit que pour un temps, & tant qu'il fut au monde, les Belges ne ceſſerent de luy envoyer des Ambaſſades, afin qu'il vint ſoûtenir leur republique preſte de tomber: & meſmes ils prioient inſtamment le Roy d'embraſſer ouvertement la cauſe de ſon frere: ou s'il ne le pouvoit, qu'il vouluſt au moins les aſſiſter d'hommes & d'argent, & fermer tous les paſſages des vivres de France à leurs ennemis; proteſtans que s'ils obtenoient cette grace, ils ne feindroient point de luy deferer la ſucceſſion de leur principauté ſous de meſmes loix que celles de ſes autres ſubjets. Et en telle ſorte que les Païs-bas retourneroient apres pluſieurs ſiecles ſous l'ancienne domination des Rois de France; pour compoſer un meſme corps avec le reſte de leur Royaume. Mais toutes ces negotiations ceſſerent, tant par les malheurs qui ſurvinrent, que par la mort du Duc d'Anjou: & ce Prince ſurvesquit à ſon honneur & à ſon deshonneur tout enſemble dixſept mois pour le plus. Les uns creurent qu'il avoit eſté mis hors du monde par les debauches; les autres par du poiſon, & quelques autres encore par une faſcherie d'eſprit. Mais l'iſſuë qu'il éprouva, luy a eſté commune presque avec tous ceux, qui devant luy, ou apres luy, ont voulu abuſer des occaſions que les malheurs des peuples affligez leur ont offertes. On fit ſes funerailles ſans y repreſenter aucune marque de la prin-

On envoye Biron pour s'oppoſer au Duc de Parme.

Le Duc d'Anjou fait pluſieurs plaintes.

Il ſe retire de Dunquerque en France.

Freres faittes par les Belges au Roy ſon frere.

Mort du Duc d'Anjou.

cipauté

cipauté qu'il avoit euë dans les Païs-bas, ny des exploits qu'il y avoit achevez : le tout ayant eſté donné au ſilence par le Roy ſon frere ; qui n'oſant choquer l'Eſpagnol dans une infinité d'occaſions importantes, apprehendoit meſmes de le choquer en des choſes frivoles. Des que le Duc d'Anjou avoit commencé à ſortir de Dunquerque, les troupes Françoiſes, qui avoient eſté laiſſées en garniſon dans la ville, apres avoir receu leurs monſtres, avoient commencé à s'eſcouler, ne ſe pouvant fier à des peuples qu'elles avoient offenſez ; de ſorte que le Duc de Parme donna ordre à quelques uns de ſes capitaines d'inveſtir, avec peu de monde cette ville depourveuë de ſoldats & de vaiſſeaux : & en ſuitte luy meſme vint avec une armée complette pour former un ſiege parfait. Biron avoit eu ordre de ſuivre l'ennemy, & le combattre : mais ceux de Gand, ſuivant la vieille haine qu'ils gardoient contre le Duc d'Anjou, & eſtant bien aiſes d'avoir un nouveau pretexte de ſe mutiner, refuſerent le paſſage aux François ; alleguant qu'il n'eſtoit pas raiſonnable qu'ils fuſſent obligez de ſe fier aux troupes de celuy qu'ils ne reconnoiſſoient plus ny pour Prince ny pour amy. Ce fut donc principalement par l'opiniaſtreté de ces gens là que la ville de Dunquerque tomba ſous la puiſſance des Eſpagnols : & depuis cette perte, les Confederez n'ont trouvé aucune aſſeurance proche de ces rivages : car c'eſt un lieu tellement depourveu de havres qu'on n'y ſçauroit qu'à peine rencontrer des abris pour les moindres barques : de ſorte que les pirates, qui s'y retirent, ont accouſtumé lors qu'ils voyent le temps commode, d'aller épier que les navires des Hollandois & des Zelandois ſe mettent ſur l'Ocean, pour aller peſcher ou trafiquer, & les guettant dans ce paſſage, où le voiſinage de l'Angleterre rend la mer plus eſtroitte, il les attaquent & les détrouſſent ; leur eſtant facile, apres avoir fait leur coup, de ſe ſauver en pleine mer, ſe trouvant aydez de la legereté de leurs brigantins, ou dans les guez prochains ayant à faire à de grands vaiſſeaux de guerre qui ne les y peuvent ſuivre. Mais apres tout, la perte ſignalée d'une telle place ne fut pas capable de flechir l'obſtination & les mutineries des Flamens, de ſorte que pour les contenter, il fallut congedier Biron avec ſon armée. Le Prince d'Orange avoit remontré à ces opiniaſtres, qu'ils trahiſſoient leur Republique, & la mettoient dans le hazard de tomber ſous la puiſſance d'un ennemy plein de courage & de bonheur ; mais apres tout il ne pût obtenir d'eux qu'ils ſe fiaſſent aux François : & luy meſme à cauſe de ceux-cy eſtoit tellement ſuſpect, que comme un jour dans la ville d'Anvers on eut fauſſement donné à entendre qu'il avoit introduit les François dans la citadelle, pour les rendre maiſtres de la ville, les habitans coururent incontinent aux armes : mais ce Prince, qui ne trouvoit rien de ſi eſtrange ny de ſi faſcheux, que de ſe voir redouté de ſes citoyens, ne pût ſupporter le changement qui ſe montroit dans leurs viſages : ny le ſilence ſoupçonneux qu'ils faiſoient paroiſtre devant luy, au lieu des acclamations pleines de réjouïſſance, qu'il avoit accouſtumé de recevoir de leur part : de ſorte qu'il abandonna cette ville, où il avoit fait ſon ſejour ordinaire ſix ans durant ; & ſe retira en Zelande comme au lieu le plus aſſeuré de ſa domination ; pour ſe delivrer de l'ingratitude qu'il éprouvoit de la part des ſiens ; & des trahiſons qu'il avoit à craindre de la part de ſes ennemis.

1583.

Dunquerque depourveuë de garniſon vient en la puiſſance du Duc de Parme :

& cette perte n'eſt pas encore capable d'aſſoupir les diſſenſions.

Le Prince d'Orange ſe retire en Zelande.

Mais le Duc de Parme, ayant trouvé dans cette abſence une occaſion d'accroiſtre ſes victoires, prit par compoſition la ville de Nieuport ſituée au coſté droit de Dunquerque ſur le meſme rivage : & davantage il prit, dans

Cependant le Duc de Parme prend pluſieurs villes.

1583. le païs qui eſt plus avant, la ville de Dixmude, celle de Furnes, & celle de Bergues ſainte Vinoc; de ſorte que les Flamens deteſtoient tousjours la guerre de plus en plus : mais la pluſpart d'entre eux conſervoient un ſi opiniaſtre ſouvenir de ce qui s'eſtoit paſſé ſous le Duc d'Anjou, que pluſtoſt que de recevoir les François, ils marchandoient de ſe donner aux Eſpagnols meſmes. Environ ce temps, un homme de bas lieu, nommé Hogius, entreprit de troubler la Hollande, par des diſcours & par des eſcrits aſſez pleins de hardieſſe : car ſans craindre de deshonorer ſa propre mere, il aſpiroit à la vaine gloire d'avoir eſté engendré par Charles le Quint, à cauſe de quelque reſſemblance de viſage qu'il avoit avec cet Empereur : & pour cette raiſon les Eſpagnols, luy ayant donné quelque eſperance que Philippe le reconnoiſtroit pour frere, il attiroit par ce moyen à l'obeïſſance de la maiſon d'Auſtriche, pluſieurs perſonnes qui n'eſtant pas ſatisfaites de l'Eſtat preſent de la republique, ſe portoient au deſir des nouveautez : mais cette conſpiration fut eſtouffée presque dés ſa naiſſance par le chaſtiment de ſon autheur, qui fut puny du dernier ſupplice. On commença auſſi une guerre dans l'Electorat de Cologne, laquelle prit ſon origine de ce que l'Archeveſché de cette ville avoit eſté transferé à Erneſt de Baviere; à cauſe du mariage de Truchſes Archeveſque precedent. Car celuy-cy eſtant devenu eſpris aveuglement de l'amour d'une fille de condition, n'avoit point fait de difficulté de l'eſpouſer : ce qui n'eſt pas permis aux Preſtres par les loix de l'Egliſe Romaine; quoy qu'elles tolerent facilement les actes d'impudicité hors le mariage. Il commença donc pour ſa premiere defenſe d'oppoſer les loix divines aux loix humaines : & pour le ſurplus, ne pouvant pas ſeul faire teſte à ſes ennemis, il avoit donné charge à Caſimir, & à Nuenare Comte de Meurs, qui avoient ſous leur commandement chacun une petite armée, d'eſſayer à conſerver les villes de ſa juriſdiction : mais ayant eſté dépoüillé de la pluſpart de ſes places, tant par les forces de ſon ennemy, que par la trahiſon de ſes propres ſujets, il fit alliance avec les Provinces Confederées, & ſe retira vers le Prince d'Orange : en ſuitte de quoy il ſe vengea du mieux, qu'il luy fut poſſible, par pluſieurs pillages qu'il exerça durant cette guerre, qu'il avoit renduë comme l'acceſſoire d'une plus grande. De quoy l'Eſpagnol ne fut point faſché; puis que cela luy ſervit d'un pretexte pour porter ſes armes ſur les frontieres d'Alemagne, qui avoient tousjours eſté l'ancienne retraitte des bannis du Païs-bas.

Hogius, troublant la Hollande par la hardieſſe de ſes menſonges, eſt puny du dernier ſupplice.

Le mariage de Truchſes, cauſe de la guerre de Cologne.

Ayant eſté chaſſé par ſes ennemis, il ſe refugie vers le Prince d'Orange.

La proſperité du Duc de Parme, dont les armes ſe fortifioient chaque jour, s'accreut encore en ce que Taſſis l'un de ſes Colonels luy gagna la ville de Zutphen; par un ſtratageme qu'il executa avec l'ayde d'un ſimple ſoldat qui eſtoit priſonnier entre ſes mains; apres cette priſe tous les païs qui ſont entre la riviere du Rhin & celle de l'Yſel, eſtoient travaillez par les courſes des Eſpagnols ſans qu'il fut poſſible de leur en fermer le paſſage; puisque meſmes la ville de Zutphen fut inutilement aſſiegée par les Confederez; qui s'opiniaſtrant dans des diſcordes continuelles, laiſſoient perir leurs forces & les occaſions de les employer. Cependant la pluſpart des grands de leur party voyant les affaires publiques deſeſperées, taſchoient d'y appliquer un remede particulier; en recherchant pour eux ſeul la faveur du Roy & le pardon des fautes paſſées; ce qu'ils ne pouvoient obtenir que par le moyen de quelque grande entrepriſe faitte au desavantage de leurs Aſſociez. Et ainſi Guillaume Comte de Heremberg, lequel ayant eſpouſé une ſœur du Prince d'Orange, avoit eſté compagnon de ſes premieres eſperan-

Taſſis prend la ville de Zutphen.

Les forces des Confederez periſſent par leur diſcorde.

ces

ces & de ſes premiers perils, ſe reſolut, par une legereté d'eſprit, de mettre entre les mains des victorieux le païs de Gueldres dont il eſtoit Gouverneur; mais ſa mauvaiſe intention fut preuenuë. Neantmoins ayant eſté laiſſé en liberté ſur ſa parolle, il ſe retira vers les ennemis : mais il n'adjoûta point d'autres forces à leur party que celles qu'ils pouvoient eſperer de la valeur de ſes fils; qui ſe laiſſerent attirer à ſa revolte apres avoir eu part à ſes dignitez, mais non pas à ſes crimes. On donna auſſi-toſt ſon gouvernement au Comte de Nuenare. Mais la province de Flandre eſtoit en un pitoyable eſtat : car le Duc de Parme aſſiegeoit Ipre; & ceux de Gand avoient rappellé Imbiſe, non pour autre raiſon que parce qu'il gardoit une vieille haine contre le Prince d'Orange & contre les François. Cet homme donc, ayant derechef obtenu la ſouveraine Magiſtrature de la ville, ébranloit merveilleuſement les eſprits de la populace, par le moyen de quelques harangueurs ſeditieux : & d'un autre coſté la ville de Bruges, voyant la guerre allumée dans la Flandre, avoit pris pour Gouverneur Charles, Prince de Chimay: il eſtoit fils du Duc d'Arſcot; & ayant quelquefois changé de party ſelon les occaſions, ſans neantmoins s'éloigner des intentions de ſon pere, dans ſes revoltes; il avoit auſſi teſmoigné quelque changement de religion : & cela avec d'autant plus de ſoin, que tout ce qu'il en faiſoit paroiſtre, n'eſtoit qu'une pure feinte : toutefois par cet artifice s'eſtant inſinué dans l'eſprit de ceux qui interpretoient au peuple les Eſcritures ſaintes, il abuſoit de la credulité de ces hommes peu ruſez : & par leur moyen il ſe rendoit recommandable aux affections de la populace. Cependant ny luy ny Imbiſe ne ceſſoient point de tenir ſecrettement des conferences avec des perſonnes de la Religion Romaine; quoy que publiquement on les viſt tous deux perſecuter ceux de cette ſecte, tantoſt en faiſant arreſter les uns priſonniers, & tantoſt en banniſſant les autres : de ſorte que par cette diſſimulation ils avoient ſi bien gagné l'eſprit de l'autre partie du peuple qui ſuivoit la religion Reformée, qu'il eut eſté impoſſible de concevoir aucun ſoupçon contre eux, ſans encourir la haine de tout le monde. Ce fut par ces moyens que ces deux hommes entreprirent ſeuls de livrer entre les mains de l'ennemy toute la province de Flandre, qui eſtoit encore fortifiée de tant de bonnes villes. Pour parvenir à ce but, & pour faire croire premierement qu'on n'avoit aucun beſoin de rappeller les François dans le païs, ils propoſoient une alliance du coſté de l'Alemagne; ou avec Truchſes ou avec Caſimir : ce qu'ils ne mettoient pas en avant pour aucune appatence qu'ils viſſent de faire reüſſir cette conjonction; mais ſeulement pour faire écouler le temps propre à remedier aux maux de la Republique, afin que quand la ſaiſon en ſeroit paſſée, il ne reſtaſt plus d'autre eſperance au peuple, que celle de ſe remettre entre les mains de ſes premiers maiſtres. Ainſi il arriva que ceux qui loüoient la paix, eurent premierement la liberté de parler; & qu'en ſuitte leurs parolles furent écoutées, & acquirent de l'authorité parmy le peuple. Mais ils avoient dreſſé leur batterie en telle ſorte, qu'ils propoſoient la paix au peuple, non pas comme ſi on l'eut dû faire avec le Duc de Parme, ou avec les Eſpagnols; mais comme ſi on l'euſt deu traitter ſeulement avec les villes du Païs-bas, qui s'eſtoient remiſes ſous l'ancienne domination de leur Prince : car cette propoſition ſembloit plus populaire; & pour la rendre encore plus plauſible, ils adjoûtoient que Philippe eſtoit rentré dans des ſentimens equitables; qu'il ſe contentoit, pour l'avenir, de la ſimple obeïſſance qu'il pouvoit exiger comme Prince : & que pour ce qui concernoit

1583.

Herembert Gouverneur de Gueldre, ſe retire vers les Eſpagnols & ſes fils avec luy.

Le Comte de Nuenare luy ſuccede.

Imbiſe eſt rappellé par les Gantois.

Chimay Gouverneur de Bruges.

Ces deux entreprennent de livrer la Flandre aux Eſpagnols.

1583. les choſes divines, il en laiſſoit le ſoin à Dieu ſeul. A ces diſcours on joignoit auſſi pluſieurs libelles qui couroient parmy le peuple ; & par leſquels on attaquoit rudement, tant les François, que ceux d'entre les Belges qui par la longueur d'une guerre, dont la partie eſtoit ſi inégale, faiſoient conſumer miſerablement les forces publiques & particulieres de tous les Païs-bas. On ſoûtenoit qu'il ne teſtoit plus aucune eſperance aux peuples de ſe pouvoir defendre d'eux meſmes ; ny d'entret en aucune alliance avec l'eſtranger : puis qu'on voyoit le plus puiſſant Roy de l'Europe les tenir presque enfermez par ſes armes & par ſes victoires continuelles : & que cela teſmoignoit manifeſtement que Dieu n'agreoit pas que l'on enſanglantaſt ſes ſacrifices ; ny que le libre exercice de la religion s'acquiſt par la violence & par les maſſacres. On remontroit que les premiers Chreſtiens avoient volontairement ſouffert la domination des Princes quoy que profanes, & meſmes en des temps qu'on les voyoit exercer contre eux toutes ſortes de cruautez : par ce qu'ils croyoient que cette ſouffrance eſtoit une neceſſité que Dieu leur avoit impoſée ; & que lors qu'il avoit voulu la finir, il n'avoit pas mis les armes entre les mains des peuples, mais il avoit changé ceux qui les regiſſoient. Que quand une fois l'adminiſtration ſouveraine de la paix & de la guerre a eſté miſe entre les mains du Prince, il ne reſte plus aux ſujets que la patience & les ſupplications : & que meſme la pieté ſe conſerve mieux parmy les oppreſſions, qui luy donnent lieu de ſe recueillir en ſoy meſme, qu'elle ne fait parmy les trop grandes libertez, qui ſont ſouvent cauſe qu'elle ſe telaſche. Que veritablement ſous Charles & ſous Philippe les ſupplices ont fait mourir pluſieurs perſonnes, mais que les armes en ont encore fait mourir davantage : & que les premiers ont eu ce bonheur de n'eſtre pas morts par leurs crimes, au lieu que parmy les guerres civiles ceux qui reçoivent la mort, & ceux qui la donnent, ſont également coupables. Que quoy que l'on s'imagine, ce n'a pas eſté l'intereſt de la religion qui a cauſé la guerre ; mais bien pluſtoſt l'ambition de quelques perſonnes, qui ont eſſayé par l'embraſement univerſel de leur païs, d'empeſcher la ruine particuliere de leurs familles.

Le Duc de Parme ſe ſert de l'occaſion.

Le Duc de Parme, qui n'eſtoit pas ignorant de toutes ces prattiques, preſſa l'occaſion de les faire reüſſir : & ayant elevé pluſieurs forts à l'entour d'Ipre, afin de n'avoir pas beſoin de tant de troupes pour continuer le ſiege de cette ville, il donna au Vicomte de Gand & à Montigny une armée à conduire vers les parties ſeptentrionales de la Flandre, afin que l'authorité de ces deux ſeigneurs Flamens fortifiaſt l'affection de ceux qui favoriſoient ſon party, & que ceux qui ne vouloient pas l'embraſſer, y fuſſent contraints malgré eux, quand ils verroient qu'on auroit fermé le paſſage à toutes les aſſiſtances qu'ils pouvoient eſperer. En cette derniere partie de la Flandre que la riviere de l'Eſcaut, n'ayant point encore eſté interrompuë dans ſon cours, ſepare de la province du Brabant, & qu'en ſuitte la meſme riviere, apres avoir eſté coupée par l'Iſle de Beveland, embraſſe, & diviſe d'avec la partie meridionale de Zelande, il ſe trouve une contrée, que l'on nomme le païs de Waes, laquelle eſtoit pour lors gouvernée par Steland, homme qui n'eſtoit pas plus affectionné au bien de ſa patrie, qu'Imbiſe ny que Chimay ; de ſorte que quand les deux Chefs du Duc de Parme furent arrivez en ce païs, ils s'en rendirent maiſtres par la trahiſon du Gouverneur : & s'emparetent pareillement des villes de Hulſt & d'Axelle ; comme auſſi d'un chaſteau nommé Rupelmonde, qui n'eſt pas peu celebre dans les anciennes

Le païs de Waes, & pluſieurs petites villes ſe rendent à luy.

hiſtoires

hiſtoires de Flandre. L'origine de ce nom vient d'une petite riviere appellée Rupelle, qui s'écoule dans celle de l'Eſcaut, en un endroit aſſez voiſin de la ville d'Anvers, laquelle eſt ſituée ſur l'autre rive du fleuve. La ville d'Aloſt, qui s'avance un peu davantage vers le cœur de la Flandre, fut pareillement miſe entre les mains des Eſpagnols, par ſa garniſon compoſée de ſoldats Anglois; auſquels il eſtoit deub quelques montres par les Flamans, qui n'avoient pas eſté beaucoup ſoigneux de les payer, quoy qu'ils ſe viſſent en un temps où tous leurs ſoldats eſtoient conviez à ſe rendre, tant par les forces de leur ennemy, que par la neceſſité d'argent où ils ſe trouvoient reduirs, & meſme par l'exemple de leurs voiſins. Mais au contraire, les Brabançons & les Zelandois ne manquerent pas de rompre les digues de la riviere de l'Eſcaut, pour la répandre dans la campagne; & de baſtir des forts au delà, tant pour defendre leurs rivages, que pour faire des courſes ſur ceux de l'ennemy. 1583.

Ceux du Brabant rompent les digues de l'Eſcaut, & inondent la campagne.

Cependant les Chefs du Duc de Parme, afin d'émouvoir des ſeditions dans les deux plus grandes villes de la Flandre, par la grandeur des maux qu'elles ſouffriroient, ſe camperent entre Gand & Bruges; & fermerent tous les paſſages qui pouvoient favoriſer la navigation des rivieres; afin de leur oſter le moyen d'avoir des vivres. Ce qui fut cauſe qu'en l'une & en l'autre de ces villes, les ſectateurs de la Religion Romaine, & ceux qui ſuivoient le party d'Eſpagne, comme le chemin le plus aſſeuré pour parvenir à la paix; ſoit qu'en effet leur ſentiment fut tel, ou qu'ils ſe ſerviſſent ſeulement de ce nom & de ce pretexte pour trahir leurs compatriotes, ne s'amuſoient plus à murmurer tout bas, ou à faire des aſſemblées ſecrettes; mais comme ils ſe voyoient les plus forts & les plus authoriſez chacun dans leur ville, ils s'efforçoient hautement, ſoit par les perſuaſions, ſoit par les menaces, d'attirer tout le reſte du peuple à leur devotion: ſi bien que dans Bruges principalement, les autres habitans leur ayant abandonné la place, ils demeurerent enfin les maiſtres. Et ce fut pour lors, que Chimay commença de faire éclatter ſon deſſein: toutefois quelques fideles Magiſtrats en ayant donné advis au Prince d'Orange, il donna ordre au Chef de la garniſon de l'arreſter priſonnier. Mais Chimay avoit desja gagné celuy-cy à force de preſens: & ſe ſervant de cette occaſion pour perſuader à la populace que les ennemis avoient dreſſé des embuſches contre luy & contre la ville meſme, il donna les charges & les dignitez publiques à ceux de ſa cabale, apres les avoir oſtées aux autres; & par l'aſſiſtance de ceux-cy il fit en ſorte que la ville fut enfin remiſe ſous la puiſſance du Roy, & ſous l'obeïſſance de l'Egliſe Romaine. La ville de Dam fut auſſi renduë à l'Eſpagnol, & avec elle cette Communauté franche, laquelle ayant eſté autrefois exemptée de la juriſdiction de Bruges, & de la pluſpart des impoſitions, qui ſe faiſoient ordinairement ſur les terres, fut, pour cette cauſe, nommée Franconar; & dans les aſſemblées des Eſtats de Flandre elle avoit touſjours poſſedé le privilege de pouvoir donner ſa voix, auſſi bien que les plus grandes villes de la Province. En ſuitte dequoy la ville d'Ipre, qui tient apres Gand & Bruges le troiſiéme rang entre les principales de Flandre, ne voulut pas balancer davantage entre les maux du ſiege qu'elle ſouffroit, & les offres qui luy eſtoient faittes d'une paix commune avec les autres. Ceux de Gand meſmes vinrent juſqu'à parlementer par des deputez, par une treve, & par des oſtages; toutefois la ville fut conſervée, par le trop peu de ſoin qu'Imbiſe teſmoigna de cacher ſa trahiſon: car pour obliger doublement les Eſpagnols, il avoit en- 1584.

Les gens du Duc de Parme ſe campent entre Gand & Bruges.

Chimay range ſous l'obeïſſance des Eſpagnols la ville de Bruges;

qui eſt ſuivie de pluſieurs autres.

1584. trepris ouvertement, & à la veuë d'un chacun, de leur livrer Tenermonde, petite ville, que Rihove son Gouverneur avoit tousjours courageusement defenduë sous l'authorité du Prince d'Orange : & parce qu'on s'opposoit à son mauvais dessein, il enferma les Magistrats de la ville dans le palais, se preparoit pour les assieger par le moyen d'une troupe de soldats, qu'il avoit pris entre ceux de la garnison : mais ces deux attentats si hardis choquerent tellement l'esprit de tous les habitans, qu'apres avoir esté convaincu de trahison, il fut enfin puny du dernier supplice. Exemple bien remarquable d'une ambition infortunée ! ce vieillard apres avoir exercé les premieres charges, & possedé les premieres dignitez de sa ville, avec l'affection de tout le peuple, qui s'estoit montrée si constante pour luy, se laissa enfin emporter, parmy les dissensions civiles, jusqu'à un tel excés, que la grandeur de ses crimes estouffa dans le cœur de ses citoyens tous les sentimens de pitié qu'ils eussent pû avoir pour luy. Le chef du party ayant esté mis à bas, encore que le tumulte ne laissast pas de durer, neantmoins ceux qui s'opposoient au dessein de faire la paix avec l'Espagnol, demeurerent les plus forts pour quelque temps : mais le Duc de Parme ayant presque enfermé la ville par le moyen des troupes, qu'il avoit mises à l'entour, se contenta de la laisser exposée à la faim & à ses discordes continuelles. Aussi avoit il conceu dans son esprit de bien plus grandes esperances, & un bien plus grand travail. Car voyant que ses troupes estoient lestes & fleurissantes, & que toutes les forces des Confederez se consumoient inutilement au siege de la ville de Zutphen ; il entreprit de se rendre maistre de l'Escaut, & de la ville d'Anvers, la plus renommée de toutes celles des Païs-bas ; laquelle estant située sur cette riviere, reçoit par son moyen les convois de la Zelande, & les distribuë à tout le reste du Brabant. Ainsi pour dire le vray, entre toutes les villes des Confederez, il n'y en avoit plus qu'une qui fust assaillie par les armes ; les autres estant seulement attaquées par la disette & par la crainte. Le Duc de Parme donc, ayant campé une partie de son armée au delà de la riviere, chassa premierement les navires Belgiques, que l'on y avoit mises pour la garder ; & couvrit, en suitte, l'une & l'autre rive d'artillerie & de soldats. Il est vray que dés auparavant ceux d'Anvers, voyant que toute la frontiere de Flandre, qui regarde leur païs, s'estoit renduë à leur ennemy, avoient pris soin, pour asseurer leur navigation, d'elever deux forts ; dont l'un estoit au dessus de leur ville proche du bourg de Lillo, & l'autre sur les limites de la Flandre, derriere Hulst, petite ville du païs de Vaes ; mais ce dernier, qui n'estoit pas encore achevé, fut assiegé & pris par les ennemis : toutefois l'autre fut defendu avec beaucoup de courage, & conservé apres plusieurs pertes des Espagnols, par Teligny, fils de la Nouë, imitateur des vertus d'un si excellent pere.

Les Gantois punissent Imbise du dernier supplice.

Le Duc de Parme assiege l'Escaut.

Ceux d'Anvers, pour asseurer leur navigation, elevent deux forts.

Mais lors que de toutes parts les malheurs estoient prests d'assaillir la Republique, ils furent poussez contre elle tout à coup par le trépas du Prince d'Orange ; qui survint en une saison extremement importune si l'on considere les Confederez, dont les affaires embarassées & presque abbatuës ne se pouvoient débroüiller, ny relever que par la prudence de ce Chef ; mais si nous ne considerons que luy mesme, on ne peut dire qu'il soit trop tost decedé ; puis qu'ayant attaché tres-estroittement sa fortune avec celle du peuple, il luy fut ravy en un temps que les malheurs de la Republique s'augmentoient tellement chaque jour, que depuis son decés on l'a veuë presque toute renversée & atterrée, tant par ses discordes intestines que par les victoi-

victoires continuelles de ſes ennemis; juſqu'à ce qu'enfin la bonne fortune des Confederez, & s'il faut ainſi dire, le Prince d'Orange meſme, ſe ſoient veus revivre en la perſonne de ſon fils. Cette mort arriva en la ville de Delft, par un coup de piſtolet que receut ce Prince, par la main de Balthazar Gerard, Bourguignon : lequel ayant eſté porté à cette entrepriſe ou par le zele qu'il avoit pour ſon party, ou par la recompenſe que l'Edit de proſcription avoit promiſe à ceux qui en viendroient à bout, ſe montra merveilleuſement ferme & aſſeuré, tant pour commettre cet attentat que pour en ſouffrir la punition. Auſſi ne manqua-t'il pas de gens qui le loüerent apres ſa mort : & toutefois lors que les partiſans d'Eſpagne demanderent qu'on leur permiſt de donner des teſmoignages d'une alegreſſe publique, leur adverſaire eſtant hors du monde, le Duc de Parme ſe montrant ſoigneux de ſa reputation, & de conſerver les droits de la guerre, fut honteux d'accorder cette permiſſion. Le Prince d'Orange en mourant avoit ſeulement addreſſé ces paroles vers le ciel; Seigneur, ayez pitié de voſtre peuple. C'eſt pourquoy ceux qui avoient eû une connoiſſance plus particuliere de ſon interieur, depuis qu'il eſtoit devenu vieux, ne firent aucune difficulté de croire que la diverſité des accidens, qu'il avoit eſprouvez depuis ſa jeuneſſe, juſqu'à l'âge de plus de cinquante ans qu'il avoit arteints, ne l'euſt rendu capable de concevoir une veritable pieté, auſſi bien que de ſupporter patiemment la viciſſitude des choſes humaines : & ſur tout depuis qu'ayant entrepris la defenſe d'une cauſe pleine d'envie & de difficultez, il s'eſtoit veu continuellement perſecuté, tantoſt par les armes & par les inimitiez de ceux qui eſtoient plus puiſſants que luy, tantoſt par les reproches & par la mediſance de ſes pareils, & meſme bien ſouvent par les crieries & par les mécontentemens du peuple. De ſorte que l'on peut à bon droit dire de luy, que comme il a touſjours fait voir une fermeté de corps que le travail n'avoit jamais affoiblie, il a de meſme fait voir une grandeur de courage, que ny la proſperité, ny la mauvaiſe fortune n'ont jamais ébranlée. Et je croy qu'il eſt à propos que pour produire un exemple de peu de convoitiſe, & de peu de bonheur, je remarque icy que le Prince d'Orange n'a jamais acquis autre choſe dans les guerres civiles que la gloire d'une ſage conduitte; & que loin d'y avoir augmenté les biens de ſa maiſon, qu'il avoit touſjours volontairement employez pour l'avancement du bien public, il laiſſa apres ſa mort ſes affaires domeſtiques extremement embroüillées, entre les mains de pluſieurs enfans, qu'il avoit eus de quatre divers mariages. Sa premiere femme, ſortie de la maiſon d'Egmont, eſtoit Comteſſe de Buren & de Lerdam : & il eut d'elle Philippe, ſon fils aiſné, que l'on emmena captif en Eſpagne; & Marie qui fut mariée au Comte de Hohenlo. De ſa ſeconde femme, qui eſtoit fille du Duc de Saxe, Electeur de l'Empire, il eut Maurice & ſa ſœur. En troiſieſme nopces il avoit pris une femme dans la maiſon de Bourbon, de laquelle il n'eut aucuns fils, mais il en eut pluſieurs filles, qui furent toutes puiſſamment pourveuës ſoit en France, ſoit en Alemagne. Enfin ſa derniere femme qui le vid mourir entre ſes bras, eſtoit fille de Gaſpard de Colligny, autrefois Admiral de France, & chef du party des Reformez; & celle-cy fut mere de Henry Frederic. Au reſte les peuples Confederez, dans la celebration des funerailles du Prince d'Orange, teſmoignerent le plus grand deüil dont on ait jamais entendu parler; & leur affliction alloit presque juſques au deſeſpoir; mais ils receurent une conſolation dans leur triſteſſe, en ce que le Prince Maurice, qui pour lors eſtudioit en Phi-

1584.

Le Prince d'Orange eſt tué dans la ville de Delft.

Priere pieuſe qu'il fit en mourant.

Il laiſſe ſes affaires domeſtiques extremement embroüillées.

Ses quatre mariages.

Ses funerailles celebrées avec un grand deuil.

1584. Philosophie à Leyden, se trouva capable, par les excellentes inclinations qu'il tesmoignoit pour la vertu, d'estre appellé à l'administration des affaires publiques en la place de son pere, dans le desir qui portoit les peuples à reconnoistre par cette voye les bienfaits dont ils se sentoient redevables envers l'autheur de leur liberté. Le Prince d'Orange, dans le partage de ses biens, luy avoit assigné entre autres possessions celle de Flissingue; place que sa situation tend invincible, & celle de Vere; qui sont deux villes de Zelande, qu'il avoit achettées de ceux qui les tenoient sous le tiltre de Marquisat, & lesquels en cette qualité avoient le premier rang en l'assemblée des Estats de cette Province : outre que ces deux villes avoient aussi receu le droit de suffrage au mesme rang que celles de Middelbourg, Ziericzee, Goese, & Tole; les privileges de leur Abbé, qui avoit accoustumé de donner la premiere voix, demeurant abolis. Mais parce qu'on cherchoit chez les estrangers à qui donner la souveraine administration de toutes les Provinces en general, on donna seulement à ce jeune Prince le gouvernement de Hollande & de Zelande; donr la Lieutenance fut connée au Comte de Hohenlo, qui s'estoit rendu celebre par plusieurs beaux faits d'armes. Et afin d'honorer de plus en plus cette illustre famille; & que la Republique se rendist aussi plus recommandable envers la Noblesse estrangere, on mit le gouvernement de la Frise entre les mains de Guillaume, fils de Iean, Comte de Nassau, qui avoit desja esté employé en ces quartiers là par le defunt Prince d'Orange son oncle. Il est vray qu'il se trouva dans cette Province des personnes, qui vouloient qu'on preferast ceux de leur païs dans la possession de cette charge; se montrant, en ce point, jaloux de leur liberté, trop à contre-temps, & en une saison où ils n'estoient pas seulement capables de la souffrir, puis qu'ils raschoient de la ruiner par des dissensions intestines. Mais la principale cause de leur discorde procedoit de ce que d'un costé le siege de la justice souveraine, estably sous les Ducs de Bourgogne, voulant faire passer l'ancienne coustume pour une loy, pretendoit que la direction des affaires luy appartenoit principalement; & d'autre part les Deputez des Estats de Frise, qui composoient comme un Senat nouvellement estably dans le païs, tant par l'advis du Prince d'Orange, que par l'exemple des peuples voisins, s'opposoient à la pretension des juges; qui ne representoient que le corps de bourgeois de chaque ville, au lieu que les autres representoient celuy des Gentilshommes possedans des fiefs dans le païs. Enfin ces deux puissances estoient sur le point de s'entrechoquer : & Verdugo, l'un des chefs Espagnols, qui n'estoit pas homme à laisser passer ces sortes de conjonctures si favorables à son party, se trouvant proche des lieux avec une armée fleurissante, employoit en mesme temps la crainte & l'esperance pour gagner le peuple; en luy faisant feste de la clemence du Roy, que les villes desja reconcilées avoient mise en une haute reputation : mais Guillaume de Nassau, par sa moderation, estant demeuré comme mediateur entre ces deux partis qui avoient divisé le peuple, fit en sorte d'empescher les premiers & les plus rudes efforts de leur discorde : & cependant, pour s'opposer aussi aux ennemis, s'estant rendu present de tous costez sur les frontietes de sa Province, il leur osta toute sorte d'occasions, hors qu'ils exercerent quelque pillage dans la campagne. Et ainsi estant resté assez de loisir au peuple pour en venir à quelques propositions d'accommodement, & pour choisir des arbitres de part & d'autre, il fut enfin arresté que le devoir des Deputez des Estats consisteroit principalement à faire executer les ordon-

Son fils Maurice luy succede.

Portion qui luy est laissée en la succession de son Pere.

Hohenlo luy est donné pour Lieutenant en la Hollande & en la Zelande.

On donne le gouvernement de Frise à Guillaume de Nassau.

Discordes des Frisons;

pacifiées par Guillaume de Nassau.

ordonnances des assemblées & à regler les affaires journalieres de la Republique : & que d'autre part la charge du siege de justice s'employetoit à decider souverainement les differens en matiere civile, apres que les juges inferieurs en auroient premierement pris connoissance ; & que pour les matieres criminelles ils en connoistroient directement & en dernier ressort, selon qu'il s'estoit autrefois practiqué du temps des Ducs de Bourgogne. Que les mesmes juges souverains, comme moins sujets aux cabales que le reste du peuple, regleroient l'election des officiers de ville, avec l'assistance & l'advis du Gouverneur : excepté toutefois que les habitans de Leuvarden & de Franeker, se voulurent reserver le droit d'élire eux mesmes leurs Magistrats. Ces petites villes, qui n'estoient autrefois que des villages, divisez en trois pais que l'on nommoit Ostergoa, Westergoa, & Septfotests, s'estoient attribué le droit de suffrage avec les autres ; & la guerre ayant du depuis confirmé & accreu leur authorité, cela fut cause que dans cette derniere assemblée des Deputez elles obtinrent la troisiesme part en l'administration des affaires ; neantmoins, apres tout, ces differens ne furent pas si bien terminez, que quelquefois les vieilles inimitiez ne se renouvellassent, & sur tout lors qu'il s'agissoit d'imposer de nouveaux subsides. Mais dans ces occasions le Gouverneur pouvoit empescher que la pluralité des voix ne prevalust contre son intention : & il s'estoit reservé ce privilege suivant l'usage des nations voisines ; chez lesquelles les Princes avoient anciennement introduit cette coustume, avec assez de prudence, pour ce qui concernoit leur interest ; mais non pas sans danger pour la liberté du peuple, laquelle a tousjours beaucoup à craindre, si la puissance que ce droit donne n'est temperée par une grande prudence, & par une affection pour le bien public extremement genereuse. 1584.

Courageuse perseverance des Confederez.

Au reste, je croy qu'il sera bien difficile de n'admirer pas le courage & la resolution des Confederez dans toute l'histoire de leurs guerres ; mais principalement en cet endroit, lors que l'on considerera que ny l'infidelité de leurs associez qui les abandonnoient de toutes parts, ny la quantité des imposts que les victoires continuelles de leurs ennemis les avoient obligez d'augmenter si souvent, ny mesmes la mort du Prince d'Orange leur chef ne les pûrent faire resoudre à rechercher leur ennemy d'aucun accommodement ; dans l'opinion qu'ils avoient que l'amorce de ce nom de paix ne taschoit qu'à les attirer sous la servitude. Toutefois le Duc de Parme ne laissoit pas de les t'appellet au repentir, & à leur ancienne obeïssance, comme si jusqu'icy il eust moins fait la guerre contre eux que contre le Prince d'Orange ; lequel ayant esté le seul autheur de leur revolte, s'estoit veu frappé à mort par un coup de la vengeance divine. Mais enfin quand ce Duc vid que l'on rejettoit constamment toutes ses propositions, jugeant que ce seroit son plus court d'achever le siege de la riviere de l'Escaut, comme il l'avoit desja commencé, il fait bastir des forts sur les digues du Brabant, & les ouvre en quelques endroits, où il luy sembla à propos d'inonder les campagnes voisines. En suitte, ayant abandonné le siege du fort de Lillo, qu'il avoit quelque temps poursuivy assez inutilement, il fait incontinent marcher ou plustost voler son armée vers Tenermonde, ville située en ce quartier de la Flandre, pour lequel les Comtes de cette Province ne rendoient anciennement aucun hommage ; ny aux Empereurs, ny aux Roys de France : & apres qu'il eut fait escouler les eaux qui environnoient les murailles de la ville, il obligea les soldats, qui perdoient par ce moyen leur

Le Duc de Parme poursuit vivement le siege de l'Escaut par luy commencé.

Il prend Tenermonde.

1584. meilleur tempart, de trâitret de leur reddition. Cet exploit achevé, il envoya ſon armée au delà de l'Eſcaut, pour rompre le commerce que la ville
& Vilvorde. de Bruxelle avoit avec celle d'Anvers, & cependant il prit Vilvorde petite ville ſituée entre cette riviere & celle du Sinne. Environ ce temps, les Gantois qui voyoient les armes de Hollande employées trop loin d'eux, & n'en eſperoient plus aucun ſecours, ſe reſolurent de prevenir par un prompt ac-
Les Gantois ſe rendent à luy. cord la neceſſité qui menaçoit leur ville : & ils furent induits à ſuivre cette voye par l'entremiſe de Champigny, lequel ayant eſté par eux meſmes arreſté priſonnier, & du depuis remis en liberté ſur ſa parolle, pouvoit ſeurement exercer la charge de Deputé. Mais l'on a pareillement eu en grande
Dexterité de Richardot. eſtime la dexterité dont Richardot ſe ſçeut ſervir dans cette negotiation : car en propoſant les conditions de la paix, quoy qu'il euſt eu charge de rejetter l'exercice de la nouvelle Religion, il garda cet article ſous le ſilence, juſqu'à ce qu'il euſt entierement porté les habitans à faire la paix, afin que quand chacun s'y ſeroit reſolu, il n'y euſt plus aucune apparence ny aucune ſeureté de s'en dédire. On loüe encore une autre ſubtilité dont il s'adviſa, en reſervant au Duc de Parme la punition de ſix des habitans tels qu'il voudroit choiſir : car cet artifice fut infiniment utile ; en ce que tous les bourgeois enſemble, craignant chacun pour ſoy, furent obligez de rechercher
On reſtablit la citadelle de Gand. leur grace par toutes ſortes de ſoumiſſions. Mais le Duc de Parme ſe reſſouvenant du paſſé & craignant pour l'avenir, ne manqua pas de reſtablir une citadelle dans la ville, pour pouvoir delà en avant retenir en bride l'inſolence de ce peuple : apres quoy, ſe voyant maiſtre de toute la Flandre, à la reſerve de deux villes maritimes, Oſtende & l'Ecluſe ; il entreprit pour favoriſer la conduitte des convois & des troupes de guerre, qui luy venoient de ces quartiers là, de faire tirer un canal juſqu'à l'endroit du rivage où il
Ceux d'Anvers implorent le ſecours de leurs aſſociez. avoit campé ſon armée. Cependant, les Magiſtrats & les officiers d'Anvers, entre les mains deſquels le ſoin de la ville avoit eſté mis, commencerent à rechercher le ſecours de leurs aſſociez, à impoſer de nouveaux ſubſides, enfin à lever de la ſoldateſque & dans les Païs-bas & dans l'Angleterre meſme. Auſſi ce fut la ſeule choſe dont ils eurent touſjours abondance durant leur ſiege : car outre qu'il y avoit prés de quatre vingt compagnies de ſoldats deſtinées pour defendre la ville, il y avoit encore ſeize regiments,
On ne ſçait à qui rendre obeïſſance. qui gardoient la campagne & la Province : mais par la trop grande quantité des Commandans l'obeïſſance demeuroit en incertitude : parce que le Senat, les Magiſtrats, les Centeniers de la populace, & les Chefs de la milice partageoient la puiſſance ſouveraine, & deſchiroient, s'il faut ainſi dire, le gouvernement de la ville. Mais on ſouffroit encore de plus faſcheux inconveniens, en ce que les inondations & les autres entrepriſes pareilles, qui euſſent pû profiter au public, eſtoient ſouvent empeſchées par la conſide-
Les peuples voiſins laiſſent paſſer les occaſions de les ſecourir. ration de quelques intereſts particuliers. Et meſmes les peuples voiſins, à qui le ſalut de leur ville nourriciere devoit eſtre auſſi cher que le leur propre, s'attendant les uns aux autres, laiſſerent eſcoulet le temps de la ſecourir lorſque le ſiege des ennemis n'eſtoit pas encore bien eſtably ; & puis lors qu'ils la virent reduitte à l'extremité, ils ſe reſolurent hors de ſaiſon de hazarder leurs biens & leurs vies inutilement. Mais ſur tout l'eſperance que les Belges avoient miſe en l'aſſiſtance des eſtrangers trompa extremement leurs deſſeins : car ils eſtoient arrivez juſqu'à ce point de miſere, qu'ils cherchoient à ſe ranger ſous la ſujettion des Souverains, & n'y eſtoient pas meſme receus ; quoy que les forces du Roy d'Eſpagne, qui s'eſtoient ſi mer-

veil-

veilleusement accreuës en peu de temps, deussent donner beaucoup de crainte aux Princes voisins; & principalement lors qu'il auroit domté les peuples Confederez, & que ses armes ne seroient plus occupées contre ses propres sujets. Cependant ceux-cy n'avoient plus avec eux un Prince d'Orange, qui par sa constance les rendist capables de supporter leurs pertes; & qui apres tant de malheurs leur fist encore esperer une meilleure fortune. Car veritablement il avoit tousjours esté courtois & populaire: mais en telle sorte que la liberté ny la dignité des personnes n'avoient jamais pû l'obliger à la flatterie: & il ne s'espargnoit point à descouvrir & reprendre les vices d'un chacun, estant de sa part exempt de toute tache d'avarice. De sorte que cette seule consideration le rendant admirable, & son âge, sa noblesse, & son experience, le rendant agreable au peuple, il n'y avoit personne qui ne l'eust en veneration: la pluspart estant portez à ce devoir par leur propre jugement, & quelques-uns par coustume & pour suivre l'exemple des autres. Si bien que quand cette reste fut à bas, l'obeïssance du peuple tomba avec elle: en telle sorte qu'il n'y avoit plus moyen de restablir la crainte ny le respect; sinon par l'appuy de quelque puissance estrangere: car l'authorité des Grands du païs ne possedant aucun éclat extraordinaire, & ayant mesme esté affoiblie par tant de pertes & de malheurs qu'ils avoient depuis peu esprouvez; non seulement la populace commençoit à les mespriser; mais le soldat mesme n'avoit plus de soin d'observer leurs ordres: & d'ailleurs il ne s'en trouvoit point parmy eux qui fussent pourveus de cette vieille experience, que le Prince d'Orange avoit tousjours fait paroistre; ce qui ouvroit un beau chemin au Duc de Parme, pour attirer les peuples dans cette servitude, qu'il couvroit du tiltre de reconciliation. 1584.

Deplorable estat des Confederez.

Pour ces raisons les Estats jugerent, qu'il estoit à propos de prevenir le desespoir du peuple: & comme presque en mesme temps le Roy de France & la Reyne d'Angleterre envoyerent vers eux pour partager leurs regrets, & pour les consoler tant de la perte de leur chef, que des autres infortunes qui leur estoient arrivées, ceux-cy en tirerent cette consequence assez vray-semblable; que si ces Princes voisins avoient quelquefois abandonné les Confederez à leur propre courage & à la puissance de leurs armes, ne les jugeant pas avoir besoin d'une autre assistance, maintenant, qu'ils les voyoient dans les dangers & dans la neccessité d'un fidele secours, ils ne manqueroient pas de leur en donner. Mais apres tout les Provinces estoient en doute auquel des deux Royaumes elles devoient demander un Prince: car chacun sçavoit qu'autrefois la domination des François s'estoit renduë extremement odieuse en Italie; & celle des Anglois dans la France & dans la Irlande: qu'à la verité ceux-cy mesnagent les facultez du peuple, & n'en exigent pas beaucoup de tributs: mais qu'aussi les autres sont bien plus soigneux d'observer les loix, & donnent à la souveraineté des bornes bien plus estroittes: que veritablement chez les François les mœurs sont corrompuës par l'avarice, & que le service qu'ils rendent à leur païs, couste bien cher: mais que d'ailleurs chez les Anglois le droit de choisir leurs soldats, ou de regir ceux qui se sont mis en leur protection, est extremement rigoureux; & que quelque remede que les precaurions d'un traitté puissent apporter contre ce mal, elles n'empeschent pas qu'il ne se glisse peu à peu par l'usage & par l'exemple. Que veritablement la Religion des Provinces estoit commune avec celle d'Angleterre, au lieu que chez les François on s'efforçoit par toutes sortes de cruautez & de perfidies, de

Le Roy de France & la Reyne d'Angleterre les consolent.

Ils sont en doute auquel des deux Royaumes ils se doivent joindre.

1584. l'arracher ou de l'abbattre : mais qu'en recompense la famille des Bourbons, qui avoit tousjours appuyé cette profession, estoit dans l'esperance de succeder à la couronne ; au lieu que chez les Anglois la succession Royale estoit douteuse ; & que parmy ceux qui se la promettoient, la Reyne d'Escosse, attachée d'interest avec l'Espagne & avec le Pape, n'estoit pas la derniere sur les rangs. Que les forces de France estoient grandes & presque pareilles à celles d'Espagne : & que celles d'Angleterre estoient moindres ; mais maritimes. C'est ainsi qu'on mettoit dans la balance, de part & d'autre, les considerations du present & de l'avenir : mais enfin la France fut preferée par l'advis mesme des Anglois, qui se confessant les plus foibles, n'offroient rien autre chose que quelque secours d'argent, & mesme apres avoir receu des gages. Ainsi donc la necessité des Belges surmonta dans leurs esprits l'ancienne inimitié, qu'ils avoient tesmoignée contre les François, & que l'action du Duc d'Anjou avoit renouvellee : mais cette conjoncture descouvrit un grand point, & fit voir que les Confederez pouvoient se soûmettre à l'obeïssance d'un maistre ; mais non pas à celle du Roy d'Espagne : car les conditions qu'ils demandoient à Henry estoient bien moindres que celles qu'ils avoient prescrittes à son frere : & leurs Deputez de peur de le mécontenter, declarerent des l'abbord leurs ordres les plus secrets ; & en retrancherent mesme toutes les choses qui pouvoient paroistre odieuses, & tesmoigner un trop grand amour pour la liberté ; telles qu'estoient par exemple celles-cy : qu'il fust en la puissance des Estats de s'assembler sans la permission du Roy : que les Belges seuls eussent rang dans le Senat : que les Gouverneurs & les Magistrats fussent choisis entre les personnes qu'ils auroient nommées : & que l'on n'admist dans les dignitez que ceux qui suivroient la Religion publiquement receuë dans leur païs : il est vray neantmoins qu'il y avoit quelques Provinces qui n'avoient pas consenty, qu'on se relaschast sur ses articles.

Ils preferent celuy de France.

Mais apres que toutes ces choses eurent esté agitées, par une negotiation bien plus lente que la necessité des affaires ne le desiroit, il arriva enfin, non moins contre l'intention du Roy que contre celle du peuple Belgique, que quoy que l'Espagnol fust presque également redoutable à l'un & à l'autre, neantmoins il ne leur fut pas possible de s'unir ensemble, ny d'asseurer leurs interests & leur puissance par un secours reciproque. Henry tesmoigna qu'il estoit extremement joyeux de l'honneur qu'on luy offroit, & qu'il eust esté bien content de l'accepter ; mais que les seditions intestines de son Royaume ne le luy permettoient pas. En effet comme la maison de Lorraine possedoit desja dans la France un pouvoir assez capable de donner de la jalousie à l'Estat, Philippe qui apprehendoit que les forces d'Espagne ne se diminuassent, & principalement en cette saison, avoit fait en sorte d'elever les principaux de cette famille à de hautes esperances, par les assistances secrettes qu'il leur donnoit. Ceux-cy donc, apres avoir tramé une conjuration, se vantoient de maintenir la Religion Romaine, d'exterminer ceux qui la choquoient, de diminuer les imposts, & de produire enfin toutes sortes d'autres effets capables d'acquerir la bienveillance du peuple : & comme le Roy eut manifestement tesmoigné qu'il les craignoit, ils commencerent à le mespriser avec autant plus d'insolence, qu'il montroit de facilité à leur accorder toutes choses. Mais sur tout depuis qu'on vid qu'il estoit sans enfans, que son frere estoit mort, que parmy les Princes de son sang Charles de Bourbon demeuroit comme hors de rang, tant à cause de sa vieillesse

Toutefois, à cause des discordes intestines, ils sont esconduits.

que

que du degré qu'il tenoit dans l'Egliſe; & que le reſte de ſa famille avant eſté excommunié par le Pape, il ſembloit que la ſucceſſion royale fuſt incertaine, les autres commencerent à ſe declarer plus ouvertement, & à mettre adroittement ſur le tapis que leur famille ſortoit de Charlemagne; dont la race ayant autrefois eſté dépoüillée de ſes droits, le Royaume avoit eſté occupé par Hugues Capet & par ſes deſcendans l'eſpace de plus de ſix ſiecles. 1584.

Ce fut donc par l'ambition de ceux-cy, que Henry donnant l'eſperance de la paix pour couverture au peu de courage qu'il avoit d'entreprendre, ſe laiſſa long-temps ſolliciter & pouſſer de coſté & d'autre, juſqu'à ce que les diſſenſions de ſon Royaume ayant eſclatté & paſſé en une revolte manifeſte, il apprit, mais trop tard, qu'à force de ceder à l'audace il l'avoit renduë encore plus hardie. Et ces nouveaux obſtacles furent tellement capables de luy faire peur, que les Confederez ne pûrent pas meſme obtenir de luy un ſecours, qui ſe pouvoit cacher ſous le nom de la Reyne Catherine de Medicis, ſa mere, ou ſous celuy du Roy de Navarre; ny que pour reduire l'ennemy à quelque neceſſité, on luy fermaſt le paſſage des frontieres de France.

ANNALES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE CINQVIESME.

SOMMAIRE.

Les Confederez ont recours à Elisabeth. Le Duc de Parme assiege la ville d'Anvers & la prend, apres celle de Bruxelle & de Malines. Il restablit la citadelle. Le Comte de Hohenlo ayant vainement essayé de s'emparer de Bolduc, Nimegue & Doesbourg se rendent aux Espagnols. Elisabeth refuse la principauté des Confederez : mais elle leur promet du secours. Le Comte de Leicestre en est le Capitaine general. La Reyne n'approuve pas les honneurs excessifs que les Confederez rendent au Comte. Il aspire à la principauté des Provinces unies, & blamant les Estats en plusieurs choses, taschе d'emouvoir la populace contre eux. Il met des bornes à la navigation : & condamne les champs des Provinces ennemies à demeurer en friche & en desert. Hemert rend la ville de Grave au Duc de Parme : Venloo suit la mesme fortune. Le Comte Maurice prend Axelle. Schenk fortifie Graveweerd. La ville de Nuys, ayant esté prise, avec quelques autres, par le Comte de Nuenare, s'entre sous l'obeissance du Duc de Parme. Le Comte de Leicestre est presse d'une infinité de plaintes. Il se faschе de voir que les Confederez s'attribuent la connoissance de la pluspart des affaires. Il attire à son party les interpretes de la saincte Escriture ; & l'affection de la populace. Il se promet beaucoup d'assistance des garnisons Angloises, & de Sonnoy. Prudente dissimulation du Comte Maurice. Le Comte de Leicestre va en Angleterre. On offre de nouveau la principauté à Elisabeth : mais en vain. Le Comte de Leicestre retient long-temps en Angleterre ceux qu'on y avoit envoyez pour se plaindre de luy. Zutphen & la forteresse voisine de cette place sont livrez au Duc de Parme par quelques Anglois perfides. En l'absence du Comte de Leicestre le souverain commandement des armées est donné au Comte Maurice. On apporte du temperament à l'Edit qui concernoit le transport des marchandises. Les Confederez s'accroissent des ruines du Brabant & de la Flandre. Le Comte de Hohenlo, ayant defait celuy de Haultepenne, s'empare de Crevecœur. Le Duc de Parme prend le port de l'Escluse : & le Comte de Leicestre, estant de retour, impute aux Estats la faute de cette perte. Elisabeth a de l'inclination pour la paix. Les Estats respondent aux accusations du Comte de Leicestre. Il taschе de s'emparer par force de la pluspart des villes : mais dans Leyden ceux de sa cabale ayant esté punis de mort, il s'en retourne en Angleterre, où il meurt ; apres avoir renoncé à la principauté des Confederez. Schenk prend la ville de Bonne. On prepare une puissante flotte en Espagne, pour subjuguer l'Angleterre : mais Philippe fait semer des propositions de paix, afin de tenir son dessein couvert. Elisabeth combat ses ruses par d'autres pareilles. L'arrivée de la flotte fait cesser toutes les dissimulations. Les soldats des Provinces unies se mutinent faute de paye. Abregé des considerations qui peuvent faire connoistre par quel moyen les Confederez, apres tant de pertes ont peu resister derechef à la puissance des Espagnols. Estat des frontieres de la Republique confederée. Comparaison de ses forces & des mœurs de ses habitans avec celles des ennemis.

1584. *Les Confederez ayant esté conduits en France, ont recours à Elisabeth.*

APres la perte faitte en France d'un temps si long, & dont mesme les moindres momens estoient d'un si grand poids, on eut recours à la Reyne Elisabeth ; laquelle veritablement se rendit assez difficile, à cause principalement, qu'on ne la venoit implorer que la seconde : & la negotiation de son alliance fut encore tirée en longueur ; jusqu'à ce que beaucoup de puissantes villes, faute de secours, eussent abandonné le party de la Republique. Cependant les vaif-

Cependant plusieurs puissantes villes abandonnent leur party.

vaisseaux de Hollande chargez de munitions, malgré les armes & les machines d'Espagne, qui occupoient la riviere de l'Escaut, ne laissoient pas, quand le vent estoit favorable, de passer jusques dans la ville d'Anvers; où ils menerent une telle abondance de vivres, que par la lesine que les Magistrats prattiquerent hors de saison, il fut rapporté que le bled pourroit suffire si long-temps qu'on voudroit. Le Duc de Parme, qui avoit beaucoup moins de troupes que les assiegez, ne pouvoit pas espeter de les vaincre que par famine en leur ostant le passage des vivres: mais l'extreme largeur dont la riviere s'estend au dessous de la ville à cause des diverses embouchûres, & la profondeur du flux de l'Ocean qui se pousse jusques là, luy faisoient apprehender que son dessein de fermer le fleuve ne fust inutile: neantmoins parce que pour assieger la ville, il ne s'offroit point d'autre moyen, il se resolut d'y employer son soin & sa diligence, & de donner quelque chose à la fortune, qui ne luy fut jamais si favorable qu'en cette rencontre. Car comme les Confederez s'imaginoient, que la nature s'opposoit à l'execution de cette entreprise, ils negligerent les occasions d'empescher les ouvrages des assiegeans, de sorte qu'ils en rendirent le succés aisé, pour l'avoir jugé impossible. On commença premierement à estressir le fleuve, en y jettant aux deux bords une grande quantité de materiaux entre Ordam & Calloo, qui estoit l'endroit le moins large, en suitte de quoy le milieu de la riviere fut remply de vaisseaux que l'on attacha ensemble, & que l'on couvrit à la maniere d'un pont afin de leur en donner l'usage aussi-bien que l'apparence. On adjoûta des forts sur le rivage avec des navires de guerre pour la defense des ouvriers: & sur le fleuve, tant devant que derriere, on ordonna des batteaux avec des poutres qui s'avançoient de front: afin que cela pût arrester les machines qu'on voudroit pousser contre ce pont, pour en empescher la continuation. Et il n'y a point de doute qu'auparavant que l'ouvrage eut esté achevé, on le pouvoit troubler par beaucoup d'empeschemens qui eussent reüssi: mais les Espagnols se montterent plus diligens à edifier que les Belges ne le furent à détruire: & ceux-cy donnerent l'hyver tout entier au Duc de Parme, dont les soins assidus estoient encore excitez par une nouvelle gratification, qu'il avoit depuis peu receuë de Philippe, lequel luy avoit tendu dans son Duché de Parme la citadelle de Plaisance; qui avoit tousjours esté occupée auparavant par une garnison Espagnole: si bien qu'à l'entrée du printemps il fut plus facile d'admiret, que de ruiner ce grand edifice, puis qu'il avoit receu sa derniere perfection; & qu'outre cela l'artilerie & les machines plantées de costé & d'autre sur les rivages, empeschoient qu'on ne le pût attaquer. Toutesfois on avoit preparé pour ce dessein, formé trop tard, des vaisseaux pleins de feux d'artifices de pierres, & de toutes les autres choses nuisibles qu'on avoit pû y enfermer: mais parce que d'une part le signal, concerté entre les assiegez & ceux qui les devoient secourir, fut donné à contre temps; & que d'autre part les executeurs de cette entreprise suivoient assez mal les ordres qu'on leur avoit prescrits; il arriva que tous ces grands appareils n'eurent aucun effet contre le pont. Ainsi la riviere de l'Escaut demeurant fermée, il ne restoit plus de voye pour mener des vivres aux assiegez; sinon en faisant passer des navires sur la campagne, que la riviere de l'Escaut avoit fort à propos inondée; mais la levée de Caudestein, lieu où les troupeaux du Brabant avoient accoustumé auparavant de paistre en seureté, empeschoit maintenant cette navigation, parce que les ennemis s'en estoient emparez, & y avoient basty plusieurs forts; les

1584.

Lesine de ceux d'Anvers prattiquée hors de saison.

Diligence du Duc de Parme pour combatre ceux d'Anvers par la faim:

ses ouvrages.

Negligence de ceux d'Anvers à les ruiner.

La citadelle de Plaisance est rendue au Duc de Parme.

1585.

1585. les assiegez ayant manqué de les prevenir. Neantmoins ceux-cy ayant envoyé de leurs gens pour se joindre à ceux de Zelande, n'avoient pas laissé d'attaquer cette levée, & s'en estoient presque rendus les maistres : mais malgré leur valeur, l'artillerie des ennemis les incommoda si fort, & éclaircit tellement leur nombre, qu'ils furent contraints de se retirer. Cette defaitte estouffa les dernieres esperances de la ville d'Anvers ; & ses habitans, qui estoient accoustumez au commerce, voyant que le passage de toute sorte de secours leur estoit fermé, ne peurent souffrir davantage la necessité de vivres qui commençoit à les attaquer. Et parce qu'auparavant la mesme incommodité, secondée par l'effort de quelques broüillons, avoit porté la ville de Bruxelle & celle de Malines à se rendre au Duc de Parme, & que leur fortune avoit esté extremement rude, en ce qu'apres la perte de leurs privileges, ils avoient esté obligez de se remettre du reste à la discretion du Roy, pour en recevoir des conditions telles qu'il luy plairoit ; ceux d'Anvers, auparavant que de se voir reduits à l'exttemité, se hasterent, durant cet espace de temps, d'achetter la clemence du Duc de Parme ; lequel se hastant aussi luy mesme de prendre possession de la gloire que la reputation de ce siege luy avoit acquise ; & afin que l'exemple de sa douceur pût inciter les autres villes à se remettre entre ses mains ; accorda à celle-cy plusieurs conditions assez favorables : excepté que l'on obligeoit les nouveaux religionnaires d'en sortir apres quatre ans, qui leur estoient donnez pour mettre ordre à leurs affaires. Le Roy d'Espagne avoit envoyé au Duc de Parme le collier de la Toison d'or, pour marque honorable de sa victoire ; mais ce victorieux ne s'en voulut parer, pour la premiere fois, que sur ce porir qui avoit esté le principal instrument de sa conqueste ; & duquel la reputation s'estoit renduë si memorable à toure la posterité. Incontinent apres, pour asseurer sa puissance dans la ville d'Anvers, il y restablit l'ancienne citadelle, que les habitans, dans le soin de conserver leur liberté, avoient abbattuë du costé qui regarde la ville.

Apres avoir tenté toutes choses pour la deliverance d'Anvers, ses habitans voyans que les villes de Bruxelles & de Malines s'estoient rendues au Duc de Parme, se rendent aussi à luy.

Le Roy luy donne le collier de la Toison d'or.

Il restablit la citadelle.

Veritablement la reduction d'une si fameuse cité apporta beaucoup de credit, & mesme beaucoup de nouvelles forces au party d'Espagne : non pas toutefois jusqu'au point d'attirer à elle, apres sa cheute, la fortune de rout le reste des Païs-bas ; comme on s'estoit imaginé qu'elle devoit faire. Car les evenemens tromperent tellement cette conjecture, que ceux de Hollande & de Zelande, qui n'avoient espargné ny dépense ny travail pour secourir ses habitans leurs alliez, ne peurent empescher qu'on ne les soupçonnast de leur avoir manqué de foy ; comme si le malheur des autres eut tourné à leur propre avantage. Mais au contraire ceux-cy rejetterent toute la faute des mauvais succés sur le Seigneur de sainte Aldegonde, qui avoit esté Gouverneur d'Anvers durant son siege ; & lequel estant retourné en Zelande, eut à souffrir d'abbord les premiers assauts de ses accusateurs, & mesmes quelque prison : mais du depuis ayant esté traitté honorablement, sans que neantmoins on luy donnast aucun employ dans les affaires, son genie, plus propre pour la paix que pour la guerre, se resolut de suivre, pendant le reste de ses jours, une vie privée ; & d'attendre la vieillesse parmy la tranquillité des études.

Les Confederez sont soupçonnez par ceux d'Anvers de leur avoir manqué de foy.

Tant de malheurs arrivez aux Provinces Confederées avoient mesme abbattu la valeur de leurs soldats ; lesquels tandis qu'il y avoit eu esperance de pouvoir, par quelque diversion, retirer l'ennemy de devant la ville d'Anvers, estoient heureusement entrez dans Bolduc, sous la conduitte du Comte

Le Comte de Hohenlo entre heureusement dans Bolduc ;

te de Hohenlo ; il eſt vray toutefois qu'ils abandonnerent incontinent cette ville ; tant par leur effroy que par leur imprudence, qu'ils avoient fait paroiſtre en s'appliquant au pillage dés l'abbord, & avant que de s'eſtre aſſeurez d'une porte, & d'avoir pris leurs precautions contre l'ennemy. Mais au contraire les ſectateurs de la Religion Romaine, ſecondez par la bonne fortune de leur party, adjoûterent encore à ſes victoires Nimegue capitale de Gueldres, & Duiſbourg, petite ville de la meſme Province ; où les Confederez ſouffrirent pluſieurs pertes en divers endroits tant par la temerité de leurs Chefs, que par la laſcheté de leurs ſoldats. Mais leur triſteſſe publique fut encore augmentée par les pitoyables troupes de pluſieurs bannis, qui apres avoir abandonné la Flandre & le Brabant, pour le ſujet de leur Religion ; ſoit qu'ils ne ſe fiaſſent pas aux traittez, à cauſe de l'injuſtice de ceux qui en eſtoient les interpretes, ſoit qu'ils euſſent regret de ſe voir privez de leurs anciens commerces ; ſe retirerent dans la Hollande & dans les Iſles voiſines, où neantmoins ils augmenterent tellement les forces du païs, auparavant diminuées par la guerre, que les Confederez en conceurent des preſages d'une meilleure fortune pour l'avenir.

1585.

mais eſt incontinent forcé de l'abandonner.

Nimegue & Duisbourg ſe rendent aux Eſpagnols.

Les bannis de la Flandre & du Brabant choiſiſſent la Hollande pour retraitte.

Cependant l'eſperance du traitté d'Angleterre avoit bien de la peine à conſerver la patience dans les eſprits du peuple : car comme nous avons desja dit, on avoit offert la principauté des Provinces à Eliſabeth : mais cette prudente Princeſſe tedoûtant le blâme qu'une puiſſance derobée luy eut pû cauſer, & ne pouvant ſouffrir que les nœuds d'une alliance ſi eſtroitte pûſſent embarraſſer ſa fortune auſſi bien que ſa reputation parmy des affaires aſſez douteuſes ; trouva plus à propos d'avoir, dans les Provinces unies, de ſecrets remparts de ſa puiſſance, & de traverſer les deſſeins des Eſpagnols en ces païs là par des forces mediocres, tandis qu'elle envoyroit auſſi ſes gens piller les coſtes de l'Amerique ; juſque à ce que Philippe, ſe laiſſant porter à faire la paix, éloignaſt d'aupres de ſon Eſtat les armées qui luy donnoient tant de jalouſie. Elle promit donc de donner du ſecours aux Confederez : & pour monſtrer qu'elle le pouvoit legitimement faire, elle publia un manifeſte, par lequel, en ſoûtenant que c'eſtoit le devoir des Princes d'aſſiſter les peuples oppreſſez, elle faiſoit auſſi mention des alliances qui avoient eſté de tout temps entre les Anglois & les Belges, & n'oublioit pas de pourſuivre rigoureuſement les crimes des Eſpagnols. Elle prenoit auſſi ſon pretexte ſur la religion des Reformez : & prouvoit, par ce qui s'eſtoit paſſé dans la France & dans l'Eſcoſſe, qu'elle avoit tousjours embraſſé leur defenſe ſans aucune convoitiſe du bien d'autruy. Les conditions de cette union furent conceuës pour la pluſpart en la meſme forme, que celles dû premier traitté ; & portoient entre autres choſes qu'elle entretiendroit à ſa ſolde, dans les Païs-bas, mille chevaux & cinq mille fantaſſins : que le chef qu'elle commettroit pour la conduitte de ces troupes, avec deux autres Anglois, auroit rang dans le Senat Belgique ; & aſſiſteroit tant au conſeil de guerre, qu'à toutes les autres deliberations, qui concernetoient les affaires publiques. Que quand la Reine equiperoit une flotte, les Confederez y joindroient un pareil nombre de navires. Et pour le rembourſement, qui luy devoit eſtre fait de ſes dépenſes, lors que la guerre ſeroit finie, les ports de Brile & de Fliſſingue, obligez à cet effet, ſans qu'on changeaſt rien en leur gouvernement, furent mis entre les mains des garniſons Angloiſes ; avec le chaſteau de Zebourg ſitué dans le païs de Walcheren. Ce qui ne ſe fit pas ſans que les peuples Confederez teſmoignaſſent beaucoup

Cependant Eliſabeth refuſe la principauté que les Confederez luy avoient offerte.

Elle leur promet du ſecours.

de cinq mille fantaſſins & de mille chevaux.

Conditions du traitté.

Brile, Fliſſingue & Zebourg ſont livrez pour ſeureté aux garniſons Angloiſes.

1585. de crainte pour l'avenir quoy que la neceſſité des affaires preſentes leur en oſtaſt le reſſentiment.

Le Comte de Liceſtre Capitaine general du ſecours d'Angleterre.

La conduitte & la direction du ſecours d'Angleterre fut donnée à Robert Comte de Liceſtre; homme qui ſçavoit parfaittement bien ſe parer d'une feinte vertu, & couvrir ſous une courtoiſie aſſez agreable l'odieuſe & infortunée arrogance de la maiſon de Dudley dont il ſortoit. La nobleſſe de ſa race pour avoir eſté trop illuſtre fut nombrée entre ſes infortunes: mais le commencement de ſon bonheur vint de ſa priſon; en laquelle Eliſabeth s'eſtant veuë enfermée avec luy par les ſoupçons de la Reine ſa ſœur, il luy rendit des reſpects non pas ſelon ſa condition preſente, mais tels que ſa grandeur paſſée les eut pû deſirer: ſi bien que par le moyen de ſes ſervices, & de ce qu'il avoit eſté compagnon des infortunes de cette Princeſſe; ayant fait naiſtre dans ſon cœur ces douces paſſions où elle ſe laiſſoit quelquefois porter comme femme, ſans neantmoins quitter ces ſoins maſles qui occupoient inceſſamment ſon eſprit, il ſçeut ſi bien gagner ſon affection par ſes galanteries & par une dépenſe eſtudiée; qu'auſſi-toſt qu'elle fut parvenuë à la couronne, on eut opinion qu'elle l'avoit desja choiſy pour eſpoux. Que ſi l'apprehenſion de ſes competiteurs empeſcha qu'il n'obtint cette place; pour le moins il ne laiſſa pas d'eſtre placé dans une haute fortune; & d'obtenir de puiſſans emplois où la jalouſie de ſes rivaux & l'envie de ſes ennemis eſſayerent vainement de le choquer. Dés ſon arrivée dans les Païs-bas, il trouva l'affection du peuple & les flatteries des Grands extremement promptes à le recevoir: car en effet, outre qu'il eſtoit conſideré comme celuy qui devoit bien-toſt reſtablir la fortune publique, & en relever les eſperances presque abbatuës; il avoit dans ſon viſage & dans ſon diſcours une certaine majeſté fort agreable: joint qu'il ſe montroit aſſez liberal envers les perſonnes de merite; & qui excelloient ſoit dans la profeſſion des lettres, ſoit dans les armes. Et l'on ſe haſta tellement de le gratifier, que ſans avoir fait auparavant aucune épreuve de ſon genie, on luy defera le gouvernement de toute la Belgique, tel qu'il avoit eſté ſous l'Empereur Charles; & le commandement abſolu ſur la terre & ſur la mer; avec l'adminiſtration des finances publiques; quoy qu'apres tout ce fut un homme eſtranger, qui chez les ſiens meſmes n'avoit pas veſcu ſans reproche; car apres la mort du Comte d'Eſſex on l'accuſoit d'avoir fait luy meſme une place vacante dans cette maiſon, pour ſon mariage. Tout le corps du Senat luy fut tellement ſoûmis, que c'eſtoit luy qui choiſiſſoit ceux qui le devoient compoſer, entre les perſonnes nommées pour cet effet; & ainſi ſon ſuffrage ſeul eſtoit en quelque ſorte egalé à tous ceux des autres. Mais ſur tout il avoit acquis la bienveillance publique, tant à cauſe de l'agreable apparence de pieté qu'il avoit teſmoignée, en commençant l'adminiſtration de ſa charge par le ſoin de la Religion, qu'à cauſe de la haine que le Duc d'Anjou avoit auparavant attirée, pour avoir ſuivy une voye toute contraire. De ſorte qu'il y avoit beaucoup de perſonnes qui le preferoient au Prince d'Orange meſme, & qui ſe promettoient dans les affaires que la faveur auroit moins de lieu que par le paſſé; puis qu'on auroit cet avantage de ſe pouvoir addreſſer directement à un Gouverneur puiſſant, tant par ſes richeſſes domeſtiques que par la bienveillance qu'une grande Reine avoit pour luy. Cependant, on luy deferoit des honneurs qui paſſoient toutes ſortes de limites? ce que quelques uns faiſoient par ambition & pour leur intereſt particulier, tandis que d'autres plus ſinceres taſchoient ſeulement de plaire à la Reine par ce moyen.

Ses mœurs & ſa fortune.

L'Affection du peuple, & la flatterie des Grands, luy font des l'abord une grande reception.

On luy donne une grande authorité dans le Senat.

moyen. Mais il arriva tout au contraire, qu'ils furent obligez de luy en faire des excuses; parce qu'elle en tesmoignoit du mécontentement, & sembloit apprehender qu'ils ne vouluſſent luy attribuër en la perſonne du Comte de Liceſtre une domination qu'elle avoit elle meſme refuſée : ſi ce n'eſt, peut eſtre, que comme elle connoiſſoit l'eſprit de celuy-cy, elle avoit conceu des ſoupçons qui paſſoient encore plus avant. Bien-tôſt apres, les flatteurs, peſte fatale dont les grandes puiſſances ſont tousjours menacées, ne manquerent pas d'aſſieger le Comte : & luy, ſuivant la foibleſſe ordinaire de l'eſprit humain, ſe laiſſa charmer par l'occaſion qu'il croyoit avoir de rendre ſa domination abſoluë : ainſi, voyant que les Eſtats avoient desja commencé d'employer ſon nom dans les ſermens ſolemnels, & dans toutes les autres marques de la puiſſance publique, il fit tourner à leur prejudice la faveur qu'il recevoit d'eux : & comme ſi toute la Belgique n'eut plus eſté qu'une des provinces d'Angleterre commiſe à ſa charge, il deliberoit desja ſecrettement, & ſur tout avec les Anglois, des moyens qu'il devoit tenir pour fortifier la principauté. Cependant le genie & les mœurs de ces deux nations different extremement l'un d'avec l'autre : car comme les Anglois obeyſſent avec toute ſorte de ſoûmiſſion quand ils ſont ſujets; de meſme, quand ils ſe voyent élevez à quelque grand pouvoir, ils ſe rendent inſolens autant qu'ils ont eſté humbles : mais les Belges, ſoit qu'ils commandent, ſoit qu'ils obeyſſent, ils uſent tousjours d'un certain temperament : & il n'y a point de peuple qui ayme avec plus de fidelité ceux qui ſont au deſſus de luy : mais s'ils voyent qu'on les mépriſe, il n'y en a point dont la haine ſoit plus irreconciliable. Neantmoins le Comte de Liceſtre ne conſideroit pas toutes ces choſes; & ne prenoit pas garde que ceux qui luy avoient procuré ſa dignité, eſtoient encore en eſtat de s'en dédire : mais au contraire, il s'appuyoit tellement ſur la puiſſance des ſoldats Anglois, & ſur le ſouverain degré de bonne fortune où il ſe voyoit elevé, qu'il s'abandonna à ne croire plus que ſes propres ſentimens : ce qui eſtoit d'autant plus dangeteux qu'il avoit fort peu de connoiſſance des ſecrets du gouvernement Belgique, & qu'il n'écoutoit pas ceux qui les entendoient mieux que luy. Mais ſa cabale eſtoit auſſi ſuivie par pluſieurs d'entre les Belges : parmy leſquels il y en avoit quelques uns, qui voyant leurs affaires domeſtiques ruinées ou par la guerre ou par leurs dépenſes ſuperfluës, taſchoient par le moyen d'un ſervage quel qu'il pût eſtre, d'eviter la pauvreté comme le plus rude de tous les maux : quelques autres, qui voyant les ennemis maiſtres de leur païs, où ils avoient tousjours veſcu dans les dignitez, ne pouvoient ſouffrir une vie privée, & n'eſperoient pas neantmoins pouvoir rentrer dans leur ancien éclat autrement que par cette voye : & d'autres enfin qui deſiroient les nouveautez ſeulement à cauſe d'elles meſmes : mais pour comble de malheur il arriva, comme il arrive ordinairement dans la confuſion des affaires, qu'à ces diverſes ſortes de gens il ſe joignoit encore des traiſtres, dont les ames eſtoient toutes preſtes de ſe vendre aux ennemis. C'eſtoit donc là l'ordinaire compagnie du ſouverain Gouverneur des Belges : laquelle commença premierement à lancer ſous main des propos outrageux contre les Eſtats : & puis lors que cette malicieuſe trouppe s'apperceut qu'on preſtoit l'oreille à ſes mediſances ſecrettes; elle ſe porta ouvertement à blâmer tout le corps en general, & à le vouloir rendre coupable de la faute de quelques particuliers, comme ſi les ennemis n'euſſent rien eu de ſecret, ny qui n'eut pû eſtre penetré par une multitude addonnée ſeulement à ſes affaires domeſtiques. Davantage

1586.

La Reine n'approuve pas les honneurs exceſſifs qu'on rend au Comte.

Il aſpire à la principauté des Provinces Confederées.

L'Humeur des Anglois & celle des Belges ſont beaucoup differentes.

Plaintes du Comte de Liceſtre contre les Eſtats.

1586. ces flatteurs icy se servant de l'exemple du Prince d'Orange, auptes du Gouverneur, taschoient de luy persuader qu'il devoit sans plus de temise se porter à la poursuitte de la Dictature : & luy d'ailleurs ne manquoit pas de les écouter & de les croire en toutes choses, comme un homme dont l'esprit s'estoit laissé aveugler par une trop longue felicité, & dont le jugement n'estoit plus capable de considerer que ce n'estoit pas par ces moyens qu'on pouvoit acquerir la faveur d'une Reine telle qu'Elisabeth, non plus que la souveraine Principauté d'un peuple libre, comme celuy des Païs-bas. Mais sut tout, pour émouvoir contre les Estats les esprits de la populace, qui est assez portée d'elle mesme à haïr ceux qui la gouvernent, lors qu'elle a éprouvé quelque mauvaise fortune sous leur conduitte; ces brouillons prirent pour pretexte de leurs crieries la defense de l'Espargne publique, dont ils blâmoient la precedente administration, ce qui est ordinairement capable de toucher le peuple : quoy que neantmoins il soit vray de dire, que quand le Comte de Licestre s'est voulu mesler de ce maniement, il n'a jamais eu assez d'intelligence, ny ses ministres assez de fidelité, pour s'en acquitter avec succés. Et mesme dés l'abbord il mécontenta beaucoup de monde à cause d'un edit qu'il fit publier, par lequel non seulement il interdisoit le commerce avec les Espagnols & avec ceux des Païs-bas, qui s'estoient soûmis à leur domination : chez lesquels desja l'on ne permettoit plus de trafiquer qu'en de certaines occurrences, & pour de certaines raisons : mais davantage il vouloit empescher qu'on ne transportast les marchandises ou en France ou sur les costes d'Alemagne : & son pretexte estoit, que quand les ennemis ne tireroient plus aucune assistance de vivres, ny d'autres commoditez du costé de l'Angleterre & de la Hollande, on trouveroit par cette voye un moyen facile de les pousser à bout : mais cependant il ne consideroit pas qu'il y avoit chez les Confederez plusieurs marchandises qui leur estoient superfluës, & qui n'estoient pas absolument necessaires à leurs ennemis. Il est vray que dans cette rencontre les plus prudens jugetent qu'il avoit fait cet edit principalement pour favoriser l'avance de ses flatteurs, qui se promettoient d'en tirer un grand profit; soit en vendant la permission du commerce, soit en se tendant denonciateurs contre ceux qui l'exerceroient sans leur congé. Et l'on ne douta plus de la verité de cette conjecture, quand on s'apperceut qu'un nommé Ringault, qui autrefois sous le Duc d'Albe & sous Requesens s'estoit veu employé dans les exactions, & du depuis avoit esté accusé de peculat, possedoit maintenant la faveur du Comte de Licestre; & en avoit tiré une ordonnance par laquelle il luy estoit donné pouvoir de visiter les livres & les effets des marchands; quoy que ce fut une chose contraire aux anciens statuts, qui avoient tousjours mis une bonne partie de la liberté publique à donner ordre, que les affaires domestiques de chaque particulier n'eussent aucun espion qui les vint controller. Cependant comme les autres peuples avec lesquels on n'avoit point de guerre, ne pouvoient pas estre empeschez de trafiquer par l'Ocean avec les Espagnols, les Confederez demeurant seuls privez d'un gain qui avoit fait jusques alors une des principales subsistances de leurs affaires, il arrivoit que la plus part des marchands du païs abandonnoient leurs villes natales pour aller vivre ailleurs. Car à la verité les Anglois souffroient aisément la perte que l'interdiction du commerce peut apporter, puisque cette nation se plaist bien moins au trafic qu'au brigandage : & principalement pour lors prenant leur pretexte sur la guerre declarée, ils couroient toutes les costes de l'Ocean, & ne

Les flatteurs l'incitent à poursuivre la Dictature.

Afin d'émouvoir le peuple, il prend la defense de l'épargne pour pretexte.

Il met des bornes à la liberté de la navigation, ce qui offense plusieurs personnes, & apporte beaucoup de dommage à la Republique.

ne manquoient point quand l'occaſion s'en preſentoit, de piller les navires des Eſpagnols, ou les Iſles qui eſtoient ſous la domination de leur Prince. Et meſmes bien ſouvent ils ne pardonnoient pas aux navires des Confederez; quand ils en rencontroient quelques uns qui ſous un ſecret adveu des gardes taſchoient de paſſer aux païs occidentaux par ce deſtroit que l'on nomme le Pas de Calais : ce qui du depuis donna lieu aux Hollandois de prendre leur route par derriere l'Angleterre, afin que ſur les plaines de cette mer ſi ſpacieuſe & ſi peu frequentée, ils ſe puſſent garantir des embuſches que les Corſaires leur dreſſoient continuellement. Mais apres que l'on eut ainſi fait defenſe aux Confederez de tranſporter leurs marchandiſes vers les eſtrangers, ils ſe virent eux meſmes reduits dans la neceſſité de beaucoup de choſes qu'ils avoient accouſtumé d'aller querir chez les autres. Et les Eſtats ne trouverent point d'autre remede contre ce mal, que d'ordonner par un decret public que tout le froment ſeroit reſſerré. Mais ceux-là meſmes qui avoient eſté les autheurs de cette neceſſité auparavant inconnuë, interpretant malicieuſement l'ordre que l'on eſſayoit d'y apporter, ſe plaignoient qu'on avoit envie d'affamer l'Angleterre. On éprouvoit encore un pareil inconvenient en ce que les champs ennemis, qui avoient accouſtumé de payer contribution, ſe voyoient par le Comte de Liceſtre condamnez à demeurer en friche & en deſert : car outre que les repreſailles eſtoient à craindre de la part des Eſpagnols, c'eſtoit proceder avec beaucoup de rigueur contre ceux qui par force ou par ruſe ayant eſté ſepatez du corps de leur païs, pouvoient eſperer de s'y teünir quelque jour. Davantage on desobligea auſſi la milice, en ce que l'on donnoit des Anglois pour chefs aux troupes des autres nations : c'eſt pourquoy tous les ſoldats s'addreſſerent au Comte de Hohenlo, lequel avoit le premier forcé les plus opiniaſtres à preſter le ſerment au nom du Comte de Liceſtre, & le ſupplierent de ne pas permettre que l'on confondiſt ainſi les charges & les recompenſes de la valeur; il entreprit donc cette affaire, & ne pouvant eſtre intimidé par la haine des Anglois ou de leur chef, ny corrompu par leurs promeſſes, il ſoûtint d'autant plus ouvertement l'intereſt des principaux de ſon païs, que ſa genereuſe ſimplicité le rendoit incapable de rien diſſimuler, & ſon yvrognerie de rien taire. 1586.

Les Eſtats y trouvent un remede.

Par une imprudence pareille il condamne les champs des ennemis à demeurer en friche.

Le Comte de Hohenlo ne permet pas que celuy de Liceſtre confonde les charges de la milice.

Cette diſcorde qui commençoit à naiſtre fut aſſoupie pour quelque temps, par le ſoin de la guerre qui commençoit à ſe réveiller. Car l'hyver s'eſtant paſſé aux environs du Rhin parmy quelques combats & dans les pillages de quelques chaſteaux de part & d'autre, le Roy d'Eſpagne, dés la premiere nouvelle que l'on avoit euë de l'alliance d'Angleterre, ayant pris ſoin pour augmenter les proſperitez du Duc de Parme, de luy envoyer de nouveaux ſoldats & de nouvelles finances, celuy-cy, pour achever de ſoûmettre le reſte du Brabant, avoit aſſiegé Grave, ville ſituée ſur le rivage ſeneſtre de la Meuſe, & avoit fermé les paſſages de la riviere tant au deſſus qu'au deſſous de cette place : parce que comme il avoit desja reconnu que ce moyen luy avoit ſi bien reüſſi autrefois pour empeſcher la conduitte des vivres & des autres munitions, il vouloit en faire icy une ſeconde experience. Mais le Comte de Liceſtre ayant envoyé Hohenlo contre luy avec une troupe de ſoldats d'élite, celuy-cy attaqua ſi vertement les forts & les autres ouvrages des ennemis, que s'eſtant veu ſecondé par l'impetuoſité des eaux du fleuve, que l'entrée du printemps avoit de beaucoup accreuës, il briſa toutes ſortes d'obſtacles, & delivra la ville & ſes habitans de l'apprehenſion qu'ils

Le Duc de Parme aſſiege Grave.

On y envoye le Comte de Hohenlo, qui renverſe les fortifications des aſſiegeans.

1586. qu'ils avoient de la faim & des autres neceſſitez qui l'accompagnent. Toutefois les ennemis ne laiſſerent pas de r'aſſieger la place avec une plus puiſſante armée que la premiere, & comme ils ſe preparoient à la forcer, Hemert Gentil-homme Hollandois, que le Comte de Hohenlo y avoit laiſſé pour Gouverneur, n'eut pas la patience d'attendre le ſecours qui luy venoit; & precipira ſa reddition aſſez inconſiderement, ayant eſté porté à commettre cette faute, ainſi que l'on creut, par les charmes & par les cageolleries d'une maiſtreſſe: ce qui fut cauſe que le Comte de Liceſtre luy fit couper la teſte. Les plus equitables d'entre les Confederez firent paſſer ce chaſtiment pour un exemple de diſcipline militaire: mais il y en avoit d'autres qui ne l'attribuoient qu'à une haine particuliere, que le Gouverneur des Belges avoit pour cette nation: veu que Roland d'Yorc, lequel avoit autrefois trempé dans la faction & dans les entrepriſes d'Imbiſe, & pluſieurs Anglois avec luy, dont la foy eſtoit entierement ſuſpecte, ou la laſcheté manifeſtement connuë, non ſeulement demeuroient en toute ſorte de ſeureté ſous le gouvernement, mais davantage encore ſe voyoient admis dans les principaux emplois. Venloo, autre ville ſituée ſur la Meuſe au deſſus de Grave, & vers le coſté droit du rivage de ce fleuve, ſuivit la fortune de celle-cy: l'infidelité de la populace ayant trahy la valeur & les ſoins de la garniſon. Mais on avoit cependant envoyé pluſieurs troupes pour faire des diverſions & des ravages dans le païs ennemy: & ce fut en ces occaſions que le Comte Maurice commença à faire les premiers coups d'eſſay de ſa valeur: car eſtant ſorty du fort de Ternus, que les Confederez occupoient ſur la coſte de Flandre, il alla prendre la ville d'Axel par eſcalade.

Toutefois Hemert rend la ville;

& pour ce ſujet il eſt decapité.

La ville de Venloo ſuit la meſme fortune.

Le Comte Maurice prend Axel.

La guerre de Cologne, dont j'ay cy-devant parlé, ſe pourſuivoit alors fort vivement: mais elle eſtoit pluſtoſt allumée par la valeur des Chefs que par la force des parties. Car Martin Schenk apres avoir quitté le Duc de Parme, pour ſuivre la fortune de Truchſes, s'eſtant rendu maiſtre de pluſieurs places en divers endroits, ruinoit par le fer & par le feu tous les païs, qui dependoient de la jurisdiction de l'Archeveſque: mais le Comte de Liceſtre luy donna ordre de fortifier une Iſle nommée Graveweerd, laquelle eſtant ſituée en un lieu où le Rhin ſe ſepare, voit la Hollande à ſon coſté droit, & peut paſſer maintenant pour une des plus puiſſantes forteresſes de tous ces païs là. Mais le Comte de Nuenare, l'un des Chefs du meſme party, avoit pris Nuys par ſtratageme, petite ville d'ancienne reputation, où le Duc de Parme s'achemina tant pour ſatisfaire au deſir d'Erneſt de Baviere qui l'en prioit; que pour diſputer la gloire des plus heureux Chefs de guerre, qui ayent jamais eſté. Car Charles Duc de Bourgogne apres avoir long-temps eprouvé toute ſorte de ſuccés favorables à ſes entrepriſes, vit eſchouër ſa fortune devant cette place. Neantmoins l'attaque s'en rendit proſpere au Duc de Parme; & la victoire en fut ſuperbe & éclattante; puis qu'il entra dans la ville parmy les flammes de ſon embraſement: bien-toſt apres ayant pris par compoſition les villes d'Alpen, de Cracow, & de Meurs, il s'attacha à celle de Rhinberk, laquelle ayant eſté defenduë contre ſon eſperance, par Martin Schenk, il leva enfin le ſiege pour aller s'oppoſer au Comte de Liceſtre, lequel apres avoir pris la ville de Duisbourg, attaquoit celle de Zutphen. Mais croyant qu'il y auroit trop de laſcheté à s'amuſer aux fortifications d'un camp, ou à fermer les paſſages aux ennemis, il voulut leur donner moyen, apres avoir fait entrer quelques convois dans la ville, d'éprouver leurs forces contre les ſiennes. Il eſt vray neantmoins que le ſuccés du combat

Schenk, ſuivant la fortune de Truſes.

fortifie Graveweerd.

Le Comte de Nuenare prend la ville de Nuys.

Laquelle bientoſt apres, avec quelques autres, rentre ſous la puiſſance du Duc de Parme:

Lequel ayant levé le ſiege de Rhinberk, combat avec ſon mauvais ſuccés contre le Comte de Liceſtre.

bat auroit esté avantageux pour les Anglois, sans la perte qu'ils y firent en la mort de Philippe de Sidney, jeune Seigneur qui sembloit nay pour toutes les grandes choses, puis qu'à son illustre naissance & à ses merveilleuses richesses il avoit adjouté la droite connoissance des lettres; gloire qui estoit assez rare en luy, & par laquelle pour le moins il surpassoit son oncle le Comte de Licèstre, qui l'avoit destiné pour successeur de sa fortune, à quelque si haut degré qu'elle peut s'élever. Incontinent apres ce combat, l'armée Confederée mit sous sa puissance un chasteau situé vis à vis de Zutphen en l'autre rive & au deça de la riviere de l'Isel; dont le bastiment avoit autrefois esté commencé par les Belges; mais depuis que le debordement de la riviere les eut obligez de se retirer, il avoit esté achevé par les ennemis. 1586.

Sidney jeune Seigneur Anglois est tué dans ce combat.

Le Comte de Licestre confia le soin de cette place, & de tout le païs de Velaw, à Roland d'Yorc, & donna à Guillaume Stanley le gouvernement de Deventer, dont les habitans desja soupçonnez de se vouloir revolter, y estoient encore incitez davantage, par une garnison de soldats Hibernois, nation la plus barbare du monde, que le Comte de Licestre y avoit mise: & ces deux emplois furent ainsi distribuez contre l'intention des Estats, qui ne pouvoient s'empescher de craindre la perfidie de ces deux hommes, pour des raisons assez fortes, que l'evenement justifia. Ie ne croy pas neantmoins qu'en cette occasion le Comte de Licestre peut estre blâmé d'aucune fraude: mais on peut bien l'accuser de ce que tenant presque tout le monde à mépris, & n'admettant que des flatteurs aupres de luy, il se fioit imprudemment à des amitiez qu'il n'avoit pas encore éprouvées. Car outre ces deux-cy, quelques autres, dont il suivoit principalement le Conseil, avoient desja donné des tesmoignages visibles de leurs inclinations sedicieuses: & entre ceux là Ringault s'estoit assez fait connoistre par les diverses accusations que l'on avoit desja formées contre luy, pour raison desquelles, apres avoir recusé tous les tribunaux de justice, il fut enfin obligé de se retirer chez les ennemis, où il acheva le reste de ses jours dans l'indigence, aussi bien que dans l'infamie.

Le Comte de Licestre, contre l'advis des Estats, met des traitres Anglois pour Gouverneurs dans le Velaw & dans Deventer.

Pour toutes ces raisons, aussi-tost que le Comte de Licestre eut achevé sa campagne, il se vid assiegé d'une infinité de plaintes tout à la fois. On disoit premierement que la conduitte de la guerre & la distribution des garnisons, s'exerçoient d'une maniere toute contraire aux privileges des citoyens, & à l'ordre que devoient tenir ceux qui n'estoient montez à la principauté que par le consentement du peuple: on adjoûtoit à cela, que comme la recette des deniers publics avoit esté commise à des estrangers, elle n'estoit exercée que par des moyens illicites: que l'on avoit confondu le prix des monnoyes: & que la subsistance des armées & les autres pareilles dépenses n'estoient point reglées sur le fonds de l'Espargne publique: que les revenus de la marine estant épuisez, on mettoit les Belges en danger de perdre la puissance qu'ils s'estoient acquise sur l'Ocean: que le commerce tomboit en ruine: que l'on donnoit les charges à ceux qui n'estoient pas capables de s'en acquitter: que le Gouverneur ne laissoit aucune puissance à ses lieutenans; & qu'enfin l'on avoit osté à la Republique la jurisdiction qu'elle s'estoit si long-temps conservée sur les garnisons des places. On n'oublioit pas à se plaindre aussi, que la soldatesque qui avoit esté levée en Allemagne n'estoit point venuë, & l'on attribuoit cela tant aux secrettes menées des Anglois, qui ne vouloient introduire dans le païs que leurs propres forces & leur seule puissance, qu'à l'avarice des receveurs ou des Chefs, laquelle ayant englouty le fonds

Il est pressé de beaucoup de plaintes.

1586. fonds destiné au payement des troupes auxiliaires, avoit esté cause que par un manquement de soldars, on s'estoit veu contraint d'abandonnet la campagne aux ennemis, sans pouvoir apporter aucun obstacle à leurs victoires. Ces parolles furent portées au Gouverneur tant au nom de tous les Confederez ensemble que des Estats en particulier, lesquels commencerent à faire souvent des assemblées entre eux, afin de pouvoir traitter hors du Senat plusieurs affaires dont ils ne vouloient pas que les Anglois eussent connoissance: & mesme encore au nom des Hollandois, lesquels ayant aussi en leur particulier fait plusieurs plaintes tant pour eux que pour le Comte Maurice, se vouloient attribuër la connoissance de beaucoup de choses qui appartenoient en commun à tous les autres aussi bien qu'à eux. Mais le Comte de Liceſtre ne souffrit toutes choses qu'avec beaucoup d'impatience: allegant qu'il ne seroit pas juste, que des gens qui sortoient de leurs magasins, & de leurs boutiques, se donnassent une entrée dans le Conseil; où ils ne pouvoient apporter que des ames venales & une condition mechanique; & soustenant que sa naissance & sa dignité le dispensoient d'escouter les leçons d'une populace ignorante; & de faire la guette sous une autre conduitte que la sienne propre. Ainsi, s'estant enflammé de plus en plus, il creut que ce seroit une chose fort à propos s'il pouvoit faire en sorte de retrancher du corps de la Republique cette lie du menu peuple, que l'on voit presque tousjours estre la plus grande ennemie de ceux qui gouvernent, & laquelle épie extremement de pres ceux qui manient les deniers publics. Et il jugea que son entrepriſe reüssiroit d'autant plus facilement, qu'il estoit à croire que les estrangers & la plus grande partie des citoyens, qui n'avoient point de part dans le maniement des affaires, seroient bien aises que l'on observast une egalité entre eux & la populace.

Les Estats par leurs frequentes assemblées s'attribuent la connoissance de beaucoup de choses.

Le Comte de Liceſtre les mépriſant, ne souffre cela qu'avec beaucoup d'impatience.

Il taſche de retrancher la populace du corps de la Republique.

Mais lors que je repasse dans mon esprit les preceptes des sages Legislateurs, & les images des anciennes Republiques, il me semble que ceux qui veulent exclurre des dignitez cette partie du peuple dont le guain tourne au profit commun de toutes les autres; entreprennent une chose plus belle à dire que facile à executer. Car pour ne point parler icy des nations maritimes chez lesquelles le menu peuple se trouvoit presque tousjours le plus fort, les Lacedemoniens mesmes egalerent à la puissance de leurs Roys celle de leurs Ephores, qu'ils choisissoient parmy le vulgaire comme en un lieu où la flatterie n'a point d'accés. Et dans Rome les Estats ne peurent jamais avoir la paix les uns avec les autres, jusqu'à ce qu'on eust accordé à la populace une part en l'administration du gouvernement. Seroit il donc juste que dans un païs, qui doibt tous ses avantages à la mer & aux rivieres, le corps des marchands fust separé du reste de la Republique; le commerce estant en une bien plus grande estime qu'il n'estoit anciennement, depuis que la navigation a trouvé moyen de descouvrir tout l'univers. C'est une chose visible que les richesses d'aujourd'huy sont presque toutes entre les mains de cette partie du peuple, à laquelle les plus severes loix des anciens Legislateurs ont voulu que l'on fist part des dignitez; & il n'y a point de condition dont l'opulence ou l'avarice doivent estre moins suspectes, & sur tout dans une Republique où non seulement la puissance n'est pas perpetuelle, mais davantage où l'on voit que l'authorité de charges est bornée par de certains ordres, que ceux qui les exercent sont obligez d'observer exactement. Neantmoins quoy que ces coustumes & quelques autres pareilles eussent esté de tout temps pratiquées dans la Belgique, le

Comte

Comte de Liceſtre vouloit entreprendre de les changer : non pas toutefois par un vain deſir de nouveauté, tel que pluſieurs de ſes ſemblables ont aſſez ſouvent fait paroiſtre ; mais ſeulement dans l'eſperance qu'il avoit conceuë, qu'en ſeparant la nobleſſe & les excellens eſprits d'avec le reſte du peuple, il pourroit rendre ſa faction beaucoup plus puiſſante. Il commença donc d'attirer à luy les Interpretes de la ſaincte Eſcriture, leſquels aujourd'huy ſont presque les ſeuls qui poſſedent l'oreille & le cœur de la multitude ; & ſe ſervit de ce premier moyen tant pour donner quelque apparence de pieté, que pour faire voir la difference qui eſtoit entre luy & ſes pareils. Car en effet les Grands du païs ſe montroient pour lors moins ſoigneux de la Religion qu'il n'euſt eſté à ſouhaitter : & ne faiſoient point de ſcrupule de l'accuſer hautement d'avoir eſté la principale cauſe de tous les troubles. De ſorte que ce meſme culte qui avoit autrefois eſté embraſſé avec tant d'ardeur, lors que la crainte des ſupplices y apportoit tant d'obſtacles, ſe voyoit maintenant negligé, lors que l'on le pouvoit exercer impunément. Les choſes ſacrées n'eſtoient plus en aucune veneration, ny leurs Miniſtres en aucune eſtime : il ſe trouvoit force gens qui taſchoient d'oſter entierement à l'eſtat Eccleſiaſtique le pouvoir de reprendre les mauvaiſes mœurs : & comme leur eſprit ulceré ſe reſſouvenoit tousjours de la faſcheuſe puiſſance que les Preſtres avoient autrefois exercée, la haine des anciennes couſtumes les portoit à en vouloir introduire de nouvelles. Contre toutes leſquelles choſes le Comte de Liceſtre oppoſoit ſon authorité & les exemples de l'Angleterre ; & faiſant valoir les diverſes commoditez que l'on pouvoit tirer de leur imitation, il attiroit aiſément à ſon party les voix des Predicateurs ; & par le moyen de ceux-cy les inclinations du peuple : en ſuitte de quoy il donnoit la pluſpart des commiſſions publiques non pas aux Magiſtrats ou aux officiers ordinaires, mais à ceux qui poſſedoient quelque dignité dans les miniſteres de la Religion, & aux Capitaines des bandes du menu peuple : tous leſquels, pour dire le vray, quand ils euſſent eſté les mieux intentionnez du monde, n'eſtoient pas capables de s'acquitter de leurs emplois, n'en ayant ny l'uſage, ny l'intelligence. Mais d'autre part pluſieurs, dont les genereux ſervices rendus à leur païs ne pouvoient eſtre revoquez en doute, ſe voyoient publiquement depoſſedez de leurs charges, parce qu'ils ſuivoient les ſentimens de la Religion Romaine, ou en tout ou en partie ; le Comte de Liceſtre ne conſiderant pas combien il pourroit naiſtre de ſujets de diſſenſion, ſi l'on venoit une fois à publier que la Religion introduitte parmy les Confederez, n'en vouloit point admettre d'autres avec elle dans le maniement des affaires publiques. Neantmoins par ces artifices il arriva bien-toſt que dans la Friſe & dans l'Vtrecht, où les nouveaux venus joüiſſoient du gouvernement public apres l'avoir oſté aux anciens bourgeois, & dans pluſieurs autres villes qui dés auparavant ayant eſté ſujettes aux ſeditions, ſe laiſſoient gouverner par la violence de la multitude, le nom des Eſtats commença à devenir extremement odieux. On n'avoit plus d'amour ny de reſpect que pour le Comte de Liceſtre : il eſtoit conſideré comme le ſeul defenſeur de la Religion, & comme celuy qui s'eſtoit rendu vainqueur non ſeulement de la puiſſance des ennemis, mais encore de l'ambition & de l'avarice des citoyens. Outre cela il tenoit ſous ſon commandement les forteresſes, les iſles maritimes, & les autres frontieres du païs ; tant par le moyen des garniſons Angloiſes, que par la correſpondance qu'il avoit avec Sonoy : lequel pour ſes belles actions ayant autre-

1586.

Il attire à ſon party les Interpretes de la ſaincte Eſcriture.

Par le moyen deſquels il gagne auſſi l'affection du peuple.

Il depoſſede de leurs dignitez ceux qui ſuivent la Religion Romaine.

Il commence à eſtre en grande eſtime dans les Provinces de la Friſe & d'Vtrecht.

Il ſe promet auſſi beaucoup d'aſſiſtance des garniſons Angloiſes, & de Sonoy Gouverneur de la Friſe Occidentale.

1586. autrefois obtenu du Prince d'Orange le gouvernement de la Frise Occidentale, se promettoit par le moyen du Comte de Liceſtre d'elever la puiſſance de ſa charge à un tel degré, que tous les autres Gouverneurs ſes voiſins ſe verroient au deſſous de luy. Mais ſur tout il taſchoit de faire en ſorte que ce païs fuſt ſeparé du gouvernement de la Hollande, & de la juriſdiction du Comte Maurice, qui s'efforçoit cependant avec une merveilleuſe opiniaſtreté, de cacher ſous le ſilence, la grandeur de ſon genie & de ſes inclinations; quoy que pour l'éprouver on employaſt tout à la fois des apparences d'une amitié feinte, & des accuſations tres-fauſſes.

Cependant le Comte Maurice diſſimule la grandeur de ſon genie.

Apres que le Comte de Liceſtre eut appuyé ſes deſſeins de cette ſorte, & fait parvenir aux premieres charges un bon nombre de ceux qui tenoient ſon party, & quand il vid outre cela que la diſcorde tenant le reſte du peuple en incertitude, la pluſpart commençoient à prendre leur perte de ſon coſté, il creut qu'il ne luy ſeroit pas difficile de parvenir au commandement ſouverain, s'il employoit l'ancien credit qu'il s'eſtoit acquis aupres d'Eliſabeth. Afin donc que ſa longue abſence ne donnaſt pas lieu à ſes competiteurs de rien entreprendre à ſon desavantage, comme il connoiſſoit aſſez la cour de cette Reyne, il ſe reſolut de faire un voyage en ſon païs: taſchant d'un coſté à perſuader aux Eſtats, qu'il eſtoit appellé au Conſeil d'Angleterre, où il ne manqueroit pas de travailler auſſi pour l'advancement des affaires Belgiques; & d'autre part donnant à entendre à la populace, que les outrageux procedez dont les Eſtats avoient uſé contre luy, l'obligeoient de ſe retirer ſi mécontent, qu'il ne retourneroit jamais dans les Païs-bas s'il n'y voyoit les affaires en une autre poſture. Et cette plainte ſuppoſée emeut beaucoup de monde, parce qu'elle fut accompagnée de pluſieurs eſcrits que l'on ſema publiquement, par leſquels on entreprenoit tout à la fois de louër les merites du Comte de Liceſtre, & ſon affection envers le peuple, & de blâmer la conduitte injurieuſe des Eſtats. A quoy l'on adjoûta bientoſt apres un bruit qui courut, que la Reyne accepteroit volontiers la principauté des Belges, ſi elle n'en eſtoit point détournée par les mauvais ſuccés, qui avoient ſuivy leur premiere alliance, & par ce grand nombre de loix qui renverſoient toute ſorte de domination quelque juſte qu'elle pûſt eſtre. Et l'on en vint juſqu'à ce point de hardieſſe, que les nouveaux Magiſtrats d'Vtrecht, & quelques particuliers du païs de Friſe, ſous le nom du public, envoyerent des Deputez à la Reyne, pour recevoir d'elle les loix d'une nouvelle principauté, plutoſt que pour luy en offrir les conditions. Mais quoy que le Conſeil d'Angleterre promiſt à cette Princeſſe toute ſorte de ſubvention, ſi elle en avoit beſoin, pour pouſſer cette affaire à bout, elle en rejetta l'entrepriſe fort conſtamment; & neantmoins elle ne pût eviter que quelques-uns ne creuſſent, que ſi elle refuſoit cette ſouveraineté lors qu'elle luy eſtoit offerte du commun conſentement de tout le peuple, c'eſtoit afin d'en eſtre ſeulement redevable aux ſeditions des ſoldats & de la populace.

Le Comte de Liceſtre, s'appuyant ſur le credit qu'il a aupres d'Eliſabeth, ſe promet la domination ſouveraine des Provinces. Pour ce ſujet il fait un voyage en ſon païs. Pretextes contradictoires de ſon voyage.

Les nouveaux Magiſtrats d'Vtrecht, & quelques particuliers du païs de Friſe, offrent de nouveau la principauté à Eliſabeth, mais en vain.

Le Comte de Liceſtre en partant avoit laiſſé l'adminiſtration publique entre les mains du Senat: mais bientoſt apres on repréſenta un eſcrit par lequel il ſe reſervoit à luy ſeul le droit de diſpoſer des garniſons, & de regler les principales affaires d'Eſtat. Ce qui fut cauſe que l'on envoya en Angleterre des perſonnes expres pour remontrer, que le gouvernement Belgique demeuroit (s'il faut ainſi dire) eſtropié, & que s'il ſurvenoit quelque accident impreveu, il ne ſe trouveroit aucune puiſſance preſte pour y apporter

Ceux que les Confederez envoyent en Angleterre pour ſe plaindre que leur gouvernement eſt demembré, y ſont retenus long-temps.

ter un remede preſent. Mais ces Deputez demeurerent long-temps ſans pouvoir obtenir audience : parce que les Anglois meſmes eſtoient embarraſſez parmy beaucoup de troubles domeſtiques. Car la Reyne d'Eſcoſſe ayant eſté chaſſée de ſon Royaume par les Eſtats Eſcoſſois, s'eſtoit refugiée vers Eliſabeth, avec laquelle elle eſtoit liée non ſeulement par ce nœud de reſſemblance, qui doibt unir les ſouverains les uns avec les autres ; mais encore par celuy d'une proche parenté. Neantmoins apres qu'elle eut eſté quelque temps en Angleterre, comme on creut que par le moyen des puiſſans appuis que luy donnoient les ſectateurs des ceremonies Romaines, elle ſe promettoit de remonter ſur le thrône, & mettoit par cette eſperance la vie d'Eliſabeth en danger & ſon Royaume meſme, on l'arreſta premierement priſonniere : & puis enfin, parce qu'on ne trouvoit pas encore aſſez d'aſſeurance en ſa detention, on la fit mourir. 1586. 1587. *On fait mourir la Reyne d'Eſcoſſe.*

Cependant parmy les Confederez il s'eſlevoit ſouvent de faſcheuſes ſeditions : & lors qu'un party emportoit quelque avantage ſur l'autre, on n'ordonnoit pas moins que l'exil ou la priſon à ceux qui ſe trouvoient les plus foibles. Mais depuis que Guillaume Stanley & Roland d'Yorc, qui poſſedoient tous deux la faveur du Comte de Liceſtre, ſe furent montrez perfides, & que le premier eut livré la ville de Deventer, & l'autre la forteresſe voiſine de Zutphen, au Colonel Taſſis, qui, en recueillant le fruit de leur trahiſon, n'avoit pas laiſſé de l'avoir en horreur ; alors pluſieurs d'entre le menu peuple commencerent à louër la prudence des Eſtats, & à ſe condamner eux meſmes dans l'affection qu'ils avoient euë pour le Comte de Liceſtre : & davantage pluſieurs Anglois pour effacer la tache dont cette laſcheté ſembloit noircir leur nation, ſe montroient ſoigneux d'executer les ordres qui leur eſtoient donnez par les Eſtats. Il ſe trouva neantmoins un nommé Alain, originaire du meſme païs, & du depuis fait Cardinal, qui publia un libelle pour déguiſer cette infamie ſous une couleur de Religion, & pour defendre ce crime, lequel outre les mauvais exemples qu'il donnoit, ſe rendit funeſte à ſes autheurs meſmes. Car apres qu'ils ſe furent rendus ennemis l'un de l'autre, on tient que Roland d'Yorc, homme dont l'audace eſtoit à craindre en toutes choſes, fut eſteint par poiſon : & pour Stanley, apres avoir eſté tiré hors de Deventer, comme il vid que le regiment qui eſtoit ſorty de la ville avec luy, commençoit à l'abandonner file à file, parce que les ſoldats n'eſtoient pas payez de leur ſolde, il ſe reſolut d'aller en Eſpagne : mais y eſtant arrivé, il ne trouva ny la recompenſe qu'il s'eſtoit promiſe, ny la confiance en ſes conſeils qu'il avoit eſperée. *Deventer & la forteresſe voiſine de Zutphen ſont livrez aux Eſpagnols par la trahiſon de quelques Anglois.* *Malheureuse fuitte des traiſtres.*

Les Eſtats des Provinces unies, reconnoiſſant que les inclinations, tant du peuple que des ſoldats, eſtoient pour eux, & deſirant faire tourner les malheurs de la Republique à ſa propre utilité, commencerent premierement à procurer au Comte Maurice l'affection que le peuple avoit autrefois teſmoignée à ſon Pere ; & le choiſirent pour commander les armées en l'abſence de leur General. Davantage, ils voulurent que le ſerment qui avoit auparavant accouſtumé d'eſtre preſté au nom des Eſtats & des Gouverneurs de chaque Province, ſe renouvellaſt ; apres avoir eſté juſqu'icy negligé, parce qu'on n'employoit dans ces ſolemnitez que le nom du Comte de Liceſtre : ce qui ſervoit aux traiſtres & aux ſeditieux d'un pretexte pour colorer leurs crimes : & donnoit lieu aux moins ſubtils d'entre le peuple de croire, que ce qui n'eſtoit qu'une ſimple marque d'honneur deferée au Comte, eſtoit un ſerment reël preſté à Eliſabeth meſme. Quant à l'Edit *Le ſouverain commandement des armées eſt donné au Comte Maurice.* *Les ſoldats preſtent le ſerment au nom des Eſtats.*

1587. qui concernoit les transports des marchandises, on y apporta un temperament; en ce que l'on permit de transporter chez les nations avec lesquelles on vivoit en paix, toutes sortes de marchandises, excepté celles qui pouvoient servir à l'usage de la guerre, & touchant les Belges qui estoient ennemis de la Republique & les peuples voisins, outre les choses cy-dessus exceptées, on defendit encore de transporter des bleds chez eux, le surplus du commerce y demeurant à discretion. Toutefois cette loy a esté du depuis ou tesserrée, ou relaschée, selon que les occasions particulieres l'ont exigé.

On apporte un temperament à l'Edit qui concernoit les transports des marchandises.

Au reste la fortune des Païs-bas estoit extremement diverse en ce temps-là : car les peuples de Flandre & du Brabant souffrant des degats continuels dans la campagne, & recevant fort peu de convois, estoient affligez d'une si grande disette, qu'il est constant que plusieurs personnes autrefois extremement riches, se voyoient reduittes à la faim & à la mendicité; sans que la crainte de ceux qui maistrisoient leur païs, ny les frontieres toutes couvertes de leurs armes, pûssent empeschet que ces miserables n'abandonnassent leur Patrie à tous momens. Au contraire vous eussiez veu les moindres villes des Provinces unies eslargir l'enclos de leurs murailles, pour accroistre leurs bastimens : & sur l'un & l'autre rivage de l'Ocean une quantité de flottes qui les couvroient en telle sorte, qu'il est vray de dire que cette nation, entre toutes les autres, est la seule à qui le commerce s'est rendu plus profitable par la guerre que par la paix : & l'on pouvoit sans doute dés lors l'estimer la plus heureuse de l'univers, si dans le commencement mesme de sa grandeur, & ses ennemis estans encore extremement puissans, elle n'eust point affoibly ses propres forces par des dissensions intestines; malheur qui n'arrive presque jamais aux autres Republiques que lors qu'elles penchent vers leur fin, & que la fortune commence à les abandonner.

Ceux de Flandre & du Brabant sont reduits en une extreme disette.

Au contraire les commodités s'accroissent chez les Confederez.

La ville de Gueldre, qui a donné son nom à toute la Province, estoit venuë en la puissance du Comte de Haultepenne, Mestre de camp du party Espagnol, par le moyen du traitté qu'il avoit fait pour la teddition de cette place avec son Gouverneur : mais bientost apres ce premier fut defait pres de Bolduc par le Comte de Hohenlo; qui demeura maistre d'un chasteau voisin de la mesme ville, auquel pour la memoire de cette defaite on a du depuis donné le nom de Crevecœur. Cependant le Duc de Parme avoit assiegé l'Escluse, derniet port de la coste de Flandre, qui regarde la Zelande, ayant à dos une isle, nommée Catzand, & battoit cette place avec une violence inctoyable de machines & d'artillerie : ce qu'ayant appris le Comte de Licestre, il hasta son tetour le plus qu'il luy fut possible; & tascha en arrivant d'entrer par force dans le port : mais voyant que son entrepriſe estoit inutile, il prit un autre dessein, & ayant abbordé au port d'Ostende, il s'alla camper proche de l'ennemy. Il est constant que les forces de ces armées voisines estant inconnuës les unes aux autres, & la renommée les ayant fait juger plus grandes qu'elles n'estoient, les deux partis s'entrecraignirent plus qu'ils ne devoient; mais enfin le Comte de Licestre se retira le premier : & voyant que la perte de cette place causoit beaucoup de regret à toutes les Provinces unies, il ne voulut pas l'attribuër ny à la valeur des ennemis, ny à la mauvaise intelligence qui duroit encore entre les siens à cause des divers soupçons, que la diversité des factions avoit fait naistre parmy eux; mais s'advisant de réveiller un different presque assoupy, il taſcha de tendre les Estats coupables de sa propre faute : il disoit donc, pour parvenir à ce but,

Le Comte de Hohenlo ayant defait celuy de Haultepenne pres de Bolduc, se rend maistre de Crevecœur.

Malgré le secours du Comte de Licestre, le Duc de Parme prend l'Escluse.

La faute en est imputée aux Estats.

but, que l'effort qu'il avoit fait de chaſſer les ennemis n'avoit pas eſté ſecondé; que les ſoldats, l'argent & toutes les autres choſes neceſſaires ne luy avoient eſté fournies qu'avec difficulté & avec avarice. Et qu'enfin les finances qu'il recevoit ne pouvant qu'à peine ſuffire au payement des garniſons, il ne falloit pas eſperer qu'elles fuſſent capables d'entretenir une armée entiere: & par conſequent (adjouſtoit-il) ſi la pauvreté de l'eſpargne eſt ſi grande qu'on la fait, pourquoy les Eſtats veulent ils embarraſſer une Republique ſans reſſource, dans une guerre qui ne luy peut apporter que du malheur? Or dans cette conjoncture les Eſpagnols n'avoient pas manqué d'employer les artifices, dont ils avoient accouſtumé d'uſer apres leurs victoires; & Eliſabeth meſme ſembloit pencher du coſté de la paix: quoy que depuis peu une flotte qu'elle avoit envoyée ſous l'Admiral Drak, ayant ravagé toutes les coſtes d'Eſpagne, euſt fait voir combien cet empire ſi redouté chez les eſtrangers eſtoit foible dans ſon propre païs; & qu'une autre flotte, ſous la conduitte de Cavendiſch, eſtant allée reconnoiſtre les coſtes de l'Amerique & les iſles de Moluques, en euſt rapporté toute ſorte d'avantage & de profit. Mais cette Princeſſe venant ſur l'âge, eſtoit intimidée par beaucoup de diverſes conſiderations: car premierement elle redoutoit les Hibernois accouſtumez aux armes, tant par leurs frequentes rebellions, que par une juſte guerre, où ils s'eſtoient exercez dans les Païs-bas: davantage comme elle avoit l'Eſpagne pour ennemie, elle tenoit l'Eſcoſſe pour ſuſpecte: enfin les François luy eſtoient contraires; & la pluſpart des Anglois meſmes ne cherchoient que des occaſions de broüiller. Mais les Eſtats des Provinces unies ſe reſſouvenant du dommage que leur avoient autrefois apporté ces ſortes de negotiations, & taſchant d'eviter du mieux qu'il leur eſtoit poſſible les occaſions de s'aboucher avec les ennemis, ou de parler d'aucun accommodement, remontroient à la Reyne que ſi leur Eſpargne eſtoit fidellement adminiſtrée, un revenu de trois cents mille florins, que le domaine particulier de la Republique aſſeuroit chaque année, outre les richeſſes de la marine & les aſſiſtances qu'on tiroit d'Angleterre, ne devoit pas eſtre mépriſé comme il l'eſtoit par le Comte de Liceſtre, ny paſſer pour une foible ſubvention: veu que le Prince d'Orange, avec de bien moindres finances, avoit ſouvent achevé de grandes entrepriſes: que ceux qui vouloient prendre garde à eux comme il faut, ſe contentoient de peu: mais qu'au contraire quand on n'apportoit pas de ſoin à ménager ſon argent, ceux meſmes à qui l'on en donnoit trop, n'en avoient jamais aſſez.

1587.

Eliſabeth penche du coſté de la paix.

Les Eſtats ont à cœur l'adminiſtration de l'Eſpargne:

Peu de temps apres, les Eſtats ayant recouvré des lettres du Comte de Liceſtre addreſſées à quelques-uns de ſes amis; par leſquelles ils ſe voyoient accuſez d'avoir renoncé à l'obeïſſance de ceux qui eſtoient au deſſus d'eux, & de ſe meſler injuſtement des choſes qui n'eſtoient pas de leur fait; ils publierent un Edit par lequel ils faiſoient voir que le droit du peuple, ayant autrefois eſté remis entre leurs mains, & depuis peu celuy du ſouverain meſme, ils s'eſtoient reſervé l'un & l'autre en deferant le gouvernement de leur Republique au Comte de Liceſtre: & outre cette conſideration, ils rapportoient encore pluſieurs choſes à l'avantage de leur aſſemblée; par leſquelles ils la purgeoient du crime d'ambition, dont le Comte de Liceſtre avoit entrepris de les accuſer. Mais luy voyant que ſes eſperances eſtoient choquées ſi directement qu'il ne luy reſtoit plus aucun lieu de gauchir, ny de ſe ſervir de ſes premiers artifices, puis qu'ils eſtoient découverts; & ſe faſchant d'ailleurs de voir que les mécontentemens de la populace, par elle

Ils reſpondent aux accuſations du Comte de Liceſtre.

1587. auparavant teſmoignez contre les Magiſtrats, n'avoient point encore paſſé des parolles aux effets; il ne voulut pas differer davantage à produire des marques de ſa temerité: & ſe reſolut par le moyen des garniſons qui eſtoient ſous ſa puiſſance, & des factieux qui ſuivoient ſa cabale, de ſe rendre maiſtre des villes ſituées au cœur du païs, & qui pouvoient luy ſervir à donner de l'effroy aux autres. En quoy, ſans doute, il ne faiſoit pas aſſez de reflexion ſur l'exemple du Duc d'Anjou, qu'un attentat pareil avoit exclus de la principauté des Païs-bas, quoy qu'elle luy euſt desja eſté accordée. Mais apres tout, la conjuration que le Comte de Liceſtre avoit formée contre Leyden, fut découverte avant qu'elle euſt eu le temps de mettre cette ville en danger; & les eſtrangers qui s'y eſtoient venus habituer, s'eſtant rendus les Miniſtres de cet attentat, ils payerent aux dépens de leurs vies la folle curioſité, qu'ils avoient euë de ſe meſler des affaires d'autruy. Et quoy que veritablement quelques-uns d'eux euſſent pluſtoſt failli par erreur que par malice, la ſeverité que l'on exerça contre les uns & les autres fut ſalutaire; & arreſta le cours des ſeditions qui commençoient à s'émouvoir, principalement dans cette rencontre. Mais le Comte de Liceſtre voyant les malheureuſes trames de ſon ambition publiquement découvertes, ſe retira en Angleterre; d'où la Reyne ayant envoyé dans les Païs-bas le grand Treſorier Buchorſt, qui n'eſtoit pas tout à fait amy de celuy-cy, pour s'informer comment toutes choſes s'eſtoient paſſées, l'authorité de cette Princeſſe protegea ſi bien le Comte, qu'elle empeſcha qu'il ne fuſt obligé dans le Conſeil de ſe juſtifier de ſes entrepriſes: & toutefois elle le contraignit de renoncer pour l'avenir à la principauté des Provinces Confederées. Il eſt vray qu'il ne laiſſoit pas d'entretenir encore ſon ancienne faction par pluſieurs lettres: mais bientoſt apres ayant eſté fait chef des armées dans l'Angleterre, il mourut avant la fin de l'année. Quelques-uns jugerent qu'il avoit eſté mis hors du monde par les prattiques de ſa femme; laquelle, s'eſtant portée apres ſon decés à des nopces aſſez inegales, avoüoit pour le moins ſon ancien adulteré; mais on ne pût avoir aucune connoiſſance certaine de la cauſe de cette mort; pluſieurs ayant creu auſſi qu'elle avoit eſté naturelle; & d'autres encore, qu'elle avoit eſté volontairement recherchée par luy meſme. Quoy qu'il en ſoit, cet accident cauſa de la triſteſſe à la Reyne, & tira meſme des larmes de ſes yeux: mais il apporta beaucoup de joye & d'eſperance aux Confederez, puis qu'il les delivra du plus grand peril où leurs affaires ſe fuſſent jamais trouvées.

Il taſche de s'emparer par force de la pluſpart des villes.

Dans Leyden ceux de ſa cabale, ayant eſté découverts, ſont punis de mort:

& luy s'en retourne en Angleterre:

où il meurt apres avoir eſté contraint de renoncer à la principauté des Païs-bas.

Cependant Schenk prend la ville de Bonne.

Cependant Martin Schenk avoit pris Bonne par ſtratageme, ville dependante de l'Empire d'Alemagne, & ſituée au deça du Rhin; laquelle eſtoit en ce temps-là ſous la poſſeſſion d'Erneſt de Baviere: mais au teſte la guerre eſtoit comme aſſoupie dans tous les Païs-bas; & le Duc de Parme ne s'appliquoit plus, ainſi qu'auparavant, à pouſſer les progrés de ſes armes dans les Provinces ennemies, tandis qu'elles eſtoient en diſſenſion: car il formoit d'autres deſſeins dans ſon eſprit; & la conqueſte de toute l'Angleterre, comme une entrepriſe plus glorieuſe & moins difficile, occupoit toutes ſes penſées. Il eſt vray que desja avant luy pluſieurs d'entre les chefs que le Roy d'Eſpagne avoit employez en ſes diverſes guerres, avoient choiſi cette iſle pour y rencontrer le comble de leur gloire, & la recompenſe de leurs travaux: & comme leur intention s'eſtoit tousjours propoſé pour but, d'adjouſter à leur empire tous les environs de la France & de l'Alemagne, lors que leurs armes en trouveroient l'occaſion, ils ſouhaittoient ſur tout de

On prepare en Eſpagne une puiſſante flotte pour ſubjuguer l'Angleterre.

joindre

joindre à l'entiere reduction des Païs-bas la conqueſte des Royaumes d'outre-mer. Mais la pluſpart ayant eſté prevenus dans ce deſſein ou par la mort, ou par quelque autre accident, il ſe renouvelloit en ce temps icy: & l'on equippoit par toute l'Eſpagne, pour l'Eſté prochain, une puiſſante flotte, comme un inſtrument de la juſte vengeance qu'on pretendoit tirer des Anglois, à cauſe de l'alliance qu'ils avoient contractée avec les peuples rebelles au Roy d'Eſpagne, & de l'aſſiſtance qu'ils leur avoient donnée. Le Duc de Parme donc s'appreſtoit de ſon coſté à ſeconder cette entrepriſe; & par les belles choſes qu'il eſperoit achever en Angleterre, il ſe promettoit de couronner dignement les victoires qu'il avoit acquiſes durant dix années, & d'egaler la reputation des anciens Empereurs. Mais comme le bruit voloit par tout du danger prochain dont les Anglois eſtoient menacez; l'Eſpagnol taſcha de l'aſſoupir en faiſant montre d'une paix, dont le Roy meſme de Dannemarc entreprit de ſe rendre le mediateur; ayant pour cette cauſe deputé, vers le Duc de Parme, Cajus de Rantzou; lequel marchant avec une eſcorte ennemie, que quelque troupe des Confederez attaquoit, fut tué dans ce combat par un ſoldat Hollandois, qui n'avoit pas pû le diſcerner d'avec les autres. Mais les Danois s'eſtant perſuadez dans cette rencontre, que le ſacré droit des Ambaſſadeurs avoit eſté violé, leur Roy fut ſi prompt à ſe ſervir de l'occaſion qu'il avoit de ſe vanger, qu'ayant fait arreſter ſur la mer Baltique ſept cents navires chargez de bled, qui paſſoient par le deſtroit du Sund; il mit incontinent en un extreme danger de perir par la faim, des peuples qui vivant, comme on dit, au jour la journée, n'avoient uſé d'aucune precaution contre ce procedé inoüy, dont ils ne ſe fuſſent jamais doutez. Mais pour ſe garantir de la diſette, on trouva un expedient non moins utile que neceſſaire, en ce qu'on obligea les navires de France & d'Angleterre qui ſe rencontretent ſur la meſme mer, à prendre terre aux ports de Hollande & de Zelande, & à venir expoſer leurs marchandiſes aux places deſtinées à la vente publique. Ainſi le peril fut evité par les Confederez, ſans autre perte que celle de quelque argent que les Danois exigerent. Mais cette conſideration jointe à celle du refus dédaigneux que faiſoit le Roy de Dannemarc d'écouter les Ambaſſadeurs, qu'on luy avoit envoyez, s'imprima bien avant dans pluſieurs eſprits, qui crûrent que les moindres Royaumes demeurent tousjours aſſervis aux plus grands. Cependant on negocioit auſſi avec la Reyne d'Angleterre ſous le nom du Roy d'Eſpagne: & l'on propoſoit à cette Princeſſe, parce qu'elle ſe portoit pour arbitre de toutes les affaires des Confederez, qu'il ſeroit facile de faire ceſſer les hoſtilitez & les craintes, ſi les peuples rebelles retournoient en l'obeïſſance de leur Souverain; & ſi Eliſabeth conſentoit que Philippe s'attribuaſt ſeul le pouvoir d'ordonner du culte divin dans les Païs-bas, comme il conſentoit qu'elle en ordonnaſt ſeule dans l'Angleterre; afin de n'introduire pas de pernicieux exemples, qui donnaſſent lieu aux peuples de croire, que le droit de juger des choſes qui concernent la Religion, appartienne à d'autres qu'à leurs Princes. Mais Eliſabeth de ſa part ne recevoit pas ces conditions de paix avec un moindre artifice, que celuy dont on uſoit en les luy offrant: parce que comme elle eſtoit desja informée des preparatifs que l'on faiſoit pour attaquer l'Angleterre, elle buttoit principalement, ſous une apparence de vouloir pacifier les choſes, à gagner le temps, & à faire écouler les occaſions du peril; & cachoit avec addreſſe toutes ſes craintes ſous ce pieux pretexte de vouloir reſtablir la concorde & l'ancien commerce

1587.

Mais l'Eſpagnol fait ſemer des propoſitions de paix pour diſſimuler ſon deſſein.

Les Danois arreſtent ſept cents navires des Hollandois, à cauſe de leur Ambaſſadeur que ceux-cy avoient tué.

Philippe negocie auſſi avec Eliſabeth:

qui combat ſes ruſes par d'autres pareilles.

1587. merce des nations. Dans ce deſſein, elle envoya declarer aux Confederez qu'elle deſiroit qu'on quittaſt toutes les penſées de la guerre, pour ne ſonger plus qu'à trouver des moyens de faire la paix; & qu'ils ne devoient pas ſe tendre eux meſmes odieux juſqu'à ce point, qu'on euſt lieu de croire que, par une cruelle opiniaſtreté, ils avoient reſolu de preferer le ſang & le carnage à toute ſorte d'accommodement. Les Confederez dans cette occaſion commencerent incontinent à repaſſer dans leur memoire les traiſtres apas des prattiques Eſpagnoles; car en effet quel ſuccés eut autrefois la conference qui ſe fit avec Requeſens, ſinon qu'elle luy donna la commodité d'aſſieger les principales villes dans le cœur du païs, apres en avoir ſaiſi les munitions? La negotiation de Cologne, au lieu de produire la paix, n'en fit elle pas perdre l'eſperance, en incitant les alliez des Provinces Vnies à ſe tirer de leur party? Ceux qui vouloient trahir la Flandre, n'en trouverent ils pas les plus favorables occaſions parmy ces ſortes de conferences, où veritablement les ennemis promirent au peuple le libre exercice de ſa Religion; mais depuis qu'ils ſe virent les maiſtres, ils oſerent ſe mocquer de leurs promeſſes. Apres toutes leſquelles conſiderations, les Confederez jugeoient que ſi encore aujourd'huy, parmy les diſſenſions inteſtines que leurs citoyens laiſſoient regner entre eux, on venoit à faire quelque ouverture de paix avec l'ennemy, les armes tomberoient auſſi-toſt des mains du peuple. Ce qui ſeroit cauſe indubitablement que chacun ne cherchant plus que ſon avantage particulier, les uns & les autres precipiteroient inconſiderement leur reddition: & que quand les conditions de leur accommodement ſeroient les plus juſtes du monde, on devoit tousjours ſe reſſouvenir du traitté de Gand, & de la perfidie de Iean d'Auſtriche: veu meſme que les Roys, à qui le Pape accorde facilement la diſpenſe de leurs ſermens les plus ſolemnels, content tousjours les traittez qu'ils font avec leurs ſujets pour autant de victoires qu'ils ont remportées ſur eux; & que davantage on eſtoit en une ſaiſon, où il ſe trouveroit bien-toſt des citoyens mercenaires, qui taſcheroient d'acquerir des richeſſes & des dignitez en vendant la liberté de leur Patrie. Mais chacun ne formoit ces raiſonnemens qu'en particulier; car en public, parce que celle qui ſe ſervoit des perſuaſions pour porter le peuple à la paix, y pouvoit adjouter la contrainte, ils procedoient d'une autre ſorte; & conſumoient le temps à delibeter, comme s'ils euſſent eſté en doute de la reſolution qu'ils devoient ſuivre. Quelquefois la Reyne les preſſoit vivement de prendre une concluſion certaine: mais alors ils employoient les ſupplications; & la conjuroient de ne pas expoſer en proye, à la perfidie des Eſpagnols, la cauſe de Dieu & des hommes, ny ſoixante bonnes villes, dont les habitans eſtoient tout preſts, ſi les forces publiques qu'ils avoient preſentement en main, ne ſuffiſoient, de les accroiſtre par l'aſſiſtance que chaque particulier fourniroit du ſien propre. On avoit ſeparement demandé l'advis de chaque communauté: & toutes enſemble eſtoient tombées d'accord de n'envoyer aucuns Deputez vers l'ennemy: de ſorte que la Reyne ſeule, l'hyver eſtant desja aſſez advancé, envoya ſes Agens en Flandre, à deſſein de faire la paix pour autruy, s'il luy eſtoit poſſible. Mais pendant que l'on s'amuſe à debattre du lieu, où la conference ſe doibt tenir, du pouvoir que l'on doibt donner à ceux qui traitteront, & qu'enfin les Anglois taſchent d'obtenir une treve, qui leur eſt refuſée par le Duc de Parme; trois mois s'écoulent auparavant qu'on ayt pris aucune reſolution. Eliſabeth demandoit pour les Confederez une amniſtie de ce qui

Elle commande avec diſſimulation aux Confederez de rechercher la paix.

Ce qu'ils refuſent.

Elle envoye en Flandre à deſſein de faire la paix.

s'eſtoit

s'eſtoit paſſé ; que les anciennes loix du païs demeuraſſent en leur entier : & que les privileges des villes fuſſent conſervez : mais elle demandoit auſſi pour elle que ſes anciennes alliances ſubſiſtaſſent ; que le rembourſement de ſes dépenſes luy fuſt aſſigné ; & que, pour une plus grande aſſeurance de la tranquillité publique à l'advenir, les ſoldats fuſſent congediez de part & d'autre. Au reſte, pour ce qui concernoit le culte divin, & les ceremonies de la religion, prattiquées parmy les Confederez, elle en parloit ſi mollement, qu'il eſtoit aiſé de voir qu'elle ſe relaſcheroit en beaucoup de choſes ; & desja meſme elle eſtoit deſcendue juſqu'à ce point, de n'en demander le libre exercice que pour deux ans ſeulement : pour ce qui regardoit les places dont les Anglois s'eſtoient emparez, ou par traitté ou par occaſion, elle ne refuſoit pas de les rendre, pourveu que ſon rembourſement luy fut reſervé. Mais d'autre part comme on vid que les Eſpagnols rejettoient abſolument l'article de la Religion ; qu'ils vouloient ſoûmettre toute la fortune Belgique à la ſeule clemence du Roy d'Eſpagne ; qu'ils pretendoient faire une compenſation des dépenſes faittes par les Anglois avec celles qu'ils avoient faittes eux meſmes ; & qu'en fin ils differoient tousjours de conclurre le ſurplus des affaires, il fut facile de reconnoître qu'ils avoient pluſtoſt cherché une conference qu'un accommodement : ſi bien que les ſoupçons des hoſtilitez qu'ils preparoient, s'augmenterent de jour en jour, juſqu'à ce que cette flotte ſi long-temps redoutée ayant commencé à paroiſtre, fiſt ceſſer tout à la fois leurs artifices & les eſperances d'Eliſabeth.

1587.

1588.

L'arrivée de la flotte met fin à toutes les diſſimulations.

Cependant le Comte de Liceſtre en quittant les Païs-bas, n'en avoit pas fait ſortir avec luy la diſcorde, ny les pretenſions des differentes cabales qu'il y avoit ſuſcitées : puiſque, parmy les garniſons des petites villes & des chaſteaux, cette diverſité de partis ſervoit à tous momens de couverture aux ſeditions que les ſoldats faiſoient naiſtre, & aux rapines qu'ils exerçoient. Sur tout ceux qui n'avoient pas eſté payez de leur ſolde, à cauſe de la mauvaiſe adminiſtration des finances publiques, ſe haſtoient le plus qu'il leur eſtoit poſſible, dans l'apprehenſion de la paix, de recueillir les fruits de la guerre : & meſmes quelques uns s'aviſerent, pour donner un pretexte plus plauſible à leurs violences, de demander qu'on leur repreſentaſt cette troiſiéme partie de leurs montres, laquelle ſelon l'uſage des Païs-bas eſt ordinairement retenuë par les Miniſtres de l'épargne, pour eſtre payée ſeulement lorſque la ſaiſon ſera plus favorable aux affaires de la Republique : mais parce qu'il eſtoit impoſſible de ſatisfaire à cette demande, à cauſe qu'un grand nombre de ſoldats exigeoit tout à la fois des ſommes demeurées en reſte depuis beaucoup d'années, ils prenoient telle licence qu'il leur plaiſoit pour ſe payer par des brigandages. Et neantmoins dans ces tumultes, quelques uns excuſoient les troupes qu'Eliſabeth avoit envoyées, comme ſi elles n'euſſent exercé ces rapines que pour favoriſer les intereſts d'Angleterre. Parmy ces ſeditieux, ceux qui s'eſtoient mutinez dans la ville de Gertrudisberg, avoient receu une grande ſomme d'argent qui ſembloit les avoir appaiſez : mais quelque temps apres ils ne laiſſerent pas de ſe porter à une licence & à une perfidie que je deduiray en ſon lieu. Dans Medenblic, ville ſituée ſur le rivage occidental du golphe de la Friſe, Sonoy portoit la peine du refus qu'il avoit fait d'obeïr à ſes ſuperieurs, puiſque ſes propres ſoldats s'eſtoient rebellez contre luy : mais en meſme temps le Comte Maurice le vint aſſieger ; & le fit rentrer ſous ſon obeïſſance & ſous celle des Eſtats. Ruſſel intendant de la garniſon de Fliſſingue, eſperoit de ſe rendre chef de tous les ſol-

Les ſoldats des Confederez ſe mutinent faute de paye.

1588. dats de la Zelande, & de soûmettre à son pouvoir l'Isle de Walcheren, dont il avoit desja attiré deux villes à son party; celle de Vere, & celle d'Arnemude: mais enfin il fut detourné de cet ambitieux dessein, tant par le commandement d'Elisabeth, qui avoit esté mieux informée de toutes choses, que par la nouvelle qui survint, quoy qu'assez tard, de la renonciation que le Comte de Liceistre avoit faitte au gouvernement des Païs-bas. En quelques autres lieux on appaisoit encore d'autres pareilles seditions; avec un peu moins de danger, veritablement; mais avec beaucoup de dépense. Au reste, quoy que toutes ces choses ne soient arrivées que l'année d'apres celle-cy, je les ay raconrées en cet endroit, à cause de la liaison qu'elles ont avec les precedentes.

Abregé des considerations qui peuvent faire connoistre par quel moyen les Confederez apres tant de pertes, ont pû derechef resister à la puissance des Espagnols.

Mais auparavant qu'à la sortie de ces embarras je m'attache à un ouvrage mieux ordonné & plus érendu, & sur tout s'il arrive que ce que j'ay tracé de l'histoire de mon païs, vienne à la connoissance des autres peuples; je croy que ceux qui la liront, ne seront pas faschez de voir icy en abbregé de quelle nature a esté cette guerre, où des peuples enfermez dans l'espace d'un rivage assez petit, & desquels la fortune sembloit presqu'abbatue par une infiniré de pertes, se sont relevez courageusement pour faire reste à une puissance telle qu'est aujourd'huy celle de la maison d'Austriche. Ie vay donc examiner quelles ont esté, vers le milieu du temps, les frontieres de cette nouvelle Republique; de quelle maniere elle estoit gouvernée, quelles estoient ses forces, & quelles les mœurs de ses habitans: afin qu'en suitte il me soit plus facile de comparer chaque party l'un avec l'autre.

Frontieres des Provinces Confederées, & de celles du party Espagnol.

Depuis que la paix generale de Gand eut asseuré la liberté des Païs-bas, Iean d'Austriche s'estoit incontinent rendu maistre de Namur, de Luxembourg & de Limbourg; & apres luy le Duc de Parme avoit soûmis à son gouvernement l'Artois & le Hainaut, par un traitté particulier; en suite, la Flandre, par la fraude de quelques traitres; & puis enfin le Brabant & Malines, par la faim: toutefois parmy les villes de Flandre celle d'Ostende s'estoit garantie de servitude; & dans le Brabant, celle de Bergue sur Zoom; celle de Willemstad, ainsi nommée à cause du Prince d'Orange, avec quelques chasteaux avoient pareillement conservé leur liberté; toutes ces places estant situées sur les bords de la mer ou des rivieres. La Frise & l'Overyssel renoient aussi le party des Confederez: mais dans cette premiere Province, la ville de Groningen appartenoit aux Espagnols, & dans l'autre, à cause de la perte de Stenwic, de Devenrer, & de tant d'autres bonnes places, les forces du païs estoient partagées entre les Estats & leurs ennemis: & mesme dans la province de Gueldres il ne restoit pas beaucoup de places à ces premiers; car la ville de Geldre, celle de Nimegue, & celle de Zutphen, toutes trois metropolitaines, & quelques autres de moindre consideration, estoient renuës par des garnisons Espagnoles. Le Comte Maurice, Gouverneur de la Hollande & de la Zelande, regissoit ces deux Provinces entieres, & bien-tost apres tous les autres lieux qui tenoient pour les Confederez, furent annexez à son gouvernement, sans exceprer mesmes les places qu'ils possedoient encore dans les Provinces ennemies. Davantage, le commandement de la marine fut aussi mis entre ses mains: & les excellentes marques qu'il avoit desja données de sa conduitte & de sa valeur, ne permirent pas aux Confederez de laisser aucun Gouverneur particulier dans leurs villes, sinon sur les fronrieres les plus eloignées. Mais je ne dois pas icy oublier les Estats voisins de la Republique. L'on avoit premierement

ment au delà de la riviere d'Ems, le Comte de la Frise orientale, vulgaitement nommée le païs d'Emden : on avoit encore, aux environs du Rhin & de la Meuse, Ernest de Baviere proche parent du Roy d'Espagne, Archevesque de Cologne & Evesque du Liege, qui possedoit, à cause de ses divers tiltres Ecclesiastiques, tant de diverses jurisdictions, que sa puissance environnoit tous les Païs-bas : & puis enfin on avoit la Cour du Prince de Cleves & de Iuliers : tous lesquels, quoy qu'ils n'exerçassent aucunes hostilitez contre les Provinces Vnies, ne laissoient pas de pencher vers le party des Espagnols ; parce qu'ils avoient plus à craindre de ce costé là ; outre qu'ils prenoient pour pretexte l'ancienne alliance que leurs Estats avoient contractée avec la maison de Bourgogne : de sorte que si dans ces Provinces quelques villes à cause de la conformité de Religion qu'elles avoient avec les Confederez, osoient tesmoigner de l'inclination pour leurs interests ; elles avoient également à redouter les hostilitez de leur ennemy, & la haine de leurs compatriotes. Pour ce qui concerne le païs de Cambray, lorsque les villes voisines furent rentrées sous la puissance Espagnole, le Duc d'Anjou ayant mis dans celle-cy une puissante garnison de ses gens, pour la retenir en bride, & l'ayant, mesme par son testament, recommandée à la protection de la France ; la Reine Mere, Catherine de Medicis, y avoit mis pour Gouverneur le Seigneur de Balagny, lequel, depuis la mort du Duc & de sa Mere, s'en estoit rendu le maistre : mais bientost apres, s'estant aussi jetté dans la faction des Lorrains, tandisque le Duc de Parme differoit de tourner ses armes contre luy, & que le Roy Henry se trouvant chassé des premieres villes de son Royaume, n'avoit pas le temps de pourvoir à ses frontieres, il se mit à lever force contributions par toutes les campagnes voisines ; & s'attribua dans le Cambresis une souveraineté qui ne dura pas long-temps. Mais puisque jusqu'icy nous avons representé comme en un tableau tous les dehors de la Belgique Confederée ; il est à propos en suitte que nous fassions aussi une description du dedans. 1588.

Gouvernements des Provinces Confederées.

Dans les Provinces Vnies le Prince d'Orange ayant tenu, premierement sous le nom du Roy d'Espagne, & puis en suitte sous le sien propre, la souveraine administration des affaires, le Comte de Liceſtre luy succeda dans la mesme dignité ; & la puissance de l'un & de l'autre avoit esté assez semblable à celle des Princes absolus : mais apres qu'elles eurent cessé toutes deux, les Confederez s'estant rendus sçavans par l'experience, se resolurent de partager entre plusieurs l'authorité souveraine du gouvernement. Toutesfois il est vray de dire, que comme cette voye est la plus seure pour conserver la liberté, elle est aussi la plus dommageable à la concorde publique, quand la guerre vient tant soit peu à se relascher. Cependant on resserroit beaucoup l'authorité du Gouverneur : mais apres tout, autant que l'on diminuoit la puissance qu'il avoit sur le peuple, autant l'on augmentoit l'affection que le peuple avoit pour luy : car la distribution des graces & des dignitez venoit de sa main, au lieu que les imposts & les exactions partoient d'une autre : outre que c'est l'humeur de la populace, d'imputer ordinairement les mauvais succés à ceux qui ont la plus grande part en l'administration des affaires ; & de n'attribuer les victoires qu'à celuy-cy seul. Or, suivant l'ancienne coustume de la Hollande, les principaux nobles regissent les villages & les bourgs, selon que chacun d'eux y possede des Seigneuries, qui sont hereditaires. Mais les villes sont regies par des bourgeois notables qu'on élit pour cet effet ; parce que le menu peuple, attaché au trafic & à

1588. ſes affaires domeſtiques, ne s'eſt jamais accouſtumé ny à faire des harangues, ny a donner ſes avis dans les aſſemblées. Ceux-cy donc, qui ſont dans chaque ville au nombre de quarante pour le plus, & que l'on nomme du nom de Sages, s'aſſemblent de temps en temps pour deliberer des affaires publiques : & ſi quelqu'un d'eux eſt retranché de leur nombre, ſoit par la mort ou par l'exil, ils le rempliſſent incontinent de quelqu'autre, qui ſoit aſſez conſiderable par ſes richeſſes & par ſa prudence pour meriter le meſme rang. Les reſolutions qui ſont priſes par cette compagnie ont tant de force qu'elles paſſent pour un conſentement univerſel de toute la ville : & il ne s'eſt presque jamais veu que la populace ait refuſé d'obeïr a ces ſortes d'arreſts ; puis qu'au contraire elle a ſouvent pris les armes pour maintenir l'authorité de ceux qui les donnent. Ce ſont auſſi ces meſmes qui nomment tous les ans pluſieurs de leurs bourgeois, entre leſquels le Gouverneur (exerçant dans cette occaſion l'office que le Prince exerçoit auparavant) elit les defenſeurs du repos public qu'on appelle Bourg-maiſtres ; & qui ſont, pour le plus, quatre en nombre ; avec ſept autres ou environ, qui, ſous le nom d'Eſchevins, decident tous les differens qui ſe preſentent, ſoit en matiere civile ou criminelle. Ceux qui vaquent à ces fonctions n'en tirent aucun ſalaire, ou pour le moins ils en titent fort peu : car ils s'acquittent de leurs charges comme d'un devoir qu'ils croyent eſtre obligez de rendre à leur païs. De ſorte que par la puiſſance de tous ceux-cy, & par l'advis de quelques Iuriſconſultes qui les conſeillent, toutes les affaires de la ville ſont adminiſtrées. C'eſt pourquoy lors que toute la Republique ſe reduit comme en un corps, ceux qui preſident chacun ſur un peuple particulier, preſident enſemble ſur tous les peuples en commun ; car il arrive trois ou quatre fois l'année que l'on fait une aſſemblée generale à qui l'on donne le nom d'Eſtats ; à cauſe qu'elle eſt compoſée des deux principales parties du peuple : mais parce que les Nobles, qui ſont la premiere partie, auroient de la peine à ſe joindre enſemble de tant de divers endroits où ils ſont diſperſez ; ils ont commis leurs intereſts à un petit nombre de Gentils-hommes qui ont quelque advantage ſur les autres, ſoit pour la grandeur de la naiſſance, ſoit pour celle des richeſſes, afin que ceux-cy puiſſent aſſiſter aux deliberations qui ſe font pour le bien public ; ou veritablement ils ont droit de donner leur voix les premiers : mais apres tout, les ſuffrages y ſont également balancez. Auſſitoſt donc que le Conſeil de chaque ville a deliberé dans ſon reſſort ſur les choſes que l'aſſemblée generale doit agiter, on y envoye les Magiſtrats & leurs Aſſeſſeurs, afin qu'elle ſoit informée de ce qui a eſté jugé raiſonnable ou neceſſaire par la communauté des habitans, laquelle outre cela dans la confiance qu'elle prend en leur prudence & en leur fidelité, leur donne auſſi pouvoir de deliberer eux meſmes ſur les choſes qui ſurviendront inopinément. Or comme dans ces aſſemblées generales on traitte des meſmes affaires dont les Princes avoient autrefois accouſtumé de traitter, on prend ſoin ſur tout, chaque année, d'y reglet les ſubſides neceſſaires pour la guerre, dont le fardeau eſt partagé entre les uns & les autres à proportion de ce que leurs forces en pourront portet. Mais parce que l'aſſemblée ſe rompt quelque temps apres, le corps de la Nobleſſe, & celuy des Magiſtrats des villes choiſiſſent entre eux des perſonnes capables, à qui ils donnent charge d'executer ce que l'aſſemblée a reſolu, & diſpoſé ſelon l'ordre des affaires qui ſe traittent ordinairement ſur le lieu où la Republique tient ſon principal ſiege : ils ont charge pareillement de remedier aux accidens impreveus,

&

& meſme d'ordonnet une nouvelle aſſemblée, s'il ſe trouve quelque affaire où il ſoit beſoin d'agir avec un plus ample pouvoir que celuy qui leur a eſté attribué par leur commiſſion. Cette dignité n'eſt presque jamais accordée que pour un temps : mais celle d'Advocat general de la Hollande eſt perpetuelle. Du temps des Princes, cet officier portoit la parolle pour la liberté publique : & comme il avoit pouf lors la plus grande part dans les dangers, depuis que l'adminiſtration des affaires eut changé de face, il a eu la plus grande part dans l'authorité. Car c'eſt luy qui dans l'aſſemblée des Eſtats, & dans la ſeance des Deputez, a accouſtumé de recueillir les voix, d'aller au devant des ſuffrages par le moyen de ſa perſuaſion, & de les accorder enſemble quand ils ſont contraires. Cette charge des le commencement de la guerre fut adminiſtrée avec beaucoup de loüange pat Paul Buys : & aptes luy, Iean Oldenbarneveld la continua comme ſon ſucceſſeur, & en augmenta l'ancienne gloire par le nouvel éclat de ſa vertu ; de laquelle il donna de ſi grandes marques, malgré les menaces & les artifices du Comte de Liceſtre ; que l'on n'eſtima pas moins la fermeté de ſon courage que la fidelité de ſes conſeils. Voilà à peu pres la face du gouvernement de la Hollande : & celuy des autres Provinces eſt presque ſemblable. Mais outre les officiers cy-deſſus nommez, elles ont auſſi chacune des Procureurs generaux, qui prenent ſoin des intereſts du fiſc & de l'adminiſtration du domaine : elles ont encore des Iuges inſtruits dans la connoiſſance des loix, auſquels on peut appeller des jugements tendus par les Magiſtrats de chaque ville : & toutes ces charges ſont perpetuelles, ceux qui les doivent exercet eſtant choiſis pat le Gouvetneur parmy le nombre de ces Deputez, à qui l'on donne aujourd'huy le nom d'Eſtats. 1588.

Outre toutes ces compagnies il y en a encore une autre que l'on nomme le Senat ; dont la fonction conſiſte principalement à pourvoir à la conduitte des guerres, & aux choſes qui regardent l'union generale, & la fidelle correſpondance des Provinces. Et c'eſt pourquoy les membres qui compoſent ce corps ſe prennent de toutes les nations Confederées ; en ſorte que les Hollandois donnent trois Senateurs, les Zelandois deux, les peuples de Friſe deux, & les autres Provinces chacune un. Quand ils ſont admis en cette compagnie, ils font ſerment d'abbord de conſiderer tousjours, dans leurs deliberations, le ſeul advantage general des Confederez : ſans avoir aucun égard à l'intereſt particulier de la Province qui les a choiſis. Mais quand les choſes qui doivent eſtre miſes en deliberation ſont d'une extreme conſequence, les Gouverneurs des Provinces ſont auſſi appellez dans le Senat. Et parce qu'anciennement on ne traittoit point des grandes affaires ſans le conſentement de chaque peuple ; depuis qu'on a veu qu'elles ſe preſentoient en quantité à tous momens, & que l'on a conſideré que les longueurs pourroient ſouvent y apporter du prejudice ; on a trouvé à propos que chaque Province envoyaſt des Deputez auſquels elle donne une libre puiſſance d'agir, & qui ſe tiennent proches du Senat, pout eſtre tousjours preſts de convoquer les Eſtats de leur Province ſi l'occaſion le merite : les Provinces qui ont quelqu'une de leurs principales villes dans le party Confederé, joüiſſent toutes également du droit de ſuffrage dans l'aſſemblée des Eſtats, où elles preſident auſſi chacune à leur tour. Ces Provinces là eſtoient pour lors, celle de Gueldre, la Hollande, la Zelande, le païs d'Vtrecht, la Friſe qui eſt ſituée entre la riviere de Fleve & celle de Lawers, & Overyſſel. Or ces deputations qui ne ſe faiſoient autrefois que de temps en

1588. temps, ont pris peu à peu la forme d'une compagnie perpetuelle qui repreſente tous les Eſtats Confederez ; & à laquelle on donne auſſi ce meſme nom. Ceux qu'on envoye de chaque Province pour tenir rang en cette compagnie, ou en celle du Senat, n'y doivent demeurer que pendant un certain temps qu'on leur preſcrit, & qui ne peut eſtre prolongé ſans la volonté expreſſe des Provinces qui les ont deputez. Mais on depute encore d'autres officiers, qui ſont au deſſous de ceux-cy, dans les villes maritimes ; pour pourvoir à la ſeureté de la navigation, & pour decider les differens qui la concernent.

Voylà quelle eſt l'adminiſtration de la Republique Confederée dans ſes principales affaires : dont j'ay voulu ſeulement parler icy ſans décrire les moindres parties du gouvernement : ayant creu que cela n'eſtoit pas neceſſaire : & que ce que j'ay touché doit ſuffire, pour faire voir aſſez clairement, que l'authorité ſouveraine n'eſt pas tellement Oligarchique, qu'un certain nombre de familles ſe la puiſſe attribuer à l'excluſion des autres ; ny tellement Democratique, que l'on puiſſe dire qu'elle depend de la multitude du peuple : mais elle eſt temperée de telle ſorte, que la Nobleſſe conſervant ſon authorité accoûtumée, les principaux citoyens des premieres villes poſſedent une bonne partie de la puiſſance ; & l'on voit monter comme par des degrez ceux qui commandent premierement à chaque Province en particuliet, & puis enfin à toutes en general : car la promotion des officiers ne ſe fait pas comme dans l'Eſtat Democratique par la pluralité fortuite des ſuffrages, mais par une deliberation judicieuſe, où l'on conſidere en ceux qu'on choiſit, l'ancienne reputation de leurs ayeulx, la portée de leurs moyens, & la capacité de leur genie.

Et nous pouvons dire aſſeurément que ce ne fut pas une mauvaiſe precaution pour conſerver la liberté publique, de commettre la direction des principales affaires à pluſieurs perſonnes, & d'avoir apporté un tel ordre dans le gouvernement, que ſes premieres charges doivent continuellement paſſer de main en main ; afin que ceux qui les poſſedent, taſchent de les exercer comme il faut, ſçachant bien qu'il ne leur ſeroit pas permis longtemps d'abuſer de leur authorité. Ie trouve qu'autrefois, pendant les guerres des Romains, les peuples des Gaules, de l'Alemagne & de l'Angleterre ſe ſervoient desja de cette maxime, qui veut que toutes les choſes extremement importantes à la Republique, ſoient traittées par la deliberation des Grands du païs, & des Deputez des principales villes : auſſi voyons nous aux lieux meſmes où l'Eſtat Monarchique a mis fin à la liberté des peuples, qu'on ne laiſſe pas de retenir encore quelques veſtiges de cette ancienne ſorte de gouvernement. Que ſi nous voulons monter plus haut, & paſſer juſques dans la Grece, nous verrons presque la meſme choſe dans les aſſemblées des Amphictyons, qui furent capables de reſiſter à la puiſſance des Medes : ou dans le gouvernement de l'Achaïe, dont l'Eſtat aſſez foible de ſoy, ſe rendit fort par la ſeule concorde des habitans.

Au reſte, parmy les Confederez la ville capitale de chaque Province eſt auſſi le lieu principal où ſe traittent toutes les affaires du païs : mais toutes les Provinces enſemble ont eſtably le ſiege de leur Republique chez les Hollandois, qui ſurpaſſent tous les autres Confederez en authorité auſſi-bien qu'en richeſſes, & l'on a choiſy pour cet effet le bourg de la Haye ; où le Comte Maurice fait ſa reſidence ordinaire, comme un lieu que le voiſinage de la mer & des foreſts rend extremement agreable.

Dans

Dans les Provinces qui suivent le party du Roy, la maniere de gouverner est assez semblable à celle-cy, excepté que les Estats ne s'y assemblent presque plus, si ce n'est lors que les subsides donnent quelque occasion de les convoquer; outre qu'il y reste fort peu d'Officiers qui prennent soin de l'interest particulier de chaque Province; & que toutes les affaires en general sont conduittes tant par le Gouverneur que par le Senat; & par les officiers des finances & de justice, qui sont tousjours proches des Senateurs. Davantage les uns & les autres depuis qu'ils ont une fois esté receus en leurs charges, en joüissent pour toute leur vie. 1588.

La maniere de gouverner dans les Provinces qui sont au Roy d'Espagne, est presque pareille.

Nous avons desja cy-devant declaré quels estoient les revenus des Provinces Confederées; & ils augmenterent de beaucoup, depuis que l'apprehension du servage fut entierement bannie, & que tous les citoyens ensemble eurent resolu de contribuer volontairement à la defense d'une Republique dont ils estoient les maistres: mais sur tout depuis que le trafic où ces peuples s'addonnent se fut accreu des ruines du Brabant, leur courage s'accreut aussi-bien que leurs richesses: & voyant que leurs entreprises commençoient à reüssir, comme ils redoubloient leurs efforts, ils redoublerent aussi leurs dépenses, & les impositions necessaires pour les soûtenir. De sorte que les terres, les maisons, les choses qui servent à la nourriture des hommes, à les vestir, enfin leurs personnes mesmes estoient taillables: tout estoit cottisé pour les tributs, & l'on ne pardonnoit pas mesme aux constitutions des tentes. La mer ouverte à tout le monde pour le commerce, estoit un subside dont on pouvoit faire beaucoup d'estat, puis qu'il n'avoit point à redoûter les disgraces de la guerre. Il est vray neantmoins que l'on espargnoit les marchands par dessus tous les autres: & ceux qui gouvernoient, avoient jugé à propos d'en user ainsi; de peur que les surcharges ne fissent transporter ailleurs le plus grand & le moins attaché de tous les profits de la Republique.

Revenus des Confederez.

Toutefois les richesses des Confederez estoient surpassées de bien loin par celles du party des Espagnols: car bien que les Provinces sujettes à leur domination ne payassent leurs tributs qu'avec beaucoup de peine, le propre argent du Roy adjoûté à ces revenus les faisoit monter extremement haut. Mais apres tout, ces finances passoient par tant de diverses mains, qu'elles s'evanoüissoient avant que de pouvoir estre employées à leur veritable usage: parce que les uns les faisoient tournet à leur profit particulier, comme une chose qu'ils croyoient leur appartenir: & les autres en faisoient des profusions, comme d'un bien à la conservation duquel ils n'avoient aucun interest. La milice entretenue par les Provinces Vnies, à compter ensemble les soldats du païs, les estrangers, & les associez, à la reserve neantmoins du secours d'Angleterre, n'alloit pas jusqu'au nombre de dixhuit mille fantassins, avec fort peu de cavallerie: & la pluspart estant distribuez dans les garnisons, il est certain que les forces Confederées estoient inferieures de beaucoup à celles de leurs ennemis, aupatavant que la France eut fait une diversion de celles-cy. Mais la nonchalance du Comte de Liceſtre, & tant de seditions qui l'avoient suivies, apprenoient aux Confederez à se defendre avec peu de troupes: de peur qu'en voulant lever des milices outre la portée de leurs finances, au lieu d'enroller des soldats, ils n'enrollassent des ennemis. Quant à la discipline militaire, elle se rendoit de jour en jour plus exacte, afin qu'on ne donnast aucun lieu de plainte aux habitans du païs, ou à leurs associez; ny mesme à ceux d'entre les Belges du party contraire, qui payoient

Celuy du party Espagnol est beaucoup plus grand.

La milice des Confederez est de dixhuit mille fantassins avec fort peu de cavallerie.

1588. payoient contribution pour empeſcher que leurs campagnes ne fuſſent pillées : ſi bien que quand on conduiſoit les ſoldats dans leurs quartiers d'hyver, ils ne faiſoient ſouffrir aucune dépenſe aux particuliers; car tout ce qu'on leur fourniſſoit, eſtoit payé des deniers publics. Et ce bon ordre cauſa bientoſt de merveilleux effets : puiſque de toutes parts les habitans ſouhaittoient meſme d'avoir des ſoldats pour hoſtes. Toute l'infanterie eſt diviſée en des cohortes, que l'on nomme en France regimens ; chaque regiment contient d'ordinaire dix compagnies, & rarement davantage. Les compagnies ſont de cent hommes, & quelques unes peuvent monter plus haut dans le detail : mais en gros, pour ne point faire une deduction des morts, des deſerteurs & des paſſevolans, il ſe trouve qu'elles reviennent presque toutes à ce premier nombre. On conte auſſi cent cavaliers ſous chaque cornette, entre leſquelles il y en a trois que l'on employe à couvrir l'infanterie ; & qui ſont commandées par tous les chefs en commun. Afin que la ſolde ſoit plus aiſée à fournir, chaque Province reçoit, dans ſon étenduë, certain nombre d'infanterie & de cavalerie qu'elles payent toutes de leurs propres deniers : & l'on a meſme introduit cette couſtume, que ce ſont auſſi ces Provinces qui eſliſent les Meſtres de camp & les Capitaines : mais les charges qui ſont au deſſous, dependent de ces derniers : & celles qui ſont au deſſus, dependent des principaux adminiſtrateurs de la Republique, qui les donnent au merite, ou à la faveur.

Les troupes des ennemis ſurpaſſoient en nombre le double des troupes Confederées : mais ils les diſperſoient de coſté & d'autre, tant pour defendre leurs frontieres, dont l'étenduë eſtoit aſſez grande, que pour garder les autres lieux, où ils avoient quelque choſe à redouter. Dans tous les deux partis, la ſolde des ſimples factionnaires eſtoit égale : mais dans celuy des Eſpagnols, ceux qui ſe ſignaloient, eſtoient bien mieux recompenſez ; & le nombre des appointez eſtoit grand parmy leurs ſoldats : ce qui n'empeſchoit pas neantmoins qu'ils ne commiſſent beaucoup d'inſolences ſoit dans les villes, ſoit dans la campagne ; ſoit quand ils campoient, ou quand ils eſtoient dans les garniſons : ſi bien que par ces desordres ils apportoient un double prejudice aux finances de leur Prince ; joint que la jalouſie perpetuelle qui eſtoit entre eux, faiſoit ſouvent naiſtre des diſſenſions dans leurs armées. Au contraire le Comte Maurice, depuis que la ſouveraine conduitte de la guerre eut eſté miſe entre ſes mains, ne laiſſa paſſer aucune occaſion d'en prattiquer les plus belles maximes tant anciennes que modernes. Il ſe montroit prompt à pouſſer ſes entrepriſes à bout, & à prevenir celles des ennemis : & ſa vigilance eſtoit ſi grande, que quoy qu'il fut elevé dans le plus haut degré du commandement, il ne laiſſoit pas de prendre ſoin des choſes les plus baſſes. Cela fut cauſe que, par un nouveau prodige, on le vid presque en un moment devenu maiſtre dans un art où il n'en avoit point eu : car il tenoit ſes ſoldats dans une continuelle prattique de leur meſtier : il donnoit ordre que les ſentinelles & les gardes fuſſent vigilantes, & les villes bien munies & bien fortifiées : que les camps fuſſent diſpoſez d'une excellente maniere ; & que l'artillerie & les autres machines de guerre fuſſent tousjours preſtes. Il accouſtumoit ſes gens à bien maniet leurs chevaux, à garder leurs rangs, à porter leurs vivres eux meſmes, & à travailler aux tranchées, le tout par une methode que le ſiecle n'avoit point encore connuë. Il eſt vray que dans les commencemens ceux qui ſont honteux d'apprendre ce qu'ils ne ſçavent pas, ſe mocquoient de cette nouvelle diſci-

discipline : mais enfin, dans les succés miraculeux qui la suivirent, le mépris se tourna bien-tost en admiration ; quand on vid que des peuples à qui tant de pertes & tant de defaittes avoient fait prendre la fuitte, commençoient non seulement à tourner teste : mais à chercher mesmes leurs ennemis, les attaquer, & leur arracher des mains les meilleures villes presqu'en un instant. De sorte que chacun demeura d'accord, que si le Pere n'avoit jamais eu son pareil pour gagner l'affection des Provinces, & pour jetter les fondemens de la Republique Confederée; de mesme pour la maintenir, pour l'accroistre, & pour la rendre fleurissante, il sembloit que le fils eut esté donné du Ciel par une grace tres-particuliere. Mais si l'on desire voir combien ce nouvel art de faire la guerre estoit different de celuy des autres siecles, on le connoistra bien-tost par la lecture de l'ouvrage suivant. 1588.

Les Provinces Vnies entretenoient aussi un nombre raisonnable de navires, qui faisoient garde proche des villes maritimes des ennemis, ou sur les passages des rivieres ; & qui servoient à escorter les marchands & les pescheurs, ou à donner la chasse aux pirates sur l'Ocean. Et il n'y a nulle doute qu'en ce point les Confederez surpassoient de bien loin leurs ennemis ; puisque ceux-cy n'avoient pas beaucoup de ports ; & que ce qu'ils en avoient estant fort peu commode, ils n'employoient aussi qu'un petit nombre de navires, qui servoient comme de sentinelles aux environs de leurs ports.

Pour ce qui est de la noblesse, tant chez les uns que chez les autres, elle n'aspiroit qu'à l'oisiveté, ou à des dignitez tranquilles, se montrant extremement froide pour les interests de son party, à cause de la jalousie que celle des Confederez avoit conceuë contre le menu peuple ; & celle des autres Provinces contre les Espagnols. Il se peut faire aussi que c'estoit une paresse inveterée qui attachoit ainsi les Gentils-hommes à la recherche du repos : parce qu'autrefois les Princes par une politique rusée les avoient exemptez des fonctions militaires ; & ne leur en ordonnoient point d'autre que celle de posseder des Seigneuries. Neantmoins il s'en trouvoit quelque petit nombre qui par un desir de gloire, ou par le mauvais estat de leurs affaires domestiques, se portoient à suivre les armes, & à prendre des soins dignes de leur extraction. Pour ce qui concerne le menu peuple dans les Provinces Confederées, il marchoit volontairement à la guerre, autant les vieux que les jeunes : ceux-cy parce qu'ils n'avoient jamais veu la paix, & ne reconnoissoient la guerre que par les bruits qu'on en semoit, & par les subsides qu'on levoit pour la soûtenir ; les autres, parce que le souvenir des maux extremes qu'ils avoient soufferts, les empeschoit, d'en redoûter de plus grands ; & tous ensemble s'accommodant à l'estat present des affaires, sans se passionner trop pour aucune Religion, embrassoient simplement la defense de celle qu'ils voyoient publiquement en usage. Mais ceux qui suivoient les ceremonies Romaines, apres tant de marques qu'ils avoient données de leurs cabales, ne pouvoient plus exercer, mesme en particulier, aucun acte de Religion, sans encourir la peine de quelque amende, assez legere neantmoins, que les loix expresses des Confederez leur imposoient : & davantage, par une coustume tacitement introduitte, ils estoient exclus des dignitez : toutefois s'il restoit encore dans les Provinces quelques personnes Ecclesiastiques soit de l'un soit de l'autre sexe, parce qu'en beaucoup de lieux leurs possessions avoient esté confisquées, ils recevoient un soulagement dans leur malheur, en ce que les Estats leur fournissoient de quoy vivre : mais c'estoit à condition qu'ils se tiendroient en

1588. repos. Quant aux sectateurs des autres religions, s'il leur arrivoit de faire quelques assemblées, on avoit jugé à propos de les tolerer en les dissimulant. Les Ministres de la religion publiquement receuë n'avoient point de part dans le maniement des affaires ny dans les Conseils : & il n'y avoit aucune compagnie dans l'estat spirituel qui fut exempte de la jurisdiction temporelle des Magistrats. De sorte que si les anciennes seditions eussent esté entierement assoupies, il n'y avoit aucun lieu d'en craindre de nouvelles.

Tout de mesme dans le party contraire, la longue connoissance de la cause des broüilleries avoit donné moyen de les prevenir : au surplus l'ordre des loix y estoit tel qu'auparavant la guerre : & la moderation du Duc de Parme se montroit si grande qu'on ne pouvoit se mécontenter du gouvernement. Quelques villes particulieres estoient occupées par les garnisons : mais toutes en general estoient retenuës dans leur devoir par l'authorité de ceux qui regissoient l'Estat. Il est vray que les Evesques possedoient tousjours les sieges qu'on leur avoit assignez pendant le gouvernement de Marguerite mere du Duc de Parme, & celuy du Duc d'Albe, & qu'il y avoit encore beaucoup de choses qui penchoient du costé des Iesuistes ; neantmoins on s'abstenoit des Inquisitions & des supplices, à cause de la guerre & du voisinage des ennemis ; & parce que la pluspart de ceux qui avoient de nouveaux sentimens dans la Religion, s'estant volontairement bannis, le reste se rangeoit sous l'obeissance par la seule crainte plustost que par les chastimens. Dans tous les deux partis la cherté des vivres & des autres choses necessaires à l'homme ; la pesanteur des impost, & la difficulté de receüillir les biens de la terre, estoient soulagées par le guain qui procedoit du trafic ; & par le salaire qu'on avoit augmenté aux artisans & aux ouvriers. Sur tout dans les Provinces Vnies le commerce, nourricier des autres arts qui sont au dessous de luy, fleurissoit merveilleusement : & la seule ville d'Amsterdam par ses marchandises, se pouvoit égaler aux plus opulentes villes du siecle & de l'antiquité. Cependant comme parmy tant de guerres on voyoit encore subsister chez les Confederez la pluspart des biens que la paix apporte, on y voyoit aussi rester les maux qui la suivent : & l'usage des armes n'avoit pas tellement effarouché les esprits, qu'ils ne se tournassent assez souvent du costé qui luy est contraire. Car la superfluité dans le vivre & dans les habits, & toute autre sorte de vaines dépenses regnoient, par la frequentation de ceux des autres Provinces, ausquels un exil neccessiteux sembloit insupportable ; & qui dans l'apprehension de passer pour pauvres, voyant qu'il n'y avoit aucune loy particuliere qui les retinst en bride, taschoient d'imiter les plus opulens ; & se faisoient reciproquement imiter par ceux qui n'avoient que de mediocres richesses. De sorte qu'à la fin cette genereuse simplicité, qui donnoit anciennement une si haute reputation aux peuples de Hollande & de Zelande, & cette propreté modeste tant estimée, se changerent en un luxe, lequel veritablement pouvoit estre avantageux aux finances publiques, à cause du subside que l'on en tiroit, mais qui se rendoit extremement dommageable aux bonnes mœurs ; puisque c'est de cette source qu'on voit naistre l'avarice, le plus opiniastre de tous les maux, & que les dépenses frivoles reduisent l'esprit en un tel estat, qu'il n'est plus capable de considerer que les nations, dont on a pris cette maniere de vivre, ont esté vaincuës. Mais apres tout, les Confederez avoient pour verru les vices de leurs ennemis, dont le luxe beaucoup plus insupportable, ne pouvoit pas mesme estre moderé par l'indigence.

FIN DES ANNALES.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

La flotte equippée par les Eſpagnols contre les Anglois ſe promet trop. L'Angleterre eſt expoſée, par Sixte Cinquieme, au premier occupant. Deſcription de la flotte Eſpagnole. Le Duc de Parme Capitaine general de cet armement, attend cette flotte en Flandre. Trop grande aſſeurance des Anglois & des Confederez. Les Confederez aſſiegent les ports de Flandre avec leurs navires. Eliſabeth garnit de ſoldats les coſtes de la Tamiſe : elle commet Seimore pour commander les moindres vaiſſeaux : & choiſit Howward & Drak pour commander les plus grands navires. Faute des Eſpagnols. Le Duc de Parme demeure aſſiegé dans Dunquerque. Cauſes du mauvais ſuccés de l'entrepriſe Eſpagnole. Relation de ſes avantures. Actions de graces à Dieu pour la victoire, ordonnées publiquement chez les Anglois & chez les Confederez. Le Duc de Parme ayant inutilement aſſiegé la ville de Bergue ſur Zoom, leve le ſiege. Les Eſtats font preſent de la ville de Bergue au Comte Maurice. Le Prince de Chimay, malgré le ſecours de Schenk, prend la ville de Bonne : comme auſſi le fort de Wachtendonc. Les navires des Confederez ſont arreſtez en Eſcoſſe. La garniſon de Gertruidenberg mutinée rend la place au Duc de Parme. Le Comte de Mansfeld attaque inutilement les places de Heuſden, Bommel, & Voren. Haine des Eſpagnols contre le Duc de Parme. Celuy-cy s'eſtant rendu malade de faſcherie, envoye au Roy d'Eſpagne pour ſe juſtifier. Mansfeld aſſiege Berk : Schenk y fait entrer des troupes : & celuy-cy en ſuitte ayant eſté repouſſé de l'entrepriſe qu'il avoit faitte contre Nimegue, tombe dans le Vahal & ſe noye. Varembon, pourſuivant Falcoſtein, qu'on envoyoit au ſecours de Berk, eſt deffait par Vere. La ville de Berk, apres avoir long-temps eſté ſecouruë, ſe rend enfin au Duc de Parme ; lequel en ſuitte forme des deſſeins contre pluſieurs autres villes. Cruelles rencontres ſur mer entre les Eſpagnols & les Confederez : les Anglois voulant reporter la guerre en Eſpagne, s'efforcent vainement de remettre Antoine de Portugal en ſon royaume. La France, apres la mort du Roy Henry Troiſieme, diviſée en factions, s'intereſſe deverſement dans les affaires du Païs-bas. Philippe envoye du ſecours au Duc du Maine, pour empeſcher que Henry Prince de Bearn ne paruienne à la Royauté. Les Anglois & les Confederez envoyent du ſecours à ce dernier. Comparaiſon des troubles de France avec ceux des Païs-bas.

NOus allons entrer dans un nouvel ordre d'affaires, où nous verrons bien plus de clarté que dans les precedentes : car depuis que le Comte Maurice eut obtenu le ſouverain commandement des armées, il fit manifeſtement pencher la fortune de ſon coſté. Et comme il eſt vray de dire que la face de la Republique, l'antipathie des Religions, & la guerre jurée ſans aucune eſperance de paix, demeuroient en meſme eſtat qu'auparavant ; auſſi eſt il certain que dans le cours de cette hiſtoire, & dans la ſuitte de ſes evenemens, nous trouverons pluſtoſt de la diverſité que de l'embarras. Les armes du Roy d'Eſpagne ſe porterent contre l'Angleterre, & contre la France meſme, par des efforts non ſeulement inutiles, mais funeſtes ; & les finances de ce Prince, quoy que prodigieuſes, ſe trouverent incapables de ſoûtenir le fardeau de tant de guerres ; ce qui fit naiſtre toutes ces ſortes de maux, dont la diſette eſt ordi-

nairement suivie. Cependant le courage des Confederez se relascha aussi bien que leurs forces ; & ils firent des traittez d'alliance avec les couronnes qui furent bien-tost en partie rompus. Chez les Espagnols on changeoit souvent de Gouverneurs, & à la fin on y changea aussi de maistre : les confidentes y estoient mal seures ; & les ruses tenoient beaucoup de la lascheté. Chez les Confederez par la seule conduitte du chef on evita beaucoup de dangers, & l'on poussa assez loin le progrés des armes : mais principalement sur la met l'estat de la Republique, par ses forces contre l'ennemy, & par sa fidelité vers ses associez, prit un tel accroissement, qu'il estoit facile de juger que l'egalité des partis, pour l'avenir, tiendroit long-temps la victoire en incertitude : quoy que neantmoins la puissance des Provinces Vnies eut esté si foible dans ses commencemens, que quand on la vid parvenuë en un si haut degré, ce changement passa plustost pour un miracle, que pour un effet de la conduitte humaine. Or comme ce sont des choses ou que j'ay veuës moy-mesme, ou que j'ay sceuës d'original, j'entteprens de les publier à la maniere des Historiens ; quoy que je n'ignore pas combien il est fascheux de produire un recueil de cette nature, en la presence de deux partis contraires, dont la haine reciproque est plus embrasée que jamais. Ie sçay que dés l'abbord les ennemis me soupçonneront de flatterie : & que les miens mesmes s'offenseront de la fermeté que je feray voir à publier leurs veritez ; mais c'est de la posterité principalement que j'attends tout à la fois le jugement & la recompense de ma sincerité : & si Dieu a ordonné que quelque jour une si cruelle guerre puisse finir, il se trouvera peut-estre assez d'Escrivains apres moy, qui chercheront icy des sujets pour les traitter avec plus d'eloquence, & pour les publier avec plus de seureté. Cependant, je souhaitte que mon travail puisse apporter quelque fruit à ceux, qui se voyant éloignez de nos broüilleries, employent le temps de leur repos à connoistre les malheurs d'autruy : & je seray bien aise qu'ils puissent trouver dans mon ouvrage des leçons pour la guerre, qui leur fassent haïr les dissensions civiles : & qui leur donnent lieu, aux depens de quelque ennemy barbare, de prattiquer plus heureusement que nous, les choses que nous leur aurons apprises. Certes il est tousjours difficile de raconter les choses comme elles se sont passées, parce que ceux qui n'en ont rien veu, ont de la peine à les croire entierement ; & ceux qui y ont esté presens, se sont laissez emporter à la passion ou à l'interest : de sorte que si le premier inconvenient nuit à celuy qui en lit l'histoire, le second nuit encore davantage à celuy qui l'a escrite ; & quelque exacte connoissance que ce dernier puisse avoir euë, il arrive dans la suitte du temps qu'une bonne partie de la croyance qu'il pouvoit esperer, se trouve effacée par l'oubly, ou par la puissance du vainqueur. Que si malgré toutes ces considerations, je suis obligé d'exposer cet ouvrage en public, ce ne me sera pas peu d'avantage d'estre nay dans un païs qui seroit honteux de n'accorder pas à un escrivain de son histoire la liberté qu'il promet à tous ses habitans : outre que la pluspart des choses que je raconte, ont tourné à son profit, & que ce ne luy sera pas peu de plaisir de voir admirer les commencemens de sa Republique, au mesme temps qu'il la voit croistre.

1588. ON estoit dans le cours de l'année que les Chrestiens ont marquée par le nombre de 1588 : & plusieurs Astrologues avoient predit qu'elle seroit la derniere de tous les hommes. Mais soit que cet art qui se mesle de vouloir penetrer dans l'avenir, estant de soy une chose vaine, n'ait point d'autre existence

existence que celle que nostre credulité luy donne ; soit que l'erreur qui s'y rencontre, ne procede que de la faute de ceux qui n'interpretent pas comme il faut la sublimité des destinées ; soit enfin que dans cette nouvelle prediction, l'evenement qui la suivit ne fust qu'une partie des menaces du ciel ; on ne laissoit pas de preparer en Espagne une flotte merveilleuse, que Philippe, poussé également par le desir de se vanger, & par l'esperance de s'aggrandir, se hastoit d'armer contre luy mesme ; tandis qu'il avoit la paix avec la France & avec le Turc. Car ce n'estoit pas un assez grand affront à ces vainqueurs de tant de Royaumes, & à ces Conquerans du nouveau monde, de voir qu'un coin de terre tel que celuy des Provinces Confederées, les eust contraints par des pertes reciproques, d'arrester si long-temps leurs armes dans les Païs-bas, si, pour accroistre leur honte, une femme mesme ne les eust obligez à luy faire la guerre par toute sorte d'efforts. Mais leur raison estoit que les Confederez ne resistoient que par l'assistance qui leur venoit d'Angleterre, & que l'Angleterre n'estoit forte que par la confiance qu'elle avoit en la mer. Si bien (disoient ils) que les histoires des Saxons & des Normans apprennent à tout le monde, qu'il suffit de pouvoir entrer dans cette isle pour s'en rendre maistre. Ioint qu'aujourd'huy ses Souverains, dans la crainte qu'ils ont de leurs propres sujets, ayant ruiné la plus-part des fortifications de leurs Royaumes, en rendent l'accés assez facile aux estrangers. Mais outre cela ces peuples, qui estant desja assez foibles de corps, ont encore affoibli leurs courages, par une longue paix qui les a jettez dans le luxe aussi bien que dans l'oisiveté, & qui mesme pour faire la guerre, n'ont ny chefs, ny cavalerie, pourroient ils resister à la force des soldars de Philippe, qui sous la conduitte d'un chef, tel que le Duc de Parme, se sont accoustumez à vaincre depuis tant d'années ? c'estoit ainsi que les Espagnols se promettoient de parvenir à une vengeance contre leurs sujets rebelles, dans laquelle ils esperoient asseoir le premier degré de leurs progrés contre les autres nations : & comme c'est la coustume de l'ambition humaine de pousser tousjours ses pretensions de plus loin en plus loin ; ils s'asseuroient, apres la conqueste de l'Angleterre, que celle de l'Escosse & du Dannemarc, qui estoient deux Royaumes excommuniez, ne tarderoit pas long-temps à leur tomber entre les mains ; & qu'en suitte il leur seroit facile de se servir des forces & de la haine des Anglois contre la France ; & fut tout en un temps que ses peuples nageoient desja dans leur propre sang. Apres quoy, poursuivoient ils en eux-mesmes, puis que l'on voit toutes les autres terres de l'Europe partagées entre tant de Princes, qui ne seront jamais capables de s'unir ensemble de bonne foy, quand ils verront les passages de la mer fermez à leurs correspondances, par quel moyen cette troisiesme partie du monde pourrat-elle evirer de nous enrichir de ses depoüilles ? Il est vray que ceux d'entre les Espagnols qui jugeoient un peu plus raisonnablement, ne se promettoient pas du tout de si grandes choses : mais ils esperoient pour le moins que quand ils auroient paru sur la mer pour assaillir des peuples qui y estoient nez, & que le bruit de leurs armes par la grandeur de leur entrepriſe, & dans l'incertitude de son succés, auroit couvert d'effroy toutes les Provinces circonvoisines, il leur seroit facile d'enfermer pour un temps dans ses cachettes le ravisseur qu'ils poursuivoient, & d'oster à cette rebelle Republique toute sorte de commerce ; ce qui ne leur sembloit pas peu de chose. Mais d'un autre costé, le Pape, qui estoit pour lors nommé Sixte, taschoit, par le moyen des Espagnols, de soumettre aussi à sa

1588.

Les Espagnols dépeschent une flotte contre les Anglois.

Enflez d'une confiance trompeuse, ils se promettent de trop grands avantages.

1588. loy le Royaume d'Angleterre, que la ſimplicité de quelques-uns de ſes Roys avoit autrefois rendu tributaire du ſiege de Rome. Cettuy-cy donc, voulant ſuivre l'exemple de ſes predeceſſeurs, à qui les diſſenſions des Princes avoient donné lieu de s'acquerir une ſouveraineté, premierement ſur les Royaumes, & puis en ſuitte ſur les Roys meſmes, expoſa l'Angleterre en proye au premier qui s'en pourroit emparer, comme un Royaume qu'Eliſabeth avoit uſurpé, ſans aucun droit, par la mort de pluſieurs perſonnes illuſtres que ſa tyrannie avoit oſtées du monde, & duquel la jouïſſance ne luy avoit eſté aſſeurée que par la crainte où elle retenoit ſes peuples: à quoy Sixte adjoûtoit le reproche de la Religion de cette Reyne, & y joignoit encore celuy de ſa naiſſance, pretendant qu'elle n'avoit veu le jour que par le moyen d'un adultere, auquel on avoit en vain voulu donner le nom & la couverture du mariage. Car il eſt vray que la bulle fulminée contre Eliſabeth luy objectoit toutes ces choſes, conviant auſſi tous les peuples à ſeconder par leurs aſſiſtances l'expedition des Eſpagnols, & meſmes diſpenſant les Anglois du ſerment de fidelité, qui les euſt pû attacher à cette Princeſſe; afin qu'ils ne fiſſent aucun ſcrupule de la luy livrer entre les mains; vive, ſi cela ſe pouvoit, ſinon, morte: & pour recompenſe de ce crime, il promettoit à ceux qui le commettroient, que tous les autres, qu'ils auroient auparavant commis, leur ſeroient pardonnez, meſme devant Dieu. Enfin la bulle contenoit toutes ces bagatelles & beaucoup d'autres pareilles, qui ſans doute auroient eu de la force pendant les ſiecles de l'ignorance; mais aujourd'huy elles ne ſont plus debitées que pour la formalité, & receuës de meſme. Il eſt vray neantmoins que dans cette conjoncture on crût, qu'il ſe trouvoit beaucoup de Grands en Angleterre à qui l'eſtat preſent des affaires ne plaiſoit pas trop: & les vains diſcours de Bernardin de Mendoze, qui ſous le tiltre d'Ambaſſadeur avoit durant quelques années fait l'office d'eſpion à la cour d'Eliſabeth, publioient des merveilles de l'affection que ces Seigneurs avoient pour le party d'Eſpagne: mais apres tout, il eſt certain que quelque averſion qu'ils euſſent montrée pour la Religion de leur païs, il ne s'en fuſt jamais trouvé parmy eux d'aſſez imprudens pour ſe fier à une domination eſtrangere.

Sixte V. expoſe l'Angleterre à celuy qui l'occuperoit.

Il exhorte les Anglois à la faire mourir.

Deſcription de la flotte d'Eſpagne.

Cependant, ſur toutes les coſtes d'Eſpagne, & dans tous les lieux d'Italie ſujets à la monarchie de Philippe, on arme pres de vingt mille ſoldats, & cent quarante navires, la pluſpart d'une incroyable grandeur, qui fut enfin la principale cauſe de leur ruine; & parmy leſquels il s'en trouvoit un bon nombre que l'on nommoit galions & galeaſſes, dont les ponts & les tours s'élevoient en forme de villes & de chaſteaux; & qui ſe manioient à trois cents rames. Ces navires eſtoient bien couverts, afin qu'ils pûſſent reſiſter à l'artillerie: & on les avoit auſſi armez par les flancs contre la violence des flots. On avoit pris à ſolde des matelots de toutes ſortes de nations: la proviſion des vivres pouvoit durer plus de ſix mois; la quantité des finances eſtoit pareille à celle des guerres que Philippe avoit ſur terre; & l'artillerie montoit à pres de deux mille cinq cents pieces. Les Eſpagnols meſmes avoient dreſſé une deſcription de ce grand appareil de pluſieurs années, dont ils faiſoient courir les livres entre les mains du peuple, tant pour donner de la terreur à leurs ennemis, que pour faire valoir leur opulence, & en eſtaller des marques publiques. Quelques-uns d'eux croyoient qu'on eſtoit obligé d'envoyer un heraut à Eliſabeth pour luy declarer la guerre: mais quelques autres ne furent pas de ce ſentiment, jugeant que la publication de

de la bulle du Pape donneroit assez de justice à leurs hostilitez. On ne voulut pas non plus suivte les advis salutaires du Marquis de sainte Croix, & du Duc de Parme; qui conseilloient que l'on eust soin, avant toutes choses, de s'emparet de quelqu'un des ports de Hollande ou de Zelande : parce que ceux de Flandre n'estoient pas capables d'offrir à cette grande flotte une retraitte asseurée, contre les evenemens incertains de la guerre, ou de la mer : car la pluspart des chefs estoient si impatiens de la victoire, qu'il leur sembloit que c'estoit la vouloir retarder, que de ne menet pas tout droit l'armée à l'assaut de la ville de Londres. La conduitte generale de tous les navires fut donnée à Alphonse Perez de Gusman, Duc de Medina Sidonia : lequel obtint cet honneur à cause du grand éclat de sa naissance, plustost que pout aucune autre raison. Outre les guerriers entretenus, il avoit encore sous sa charge un grand nombre de Gentilshommes des plus nobles d'Espagne, & mesmes des Grands du païs, qui s'estoient armez à leurs dépens pour combattre en qualité de volontaires; tant le desir, ou plustost l'asseurance du butin avoient esté capables de les animer. En effet, il est constant qu'ils avoient desja partagé entre eux les dignitez d'Angleterre, les terres, les maisons, & toutes les autres recompenses qu'on pouvoit esperer du derniet succés d'une entreprise, qu'ils n'avoient pas encore entamée : & apres la disgrace de cette grande flotte, les Anglois, parmy les dépoüilles qu'elle leur laissa, trouverent des lacs, des cadenes, & plusieurs autres sortes d'instruments de mort ou d'esclavage, qu'on leur avoir preparez; comme si la victoire que les Espagnols se promettoient, eust esté indubitable. Sur le milieu du Printemps, chacun se rendit à Lisbonne : d'où les vaisseaux ayant esté escartez & r'assemblez au port de la Courogne en Galice, il se trouva qu'il en manquoit desja trois, poussez sur les costes de France, tant par la violence de la tempeste, que par un complot des forçats qui s'estoient remis en liberté. Cependant le Duc de Parme, à qui la principale conduitte de cette expedition estoit reservée, se tenoit en armes dans la Flandre avec pres de trente mille hommes tant infanterie que cavalerie; & avoit fait tirer plusieurs canaux vers les villes maritimes de cette Province, afin d'y faire venir des soldats de tous costez, il y avoit aussi conduit vingt huict navires de guerre, & quatre cents autres dont le fond estoit plat, afin qu'ils se pûssent attacher au rivage avec plus de seureté, & une partie de ces vaisseaux avoit esté achettée, l'autre ayant esté fabriquée depuis peu par un prompt travail, où l'on ne s'estoit donné aucun relasche ny jour, ny nuit : & l'on avoit mesme dressé des ponts pour faire passer la cavalerie aussi bien que l'infanterie, soudain que la flotte d'Espagne setoit entrée sur cette mer.

1588.

Conseil salutaire du Marquis de sainte Croix, & du Duc de Parme.

Duc de Medina Sidonia Admiral de la flotte.

La flotte se rend à Lisbonne sur le milieu du Printemps.

Le Duc de Parme, chef de cette expedition, tient une armée de trente mille hommes dans la Flandre.

Mais du costé des Anglois & des Confederez, on ne voyoit faire aucun preparatif pour le danger d'une guerre si prochaine : parce que leur opinion estoit que le vent avoit repoussé la flotte d'Espagne, ou qu'en tout cas de si lourdes masses de navires ne pourroient jamais passet par les destroits qui se trouvent entre la France & l'Angleterre. Quelques-uns tenoient mesme pour certain que cette flotte n'avoit esté preparée, qu'afin d'escotter les navires Espagnols qui retournoient des Indes : & quoy que le Roy de France eust donné advis en Hollande & en Angleterre, du dessein de cette flotte, & des forces qu'elle conduisoit, comme d'une chose dont il estoit particulierement informé; neantmoins, & les Anglois, & les Confederez se flatterent si long-temps par des bruits & par des conjectures imaginaires, qu'ils ne connurent jamais la grandeur du peril qui les menaçoit, sinon apres qu'ils

Trop grande confiance des Anglois & des Confederez.

1588. qu'ils s'en furent veus delivrez. Il eſt vray neantmoins que ceux-cy firent une reveuë de tous les navires, qu'ils pouvoient avoir preſts pour le beſoin, ſoit de ceux qui eſtoient entrerenus par le public, ou de ceux qui appartenoient aux particuliers; en ſuitte dequoy ayant dreſſé une flotte aſſez mediocre, ils aſſiegerent les ports de Flandre, afin que le Duc de Parme n'en pûſt ſortir: mais pour le ſurplus, ils ſe tenoient preſque en ſeureté. D'autre part, Eliſabeth, apres avoir eſté long-temps amuſée par une feinte negotiation de paix, ſe reſolut enfin, quoy qu'aſſez tard, de s'aſſeurer de tous ceux que la diverſité de Religion pouvoit rendre ſuſpects de quelque deſir de nouveauré; & de les enfermer dans les iſles & dans les contrées marécageuſes: & ayant auſſi donné ordre que les deux rives de la Tamiſe, par laquelle on croyoit que l'ennemy taſchetoit d'aborder, fuſſent couvertes de cavalerie, & de quelques regiments d'infanterie levez à la haſte; elle en fit la reveuë, & parla elle meſme publiquement à toute cette multitude, qui ſe montroit aſſez leſte en apparence; mais dans l'effet & dans l'experience des armes, il eſt certain qu'elle ſe fuſt trouvée trop inegale aux vieilles troupes du Duc de Parme, ſi elles ſe fuſſent preſentées. Neantmoins pluſieurs voyant la Reyne en cet eſtat, ne laiſſoient pas de la comparer hautement ou à Tomyris, ou aux Reynes des Amazones, & meſmes à cette fameuſe Voadique qui regna autrefois en Angleterre: & ils ne faiſoient point de difficulté de luy attribuer dans cette occaſion toutes les loüanges, que l'hiſtoire & la fable ont attribuées aux plus vaillantes femmes. Elle prepara auſſi une flotte, compoſée tant de ſes navires que de ceux des particuliers, dont elle fut obligée de ſe ſervir dans ce beſoin; & la partagea en ſorte que les moindres vaiſſeaux demeuraſſent, pour faire garde dans le deſtroit du pas de Calais & proche les emboucheures de la Tamiſe, ſous le commandement de Seimore: & pour les grands navires, qui eſtoient au nombre de cent, dont la pluſpart eſtoient nouvellement partis des mers Eſpagnoles pour venir prendre des munitions, elle leur ordonna de ſe tenir au port de Pleymouth, pour de là, quand il en ſeroit beſoin, aller à la rencontre des ennemis. Charles Houward eſtoit le Capitaine general de ces navires; & il avoit pour Lieutenant François Drak, lequel s'eſtoit desja rendu ſi illuſtre par les victoires navales qu'il avoit rempottées, preſque en tous les endroits de l'Vnivers, qu'il meritoit bien que ſa Patrie, dans ce nouveau danger, euſt recours à ſon courage & à ſon experience.

Les Confederez aſſiegent de leur flotte les ports de Flandre.

Eliſabeth couvre de ſoldats les rives de la Tamiſe.

Seimore commande aux moindres vaiſſeaux;

Houward & Drak, aux plus grands.

La Reyne eſt trompée par des faux bruits.

La flotte des ennemis n'eſtoit pas beaucoup loin d'Angleterre, lors que la Reyne, qui en cela avoit eſté trompée par des bruits ſemez expres de la part des Eſpagnols, manda par lettres au General Houward qu'elle avoit appris pour certain que cette flotte ne viendroit pas, ou du moins, qu'elle eſtoit arreſtée pour un long-temps: à raiſon dequoy elle luy ordonnoit de desarmer ſes principaux navires. Mais à peine celuy-cy avoit obeï, que l'on vid incontinent paroiſtre cette grande flotte, de ſorte qu'il luy fut aſſez difficile de r'aſſembler ſes guerriers, qui commençoient desja à ſe diſperſer avec beaucoup de licence, dans l'opinion qu'ils avoient qu'on les euſt abſolument congediez. Mais l'Eſpagnol ne fit pas une moindre faute que les Anglois, en ce qu'il ne les aſſaillit pas dés l'abbord: veu qu'ils eſtoient ſi mal preparez à la defenſe, que ſans doute une attaque inopinée euſt mis toute l'Angleterre en grand danger. Toutefois du depuis quand on reprocha ce manquement aux chefs de la flotte Eſpagnole, ils s'excuſerent ſur l'eſclavage où ils avoient eſté retenus pat l'eſtroit commandement qu'ils avoient receu:

Faute des Eſpagnols.

Excuſe des chefs.

receu; & par ces ordres trop precis, qui ſont cauſe bien ſouvent que l'on perd les occaſions les plus favorables. Car ce n'eſtoit point l'intention de Philippe, que ſa flotte fuſt miſe en aucun hazard, juſqu'à ce que le Duc de Parme, eſtant pareillement enrré ſur la mer, euſt redoublé l'effroy d'Anglererre. Mais au contraire celuy-cy ſe trouvoit enfermé dans Dunquerque, tant par les navires de Seimore, que par ceux des Confederez; & n'oſoit enrreprendre de s'ouvrir un paſſage avec de petits vaiſſeaux: tandisque d'autre part il eſtoit impoſſible à la flotte d'Eſpagne d'approcher aſſez pres de ce rivage tout bordé de guez, pour en chaſſer les navires des ennemis beaucoup plus legers que les ſiens: quoy qu'apres tout ce fuſt le principal moyen qu'elle devoit tenter, pour ſe garantir des malheurs qui l'aſſaillirent bientoſt apres. Mais le plus grand inconvenient que les Eſpagnols éprouverent dans cette occaſion, & qui n'avoit eſté preveu de perſonne par un certain aveuglement presque fatal, ſe remarqua en ce qu'ils avoient negligé de pourvoir leur flotte de beaucoup de choſes neceſſaires, donr ils eſperoient que le Duc de Parme les accommoderoit: & routefois ce Duc luy meſme voyoir ſes navires pour la pluspart dépourveus de matelots: ce qui procedoit, en premier lieu, de l'avarice des chefs aſſez connuë à tout le monde; en ſecond lieu, de ce que parmy les villes du Païs-bas qui ſuivent le party d'Eſpagne, les matelots ſont ſi rares, que meſmes les villes Baltiques n'en pouvoient pas fournir un nombre ſuffiſant: & outre cela, ceux que les Eſpagnols avoient fait venir contre leur gré, s'écouloient de jour en jour quand ils trouvoient quelque occaſion de fuitte. 1588.

Le Duc de Parme enfermé dans Dunquerque.

Cauſes du malheureux ſuccez de la flotte Eſpagnolle.

Cependant les gens de guerre du General Houward s'eſtoient r'aſſemblez: mais parce qu'un vent contraire ne leur permettoit pas de manier leurs navires à ſouhait, ils les avoient reconduits à Pleymouth, afin d'aſſaillir l'ennemy de loin, & par des combats détachez; où l'on reconnut aiſément que ce ſont deux choſes bien differentes, d'avoir ſes navires plus grands & plus forts que ceux de ſon ennemy, ou de les avoir plus agiles & mieux équippez. Car parmy ceux des Anglois, il s'en trouvoit peu qui fuſſent pareils en grandeur à ceux des Eſpagnols: mais comme ces premiers eſtoient tous plus faciles à manier, & conduits avec plus de dexterité que les autres, ils s'eſtoient rendus maiſtres du vent, & l'avoient oſté aux ennemis: de ſorte que quelquefois ils ſe lançoient contre eux à pleines voiles, & retournoient en arriere incontinenr: meſmes s'il arrivoit de hazard que le vent ſe changeaſt, & pouſſaſt les navires des ennemis contre eux, il les eſquivoient en tournoyant. Et lors que le ciel eſtoit calme, parce que c'eſtoit le temps le plus commode aux ennemis qui ſe ſervoient de rames, les Anglois n'employoient plus les ſimples boulets de leur artillerie pour les offenſer; mais ils déchargeoienr contre eux de longues chaiſnes, leſquelles venanr à ſe déployer par la violence du coup, briſoient tout à la fois les rames & les cables des navires ennemis; qui pour ſe defendre de ceux-cy, ne pouvoient pas les joindre, ny les pourſuivre facilemenr. Et d'ailleurs ce n'eſtoit pas le deſſein des Eſpagnols de s'attachet au combat, quand meſme l'Anglois leur en euſt donné la commodité: au contraire, ils le fuyoient comme s'ils ſe fuſſenr reſervez pour des occaſions plus importantes. Cependant, leur flotte occupant d'aſſez longs eſpaces, ſes cornes eſtant eſtenduës, & ſon mouvement tardif; tout cela rendoit les coups de l'ennemy d'autant plus certains. Quelquefois, quand l'artillerie Angloiſe les incommodoit trop, ils ſe ſerroient davantage: & donnant à leur flotte une forme de croiſſant,

La flotte des Anglois provoque de loin celle des Eſpagnols.

Les Eſpagnols fuient le combat.

1588. ils ne se servoient plus que des petites voiles, afin que les navires ne s'écartassent pas tant les uns des autres : mais ils ne trouvoient pas encore leur seureté dans ce nouvel ordre : parce que quand l'ennemy venoit à les presser, les navires s'entreheurtant se brisoient les uns les autres ; ainsi qu'il arriva à Baldes, Gouverneur d'Andalousie, & parent de celuy qui se rendit fameux par le siege de Leyden : car un navire de Seville, portant huit cents hommes, duquel il avoit la conduitte, se heurta contre un autre avec tant de violence, qu'il brisa son mast ; & obligea le reste de la flotte à l'abandonner en cet estat, de peur que le soin qu'on prendroit pour un seul navire, ne retardast le cours de tous les autres. Mais dans ce malheur le vaisseau ayant esté investy par le Lieutenant General Drak, Baldes fut obligé de se rendre à luy, & l'on vid naistre en suitte une nouvelle sorte de combat entre le vaincu & le vainqueur ; celuy-cy se faisant admirer par des effets de clemence, & l'autre par des marques de flatterie. Presque en mesme temps, les flammes s'emparerent du premier des navires de Biscaye, qui avoit pour chef Michel Ocquendo: & l'on tient que cet accident fut causé par un homme des Païs-bas ; lequel ou parce qu'il vouloit rendre en cela un bon office à sa patrie, ou par ce qu'il estoit faché qu'on se défiast de luy, avoit mis le feu à quelques matieres capables d'embrasement, & s'estoit jetté dans la mer. Ainsi peu de personnes se sauverent de la flamme : mais le fond du navire en ayant esté garanty, servit de proye aux ennemis. Bien-tost apres les Espagnols perdirent aussi un vaisseau qu'ils nommoient le Venitien, & quelques autres de moindre consideration. Cependant la flotte Angloise, s'estant accreuë tant par le secours qu'Elisabeth luy avoit envoyé, que par un concours de plusieurs Gentils-hommes qui s'y rendoient chacun à l'envy, pour donner des marques du desir qu'ils avoient de servir leur Reine, & leur patrie, se divisa en plusieurs esquadres ; par le moyen desquelles ayant environné l'ennemy de toutes parts, elle perçoit les navires Espagnols par des coups d'artillerie continuels ; mais les Anglois commencerent à manquer de poudres : & cela les eut mis en beaucoup de peine, si l'on n'en eut esté querir jusques en Hollande : ainsi sans cette province le royaume d'Angleterre n'eut pû se defendre.

Navire de Seville est prise par le General Drak.

Le premier des navires de Biscaye consumé par les flammes.

La flotte Angloise brise celle d'Espagne à coups de canon.

Les Anglois manquent de poudre.

Enfin, apres un combat qui avoit duré huit jours entiers, mais qui ne s'estoit livré que de loin, parce que les Anglois evitoient soigneusement d'en venir aux mains avec l'ennemy, qui les surpassoit de beaucoup en nombre de gens de guerre ; ils arriverent le sixiéme jour d'Aoust dans ce détroit que l'on nomme le pas de Calais : & ce fut en ce lieu que les deux flottes Angloises qui s'estoient separées, ainsi que j'ay dit cy-devant, firent une nouvelle conjonction de leurs forces, qui pouvoient monter à onze mille hommes tant soldats que matelots ; & laisserent les Confederez continuer leur garde sur la coste de Flandre. D'un autre costé les Espagnols ayant mouillé l'ancre aupres de la ville de Calais, attendoient là le Duc de Parme ; & avec luy, des navires plus maniables que les leurs : mais cependant celuy-cy s'employoit à faire des vœux, & à courir de costé & d'autre dans les temples, comme font d'ordinaire ceux qui ont perdu toute esperance, & qui ne sçavent plus quel conseil suivre. Que si dans cette inquietude il se trouva encore capable d'aspirer au gouvernement ou à la souveraineté d'Angleterre, j'en laisse le jugement à ceux qui le voudront faire ; parce que la pluspart des choses se passerent d'une façon, & ont esté racontées d'une autre. On envoya vers luy quelques uns des principaux de la flotte d'Espagne ; & par-

Leurs flottes s'unissent.

Les Espagnols attendent le Duc de Parme aupres de Calais.

On envoye les principaux de la flotte d'Espagne pour deliberer avec luy.

my

my ceux-cy le Duc d'Aſcoli dont l'extraction eſtoit aſſez douteuſe, parce que l'on croyoit que ſa Mere s'eſtoit abandonnée au Roy : tous leſquels eſtant allez à deſſein de deliberer avec le Duc de Parme ſur ce qui pouvoit ſervir au bien commun des affaires Eſpagnoles, trouverent que le paſſage pour retourner vers leur flotte eſtoit fermé : & par ce moyen eviterent la perte funeſte où la pluſpart des leurs furent enveloppez bien-toſt apres. Car Eliſabeth, qui ne doutoit point que les ennemis n'eſſayaſſent de faire une conjonction de leurs forces, lorſque ſur le decours de la Lune quelque nuit plus obſcure que les autres leur en offriroit les occaſions, auſſi-toſt qu'elle eut appris que tous les navires d'Eſpagne s'eſtoient arreſtez, elle donna ordre que l'on eſſayaſt d'écarter leur flotte par un nouvel expedient, qui fut, de remplir huit navires de certaines machines où l'on avoit enfermé de groſſes pierres avec de la poudre à canon, & autres pareilles matieres propres à nourrir & à lancer des flammes. Ces navires donc ayant eſté mis en eſtat, furent pouſſez par les Anglois, à la faveur du vent & des vagues contre la flotte des ennemis : mais quand ceux-cy virent reluire un grand embraſement ſur la mer, apres s'eſtre auſſi apperceus qu'on avoit pouſſé contre eux les vaiſſeaux qui le portoient, pour prevenir un danger ſi redoutable, ils ſe haſterent de couper les cables qui tenoient leurs navires à l'ancre, & de gagner le milieu de l'Ocean : mais parmy ce tumulte un de leurs plus grands navires, commandé par Hugues de Moncade, ayant embarraſſé ſes cordages avec ceux d'un autre vaiſſeau, & ce nouvel accident ayant ſecoüé le gouvernail, & mis les pilotes en desordre, le vent, qui ſuivoit le meſme fil que le flux de la mer, pouſſa impetueuſement ces navires dans les guez du rivage de France. Neantmoins quatre cens ſoldats, qui eſtoient dans le vaiſſeau, outre les gens de la chiorme, eſperant qu'on leur envoyroit du ſecours du coſté de la terre, reſiſterent long-temps aux Anglois qui les avoient attaquez, & qui taſchoient avec des eſchelles de monter dans le navire. Mais à la fin Moncade & pluſieurs autres ayant eſté tuez, le navire fut pris & pillé trois heures durant. Toutefois le Gouverneur de Calais empeſcha qu'on ne miſt le feu à ce vaiſſeau, deſirant dans cette occaſion conſerver quelque eſpece de correſpondance avec le Roy d'Eſpagne, qui ne s'eſtoit pas encore declaré ennemy de la France, quoy que l'on eut eu opinion qu'il avoit formé quelque deſſein contre cette meſme ville de Calais. On gagna, parmy le butin de ce navire, cinquante mille ducats de l'argent du Roy d'Eſpagne : & trois cens forçats qui s'y trouverent furent mis en liberté. Quelques uns des nochers ſe ſauverent à la nage, pour aller porter en Eſpagne les premieres nouvelles du triſte ſuccés de leur expedition. Le reſte de la flotte, que cette épouvante avoit écarrée, ſe replaça contre Gravelingue, le plus prochain des ports de Flandre : & la violence des canons & des machines Angloiſes, qui l'endommageoient inceſſamment, ne pût l'obliger de nouveau à confondre ſes rangs & ſon ordonnance. Ce fut neantmoins dans ce combat principalement, que les forces des Eſpagnols ſe virent abbatuës & terracées : car la pluſpart des navires que les boulets avoient entamez, furent contraints à la fin de ceder à l'inondation des flots ; parce qu'on ne pouvoit ny reparer leurs breches, ny vuider les eaux qui y entroient en foule. Il s'en trouva entre les autres un Biſcain ; lequel tandisque d'un coſté l'ennemy ſe preparoit à le forcer, & que de l'autre les chefs ne pouvans s'accorder enſemble ſur ce que l'honneur ou la neceſſité leur pouvoient conſeiller, avoient porté leur diſſenſion juſques aux meurtres, fut ſubitement englouty

1588.

Les navires vomiſſants le feu, la flotte des Eſpagnols fut repouſſée.

Le navire de Moncade pris & pillé par les Anglois.

On butine grand ſomme de l'argent du Roy.

La flotte eſt replacée contre Gravelingue.

Navires Eſpagnols ſubmergez.

1588. par la mer. Il arriva auſſi à deux navires Portugais, qu'apres avoir inutilement eſſayé de rentrer dans le détroir de Calais, ils furent par la violence du vent pouſſez dans l'emboucheure de Wilingue, & s'arreſterent ſur le rivage de Zelande : ce qui ſembloit ne s'eſtre paſſé de la ſorte qu'afin que les deux peuples qui avoient partagé entre eux le danger de cette guerre, en partageaſſent auſſi le butin. L'un de ces navires ſe nommoit Philippe ; & l'autre, Matthieu. Celuy-cy eſtoit commandé par Diego Picmontel ; celuy-là, par François de Tolede : tous deux meſtres de camp. Et ce dernier vaiſſeau, apres que les principaux de dedans ſe furent ſauvez par le moyen d'un eſquif, tomba ſous le pouvoir des habitans de Fliſſingue. Mais Piemontel n'ayant pû ſe reſoudre à la fuitte, quoy qu'on luy eut envoyé un vaiſſeau pour cet effet, ſe reſolut enfin, apres avoir eſſuyé force coups de canon & perdu beaucoup de ſes gens, de ſe rendre au pouvoir & à la bonne foy de Pierre de la Douze. Celuy-cy, qui eſtoit chef d'une partie des navires Confederez, ayant trouvé, parmy le butin, une enſeigne magnifique, l'attacha par raillerie dans le Temple de Leyden, afin de faire remarquer à tout le monde la grandeur exorbitante de ce drapeau. Cependant apres que l'on eut tiré hors de ces deux navires vaincus tout ce qui pouvoit eſtre utile, ayant eſté laiſſez ſans ſecours, ils furent ſubmergez par l'Ocean. Desja les Hollandois & ceux de Friſe jugeoient que toute la flotte des ennemis viendroit environner leurs rivages : & ce ſoupçon leur faiſoit ſeulement craindre qu'elle n'entraſt dans les emboucheures de la riviere d'Ems : mais ils obviérent à ce danger en arrachant de la mer les marques & les addreſſes qu'on y avoit autrefois miſes, pour donner moyen aux mariniers d'eviter les bancs de ſable qui ſe rencontrent en ces lieux là.

Deux navires Portugais pris par les Confederez.

Enſeigne priſe, attachée au Temple de Leyden.

Les Eſpagnols deliberent de s'en retourner.

Enfin les chefs Eſpagnols abbatus par tant de pertes, dont ils pretendoient neantmoins rejetter la faute ſur le Duc de Parme, delibererent de s'en retourner en Eſpagne au pluſtoſt : mais dans cette reſolution, ils voyoient bien que le danger qui les perſecutoit ne ſe pouvoit evirer que par un nouveau peril : car le détroit qu'ils avoient à dos eſtoit aſſiegé. Il eſt vray qu'il ſembloit leur reſter un expedient, qui eſtoit de paſſer par la mer ſeprentrionale d'Angleterre : mais cette partie de l'Ocean n'a point encore eſté ſoûmiſe à la navigation, & l'on ne ſe peut hazarder dans ce paſſage ſans courir une grande risque. Ainſi, tandisque le Conſeil des Eſpagnols agitoit ces diverſes conſiderations, ſi l'on eut entrepris de les pouſſer à bout, la double crainte qu'ils avoient conceuë & des mers & de leurs ennemis, eſtoit ſi grande, qu'on a creu que le Duc de Medina Sidonia avoit auſſi mis en deliberation ; s'ils devoient traitter de la reddition de leur flotte aux ſeules conditions d'avoir la vie ſauve. Mais les Anglois prenant ſoin principalement d'obſerver ſa route, de peur qu'elle n'entrepriſt d'entrer en Eſcoſſe, ou dans le détroit du Sund, quand ils eurent eſté bien informez qu'elle n'avoit aucun deſſein ſur toutes ces coſtes là, & que ſa ſeule envie eſtoit de chercher un moyen de fuir par la pleine mer, ils creurent que ce leur eſtoit aſſez d'honneur d'avoir ſceu repouſſer leurs ennemis & ſauver leur patrie : & ne voulurent pas, en les preſſant davantage, ſe mettre en danger eux meſmes. Ioint que quand ils euſſent eu quelque deſir de pourſuivre cette grande flotte, le manquement de poudres, dont j'ay desja parlé, leur en oſtoit le pouvoir. De ſorte qu'apres avoir de bonne heure envoyé Seimore & ſa flotte rejoindre celle des Confederez, afin qu'ils s'oppoſaſſent enſemble aux efforts que le Duc de Parme pourroit faire ; le reſte des Anglois ayant eu à combattre

Leur grande crainte.

battre quelque temps, & non sans danger, contre une tempeste qui s'estoit élevée, arriva enfin en Angleterre. 1588.

Il faut confesser dans l'histoire de cette guerre, que l'ancienne gloire des Grecs & des Romains, qui establirent les fondemens de leur puissance sur leurs victoires navales; semble avoir esté parfaitement suivie par la vertu & par la bonne fortune des Anglois; quoy que la victoire que ceux-cy remporterent eut esté lente & sans danger; parce qu'ils n'avoient point voulu combattre de pres, ny meslet le corps entier de leur armée avec celle de leurs ennemis. Mais sur tout, leur succés fut admirable en ce point, que, durant tout le temps qu'ils combartirent contre les Espagnols, ils ne perdirent aucun navire considerable, & que ny les accidens de la guerre, ny ceux de la mer ne leur osterent pas plus de cent hommes. Au contraire les ennemis furent accablez de toutes sortes de miseres : ils perdirent avec leurs principaux navires plus de cinq mille hommes de leurs gens; & le reste dépourveu de toutes choses alloit flortant sur la plus dangereuse de toutes les mers; avec tant de risque, que pour soulager les navires continuellement assaillis des vagues, on estoit contraint a toute heure de precipiter dans l'Ocean les chevaux, les mulets, & tout le bagage. Quand ils furent entre les Orcades & les autres Isles de cette mesme mer, le Duc de Medina Sidonia commanda à toute la flotte de tourner les voiles vers les ports de Biscaye; & luy cependant, avec quelques navires un peu mieux pourveus que les autres, gagna les larges plaines de l'Ocean. Le reste des siens passoit assez proche de l'Hibernie, lors que plusieurs d'entre eux, par le caprice des tempestes continuelles, furent tejettez dans la premiere mer, & entraisnez vers les costes de France & d'Angleterre. Il y en eut d'autres qui furent poussez proche de la Norwegue, en des lieux où ils briserent contre des tochers & des écueils : & d'autres encore se virent emportez par un tourbillon jusqu'aux extremitez du Nord, & en des climats que personne n'avoit jamais connus. Le Roy d'Escosse conserva les droits de la paix à ceux qui furent jettez sur ses rivages : & trente deux navires se virent eschoüez contre les sables d'Yrlande, ou submergez dans la mer prochaine. Il est vray que les hommes essayetent de se sauver : mais dans cet effort la pluspart furent tuez par les habitans du païs; qui les voyoient en trop grand nombre pour croire qu'il y eut de la seureté à leur patdonner. Les vaisseaux qui pûrent franchir ce passage, furent poursuivis par la rigueur de la fortune jusqu'à l'entrée de leur propre païs : car dans le port mesme il s'en trouva deux qui furent fortuitement embrasez; & les autres perirent par tant d'autres accidens, qu'à la fin il ne resta de tout cet armement, que trente vaisseaux de ceux qui avoient servy à porter les munitions, & un seul navire de guerre, qui ramenoit le Duc de Medina Sidonia, Capitaine general d'une flotte auparavant si redoutable. Plusieurs des principaux, & la pluspart du commun, moururent incontinent apres leur retour : soit par des maladies qui, peut-estre, leur avoient esté causées pat cette longue & importune agitation qu'ils avoient soufferte sur la met, soit par la fascherie que quelques uns conceurent dans leur esprit, lors qu'ils virent, comme il se voit ordinairement à la Cour, qu'on taschoit de rendre leur conduitte coupable des fautes que leur seul malheur avoit commises. La grandeur de cette perte se reconnut principalement en ce que Philippe, par un edit publié expres, abregea le temps destiné à porter le deüil, afin que les dommages divers, qui avoient de toutes parts affligé les familles les plus remarquables, cessassent de se montrer aux

Loüange des Anglois.

lesquels ne perdirent pas plus de cent hommes.

Les Espagnols en perdent plus de cinq mille.

Grand desastre de la flotte Espagnole en sa fuite.

Grand deüil en Espagne.

1588. yeux du public. Chez les Anglois & les Confederez on rendit la liberté à quelques uns des prisonniers de guerre, moyennant leur rançon, & à quelques autres gratuitement. Chez les mesmes, tandis que le succés de la guerre avoit esté en balance, comme c'est une chose assez ordinaire que la crainte inspire la devotion, on avoit bien souvent fait des prieres publiques : & apres la victoire, il fut ordonné qu'on en rendroit graces à Dieu. La Reine mesme s'estant fait porter en triomphe à la maniere des anciens, representa au peuple, par une harangue, qu'il ne s'estoit jamais rencontré d'occasion où la faveur de la Providence divine eut tesmoigné par des marques plus visibles combien les forces humaines se trouvent foibles quand elles entreprennent de combattre contre le secours du Ciel. Les Confederez tirerent aussi une utilité particuliere du danger qui leur avoit esté commun avec les Anglois : puis qu'il y eut apparence, que ceux-cy se montreroient plus raisonnables dans leur attachement reciproque, qu'ils n'avoient esté par le passé, s'estant vantez assez souvent que quand ils assistoient ces Provinces associées avec leur royaume, ils n'estoient conviez à ce soin que par un motif de courtoisie.

Les Anglois & Confederez ordonnent de rendre graces à Dieu apres la victoire.

Tandisque les restes infortunez de la flotte vaincuë estoient emportez en Espagne, le Duc de Parme, qui se voyoit precipité du bonheur dans la misere, & de la confiance dans le desespoir, commençant à haïr ses propres conseils, s'estoit laissé entraisner moins par eux que par ceux d'autruy, à entreprendre le siege de Bergue sur Zoom, à quoy ceux du Brabant l'incitoient de plus en plus, luy representant qu'il ne devoit pas souffrir qu'une seule petite ville, d'où une garnison de cavalerie ennemie sortoit à toute heure pour ravager la campagne, & pour dresser des embusches sur les chemins, manquast aux victoires d'un si grand Capitaine: & luy mesme en effet n'estoit pas faché de tirer hors de la Flandre son armée, qui ne pouvoit plus estre qu'importune à cette Province epuisée de commoditez. Davantage, la honte & la crainte qu'il avoit, qu'on eut lieu de croire qu'il n'y avoit plus en luy d'assistance à esperer, ne luy permettoient pas de rejetter cette entrepriſe: joint que si elle luy succedoit, il sembloit que la reduction de cette ville luy deust ouvrir d'abbord un chemin pour porter la guerre dans les Isles de la Zelande, & dans la Hollande mesme, la conqueste de ces deux Provinces ayant desja esté le second but de cette trop grande esperance qu'il avoit cy-devant conceuë & perduë. Car il est vray que la ville de Bergue sur Zoom, par sa situation excellente, voit la Zelande à peu d'espace pres, ayant la Hollande & la Flandre à ses deux costez : elle n'est pas mesme beaucoup eloignée d'une partie du fleuve de l'Escaut, dans lequel on voit couler celuy du Zoom, qui a donné le surnom à cette ville, laquelle y a son port assez long & un peu tortu. Elle avoit long-temps fleury par le commerce, tandis qu'elle avoit esté sous le pouvoir de la famille qui porte le mesme nom : mais du depuis, le voisinage de la ville d'Anvers & les malheurs de la guerre l'avoient mise assez bas : & mesme elle avoit eprouvé pour ennemis ceux qu'elle avoit pris pour defenseurs. En suitte, estant entrée dans le party des Confederez, les trahisons l'avoient quelquefois mise en danger : & maintenant on commençoit à se servir contre cette place de la force ouverte & d'un siege mesme. Tole, petite ville de Zelande, est separée de Bergue par le moyen d'une emboucheure de l'Escaut, & parce que cette place est fort propre à faire venir des troupes & des munitions pour la guerre. Le Duc de Parme, de peur que si on la laissoit au pouvoir des Confederez, elle ne leur donnast moyen de l'enfermer

Le Duc de Parme assiege Bergue sur Zoom.

Situation de Bergue sur Zoom.

mer pendant ſon ſiege, donna ordre à Montigny & à Octave l'un des Comtes de Mansfeld, de s'aller emparer de l'Iſle & de toutes ſes dependances. Ceux-cy donc apres avoir fait courir le bruit, qu'ils vouloient attaquer Heuſden, marchent ſoudain vers cette Iſle avec huit cents hommes, qu'ils conduiſoient le long de la coſte de Zelande : mais parce qu'ils n'avoient pas pris garde, que le flux de la mer commençoit à croiſtre, la fange faiſoit chanceller leurs pas en marchant, & quelque courageux effort qu'ils pûſſent faire, il falloit peu de gens pour les chaſſer. Au contraire les arquebuſiers que l'ennemy avoit logez en tous ces lieux là, ſe ſervoient du bord du canal pour ſe couvrir, comme ils euſſent pû faire d'un parapet, parce qu'en effet il en avoit quelque reſſemblance : mais bien-toſt apres par le ſoin du Comte Georges Eberard de Solms, qui commandoit dans l'Iſle, ſes habitans ayant eſté advertis du danger où elle eſtoit, le nombre de ſes defenſeurs s'accreut tellement, que l'ennemy qui eſtoit retourné à l'aſſaut, en fut repouſſé, & contraint de prendre la fuirte parmy des gouffres, dont les Chefs eurent bien de la peine à ſe tirer, quatre cents des leurs, à ce que l'on tient, y eſtant demeurez. Car parmy la profondeur de ces bourbiers, ſi quelque partie de leur corps commençoit à ſe montrer, les coups de l'ennemy qui ſe renoient tout preparez, ne manquoient pas de leur porter une mort d'autant plus inevitable. Et cependant du coſté de celuy-cy il ne mourut qu'un ſeul homme dans cette attaque, ce qui paſſa preſque pour un miracle. Depuis ce temps, on prit ſoin d'aſſeurer l'Iſle mieux qu'auparavant : & de la bien munir de corps de garde, de forts, & d'artillerie. 1588.

Le Comte de Solms met en fuitte ceux qui eſtoient envoyez pour prendre Tole.

De cette ſorte le Duc de Parme deſcheu de la premiere eſperance qui l'avoit flatté, en conceut une autre, qui fut de fermer le port de Bergue, pour empeſcher qu'il ne vinſt des vivres dans la ville : c'eſt pourquoy, par le moyen de cette grande armée qu'il avoit, il s'empara de tous les terres & de toutes les levées, qui eſtoient à l'entour de cette place ; & joignir avec des ponts les lieux qui eſtoient entrecoupez & ſeparez les uns des autres : mais ceux de Bergue, ſans s'étonner de cette entrepriſe, non plus que s'ils n'euſſent point eſté aſſiegez, parce que la Zelande & les prochaines villes de Hollande leur envoyoient abondamment des ſoldats, des vivres & de toutes les autres choſes neceſſaires à leur defenſe, eurent la hardieſſe de ſe poſter, preſque camp contre camp, proche de l'ennemy, qu'ils attaquoient inceſſamment ſoit à pied ſoit à cheval, par des combats, legers à la verité, mais qui ne s'achevoient point ſans perte de la part des Eſpagnols. Et dans ces occaſions les ſoldats de Bergue n'eſtoient pas les ſeuls qui teſmoignaſſent de la vertu : car ils eſtoient ſi bien ſecondez par les bourgeois, que ceux-cy executoient tout ce qui leur eſtoit ordonné : & ſoit qu'on leur commandaſt de travailler aux fortifications, ou de fournir de nouveaux ſubſides, ils obeïſſoient ponctuellement : à cauſe de l'heureuſe concorde que les Chefs & les Magiſtrats avoient eſté ſoigneux de conſerver entre les uns & les autres. Il eſt vray que parmy les Capitaines d'une garniſon Angloiſe qui eſtoit dans cette place, & qui tenoit rang entre ſes principales forces, il s'emeut quelque legere diſpute, tant pour la preference de leurs charges, que pour quelque autre petite broüillerie. Mais le Comte Maurice avec les Deputez des Eſtats y eſtant arrivé en ſeureté, accommoda publiquement tous ces differens.

Le Duc de Parme deſcheu de cette eſperance, entreprend de fermer le port.

Grande vertu des aſſiegez.

Le Comte Maurice accommode quelque diſpute dans la garniſon.

Il y avoit entre Bergue & l'Eſcaut deux chaſteaux, qui du coſté de la ville eſtoient aſſez defendus par ſon artillerie, & du coſté de la riviere par le flux de la mer qui s'y meſloit ; mais le Duc de Parme avoit entrepris, à coups de canon,

1588. canon, de détacher de la communication de la ville, celuy de ces deux chasteaux qui tire vers le septentrion, afin que ce détachement apportast un obstacle à la navigation du fleuve : mais voyant qu'il ne pouvoit avancer son dessein par la voye de la force, il tascha de l'achever par le moyen d'une trahison, où neanrmoins la finesse Italienne fut trompée, de la maniere que je vay deduire. Deux prisonniers Espagnols estant gardez dans la maison d'un tavernier, chez lequel un soldat Anglois, nommé Grimston, alloit souvent boire, s'adviserent de faire des propositions à l'un & à l'autre, qui les pûssent induire à vouloir ensemble livrer entre les mains du Duc de Parme, ce chasteau dont je viens de parler. Or quoy que ces deux-icy fussent gens assez mercenaires, & qui estoient capables de se laisser vaincre par l'esperance du profit, toutefois ils eussent mieux aymé profiter de quelque chose en trompant l'ennemy, qu'en trompant leur party mesme. C'est pourquoy, par l'advis du Gouverneur, informé par eux de la proposition qu'on leur avoit faitte, leur tromperie fut ainsi tramée. Ils vont premierement trouver le Duc de Parme, tant pour luy declarer que le dessein qu'on leur avoit proposé se pouvoit executer, que pour luy tesmoigner des desirs de le servir, qui pussent le faire donner dans les filets comme il fit bien-tost. Ils luy parlent, il les écoute : & apres qu'il les eut chargez de dons & de promesses, pour les obliger de plus en plus à l'execution de son dessein, il exigea d'eux un estroit serment : mais parce qu'il ne se fioit pas encore à cela, à moins que le peril de leurs propres vies ne les engageast à luy estre fidelles ; il fut accordé que non seulement ils accompagneroient ceux que l'on envoyroit à la prise de ce chasteau ; mais que davantage ils marcheroient les mains liées entre deux hommes armez, qui auroient chacun le poignard prest à les percer, s'il se trouvoit qu'ils eussent trahy. Cette derniere precaution sembloit extremement seure : car quelle apparence y avoit il que ces deux hommes fussent tellement ennemis des Espagnols, que pour leur nuire ils se vouluſſent mettre eux mesmes en un danger si evident ? Sous cette asseurance donc, trois mille des gens du Duc de Parme, & parmy eux force Gentils-hommes de maison illustre, se mettent en estat d'aller assaillir ce fort : ils arrivent, & la porte s'estant trouvée ouverte, selon ce qui leur avoit esté promis, cinquante des leurs estoient desja entrez, & jusques là le succés respondoit fort bien à leurs esperances : mais tout à coup on couppe les cordes de la herse, laquelle estant tombée, empesche l'entrée au surplus des ennemis ; & ceux que l'on avoit receus sont incontinent tuez, ou pris prisonniers. Mais dans cette conjoncture, ceux qui gardoient les deux traistres liez, ne trouverent pas à propos de les poignarder, la peur les ayant surpris, & la vengeance indubitable leur liant les mains à eux mesmes. Cependant les premiers de ceux qu'on avoit exclus estant pressez par leurs voisins, & ceux-cy par le reste de la troupe qui s'entrepoussoit, & pour cette raison leur estant impossible de se retirer, ils changent leur desespoir en valeur, & s'estant lancez avec leurs compagnons qui les suivirent dans le fossé, qui pour lors n'estoit point bagné du flux de la mer, ils montent de là sur une levée, & ayant arraché la premiere palissade, ils s'attachoient à la seconde : mais ils en furent repoussez par l'effort de l'artillerie, des machines, & des autres armes offensives, que ceux du chasteau, qui sçavoient toute cette menée, avoient preparées pour les offenser. Et pour comble de malheur, ceux-cy en se retirant ne manquerent pas de tomber dans les embuscades qu'on leur avoit dressées sur les lieux par où ils devoient prendre la fuitte ; de sorte que la pluspart

Le Duc de Parme tache d'achever son dessein par trahison, mais il est trompé.

furent

furent tuez : & quelques uns s'eſtant eſchappez des mains de leurs ennemis, les eaux qui s'augmenterent bien-toſt apres, & le peu de connoiſſance qu'ils avoient du païs, fut cauſe que la profondeur des bourbiers les engloutit. Le Duc de Parme s'eſtant veu abuſé de la ſotte, & conſiderant d'ailleurs que l'air ſe rendant de plus en plus mal-ſain, cauſoit chaque jour une infinité de morts ou de maladies : joint que par les frequentes pluyes de l'Autonne, qui eſtoit ſur ſon déclin, les plaines ſe trouvoient toutes couvertes d'eaux, & qu'enfin ſur les levées meſmes la fange empeſchoit pour long-temps qu'on pût marcher de pied ferme, il commença à les abandonner & ſon camp auſſi : en ſuitte de quoy ayant long-temps ſouffert premierement une grande cherté de vivres, & puis enfin une extreme diſette de toutes choſes, & ſur tout d'eau douce, il ſe reſolut de lever peu à peu le ſiege, qu'une vaine eſperance luy avoit fait encore prolonger juſqu'à un mois & demy. Afin neantmoins qu'on ne diſt pas qu'il n'avoit rien fait en cette expedition, il fortifia quelque peu de lieux contre les courſes des ennemis. Mais cela n'a pas empeſché que depuis ce temps la ville de Bergue ne fleuriſſe par le butin continuel que ſes habitans font ſur ceux du party contraire ; & ne ſe maintienne puiſſamment ſous l'obeïſſance particuliere du Comte Maurice. Car pour le recompenſer de la perte de pluſieurs terres & Seigneuries, qui ayant fait partie du patrimoine de ſon Pere, eſtoient du depuis tombées en la puiſſance de l'Eſpagnol, les Eſtats Confederez luy firent don de la ville de Bergue, & de pluſieurs autres places, qui avoient auſſi auparavant appartenu à des Seigneurs attachez maintenant au party des ennemis. Mais au contraire le païs du Brabant commença bien-toſt à ſe ruiner apres la Flandre, l'armée du Duc de Parme y ayant pris ſon quartier d'hyver.

1588.

On leve le ſiege.

Bergue donné au Comte Maurice par les Confederez.

Auſſi-toſt que le Printemps fut de retour, le Prince de Chimay, par ordre du Duc de Parme, vint aſſieger Bonne avec une armée choiſie ; & pour s'y pouvoir oppoſer, Schenk n'avoit aucunes forces preſtes. Mais celuy-cy s'addreſſa aux Princes d'Alemagne en leur aſſemblée : & leur ayant fait voir le danger où ſe trouvoit cette illuſtre ville, puiſque ny luy ny Truchſes n'avoient aucunes troupes pour la defendre, il leur repreſenta auſſi que tous les Seigneurs d'Alemagne avoient intereſt d'empeſcher que la puiſſance Eſpagnole, ſous couleur de faire la guerre contre les peuples Confederez du Païs-bas, n'eſtendiſt de jour en jour & de plus en plus ſes conqueſtes dans les Provinces voiſines, eſtant indubitable que les plus grands royaumes n'ont accouſtumé d'attaquer ainſi les moindres Eſtats chacun à part, qu'à deſſein de les voir quelque jour tous enſemble unis à leur domination : & que ceux-cy pour prevenir le malheur qui les menace dans ces occaſions, n'ont point de meilleur remede que d'unir tout ce qu'ils ont chacun de forces & de valeur, pour s'oppoſer enſemble au danger commun. Enfin il termina ſon diſcours par l'offre qu'il fit aux Princes de leur mettre Bonne entre les mains s'ils vouloient la recevoir en leur protection. Mais quoy qu'il eut prononcé cette harangue avec toute l'eloquence dont un homme de guerre tel que luy pouvoit eſtre capable, la reſponſe qu'il receut des Princes Alemans ne fut pas telle qu'il l'avoit eſperée. Nous ne deſirons pas, luy dirent ils, pour voſtre ſeule conſideration nous broüillet davantage dans les differens d'autruy, apres les aſſiſtances peu proſperes que nous avons ſi ſouvent données à la France, qui nous ont aſſez apris que ſi les peuples dans leurs diſcordes civiles ne peuvent jamais trouver de ſalut, les eſtrangers qui s'y meſlent n'y peuvent jamais non plus trouver de ſeureté. Et comme pluſieurs d'entre

Le Prince de Chimay aſſiege Bonne.

Schenk demande ſecours des Princes d'Alemagne contre celuy ; mais on luy rend une reſponſe inopinée.

1588. nous ont auſſi desja tenté la protection des provinces Belgiques, elles pourront dire elles meſmes avec combien peu de fruit ils ſe ſont hazardez à les ſecourir. Car tous nos ſuccés enfin n'ont pas eſté beaucoup differens de celuy que le Roy de France éprouva quand il leur eut envoyé ſon frere : ou lors que ſous les auſpices de Catherine de Medicis, il eut formé l'entrepriſe navale de Portugal en faveur d'Antoine. Et apres tout, puisque nous voyons maintenant ce Monarque & ſa Mere rechercher eux meſmes les bonnes graces & l'alliance de Philippe, demeurerons nous les derniers en mauvaiſe intelligence avec ce Prince, lequel par le moyen de beaucoup de Seigneuries aſſez conſiderables, qu'il poſſede en Alemagne, faiſant luy meſme un des membres de noſtre corps, a encore depuis peu reſtably un prelat Alemand en ſon legitime ſiege? Non, non; puisque ce Monarque eſt ſi proche voiſin de nos Eſtats, nous taſcherons d'éprouver les effets de ſon amitié dans la paix, pluſtoſt que ceux de ſa puiſſance dans la guerre. Schenk s'eſtant veu ainſi fruſtré de ſon eſperance de ce coſté-là, tandisque d'un autre les Anglois & les Confederez, attachez à de plus grandes entrepriſes, luy refuſoient auſſi leur ſecours, exhorte les ſoldats qu'il avoit laiſſez en garniſon dans Bonne ſous le commandement de Podalith Sileſien, à tenir l'ennemy loin de la ville le plus long-temps que leur commodité le leur pourra permettre; & d'eſſayer en ſuitte à ſoûtenir le ſiege courageuſement. En effet ceux-cy ne manquerent pas de reſpondre à la generoſité de ſes conſeils; & apres avoir vaincu les ennemis en pluſieurs ſorties, où meſmes ils tuerent Baptiſte Taſſis, un des plus excellens capitaines du party Eſpagnol, voyant que l'ennemy avoit par un travail de ſix mois ruiné toutes les fortifications qui eſtoient à l'entour de la ville, & que meſmes la neceſſité des vivres com-

Bonne ſe rend. mençoit à l'incommoder, ils capitulerent; & par une compoſition honorable la place fut remiſe au pouvoir d'Erneſt de Baviere Archeveſque de Cologne; car on ſe ſervoit de ce nom: mais neantmoins ce furent les Eſpagnols qui entrerent dans la ville apres ſa reddition, & qui en demeurerent les maiſtres. Ce ſiege ayant ainſi eſté achevé, le Comte de Mansfeld, qui ſur la fin de l'Autonne eſtoit venu augmenter les forces du Prince de Chimay, reçoit un nouvel ordre de marcher avec une partie de leurs troupes, pour aſſieger

Wachtendonc eſt priſe. Wachtendonc : ville du haut païs de Gueldre, ſituée ſur une petite riviere nommée Niers. Dans cette place il y avoit une garniſon des troupes de Schenk : & ſa ſituation bourbeuſe jointe à la violence de l'hyver qui s'approchoit, en rendoit l'attaque aſſez difficile : mais les aſſiegeans ayant elevé de terre des cavaliers dont la hauteur ſurpaſſoit celle des maiſons de la ville : les habitans qui voyoient partir de ces eminences les boulets dont l'artillerie foudroyoit contre eux, & meſmes quelquefois les feux qui leur eſtoient lancez, commencerent à perdre toute eſperance : & davantage craignant que les marécages, qui environnoient cette place, venant à ſe glacer, par les gelées, il ne fut facile aux ennemis d'y entrer d'aſſaut, ils conjuroient les ſoldats de ne vouloir pas cauſer la perte entiere de la ville, comme ils feroient ſans doute s'ils s'opiniaſtroient touſjours dans une occaſion, où ils ne devoient attendre aucun bon ſuccés, puisque les aſſiſtances qu'ils pouvoient eſperer de ceux de leur party, eſtoient trop foibles & trop éloignées. Ainſi le ſiege, qui avoit duré juſques vers la fin de l'année, reüſſit enfin aux aſſiegeans : en telle ſorte neantmoins qu'il emporta beaucoup de leur monde, tant par la rigueur de la ſaiſon, que par le manquement des vivres & des autres commoditez. Car les dépenſes & les pertes de la flotte d'Eſpagne

avoient

avoient tellement epuisé les finances de Philippe, que ses armées des Païs-bas avoient esté long-temps sans recevoir montre : ce qui causa force mutineries : & plusieurs de leurs soldats furent conviez à changer de party, par l'esperance d'une condition plus favorable & d'un bien plus grand butin, puisque les Confederez, qui voyoient leurs limites en seureté & peu reculées de l'enclos de leurs rivieres, pouvoient impunément ravager les campagnes des ennemis. Au contraire, les Estats des Provinces Vnies evitoient les nouvelles dépenses le plus qu'il leur estoit possible : mais cependant ils se voyoient poursuivis pour de vieilles debtes : parce qu'il s'estoit trouvé en Escosse des gens, qui se meslant d'acquerir les droits d'autruy, avoient achetté des pretensions de solde deuë à quelques guerriers autrefois employez dans les Païs-bas sous le commandement du Duc d'Anjou, ou de l'Archiduc Matthias d'Austriche : & pour cette raison avoient fait saisir par authorité publique quelques navires appartenans aux Confederez, qui estoient allez trafiquer en cette Isle. Mais on envoya une ambassade à ceux qui tenoient le gouvernement de cet Estat : par le moyen de laquelle on leur remonstra que l'arrest de ces navires estoit une surprise, dont (peut-estre) on n'eut pas usé, si ceux qui avoient fait arrester ces navires, eussent bien sceu les coustumes pratiquées dans les Païs-bas. Car encore que les Confederez eussent assisté de leurs troupes les autres villes Belgiques, neantmoins ils n'avoient jamais pris part aux debtes contractées par celles-cy, & ne s'estoient soûmis pour la conduitte de leurs affaires particulieres qu'au seul commandement du Prince d'Orange : de sorte qu'il n'estoit pas juste de vouloir maintenant exiger des Provinces Vnies, ce que l'on sçavoit n'estre deub que par des peuples qui avoient abandonné le party de l'Vnion. I'ay creu qu'il estoit à propos de raconter tout cecy : parce que les raisons que j'allegue ou d'autres pareilles, ont depuis ce temps ouvert un chemin aux Confederez, pour se delivrer de beaucoup de recherches qui leur eussent esté dommageables : & leur ont donné lieu, en composant avec les chefs qui n'avoient point abandonné leur party, de faire en sorte que le payement des vieilles debtes fut reduit à de certaines portions : ce qui a tourné au soulagement manifeste de la Republique. Neantmoins tandisque ces choses se passoient, il luy arriva un nouveau sujet de craintes, par de nouvelles dissensions qui se reveilloient, apres avoir pris leur origine du Comte de Licestre & des prisonniers d'Vtrecht, qui s'estoient resolus d'apporter par leur opiniastreté un remede aux fautes que leur imprudence avoit commises. Mais sur tout les gens de la garnison de Geertrudenberg ayant pris par l'occasion des discordes civiles trop de licence pour se pouvoir fier à l'esperance du pardon, & pour n'attendre pas, tout du moins, une eternelle infamie parmy les autres soldats de leur party, se rendoient de plus en plus irreconciliables : joint que le voisinage de l'ennemy leur donnoit encore une nouvelle audace. Au commencement de leur sedition, quoy qu'ils eussent chassé leurs anciens Chefs, & en eussent mis d'autres en leur place, selon leur caprice, neantmoins ils tesmoignoient de l'aversion pour les lettres que leur escrivoit le Duc de Parme, & pour les messagers qu'il leur envoyoit. Mais quelques uns de ses Ministres s'estant meslez parmy ces soldats sans qu'ils s'en fussent apperceus, se joignirent encore aux Deputez que l'on avoit auparavant envoyez vers les Estats, & lesquels estant maintenant de retour, aigrissoient, par un rapport déguisé, les menaces qu'ils avoient entenduës ; & s'en servoient dans cette rencontre pour enflammer de plus en

1588.

Les Escossois font saisir les navires des Confederez ; L'injustice de cette action est signifiée à ceux qui gouvernoient cet Estat.

1589.

Sedition de la garnison de Geertrudenberg.

1589. plus les esprits par l'apprehension des chastimens. Il est vray pourtant que la colete des Estats, contre ces seditieux, s'estoit de beaucoup augmentée depuis qu'ils eurent joint le mépris à leurs mutineries; & que Willougbey Capitaine general du secours d'Angleterre, feignant en apparence de vouloir pacifier les choses, mais en effet taschant de les broüiller encore davantage, eut commis pour régir la ville, ou plustost pour conduire l'entreprise des seditieux, un de ses parens nommé Wincfeld : car celuy-cy ayant receu des Estats la solde de cette garnison, afin qu'il l'employast à r'adoucir ces esprits desja si suspects; il leur avoit distribué cet argent non pas comme un payement des montres qui leur estoient deuës, mais comme un nouveau gage des recompenses qu'ils devoient esperer, quand ils se porteroient aux occasions de servir la Republique. De sorte que ceux-cy en recevant l'argent des Estats sous cette condition, se mocquoient de leur simplicité; & abusoient de leurs finances, comme d'un butin qu'ils croyoient avoir conquis par leurs artifices. Enfin, apres que les Chefs, & à leur exemple les soldats, eurent dissipé cet argent parmy le luxe & la bonne chere, ils envoyerent de la cavalerie de tous costez pour lever des contributions; outre qu'ils retenoient les navires, & mettoient si peu de difference entre les alliez & les ennemis, que mesmes ils ne pardonnoient pas aux peuples qui ne se mesloient point de la guerre. Tandis qu'ils passoient ainsi l'hyver, Odoard Lanzavechia Gouverneur de Breda, ville du Brabant assez proche d'eux, taschoit de les attirer à quelque trahison : jugeant que tant de crimes divers qu'ils avoient desja commis, les porteroient facilement jusqu'à ce dernier. Pour parvenir à son but, il leur representoit qu'ils ne trouveroient aucune seureté à ne faillir qu'à demy : & qu'ils feroient aisément approuver & loüer par le Duc de Parme, ce que les Anglois ny les Confederez ne voudroient pas seulement excuser. Il disoit vray : & son advis ne trouvoit aucune repugnance dans ces esprits que toutes sortes de vices avoient corrompus; & lesquels, suivant la coustume des seditieux, eussent esté faschez qu'on leur eut donné de plus doux conseils. Incontinent par une rage qui s'estoit presque egalement emparée de toute la garnison, à la reserve de quelques uns qui demeuroient encore dans la crainte & dans le silence, les bourgeois sont desarmez : & dans cette insolence l'authorité d'Angleterre sert de pretexte tant aux soldats Anglois qu'à ceux qui tiroient leur naissance des Païs-bas. Cependant à mesure que les Estats voyoient cette sédition s'augmenter, ils augmentoient aussi les tesmoignages du pardon qu'ils avoient fait esperer à ces mutins, les incitant, par des lettres pleines de clemence, à se remettre sous leurs enseignes; sans se souvenir davantage des discordes passées, où l'erreur publique & la colere du Ciel avoient mis toutes choses en confusion; & à se gouverner de telle sorte envers la Republique, qu'on les pût loüer d'avoir finy ses dissensions, & de ne les avoir pas fait naistre. Mais enfin, quelque soin que l'on prist de leur tesmoigner qu'on les excusoit, ils ne s'y pouvoient fier, dans la connoissance qu'ils avoient eux mesmes de leurs crimes. On douta si l'on devoit employer la force pour les pousser à bout comme des rebelles, puis qu'ils mépriſoient les ordres des Estats & du Cpmte Maurice avec tant d'opiniastreté : car quelques uns n'estoient pas d'advis qu'on se mist au hazard de desesperer une soldatesque que le temps pourroit ramener au devoir; puis qu'aussi bien ces sortes de fougues militaires ne sont jamais de durée : mais quelques autres disoient, que la douceur & la patience, dont on avoit desja usé vers ces seditieux, n'ayant servy qu'à les

Laquelle estant sollicitée de trahison, ne l'abhorrent pas.

Ils ne peuvent se fier aux Confederez, qui leur offrent impunité.

On doute si on doit employer la force contre ces rebelles.

porter

porter au mépris, ce seroit une grande imprudence de leur donner le temps d'introduire publiquement entre leurs murailles un ennemy, avec lequel ils commençoient desja à parlementer secrettement : que si on leur mettoit devant les yeux tout à la fois l'apprehension du chastiment, & l'esperance du pardon, on inspireroit en mesme temps la hardiesse à ce petit nombre de gens de bien qui restoit encore parmy eux ; & les meschans se verroient dans la necessité de se reconnoistre. Qu'en suivant la mesme maxime, on avoit dernierement porté ceux de Medemblic à un repentir, qui les avoit obligez à rendre cette ville, dont on eust vainement attendu la reduction, si l'on n'eust employé que la patience. Pour dire le vray, il n'importoit pas beaucoup lequel de ces deux advis fut embrassé : car cette troupe de mutins ayant desja conclu de trahir, soit qu'on les y forçast, ou qu'on ne les y forçast pas, leur mauvais dessein ne pouvoit jamais manquer d'execution. Sur le commencement du Printemps le Comte Maurice mena contre eux, tant par la riviere que par la campagne, toutes les troupes qu'il avoit, trop foibles neantmoins pour former un siege : mais aussi-tost qu'ils virent que son artillerie les attaquoit, ils luy rendirent le change avec tant d'audace, qu'ils tuerent quelques-uns des siens ; & entre autres Iuste de Villiers, qui s'estoit signalé dans les armées par tant de belles actions, qu'elles luy avoient acquis autrefois le gouvernement d'Vtrecht, & maintenant, la charge de Mestre de camp general, avec celle d'instruire par ses conseils les jeunes ans du Comte Maurice en l'art de la guerre. Mais comme on estoit sur le point de presser la ville, qui se voyoit desja découverte en plusieurs endroits par la ruine de quelques levées, ces rebelles feignant de vouloir capituler, empescherent qu'on ne se portast jusqu'à l'assault : & par le moyen des pluyes & des inondations qui survinrent, le traitté qui sembloit assez ptoche, fut tiré en longueur. Cependant Lanzavechia, ayant esté appellé par Wincfeld, s'advançoit avec des troupes d'élite : si bien que dans cette favorable occasion, l'Anglois ne manqua pas d'eloquence pour persuader à ses soldats la trahison qu'il avoit premeditée. Car apres les avoir fait assembler, voyez vous (leur dit il) mes compagnons, ceux-cy dont l'artillerie a battu nos murailles avec la mesme violence, qu'ils eussent employée pour forcer quelque ville du party contraire ; sçachez qu'ils ne nous en veulent pas moins que si nous estions leurs ennemis declarez : & lors qu'ils s'avancent les armes à la main, en nous menaçant ; vous devez croire qu'il n'y a pas un seul homme entre nous, qui ne soit appellé au supplice par la voix de leur vengeance. Mais de ce costé-là, vous voyez des gens qui ne souhaittent que nostre bonheur : & pres desquels nous pourrons tousjours obtenir, ou des gratifications, ou des recompenses. C'est donc à vous de resoudre si vous desirez hazarder vos vies en tendant cette place à l'armée des Estats ; ou faire dans cette rencontre un plaisir signalé à ceux, qui sçauront bien le reconnoistre. Cette harangue fut incontinent approuvée par les voix de ceux qui furent les plus prompts à parler, & par les murmures des autres. Ainsi le Comte Maurice ne s'arresta pas là davantage ; ne s'estant pas preparé à un plus long siege : outre qu'il apprehendoit qu'on n'eust lieu de croire, que sa presence les eust contraints de commettre une trahison, qu'il ne pouvoit empescher. Neantmoins il ne laissa pas de leur escrire, pour voir si parmy ces mutins, il s'en trouveroit encore quelques-uns que le desir de l'honneur, ou la crainte de l'infamie pûst inspirer : mais cette troupe venale ne receut les lettres du Comte que comme un joüet : parce que les con-

1589.

Le Comte Maurice y mene les troupes.

Les rebelles se defendent.

Iuste de Villiers est tué.

Wincfeld persuade la trahison.

Lettres du Comte Maurice aux rebelles, receuës comme un jouet.

1589. conditions que le Duc de Parme leur avoit faittes, adjoutoient au payement de leurs anciennes montres une nouvelle gratification. On tient que ce Duc, qui s'estoit laissé si long-temps abbattre par la tristesse, commença à lever la teste, lors que cette place ayant esté mise entre ses mains, il pût contempler du haut de ses tours la ville de Dordrecht; & flatter son esperance aussi bien que ses yeux de la veuë de tous ces païs, qui n'avoient point encore esté entamez par la guerre. En effet ce luy devoit estre un grand contentement de tenir en sa puissance, & fouler sous ses pieds la ville de Gertrudenberg; laquelle depuis douze ans estoit montée en un degré qui la faisoit passer pour la capitale de la Hollande. Et il eut tant de haste de joüir de sa bonne fortune, qu'auparavant mesme que la garnison Espagnole fut entrée dans la ville, il se fia à ceux qui la luy avoient livrée, quoy qu'il s'en deust defier par cette raison: aussi est il vray, que parmy ces traistres il s'en trouva quelques-uns, qui delibererent d'adjouter à leur premiere trahison l'effet d'une seconde perfidie, veu qu'ils avoient un si beau moyen de la commettre: mais ils n'eurent pas assez de temps pour rien conclurre; parce que quelques autres ne voyoient aucune seureté dans ce dessein: de sorte que s'ils ne trahirent, & les Confederez, & les Espagnols tout à la fois, ils en furent empeschez par la consideration de leur propre interest, plustost que par aucune affection particuliere pour l'un des partis. Quelque petit nombre se retira ou en Angleterre, ou sous l'ancienne obeïssance de la Republique: & les autres ayant esté distribuez par le Duc de Parme en divers endroits, acheverent, chacun dans le rang où l'on l'avoit mis, des exploits extremement courageux; parce qu'ils ne devoient plus esperer de salut qu'en la victoire; ayant esté proscrits comme traistres & comme transfuges, & privez du droit de la guerre, que les deux partis avoient accoustumé de se garder l'un à l'autre. Neantmoins les Espagnols mesmes, qui avoient tiré du profit de cette trahison, la desapprouverent tellement, que parmy eux les traistres furent tousjours raillez du nom de marchands; & qu'il fut impossible à la pluspart de pouvoir mesme mourir avec honneur: car un bon nombre s'estant rencontré dans des villes prises, receut le chastiment de ses crimes. La soldatesque que le Duc de Parme mit en garnison dans Gertrudenberg, tant pour garder la ville que pour faire des courses dans les païs ennemis, combattit souvent avec beaucoup de valeur, & mesme avec beaucoup de bonheur; principalement un peu apres qu'ils eurent esté establis dans la ville: car ils defirent trois regimens de la cavalerie du Comte Maurice, qui s'estoient écartez un peu trop negligemment aux environs de Bolduc.

Grande joye du Duc de Parme, cette ville luy estant livrée.

Le Duc de Parme veut joindre à la prise de Gertrudenberg celle des places voisines.

Ce qui fit juger au Duc de Parme, que ce luy seroit une chose bien avantageuse de pouvoir joindre à la prise de Gertrudenberg celle des places voisines: car outre cette ville, il s'en trouve deux autres au delà de la Meuse, qui sont du ressort de la Hollande: mais celle de Heusden, l'une des deux, estoit autrefois sur la Meuse mesme, avant qu'on eust fait un nouveau canal pour cette riviere, lequel a mis l'ancien à sec: & cette ville passe pour une partie de l'ancien Comté de Teisterbant, tenu autrefois sous l'hommage & sous la protection des Princes de Cleves, qui ont du depuis transporté leur droit aux Hollandois. Sevenbergue, la seconde de ces villes, laquelle faisoit autrefois une partie du païs de Striden, est veritablement separée de la Hollande par la Meuse: c'est pourquoy elle estoit anciennement comprise, non dans le Dioceſe d'Vtrecht comme le reste de la Hollande, mais dans

dans celuy du Liege : & elle avoit auſſi ſes Seigneurs particuliers, mais en telle ſorte qu'ils relevoient des Princes de Hollande, dont la domination s'eſtendoit auſſi anciennement ſur pluſieurs bourgs qui ſont au deſſus de Gertrudemberg : parce qu'en ce temps-là c'eſtoit la couſtume de ces peuples puiſſans, de traverſer les fleuves pour joindre les forteresſes qui eſtoient ſur les rives prochaines, à celles qui eſtoient ſur les leurs. Toutefois il y a long-temps que ceux du Brabant s'efforcent, quoy qu'en vain, d'attribuër à leur Province les villes de Heuſden & de Gertrudemberg. Cependant celle de Sevenbergue, qui pour n'eſtre pas beaucoup fortifiée, ſervoit touſjours de butin à ceux qui l'attaquoient, fut aiſement priſe par le Comte d'Aremberg : mais il ne la pût garder, parce que les Confederez eſtoient maiſtres de Nordam & des autres places circonvoiſines. Charles, Comte de Mansfeld, fut envoyé contre la ville de Heuſden : mais en meſme temps il taſchoit de ſurprendre celle de Bommel, qui eſt la capitale d'une iſle voiſine enfermée par le fleuve de la Meuſe & par celuy du Vahal, leſquels ſe ſeparent en deux bras de ce coſté là : & ce Comte eſperoit de s'en rendre maiſtre par le moyen de la correſpondance qu'il avoit avec quelques-uns des bourgeois : mais la trahiſon ayant eſté découverte & punie, il ne s'appliqua plus qu'au ſiege de Heuſden : & il avoit desja pris le fort de Hemert qui en eſt voiſin, & qu'on luy avoit rendu par compoſition, à cauſe que le fleuve augmenté extraordinairement, en avoit inondé toute la plaine : mais parce que dans cette conjoncture, les ennemis tenans la ville de Heuſden aſſiegée par une longue circonvallation, on craignoit auſſi que cette place ne fuſt obligée de ſe rendre, non pas à la force mais à la faim, quoy que Famars, qui la defendoit, teſmoignaſt une opiniaſtreté intrepide, & une determinée reſolution de ſouffrir toutes ſortes d'extremitez, le Comte Maurice prevint ce danger, & ayant aſſemblé un bon nombre de ſoldats tirez des garniſons prochaines, il força les retranchemens par l'endroit le moins ſuſpect aux ennemis, & fit entrer dans la ville dequoy ſubvenir à ſes neceſſitez. Cependant le Comte de Mansfeld, ayant detaché une partie des troupes de ſon armée, va aſſez proche de là attaquer avec de l'artillerie & des navires Heel, forteresſe de Bommel, à l'oppoſite de Crevecœur : mais quoy qu'elle fuſt ſuffiſamment pourveuë de ſoldats, d'ouvriers, & de toutes ſortes de munitions, Sidenbourg Gouverneur fit ceſſer en un moment, par une reddition precipitée, tous les ſujets qu'on euſt pû avoir de craindre ou d'eſperer pour cette place ; & s'adviſa, en ſuitte, de rejetter ſa faute ſur ſes ſoldats, avec d'autant plus d'aſſeurance qu'il voyoit que la pluſpart avoient eſté tuez : parce que, comme la garniſon ſortoit de la place, les Eſpagnols, contre l'intention de leurs chefs, l'avoient inhumainement traittée.

1589.

Mansfeld envoyé contre Heuſden.

Mais il taſche en vain de la ſurprendre, non plus que celle de Bommel.

Le Comte Maurice, forçant les retranchemens des ennemis, ſecoure Heuſden.

Sidenbourg livre la forteresſe d'Heel à Mansfeld par une reddition precipitée.

Sous l'aſſeurance de cette forteresſe, & de celle de Crevecœur ſituée à l'oppoſite, qui avoit autrefois eſté ruinée par le Comte de Hohenlo, mais que les chefs du party Royal avoient reſtablie en cet endroit où la petite riviere de Diſe ſe joint à la Meuſe, les Eſpagnols eſtans entrez dans l'iſle, commencerent à ravager les campagnes, & à piller les chaſteaux & les forteresſes les plus foibles : & toutefois ils eſtoient encore incertains à quelle entrepriſe ils s'appliqueroient principalement : car ils avoient commencé quelques fortifications du coſté où l'iſle ſe termine contre Gornichem : mais les débordemens des rivieres, que les eaux avoient extremement accreuës, ne leur permettoient pas de les achever pour lors. En ſuitte ils avoient formé un autre deſſein, qui eſtoit de paſſer au delà de la riviere du Vahal vers la

1589. la Gueldre, ou vers le païs d'Vtrecht: mais enfin ils s'attacherent à l'isle de Voren qui s'estend au dessus de celle de Bommel, ayant esté depuis deux ans fortifiée d'un chasteau par les Confederez: & Mansfeld avoit desja commencé de loin à attaquer cette isle; mais quand il eut appris que le Comte de Hohenlo venoit au secours avec des troupes d'elite de cavalerie & d'infanterie, dont les forces se tendoient plus puissantes par leur renommée qu'elles ne l'estoient en effet, il ne jugea pas que cette attaque luy deust reüssir: & ayant laissé écouler le Printemps & l'Esté dans des entreprises ou vaines ou de peu de succés, il rebrousſa contre la Meuse: mais en mesme temps, comme il se fut eslevé un tumulte parmy ses troupes causé par un regiment de soldats Espagnols, mécontens de ce qu'on ne leur avoit pas payé leurs montres, ayant voulu s'y opposer, il ne se trouva pas beaucoup eloigné de sa perte.

Mansfeld ayant commencé d'attaquer l'isle de Voren, desiste à l'advenement du Comte de Hohenlo.

Sedition des troupes Espagnoles.

Le Mestre de camp de ce regiment seditieux estoit un nommé Saurius de Leve, homme non moins agreable à la soldatesque qu'ennemy du Comte de Mansfeld, pour quelque contestation de paroles qu'ils avoient euë ensemble: mais beaucoup de personnes eurent opinion que cette sedition avoit esté emeuë principalement par les artifices du Prince d'Ascoli & du Duc de Pastrane, & par la haine qu'ils portoient au Duc de Parme. Car il est vray qu'il y avoit long-temps, que ce Prince estoit envié tant à cause de sa gloire & de la grandeur de ses actions, dont il surpassoit de bien loin tous les chefs Espagnols, que parce qu'il favorisoit les Italiens, & prenoit de la confiance en eux plus, peut-estre, qu'il n'eust esté à propos. Et ce fut de là que quelques-uns prirent occasion de l'accuser, & de luy reprocher mesme ses vertus, aussi bien que ses malheurs. Le blâme qu'on luy avoit voulu donner d'avoir trahy la flotte d'Espagne, les efforts inutils qu'il avoit faits contre la ville de Bergue, & beaucoup d'autres choses pareilles, estoient des accusations que ceux-cy faisoient sonner hautement & en public. Mais tant de nations, qui faisoient la meilleure partie des Païs-bas, soumises par sa valeur, & la merveilleuse affection que le peuple avoit pour luy, ne se representoient au Roy qu'en cachette & sous une fausse apparence de loüanges; afin que le recit, qui en estoit fait de la sorte par ces esprits artificieux, se tendist d'autant plus dommageable à celuy qui leur donnoit de la jalousie. En effet, on eust, peut-estre, eu raison de redouter le Duc de Parme, s'il eust vescu jusqu'au declin de la puissance Espagnole; & de craindre que ce chef, à qui la guerre avoit acquis une si haute reputation, & lequel par sa clemence s'estoit fait aymer de ses ennemis mesmes, n'entrepriſt quelque jour de faire changer de maistre au Royaume de Portugal, qui appartenoit à son fils comme la pluspart du monde croyoit. Aussi, soit que Philippe, estant d'une humeur assez soupçonneuse, comme sont ordinairement les Roys, eust resolu, faute d'envoyer de l'argent aux Païs-bas, de ruiner sa propre fortune, pour abbattre la gloire de ce chef qui luy sembloit trop elevée; soit qu'une veritable indigence eust incommodé son épargne apres tant de dépenses qu'elle avoit fournies; il est certain que le Duc de Parme, ayant preveu de loin les malheurs que la disette fit bientost naistre dans son gouvernement, & s'enuyant de l'Estat present des affaires, avoit accueilly une maladie qui l'obligea d'aller aux eaux de Spâ en Alemagne. Mais depuis ce temps, il ne pût jamais recouvrer parfaittement ny sa santé, ny sa fortune accoustumée; l'affoiblissement de l'une ayant perpetuellement causé celuy de l'autre. Les Italiens, gens qui se plaisent dans les soupçons, & supposent volontiers en autruy

Haine des Espagnols contre le Duc de Parme.

Il est accueilly de maladie.

Les Italiens asseurent que les Espagnols l'ont empoisonné.

autruy ce qu'ils seroient capables de commettre eux-mesmes, se plaignoient ouvertement que l'Espagnol avoit donné du poison à leur chef : & ce bruit acquit beaucoup de force, s'estant rendu considerable tant par son exorbitance, que parce que l'on croit aisement dans les Païs-bas tout ce qui s'y debite au desavantage de l'Espagne. Cependant le Comte Maurice ayant surpris des lettres addressées à Philippe, par lesquelles on accusoit aigrement le Duc de Parme, & les luy ayant envoyées à luy-mesme ; celuy-cy dissimulant le bon office qu'il avoit receu de son ennemy, & ne luy en ayant fait aucun remerciment, fit inviter à un festin celuy-là mesme par qui ces lettres avoient esté escrittes, nommé Iean Moré, lequel auparavant avoit beaucoup avancé les affaires d'Espagne en France, par ses ruses & par ses profusions : mais depuis ce banquet Moré n'ayant pas vescu long-temps, cela servit d'une nouvelle matiere aux bruits qui avoient desja commencé à courir ; & principalement en ce que celuy qu'on soupçonnoit d'avoir esté le Ministre de cette vengeance, fut elevé à de grands honneurs, sans qu'on pûst dire qu'il les eust autrement meritez. Le Duc de Parme envoya Richardot en Espagne, pour se justifier du blâme qu'on luy donnoit de n'avoir pas assisté la flotte Espagnole : mais Philippe ayant voulu entendre publiquement tant celuy-cy que le Duc de Medina Sidonia, qui estoit reciproquement accusé ; voulut aussi que l'on crust qu'il avoit trouvé l'un & l'autre chef exempts de reproche. 1589.

Il chastie un certain qui le blâmoit.

Il envoye Richardot en Espagne pour se justifier.

Bientost apres, par le supplice de peu de personnes, la sedition Espagnole ayant esté terminée, & le regiment des mutins cassé, quoy qu'il fust un des plus experimentez dans la guerre ; le Comte de Mansfeld eut ordre de prendre avec luy soixante & dix compagnies, qui n'avoient point eu de part à ce mouvement, & de les mener promptement à Rhinberc. Cette ville appartient à l'Archevesque de Cologne : & depuis trois ans que le Duc de Parme estoit party de ces quartiers là, on l'avoit tousjours tenuë bloquée par des forts : car long-temps auparavant Truchses & Nuenare s'en estoient rendus les maistres : & estant survenu entre eux du different sur le sujet de sa possession, parce que pour l'acquerir, le premier avoit contribué son droit & l'autre ses armes, ils avoient volontairement consenty que les Estats Confederez la tinssent comme en sequestre. C'est pourquoy, au commencement de la presente année, les Hollandois ayant joint un pont pour passer le Rhin, & se voyant les plus forts en cavalerie, avoient fait entrer un convoy dans cette place. Mais peu de temps apres, à la priere de l'Archevesque, qui estoit venu luy mesme vers le Duc de Parme, Varembon, Gouverneur des lieux de la Gueldre, qui suivoient le party d'Espagne, avoit esté envoyé, avec une partie de ses troupes, pour attaquer de plus prés cette ville de Rhinberc, soit par les armes, soit par la faim : & en passant, celuy-cy avoit pris la forteresse de Blidebeque, mais non pas sans y perdre beaucoup de ses gens : car Schenk ayant auparavant conquis cette place, & parce qu'il ne se fioit pas assez au droit de son party, se l'estant appropriée à luy mesme par la force des armes, il y avoit mis pour garnison de vieux soldats pleins d'experience, lesquels ayant soustenu l'effort de Varembon & de son artillerie durant tout un mois, & l'ayant souvent attaqué luy mesme, avoient rendu le meurtre egal de part & d'autre : mais parce que comme ils estoient peu, l'egalité des pertes leur estoit bien plus prejudiciable qu'à leurs ennemis, joint que la mort de quelques-uns de leurs Capitaines avoit fait naistre de la discorde parmy le reste, & qu'outre cela ils avoient chassé

Le Comte de Mansfeld envoyé pour assieger Rhinberc.

Varembon estant aussi envoyé à Rhinberc, prend la forteresse de Blidebeque.

1589. quelques-uns des leurs ; ils receurent enfin les ennemis dans leur fortereſſe, qu'ils voyoient preſque ſur le point de tomber en ruine. La victoire fut remarquable principalement en ce que l'on trouva parmy les morts une femme, qui ſous l'habit & le courage des hommes les avoit long-temps accompagnez à la recherche des combats & du butin. Toutefois la meſme choſe eſtoit arrivée aſſez ſouvent dés le commencement des diſſenſions ; & il ne s'eſt jamais veu de ſiecle plus fertile que celuy-cy en ces ſortes d'exemples : car comme ces grands pretextes de defendre la Religion, la Patrie, le Prince, eſtoient capables dans chaque party de frapper les eſprits d'un eſtrange zele, la rage où leur haine les emportoit leur faiſoit bien ſouvent oublier le devoir du ſexe. Mais apres la priſe de cette place, Schenk qui s'eſtoit tousjours montré farouche dans ſon humeur, l'eſtoit encore davantage par le depit & par la honte, qu'il avoit d'avoir perdu ce qu'il taſchoit de conſerver comme ſon bien propre : que ſi d'un coſté ſa maiſon & ſon foyer occupez par ſes ennemis l'appelloient à la vengeance ; de l'autre le déplaiſir de n'avoir pas aſſez de monde pour ſecourir ceux qui eſtoient enfermez dans la ville de Rhinberc, aigriſſoit de plus en plus ſa fureur. Neantmoins ayant aſſemblé tout ce qu'il avoit d'infanterie & de cavalerie, il fortifia un lieu ſur le bord du Rhin, aſſez proche de la ville de Reze, malgré les vains obſtacles que Varembon y avoit voulu apporter, & de là recevant les munitions qui venoient par la riviere, il les conduiſoit par terre juſqu'à Rhinberc. Et meſme ayant appris qu'on envoyoit un renfort de gens de guerre au General Verdugo, il marcha au devant d'eux à grandes journées ; & les ayant ſurpris & defaits dans les champs de la Weſtphalie, proche du fleuve de la Lippe, il les contraignit d'abandonner, par leur fuitte, la ſolde qu'ils portoient en Friſe. De ſorte que ce ſuccés l'ayant rendu encore plus temeraire, il rouloit dans ſon eſprit le deſſein de ſurprendre auſſi Nimegue par quelque tentative nocturne, parce qu'il y avoit long-temps qu'il eſtoit animé contre cette ville. Ayant donc choiſi une nuit plus obſcure que les autres, il envoya ſa cavalerie devant, & s'eſtant mis ſur le Vahal avec quelques ponts de barque chargez de ſoldats, il arriva proche de la ville en un endroit, où elle n'avoit point d'autre fortification, que celle du cours de la riviere qui paſſoit par là : c'eſt pourquoy il donne ordre incontinent aux pluſtoſt preſts de ſes ſoldats de rompre les grilles & les feneſtres d'une de ces maiſons qui s'avancent en arriere ſur le bord de l'eau, & d'entrer dedans par force, afin que de là ſe répandant par troupes dans la ville, ils allaſſent ouvrir les portes à la cavalerie qui taſchoit desja d'entrer. Mais par malheur on celebroit les réjouiſſances d'une nopce dans cette maiſon qui fut aſſaillie, & qui n'eſtoit pas la meſme que Schenk avoit premeditée, parce que les tenebres l'avoient trompé. Ainſi cette irruption ayant fait grand bruit, tous les bourgeois ſe reveillerent : & les ſoldats, tant ceux qui eſtoient dans cette maiſon, que ceux qui eſtoient entrez plus avant dans la ville, furent aſſiegez d'abbord avec les premieres armes qu'on rencontra, & puis en ſuitte avec le canon : & la multitude du peuple s'eſtant renduë plus hardie par le jour qui ſurvint, le peu de ſoldats qui faiſoient teſte, ſe trouvant embarraſſez dans les deſtroits & parmy la foule, eſtoient maſſacrez avec d'autant plus de facilité. Cependant leur chef eſtant ſur le bord de la riviere, exhortoit tantoſt tous ſes guerriers enſemble, tantoſt chacun par ſon nom, d'achever cette grande entrepriſe qu'ils avoient ſi bien commencée ; & d'ouvrir, par un courageux effort, le chemin à ceux qui n'attendoient que le moyen de les ſuivre : mais il luy

Schenk conduit ſes troupes à Rhinberc ;

& ayant defait les ennemis, il les contraint d'abandonner la ſolde, qu'ils portoient en Friſe ;

Il a le deſſein de prendre Nimegue ;

luy fut impossible d'arrester leur fuitte : & dans l'effroy où ils se trouvoient il leur survint encore un fascheux inconvenient, en ce que les navires qu'ils avoient amenez pour leur servir au besoin, avoient esté, durant l'obscurité de la nuit, emportez par la rapidité du fleuve, si loin au dessous de la ville, qu'ils ne pouvoient plus recevoir ceux qui fuyoient : mais comme ils estoient extremement pressez par l'ennemy, le petit nombre de vaisseaux qui se trouva encore sur le rivage, fut contraint de succomber sous le faix, & sous le desordre de ceux qui se jettoient en foule dedans. De sorte que la pluspart furent engloutis par la riviere ; & mesmes leur chef, que ses armes avoient tendu pesant, leur fit compagnie dans ce malheur. Telle fut la mort de Martin Schenk, dont la temerité s'estoit tellement signalée durant sa vie, que son siecle n'en a jamais veu d'egale. Il avoit tiré quelque éclat de la noblesse de son extraction : mais sa gloire s'augmenta sous le Duc de Parme : & bientost apres le Comte de Liceſtre y adjoûta le tiltre de Chevalier ; & toutes les autres dignitez militaires. Il avoit beaucoup de courage ; mais il manquoit souvent de prudence. Il ne sçavoit presque souffrir ny loix, ny droits ; ce qui d'un costé luy avoit acquis l'affection des soldats, & de l'autre la haine du peuple & de ceux qui tenoient le gouvernement : on creut pourtant que cet esprit si farouche & si intraittable, avoit commencé à se tendre plus docile en venant sur l'âge. Son corps ayant esté trouvé par les victorieux, fut exposé à la risée publique, en memoire principalement de ce qu'il avoit changé de party : mais on fut contraint d'oster ce spectacle ; parce que ses soldats ayant fait quelques prisonniers de Nimegue, prenoient sur eux une cruelle vengeance du honteux outrage qu'on vouloit faire souffrir à leur chef. Neantmoins il fut laissé sans sepulture deux ans durant ; à la fin desquels le Prince Maurice, ayant pris la ville, le fit inhumer. Environ ce mesme temps le Comte de Nuenare, faisant éprouver quelques pieces d'artillerie sans se tenir assez sur ses gardes, il s'en creva une, qui le blessa mortellement. C'estoit un Seigneur dont les mœurs furent sans reproche ; & il ne se porta qu'à regret aux violences de la guerre.

1589.

Estant repoussé de ceux de la ville, il fut noyé dans la riviere avec les siens.

Son naturel & ses louanges.

Le Comte de Nuenare meurt par un accident inopiné.

Truchses ayant perdu les deux chefs, par la seule assistance desquels la fortune de son party s'estoit maintenuë, quitta enfin la guerre : & sur tout lors que les ennemis se furent rendus maistres de Rhinberc, dont le siege, opiniastré & tiré en longueur jusqu'à l'année suivante, apres avoir causé de grandes pertes aux Espagnols, fut enfin suivy de leur victoire. Car les soldats de Schenk, que la tristesse par eux conceuë de la mort de leur chef, rendoit plus sauvages que jamais, avoient menacé de se mutiner faute de payement : & mesme comme ils tenoient en leur disposition une isle qui fermoit le Rhin, il est certain qu'ils eussent bientost trouvé à qui vendre cette place. C'est pourquoy la Republique Confederée prit soin premierement de les attirer à son party, & de les incorporer dans ses troupes : & puis en second lieu elle se resolut de secourir la ville de Rhinberc ; non pas à la verité pour empescher sa perte, (ce qui ne se pouvoit,) mais seulement pour la retarder. Dans cette intention apres que les Confederez eurent envoyé le Comte de Falkenstein avec deux mille hommes d'infanterie outre quelque cavalerie, qu'on y avoit adjoûtée ; & qu'en suitte celuy-cy, s'estant rendu maistre d'un chasteau qui estoit sur son passage, eut traversé la riviere, le Marquis de Varembon se mit à les poursuivre, non pas pour les attirer au combat quoy qu'il fust le plus fort, mais dans le seul dessein d'observer leur marche, & de les charger sur la queuë. Cependant François Vere conduisant

Truchses quitte la guerre.

Le Comte de Falkenstein envoyé pour delivrer Rhinberc.

Le Marquis de Varembon le suit,

1589. sant deux compagnies d'Anglois qui faisoient l'arriere-garde, tourna teste contre l'ennemy ; & soutint ses efforts jusqu'à ce que la cavalerie estant venuë couvrir les flancs de son bataillon, incontinent le reste des troupes marcha aussi contre l'ennemy avec les enseignes deployées. Alors il se fit un horrible carnage, eu esgard au nombre des combattans : & les plus ardens des ennemis ayant esté tuez, on gagna dix enseignes de leur infanterie, une cornette, & force chevaux. Enfin il y en eut peu qui se sauverent avec leur chef : & ce premier coup d'essay de la valeur de Vere luy ouvrit un chemin pour le faire passer plus avant dans la reputation & dans les dignitez. Mais Varembon attribua la principale cause de sa defaite à Charles de Mansfeld : car celuy-cy y avoit esté present, ayant amené sur le point du combat quelques regimens de l'isle de Bommel : mais parce qu'un peu auparavant ils avoient tous deux poursuivy une mesme charge, & que Varembon avoit esté preferé, on creut que dans cette derniere occasion Mansfeld, voyant le danger de son competiteur, l'avoit volontairement abandonné. Apres cette victoire le passage estant demeuré libre aux vainqueurs, ils menerent facilement des troupes & des convois aux assiegez, lesquels de leur part avoient en mesme temps heureusement forcé les corps de garde de l'ennemy : & puis enfin s'estant retirez par des chemins inconnus aux Espagnols, ils eviterent toutes sortes de rencontres dangereuses. Par ce moyen les assiegez se montroient de plus en plus intrepides : & quoy que bientost apres les forces de leur ennemy se fussent augmentées de beaucoup, & que l'Espagnol pendant que la riviere estoit gueable, eust forcé le chasteau voisin de Reze, qui servoit de rendez-vous à leurs convois, ils ne perdoient point courage ; mais au bout de trois mois, l'Hyver entrant dans l'année prochaine, les Confederez ne leur dissimulant plus qu'ils n'avoient pas des forces assez puissantes pour continuër à les secourir, estant separez d'eux par un si long espace de païs ; ceux-cy prirent une derniere resolution, qui fut de capituler sous des conditions assez honorables. Le Duc de Parme se voyant maistre de la ville de Rhinberc, comme il l'estoit desja de celles de Bonne, & de Nuys, commença à former plusieurs desseins contre l'Estat de Cleves : le Souverain de ce païs, qui se voyoit sur le declin de son âge, ayant accoustumé d'achetter l'amirié des plus forts : & tant par le moyen de ses garnisons que de la dependance, où il reduisoit les puissances voisines, il estendit la sienne sur tout le Rhin ; jusques aupres de la ville d'Arnhem. Et mesme Aix la Chapelle, ville libre de l'Empire, ne pût pas joüir d'une paix asseurée parmy tant de guerres : car Philippe taschant d'attribuër le tiltre de principauté à l'ancien droit de protection, que les Ducs de Brabant avoient autrefois sur cette ville, fit publier un Edit contre les estrangers, qui s'y estoient venus habituer pour fuir l'exercice de la Religion Romaine : mais on donna de l'argent aux chefs Espagnols pour se delivrer de leurs hostilitez : de sorte que s'estant contentez de piller les champs, ils differerent d'attaquer la ville ; jusqu'à ce que long-temps apres, les forces de ce party s'estant tournées contre l'Alemagne, l'Espagnol employa aussi cet article comme une nouvelle marque de son pretendu droit.

qui est defait par François Vere.

Les victorieux menerent du secours à Rhinberc.

Rhinberc se rend au Duc de Parme ;

Il entreprend sur les villes de Cleves.

Tandisque cette armée demeuroit aux environs du Rhin & de la Meuse, il se fit en divers autres endroits, entre les garnisons des deux partis, quelques combats, où les Confederez gagnerent beaucoup de butin : car la cavalerie de ceux-cy estant entrée jusques dans le cœur du païs ennemy, mettoit le feu en tous les lieux où elle passoit, & s'emparoit des convois par la defaitte

Combats entre les garnisons.

defaitte de leurs escortes. Mais sur la mer les rencontres estoient encore plus dangereuses : car les Confederez se voyant comme les maistres de l'Ocean à l'égard du party contraire, ne le vouloient point admettre dans les droits de la guerre, qui s'observent entre les puissances égales, ny dans le privilege de pouvoir rachetter les prisonniers : de sorte que ceux qui n'eussent passé que pour ennemis s'ils eussent esté assez forts, ne passoient plus que pour pirates, lors qu'ils se trouvoient accusez d'avoir assailly en cachette quelques vaisseaux. Ce qui fut cause que les Flamens, irritez par les supplices qu'on faisoit continuellement souffrir à leurs compatriotes, & les coupables des Provinces Confederées (comme il s'en trouve assez) qu'une connoissance interieure de leurs crimes avoit obligez de prendre party chez les ennemis, estoient capables sur la mer de donner l'espouvante non moins aux navires de guerre, qu'aux vaisseaux desarmez, & de se rendre redoutables non seulement par le desir de vengance & de proye qui les possedoit, mais aussi par le desespoir où ils se portoient. Car il est souvent arrivé (ce que je remarqueray icy une fois pour toutes, comme un trait de rage qui se peut egaler aux plus horribles des premiers siecles) qu'un des partis s'estant veu, sans moyen d'eschapper, enfermé par les vaisseaux de l'autre, n'a point fait difficulté de mettre le feu à ses poudres, pour causer la perte de ses ennemis par la sienne propre : tant il est vray que ceux qui n'ont plus d'esperance de vivre, ont soin de ne pas mourir sans se vanger. 1589.

Les rencontres estoient plus cruels sur la mer.

Ce fut à peu pres vers ce temps, que l'Espagne, laquelle jusqu'icy avoit trouvé sa tranquillité dans les troubles des autres nations, vid rapporter la guerre chez elle : car ceux de Hollande & de Zelande ayant fourny des navires & des soldats aux Anglois, ceux-cy avoient ravagé avec si peu d'obstacle toutes les costes de Galice ; que ce bon succés leur ayant fait aussi entreprendre de remettre Antoine de Portugal en son Royaume, ils se camperent à l'entour de Lisbonne : & Elisabeth leur ayant pareillement donné pour cette tentative six de ses navires ; ce qu'ils avoient de surplus montoit encore au nombre de six vingts, commandez par François Drak, l'infanterie ayant pour chef le Colonel Norris. Cependant ils avoient desja partagé ensemble l'esperance du butin : car en effet toutes choses leur reussirent d'abbord si heureusement, qu'Albert d'Austriche, qui commandoit dans la ville au nom de Philippe, se voyoit sur le point de prendre la fuitte. Mais apres tout, l'entreprise n'estant conduitte que par des particuliers, l'incertitude où l'obeïssance se trouvoit parmy eux, le peu de provisions qu'ils avoient fait des choses necessaires à leur expedition, & mesmes les maladies contagieuses, que leur avoit apportées l'intemperance du boire, furent cause qu'on ne pût sçavoir, au vray, si c'estoit vainement qu'Antoine leur avoit promis l'affection de tous les Portugais, & le secours des Mautes ; ou si eux mesmes, en se retirant trop tost, avoient empesché que cette promesse n'eut son effet. Neantmoins les Hollandois s'offroient de garder encore les forteresses maritimes & l'entrée du royaume : mais leurs offres ne furent point écoutées. Apres la levée de ce siege de Lisbonne, ceux du païs qui se trouverent convaincus d'avoir conceu quelque esperance de nouveauté, furent incontinent traisnez au supplice : & les Anglois n'entreprirent plus rien apres cet effort, que l'on peut dire n'avoir pas esté entierement inutile, puisque dans leur retraitte n'ayant nullement esté attaquez par les ennemis, & ayant mesme pillé impunément leurs forteresses & leurs chasteaux, ils firent connoistre, par ce moyen, combien l'Espagne est foible dans son

Les Anglois, voulans remettre la guerre aux Espagnols, reconduisent Antoine en Portugal ;

mais en vain.

1589. propre royaume. A leur retour, ayant rencontré sur leur route une flotte Alemande des villes Baltiques, & l'ayant pillée, ils donnerent sujet aux peuples de contester entre eux par des Ambassades & par plusieurs escrits, si les assistances qui sont envoyées à une nation ennemie, par une autre avec laquelle on n'a point de guerre, peuvent legitimement servir de butin.

La France apres la mort d'Henry III, joint ses armes aux deux parti.

Mais la France se joignit aussi aux deux partis des Païs-bas, & mesla diversement ses interests avec les leurs, apres que le Roy Henry Troisiéme ayant fait mourir le Duc de Guise, manifestement reconnu pour autheur de la revolte du peuple, & du depuis ayant aussi esté tué luy mesme par l'assassinat d'un Moine; les François pour vanger reciproquement ces deux morts, eurent pris les armes de part & d'autre. Ce Monarque estoit le dernier du sang des Valois: & suivant la coustume du Royaume la succession appartenoit sans difficulté à la race des Bourbons: mais le chef de cette famille Henry Prince de Bearn, ne retenant presque que le nom du royaume de Navarre, parce que les Espagnols en avoient usurpé la possession long-temps auparavant, professoit ouvertement la religion qu'ils appellent reformee: & pour cette cause, quoy qu'il promist de garder un droit égal à l'une & à l'autre secte, toutes les villes luy fermoient leurs portes, mais la noblesse suivoit son party. Ainsi par une estrange revolution des affaires de ce royaume, le crime de rebellion se trouvoit maintenant parmy ceux de la Religion Romaine; & l'authorité royale estoit dans le party reformé. Cependant le Duc du Maine, frere de celuy de Guise, se servant du pretexte d'une double pieté; Philippe, quoy qu'il eut son propre exemple devant les yeux, ne pût s'empescher de le secourir; non par des assistances secrettes, mais par des troupes auxiliaires qu'il luy envoya ouvertement; afin d'entretenir de plus en plus la discorde parmy des peuples, qui servant comme d'une barriere entre l'Espagne & la Belgique, s'estoient autrefois rendus également redoutables à ces deux Estats; & pour trouver lieu, si la fortune le secondoit, de faire tomber la possession de ce royaume entre les mains de quelque personne qui luy fut affidée. Dans ce dessein il faisoit montre de sa fille Elisabeth, petite fille du Roy de France Henry Second, laquelle sembloit en quelque sorte digne de cette succession, soit à cause des merites paternels, ou de l'extraction maternelle; & mesme avec d'autant plus de justice qu'il estoit constant, que la Bretagne Armorique, & beaucoup d'autres Provinces de France, avoient autrefois esté sous l'obeïssance des femmes. D'un autre costé le Duc de Savoye son gendre estendoit les frontieres de son Estat, & s'ouvroit des passages dans les Alpes. Mais quand la Reine Elisabeth d'Angletterre eut appris que le Duc de Parme envoyoit en France la Mothe, avec des troupes de cavalerie & d'infanterie, elle envoya aussi de l'argent au Roy Henry de Bourbon, avec quatre mille Anglois; & les Confederez ne se montrerent pas moins diligens à secourir ce Prince; car luy ayant envoyé des navires chargez de vivres & de munitions de guerre, ils y adjoûterent encore une somme d'argent plus grande qu'il ne leur eut esté permis dans la necessité presente de leurs affaires, s'ils n'eussent esté portez à cette liberalité par l'esperance de l'avenir. Et ce fut veritablement une chose magnifique, & capable de moderer l'envie que les Souverains eussent pû porter à la liberté des peuples, de voir une Republique soulager un royaume par ses assistances. Mais dans ce bon office le succés joignit bien-tost l'utilité avec l'honneur, lors que les nations Walonnes demeurant exposées aux fureurs de la guerre dont elles avoient esté cause, se trouverent également incom-

Le Prince de Bearn successeur d'Henry III.

Philippe donne secours au Duc du Maine, afin d'empescher le Prince de Bearn de joüir du Royaume.

Le Duc de Parme envoye en France la Mothe avec des troupes.

Les Anglois & les Confederez envoyent du secours au Roy Henry de Bourbon.

modées

modées, soit que les soldats François, ou ceux de leur propre païs les assaillissent. Outre que la France en obligeant aussi assez souvent les forces d'Espagne à se tenir sur la defensive, faisoit naistre pour les Confederez des occasions de victoire. De sorte que les frontieres de ceux-cy, leurs finances, leurs troupes, s'accreurent beaucoup huit ans durant; jusqu'à ce que le Roy Henry de Bourbon, par sa vertu, & par le desordre où se trouvoient les rebelles, joint qu'il estoit enfin rentré dans la Religion Romaine, reünit sous sa seule puissance celles de tous les parris de son royaume, & quitta plustost les armes que le souvenir de son ancienne alliance. 1589.

Qui reünit sous sa puissance tous les partis de son royaume.

Mais puisque l'occasion s'est icy presentée de parler des affaires de France, il me semble qu'il est à propos que nous examinions, autant que l'intelligence humaine en sera capable, comment il s'est pû faire que leurs commencemens ayant esté si semblables à ceux des troubles du Païs-bas, elles ayent suivy des routes si differentes. Car il est constant qu'autrefois, lors que Philippe fit la paix avec la France sous Henry Second, l'alliance reciproque de ces deux Monarques n'avoit presque point d'autre but, que celuy d'exterminer les religions nouvelles, qui s'estoient accreuës par la guerre & par l'impunité. Mais du depuis les Grands de France, par l'envie qu'ils portoient au credit de la maison de Guise, & dans la crainte qu'ils avoient de se voir ravaller trop bas, usant de la mesme occasion dont les Grands de la Belgique s'estoient servis contre les Espagnols, soufflerent aussi les tumultes & la prise des armes, dans les esprits de cette multitude de peuple, qu'estoit poursuivie pour le sujet de la nouvelle religion: mais enfin les derniers succés des seditions de ces deux Estats n'ont eu aucune conformité ensemble: car chez les François l'obeïssance royale est demeurée entiere, & la Religion Romaine victorieuse; en telle sorte neantmoins que sa rivale a esté par elle plustost rabbaissée que ruinée: au contraire dans les Païs-bas, on a veu chez l'un de ses partis l'ancienne authorité du Prince entierement abolie; les religions de chaque costé estant tousjours demeurées incompatibles; & les peuples partagez entre la liberté & la servitude.

Comparaison des troubles de France avec ceux du Pais-bas.

Ie croy que la raison de cecy est, qu'en France, les Lorrains, qui d'eux mesmes n'estoient pas assez puissans, ny par leurs secrettes menées, ny du depuis par la force ouverte où ils s'estoient portez; ne receurent jamais, de la part des estrangers, que des assistances fort foibles; & qu'on leur envoyoit plustost pour suivre leur fortune, que pour la faire: ainsi leur plus ferme appuy consistoit dans cette vieille pretension, prescritte depuis tant d'années, que leur famille avoit euë sur la royauté, & dans l'affection que le menu peuple avoit pour leur party; qui sont des remparts de peu de defense lors qu'ils sont assaillis par la consideration de l'interest. D'ailleurs, comme les Rois de France ont toutes les forces d'un seul royaume jointes ensemble & resserrées dans l'enclos de ses frontieres, quand ils se portent à la cruauté contre leurs sujets, ils travaillent à diminuer leur propre puissance; & tout ce qu'ils donnent au ressentiment de leur colere, est perdu pour eux. Le peuple mesme, quelque aversion qu'il ait pour l'usage des religions contraires à la sienne, aussi-tost qu'il a ressenty les maux de la guerre, souhaitte plustost le repos que la vengeance: & c'est de cette source qu'on a veu naistre si souvent ces edits de pacification, conclus avec tant de promptitude, qu'on les rendoit inutiles bien-tost apres; parce que les boutades du peuple desja affoiblies, les avoient souhaittez plustost à dessein de quitter les armes, que de conserver la paix: mais comme les longues guerres ont tousjours

1589. jours depleu à l'humeur des François ; quand ils se portoient de nouveau à la violence ou à la perfidie, c'estoit plustost par persuasion que par opiniastreté. Ainsi les uns & les autres, estant accoustumez à obeïr à la puissance royale, se fussent bien-tost reünis ensemble, s'ils eussent, dés le commencement de leurs troubles, rencontré un Roy capable de gouverner en paix & en guerre, qui eut apporté un temperament & aux loix & à soy-mesme, tel que les forces & la portée des deux partis sembloient l'exiger : mais ils eutent chez eux assez long-temps des Rois encore nouveaux en l'art de regner, & sans experience à cause de leur jeune âge ; qui fomenterent les discordes du peuple par la contrarieté de leurs propres vices, puis qu'on voyoit les uns par une trop grande chaleur d'esprit & de courage s'emporter outre mesure ; & les autres par une trop grande inclination pour le luxe & pour l'oisiveté, se relascher plusque de raison. Voylà la seule cause du retardement de la paix de France.

Au contraire les Espagnols, ayant rencontré un Roy dont l'inclination se montroit constante aussi-bien que la leur dans la haine de la liberté Belgique, & qui avoit vieilly parmy l'experience de toutes sortes d'affaires, n'apprehendoient point la ruine des Païs-bas, puis qu'ils avoient d'assez grandes forces en d'autres endroits ; & que les exemples non seulement de l'Italie, mais de l'Ametique mesme leur avoient appris à faire des colonies où ils ne pouvoient faire des Provinces. D'ailleurs parmy les Belges, ceux là mesmes qui n'avoient offensé en aucune sorte les ceremonies Romaines, avoient bien de la peine à souffrir l'orgueil, l'avance, & la cruauté Espagnole : & lors que quelques uns se furent laissé tromper par l'apparence d'un meilleur traittement, ils servirent d'exemple aux autres pour leur apprendre à perseverer dans l'opiniastreté de leur haine contre l'Espagne ; & à ne se point fier à la paix, qui cachoit tousjours quelque vengeance. C'est par ces raisons que jusqu'aujourd'huy l'on voit dans les Païs-bas une guerre non moins cruelle, que les guerres civiles durer tousjours comme si elle estoit estrangere.

Mais dans la Frise, Guillaume de Nassau n'ayant pas des forces égales à celles des precedens Gouverneurs, taschoit de pousser à bout, par la disette, la ville de Groningue ; s'estant desja rendu maistre de toutes les forteresses qui estoient dans la campagne d'alentour : & mesme de la presqu'Isle de Rheden, dont la situation se rend extremement commode estant voisine de la riviere d'Ems, & de ce golphe de la mer, auquel à cause de la violence de ses flots, on a donné le nom de Dullart. Verdugo, Espagnol, recevoit beaucoup d'inquietude de tous ces progrés : mais il en recevoit encore davantage des soupçons qu'il avoit conceus contre cette ville, qui n'avoit pas voulu souffrir garnison. Quelque temps apres, ces deux chefs ayant esté renforcez, celuy-cy par un bon nombre de fantassins d'élite, & l'autre par quelques troupes de cavalerie ; continuerent, durant toute l'année suivante, à se donner des allarmes reciproques, & à chercher les occasions de s'entre-nuire.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Le Prince Maurice prend Breda par l'artifice d'un navire qui portoit des tourbes. Le Duc de Parme taſche inutilement de reprendre la ville : & par ſon ordre on attaque Nordam ſans effet. Le Comte Maurice fortifie Veren : & baſtit Cnodſenbourg. Le Duc de Parme ſuivant l'ordre du Roy meine ſon armée en France : & pendant ſon abſence le Prince Maurice prend pluſieurs villes. Le Duc de Parme reſpond avec beaucoup d'orgueil aux Allemans, qui ſe plaignoient de ce qu'on avoit entamé leurs frontieres. Demandes faites par les meſmes Alemans aux Eſtats Confederez ; & la reſponſe de ceux-cy. Demande reciproque des Confederez. Le Duc de Parme eſtant de retour de France ſe trouve en de grandes difficultez : ſes ſoldats ſe mutinent. Le Prince d'Aſcols ayant eſté envoyé en France avec pluſieurs troupes, les Confederez elevent merveilleuſement leurs courages. Ils prennent le chaſteau ſitué vis à vis de Zutphen. Le Comte Maurice prend Zutphen & Deventer. A la priere de ceux de Friſe il meine ſon armée en leur païs. Il quitte l'entrepriſe de Gromingue, & fortifie le chaſteau de Delphziel qu'il avoit pris. Le Duc de Parme, ayant eſté mal-traité devant Cnodſenbourg par le Comte Maurice, leve le ſiege de cette place. Sa maladie ſe renouvellant il va aux eaux de Spâ : il appaiſe la ſedition des ſoldats. Le Comte Maurice prend Hulſt : aſſiege Nimegue ; & apres avoir pris cette ville eſt receu en Hollande par le peuple avec de grandes rejoüiſſances. Ambaſſade de l'Empereur ſuſpelle aux Confederez. Recit par occaſion du malheur des Arragonnois. Le Duc de Parme meine derechef ſon armée en France. Les Confederez envoyent du ſecours à Henry. Plaintes faites par ceux de Gromingue au Duc de Parme. Le Comte Maurice appaiſe les tumultes d'Vtrecht ; & les mécontentemens de la Zelande. Il aſſiege Stenvic : il eſt bleſſé : il prend la ville : ſa moderation envers les vaincus. Eliſabeth r'appelle ſes troupes. Le Comte Maurice, apres avoir chaſſé d'Othmarſe les troupes Eſpagnoles, aſſiege Couvorden : & prend la ville malgré les efforts que Verdugo avoit faits pour la ſecourir. Le Duc de Parme, ſe preparant à faire un troiſiéme voyage en France, meurt. Divers ſoupçons touchant ſa mort. Ses mœurs. Son éloge.

IL ſembloit que tout le faix de la guerre deut tomber ſur la Friſe : mais la priſe de Breda attira les armées de ſon coſté. Cette ville a touſjours paſſé pour eſtre de la Province du Brabant : & eſtant ſituée dans un fertile terroir ſur la frontiere de Hollande, elle tient dixſept bourgs ſous ſa juriſdiction. Elle a pris ſon nom d'une riviere aſſez profonde & aſſez large qui paſſe le long de ſes murailles, & que l'on nommoit autrefois la riviere d'Aa : mais on a changé ſon nom en celuy de la Merc ; & ce fleuve apres avoir continué ſon cours juſqu'à la ville de Sevenbergue, ſe va meſler dans le golphe de l'Ocean. La maiſon de Polane ayant autrefois achetté la ville de Breda, la tenoit ſous le nom de Baronie : mais du depuis cette ville vint en la poſſeſſion de la famille de Naſſau, par le mariage d'Engelbert ; duquel l'arriere petit-fils Henry adjoûta à cette place des remparts, des foſſez, & meſmes une excellente citadelle, pour luy ſervir enſemble de defenſe & d'ornement : mais dans les derniers temps l'uſage de la guerre y avoit encore joint des baſtions & toutes

1590.

Deſcription de la ville de Breda.

1590. sortes d'autres pareils ouvrages, qui donnent à une ville la reputation de pouvoir estre malaisément prise par force; mais il se trouva un nocher, qui enseigna le moyen de la prendre par ruse. Philippe de Nassau, fils de Iean, ayant esté envoyé à la guerre que sa famille conduisoit presque toute; & en laquelle on avoit donné à ce jeune Seigneur la charge de commander quelques troupes & quelques petites villes sur la Meuse, persuada à Herauger capitaine de Cambray de parler de cette affaire au Prince Maurice: Herauger donc en ayant conferé avec le Prince, se resolut à la tentative, & choisit pour compagnon de son entreprise Lambert Charles, brave soldat; ils prirent pour conduire leur stratageme un navire qui avoit accoustumé, sous la foy publique, d'aller souvent à Breda, pour y conduire de ces sortes de matieres propres à faire du feu au lieu de bois, ausquelles on donne en France le nom de tourbes, & qui se preparent en Hollande de la maniere que je vay deduire. Dans les marécages de cette Province il se trouve de certaine bourbe, laquelle en estant tirée & sechée au soleil, & puis apres taillée en gazons, s'employe au chauffage fort commodément: car la chaleur enfermée dans cette terre luy communique une proprieté assez pareille à celle du souffre ou du bitume, & laquelle s'est souvent fait connoistre par des flammes qu'on a veu sortir de ces tourbes tout à coup; de la mesme sorte qu'en d'autres regions les embrazemens soudains de quelques montagnes ont donné des marques de cet esprit de souffre ou de bitume qu'elles enfermoient, si ce n'est qu'on veuille dire qu'en Hollande les forests du païs ayant autrefois esté renversées par les vagues de la mer & par les tempestes, & du depuis s'estant trouvées couvertes de terre, il est arrivé que ces deux sortes de matieres se putrifiant ensemble, ont perdu la ressemblance du bois, & en ont conservé la nature. Dans le fond de ce navire, qui estoit assez long, on met soixante & dix soldats, toute jeunesse choisie dans plusieurs regimens, & capable de s'exposer à toutes sortes de perils, lesquels par le moyen de quelques legeres planches interposées, furent cachez sous ces tourbes qui templissoient le navire. La fortune se montre assez long-temps peu favorable à leur hardiesse: & comme il arrive d'ordinaire que ces sortes de tentatives sont troublées par des accidens ausquels on n'auroit pas mesme pensé, la violence, premierement, d'un vent contraire, & puis du froid qui se montroit extremement aspre, quoy qu'on fut sorty de l'hyver, en suitte le manquement des vivres, parce que ce long retardement les avoit fait consumer, osterent à ces avanturiers les premieres occasions d'executer leur dessein. Et mesme je ne dois pas laisser sous le silence, que parmy ces longs retardemens on avoit mandé d'Angleterre le succés de cette entreprise qui n'estoit qu'à peine commencée. Apres que ces soldats eurent pris quelque refection capable de fortifier leurs corps, Herauger tascha aussi de fortifier leurs courages par ses persuasions; & envoya un messager au Comte Maurice, qui demeuroit caché, avec quelques troupes dans l'Isle voisine, pour l'advertir qu'ils avoient repris leur route assez proche de Breda. Mais quand ils furent entrez dans les eaux du fossé, d'où il n'estoit plus permis de sortir, un nouveau malheur leur donna beaucoup de crainte: car le vaisseau s'estant assablé dans un gué que le reflux de la riviere avoit fait, & ayant peut-estre esté entamé par la glace, recevoit l'eau de toutes parts, de sorte que ces pauvres enfermez en ayant desja jusqu'aux genoux, commencoient à craindre tout de bon, & à detester ces malheureuses cachettes; mais un nouveau flux de l'onde ayant dégagé le navire, il se vuida luy-mesme sans aucune assistance humaine.

Le Prince Maurice se sert par stratageme d'un navire, qui avoit accoustumé de porter des tourbes à Breda.

Narré de ce qui s'est passé en ce stratageme.

maine. Il faut sçavoir que les Commandans de la garnison de Breda, comme si la charge de visiter les navires se fut plustost exercée dans leur ville par une coustume de guerre que par aucune necessité, avoient remis ce soin entre les mains des moindres officiers : & mesmes la paresse de ceux-cy fut si grande, qu'ils se fierent, pour la visite de ce dernier navire, à un simple factionnaire, lequel à l'exemple des Commandans, ne croyant pas qu'il y eut aucun lieu de craindre, apres avoir sondé assez legerement la pouppe de ce navire, ne fit pas une plus grande recherche. Davantage, par un merveilleux hazard il estoit arrivé (ce qui n'arrive presque jamais) que le froid n'avoit fait tousser aucun de ces enfermez, hors un dont les paroles sont bien dignes de memoire. Car apprehendant que le bruit de sa toux ne le découvrist luy & les autres, tuez moy, leur dit il, mes compagnons, de peur qu'on ne nous tue. Cependant les soldats de la garnison traisnerent eux mesmes le navire dans la citadelle : parce qu'il se trouvoit encore dans l'eau de la glace qui n'estoit pas assez fonduë : lequel inconvenient joint à quelques autres, outre que ces captifs voyoient le danger s'approcher de plus en plus, augmentoit aussi de plus en plus leur apprehension ; & les portoit à blâmer infiniment Herauger, comme un homme trop prodigue de la vie d'autruy & de la sienne tout ensemble. Ainsi les uns perdant toute esperance, commencoient à ne vouloir plus demeurer dans leurs tenebres ; & à demander qu'on leur fist voir le jour & leurs ennemis ; afin qu'ils fussent tuez en combattant ; & non pas tirez par force de cette prison, pour estre traisnez au supplice : & les autres se montroient si abbattus & si languissans, que ce fut plustost le desespoir qui les fit resoudre à l'execution de leur entrepriſe, que les raisons dont leur chef se servoit pour les inciter à la vertu & à la gloire. Cependant par la dexterité du nocher, qui sçeut feindre de fort bonne grace une extreme lassitude ; & duquel la voix & le visage avoient tousjours tesmoigné une merveilleuse presence d'esprit, le navire ne fut deschargé que d'une partie de ses tourbes ; afin qu'il en restast encore assez pour couvrir l'embusche qui y estoit cachée. Lors qu'il fut presque minuit, en un temps où l'on voyoit quelque clarté de lune, on jugea à propos de faire sortir les soldats du vaisseau, apres leur avoir representé l'honneur & les recompenses de la victoire ; & les avoir advertis que ceux qui manqueroient de courage pour achever une si belle entrepriſe, loin de sauver leurs vies, ne pourroient pas mesme trouver une mort honorable. Au mesme temps, le bruit qu'on fit en épuisant la sentine du navire, empeschoit que l'ennemy n'entendist celuy des soldats : de sorte que, par un bonheur admirable, ils sortirent tous sans que le corps de garde s'en apperceust. Les uns donc ayant traversé l'arsenal de la citadelle, & estant parvenus jusques à la porte qui conduit dans la ville, tuent d'abbord les sentinelles, & mesmes tous ceux qui tenoient le corps de garde furent égorgez sans resistance ; à la reserve d'un enseigne, lequel s'estant mis en defense, & ayant porté un coup d'espée à Herauger, mourut en homme de guerre. Mais cependant Charles, qui conduisoit l'autre partie des soldats Confederez, entra avec sa troupe jusques dans le cœur de la citadelle, dont le principal logement estoit tout enfermé d'eau : & Paul Antoine Lanzavechia s'y estoit retiré comme dans un dernier azyle. C'estoit un jeune homme encore apprentif à la guerre, que son pere Odoard avoit laissé pour commander dans Breda en son absence ; estant allé à Geertrudenberg ville eloignee de trois lieuës, tant pour faire travailler aux fortifications de cette place, que dans l'apprehension qu'il 1590.

1590. avoit que le Comte Maurice ne la vouluſt attaquer : car en effet ce Prince avoit envoyé quelques avant-coureurs de ce coſté là, afin qu'en y donnant une fauſſe allarme aux ennemis, il les empeſchaſt de concevoir une veritable apprehenſion. Et l'on peut dire icy que le Duc de Parme avoit fait une lourde faute, de commettre un ſeul Gouverneur à la garde de deux places importantes; puisque c'eſt bien aſſez pour un Commandant d'en avoir une ſeule à gouverner; & qu'il ſe preſente aſſez d'autres moyens que celuy-là, pour recompenſer, ſans courir fortune, les perſonnes de merite. Cependant, Paul voyant que ceux qui l'aſſiegeoient eſtoient encore en petit nombre, ſe perſuada qu'il les pourroit écarter en faiſant une ſortie contre eux avec un épais bataillon des ſiens; eſtant donc ſorty par le pont avec trente-ſix ſoldats, il ſe vient jetter ſur les ennemis : mais ceux-cy à qui il n'eſtoit pas permis de ſe laiſſer vaincre, vainquirent; & Paul ayant eſté luy meſme bleſſé dangereuſement, fut contraint de r'entrer dans ſon azyle par la meſme voye dont il en eſtoit ſorty. Pendant ce temps on avoit entendu dans la ville le bruit de ceux qui combattoient, & le bourgeois s'appreſtoit de marcher au ſecours de la citadelle, ſi Herauger, s'eſtant poſté dans une galerie prochaine, ne les en eut empeſchez à coups de mouſquetades. Enfin le Comte de Hohenlo arrive, apres avoir eu le ſignal qu'on luy avoit donné de ce premier ſuccés, il avoit avec luy une partie des ſoldats du Prince Maurice, qui s'étoient tenus aux écoutes proche de ces lieux pour obſerver toutes choſes : & ceux-cy voyant que la glace leur empeſchoit de forcer la porte de la citadelle, avoient desja franchy la palliſſade; mais Lanzavechia pour ſe garantir ne voulut pas differer davantage de capituler. Bien-toſt apres le Prince Maurice ſurvient avec l'autre partie de l'armée, tant infanterie que cavalerie, & ſe voyant maiſtre de la porte de la citadelle, il menaçoit la ville d'un aſſaut; mais les habitans ſaiſis d'effroy & mal pourveus de garniſon, compoſerent, & rachetterent le pillage de leur ville par le payement de demie année de ſolde qu'ils promirent à l'armée des Confederez. Il y avoit dans la ville pour ſa defenſe une garniſon Italienne, conſiſtant en ſix compagnies d'infanterie & une de cavalerie : & quoy que leur devoir, dans cette conjoncture, les obligeaſt ou à rompre le pont qui eſtoit entre la ville & la citadelle, ou pour le moins à defendre les portes de la ville contre l'ennemy, neantmoins s'eſtant dés l'abbord effrayez du bruit des armes qu'ils entendoient de la citadelle, & n'eſtant pas en bonne intelligence entre eux depuis un aſſez long-temps, cela les avoit plus aiſément portez à la fuitte; auſſi comme c'eſtoient des gens leſquels tandis qu'ils avoient eſté maiſtres de la ville, n'avoient laiſſé paſſer aucune occaſion d'exercer contre ſes habitans leurs inſolences & leurs convoitiſes, ils teſmoignerent par leur procedé, ce qui ſe voit ordinairement, que les ſoldats les plus cruels envers leurs hoſtes ſont les plus poltrons contre les ennemis. Pour cette cauſe il arriva du depuis que le Duc de Parme, ne faiſant point de difficulté, malgré ſa propre honte, de punir les crimes de ceux de ſa nation, leur fit ſouffrir, quoy que trop tard, la punition des deſerteurs, pardonnant neantmoins à Intemel, que ſon jeune âge & ſa nobleſſe exempterent du ſupplice. Pour Odoard Lanzavechia, comme s'il eut voulu ſe punir luy meſme, il ſe demit volontairement du gouvernement de Gertrudenberg. Le Comte Maurice, eſtant rentré victorieux dans l'ancien heritage de ſa famille, receut le ſerment d'obeïſſance des habitans de Breda : & lors que l'on vint à preſſer cette ville pour le payement accordé à la milice, quoy qu'un plus grand nombre qu'il ne s'en eſtoit

estoit trouvé à sa prise, exigeast sa part de la solde, il aymá mieux, par une modestie de jeunesse, plaindre les uns qu'accuser les autres, de peur mesme qu'on ne creust que son interest particulier le touchoit : & neantmoins la somme qu'on tira des habitans de Breda, alloit jusqu'à cent mille florins; quoy que celle qui fut payée au Duc de Parme à la prise d'Anvers, n'eust monté qu'à quatre cents. Le Comte donna le gouvernement de sa nouvelle conqueste à Herauger; & combla aussi les compagnons de celuy-cy de plusieurs recompenses, & de diverses marques d'honneur. Les Estats ordonnerent des actions de graces à Dieu, avec toute sorte d'autres tesmoignages de réjouïssance publique; & mesme que l'on graveroit en de nouvelles pieces de monnoye, cette premiere victoire remportée par leur chef sans aucune effusion du sang des siens. Et l'on s'est accoustumé depuis ce temps à prattiquer la mesme chose, toutesfois & quantes que les heureux succés arrivez à la Republique en ont donné l'occasion. Il se trouva aussi des doctes esprits, qui celebrerent les auspices du Comte Maurice & son genereux stratageme : en faisant une comparaison de cette conqueste avec celle de Troye, où les Princes Grecs entrerent par le moyen d'un cheval de bois : soit qu'en effet le navire employé à la prise de Breda, eust eu cette mesme forme de cheval, ou que pour le moins son enseigne en eust porté l'effigie. Ils comparoient aussi le sort de la ville de Breda dans cette derniere rencontre avec celuy qu'elle avoit éprouvé neuf ans auparavant, lors que le Comte de Haultepenne s'en rendit maistre en l'absence de la garnison, par la perfidie des sentinelles, & en suitte par la defaitte des habitans. L'armée se retira apres avoir laissé des compagnies d'infanterie pour garder la ville, & de la cavalerie pour faire des courses dans le Brabant : & les munitions qui y avoient esté amenées, par ceux que le Prince Maurice avoit eu pour confidens de son dessein, estoient capables de durer long-temps. 1590.

Le Duc de Parme envoye Mansfeld pour recouvrer la ville de Breda.

Mais lors que la nouvelle de cette prise eut esté apportée au Duc de Parme, qui s'arrestoit en Alemagne, soit qu'il fust las & ennuyé de la guerre, ou qu'il s'en abstint expres jusqu'à ce qu'il eust receu des lettres d'Espagne; il apprehenda que les armes des Confederez n'eussent une occasion trop facile de ravager la campagne : & pour cette cause il donna ordre à Charles de Mansfeld, qui estoit de retour de la prise de Rhinberc, de marcher avec la moitié de ses troupes vers Breda; & de fermer les passages de cette ville. Il s'estoit faussement persuadé qu'elle n'estoit pas fournie de vivres pour long-temps : & que dans une nouvelle obeïssance la fidelité des habitans se trouvoit encore incertaine. Or comme desja cette place estoit pressée par celle de Gertrudenberg, le Comte de Mansfeld bloca les autres lieux par le moyen de plusieurs garnisons : neantmoins il redoutoit tousjours le secours qu'elle pouvoit recevoir à dos; car la riviere de la Merk se meslant dans celle de la Meuze, fait de petites isles que le Comte Maurice avoit toutes garnies de soldats : c'est pourquoy Mansfeld s'advisa de fermer, par le moyen d'un pont & d'un chasteau, le passage de cette premiere riviere; du costé par où elle prend son cours vers Breda; ce lieu se nomme Terheide : de là ses soldats pleins de fureur vont sur la frontiere de cette terre-ferme se jetter dans la ville de Sevenbergue, qu'ils pillerent avec son chasteau, lequel estoit de peu de defense : mais la prise de Nordam restoit encore, pour le dernier & le plus difficile de leurs travaux. Ce chasteau fut basty autrefois en un temps plus tranquille, sur de la terre que l'on avoit coupée du rivage de la Meuze : & est environné par des fossez qui sont presque tousjours

Mansfeld ferme la riviere de Merck d'un pont & d'un chasteau; & pille la ville de Sevenbergue.

1590. baignez du flux de la mer (ſur tout lors que l'aquilon regne) & par une levée que l'on y a encore appliquée à dos : de ſorte qu'il ſemble que ce ſoit une iſle ſituée dans l'emboucheure de la Meuſe. Mathias Helt commandoit la place ; eſtant desja renommé pour avoir eu part à l'entrepriſe de Breda : & on luy avoit envoyé des iſles prochaines un nombre de ſoldats ſuffiſant. Or apres que les gens de Mansfeld eurent vainement taſché de l'étonner par leurs canonnades, ils commencerent à preparer des ponts & d'autres machines pour en venir à l'aſſaut. Mais ſur tout ils pouſſerent un navire qui portoit dans ſon chaſteau, au haut du maſt, un bon nombre de ſoldats capables de faire retirer à coups de mouſquet ceux qui defendoient la place aſſiegée : mais quand ceux-cy virent avancer cette machine, ils preparerent des eſquifs pleins de feu, pour les envoyer au devant ; mais le vent detourna ce danger & le pouſſa contre la rive ; de ſorte que le navire s'approchoit touſjours : neantmoins il entra dans un gouffre, d'où apres avoir eſté long-temps pirouëtté & agité de coſté & d'autre, il fut pouſſé dans les foſſez & aſſablé contre un gué, où les ennemis ne manquerent pas de retourner l'aſſaillir, les uns avec le feu, les autres avec le fer : & tous les ſoldats qui eſtoient dedans furent extremement mal-traittez, demeurant ouvertement expoſez aux coups, parce que leur vaiſſeau ſe voyoit tourné vers l'ennemy d'une maniere toute contraire à celle qu'il avoit premeditée : & ainſi ce preparatif leur fut inutile. Enfin lors que le Comte de Mansfeld vint à conſiderer le dommage que ſes gens recevoient, & l'opiniaſtre fidelité des aſſiegez ; (joint qu'il avoit eſté repouſſé dans toutes les tentatives, qu'il avoit faittes contre les iſles prochaines) il commença à n'eſperer plus la priſe de Breda ; ſi ce n'eſtoit par quelque trahiſon pluſtoſt que par un ſiege, mais tandis qu'il s'arreſtoit encore là, ſous cette vaine eſperance, la cavalerie de Breda le travailloit par des attaques continuelles.

C'eſt en vain qu'il attaque Nerdam.

Cependant le Comte Maurice ayant aſſemblé ſi peu qu'il avoit de troupes, qui ne montoit qu'à quatre mille fantaſſins, & fort peu de cavalerie, s'advança dans le païs de Gueldre, comme s'il euſt voulu attaquer Nimegue : mais la machine qu'il avoit preparée pour prendre cette ville à l'impourveu, & qui devoit faire ſauter une partie de ſes mutailles quand elle y auroit eſté attachée, n'eut aucun effet. L'invention de cette machine eſt venuë de France : elle a la reſſemblance d'un chapeau ; & l'on y enferme, avec de la poudre à canon, des boulets & des carreaux d'acier. Le Prince Maurice, apres cette tentative, reconnoiſſant aſſez qu'il n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour former un ſiege, veu meſme qu'on avoit envoyé des lieux prochains quelques troupes & munitions dans la ville, ne laiſſa pas de s'arreſter aux environs & de l'attaquer de loin, pour donner aux ennemis quelque apprehenſion qui les obligeaſt de quitter Breda ; ainſi qu'ils firent. Car apres que ce Prince & le Comte de Mansfeld eurent aſſez long-temps continué chacun leurs ſieges inutilement, celuy-cy ſe voyant renforcé de troupes, & ſçachant que les habitans de Nimegue ne vouloient pas recevoir de garniſon qui fuſt trop puiſſante, parce qu'ils redoutoient l'inſolence des ſoldats aſſez connuë, ſe vint camper entre les rivieres de la Meuze & du Vahal, pour apporter à cette ville un ſecours qui en fuſt proche : mais le Prince retira ſon armée dans le païs de Betaw, & de crainte que les ennemis ne paſſaſſent la riviere du Vahal, il y rangea pluſieurs navires ; & garnit ſes bords de ſoldats, depuis ce lieu qui voit le Rhin ſe ſeparer en deux, juſqu'à la Meuſe qui ſe va rendre dans ce fleuve. Et en ce meſme endroit le Prince,

Le Prince Maurice campant devant Nimegue, fait retirer l'ennemy.

Prince, qui avoit donné le commandement de quelques-unes de ſes troupes au Comte de Solms, luy donna auſſi ordre de fortifier l'iſle de Voren par de juſtes fortifications, qui euſſent la forme d'un chaſteau, & il fit auſſi tirer un canal de la riviere du Vahal dans celle du Rhin, par le moyen duquel on pûſt, ſans paſſer par Nimegue, mener des convois juſqu'en Alemagne. On y adjoûta pareillement des digues pour empeſcher les inondations des rivieres : & cette entrepriſe s'acheva principalement par le travail & par les depenſes des Hollandois ; à qui cette ſeureté de commerce eſtoit grandement utile & neceſſaire. Or comme le Prince Maurice, par ce moyen, tenoit tous les rivages ſous ſa puiſſance, il ſe reſolut, pour incommoder les habitans de Nimegue, d'eſtablir un camp arreſté en ce lieu, auquel les ſoldats donnerent le nom de Knodſenbourg : de là l'on pouſſoit force boulets d'artillerie contre la ville, qui s'eſleve du rivage aſſez favorablement ; & contre ceux qui y faiſoient quelques ouvrages de defenſe : mais les gens du Prince, qui travailloient aux fortifications du chaſteau, ſe ſervoient ſur tour de la faveur de la nuit, ou de quelques voiles qu'ils mettoient au devant d'eux, afin que les coups de l'artillerie ne les pûſſent mirer. Ainſi la plus grande partie du dommage tomboit du coſté des bourgeois : parce que leurs tours & les eminences de leurs baſtimens les ecrazoient ſous leurs ruines, n'y ayant aucun endroit dans la ville où l'on pûſt habiter ſeurement : & par ces incommoditez ces gens icy, qui n'eſtoient pas accouſtumez à la guerre, & qui n'avoient presque aucun autre exercice que celuy du trafic, ſe diſpoſoient peu à peu à changer de maiſtre.

1590.

Il fortifie l'iſle de Voren.

Il veut eſtablir un camp arreſté vis à vis de Nimegue.

Ce fut de cette ſorte que l'Eſté ſe paſſa à l'enrour de Nimegue : & cependant la ſanté du Duc de Parme ſe reſtablir, tant par la priſe des eaux de Spâ, que par l'heureux ſuccés de ſes affaires. Car Richardot, qui avoit tousjours eſté l'intime de ce Prince & le confident de tous ſes conſeils, r'apporta d'Eſpagne des lettres pour luy extremement honorables : par leſquelles ſon gouvernement luy eſtoit confirmé, & les ordres donnez d'aller faire la guerre en France. Philippe avoit pris ce deſſein, ſoit qu'il le creuſt advantageux à ſes propres interests, ſoit qu'il vouluſt arreſter toutes les pretenſions du Duc dans la ſeule difficulté de venir à bout de cette guerre. Au contraire celuy-cy avoit eſté d'avis que l'on abandonnaſt les François à leurs diſcordes, pourveu que les affaires Belgiques s'achevaſſent ; mais venant à conſiderer que quand on s'eſt une fois donné au ſervice des Roys, on demeure obligé de ſuivre leurs intentions, il fit tourner cette neceſſité à ſa propre gloire ; jugeant que cet employ luy offriroit des occaſions d'augmenter ſa reputation, parmy les dangers qu'il avoit tousjours recherchez volontairement. Eſtant allé dans le Hainault, afin de pouvoir veiller de plus prés aux choſes qui eſtoient neceſſaires pour cette nouvelle expedition, il apprit, par des couriers qu'on luy envoyoit, que le Comte d'Egmont avec ſes troupes auxiliaires avoit eſté defait en la bataille d'Yvry, & que l'armée victorieuſe avoit aſſiegé Paris. Et incontinent le Duc du Maine, eſtant venu luy-meſme le trouver pour joindre ſes advis aux ſiens, luy declara plus ouvertement en quel eſtat eſtoient les affaires des deux partis. Apres donc que ces deux chefs, dans un conſeil ſecret, eurent deliberé enſemble ſur les points les plus importans de cette guerre ; le Duc de Parme, avec les principales forces du Roy d'Eſpagne s'achemina vers la France : eſtant ſuivy par de nouvelles troupes d'élite levées en Alemagne ; & par ces regimens Eſpagnols, qui s'eſtoient un peu auparavant mutinez pour la paye dans Courtray & dans Menin.

Le Duc de Parme reçoit les ordres d'aller faire la guerre en France ;

où il meine une armée.

1590. Menin. Mais ceux-cy avant leur depart tirerent des habitans de ces deux villes, une partie de la solde qui leur estoit deuë; & le Roy leur ayant fourny le surplus, on commença d'introduire une coustume, qui s'est du depuis establie, d'obliger les soldats à prendre chaque escu pour dix reales. L'infanterie du Duc de Parme montoit à douze mille hommes, & sa cavalerie à trois mille : il laissa le principal soin des affaires du Païs-bas à Pierre Ernest de Mansfeld : & ce qui restoit encore de soldats dans les Provinces du Comte, demeura sous la conduitte de Charles son fils; avec ordre de les faire retirer dans leurs garnisons, de peur que les villes ne se trouvassent en quelque danger, si l'on les laissoit depourveuës de defense.

Cependant le soin des affaires du Païs-bas est commis à Mansfeld.

Aussi-tost que le Comte Maurice eut esté informé de toutes ces choses, il envoya quelques troupes s'emparer du plat païs jusqu'en Alemagne : & elles prirent toutes les fortéresses que les Espagnols avoient basties sur les rivieres & sur les grands chemins pour les tenir sous leur dependance; & tous les ouvrages qu'ils avoient fait faire dans les païs paisibles, vers le Rhin & la Meuze, furent ruinez à fleur de terre. Le surplus des troupes Confederées alloit chercher du butin dans la Flandre, & dans le Brabant, selon qu'elles se trouvoient plus voisines des lieux : & non seulement les villages & les bourgs estoient ravagez; mais encore les villes qui ne se trouvoient pas d'assez de defense, estoient prises par force & pillées. Outre cela, durant l'Autonne le Prince Maurice alla luy mesme par une course soudaine reprendre les places dont le Comte de Mansfeld s'estoit rendu maistre l'année precedente aux environs de Breda & de la Meuze; & ruina les lieux qu'il jugea les moins tenables. Il adjoûta à ces conquestes celle de Steenbergue, petite ville de l'ancien heritage de son pere; laquelle fut autrefois assez renommée à cause de son port; car elle est située en un endroit où la riviere de Merve se separe; mais la mer & la guerre l'ont beaucoup endommagée. Les Confederez éprouverent aussi quelques heureux succés sur l'Ocean, par le moyen des navires qu'ils avoient envoyez pour defendre les costes de Normandie, contre les ennemis du Roy de France : & mesmes les ruses furent mises en usage de part & d'autre : car les gens du Prince Maurice allerent avec des navires & des eschelles tascher à surprendre le port de Dunquerque, qui incommodoit merveilleusement la mer : & les Espagnols s'efforcerent d'avoir par embusches la ville de Lochem : mais toutes ces deux entreprises furent découvertes avant qu'elles eussent pû estre executées.

Le Comte Maurice en l'absence du Duc de Parme prend plusieurs villes.

Pendant cette mesme année, il courut un grand bruit que les Alemans se preparoient à la guerre, pour vanger leurs frontieres que les armes voisines avoient entamées : & que desja il se formoit des partis chez eux où chacun s'interessoit selon la propre connoissance de ses forces, ou la haine qu'il portoit aux ennemis; & à proportion de l'estime ou du mépris qu'il avoit pour les puissances estrangeres. Aussi est il vray que les soldats Espagnols, qui tenoient les extremitez de la Frise, ravageoient tous les champs & les villages qui sont au delà du Rhin : & les parties que les garnisons de Gueldre envoyoient de costé & d'autre dans le païs de Cleves & de Iuliers, ne se montroient pas moins insolentes que ces premiers; & mesmes les païs qui s'estendent au delà de cette principauté dans l'Alemagne, servoient aussi de proye continuelle aux Espagnols, qui s'emparoient de tous les azyles qu'on eust pû trouver dans les fortéresses, & des villes mesmes. D'ailleurs la cavalerie Confederée, qui poursuivoit ses ennemis jusques dans tous ces lieux là, imitoit la licence qu'ils avoient prise : de sorte que les Alemans, voyant

Il court un bruit que les Alemans se preparent à la guerre, pour vanger leurs frontieres.

que

que ſous la confiance qu'ils avoient en la paix, on leur faiſoit ſouffrir toutes les incommoditez de la guerre, convoquerent une aſſemblée; dans laquelle, ſuivant la couſtume de leur nation, employant beaucoup de temps en deliberations, & quelquefois en menaces, ils differoient plus-toſt les remedes que le mal. Enfin ils ſe reſolurent d'envoyer des Deputez aux deux partis: pour deduire les ſujets de leurs plaintes, & pour les ſommer, ou de quitter la guerre qu'ils avoient l'un contre l'autre, ou de la renfermer dans les bornes de leurs ſeuls Eſtats. Ces Deputez donc vinrent premierement trouver le Duc de Parme ſur le point qu'il s'appreſtoit de paſſer en France, & luy repreſenterent leurs raiſons avec aſſez d'importunité; ce qui fut cauſe qu'il les receut plus fierement, qu'il n'euſt fait en une autre ſaiſon, parce que c'eſtoit ſa couſtume d'eluder adroittement ces ſortes de plaintes par des delais, ou de n'y répondre que par des paroles à double ſens: mais pour cette fois il leur dit nettement que ce n'eſtoit pas une choſe nouvelle, que des diſcordes cruellement exercées entre deux partis contraires euſſent apporté beaucoup de dommages aux Eſtats voiſins; puis qu'il n'eſt pas en la puiſſance d'un chef de donner une exacte regle aux effets de la guerre, qui reſſemblent presque en toutes choſes, ou aux embrazemens univerſels, ou aux deluges; ou enfin aux autres pareils accidens inopinement cauſez par la nature ou par la deſtinée: & qu'ainſi il eſtoit plus à propos pour les Alemans de s'accommoder à la neceſſité où les choſes eſtoient preſentement reduittes, que de les aigrir encore davantage par l'impatience, qu'ils teſmoigneroient à les ſupporter. Qu'au reſte, ſi les Confederez commençoient les premiers à reſtituer le bien d'autruy, il eſtoit pareillement tout preſt de reſtituer aux Alemans, ce qui eſtoit des appartenances de leur ancien territoire: pourveu neantmoins que le Roy pûſt recouvrer auparavant les dépenſes qu'il avoit faittes pour ſoûtenir la guerre de Cologne. Que cependant ils devoient ſonger que l'ancienne Religion, pour laquelle ils l'avoient eux meſmes appellé le premier dans leur païs, meritoit bien que l'on ſouffriſt quelque choſe en ſa faveur. Car en effet (diſoit-il) ne voyez vous pas bien dans la revolte des peuples du Païs-bas, que cet exemple vous regarde vous meſmes? Et qu'il y a long-temps que les peuples ſeditieux d'Alemagne obſervent les ſuccez qui pourront ſuivre la rebellion Belgique; & meſurent desja leurs propres forces pour choquer le premier Prince des leurs, qu'ils verront incapable de leur faire teſte, & pour le depoſſeder de ſa ſouveraineté, puis que l'on a bien pris la hardieſſe de s'attaquer aux Roys. C'eſt pourquoy (continuoit il) la principale choſe que vous devez faire, eſt de ſouhaitter un plus heureux temps, où il arrive que ceux qui ſont cauſe de la guerre, vaincus ou par les armes, ou par le remors de leurs conſciences, rentrent dans leur ancien devoir: ce qu'ils feront (ſans doute) bien-toſt, ſi en les privant de toute ſorte de commerce & de convois, on les condamne à demeurer en ſolitude dans leur coin de terre. Auſſi-toſt que ces Deputez eurent eſté renvoyez avec cette reſponſe, ils vont trouver les Confederez dans une bien plus grande aſſeurance, & avec des pretenſions bien plus hardies: car ils demandoient premierement qu'on leur rendiſt l'iſle de Gravewart, & tous les autres lieux occupez ſur leurs frontieres; que les paſſages ne fuſſent plus gardez; que les rivieres d'Ems & du Rhin demeuraſſent exemptes des ſubſides que les Confederez y levoient, & de l'apprehenſion de leurs flottes. Mais pour repartir à tous ces points, les Eſtats des Provinces Vnies, taſchant d'attirer à eux l'affection des plus equitables d'entre

1590.

Ils convoquent une aſſemblée.

Le Duc de Parme reſpond avec ſeverité aux Deputez, qui deduiſent les ſujets de leurs plaintes.

Ils vont trouver les Confederez avec des pretenſions plus hardies.

Reſponſes des Confederez.

1590. d'entre ceux-cy, & de faire tomber sur l'ennemy le blâme d'avoir causé la guerre, duquel il s'estoit efforcé de les noircir; prirent le commencement de leur response sur l'Inquisition, & sur les supplices que l'on avoit exercez contre les Belges; & ne manquerent pas de tepresenter aussi les anciens Evesques dépoüillez de leurs jurisdictions & de leurs revenus, la noblesse ruinée, & le peuple opprimé par toutes ces sortes de maux, qui ont accoustumé de suivre la servitude : & c'est par la violence de ces outrages (disoient-ils) que nous nous sommes laissez emporter à la prise des armes : mais nous ne pretendons rien autre chose dans une si longue & si difficile guerre, où nous nous sommes embarrassez, que de preservet nostre sang de cette cruauté, & l'honneur de nos femmes, & de nos filles de ces insolences. C'est là le seul but & la seule esperance de tous nos combats : mais cependant nostre pauvreté, qui ne porte envie à personne, se rend redoutable à nos voisins autant que pourroit faire la courageuse liberté des Suisses. Il seroit bien plus juste de craindre & de ruiner ces ravisseurs de tout l'Vnivers, que ny les deserts qu'ils ont faits dans l'Amerique, ny les massacres qu'ils ont commis dans la Bœtique & dans les Païs-bas, ny le servage où ils ont reduit le Portugal & l'Italie, n'ont point encore assouvis. Et il est vray de dire que comme les monstres de la mer, ou les bestes farouches de la terre, ne se nourrissent que de la proye, qu'ils font chaque jour sur les poissons & sur les troupeaux; ainsi les grands Royaumes ne s'entretiennent que par les dommages qu'ils apportent ordinairement aux moindres puissances. Il n'est pas difficile de sçavoir qui sont ceux dont les artifices, principalement aujourd'huy, taschent de s'emparer de l'Angleterre, ont fait revolter l'Irlande, & ruinent la France apres l'avoir armée contre son propre Roy : neantmoins, malgré tout cela, il se trouve encore des gens parmy vous, qui apres s'estre vendus pour de l'argent, ne prennent point d'autres resolutions que celles qui sont avantageuses à l'Espagnol : & ceux mesmes qui le haïssent, luy obeïssent par crainte, comme on voit en quelques lieux des Indes, que les mauvais Anges sont adorez, seulement afin qu'ils ne fassent point de mal. Vous souffrez impunement, qu'il tasche chaque jour de s'emparer des villes de Cleves, par la trahison de leurs habitans; & en d'autres lieux d'Alemagne les places luy sont volontairement livrées, pour gage d'une nouvelle alliance, & pour recompense d'un Archevesché qu'on a obtenu par son moyen : afin qu'elles servent parmy vous d'une seure retraitte à ses crimes, & d'un magazin à ses brigandages. Le plus opulent de tous les Monarques, quand ses soldats demandent leur paye, vous montre à eux : & toutes ses troupes de cavalerie & d'infanterie ne s'engraissent que par les subsides qu'il tire d'Alemagne. Nous avons donc aujourd'huy raison de luy tenir teste, afin que dans une juste cause nous n'éprouvions pas un si injuste succés. En payant les montres de nos soldats à point nommé, nous sommes soigneux (si jamais peuple le fut) de bannir loin d'eux la licence & les mutineries : & sur tout de faire en sorte, autant que la guerre le peut permettre, que l'on épargne les nations pacifiques. La severité de nos ordonnances, & le chastiment que nous faisons des coupables, tesmoignent assez cette verité : & nous vous ptions seulement d'excuser si quelquefois les soldats prennent des libertez que les chefs ne leur ont pas accordées. Anciennement, lors que nous n'estions encore connus que sous le nom des peuples Bataves, nous conservions aux nations les plus éloignées une sincere fidelité : mais ayant eu l'honneur du depuis d'estre cliens & associez de la puissance Romaine;

& pa-

& parens proches des Alemans, voudrions nous aujourd'huy par des actes de perfidie desobliger l'Alemagne, cette excellente mere, qui a donné le jour à nos chefs; & de laquelle les vertus & les veritables exemples de la liberté, que nous cherchons, ont pris leur estre? Dés auparavant cette guerre & ces depenses que nous avons faittes en Alemagne pour soûtenir un droit debattu, les rivages de Gueldre ont tousjours pretendu une souveraine jurisdiction sur l'isle de Gravewart; que si nous la retenons maintenant, ce n'est pas pour faire outrage à qui que ce soit, mais pour la conservation de nos frontieres. Quant aux autres petites villes & forteresses d'Alemagne, que nous avons arrachées des mains des ennemis, quoy que par cette raison de guerre elles ayent perdu le droit de la paix; nous consentons de les rendre de bon cœur: afin que comme la violence a pris son origine de la part des Espagnols, ainsi l'observation de la justice puisse trouver de nostre costé un commencement & un exemple. Les subsides que l'on tire des marchandises qui passent chez nous, ne se levent pas avec plus de rigueur sur les estrangers; que sur nos propres citoyens: & l'on ne doibt pas trouver estrange, que nous nous soyons resolus par necessité à prattiquer durant la guerre, ce que les Princes les plus puissans prattiquent durant la paix la plus profonde. Pour ce qui est de retirer nos garnisons des navires, ce ne nous seroit pas une chose beaucoup seure, lors que nostre ennemy tasche de toutes parts à se rendre maistre des rivieres: ainsi il est bien plus juste que nous ayons tousjours nos vaisseaux prests, afin qu'ils servent à asseurer les convois, & à vous defendre aussi bien que nous. En ce mesme temps on receut encore une deputation de la part de ceux de Cologne & du Liege: & les uns & les autres avoient Ernest de Baviere pour Prelat: c'est pourquoy les Estats laissant à part le sujet du different, qui avoit esté entre luy & Truchses; & apres s'estre beaucoup plaints de ce premier comme d'un homme dont la convoitise se tendoit insatiable; se voyant appuyée par l'assistance d'Espagne, promirent à ceux de Cologne une tranquillité asseurée, pourveu que comme ils tenoient un milieu de situation entre les deux partis, ils partageassent aussi leurs affections egalement pour l'un & pour l'autre: mais on n'offrit pas une pareille condition aux Liegeois; car ils avoient commis & souffert des choses qui approchoient beaucoup de l'hostilité. On leur reprocha les supplices de plusieurs innocens, accusez pour le seul fait de la Religion; & que l'Espagnol ne mettoit aucune difference entre eux & les autres Provinces Belgiques qu'il tenoit sous sa puissance; puis que l'on voyoit ouvertement que ses troupes prenoient chez eux leurs departemens en hyver, & leurs quartiers en esté: & que si ce n'estoit pas entierement selon leur desir, c'estoit pour le moins par leur permission. Toutesfois la Republique leur faisoit esperer son amitié, pourveu qu'ils s'en rendissent dignes, & leur ordonna d'emmener les prisonniers. 1590.

Deputation de ceux de Cologne & du Liege vers les Confederez.

Responses des Confederez.

I'ay creu qu'il ne seroit pas mal à propos de traitter toutes choses un peu au long; afin que le lecteur puisse connoistre de quelle sorte on se gouvernoit avec les citez voisines, soit pour la paix, soit pour la guerre: car depuis ce temps on ne fit pas beaucoup de scrupule d'exercer les hostilitez; selon que chaque pais quelquefois par crainte, quelquefois de son bon gré penchoit vers un party ou vers l'autre. Et les chemins n'estoient presque jamais exempts de la rencontre des soldats: car les uns & les autres à mesure qu'ils entreprenoient d'en écarter leurs ennemis, les y attiroient. De sorte que les mesmes deputations ayant esté reiterées diverses fois, on entendoit

1590. tendoit tousjours les mesmes plaintes & les mesmes responses. Toutefois, un peu apres, les Confederez rendirent volontairement plusieurs forteresses : mais, pour dire le vray, ce fut parce qu'elles estoient si éloignées qu'ils eussent eu de la peine à les garder : joint qu'ils taschoient, par ce moyen, d'exciter de l'envie contre l'Espagnol, & mesme une nouvelle guerre, s'ils eussent pû. Car celuy-cy ne vouloit rien executer de ce qu'il avoit promis un peu auparavant : si bien que parmy l'assemblée des Alemans il s'en trouvoit beaucoup, qui sans vouloir user davantage de complaisance, estoient d'avis qu'on eust recours aux armes & à la guerre : mais plusieurs autres Eveſques & Princes, qui estoient attachez par le nœud de la Religion Romaine, ou par quelque autre lien plus estroit, firent en sorte d'arrester cette boutade, soit en prolongeant les deliberations, ou en donnant une prochaine esperance de la pacification des Païs-bas.

Plaintes des Confederez. La Republique Confederée envoya aussi ses Deputez à cette assemblée, pour se plaindre qu'elle estoit trahie tant par la perfidie de son ennemy, que par la lascheté de ses amis : puis que nonobstant qu'elle eust volontairement cedé les recompenses de la guerre, qu'elle avoit soutenuë pour Truchses, & que celuy-cy se fust reduit à vivre en homme privé, on voyoit encore impunément les villes du Rhin occupées par les drapeaux de Philippe : toutefois non seulement les Confederez ne purent rien obtenir; mais davantage ils ne purent pas mesme empescher, que sur le sujet de la guerre qu'ils avoient avec Philippe, l'Empereur ne les importunast tous les ans de faire une paix, à laquelle ils ne se vouloient point fier.

Le Duc de Parme estant de retour de France, est inquieté de plusieurs choses. Sur la fin de cette mesme année le Duc de Parme se vid de retour dans les Païs-bas : où il rapportoit la gloire d'avoir delivré Paris d'une horrible famine, & reconduit son armée par le milieu des troupes ennemies : mais malgré tout cela il se trouvoit fort inquieté pour plusieurs considerations : car premierement & luy & son armée estoient extremement odieux à la populace de France, & les villes mesmes n'avoient point voulu recevoir ses garnisons, dans la crainte d'une domination estrangere; si bien que de ce costé là les grandes esperances de Philippe demeuroient vaines, & son alliance peu asseurée. Dans les Païs-bas les armes Confederées avoient ravagé les champs, pris les forteresses; & horsmis que dans la Frise Verdugo avoit pris Ementil, chasteau de peu de consideration, par tout ailleurs la guerre avoit esté malheureuse aux Espagnols, & mesme dans cette Province les soldats estoient sur le point de se mutiner. Le Duc estoit encore embarassé pour le sujet de Venloo, (place de Gueldre située sur la Meuze) dont les habitans ennuyez des maux que leur causoit une double garnison, avoient premierement chassé la milice Italienne par l'assistance des soldats Alemans, & puis enfin se voyant les plus forts, ils avoient encore chassé ceux-cy. Davantage l'ancienne sedition de la soldatesque Espagnole se reveilloit de nouveau, depuis que le Comte de Mansfeld ayant assez precipité la levée de quelques Alemans, afin d'arrester les progrés du Comte Maurice, avoit esté contraint, pour payer cette nouvelle milice, de retrancher la solde des autres, qui se montroient d'autant plus opiniastres dans leur mutinerie, que c'estoient tous vieux soldats & gens d'experience en l'art de la guerre. S'estant donc rendus maistres de Herentals dans le Brabant, & de quelques autres places voisines, ils pilloient, comme eust pû faire l'ennemy mesme, tout ce païs que l'on nomme le païs de Kempen : & quand quelqu'un leur resistoit, ils se gouvernoient de la mesme sorte que si

Sedition des soldats du Duc de Parme.

les

les massacres & les violemens eussent esté permis. Si bien que la campagne estant ainsi travaillée, le revenu des montres se diminuoit, & le nombre des soldats qui les demandoient, croissoit chaque jour. Dans ce desordre le Duc de Parme soûtenoit que l'on avoit deu disperser ces soldats suspects dans les places fortes, & les mesler parmy les nouvelles milices : mais ces advis n'éstoient donnez qu'apres coup ; & comme ils transferoient seulement le blâme des fautes commises, ils ne pouvoient servir que d'une vaine consolation à la misere publique. En effet, elle estoit telle, que le nombre de ces premiers mutins s'augmentoit à tous momens par le concours de plusieurs autres ; lesquels se trouvant incommodez apres les fatigues d'un voyage penible & necessiteux, taschoient de se donner par leurs propres mains un heureux repos, & les recompenses qui leur estoient refusées. 1590.

Le Duc de Parme envoye en France le Prince d'Ascoli avec des troupes.

Le Duc de Parme avoit laissé quelques unes de ses troupes au Duc du Maine ; & à la priere de celuy-cy il donna ordre au Prince d'Ascoli d'en conduire encore d'autres en France : si bien que les forces de l'Espagnol estant ainsi tirées en des lieux éloignez, tandisque chez luy mesme ses soldats estoient ou desobeïssans, ou apprentifs en leur mestier ; les Confederez, qui d'ailleurs se trouvoient encouragez par leurs heureux succés de l'année precedente, se resolurent d'attaquer les premiers leur ennemy ; quoy qu'un peu auparavant ils eussent eu bien de la peine à defendre leurs propres frontieres. Neantmoins quelques uns d'eux estoient d'advis qu'on differast cette entrepriſe jusqu'à ce que le Duc de Parme fut retourné en France : mais enfin la pluspart jugerent qu'il estoit plus à propos d'empoigner les occasions presentes ; parce que si elles ne leur reüssissoient, c'estoit tousjours beaucoup pour eux, d'empescher les efforts que le Parmesan eut pû faire contre les François. Or il ne leur fut pas difficile de choisir par quel endroit ils commenceroient à tenter fortune : car encore que les peuples de la Frise les appellassent de leur costé, ils avoient un bien plus grand interest de delivrer la riviere d'Isel des garnisons Espagnoles ; par le moyen desquelles, le païs de Velave dans la Gueldre, celuy d'Vtrecht, & tout le voisinage de la Hollande estoient obligez de payer contribution aux ennemis, pour s'exempter des importunitez de leurs courses. Et ce mesme dessein avoit esté perpetuellement agité dés les temps du defunt Prince d'Orange ; mais jusqu'icy la foiblesse des Confederez, ou la trop grande puissance des Espagnols en avoit retardé la tentative. Aussi-tost que la saison d'aller aux fourrages fut arrivée, & que les montres ayant esté faittes, il se trouva que le nombre des troupes estoit complet, François Vere, que la Reine avoit estably General de tous les Anglois, est envoyé devant à Duisbourg : & quelques uns de sa troupe deguisez sous des habits de paisannes, & portant de la marchandise, comme elles ont accoustumé, avec laquelle ils sembloient fuïr l'arrivée des ennemis, entrerent dans la forteresse qui est à l'oppoſite de Zutphen, la riviere entre deux. Aussi-tost qu'ils sont entrez, ils employent les armes qu'ils avoient cachées sous leurs habits, contre les Gardes : & les ayant premierement surpris, & en suitte leur ayant donné l'espouvante, ils se servent contre eux de leurs propres mousquets, les blessent & prennent prisonniers. Vere s'estant donc ainsi rendu maistre de ce chasteau, le Comte Maurice le lendemain amena là ses troupes, qui montoient à huit mille fantassins & deux mille chevaux : & il avoit avec luy toutes les choses qui sont necessaires pour forcer une place : & mesmes des Conseillers choisis entre les Senateurs, pour le seconder de leurs soins dans les occurren- 1591.

Les Confederez encouragez, attendent l'occasion favorable.

François Vere prend par stratageme la forteresse qui est vis à vis de Zutphen.

Le Comte Maurice vient avec une armée.

1591. currences. Cependant chez les ennemis le bruit avoit couru que ce Prince vouloit attaquer la ville de Gertrudenberg, ou quelque une de celles du Brabant; parce que peu de jours auparavant ses soldats estoient venus en ces païs là se poster sur quelques levées & dans quelques chasteaux qu'on y avoit desja pris. Le Prince luy mesme avoit de beaucoup augmenté cette fausse opinion, par le chemin douteux qu'il avoit tenu; ayant d'abbord pris sa marche comme s'il eut voulu passer la Meuse, & puis ayant soudainement tourné bride vers le Rhin, & de là enfin ayant addressé ses derniers pas vers l'Isel, où il rencontra Guillaume de Nassau, qui venoit au devant de luy avec deux mille hommes tirez des garnisons de Frise. Aussi-tost il apprit par des prisonniers, & par de . ouvelles qu'il eut de la part de Vere, desja maistre d'un des bords de ce fleuve, que l'ennemy s'estimoit en seureté de ce costé là, & avoit tourné ses crainres ailleurs : que pour cette cause il n'y avoit pas dans la ville de Zutphen une garnison bien forte : que si on l'assiegeoit, on la pourroit prendre avant qu'elle pût estre secouruë : & qu'enfin elle n'avoit pour le plus que six cens hommes de guerre; & quelque peu de troupes de païsans; parce que long-temps auparavant les bourgeois avoient cherché d'autres demeures, pour eviter les outrages militaires. Dés les premieres attaques, le Comte de Falkenstein, dernier chef qui restoit du party de Truchses, fut tué comme il poursuivoit trop ardemment quelques uns des ennemis qui avoient esté recoignez dans la ville : mais son corps fut arraché de leurs mains, & garanty de la risée où ils eussent pû l'exposer. On couvre la riviere de navires attachez à des ancres à la maniere d'un pont, afin de joindre par ce moyen les corps de garde, qu'on avoit postez sur l'un & sur l'autre bord de la riviere : on donne ordre aux uns de se saisir des principaux passages sur les chemins, & de les fortifier; aux autres, de tirer des tranchées obliques selon l'art de la guerre, afin que par ce moyen les assiegeans se pûssent parer des mousquetades de la ville, quand ils s'avanceroient vers ses murailles, & l'on choisissoit le temps de la nuit pour ce travail : les mariniers, dont la forte disposition de corps exercée dans les occasions de la marine sert infiniment à la guerre, transporterent trente canons plus promptement que n'eussent sceu faire des chevaux, partie dans une petite Isle de la riviere, partie sur quelques eminences de la terre ferme où la ville est assise, pour ruiner par leurs batteries les fortifications les moins suspectes aux ennemis, à cause de la riviere qui sembloit les defendre de ce costé là. Mais quoy que l'attaque inopinée de la ville de Zutphen troublast assez ceux qui estoient dedans, neantmoins ils ne laissoient pas de s'opposer de toutes parts aux attaques de leur ennemy : ils bouchoient les portes, fortifioient les vieilles terraces, & en designoient de nouvelles. Les assiegeans avoient par trois diverses fois, suivant le commun usage de la guerre, fait jouër tout ce qu'ils avoient d'artillerie, lors que le Prince Maurice envoya sommer les assiegez de se rendre, ou sinon, les menacer de toutes sortes d'extremitez. Ils demandent du temps pour deliberer : on le leur refuse. Alors reconnoissant assez qu'ils se trouvoient dépourveus de beaucoup de choses necessaires, & que le peu de monde qu'ils avoient ne pouvoit pas suffire à defendre un si grand enclos de murailles; ils capitulerent, aux conditions que les soldats se pourroient retirer en bon ordre vers les leurs, & que les bourgeois pourroient demeurer dans la ville; dont les loix, la religion, & la police demeureroient en un estat pareil à celuy des autres villes Confederées. Depuis ce temps les autres capitulations se sont tousjours concluës sous cette derniere con-

Il assiege Zutphen.

Falkenstein est tué.

Zutphen se rend au Prince Maurice.

dition;

dition ; qui ne ſera pas repetée autant de fois que nous ferons mention de pareilles rencontres. Les Eſpagnols accuſerent cette reddition d'avoir eſté trop precipitée : ce qui fut cauſe que le Gouverneur de la ville, nommé Loukman, demeura tousjours éloigné de la Cour du vivant du Duc de Parme. Ainſi apres cinq jours de ſiege les Confederez demeurerent maiſtres de Zutphen ; ville dont la ſituation ſe peut eſtimer tres-excellente. Car la riviere de Bercol paſſe par le milieu, & celle de l'Iſel coule doucement par un de ſes coſtez, ſortant des fontaines de la Weſtphalie, & ayant pris, en paſſant, une partie des eaux du Rhin, par le moyen d'un canal que Druſus fit faire anciennement, à ce que l'on tient. Cette ville, avec quelques autres moindres & toutes les terres qui en dependent, a eu autrefois ſes propres Princes que l'on nommoit Comtes : & encore aujourd'huy tout ce païs compoſe une Province particuliere ; quoy qu'elle ait eſté jointe au corps de la Gueldre, non pas à cauſe du lieu, (car elle eſt ſituée hors des bras du Rhin,) mais à cauſe des mariages de ſes Princes. 1591.

Sa ſituation.

La ville de Deventer ſituée ſur le meſme bord, eſt de toute ancienneté une cité libre, compriſe dans l'alliance Anſeatique : & reconnuë pour la capitale d'Over-Yſel ſous la jurisdiction des Eveſques. C'eſt pourquoy apres que par une prompte marche les Confederez furent deſcendus devant cette place pour taſcher à s'en rendre maiſtres, ſon ſeul aſpect les fit demeurer en ſuſpens : & les excellentes fortifications qui la defendent, ſa garniſon qu'on faiſoit monter à quatorze compagnies d'infanterie, & cent chevaux, oſtoient l'envie de l'aſſieger. Ioint qu'elle avoit pour gouverneur Herman Comte de Herenberg, qui donnoit à tous les autres des leçons & des exemples de valeur : il eſtoit proche parent du Comte Maurice ; car il eſtoit ſorty d'une des tantes de ce Prince ; & cette raiſon particuliere ſervoit à le rendre d'autant plus jaloux de la gloire de ſon couſin. Mais outre tout cela on apprehendoit que le Duc de Parme ne ſe miſt en campagne ; & ſi l'on s'attachoit à un ſiege, qu'il ne vinſt pour le faire lever : car en ce cas, les Confederez n'euſſent pû eviter ou un combat douteux, ou une fuitte honteuſe : & ſi la nouvelle priſe de Zutphen les incitoit à la tentative par l'eſperance d'un pareil ſuccés, elle advertiſſoit auſſi les Eſpagnols de ne ſouffrir pas qu'une ſeconde perte fiſt courir fortune à leur premiere reputation, qu'ils eſtoient obligez de conſerver pour des occaſions plus importantes. Mais contre cette derniere conſideration ; quelques fugitifs de la ville aſſeuroient, premierement que ſes gens de guerre eſtoient en diſcorde ; que davantage ils n'avoient pas des vivres ſuffiſamment pour ſoutenir un long ſiege, ny meſme de la poudre pour faire jouër leur artillerie. Ce qui s'eſtant trouvé veritable, les Confederez prirent une reſolution moyenne ; qui fut de fortifier leur camp en diligence, & de fermer, à ceux de la ville, tous les chemins & les paſſages de la riviere ; afin que s'il leur devoit venir quelque ſecours, il n'y peut entrer perſonne pour leur en donner advis. Que ſi ils ſe maintenoient long-temps dans leur place bloquée, ce ſeroit tousjours aſſez aux Confederez d'empeſcher par le moyen du blocus, que cette garniſon ne fiſt des courſes dans leur païs ; puiſque ç'avoit eſté le premier deſſein qui les avoit fait marcher en campagne. On continua les canonades contre la ville huit jours durant : & le neufviéme le Comte Maurice, pour ſonder l'intention des aſſiegez, leur fait voir ſon armée en bataille ; donnant ordre en meſme temps, que l'on conduiſe des navires aval le courant du fleuve, dans le canal qui le reçoit aupres de la ville : mais parce que le trop peu d'eſpace

Le Prince Maurice defend avec ſon armée pour prendre Deventer ;

laquelle avoit pour Gouverneur Herman Comte de Herenberg.

Aſſauts contre la ville.

1591. d'eſpace empeſchoit qu'on ſe pût ſervir de rames à la conduitte de ces vaiſſeaux, les mariniers les traiſnetent eux meſmes à force de bras; & par une hardieſſe nonpareille, & qui fut fatale à quelques uns d'eux, ils les attacherent ſous les murailles meſmes, à la mercy des mouſquetades. Apres que ces navires eurent eſté aſſis dans ce canal & couverts d'un pont, tous les ſoldats chacun à l'envy demandoient qu'on les menaſt les premiers à l'aſſaut; & le Prince fut bien aiſe de voir renaiſtre en ſa preſence cette emulation de courage qu'ils avoient presque desappriſe. La promptitude des ſorties retarda beaucoup ceux qui conduiſoient l'ouvrage du pont; lequel d'ailleurs ſe trouvant un peu trop court, ne pût pas atteindre juſques ſur la levée: mais comme en cet endroit les coups d'artillerie avoient abbattu une partie de la muraille, avec une tour qui la joignoit (l'autre partie eſtant encore ſoûtenuë par des arcades, qui ſont de vieilles ſortes d'ouvrages, & par le terrain qu'on y avoit adjouté) on choiſit des gens pour s'emparer du lieu, & pour s'y loger s'il y avoit moyen; toutefois ils furent pour la pluſpart noyez, & il y en eut peu qui ſauterent juſques ſur la rive. Deux enſeignes s'y ſignalerent dans un pareil deſir de gloire; car l'un ayant eſté tué ſur la muraille, l'autre remporta ſon drapeau & celuy du mort. Cependant l'artillerie incommodoit de plus en plus les aſſiegez: neantmoins ils ſe rendoient aſſidus à la defenſe des murailles apres avoir beu juſqu'à s'enyvrer; & le Comte Herman des premiers qui ſe montra meſme plus courageux qu'il n'en eut eſté beſoin, car il ne voulut point entendre à la retraitte juſqu'à ce que parmy la quantité des mouſquetades, que l'on tiroit, ayant eſté attaint, il fut demeuré comme aveuglé par ſa bleſſure: & cette opiniaſtreté procedoit principalement du deſir qu'il avoit de conſerver ſa fidelité & ſa reputation: parce que quelqu'un des Eſpagnols avoit dit, que dans ce ſiege les deux couſins s'entendroient l'un avec l'autre. La nuit on jetta force feux contre le pont; mais il fut preſervé de l'embraſement qui l'attaquoit. Lors que le jour fut venu, les aſſiegez qui n'eſtoient plus yvres, virent clairement que les aſſiegeans eſtoient encore en bataille, leur pont entier, & qu'ils faiſoient deſſein d'en venir aux mains encore une fois. Davantage quelques uns de ceux qui eſtoient ſortis de Zutphen ſe trouvant parmy ces premiers, leur donnoient de l'effroy à force de vanter la valeur des ennemis, pour couvrir leur propre honte. De ſorte qu'il n'y avoit plus dans la ville que le Comte Herman, qui retardaſt ſa reddition: toutefois eſtant indiſpoſé à cauſe de ſa bleſſure, il pouvoit bien permettre une capitulation, mais non pas l'empeſcher. Les aſſiegez donc crierent à ceux qui gardoient le pont, que l'on leur permiſt de parlementer: on parle au Prince: & les conditions porterent qu'ils ſortiroient enſeignes déployées. Les bourgeois eurent pour compoſition la clemence du victorieux: & l'on leur donna des Magiſtrats de la Religion publiquement receuë dans les Provinces Vnies; non pas ſelon le nombre porté par les ordonnances; mais ſelon que l'on en peut trouver pour lors. Il avoit eſté bien facile de connoiſtre ſoit dans la ville de Zutphen, ſoit dans celle de Deventer, que les Eſpagnols n'avoient pas envie de garder ces deux places; ayant employé quelques unes de leurs portes à faire du feu, quoy qu'ils puſſent recouvrer du bois d'ailleurs aſſez facilement. Sur le point que la garniſon devoit partir de la ville, les deux couſins ſe tinrent long-temps embraſſez l'un l'autre: plaignant (quoy qu'inutilement) le malheur particulier de leurs familles, & celuy des diſcordes publiques. Herman proteſtoit qu'il n'eut jamais creu que les Confederez euſſent pû mettre ſur pied une ſi

grande

grande armée. Le Gouverneur de Zutphen n'osa retourner dans les Provinces Espagnoles; craignant d'y trouver des accusateurs trop aspres, & des juges trop rigoureux. 1591.

Ceux de Frise prioient qu'on eut soin d'eux à la fin, asseurant qu'il n'y avoit que l'opiniastreté d'une seule ville qui troublast le repos de leur Province; & qu'il ne s'en falloit plus que fort peu de petites villes ou de chasteaux, que tout le païs qui est entre la riviere d'Isel & celle d'Ems, delivré de la contribution des ennemis, ne se joignist au party des Provinces Vnies. Les Confederez avoient tellement accreu leurs esperances depuis leurs derniers succés; que s'ils n'osoient auparavant se porter aux moindres tentatives, maintenant il n'y avoit plus rien qui leur semblast difficile: ils entreprennent donc le voyage de Frise, avec une extreme promptitude: & de peur que quand ils auroient retiré toutes leurs troupes du lieu où ils estoient, l'ennemy ne s'y vint jetter, on leva des regimens en Hollande, ausquels on donna ordre de conserver la possession de la riviere du Vahal. Cependant les munitions de guerre & les embarras du bagage se mettent sur l'Isel dans des navires qui devoient entrer par le Golphe de Frise, dans l'Ocean & de là estre conduits jusqu'à la riviere d'Ems. Ainsi les soldats estant demeurez plus legers, & ayant seulement pris avec eux des vivres & des fascines, pour marcher plus commodement sur les terres marécageuses, sont conduits vers Drente: & l'on envoya devant des gens avec des arbrisseaux pour fortifier le reste des marécages, par où l'on estoit encore obligé de passer necessairement, parce que l'autre chemin n'estoit pas libre aux Confederez, l'ennemy s'estant rendu maistre de Couvorden long-temps auparavant. Aussi se trouvoit il quelques uns d'eux qui estoient d'advis qu'il falloit premierement s'emparer de ce chasteau de Couvorden, afin que l'ennemy n'eut point de chemin ouvert pour les venir attaquer à dos: & ils disoient que Verdugo, qui tenoit cette place, ne seroit pas fort malaisé à chasser, ou par l'effort de l'artillerie ou par la famine; mais ce conseil ne fut point suivy à cause de la trop grande difficulté qui se trouvoit à conduire l'artillerie par terre; & qu'on auroit plus de besoin de combattre à Couvorden qu'à Groningue. Mais en allant vers cette ville, entre autres incommoditez que les Confederez éprouvetent sur leur marche, ils firent rencontre d'un marais qui n'avoit pas moins de trois mille cinq cens pas de longueur: il est bien vray que la crouste des gazons qu'on y avoit jettez, porta d'abbord les premiers chariots qui passerent: mais bien-tost apres, la terre s'estant entr'ouverte, les chariots suivans eurent bien de la peine à sortir de là, les chefs ayant employé leurs propres mains pour ayder à les retirer, afin que les soldats en supportassent le travail de meilleur courage. Ainsi en peu d'heures on trouva moyen de passer contre l'esperance de tous ceux du païs. Mais durant le chemin, quelque severité de loix qu'on taschast d'observer, il fut impossible d'empescher les outrages que les païsans éprouvoient, à cause de la licence inveterée où les soldats estoient accoustumez. Et la dissipation des choses que ceux-cy avoient ravies, & qui eussent pû suffire à les nourrir long-temps, fut presque capable de les jetter dans la famine, & de là dans la sedition, avant que la flotte qui apportoit les vivres fut arrivée. Cinq jours apres l'armée se campa devant Groningue: & l'on esperoit trouver dans cette ville une fidelité chancellante pour l'Espagnol, & de discordes entre les citoyens: mais ceux qui avoient interest que l'armée des Confederez entrepriſt un voyage en ces quartiers là, avoient rendu les choses plus grandes par leur recit, qu'elles n'estoient

A la requeste des Frisons, le Prince mene une armée en Frise.

Grandes incommoditez des chemins.

Licence des soldats.

L'armée se campe devant Groningue.

1591. en effet. Car à la verité il y avoit bien dans la ville quelques particuliers qui tesmoignoient de l'affection pour le party Confederé : mais la faction contraire estoit de beaucoup plus puissante. Et si tost que le bruit de la marche du Comte Maurice eut couru, Verdugo, apres avoir asseuré par de bonnes garnisons les places de Stenwic & Couvorden, s'estoit advancé vers Groningue avec le reste de ses troupes & avoit prevenu le Prince : toutefois les habitans ne le voulurent pas recevoir dans l'enclos de leurs murailles ; car c'estoit le seul privilege qu'ils avoient reservé en se soûmettant à l'obeïssance Espagnole : c'est pourquoy il se tint dans un des fauxbourgs, où il fit bastir quelques forts particuliers, pour estre capable également de donner du secours & de la crainte à ceux de la ville. Le Comte Maurice ne voulut pas s'opiniastrer devant Groningue plus de six jours: de crainte que s'il obligeoit cette ville à recevoir une garnison ennemie, l'esperance qu'il avoit de la pouvoir quelque jour reduire, ne se perdist entierement. Ioint qu'on avoit eu advis que le Duc de Parme preparoit son armée, & qu'il pourroit arriver au secours de Groningue, avant la fin de son siege. Ayant donc quitté cette place, le Prince alla promptement attaquer les forteresses qui servoient aux environs à fermer les chemins, & les passages des fleuves ; lesquelles, à cause de la longue guerre qu'on avoit faitte dans la Frise, avoient esté souvent ruinées & souvent restablies. A l'attaque de ces forts l'effroy de ceux qui les gardoient fut grand : parce que c'estoit des gens plustost accoustumez à la proye & aux brigandages qu'aux combats. Quand on leur faisoit seulement voir l'artillerie, il y en avoit peu qui vouluſſent en soutenir l'effort : & les places les moins tenables estoient abandonnées dés qu'on parloit de les assieger. Le plus grand de tous les chasteaux qui se nommoit Delphziel, extremement considerable à cause de son port, où la riviere de Fivele se joint à celle d'Ems, estoit occupé par des soldats de Groningue : & de tout temps la commodité de la place avoit donné envie de s'y fortifier à tous ceux qui desiroient se rendre maistres du païs de Groningue. Le Duc d'Albe mesme y avoit commencé des fortifications ; mais le temps ne luy avoit pas permis de les achever. Les Confederez ayant pris ce chasteau par composition, commencerent, par le moyen des contributions de tous les habitans circonvoisins, à l'augmenter de plusieurs ouvrages : & mesme ayant separé la levée maritime d'avec le rempart, ils y firent bastir plusieurs maisons, menaçant la ville de Groningue de l'épuiser d'habitans si elle ne se mettoit à la raison : quoy que desja cette ville, estant bloquée de toutes parts, fut assez conviée à manquer de foy aux Espagnols par la disette qui la pressoit. Toutefois apres que le Prince eut retiré son armée, Verdugo ayant forcé les endroits les plus foibles de la circonvallation qui bloquoit Groningue, ouvrit un passage à cette ville pour aller de la Westphalie en la Bourtang.

Le Prince Maurice quittant Groningue, attaque les forteresses d'alentour.

Les Confederez ayant pris Delphziel, ils y bastissent des forteresses, & d'autres edifices.

Verdugo ouvre un passage à Groningue, pour aller de la VVestphalie en la Bourtang.

Le Duc de Parme pendant les dangers de Zutphen & de Deventer, n'avoit sçeu pourvoir assez tost à leur secours ; tant parce qu'il n'eut jamais creu que les Confederez eussent porté leur hardiesse jusques là ; que parce qu'une bonne partie des soldats Espagnols refusoit d'obeïr à cause qu'on ne leur payoit pas leurs soldes : mais enfin il assembla ses troupes aux environs de la Meuse & du Rhin : & neantmoins apres cela il fut encore long-temps à resoudre de quel costé il devoit tourner. Car il ne doutoit point qu'il ne fut plus avantageux & plus utile de faire une diversion, pour obliger les ennemis à quitter volontairement leurs entrepriſes : mais il sçavoit aussi qu'il seroit bien plus honorable de les aller combattre. Ainsi il eut esté bien aisé

de

de porter du secours à ceux de Groningue qui l'en conjuroient: mais la difficulté des chemins l'en détournoit: car en effet & ses soldats & ceux de Frise avoient pris comme à tasche chacun à l'envy, de ruiner toutes les campagnes de la Province. C'est pourquoy il ayma mieux se rendre aux prieres de ceux de Nimegue, qui demandoient pareillement son assistance. Arrivé qu'il est en ces quartiers là, il donne ordre à ses chefs de passer la riviere & d'investir le chasteau de Cnodsenbourg, que le Prince avoit fait commencer des l'année precedente: mais pour luy il se retira dans la ville, où il demeuroit la pluspart du temps. Le Comte de Barlaimont assiegea le costé de ce chasteau qui est tourné vers l'Orient: & l'autre costé fut assiegé par Octave Comte de Mansfeld, lequel bien-tost apres fut blessé par les ennemis d'un coup de mousquetade qui le fit mourir. C'estoit un jeune Seigneur d'excellent courage, & qui ne se lassoit jamais dans la recherche de la gloire & des dangers. Le reste de l'infanterie & la cavalerie se posterent à dos du chasteau: & la Motte y dressa aisément la batterie des canons, par le moyen de la digue qui s'eleve sur le bord de la riviere. Mais quand il vid que le rempart resistoit aux efforts de l'artillerie, quoy que la pluspart des parapets eut esté abbatuë, & que mesme les ennemis ne s'étonnoient point, quoy qu'ils vissent l'armée en bataille, il fit combler le fossé d'arbrisseaux & de fascines; mais non pas sans faire courir beaucoup de risque à ceux qui les portoient; & puis en suitte il fait secrettement passer des gens par dessous pour aller miner le rempart. Mais les assiegez qui estoient au nombre de six cens, sous la conduitte de Gerard le Ieune, homme plein de courage, se portant de tous les costez où l'ennemy les attaquoit, pour faire teste à ses efforts ou à ses ruses, l'incommodoient merveilleusement par leurs continuelles mousquetades: & mesmes par des sorties, qu'ils faisoient quelquefois avec assez de bonheur, ils troubloient toutes ses entreprises, & renversoient tous ses ouvrages. Le Comte Maurice ayant abandonné la ville de Groningue, estoit sur le point de s'attacher à celle de Stenwic: mais ayant eu advis du siege de Cnodsenbourg, il laissa à Guillaume de Nassau le soin des affaires de Frise; & s'estant promptement rendu avec son armée dans le païs de Betavie proche d'Arnhem, il encouragea les assiegez premierement par un signal qu'il leur donna du secours qu'il leur apportoit; & puis par des messagers: lesquels par le moyen d'un vaisseau & de l'obscurité de la nuit entrerent dans le chasteau sans que les assiegeans y eussent pris garde. Mais parmy les Chefs des Confederez les advis estoient assez differens, dans la difficulté de resoudre s'ils devoient tenter à force ouverte le secours de la place; ou s'ils devoient passer au delà de la riviere du Vahal pour s'y fortifier; & pour tascher en suitte de couper les vivres aux assiegeans: & mesmes d'empescher que l'on ne transportast les pieces d'artillerie qui estoient sur le rivage de Nimegue. L'une & l'autre entrepriſe estoit difficile & mal-seure: car il estoit constant que l'ennemy estoit sans difficulté le plus fort pour ce qui concernoit la cavalerie; laquelle sert ordinairement le plus quand il s'agit de donner une bataille, ou de faire venir des convois. Mais toutes ces incertitudes furent bien-tost demeslées par la fortune, qui sert quelquefois autant que la prudence. Le Prince Maurice, accompagné du Comte de Solms & de François Vere, estant allé assez proche du camp des ennemis, avoit caché les plus gaillardes troupes de son infanterie avec toute sa cavalerie, dans des bois qui n'estoient pas beaucoup éloignez du chemin: il donna donc ordre à une partie des cavalliers de s'avancer vers l'ennemy, pour

1591.

La difficulté des chemins ne permet point au Duc de Parme de le secourir.

Il investit le chasteau de Cnodsenbourg.

Octave, Comte de Mansfeld, blessé à mort.

Gerard le Ieune defend vaillamment le chasteau.

Le Prince Maurice secourt les assiegez.

1591. l'attirer au combat ; ce qu'ils font : & auſſi-toſt dix compagnies de cavalerie Italiennes, parmy leſquelles la cornette blanche du Duc de Parme ſe rencontroit, s'avancent avec aſſez de precipitation. Mais ceux-cy s'eſtant volontairement mis en fuitte, comme s'ils euſſent voulu ceder au nombre des ennemis plus grand que le leur, avoient desja attiré les autres au delà d'un ruiſſeau, & parmy les détroits d'un pont qu'on y avoit appliqué : lors que tout à coup la cavalerie Confederée retournant bride, & en meſme temps l'embuſcade s'eſtant levée, les ennemis demeurerent enfermez ; & furent presque tous defaits : ſçavoir les plus braves en faiſant teſte ſur leur premiere piſte ; & le reſte apres s'eſtre diſperſé de coſté & d'autre. Si bien qu'il en retourna fort peu en leur camp : car outre cela les vainqueurs avoient pris pluſieurs priſonniers ; & avoient auſſi conquis les cornettes ennemies, avec une grande quantité de chevaux.

Il defait dix compagnies des ennemis.

Cet accident oblige le Duc de Parme de quitter ce ſiege.

Le déplaiſir de cet accident, & la perte de beaucoup de Seigneurs & de nobleſſe obligerent le Duc de Parme à quitter ce ſiege ; qu'il jugeoit deſormais tres-inutile ; puisque meſme dés auparavant il n'avoit pas creu qu'il y eut beaucoup de ſeureté pour luy à demeurer long-temps ſur ces rivages ennemis : joint qu'il preferoit de beaucoup à toutes ces entrepriſes celle qui l'appelloit en France : ne jugeant pas qu'il fut à propos d'abandonner une des plus importantes affaires de la Couronne, pour s'attacher à la priſe d'un chaſteau de la Gueldre. Il envoya donc addroittement le bagage le premier : & fit paſſer toute ſon armée au delà de la riviere ſur laquelle il avoit auparavant fait baſtir quelques forts pour écarter les ennemis, & pour empeſcher qu'ils ne chargeaſſent ceux qui demeureroient les derniers. Et meſme il avoit donné ordre, à meſure que ſes gens avoient traverſé le fleuve, qu'ils s'arreſtaſſent ſur l'autre bord, pour y attendre les navires qui devoient bien-toſt arriver. Lors qu'il fut auſſi luy meſme ſur le point de partir de Nimegue, toute la ville luy teſmoigna beaucoup de mécontentement : & s'il ſe trouvoit encore quelques uns des bourgeois qui ſe laiſſaſſent aller à la flatterie & aux complimens, il s'en trouvoit un bien plus grand nombre dont le ſilence tenoit lieu de menaces. Et meſme le menu peuple, moins diſcret que les autres, ſe portoit à des paroles piquantes, comme pour empeſcher que ce vieux chef de guerre ne priſt la fuitte à la veuë d'un ennemy qui n'eſtoit encore qu'un enfant. Mais le courage du Duc accouſtumé à la gloire, eut bien de la peine à ſupporter cet outrage : & cela ayant en quelque façon eſté cauſe d'aigrir ſon indiſpoſition precedente, il prit ſon chemin vers les eaux de Spâ : dans les diverſes conſiderations que luy pouvoient donner l'eſtat preſent de ſes affaires, & le ſouvenir de ſa fortune paſſée ; & emmena avec luy ſon fils Rainuce ; lequel eſtant de nouveau arrivé d'Italie, augmentoit encore la douleur de ſon pere parce qu'il en eſtoit teſmoin. De là, il envoya à Dieſt r'appeller à l'obeïſſance les Eſpagnols qui en eſtoient ſortis : & pour les appaiſer on s'accorda (par un exemple dangereux) de leur donner un nouveau Meſtre de camp à la place d'Emanuel de Vega ; qui s'eſtoit montré plus ſevere que des ſoldats corrompus par la licence ne l'euſſent deſiré.

Indignation de ceux de Nimegue contre luy.

Sa maladie venant à s'aigrir, il s'achemine aux eaux de Spâ.

Il appaiſe les ſeditieux Eſpagnols par un exemple dangereux.

Pluſieurs habitans de Nimegue penſent au recouvrement de leur liberté.

Les Confederez ne doûtoient point que pluſieurs des habitans de Nimegue ne penſaſſent au recouvrement de leur liberté, voyant leurs affaires reduittes dans un deſeſpoir qui n'eſtoit que trop capable d'irriter leurs maux ; puisque desja les promeſſes des Eſpagnols & l'eſperance d'une meilleure fortune avoient bien de la peine à les leur faire ſupporter patiemment.

Car

Car il eſt vray que ç'avoit plustoſt eſté par le complot de quelques particuliers, que par un conſentement univerſel, qu'ils s'eſtoient porrez, ſix ans auparavant, à ſuivre le party du Duc de Parme, pour lors en ſa plus grande proſperité : de ſorte qu'aujourd'huy les affaires de la Republique Confederée ſe voyant extremement bien eſtablie, tant par le ſecours du temps, que par le ſoin qu'on en avoit pris ; ceux qui dans Nimegue ſuivoient le ſervice Eſpagnol avec regret, ou pour le moins ſans attachement, aymoient bien mieux un party où il y euſt de la ſeureté & du profit à eſperer. Et desja meſme on avoit commencé à renoüer quelque commerce : les Confederez ayant permis aux navires de Nimegue de paſſer ſur la riviere du Vahal : parce que le canal du Rhin s'eſtant de hazard trouvé presque à ſec, n'eſtoit plus capable de les porter. Mais comme il y avoit dans la ville une garniſon de trois compagnies ; (on n'en avoit pas voulu admettre davantage) l'une deſquelles eſtoit compoſée de ſoldats eſtrangers, les deux autres ayant eſté levées dans le païs ; lors que quelqu'un des Magiſtrats penſoit choquer le party des principaux qui tenoient pour l'Eſpagne ; cette ſoldateſque empeſchoit ces premiers de rien entreprendre. Ainſi, pour reduire cette ville, il ne reſtoit pas d'autre moyen aux Confederez que celuy de l'aſſieger : mais les troupes ennemies faiſant encore garde aux environs de la Meuze, retardoient le ſiege : joint que le Vahal extrememẽt accreu par les eaux, n'eſtoit pas encore en eſtat de ſouffrir un pont. Les ſoldats furent donc envoyez en leur quartier d'hyver : afin que l'aſſeurance de l'ennemy s'accreuſt du coſté de Nimegue ; mais on ne leur laiſſa pas prendre un long repos : car incontinent le Prince Maurice, qui vouloit ſuivre le cours de ſa bonne fortune, ayant tiré une partie de ſes fantaſſins de leurs garniſons, les fit conduire ſur la riviere de l'Eſcaut juſques dans le païs de Waes ; où la cavalerie ſe rendit auſſi au travers des campagnes du Brabant ; & le Prince s'eſtant d'abbord emparé des forts qui environnoient cette terre, Hulſt principale ville du païs fut contrainte de ſe rendre. Car comme il l'eut aſſiegée en l'abſence du Gouverneur, lequel de hazard en eſtoit ſorty quelques jours auparavant pour ſes affaires domeſtiques, les ſoldats de la garniſon s'eſtoient trouvez ſurpris dans une attaque ſi inopinée : & leur crainte s'augmenta encore, quand ils virent que le Prince ayant percé la digue de la riviere & inondé la campagne, empeſchoit par ce moyen qu'on ne vinſt au ſecours des aſſiegez. La terre de Waes fut abandonnée au pillage des ſoldats ; juſqu'a ce que ſes habitans euſſent promis de payer contribution aux Confederez, & envoyé des oſtages pour cet effet : le Comte Maurice ayant retiré ſon armée de ces païs ennemis, de peur que le Duc de Parme ne l'y vinſt ſurprendre. Les peuples de la Belgique Eſpagnole voiſine de la terre de Waes, voyant que l'ennemy eſtoit demeuré en poſſeſſion du plus fertile païs qu'ils euſſent pour ſe nourrir, inciterent Montdragon, Gouverneur de la citadelle d'Anvers, à prendre les armes. Celuy-cy donc ayant pris avec luy les ſoldats les plus proches ; & ayant pareillement mandé ceux qui eſtoient aux environs de la Meuze, paſſa l'Eſcaut : mais parce que le Comte de Solms gardoit la ville de Hulſt, & en avoit fait reparer les fortifications ; Montdragon n'oſa rien entreprendre contre cette place. Neantmoins il reprit tous les forts qui eſtoient dans les campagnes voiſines ; & meſme il en fit encore faire de nouveaux pour empeſcher les courſes de l'ennemy. Apres quoy les habitans de Waes refuſerent de payer aux Confederez la contribution, qu'ils leur avoient promiſe : jugeant (& non ſans raiſon)

1591.

Le Prince Maurice prend Hulſt :

& exige contribution de la terre de Waes.

Montdragon reprend tous les forts qui eſtoient aux environs d'Hulſt.

1591. raiſon) que ceux-cy avoient trop de clemence pour ſe vanger de ce refus ſur des hoſtages innocens, qu'ils tenoient à leur diſcretion.

Le Comte Maurice voyant que toutes choſes luy ſuccedoient ſelon ſes ſouhaits, retire de nouveau ſes ſoldats de leurs quartiers d'hyver; & s'achemine vers la Gueldre, qui n'eſtoit plus occupée par les ennemis: mais dans la precipitation de ce voyage quelques-uns de ſes navires s'eſtant eſchoüez, il fut contraint d'y mettre le feu. Bien-toſt apres, ayant accreu ſon armée par la jonction des troupes de Guillaume de Naſſau, qui eſtoient au nombre de douze compagnies, il entre dans le Vahal, & par le moyen d'un pont ayant joint l'iſle avec les dehors, il fortifia ſon camp de tous coſtez, contre tous les efforts que les ennemis euſſent oſé faire. Il jugea à propos d'attaquer Nimegue par l'endroit le plus haut de la ville, où les murailles ont le moins de terraſſe: & parce que c'euſt eſté une choſe bien longue & bien difficile d'y faire mener l'artillerie par le charroy, on la fit amener la nuit par des navires, ſi favorablement, que la toideur dont ils eſtoient pouſſez, & l'obſcurité des tenebres rendirent les mouſquetades de ceux de Nimegue inutiles: joint que ſur la rive qui eſtoit à l'oppoſite au delà de la riviere, il y avoit desja d'autre artillerie qui les attaquoit par ce meſme endroit. Les aſſiegez premierement ne manquoient point de courage, ny de fidelité pour defendre la ville: & dés auparavant le ſiege ils avoient envoyé prier Verdugo de ne les abandonner pas dans le danger; parce qu'en ce temps-là le gouvernement de la Gueldre luy eſtoit eſcheu; mais neantmoins ſans aucunes troupes. C'eſt pourquoy il ſe plaignoit bien juſtement, qu'on luy avoit commis la defenſe d'un party abandonné. Davantage parce que les habitans apprehendoient que leurs forts ne fuſſent trop faciles à ruiner; chacun, de quelque ſexe, ou de quelque âge qu'il fuſt, mettoit la main à les remparer de terrain en dedans. Il ſe trouve en ce lieu une citadelle, qui ne doibt pas tant paſſer pour invincible dans la maniere dont on ſçait faire la guerre aujourd'huy, que pour illuſtre dans les marques qu'elle nous repreſente de l'ancienne milice. Les habitans du païs attribuent l'honneur de cet ouvrage à Iules Ceſar, du temps qu'il faiſoit la guerre dans les Gaules: & tiennent que leur ville a eſté baſtie par les anciens Cattes; leſquels ayant autrefois abandonné leur terre natale, eſtoient venus occuper l'iſle du Rhin & les lieux voiſins dans la Belgique, qu'ils avoient trouvez vuides d'habitans. Mais lors que j'ay fait une plus exacte recherche de toutes ces choſes, j'ay trouvé que ny du temps de Ceſar, ny de celuy de Trajan, ſous lequel Tacite a eſcrit ſon hiſtoire, il n'y avoit encore aucune ville en cet endroit là. Dans la deſcription des chemins de l'Empire Romain, qui ſe rapporte au temps des deux Antonins, on commença à faire mention de cette ville de Nimegue ſur le Vahal: à laquelle nous apprenons par les annales de France que Charlemagne fit adjoûter un palais, qui fut du depuis reduit en cendres par les incendies des Normans. Lors que la puiſſance d'Alemagne ſe fut accreuë, cette ville fut miſe au nombre des citez libres; & offroit quelquefois aux Empereurs un lieu de ſejour qui leur eſtoit extremement agreable. Mais depuis que par l'artifice des Papes l'Empire d'Alemagne fut diviſé, & que l'on en accorda une partie à Guillaume, Comte de Hollande, le beſoin d'argent ayant donné lieu à de nouvelles inventions, cette ville fut engagée à Otton, pour lors Comte de Gueldre: & par le moyen de ce tiltre eſtant demeurée annexée à la Province de la Gueldre, elle tient ſous ſa juriſdiction la campagne & toutes les petites villes de ſon voiſinage; & a tous-

Siege de Nimegue.

Deſcription de la ville.

tousjours eſté riche dans la paix, & aſſez fertile en beaux eſprits. Lors que 1591.
les aſſiegeans par les canons, les bombes, les grenades, & les mines, eurent mis de toutes parts la ville en danger; les aſſiegez ſe voyant ſommez de capituler, conreſterent long-temps avant que de pouvoir rien reſoudre, à cauſe que leurs affections eſtoient partagées. Car les plus puiſſans des bourgeois faiſant ſonner les grandes forces du Roy d'Eſpagne, aſſeuroient que l'on verroit bien-toſt venir de Flandre & de Friſe deux armées à leur ſecours : & ſoûtenoient qu'il n'y avoit pas d'apparence, qu'apres avoir autrefois manqué de foy aux Confederez, ils vouluſſent en manquer encore aujourd'huy aux Eſpagnols; pour attirer egalement la vengeance des deux partis. Mais la populace par un ſoudain concours eſtant entrée toute en colere dans le palais, on enrendit premierement un long murmure, & puis enfin la voix d'un ſeul; lequel apres avoir deploré, avec beaucoup d'eloquence, la miſere où ils eſtoient tous de voir les paſſages de la riviere fermez, leurs campagnes ravagées, leurs foyers renverſez, & la famine à leurs portes; ce n'eſt pas d'aujourd'huy, Meſſieurs, leur dit-il, que nous ſouffrons toutes ces pertes : car depuis un an & davantage que l'on nous tient aſſiegez, nous avons eu bien de la peine à traiſner juſqu'icy nos triſtes vies, parmy la diſette & la captivité. Et meſme il eſt vray de dire, que nous avons eſté perſecutez ſans relaſche par une ſuitte continuelle de malheurs, depuis que nous avons perfidement violé l'alliance que nous avions faitte avec les Provinces Confederées. Mais apres tout nos nouveaux maiſtres ne teſmoignent pas nous en ſçavoir beaucoup de gré, lors qu'ils nous eſtiment indignes de leur aſſiſtance; & que comme s'ils eſtoient degoûtez de noſtre poſſeſſion, ils ont tousjours d'autres affaires plus importantes, qui les empeſchent de ſonger à nous. Cependant aujourd'huy que nous ſommes reduits à l'extremité, nous attendons encore leur ſecours, qui ne nous ſerviroit plus de rien; & qu'ils nous ont refuſé lors qu'il euſt pû nous eſtre utile : ou pluſtoſt nous nous imaginons que nos propres forces, c'eſt à dire, trois eſcoüades de ſoldats que nous avons, ſeront capables de renverſer ces boulevarts & ces terraſſes dont le camp de nos ennemis eſt ſi bien fortifié. Sans doute les Eſpagnols nous abandonneront comme ils ont fait ceux de Zutphen & de Deventer, & ſur tout apres la priſe de Hulſt nous ne devrions pas tenir davantage; car de quelle eſperance enfin nous flattons nous dans noſtre opiniaſtreté? Croyez que nous ſerons tousjours miſerables juſques a ce que nous ayons eſté vaincus. Fuyons donc deſormais le regne ingrat de Philippe; lors que le Prince Maurice nous appelle à ſon party, non ſeulement comme un ennemy qui ſçait vaincre; mais comme un vainqueur qui ſçait pardonner. Nous trouverons parmy les Confederez un peuple, qui ſans eſperance de commander fait la guerre, de peur que les autres ne ſervent. Chez eux les paſſages des rivieres ſont tousjours ouverts : les convois y vont & viennent comme en temps de paix, les campagnes fleuriſſent, l'avarice des Gouverneurs, ny l'inſolence de la ſoldateſque ne ruinent point le païs; & l'on exige icy un nombre d'impoſts pour entretenir la ſervitude, auſſi grand que celuy qu'on leve là pour defendre les loix & l'equité. Allons donc eſtre libres parmy les libres; allons prendre place dans une Republique où nous ſerons en quelque conſideration; où nous vaincrons avec les autres, où nous commanderons comme les autres. Preſque tout le reſte murmuroit les meſmes diſcours : & ceux qui dans le commencement avoient eſté d'un advis contraire, cederent à ce dernier, ou par crainte, ou parce qu'ils jugeoient qu'on n'avoit

1591. n'avoit rien dit que de veritable. La garnison n'osoit pas non plus resister au desir que les habitans avoient de se rendre, parce qu'elle n'estoit pas assez forte, & que mesme elle se contentoit que la vie luy eust esté accordée. Toutefois les Confederez ne voulurent pas permettre aux habitans le libre usage de la Religion Romaine qu'ils demandoient. Le Comte Maurice mit une garnison dans la ville, & en choisit les Magistrats; s'estant tousjours reservé ce droit tant que la guerre dura. Il abolit la puissance des Confreries dans Nimegue, parce qu'elle n'avoit servy qu'à nourrir les seditions, & que les autres petites villes sont regies par les Senateurs; si ce n'est que quelquefois dans les affaires épineuses on choisisse des personnes d'entre le menu peuple pour en deliberer avec eux. Ainsi le Prince s'estant rendu maistre de la plus grande partie de la Gueldre, y faisoit refleurir l'ancienne gloire de ses ayeuls : parce qu'on remarquoit que les Princes de la maison de Nassau avoient autrefois tenu le gouvernement de la Republique en ces Provinces. Quant à l'entreprise de Stenwic; on trouva à propos de la differer, parce que l'hyver s'approchant, le froid & la gelée eussent empesché les convois : & s'il fust venu de la pluye, elle eust rendu les terres de ce païs trop bourbeuses, à cause des marécages.

La ville estant prise, le Comte Maurice luy choisit des Magistrats.

Cependant le Comte Maurice, estant retourné chez luy victorieux, & plein d'une reputation que les estrangers mesmes honoroient, fut receu par les Confederez avec la plus grande alegresse qu'ils eussent jamais tesmoignée pour aucun autre chef de guerre avant luy : car lors qu'ils felicitoient les victoires de leurs anciens Princes, c'estoit pour obeïr à l'ordre qu'ils en avoient, plustost que pour aucune part qu'ils prissent à ces prosperitez. D'ailleurs sous le defunt Prince d'Orange, ils n'avoient presque jamais veu que de mauvais succés : & le gouvernement du Comte de Licestre s'estoit passé la pluspart du temps parmy les discordes, & les pertes publiques. Mais maintenant, ils voyoient que leurs frontieres commençoient à s'estendre par leurs conquestes : que l'Estat estoit fortifié de toutes parts par la possession des rivieres, & par de bonnes places de guerre : & que neantmoins leur chef ne s'estoit rien attribué dans toutes ces hautes entreprises, que la peine & la gloire de les avoir achevées; cedant volontairement tout le fruit de leurs succés à sa Patrie. Le jeune âge du Prince, qui sembloit avoir esté choisi par un soin particulier de la providence divine, pour l'execution de tant de belles choses, augmentoit encore l'affection des citoyens : & quand ils venoient à le regarder, & à tenir leurs yeux arrestez sur cette grande jeunesse, & sur un sang si illustre, qui s'exposoit si volontairement pour eux à tous les perils, ils luy donnoient de bon cœur les loüanges qu'il meritoit. Au reste il n'y a point de doute que dans toutes ses entreprises la promptitude avoit beaucoup contribué à les faire reüssir. Outre cela, il sçavoit l'art de fortifier les places & de les prendre : & autant que la saison le pouvoit souffrir, il estoit soigneux de faire observer la discipline dans les armées. Les ennemis ne prenoient pas le mesme soin : car chez les plus forts la trop grande confiance fait souvent naistre la paresse, & quelquefois la temerité : au lieu que chez les plus foibles on agit avec plus de constance, & avec une plus grande circonspection, l'industrie taschant de suppleër ce qui manque à la force. La premiere reputation du Prince, laquelle retentissoit hautement par le bruit que ses premiers succés avoient fait, ayda beaucoup aux secondes entreprises : & la cause favorable de la liberté les appuyoit aussi merveilleusement. Mais sur tout la force de la Republique con-

Retournant en Hollande, il y est receu avec de grands applaudissements.

consistoit en ses navires ; & ce luy estoit un grand avantage parmy tant de rivieres de les tenir presque toutes sous son pouvoir. L'hyver se passa comme de coustume dans les garnisons, dont les simples soldats sortant souvent à l'impourveu faisoient quelquefois du butin, & quelquefois estoient surpris par les ennemis. On tascha aussi à prendre quelques villes par ruse, sçavoir les Confederez Gertrudenberg, Mastricht, & l'Escluse ; & les Espagnols Breda : mais de part & d'autre les embusches ayant esté découvertes, les troupes s'en retournerent sans rien faire. On délivra aussi l'Ocean du brigandage des pirates : & l'Empereur envoya, pour tascher à faire la paix, une Ambassade que le Duc de Parme receut de bon courage, estant sur le point de passer en France : mais les Confederez tinrent cette negotiation pour suspecte ; tant à cause qu'ils avoient tousjours auparavant soupçonné les autres pareilles, que parce qu'ils avoient surpris de nouveau des lettres du Roy d'Espagne escrittes sur ce sujet. Ainsi ils furent conviez à fermer l'oreille à toutes sortes de propositions, tant par leur ancienne experience, que par un nouvel exemple des Arragonnois, qui s'estoient depuis peu laissé tromper & ruiner, pour n'avoir pas apporté assez de precautions dans la recherche de leur liberté. 1592.

On tasche de surprendre des villes de part & d'autre, mais sans effet.

Ambassade de la part de l'Empereur, suspecte aux Confederez.

Les peuples d'Arragon en Espagne, ayant recouvré par les armes l'ancienne possession de leurs ancestres, que des nations Barbares avoient dépoüillez apres avoir passé le destroit de la mer pour les assaillir, disposerent leur Republique suivant le conseil que les sages ont donné de tout temps. Il est vray qu'ils attribuoient le nom & la dignité de Roys à ceux, qui sous une puissance moderée renoient en main le gouvernement de leur Estat ; mais ces Roys au commencement n'estoient admis dans ce haut degré, que par election & par suffrages : neantmoins, bien-tost apres, suivant l'usage des autres peuples, les heritiers de ces Roys furent receus en l'administration de la Royauté à la place de leurs predecesseurs : mais avant toutes choses ces nouveaux maistres s'obligeoient par serment à l'observation des loix du païs ; par lesquelles les ancestres, ayant preveu les maux qu'apporte la souveraineté, avoient laissé la force publique en la possession du peuple ; l'authorité entre les mains du Conseil : & le premier Magistrat avoit sa jurisdiction sur les Roys mesmes. Tous lesquels establissemens servirent longtemps aux peuples de remparts inébranlables : tandisque les Roys eurent l'equité en veneration, ou que pour le moins ils n'eurent point de forces en main pour defendre les fautes qu'ils pourroient commettre. Enfin apres que tous les Royaumes d'Espagne eurent esté reduits en un seul sous le commandement de Philippe, on commença d'éprouver la patience de ce peuple par des Inquisiteurs de la Religion ; & par de nouvelles sortes de jugemens, qui s'accommodoient plustost au goust du souverain qu'aux regles du droit. Mais sur tout parmy ces abus la compassion du peuple fut grande pour Antoine Perez, lequel ayant autrefois esté choisi pour ministre de Philippe dans la mort d'Escovedo, fut du depuis depoüillé de sa dignité par ce Prince, qui taschoit mesme de le rendre seul coupable d'une faute qui leur estoit commune à tous deux. Perez s'estant eschappé de Castille en Arragon, Philippe l'y poursuivoit tousjours, tant par son authorité Royale, que par un fascheux motif de haine ; à cause que l'autre ayant esté choisi pour confident des amours de ce Monarque, en estoit devenu le rival. Mais comme ceux d'Arragon virent que les effets d'une si grande colere alloient jusqu'à choquer leurs loix, & que c'estoit vainement qu'ils se vouloient

Narration à ce propos.

1592. loient ſervir de la voye du droit contre cette injuſtice, ils eurent recours à celle des armes : & les premiers mouvemens du peuple, ayant encore eſté aigris par la violence dont on uſa pour les reprimer, furent quelque temps entretenus par de plus foibles obſtacles, ou par la diſſimulation du reſſentiment qu'ils avoient produit. Lors que le tumulte fut presque aſſoupy, on perſuada ſi bien ce peuple credule, que ſous couleur de la guerre de France, il permit à l'armée de Philippe d'entrer en Arragon, & d'eſtre conduit par Sarragoſſe, ville capitale de ce Royaume, au delà des Pirenées : alors les Grands d'Arragon ayant eſté mis à mort, avec tous ceux d'entre le peuple qui de parole ou d'effet avoient teſmoigné du deſir pour la liberté, Philippe aſſouvit ſa vengeance ; & donna ordre pour l'avenir que ſa domination fuſt aſſeurée. Quoy que ce recit ſemble un peu éloigné de mon deſſein, je n'ay pas voulu laiſſer paſſer l'occaſion de l'inſerer en cet endroit ; tant à cauſe du temps où ces choſes ſe ſont paſſées, qui donnera peut-eſtre lieu à la poſterité de les comparer avec les affaires du Païs-bas ; qu'afin de faire connoiſtre aux peuples juſques où le depit d'un ſouverain ſe peut porter ; & de leur apprendre, par cet exemple, à ne conſiderer pas tant leur bon droit que leurs forces.

Cependant le Roy de France, appuyé par le renfort des ſoldats Alemans & par le ſecours d'Angleterre, avoit aſſiegé Rouën, principalement pour contenter la Reyne Eliſabeth, qui l'avoit prié de faire en ſorte que l'ennemy demeuraſt exclus de la riviere de Seine, & de l'Ocean d'Angleterre : ce qui rendoit les partiſans de la ligue extremement mécontens des delais du Duc de Parme, lequel s'eſtant montré aſſez lent dans ſes preparatifs de guerre, (ce qu'il avoit peut-eſtre fait expres, afin que le beſoin qu'on avoit de luy, s'augmentaſt de plus en plus) & apres avoir receu pour gage & pour ſeureté la ville de la Fere, s'advança enfin vers la Normandie. Il avoit en ſon armée un nouveau nombre de troupes choiſies : & ces vieux regimens, qui apres s'eſtre mutinez quelque temps auparavant, s'eſtoient remis ſous leurs drapeaux, ayant eſté raſſaſiez de butin, & meſmes ſatisfaits de leurs anciennes montres ; pour le payement deſquelles le Duc de Parme n'avoit pû qu'à grand' peine trouver de l'argent par l'augmentation des impoſts ; & par la vente qu'il avoit faitte de la permiſſion de trafiquer avec les ennemis : les Belges ſe plaignant cependant qu'on degarniſſoit leurs frontieres de gens de guerre, & que leur argent & leur jeuneſſe eſtoient employez au profit d'un peuple eſtranger. Gregoire, pour lors Pontife de Rome, donna auſſi du ſecours au Duc du Mayne, contre la couſtume des Papes precedens, qui ſe contentoient de faire la guerre à leurs ennemis par des excommunications & autres ſortes de menaces du vieux temps ; par le moyen deſquelles ſans avoir pris aucune part à la depenſe, ils avoient bien ſouvent part au profit : ou ſi quelques-uns d'eux ſe preparoient à donner un veritable ſecours, la mort les prevenoit avant qu'ils euſſent accomply leur deſſein. Mais pour ce qui eſt de Sixte, il avoit conceu une ſi grande jalouſie contre les Eſpagnols, qu'au lieu de les aſſiſter il euſt pluſtoſt recherché l'amitié du party qui leur eſtoit contraire en France. Ce qui eſt tellement indubitable, que quelques-uns ont creu, que ce point avoit eſté la cauſe de ſa mort. Les Confedetez dans ce nouveau danger d'un party qui ſembloit concourir d'intereſts avec le leur, augmenterent leur flotte, & envoyerent au ſecours du Roy de France l'élite de leurs regimens compoſée de dix compagnies de ſoldats Eſcoſſois, & d'un pareil nombre de ſoldats de leurs

Le Duc de Parme mene derechef des troupes pour ſecourir le Duc du Mayne.

Les Confederez envoyent au ſecours du Roy de France.

leurs Provinces sous la conduitte de Philippe de Nassau. Henry voyant 1592.
que le Duc de Parme, qui avoit la principale conduitte de l'armée ennemie, marchandoit d'en venir aux prises, permit à sa noblesse d'aller passer l'hyver chacun chez soy, afin que ce relasche qu'il donnoit aux Gentilshommes les rendist plus frais & plus prompts à le venir assister au besoin : car veritablement c'estoit le plus ferme appuy de ses armées, & de sa fortune encore foible & necessiteuse. Mais à peine s'estoient ils retirez, qu'aussitost le Roy apprit que les ennemis le venoient attaquer : ce qui l'obligea de retirer ses troupes de devant Rouën, & ainsi la ville fut delivrée du siege. Lors que le retour du Printemps eut ramené toute la noblesse dans l'armée de Henry, il ne voulut point balancer : mais estant tout prest d'en venir à une bataille, il pressoit ses ennemis & les incommodoit extremement par la faim, à cause qu'ils estoient passez de la riviere dans la Normandie. Toutefois le Duc de Parme evita le combat : & ayant secrettement repassé la riviere, il se retira vers Paris. Le Roy ne jugea pas à propos de rien tenter de nouveau contre la ville de Rouën : mais ayant reduit sous sa puissance les autres ports de cette coste ; & mesme ayant fortifié ceux qui estoient trop foibles, il fit en sorte qu'on ne pût plus empescher de là en avant qu'il ne luy vint du secours par la mer. Cependant il y eut aussi quelques combats legers : mais deux rencontres se rendirent remarquables par dessus les autres, en ce que le Roy fut blessé en la premiere, & le Duc de Parme en la seconde. Ce qui fut cause que celuy-cy, se trouvant de nouveau assailly par son ancienne maladie, retourna aux eaux de Spâ ; & ses troupes deschirées & en assez mauvais ordre se retirerent vers la fin de l'Esté dans les Païs-bas, par les frontieres du Vermandois qui estoit leur plus court chemin. Environ ce temps les navires Anglois, poursuivant les Espagnols à leur retour de l'Amerique, ou des autres lieux de leur navigation, éprouverent des succès assez divers : car selon que les vents ou la mer favorisoient l'un ou l'autre de ces deux peuples, chacun à son tour endommageoit son ennemy, & la tempeste les endommageoit tous également.

Le Roy & le Duc de Parme blessez.

Cependant dans les Païs-bas les maladies contagieuses, qui sembloient comme annuelles à tous les deux partis, commençoient à courir, avec d'autant plus de danger que les soldats mal payez estoient encore assaillis par les incommoditez de l'hyver. Il est vray que ceux qui avoient esté laissez dans l'Archevesché de Cologne, se maintenoient avec plus de resolution que les autres, par ce que l'Alemagne leur fournissoit assez de butin. Mais ceux qui avoient eu le Liege en partage & les campagnes circonvoisines, apres que dans le long sejour qu'ils y avoient fait, ils eurent ruiné tout ce qui estoit à l'entour d'eux, les uns abandonnerent leurs milices, les autres moururent de faim & de maladies : & les autres enfin qui resterent, & qui se trouverent avoir encore assez de forces, les employant à des dissensions, alloient chercher de nouveau pillage plus loin : de sorte que leur party en avoit bien plus de lieux à conserver, & bien moins de gens pour en entreprendre la conservation. Au contraire les Confederez avoient à garder un espace de terre bien moins estendu : & mesme la mer & les rivieres, qui embrassent leurs païs de tous costez, leur servoient comme de remparts : outre que ce qui manquoit au nombre des soldats, estoit fidellement suppleé par la valeur assez connuë des citoyens, que l'on attiroit facilement du cœur du païs à la defense des places les plus frontieres. Et ils avoient mesme assez de courage pour se vouloir mettre en campagne avec la moitié de ce qu'ils

Licence seditieuse des soldats Espagnols.

1592. avoient presentement de troupes pendant l'absence du Duc de Parme : faisant leur compte que quand il hasteroit son retour, & que ses gens se trouveroient en nombre plusieurs contre un, ils auroient bien de la peine à egaler en force d'armes les soldats Confederez : parce que ces premiers se trouveroient fatiguez par le chemin ; & affoiblis tant par leurs combats precedens, que pour avoir passé l'hyver en des païs estrangers.

Les Hollandois affectionnoient beaucoup le siege de Gertrudenberg : mais on leur prefera ceux de Frise, qui faisoient offre de leurs soldats si l'on vouloit achever ce qui avoit esté commencé l'année precedente : mais si on faisoit la guerre loin de leur païs, ils ne pouvoient pas se passer de leurs troupes : & neantmoins c'estoit d'elles que dependoit la principale force des Confederez en ce temps-là, que la pluspart de leurs autres regimens estoient employez dans les guerres de France. Davantage, on avoit surpris des lettres de ceux de Groningue au Comte de Mansfeld : par lesquelles ils l'advertissoient de leur foiblesse, & de la disette qui estoit preste de les assaillir. Ils avoient aussi envoyé des Deputez à l'Empereur pour se plaindre, que quand ils se jetterent entre les bras des Princes d'Austriche, eux qui estoient libres auparavant, ce n'avoit pas esté leur croyance qu'on les deust laisser sous la conduitte alternative des Lieutenans d'un Gouverneur, exposez aux outrages de leurs ennemis. Ne meriterons-nous jamais (disoient ils) qu'on nous envoye chez nous un chef & une armée qui soient en estat de nous defendre ? Certes si cela ne se faisoit pour nostre consideration, au moins cela se devroit faire pour l'exemple ; & afin qu'on n'ayt pas lieu de croire qu'il est inutile de s'attacher à la fortune de cette maison. Toutes ces plaintes furent envoyées en Espagne : mais elles ne rapporterent pour fruit que des exhortations, par lesquelles on incitoit le peuple à conserver tousjours sa fidelité ; & des promesses magnifiques par lesquelles on faisoit esperer une armée, qui s'ouvriroit bien-tost un passage par le fer. On y adjoûta aussi un regiment pour la defense des places qu'on tenoit au delà du Rhin : mais tandisque Verdugo taschoit d'avoir des forces un peu plus raisonnables, Herman, Comte de Heremberg, n'osa rien entreprendre de sa part ; sinon de ruiner quelques petites fortifications vers la riviere d'Yssel : ce qui donna occasion aux habitans de ces païs là de faire un accord ; par lequel ils consentoient que ny d'un costé, ny d'un autre, l'on ne fist plus aucunes courses, & que l'on rasast toutes sortes de chasteaux & de fortereresses, pour tendre la possession de la campagne commune aux deux partis, jusqu'à ce que toutes les forces des uns & des autres assemblées eussent donné la derniere decision par une victoire generale. Le Comte Maurice avoit resolu de se mettre promptement en campagne, mais il fut retenu quelque temps par les seditions d'Vtrecht, procedantes des differens de Religion, que le Comte de Liceſtre y avoit autrefois fait naistre ; & que cette ville factieuse avoit tousjours entretenus du depuis. La Zelande s'estoit aussi refroidie sur le sujet des tributs ; à cause qu'on avoit un peu éloigné les armes de la garde de cette Province : mais apres qu'on eut appaisé ces discordes en quelque façon ; l'armée se mit en campagne à l'entrée du Printemps, sans aucunes nouvelles levées ; sinon que les Capitaines eurent ordre d'augmenter leurs compagnies, & de les tenir complettes jusques à un certain nombre. Ainsi, tant des troupes de la Hollande que de la Frise, on assembla pres de huit mille fantassins & quinze cents chevaux ; avec cinquante pieces d'artillerie, que grandes, que petites.

Plainte de ceux de Groningue.

Le Comte Maurice appaise les seditions d'Vtrecht, & de Zelande.

Lors

Lors que ſur les confins de l'Over-Yſel qui regardent la Friſe, l'armée fut arrivée devant les murailles de Stenwic, on ſe mit incontinent à conſiderer la grande face de tant de divers ouvrages, & la reputation de la place, qui eſtoit telle, que non ſeulement la pluſpart de ceux qui s'eſtoient trouvez en l'aſſemblée des Eſtats un peu auparavant, mais encore les Princes eſtrangers, avoient trouvé de la temerité dans cette entrepriſe. Car on ſe ſouvenoit que ce fut devant cette meſme place, que Renneberg ſe vid contraint de quitter un ſiege qui avoit desja duré trois mois; quoy qu'il n'eut pas moins de forces que les Confederez en avoient maintenant, & que la ville en ce temps là ne fut pas comme aujourd'huy fortifiée de tous ces nouveaux remparts inventez par l'uſage & par la crainte. Car apres que les Eſpagnols eurent pris cette ville par ſtratageme, jugeant qu'elle ſerviroit comme d'une barriere à preſſer la Friſe, & à rendre ſon golphe dangereux pour la navigation, ils y adjoûterent tout ce que les fortifications de ce temps ont accouſtumé de prattiquer contre des attaques qui eſtoient autrefois inconnuës. Du coſté qui regarde la mer, la terre qui eſt baſſe & marécageuſe, a eſté jugée ſe defendre aſſez de ſoy meſme: & comme elle peut à peine ſoutenir les pas de ceux qui y marchent, elle n'auroit garde de ſoutenir le faix de l'artillerie & des autres machines dont on ſe ſert pour forcer les places. C'eſt pourquoy on avoit ſeulement adjouſté à cet endroit de legeres levées de terre, qui ſervoient pluſtoſt à fermer la ville qu'à la fortifier. Mais l'autre coſté eſtoit environné d'une terraſſe qui ſe ſoutenoit merveilleuſement, eſtant compoſée d'une bouë gluante, & meſme fortifiée par des remparts qui conſiſtoient en de diverſes pieces de bois decoupées, & jointes l'une à l'autre, pour donner une plus ferme liaiſon à tout cet ouvrage: avec quatre baſtions, deux plus grands & deux moindres, qui s'eſlevoient & s'entredefendoient de telle ſorte, qu'il eſtoit impoſſible d'en attaquer l'un ſans eſtre expoſé aux atteintes des autres. On avoit adjouté au deſſus des parapets pour couvrir ceux qui les defendroient; & au bas, des remparts contre ceux qui les voudroient attaquer; & on avoit encore mis au devant pluſieurs rangs de paliſſades. Outre cela il y avoit un foſſé profond de cent pieds, dans lequel par le moyen de certaines rouës on faiſoit venir de l'eau d'une petite riviere qui vient du Drente: & laquelle eſtant un peu plus baſſe que ce foſſé, s'écoule vers le port de Bloczile, & en ſuitte dans le golphe de Friſe. Au delà du foſſé il y avoit encore une autre terraſſe occupée par des corps de garde: & comme elle penchoit doucement vers la campagne, elle ſe rendoit extremement commode pour les ſorties. Quand aux autres fortifications plus eloignées, parce qu'elles eſtoient detachées de la ville, les aſſiegeans s'en ſaiſirent avec aſſez de facilité. Les aſſiegez ſe montroient puiſſans, & par leur nombre & par leur reſolution: car bien que la ville ne fut pas beaucoup grande, elle avoit mille fantaſſins & ſoixante cavaliers pour ſa defenſe: & toute cette garniſon eſtoit preſte de ſouffrir toutes les extremitez, pluſtoſt que de rendre la place. Leur chef, nommé Antoine Cocquel, les avoit engagez au ſervice par un ſerment, auquel ils pourroient donner, en ſuitte, telle interpretation que la neceſſité des affaires l'exigeroit. Mais outre tous ces avantages, le petit nombre des aſſiegeans, & l'eſperance du ſecours promis aux aſſiegez, ne leur donnoient pas moins d'aſſeurance que leur fortifications meſmes. Davantage, il s'en trouvoit quelques uns parmy eux qui ſe ſentant coupables de la rrahiſon de Gertrudenberg, s'eſtoient accouſtumez à ne craindre point la mort, parce qu'ils n'eſperoient pas pouvoir long-

1592.

Il aſſiege Stenwic.

La ſituation & les forts de cette ville.

Les aſſiegez ſont en grand nombre, & leur reſolution.

1592. temps conſerver leurs vies. Mais du coſté des aſſiegeans, le Prince Maurice, & le Comte Guillaume de Naſſau, ſe montroient d'autant plus ardens à leur entrepriſe, que l'execution en paroiſſoit difficile : parce qu'ils ſe promettoient que ſon heureuſe iſſuë ſerviroit à leur acquerir de la gloire pour le preſent, & à augmenter la crainte de leurs ennemis pour l'avenir. Le camp eſtoit ſi bien fortifié, & ſi bien pourveu de toutes choſes, que dans ſes munitions on ne trouvoit pas ſimplement l'affluence, mais encore l'utilité : & l'on avoit coupé un chemin par detours, afin que les ſoldats pûſſent aller & venir à couvert des mouſquetades de la place. Les aſſiegez firent quelques ſorties, qui leur ſuccederent, lors qu'ils venoient inopinement attaquer les autres dans le temps qu'ils eſtoient yvres & desarmez, ou à demy endormis : toutefois ces ſorties ne furent pas fort frequentes, parce que le dommage reciproque qu'elles apportoient n'eſtoit pas ſi facile à reparer du coſté des aſſiegez, que de celuy des aſſiegeans : joint que ces premiers craignoient qu'on ne fiſt quelques priſonniers d'entre eux, qui donnaſſent à connoiſtre l'eſtat de la place. La pluſpart du jour on entendoit de la ville force injutes de la garniſon, contre l'armée ennemie & contre ſes chefs : & quoy que les canons à force de foudroyer incommodaſſent extremement la place, & que par le moyen d'une levée on eut rehauſſé de vingt pieds un terre, qui eſtoit proche de la ville, & dont la pointe meſme ayant ſoixante pas de long & cinquante de large, donnoit moyen aux mouſquetades des aſſiegeans de penetrer juſques dans le cœur de la ville ; enfin, quoy que les aſſiegez euſſent perdu un grand nombre des leurs, & entre autres, Louys frere des Comtes de Herenberg, neantmoins ils ne s'eſtonnoient aucunement : au contraire, voyant que les aſſiegeans avoient fait baſtir une tour de bois à la maniere des ſiecles anciens, & l'avoient conduitte vers les baſtions pour en eſcarter ceux qui les defendoient, & pour reconnoiſtre la fortification des dedans de la place, ils ſortirent eux meſmes pour venir attaquer à coups de mouſquet cette haute machine, qu'ils voyoient hors des attaintes de leur artillerie. Mais quand le Prince Maurice vid que ſes canons faiſoient moins d'effet que de bruit, nonobſtant la dépenſe & le travail qu'on y employoit ; & que les aſſiegez ne perdroient jamais courage pour voir leur ville fracaſſée, tandisque leurs dehors ſeroient entiers, il commença à former de nouveaux deſſeins ; & donna ordre que par les endroits où la terre eſtoit ferme & capable de ſouffrir des mines, les pionniers commençaſſent à travailler, & à creuſer ſous terre un chemin ſecret vers les murailles de la ville. On avoit desja percé d'outte en outre la terraſſe la plus advancée : car le canon ne l'avoit ſceu abbattre, & l'on eſtoit arrivé juſqu'au foſſé qui fut incontinent affermy par des arbriſſeaux & des faſcines que les ſoldats y jettoient, non pas ſans que les aſſiegez ſe mocquaſſent ouvertement, de les voir occupez dans un travail qui n'appartenoit qu'aux païſans. Mais ce qui ſe trouva en outre ſous terre capable d'empeſcher, que les pionniers ne ſe pouſſaſſent plus avant, fut ruiné par le canon que l'on avoit traiſné. Desja les remparts meſmes de la ville avoient commencé d'eſtre percez ; lors que ce danger caché ſous terre commença auſſi à étonner les aſſiegez & à troubler leurs courages ; parce qu'ils ne ſçavoient en quelle part ſe tourner ou pour defendre la ville, ou pour ſe garder eux meſmes. La neceſſité de poudre à canon les incommodoit extremement ; & ils s'en eſtoient desja plaints par lettres au Comte de Mansfeld : mais parce qu'il attendoit des troupes, & que ces troupes ne pouvoient venir ſans argent, & qu'enfin cet argent ne ſe pouvoit

Mort de Louys d'Herenberg.

voit recouvret qu'apres le retour du Duc de Parme ; ceux-cy n'avoient receu aucune assistance. Ils demanderent donc à parlementer, & les assiegeans receurent leurs Deputez. Le Comte Maurice desiroit entre autres choses, que le chastiment des transfuges fut remis à sa discretion ; & que le reste des soldats fist serment de ne prendre aucune part, six mois durant, aux guerres d'outre le Rhin. Le Prince faisoit ces demandes principalement pour donner une marque de son pouvoir : mais les assiegez au contraire, ne voulant pas recevoir comme vaincus les conditions qu'il leur vouloit imposer comme vainqueur, se retiretent pleins d'opiniastreté ; & dans la resolution de mourir tous ensemble, si l'on ne leur permettoit de vivre tous ensemble. Les assiegeans creurent du depuis que cet abbouchement avoit esté demandé par les assiegez sans aucune necessité ; & seulement pour empescher que le Prince ne se doutast du secours, qui leur devoit arriver : car en effet la nuit suivante Verdugo leur envoya jusqu'à trois cens hommes, outre deux cens qui avoient un peu auparavant passé au travers des marécages. Mais le Prince ayant preparé tout ce qui pouvoit estre necessaire à l'execution de sa secrette entrepriſe, mit son armée en bataille pour estre en estat de donner l'assaut aussi-tost que son dessein auroit reüssi. Or afin que par une double occasion de craindre il attirast les assiegez dans une ruine inevitable, il avoit caché en deux endroits un nouveau stratageme, que les guerres des vieux siecles ont genereusement ignoté, & que nos derniers siecles ont inventé, pour avoir surpassé les precedens non moins en malice qu'en industrie. Il se prattique en cette maniere. On prepare une certaine mixtion de charbon de terre, avec du salpestre & du souphre : & lors qu'elle s'est bien desseichée, si vous y jettez du feu, elle s'enflamme en moins d'un moment, se dilate jusqu'à l'infiny ; & ne pouvant demeurer enfermée, renverse toutes sortes d'obstacles, pour donner à sa sortie le premier chemin qui se presente. C'est par la violence de cette flamme que l'on voit pousser si loin & si impetueusement les boulets d'un canon, ou les balles d'une arquebuse : & cette mesme flamme, quand elle se trouve encloſe sous terre, escarte avec une pareille violence les plus lourdes masses qui la couvrent, pour s'ouvrir un passage jusqu'en plein air. Le meslange de ces matieres, capables d'un si prompt embrasement, se nomme poudre à canon : de laquelle on enferma de pleins caques dans chaque fourneau de la mine dont nous avons cy devant parlé, auquel on attacha le bout d'une meche frottée de la mesme poudre, & assez longue pour atteindre par son autre bout jusqu'à la loge du mineur : où bien-tost apres le feu ayant esté mis à cette meche, la flamme se répandit de là jusques aux fourneaux qu'elle embrasa en un moment. Alors parmy un horrible bruit que l'on entendit, & une épaisse nuée qu'un des fourneaux fit monter jusqu'au ciel, un bastion fut soudainement renversé, avec la perte indubitable de ceux qui estoient dessus : mais un assez bon nombre, dans l'apprehension de ce danger, s'en estoit eloigné fort à propos. Cependant par le moyen de cette effroyable agitation de l'air, on voyoit voler ça & là les corps de plusieurs dont les parties démembrées conservant encore l'effet de la violence, qui les avoit poussées, alloient blesser plusieurs personnes de la mesme sorte qu'eussent fait des balles & des boulets. Quant à l'autre fourneau, soit que l'on n'en eut bas bousché l'entrée assez justement, soit que quelques vieilles murailles qui s'estoient peut-estre rencontrées sous terre, eussent fait une repercussion de la violence du feu ; il rejetta en arriere sa plus grande impetuosité, laquelle n'eut point d'autre

1592.

Verdugo envoye du secours aux assiegez.

Description de la poudre à canon.

1592. d'autre effet contre la ville, que de renverſer une partie du rempart : mais au contraire elle fut cauſe que quelques ſoldats Confederez, qui s'eſtoient advancez des premiers, furent écartez ou couverts par la terre de la mine ; quelques uns meſmes ayant eſté devorez par la flamme. L'armée, que l'on avoit auparavant miſe en bataille, eſtoit ſur le point de monter à l'aſſaut, tandisque quelques autres troupes taſchoient de forcer les portes ; lors que le Comte Maurice, s'eſtant approché trop prés pour taſcher de reconnoiſtre la breche, eut la jouë percée d'un coup de mouſquet qu'on luy avoit tiré de la ville ; & la balle ſortit incontinent par ſa bouche. Il ne laiſſoit pas, malgré cet accident, de pourſuivre ſon entrepriſe, & de s'acquitter du ſoin ordinaire des Generaux d'armée : mais ceux de ſes gens qui eſtoient les plus éloignez de luy, furent troublez par la nouvelle de ce malheur ; à cauſe qu'elle en augmentoit la conſequence, & que chacun ſe figuroit pour veritable ce qu'il craignoit le plus. C'eſt pourquoy l'on differa l'aſſaut pour quelque temps, de peur qu'un danger faux n'en fiſt naiſtre un veritable. Joint qu'un grand nombre des aſſiegeans avoit eſté bleſſé, & qu'on ne connoiſſoit pas encore aſſez les dedans de la place, quoy que l'on eut eſſayé d'en faire approcher la tour de bois. Les ſoldats eſtoient extremement en colere de ce retardement ; & leur mécontentement ne s'appaiſa point juſqu'à ce que les dedans de la ville ayant eſté mieux reconnus, on ſe fut éclaircy des difficultez, qui ſe trouvoient à la forcer. Toutefois les aſſiegeans s'emparerent des mazures que la mine avoit faittes, & y planterent leurs drapeaux : mais les aſſiegez defendoient encore le reſte de la terraſſe, & le Comte Maurice deliberoit de la faire miner, & d'y donner en ſuitte l'aſſaut. Cependant les aſſiegez s'eſtoient auſſi retranchez dans la place du marché qu'ils avoient fortifiée d'un rempart, non pour aucune eſperance qu'ils euſſent de s'y maintenir ; mais ſeulement afin que cette nouvelle reſiſtance leur donnaſt du temps pour capituler : car ils voyoient que l'on faiſoit approcher l'artillerie ; que leur rempart n'eſtoit pas de grande defenſe ; que leurs precedentes fortifications ſervoient maintenant à leurs ennemis ; & qu'enfin ſi l'on en venoit aux mains, il ſeroit neceſſaire que le moindre nombre ſuccombaſt ſous le plus grand. C'eſt pourquoy toute ſorte d'eſperance leur manquant pluſtoſt que le courage, ils traitterent de leur reddition, ſous des conditions aſſez honorables & aſſez douces. Par un des articles du traitté il fut expreſſement pourveu à la ſeureté d'un Ieſuite excellent entre les autres, nommé Samet, & cela fut ainſi accordé ſuivant l'advis des Senateurs, qui eſtoient avec le Prince Maurice ; parce qu'ils avoient égard au temps, ayant appris que l'armée des ennemis commençoit à s'aſſembler ſous la conduitte de Montdragon ; & conſiderant d'ailleurs que les ſoldats genereux ne veulent point donner d'autres exemples à leurs ennemis pour s'en faire craindre, que ceux des victoires qu'ils ont remportées. Quelques uns de ceux qui ſortoient de la place ayant eſté maltraittez contre l'accord, les autheurs de cette inſolence furent punis. Il en ſortit ſix cens ſoldats ſains & en eſtat d'agir, & deux cent malades ou bleſſez ; outre pres de cinq cent autres qui eſtoient morts auparavant par des accidens divers.

Le Comte Maurice bleſſé d'un coup de mouſquet.

Stenvic ſe rend à luy.

Moderation du vainqueur à l'endroit des vaincus.

Les Confederez employerent plus de vingt jours, tant à reparer les ouvrages de Stenvic, qu'à deliberer ſur les entrepriſes qu'ils devoient former. Car les Hollandois & ceux qui eſtoient les plus éloignez de la guerre, jugeoient que la Republique avoit ſatisfait à ſa reputation ; & qu'il ne falloit pas davantage irriter les dangers apres les grandes fatigues de l'armée : joint qu'ils

qu'ils avoient une secrette apprehension que quand ceux de Frise se ver- 1592.
roient entièrement delivrez de la guerre, ils ne vouluſſent plus porter leur part des impoſts qu'on levoit pour la ſoûtenir. Outre ces raiſons, il ſe preſentoit encore un nouvel obſtacle, en ce qu'Eliſabeth r'appelloit ſes ſoldats de chez les Confederez, pour chaſſer les Eſpagnols de la baſſe Bretagne : reprochant auſſi aux Eſtats le ſecours qu'ils avoient envoyé en France ſans luy en demander advis. Neantmoins l'intereſt des Provinces qui ſont au delà du Rhin, joint au deſir que les Chefs avoient de continuer leurs victoires, demandoit qu'on aſſiegeaſt Couvorden, petite ville renommée de toute ancienneté ; tant à cauſe de la force de ſa citadelle, que de la difficulté de ſa ſituation. Dés les guerres de nos anceſtres, & pendant celles de noſtre ſiecle, ſelon que chaque party avoit eſté maiſtre de cette place, & qu'il avoit eſté puiſſant dans les païs, qui ſont au delà ou en deça, il avoit augmenté ou diminué ſes fortifications : mais les Eſpagnols, qui l'avoient poſſedée les derniers, l'avoient miſe en eſtat de ſervir tout à la fois d'un boulevart à ceux de Drente & de Groningue ; & d'un paſſage en Allemagne. Elle avoit ſes remparts fortifiez de cinq baſtions ; avec des plattes formes qu'on y avoit adjoutées pour elever l'artillerie : ſon foſſé avoit cent pieds de profondeur, & de bonnes paliſſades. Mais la ſituation de la place eſtoit encore une nouvelle fortification, qui ne valoit pas moins ſeule que toutes les autres enſemble. Car comme du coſté de deça elle regarde le golphe de Friſe, & du coſté de delà celuy du Dullard, & que l'eſpace qui eſt entre ces deux golphes comprend les peuples de la Friſe, ceux de Drente, le païs de Groningue, & une partie de la Province d'Over-Yſſel, il ne ſe trouve qu'un ſeul chemin, aſſez eſtroit & parmy des marécages, qui puiſſe mener de l'une à l'autre de ces mers par Couvorden : & il ſert d'ordinaire à conduire les bœufs des païſans dans les campagnes de Benrhem en Allemagne : c'eſt pourquoy on a donné à cette place le nom de Couvorden. De ſorte que par ſa priſe on pouvoit enfermer Groningue, ſans qu'il luy reſtaſt plus aucun paſſage que celuy qu'un travail humain luy avoit ouvert par la Bourtang, & en ſuitte on pouvoit auſſi delivrer le païs de Friſe des courſes de l'ennemy. La plaine de Couvorden eſt touſjours couverte d'eaux, ou d'une fange qui ne ſeche preſque jamais ; puiſque maintenant meſme, quoy que l'on fut en plein Eſté, & proche de ces jours qu'on nomme caniculaires, elle n'eſtoit pas encore aſſez dure. Pour aſſeurer les convois des Confederez, parce que leurs frontieres eſtoient aſſez éloignées de Couvorden, & qu'il n'y avoit aucune riviere capable d'en favoriſer la conduitte, hors une fort petite, qui coule devant cette place comme une eſpece de foſſé ; on jugea qu'il eſtoit à propos de ſe ſaiſir d'Othmarſe, petite ville ſituée ſur les frontieres du païs de Twent. Le Prince donc s'y achemina avec une partie de l'armée Confederée ; tandis qu'on travailloit aux fortifications du camp de Couvorden : & chaſſa de la place à coups de canon l'infanterie Eſpagnole : car pour les cavaliers, ils en eſtoient deſja ſortis au travers de l'ennemy, avant qu'on l'eut aſſiegée. Ce fut en ce lieu que Charles de Levin de Famars fut tué d'un coup de mouſquetade par les Eſpagnols ; il commença autrefois des premiers à prendre les armes, eſtant du nombre des Gentils-hommes Confederez ; & maintenant il exerçoit la charge de Grand-maiſtre de l'artillerie pour la Republique ; ayant appris beaucoup de choſes par la longue experience qu'il avoit acquiſe, tantoſt dans la bonne fortune, & tantoſt dans la mauvaiſe. Ceux de Couvorden firent quelques ſorties aſſez heureuſes : & les morts ayant eſté redemandez,

Eliſabeth r'appelle ſes ſoldats.

Les Confederez deſirent d'aſſieger Couvorden.

Sa fortifications, & ſa ſituation.

Les Eſpagnols ſont chaſſez d'Othmarſe par le Prince d'Orange.

Mort de Famars.

1592. pour la sepulture, on les rendit volontiers. Frederic de Herenberg defendoit la citadelle avec six cens soldats, dont une bonne partie luy avoit esté envoyée au travers des marécages: mais il brula la ville, de peur que s'il entreprenoit de la garder, ses murailles n'estant pas assez fortes, elle ne luy donnast trop de peine, & n'apportast, bien-tost apres, trop de commodité aux ennemis. Toutefois il osa defendre la place du marché, pour les retardet: mais le Prince Maurice y estant entré par une mine, l'en chassa par un combat; & ayant fait elever un cavalier, y fit planter son artillerie. Les fortifications qui estoient devant la citadelle dehors le fossé, furent abandonnées avec beaucoup de precipitation par les assiegez, qui brulerent aussi le pont. Apres que les assiegeans furent parvenus jusqu'au fossé, le Prince apprit que les assiegez estoient pourveus suffisamment de toutes choses, excepté qu'ils n'avoient qu'un seul puits qui leur pût donner à boire: & qu'ainsi ils estoient obligez de venir la nuit puiser de l'eau dans le fossé, qui s'épand d'une merveilleuse profondeur à l'entour de la citadelle: mais il sceut aussi que par le moyen de quelques machines on pourroit mettre ce fossé à sec, & en mesme temps couper les sources du puits. Toutefois quand on eut donné quelque commencement à ce long travail, l'experience fit connoistre qu'il se trouvoit sous terre de perpetuelles sources; & que, comme c'est la coustume de l'eau, à mesure qu'on les vuidoit, elles se rempliſſoient: & mesme bien-tost apres, il survint de grandes pluyes, qui apporterent en mesme temps du remede à la soif des assiegez, & de l'obstacle au travail des assiegeans. Toutefois le fossé fut inondé par les ruisseaux qui sortoient des palus, & pour le passer plus seurement on se servit de galeries. Cependant ceux qui travailloient se couvroient de la faveur de la nuit & des tenebres, ou de la defense des levées, qu'ils poussoient tousjours de plus outre en plus outre: & pour estre encore plus asseurez dans ces cachettes, ils y faisoient entrer des poutres peu distantes l'une de l'autre, sur lesquelles on appliquoit des ais avec de la terre par dessus, afin que les feux & les mousquetades des ennemis fussent inutiles. Les assiegeans s'estant conduits par cette voye jusqu'au rempart, le renverserent de fonds en comble: apres que d'une autre part les canonnades qui foudroyoient des eminences, eurent abbattu le parapet, & escarté ceux qui le defendoient. Cependant Montdragon, dans les campagnes du Brabant, s'occupoit à reprendre de petits chasteaux: lesquels ayant esté surpris les années precedentes par les courses des Confederez, leur avoient servy à augmenter les contributions & le butin qu'ils tiroient des ennemis: enfin c'estoit là le principal soin des Espagnols; tandisque la plus forte place de tous les païs, qu'ils tenoient au delà du Rhin, estoit tiraillée & deschirée egalement, par ceux qui l'attaquoient & par ceux qui la defendoient. Toutefois quand le Duc de Parme fut de retour des guerres de France, Verdugo le pressa de permettre que l'on menast l'armée au secours de Couvorden: mais outre que les soldats du Duc se trouvoient fatiguez de leur voyage; ils demandoient aussi plusieurs montres qui leur estoient deuës. Neantmoins Verdugo fit en sorte qu'on luy accorda dix mille fantassins & sept cornettes de cavalerie: & avec toutes ces troupes tirées de divers endroits, il prit sa marche; faisant dessein, si l'occasion s'en presentoit, de donner une bataille: mais on luy avoit encore donné, outre ce nombre, trois mille hommes pour augmenter les garnisons que les Espagnols tenoient au delà du Rhin. Quand le Comte Maurice eut esté adverty de ces nouveaux appareils, considerant que la circonvallation de

Histoire du siege.

Verdugo obtient du Duc de Parme du secours pour les assiegez.

son

ſon camp eſtoit trop grande, pour pouvoir eſtre tout à la fois defendue contre les efforts des aſſiegez & contre ceux d'une armée ; il deſigne de nouvelles fortifications de moindre eſtenduë, & laiſſa les precedentes. Il fut renforcé par l'arrivée du regiment de Stolberg, que l'on avoit levé dans le païs de Cleves, pour ſuppleer le nombre des ſoldats que l'heureuſe & ſanglante entrepriſe de Stenwic avoit emportez ou laſſez. Le regiment Anglois eſtoit auſſi de retour : comme pareillement les troupes auxiliaires que les Confederez avoient cy-devant envoyées en France. Mais Philippe de Naſſau eut ordre de conduire ces ſoldats fatiguez dans les garniſons, & d'en tirer ceux qui eſtoient tout frais : pour aller avec eux garder l'Iſle de Gravewarr, qui eſtoit l'arſenal de cette guerre. Il avoit charge auſſi d'obſerver la marche des ennemis ; ſi davanture ils vouloient porter leurs hoſtilitez dans le païs de Betuw, ou aux environs ; & de les ſuivre en quelque part qu'ils allaſſent. Dans la place aſſiegée, Frederic de Herenberg avoit eu quelque advis ou quelque conjecture du ſecours qu'on luy amenoit : car ayant eſté ſommé de ſe rendre, il avoit reſpondu qu'il falloit encore attendre quelques mois. Vn peu devant que le regiment des Anglois, & les autres troupes que Philippe de Naſſau conduiſoit, fuſſent arrivez au camp de Couvorden, Verdugo s'eſtoit poſté aux environs d'Emmelichen aſſez proche des Confederez ; apres avoit par un long circuit paſſé le Rhin à Betk ; & prenoit un merveilleux ſoin de reconnoiſtre leur camp, non ſeulement par le moyen de la veuë, mais par l'intelligence qu'il avoit avec un Gentil-homme, hoſte du Comte Maurice, pour lequel ce Prince avoit tant d'amitié, que meſme ſa trahiſon ayant eſté decouverte du depuis, il la luy pardonna genereuſement. D'abbord Verdugo eſperoit empeſcher les convois des Confederez : mais apres qu'il eut reconnu que deux chemins & pluſieurs marécages s'oppoſant à ſon eſpetance, il n'avoit pas aſſez de forces pour les partager en tant de lieux, il ſe reſolut au combat ; & à forcer, s'il pouvoit, le camp des ennemis. On vid force feux allumez, par leſquels il advertiſſoit les aſſiegez de ne manquer pas à prendre leur temps : mais il ne ſçavoit pas que le pont de la citadelle ayant eſté ruiné, il n'eſtoit plus en leur puiſſance de faire des ſorties. Les Eſpagnols avoient deſtiné le temps de la nuit à leur entrepriſe : mais parce qu'ils furent retardez au paſſage du pont de Vidte, riviere que l'on nomme aujourd'huy la Vecht, le jour commençoit à s'approcher lors qu'ils attaquerent les dehors du camp des Confederez, en un endroit où le Comte Maurice avoit mis le regiment de Stolberg, avec force cavalerie, ayant jugé le lieu fort commode, à cauſe des eaux & des arbres qui y eſtoient. Et les ennemis avoient choiſy ce meſme lieu pour commencer leur attaque, parce que d'ordinaire la cavalerie fait une moins ſoigneuſe garde : joint qu'ils eſperoient que le nouveau regiment ſe trouveroit encore apprentif en l'art de la guerre : ainſi les uns commencent à traverſer le foſſé & à monter ſur le rempart, où les autres montent auſſi apres eux. Quoy que les Confederez n'euſſent pas paſſé la nuit ſans quelque ſoupçon, neantmoins, comme ſi la venuë du jour eut fait leur ſeureté, le ſommeil les avoit pris de telle ſorte, qu'ils ne furent reveillez que par le bruit de leur ennemy ; lequel, pour cauſer un plus grand effroy, s'eſtoit mis à crier, en divers endroits, que le camp eſtoit pris. Ils ſe levent donc, eſtant encore à demy endormis pour la pluſpart ; & ayant pris leurs armes, parce que la haſte & le lieu ne leur permettoient pas de ſe pouvoir mettre en bataille ; les uns par de petits pelotrons, les autres ſans aucun ordre, ſelon qu'ils ſe rencontroient, taſchent à faire

1592.

Il attaque le camp de ceux qui aſſiegeoient.

1591. faire teſte : & les cavaliers combattoient à pied. Par la valeur principalement des chefs, auſquels les plus courageux ſoldats du milieu du camp ſe vinrent joindre, le danger fut eloigné du reſte. Mais ſur tout le Comte Guillaume de Naſſau, ſe donnant d'autant plus de ſoin du ſuccés de ce ſiege que c'eſtoit par ſon conſeil qu'on l'avoit entrepris contre le ſentiment de pluſieurs autres, ayant mis en ordonnance dehors le camp le plus grand nombre de cavaliers qu'il avoit pû aſſembler, vint charger en flanc les ennemis. Alors ceux qui eſtoient entrez dans le camp furent tuez ; ceux qui les vouloient ſuivre furent arreſtez ; & comme pour mieux s'entre-reconnoiſtre ils avoient pris des chemiſes par deſſus leurs armes, cette invention ſucceda contre eux meſmes, en ce qu'elle ſervit à les expoſer aux attaintes de leur ennemy avec plus de certitude. Neantmoins ils s'arreſterent en cercle à l'entour du camp, comme s'ils l'euſſent voulu prendre par cette voye : ce qui ſembloit temeraire à la verité ; mais ils eſtoient accouſtumez à vaincre : & pres de quinze ans durant ils n'avoient jamais veu leur ennemy qu'en fuitte, ou pour le moins caché dans ſes garniſons. Toutefois l'armée des Confederez qui eſtoit maintenant aguerrie, repouſſa facilement tantoſt les uns tantoſt les autres, à meſure qu'ils s'obſtinoient à l'aſſaillir : mais quoy qu'ils fuſſent chaſſez ils gardoient touſjours leurs rangs : & l'artillerie meſme qui les preſſoit ne fut pas capable de les reduire à la fuitte ; ce qui fut cauſe de les conſerver enfin, malgré la furieuſe petite qu'ils avoient faitte. Joint que le Comte Maurice, qui ſçavoit apporter du temperament à la victoire, empeſchoit qu'on ne les preſſaſt trop, voyant qu'ils ſe retiroient. Parmy ceux du camp (choſe merveilleuſe) il n'y en eut que deux ou trois de tuez ; mais pluſieurs furent bleſſez, & entre autres le Comte Guillaume, Gouverneur de la Friſe. Les jours ſuivans on vid encore les Eſpagnols ſe mettre orgueilleuſement en bataille ; & taſcher d'attirer au combat un ennemy qui n'avoit pas envie de rien hazarder ; eſtant presque aſſeuré du ſuccés de ſon deſſein. Car l'eſperance des aſſiegez s'eſtoit changée en crainte, depuis qu'ils avoient veu leurs defenſeurs repouſſez ; & la hauteur de leurs remparts rabbaiſſée. En effet la pointe du baſtion qui s'elevoit ſur leur rempart avoit eſté abbatuë, & l'autre qu'ils avoient elevé à ſa place eſtoit attaqué par la mine. Neantmoins Frederic marchandoit encore à ſe rendre : mais les plus vieux de ſes Capitaines l'en preſſoient, & meſme le blâmoient de ne conſiderer pas aſſez le danger. Il demanda qu'on luy permiſt de ſçavoir l'intention de Verdugo ; on luy refuſe cette permiſſion : neantmoins le Comte Maurice luy accorda le ſurplus de ſes demandes : & cela avec d'autant plus de facilité que la conduitte des convois commençoit à ſe rendre difficile à cauſe des pluyes de la ſaiſon. Le Prince commit la garde de Couvorden à ceux de Friſe, quoy que ceux d'Over-Yſel s'y oppoſaſſent ; pretendant que cette place & tout le païs d'alentour dependoient de leur Province. Mais au contraire ceux de Drente ſoûtenoient que leur païs avoit ſa juriſdiction particuliere : & que de toute ancienneté ils n'avoient jamais eſté chargez d'aucun devoir envers ceux d'Over-Yſel ; hors qu'ils eſtoient obligez de ne donner aucun paſſage par leurs frontieres aux ennemis de cette Province. On ne ſe haſta pas de congedier les armées : mais elles demeurerent voiſines l'une de l'autre ; ſans neantmoins faire autre choſe que de ſe donner une crainte reciproque : & les Eſtats en uſerent de la ſorte pour favoriſer le Roy de France ; & pour empeſcher que le faix de la guerre ne tombaſt ſi toſt ſur luy. Mais quelque temps apres les pluyes de l'Autonne

Verdugo eſt repouſſé.

Couvorden ſe rend.

avant

avant obligé les deux armées de se separer ; le Duc de Parme, quoy qu'il fust assez indisposé de sa personne, entreprit de faire un nouveau voyage en France : afin de se trouver present avec une armée pour donner la loy dans l'assemblée des Estats de ce Royaume, que les alliez d'Espagne avoient assignée pour l'année suivante. Mais comme il n'estoit plus capable de supporter tant de fatigues, les forces luy manquerent sur les frontieres d'Artois où il mourut ; soit par le dernier effort de sa maladie ordinaire, soit par celuy de quelque poison qu'on y avoit joint. Ceux qui souscrivirent à une si horrible opinion que cette derniere, en tiroient une preuve de ce que le temps de la mort du Duc se rapportoit fort bien à celuy de l'arrivée du Comte de Fuentes, homme extremement aigre de son naturel, & qui outre cela nourrissoit une inimitié particuliere contre le Duc de Parme. Davantage, un peu auparavant, quelques personnes avoient prejugé sa mort ou sa prison, & l'on avoit desja veu éclatter quelques marques de la haine ou des soupçons que Philippe avoit conceus contre luy ; car on tient que ce Monarque avoit seul empesché que Farnese, parent du Duc, n'eust esté esleu Pape : & mesme depuis peu il avoit defendu qu'il ne prist de l'argent à interest, sinon par l'advis de ceux qu'il luy avoit donnez comme pour épier ses actions. Les Medecins remarquoient en son corps une dureté de rate, & des eaux entre cuir & chair : mais il estoit constant aussi que cette espece d'hydropisie procedoit de ce qu'il avoit quitté l'usage du vin, & s'estoit accoustumé à ne boire que de l'eau, tant pour se preserver du mal de gouttes, auquel sa famille estoit sujette, que pour eviter d'estre empoisonné, par ce que l'eau est moins susceptible de poison que tout autre breuvage. Quelques-uns ont voulu dire, que ce n'estoit pas pour une seule fois qu'on luy avoit donné du poison ; & en ont diversement marqué les autheurs.

1592. *Le Duc de Parme s'acheminant derechef en France, meurt.*

Soupçons touchant sa mort.

Ainsi mourut Alexandre Farnese en un âge encore vigoureux : car il n'avoit que quarante-sept ans ; & en avoit employé quatorze à conduire cette guerre. Durant les cinq dernieres années, il n'avoit pas eu tant de bonheur que dans les precedentes ; aussi n'avoit il pas agi avec tant de soin & de diligence : soit qu'apres la prise d'Anvers ne s'estant plus soucié de la gloire, il se fust laissé emporter à ses plaisirs, soit que la connoissance qu'il avoit de l'humeur soupçonneuse de Philippe, l'eust fait resoudre à rechercher dans la nonchalance un remede contre sa trop grande reputation. Il estoit sorty d'une famille plustost puissante qu'ancienne ; puis qu'elle ne tiroit l'origine de sa grandeur que du Pape Paul Troisiesme. Il avoit passé une bonne part de sa jeunesse sous Marguerite sa mere dans les Païs-bas ; non seulement sans reputation, mais encore dans un tel mépris qu'il passoit pour n'avoir pas un courage proportionné à sa naissance : & toutefois jamais nul autre n'a convaincu si manifestement que luy les erreurs qui se rencontrent dans ces sortes de jugemens. Il acquit sa premiere estime pour les exploits de guerre, à la prise de Navarin : lors qu'il combattoit dans l'armée Espagnole contre les Turcs, sous la conduitte de Iean d'Austriche, son oncle. Mais ce fut principalement dans la conduitte des guerres du Païs-bas, qu'il donna des preuves de son genie ; se montrant infatigable dans le soin d'acquerir de l'honneur ; affable & courtois envers les siens ; clement envers ses ennemis ; fidelle à son Roy, au moins selon ce qui s'est pû reconnoistre parmy une grande dissimulation ; & incapable de se laisser corrompre par la gloire qu'il s'estoit acquise, ou par l'affection que le peuple avoit pour luy. Il suivoit les conseils ; mais quand il avoit une fois pris une resolution,

Mœurs & eloges du Duc de Parme.

1592. il s'y opiniaſtroit un peu trop, & ſe faſchoit contre ceux qui la combattoient. Davantage, à meſure que les choſes luy ſuccedoient il ſe portoit à de trop grandes entrepriſes, ce qui fit naiſtre le commencement de ſa mauvaiſe fortune; laquelle il ſouffrit aſſez mollement, quoy que neantmoins il euſt ſouffert avec beaucoup de force ſa proſperité, ce qui eſt bien plus difficile. Il y en a qui remarquent qu'il ſe ſoumit fort long-temps aux advis de Gaſpar Robles, homme certes extremement ſage & prudent; mais que quand celuy-cy fut mort, le Duc n'ayant plus trouvé perſonne qui euſt aſſez d'empire ſur ſon eſprit, ſe laiſſa en beaucoup de rencontres agiter par la diverſité des opinions; & qu'ainſi ſa bonne fortune retourna en arriere depuis ce temps. La Majeſté de ſon viſage eſtoit venerable en telle ſorte qu'elle pouvoit auſſi donner de l'amour : ſa taille, & toutes les autres parties du corps eſtoient mediocres : ſes yeux vifs; marque d'une ame extremement vigilante. Quant à ſes autres defauts, il les tenoit pluſtoſt de la cour & de la corruption du ſiecle, que de ſoy-meſme. Les ennemis de ſa reputation, entre leſquels on nomme principalement Champigny, à qui il avoit ordonné depuis peu de ſe retirer en Bourgogne, luy reprochoient hautement apres ſa mort, qu'il n'avoit bien reüſſi dans ſon gouvernement que par le moyen des grandes forces qu'on luy avoit miſes entre les mains; & par la foibleſſe ou par la diſcorde des ennemis : & que quand ces conditions avoient commencé à ſe changer, ſes heureux ſuccés s'eſtoient auſſi changez : mais au contraire les autres ſoûtenoient qu'il s'eſtoit conduit avec beaucoup de prudence en l'une & en l'autre de ces rencontres : & que ce ne luy avoit pas eſté une choſe peu laborieuſe, ayant eu dans ſes armées des nations toutes diverſes & preſque incompatibles, de les avoir gouvernées avec tant d'egalité, qu'il avoit touſjours ſçeu empeſcher l'effet de leurs haines, qu'on vid éclatter incontinent apres ſa mort, & qui du depuis s'augmenterent touſjours de plus en plus. Que meſme dans la neceſſité des finances les affaires avoient trouvé en luy ſeul beaucoup de reſſource; ce qui fut cauſe que la pluſpart des ſeditions de l'armée n'arriverent que par ſon abſence. Qu'il eſtoit bien veritable que Philippe avoit perdu quelques villes dans les Païs-bas, lors qu'il l'avoit employé ailleurs : mais outre que les armes ſont journalieres, quelle comparaiſon de nombre peut on trouver entre les villes, qui ſe ſont perduës ſous ſon gouvernement, & celles qu'il a conquiſes? Apres ſa mort on n'a plus rencontré de génies, comme le ſien, capables d'arreſter les meſmes ennemis qu'il eut en teſte : non pas meſme en un temps où les forces Eſpagnoles n'eſtoient point diverties ailleurs : & c'eſt une choſe indubitable que la diſcipline militaire mourut avec luy. Ses funerailles furent celebrées avec les pleurs des Belges meſmes : & il ne s'en trouva point qui ne regretaſſent ſa mort, hors ceux qui ſouhaittoient de voir encore revivre l'ancienne rigueur du gouvernement.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE TROISIESME.

SOMMAIRE.

Les Eſpagnols prennent quelques places ſur les François. Les Grands de la Belgique Eſpagnole ſont elevez aux dignitez. On en donne le gouvernement au Comte de Mansfeld : mais l'authorité des Conſeils eſt confiée au Comte de Fuentes & à Ibarra : qui deviennent ſuſpects en Eſpagne. L'ordonnance horrible du Comte de Fuentes eſt renduë inutile par les Eſtats. Le Comte Maurice aſſiege Gertrudenberg. Relation du ſiege. Reduction de la ville. Le Comte de Mansfeld ayant deſſein d'aſſieger Crevecœur, eſt mis en fuitte par le Prince Maurice. Le Comte Guillaume de Naſſau taſche de chaſſer les ennemis de la Friſe. Verdugo aſſiege Couvorden. Le Prince Maurice taſche en vain de s'emparer par ſurpriſe de la ville de Bruges. La ſedition des ſoldats du party du Roy eſt pacifiée par le Comte de Herenberg. Infortune arrivée à la flotte des Confederez dans la Flie. Erneſt, Archiduc d'Auſtriche, eſt fait Gouverneur des Païs-bas. Grande affection de Philippe pour luy. Henry IV, Roy de France, reçoit l'inſtruction de l'Egliſe Romaine ; & ne laiſſe pas de conſerver ſon alliance avec les Confederez. L'Archiduc Erneſt eſt mépriſé par les Belges. On taſche inutilement de ſurprendre Bolduc, Maſtricht, & Delphzile. Le ſiege de Couvorden eſt levé. Le Prince Maurice aſſiege Groningue. Relation du ſiege. Reduction de la ville. Les Eſtats refuſent la paix qui leur eſt offerte par l'Archiduc. Les aſſaſſins, ſubornez pour tuer & le Prince Maurice, & quelques autres Seigneurs des Provinces Vnies, ſont punis. Deſcription de la ſecte des Ieſuites. L'Empereur menace les Eſtats s'ils ne font la paix. Eliſabeth eſt jalouſe de la liberalité que les Eſtats avoient exercée envers le Prince d'Eſcoſſe. On aſſiege Cambray. Philippe fait un Edit par lequel il declare la guerre au Roy de France. Philippe de Naſſau mene du ſecours au Roy de France. Nouvelle ſedition des ſoldats de Philippe. Grande gelée dans toutes les Provinces Vnies. Les Confederez font treve avec les ſoldats de Philippe mutinez, & les aſſiſtent d'artillerie & de cavalerie. Les mutinez ne ſe veulent pas fier à l'Archiduc. Grandes pertes arrivées aux Confederez par le debordement des eaux.

LA mort du chef rompit le voyage : & les troupes s'eſtant arreſtées ſur la frontiere de France, prirent quelques chaſteaux des environs : & en ſuitte la ville de Noyon, apres qu'elle eut eſté aſſiegée ſeize jours, & que le foſſé ayant eſté comblé, on eut commencé à travailler à la mine du rempart. Cependant le Roy d'Eſpagne, qui vouloit ſe ſervir de la paix pour faire la guerre, taſchoit de rendre l'affection des Belges favorable à ſon deſſein : c'eſt pourquoy il prit ſoin d'elever aux dignitez les Grands des Provinces, qu'il avoit reconnus affectionnez à ſon ſervice par une longue obeïſſance : & de leur donner à chacun quelques gouvernements particuliers : mais en attendant qu'il pûſt choiſir une perſonne capable à ſon gré, de tenir la principale adminiſtration des affaires, on donna le nom de Gouverneur general à Pierre de Mansfeld : lequel ſurpaſſoit tous les autres Seigneurs en âge & en experience ; puis qu'il n'avoit pas moins de quatre vingts ans. Mais l'authorité des Conſeils fut confiée à Pierre Henriquez, Comte de Fuentes, & à

1593.

Les Eſpagnols prennent quelques chaſteaux ſur la frontiere, & la ville de Noyon.

Philippe eleve aux dignitez les Grands des Païs-bas.

Pierre Mansfeld Gouverneur general.

L'authorité du conſeil confiée au Comte de Fuentes, & à Ibarra.

1593. & à Eſtienne Ibarra, Eſpagnols. Il eſt conſtant que par le traitté d'Arras on eſtoit demeuré d'accord, que l'adminiſtration des ſubſides demeureroit entre les mains des citoyens : mais les Eſpagnols avoient du depuis trouvé moyen d'eludet cet article, dans l'eſtabliſſement d'un Conſeil de guerre, qui leur ſervoit d'un pretexte à s'attribuer auſſi, par des voyes indirectes, la connoiſſance de la pluspart des autres affaires. Ce Conſeil eſtoit presque tousjours compoſé d'Eſpagnols ; & maintenant meſmes le Comte de Fuentes & Ibarra en eſtoient les chefs. Neantmoins Philippe leur manda qu'ils moderaſſent un peu les dépenſes publiques ; & qu'ils menageaſſent mieux l'argent de l'épargne : car le bruit avoit couru juſqu'en Eſpagne que les finances n'eſtoient pas maniées avec fidelité : & la cauſe de cette croyance procedoit dés dépenſes inopinées, qui ſurviennent ordinairement dans la guerre. Il eſt vray neantmoins que ſous cette couverture les moyens de voller ſe prattiquent facilement : & donnent lieu aux financiers d'emplir ſi bien leurs bourſes, qu'on ne ſçauroit jamais aſſez les vuider : le mal s'eſtant augmenté outre meſure ; & meſme juſqu'à tel point, qu'il ſurmonte tous les remedes qu'on taſche d'y apporter. Ceux dont la connoiſſance avoit penetré juſqu'au fond de ces ſortes d'affaires, ſoutenoient qu'une ſomme de deux cents mille florins par mois faiſoit plus d'effet chez les Confederez, que neuf cents mille dans le party du Roy, où les uſures, les appointemens ſuperflus, & enfin les larcins manifeſtes, ne permettoient pas que la troiſieſme partie de ce que l'on couchoit en dépenſe, fuſt employée à ſon veritable uſage. Que les finances de Philippe euſſent ſuffi à dompter & tous les Païs-bas, & la France meſme, ſi elles euſſent eſté fidellement adminiſtrées : puisque l'Empereur Charles ſon pere avoit, avec de bien moindres ſommes, entretenu pluſieurs armées en meſme temps, & en divers lieux de la terre. Mais apres tout, ſoit que le Roy d'Eſpagne deſiraſt acquerir quelque nouvelle authorité au nouveau gouvernement des Païs-bas, ſoit qu'il n'en redoutaſt plus le Gouverneur, comme il avoit fait auparavant, il ordonna de lever de nouvelles troupes, & envoya de l'argent en abondance ; ce qui arriva fort à propos, parce que les ſoldats qui gardoient la ville d'Anvers & les environs, à qui il eſtoit deub quelques montres, menaçoient de commettre beaucoup de deſordres, ſi on ne les ſatisfaiſoit promptement ; & les garniſons de Bonne & de Rhinberc teſmoignoient une pareille audace.

Qui ſont ſuſpects en Eſpagne.

Mais comme les Miniſtres d'Eſpagne, nouveaux venus, eſtoient encore peu inſtruits dans la connoiſſance de la pluspart des affaires, pour ſe rendre conſiderables d'ailleurs, & acquerir quelque reputation extraordinaire, ils eſſayoient d'introduire beaucoup de nouveautez : & le Comte de Fuentes principalement eſtant entré dans le Senat un certain jour, mit en avant une choſe horrible ; en ce qu'il propoſa d'abolir les commerces de la guerre, donnant le nom de laſcheté à une couſtume que la neceſſité avoit ſi raiſonnablement introduitte. Il ſoutenoit que ce n'eſtoient point les richeſſes des Confederez, ny leur valeur, qui faiſoient durer ſi long-temps les diſſenſions civiles : car (diſoit-il) ce petit canton de terre n'entre en aucune comparaiſon raiſonnable avec la Belgique qui ſuit le party du Roy, tant s'en faut qu'on le puiſſe comparer aux treſors d'Eſpagne ; mais il ſe maintient ſeulement & par les vices, & par les forces tout enſemble des deux autres peuples. Les Eſpagnols, & les Belges leurs aſſociez, ne reçoivent du dommage que par leurs propres richeſſes & par leur laſcheté : puis qu'elles ſont egale-

Sentence horrible du Comte de Fuentes eſtant entré dans le Senat.

egalement cauſe qu'ils apprehendent de choquet trop rudement leurs ennemis ; & que l'on voit de grands eſpaces de terre à l'entour des villes royales du Païs-bas, d'où l'on ſouffre impunément que les rebelles tirent des contributions, comme s'il eſtoit plus facile à ceux-cy d'attaquer, qu'aux autres de ſe defendre. Il vaudroit bien mieux que l'on traiſnaſt à la guerre les païſans meſmes ; veu que par ce moyen en commettant & ſouffrant tout enſemble des hoſtilitez, ils s'accouſtumeroient à nourrir la haine, & ne vivroient pas comme ils vivent en ſeureté parmy les dangers, & dans une telle indifference, que ne teglant leur affection que ſelon leur intereſt, ils s'employent ſeulement à conſulter dans le ſang & dans les pertes alternatives des deux partis, quelle en ſera la derniere iſſuë. Que ſi l'on allegue au contraire qu'il eſt impoſſible que les campagnes reſiſtent de tous coſtez, pour le moins il vaudroit mieux qu'elles ſe changeaſſent en des ſolitudes inacceſſibles, que d'eſtre cultivées pour conſerver aux ennemis des paſſages, des ſubſides, & des moyens de prattiquer leurs trahiſons. Pour ce qui eſt des ſoldats, n'eſt-ce pas laſchement corrompre leur diſcipline, de ſouffrir qu'en jettant les armes bas, ils ayent ce privilege de pouvoir ſauver leurs vies par leur captivité ? De là vient que dés le premier effort des ennemis, dans les batailles on ſe met en fuitte, & dans les ſieges de villes on demande compoſition. Sans doute les Romains, qui nous ont laiſſé des exemples d'une veritable milice, apportoient un bien meilleur ordre dans leurs legions ; puis que chaque ſoldat n'y devoit attendre la vie que de ſon épée : car en effet toute autre eſperance de ſalut amollit les courages les plus fermes ; comme au contraire le deſeſpoir fait quelquefois naiſtre la valeur dans les cœurs les plus timides. Il faudroit que tous nos gens de guerre appriſſent que ſous les eſtendars on ne doibt point trouver de milieu entre la mort & la victoire : puis qu'une guerre meſlangée avec la paix n'eſt propre qu'à la retardet & à nourrir la guerre. Apres que le Comte de Fuentes eut orgueilleuſement tenu ce diſcours, il attira la pluspart des Senateurs à ſon opinion, tant par ſon authorité, que par cette apparence de courage qui ſe produiſoit dans ſon advis. Neantmoins quelque peu d'autres luy oppoſoient l'experience, & que la ſeverité du Duc d'Albe meſme s'eſtoit teprimée dans une pareille occaſion. Que les meſmes choſes ne ſont pas tousjours utiles : & que cette ancienne diſcipline ne s'accommodoit point à l'uſage de ces derniers ſiecles ; où les ſoldats ne s'engagent plus au ſervice, & ne pteſtent plus le ſerment miliraire, que ſous l'eſperance d'eſtre bien payez, & de trouver de la facilité à faire la guetre. Que ce n'eſt point par ces voyes pleines d'aigreur que l'on parvienr a la joüiſſance de la paix : que la guerre qu'ils avoient avec leurs compatriotes, ne devoit pas eſtre farouche juſqu'au point de ſe propoſer pour unique but l'entiere deſtruction des hommes & du païs ; mais qu'au contraire, comme dans les querelles qui ſurviennent aſſez ſouvent entre les plus chers parens, & les plus proches voiſins, on conſerve tousjours quelque eſperance de reconciliation ; de meſme dans les diſcordes civiles la guerre ſe doibt exercer avec quelque temperament, eſtant ſi ſujette aux revers de la fortune. Que s'il eſtoit beſoin de combattre les exemples par des exemples, on pouvoit alleguer aſſez de peuples & de grands Capitaines, qui n'avoient jamais teſmoigné de haine apres le combat ; & que pluſieurs ſe ſont acquis une haute reputation de clemence, tantoſt en conſervant les biens de la terre dans les païs de leur ennemy ; tantoſt en luy renvoyant ſes priſonniers ſans rançon. Enfin il arriva dans cette 1593.

1593. affaire, comme il arrive assez souvent en de pareilles occasions, que le plus grand nombre des suffrages l'emporte sur le plus juste : c'est pourquoy par un Edit du Comte de Mansfeld, on ordonna le dernier supplice à ceux qui seroient pris à la guerre, ou qui payeroient contribution aux ennemis. Les Confederez ne manquerent pas de leur costé de faire une pareille ordonnance, par laquelle ils menaçoient ceux-cy d'un pareil traittement s'ils ne revoquoient la cruauté de la leur : car il estoit necessaire à la Republique d'en user de la sorte, si bien que l'on commençoit desja à piller de toutes parts les champs & les villages ; & l'exemple de ce qui estoit arrivé aux uns, regardoit tous les autres : lors que les Ecclesiastiques les premiers, & puis la Noblesse commencerent à se plaindre de la ruine de leurs terres, & à representer que la campagne estant ouverte, il estoit impossible d'empescher les courses impreveuës des ennemis. D'ailleurs les troupes s'éclaircissoient merveilleusement par la desertion des soldats : & ceux qui restoient non seulement se détournoient de la rencontre de l'ennemy ; mais davantage on entendoit parmy les bandes les factionnaires se plaindre, que leur sang estoit achetté pour le prix d'une solde bien mediocre, laquelle mesme ne leur estoit pas payée à point nommé : & que cependant on ne demandoit point de delay pour les mener au combat & aux coups, où s'ils estoient vainqueurs, leur victoire demeuroit sans recompense ; & s'ils demeuroient vaincus, ils seroient exposez aux risées de leurs ennemis, & à l'infamie de mourir par la main d'un bourreau, pour n'avoir pas fuy d'assez bonne heure. Les Capitaines & les Mestres de camp demeuroient interdits dans le silence : & plus leur condition estoit relevée, plus leur apprehension estoit grande. Tout cela fut cause qu'on se contenta d'admirer les maximes des siecles passez, & de s'accommoder à la coustume du temps present : & l'on recommença comme auparavant à payer contribution, pour empescher les ravages de la campagne : & à faire l'eschange des prisonniers, ou à les rendre moyennant la solde d'un mois que chacun payoit pour sa rançon. Cet ordre fut soigneusement observé pour l'avenir : & si quelqu'un du depuis eut la hardiesse de le violer, on en tira raison par la voye des represailles. Ce fut donc ainsi que par une crainte reciproque jointe aux supplices, que l'on avoit fait souffrir d'abbord à beaucoup d'innocens ; les commerces de la guerre se renoüerent. Pendant l'hyver on envoya des cavaliers avec quelque peu d'infanterie, sous la conduitte de Philippe de Nassau, pour obliger le Luxembourg & les dernieres frontieres de la Belgique, au payement des contributions, & peu s'en falut que ces troupes ne surprissent la ville de S. Vit, qui n'evita ce danger que par la faute des espions : car ils avoient donné à entendre que par l'endroit, où l'on avoit resolu d'assaillir cette place, on ne rencontreroit que deux portes : mais quand on eut fait sauter ces deux, il s'en trouva une troisiesme. Apres que les gens de guerre eurent exercé leur pillage quatorze jours entiers, voyant que les garnisons des places ennemies commençoient à s'assembler contre eux, ils se retirerent chargez de butin, ayant pris ou bruslé tout ce qu'ils avoient rencontré sur leur marche. Si bien qu'en ce temps-là l'estat des frontieres estoit deplorable : parce que tout ce qui s'y trouvoit de reste apres le ravage fait par les troupes Confederées, estoit consumé par les nouvelles levées du Comte de Mansfeld ; outre que tous les environs estoient alarmez du bruit de la guerre de France ; par le moyen de laquelle les païs de Lorraine & de Strasbourg, pour quelques legeres dissensions, se virent meslez parmy l'horrible deluge de tous

Il attire à son opinion la plupart des Senateurs, quoy que les autres s'y opposent.

Les Confederez irritent cette ordonnance en faisant une semblable.

* *Philippe de Nassau, ayant obligé les frontieres de la Belgique aux contributions, retourne chargé de butin.*

ces

ces malheurs, qui furent suivis de beaucoup de plaintes, & de fort peu de remedes. 1593.

Aussi-tost que l'on fut entré dans l'année suivante, les Hollandois qui faisoient le principal peuple des Confederez, retirerent leurs pensées du soin commun, pour les donner toutes entieres au soin particulier de leur Province. Elle avoit sans doute interest que l'on essayast de prendre Gertrudenberg : car cette seule ville separée du corps de la Hollande, deschiroit le teste du païs. C'est pourquoy, pendant l'hyver mesme, ils s'estoient hastez de faire les preparatifs necessaires à cette entreprise, de peur que l'ennemy ne la previnst, ou que ceux de Frise n'attirassent encore en leur païs l'armée des Confederez : mais les remparts de cette ville que l'on avoit depuis peu inutilement assiegée, estoient defendus par une puissante garnison de seize compagnies de Walons & d'Alemans, & par le soin que les Gouverneurs voisins en prenoient particulierement; davantage les eaux, qui restoient de l'hyver, & les pluyes continuelles avoient elevé outre mesure les marécages, qui se rencontrent ordinairement dans le païs. Contre tous ces obstacles il ne s'offroit qu'un expedient, qui estoit d'user de promptitude dans cette entreprise : tandisque l'elite des troupes ennemies estoit encore arrestée sur les frontieres de France. On ordonna donc à la cavalerie qui estoit dans le Brabant d'investir la ville, & d'empescher que les convois, qu'une nouvelle garnison taschoit d'y conduire, ne pûssent entrer, afin que par cet obstacle les munitions qui estoient dans la ville, fussent plustost consumées. Et incontinent le Prince Maurice ayant preparé tout ce qui luy estoit necessaire, fit conduire par des navires, devant cette place, ses troupes d'infanterie, qui n'estoient pas fort nombreuses à la verité; parce que ceux de Frise avoient retenu les leurs, & que Guillaume de Nassau & le Prince s'estoient entredemandez du secours, sans en avoir pû obtenir ny l'un, ny l'autre. *Le Prince Maurice assiege Gertrudenberg.*

Au devant de Gertrudenberg on trouve un grand lac, qui baigne la plus grande partie de la plaine de cette ville; ayant commencé à naistre des emboucheures de la Meuse en l'année mil quatre cents vingt un, que la violence de la mer rompit ses anciennes digues, & inonda soixante & douze bourgs. Ce lac se nomme Merwe, qui est le mesme nom que l'on donne au canal de la riviere du Vahal; lequel (comme il est vray-semblable) avoit tiré ce nom d'un Roy de France, long-temps auparavant. La riviere de Dongue coule au costé droit de la ville, & s'estend fort au large dans les campagnes. Le terroir qui s'estend au costé gauche, la riviere entre deux, depend de la jurisdiction de Hollande, quoy que ceux du Brabant ayant quelquefois soutenu le contraire. La maison de Nassau a eu long-temps la joüissance de tous ces lieux à tiltre d'engagement; & le Prince d'Orange apres la paix de Gand les fortifia, parce qu'ils pouvoient donner une entrée dans le Brabant. Il y a des estangs, qui estoient autrefois renommez par la prise qui s'y faisoit de quantité de poisson : mais aujourd'huy les eaux de la mer qui ont submergé les guez, ou mesme le bruit perpetuel de la guerre & les malheurs du païs, ont mis tous ces poissons en fuitte. Dans une certaine levée, qui sert de digue à retenir les eaux du lac, les assiegeans creuserent des detours & des cachettes, qui conduisoient à quelques forts qui estoient devant la ville au dehors du fossé : mais le reste de toutes ces terres, pour estre fort delié & propre seulement à cacher les eaux qui sont au dessous, ne fut pas jugé assez ferme pour souffrir de pareils ouvrages. Car il arriva mesme *Sa situation.* *Histoire du siege.*

1593. que les vents du Nord, qui commencetent à souffler à l'entrée du printemps, ayant emeu le lac plus que de coustume, renversetent une partie de cette levée qui avoit desja esté affoiblie d'ailleurs par le remuement de sa terre. Toutefois les assiegeans ne laissoient pas de tenter leurs approches par cette voye; car il ne s'en offroit aucune autre : mais ils estoient exttemement incommodez par les mousquetades, qui leur estoient tirées d'un chasteau voisin basty sur une autre levée de la riviere de Dongue, lequel estoit encore en la possession des ennemis, & pouvoit malaisément estre assailly: mais pour faciliter l'attaque, les assiegez mirent au devant d'eux des clayes remplies de terte, qui servoient à les couvrir à la maniere d'un rempart; & en mesme temps ils chasserent à coups de canon les mousquetaires, que les ennemis avoient postez dans une Isle attenante la riviere de Dongue. Mais de peur qu'au lieu de ceux-cy, on n'en renvoyast d'autres de la ville, le Comte de Hohenlo tascha de s'emparer du chemin qui estoit entre deux, extremement estroit de passage, ce qui sembloit assez temeraire à entreprendre; neantmoins sa temerité luy succeda en relle sorte, que le chasteau fut obligé de se rendre incontinent apres. On employa pres d'un mois tant à faire ces attaques, qu'à travaillet aux fortifications du camp, auparavant que le Comte de Mansfeld fut venu au secours de la ville: il est vray pourtant qu'il avoit envoyé devant une partie de sa cavalerie à Turnhout; mais sur le point que ces cavaliers ne commençoient encore qu'à se joindre, ils furent assaillis & escartez par la cavalerie du Comte Maurice, qu'il avoit renvoyée du camp de Gertrudenberg, parce qu'elle ne pouvoit rendre aucun service dans ces marécages, luy ayant donné ordre de trayerser les passages des ennemis. Cependant Charles, fils du Comte de Mansfeld, apres son retour de France, où il s'estoit garanty des attaques de ses ennemis, fut teduit en un extreme danger par les siens mesmes. Car ayant esté soudainement r'appellé de ce royaume, dans lequel, comme nous avons dit cy-devant, il avoit pris Noyon & S. Valery, lors qu'ils fut arrivé sur les frontietes d'Artois, ayant voulu faire punir un capitaine Espagnol, qui se trouvoit convaincu d'avoir violé une fille, il eut bien de la peine à se delivrer de l'insolence & de la rage de tour le reste du regiment, ayant esté assailly de plusieurs mousquetades, & son bagage pillé pat des soldats dont il estoit le General. Car outre que ces gens là s'estoient accoustumez à la licence dans un païs estranger, il leur estoit deu quelques montres : joint que Mansfeld estant sorty d'une race Alemande, les Espagnols estoient jaloux de sa reputation, & de la dignité de son pere. C'est pourquoy apres s'estre dérobé à leur furie, il les laissa dans la ville de S. Paul, qu'ils avoient prise; & s'en vint avec quelques tegimens plus fideles que les autres, grossir l'armée de son pere, que les Capitaines conduisoient assez lentement, comme si son grand nombre l'eut renduë pesante. Car elle estoit de douze mille fantassins & de pres de trois mille chevaux: ce qui faisoit espetet aux Commandans, qu'il leur seroit facile de fouler aux pieds leur ennemy, dont les fotces estoient moindres de plus de la moitié; puisque le Prince Maurice n'avoit guere plus de cinq mille hommes. De sorte que le Comte de Mansfeld se promettoit d'acquerir à son nouveau gouvernement une longue reputation, & de donner aux ennemis une crainte qui s'establiroit pour l'avenir. Mais dans cette vaine esperance ny luy ny ses Capitaines ne sçavoient pas que la grande estenduë de la campagne de Gertrudenberg, outre qu'elle estoit semée de tant de marécages assez douteux, & de tant de gouffres, avoit encore d'abondant esté si bien fermée tout à l'entour,

à l'entour, que les plaines ne leur laiſſoient plus aucun lieu de forcer leur ennemy à une bataille; ny les guez aucun moyen de le ſurprendre par quelque ruſe. 1593.

C'eſt pourquoy il me ſemble icy qu'il ne ſera pas mal à propos que je faſſe comme un plan de ce ſiege; & que je raconre le plus brievement qu'il me ſera poſſible de quelle maniere on ſe gouverna dans certe guerre: puisque l'on n'a jamais veu de camp, qui par la conſideration du danger, ou par celle du ſuccés, ſe ſoit acquis une plus haure reputation. Et il eſt vray de dire, que ce fut dans cette fameuſe occaſion que l'on apprit, par des exemples ſolides, à rechercher dans l'imitation de la ſage diſcipline des anciens un veritable effet, pluſtoſt qu'une vaine apparence. Le Prince Maurice avoit aſſis deux camps ſur deux petites eminences, dont l'un eſtoit à la main gauche de la riviere, où il avoit pris ſon poſte pour avoir l'œil ſur les endroits les plus proches de la ville vers l'occident: mais l'autre qui eſtoit aſſis vers l'orient, eſtoit commandé par le Comte de Hohenlo. On avoit aſſigné en chacun des deux les quartiers des regimens; entre leſquels il ſe trouvoit des rues, & des places à tenir le marché comme dans une ville. On les avoit auſſi tous deux fermez par de grandes levées, diſpoſées en forme de remparts, & munies d'artillerie en telle ſorte qu'il eſtoit difficile de les endommager de loin: & ſi l'on les eut attaquez de pres, il euſſent aiſément ſoûtenu l'effort de l'ennemy à ſon desavantage meſme. Il y avoit à l'entour de ces remparts un foſſé, garny de machines pour y faire monter l'eau de la riviere; & arreſté par de bonnes digues avec un double rang de pieux ferrez par le bout; de peur que ſi les eaux venoient à ſe retirer il ne demeuraſt à ſec; ou qu'au contraire s'il ſurvenoit quelque inondation, elle n'entraiſnaſt les fortifications. On avoit fait deux ponts ſur la riviere de Dongue, afin que les deux camps euſſent communication l'un avec l'autre: & l'on avoit auſſi dreſſé, à force de gazons, un ſentier parmy les marécages, que l'on avoit bordé de clayes remplies de terre; afin que les flancs de ceux qui y marcheroient, fuſſent en ſeureté. Tous les environs qui eſtoient pleins de bourbier, furent affermis par des arbriſſeaux qu'on y jetta: & s'y rencontroit quelque gouffre ou quelque ſoupirail de la mer, par où l'on deut craindre que la violence des ondes ne repouſſaſt les materiaux dont on l'avoit comblé, on armoit ſes bords de perches ferrées par le bout. Ainſi la face de toute cette plaine demeura entierement changée: puisque l'on en avoit affermy les marécages en beaucoup d'endroits, & qu'en beaucoup d'autres, où l'on avoit quelque ſujet de craindre l'abbord des ennemis, les terres les plus fermes avoient fait place à des eſtangs. Les eſpaces qui eſtoient entre les deux camps, par une circonvallation de prés de trois heures de chemin, avoient leur foſſé qui les embraſſoit avec ſes digues, & des tours elevées à chaque diſtance pour poſer des ſentinelles: & meſmes les lieux les plus découverts avoient leurs chaſteaux, où l'on avoit mis de l'artillerie & des mouſquetaires, pour eſcarter ceux, qui voudroient approcher. Au devant de tous ces ouvrages on avoit encore presque à chaque pas ſemé des chauſſe-trappes, ou creuſé des foſſes cachées; afin que la cavalerie, & principalement celle des ennemis, trouvaſt par tout du danger ou de la crainte. Le Prince avoit auſſi pris ſoin de fermer les guez avec de fortes paliſſades; & ſur tout aux lieux qui pouvoient donner quelque paſſage facile. Vne partie des navires, qui avançoient orgueilleuſement leurs poinres vers la ville, eſtant fortement attachée enſemble avec des ancres & des cables, empeſchoit que ceux de la place ne

1593. pûſſent recevoir ny du ſecours ny des meſſages : pluſieurs autres vaiſſeaux eſtoient demeurez en garde ſur la riviere & ſur le lac meſme : & quelques autres encore ayant eſté traiſnez dans des ſoupiraux de la mer, s'elevoient ou s'abbaiſſoient à proportion de ſon flux & de ſon reflux. Quant au ſurplus des navires, il ſervoit à faire venir les vivres & les munitions de guerre : & les golphes, qui ſe trouvoient fort à propos voiſins de tous les deux camps, ſervoient à cacher ces vaiſſeaux. Les mariniers meſmes ne demeurerent pas inutiles, ayant eu ordre de ſe tenir ſur le rivage dans des huttes, proche du Comte de Hohenlo. Mais ſur tout les ſoldats pouvoient ſe vanter que la gloire d'une bonne partie des ouvrages du ſiege eſtoit deuë au travail de leurs mains, ce qui ſembloit aſſez nouveau dans le ſiecle : & le ſoin que l'on prit de recompenſer leurs fatigues d'une plus haute paye que l'ordinaire, bien loin de tourner en dépenſe à la Republique, luy ſervit d'une loüable eſpargne : parce que non ſeulement on leur oſta par ce moyen tout ſujet de piller, & de mettre en fuitte les païſans & leurs troupeaux; ce qui eut rendu la liberté des Confederez odieuſe : mais davantage cela fut cauſe que le Prince n'eut pas beſoin d'un ſi grand nombre de pionniers, qui ſont gens laſches dans le danger, & dont la multitude eut eſté extremement à charge durant ce ſiege. Pour ce qui eſt des mœurs de cette ſoldatesque, la ſage diſcipline qu'on avoit eſtablie, les rendoit ſi differentes de celles des autres gens de guerre, que les deux camps ſervoient d'azyle à tous les païſans des environs, & à leurs beſtiaux. Et lors que cette populace avoit eſté employée par les ſoldats à leur faire quelque ſervice, ou qu'elle leur avoit fourny quelques vivres, toute desarmée qu'elle eſtoit, elle demandoit hardiment ſon ſalaire, & le prix de ſes marchandiſes à ceux qui avoient les armes en main, ſans que jamais ſon eſperance fut fruſtrée. Au lieu que ſi les Eſpagnols euſſent eſté dans ce païs, tous les biens du menu peuple n'euſſent pas ſuffi à le racheter des outrages qui luy euſſent eſté preparez. Sous les remparts meſmes des deux camps, on voyoit les laboureurs cultiver leurs terres, & ſemer leurs grains avec toute ſorte d'aſſeurance, non ſeulement pour le temps preſent, mais encore pour l'avenir. Ce fut alors qu'on reconnut par experience que ceux qui ſuivent l'equité & l'honneur, parviennent aiſement au comble des biens & des commodirez, où les autres par des voyes contraires, & par toute ſorte de licence, n'arrivent jamais. Car il ſeroit difficile d'exprimer combien cette moderation de l'armée des Confederez fit rabbaiſſer le prix des vivres dans leurs camps : tandisque leurs ennemis, qui raviſſoient toutes choſes par violence, ſouffroient une extreme neceſſité. Cependant le Comte de Mansfeld, apres avoir bien reconnu les fortifications des Confederez, eſtoit extremement inquieté : & comme il arrive d'ordinaire dans les grandes apprehenſions, auſſi-toſt qu'il avoit embraſſé une reſolution, il la rejettoit ſans en approuver aucune. Car premierement il s'eſtoit fortifié aſſez pres du Prince Maurice, avec une ſi grande quantité d'artillerie, qu'il ſembloit pluſtoſt vouloir attaquer une ville qu'un camp. Mais apres qu'il ſe fut arreſté là dix jours, voyant que les courſes de la cavalerie de Breda rendoient ſes convois difficiles, il creut qu'il luy ſeroit plus aiſé de tirer ſes commoditez de Bolduc : c'eſt pourquoy il tranſporta ſon camp du coſté du Comte de Hohenlo. En ſuitte de quoy, voyant que les eaux du lac s'eſtoient debordées, tantoſt il ſe propoſoit de les conduire dans l'ancien canal de la Meuſe ; tantoſt il deliberoit d'écarter les navires des ennemis ; & tantoſt il deliberoit de chaſſer le reſte de leur cavalerie, afin de pou-

pouvoir recouvrer des vivres plus seurement. Enfin il s'aviſa de faire un grand amas d'arbriſſeaux, comme s'il eut voulu s'applanir un paſſage dans la ville : non pour aucune eſperance certaine qu'il eut de reüſſir dans cette entrepriſe ; mais pour montrer qu'il n'eſtoit pas tout à fait ſans eſperance. Cependant tandis qu'il formoit inutilement tant de ſortes de deſſeins ; & que la conſideration du ſalut de Gertrudenberg & des ſoldats aſſiegez, qui mettoient toute leur attente en ſon ſeul ſecours, l'empeſchoient d'aller porter ſes tentatives ailleurs, & faire une diverſion en quelque païs plus favorable, le Prince Maurice avançoit ſes ouvrages. Mais il n'y avoit rien qui l'incommodaſt tant que le petit nombre de ſes ſoldats, presque conſumez par le travail & par les veilles qu'ils avoient ſouffertes. C'eſt pourquoy on pria encore une fois les Friſons de n'abandonner pas au beſoin leurs aſſociez, qui les avoient auparavant ſi bien ſecourus par leurs troupes, & de les aſſiſter des leurs reciproquement. Ceux-cy balancerent aſſez long-temps ; parce que Verdugo, avec une armée de trois mille hommes, s'eſtoit attaché à Slochter ; mais à la fin ils envoyerent quatre compagnies. Cependant il ſe faiſoit aſſez ſouvent de legers combats par la campagne, le Comte de Hohenlo ſe montrant plus prompt qu'il n'eut eſté beſoin. Mais on ne paſſa pas plus avant ; parce que d'un coſté le Prince Maurice, ſe montrant plus prudent que ſon âge ne le ſembloit permettre, ne vouloit pas ſe hazarder à une bataille ; & de l'autre le Comte de Mansfeld n'eſperoit pas pouvoir forcer le camp des Confederez. Mais la ville eſtoit furieuſement battuë par l'artillerie, dont la plus grande quantité eſtant ſous la diſpoſition du Prince, avoit percé les maiſons & demonté la pluſpart du canon des aſſiegez : & desja meſme les aſſiegeans commençoient à mettre les galeries en uſage, & à les pouſſer juſqu'au baſtion qui eſtoit au devant du rempart. Il y avoit auſſi du coſté du ſeptentrion un boulevart qui eſtoit à la verité ſeparé de la ville ; en telle ſorte neantmoins que le foſſé l'enfermoit ; & il eſtoit gardé plus negligemment que le reſte ; parce que les aſſiegez ne croyoient pas qu'on le deut attaquer. C'eſt pourquoy les aſſiegeans y jetterent un pont entrelaſſé de joncs ; & y eſtant montez, non pas ſans beaucoup de peine, ils ſurprirent les gardes couchez deçà & delà, ſelon le rapport qui leur en avoit eſté fait auparavant par ceux qui avoient eu la hardieſſe d'aller reconnoiſtre le lieu. Ils les attaquent donc à l'impourveu, & les traittent de telle ſorte qu'un fort petit nombre s'eſtant échapé par la fuitte, alla ſemer l'effroy dans toute la ville. Elle eſtoit desja aſſez pleine de confuſion, l'obeïſſance en ayant eſté bannie, parce que le veritable Gouverneur eſtoit abſent, eſtant ſorty dés devant le ſiege, & qu'il ne s'eſtoit trouvé perſonne aſſez capable d'exercer cette charge ; ce qui avoit eſté cauſe que l'on avoit ſouvent fait & defait pluſieurs ouvrages, les conſeils ayant flotté dans une perpetuelle incertitude. Il eſt vray qu'on avoit commis ſucceſſivement deux gouverneurs durant le ſiege ; mais ils eſtoient tous deux morts : & meſme un troiſiéme qui commandoit pour le preſent, eſtant accouru au bruit de l'allarme, s'eſtoit heurté fort dangereuſement contre une pierre ; & cet accident avoit ſi bien fait ceſſer toute ſorte de commandement, que les ſoldats ne craignoient plus rien hors leurs ennemis. Mais le Prince Maurice augmenta encore la crainte qu'ils avoient de luy & de ſon armée, lors qu'apres avoir ſurpris des lettres qui leur eſtoient addreſſées de la part du Comte de Mansfeld, il ayma mieux les envoyer que de les retenir comme il pouvoit. Par ces lettres, Mansfeld, ayant reſolu de ſe retirer, les exhortoit à ne pas perdre courage pendant ſon abſen- 1593.

1593. absence, & s'efforçoit vainement de leur faire esperer que par quelque diversion, il retireroit l'ennemy de devant cette place. Enfin les assiegez composerent à la vie sauve : & ayant laissé quinze drapeaux entre les mains du Prince Maurice, & la place abondamment pourveuë de vivres & de munitions de guerre, ils se trouverent encore au nombre de six cens soldats, qui n'estoient ny blessez ny malades. Toutefois ceux qui avoient auparavant trahy la ville, furent exceptez du traitté pour estre punis : l'aspect de la place & ses fortifications tant vieilles, que nouvelles, n'estant que trop capables d'aigrir la memoire de leur crime. Ainsi en un mesme jour le Prince arracha la ville de Gertrudenberg des mains de ceux qui l'avoient achetté devant ses yeux ; & lava cet affront dans le sang de ceux qui l'avoient vendue.

Gertrudenberg se rend au Prince Maurice, contre la gré de Mansfeld.

Punition des traistres.

Anxieté de Mansfeld.

Apres que le Comte de Mansfeld eut appris cette reddition, il se doûta bien que sa vieillesse seroit accusée ; sçachant que les conseils les plus temeraires sont universellement approuvez apres leur succés, & excirent tousjours les acclamations du vulgaire. Mais outre le soucy que luy causoit la perte de Gertrudenberg, il éprouvoit encore une nouvelle inquietude au sujet de Bolduc ; craignant que cette ville naturellement portée aux broüilleries, & qui n'estoit retenuë dans le devoir par aucune garnison, ne changeast bien-tost de party quand elle verroit les affaires des ennemis prosperer, & les siennes aller en decadence. Car desja les soldats Confederez, qui estoient en garnison dans le chasteau de Crevecœur, avoient embarrassé le cours de la riviere de Dise, qui se va rendre dans la Meuse au dessous de cette ville : & par le moyen de plusieurs materiaux qu'ils avoient jettez au travers de cette riviere, elle s'estoit débordée & avoit inondé les plaines voisines : de sorte que plusieurs habitans de Bolduc, pour remedier à leurs pertes particulieres, taschoient de porter le reste du peuple à une paix publique. C'est pourquoy Mansfeld tascha de retenir par quelque bienfait ceux qu'il ne pouvoit pas domter par la crainte : mais lors que dans ce dessein il se hastoit d'aller assieger Crevecœur, le Prince Maurice envoya le premier de la cavalerie, qui empescha le Comte de passer la Meuse, & d'entrer dans l'Isle de Bommel. Peu de temps apres, le Prince avec son armée vint par la voye de la riviere se poster entre le Comte & le chasteau : & comme celuy-cy n'avoit fortifié son camp d'aucun rempart, croyant que dans peu de temps il obligeroit le chasteau à se rendre, le Prince ayant fait amener force artillerie des villes prochaines, le contraignit d'abandonner ses tentes & de se retirer, par une espece de fuitte assez honteuse, dans les campagnes de Cuyk. En suitte, le mesme Prince ayant dressé un pont sur la Meuse, comme s'il eut voulu former quelque entreprise contre Bolduc, par cette fausse occasion de crainte qu'il donnoit à l'armée des ennemis, il empescha qu'elle ne se portast à quelque nouvel effort. Mais enfin les chefs s'estant retirez, & ayant renvoyé une partie de leurs troupes, elles allerent augmenter la guerre de Frise.

Le Prince Maurice l'empesche d'assieger Crevecœur.

Lors que la prise de Stenwic & de Couvorden eurent osté aux habitans de Groningue le commerce des païs d'Over-Ysel, & que la perte de plusieurs autres places & chasteaux eurent pareillement privé cette ville de la communication de la mer & des rivieres, elle ne pouvoit plus s'ayder que d'un seul chemin, qui luy donnoit passage en Alemagne par la Bourtang. Ce chemin consiste en un sentier assez estroit, qui commence à se découvrir proche de Dullard, l'un des golphes de l'Ocean de Frise ; & qui se continuë parmy de larges marests respandus par un long circuit à l'entour du païs de Drente.

Drente. Or le Comte Guillaume de Naſſau avoit tousjours recherché les moyens d'oſter cette derniere eſperance aux ennemis : neantmoins l'hyver, qui s'eſtoit montré au commencement de l'année extremement froid & ſujet à la violence des vents, avoit retardé toutes les entrepriſes qu'il eut pû faire. Mais à l'entrée du Printemps s'eſtant mis ſur mer, il vid que Verdugo, apres avoir eſté ſollicité par pluſieurs meſſages, s'eſtoit emparé de tous les detroits des chemins. Toutefois comme le Comte Guillaume avoit eu ordre de ne point combattre, n'eſtant pas reſolu non plus de faire aucune autre tentative avant que d'avoir aſſeuré ſes convois, il fortifia une place voiſine, d'où il eut pû en ouvrant quelque digue, inonder les campagnes, ou bien, en fermant quelques autres ouvertures, empeſcher que les champs qui eſtoient desja aſſez remplis d'eaux, ne ſe pûſſent ſeicher : mais en meſme temps Verdugo ayant envoyé une partie de ſes ſoldats ravager la Friſe, le Comte n'oſa negliger ce nouveau peril, de peur de donner ſujet à la faction, qui luy eſtoit contraire, de redoubler ſes accuſations contre luy : car les diſcordes du païs avoient desja eclatté publiquement. Il alla donc s'oppoſer aux courſes que les ennemis faiſoient preſentement, & fortifia la frontiere, pour empeſcher celles qu'ils euſſent pû faire à l'avenir. En ſuitte de quoy, ayant trompé les ennemis par le bruit qu'il fit courir de quelque autre deſſein qu'il vouloit former, il fit entrer pluſieurs munitions dans Couvorden, & delivra la place de la neceſſité où elle eſtoit. Ce fut de cette ſorte que l'Eſté ſe paſſa en Friſe, tandis que les principales forces des deux partis eſtoient employées devant Gertrudenberg. Apres la fin de l'Eſté les troupes du Comte Guillaume luy ayant eſté renvoyées, il ne les voulut employer que ſur la terre : & ayant pris par compoſition tous les chaſteaux, qui eſtoient entre Couvorden & la Bourtang, il ne voulut pas en demeurer là : car il donna ordre à cinq compagnies de ſes regimens d'aller prendre leurs quartiers d'hyver dans la Bourtang meſme ; & de s'y fortifier entre le païs de Wendens & les terres de Munſter, en un endroit où l'on trouve un petit ſentier tracé dans une eſpece de vallée ſablonneuſe, au milieu de deux marets fort peu diſtans l'un de l'autre, que l'Eſté & le travail qu'on y avoit employé, avoir rendus pour lors plus faciles à paſſer que de couſtume. Mais pour luy, parce qu'il avoit ſçeu qu'on amenoit dû ſecours aux ennemis, il alla ſe poſter derriere Groningue : eſperant (quoy qu'un peu trop-toſt) que cette ville changeroit de party s'il en pouvoit éloigner Verdugo ; lequel s'eſtant poſté & fortifié dans les fauxbourgs, attendoit du renfort. Cependant Frederic de Herenberg, que le Comte de Mansfeld avoit envoyé en ces meſmes païs avec de puiſſantes troupes, alla attaquer Othmarſe ; parce que les autres paſſages luy eſtoient fermez, tant par les garniſons ennemies que par la nature des lieux ; & prit cette petite ville par force avec les chaſteaux voiſins qui avoient eſté mis entre les mains du Comte Guillaume, ainſi que nous avons dit cy-devant. De là Herenberg tout orgueilleux de ſes bons ſuccés, s'eſtant joint avec Verdugo, faiſoit deſſein d'aller ruiner les fortifications de la Bourtang ; mais la diligence que l'on avoit faitte de les mettre en eſtat, & l'impoſſibilité de traverſer les palus & les marets, luy firent quitter cette entrepriſe. Bien-toſt apres, le Comte Guillaume ayant appris par ſes eſpions, que les ennemis venoient droit à luy, redoubla les fortifications de ſon camp, & en aggrandit le foſſé : & apres s'eſtre mis en cet eſtat, il ſe ſoucia peu de l'armée qui s'eſtoit miſe en bataille devant ſes yeux ; & ne voulut pas en venir aux mains, jugeant que cela ne luy eſtoit pas neceſſaire, puiſque d'ailleurs toutes choſes

1593.

Guillaume de Naſſau tache cependant de chaſſer l'ennemy hors de la Friſe.

Il munit la Bourtang.

Herenberg attaque Othmarſe, & d'autres lieux.

Verdugo quitte la Bourtang, & aſſiege Couvorden.

1593. ſes ſe montroient contraires aux ennemis. Cette bonne poſture du Comte & quelques legers combats les ayant obligez à ſe retirer, ils prirent leur marche vers Couvorden par des lieux embarraſſez de pluſieurs marécages: mais ayant trouvé quelque terre ſolide au deſſous, ils ſe ſervirent de faſcines pour les pouvoir paſſer plus à ſec. Neantmoins parce que la ſituation de Couvorden ne permettoit pas que l'on en vint d'abbord aux attaques, Verdugo entreprit de bloequer la place par des forts, eſperant d'affamer la garniſon. Mais dans cette eſperance il avoit eſté abuſé par de faux rapports : car on avoit eu ſoin par deux fois de mener aux ſoldats tout ce qui leur eſtoit neceſſaire. Il taſcha pareillement de corrompre la fidelité du Gouverneur Gaſpar Enſem, tantoſt par promeſſes tantoſt par menaces : mais il ne la peut vaincre, ny d'une façon ny d'une autre. Cependant, comme on eſtoit ſur la fin de l'autonne, la pluye & la fange troubloient extremement les fortifications des Eſpagnols : & cet inconvenient fut ſoudain ſuivy de la neceſſité des vivres ; parce que durant huit mois ils n'avoient presque receu que la ſolde de deux : & toutes les campagnes des environs, meſmes celles d'Alemagne, ne pouvoient plus rien fournir aux picoreurs. Mais la violence du froid qui ſurvint bien-toſt apres, accreut tellement la diſette des ſoldats, qu'une double langueur faiſant ſuccombet leurs courages auſſi-bien que leurs corps, la pluſpart abandonnerent par leur fuitte, & le ſiege & les miſeres qui l'accompagnoient. Mais ils ne s'écouloient pas comme autrefois un à un ou deux à deux, car des compagnies toutes entieres quittoient leurs poſtes : & le Comte Guillaume les incitoit encore de plus en plus à cette deſertion, parce qu'il faiſoit promettre de ſa part des recompenſes à ceux qui ſe retireroient devers luy. Ce mauvais eſtat des aſſiegeans accreut tellement le courage des aſſiegez, qu'ils oſoient meſme faire des ſorties : mais bien-toſt apres, l'hyver eſtant ſurvenu, les uns & les autres ſe repoſerent ; tandisque de part & d'aûtre leurs aſſociez leur preparoient des vivres & du ſecours. Les Friſons avoient commandé à Guillaume de Naſſau d'aſſaillir les chaſteaux, qu'ils avoient perdus aux environs de Groningue : mais la fin de l'année arrivant, les ordres du ciel plus puiſſans que ceux des hommes, empeſcherent le Comte d'executer ce deſſein. De ſorte qu'il ne ſe paſſa plus rien de remarquable en ces païs ; ſinon que quelques compagnies d'un regiment, que l'on avoit levé en Alemagne pour Verdugo, encore apprentives dans le meſtier de la guerre, furent rencontrées par des ſoldats du Comte Maurice, qui les deffirent : il ſe fit auſſi quelques autres rencontres inopinées en divers paſſages avec de differens ſuccés ; en ſorte pourtant qu'il arrivoit touſjours que ceux qui ſe trouvoient trop chargez de vivres ou de bagage, eſtoient defaits ou détrouſſez. Ceux du païs de Waes ayant refuſé de payer contribution, le Comte de Solms les punit de leur refus, par la priſe de leurs beſtiaux & de pluſieurs priſonniers. Il s'eſtoit auſſi emparé de quelques chaſteaux dans ſon paſſage : mais les ennemis les recouvrerent auſſi-toſt qu'il ſe fut retiré. Le Comte Philippe de Naſſau ayant pillé les environs de Limbourg, faillit à ſurprendre la ville. Le Prince Maurice meſme avoit auſſi formé quelque entrepriſe contre la ville de Bruges : mais pour l'executer s'y eſtant acheminé par la voye de la mer, & des emboucheures, ſes eſperances reüſſirent ſi mal, qu'il ne gagna rien autre choſe qu'une maladie, que le froid & l'humidité luy apporterent : & ſa retraitte ayant eſté aſſez precipitée, un de ſes navires fut ſubmergé. La cauſe de ces mauvais ſuccés procedoit de l'obſcurité de la nuit, & de la faute des guides

Pluſieurs calamitez au camp des Eſpagnols.

Le Prince Maurice entreprend ſur la ville de Bruge, avec ſiniſtre evenement.

du

du chemin. Mais dans l'armée de Philippe l'argent s'eſtant diminué encore une fois, on vid naiſtre de nouvelles mutineries. Le commencement du desordre proceda des Eſpagnols: & ils teſmoignerent ſi peu de reſpect pour Charles de Mansfeld leur General, qu'ils vollerent les convois qu'on luy envoyoit. Il eſt vray que les autres nations de l'armée deteſtoient cette inſolence. Mais quand leurs ſoldats virent qu'on accordoit aux ſeditieux le payement de leurs montres, & que les pacifiques n'eſtoient point payez, ceux-cy imiterent bien-toſt l'exemple des autres: & ayant chaſſé leurs chefs ordinaires, parce qu'ils ne les eſtimoient pas aſſez favorables à leur desordre, ils choiſirent pour ſouverain chef le plus abjet & le plus mépriſable ſoldat de toutes les bandes, qui ſe ſoûmirent incontinent à luy d'un commun accord. Ce miſerable donc tient entre ſes mains la mort & la vie de ſes compagnons: mais en ſe rendant redoutable à chacun d'eux, il les craint tous auſſi. Car il ne commande que pour un temps; il ne vit meſme que pour un temps, & ſe trouve egalement en danger ſoit qu'il accepte le commandement, ou qu'il le refuſe. Ainſi lors que ces matins ſi farouches & ſi enragez s'impoſent eux meſmes des loix telles quelles, & ſe conduiſent avec un ordre & un conſeil, où il ſe trouve encore quelqu'un qui punit leurs fautes; ils confeſſent tacitement que le droit eſt neceſſaire; & ſe rendent presqu'en meſme temps les ennemis & les teſmoins de ſon authorité. La leſine trop ſoudaine des Eſpagnols qui gouvernoient les finances, avoit fourny de nouvelles matieres aux mécontentemens de la ſoldatesque; en ce qu'on avoit aboly à l'épargne ces augmentations de paye que le Duc de Parme avoit introduittes pour recompenſer ceux qui faiſoient de belles actions, ou quelquefois pour gratifier ceux qui eſtoient en quelque faveur. Cependant le feu de ces tumultes, qui ne ſe nourriſſoit que par les rapines & par les contributions, n'avoit pas ſeulement embraſé les Provinces du voiſinage de France; mais il s'eſtoit gliſſé parmy les garniſons d'Alemagne, où les habitans de Nuys voyant qu'une partie de la leur eſtoit ſortie pour aller à la picorée, chaſſerent auſſi le teſte, & demeurerent les maiſtres de leur ville. Ces ſoldats chaſſez ſe rangerent parmy les bandes des autres mutins du mieux qu'il leur fut poſſible: & ſervirent d'exemple à leurs compagnons de teſmoigner une autrefois, en de pareilles rencontres, moins d'avarice; ou plus de prudence & de valeur. Sept compagnies qui eſtoient en garniſon dans la ville de Rhinberk, s'eſtant auſſi mutinées, n'éleurent pas un chef pour les commander à la maniere des autres; mais ils compoſerent un Senat de vingt un ſoldats, que l'on changeoit de temps; cette dignité n'eſtant pas perpetuelle. Sous l'authorité de ce Senat ils exigeoient les contributions des campagnes circonvoiſines avec une plus excellente diſcipline, que celle qu'ils avoient auparavant prattiquée ſous le commandement de leur veritable Gouverneur: & lors que le revenu de ces exactions, continuées quatorze mois durant, ſe fut trouvé monter à ptes de cent mille florins, Herman de Herenberg traitta avec eux, aux conditions qu'une partie de cette ſomme leur ſeroit imputée ſur les montres qui leur eſtoient deuës, & qu'ils payeroient le teſte au Gouverneur moyennant l'impunité qu'on leur accorda. Dans cette occaſion pluſieurs blâmerent la negligence de l'Archeveſque de Cologne, veu qu'en faiſant quelque raiſonnable dépenſe, il luy eut eſté facile de recouvrer cette ville qui luy appartenoit, & le Duc de Parme luy avoit desja accordé une condition presque ſemblable: mais ce Prelat s'eſtant excuſé ſur ce qu'il falloit attendre l'arrivée de l'Archiduc Erneſt d'Auſtriche;

1593.

Sedition des ſoldats du Roy.

Gouvernement des ſeditieux.

Herman de Herenberg les appaiſe.

1593. il luy fut bien difficile de dissimuler par quelle consideration il estoit retenu. Les Confederez estoient exempts de toutes ces sortes de maux : mais la rigueur du ciel les persecuta d'une autre maniere ; car sur la fin de l'année leur flotte composée de cinquante navires estant à l'ancre proche de la Flie, dans le dessein de faire voile en Italie, une tempeste enfonça tous ces vaisseaux parmy des Isles & des guez, où il estoit impossible de les secourir ; & remplit tous les rivages prochains de naufrages & de tristesse.

Flotte des Confederez enfoncée auprés de la Flie par la tempeste.

1594. L'arrivée de l'Archiduc Ernest d'Austriche, envoyé pour gouverner les Païs-bas, signala le commencement de l'année suivante ; qui fut fatale pour luy, & extremement affligeante pour les Espagnols. Car on leur osta la Frise ; on les chassa de la France ; leurs armes n'éprouverent que du malheur ; leurs negotiations de paix ne receurent que des affronts, enfin leur gouvernement se vid incessamment persecuté par les broüilleries & par l'indigence ; tandis que l'estat de leurs ennemis estoit pompeux & fleurissant. Si bien que toutes ces diverses infortunes apporterent à l'Archiduc un dégoust de la vie, & rendirent sa mort comme necessaire. Les affaires de Turquie, l'argent qui n'estoit pas encore prest, & le mal des gouttes, auquel il estoit sujet, avoient retardé quelque temps son arrivée. Les solemnitez de sa reception s'acheverent avec de si grandes marques de joye de la part des Provinces toyales, qu'elles n'en avoient jamais tesmoigné de plus parfaitte en faveur de leurs ptopres Princes, dans la plus grande prosperité de leurs affaires. Et ces peuples estoient maintenant si accoustumez à la patience, que la moindre esperance de soulagement qui s'offroit à leurs miseres, leur tenoit lieu d'un grand bonheur. Ils disoient dans cette occasion qu'ils n'auroient plus la honte de voir le Comte de Mansfeld sous une vaine apparence d'authorité servir de jouët aux ennemis & aux siens mesmes : & qu'au lieu d'un vieillard imbecile on leur donnoit pour Gouverneur un Prince des plus nobles de l'univers. Ils se flattoient tellement de cet honneur, qu'il leur sembloit desja qu'on leur eut restitué leurs anciens privileges : puisque suivant la coustume du païs, celuy qu'on avoit commis à leur gouvernement, estoit ensemble allié & parent du Roy. Ils se souvenoient que le Duc d'Albe & Requesens avoient aigry la guerre par la puissance estrangere qu'ils avoient exercée. Que le Duc de Parme avoit quelquefois attiré les reproches des Belges à cause de son païs ; quoy que d'ailleurs il ne leur fut pas desagreable. Que Iean d'Austriche, qui veritablement estoit sorty du sang royal de quelque façon que ce fut, avoit manqué de moderation plustost que de l'affection du peuple. Mais qu'enfin on voyoit commettre au gouvernement un veritable fils d'Empereur : lequel apportant avec luy l'integrité naturelle aux Princes d'Alemagne, sans aucune impression de haine, estoit bien plus propre à restablir la concorde des peuples. Il avoit gouverné pour l'Empereur Rodolphe son frere les deux Hongries, & les autres dernieres Provinces de l'Empire : & s'estoit veu merveilleusement aymé de ses sujets à cause de l'affabilité qu'il tesmoignoit aux peuples de son gouvernement, & des douceurs du repos qu'il leur faisoit goutet ; sans avoir engagé les ennemis aux hostilitez, sans y avoir esté engagé par eux. Mais à la fin le Turc ayant voulu troubler ce repos, l'Archiduc avoit esté retiré des occasions sanglantes, & jugé plus propre à accommoder les affaires Belgiques : les peuples estant las de la guerre ; & le Roy connoissant assez que de quelque façon qu'on fist la paix, elle tourneroit tousjours au profit du Prince. Il est vray que la gravité que l'Archiduc fit paroistre dans ses mœurs, passa pour

L'Archiduc Ernest d'Austriche est fait Gouverneur des Païs-bas.

Il est receu avec grand applaudissement des Belges.

orgueil

orgueil dans les sentimens du peuple : mais au reste (comme c'est l'ordinaire des Alemans) ce Prince n'estant pas au dessus des affaires, se laissoit aisément conduire par les ordres, ou par les conseils qu'on luy donnoit. Et dans cette mediocrité de genie, il avoit tellement pleu à Philippe, que ce Monarque fit toutes sortes d'efforts pour luy pouvoir donner sa fille en mariage avec la couronne de France, par l'entremise des Ambassadeurs qu'il avoit envoyez à l'assemblée des Estats de ce Royaume : joint qu'il apprehendoit que si cette Princesse qu'il esperoit faire Reine de France, eut esté mariée à un François, & qu'en suitte la mort des enfans masles de Philippe fut arrivée, le Royaume d'Espagne ne fut devenu un Estat dependant de celuy de France. Mais le ciel en ordonna autrement, puisque par des sentiers divers il fit enfin monter Henry de Bourbon sur le thrône. 1594.

Philippe luy veut donner sa fille en mariage.

Il y avoit long-temps que ce Prince se faschoit de voir que malgré sa naissance, qui l'avoit destiné pour la couronne, on l'en eut rejetté si loin par le seul pretexte de la religion : & comme aussi plusieurs Princes luy protestoient que cette raison les empeschoit de prendre son party, lors qu'il venoit à considerer que ses forces estoient presqu'épuisées, & que ses ennemis estoient assez proches de leur dernier but, il demeuroit merveilleusement en suspens : & sur tout parmy la diversité des conseils qu'il recevoit de ses plus chers confidens, dont les uns luy representoient l'honneur que la perseverance apporte en matiere de Religion, & les autres l'utilité publique. Enfin soit qu'il creut que rien ne devoit estre plus saint pour luy que le repos de son royaume, soit qu'il eut plustost embrassé par coustume que par jugement la premiere voye qu'il avoit suivie, il receut l'instruction Romaine. Ce qui toucha si peu les Espagnols, qu'ils ne laisserent pas de continuer contre luy la guerre, & leurs haines durerent plusieurs années. Et il n'y avoit pas long-temps que par le moyen du Duc d'Aumale quelques villes de Picardie, voisines de la frontiere de Païs-bas, avoient presté le serment d'obeïssance au nom de Philippe; lequel dans Rome mesme employa toutes sortes d'efforts & de menaces pres du Pape Clement, & des plus puissans de son Conseil, pour empescher que la conversion du Roy de France n'y fut admise, taschant de faire passer ce Prince dans sa Religion pour un deserteur & pour un hypocrite tout ensemble. Il est vray que d'abbord Henry fut tenu pour suspect, tant par le party qu'il avoit quitté, que par celuy qu'il embrassoit : mais bien-tost apres par un salutaire temperament qu'il sçeut apporter à toutes choses; en accordant à ceux de la Religion Romaine les plus grandes charges, & à ceux de la nouvelle, un libre exercice de leurs ceremonies, & quelque part dans les dignitez; il surpassa toutes les esperances qu'on avoit conceuës de luy : & malgré les anciennes dissensions du Royaume, il reconcilia tous les esprits, hors quelques uns qui ne sçavoient pas connoistre l'avantage qu'ils recevoient, & que le desir de s'aggrandir & de se vanger rendoit insatiables. Incontinent le commerce ayant commencé à se restablir par une treve; & (comme il arrive ordinairement) la douceur du repos ayant charmé la populace; les plus puissantes villes, & Paris leur capitale, rentrerent dans l'obeïssance; & mesmes les chefs de la rebellion : tant à cause de la discorde qui regnoit entre eux, que par la crainte qu'ils avoient d'une domination estrangere. Le Duc du Maine estant venu à Bruxelle, les Espagnols furent d'advis de l'arrester prisonnier, parce qu'il estoit trop contraire à leurs desseins : mais l'Archiduc Ernest, soigneux de sa reputation, s'opposa fortement à cette supercherie : toutefois elle servit d'advertisse-

Henry de Bourbon ayant receu la Religion Romaine, pacifia heureusement tout son royaume.

1594. ment au premier chef d'une des factions du royaume, pour l'inciter à faire son accommodement avec le Roy. Il y avoit encore quelques chefs dans le mesme party, qui par leur ambition ou par les artifices d'Espagne retardoient la paix generale & leur propre avancement : mais sur tout la Picardie se montroit opiniastre dans le dessein de broüillir ; & cette Province estoit secondée tant par quelques autres païs des environs, pareillement portez à la sedition à cause du voisinage de l'Artois & du Hainault, que par les forces des Espagnols. Et dés l'entrée du printemps Charles de Mansfeld ayant esté envoyé à la guerre en ces quartiers, mit le siege devant la Capelle l'une des plus importantes places de la Tierasche : mais comme il estoit sur le point de forcer les remparts, le fossé se trouvant à sec, elle traitta de sa reddition. Bien-tost apres le Roy Henry s'estant aussi avancé dans la mesme Province avec de puissantes troupes, assiegea la ville de Laon, devant laquelle il passa l'Esté ; & apres avoir repoussé Mansfeld, qui s'estoit approché pour faire lever le siege, il rangea la ville sous son obeïssance.

Il garde alliance avec les Confederez.

Les Estats des Provinces Vnies avoient fourny de l'argent au Roy Henry, à condition qu'il porteroit ses armes dans les Païs-bas : ce qui avoit donné de la jalousie à la Reine Elisabeth ; parce qu'elle n'estoit pas faschée de voir ces peuples embarrassez dans une guerre, dont elle connoissoit bien que la fin seroit aussi celle du respect qu'on luy portoit, & du besoin qu'on avoit de son assistance. Mais lors qu'on eut appris en Hollande & en Angleterre, que ce Prince avoit quitté sa Religion, comme d'ordinaire ces sortes d'avantures sont celles qui exercent le plus les entretiens & le libre jugement de tout le monde ; cette nouvelle excita de l'indignation & de l'horreur dans la pluspart des esprits : mais ceux d'entre ces peuples qui suivoient la Religion Romaine, espererent que ce nouveau succés pourroit servir à leur procurer un libre exercice, & à les associer dans l'usage public : & que comme la France en cela avoit suivy l'exemple de l'Alemagne, les autres narions pourroient suivre aussi celuy de la France. Neantmoins & l'Angleterre & les Provinces Vnies ne voulurent conserver leur alliance avec Henry, que pour les affaires temporelles seulement : & pour ce qui concernoit le spirituel & les interests de la Religion, chacun en disposa suivant la coustume desja establie.

Les Confederez defendent que leurs sujets ne soient imbus de mauvaises opinions.

Mais cependant les Estats, sçachant que leurs ennemis ourdissoient de secrettes menées contre leur Republique, defendirent par un edit que l'on ne fist courir entre les mains du peuple aucun livre suspect ; & que ceux qui enseigneroient la jeunesse, ne luy laissassent imprimer dans son esprit aucune opinion pernicieuse : ce qui fut cause que l'Espagnol employa tous ses efforts à faire la paix, tandis qu'ils employoient les leurs à faire la guerre. Et parce que l'on avoit fait courir le bruit, que l'Archiduc augmentoit son armée par de nouvelles troupes, pour rendre son nouveau gouvernement plus renommé & plus redoutable tout à la fois ; les Estats envoyerent en Angleterre & en Alemagne faire une levée de quatre mille fantassins avec quelques cavaliers ; & cette soldatesque fut amenée par un chemin si seur, que les ennemis ne le peurent découvrir : estant allez inutilement vers le Rhin pour la rencontrer, & pour luy empescher le passage. Au contraire les levées de l'Archiduc furent troublées tant par le manquement de finances, où il se trouvoit, que par plusieurs autres accidens. Car le regiment de François de Saxe Lauwenbourg, qui s'assembloit peu à peu dans les campagnes de Munster, ayant esté rencontré par des troupes Hollandoises, les uns furent de-

Nouvelle levée de soldats par les Confederez.

Levées de l'Archiduc empeschées.

faits

faits & les autres eſcartez : mais du depuis ceux-cy s'eſtant réjoints, le Comte d'Oldenbourg ne leur voulut pas permettre de paſſer par ſes terres. Le Prince de Chimay avoit auſſi aſſemblé quelques troupes de Walons & de Flamens ; leur ayant fait eſperer qu'ils ſeroient conduits dans les garniſons des villes : mais lors qu'on eut commencé à les conduire dans l'armée de Verdugo, la plus grande partie s'enfuit, & le reſte perit par les maladies & par la diſette. Vn autre regiment de Swartſenbourg fut auſſi defait entre Carpen & Aix la Chapelle, par les trouppes ennemies & par les païſans ; & le reſte alla faire la guerre en Hongrie. Ainſi la nouvelle ſoldatesque de Philippe ayant eſté chaſſée, & la vieille ſe montrant desobeïſſante, il rabbattit beaucoup de la haute eſperance qu'il avoit conceuë, de voir trente mille hommes dans ſes armées faire ſeparément la guerre au delà & au deçà du Rhin. Quant à l'Archiduc, il eſt vray que ſa venuë avoit eſté ſouhaittée avec toute ſorte de paſſion : mais lors que par ſa preſence ſon humeur oiſive, ſon inclination pour les folles amours, & ſes maladies furent venuës à la connoiſſance du peuple, il tomba dans un tel mépris, que l'on compoſa meſmes contre luy pluſieurs vers ſatyriques : & ſa mauvaiſe reputation s'accreut encore ſur tout parmy les Belges du party royal, lors qu'il entreprit de mettre des garniſons Eſpagnoles dans quelques unes de leurs villes ; & ceux de Namur & de l'Iſle en refuſerent avec beaucoup d'opiniaſtreté. 1594.

Erneſte meſpriſé par les Belges.

A l'entrée du Printemps les Confederez mirent leur armée en campagne, apres avoir ſecrettement & inutilement formé deux entrepriſes contre deux villes dont la conqueſte eut eſté d'une extreme conſequence pour le party. La premiere eſtoit celle de Bolduc, qui n'avoit pas accouſtumé de ſe rendre fort favorable à ces ſortes de rentatives : mais elle ne fut garantie que fortuitement, parce que comme les ſoldats y entroient, la cheute d'une pierre éveilla le corps de garde. Le ſecond ſtratageme avoit eſté dreſſé contre la ville de Maſtricht : mais outre le malheur qui le troubla, il y eut auſſi de la faute de la part de ceux qui le conduiſoient ; parce que les Capitaines envoyez devant dans un navire par le Prince Maurice, prirent l'épouvante d'eux meſmes ; & que les ſoldats qui les ſuivoient, & qui connoiſſoient aſſez les chemins, eſtoient pluſtoſt accouſtumez au pillage qu'aux belles actions. Si ce n'eſt qu'on veüille dire que nous ſommes auſſi peu maiſtres de noſtre courage que de nos ſuccés, & qu'il ſe rencontrent quelquefois des occaſions où les meſmes hommes, qui s'eſtoient touſjours montrez auparavant courageux & intrepides, ſe trouvent ſubitement frappez d'une terreur panique, & remplis d'une poltronnerie comme fatale. De là le Prince prit ſa marche outre le Rhin, pour aller mettre la derniere main à tant de belles actions qu'il avoit desja faittes dans la Friſe ; où les troupes du Comte Guillaume de Naſſau, & les nouvelles levées vinrent enſemble ſe joindre à luy ; le Comte de Hohenlo ayant eſté laiſſé à Bommel, pour garder la Hollande & les environs. Quelque temps auparavant, les glaces de l'hyver n'eſtant pas encore fonduës, les ſoldats de Verdugo avoient aſſailly Delphzile, chaſteau ſitué ſur la riviere d'Ems, & leur premier effort ayant eſté commencé avec un grand ſilence, ils s'eſtoient portez tout à coup à d'horribles cris, afin de cauſer un plus grand effroy ; car en effet leur arrivée avoit eſté ſi impreveuë, qu'eſtant desja montez ſur une levée maritime qui joignoit le rempart, ayant eſté tirée hors du foſſé par une extreme ignorance d'Architecture, ils s'eſtoient attachez contre les ſoldats du chaſteau à un combat ; dont l'evenement demeuroit encore incertain, parce que l'allarme avoit eſté trop ſoudaine,

Deux entrepriſes inutiles contre Boisleduc & Maſtricht.

Les Eſpagnols attaquent Delphzile ſans effet.

1594. daine. Mais enfin un navire prochain ayant fait avancer quelques mousquetaires en cet endroit, le courage des tenans augmenté par ce secours, repoussa les assaillans avec beaucoup de meurtre. Environ ce temps ceux de Groningue envoyerent des Deputez & des presens à l'Archiduc, pour le prier de ne differer pas davantage de les assister, puisque la ruine de leur ville & celle de tout leur païs estoit si proche : & qu'on leur avoit promis tant de fois que le Gouverneur general seroit tousjours prest de marcher en personne à leur secours, & de mener avec luy toutes les forces de l'Estat quand le besoin le desireroit. Mais comme le Prince Maurice sçavoit bien que les Espagnols craignoient plus pour le Brabant que pour la Frise, & que davantage une bonne partie de leurs troupes estoit engagée dans la guerre de France, il ne laissa pas de marcher vers Couvorden ; non seulement parce que c'estoit son chemin, mais parce qu'il estoit resolu de combattre si la necessité le desiroit. Il avoit dixsept mille hommes d'infanterie, qu'il separa en sept bataillons, au milieu desquels il disposa quelque partie de sa cavalerie ; mais la plus grande partie enfermoit l'arrieregarde. Et la raison de ce nouvel ordre estoit, que comme Verdugo mettoit sa plus grande asseurance en ses cavaliers, s'ils venoient attaquer l'armée du Prince, les picquiers qui estoient à la teste avec quelque artillerie, repousseroient les gens de cheval, & puis quand cette cavalerie seroit à demy rompuë, celle du Prince surviendroit pour la renverser. Au flanc droit de l'armée le Prince avoit mis les chariots & les convois qu'il faisoit conduire aux assiegez : le flanc gauche estoit couvert par le canon & par la riviere du Vidre. Verdugo de son costé avoit mis son armée en bataille assez proche de ses forts : tant pour reconnoistre l'asseurance & les forces des ennemis, dont il luy seroit facile de se garder ayant son azyle si prochain : que pour combattre si l'occasion s'en presentoit. Le Prince estoit en doute lequel luy seroit le plus expedient, ou de fortifier les marécages pour passer jusqu'aux assiegez, ou d'attaquer les forts de l'ennemy : mais lors que Verdugo vint à considerer, que ses troupes estoient affoiblies par une longue disette, & qu'il vid mesme que l'approche du peril semoit de la division entre elles, il fit secrettement retirer les vieux regimens du Duc de Parme, durant le silence de la nuit, vers Oldensele, où il prit son poste : & au lieu de la solde qu'il leur devoit, il les paya du butin qu'ils firent dans les campagnes d'Alemagne, & dans tout le reste de ce païs qu'ils pilloient d'autant plus avidement, qu'ils sçavoient bien que dans peu leurs ennemis en seroient les maistres. Il fit aussi conduire quelques uns des soldats de son armée au delà de la riviere d'Ems, où la ville de Lingen tenoit pour le party du Roy : & mesme il en envoya encore quelques autres à Groningue, afin qu'ils retinssent dans le devoir l'inconstance du menu peuple ; & qu'ils ne permissent pas, s'il survenoit quelque accident, que l'on prist trop soudainement l'alarme. Lors que la venuë du jour eut découvert la fuitte des Espagnols, en faisant voir que leurs forts estoient abandonnez, & apres que les assiegez de Couvorden, & ceux qui les avoient secourus, se furent entresaluez & rejoüis ensemble de leurs bon succés, le premier soin où l'on s'appliqua fut, suivant la resolution prise auparavant, d'aller pousser à bout la ville de Groningue, que les années dernieres avoient desja commencé d'ébranler ; quoy qu'elle fut extremement bien fortifiée de temparts & de bastions ; qu'il ne luy manquast ny vivres ny munitions de guerre ; & que mesme plusieurs des principaux de Frise, sçachant bien qu'elle attireroit à elle tout le commerce de ces païs là, aymassent mieux l'avoir pour ennemie

Verdugo leve le siege de Couvorden à l'advenement du Prince.

nemie que pour aſſociée. On commença donc à y faire conduire le canon par la mer : apres avoir laiſſé un regiment à Zurphen, pour amuſer l'ennemy s'il en eſtoit beſoin ; & envoyé la cavalerie fermer les paſſages de Stenwic, de Couvorden, & de la Bourtang. Apres quoy le Prince Maurice entra dans ces campagnes encore humides du ſang des ſiens : car il tiroit ſon origine de Saxe du coſté de ſa mere ; & pluſieurs Saxons avoient auparavant perdu la vie au ſiege de Zutphen, dont apres beaucoup de travaux ils avoient eſté obligez d'abandonner la malheureuſe poſſeſſion. Certes il n'avoit pas peu couſté aux oncles paternels du Prince, d'avoir allumé la guerre civile en cette contrée : & les vieillards qui avoient veſcu des ce temps-là, où Adolphe de Naſſau teignit de ſon illuſtre ſang les dépoüilles qu'il avoit conquiſes du Comte d'Aremberg tué de ſa main ; & vid échoüer par ſa propre mort les premiers ſuccés de ſes armes. On reconnoiſſoit encore ces meſmes chaſteaux où Louys de Naſſau s'eſtoit ſi long-temps arreſté inutilement, pour attendre que les habitans de Groningue quittaſſent le party Eſpagnol ; & ſe portaſſent tout de bon à favoriſer la liberté des peuples. Et aſſez proche de là on remarquoit auſſi Iemmingue ; & ce rivage que la mort de ſept mille hommes avoit rendu deteſtable. Cependant le Prince Maurice & le Comte Guillaume de Naſſau, qui commandoient tous deux enſemble ſans aucune diſcorde ny jalouſie, afin de ſurpaſſer la gloire de leurs oncles en ces païs-là, & d'expier les mauvais preſages dont il ſembloit eſtre remply, deſignerent à l'entour de Groningue les quartiers du ſiege, & prirent le leur en un endroit où elle ſemble tourner le dos à la Friſe, pour regarder les larges champs de l'Alemagne. Sans doute il n'y a point de lieu en toute la place mieux fortifié que celuy-là, ſoit pour les tours & les baſtions attachez aux remparts, ſoit pour les boulevarts & les autres defenſes qui ſont aux dehors. Mais avant que j'entreprenne de décrire le ſiege de cette illuſtre ville, il me ſemble qu'il ne ſera pas mal à propos que je declare quelle eſt la ſituation de ce païs, & l'origine de ces peuples qui ſe rencontrent aſſez ſouvent dans cette hiſtoire ; puiſque nous n'avons point encore traitté de toutes ces choſes. 1594.

Le Prince aſſiege Groningue.

Les nations d'outre le Rhin qui ſont enfermées par la riviere d'Ems, ont ſans doute une reputation tres-ancienne. Il eſt vray que leur premiere origine, auſſi bien que celle de la pluſpart des autres peuples de ces climats, a veu ſa connoiſſance embarraſſée de beaucoup de fables, avant que l'Empire des Romains, s'eſtant eſtendu juſqu'en ces païs-là, en nous laiſſant la memoire de leurs faits d'armes, nous euſt auſſi donné quelque inſtruction de leurs autres affaires. Ce fut alors, que la vaillance & la fidelité des Friſons commencerent à ſe rendre celebres : & l'on entendit un peu plus tard prononcer le nom des François, parce que ceux-cy eſtoient appellez Saliens ; à cauſe d'une riviere que l'on nommoit autrefois Sal, d'où les loix Saliques ont tiré leur nom, & laquelle on croit avoir eſté du depuis nommée Iſal ou Yſel, par une augmentation de ſyllabes. Or quand je parle des fondateurs de ces nations, j'entens auſſi parler de ceux de toute l'Alemagne dont elles font partie ; & l'antiquité a touſjours tenu pour certain, que ceux qui habitoient ces païs en eſtoient originaires ; c'eſt à dire, que dés le temps que la premiere race des mortels, incitée ou par l'ambition, ou par l'augmentation des familles, commença à tenter les mers pour chercher de plus amples demeures, il y eut quelques-uns de ces premiers hommes à qui ces dernieres extremitez de la terre eſcheurent en partage. Ie croirois bien toutefois, que

Sa ſituation. & l'origine de ces peuples.

1594. depuis ce temps, lors que les Normans & les Saxons, avec leurs flottes épouvantables se mirent à ravager toutes les costes de l'Ocean, ils se déchargerent sur ces bords d'une partie des leurs, qui s'y estant arrestez, y formerent par de nouvelles loix, & de nouvelles coustumes, un nouveau corps de gouvernement; & qu'en suitte ceux-cy à l'exemple de leurs ancestres. Mais sur tout, c'est une chose qu'on doibt bien remarquer, que l'establissement de deux Royaumes, sçavoir de celuy des François en la Gaule, & de celuy des Anglois en la grande Bretagne, a pris sa source de ces premiers peuples & de leur voisinage. Ie ne puis pas dire asseurément par quelles maximes dans ces siecles encore barbares, ils gouvernoient leurs Estats & leurs Republiques : mais je juge que vers les derniers temps ils estoient commandez par des Roys. Ce n'est pas que sous ce nom de Roys ils vouluſſent designer une puissance souveraine & infinie : car ils reconnoissoient seulement une sorte de Republique, où l'authorité absoluë estoit entre les mains du menu peuple & du Prince, comme il se prattiquoit desja chez tous les Alemans. Mais depuis que l'Alemagne & la France eurent esté unies sous un mesme empire, & qu'en suitte cette grande Monarchie eut esté divisée, les peuples qui tenoient un milieu de situation entre ces deux regions principales, tascherent à se rendre libres, tandisque d'autre part les Princes taschoient aussi à les retenir tousjours sous leur domination. Ce qui fut cause de plusieurs broüilleries; & qu'il ne se trouva rien de constant parmy eux dans la maniere de gouverner. Car bien qu'ils eussent receu la Religion Chrestienne, neantmoins comme ils suivoient de differens dogmes; cette diversité desunissant les esprits, desunit aussi l'ancienne forme du gouvernement : parce que les uns sous une apparence de pieté se soumettoient à l'obeïssance des Ecclesiastiques, tandisque les autres plus prudens aymoient mieux se soumettre à un Prince guerrier, qui fust capable de les defendre contre les Barbares, qui les menaçoient par mer & par terre : ce qui fut cause de les engager à plusieurs guerres les uns contre les autres. Et mesme depuis que les differens de la Religion eurent esté accommodez, leurs discordes temporelles ne laisserent pas de s'exercer tousjours par divers moyens : c'est à dire tantost par la force ouverte, & par le fer & la flamme; tantost par des artifices couverts & des pretextes de Religion. De là vint que dans la Hollande & dans la Zelande, les Evesques & les Comtes s'estant trouvez en dissension, s'emparerent chacun des terres les plus proches d'eux, & le plus à leur bien seance, selon que les occasions s'en presentoient de part & d'autre. Car premierement il se trouve que d'un costé le païs de Zutphen fut adjouté à la Gueldre par cette voye : & de l'autre ce païs que l'on nomme en general la Province d'Over-Yssel, divisé en trois contrées particulieres, qui sont, Salant, Twent, & Drent, vint en la puissance des Evesques d'Vtrecht. Quant aux Frisons, cette partie de leur païs qui est entre la riviere de la Flie, se vid apres de longues rebellions rangé sous la domination, & sous les coustumes du Comté de Hollande : mais l'autre partie, qui est au delà des lacs, enfanglanta tous ces divers rivages par de divers combats tres-cruels, & ses peuples furent plus souvent vaincus que domtez : parce que les Princes de Hollande s'opiniastroient à ne vouloir pas commander à demy, & ceux-cy à conserver leur ancienne liberté, qu'ils disoient avoir esté confirmée par les ordonnances des Empereurs. Ainsi lors qu'ils tenoient leur Conseil public, ils choisissoient parmy le nombre de leurs citoyens un souverain directeur de toutes les affaires, à qui ils donnoient

noient le nom de Podeſtat. Mais entre toutes les villes de Friſe celle de 1594.
Groningue a touſjours eſté merveilleuſement forte : & ſa ſituation, tant à cauſe de la riviere d'Ems, que du voiſinage d'Alemagne, eſt extremement commode : de ſorte que ſa grande puiſſance jointe à la fierté d'humeur, qui eſt naturelle à ſes habitans, fut autrefois cauſe qu'ils entreprirent non ſeulement de ſe rendre maiſtres de tous les Friſons, mais d'eſtendre leur domination juſqu'à la riviere d'Yſel. Toutefois les ſuccés de la guerre n'ayant pas répondu à leurs eſperances, cette ville borna ſon commandement entre la riviere d'Ems & celle de Lawers, & rendit ſon joug extremement rude à tous les dépendans de ſa juriſdiction ; car ſes habitans ne permettoient point à ceux des environs de tranſporter aucunes marchandiſes, ſi elles n'avoient auparavant eſté expoſées en vente dans leur ville. Apres que ce droit ſe fut aſſez eſtably, tant par divers traittez, que par le droit qu'une longue jouïſſance peut acquerir ; ils rechercherent l'appuy de pluſieurs Princes eſtrangers, qu'ils changeoient ſouvent pour d'autres ; & auſquels ſous le nom de protecteurs ils payoient quelque tribut : en ſorte neantmoins que leurs propres loix, & leurs anciens privileges demeuroient en leur entier. Ils trouverent quelque temps leur compte à ſe gouverner de la ſorte, tandisque leurs protecteurs ne s'efforçoient qu'à gaigner la bienvueillance du peuple : mais apres que le haut point où cette affection eſtoit montée, & la jalouſie qu'elle donnoit aux privileges publics, l'eurent fait ceſſer, on éprouva bien-toſt combien ces ſortes d'exemples ſont dangereux ; puisque le naturel des Princes eſt tel, qu'ils veulent retenir par quelque moyen que ce ſoit, ce qu'ils ont acquis une fois ; & que depuis qu'on a commencé à leur deferer quelque choſe, ſi l'on vient tant ſoit peu à diminuer cette ſoumiſſion volontaire, ils ſe ſervent de la violence pour l'augmenter. Mais l'orgueilleuſe ville de Groningue, qui ne pouvoit ſe contenir dans ſa liberté, ny ſe reſoudre à la ſervitude, eſtant d'ailleurs aſſez ſouvent ébranlée par ſes diſſenſions inteſtines, cherchoit continuellement de ſeconds maiſtres pour ſe delivrer des premiers ; ce qui eſtoit cauſe qu'elle ne jouïſſoit jamais de cette derniere felicité, dont l'eſperance met ſi ſouvent les armes entre les mains du peuple : de ſorte que par le moyen de ces changemens divers, elle ſe rangea premierement ſous la protection des Eveſques d'Vtrecht : & du depuis, la crainte des Saxons luy fit rechercher l'appuy des Princes d'Embden ; en ſuitte, celuy des Princes de Gueldre ; & puis elle paſſa ſous l'authorité de ceux d'Auſtriche. Mais parmy toutes ces diverſes agitations elle conſerva touſjours ſa premiere fierté : & le pouvoir de ces derniers Seigneurs n'empeſcha pas qu'elle ne retinſt encore le droit d'élire elle meſme ſes Magiſtrats : à la reſerve d'un que le Prince deputoit, pour preſider au ſouverain Conſeil de ces Iuges, qui connoiſſent des matieres civiles. Enfin pendant ces dernieres guerres, qui ébranlerent tous les Païs-bas, elle embraſſa la domination des Eſpagnols, ſous une apparence de liberté, & non pour aucun different de Religion, qui l'euſt embroüillée comme les autres villes : car lors que la rigueur des Edits commença à perſecuter les nouveaux Religionnaires, ceux-cy eſtant chaſſez de toutes parts, trouverent un refuge dans cette ville. Mais bien-toſt apres, s'eſtant émeu quelque debat entre ſes bourgeois & les Gentilshommes de la campagne, les Grands des Provinces Vnies le deciderent à l'avantage de la Nobleſſe, ſoit par juſtice, ſoit par faveur. Mais l'Eſpagnol plus ruſé, favoriſoit les bourgeois ; ce qui luy acquit le gouvernement de toutes les dependances de la

1594. ville. Et meſme cette ſeule raiſon convia ceux-cy à ſuivre la revolte de Renneberg; & comme le naturel de l'homme eſt tousjours porté au deſir de vengeance, pour mieux contenter cette paſſion & leurs vieilles inimitiez, ils abandonnerent leur Religion & l'alliance qu'ils avoient avec les autres Provinces Confederées. Toutefois, comme nous avons desja dit, ils ne voulurent point recevoir de garniſon: & le Roy ayant admis cet article, leur avoit encore accordé d'autres exemptions; mais ils luy avoient auſſi accordé de leur part, que trois mille hommes porteroient les armes dans la ville ſous les enſeignes Eſpagnoles & à la ſolde du Prince. Il y avoit auſſi en garniſon dans les fauxbourgs prés de neuf cents hommes de guerre eſtrangers: & pour ce qui concerne les vivres, l'artillerie, & la poudre, il y en avoit dans toute la place autant qu'elle en euſt pû ſouhaitter.

Hiſtoire de ce ſiege.

Les aſſiegeans s'eſtoient campez aſſez loin de la ville, afin que ſon canon pûſt moins endommager ceux qui travailloient à fortifier le camp, tant contre les efforts de la ville, que contre ceux qui voudroient entreprendre de faire lever le ſiege. Il ſe trouve en ces lieux une plaine extremement ferme & commode, laquelle s'eſtend entre deux petites rivieres, dont l'une ſe nomme Horne, & l'autre Scutendipe: elles ont leur ſource dans les palus de Drent, d'où elles vont remplir les foſſez de Groningue; & puis en continuant leur cours elles paſſent par Reidipe, pour aller ſe joindre aux eaux de la mer. Or comme le Prince Maurice n'avoit pas aſſez de monde pour enfermer toute la ville, il delibera de ſe ſervir de ces deux ruiſſeaux; & de les employer tant contre la ville, que contre ceux qui la voudroient ſecourir; en les repandant ſi bien deça & delà, que tous les environs fuſſent changez en eſtangs. Car l'experience a ſouvent fait voir, que comme les eaux qui environnent les villes, leur ſervent beaucoup en ce qu'elles empeſchent qu'un ennemy ne les attaque ſi facilement, elles leur nuiſent auſſi quelquefois en ce qu'elles arreſtent le ſecours qui leur pourroit venir quand elles ſont aſſiegées. Le Prince tira auſſi divers canaux, pour faire mener ſon artillerie plus aiſément contre pluſieurs chaſteaux, qui ſe trouvoient occupez par l'ennemy en beaucoup d'endroits de la campagne; quelques-uns deſquels ayant eſté abandonnez, vinrent ſans peine en la puiſſance des aſſiegeans. Mais le plus conſiderable de tous, que l'on nommoit Adoardezyl, ayant eſté defendu avec plus d'opiniaſtreté que la ſaiſon preſente ne le ſembloit permettre, les ſoldats Confederez apres avoir fait bonne proviſion de ponts & d'eſchelles, l'attaquerent avec tant de chaleur dans le deſir qu'ils avoient de vanger la mort de quelques-uns de leurs compagnons, qui avoient eſté tuez en ce lieu un an auparavant, que meſme la capitulation ne fut plus admiſe, parce qu'elle eſtoit demandée trop tard; & que les ſoldats eſtoient montez à l'aſſaut ſans attendre le commandement des chefs. De ſorte que le meurtre fut grand, ayant meſme eſté augmenté par le feu qui s'eſtoit mis fortuitement dans la place. Apres la priſe de ce chaſteau, les convois que ceux de Friſe envoyoient par eau aux aſſiegeans, furent bien plus aiſez à conduire qu'auparavant. Ceux d'Embden leur en envoyerent auſſi quelques-uns; juſqu'à ce que les menaces de Verdugo leur euſſent fait craindre, que leur inclination pour le party Confederé ne ſe fiſt connoiſtre trop viſiblement. Les aſſiegez firent quelques ſorties, & de la ville & des fauxbourgs, qui ne leur reüſſirent pas mal: parce que les pluyes continuelles avoient affoibly les defenſeurs des nouveaux ouvrages; auſquels, par une ambition militaire, on travailloit avec plus de diligence que de precaution.

Mais

Mais bien-toſt apres les aſſiegeans entreprirent un travail bien plus penible, qui fut de conduire peu à peu deux mines contre une de ſes portes pour l'attaquer par ſes deux flancs; dont l'un eſtoit defendu par le baſtion du rempart, & l'autre par un boulevart qui eſtoit au dehors. Cependant les batteries du canon eſtoient furieuſes de part & d'autre : neantmoins les ouvrages des aſſiegeans reſiſtoient aux coups en quelque ſorte. Mais apres que ceux-cy eurent elevé un cavalier, pour placer plus avantageuſement leur artillerie, les ponts, les portes, les tours, & les maiſons de la ville eſtoient battuës en ruine. On avoit ſurpris des lettres addreſſées à Verdugo, par leſquelles les aſſiegez faiſoient connoiſtre que leur poudre avoit eſté presque toute conſumée; tant par les occaſions que par le peu de ſoin qu'on avoit pris de la ménager. Les aſſiegeans les envoyerent donc advertir, que puis qu'ils ſe voyoient privez au beſoin du ſecours de leurs aſſociez, dont les uns eſtoient embarraſſez dans la guerre de Flandre, & les autres dans leurs ſeditions; & que d'ailleurs leur ville eſtoit ſi bien enfermée de tous coſtez, qu'il eſtoit presque impoſſible de les ſecourir, ils ne devoient pas attirer eux meſmes leur propre ruine. Mais à cet advertiſſement ſi ſalutaire, au lieu de repartir comme des aſſiegez, ils repartirent plustoſt comme des gens enorgueillis par le ſouvenir de leur ancienne reputation, & de leurs precedentes forces : & toute leur reſponſe fut, que les plus grands Capitaines ne les avoient jamais attaquez impunément. Neantmoins toute la ville n'eſtoit pas dans un ſentiment egal, & elle avoit aſſez de ſujet d'eſtre en diſſenſion. Car les compagnies du menu peuple, qui ſe donnoient plus d'authorité dans la direction des affaires publiques qu'il n'euſt eſté à deſirer, avoient fait attribuer aux ſeuls Magiſtrats le droit de diſpoſer abſolument de toutes choſes. C'eſt pourquoy dés que ceux-cy eurent prevéu le ſiege, ils avoient envoyé des Deputez aux autres villes du party royal pour en tirer du ſecours : mais elles ne ſe mirent pas beaucoup en peine de les ſecourir dans ce danger. Car comme leurs habitans, qui ne redoutoient rien de pareil, n'avoient point de plus grand ſoin que celuy d'acquerir les bonnes graces du nouveau Gouverneur, ils eſtoient capables de prodiguer leur argent, & non pas de l'employer avec utilité. De ſorte qu'apres cette mauvaiſe œconomie, il arrivoit ordinairement que leur indigence leur faiſoit perdre les plus belles occaſions. Dans cette difficulté, quelques-uns des habitans de Groningue furent d'advis de livrer la ville au Duc de Brunſwic; & le Comte de Hohenlo leur avoit propoſé cet expedient, eſperant ſi l'affaire ſuccedoit, que la Lieutenance du Duc luy ſeroit donnée : mais bien-toſt apres, les Confederez ayant aſſiegé la ville, cette eſperance fut interrompuë. Dés le commencement du ſiege il s'eſtoit ſouvent tenu des conferences entre les aſſiegez & les aſſiegeans, tantoſt pour le ſujet de la ſepulture des morts, tantoſt pour celuy de la rançon des priſonniers, & tantoſt ſous d'autres pareils pretextes. Il ſe fit meſme une treve pour peu de jours : & ceux de la ville demandoient qu'on la continuaſt juſqu'à ce qu'ils euſſent eu une reſponſe certaine de Bruxelle; mais on leur refuſa cet article. Le principal de leurs Magiſtrats eſtoit un nommé Iorge, lequel ayant eſté Conſul auparavant, commandoit maintenant à la ſoldateſque de la ville. Il s'oppoſoit obſtinement à la paix, & ſe voyant ſecondé par la voix des Ieſuites, il avoit attiré à ſa devotion les plus neceſſiteux de la populace, qui n'avoient rien à craindre, ny à eſperer. Ceux-cy donc menaçoient hautement de mener main baſſe tant ſur les mediateurs envoyez par les ennemis, pour inciter le peuple 1594.

1594. à quelque accommodement, que sur tous ceux de la ville, qui tesmoigneroient de l'inclination pour la paix. Et ces seditieux joignoient quelquefois à leurs menaces plusieurs brigandages & des meurtres mesmes : toutefois les galeries & les autres pareils ouvrages, que les assiegeans preparoient contre la ville, luy faisoient apprehender l'assaut prochain. Mais sur tout l'obscurité de la nuit en rendoit la face effroyable, lors qu'elle estoit meslée avec la clarté des grenades & des autres feux qu'on y jettoit. Car les habitans, qui se joignoient tous ensemble pour venir defendre de cet embrasement leurs familles, estoient eux mesmes devorez par la flamme, ou dechirez par les boulets du canon. Si bien qu'à la fin ne sçachant plus de quelle façon repousser tout à la fois les perils de leurs maisons, & ceux de leurs propres personnes, ils rempliſſoient toute la ville d'effroy & de plaintes. Au contraire les Ecclesiastiques, & ceux qui estoient à la solde d'Espagne, donnoient le nom de constance à la convoitise, qui leur faisoit preferer leur propre interest à ceux du public : & dans le soin de conserver leurs revenus & leurs payes, en conservant la ville à l'Espagnol, ils avoient appellé la garnison des fauxbourgs, qui s'efforçoit d'entrer par la voye des fossez en les traversant avec de petits batteaux : mais les autres habitans empeschoient cette entrée. Et la diversité des intentions avoit emeu une sedition, qui commençoit à causer quelques meurtres : mais aussi-tost la crainte, qu'ils avoient tous egalement de leur ennemy commun, fit cesser ce tumulte. Cependant le Prince Maurice, desirant les presser de plus en plus par une guerre qui les portast à la paix, fit attaquer par la mine le plus grand des boulevarts de la ville, qui fust entre ses fossez & les assiegeans ; à l'entour duquel on remarquoit encore quelques traces de l'ancienne citadelle, que le Duc d'Albe avoit bastie en cet endroit. Et apres que le fourneau eut esté achevé, & toutes choses secrettement preparées, afin de cacher de plus en plus aux assiegez ce danger par l'apparence d'un autre, il fit joüer le canon pour abbattre une partie des fortifications de ce boulevart, & avancer ses soldats comme s'il eust voulu le prendre par force. Incontinent tous les habitans accourent à la defense : & les assaillans s'estant retirez comme s'ils eussent cedé à l'effort de ce grand nombre, on met le feu à la mine. Alors toute cette lourde masse de fortifications ayant sauté en l'air, la multitude fut jettée deça & delà, les uns dans les fossez, & les autres proche du camp, outre plusieurs qui furent engloutis par une grande ouverture de terre que la mine avoit faitte. En mesme temps quelques troupes Escossoises, qui s'estoient avancées dans les ruines du boulevart, taschoient de là d'entrer dans la ville à la suitte de ceux qui s'y retiroient : mais les assiegeans ayant rompu la planche qui servoit de pont, les Escossois ne pûrent passer. Neantmoins ils se rendirent maistres de ces mazures, & y firent un logement ; se servant de sacs remplis de sablon pour se mettre à couvert des mousquetades. Desja tous les soldats assiegeans estoient dans une extreme impatience de passer plus outre, & de livrer l'assaut à la ville : ils disoient que c'estoit la seule place que l'on pouvoit veritablement accuser d'avoir pendant quarorze ans consumé par la guerre tous les païs Belgiques, qui sont au delà du Rhin : que tant de chasteaux ruinez, tant de campagnes renduës desertes, enfin tant de sanglants combats qu'elle avoit causez, demandoient la punition de ses crimes : que son chastiment serviroit d'exemple aux autres villes, pour empescher à l'advenir que par une vaine opiniastreté, elle ne retardassent la juste victoire des soldats, en offensant les chefs mesmes par des responses

arro-

arrogantes. Que le Prince Maurice trouveroit de la gloire à se servir du droit de la guerre contre une ville rebelle, qui triomphoit encore aujourd'huy des meurtres & des dépoüilles de ceux de sa race. Que quand mesmes il seroit resolu de preferer l'interest public à la vengeance des outrages que ses ancestres avoient soufferts; neantmoins il n'y auroit aucune apparence de conserver cette ville, qui s'estant renduë insupportable à ses voisins, & indomptable aux loix, ne permettoit pas d'esperer qu'elle fust jamais fidelle à la liberté des Provinces Vnies; puis qu'au contraire on devoit croire, qu'elle entreprendroit quelque jour de les ruiner si elle pouvoit, ou sinon, qu'elle ne subsisteroit que pour leur apporter de l'infamie. Tous les soldats parloient ainsi ouvertement & d'une commune voix; mais chacun d'eux en son cœur attendoit sa part du pillage de cette ville si opulente. Neantmoins le Prince & les Senateurs, qui estoient avec luy, jugerent que pour achever heureusement les autres entrepriſes de la guerre, il ne falloit pas accoustumer les soldats à la cruauté & à la licence. C'est pourquoy on écouta les prieres des assiegez, & leur deputation, qui estoit composée de divers ordres du peuple, & mesme d'Ecclesiastiques; & laquelle estant sortie hors des murailles rangea la ville & toute sa jurisdiction, sous celle des Provinces Vnies, pour composer une partie du corps de cet Estat, & joüir des mesmes privileges que le reste des Confederez. On laissa une garnison aux habitans, jusqu'à ce que la nouvelle obeïssance qu'ils embrassoient eust passé en coustume : & le Comte Guillaume de Nassau fut ordonné pour les regir sous de mesmes loix que tout le reste de la Frise. Les soldats de la ville & les estrangers sortirent vies & bagues sauves le vingt-sixiesme jour de Iuillet : & le Prince Maurice y estant entré, rendit aux Protestans l'ancien exercice de leurs ceremonies; & suivant les articles du traitté, éleut luy-mesme les Magistrats parmy le nombre de ceux qui avoient esté exilez pour le sujet de la Religion; sans prejudice des loix pour l'avenir. Quand à l'ancienne discorde des habitans & des Gentilshommes de la campagne, ce different, qui avoit autrefois esté agité par tant de combats, n'estant point encore assoupy, la decision en fut laissée au jugement des Estats Confederez. 1594.

Groningue se rend.

Environ ce temps Othon Hart & Hierome Coman arriverent de Bruxelles à la Haye, ayant esté envoyez comme pour une affaire particuliere vers la femme du Prince de Chimay, qui s'estoit refugiée vers les Confederez pour eviter les mauvais traittemens de son mary. Ils jetterent quelques propos de paix, mais en passant, & non pas de la maniere que le meritoit une affaire de telle consequence; apportant des lettres aux Estats des Provinces Vnies de la part de l'Archiduc Ernest, par lesquelles il leur representoit les maux que la guerre avoit causez, & les biens que le restablissement de l'ancienne obeïssance & du commerce feroit gouster à tous les peuples. Il disoit que l'on n'avoit jamais veu parmy de mesmes citoyens les discordes se rendre immortelles; & que mesme il s'en estoit peu trouvé qui eussent esté decidées par la guerre, la pluspart ayant tousjours esté terminées par la paix. Que si jusqu'à ce jour les Confederez avoient eu lieu de redouter quelque perfidie, ils ne devoient plus desormais entrer en soupçon, l'ayant pour mediateur de la paix; & la vertu de la maison d'Austriche leur estant si bien connuë. Que l'esperance qui l'avoit convié à quitter son païs & le palais de son frere, n'avoit point eu d'autre but que celuy de procurer aux Chrestiens une concorde veritable & asseurée. Qu'à la verité

Ernest envoye des Ambassadeurs vers les Confederez, pour traiter de la paix.

les

1594. les Confederez voyoient à leur tout leurs affaires prosperet, & celles de leur ennemy pencher vers la decadence; mais que dans ce bonheur ils auroient tort s'ils aymoient mieux remettre encore une fois les choses au hazard de la guerre, que d'entendre à la paix en un temps où ils estoient plustost en estat de la donner que de la recevoit. A cela les Estats, reprenant les choses de plus haut, respondirent magnifiquement à l'avantage de leur cause, de leur Religion & de leurs loix, que l'Empereur Maximilien les avoit autrefois approuvées; & que l'Archiduc Matthias, frere d'Ernest, les avoit maintenuës par plusieurs combats. Que veritablement, la rage irreconciliable de l'Espagnol les ayant du depuis forcez de prendre les armes, ils avoient quelque temps eprouvé les disgraces de la guerre : mais que parmy le danger & les oppressions, où ils s'estoient veus, Dieu les avoit tousjours assisté : & que pour cette cause maintenant que leurs affaires s'estoient si bien establies, tant par la valeur de leurs armes, que par le secours qu'ils avoient receu de leurs alliez, ils aymoient mieux laisser le dernier succés de leurs travaux entre les mains de Dieu, que de s'en fier à leur ennemy, dont la perfidie leur estoit si bien connuë. Outre que d'ailleurs les conditions de leurs alliances, ne leur permettoient pas de quitter les armes sans le consentement des Puissances souveraines leurs associées. Ils adjoutoient à cela plusieurs exemples, pour montrer que leur ennemy ne leur avoit jamais proposé la paix que par feinte, ou pour le moins inutilement : & que du depuis il n'estoit arrivé aucun changement en l'humeur de Philippe, qui deust donner lieu aux Provinces Vnies, d'attendre d'une nouvelle negotiation un meilleur succés que celuy des precedentes. Et tant s'en faut, disoient ils, que ce Prince soit capable d'oublier la haine en faveur d'une paix Chrestienne; qu'au contraire il consentiroit plustost à voir les Turcs ravager toute l'Europe, qu'à s'abstenir des tentatives qu'il forme chaque jour contre les Royaumes de ses alliez soit par l'effort de ses armes, soit par l'artifice de ses intrigues. On alleguoit pour preuve de cette verité, des lettres que le mesme Philippe avoit escrittes à Guillaume Clement, par lesquelles il luy ordonnoit d'amuser l'Empereur par des promesses frivolles, adjoutant qu'il seroit tousjours bien aisé par le moyen de quelques presens de tenir les forces du Turc éloignées du Royaume d'Espagne. Les Estats n'oublioient pas aussi à dire que la charge de jurer la paix, & d'achever toutes les autres ceremonies qui la rendent solemnelle, se commettoit aux Gouverneurs : mais que le droit & la puissance d'observer les traittez demeuroit entre les mains des Roys : & qu'enfin toute la Belgique n'avoit aucun lieu de bien espeter tandis qu'elle seroit pleine de soldats estrangers; & que les Espagnols demeurant les arbitres souverains de toutes choses, seroient en estat de destruire les plus sinceres intentions de l'Archiduc. Mais pour rendre encore toute proposition de paix plus odieuse, on faisoit sonner hautement la decision de plusieurs Docteurs de l'Eglise Romaine, qui nie que l'on soit obligé de garder la foy à ceux qui sont d'une differente Religion. Et l'on disoit, que les pernicieuses consequences de cette nouvelle maxime se sont à bon droit tournées contre leurs autheurs mesmes; puisque cette marque de l'inclination qu'ils ont pour la discorde, est cause qu'on ne se veut point fier à eux; & qu'ils demeurent privez du plus noble commerce que les hommes puissent avoir entre eux. Car en effet ceux qui ne reglent la justice & l'honneur que sur leurs seuls interests, ne peuvent jamais couvrir leur infamie d'aucun pretexte : & l'on se sert quelquefois de leur propre exemple pour leur manquer

Laquelle ils rejettent.

quer de fidelité. La populace meſme, qui commence rousjours avant les autres à s'ennuyer de la guerre, conceut bien-toſt une nouvelle averſion pour la paix, lors que les nouveaux crimes de ſes ennemis furent venus à ſa connoiſſance: car la jeuneſſe du Prince Maurice, desja renommée par tant de victoires, la ferme alliance que les Provinces Vnies avoient contractée avec deux puiſſants Royaumes, avoient donné une ſi forte crainte à l'Eſpagnol, & la grandeur du danger luy faiſoit tellement mépriſer toute ſorte de honte, qu'il n'avoit point rougy d'achetter des aſſaſſins, pour executer par la main de deux ou trois hommes, ce que des armées entieres n'euſſent oſé tenter. Mais ſur tout il ne ſe pouvoit trouver un temps plus capable de le remplir d'infamie, que celuy qu'il choiſit pour entreprendre ſes attentats: & l'on ne pouvoit pas eſperer une veritable paix de ceux qui violoient ainſi le droit de la guerre; & qui ſortoient ſi loin des bornes que la haine s'eſt tousjours preſcritres. Car dans la meſme année que l'on parloit d'entrer en conference pour la paix, un Preſtre de Namur & un ſoldat fugitif, ayant eſté arreſtez ſur quelques conjectures, que l'on tiroit d'abbord du ſeul changement de leurs viſages; parce qu'en effet il eſt bien malaiſé que l'eſprit humain puiſſe aſſez cacher des penſées ſi inhumaines; & l'apprehenſion de la torture les ayant fait parler, ils découvrirent par ordre pluſieurs attentats, dont le Prince Maurice, le Prince Henry Frederic ſon frere, & beaucoup d'autres perſonnes conſiderables dans la Republique Confederée eſtoient menacées, pour diverſes raiſons, & entre autres Leonin, parce qu'il avoit abandonné le party d'Eſpagne; S. Aldegonde, parce qu'il avoit porté le Duc de Parme à des eſperances infidelles contre le Roy; & Oldenbarneveld, parce que les Eſpagnols le jugeoient contraire à la paix. Les deux aſſaſſins ſe nommoient Michel Renichon & Pierre du Four: mais les principaux autheurs de leur crime meritent encore mieux qu'eux, que leurs noms ne ſoient pas épargnez: puis qu'eſtant d'ailleurs elevez en un haut degré de fortune, & capables de toute ſorte d'honneur, ils ſe porterent à une ſi grande laſcheté. Le Comte de Fuentes & Ibarra Eſpagnols, Stanley Anglois, qui vendit autrefois la ville de Deventer; & parmy les Belges la Motte, le Comte de Barlaimont, ſucceſſeur de la vieille haine que ſa maiſon avoit noürrie contre celle de Naſſau, & Aſſonville, desja auparavant ſoupçonné d'avoir eſté l'un des autheurs de l'aſſaſſinat du Prince d'Orange, furent découverts tant par des indices qui ſe trouverent joints au procés des deux criminels, que par l'adveu que ceux-cy en firent apres que leur mort eut eſté arreſtée, & en un temps qu'il n'y avoit plus de grace à eſperer pour eux en découvrant leurs complices. On rapportoit auſſi quelques promeſſes faittes par l'Archiduc meſme; & qu'apres avoir aſſeuré Renichon d'une haute recompenſe, il avoit parlé à du Four en ces propres termes: ſi tu accomplis la promeſſe que tu me fais de tuer le tyran, tu iras droit en Paradis. Apres quoy la pluſpart de ceux chez qui ce Prince paſſoit auparavant pour un eſprit fort pacifique, ne manquerent pas d'avoir un ſentiment contraire, & de dire que s'il avoit juſqu'icy fait remarquer ſur ſon viſage une ſi grande modeſtie, c'eſtoit pour mieux couvrir une ſi grande cruauté. Toutefois Coman & Hart qui eſtoient encore en Hollande, lors que l'entrepriſe de Renichon éclatta, nierent hautement qu'il y eut en ce point aucune faute de l'Archiduc. Et meſmes ils adjoutoient, que le Comte de Barlaimont eſtoit preſt de venir en perſonne refuter les accuſations des deux criminels; ſi on luy vouloit donner pour ſauf-conduit la foy publique & des

1594.

Renichon & du Four achetez du Roy & des Grands d'Eſpagne pour aſſaſſiner le Prince, & pluſieurs perſonnes conſiderables d'entre les Belges.

1594. oſtages. Mais ſa propoſition n'ayant eſté accordée qu'à la charge de ſouffrir la peine du crime, s'il s'en trouvoit convaincu, il refuſa cette condition.

Lopez envoyé en Angleterre par Philippe, pour empoiſonner la Reyne Eliſabeth, puny de mort.

Environ ce temps Louis Lopez, Portugais de naiſſance, mais Iuif d'origine, & Medecin en Angleterre, fut arreſté priſonniet: & apres qu'il eut eſté convaincu tant par des lettres que par d'autres indices, d'avoir fait eſperer aux Eſpagnols, moyennant une ſomme de cinquante mille ducats promiſe de leur part, qu'il empoiſonneroit la Reyne, on expia ſon crime par ſa mort, & par celle de tous ſes complices. On nommoit pour autheurs de cet attentat Chriſtophle Morus, & le Comte de Fuentes meſme avec Ibarra, qui eſtoient lors tous à Bruxelle : mais Eliſabeth s'eſtant contentée de les accuſer par des lettres qu'elle eſcrivit à l'Archiduc, attribuoit la principale ſource de ce crime aux exhortations de quelques Ieſuites qu'elle nommoit, demandant qu'on les luy livraſt entre les mains ; non pour aucune eſperance qu'elle euſt d'obtenir ce point ; mais pour noircir de plus en plus la reputation des Eſpagnols. On vid encore éclatter d'autres pareilles entrepriſes, qui attiroient une merveilleuſe quantité d'entrepreneurs : mais ils montroient tous une pareille legereté d'eſprit, ſoit à promettre l'execution de leurs attentats, ſoit à les découvrir. Sur la fin de cette meſme année, l'envie que l'on portoit en France aux Ieſuites s'accrut extremement, au

Iean Chaſtel pouſſé par les Ieſuites, taſche de tuer le Roy de France.

ſujet d'un jeune eſcolier, nommé Iean Chaſtel, qui faiſoit ſes eſtudes en leur college ; & auquel ſes maiſtres avoient perſuadé qu'un Roy qui vivoit hors de la Religion Romaine, ne pouvoit joüir des veritables droits de la Royauté. Celuy-cy donc apres que le Roy fut de retour à Paris de ſon voyage de Picardie, luy vint portet un couteau contre la gorge ; mais le Roy s'eſtant détourné, le coup ne frappa que ſes dents. Apres quoy le Parlement de Paris ne ſe contenta pas d'avoir vangé cet aſſaſſinat par le dernier ſupplice de Chaſtel, apres l'execution duquel on avoit auſſi razé la maiſon de ſon pere, & fait eriger en la place une piramide, où l'hiſtoire du fait eſtoit gra-

Banniſſement des Ieſuites.

vée ; mais les juges adjouterent à l'expiation du crime le banniſſement de tous les Ieſuites. Car & les François, & les Anglois, & les Confederez, leur imputoient principalement ces ſortes d'entrepriſes ; & que pour y parvenir ils enflammoient la jeuneſſe par des eloges du courage & de la pieté, auſquels ils joignoient les exemples que l'antiquité nous fournit abondamment, lors qu'elle nous apprend que pluſieurs perſonnes privées ont entrepris la ruine des tyrans, qui ruinoient la felicité publique.

Deſcription de cette ſecte.

Mais ſuivant l'occaſion qui s'offre icy, il faut que je parle un peu de cette ſecte, veu que jamais nulle autre n'a donné un plus grand poids à ſon party. L'autheur de ſa regle ſe nommoit Ignace de Loyola, lequel pendant les guerres de Navarre ayant eſté bleſſé à Pampelone, & eſtant demeuré affoibly de ſon corps, quoy qu'il conſervaſt tousjours un eſprit courageux & martial, s'eſtoit appliqué à des ſoins plus tranquilles que ceux de la guerre. Neantmoins parmy ce repos il eut aſſez d'ambition pour fondet une nouvelle compagnie ; à laquelle, ſous l'eſperance qu'il concevoit desja de ſa future grandeut, il ne voulut pas donner ſimplement le nom de quelque excellent perſonnage, ſuivant la couſtume qui ſe prattiquoit alors, mais celuy de Ieſus meſme : cependant ceux à qui cette nouveauté plaiſoit, s'eſtant joints avec luy, ils prirent tous en une merveilleuſe veneration deux choſes principalement ; ſçavoir l'authorité du Pape, & la grandeur d'Eſpagne : & ils commencerent à fortifier ces deux puiſſances d'un excellent ſecours, que l'on avoit negligé auparavant ; qui fut celuy des beaux arts joints aux bonnes

nes mœurs. Ils s'exerçoient souvent en ce temps-là, par le moyen de plu- 1594.
sieurs disputes qu'ils entreprenoient contre les nouvelles Religions, ennemies de la Romaine : mais bien-tost apres leur gloire s'augmenta de beaucoup par leurs voyages de l'Amerique & des Indes ; où parmy les peuples sauvages de ces climats, ils taschoient d'estendre tout à la fois la Religion Chrestienne, & la domination de Philippe : & l'on celebre plusieurs illustres prodiges comme s'ils leur estoient arrivez ; la distance des lieux & l'asseurance de ceux qui ont raconté ces miracles en ayant favorisé la croyance. Pour les autres choses loüables elles se rencontrent chez eux abondamment ; soit en effet, soit en apparence : toutefois en quelques-uns on pourroit souhaitter un peu plus de foy & de pudeur. Ils ont une grande authorité sur les esprits du peuple, à cause de la saincteté de leur vie ; & de ce qu'ils instruisent la jeunesse gratuitement. Ils ont des Superieurs dans leur ordre pour chaque ville, & pour chaque province, & un pour tout l'Vnivers, lequel d'ordinaire est Espagnol de nation. Ils commandent sagement ; ils obeissent fidellement. Tous ceux qui se soumettent aux regles de leur ordre ne demeurent pas ensemble : ils ont jugé que les enclos des maisons estoient trop estroits pour le grand accroissement que reçoit leur societé ; car il s'y enrolle mesme des personnes mariées : & la premiere chose qu'on leur apprend c'est de se depouiller de la crainte de la mort & des affections humaines : mais sur tout ils taschent d'attirer dans leur compagnie, ceux qui possedent quelque advantage particulier ; soit par l'excellence de leur esprit, soit par leur noblesse, soit par leurs richesses. Ils employent chaque personne utilement : & n'estant pas moins prudens à discerner les beaux esprits, qu'adroits à les gagner, ils connoissent bien-tost ceux qui se doivent rendre illustres, ou par leurs predications, ou par leurs escrits. La noble extraction de quelques-uns d'eux, fait que bien souvent tous les autres ont leurs voix dans les deliberations les plus importantes : & la merveilleuse sagacité dont ils usent en s'informant de tout, leur fait tout découvrir ; joint que pour tirer la connoissance des choses les plus cachées, il n'y a point de plus puissante torture que la Religion. Les testamens & les donations qui se font en leur faveur, & plusieurs autres gratifications leur ont tousjours acquis beaucoup de richesses : & par ce moyen dés leur premier establissement, quoy qu'ils fussent les derniers venus, on les vid bien-tost surpasser en opulence aussi bien qu'en reputation toutes les sectes precedentes, qui leur ont souvent porté envie du depuis, tant pour ce sujet, que par ce qu'il semble que l'excellence de leurs mœurs accuse celles des autres : mais comme ils sont elevez infiniment aux dessus de leurs competiteurs, le loüable temperament qu'ils apportent dans les maisons des Princes mesmes, fait qu'ils y sont bien receus : car en effet tenant un certain milieu entre la complaisance trop lasche des uns, & la severité trop arrogante des autres, ils se gardent d'imiter le vice en ceux qu'ils frequentent sans l'avoir en horreur. Enfin cette compagnie est le principal instrument de la domination Espagnole, qui s'en sert pour entretenir la concorde chez soy, & pour emouvoir des dissensions chez les autres : car lors qu'ils se sont insinuez dans l'esprit des adorateurs de la Religion Romaine, soit en France, en Angleterre, ou dans les Provinces Vnies ; ils parlent pour la Royauté chez les Confederez : & dans ces deux autres Royaumes ils parlent contre elle. Et quoy que l'Angleterre, & les Provinces Vnies leur defendent l'entrée de leurs Estats sur peine de la vie, ce danger n'empesche pas qu'ils

1594. n'entreprennent d'y passer, & que leurs artifices ne fassent reüssir cette entrepriſe.

Quoy que les Confederez euſſent rejetté la negotiation de paix dont nous avons parlé, & qu'elle leur fut odieuſe, à cauſe des attentats qui l'accompagnoient; l'Empereur ne laiſſa pas de la vouloir renoüer: & d'employer le voile des intereſts de toute l'Alemagne, pour couvrir la reputation de ſon frere: & afin que l'on ne creut pas que pour parvenir à ſon but, il ne ſe vouloit ſervir que de la ſeule perſuaſion; ayant aſſemblé à Ratisbonne un Conſeil que les Princes & les principales villes d'Alemagne compoſoient, il fit ordonner que l'on ſe ſerviroit de la voye des armes, contre ceux qui s'opiniaſtroient à vouloir troubler, par une guerre perpetuelle, & leurs terres & celles de leurs voiſins. Mais comme ces ordonnances & ces menaces eſtoient aſſez frivoles, & qu'il ne falloit pas craindre qu'elles paſſaſſent des paroles juſqu'à l'effet, les Confederez en recevoient peu d'inquietude. Car la puiſſance du Turc menaçant pour lors plus que jamais les villes de Hongrie, toutes les forces & tous les ſoins d'Alemagne avoient aſſez de peine à reſiſter aux Barbares.

L'Empereur veut contraindre par les armes, les Confederez à faire la paix.

En cette meſme année les Eſtats des Provinces Vnies receurent beaucoup de gloire de la part de Iacques Roy d'Eſcoſſe, qui les invita, avec le Roy de France, la Reine d'Angleterre, & le Roy de Dannemarc, aux ſolemnitez du baptеſme qui ſe devoit celebrer pour le premier fils que luy avoit donné ſa femme fille du Roy de Dannemarc: & les Confederez reſpondirent à cet honneur par des preſens magnifiques, qui ſervirent d'une marque de leur liberalité envers ce jeune Prince; auquel on donna le nom de Henry Frederic. Cette occaſion donna auſſi lieu de renouveller non ſeulement l'alliance & les droits d'un commerce reciproque que les Confederez avoient eſtably avec l'Eſcoſſe; mais encore de confirmer tous les autres traittez qui avoient anciennement eſté faits entre les Rois d'Eſcoſſe, les Princes des Païs-bas, & Charles meſme. Toutefois ce fut en vain que les Eſtats eſſayerent de parvenir à une mutuelle union d'armes, avec l'Eſcoſſe, le Dannemarc, & les Princes d'Alemagne, qui eſtoient alliez avec ces deux couronnes; car tous ceux-cy jouyſſant d'un repos aſſeuré, & que perſonne ne chocquoit, ne trouvoient aucun lieu de s'intereſſer dans les guerres d'autruy. Il eſt vray qu'on avoit eu quelque croyance, & non ſans raiſon, que les Eſcoſſois ſe porteroient contre les Eſpagnols: parce que durant pluſieurs années ceux-cy avoient par diverſes factions troublé le repos des autres; ce qui avoit eſté cauſe du depuis que les ſectateurs de la Religion Romaine eſtoient traittez en Eſcoſſe avec aſſez de rigueur: & les inimitiez s'eſtant encore augmentées par cette nouvelle occaſion, il s'en trouvoit qui adjugeoient à la fille du Roy d'Eſpagne la juſte eſperance que Iacques pouvoit avoir de ſuccedet à la royauté d'Angleterre. Que ſi les raiſons de ceux-cy eſtoient faciles à convaincre par leur propte impertinence, elles ne laiſſoient pas de teſmoigner que les eſprits ſe porteroient aiſément aux diviſions & aux outrages. Mais enfin quoy que le Roy d'Eſcoſſe & les Princes ſes alliez redoûtaſſent la puiſſance Eſpagnole, neantmoins pour la choquer ils s'attendoient tous les uns aux autres, & perſonne n'oſoit commencer cette entrepriſe. Les Ambaſſadeurs des Confederez, dont Walrave de Brederode, ſorty de famille illuſtre, eſtoit le chef, & portoit la parole pour la Republique, accompagné de Iacques Valck, retournerent d'Eſcoſſe par l'Angleterre; où ils tinrent un Conſeil avec la Reine, touchant les affaires qui

Les Confederez ſont invitez par le Roy d'Eſcoſſe au baptеſme de ſon fils aiſné.

Ils reſpondent à cet honneur par des preſens magnifiques.

qui luy estoient communes avec la Republique, à cause de leur Vnion : & ce fut dans cette rencontre qu'Elisabeth découvrit la jalousie qu'elle avoit conceuë sur le sujet des presens dont les Confederez s'estoient servis pour acquerir les bonnes graces du Roy d'Escosse : car elle les blâmoit de cette liberalité comme s'ils l'eussent exercée hors de saison, puis qu'ils avoient eux mesmes besoin du secours d'autruy dans leur indigence. Il est vray que c'est une humeur ordinaire aux Souverains, de ne souffrir pas volontiers que de moindres puissances que la leur osent imiter leur magnificence : toutefois les reproches d'Elisabeth ne procedoient pas entierement de cette source : mais principalement de ce que cette femme rusée n'ayant presque point de plus ferme rempart, pour maintenir son authorité, que l'incertitude où elle tenoit tousjours la succession de sa couronne, ne trouvoit pas bon qu'un Prince qui luy estoit plus proche qu'aucun autre, tant à cause de la proximité de son sang, que de celle de ses Estats, luy fut desja destiné pour successeur par le soin que les Puissances voisines prenoient de le caresser, & de rechercher sa bienveuillance. Pour cette cause elle ne manqua pas d'user envers les Confederez de la mesme maxime dont elle avoit accoustumé de se servir quand elle estoit en colere ; c'est à dire, de leur demander une partie de l'argent qu'ils luy devoient, & de les menacer que si on ne luy donnoit satisfaction, elle feroit sa paix avec l'Espagnol : neantmoins le soin que l'on prit d'excuser modestement toutes choses, les fit demeurer tranquilles pour quelque temps. Mais cependant les Confederez, pour prevenir toutes sortes de plaintes, contenterent la Reine sur ce qu'elle demanda qu'ils joignissent à sa flotte de l'argent & des navires, pour chasser les Espagnols de la basse Bretagne, où ils s'estoient cantonnez. En effet ceux-cy s'asseurant en la force des ports qu'ils tenoient dans cette Province, s'estimoient comme les maistres de toute cette mer qui baigne les costes de la France & de l'Espagne, & faisoient garde sur l'un & sur l'autre rivage des deux royaumes. Ce qui donnoit de la jalousie à celuy d'Angleterre ; & empeschoit aussi que les Confederez ne pûssent naviger en occident avec seureté. Toutefois à la fin les deux flottes s'estant jointes ensemble, chasserent l'ennemy de la plus-part des forts qu'il tenoit sur les costes Armoriques.

1594.

Ce qui est déplaisant à la Reyne Elisabeth.

Elle demande aux Confederez une partie de l'argent, qu'ils luy devoient.

Dans les païs d'outre le Rhin, depuis la prise de Groningue, la guerre en estoit demeurée là ; quoy qu'il se presentast encore quelques occasions qui faisoient esperer aux Confederez toutes sortes de bons succés, s'ils se portoient à quelque nouveau dessein. Neantmoins à la sollicitation de Buzanval, Ambassadeur de Henry Roy de France, ils trouverent qu'il estoit juste, leurs affaires estant en bon estat, qu'ils songeassent à celles de leurs associez : parce que pour lors la guerre estoit extremement aspre sur les frontieres de France & des Païs-bas. Quelques uns des Confederez estoient d'advis de retenir leurs soldats, & de n'envoyer au Roy que quelque secours de finances : mais Buzanval ayant remontré au contraire, que son maistre sçavoit mieux se servir de soldats que d'argent, on eut tant d'egard à ses remonstrances, qu'on en prefera l'accomplissement à toutes les belles esperances qu'on avoit conceuës, quoy que mesme on eut desja commencé à faire de la dépense pour une nouvelle expedition. Cependant les soldats Espagnols, qui avoient tousjours jusqu'icy continué leurs seditions, ayant esté appaisez par le moyen de l'argent qu'ils avoient touché, & de l'impunité qui leur avoit esté accordée, furent retirez des villes : & de peur que l'oisiveté ne les portast à faire pis qu'auparavant, on resolut de les envoyer assieger Cambray sous

Le Prince de Chimay assiege Cambray.

1594. sous la conduitte du Prince de Chimay. Car comme nous avons desja raconté, cette ville que Philippe avoit autrefois possedée, estoit tombée depuis entre les mains de Balagny, qui l'avoit tousjours retenuë en son pouvoir sous la protection des Rois de France ; & en estant mesme nommé Prince par Henry, il levoit des contributions sur tous les païs d'alentour. Les Espagnols manquoient de toutes les choses necessaires à former un siege, & n'avoient pas mesme des vivres : mais afin de ne demeurer pas sans rien faire, ils investirent la ville de loin : toutefois leurs gardes estoient si negligentes, qu'ils se rendoient plus redoutables aux villageois de leur party qu'à leurs propres ennemis ; n'ayant apporté aucun changement à leur maniere de vivre, sinon que les mesmes crimes qu'ils avoient auparavant exercez parmy la sedition, s'exerçoient maintenant sous quelque couleur d'obeissance : joint que quelquefois ils ravageoient les terres de France aussi-bien que celles de leur party.

Mais Henry apres avoir dompté tous les rebelles de son Royaume, passoit à la fin pour veritable Roy : & ses forces s'estoient tellement accreuës, que si un peu auparavant il avoit eu bien de la peine à garder ses Estats, on le voyoit maintenant prest de les vanger, & de rendre la pareille à ceux qui les avoient troublez. Il fit donc publier un Edit, par lequel il reprochoit à Philippe & aux Espagnols, que non seulement sans raison, mais sans aucun pretexte vray-semblable, ils avoient rompu la paix qui avoit esté faitte vingt-cinq ans auparavant entre eux & la France : que pour luy, se contentant du Royaume de ses Ancestres, dont par la grace de Dieu l'étendue estoit assez ample, & la dignité assez auguste, il ne vouloit rien usurper du bien d'autruy ; & n'eut jamais cherché aucun sujet de guerre contre les villes du Païs-bas, si les hostilitez Espagnoles ne luy en eussent donné l'occasion. A ces causes, il sommoit tous les peuples de l'Artois, du Hainaut, & des autres Provinces de la domination d'Espagne, de faire sortir des frontieres de France & des terres du Cambresis, la soldatesque Espagnole detestée de tous les autres peuples, & tellement insupportable à ceux qui la recevoient chez eux, que l'on ne pouvoit s'exempter de ses outrages qu'en luy declarant la guerre. Que si tous les peuples de ces Provinces ne satisfaisoient dans un certain temps à la presente sommation, il protestoit de renvoyer contre eux les traits qui luy estoient lancez de ces païs là, & mesme, s'ils ne faisoient response à sa sommation, de prendre leur silence pour un refus. Il n'y eut aucune ville de ces Provinces qui osast repartir : mais Philippe fit aussi un Edit de sa part, par lequel apres avoir fait mention de ses soins pour la Religion Romaine, & de son alliance avec la Couronne Françoise, il ordonnoit que le Prince de Bearn, (car il ne daignoit pas donner un autre nom au Roy Henry) qui taschoit vainement de passer pour Roy de France, & pour defenseur d'une religion qu'il avoit tousjours persecutée, fut assailly de toutes parts & par toute sorte de guerre. Ainsi l'on s'advisa assez tard d'employer toutes ces apparences de droit ; apres que durant toute une année les estendars se furent desja choquez les uns les autres sur les frontieres des Païs-bas. Henry choisit pour conducteur de cette guerre estrangere de la Tour Vicomte de Turenne, lequel avoit pour lors augmenté ses qualitez de celle de Duc de Bouillon, & estoit aussi allié par mariage avec le Prince Maurice, en ayant epousé la sœur sortie de la famille de Bourbon du costé de sa mere. Ce qui rendoit les soins du Prince Maurice d'autant plus justes dans cette guerre ; car outre ce qu'il devoit à l'alliance

Le Roy de France semme ceux d'Artois & de Hainaut de faire sortir les soldats Espagnols.

Edit de Philippe de poursuivre le Roy de France les armes à la main.

publique de sa patrie, il estoit encore obligé en son particulier de rehausser la gloire, & les faits d'armes d'un Prince allié de sa famille, & qui possedoit la faveur de son Roy. 1594.

Le Roy de France juge à propos de faire la guerre dans le Luxenbourg.

On jugea à propos de porter la guerre dans le païs de Luxenbourg, à cause que c'estoit par ce chemin que l'Espagnol faisoit venir ses levées d'Alemagne & d'Italie : les Confederez se promettant que si l'on empeschoit que Philippe ne fist venir de nouveaux soldats dans la Belgique tandis qu'il n'y avoit pas beaucoup de vieilles troupes, & que mesmes elles ne s'accordoient pas bien ensemble, il seroit facile de les pousser à bout, soit par un consentement general de toutes les Provinces, soit par une jonction des troupes Françoises avec celles des Confederez. C'est pourquoy, bien qu'ils n'eussent promis au Roy Henry que vingt compagnies d'infanterie, neantmoins ils avoient volontairement augmenté ce nombre de huit autres compagnies ; & avoient choisy Philippe de Nassau pour conducteur de toutes ces troupes : mais comme il s'avançoit pour aller joindre le Duc de Bouillon, il eut nouvelles en chemin que Charles de Mansfeld couroit la campagne avec quatre mil Suisses : ce qui fut cause que pour asseurer sa marche, il receut un renfort de cinq compagnies de cavalerie sous la conduitte de Vere : & ayant mis ses gens en bataille, afin que Mansfeld qui les poursuivoit, ne pût trouver aucune occasion de les assaillir à son advantage, il passa la Mozelle & mena ses troupes par les frontieres du païs Messin ; parce que les ennemis s'estoient saisis de tous les passages d'au deça de la riviere. Apres la jonction faitte, la cavalerie retourna en Hollande, ayant pris de force ou de gré son chemin par l'Alemagne. La longueur du voyage fit mourir les chevaux de quelques cavaliers : mais la perte que receut tout le party en general fut bien plus grande ; en ce que ceux-cy s'estant veus éloignez de leur païs, s'estoient portez à beaucoup de licence ; & que pour avoir pillé & violé en beaucoup d'endroits, ils furent cause que ceux à qui l'interest de la religion, ou quelques autres considerations avoient fait concevoir de l'affection pour le party Confederé, la diminuerent de beaucoup.

Philippe de Nassau envoyé pour secourir le Roy de France.

Cependant le Duc de Bouillon, à qui l'on avoit veritablement donné ordre d'entreprendre de grandes choses, mais non pas assez de forces pour les executer, n'ayant osé entreprendre le siege de Luxenbourg, apres la jonction des troupes Confederées, s'en retournoit à Paris, pour prendre conseil, l'Autonne commençant à devenir incommode. Ainsi le succés fit connoistre que l'on s'estoit precipité d'envoyer du secours, qui n'ayant esté utile que pour le pillage, avoit causé beaucoup de perte, & mesme beaucoup de peril à la Republique. Que si pendant la soudaine & furieuse gelée qui survint dans la Hollande, le cœur du païs ne fut point attaqué, ce fut moins par la prevoyance des siens, que le desordre de ses ennemis, qui le garantit de ce malheur. Car dans l'armée de Philippe les seditions avoient plustost esté transferées, qu'assoupies ; & la fin du premier tumulte avoit esté le commencement d'un second : mais cette derniere rage surpassa de bien loin toutes les autres tant par sa grandeur, que par l'aspreté des remedes qu'on tascha d'y apporter. Car ce mal ne s'estoit pas simplement glissé dans quelques regimens, mais il avoit gagné des nations toutes entieres : ce n'estoit plus sur la frontiere que regnoit le desordre, c'estoit dans les entrailles mesmes de la Belgique : & l'avarice des soldats, qui sert ordinairement de matiere à ces embrazemens, avoit encore esté enflammée par la jalousie. Les Italiens, nation naturellement envieuse, voyant que la solde des Espagnols avoit esté payée,

Nouvelle sedition des soldats Espagnols.

1594. payée, & que la leur ne l'avoit pas eſté, creurent que cette preference des autres eſtoit un affront pour eux. D'abbord un petit nombre commença à ſe plaindre, que pour l'avenir la recompenſe de leurs travaux & de leur ſang eſtoit perduë, puiſque le Duc de Parme, ce grand ſupport de ſon party; & ce juſte eſtimateur de toutes ſortes de vertus, eſtant hors du monde, à quelque cauſe que ſa mort pût eſtre attribuée, elle avoit apporté à la nation Eſpagnole de la joye & de l'inſolence. Qu'ils ſe voyoient maintenant mépriſez & pouſſez d'un coſté à l'autre par l'ambition d'un petit nombre de gens qui ſe joüoit de la bonté de l'Archiduc meſme, & des finances du Roy. Mais qu'apres tout ils avoient des armes auſſi-bien que les autres ſoldats, pour ſe faire payer de leurs montres, par des brigands de financiers qui les retenoient: & que quand ils en viendroient aux voyes de fait contre ces volleurs, leur violence ne pourroit tenir lieu d'un mauvais exemple aupres de ceux qui avoient desja ſuivy la meſme route. Que ſi quelqu'un des autres ſoldats leur vouloit faire teſte, ils luy feroient ſentir quelle eſt la valeur de ceux qui ont pris le jour en Italie; cette region autrefois victorieuſe de la veritable Eſpagne, qui fut toute autre que celle qui en porte aujourd'huy le nom; & qui n'eſt en effet qu'un infame égout de quelques laſches peuples, qui n'ont que l'orgueil & la cruauté pour toutes vertus. Desja ce n'eſtoient pas ſeulement les ſimples factionnaires qui parloient ainſi; mais les plus courageux des chefs tenoient le meſme langage: & ces coups d'eſperon les ayant rendus tous enſemble comme forcenez, ils s'avancerent vers Sichem en ordre de bataille: cette ville du Brabant tant à cauſe de ſa ſituation que de ſes fortifications, leur ayant ſemblé fort commode, comme elle eſtoit en effet; puiſque s'en eſtant rendus maiſtres, ils rançonnoient de là toute la campagne d'alentour juſqu'aux portes de Bruxelle. Incontinent on vid ſe joindre avec eux des ſoldats de pluſieurs nations, ſoit François, Yrlandois, ou Albanois: & meſme il y eut des veterans d'Italie, qui ayant desja autrefois fait la guerre dans les Païs-bas, s'y rendirent de nouveau ſous couleur de vouloir faire la paix, & dans l'eſperance d'eſtre recompenſez; parce que chacun eſtoit bien receu chez ces mutins excepté les Eſpagnols: & ce qui eſt aſſez rare dans ces ſortes de tumultes, toutes les nations avoient leur protecteur à part, comme s'il ſe fut agy de l'honneur de chacune d'elles: & le rang de ces protecteurs ne leur eſtoit pas accordé en conſideration des charges qu'ils pouvoient avoir exercées auparavant; mais pluſtoſt par la recommandation que chacun d'eux pouvoit avoir acquiſe envers les autres ſoldats par ſon inſolence & ſes broüilleries. Quant aux Capitaines des compagnies, ils eſtoient éleus de temps en temps. Le grand eſtendart de leur faction, à laquelle par une raillerie militaire ils avoient donné le nom de Republique, portoit pour deviſe un eſſaim d'abeilles conduittes par leur Roy. Ils avoient impoſé des tailles ſur les terres de la campagne; & outre cela ils levoient encore des ſubſides ſur les fruits qui en provenoient, quand ils eſtoient tranſportez ailleurs. Les artifices du Comte Maurice & des Hollandois entretenoient cette ſedition; de crainte que ſi elle ne faiſoit place à la concorde, la Republique n'en receut quelque dommage. Car une gelée continuelle, & qui s'eſtoit opiniaſtrée pendant pres de dix ſemaines, avoit rendu dans la Hollande & dans la Zelande la glace des palus & des rivieres ſi ferme, qu'elle eſtoit capable de porter meſme de l'artillerie: c'eſt pourquoy les Confederez, voyant que les campagnes de leurs ennemis eſtoient ravagées d'un coſté par la guerre de France, & de l'autre par la faction des ſoldats,

Grande & longue gelée par la Batavie.

soldats, leur offerent premierement le secours des convois, afin d'augmenter leur diserte, & puis enfin le restablirent à un si haut prix, que les finances publiques n'en tirerent pas peu d'accroissement. Mais on prit soin sur tout d'écouter favorablement ceux qui furent envoyez au Prince Maurice de la part des mutinez : car ils representoient qu'ils n'avoient esté engagez au service d'Espagne par aucun lien de naissance, mais seulement par les conventions de leur solde ; laquelle ne leur estant point payée, ils demeuroient affranchis de toute sorte d'attachement. Et si quelqu'un essayoit de les pousser à bout, il leur estoit permis d'user du droit universel, que la nature a donné aux moindres animaux, pour leur defense. On fit donc treve avec eux : & cependant, comme ils eurent aussi entrepris de lever des contributions dans les terres du païs de Cuyk, appartenant au Prince Maurice par la succession de son pere, les habitans ne se voulant point opposer à ces levées, & Herman de Herenberg ayant prié le Prince de permettre qu'il s'y opposast luy mesme pour eux, on trouva plus à propos de favoriser une soldatesque qui affoiblissoit le party ennemy, que de secourir une lasche multitude de villageois. 1594.

Les Confederez font treve avec les seditieux.

Quand on eut porté la nouvelle de toutes ces choses au Conseil de Bruxelle, où le recit des Espagnols amplifioit encore le mal, les opinions se trouverent partagées ; parce que quelques uns estoient d'advis qu'on taschast d'adoucir ces factieux, & quelques autres, dont la fierté naturelle estoit encore augmentée par une jalousie de nation, soûtenoient qu'il estoit à propos dans cette rencontre de donner un exemple aux autres soldats qui leur appriſt pour l'avenir à ne se pas mutiner, toutesfois & quantes qu'on n'auroit pas de l'argent en main pour payer leurs soldes. Il est vray que les plus moderez du Conseil se laissoient emporter à la colere, lors qu'ils consideroient le temps de cette sedition, & que ces mutins, lors que l'on avoit le plus de besoin de leur service, n'avoient voulu escouter aucune proposition raisonnable. Mais cependant cette soldatesque n'estoit pas ignorante des rigoureuses resolutions, où l'on se portoit contre elle ; &, suivant l'humeur rusée de toute la nation, par le moyen de quelques espions fort bien payez, elle estoit informée de toutes choses. Ioint qu'une bonne partie des Grands de Païs-bas, en haine des Espagnols, favorisoit volontiers les Italiens. Neantmoins, comme ces troupes fugitives n'estoient que fort mediocrement pourveuës de vivres, de munitions, & de toutes les autres choses necessaires à la guerre, les Espagnols au contraire ayant leur armée en fort bon ordre, commencerent à prendre leur marche vers le mesme païs. Il est vray que d'abbord ceux-cy feignoient quelque autre dessein que celuy d'attaquer les Italiens ; mais comme ces derniers estoient encore plus sçavans que leurs ennemis dans toutes sortes de ruses, les troupes d'Espagne, sans plus user de feinte, s'appliquerent tout de bon à fermer les passages aux autres & à les affamer. En suitte, il se fit quelques combats ; & l'attaque de plusieurs chasteaux fut sanglante de part & d'autre. Car les esprits estoient tellement portez à la rigueur, & principalement dans le camp des Espagnols, que l'on tient qu'ils poignarderent secretement quelques uns des leurs ; à cause que par une sage prevoyance, ou par d'autres considerations, ils avoient tesmoigné de l'aversion pour ces cruautez. Mais quand on vid qu'elles continuoient, il ne se trouva plus aucune personne raisonnable qui n'eut horreur de voir, que les soldats Espagnols fraischement sortis de leur sedition, vouluſſent pousser à bout les Italiens, & punir en autruy une faute qu'ils se per-

1594. mettoient ſi ſouvent à eux meſmes. De ſorte que les uns & les autres, par leur maniere de proceder, donnoient de tres-pernicieux exemples; en ce que premierement on voyoit des ſoldats liez enſemble par un meſme ſerment, s'entr'effaroucher par des maſſacres reciproques, & qu'en ſecond lieu on voyoit les Italiens, nouvellement reconnus pour ennemis par les Eſpagnols, avoir recours à leurs anciens ennemis contre leurs anciens aſſociez. Car cette ſoldatesque perſecutée s'eſtoit premierement addreſſée au Roy de France, le ſuppliant d'aſſiſter tant de braves hommes dans leur disgrace, & de les employer à ſon ſervice: toutefois ce Monarque les avoit renvoyez au Prince Maurice, comme à celuy qui eſtoit le plus proche d'eux: & avec lequel en ſuitte ils confirmerent, par des oſtages mutuëls, la treve qu'ils avoient desja arreſtée enſemble auparavant. Mais incontinent apres, ceux-cy ayant eſté dépoüillez de tous leurs chaſteaux, & ne ſe trouvant pas en trop grande ſeureté dans leur ville contre l'armée Eſpagnole, qui venoit les attaquer avec le canon, ils ſe retirerent, durant le ſilence d'une nuit, avec une multitude embarraſſante de femmes & d'enfans, par des lieux où l'ennemy ne faiſoit point de garde, & vinrent choiſir leur quartier d'hyver aſſez proche de Bolduc, ayant le dos & les flancs defendus par les villes de Breda, de Heuſden, & de Gertrudenberg, qui les environnoient, & leſquelles eſtant preſtes de leur donner un azyle, au cas qu'ils fuſſent trop preſſez par leurs ennemis, ſervirent cependant à retirer tout leur menu peuple. Quand ils avoient beſoin de vivres ou de munitions, on leur menoit des convois de Hollande, comme il ſe prattique entre les peuples aſſociez: & le Prince Maurice voulant donner des marques à ſes ennemis meſmes de ſa courtoiſie ſi renommée, les fournit de canon, & y adjoûta auſſi de la cavalerie, afin que par ce moyen leurs courſes fuſſent plus puiſſantes; ſoit pour ſoûmettre la campagne au payement des contributions, ſoit pour ravager les lieux qui refuſeroient de les payer. Ainſi ces ſoldats ſe portant chaque jour à toutes ſortes d'hoſtilitez contre l'Eſpagnol, quoy qu'ils n'euſſent pas encore paſſé ſous les enſeignes de la Republique Confederée, faiſoient comme un tiers party parmy les troubles du Païs-bas. Quelque temps apres l'Archiduc Erneſt leur envoya offrir impunité, avec la ſolde qui leur eſtoit deuë, & leur congé meſme: neantmoins par des lettres qu'ils avoient ſurpriſes, ayant reconnu qu'il y avoit de la fraude cachée ſous ces offres, & qu'on s'appreſtoit ſecrettement à les punir, ils tinrent long-temps toutes ſortes de negotiations pour ſuſpectes.

Le Prince Maurice fournit du canon & de la cavalerie à ſes ennemis.

Les promeſſes de l'Archiduc leur ſont ſuſpectes.

Mais en beaucoup d'autres endroits du party Eſpagnol les affaires n'eſtoient pas plus pacifiques: car pluſieurs troupes de cavalerie & d'infanterie ayant eſté contraintes de quitter le camp de Verdugo, par la diſette de toutes choſes où ils eſtoient reduits, & ceux de Cleves les ayant du depuis aſſiſtez; ils s'eſtoient retirez premierement au delà du Rhin, & puis en ſuitte aux environs du Brabant. Ceux qui eſtoient en garniſon à Dunquerque, à S. Amand, & à la Capelle, refuſoient auſſi d'obeïr: & davantage ces meſmes Eſpagnols que l'on avoit appaiſez un peu auparavant aupres de S. Paul, voyant que leur ſolde manquoit encore, avoient recommencé à ſe mutiner dans cette ville. La cauſe de tous ces maux procedoit tant de la negligence inveterée dont on uſoit dans le maniement des finances, que de la foibleſſe de l'Archiduc Erneſt, qui n'eſtoit pas capable de remedier aux moindres deſordres; joint que le retardement de la flotte des Indes, cauſé par les tempeſtes & par les maladies, ne ſuffiſoit que trop pour corrompre maintenant

la

la fidelité des Eſpagnols qui avoit desja eſté ébranlée tant de fois auparavant. 1594.
Vne partie des pertes de Philippe avoit auſſi eſté cauſée par l'armée navale d'Anglererre, laquelle ayant fait de vains efforts cette année dans les parties meridionales de l'Amerique, s'eſtoit recompenſée dans le Breſil par la priſe de Fernambouc, accompagnée d'un merveilleux butin. Que ſi l'hyver s'eſtoit rendu funeſte à l'armée des Eſpagnols devant Cambray, tant par la violence de ſes gelées, que par la diſette qu'il avoit cauſée aux ſoldats; il s'eſtoit d'ailleurs monrré favorable à Verdugo, en luy ouvrant un paſſage dans la Friſe & dans le païs de Groningue; où neantmoins il n'avoit point fait d'autres progrés, que de ravager & bruler quelques villages: mais bientoſt apres les glaces s'eſtant fonduës, quelques uns de ſes ſoldats ayant eſté ſubmergez, laiſſetent aux autres la crainte d'un pareil accident: joint que la cavalerie Confederée eſtant de retour d'Alemagne, ne leur permit plus de faire ces ravages.

Les Anglois prennent Fernambouc.

Pendant ce meſme hyver les diverſes inondations apporterent de furieux dommages aux Confederez: car la violence des eaux, qui avoit eſté retenuë par les gelées, s'eſtant emportée tout à coup par le dégel, & outre cela, les neiges qui s'eſtoient fonduës ſur les montagnes, ayant encore enflé le cours des rivieres, le Rhin, ſous quelque nom qu'il embraſſe une partie des Provinces Confederées, la Meuſe, & tous les autres fleuves ayant eſté enflez par deſſus leurs rives, rompirent leurs digues, & ravagerent par leurs débordemens une merveilleuſe quantité d'hommes & de beſtiaux. Sur la fin de cette meſme année, l'eſperance d'un jugement notable tenoit les eſprits & les yeux de tout le monde en attention: les uns ſouhaittant de voir donner quelque exemple de ſeveriré; & les autres au contraire ſe plaignant que par le moyen d'une trop exacte recherche, on donnoit des prerextes aux envieux de rendre ſouvent des filets aux autres. Arnold Dorp, autrefois Gouverneur de Ziericzee, place qui ſe vid aſſiegée par les plus puiſſantes forces d'Eſpagne, s'eſtant introduit aupres du defunt Prince d'Orange, par une facilité qu'il avoit de bien parler & de bien écrire, avoit conduit ſi addroittement les affaires d'autruy & les ſiennes propres, qu'il s'eſtoit rendu l'objet de la jalouſie du peuple; qui luy avoit donné le ſurnom de riche: toutefois apres le deceds du Prince d'Orange, il s'eſtoit trouvé aſſez mal dans ſes affaires. Or un nommé Menein, nouvellement revenu d'une Ambaſſade de Dannemarc, luy avoit appris que les Confederez avoient fait quelque traitté ſecret avec le Roy de Dannemarc: mais il arriva bien-toſt apres que l'Archiduc ayant auſſi envoyé une Ambaſſade au Roy de Dannemarc, pour entrer en ligue avec luy, & pour faire en ſorte que l'on empeſchaſt aux Confederez la navigation des mers ſeptentrionales, ſes Ambaſſadeurs reprocherent au meſme Roy cette alliance cachée, qu'il avoit auparavant faitte avec les Confederez: de ſorte qu'à la fin on ſçeut que l'Archiduc n'avoit découvert ce ſecret que par l'advis qui luy en avoit eſté donné de la part de Dorp. Cette rencontre donna donc lieu de concevoir contre celuy-cy de nouveaux ſoupçons: & comme on fut allé chez luy viſirer tous ſes papiers, on y trouva entre autres choſes la minute d'une certaine lettre, par laquelle il convioit l'Archiduc de venir à la Haye en habit deguiſé; afin qu'en ſe découvrant puis apres, & teſmoignant à la populace qu'il n'avoit eu aucune part dans les guerres qu'on avoit faittes contre les Provinces Vnies, ſa preſence donnaſt lieu à ceux qui affectionnoient le party du Roy, & la paix publique, de faire ceſſer dans les eſprits du reſte du peuple toutes les appre-

Les inondations apportent de grands dommages aux Confederez.

1594. henſions qu'on leur avoit données. Neantmoins Dorp, que l'on avoit empriſonné pour ce ſujet, ayant tousjours ſoûtenu avec beaucoup d'aſſeurance qu'il n'avoit eſcrit cette lettre que pour exercer ſimplement ſa plume & ſon eſprit, ſans aucun autre deſſein, il fut premierement delivré de priſon, & gardé chez luy quelque temps, & puis enfin elargy en donnant caution; la chaleur de ſon accuſation s'eſtant refroidie peu à peu, & ſon pardon ayant eſté facile à obtenir; comme il arrive ordinairement dans un Eſtat où la puiſſanee publique dépend de pluſieurs. Pour Menein, apres avoir deſcendu du rang des Iuges publics de Hollande dans le Conſeil de la ville de Dordrecht, il s'eſtoit rendu un des principaux de cette Republique : mais à la fin il en fut exclus; & puis bien-toſt apres on l'employa à écrire les Annales de ſon païs; moyennant une penſion annuelle qu'on luy accorda. Ce qui ne ſe fit pas tant pour aucune eſperance qu'on eut conceuë de ſon travail, que pour trouver quelque honneſte pretexte d'arreſter cet eſprit inquiet; qu'une grande erudition & une vivacité naturelle rendoient capable de beaucoup de choſes.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE QVATRIESME.

SOMMAIRE.

L'Archiduc Erneſt aſſemble le Conſeil. Les genereux diſcours du Duc d'Arſchot y ſont écoutez avec beaucoup d'approbation. Raiſons pour leſquelles la haine des Belges s'augmente contre les Eſpagnols. Ruſe de Taſſis. Le Duc de Boüillon ravage le Luxembourg. Heranger prend Hoye: le Bavarois la reprend par un ſiege. Le Duc de Boüillon prend quelques villes de Bourgogne. Velaſco vient au ſecours de la Bourgogne. Mort de l'Archiduc. La puiſſance du gouvernement eſt deferée au Comte de Fuentes, qui eſt hay des Belges. Manſfeld meurt. Arſchot va en exil à Veniſe. Deputation au Prince Maurice pour la paix. Harangue des Deputez: reſponſe du Prince. Les Deputez ſont renvoyez ſans rien faire. Toutefois les plus pacifiques des ennemis veulent la paix, & quelques uns une creve. Nopces du Comte de Hohenlo & de celuy de Solms. Troubles au ſujet de la Principauté de Cleves & de Iulliers. Les Eſtats pacifient les diſſenſions de ceux d'Embden. Conditions de la paix. Diſcordes entre les Confederez. Le Comte de Fuentes appaiſe les ſoldats mutinez. Verdugo meurt. Le Comte de Fuentes prend le Chaſtelet, & aſſiege Han. Les François demeurent les maiſtres de la ville & de la citadelle, malgré le Comte de Fuentes. Mort de La Motte. Villars eſt tué. Les Eſpagnols prennent la citadelle de Dourlens & la ville en meſme temps. Le Prince Maurice leve le ſiege de Grol, à l'arrivée de Montdragon. Philippe de Naſſau eſt tué. Les ſoldats du Prince Maurice eſſayent en vain de prendre Meurs. Montdragon meurt: comme auſſi Antoine Prince de Portugal. Le Comte de Fuentes prend la ville de Cambray, & force les habitans de preſter ſerment à Philippe comme à leur Prince. Heranger ayant pris la ville de Lure en eſt chaſſé incontinent. La guerre de Bourgogne occupe les Eſpagnols & les François. Les Confederez envoyent du ſecours au Roy de France: ce que la Reine Eliſabeth prend en mauvaiſe part. Elle preſſe les Confederez hors de ſaiſon de luy payer ce qui luy eſt deub. Recit par occaſion des rebellions d'Irlande. La Reine ſe porte plus ardemment à la guerre. L'Admiral Drak meurt, apres avoir eſté envoyé contre les Eſpagnols avec une flotte. Relation des navigations entrepriſes par les Confederez.

AV commencement de l'année l'Archiduc Erneſt fit tenir à Bruxelle une aſſemblée du Conſeil, dans laquelle ayant promis de traitter de grandes choſes, il fit juger aux peuples que ſon deſſein eſtoit de confirmer leurs loix & leurs privileges: mais la deciſion des choſes qui ſe devoient agiter pour l'intereſt du public, ne fut pas remiſe entre les mains des Eſtats, ſelon les anciennes couſtumes: car il n'y eut que les Eccleſiaſtiques & les Nobles qui furent appellez à l'aſſemblée; parce que veritablement la Nobleſſe eſtoit en faveur & en authorité, comme elle eſt presque tousjours ſous la domination d'un ſeul Prince; & l'on ſe fioit beaucoup au Clergé à cauſe du lien de la Religion qui l'attachoit aux intereſts de Philippe. Mais pour ce qui regarde le menu peuple, eſtant perpetuellement irreſolu, & ſouhaittant tousjours la paix à quelque condition que ce puiſſe eſtre, on ne l'admet presque plus dans les aſſemblées, ſi ce n'eſt quand il s'agit de lever de nouveaux tributs. Apres que l'Archiduc, ayant deduit avec beaucoup de gravité les peines qu'il avoit priſes pour

1595. *Erneſt fait une aſſemblée à Bruxelle.*

1595. reſtablir la concorde, eut demandé les advis de l'Aſſemblée touchant le ſurplus, on dit que le Duc d'Arſchot, qui tenoit la premiere place entre les Grands du Païs-bas, prit l'occaſion de parler en ces termes : On a veu autrefois nos Anceſtres prendre les armes contre de puiſſantes nations, & principalement contre les François, non pour aucun ſujet de haine qui les y portaſt : mais ſeulement parce que leur Souverain l'avoit ainſi ordonné ; & jamais on ne les a veus redouter ny les dangers qui accompagnent la guerre, ny les maux qui la ſuivent, quand il s'eſt agy de l'aggrandiſſement de leurs Princes. C'eſt pour cette raiſon que leur courage & leur prudence ont ſouvent achevé de grandes choſes : mais aujourd'huy les armes ne fourniſſent plus d'occaſions à noſtre valeur & à noſtre conduitte, mais bien pluſtoſt à nos miſeres & à nos oppreſſions : puisque meſme la direction d'une guerre civile (comme vous la nommez) n'eſt point confiée aux citoyens. Pourquoy donc demandons nous la paix, qu'on nous refuſe inceſſamment, au lieu qu'on devoit ſonger à la faire il y a long-temps, & ſur tout lors que nous avions encore quelque choſe à conſervet, & que l'on ne voyoit pas, comme on voit aujourd'huy, nos villes embraſées, nos campagnes deſerres, & nos familles reduittes à mendicité, non ſeulement pour le temps preſent, mais pour l'avenir. Que ſi apres trente ans de travaux & de pertes continuelles vous ne jugez pas qu'il ſoit encore temps de nous donner du relaſche, pour le moins de deux guerres que nous avons ſur les bras, oſtez nous en une : & ſi vous avez reſolu de nous faire tourner viſage contre les François, faittes en ſorte que les Confederez, que nous aurons à dos, ne nous puiſſent nuire. Ou bien ſi vous jugez qu'il ſoit plus à propos (comme il eſt en effet) de vanger ſur ces derniers les maux que nous avons ſoufferts, bornez ces eſperances trop vaſtes que vous avez conceuës ; de peur qu'en voulant ravir le bien d'autruy, nous ne faſſions courir risque au noſtre meſme. Vous direz (peut-eſtre) que vous avez offert la paix ; mais de quelle ſorte l'avez vous offerte? Et par quelle raiſon ſe peut il faire que les François la refuſent, ou que les Confederez la retardent? Car je ne croy pas qu'ils prennent plaiſir à leurs maux, ny peut eſtre aux noſtres meſmes. Tous d'une commune voix crient qu'il faut chaſſer la ſoldatesque eſtrangere ; cette race cruelle & ſuperbe, dont les mœurs ſont incompatibles avec les noſtres : & qui n'a point de moderation ny de foy, ſinon autant que ſes intereſts l'obligent d'en teſmoigner. Nous pourtions peut-eſtre croire que c'eſt l'injuſtice & la haine de nos ennemis qui les fait parler de la ſorte contre l'Eſpagnol : mais les choſes qu'il nous fait ſouffrir, ſont encore plus injuſtes & plus odieuſes. Demandez à la province d'Artois, demandez à celle du Hainaut & de tous les païs d'alentour, qui furent autrefois ſi riches & ſi fertiles, d'où vient que leurs habitans meurent aujourd'huy de faim ; ils vous reſpondront qu'à la verité les François ont pris quelque partie de leurs biens ; mais que le tout leur a eſté ravy par les Eſpagnols & par leurs ſemblables, qui malgré leurs perpetuelles diſſenſions, s'accordent ſi bien enſemble pour la ruine des Païs-bas, que ſous les ordinaires pretextes de leurs ſoldes & de leurs tumultes, nous demeurons expoſez en butte à leurs rapines. Mais l'injuſtice n'en demeure pas là ; car on donne aux eſtrangers le ſoin de nous conduire, auſſi-bien que la permiſſion de nous piller : tant il eſt vray de dire que perſonne de nous n'eſt ſage au ſentiment des Eſpagnols, & que noſtre patience leur ſert de joüet. Que ſi perpetuellement leur opiniaſtreté ſe rend plus forte que nos plaintes, qu'ils feignent de ne pas entendre, afin de continuer leurs crimes plus hardiment,

Harangue genereuſe du Duc d'Arſchot dans l'aſſemblée.

diment, nous nous portetons à la fin à entreprendre des choſes que la ne- 1595.
ceſſité rendra excuſables devant les yeux de la Chreſtienté, & de noſtre Roy tres-equitable.

A peine le Duc d'Arſchot eut il achevé ce diſcours, que les principaux de tous les deux Eſtats s'aſſemblerent à l'entour de luy avec de merveilleux teſmoignages d'approbation : comme s'ils euſſent eſté ravis d'avoir rencontré un homme qui oſoit ſeul exprimer publiquement les penſées de tous les autres. Cependant les Eſpagnols murmuroient hautement ; car quelques uns d'eux s'eſtoient trouvez à cette aſſemblée ; mais le Comte de Fuentes n'avoit pas voulu y paroiſtre, parce que comme il n'eſperoit pas preceder le Duc d'Arſchot, il ne vouloit pas non plus eſtre placé apres luy ; eſtant d'une telle humeur, que quoy qu'il aſpiraſt principalement à une puiſſance ſolide, il ne mépriſoit pas des honneurs frivoles. Pour ce qui concerne le Duc d'Arſchot, je trouve que pendant toutes ces guerres il a tousjouts fait voir une merveilleuſe aſſeurance d'eſprit, & qu'en conſervant pour ſon Prince une fidelité ſans teproche, il ne vouloit pas que ſon tang cedaſt en aucune choſe à l'ambition des eſtrangers. Il ne ſe rendoit eſclave de perſonne ; & ayant tousjouts uſé impunément de ſa franchiſe, il ſe mocquoit hardiment des miniſtres de Philippe ; tant à cauſe que leur preſomption eſtoit odieuſe à tout le monde, que parce qu'on ne craignoit rien de luy hors la liberté de ſes paroles. Et meſme comme maintenant il approchoit d'une extreme vieilleſſe, il pouvoit avec d'autant plus d'aſſeurance répandre dans les eſprits de tout le peuple ſes ſentimens qui paſſoient pour des oracles. Il eſt certain que depuis la paix de Gand, il ne s'eſt jamais veu aucun des Belges du party royal, dont la haine ait eſté plus opiniaſtre que la ſienne contre les Eſpagnols : & l'on tient que la Republique Confederée eut pû ſe ſervir de cette averſion, ſi ſon gouvernement, au lieu qu'on le voyoit maintenant dépendre de pluſieurs, eut comme du temps du Prince d'Orange dépendu d'un ſeul, à qui l'on eut confié le pouvoir de traitter les principales affaires, & d'entretenir les alliances ſecrettes. Mais quoy que la haine du Duc d'Arſchot contre les Eſpagnols fut aſſez inveterée, elle s'enflammoit de plus en plus, quand il voyoit que parmy les extremes miſeres de la Belgique, leur puiſſance eſtoit ſi grande : joint que leurs propres mœurs les luy rendoient encore particulierement odieux. Car premierement le Comte de Fuentes eſtoit trop attaché aux banquets & au ſommeil ; & meſme on diſoit qu'il s'eſtoit veu bien pres de ſa perte dans la ville d'Anvers, à cauſe d'un adultere où il avoit eſté ſurpris. Eſtienne Ibarra avoit plus de probité & plus de diligence ; mais cette loüange demeuroit presque effacée par l'excés de ſon orgueil, qui avoit ſi ſouvent fait naiſtre des differens entre luy & Charles de Mansfeld, qu'il s'en eſtoit peu fallu que celuy-cy n'eut tué l'autre : ce qui avoit fourny d'un pretexte aux Eſpagnols, pour ne vouloir plus eſtre regis que par des chefs de leur nation. Chriſtophle Morus eſtoit participant des ſecrets du conſeil : car comme Idiaques regiſſoit presque toute l'Eſpagne, celuy-cy vouloit dans les Païs-bas poſſeder ſa part du gouvernement, comme un droit appartenant à ſa famille. Pour Didaco Ibarra, ſa preſomption eſtoit ſi grande, qu'il avoit oſé ſe plaindre par lettres à Philippe, que l'aurhorité des Eſpagnols aupres de l'Archiduc n'eſtant pas aſſez grande, cela avoit eſté cauſe de beaucoup de mauvais ſuccés. Mais Taſſis, dont l'addreſſe ſçavoit bien mieux penetret juſqu'au fond de toutes ſortes de dangers, avoit tousjours conſeillé d'adoucir l'eſprit des Grands du Païs-bas par toutes ſortes d'apparences d'hon-

Qui eſt receu avec merveilleuſe approbation des deux Eſtats.

La Duc d'Arſchot tousjours fidele à ſon Prince, & contraire aux Eſpagnols.

Cauſes de l'accroiſſement de ſa haine contre les Eſpagnols.

Addreſſe de Taſſis.

1595. d'honneur, pourveu que l'administration des finances demeurast entre les mains des Espagnols : puis que la connoissance de ces sortes d'affaires peut, par un enchainement tacit, attirer à elle toutes les autres. Apres que le Duc d'Arschot eut esté patiemment écouté par l'Archiduc, celuy-cy qui de son naturel tesmoignoit assez de flegme, & qui sçavoit mesme que c'est principalement par ce moyen que les premieres boutades se rabbattent facilement, respondit qu'il falloit sçavoir l'intention du Roy : & que pour luy il tascheroit tousjours à luy faire entendre les choses, & à luy donner ses advis du meilleur biais qu'il pourroit trouver, pour restablir la concorde.

L'Archiduc juge à propos de consulter le Roy.

Cette esperance repaissoit les esprits, mais elle ne retardoit pas les miseres du peuple. Car depuis que les deux Roys eurent declaré la guerre l'un à l'autre, le Duc de Boüillon s'estant rendu maistre de toutes les petites villes du Luxembourg, qui n'avoient pû resister à la puissance de ses armes, ravageoit avec toutes sortes d'hostilitez les païs d'alentour, & mesme les plus avancez vers le cœur des Provinces. Et quoy que d'abbord les Espagnols eussent defait quatre compagnies de la cavalerie de Philippe de Nassau, qui s'estoit trouvée surprise tant par le débordement des rivieres que par les embuscades des ennemis, le Duc de Boüillon avoit pris amplement sa revanche, dans un plus grand combat de cavalerie où il estoit demeuré victorieux : toutefois contre les grandes villes de ces païs-là on se servoit plustost de la ruse que de la force ; mais cette voye ne reüssit pas beaucoup. Il est vray qu'il se presenta une occasion bien capable de fortifier le party, & d'allumer la guerre pour long-temps sur les frontieres des Espagnols ; si dans le mestier des armes il n'estoit point plus difficile de conserver que d'acquerir, parce que de ces deux choses l'une se peut aisement executer par des actions de hardiesse, & quelquefois de temerité ; au lieu que l'autre a principalement besoin de sagesse & de toutes sortes de soins judicieux.

Cependant le Duc de Boüillon ravage tout.

Hoye est une ville du Liege assez petite à la verité, mais telle que plusieurs autheurs, & sa situation mesme, tesmoignent qu'elle est le reste d'une plus grande & plus fameuse ville, que les courses & les hostilitez des Barbares ont autrefois ruinée. Elle est coupée en deux par la riviere de la Meuse, à laquelle il se vient joindre un torrent, dont les eaux sont plustost rapides qu'abondantes ; & neantmoins la ville en a pris son nom. Toutes les terres d'alentour sont pleines de minieres de fer, & respondent fort bien à l'humeur rude des habitans. Le pont est fait en maniere de voutes ; & sur le rivage droit du fleuve on voit un tertre, où l'on a elevé une citadelle qui porte sa veuë jusques bien loin par toutes les campagnes des environs ; & ce lieu sert bien souvent aux Evesques d'une retraitte fort agreable, à cause de la beauté du païs. Ce qui n'empesche pas neantmoins que l'on n'ayt songé autrefois à rendre la place tres-capable de defense, dans la situation avantageuse qu'elle possede naturellement. Mais parce que maintenant l'Evesque se tenoit assez asseuré tant par la paix que par le droit d'ancienne possession, la garnison n'estant pas trop forte, si peu de gens de guerre, qu'elle contenoit, ne songeoient qu'aux festins & aux divertissemens, croyant que toute fonction militaire eust esté superfluë : & par une pareille negligence on souffroit qu'il y eust des maisons appliquées à une roche voisine de la citadelle, au niveau de son bastiment. Herauget, Gouverneur de la ville de Breda, qu'il avoit prise par une ruse de guerre, & qui estoit fort propre à ces sortes d'entreprises, fit cacher trente de ses soldats dans une de ces maisons, par le moyen de l'intelligence qu'il avoit avec le maistre du logis : & durant l'obscurité de la nuit

Herauger prend la ville d'Hoye par stratagesme.

ils

ils entrerent dans la citadelle par une feneſtre au moyen de quelques eſchelles, apres avoir obſervé dans l'abbord un grand ſilence : & puis en ſuitte s'eſtant ſervis de force coups de mouſquetades, pour oſter de toutes parts la veuë & la connoiſſance de ce qui ſe paſſoit, ils mirent aux fers les gardes de cette place. Cependant dés la pointe du jour Herauger s'eſtoit trouvé devant la ville, avec ſix cents cavaliers & quinze cents fantaſſins : ainſi, quoy que dés le premier tumulte les habitans euſſent pris les armes, lors qu'ils virent tant de ſoldats devant leurs portes, & encore d'autres ſur leurs teſtes, cette double crainte leur oſta le deſir de reſiſter. Alors Herauger mit garniſon dans la ville, envoya ſa cavalerie fourrager par la campagne, & impoſa contribution ſur tous les peuples d'entre la Meuſe, qui dependoient de la domination Eſpagnole. Or comme cette action d'hoſtilité avoit eſté exercée contre un Prince paiſible, & auquel (quoy qu'il fuſt en quelque ſorte mal intentionné pour le party des Confederez) on n'avoit point declaré la guerre ſuivant l'ordre qui ſe prattique en de pareilles occaſions, il euſt eſté plus facile d'excuſer ce procedé à l'eſgard des Eſpagnols que de l'Eveſque du Liege. Car l'affaire n'eſtoit pas beaucoup differente de celle des villes de Bonne & de Rhinberc, leſquelles à la verité ils avoient autrefois priſes pendant la guerre de Cologne ; mais maintenant qu'elle eſtoit finie, ils ne rendoient pas pourtant ces deux places à leur legitime maiſtre. Ernеſt de Baviere, Archeveſque, Electeur de Cologne, & Eveſque du Liege, ayant envoyé vers les Confederez pour leur redemander ſon bien, les Eſtats par une conſideration qui ſe meſuroit plustoſt ſur l'utilité preſente de leurs affaires, que ſur le droit des gens, luy reſpondirent, que comme ils avoient pris ſa ville pour incommoder les ennemis publics, plustoſt que ny luy, ny ſon Eſtat, ils ne pouvoient pas la luy rendre que la guerre ne fuſt terminée. Et qu'apres tout il n'avoit pas beaucoup de raiſon de les blâmer d'une choſe qu'il permettoit volontairement aux Eſpagnols. Il leur offrit, pour les porter à la reſtitution de cette place, des conditions qu'ils euſſent ſans doute jugées equitables, ſi la commodité de ſa ſituation ne leur euſt perſuadé le contraire. Car la citadelle ſeule eſtoit extremement advantageuſe ſur le chemin, pour faire en ſorte que les troupes Françoiſes & Hollandoiſes ſe pûſſent joindre enſemble avec ſeureté : & l'on avoit reſolu d'y eſtablir le quartier de la ſoldateſque Italienne, qui s'eſtoit mutinée contre les Eſpagnols, afin que par ce moyen elle demeuraſt eloignée des frontieres de la Hollande, & dans un païs où elle pourroit faire beaucoup de butin. 1595.

L'Eveſque ſe voyant meſpriſé, va ſieger la ville.

Quand l'Eveſque vid qu'on le mépriſoit, ou pour le moins qu'on differoit de jour en jour d'accorder ſes demandes pour les rendre inutiles à la fin, il leva luy-meſme de nouvelles milices, auſquelles il joignit un ſecours de vieilles troupes, au nombre de quinze cents fantaſſins & ſept cents chevaux, avec quinze pieces d'artillerie, ſous la conduitte de la Motte : apres quoy il prit ſa marche ſur les deux bords de la Meuſe, pour aller aſſieger la place. Et les chefs du Roy d'Eſpagne luy avoient de leur propre mouvement offert leur aſſiſtance, parce qu'il ne leur importoit pas moins qu'à luy, d'empeſcher que les Confederez ne ſe rendiſſent maiſtres du païs, qui eſt au deſſus de la Meuſe, & d'une ville qui pouvoit joindre ces campagnes aux leurs. Outre cette raiſon d'intereſt, ils eſtoient encore engagez au ſecours de l'Eveſque par un pretexte d'honneur ; parce que ſuivant les alliances faittes avec Philippe de Bourgogne, & Philippe d'Auſtriche, premier du nom, le païs du Liege s'eſtoit mis ſous la protection des Ducs de Brabant.

1595. Dés le commencement du siege, la ville, dont les remparts n'estoient pas capables d'une longue defense, fut assaillie tant par les breches qu'on y avoit faittes que par des escalades, & la pluspart de ceux qui la defendoient ayant esté tuez, le reste se retira dans la citadelle. Mais parce que les Hollandois avoient negligé de se saisir d'un terre voisin de la citadelle, qui estoit beaucoup plus haut que le rez de son bastiment, ceux qui la tenoient se virent bien-tost foudroyez par les batteries du canon, qu'on avoit dressées sur cette eminence; & assaillis d'embas par la sappe, à cause qu'on avoit fait venir à ce siege un grand nombre de paisans de tout le voisinage, lesquels ayant accoustumé d'estre employez à la recherche des metaux, estoient sçavans en l'art de foüiller la terre. Toutefois Herauger avoit creu que cette place pourroit tenir long-temps; & dans l'esperance qu'il en avoit donnée, on assembloit du secours pour les assiegez : mais à la fin craignant que les chemins ne se rendissent trop difficiles, à cause que les rivieres commençoient à se débordet, quoy qu'il y eust dans la citadelle plusieurs lieux de refuge, & divers moyens de tirer de long, il prevint la colere de l'assiegeant par sa reddition. Ce qui fut cause qu'il passa dans l'esprit de beaucoup de personnes, pour estre plus propre à faire des entrepriſes soudaines qu'à supportet de longs travaux. Il s'excusoit neantmoins sur ce que le secours qui luy avoit esté promis par le Duc de Boüillon, & par les Italiens de Sichem, n'avoit point eu d'effet : & que davantage les murailles de la citadelle, que l'on croyoit bien fortes, & sur lesquelles on avoit fondé la principale esperance de tenir long-temps, s'estoient trouvées à la fin n'avoir esté composées que de deux murs differens, entre lesquels on avoit jetté de vieilles démolitions; de sorte que les premiers coups de canon ayant bien-tost éboûlé toutes ces mazures, les dedans de la citadelle estoient demeurez découverts à la batterie. La garnison estant sortie, les chefs Espagnols empescherent que les troupes de l'Evesque ne la missent en piece : & ils entreprirent cette affaire avec tant de bonne foy, que l'on en vid plusieurs mettre l'epée à la main, pour defendre leurs ennemis contre leurs associez. Aussi estoit-ce avec les Espagnols que Herauger avoit traitté de sa reddition, ayant apprehendé avec beaucoup de sujet, que les Liegeois ne fussent pas gens à luy gardet le droit de la guerre.

Il prend la ville;

& bat la citadelle;

qui se rend.

Apres cette reduction, l'Evesque ne s'estant pas contenté de punir ceux d'entre les habitans qui avoient esté complices de l'entrepriſe de Herauger, priva aussi toute la ville de ses anciens privileges, comme ne l'estimant pas avoir assez de fidelité pour luy. Et davantage il ne cessa point de rechercher toute sorte de vengeance contre Herauger, l'accusant hautement de lascheté, & ayant envoyé aux Estats des Provinces Vnies quelque partie d'une lettre escritte par celuy-cy, dans laquelle il parloit d'eux avec peu de respect. Mais le Prince Maurice, & ceux qui avec luy avoient esté participans de la secrette entrepriſe de Herauger contre la ville de Hoye, empescherent que les autres ne le missent en peine. La joüissance de cette ville usurpée ne fut pas longue; puis qu'on la reprit le quarante-uniesme jour d'apres sa prise : & le fruit de cette action ayant esté perdu pour les Confederez, il ne leur en resta que le blâme. Car le mesme jour que les Estats, s'asseurant sur la force de la citadelle, respondirent assez fierement aux Deputez de l'Evesque, qu'ils la rendroient lors que les Espagnols auroient rendu Rhinberc, il arriva fortuitement des nouvelles que cette mesme citadelle estoit desja renduë. Cependant l'Espagnol ayant repris Hoye, joignit sa

possess-

poſſeſſion à celle de Rhinbetc ; & la garda juſqu'à ce que ſes depenſes luy ayant eſté tembourſées, & l'ennemy chaſſé de ces païs-là, il jugea qu'il la pouvoit rendre ſeurement. Et meſme dans cette occaſion Philippe taſcha d'acquerir de nouvelles loüanges de pieté ; ſe vantant qu'il aymoit mieux donner du ſien propre à l'Egliſe du Liege, la plus ancienne de toute la Belgique, que de dépoüiller ſes Eveſques du leur, quelque ſpecieux pretexte qu'il pûſt avoir. Quatre cents cavaliers, du nombre de ceux qui eſtoient ſortis de Hoye avec Herauger, furent defaits par quatre vingts des ennemis, qui les rencontrerent tellement chargez de butin, que la trop grande convoitiſe de le conſerver les ayant embarraſſez, leur fit perdre la vie. Mais auſſi bien que ceux-cy, quelques troupes des garniſons d'Over-Yſel, qui en eſtoient ſorties pour aller piller le territoire de Munſter, ayant eſté rencontrées une nuit par les ennemis, receurent un juſte chaſtiment. 1595.

Cependant comme Henry, Roy de France, voyoit que ſes ennemis preſſoient la Picardie, pour les obliger par quelque diverſion à entreprendre la defenſe de leur propre païs, il aſſembla la plus grande armée qu'il pût ſous la conduitte du Duc de Boüillon ; auquel il donna ordre d'entrer dans cette Province de Bourgogne, qui ſous le nom de Comté obeyt à la puiſſance d'Eſpagne : & Henry conſideroit encore que ce païs ſert d'un chemin aux Eſpagnols, pour faire paſſer leurs troupes d'Italie ou d'Alemagne dans les Païs-bas. Les premiers efforts eurent du ſuccés ; par ce que toutes les petites villes ſe laiſſoient ſurmonter par la crainte : & lors que quelques-unes des troupes levées à la haſte dans cette Province, qui n'avoit point veu de guerre depuis plus d'un ſiecle, oſoient faire teſte d'un coſté ou d'un autre, ces rencontres ſe pouvoient pluſtoſt nommer des meurtres que des combats. Toutefois le danger de la Bourgogne ne fut point capable d'obliger les forces des Païs-bas à marcher à ſon ſecours : mais Velaſco, Conneſtable de Caſtille, (c'eſt le nom d'une dignité hereditaire) & Gouverneur de Milan pour le Roy d'Eſpagne, tira des garniſons d'outre les Alpes, de puiſſantes troupes de cavalerie & d'infanterie, qu'il fit marcher parmy les montagnes encore couvertes de neige : & apres avoir pris en paſſant quelques villes par compoſition, il ſe vint poſter proche de la riviere de Saone ; où s'eſtant reſolu d'attendre de plus grandes troupes de cavalerie, & quelques recreuës d'Alemagne & du Royaume de Naples, il laiſſoit refroidir les premieres boutades des François par le ſoin qu'il prenoit d'eviter une bataille.

Henry, Roy de France, envoye le Duc de Boüillon avec une armée dans la Bourgogne.

Velaſco ſecourt la Bourgogne.

Tandisque les occaſions & les dangers s'offroient ainſi en divers lieux, & que les nouvelles en coutoient de toutes parts, une maladie qui avoit commencé des devant l'hyver à travailler l'Archiduc Erneſt, s'aigriſſoit de plus en plus : car comme il ſçavoit aſſez que les Eſpagnols le hayſſoient, que les Belges n'eſtoient pas ſatisfaits de luy, que les rapports de ſes ennemis l'avoient mis mal dans l'opinion du Roy, & qu'enfin on le blâmoit de ne ſçavoir faire ny la paix, ny la guerre, il augmenta tellement ſes ennuis en s'efforçant de les cacher, qu'à la fin s'eſtant laiſſé abbattre par une fievre lente, apres une grande perte de ſang, il perdit auſſi la vie. Sa mort fut ſoupçonnée, comme ſont preſque touſjours celles des Princes : mais elle ne cauſa point de tumultes ny de broüilleries ; parce que les perſonnes oiſives des Païs-bas eſtoient arreſtées par l'eſperance d'une paix prochaine, & les autres par les divers travaux où la diverſité des guerres les engageoit. Ceux qui rechercheront la veritable cauſe de ſa mort, apres que ſon corps eut eſté

Mort de l'Archiduc Erneſte.

1595. ouvert, reconnurent qu'elle procedoit de la pierre & d'un ver, qui se trouva dans ses reins encore vivant, apres avoir rongé les parties d'alentour. Le gouvernement des Païs-bas vacant par cette mort, fut donné au Senat par Philippe : mais la principale conduitte des affaires tant au dedans qu'au dehors des Provinces, demeura entre les mains du Comte de Fuentes, sous le nom de Président. Car l'Archiduc Ernest, estant proche de la mort, luy avoit accordé par ses lettres cette charge pour un temps, suivant l'advis des autres Espagnols : & bien-tost apres Philippe confirma cette disposition de l'Archiduc. Aussi est-il vray que le Comte, quoy que vicieux, n'estoit pas trop au dessous d'une si grande charge ; les exploits qu'il acheva premierement dans la Belgique, & bien-tost apres en d'autres diverses regions, ayant assez tesmoigné sa capacité. Mais les Grands des Païs-bas, qui avoient desja eu bien de la peine à le souffrir lors qu'il cachoit encore l'effet de cette puissance sous un moindre éclat, ne pouvoient plus voir sans jalousie & sans colere les marques publiques de cette dignité, qu'il avoit prises devant leurs yeux. Ils se plaignoient que leurs ancestres avoient fort bien prejugé ce qui devoit arriver à leur Patrie, quand ils avoient dit qu'elle deviendroit quelque jour une Province d'Espagne ; puis qu'apres leur avoir donné pour Gouverneur un Duc d'Albe, un Requesens, & mesme, de plus fraische memoire, un Rhoda, on avoit à la verité conservé du depuis les privileges des Belges pour quelque temps, au moins en apparence ; mais qu'à la fin on recommençoit encore à les traitter avec un pareil mépris, puis qu'ils voyoient de nouveau la puissance absoluë de faire la paix ou la guerre, estre commise à un estranger, qui n'ayant pas moins de vices que les precedens Gouverneurs, avoit bien moins de capacité. Chacun se disoit cecy à soy mesme : mais les plus hardis le disoient encore aux autres. En effet c'est une chose extremement dure, & comme honteuse à un peuple, d'obeïr à des estrangers : & il n'y a point de maniere de jalousie qui soit inutile aux Roys comme celle-là, parce qu'il est presqu'absolument necessaire que chaque nation choisisse ceux à qui elle doibt obeïr, si l'on veut qu'elle soit capable de commander aux autres. Cependant Charles de Mansfeld, qui s'estoit tousjours rendu extremement considerable, tant par la gloire qu'il s'estoit acquise dans les armes, que par les illustres differens qu'il avoit eus à démeler, autrefois avec le Duc de Parme, depuis peu avec Ibarra, & maintenant avec le Comte de Fuentes, fut eloigné des Païs-bas sous une apparence d'honneur, & commis pour conduire en Alemagne les troupes auxiliaires, que Philippe envoyoit à l'Empereur contre les Turcs, dont les divers progrés se faisoient craindre dans la Hongrie. L'Archiduc Matthias, qui commandoit l'armée de son frere, donna le rang le plus proche du sien au Comte de Mansfeld : mais celuy-cy ne pût pas produire long-temps contre les Turcs des marques de son ancienne valeur, & des belles maximes qu'il avoit prattiquées contre des ennemis plus habiles qu'eux : car il fut emporté par l'effort d'une maladie au milieu des dangers de la guerre. Mais le Duc d'Arschot, de crainte que les Belges ne le vissent au dessous du Comte de Fuentes, s'en alla volontairement en exil chez les Venitiens ; protestant qu'il ne se retiroit en ces païs là que pour mourir libre. Que si le Comte de Fuentes estoit hay des Grands, il ne l'estoit pas moins du peuple ; parce que sous couleur que les soldats Alemans, qui gardoient Bruxelle, avoient excité quelque legere broüillerie, il avoit essayé de se rendre absolument maistre de cette ville par le moyen de quelques regimens de sa nation :

Conduitte des affaires entre les mains du Comte de Fuentes, & du Senat.

Les Grands du Païs-bas avoient peine à la supporter.

Mansfeld envoyé en Hongrie contre les Turcs, est consumé de maladie.

Le Duc d'Arschot s'en va volontairement en exil chez les Venitiens.

nation : mais les habitans s'eſtoient tous rendus contraires à ſon deſſein ; car ils redoutoient plus la moderation des ſoldats Eſpagnols, que les tumultes des autres : & toutes les autres villes eſtoient dans la meſme averſion. Ce qui cauſa un double mécontentement à la ſoldateſque ; l'Eſpagnole ſe plaignant qu'on ne vouloit pas la recevoir, & celle des autres nations, qu'on l'avoit presque chaſſée ; & pour ces deux raiſons, les campagnes eſtoient rançonnées doublement. 1595.

Ces nouveaux malheurs s'eſtant joints de ſurcroiſt aux miſeres de l'année precedente, & la crainte de la diſette ayant fait rencherir les vivres ; la liberté, que les pauvres s'attribuent particulierement, fit éclatrer les plaintes de la populace, qui ſervirent dans chaque eſtat du peuple à faire pencher les eſprits du coſté de la paix, dont le deſir s'enflammoit de plus en plus par l'eſperance que l'Archiduc en avoit desja fait naiſtre. Et le Comte de Fuentes dans cette rencontre ne les empeſcha point de laſſer leurs vœux par une experience inutile. Mais entre toutes les grandes maiſons celle de Crouy ſouhaittoit la paix le plus ardemment : & le Marquis de Havré, qui eſtoit de cette famille, eſcrivant à Iacques de Mailleray, lequel ayant autrefois fait partie de ſa maiſon, ſe voyoit maintenant en un merveilleux credit à la cour du Prince Maurice, luy donna dans ſes lettres des marques de ſa paſſion pour la concorde. Mailleray montra ces lettres au Prince Maurice ; & le Prince les ayant fait voir aux plus puiſſans des Eſtats, on donna ordre à Mailleray de récrire qu'il y auroit quelque eſperance de faire la paix ; mais à condition entre autres choſes, que les ſoldats Eſpagnols ſe retireroient non ſeulement du cœur des Païs-bas, mais encore du Luxembourg & de la Bourgogne, afin de faire perdre de tous coſtez la crainte que l'on avoit d'eux. Mais Havré en faiſant reſponſe aux lettres de Mailleray, n'ayant rien reparty ſur cette demande des Confederez qu'il laiſſoit ſous le ſilence ; Mailleray eut ordre de nouveau de luy teſmoigner que l'on pourroit trouver quelques moyens d'accommodement entre les Provinces Confederées, & celles du party contraire : mais que pour l'Eſpagnol, on ne vouloit avoir aucune conference avec luy. Enfin donc les Grands du party de Philippe, le Duc d'Arſchot n'eſtant pas encore ſorty du païs, envoyerent en leur nom particulier une deputation au Prince Maurice ; comme à celuy qui paſſoit ſur tous pour un eſprit equitable, & naturellement porté à favoriſer des Nobleſſes, qui luy eſtoient presque toutes alliées de parenté. On avoit choiſi pour cette conference Thierry Liſveld, autrefois Chancelier du Brabant, pendant la domination du Duc d'Anjou, Maſius, & Hart, qui eſtoient tous trois en reputation de perſonnes ſages, & intelligentes dans les negotiations publiques. Le Prince eſtoit pour lors à Middelbourg, où ceux-cy l'eſtant venus trouver, luy remontrerent, qu'autrefois lors que les troupes des ſoldats eſtrangers trouvoient dans les diſſenſions des peuples du Païs-bas des occaſions de s'enrichir de leurs dépoüilles, le Senat, qui pour lors tenoit la ſouveraine direction des affaires, termina la diſcorde civile ; & quand les Provinces furent tombées d'accord entre elles, le Roy meſme ſe declara l'autheur de leur accommodement : de ſorte qu'il ne leur fut pas difficile apres cela de chaſſer la ſoldateſque eſtrangere, le conſentement de tous les peuples ſe trouvant univerſellement conforme dans ce deſſein. Neantmoins bien-toſt apres, ſoit par la colere du ciel, ſoit par la faute des deux partis, il ſurvint des accidens qui empeſcherent que la playe presque guerie ne ſe refermaſt de bonne foy. Qu'aujourd'huy le meſme Senat du party

Les Belges deſirent la paix.

Lettres du Marquis d'Havré touchant ces choſes à Iacques de Mailleray.

Reſponce de Mailleray.

Deputez envoyez au Prince Maurice de la part des Grands du Païs bas.

Leurs paroles au Prince.

1595. Royal, tenoit encore entre ſes mains le meſme pouvoir qu'en ce temps-là: & que les meſmes Belges ſouffrant de pareilles perſecutions, conjuroient la Republique Confederée, qui leur eſtoit jointe de voiſinage, de faire ceſſer ces malheurs, flattant leurs eſprits de cette eſperance, qu'elle ne ſeroit pas faſchée de voir qu'on la conviaſt à un accommodement, lors que ſes affaires eſtoient dans leur plus grande proſperité. Comme pareillement ils ne faiſoient aucune difficulté de croire, que le Prince Maurice eſtoit pourveu d'une ſi grande moderation d'eſprit, qu'il aymeroit bien mieux abandonner ſa bonne fortune, que d'eſtre abandonné par elle: puis que les ſages ne trouvent jamais rien de ſi ſuſpect qu'une trop longue felicité. Qu'en effet le Prince ne teſmoigneroit pas avoir peu de ſoin de cette haute reputation, qui le mettoit au deſſus de tous les Capitaines de l'antiquité meſme, s'il ſongeoit à mettre en ſeureté la gloire que ſa valeur luy avoit acquiſe. Que la maiſon de Naſſau ne s'eſtoit pas renduë fameuſe par les armes ſeulement, veu que pluſieurs de ces grands hommes qu'elle avoit accouſtumé de produire, n'avoient pas eſté moins admirez dans la conduitte de la paix, que dans celle de la guerre. Qu'aprés tout le Prince Maurice en ſe ſervant de la preſente conjoncture, ſe mettroit en poſſeſſion d'une loüange, qui ne feroit répandre des larmes à perſonne, & pourroit eſperer toute ſorte de bons offices de beaucoup de Princes alliez de ſa famille; au lieu qu'en procedant d'une autre ſorte, il les contraindroit de faire des vœux contre ſon aggrandiſſement. Que ſi ſon humeur guerriere aymoit les combats & les fatigues par deſſus toutes choſes, il rencontreroit aſſez d'occaſions où il luy ſeroit facile par la valeur de ſes exploits d'eſtendre l'honneur du Chriſtianiſme, puis que ſon courage & ſa prudence eſtoient en une ſi haute conſideration; que dans une ſi ſainte entrepriſe il ne ſe trouveroit aucun chef de guerre, qui ne luy en cedaſt volontairement la conduitte abſoluë. A toutes ces choſes le Prince Maurice fit reſponſe; (car les Eſtats, dont quelques-uns aſſiſtoient à cette conference avec luy, avoient voulu qu'il en uſaſt de la ſorte,) que pour luy il s'eſtimeroit heureux s'il pouvoit accorder à ſon ſiecle, & aux ſiecles à venir, la fin des diſſenſions civiles: que la loüange d'un ouvrage ſi excellent luy ſeroit plus chere, que le nom de dompteur de villes, & que tous les plus glorieux triomphes; pourveu que ceux qui avoient ſouhaitté la preſente conference, fuſſent touchez d'une veritable averſion contre l'injuſtice Eſpagnole; & ſe reſoluſſent de teſmoigner desormais un courage digne de leurs ayeuls. Que s'il eſtoit ainſi, on leur offroit une entiere puiſſance d'arreſter librement, avec des perſonnes libres, toutes les choſes qu'ils deſireroient. Que s'ils vouloient rentrer dans l'union qu'ils avoient abandonnée, ils auroient pour defenſeurs non ſeulement la Republique Confederée, mais encore les Souverains ſes aſſociez, dont les forces les feroient bientoſt ſuccomber, s'ils les avoient plus long-temps pour ennemies. Que la diverſité des ceremonies Eccleſiaſtiques ne leur apporteroit pas plus de prejudice qu'elle en apportoit maintenant à la France: & que la Republique Confederée ne ſe meſloit point de preſcrire des loix à perſonne ſur ce ſujet; laiſſant à Dieu & à chaque peuple le jugement des Religions. Qu'elle avoit pluſieurs choſes communes tant avec ſes alliez, qu'avec les Belges du party de Philippe; ſçavoir, d'anciennes unions, pluſieurs parentez, & de grandes conformitez de police: mais qu'entre les Provinces Vnies & le Roy d'Eſpagne toutes choſes rendoient à la haine; & à des hoſtilitez que ſa convoitiſe avoit commencées, & que la neceſſité de la defenſive

Reſponſe du Prince Maurice.

sive avoit accreuës. Qu'ils ne pouvoient traitter avec un ennemy, lequel ayant esté leur Prince, les avoit forcez à le deposseder de sa puissance : car de quelque façon qu'ils composassent, ils se rendroient à luy en pensant faire la paix avec luy. Que l'indignation des Souverains est irreconciliable : & qu'il estoit facile de juger comment celuy-cy useroit de son pouvoir durant la paix, par la maniere dont il procedoit durant la guerre. Que la suitte du temps & la vicissitude des choses presenteroient quelque jour des occasions, qu'il ne falloit pas attendre pour le present. Car en effet (poursuivoit le Prince) quelle raison aurions nous de nous fier à un Roy, qui n'a point fait difficulté de proscrire les testes de ceux qui ne l'attaquoient que par une juste guerre? Vous ne devez pas sur ce sujet vous donner la peine d'apporter des exemples de l'antiquité : je les sçay tous; & me souviens fort bien de mon pere. Alors Liesveld ayant respondu qu'il estoit redevable de sa plus haute fortune au defunt Prince d'Orange, & proresté qu'il n'estoit venu que par l'ordre expres des Estats de son païs, l'Espagnol n'ayant aucune part dans cette negotiation; le Prince Maurice, suivant un advertissement secret qu'on luy donna, mit la main dans la poche de Liesveld, & en ayant tiré les lettres de passeport, que le Comte de Fuentes luy avoit fait delivrer, il refuta par un tesmoignage certain toutes les belles apparences, qu'on avoit trouvées dans les discours de l'autre : & ainsi la Deputation fut renvoyée, parce qu'elle n'avoit ordre de traitter que sous le nom du Roy. 1595.

Les Deputez sont renvoyez sans rien faire.

Les discours des sages & ceux du vulgaire s'exercerent diversement sur le sujet de cette nouvelle sorte de response : tandisque les uns taschoient d'acquerir de l'honneur & des richesses par le moyen de la guerre, & que les autres esperoient la paix, par ce qu'ils la souhaittoient avec passion. Les Espagnols, & ceux qui s'entendoient avec eux, jourenoient que l'on avoit desormais assez offensé la Majesté Royale, (si quelqu'un d'eux la consideroit veritablement;) & que mesme c'en estoit trop, que des deserteurs, qui ne pouvoient pretendre pour le plus qu'un simple pardon de leur revolte, eussent esté volontairement conviez à un traitté. Mais apres tout (disoit cette caballe) à quoy ont abbouty tant de deputations, qui leur ont desja esté envoyées, sinon à rendre leur orgueil plus insupportable? Quelques legers succés ont porté leur presomption jusqu'à ce point, qu'ils ne se contentent pas d'avoir banny de chez eux le respect & l'obeïssance du Prince, mais ils veulent encore apprendre aux autres peuples à traitter sans luy. De sorte que si les Belges du party Royal vont encore une fois trouver les rebelles Confederez, ceux-cy ne manqueront pas de vouloir faire la loy aux autres; & de leur prescrire les mesmes conditions que s'ils estoient vainqueurs de Philippe. Certes si jusqu'icy l'on a tousjours conservé quelque croyance qu'ils pourroient souhaitter la paix, maintenant il est visible qu'ils la mépriſent; & qu'en se rendant imitateurs de l'exemple des Suisses, si les autres Provinces Belgiques avoient secoué le joug de la domination, ils seroient tous prests de la ravir eux-mesmes. Il n'y a donc point d'autre paix à faire avec eux que celle qu'ils seront contraints de demander, lors qu'on les aura domtez par la force des armes. Ce qui arrivera bien-tost sans doute, si les Provinces du Roy tesmoignent autant de fidelité & d'obeïssance pour maintenir son authorité, que les autres font paroistre d'opiniastreté & de rage pour l'aneantir. Ceux dont les esprits estoient un peu plus portez à la douceur, n'estoient pas d'advis qu'on laissast eschapper l'occasion de faire la paix qui sembloit si prochaine. Car (disoient ils) quel sujet a-t-on de s'eston-

La response du Prince est entenduë diversement.

Les plus benins d'entre les ennemis desirent la paix.

1595. s'eſtonnet ſi les Confedetez ayment mieux ſe fier aux autres Provinces du Païs-bas qu'au Roy, dont ils redoutent l'indignation & la vengeance, ſçachant bien qu'ils l'ont meritée? Leurs pretentions neantmoins ne vont point contre la ſouveraineté, ny contre la Religion : mais ſur tout en ce qu'ils demandent qu'on eloigne les ſoldats eſtrangers, leurs vœux s'accordent avec ceux de tous les autres peuples; & cet eloignement, qui ſeroit meſme utile pour la guerre, eſt abſolument neceſſaire pour la paix. Davantage, le Roy ne peut il pas auſſi commettre de ſa part des Deputez, & leur donner ſes inſtructions & ſes ordres, ſous quelque pretexte qu'il les envoye à la confetence? on n'a pas ſi peu eprouvé la fidelité des Provinces Royales, qu'on ayt lieu de croire, que par un traitté particulier ils vouluſſent fruſtrer leur Prince de ſa puiſſance, pour laquelle ils ſe porteront tousjours volontairement à la guerre. Il y a beaucoup de choſes que le Prince ne peut pas faire avec honneur; & qu'il peut pourtant ſouffrir ſans honte. Que ſi cette raiſon ne ſuffit pas, pour le moins il eſt permis à un Roy de relaſcher quelque choſe des rigueurs du droit en faveur de l'utilité publique. Devroit-il pas conſideret la miſete de ſes ſujets ſi bien intentionnez, & que la pluſpart d'eux ſont tellement abbattus, qu'il ne leur teſte plus que le dernier ſouffle? Sans doute la partie eſt trop inégale dans cette guerre : car du coſté des Provinces Confederées on ne la fait que pour nuire; & du coſté des Provinces Royales, on ne la ſouffre que pour perir. Rien ne manque à nos ennemis : les paſturages, les manufactures, les peſcheries ſont capables de nourrir la populace quelque nombreuſe qu'elle ſoit. Mais ils ont encore d'autres advantages bien plus conſiderables, puiſque toutes les rivieres du Païs-bas addreſſent leur courſe vers leur Ocean. Que ſi pour la commodité de leur navigation, les fleuves ont une grande eſtenduë, la met n'a point de bornes. De là vient, que l'on voit chaque jour une ſi prodigieuſe multitude d'eſtrangets aborder ſur leurs rivages, que des nations entieres ſe viennent quelquefois meſlet avec eux. Ainſi quiconque ſçaura bien peſet toutes choſes, demeutera d'accord que la guerre leur eſt meſme profitable. Mais chez nous, quand les ſoins que nous avons pris de cultivet nos champs, nous donnent quelque eſperance, le fruit nous en eſt ravy avant la ſaiſon : nos rivages ſont ſecs & infertiles, & nos ports presque fermez à la navigation de l'Ocean. Et toutefois le fardeau des impoſts & la chetté des vivres, ne laiſſent pas de nous accablet, ſans qu'aucun gain nous apporte du ſoulagement. Enfin lors que la pluſpart de nos campagnes demeurent en friche, & que nos villes ſont presqu'epuiſées de toutes commoditez, s'il nous reſte encore quelques lieux où nos ennemis n'ayent point touché, ils ſont ravagez par des ſeditions inteſtines. Que l'on diſpute donc tant qu'on voudra ſi nous devons faire la guerre. A toutes ces conſiderations ils adjoûtoient encore pour nouvelle raiſon, qu'il falloit craindre que les Confederez venant à s'ennuyer de la guerre, ne ſe portaſſent à elire un nouveau Prince; ſoit qu'ils y fuſſent conviez par la connoiſſance des vertus domeſtiques de leurs chefs, ou de la puiſſance eſtrangere de leurs alliez : que tandisque leur Republique ſeroit ſans maiſtre, il y auroit tousjours lieu de bien eſperer pour leur ancien Prince : mais lors qu'ils en auroient une fois choiſi un nouveau, que la guerre ſeroit ſans doute bien plus difficile à démeſler qu'auparavant : & ſi l'on eſſayoit pour lors d'avoir la paix avec eux, on ne la pourroit plus faire qu'avec perte & infamie. Il y en avoit encore quelques autres qui propoſoient de faire une treve : car (diſoient ils) la bonne fortune

Les autres de faire une treve.

tune des Confederez ne ſe maintiennt que par leur concorde ; & leur concorde ne ſe conſerve que par la crainte. Ainſi, ſi l'on les prive de ces deux choſes, les inconveniens que l'egalité cauſe ordinairement, ne manqueront pas de les aſſaillir : & la jalouſie des villes, que les perils de la guerre n'ont aſſoupie qu'avec difficulté, ſe réveillera pendant le repos d'une treve. Ces peuples, qui ſont avides du gain, nous appellant au trafic par le moyen de leurs marchandiſes, nous pourrons en meſme temps exercer un ſecret commerce avec leurs eſprits ; & quand nous aurons gagné les principaux, il ſera bien-aiſé de gagner en ſuitte le menu peuple ; dont l'humeur eſt telle, qu'il commencera d'aymer la Royauté auſſi-toſt qu'il aura ceſſé de la haïr. Ceux qui contribuent aux ſubſides qu'on leve dans ces païs pour la guerre, ne voudront plus rentrer ſous ce fardeau lors qu'ils en auront eſté deſchargez pour ſi peu de mois que ce puiſſe eſtre. Ioint que la ſuitte du temps eſt tousjours favorable aux Souverains : & lors que par ſon ſecours Philippe ſera une fois venu à bout des Confederez, qui ne manquent ny de forces, ny de conſeils, ny de conſtance, il n'aura qu'à choiſir de quel coſté il voudra employer ſes armées ; ſoit contre le Royaume de France, qui n'eſt plus qu'un corps tout deſchiré ; ſoit contre celuy d'Angleterre, qui n'eſt gouverné que par une femme ; l'un ne faiſant la guerre qu'avec peine, ſes forces eſtant toutes uſées ; & l'autre ne la faiſant que par crainte. Lipſius, entre autres, eſtoit de ce dernier advis ; & il en confirmoit les raiſons par pluſieurs exemples tirez de l'ancienne hiſtoire : mais Taſſis, au contraire, jugeoit qu'une treve apporteroit plus de dommage aux Provinces du party du Roy. De ſorte que dans cette diverſité de ſentimens, chacun prediſoit plusroſt toute autre choſe que ce qui arriva bien-toſt apres : ſuivant le caprice ordinaire de la fortune ; laquelle ayant tousjours eſté ennemie de la prudence des hommes, ſe plaiſt à leur cacher la connoiſſance des effets qu'elle a envie de produire. 1595.

Lipſius eſt de cet advis.

Cependant de crainte que le menu peuple ſe voyant fruſtré de l'eſperance qu'il avoit conceuë d'une prochaine paix, ne ſe portaſt à quelque ſedition, on fit courir le bruit que les conferences eſtoient differées juſqu'à ce que l'authorité des Princes eſtrangers fuſt intervenuë. En effet l'Empereur envoya bien-toſt des lettres dont l'inſcription s'addreſſoit aux Eſtats de Hollande ; & ceux-cy les preſenterent à l'aſſemblée des Confederez : ils reſpondirent donc qu'ils ſouhaittoient de vivre en concorde avec leurs voiſins ; mais qu'ils avoient ſouvent déduit les raiſons, qui leur empeſchoient de pouvoir eſperer aucune paix de la part des Eſpagnols ; & que du depuis il n'eſtoit rien arrivé de nouveau qui pûſt les obliger à changer de ſentiment ; ſi ce n'eſtoit qu'on vouluſt dire qu'apres avoir veu le poiſon & le fer preparez contre les perſonnes Royales, ils pourroient avec plus de ſeureté qu'auparavant ſe fier aux autheurs de ces attentats. Avec cette reſponſe ils envoyoient auſſi à l'Empereur une lettre qu'on avoit ſurpriſe, addreſſée par le Colonel Taſſis à Philippe ; par laquelle, comme il remonſtroit à ſon maiſtre qu'il eſtoit à propos de permettre, que les Eſtats des Provinces Royales traittaſſent de la paix, avec ceux des Provinces Vnies comme de pareil à pareil, il luy diſoit auſſi qu'il falloit remettre l'execution de toutes choſes au jugement du Comte de Fuentes ; enſeignant à ſon maiſtre pluſieurs détours artificieux, & luy conſeillant ſur tout de ne point renvoyer les ſoldats Eſpagnols, ny permettre que les Alemans fuſſent pris pour arbitres de la paix.

1595. En cette mesme année les Confederez virent celebrer deux mariages, par des jeux, des festins, & des liberalitez publiques: l'un estoit du Comte Philippe de Hohenlo, avec Marie, fille du defunt Prince d'Orange: & l'autre du Comte Georges Eberhard de Solms, avec Sabine, fille de Lamoral Comte d'Egmont. Cette double alliance s'accomplit avec toute sorte d'éclat & d'applaudissement, tant pour le merite des deux maris, que pour la noblesse des deux vierges: plusieurs se ressouvenant assez que les peres de l'une & de l'autre avoient servy de victimes à la liberté de leur Patrie. Cependant parmy les maux dont la Republique estoit incommodée, ce n'estoit pas un des moindres, de voir que le prix des monnoyes s'estoit infiniment rehaussé; & que le droit d'en pouvoir battre donnoit à chaque nation des occasions de piller. Il est vray que quelques-uns entreprirent de remedier à cet abus en establissant un tarif certain, & qui s'accommodast au commerce de tous les peuples: mais comme la premiere licence, que prenoit une Province, se glissoit aussi-tost dans une autre par le moyen du voisinage; ceux-là mesmes qui avoient essayé de s'opposer à ce desordre, luy cederent aussi bien que les autres. Ce qui tesmoignoit assez la foiblesse des loix dans les Provinces, & que leur union n'estoit pas trop asseurée, puis qu'elles s'accordoient mieux contre leur ennemy qu'entre elles mesmes. Il y avoit aussi quelques broüilleries chez les Estats voisins, qui faisoient pencher de leur costé ceux qui ayment à se meslet parmy des guerres, & dans des factions qui ne sont pas beaucoup eloignées de leurs portes, sur tout quand quelque apparence de droit leur en presente l'occasion. Car comme autrefois le long âge du Prince de Cleves & de Iuliers avoit de beaucoup affoibly sa puissance; il arriva aussi que son fils & son successeur tout ensemble, souffrit une grande diminution d'esprit à cause d'une maladie qu'il avoit euë: & ces deux avantures donnetent bien-tost apres aux artifices des Espagnols une entrée dans cet Estat. Mais davantage on voyoit cette Principauté deschirée d'un costé par la femme du Prince, sortie du sang de Baden; laquelle estant d'une humeur extremement aspre & importune, augmentoit encore son audace par l'appuy de la maison d'Austriche: & de l'autre costé les Princes de Brandebourg & de Nieubourg, qui estoient les plus considerables de l'Estat, parce qu'ils avoient épouse les deux sœurs du Prince, se promettoient chacun leur part de la succession de ce grand heritage; quoy que ce fust contre l'intention de l'Empereur, qui soutenoit que les heritiers masles venant à manquer dans la race des Cleves, la disposition de tous ses Estats appartenoit à l'Empire. Neantmoins les Princes de Brandebourg & de Nieuboutg estoient favotisez par tous ceux qui dans ces païs suivoient la Religion Protestante; & mesme par quelques-uns de ceux qui suivoient la Religion Romaine; & qui craignoient non seulement l'orgueil de la maison d'Austriche, odieux à ses sujets; mais encore ses dépenses qui sont tousjours en discorde avec les tributs. Tous ceux-cy donc d'un commun accord, sous le nom d'une assemblée des Estats de Iuliers & de Monts, délivrerent leur Prince de sa captivité tellement inhumaine, qu'on croyoit qu'elle n'avoit pas peu contribué à nourrir sa maladie; & en mesme temps ils mettent la Princesse sa femme en seure garde, comme un esprit qui formoit de mauvais desseins. Cependant on avoit appris que le Comte de Swartsembourg, qui avoit tousjours embrassé la protection des Espagnols, faisoit des levées de soldats en ces païs-là, pour aller (à ce qu'il disoit) à la guerre contre les Turcs; quoy que l'on creust plustost qu'il n'assem-

Mariages d'Hohenlo, & du Comte de Solms.

Troubles à raison des Principautez de Cleves & de Iulers.

Princes de Brandebourg & de Nieubourg competiteurs.

Ils délivrent leur Prince de captivité, & mettent la Princesse en seure garde.

Le Comte de Swartsembourg leve des soldats contre eux.

n'assembloit ces troupes qu'afin de fortifier le party de la maison d'Austriche, n'estant pas vray-semblable que ces milices, si elles eussent esté destinées pour la Hongrie, située en l'une des extremitez de l'Alemagne, se fussent enrollées en une autre extremité toute opposée, d'où l'on les eut conduittes par un chemin long & dangereux, & avec une depense tres-superflue. Toutefois le respect de la Majesté Imperiale empescha les soldats Hollandois de se jetter sur ceux-cy, lors qu'ils estoient encore dispersez & en desordre. Environ ce temps l'Electeur de Brandebourg commença à rechercher l'amitié & l'alliance des Confederez: & les principaux des païs du Prince de Cleves faisoient la mesme chose; priant aussi les Provinces Vnies de leur prester pour quelque temps une somme d'argent qu'ils feroient aisément profiter lors qu'ils auroient attiré à eux le gouvernement des affaires & la direction de l'espargne. Sur quoy quelques uns des Hollandois estoient d'advis qu'il falloit promptement embrasser l'occasion, parce qu'il sembloit que le repos des païs d'outre le Rhin deut naistre de cette source, & qu'elle serviroit d'un lien pour joindre leurs armes avec celles de France. Mais quelques autres jugeoient plus prudemment, qu'il ne falloit pas donner à des ennemis plus puissans que ces peuples un pretexte si specieux de leur faire la guerre: parce que ceux-cy auroient pour faction contraire non seulement les autres habitans des Estats de Cleves, qui favorisoient le party Espagnol; mais encore les Evesques & les autres Ecclesiastiques voisins: & que cependant, outre que ceux-cy qui recherchoient l'appuy de la Republique, estoient mal pourveus d'argent aussi-bien qu'elle, ses forces n'estoient pas assez grandes pour defendre des païs si éloignez de ses Provinces, & d'une si grande estenduë. Ainsi l'on soustenoit qu'il falloit attendre que ceux dont-on voudroit embrasser les interests, eussent fait meurir leurs forces & leurs courages. 1595.

l'Electeur de Brandebourg recherche l'amitié des Confederez.

Les Confederez different le secours.

Il ne se rencontre pas de moindres troubles parmy les habitans d'Emden. Cette ville, qui tient rang entre les plus opulentes qui soient au delà de la riviere d'Ems, est située sur l'emboucheure de ce mesme fleuve, & compose une partie de cette Frise, qui embrassant autrefois de certains peuples que l'on nommoit Cauciens, rempliſſoit tout cet espace de rivage qui s'estend entre les peuples que l'on nommoit Bataves & les Danois. D'où vient qu'encore aujourd'huy le païs d'Emden se nomme aussi la Frise orientale; parce que les anciens Frisons d'au deça de la riviere d'Ems sont à son costé occidental. Les mœurs de ce peuple estoient autrefois telles que celles de tous les autres peuples qui portoient le nom de Frisons: & la liberté, qui estoit pareille aussi, leur a tousjours esté laissée du depuis, tant par les Rois de France, que par les Empereurs d'Alemagne; qui se contentoient d'estre reconnus chez ces peuples par une obeïssance telle quelle, ne pouvant pas y posseder une entiere domination. Les affaires publiques estoient administrées par des assemblées particulieres de chaque peuple, en ce qui le concernoit à part, & par des assemblées generales de la nation, en ce qui les concernoit tous ensemble. Les jugemens s'exerçoient par ceux que l'on éliſoit pour cet effet: tant dans les grandes assemblées que dans les moindres le droit estoit egal entre tous ceux qui tenoient des terres seigneuriales: mais ceux qui en possedoient la plus grande quantité, recevoient les plus grands honneurs; & c'estoit en cela seul que consistoit la Noblesse. Mais comme du depuis ces nobles eurent commencé à bastir des forteresses non seulement pour eux, mais encore pour servir de refuge aux autres pendant

Troubles d'Emden: sa situation.

Mœurs & gouvernement des Frisons Orientaux.

1595. les guerres ou eſtrangeres ou inteſtines,& à enrretenir dans leurs maiſons des troupes capables de faire reſte à quiconque voudroit uſer de violence ; ils ſe rendirent par ce moyen les directeurs des aſſemblées, & les protecteurs des juges contre les factions : & firent en ſorte peu à peu, eſtant favoriſez par la negligence, ou par les diſſenſions du menu peuple, d'attirer à eux toute l'authorité qu'ils purent. Et quand cette populace entreprenoit quelquefois de ſe remettre dans ſa premiere liberté, ſes nobles entrepenoient auſſi ſa defenſe les uns contre les autres. Mais entre ceux-cy, comme la famille de Grethen s'eſtoit rendue extremement puiſſante tant par le moyen de ſes mariages, que de ſes ſucceſſions, & maiſtreſſe de pluſieurs terres ſeigneuriales, leſquelles par un long uſage s'eſtoient acquis le droit de décider les differens, elle entreprit auſſi la protection d'Emden : cette place qui n'avoit eſté premierement qu'un ſimple bourg, & eſtoit devenuë en ſuitte une foible ville, ſe voyant pour lors aſſez maltraittée par quelques autres familles. En l'an mille quatre cens cinquante quatre, Vlderic, qui ſortoit de cette race, obtint de l'Empereur Frederic, premierement ſans le ſçeu des autres Nobles, & ſans le ſçeu meſme du peuple, le tiltre de Comte dans tout le païs qui s'eſtend ſur le bord de l'Ocean depuis la riviere d'Ems juſqu'à celle de Veſer; cette dignité eſtant auſſi accompagnée d'autant de droits, que la liberté des Friſons en pourroit ſouffrir. Et dix ans apres il publia auſſi des ordonnances, mais aſſez reſſerrées; de crainte que le droit des autres Nobles,qui commençoient à s'agrandir en ces contrées par de meſmes voyes, ne ſe trouvaſt bleſſé en quelque choſe. Il ſçeut auſſi remperer ſa nouvelle dominarion par la douceur dont il uſoit envers ſes ſujets ; laiſſant beaucoup d'anciens privileges aux Magiſtrats, & leur en attribuant encore de nouveaux. Mais ſon fils Edſard qui luy ſucceda, ſurpaſſa encore de beaucoup la courroiſie de ſon pere : & ſe rendit ſi puiſſant par la fidelité reciproque de ſes ſujets, qu'il oſa eſperer la Principauté de Groningue & du païs qui en depend ; comme en effet il la poſſeda quelque temps, juſques à ce que les armes de Saxe, la mauvaiſe foy du Prince de Gueldres, & puis enfin la puiſſance de la maiſon d'Auſtriche, qui s'empara de toutes ces contrées, l'eut rejetté au delà du Rhin. Celuy-cy eut pour fils Enno, lequel eſtant de beaucoup inegal à ſon pere, & gouvernant ſes Eſtats en ſorte qu'il ſe laiſſoit gouverner luy-meſme,ne vid pas durer long-temps ny ſa Principauté,ny ſa vie.En ce temps-là, comme tous les Eſtats de la Chreſtienté commençoient d'eſtre troublez par les diſcordes de la Religion, la ville d'Emden ayant ſuivy cette profeſſion de foy particuliere, que la pluspart des autres peuples pourſuivoient par le fer & par la flamme, attira, par la commodité de ſon fleuve, une grande affluence d'eſtrangers, ſoit Belges, François, ou Anglois, qui s'y venoient rendre chaque jour, & qu'elle nourriſſoit. Anne d'Oldenbourg gouvernoit pour lors cet Eſtat, ſous le nom d'un de ſes fils nommé Edſard ; & uſant de ſa puiſſance avec une civilité bien differente de la maniere d'agir des Princes d'Alemagne, elle teſmoignoit egalement de l'amour pour la pieté, & du reſpect pour les loix ; eſtimant qu'elles ne ſervoient pas moins à maintenir l'authorité du Prince, que la liberté du peuple. Enfin par le moyen de cette clemence, & du refuge que tout le monde trouvoit dans la ville d'Emden, il ſeroit malaiſé de dire juſqu'à quel point elle s'accreut ; puiſque le nombre des nouveaux venus montoit juſques à ſix mille hommes. Mais bien-toſt apres, cette ville ne manqua pas d'eſtre attaquée par les maux qui ſuivent ordinairement la proſperité du peuple ; tels que ſont, du coſté des ſujets, le luxe

La famille de Grethen par un long uſage s'eſt acquis le droit de decider les differens.

Vlderic eſt creé Comte de Friſe par l'Empereur.

Il poſſeda auſſi Groningue :

mais eſt rejetté au delà du Rhin par la maiſon d'Auſtriche.

Grand accroiſſement de la ville d'Emden.

luxe & l'orgueil; & du coſté du Prince, la jalouſie. Toutefois les choſes ne ſe porterent pas juſqu'à la violence, tandis qu'Edſard, dont l'eſprit eſtoit aſſez rude, fut retenu par les conſeils, ou par la crainte de Iean ſon frere, dont l'humeur eſtoit plus moderée. Mais ce Iean eſtant mort, comme la religion d'Edſard ne s'accordoit pas avec celle de ſes ſujets, (car il ſuivoit la Confeſſion d'Augsbourg, & eux celle de Geneve,) il commença de plus en plus à tenir leur fidelité pour ſuſpecte. Ses ſoupçons s'augmentoient encore par les perſuaſions de ſa femme, laquelle eſtant ſortie du ſang royal de Suede, retenoit auſſi l'eſprit de la royauté. Et l'on en rapportoit entre autres teſmoignages celuy-cy, que comme elle eut un jour emprunté un ameublement de quelques bourgeois de la ville, elle le retint ſous ce pretexte qu'il eſtoit trop ſuperbe pour des perſonnes de condition privée. Enfin par les mauvais conſeils des broüillons, qu'un deſir de nouveauté portoit à flatter ou le peuple ou le Prince, la diſſenſion ſe rendit ſi puiſſante, que les aſſemblées, qu'on avoit accouſtumé de faire pour l'exercice de la religion, paſſoient dans l'eſprit du Prince pour des rendez-vous de ſeditieux, & meſme les aumoſnes que la ville, renommée par ſes charitez, deſtinoit au ſoulagement des pauvres, eſtoient interpretées par luy comme ſi elles n'euſſent eſté recueillies que pour preparer de ſecrettes forces contre ſon Eſtat. D'autre part, les Preſcheurs, dont l'humeur eſt presque tousjours violente, & leſquels, quoy qu'aſſez ignorans dans les affaires politiques, aymant neantmoins à broüiller ſous couleur de religion, rendent bien ſouvent une bonne cauſe mauvaiſe en la traittant mal, faiſoient ſonner hautement le nom de liberté, & le ſervice de Dieu, (pretexte extremement capable d'émouvoir les plus tranquilles;) repreſentoient auſſi au peuple l'ancienne valeur de ſes anceſtres; & meſme pour un exemple plus proche & plus nouveau, ils luy remettoient devant les yeux les Provinces de Hollande, de Zelande, de Friſe; & quel party plus honorable pourrions nous choiſir (diſoient ils) que de nous aſſocier, par une ferme alliance, avec des peuples ſi courageux, dont quelques uns portent encore aujourd'huy le nom que nos ayeuls portoient anciennement? Cependant, le Comte un peu plus ſoigneux de ſa ſeureté & de ſes intereſts, qu'il n'eut eſté beſoin, avoit impoſé pluſieurs ſubſides extraordinaires ſur les marchandiſes, & commis de nouveaux Magiſtrats; & neantmoins la populace, toute farouche & toute mutine qu'elle eſtoit, ne produiſoit encore les marques de ſon inſolence que dans ſes diſcours: mais bien-toſt apres, comme les habitans eurent veu une nouvelle garniſon dans la citadelle, ils ne marchandent pas davantage; & ſans qu'aucun reſpect ſoit capable de les retenir, ſous la conduitte d'un particulier qui ſe rend leur chef, ils prennent les armes, employent l'artillerie, ſe ſaiſiſſent du palais, des portes de la ville, comme auſſi de tous les autres lieux de defenſe: & non ſeulement ils éliſent des Capitaines & des Meſtres de camp à leur poſte; mais qui pis eſt, & par un tres-pernicieux exemple, ils eſtabliſſent de nouveaux Magiſtrats, & dépoſſedent de leurs charges ceux qui refuſoient de prendre part dans ces broüilleries, à cauſe du ſerment de fidelité dont ils eſtoient engagés envers le Prince. 1595.

Recit des troubles d'Emden.

Desja les gardes de la citadelle avoient eſté contraints par la famine de l'abandonner: & comme toutes choſes penchoient vers la violence, il n'y a point de doute que chacun tournoit auſſi les yeux vers les Confederez, pour en tirer du ſecours; ce qui fut cauſe que tous les deux partis envoyerent leurs Deputez à la Haye, afin de repreſenter leurs raiſons aux Eſtats. Premiere-

Deputez du Comte & de aux d'Emden vers les Confederez.

1595. mierement les Deputez du Prince accuſoient de ſedition la multitude confuſe du peuple : ſoutenant que ces ſortes de crimes regardoient particulierement les Eſtats, dont les affaires dans l'excellenre poſture où elles ſe voyoient, s'eſtoient maintenues juſqu'icy principalement par la concorde, & que ſi les puiſſances ſuperieures eſtoient mépriſées, ils ſeroienr des premiers à reſſentir le pernicieux effet que de pareils desordres peuvent cauſer. Mais les autres Deputez au contraire blâmoient le Prince d'avoir pris en haine la plus ſincere pieté, d'avoir violé les loix, d'avoir fait d'injuſtes exactions, d'avoir recherché dans la violence & dans les armes l'eſtabliſſement d'une puiſſance tyrannique : & en repreſentant toutes ces choſes aux Eſtats, il ſembloit qu'ils leur demandaſſent s'ils jugeoienr que cela ſe deut ſouffrir : les prianr auſſi d'avoir pitié d'un peuple qui ſembloit eſtre compagnon de leurs premiers malheurs, ainſi que de leur religion : ils adjoûtoient de plus, que le Comte recherchoit l'amitié du Roy d'Eſpagne & du Pape, pour taſcher d'opprimer par leur ſecours la liberté de ſes ſujets, ou ſinon, pour livrer la ville d'Emden entre les mains de Philippe, en recevant de luy d'autres Seigneuries en eſchange. Ils diſoient avoir eſté advertis par de bons eſpions, que l'Eſpagnol ennemy des Confederez, mettoit un des principaux advantages de la guerre qu'il avoit contre eux, à ſe pouvoir rendre maiſtre d'un fleuve & d'un port qui fuſſent excellens : & qu'ainſi il n'y avoit point de riviere qui pût leur eſtre plus favorable que celle d'Ems, laquelle prenant ſon cours vers le païs de Dullart, ſepare le païs d'Emden d'avec la Seigneurie de Groningue ; & paſſant par le milieu de ces deux terres, ſe va rendre dans l'Ocean par une emboucheure des plus ſpacieuſes : eſtant capable d'ailleurs de porter les plus grands navires, & meſme ſa navigation eſtant extremement ſeure, à cauſe des Iſles parmy leſquelles ſa courſe oblique ſe démeſle heureuſement juſqu'à la mer. Ioint que la poſſeſſion de ce meſme fleuve ouvriroit aux Eſpagnols un nouveau chemin, pour porter la guerre dans la Friſe, & leur donneroit meſme la commodité, qu'ils avoient juſqu'icy recherchée en vain, de pouvoir faire entrer leurs flottes dans cet Ocean.

Les Eſtats des Provinces Vnies qui reconnoiſſoient la grandeur du danger, & la jalouſie qu'ils donneroient de toutes parts, s'ils eſſayoient de le prevenir, ſe démeſlerent de ces deux deputations en telle ſorte, qu'ils laiſſerent au Comte d'Emden la crainte qu'il pouvoit avoir d'eux, ſans neantmoins aſſeurer les habitans de leur alliance qu'ils avoient eſperée. Sur tout, ils recommanderent la paix à tous les deux partis ; leur teſmoignant que ſi cette diſſenſion paſſoit plus avant, ils ſeroient bien aiſes de la voir decider par les voyes du droit ; mais que celle des armes leur ſeroit tousjours ſuſpecte : & qu'ainſi, quoy que maintenant ils ne fuſſent ennemis ny de l'un ny de l'autre party, s'il arrivoit quelque guerre entre les deux, la Republique ſe declareroit contre celuy qui auroit commencé les hoſtilitez. Bien-toſt apres, quelque courriers eſtant venus en diligence donner advis qu'Ennon fils d'Edſard levoit des ſoldats, & fortifioit le port de Cnock, qui eſt à l'oppoſite de Delphzile ; les Confederez augmenterent le nombre des navires qui avoient accouſtumé de faire le guet pour eux ſur la riviere d'Ems, & donnerent ordre au regiment de Friſe d'aller garder la ville, & de chaſſer du rivage ceux qui entreprendroient quelque nouveauté. Cependant rous les habitans ſe fioient tellement aux Confederez, qu'ils furent ravis de remettre entre leurs mains & leur ville & roures leurs commoditez : c'eſt pourquoy Edſard ne trouva point de meilleur expedient que de deferer le jugement de toures choſes

La paix recommandée à toutes les deux parties.

Les Confederez envoient du ſecours à ceux d'Emden.

choſes à ceux dont les armes pouvoient toutes choſes dans la ville. Il offrit meſme de contracter une alliance & une union d'armes avec la Republique Confederée ; craignant que les habitans de la ville ne gagnaſſent les premiers cette faveur. 1595.

Ils accordent les differens entre le Comte & les citoyens.

Il ne ſera pas hors de propos que je declare icy ſommairement de quelle façon ces differens furent terminez par les arbitres que les Eſtats envoyerent à Delphzile pour cet effet, afin que la poſterité puiſſe juger d'eux, comme ils jugeront des affaires de la ville d'Emden. Premierement il fut reſolu que perſonne ne ſeroit inquieté pour le ſujet de la Religion : que les meſmes ceremonies qui avoient auparavant eſté exercées dans la ville, y auroient encore leur libre uſage : & que le Comte auroit l'exercice des ſiennes hors de la ville. Que dans les aſſemblées faittes pour l'exercice de la religion, il ne ſeroit traitté que de ce qui concerne la Religion : & que le Senat pourroit choiſir quelqu'un, comme on a accouſtumé de faire dans le Palatinat, & dans les Provinces Confederées, pour prendre garde que ſous un pretexte de Religion, on ne tramaſt quelque entrepriſe ſeditieuſe. Que ces meſmes aſſemblées auroient droit d'elire les Miniſtres de la Religion, & le Prince de les admettre. Que les biens qui avoient cy-devant appartenu aux Eccleſiaſtiques, ſeroient partagez entre le Prince & le peuple. Que du nombre des Conſuls il y en auroit quatre de retranchez cette année, & du nombre des Aſſeſſeurs, neuf ; les uns & les autres ſelon que le ſort tomberoit premierement ſur eux, & que les années ſuivantes la moitié la plus ancienne en reception de chacune de ces deux compagnies ſortiroit pour faire place à un pareil nombre de nouveaux : ce qui eſtoit un excellent moyen de moderer la puiſſance de ces charges, puiſque perſonne ne pouvoit eſperer de les tenir plus de deux ans. Qu'au lieu de chacun des officiers qui ſeroient ſortis, le Senat en nommeroit deux autres, dont le Comte en choiſiroit un : il eſt vray neantmoins qu'auparavant la creation des Magiſtrats dependoit purement de ſon choix. Que ces officiers auroient en leur diſpoſition toutes les affaires de la ville & de la Marine ; le pouvoir de donner le droit de bourgeoiſie aux eſtrangers, & de les admettre dans les compagnies de la ville, ſuivant leſquelles la populace eſt diſtribuée. Que ces meſmes officiers auroient les clefs des portes, & donneroient le mot du guet. Que les jugemens civils, & les criminels à l'excluſion de la peine de mort, dependroient auſſi d'eux. Que ceux dont les crimes meriteroient le dernier ſupplice, s'ils eſtoient eſtrangers, ſeroient jugez par les juges que le Comte autoit eſtablis : & s'ils eſtoient citoyens, qu'ils ſeroient jugez par un tribunal compoſé des deux precedens. Que comme les Senateurs avoient accouſtumé d'eſtre au nombre de quarante, quand il en manqueroit quelqu'un à ce nombre, ils le ſuppleeroient eux meſmes par leurs ſuffrages. Que ceux qui ſeroient receus dans les dignitez, feroient ſerment de s'employer avec toute ſorte de fidelité au ſervice du Comte, & au ſoin de la ville. Que les loix demeureroient confirmées ; mais que pour les tributs, on confirmeroit ſeulement ceux qui n'eſtoient point contraires aux loix : à condition neantmoins que ceux qui appartiendroient particulierement à la ville, ſeroient regis par la ville. Qu'au reſte Faldere nouvelle ville adjoutée à l'ancienne, & plus attachée au ſervice du Comte que l'autre, ſeroit pour l'advenir gouvernée ſous un meſme droit que la premiere ; de peur qu'elle ne fourniſt un perpetuel ſujet de diſſenſion. Et afin que les citoyens pûſſent avoir une plus grande aſſeurance de leur pardon, que le Comte leur oſteroit volontairement toute l'apprehenſion qu'ils

Articles de la paix.

1595. qu'ils pourroient avoir de ſa citadelle, & la ſoûmettroit à la ville: que meſme il n'auroit plus de chaſteaux ſur le rivage, pour tenir en crainte les navires paſſans: & que pour ces bien-faits du Prince il ſeroit recompenſé par la ville d'une grande ſomme de deniers. Ainſi il eſt vray de dire que par ce jugement il eſtoit egalement pourveu à la ſeureté de l'un des partis, & à la grandeur de l'autre: & les conditions ne leur en dépleurent point, quoy qu'ils fuſſent tousjours touchez reciproquement de leurs injures encore recentes.

Exhortation des Confederez au Comte, & aux citoyens d'Emden.

Il fut auſſi arreſté que les Comtes & les Magiſtrats à venir jureroient l'obſervation de cette paix. En ſuitte de quoy le Comte fut exhorté de la part des Eſtats, de ſurmonter par ſa clemence le reſſentiment des ſoupçons & des outrages paſſez; de peur qu'en aymant mieux ſe fier aux amitiez trompeuſes des Eſpagnols, qu'à la veritable fidelité de ſon peuple, il ne tombaſt dans leurs filets, & n'attiraſt la guerre juſqu'à ſes portes. On ordonna auſſi aux habitans d'Emden de regler leurs eſprits ſur les exemples de leurs voiſins; & de n'appeſantir pas leur joug en le voulant ſecouër: les Eſtats leur remonſtrant ſur ce ſujet que l'on n'a pas une trop mauvaiſe compoſition, quand on ſe rachette d'une guerre civile par une ſervitude mediocre: & que les provinces Confederées ayant eu quelquefois des Princes d'une humeur bien plus ſevere que le leur, elle les avoient ſupportez volontairement, tandisque les cruautez eſtrangeres ne s'eſtoient pas jointes de ſurcroiſt à cette rigueur domeſtique, pour pouſſer à bout leur patience. Apres cet accord on congedia la ſoldatesque de part & d'autre; quoy qu'à dire le vray, ce fut plustoſt par un deſir de repos que par un motif de bonne intelligence: car la diſſenſion ne s'eſtoit pas ſi bien guerie, que les uns & les autres ne retombaſſent quelquefois dans des maux pareils aux precedens, & n'euſſent beſoin des meſmes remedes.

Pendant le reſte de cette année & le commencement de l'autre, comme ſi la fortune ſe fut laſſée de favoriſer les Confederez, leurs guerres n'eurent plus aucun bon ſuccés. Ils avoient laiſſé paſſer tout le Printemps & une partie de l'Eſté ſans rien faire; parce qu'à la verité un bon nombre de leurs troupes eſtoit à la guerre ſur les frontieres de France: mais outre cette raiſon, quoy que Buſanval les ſollicitaſt aſſez ſouvent de porter leurs armes ailleurs, leurs diſcordes domeſtiques les en empeſcherent: car premierement les villes de Friſe jalouſes des habitans de la campagne, ſe plaignoient que le fardeau des tributs deſtiné pour tout le païs en commun, n'eſtoit pas porté egalement: & que ce qui devoit eſtre fourny par chaque champ en particulier, eſtoit bien ſouvent obmis, ou remis. Les Zelandois auſſi, ayant eu grande conteſtation avec les Hollandois touchant les ſubſides impoſez à cauſe du tranſport des marchandiſes, ſe ſervirent long-temps de ce pretexte, pour differer tousjours de payer à l'eſpargne publique le tribut qu'ils devoient fournir. Ceux de Gueldres d'ailleurs pour s'exempter pareillement de donner le leur, s'excuſoient ſur leur pauvreté, & ſur ce que l'ennemy eſtoit en divers endroits de leur païs. Enfin les Hollandois meſmes, qui portent ſeuls le tiers des charges communes à toute la Republique, commencerent à ſuivre l'exemple des autres Provinces, ou à s'en vanger. Sur quoy je diray, que ſi les hommes ne ſe portoient point pluſtoſt par neceſſité que par conſeil, à la pourſuitte de ce qui leur eſt utile, les Confederez voyant leur ennemy dans une extreme diſette, & ſes affaires en mauvais eſtat, au lieu que le commerce floriſſant chez eux, leur apportoit un merveilleux gain, outre que le plus peſant fardeau de la guerre tomboit ſur la France; toutes ces occaſions

Diſcorde des Confederez entr'eux.

les

les obligeoient à faire leurs plus puiſſants effotts. Mais les ayant negligées, ils s'attacherent quelque temps apres à des entrepriſes autant infructueuſes, que hors de ſaiſon; dont neantmoins le peuple pour lors devenu plus pauvre, ne laiſſa pas d'en ſupporter les charges. 1595.

Davantage, les ſuccés de la guerre de Luxenbourg ne teſpondoient pas à l'eſperance qu'on en avoit conceuë; parce que l'on s'employoit mal à propos à prendre des forteteſſes & d'autres pareilles petites places, dont la poſſeſſion ne pouvoit pas apporter beaucoup de commodité aux victorieux, ny beaucoup de dommage aux ennemis. Mais ſur tout, depuis que le Roy Henry, eſtant entré dans la Bourgogne, eut fait tourner la guerre de ce coſté là, le Duc de Boüillon, qui par un defy magnifique avoit attiré toute l'armée des Eſpagnols ſur ſes bras, ſe trouvant dépourveu de gens de guerre, & de toutes choſes generalement, bien loin de reſpondre par l'effet à la belle eſperance de ſes menaces, ne pouvant pas meſme defendre ſes frontieres, les laiſſoit piller impunément en ſa preſence. Ce qui dégouſtoit infiniment le Comte de Naſſau; outre que ſa ſoldatesque, qui n'eſtoit pas accouſtumée à boire de l'eau, l'abandonnoit peu à peu: c'eſt pourquoy, bien que le Duc de Boüillon ne pût ſe reſoudre à le voir partir, il ne laiſſa pas de haſter ſon retour vers les Provinces Confederées. Neantmoins il ne ſuivit pas le meſme chemin qu'il avoit ſuivy en venant; car les ennemis s'en eſtoient tendus les maiſtres: mais ayant donné ordre à ſon infanterie, de s'aller embarquer au port de France le plus prochain, pour cinglet vers la Hollande; il ſe mit en teſte de ſa cavalerie pour entret aſſez avant dans l'Alemagne, & de là prendre ſa matche vers la Gueldre.

Le Comte de Naſſau retourne avec ſes troupes vers les Confederez.

Mais d'autre part le Comte de Fuentes, qui voyoit ſon gouvernement donnet de la jalouſie à beaucoup de monde, eſſayoit avec d'autant plus de ſoin à faire en ſorte, que ſes adverſaires ne pûſſent rien reprendre en luy que la grandeur de ſa dignité. C'eſt pourquoy il s'appliquoit inceſſamment à rendre ſes troupes de guerre capables d'entreprendre de belles choſes; & r'aſſeuroit les vieux ſoldats en les fortifiant par de nouvelles recreuës. Mais ſur tout conſidetant que les tumultes des Italiens, & les malheurs qu'ils avoient cauſez, luy eſtoient imputez à blâme, pour faire taire l'envie de ce coſté là, il voulut taſcher de temettre cette ſoldateſque dans l'obeïſſance. Il ſe haſta donc de tout ſon poſſible d'achever les accords qui avoient eſté commencez par l'Archiduc, & que ſa mort avoit interrompus; & parce qu'il ne ſe trouvoit pas trop bien fourny d'argent, il s'obligea à les payer chaque jour pour l'avenir, & leur donna des oſtages pour le paſſé. Toutefois ils ne s'eſtoient pas encore temis ſous les drapeaux: mais la ville de Tillemont leur ayant eſté donnée pour retraitte, les Eſpagnols tiroient tousjours cet avantage, que ne pouvant pas ſe ſervir de ces troupes, ils empeſchoient pour le moins que leurs ennemis ne s'en ſerviſſent. Bien-toſt apres le Comte de Fuentes partagea tous ſes ſoldats ſous pluſieurs chefs, & en diverſes garniſons: car de long-temps les troupes du Roy d'Eſpagne n'avoient eſté ſi nombreuſes; mais eſtant ainſi ſeparées en divers lieux, elles ne firent pas de grands progrés.

Grand ſoin du Comte de Fuentes pour ſes troupes.

Il empeſche les ſeditieux de ſervir à l'ennemy.

Les troupes du Roy d'Eſpagne eſtoient pour lors fort nombreuſes.

En la Bourgogne, Velaſco avoit une armée complette. Sur les frontieres de l'Artois & de la Picardie, apres le depart de Charles de Mansfeld, on donna le commandement des troupes au Marquis de Varenbon; tant pour ſerrer de plus pres ceux de Cambray, que pour faire des courſes dans la France, & vanger les ravages des François par d'autres ravages. Montdragon

1595. gon eut charge d'obſerver le Comte Maurice, & de s'oppoſer à ſes efforts en temps & lieu; & il alla ſe poſter aux environs de Hulſt avec quatre mille hommes qu'on luy avoit donnez pour cet effet. On donna auſſi à Verdugo ſix mille hommes d'infanterie & quinze cens chevaux, avec leſquelles troupes ayant eu ordre de chaſſer hors du Luxenbourg le Duc de Boüillon, qui en avoit de bien moindres, & de recouvrer les villes que les François avoient priſes, il alla aſſieger la Ferté. Desja les remparts de cette place ayant eſté battus aſſez furieuſement, on la pouvoit aſſaillir par la breche que l'artillerie avoit faitte, lors qu'une troupe de François ayant eſté menée au ſecours, aſſaillir les aſſiegeans avec tant de valeur qu'elle les rompit & fit lever le ſiege. Mais il arriva que la ville, ayant eſté delivrée de cette ſorte, fut preſque toute embraſée fortuitement par le feu qui s'eſtoit mis à quelques poudres; c'eſt pourquoy le Duc de Boüillon en fit raſer toutes les fortifications qui ſe trouvoient de reſte, & retira la garniſon. Cependant Verdugo s'employoit à artaquer de plus foibles places : mais apres en avoir pris quelques unes, il fut luy meſme attaqué par une maladie dont il mourut. Les bruits qu'on fit courir ſur le ſujet de ſa mort, donnerent naiſſance à quelques ſoupçons : mais pour ſon nom il ſe trouvoit aſſez memorable par le gouvernement de la Friſe qu'il avoit tenu long-temps, quoy qu'il n'eut pas eſté accompagné de beaucoup d'heureux ſuccés : car chacun ſçavoit aſſez que les forces luy avoient plus ſouvent manqué, que non pas la valeur ny l'induſtrie. Sa fidelité eſtoit ſi grande qu'elle alloit juſques au ſcrupule : & il eſtoit eloquent pour un homme de guerre. Il eſtoit auſſi d'une humeur fort courtoiſe; & cette perfection eſtoit d'autant plus loüable en luy qu'elle eſt fort rare en tous ceux de ſa nation. Mais ſur tout il meritoit beaucoup de gloire en ce qu'apres avoir monté en un aſſez haut degré de fortune d'un lieu aſſez bas, (car il eſtoit ſorty d'une famille noble à la verité, mais fort pauvre) il ſe ſouvenoit de ſa premiere condition autant qu'il eſtoit neceſſaire. Les villes Belgiques du party Royal prioient le Comte de Fuentes de s'attacher enfin au ſiege de Cambray, luy offrant & de l'argent & des troupes pour cet effet; parce que comme la ville n'eſtoit pas entierement enfermée, & que neantmoins elle occupoit l'armée des Eſpagnols, qui ſe contentoit de la tenir à demy bloquée, le party du Roy demeuroit touſjours privé en meſme temps & du ſervice des troupes, & de la poſſeſſion de la place. Mais le Comte ſe portoit de luy meſme aſſez ardemment aux belles occaſions : & afin de ne laiſſer pas écouler la durée de ſon gouvernement ſans acquerir de la gloire; & meſme pour ſoulager l'épargne du Roy, qui eſtoit aſſez incommodée, il ſe rendit au camp du Marquis de Varenbon, & accreut ſes troupes en ſorte qu'elles compoſoient un corps d'armée de douze mille fantaſſins & deux mille chevaux. Apres quoy, afin qu'avec ces forces ſi conſiderables il púr rendre tous les païs d'alentour inacceſſibles aux François, il ſe rourna premierement vers le Catelet, qui eſt une petite ville du Vermandois, ſituée proche des ſources de la riviere de l'Eſcaut, laquelle fut autrefois baſtie par le Roy de France Henry Second, ſous ce nom de Catelet; afin qu'elle ſerviſt d'une bride à la ville de Cambray, & d'un boulevart à la France contre les efforts du Païs-bas. Le Comte de Fuentes, apres avoir quelque temps foudroyé cette place avec ſon artillerie, ſe rendit maiſtre de la ville par force, & receut à compoſition ceux qui s'eſtoient retirez dans la citadelle. En ſuitte de quoy la ville de Han, ſituée ſur la meſme frontiere, ſe vid agitée par une diverſité d'incidens ſi merveilleuſe, que leur hiſtoire pourroit paſſer pour une fable.

Mort de Verdugo.

Ses eloges.

Le Comte de Fuentes prend le Catelet.

Il aſſiege la ville de Han.

fable. Elle avoit pour Gouverneur Gomeron, l'un de ces sortes de François qui sous couleur d'estre fort attachez à la Religion Romaine, avoient recherché les alliances estrangeres pour leur propre profit. Celuy-cy donc, dans le temps que la pluspart des villes de Picardie rentroient sous l'obeïssance du Roy Henry de Bourbon, ayant traitté à part avec les Espagnols, leur avoit livré la ville de Han, moyennant une grande somme de deniers qu'ils promettoient de luy payer, & jusques à l'execution de ces promesses, il avoit retenu la citadelle. Mais le Comte de Fuentes ayant fait en sorte par ses artifices qu'il vint parler à luy, le fit arrester prisonnier avec deux autres ses freres. Cependant sa mere & d'Orvilliers son parent, estant demeurez dans la citadelle, où ils commandoient la garnison, se trouvoient assez empeschez, parce que l'Espagnol les menaçoit de se defaire de ceux qu'il tenoit entre ses mains, s'ils ne luy rendoient incontinent la citadelle. De sorte que la mere principalement, touchée d'une juste affection pour ces chers gages, demeuroit en une extreme incertitude : mais d'Orvilliers, encore plus enflammé de colere qu'il n'estoit touché de pitié, fit appeller secrettement le Duc de Boüillon & les autres chefs du party Royal qui commandoient dans la Picardie. Ceux-cy viennent aussi secrettement : & apres qu'on les eut receus dans la citadelle, ils combattirent un jour durant contre la garnison de la ville, composée d'Espagnols, Walons, Alemans, & Italiens, au nombre de douze cens hommes. La meslée fut rude, & il s'y répandit beaucoup de sang, mesme d'assez illustre; car le Marquis de Humieres, fort estimé parmy les soldats François, & extremement chery du Roy, fut tué dans ce combat. Mais à la fin les soldats s'ouvrirent un passage dans la ville par le fer & par la flamme, & les Espagnols, qui survesquirent à cette defaitte, furent donnez pour ostages à d'Orvilliers ainsi qu'il avoit esté accordé; afin qu'il pût par ce moyen contrebalancer les menaces du Comte de Fuentes. Toutefois ces prisonniers ayant rompu leurs fers par la perfidie de leurs gardes, ils se rendirent presqu'aussi puissans que d'Orvilliers dans la citadelle; & la livrerent, à la charge de leur liberté, aux troupes Françoises, lesquelles estant desja maistresses de la ville, furent bien aises d'estre aussi maistresses de la citadelle; à cause de la lascheté de d'Orvilliers qui la vouloit garder pour luy. Cependant le Comte de Fuentes, qui estant accouru au secours de la ville, se voyoit arrivé trop tard, passant de la honte à la colere, fit amener le Gouverneur devant les murailles entre les mains de deux bourreaux prests à l'egorger. Alors celuy-cy commença par des cris meslez de larmes à reclamer la pitié & le devoir tantost de sa mere, tantost de d'Orvilliers son parent, les conjurant, puis qu'ils le voyoient si proche du coup mortel, d'avoir pitié de leur propre sang, & de preferer la conservation de sa vie à toute la gloire & à toutes les dignitez qu'ils pouvoient avoir dans la pensée : mais lors qu'ils luy eurent respondu que cela ne dependoit plus d'eux, & que les François estoient egalement maistres de la ville & de la citadelle, il fut incontinent egorgé en la presence de tous les siens : ayant merité par cette tragique issue de servir d'exemple à ceux qui comme luy, ne tesmoignant qu'une fidelité chancellante pour le party auquel ils s'attachent, se rendent ennemis de tous les deux. De là, l'armée des Espagnols marcha vers Dourlens, afin que la possession de cette ville les tendist plus proches de celle de Cambray; où ils avoient une secrette intelligence avec quelques Ecclesiastiques, & quelques habitans, laquelle n'avoit pû encore reüssir. Mais tandisque Valentin Pardieu Comte de La Motte essayoit au

1595.

Gomeron Gouverneur ayant vendu la ville aux Espagnols, est arresté prisonnier par le Comte de Fuentes.

Orvilliers gardant le chasteau, est secouru des François.

Les François tiennent le chasteau.

Gomeron est egorgé par le commandement du Comte de Fuentes.

1595. clait de la lune de teconnoiſtre les fortifications de cette place, & le lieu le plus propre à y former le ſiege, il fut tué d'une mouſquetade. C'avoit eſté autrefois le premier chef de tous ceux des Confederez, qui avoit ſçeu parmy leurs proſperitez prevoir leurs diſſenſions prochaines, par le moyen deſquelles les Eſpagnols devoient teſtablir leur fortune preſque abbatuë. Il eſtoit tenommé pour ſa valeur, & pour la dexterité de ſon eſprit; laquelle ſurpaſſoit de bien loin l'ordinaire des gens de guerre, puis qu'elle fut capable de l'elever de la fange juſqu'aux charges de Grand maiſtre de l'artillerie, & de Gouverneur de Grayeline. Cependant le Duc de Boüillon avoit premietement envoyé une garniſon dans la ville de Dourlens, & devoit bien-toſt apres venir luy meſme avec le Comte de S. Paul, pour y jetter des vivres & des munitions de guerre: mais l'Admiral de Villars qui conduiſoit l'avantgarde, par une ardeur militaire ayant mépriſé l'ordre qu'il avoit de ne combattre pas encore, fut enfermé & pris par l'armée du Comte de Fuentes. On celebroit pour lors la feſte de S. Iacques Apoſtre, qui eſt un jour que les Eſpagnols croyent leur eſtre heureux, & que par cette croyance ils ont ſouvent tendu tel. Villars priſonnier fut tué incontinent; parce qu'il avoit quitté le party de Lorraine, pour ſuivre celuy du Roy Henry: & avec cet Admiral il mourut auſſi grande quantité de Nobleſſe Françoiſe. Neanmoins quelques uns ſe ſauverent: & la fortune ſe montra indulgente envers l'erreur de tous les deux partis; car ſi les François ſe fuſſent advancez au combat avec une plus grande quantité de troupes, que le Duc de Nevers avoit pour lors aſſemblée, l'entrée de la ville & le chemin de la victoire leur eſtoient ouverts: comme au contraire, ſi l'Eſpagnol apres ſa victoire l'eut pouſſée plus outre, en pourſuivant ceux qui fuyoient, il eſtoit ſur le point d'egaler la gloire & les avantages qu'il remporta autrefois à S. Quentin & à Pavie. Le Comte de Fuentes victorieux attaque la citadelle de Dourlens aſſez mal gardée; parce que le Marquis de Gamaches, Gouverneur de la place, eſtoit comme les autres plus attaché à ſes intereſts qu'au ſervice du Roy: car bien qu'il eut avec luy une garniſon de douze cens hommes François, il n'en avoit receu dans la citadelle qu'un fort petit nombre, & meſme de ſes plus affidez; ayant laiſſé le reſte dans la ville, afin qu'ils fuſſent tousjours preſts de le ſecourir quand il en auroit beſoin; mais ce fut la cauſe de ſa perte: car quelques uns des Eſpagnols qui s'eſtoient approchez de la citadelle, pour teconnoiſtre la breche que le canon y avoit faitte, ayant veu qu'elle eſtoit preſque deſerte, ne peurent s'empeſcher de teſmoigner leur joye par leurs cris: qui attirerent incontinent ſur la breche un ſi grand nombre de leurs compagnons, que la citadelle fut priſe de force en un moment. Alors ſans perdre le temps les Eſpagnols s'eſtant auſſi jettez dans la ville, ils paſſerent tout au fil de l'eſpée: les gens de guerre, quoy qu'ils teſmoignaſſent beaucoup de valeur, ne pouvant repouſſer les efforts du victorieux, ny les perſonnes desarmées emouvoir ſa rage à quelque pitié.

Lamotte, voulant reconnoiſtre les fortifications de Cambray, eſt tué.

Ses eloges.

Le Duc de Boüillon ameine du ſecours à la ville.

Villars tué avec pluſieurs nobles.

Les Eſpagnols attaquent la citadelle de Dourlens.

Ayant pris la citadelle, ils prennent la ville en meſme temps.

Apres tant d'exploits & de fatigues, les armées ſe repoſoient dans les garniſons Françoiſes, & l'Eſté penchoit vers ſa fin; lors que le Prince Maurice traiſna à la guerre ce qu'il avoit de troupes, & celles que le Comte Philippe de Naſſau avoit ramenées de France. Son intention eſtoit de ſe tendre maiſtre du peu de places que les ennemis tenoient encore en Friſe: & dans ce deſſein ayant aſſiegé Grol, petite ville du païs de Zutphen, parce que la garniſon de la place n'eſtoit pas de plus de ſix cens hommes, qu'il y avoit peu d'artillerie, que les vivres n'y pouvoient pas durer long-temps, & qu'enfin il eſtoit

estoit assez facile d'en mettre les fossez à sec, il esperoit un prompt succés de ce siege. Mais Montdragon en ayant eu advis, se hasta le plus qu'il pût de partir d'Anvers, avec une petite armée, à laquelle, en poursuivant sa marche, il joignoit toutes les garnisons qui s'offroient dans les places qui sont outre la Meuse & le Rhin; de sorte que son armée estoit de cinq mille fantassins & d'environ mille chevaux: mais la renommée augmentant ce nombre de beaucoup, le Prince Maurice, quoy que ses troupes montassent à deux fois autant, ne s'asseurant pas trop sur ses convois, abandonna le siege: & ayant mis le feu aux munitions qu'il ne pût emporter, il marcha au devant des ennemis jusques à la riviere d'Isel, afin de les arrester dans l'Alemagne: mais Montdragon, qui n'avoit rien osé entreprendre contre le camp de Grol, se contentant d'en avoir fait lever le siege, & d'avoir procuré un repos mutuel aux deux partis pour le reste de l'année, rebrousa chemin, afin de mettre la riviere de la Lippe entre ses ennemis & luy: car le Prince le poursuivoit apres avoir appris que son armée n'estoit pas si grande que la renommée l'avoit faitte. Cependant le Prince envoya au delà de la riviere le Comte Philippe de Nassau avec cinq cents chevaux, afin qu'il chargeast à l'improviste les fourrageurs de la cavalerie ennemie: mais Montdragon ayant esté informé de ce dessein par quelques deserteurs de l'armée du Prince, envoya toutes les forces de sa cavalerie en un mesme endroit: de sorte que quand Philippe de Nassau, qui avoit marché par des chemins couverts, vint à paroistre devant les yeux de ses ennemis, il se vid soudain enfermé: & ceux d'entre les siens qui taschoient de le secourir, en estoient empeschez tant par la rencontre de ceux qui fuyoient, que par l'embarras du chemin qui estoit egalement estroit & glissant. Neantmoins comme la fortune dans les combats, & principalement dans ceux qui se font à cheval, est assez douteuse, il s'en fallut peu que les Espagnols ne fussent abbatus par la seule violence d'une course que les autres firent, afin de s'ouvrir le passage: mais les chefs manquant de force à cause de leurs blessures, diminuerent le courage de leurs gens. Neantmoins quelques uns ne laisserent pas de s'eschapper sans infortune aux travers des ennemis, qui estoient encore en desordre. Et plusieurs qui fuyoient, estant poursuivis de prés par leurs ennemis, trouverent des bornes à leur fuitte sur le rivage de la Lippe; où ils furent receus par le Prince Maurice, qui s'estoit posté de l'autre costé du fleuve avec quelques troupes d'infanterie. La defaitte ne fut pas beaucoup grande ny remarquable, sinon que les principaux chefs, & ceux qui avoient le plus de merite, eurent le plus de malheur: & le Comte Philippe mesme, tandis qu'il combattoit avec une valeur merveilleuse, ayant esté premierement blessé & puis prisonnier, mourut enfin parmy les soins & les devoirs que les Comtes de Herenberg ses parens taschoient de luy tesmoigner. C'estoit un courage intrepide dans la jeunesse où il estoit; & sans doute l'on eut peu quelque jour se servir de luy à la guerre avec beaucoup de succés, pourveu que l'âge eut moderé cette trop ardente humeur, & l'eut renduë un peu plus capable d'obeïssance. Ernest l'un des Comtes de Solms mourut aussi. Mais Ernest de Nassau frere de Philippe fut delivré en payant rançon: & les morts furent rendus pour estre inhumez. Apres cette avanture il ne se passa plus rien de remarquable entre les deux armées, quoy qu'elles fussent voisines; parce qu'elles ne s'occupoient qu'à prevenir reciproquement les tentatives qu'elles eussent peu faire, en attendant l'Automne & les autres temps de l'année, que l'on a accoustumé de passer tranquille-

1595.

Le Prince Maurice est destourné du siege de Grolle par l'advenement de Montdragon.

Philippe de Nassau surpris des embuscades de ses ennemis, est tué.

1595. ment. Toutefois les soldats du Prince Maurice ayant formé quelque entreprise secrette contre la ville de Meurs, essayerent d'en venir à bout durant une nuit; & desja apres avoir franchy les fossez pour monter sur le rempart, ils arrachoient la palissade qui leur servoit d'obstacle; mais cependant le jour survint, qui les obligea de se retirer. Enfin Montdragon quitta le premier la campagne, pour aller prendre du repos en son quartier d'hyver: un chef tel que luy de l'âge de quatre-vingts dix ans, n'estant plus capable pour l'avenir de supporter les fatigues de la guerre. Mais avant son depart ayant reconnu que sa soldatesque prenoit quelque pente vers la sedition, & voulant apporter un remede à ce mal dés sa naissance, il s'advisa d'envoyer une partie de ses troupes au delà de la Meuse, & de retenir l'autre au deça; afin de desunir le conseil des mescontens, en les separant ainsi les uns des autres. Le Prince Maurice n'arresta pas long-temps dans la campagne apres Montdragon; mais dans peu de jours ce dernier acheva l'an du dueil des Provinces Espagnoles par sa propre mort. C'estoit un chef qui avoit long-temps fait la guerre, & principalement dans les Païs-bas, où il l'avoit tousjours continuée depuis l'arrivée du Duc d'Albe jusqu'à ce jour. Il se servoit d'une si grande addresse, & d'une si grande authorité tout ensemble pour ranger les soldats à leur devoir, qu'entre tous les chefs qui ont comme luy commandé sous d'autres, il ne s'en est presque jamais veu qui ayent achevé un si grand nombre d'exploits, & de si remarquables. Mais sur tout je ne veux pas oublier qu'il éprouva dans les armes un bonheur qu'on n'y rencontre que fort rarement: car bien qu'il n'eust jamais craint les dangers, & qu'au contraire il les eust tousjours recherchez avec beaucoup d'ardeur, il ne laissa pas de parvenir à une extreme vieillesse, sans avoir mesme jamais esté blessé. Le Duc de Pastrane mourut aussi, estant renommé pour la grandeur de sa naissance, & non pour autre chose.

Les soldats du Prince Maurice entreprennent de nuit contre la ville de Meurs, mais sans effet.

Mort de Montdragon.

Ses loüanges.

Mort d'Antoine Roy de Portugal.

Cette mesme année vid encore mourir Antoine Roy de Portugal. Il avoit autrefois esté chassé de son royaume par les armes du Duc d'Albe; & quoy-qu'il eust pû trouver son conte s'il se fust resolu d'aller dans l'Afrique ou dans les Indes, ou dans les autres regions pareilles possedées par les Portugais, afin d'y r'allumer l'affection de ses partisans qui n'estoit pas encore esteinte en ces pais-là, neantmoins il ayma mieux se refugier tantost en France, tantost en Angleterre; où il mettoit inutilement ses esperances en la pitié des Princes Chrestiens. Les Turcs & les Maures luy avoient souvent offert leur secours; & il vouloit que l'on creust qu'il n'y avoit que la seule consideration de la pieté Chrestienne qui l'eust empesché de s'en servir. Ses amis publierent qu'il estoit mort de poison; parce que Philippe luy ayant souvent offert de grandes sommes d'argent & de grands honneurs, pour le faire resoudre à luy ceder son droit en la royauté de Portugal, il n'avoit jamais voulu y entendre.

Le Comte de Fuentes assiege Cambray.

Cependant le Comte de Fuentes quitta le repos qu'il avoit pris pour quelque temps, afin de songer à la possession de Cambray, quoy-qu'il vist peu d'apparence d'y parvenir. Toutefois un grand nombre de noblesse Belgique qui estoit aupres de luy avec plusieurs Capitaines François, qui s'estoient rendus indignes du pardon de leur Roy, les soldats Espagnols, à qui la proye de Dourlens avoit donné lieu d'en souhaitter une plus grande, enfin les prieres des villes prochaines qui luy offroient de l'argent, l'obligeoient pour le moins à fermer les advenuës de cette ville par une espece de siege, pour attendre en cet estat qu'il se presentast quelque occa-

sion

sion de passer plus outre. Le Roy Philippe mesme luy avoit escrit, que 1595.
c'estoit une chose honteuse de voir qu'une place bastie autrefois par l'Empereur son pere, pour servir de boulevart à la frontiere des Païs-bas, demeurast entre les mains de ses ennemis. Se voyant donc sollicité par toutes ces considerations, il commenca à bien esperer d'une entreprise dont il ne pouvoit se dedire : & la fortune luy presenta bien-tost un moyen de reüssir. Desja Barlotte avoit osté aux assiegez la plusparт de leurs dehors : & desja les mines, les batteries, enfin toutes sortes d'attifices & d'efforts soit en secret, soit à découvert, commençoient à estre mis en œuvre : toutefois les assiegeans redouroient de nouveau le brave secours que le Prince Gonzague, fils du Duc de Nevers, avoit amené par ordre de son pere, au nombre de cent Cavalliers entrez dans la ville avec luy ; & de cinq cens autres qui y estoient arrivez du depuis : ayant trouvé moyen de passer par des lieux mal-gardez à la faveur d'un brouillards qui les avoit desrobez à la veuë de l'ennemy. Ce fut alors qu'un exemple memorable fit connoitre combien on a sujet de craindre quand on s'est rendu trop redoutable ; & que pour maintenir une domination qui force les inclinations du peuple, on ne trouve jamais de remparts assez puissans ; sur tout lors qu'il arrive qu'un danger plus grand que la crainte change cette passion en celle de la colere. Car Balagny ayant entrepris de faire subsister son authorité par la force, lorsque la raison n'estoit pas de son costé, & se voulant attribuer sur les citoyens libres la mesme puissance que les Roys ont sur leurs sujets, il n'avoit espargné ny tributs, ny gardes, pour tenir la ville de Cambray en servitude. Mais la haine d'une multitude conjurée contre luy, renversa bientost les illustres esperances qu'il avoit conceuës. Aussi le Comte de Fuentes de son costé, depuis qu'il eut reconnu que les esprits commençoient à s'eschauffer, ne manquoit pas d'enflammer leur colere de plus en plus, employant tantost les pretextes de religion, tantost les menaces, & quelquefois mesme les finances de Philippe. Enfin donc, comme les assiegeans se preparoient d'attaquer les remparts de la ville, la populace s'estant cantonnée, envoya des deputez pour traiter avec le Comte de Fuentes, estant secondée dans cette intention par le consentement des Suisses, mescontens de Balagny pour quelques outrages qu'ils en avoient receus ; & mesme parce qu'il les vouloit obliger de prendre en payement de leur solde de la monnove de cuivre, au lieu de pieces d'or ou d'argent. Il est vray qu'il leur faisoit esperer de racherter cette monnoye à leur contentement en une autre saison. Et l'on en a quelquefois usé de la sorte en d'autres païs quand il s'agissoit de conserver la liberté publique : mais ne s'agissant icy que de payer des gens de guerre d'une solde legitimement deuë, cette nouveauté ne sembloit pas supportable. Les Deputez, qui avoient charge de faire la paix avec le Comte de Fuentes, ne rendirent pas leur conclusion difficile : & la crainte des François leur fit volontairement souffrir les Espagnols, pour en souffrir les mesmes injures qui les obligeoient à chasser les autres. Ceux qui s'estoient retirez dans la citadelle n'attendirent pas l'assaut, ny mesme le canon : car on avoit desja assez d'exemples de la cruauté Espagnolle ; de sorte qu'ils capitulerent incontinent, à condition que si le Roy Henry n'envoyoit du secours à la place dans six jours, elle seroit renduë au Comte de Fuentes ; & bien-tost apres la reddition promise fut executée. Ainsi les François sortirent en bon estat, & Balagny en leur compagnie ; changeant sa qualité de Prince en celle d'un homme privé, apres avoir jouy

La ville & la citadelle se rendent.

d'une

1595. d'une fortune assez favorable, quoy qu'il en fust assez indigne. Car en effet il avoit voulu tromper tout le monde, amusant tantost un party, tantost l'autre, sans leur garder aucune foy. Il avoit souvent tiré des convois & de l'argent tantost des François, tantost des Espagnols, & tantost mesme des Confederez : & neantmoins un peu auparavant le siege de la ville, il en avoit vendu les vivres, donnant à entendre aux soldats qu'il estoit necessaire d'en user ainsi ; quoy que les impostz, les contributions & generalement tous les revenus temporels & spirituels fussent entre ses mains. Davantage, il avoit negligé de faire fortifier la citadelle contre le canon. Mais sa femme au contraire avoit temoigné un esprit & un courage qui ne tenoit rien de la foiblesse de son sexe : car tant qu'elle eut lieu d'esperer, elle s'employoit elle mesme à faire les rondes la nuit, preparer des gasons & des fascines, pointer l'artillerie, faire la reveuë des gens de guerre ; & pour tout dire, elle exerçoit dignement le devoir d'un Capitaine & d'un soldat tout ensemble. Elle avoit mesme essayé de gagner l'esprit du peuple par la liberalité : mais quand elle eut reconnu que ses efforts estoient inutiles, & que la destinée combattoit contre toutes ses esperances, elle ne pût neantmoins se resoudre à ceder sa principauté à son ennemy, ou à luy estre redevable de la vie : car elle mourut le mesme jour que l'on traittoit de la reddition de la citadelle ; sans qu'on ayt jamais sceu certainement, si elle mourut de regret, ou pout avoir elle mesme attenté contre sa vie. Les statuës de Balagny & du Duc d'Alençon furent abbatuës : & lors qu'on voulut exiger des Bourgeois le serment de fidelité, Richardot, qui n'estoit pas apprentif dans ces formalitez, avoit conçeu l'acte en des termes qui obligeoient la ville à demeurer fidelle au Roy Philippe. Car jusqu'icy les Princes de Bourgogne & d'Austriche s'estoient seulement attribuez sur la ville de Cambray l'ancien droit de protection, qui avoit appartenu aux Comtes d'Alost : & c'estoit sous ce tiltre que l'Empereur Charles Cinquiesme y avoit estably une citadelle, afin qu'elle ne se rangeast plus du costé des François : mais le Comte de Fuentes, qui avoit la puissance & les armes en main, abolit cette distinction de droits ; & voulut que les habitans prestassent le serment de fidelité à Philippe comme à leur Prince : soûtenant que mesme avant le siege il avoit esté accordé avec Louys de Barlaimont, Archevesque de la ville, qu'il se contenteroit de la jurisdiction spirituelle, transportant au Roy d'Espagne la domination temporelle, qui avoit aussi tousjours appartenue aux Evesques jusqu'icy, sous la foy & hommage des Empereurs Alemans. Neantmoins quoy que le serment eust esté presté sous ce tiltre, Barlaimont ne cessa jamais de nier qu'il y eust eu aucun accord fait avec luy, & de demander la restitution de son ancien droit, estant secondé dans cette pretention par la commune assistance de tous les habitans : mais leur effort & le sien se trouverent inutiles ; & ne servirent qu'à leur acquerir la haine des Espagnols ; lesquels estant maistres de la citadelle, tenoient en leurs mains la puissance de les mal-traitter. Et mesme ce different a esté cause du depuis que le trafic des toilles, qui faisoit une bonne partie du gain de la ville de Cambray, s'est insensiblement écoulé dans les villes prochaines.

Le Comte de Fuentes contraint les habitans de Cambray de prester serment de fidelité à Philippe.

L'Archevesque demande en vain que son ancien droit luy soit restitué.

Le Comte de Fuentes avoit obtenu des Italiens qu'ils l'assisteroient au siege de Cambray : & apres la conqueste de cette ville, comme ils s'en retournoient à celle de Tillemont, dont la possession leur avoit esté accordée, ayant rencontré la cavalerie des Confederez, ils l'attaquerent avec tant de

de valeur, qu'ils donnerent lieu à l'Eſpagnol de ſe fier desormais à eux dans la guerre. Toutefois les gens du Comte Maurice reparerent l'honneur de leur cavalerie par la conqueſte de Wert, petite ville du Comté de Horn, laquelle ils prirent de force, avec un des Comtes de Heremberg qu'ils firent priſonnier. Et du depuis encore ils ſe rendirent maiſtres de quelques convois, apres avoir mis en fuitte ceux qui leur faiſoient eſcorte. Cependant Herauger, qui n'ignoroit pas que ceux qui font pluſieurs entrepriſes, peuvent reüſſir en l'une s'ils n'ont reüſſi en l'autte, meditoit dans ſon eſprit de reparer la perte de Hoye par la priſe de Lire. Cette ville, que les Eſpagnols avoient autrefois priſe par trahiſon, & par une victoire aſſez ſanglante, eſt ſituée ſur une petite riviere nommée Nethe, entre Malines & Anvers, & donne à ces deux grandes villes une communication qui leur apporte beaucoup de commoditez; ſi bien que ſa priſe faiſoit eſperer à ceux qui la tentoient un merveilleux butin, les avanturiers eſtant dés le point du jour montez ſur les remparts avec des eſchelles, ſurprennent les gardes & les tuent : de ſorte que les portes ayant eſté ouvertes, les gens de Herauger entrent au nombre de mille, la pluſpart fantaſſins, avec fort peu de cavalerie, mais toutes perſonnes d'elite tirées de la garniſon de Breda & des prochaines. Auſſi n'y a-t-il point de doute qu'ils eſtoient maiſtres de la ville de Lire, s'ils euſſent teſmoignez autant d'obeiſſance & de vertu pour la garder, qu'ils avoient montrée d'induſtrie pour la prendre. Alphonſe de Lune Gouverneur de cette place, ne perdit point courage; mais dés la premiere allarme ayant rallié ſes ſoldats, & joint avec eux les plus reſolus des habitans, il s'eſtoit ſaiſy de la place du marché & du palais, où il les avoit rangez en bon ordre : toutefois ne s'aſſurant pas trop ſur l'appuy de ces deux poſtes, ils s'emparerent d'une porte qui eſtoit à l'oppoſite des ennemis, par laquelle on prend ſon chemin vers Louvain. Cependant les victorieux, comme s'ils n'euſſent plus rien eu à craindre, s'eſtant eſcartez avec toute ſorte de licence, ſoit dans les maiſons ſoit dans les temples, avoient employé une bonne partie du jour au pillage dans l'enclos des murailles; ſans que le reſpect des commandans, ny leurs prieres, ny meſme leurs menaces, euſſent pû ſeulement ranger ſous les drapeaux une troupe baſtante, pour chaſſer le peu de leurs ennemis qui tenoit la porte de Louvain. Cependant il vint du ſecours à de Lune, tant des garniſons prochaines que d'Anvers, la plus-part habitans de la ville, & quelque peu d'Eſpagnols de la citadelle. Ce que voyant Herauger, il fit fermer la porte par laquelle il eſtoit entré, afin d'obliger ſes gens à combattre : mais comme ils ſe trouvoient eſcartez de coſté & d'autre, ils ne ſe donnoient pas le temps de conſiderer ny les forces de leur ennemy, ny les leurs meſmes, eſtant frappez d'une terreur ſi eſtrange, qu'ils craignoient tout, ſeulement parce qu'ils n'avoient rien craint auparavant : & voyant qu'ils n'avoient point de paſſage ouvert pour ſortir de la ville, & que meſme les premiers tuez embarraſſoient la fuitte des autres, ils ſe precipitoient du rempart dans les foſſez, où la plus-part ſe noyoient. Il y en eut auſſi une bonne partie de tuez tandis qu'ils eſtoient encore attentifs au pillage : & les ennemis gagnerent tous les chevaux, & firent quelques priſonniers. Mais le chef & ceux qui ſçavoient nager ſe ſauverent. La moderation des liberateurs de la ville fut admirable, en ce que toute la proye qu'ils recouvrerent fut par eux renduë à ſes anciens poſſeſſeurs. 1595.

Herauger ayant pris Lire, eſt contraint de l'abandonner derechef à la licence des ſoldats.

Cependant la guerre de Bourgogne arreſtoit les forces d'Eſpagne, &

1595. celles de France, avec plus d'appareil que de ſuccés. Autrefois les peuples d'Autun extremement renommez à cauſe de l'alliance qu'ils avoient avec les Romains, & ceux de Bezançon nations Gauloiſes, occuperent ces païs là : mais lotsque l'Empire Romain commença à ſe voit deſchiret, ces peuples vinrent en la poſſeſſion des Bourguignons, nation Septentrionale qui avoit desja long-temps auparavant poſſedé les païs d'Alemagne les plus proches de la Gaule. La domination des ces peuples nouveaux venus eſtoit d'une aſſez large eſtendue tant au delà qu'au deça de la Saone ; & meſme ils attribuoient le nom de Royaume à leur Eſtat. Mais les Roys de France quelque temps apres commencerent premierement à retranchet une bonne partie de la puiſſance des Bourguignons ; & puis enfin ils la renverſerent entierement : de ſorte que depuis cette cheutte les provinces des Bourguignons furent diſtribuées par les François quelquefois à leurs alliez, & meſme bien ſouvent aux Roys de France ; lors qu'on avoit accoutumé de diviſer ce royaume en pluſieurs autres, les deux Bourgognes poſſedant tousjours le tiltre toyal. Mais enfin celle qui avoit autrefois eſté pour la plus-part ſous la jurisdiction de ceux d'Autun, fut reduitte en Duché ; & celle qui dependoit autrefois des peuples de Bezançon, porta le tiltre de Comté. Enfin apres la mort de Charles le Hardy, Prince de la race des Valois, Marie ſa fille unique fut deſpouillée du Duché de Bourgogne pat Louys Vnziéme Roy de France, qui ſoutenoit qu'une telle ſucceſſion n'appartenoit point aux femmes ; & qu'on ne leur pouvoit attribuer ce tiltre & ce terme d'heritier, dont le Roy Iean s'eſtoit ſervy dans le contract de donation qu'il avoit paſſé de ce Duché en faveut de Philippe ſon fils. Mais quant au Comté de Bourgogne, à cauſe que depuis l'eſtabliſſement de l'Empire en Alemagne cette Province avoit tousjours demeutée ſous l'hommage des Empereurs, elle vint en la puiſſance de la maiſon d'Auſtriche par le mariage de Maximilien avec Marie. C'eſt pourquoy le Roy de France Henry avoit maintenant eſté conſeillé d'attaquer Philippe dans ces païs : à cauſe qu'en effet il ſembloit eſtre plus aiſé à bleſſer par un endroit dont il ſe gardoit le moins ; & que meſme par ce moyen les François pourroient fermer aux ſoldats Eſpagnols qui venoient d'Iralie, l'entrée de la France ou des Païs-bas : joint que le Roy pourroit auſſi recouvrer l'ancien droit de ſes predeceſſeurs ſur le Comté de Bourgogne. Les premieres tentatives ne ſe firent d'abbord que par de ſimples Capitaines avec peu de troupes ; mais depuis que le Roy d'Eſpagne, voulant prevenir tous ces dangers, eut envoyé dans cette Province Velaſco Gouverneur de Milan, ainſi que nous avons desja dit, avec une armée de dix mille fantaſſins & quinze cens chevaux, ces grandes forces attirerent dans le païs premierement le Mareſchal de Biron ; & puis enfin le Roy Henry meſme. Il ſe faiſoit chacque jour, & principalement entre les cavaliers, des rencontres inopinées, où les François remportoient ſouvent l'advantage : Velaſco prenant ſoin d'eviter un combat general, & ne s'appliquant qu'à la conſervation des villes. Dans le Duché de Bourgogne Henry s'eſtoit rendu maiſtre de la ville de Dyon, qui avoit ſuivy le party du Duc du Mayne pendant les guerres de France : & il ne reſtoit plus à ce Duc aucune place forte dans tout le païs, hors celle de Chalon ſur Saone. Mais lorsque le Roy commença à vouloir pourſuivte puiſſamment ſa victoire dans le Comté, il fut arreſté pat les remontrances des Suiſſes, qui luy tepreſenterent que par les accords qu'ils avoient faits

La guerre de Bourgogne arreſte les forces d'Eſpagne & de France.

faits avec la maiſon d'Auſtriche, ils s'eſtoient obligez d'empeſchet que les armes eſtrangeres n'aſſailliſſent le Comté de Bourgogne, & le Duché de Milan. Henry embraſſa donc cette occaſion de retirer ſon armée avec honneur par le moyen d'une treve, eſtant luy-meſme las de cette guerre; où il ne trouvoit pas des avantages qui teſpondiſſent aux pertes qu'il faiſoit ailleurs. C'eſt pourquoy il ne ſongea plus qu'à la ville de Cambray : mais comme il s'avançoit en diligence pour la ſecourir, il receut en chemin la triſte nouvelle de ſa priſe. Il commença donc à blâmer hautement les Hollandois ſes alliez, les accuſant d'avoir livré entre les mains de ſes ennemis la principale frontiere de la France & des Païs-bas, tandis qu'il eſtoit eloigné pour faire la guerre en d'autres Provinces : il diſoit que quand il avoit refuſé de la part des Eſpagnols les conditions de paix, qu'ils luy avoient tant de fois offertes, il n'avoit pas creu que les Confederez deuſſent ainſi laiſſer ſans ſecours la principale entrée de ſon Royaume. Et que neantmoins s'ils ſe repentoient de l'alliance qu'ils avoient faitte avec luy, il eſtoit encore tout preſt de s'accommoder avec les autres. Pour remedier à ces plaintes, apres que la Republique Confederée ſe fut excuſée envers le Roy ſur les neceſſitez où elle avoit cette année eſté reduitte; elle luy envoya de bonnes ſommes d'argent & quantité de bleds avec deux regimens, l'un d'Eſcoſſois, & l'autre de Zelandois, ſous la conduitte de Iuſtin de Naſſau; de ſorte que Henry ſe voyant fortifié par ce ſecours, s'achemina vers le païs de Vermandois, pour prendre ſoin que ſes ennemis, qui avoient desja commencé à entrer dans le cœur de la Picardie, ne paſſaſſent pas plus avant. Et ayant reduit en ſon obeïſſance la ville de Soiſſons, il attaqua la Fere par un ſiege qui ſe tendit extremement difficile, & qui dura tout l'hyver.

1595.

Le Roy impute aux Confederez la perte de Cambray.

Excuſe des Confederez, qui luy envoyent bonne ſomme d'argent.

Mais en meſme temps que les Confederez taſchoient de contenter Henry, ils rendoient Eliſabeth mécontente; parce que cette Princeſſe apres avoir donné quelque aſſiſtance à ce Prince, lors qu'il eſtoit embaraſſé dans les plus grandes difficultez de ſes affaires, l'ayant veu du depuis proſperer ouvertement, avoit fait ſucceder, à une pitié de peu de durée, l'ancienne jalouſie que les Anglois ont touſjours teſmoignée contre la France. Davantage, la difference de la Religion enflammoit encore de plus en plus ſon eſprit : & ſur tout depuis qu'elle eut appris juſqu'à quel point les conditions que le Pape avoit preſcrittes au Roy, pour luy accorder la paix, eſtoient rigoureuſes envers les Proteſtans. C'eſt pourquoy, bien-toſt apres, ce Prince l'ayant priée de luy envoyer quatre regimens Anglois pour la ſolde, deſquels la ville de Paris s'obligeroit avec luy : cette Reyne luy avoit fait reſponſe que ce n'eſtoit pas ſouhaitter ſon avantage, de la vouloir engager de la ſorte à mettre un ſi grand nombre de jeuneſſe hors de ſes Eſtats, en un temps qu'on les voyoit expoſez à tant de perils & d'embuſches. Neantmoins elle avoit offert ſes ſoldats pour la garde de Dieppe, de Boulogne & de Calais : & les François avoient tenu ces offres pour ſuſpectes, mais ſur tout lors qu'elle eut adjouſté à ſes excuſes que depuis quelque temps les Anglois avoient eſté receus avec peu d'honneur dans la baſſe Bretagne, & qu'on n'avoit pas voulu leur accorder les quartiers, qu'ils avoient ſouhaittez; cette derniere objection cauſa encore de plus grandes defiances. La meſme Eliſabeth envoya vers les Confederez Thomas Budley avec des lettres, par leſquelles en parlant avec beaucoup de jalouſie des aſſiſtances qu'ils avoient données à la France, elle leur reprochoit qu'ils n'avoient pas grand beſoin de ſon ſecours, puis qu'ils ſecouroient eux-meſmes les autres. Les

Ce qui mécontente la Reyne Eliſabeth.

Sa jalouſie contre les François.

Elle reproche aux Confederez par ſon Ambaſſadeur le ſecours, qu'ils ont donné au Roy de France.

1595. Eſtats leur reſpondirent, que ce n'eſtoit point l'ambition qui leur avoit conſeillé d'en uſer de la ſorte ; mais bien plustoſt une neceſſité abſoluë : afin qu'en obligeant leur ennemy à employer ſes forces ſur des frontieres, bien eloignées de la leur, ils euſſent quelque loiſir de reſpirer ; parce que ſans ce nouveau moyen, comme la Reyne n'entretenoit pour eux à ſa ſolde que ſix cents fantaſſins & deux cents chevaux, qu'elle leur avoit ſeulement fournis, ils ſeroient contraints de luy demander qu'elle entretinſt ſix mille fantaſſins & mille chevaux, ſuivant les conditions de leur alliance. Mais lors que la Reyne eut receu cette reſponſe, quoy que le traitté qu'elle avoit fait avec les Confederez portaſt, qu'ils ne ſeroient tenus qu'apres la fin de la guerre de luy payer les deniers qu'elle avoit employez pour eux, elle commença à demander aigrement qu'on la rembourſaſt de ſes dépenſes, ou qu'on luy en fiſt pour le moins toucher une partie conſiderable preſentement, en luy payant le reſte pour l'avenir par des penſions annuelles. Et elle adjouroit meſme à la rigueur de ſes demandes cette nouvelle menace, que ſi on ne luy donnoit ſatisfaction, elle auroit recours à des moyens contraires à ſa bonté accouſtumée. Sur quoy les Eſtats, apres pluſieurs actions de graces, la ſupplierent de conſiderer les difficultez du temps preſent: que la guerre, qui avoit touſjours eſté aſſez rude pour leurs citoyens, leur eſtoit maintenant presque inſupportable : & que ſi depuis quelque temps ils avoient eſtendu leurs frontieres, leurs tributs s'eſtoient fort peu augmentez, quoy que les dépenſes, auſquelles la defenſive les obligeoit, ſe fuſſent de beaucoup accreuës. Que comme le trafic & la peſcherie eſtoient les deux ſeuls moyens qu'ils avoient pour vivre, le premier leur eſtoit ravy la pluſpart du temps par la detention que les Eſpagnols faiſoient de leurs navires, & ſouvent meſme par les outrages des Anglois : & le ſecond par les brigandages de ceux de Dunquerque. Que davantage la mer leur avoit eſté extremeſment cruelle par ſes inondations. Et que ſi apres tant de malheurs il leur arrivoit encore celuy d'eſtre obligez à rendre à la Reyne l'argent qu'ils luy devoient, & qu'on vinſt à connoiſtre qu'elle ne vouloit point obſerver les conditions de leur alliance, tandisque d'autre part la France marchandoit auſſi de s'accommoder avec l'Eſpagnol, ils avoient ſujet de craindre que la populace des Provinces Vnies ne ſe laiſſaſt decevoir par les artifices de leurs ennemis, qui faiſoient tous leurs efforts pour les attirer à la concluſion d'une paix mal-aſſeurée. Neantmoins toutes ces raiſons ne pûrent ſi bien defendre les Confederez, qu'ils ne demeuraſſent obligez pour l'avenir à payer de leurs deniers la ſolde des troupes Angloiſes ; quoy que la Reyne euſt touſjours entre ſes mains les places qu'on luy avoit données pour gage. Il eſt vray qu'un peu apres Eliſabeth ſe rendit plus equitable envers ſes alliez, à cauſe des nouvelles tentatives de ſes ennemis : car les Eſpagnols, qui tenoient quelques ports de la baſſe Bretagne, eſtoient allez de-là faire des courſes navales juſques dans le païs de Cornuaille, où ils avoient pris quelques Gentilshommes avec beaucoup d'autre proye : & meſme ils avoient commencé à ſe meſler ouvertement parmy les rebellions des Irlandois.

Elle demande devant le terme preſcrit la ſomme qui luy eſt deuë.

Eliſabeth ſe rend plus equitable envers ſes alliez, à cauſe des nouveaux efforts de ſes ennemis.

Recit de la rebellion d'Irlande.

Anciennement l'Irlande eſtoit gouvernée par pluſieurs petits Roys originaires de cette iſle, qui la tenoient comme partagée entre eux. Et le plus puiſſant de tous ſans difficulté, qui ſe nommoit Dermith, fils de Munhard, ayant eſté chaſſé de ſon Royaume à cauſe de pluſieurs cruautez qu'il avoit exercées, choiſit pour gendre & pour appuy Richard, Comte de Pembrok.

Mais

Mais lors que ce Comte eſtant allé faire la guerre en Irlande, y eut achevé 1595.
pluſieurs beaux exploits, le Roy d'Angleterre, Henry Second, l'ayant r'appellé par un Edit, le força de luy ceder tous les droits & toutes les eſperances de ſa nouvelle principauté: & davantage, eſtant luy-meſme entré dans cette iſle avec une puiſſante armée, il obligea tous ſes petits Roys, les uns par force, les autres par promeſſes, à reconnoiſtre ſon commandement. Toutefois, ſuivant la ſimplicité de ces ſiecles là, il creut que ſa nouvelle domination ne ſeroit pas bien aſſeurée, ſi elle n'eſtoit eſtablie par l'authorité des Pontifes Romains. Mais comme ils n'ont pas accouſtumé de donner meſme leurs paroles gratuitement, le Pape n'accorda la Seigneurie d'Irlande aux Roys d'Anglererre, qu'à condition qu'elle ſeroit tenuë en fief de l'Egliſe, & luy payeroit un certain tribut. Toutefois les Roys ſucceſſeurs de Henry refuſerent ce payement, ſous pretexte que c'eſtoit une charge qui n'avoit pas eſté approuvée par les Grands d'Anglererre. Long-temps apres, Henry Huitiéme, qui dédaignoit le nom de ſimple Seigneur d'Irlande, le changea en un plus auguſte, ayant eſté le premier qui ſe fit nommer Roy de cette iſle. Et il s'eſtoit luy-meſme attribué cette dignité, que Marie ſa fille ayma mieux du depuis recevoir de la main du Pape. Ainſi dans les païs d'Irlande où les mœurs ſont un peu plus polies, on s'accouſtuma peu à peu à obeïr aux Gouverneurs & aux loys d'Angleterre; neantmoins dans les autres contrées qui ſont defendues par des foreſts, & par des marécages, les habitans taſcherent de conſerver leur liberté: & ils donnoient ce nom à la licence de faire ce qui n'eſtoit pas permis ailleurs. Parmy ces peuples, la famille des Oneals, plus illuſtre que les autres, oſa bien s'attribuer premierement la principauté d'Vltonie; & en ſuitte de toute l'Irlande: & l'audace de ces nouveaux Princes s'accreut de beaucoup, tandisque les Anglois eſtoient en diſcord entre eux, à cauſe du cruel different des maiſons d'Yorc & de Lancaſtre. Mais du depuis, Henry Huitiéme, dont le regne eſtoit egalement tranquille & ſevere, força Cône, ſucceſſeur de cette maiſon des Oneals, d'en quitter le nom & la dignité; & de ſe contenter du ſimple tiltre de Comte de Tiron. Celuy-cy eut pour ſucceſſeur un nommé Matthieu, que les uns diſoient eſtre ſon fils, les autres ſoutenant qu'il n'eſtoit fils que d'un ſerrurier, dont Cône avoit paſſionnement aymé la femme; & que cet amour l'avoit porté à ſouffrir qu'on rangeaſt dans ſa famille un enfant dont la naiſſance eſtoit eſtrangere, ou pour le moins incertaine: mais un nommé Iean, qui ſe diſoit eſtre ſeul fils legitime de Cône, oſta ce Matthieu hors du monde. Cependant Matthieu avoit eu un fils nommé Hugues, lequel ayant eſté elevé partie en Irlande, partie en Angleterre, fut pourveu du Comté de Tiron par la gratification d'Eliſabeth, & ſous de certaines conditions qui luy oſtoient toutes ſortes de moyens de prejudicier à l'Angleterre pour l'avenir: & la Reyne luy donna auſſi generalement tout ce que Iean avoit poſſedé; apres que celuy-cy qui s'eſtoit montré rebelle, eut eſté mis hors du monde, tous ſes biens confiſquez. Hugues, qui fut un excellent homme de guerre, & univerſellement capable de toutes ſortes d'affaires, demeura fidelle à Eliſabeth juſqu'en l'année 1588, que cette illuſtre flotte de Philippe ayant eſté écartée ſur la mer, quelques chefs Eſpagnols pouſſez aux coſtes d'Irlande s'abboucherent ſecrettement avec Hugues, & luy perſuaderent de recouvrer l'ancien droit des Oneals. Toutefois il ne fit pas éclatter ſi toſt la nouvelle eſperance que ce conſeil luy avoit inſpirée; mais apres avoit porté à la priſe des armes quelques autres

1595. Irlandois, qui y estoient desja disposez à cause de leur affection pour la Religion Romaine, ou de quelques outrages qu'ils avoient receus de la part des Anglois, cachant tousjours les hostilitez qu'il meditoit dans son esprit sous le feint tesmoignage d'une obeïssance exterieure, il nioit ses crimes plus hardiment qu'ils ne luy estoient imputez. Et veritablement les Anglois firent une grande faute d'avoir accusé cet homme, dont le courage estoit si farouche, & de ne l'avoir pas arresté prisonniet, veu que cela leur estoit assez facile. Mais Hugues au contraire, commença bien-tost apres à tenir sous de seures gardes les enfans de Iean, afin de ne se voir pas embarrassé dans une guerre domestique : & lors que Iean Norris, dont le nom estoit assez illustre à cause des belles actions qu'il avoit faittes dans les guerres du Païs-bas, & lequel estoit pour lors dans la Bretagne Armorique, où il commandoit de vieux regimens Anglois, eut esté rappellé de cette Province par la Reyne, avec ordre d'aller faire teste aux seditieux d'Irlande, Hugues ayant eu advis de toutes ces choses en la mesme année, s'empara premierement d'un chasteau qui luy donnoit passage dans les lieux couverts du païs, où il pouvoit trouver un azyle, apres quoy il se fit le chef des rebelles, en sorte neantmoins qu'il ne laissoit pas d'user tousjours de supplications, & de demander son pardon & la paix, rejettant la cause des dissensions publiques sur la cruauté des Gouverneurs. Par le moyen de ces artifices & d'une treve, il taschoit de retarder la guerre jusqu'à ce qu'il eust receu des Espagnols le secours qu'ils luy avoient promis : & il trouva une nouvelle occasion de continuer ses ruses, dans la discorde qui survint entre Rousset, Gouverneur d'Irlande, & Norris, General des armées : car leur jalousie en estoit venuë jusques-là, que quand l'un d'eux avoit donné quelque ordre, l'autre empeschoit qu'il ne fust executé, pour cette seule raison.

La Reyne se porte plus ardemment à la guerre.

Mais la Reyne depuis que cette rebellion eut esté formée, se portoit à la guerre contre les Espagnols plus ardemment que jamais; non seulement à cause de ses alliez, (car elle s'estoit vantée jusqu'icy que leur seule consideration luy avoit fait prendre les armes) mais pour son propre interest. Elle envoya donc sur mer l'Admiral Drak, assez connu depuis les navigations qu'il avoit achevées presque en tous les lieux de l'Vnivers; & luy donna une puissante flotte equippée partie à ses propres dépens, partie aux dépens de quelques particuliers; sous l'esperance qu'elle avoit qu'on pourroit surprendre toutes les richesses assemblées à Portorico : mais ceux-cy ayant eu advis de cette entrepriſe, les retirerent plus avant dans le païs, & fortifierent le port. C'est pourquoy Drak s'estant contenté de piller quelques lieux de Canarie les plus accessibles; & puis en suitte une petite ville appellée Nom de Dieu, située dans cet estroit passage d'entre deux mers qui se tencontre en l'Amerique, mourut sur ces rivages avec plusieurs des siens; soit à cause de l'intemperie de l'air, soit de tristesse, à cause que ses desseins n'avoient pas eu le succés qu'il s'estoit promis. En ce mesme temps un autre Anglois, nommé Walter Raleg, Capitaine des gardes de la Reyne, estant entré dans la riviere d'Orenoque, alla attaquer la Guiane que les Espagnols n'avoient jamais domptée; & du depuis il a donné une connoissance certaine des choses qu'il a veuës; mais pour ce qui concerne les Amazones, & ces peuples qui ont le visage en la poitrine, il dit qu'il en a seulement entendu parler, & qu'il laisse aux autres le soin de s'en enquerir plus amplement.

Mort de l'Admiral Drak.

Ie retrancherois sans doute de mon histoire une de ses parties non moins divertissante que profitable, si je ne parlois icy des diverses navigations des Hol-

Hollandois, par le moyen desquelles ils ont fait en sorte que leur bonheur au milieu des armes a surpassé la paix des autres & la leur mesme. Car en effet comme ils semblent estre nez pour voyaget sur les mets, la guerre leur a donné cet avantage de n'estre pas asservis aux loix du Pape, lesquelles ayant voulu partager l'Vnivers, en ont attribué la plus grande partie aux Espagnols, afin que sous un prerexte de Religion ils eussent lieu d'opprimer la liberté du teste du monde. Le commerce qui de tout temps a fait renommer les peuples Confederez, avoit autrefois pour bornes le Sund & Gibraltar, avec les mers exterieures & interieures, qui sont aux environs de ces deux destroits. De sorte que comme leur rivage bagné par l'Ocean est situé presque au milieu de ces deux limites, la plus grande utilité de leur trafic consistoit à vendre en l'une de ces extremitez les marchandises qu'ils avoient achettées en l'autre. Car leur païs n'abonde ny en froment, ny en aucune autre chose de grand prix : & tout leur gain ne subsiste que par le transport qu'ils font d'un païs en un autre, & par quelques manufactures où l'on s'applique dans leurs Provinces. Or depuis que par une manifeste faveur du ciel, l'usage de la bousole eut donné moyen aux nochers de conduire leurs vaisseaux avec certitude, & que la lecture des livres eut non seulement appris à rechercher les regions eloignées que les anciens ont connues, mais encore fait esperer que l'on en pourroit découvrir de nouvelles, l'experience humaine s'est portée à toutes sortes de tentatives. Ainsi les Portugais ont penetré jusqu'aux extremitez de l'Afrique & des Indes ; & les Castillans ont trouvé des rivages au delà de l'Ocean, ou plustost s'il faut ainsi dire, ont découvert un nouveau monde. Les entrepriſes des François moins laborieuses, apres avoir malheureusement tenté l'entrée du Brasil, se sont arrestées sur les rivages de Canada, fertiles en poissons pour toutes choses. Il est vray que quelques-uns d'eux ont aussi veu ce destroit meridional que Magellan avoit desja trouvé auparavant, & l'entrée de ces terres que le Pole Antarctique couvre : & les Anglois, apres eux, ont eu en partage les regions Septentrionales. Mais pour les Hollandois, s'ils ont esté les derniers qui se sont hazardez à ces longs voyages, il est indubitable que cela est procedé jusqu'icy de l'injuste oppression de leurs Princes, qui ne pouvoient souffrir sans beaucoup de crainte que cette nation courageuse, & qui n'avoit pas encore perdu la memoire de son ancienne liberté, entrast sur la mer. Mais enfin & ce peuple & ceux des autres Provinces Confederées s'estant rendus jaloux de leurs ennemis, & imitateurs de leurs alliez, commencerent à prendre le courage & l'asseurance necessaire dans ces dangereuses courses, afin que le profit qui succederoit à leurs travaux, tournast au bien commun de leur Republique, & que les lumieres qu'ils pourroient trouver de la recherche des nouveautez, servissent reciproquement aux autres peuples de l'Europe, qui leur en avoient desja donné de si excellentes ; & mesme à la gloire de la nature, qui semble avoir reservé pour ces derniers siecles la connoissance de ses principaux effets. Toutefois en cherchant de nouveaux climats, ils ne negligeoient pas les anciens : car quelle diversité de rivages pourroit estre trop grande pour le commerce d'une Republique, qui tient perpetuellement sur la mer plus de soixante dix mille hommes ? En effet ce petit canton de terre, dont les frontieres sont si resserrées, qu'il semble que toutes ses forces soient hors de luy-mesme, ne cede à aucune des plus grandes regions du monde pour la quantité des grands vaisseaux : & chaque année toutes les villes de son estenduë sont occupées à la fabri-

1595. *Narré des diverses navigations, par lesquelles s'est accreu le bonheur des Hollandois.*

cation

1595. cation de deux mille navires. Les Hollandois avoient donc pour anciennes correſpondances de leurs commerces maritimes, la France, l'Angleterre, les ports de l'Alemagne, & la mer Baltique. Davantage le beſoin mutuel que les Eſpagnols avoient des marchandiſes des Confederez, comme ceux-cy avoient beſoin de l'argent des autres, leur donnoit auſſi une entrée dans les ports d'Eſpagne : ce que Philippe diſſimuloit addroittemenr, dans la crainte qu'il avoit conceuë que s'il oſtoit aux Confederez le commerce le plus prochain de la mer Atlantique, ils n'en allaſſent chercher un autre plus eloigné dans l'eſtenduë de ce grand Ocean. Mais cependant ils ne pouvoient pas trafiquer en Eſpagne ſans recevoir beaucoup d'outrages ; car tantoſt parce que les marchands eſtoient accuſez de diverſité de Religion, tantoſt parce qu'ils eſtoient reconnus pour Hollandois, s'eſtant ſervis du nom de quelque autre peuple pour avoir accés en Eſpagne, & tantoſt enfin comme ſi le Roy euſt eu beſoin de leur ſervice, les mariniers & les navires eſtoient retenus. Ce qui mettoit les marchands en danger, & les deſtinoit bien ſouvent pour proye à quelque Grand d'Eſpagne. Et meſme en la preſente année Philippe avoit fait ſaiſir pres de cinquante de leurs navires : & les Portugais leur teſmoignetent que Philippe ſe deſiſteroit de ces ſortes d'injures, ſi leur Republique ceſſoit d'envoyer du ſecours par mer à la France & à l'Angleterre. Mais cette perte que les Confederez ſouffrirent en Eſpagne, fut recompenſée en Iralie, où depuis quelques années les terres avoient eſté ſi ſteriles, que celles de la France, en beaucoup de lieux ravagées par la guerre, n'avoient pas eſté ſuffiſantes pour ſecourir les Italiens. En effet le trafic que les Hollandois faiſoient en Suede, avoit mis en leur puiſſance presque tout le froment du Septentrion : de ſorte qu'ils ne faiſoient autre choſe que d'aller & venir en diligence de l'une de ces regions à l'autre, avec un grand profit pour eux. Et il n'arrivoit pas dans leur Republique, comme il arrive quelquefois en d'autres Eſtats mal policez, que cet advantage demeuraſt ſeulement en la diſpoſition des plus riches : car il s'eſtendoit ſi au large, que tout le menu peuple y avoit part ; à cauſe que ce commerce s'exerçoit avec peu de dépenſe, & produiſoit un gain extremement prompt. Ils allerent auſſi trafiquer en Mauriranie, tant ſur les rivages qui ſont bagnez par l'Ocean, que ſur ceux qui regardent la Mer mediterranée. Ils avoient auſſi accouſtumé auparavant la guerre de negotier avec les Moſcovites ; mais c'eſtoit par la mer Baltique, & par la riviere de Narve en Livonie, juſques à Novogrode. Et du depuis le commerce de cette region a eſté transferé dans le golfe de Ruſſie ; s'exerçant par les Anglois au port de S. Nicolas ; par les Hollandois à Podeſemſco, & en cette petite ville, que l'on nomme l'Abbaye de S. Michel Archangel, toutes ces places eſtant ſituées ſur la riviere de Duine. Il eſt vray que les Anglois ont fait de grands efforts, pour s'approprier ce trafic à l'excluſion des autres peuples : mais les prieres des Hollandois, & la liberté publique ont ſurmonté tous ces obſtacles, & non pas ſans peine.

Bien-toſt apres les Confederez n'en voulant pas demeurer là, ſe reſolurent de viſiter non ſeulement le Royaume de Guinée, abondant en or, en yvoire, & en ebene, mais encore les autres terres d'Ethiopie ; & puis enfin les iſles qui ſont dans l'Ocean des Indes : & cette entrepriſe s'acheva par un voyage de deux ans, ayant auſſi eſté commencée en la preſente année par quatre navires, que quelques particuliers entretenoient. D'abbord la navigation fut douteuſe & meſme dommageable, parce que les mariniers qui n'avoient

n'avoient jamais connu ces climats, prenoient port le plus souvent chez 1595.
des peuples farouches & ennemis de tout le monde : outre que les maladies & les autres incommoditez, causées par l'excés de chaleur qui regne en ces climats, troubloient extremement une nation qui n'y estoit pas accoustumée. Davantage les Portugais apportoient encore de nouveaux obstacles aux Hollandois ; soit par les supplices qu'ils leur faisoient souffrir, lors que la tempeste, ou la necessité en jettoient quelques-uns parmy leurs flottes, ou sur les rivages, où ils avoient des colonies ; soit par les accusations dont ils taschoient de les noircir chez les peuples & aupres des Roys, qui n'estoient pas sujets de la couronne de Portugal. Ce dernier inconvenient sur tout importuna long-temps les marchands Confederez, parce que d'un costé le peu de connoissance qu'ils avoient du langage de ces païs-là, & de l'autre les soupçons que leurs ennemis avoient fait naistre contre eux, les tenoient dans un perpetuel embarras : mais depuis que les lettres publiques, & le profit du commerce eurent fait connoistre à ces nations estrangeres, quel estoit le genie des Confederez ; que ces peuples, bien loin de pretendre aucun commandement, aymoient la liberté d'autruy comme la leur mesme ; & qu'enfin s'ils avoient traversé tant de mers pour venir jusqu'en ces regions, c'estoit seulement afin d'y cultiver le droit des gens avec toute sorte de bonne foy ; alors la reputation, & mesme l'admiration des Hollandois, succeda à toutes les mauvaises impressions. Enfin le trafic, qui se rendit bien-tost celebre par des utilitez reciproques, & le nom du vaillant Prince Maurice, qui templissoit mesme ces climats, firent naistre des occasions d'y contracter de nouvelles alliances en haine de la nation Espagnole. Car les premiers des Hollandois qui furent aux Indes, tesmoignerent un merveilleux soin de la reputation de leur Republique, & une probité si remarquable, que comme ils avoient eu ordre seulement de se defendre quand ils seroient attaquez, ayant rencontré un navire Espagnol chargé d'un butin, dont la conqueste leur estoit facile, ils ne voulurent point y toucher. Et ce ne fut pas sans difficulté que la farouche humeur des Portugais, qui ne vouloient point souffrir d'autres nations estrangeres que la leur en ces climats, fit resoudre enfin des marchands particuliers à maintenir leur commerce par les voyes de la guerre. En suitte les Indiens leur envoyerent des Deputez ; & à ces negotiations on vid bien-tost succeder des combats sur mer contre les Portugais : de sorte que l'on commença à vaincre l'Espagnol par l'endroit le plus avantageux pour les Confederez. Car dans les Païs-bas quand on prend quelque ville sur luy, on ne luy oste pas un grand espace de terre : & quoy que les victorieux gagnent quelque chose dans cette prise, le vaincu n'y perd presque rien. En effet les entrailles du Royaume de Philippe sont bien loin de là ; & ce n'est pas dans ce climat que naissent les richesses prodigieuses, qui servent d'aliment à ses liberalitez & à ses guerres. Que si l'on pouvoit luy ravir ces tresors, ou pour le moins en tarir la source à force de la troubler, cet empire non moins vague que vaste, & qui n'est jamais si proche de soy-mesme que de ses ennemis, pourroit il attendre autre chose que de devenir enfin la proye de toutes les nations qu'il a pillées ? Les Hollandois visiterent aussi l'Amerique ; mais la crainte du Roy d'Espagne tendit leurs commerces secrets aux lieux qui luy sont asservis : & dans les autres qui sont encore libres, leur trafic s'exerça ouvertement. Les marchandises qu'ils en apporterent estoient du sel, des perles, & des peaux de buffles.

1595. Mais ſans parler icy de ces nations, que les autres ont découvertes & deſcrittes avec aſſez de ſoin, je veux remarquer ſur tout cette navigation ſi memorable, par laquelle les Confederez entreprirent d'entrer dans les mers du ſeptentrion, afin de ſçavoir au vray quelle eſt la nature de cet Ocean qui joint l'Europe à l'Aſie. Car les principaux de la Republique, & les marchands meſmes avoient opinion que l'on pourroit viſiter l'opulent royaume de Catay, celuy de la Chine, & meſme les Molucques & les Indes, par un chemin bien plus court que celuy qui avoit eſté découvert par les Eſpagnols. Dans cette eſperance, trois navires, de Hollande, de Zelande, & de Weſtfriſe, ayant raſé les coſtes de Norwegue & de Finland, partagerent leur navigation dans l'Iſle de Quildun au païs des Lappons. Apres quoy le navire des Hollandois s'eſtant advancé juſques à un des coſtez de Nova Zembla, qui s'eſtend bien avant vers le nordweſt; ils nommerent du nom d'Orange deux iſles qui ſervirent de bornes à leur navigation, juſqu'au ſoixante ſeiziéme degré de diſtance d'entre le Pole & l'Equateur. Les deux autres navires ayant paſſé au delà de la mer, par laquelle on va en Moſcovie, apres avoir coſtoyé les rivages de Condore & de Pitzore, arriverent en ce lieu où une terre nommée Waygats, oppoſée à la noſtre, reſſerre les eaux de l'Ocean, & ils ne pûrent pas bien ſçavoir ſi ce petit eſpace de mer eſtoit un deſtroit ou un golphe. Car la lumiere du jour, qui ne paroiſſoit que confuſément parmy des broüillards eſpais & de prodigieux eſpaces de glaces, qu'une egale violence des aquilons engendre & agite deça & delà, empeſcherent long-temps que les mariniers ne recherchaſſent plus long-temps les bornes du monde. Enfin ils ſe tirerent de cette priſon: & lors qu'ils commencerent à s'éloigner de terre; ils diſpoſerent leur courſe vers les parties du nordeſt, juſques à une des extremitez de Nova Zembla au cent dixiéme degré de l'Equateur, d'où ils tournerent leurs voiles vers la Scythie, juſqu'à ce que pluſieurs conjectures leur euſſent fait croire qu'ils eſtoient arrivez en cette mer, où la riviere d'Oby qui ſort du palus des Sarmates, ſe vient rendre dans l'Ocean par une ſpacieuſe emboucheure. Les anciens la nommoient Carambouc, comme quelques ſçavans croyent; & l'on ne ſçauroit trouver de limites plus propres à ſeparer l'Europe d'avec l'Aſie. Enfin apres que ces deux vaiſſeaux eurent recherché & remarqué toutes ces choſes, & qu'ils eurent rencontré ſur leur route le troiſiéme, que la trop grande violence de la gelée avoit repouſſé de Nova Zembla, on les vid de retour en Hollande trois mois apres leur depart. Tout cecy s'eſtoit paſſé pendant l'Eſté de l'année derniere 1594. Et ces premieres tentatives pleurent de telle ſorte, qu'on renvoya du depuis pluſieurs navires pour faire la meſme recherche; non pas vers Nova Zembla, mais par le deſtroit de Naſſau: car ils nommoient ainſi cette mer qui bagne le rivage des Sarmates & les coſtes du païs de Waygats. Mais les trop longs delais, qui ont ſouvent apporté des obſtacles aux plus nobles entrepriſes, prejudicierent extremement à celle-cy: & les nochers ayant fait voiles plus tard qu'ils ne devoient, trouverent les mers impenetrables; un froid ſi horrible, qu'il eſtoit meſme extraordinaire à ces climats éloignez, ayant glacé toutes les eaux.

Depuis ce temps ceux qui avoient achevé l'un ou l'autre de ces deux fameux voyages, raconterent volontiers les merveilles qu'ils avoient veuës ſoit ſur la mer ſoit ſur la terre: & meſme parmy leurs narrations ils repreſentoient des figures inconnuës d'oiſeaux & de beſtes ſauvages, ſelon les rencontres que chacun avoit faittes: ils ſpecifioient auſſi les caps de mer,

les

les golphes, les rivieres, tant par la ſituation du Ciel, que par des noms qu'ils avoient donnez eux meſmes à toutes ces choſes, pendant leurs voyages, & qu'ils avoient tirez ou des qualitez du Prince Maurice, ou de leur patrie, ou meſme de quelques particuliers. Ils faiſoient auſſi recit de pluſieurs iſles aſſez petites, leſquelles par le moyen du flux & du reflux de la mer ſont ſi difficiles à reconnoiſtre, que quelquefois on voit que ce ſont des iſles en effet, & quelquefois on les ptend pour une partie de la terre ferme : & les hiſtoires anciennes racontent auſſi la meſme choſe : mais ſur tout ils vantoient une plus grande iſle, qu'ils avoient rencontrée au delà d'un deſtroit, auquel ils avoient donné le nom des Eſtats, tant parce qu'elle leur avoit ſervy d'azyle parmy les dangers, qu'à cauſe que ſes montagnes glacées produiſent un certain cryſtal, qui differe fort peu du diamant. Mais il me ſemble qu'il eſt à propos que je declare icy quelle eſt la ſituation de ces climats, & quels hommes, ou quels autres animaux les habitent; parce qu'en effet ce fut pour lors ſeulement que l'on commença à bien connoiſtre toutes ces regions, & que les anciens autheurs n'en avoient raconté que des choſes frivoles, & qui n'avoient point de rapport entre elles. Depuis peu meſme on nous avoit perſuadé, par une illuſion de magie, qu'il ſe trouve quatre gouffres ſous le Pole arctique : & quelques doctes ont autrefois long-temps diſputé, pour ſçavoir ſi le golphe d'Hircanie a ſa ſouce dans l'Ocean ſeptentrional. Il s'en eſt trouvé quelques uns qui nous ont aſſeuré par l'authorité des Poëtes, que la rondeur de la terre eſt enfermée par l'Ocean : tandis qu'il s'en trouvoit d'autres qui ſoûtenoient au contraire, que la terre ferme s'eſtend juſques aux dernieres extremitez du Nord, ſans eſtre environnée d'aucunes eaux. Davantage comme d'ordinaire chacun parle hardiment à ſa fantaiſie des choſes dont perſonne n'a jamais eu de parfaitte connoiſſance, pluſieurs ont feint que les extremitez de l'Ocean vers le Pole eſtoient immobiles & aſſoupies, comme ſi la nature eut perdu ſes forces à la fin de ce grand ouvrage, ou que ce climat eut eſté deſtiné pour ſervir de retraitte aux ames heroïques, & plus ſaintes que les autres. D'autres au contraire ont dit, que cet Ocean ſeptentrional eſtoit inacceſſible, à cauſe de ſes tempeſtes & de ſes monſtres : mais qu'enfin aptes cette met on rencontroit encore des terres fertiles, ou la ſource de l'air, ou celle du feu. Pour le moins, ceux qui nous ont laiſſé par eſcrit qu'il s'eſt veu des Indiens jettez par la tempeſte ſur les rivages d'Alemagne, & que meſme cela eſt arrivé bien ſouvent, ne contribuerent pas peu à l'eſperance des Confederez, dans l'entrepriſe de leur navigation. Pour ce qui concerne la diſpoſition du ciel dans ces derniers climats, & le genie de ſes habitans, les eſcrivains de l'antiquité ne ſont pas mieux accordez que pour le reſte : car ſi quelques uns ont tenu que les peuples arctiques excelloient en fidelité, & en juſtice, & que le jour duroit continuellement chez eux; d'autres au contraire ont aſſeuré, que cette region, qui eſt ſi eloignée de l'aſpect des aſtres benins, ſe trouve perpetuellement couverte d'un broüillars eſpaix; & que toutes les tertes y ſont incultivées, tant à cauſe des neiges & des beſtes cruelles, que de la ſauvage humeur des habitans. Enfin quelques autres encore ont eſcrit qu'on y voyoit le jour ſeulement à l'abbord, & qu'on le perdoit bien-toſt aptes. Mais quoy que toutes ces choſes ſoient ſi differentes les unes des autres, il ſemble qu'elles avoient toutes pris leur ſource de la verité : & cela s'eſt juſtifié en quelque ſorte, tant par l'experience de ceux qui ont achevé ces deux voyages, que par le recit des habitans de ces regions. Car en cette mer qui bagne les ri- 1595.

1595. vages des Lappons, des Moſcovites, & des peuples que nous nommerons Samojedes, le plus long jour d'Eſté, qui dure plus de deux mois, ne manque pas d'éprouver réciproquement une nuit de pareille durée en hyver : outre que pendant les mois meſmes, qui voyent le ſoleil ſur l'Horiſon de ces lieux-là, le jour n'y vaut guerre mieux que la nuit, la force des rayons de cet aſtre eſtant ſi eloignée, qu'elle eſt plus capable d'exciter des nuages que de les diſſiper; & l'on a quelquefois bien de la peine à diſcerner la terre d'avec la mer, les neiges couvrant l'une & l'autre. Il eſt vray qu'on n'éprouve pas de grandes tempeſtes ſur ces ondes : car ce qui s'en peut découvrir d'un coſté & d'un autre, depuis qu'on eſt ſorty du deſtroit de Waygats, paroiſt encore comme s'il eſtoit glacé, à cauſe du froid qui dure tousjours. Et c'eſt pourquoy les anciens avoient raiſon d'appeller cette partie de l'Ocean la mer glaciale, ou la mer morte : car de quelque coſté que l'eau s'approche de la terre, elle ſe glace par un aſſez long eſpace juſqu'au rivage. On en rencontre quelquefois des crouſtes durcies depuis pluſieurs années, & jointes enſemble en une maſſe : & lors que le vent vient à les rompre, ou quand le froid un peu diminué les fait entr'ouvrir, on voit d'épouvantables parties de ce tout flotter ſur la mer, comme ſi c'eſtoient des montagnes ou des iſles : outre que quelquefois ces grandes machines s'entrehеurtent; & la crainte de ces rencontres embarraſſa merveilleuſement les navires Hollandois qui raſoient les rivages, afin d'acquerir quelque connoiſſance des païs. Ce deſtroit, dont la largeur contient environ deux heures de chemin, & la longueur cinq, ſe glace quelquefois de telle ſorte qu'on le paſſe entierement à pied : & quand les glaces viennent à ſe fondre, il n'eſt pas ſeulement couvert de la ſienne; mais de celle des deux mers voiſines. A peine peut on conter dans ce climat l'eſpace de cinquante jours en l'année, leſquels ſe levent pendant le temps que nous avons en nos contrées l'equinoxe d'Autonne: & cette ſaiſon en ces païs n'eſt pas proprement un Eſté, mais pluſtoſt une certaine ſurſeance d'hyver. Car auſſi-toſt que cette treve de gelée eſt finie, la glace recommence à incommoder les mariniers : & ſans doute c'eſt pendant cet intervalle, que les Moſcovites font leurs navigations ſur l'Ocean : auſſi voyoit on alors, pour marque de quelque naufrage recent, des planches de vaiſſeaux flotter ſur l'onde, ſoit que le retour du froid les eut ſurpris dans cet Ocean, ou que quelque autre malheur impreveu eut cauſé ce débris. Les meſmes Moſcovites traffiquent auſſi au delà de la riviere d'Oby : & les dangers leur ont appris en ces lieux à demeurer en des quartiers d'hyver, pour s'en retourner en un certain temps, que les ondes commencent à ſe rendre propres à la navigation. Les Hollandois rapporterent tous ces teſmoignages, pour prouver que l'Ocean ſe glace dans ce deſtroit, comme dans celuy de la Magellanique : mais ils diſoient de plus, que les fleuves qui ont leur pente vers ce deſtroit, s'en retirent quand ils en ſont proches, comme s'ils eſtoient incertains de quel coſté ils doivent prendre leur cours : & qu'enfin la violence du vent les ayant pouſſez là, leurs eaux douces temperent le gout de la mer, & puis quand ces eaux ſorties de leurs deſtroit ſe ſont eſtenduës plus avant vers les rivages prochains, les flots bleus & ſalez du deſtroit qui s'eſtoient abbaiſſez, rencommencent à prendre le deſſus avec les meſmes monſtres qu'on y avoit veus auparavant, & qui s'eſtoient abbaiſſez avec leurs caux naturelles. Car on ne ſçauroit dire combien cet Ocean eſt plein d'animaux monſtrueux : on y voit des vaches & des chiens marins, & la plus renommée de toutes les beſtes de la mer qu'ils nomment Morſe. On a éprou-

vé que cet animal eſt extremement courageux & guerrier s'il faut ainſi dire: 1595.
il a la peau ſi dure qu'il n'y a preſque point d'armes qui la puiſſent percer: ſes jambes ſont preſque pareilles à celles du caſtor; mais il eſt plus grand que cet autre animal, & vit egalement dans l'eau & ſur la terre ainſi que luy. Car les Hollandois voyoient quelquefois ces Morſes courir ſur la glace, & puis ſe ſecher au ſoleil ſur les rochers qui ſont au bord de la mer. Elles montent lentement, mais elles deſcendent avec une merveilleuſe legereté. L'opinion des peuples de cette region fait qu'on y priſe autant les dents de ce monſtre qu'on fait l'yvoire en nos climats. Les Moſcovites diſoient qu'au delà de Waygats la mer ſe ſepare quelque fois, & puis ſe rejoint & ſe ſepare encore. Ce qui me fait icy douter ſi ce ne ſeroit point un teſmoignage que le mont Tabis en Scythie, aſſez connu aux anciens meſmes, s'eſtend vers l'orient juſqu'à Nova Zembla à peu de diſtance pres: ou s'ils ne vouloient point parler de ce deſtroit d'Anian, lequel ſeparant l'Amerique de la Tartarie, prouve tant par l'air du viſage, que par les mœurs des habitans de ces deux regions, qu'ils n'ont qu'une meſme origine. Les Samojedes nation Sarmate habitent, ou pour mieux dire voyagent ſur toutes les terres qui ſont bagnées par l'Ocean depuis Petzore province de Moſcovie juſqu'à la riviere d'Oby: & ſe maintiennent contre les injures du ciel, qui les perſecutent continuellement, & contre les outrages de la nature meſme, avec beaucoup de courage & de bonheur. Leurs viſages à la verité ſont difformes & tous noircis de fumée, ils ont les yeux petits, le nez applaty: leur taille n'eſt pas grande, mais leur ſanté eſt robuſte, & ils ſont auſſi legers à la courſe qu'aucun autre animal qui ſoit au monde. De ſorte que comme ils ſont laborieux & ſe contentent de peu, on ne les voit jamais amollis par les delices, ny amaigris par le chagrin. Chacun eſt maiſtre de ce qu'il peut atteindre ſoit de la main, ſoit du pied: & ils n'aſpirent à la poſſeſſion d'aucunes choſes, que de celles qu'ils rencontrent & qui leur ſont propres; de ſorte qu'ils ont tout parce qu'ils ne ſouhaittent rien. Il eſt vray qu'ils portent des armes à la maniere des Parthes, c'eſt à dire un arc & des fleches; mais c'eſt pour s'en ſervir à la chaſſe contre les animaux farouches, qui leur fourniſſent des habits, dont ils ſe couvrent non ſeulement le corps, mais encore la teſte & les mains. Cette meſme chaſſe leur fournit auſſi de quoy vivre, c'eſt à dire, de la chair cruë, dont ils uſent comme d'un preſent de la nature: & ils gouſtent ſi peu de delicateſſes, qu'ils ignorent meſme l'uſage & le nom du pain. Et ils ayment mieux ſe gouverner de cette ſorte, que de provoquer la fureur des mers, ou bien importuner la terre, pour en tirer des bleds & des fruits malgré elle: Bref ils ne veulent point, comme les autres nations, pouſſer leurs ſouhaits juſqu'à l'infiny, en portant envie à autruy & à eux meſmes. Ils voyent ſouvent des navires; mais ils ne veulent point apprendre la navigation, ſe contentant de leur rivage. Neantmoins quelquefois lors que le ciel, comme pour les aſſiſter, ne fait qu'une meſme maſſe de la terre & de la mer en leur climat, par le moyen des gelées, ils eſtendent leurs courſes par de longues chaſſes juſques à Waygats & Nova Zemla; terres qui ne voyent preſque jamais d'autres hommes qu'eux: ils diſoient à nos matelots, que ces païs ſont deux iſles differentes, ſeparées ſeulement par un bras de mer fort petit: & dans ces lieux là leur empire s'eſtend plus loin que leur connoiſſance; puiſque, hors les deſerts & les animaux ſauvages, on n'y trouve rien. Les Hollandois, dans leur ſeconde navigation, virent celuy qu'on diſoit eſtre le Prince de ces Samojedes, & trouverent que c'eſtoit un homme qui ne ſe rendoit remar-

1595. quable ny par aucun appareil, ny par aucune Majesté; sa seule vieillesse le faisant considerer. Les Moscovites, dont l'empire s'est beaucoup accreu depuis quelques siecles, attaquent quelquefois cette region des Samojedes, soit à dos soit en flanc; mais la pauvreté de ceux-cy leur sert de rempart. Outre qu'ils se vont refugier en des lieux qu'ils nomment la ceinture de la terre: & qui sont, à ce que l'on tient, les monts Riphées, que la neige rend inaccessibles. Toutefois les plus voisins du Moscovite luy payent un tribut de peaux de bestes; car ils n'ont point d'autres biens: & ils se sont accordez à ce payement, moins par la crainte que par la haine de la guerre. Les rivages des Samojedes, de Waygats & de Nova Zembla, ont presqu'une mesme face: estant élevez en plusieurs endroits à cause de divers tochers, & applanis en d'autres à cause des guez qui s'y rencontrent. En ces païs-là, la terre est matécageuse & couverte de mousse: neantmoins on n'y voit point de forests: mais il y croist beaucoup d'herbes inconnuës & inutiles, pareilles à celles dont la nature est prodigue par tout, & qui viennent malgré qu'on en ait, s'il faut ainsi dire. C'est pourquoy il y a grand sujet de s'étonner de ce que sur ces rivages on voit quelquefois flotter deça & delà des rameaux & des arbres entiers; si ce n'est qu'on veüille dire que ce vaste Ocean, dont les flots violens sont encore excitez par le heurt des rivages, entraine quelquefois de bonnes parties des terres septentrionales plus éloignées: & mesme on pourroit croire qu'anciennement cette mesme violence arracha de la terre ferme les isles, qui se rencontrent en ces regions; la Sarmatie s'estant peut-estre étenduë jusques là. Apres tout en quelque coste de ce climat que les navires pûssent descendre, on y voyoit des l'abbord de la fumée, & quelquefois des pas d'hommes, marquez sur la terre; mais on ne voyoit aucune ville, ny mesme aucun village. On tient que le païs qui entre plus avant dans la terre ferme, a des forests & des lacs que les neiges perpetuelles ont fait naistre, & qu'elles entretiennent; & c'est en ces lieux-là que les Samojedes se cachent diversement & separément sous de petites loges qu'ils bastissent, ou dans quelques antres qu'ils creusent, chacun à sa fantaisie, selon que la terre ou l'eau prochaine les ont conviez de s'y arrester; pour conserver & fortifier leurs corps par le moyen du feu contre la rigueur du froid & les autres injures de l'air: neantmoins ils ne demeurent jamais oisifs; car ils ont des traisneaux, qui sont emportez avec une merveilleuse promptitude par de certains animaux, qu'ils nomment Rangiferes, d'une nature assez semblable à celle des cerfs; & c'est le seul meuble que chacun d'eux possede. Par le moyen de ces charrettes, ils vont en queste de la proye parmy les neiges, & changent de demeure quand il leur plaist. Les animaux sauvages ont partagé tout ce climat avec les hommes, & mesme assez inegalement: car il s'y trouve une multitude infinie de loups & de lievres tous blancs, & mesme des martes zibellines, & beaucoup d'autres animaux semblables, qu'on ne poursuit que pour leurs peaux. Les ours y blanchissent aussi à cause du froid; mais ils sont bien plus grands qu'aux autres païs: & parce qu'ils ne trouvent pas aisément de quoy se paistre, leur rage est incroyable. Car ny la crainte des armes, ny celle des flots n'empeschent point, quand ils ont senty l'odeur des passans, qu'ils ne se portent avec toute sorte d'effort à les attaquer. Cette mauvaise rencontre ayant surpris inopinément quelques matiniers Hollandois, qui estoient descendus sur le rivage, les fit miserablement perir, sans que leurs compagnons pûssent faire autre chose en voyant leur perte, que d'accourir à leur vengeance, n'ayant pû assez tost arriver à leur secours.

cours. En un certain cap de mer on remarqua une triſte diſpute des choſes 1595.
ſaintes avec les profanes ; parce que ſur un meſme ſommet on voyoit d'un coſté des ſimulachres de faux dieux d'un ouvrage aſſez groſſier, & de l'autre des croix ; par leſquelles on pouvoit connoiſtre qu'il eſtoit venu des Chreſtiens en ce lieu là. En effet les Moſcovites, que le trafic des peaux fait voyager dans les iſles prochaines, & que la tempeſte jette quelquefois en cette partie de la terre ferme, ont receu depuis plus de ſix ſiecles, la religion Chreſtienne à la maniere des Grecs. Quant aux Samojedes, ils adorent le ſoleil & les aſtres ; divinitez qui ſont plus inhumaines pour eux que pour aucune autre nation. On dit qu'il ſe trouve auſſi chez eux d'infames bocages, pleins de bruits horribles & de viſions effroyables, & meſmes d'execrables ſerpens, & qu'ils reverent toutes ces choſes par une ſuperſtition qui n'eſt pas nouvelle. Au reſte les mœurs des Samojedes ne ſont nullement barbares ; & different fort peu de celles des Lappons & des Finlandois. Il eſt vray que quelques uns eſtiment, à cauſe du nom qu'on leur donne, qu'ils ſe nourriſſoient autrefois de chair humaine : mais ſi cela eſt, on les peut mettre au rang de pluſieurs dont la vie & les mœurs ſe ſont adoucies & civiliſées par l'âge & par les exemples ; l'eſprit de l'homme ſe portant facilement à des-apprendre la barbarie & la brutalité : il eſt vray que les Samojedes, au premier abbord des Hollandois, ſongerent à prendre la fuitte ou les armes : mais lors que ceux-cy leur eurent teſmoigné qu'ils n'avoient aucun deſſein de leur nuire, & qu'outre cela ils leur eurent fait quelque petit preſent, les autres proteſterent par deux choſes tres-ſaintes pour eux, ſçavoir le ſoleil & leur pauvreté, que c'eſtoit à leur grand regret qu'ils ſe laiſſoient ſurmonter en bien-faits. De ſorte que ſi pour l'avenir ces tentatives du ſeptentrion reüſſiſſent aux Confederez, ils ne recevront pas peu d'utilité de l'affection des Samojedes, qui ſont à l'entour du deſtroit de Waygats. Neantmoins il ſera tousjours tres à propos que la Republique y face baſtir quelque forteresſe, tant pour conſervet les paſſages de cette mer par eux découverte, que pour donner un refuge aux navires, s'il arrivoit quelque disgrace inopinée. Mais apres tout, l'iſle de Waygats n'eſt pas moins propre à eſtre cultivée que celles qui ſe rencontrent vers les derniers rivages du royaume de Dannemarc : car l'experience de ces derniers ſiecles nous a fait voir, malgré les raiſons des anciens, que comme ces regions du milieu du monde qu'ils ont nommés la Zone torride, parce qu'elles ſont directement ſituées ſous le ſoleil, ne laiſſent pas d'eſtre cultivées par des hommes ; ainſi, ces climats qui ſont eſcartez vers les deux poles, peuvent eſtre habitez preſque de la meſme ſorte ; puis qu'il n'y a aucune partie en tout l'Vnivers, que la nature ait condamnée à demeurer en ſolitude. Et cela eſt tellement veritable, que le païs de Gronland, qui eſt le plus éloigné vers le ſeptentrion de tous ceux qui ſont habitez, porte des bleds & des fruits à la maniere de nos regions. Il faut croire que dans les premiers ſiecles de l'Vnivers pluſieurs pais demeuroient inhabitez par les hommes, parce qu'ils n'avoient pas encore beſoin de tant de retraittes. Mais peu à peu l'accroiſſement de la race humaine & ſes diſcordes eſcarterent les mortels en de diverſes regions ; ſi bien qu'en cherchant de plus grands eſpaces de terre, ils trouverent les mers ; & meſme du depuis à force de voyager ſur les mers, ils ont découvert de nouvelles terres. Proche du fleuve d'Oby, il ſe trouve une region nommée Obdorie, où la ſtatuë d'or d'une vieille qui rend des oracles, s'eſt acquis beaucoup de reputation. Au delà de ce fleuve on en trouve un autre nommé Molgomzay, avec une

Province

1595. Province qui porte le meſme nom, & laquelle eſt aſſez connue aux Moſcovites, tant par le trafic qu'ils y exercent, que par la domination qu'ils y ont eſtablie. Mais au reſte, ce qui ſe raconte touchant quelques regions voiſines, n'eſt que pure fable. Car de dire, que les peuples de Leucomorie meurent à l'entrée de l'hyver, & reſuſcitent au Printemps, & que pendant cet intervalle la bonne foy de ceux qui viennent trafiquer chez eux acheve le marché des choſes expoſées en vente; de dire auſſi qu'en d'autres lieux prochains, il ſe rencontre des hommes tous velus, & dont les viſages reſſemblent au muſeau des chiens; ces diſcours ne ſont pas moins frivoles que ces reſveries des anciens, qui ont attribué à ces meſmes païs des peuples dont les uns avoient les jambes pareilles à celles des chevaux, & les autres des oreilles ſi grandes qu'elles couvroient leurs corps, en telle ſorte qu'ils ne portoient point d'autres habits. Mais c'eſt une choſe ordinaire, que les relations qui ſont faittes par la ſeule renommée, degenerent preſque tousjours en des fables, leſquelles n'aboutiſſent le plus ſouvent qu'à perſuader de faux miracles. Neantmoins il ſe peut faire, que parmy ces menſonges il ſe rencontre quelquefois des veritez, & parce qu'il ſe trouve des teſmoignages aſſez certains qui nous confirment ce que nos matelots racontoient, qu'il y a en ces païs là des hommes qui n'ont point de teſtes, & dont le viſage eſt en la poitrine, je ne veux pas nier obſtinément que cela ne ſoit veritable: ou que pour le moins ces hommes en ſemblent tels; parce que, peut-eſtre, ils ont le col fort court, & les épaules extremement elevées. Et je ſçay, apres tout, que comme en quelques endroits l'excés de la chaleur a ſouvent eſté cauſe que la nature a produit des monſtres, ainſi l'excés du froid peut bien cauſer la meſme choſe. Pour le moins il eſt conſtant, que le païs de Leucomorie eſt ſuivy de celuy des Loppes & de la Montagne d'Imaüs; que les hordes vagabondes des Tartares ſont auſſi en ces climats, & qu'elles s'eſtendent aſſez au large dans les foreſts de leur region; dont il ſemble que le royaume de Cathay ſoit une partie; la face des rivages eſtant hors de la longitude de noſtre hemiſphere. Enfin apres la connoiſſance de ces lieux, celle du royaume de la Chine & des autres regions de l'Orient, eſt aſſez facile.

Cette meſme année ſe rendit auſſi remarquable par un infame effet du brigandage des Dunquetquois. Ils avoient rencontré trente-cinq navires des Confederez qui alloient en Norwegue querir du bois, & eſtoient tous ſans armes à la reſerve d'un ſeul; au moyen de quoy les Dunquerquois les ayant aiſément reduits ſous leur puiſſance, & ne pouvant pas les emmener, prirent les maiſtres des navires pour oſtages de la rançon, qui leur fut promiſe: & meſme, bien-toſt apres, ils ne conquirent pas un moindre butin ſur quelques autres navires qui revenoient de France. Mais un vaiſſeau de ces pirates ayant eſté inveſty par les Hollandois, & pris apres un rude combat, où il avoit perdu une bonne partie de ſes gens; le ſupplice de ceux qui reſterent modera un peu la licence, où ces pirates commençoient à ſe porter avec aſſez de ſuccés. Outre que par la priſe de leur navire on delivra plus de vingt priſonniers qui y eſtoient retenus, & qui avoient desja promis chacun deux mille florins & davantage, pour ſauver leur vie.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE CINQVIESME.

SOMMAIRE.

Albert, accompagné de Philippe Prince d'Orange arrive d'Eſpagne dans les Païs-bas pour ſucceder à Erneſt. Ibarra & le Comte de Fuentes ſont r'appellez en Eſpagne. Vigilance des Eſtats contre les pieges des Ieſuites. Albert prend Calais & Ardres, & Henry la Fere. Siege de Hulſt, & ſa reddition. Demandes de Mendoze envoyé vers l'Empereur. Les Eſtats refuſent de recevoir des Deputez de l'Empereur qui devoient negotier pour la paix. Eliſabeth aſſiſtee des navires Confederez envoye ſa flotte contre l'Eſpagne. Les navires Eſpagnols ſont vaincus & brulez, & la ville de Calis pillée. Contre l'intention du Comte d'Eſſex & de Warmond, Howart remmeine la flotte en Angleterre. Philippe extremement endebté a beſoin de reſtablir ſa foy qu'il avoit rompuë à ſes creanciers. Diſcordes parmy les Confederez, pour le ſujet des tributs. Eliſabeth propoſe une alliance avec les François. Henry n'envoye pas aux Confederez le ſecours qu'il leur avoit promis. La Reine redemande hors de ſaiſon l'argent que les Confederez luy doivent. Articles de l'alliance arreſtée entre elle & Henry, dont les Confederez jurent auſſi l'obſervation. Traitté particulier des Confederez. Ils envoyent de l'argent à Henry. Soupçon de la France contre les Anglois. Deſcription de l'Univerſité de Leyden. Le Roy de Dannemarc refuſe aux Ambaſſadeurs des Confederez du ſecours contre le Roy d'Eſpagne. Biron ayant pris Varambon priſonnier, & mis Chimay en fuitte, ravage l'Artois & la Flandre. Sedition des ſoldats Alemands. Les Confederez defendent d'envoyer du bled en Eſpagne. Hiſtoire admirable de la troiſieſme navigation par eux entrepriſe vers le Nort.

LEs Belges qui ſuivoient le party des Eſpagnols, commencerent l'année avec une resjoüiſſance plus grande que de couſtume; tant à cauſe des heureux ſuccés de leurs armes en France, que dans l'eſperance qu'ils concevoient d'un nouveau bonheur: & meſme pour feliciter la nouvelle arrivée de l'Archiduc Albert d'Auſtriche, que l'on envoyoit aux Païs-bas pour ſucceder au gouvernement & à tous les autres honneurs du precedent Archiduc ſon frere. Celuy-cy qui eſtoit le dernier né de ſa maiſon, poſſedoit le tiltre magnifique de Cardinal; qui ſe donne ordinairement aux Princes cadets; tant pour les conſoler des des-avantages que l'ordre de la naiſſance leur a cauſez, que pour ſervir d'une alliance tacite entre les Roys & le Pape. Mais davantage Albert avoit eſté employé par le Roy d'Eſpagne dans la charge de Gouverneur du Portugal, où il avoit donné d'excellentes preuves de ſon genie; puiſque malgré les difficultez qui ſe trouvoient à faire obeyr le peuple, il l'avoit gagné par la douceur. C'eſt pourquoy Philippe le jugeoit digne d'eſtre joint avec luy par un lien plus eſtroit; ſuivant la couſtume de cette maiſon, qui conſerve entre elle meſme ſes correſpondances avec une merveilleuſe fidelité. Pour rendre plus glorieux l'apprentiſſage qu'il venoit faire d'un gouvernement annexé à ſa famille, on l'avoit abondamment pourveu de toutes les inſtruictions neceſſaires tant pour la paix

1596.

L'Archiduc Albert ſuccede au gouvernement à ſon frere Erneſte.

1596. que pour la guerre. On avoit auſſi mis ordre qu'il pûſt trouver toute ſorte de ſeureté dans ſon voyage ; en paſſant d'Eſpagne en Italie, & puis par la Savoye & la Bourgogne juſques dans le Luxembourg, & les autres frontieres du Païs-bas. Neantmoins on ne laiſſoit pas de lever encore des troupes de tous coſtez, ſoit d'infanterie ſoit de cavalerie, tant pour le rendre plus puiſſant dans ſa marche, que pour ſuppléer les anciennes ſoldatesques qui s'eſtoient extremement diminuées. Mais ſi toſt qu'il eut joint l'armée dans les Païs-bas, il partagea toutes ces nouvelles levées en peu de regimens d'infanterie & peu de compagnies de cavalerie, qu'il mesla parmy les vieux corps ; aymant mieux rendre le nombre des ſes troupes conſiderable par leurs propres forces, que par la quantité de commandans ; qui n'euſt ſervy qu'à leur donner une vaine reputation & une apparence inutile, & meſme à incommoder l'eſpargne & les ſoldats par des depenſes ſuperflues. C'eſt pourquoy il priva meſme pluſieurs des Grands du Païs-bas de leurs gouvernemens, & de leurs charges de judicature ; parce qu'ils ne ſe trouvoient que fort rarement ny ſous les drapeaux, ny dans leurs ſieges, ne retenant preſque rien de leurs dignitez que le nom & le profit ; & mit en leur place d'autres officiers, qui par un long ſervice & une ſoigneuſe obeïſſance s'eſtoient rendus dignes de commander. Il ordonna pareillement qu'aucun ne fuſt receu à exercer la charge d'Enſeigne, s'il n'avoit premierement eſté ſoldat trois ans durant ; & fit encore pluſieurs autres ordonnances aſſez dignes d'eſtre ſuivies. Il fit auſſi proviſion d'argent, parce que les precedentes ſeditions ſe faiſoient encore craindre, & que les anciennes playes menaçoient de s'ouvrir de nouveau. Philippe meſme avoit promis d'envoyer pour chacque mois la ſomme de cent mille florins : mais cette promeſſe ne fut executée que juſques au commencement de l'Auronne. L'Archiduc avoit auſſi apporté d'Eſpagne une aſſez bonne quantité d'argent en lingots ; tant pour eſpargner la perte que l'on ſouffroit, en faiſant venir les deniers par la voye du change, qu'à cauſe que la monnoye battuë dans les Païs-bas eſt d'un plus haut prix. Et parce qu'autrefois il ne s'eſtoit pas trouvé beaucoup de ſeureté à faire conduire de l'argent par un ſi long chemin, on avoit pris ſoin maintenant de le faire eſcorter par de bonnes troupes. Davantage on avoit amené d'Eſpagne Philippe Guillaume Prince d'Orange, duquel les Eſpagnols faiſoient conſiderer le retour dans les Païs-bas comme une nouvelle marque de la clemence de leur Roy ; parce que, dés la naiſſance des mouvemens Belgiques, le Prince ayant eſté envoyé en Eſpagne, & ayant eſté retenu à la Cour de Philippe ſous une garde egalement honorable & eſtroitte, avoit eſté enfin remis en liberté ; & comme ils le voyoient aſſez confirmé dans la Religion Romaine, ils s'eſtoient promis, par le moyen de ce nouveau bienfait ; que s'il alloit trouver ſon frere le Prince Maurice, & ceux d'entre les Confederez, qui reveroient encore la memoire de ſon pere, il pourroit moyenner l'accommodement des deux partis, ou pour le moins faire naiſtre des diſſenſions chez l'ennemy. Et veritablement l'Archiduc meſme n'eſtoit point en trop mauvaiſe reputation parmy les Confederez, s'eſtant fait connoiſtre dans le Portugal par une clemence gratuite, qu'il avoit exercée envers pluſieurs matelots que l'on avoit derenus exprés pour cet effet à ce qu'on a creu, & qu'il avoit fait remettre en liberté, parce qu'indubitablement il eſperoit que cela pourroit ſervir à ſa renommée.

Il fait pluſieurs ordonnances dignes d'eſtre ſuivies.

Il amene quantité d'argent en lingots dans la Belgique.

Il a en ſa compagnie Philippe, Prince d'Orange.

Mais ſur tout on ſe loüoit de luy dans les Païs-bas, en ce que dés ſon arri-

vée

vée Ibarra & le Comte de Fuentes avoient eſté privez de leur authorité, qui donnoit tant de jalouſie à tout le monde, & renvoyez en Eſpagne. Toutefois on leur avoit fait ſucceder encore un plus grand nombre d'Eſpagnols, ſçavoir François de Mendoze Admirant d'Arragon, chef du Conſeil & de toutes les affaires de la guerre, Gonſalve de Carile, Hieroſme Zapata, & Baptiſte de Taſſis, qui ne differoient en rien des autres, puis qu'ils cachoient tous la meſme humeur ſous de nouveaux noms. De ſorte que l'on eut bien-toſt pour ſuſpecte cette bonté feinte, qui laiſſoit tousjours durer les maux precedens. D'ailleurs les Confederez, qui craignoient auſſi que la veuë & l'entretien du Prince d'Orange n'apportaſſent quelque changement dans l'eſprit des peuples, luy eſcrivirent; & l'ayant felicité d'abbord de ce qu'apres vingt ans de captivité il avoit recouvert ſa franchiſe, ils luy teſmoignoient au ſurplus qu'il n'y avoit aucune ſeureté pour luy pendant la guerre, de venir dans les Provinces Confederées, s'il n'y eſtoit appellé publiquement; & que pour le preſent l'eſtat des affaires ne permettoit pas que cette entrée publique luy fuſt accordée, quoy-que neantmoins ils fuſſent aſſurez qu'apres avoir eſprouvé, comme il avoit fait ſi long-temps, la rigueur des Eſpagnols, il ne ſeroit pas d'humeur à vouloir renverſer une liberté que ſon pere avoit eſtablie par ſes conſeils & par ſon propre ſang. A quoy le Prince, diſſimulant ce qui concernoit ſon pere, reſpondit avec beaucoup de courtoiſie pour le reſte: & ſur tout, que ſon deſſein n'eſtant pas de ſuggerer aucun advis qui ne fuſt pour le bien de chacque party, il avoit ſujet d'eſperer que leurs intentions ſeconderoient les ſiennes. Cette premiere avanture fut cauſe qu'il ne ſe mesla plus de rien pour l'avenir, ſe plaignant ſans ceſſe qu'il eſtoit ſuſpect aux Confederez; & mal voulu des Eſpagnols, à cauſe de l'envie qu'ils portoyent à ſa famille.

1596.

A ſon arrivée Ibarra, & le Comte de Fuentes ſont appellez en Eſpagne.

Les Confederez eſcrivent au Prince d'Orange.

Sa reſponſe.

Il ne voulut pas meſmes s'appliquer aux armes, ſoit que le reſpect de la reputation de ſon frere l'en détournaſt, ſoit qu'en effet il euſt de l'inclination pour la vie privée. Mais le Prince Maurice ſon frere luy envoya des Deputez, & ſa ſœur, femme du Comte de Hohenlo, l'alla trouver elle meſme à Cleves, pour luy offrir des preſens & de l'argent: l'un & l'autre ſe ſervant de cette voye pour ſe juſtifier à l'envy de l'adminiſtration qu'ils avoient euë des grands biens delaiſſez par leur pere, à celuy qui en eſtoit le veritable maiſtre. Cependant les Eſtats pour garantir leur Republique des practiques ſecrettes qu'on formoit contre ſa liberté, donnerent ordre que l'on veillaſt ſoigneuſement ſur les paſſages de ſes frontieres, pour empeſcher principalement que les Ieſuites ne fiſſent rien gliſſer dans les provinces qui pûſt decevoir la credulité de la populac. Mais l'Arhiduc ne mettoit pas ſa ſeule eſperance en ces ſortes d'artifices; car bien qu'il ſouhaittaſt la paix, c'eſtoit en telle ſorte qu'il ne laiſſoit pas de s'appliquer à la guette avec beaucoup de chaleur, ayant une armée de quinze mil hommes, outre les ſoldars qui eſtoient dans les garniſons. Il euſt bien voulu ſecourir la ville de la Fere dans le Vermandois, qui eſtoit extremement preſſée, tant par les armes que par la famine; mais il n'y avoit aucun moyen d'y faire entrer des munitions, ſi ce n'eſtoit en ſecret, & par de petites troupes, à cauſe que toutes les villes d'alentour tenoient pour le party ennemy, lequel outre cela tenoit ſous les armes de puiſſans corps de cavalerie; joint que comme le païs marécageux faiſoit la principale defenſe des aſſiegez contre les aſſiegeans, il rendoit en meſme temps la ville inacceſſible à ceux qui la vouloient ſecourir. De ſorte que les Eſpagnols trouverent plus expedient de

Le Prince Maurice & ſa ſœur luy offrent des preſens & de l'argent.

Vigilance des Confederez contre les embuſches des Ieſuites.

1596. faire quelque diverſion pour retirer les François de ce ſiege ; ou bien, ſi ceux-cy s'opiniattoienr devant la Fere, d'aſſieger Calais qui valoit mieux. Les fortifications de cette derniere place, que l'avarice des Gouverneurs avoit negligées, le convièrent particulierement à cette entrepriſe ; & autrefois le Duc de Parme avoir voulu tenter le meſme ſiege ; comme auſſi le Comte de Fuentes, induit à cela par les perſuaſions de la Motte : mais la gloire d'un ſi haut deſſein n'eſtoit reſervée que pour ce nouveau gouvernement. Les Anglois avoienr tenu cette ville prés de deux cents ans; comme la ſeule conqueſte qui leur eſtoit reſtée des guerres qu'ils avoient autrefois faittes en France : & depuis que la valeur de François Duc de Guiſe les eut rechaſſez dans leur Iſle, de Gordes, qui avoit eſté le premier Gouverneur de Calais, laiſſa cette charge entre les mains de Vidoſan ſon parent. Mais ny l'un ny l'autre n'avoit jamais eu ſoin de reſtablir les ruines que le temps ou la guerre avoient cauſées dans cette place, donr les ouvrages n'eſtoient plus à l'uſage du ſiecle. Car premierement les remparts n'eſtoient compoſez que de ſimples pierres ; la citadelle eſtoit eſtroitte & flanquée. Et meſme les ſoldats qui eſtoient d'avec la garniſon, y avoient moins eſté mis pour defendre la ville, que pour appuyer la puiſſance des Gouverneurs ; qui n'avoient point d'autre but que d'amaſſer des richeſſes par mer & par terre,& de faire un royaume de leur gouvernement;comme il arrive presque tousjours dans les diſſenſions civiles. Auſſi quoy-que le Roy Henry de Bourbon, par quelques lettres des ennemis qu'on avoit ſurpriſes, euſt desja eſté averty du danger qui menacoit cette ville, il n'avoit pû le prevenir, parce qu'il ne regnoit presque qu'en apparence dans cette place, & n'y poſſedoir point d'autre puiſſance que celle qu'on vouloit bien luy accorder. Vidoſan meſme, quoy-que le bruit couruſt desja par tour que les ennemis alloient conrre Calais, & qu'on luy euſt offert le ſecours des regimens de Hollande, aſſociez de la couronne de France, n'en avoit voulu recevoir que deux compagnies, à cauſe de divers ſoupçons qui le faiſoient juger de la conſcience d'autruy par la ſienne : & outre ces deux compagnies il en avoit ſeulement ſix autres à luy. Ce que l'Archiduc Albert ayant appris, il jugea à propos premierement de reſpandre la terreur de ſes armes en d'autres endroits, donnant ordre à pluſieurs de ſes chefs qui eſtoient dans Valenciennes, de mener leurs ttoupes vers les quartiers de la France les plus proches de celuy-là, comme s'ils euſſent voulu y former quelque entrepriſe : & en meſme temps ſon Meſtre de camp general, Chreſtien de Rhoſne, l'un des plus fameux bannis de France, eſtant allé avec une partie de l'armée inveſtir la ville de Calais, ferma tous les paſſages que l'on euſt pû avoir pour y conduire du ſecours. Car ayant premierement pris le pont qui donne entrée dans la ville du coſté de la terre, il attaqua par le moyen du canon une tour de brique nommée Richebanc,baſtie ſur l'emboucheure du port, laquelle desja auparavant avoit par ſa priſe donné lieu au Duc de Guiſe de s'emparer de la ville : & parce que dans cette derniere occaſion on ne la defendit pas comme on devoit, Rhoſne s'en rendit bien-toſt maiſtre : joint que les fortifications en ayant eſté autrefois pour la pluspart ruinées, perſonne n'avoit tenu compte de les reparer du depuis, non pas meſme quand on eut eſté adverty de cette derniere entrepriſe formée contre la ville. Ce poſte ayant eſté gagné par les ennemis, les navires Confederez qui eſtoient ſur la coſte de Flandre, ne pouvoient pas aiſément ſecourir les aſſiegez : toutefois, comme le port eſtoit aſſez large, Vidoſan ayant demandé

L'Archiduc aſſiege Calais.

mandé aux Hollandois des poudres & des canonniers, pour faire agir son artillerie, un de leurs vaisseaux luy porta ce qu'il avoit demandé, & retourna joindre sa flotte malgré les mousquetades des ennemis. Et mesme bientost apres le Comte de S. Paul estant arrivé avec quinze cents hommes pour secourir la ville, un autre nocher Hollandois s'estoit offert de le faire passer, s'il n'eust luy mesme craint de se mettre en trop grand peril. Mais depuis que toutes les forces de l'Archiduc furent arrivées, & qu'elles eurent joint celles de Rhosne, les mousquetaires des ennemis s'estant postez sur de certaines eminences de sable, d'où ils pressoient vivement les assiegez, l'Espagnol s'empara des fauxbourgs en peu de temps : & la ville mesme apres trois jours de siege, voyant que l'artillerie commençoit à foudroyer ses portes, se rendit aux ennemis, induitre à cela tant par la crainte dont le peuple estoit abbatu, que par la haine qu'il portoit au Gouverneur ; lequel, pour entretenir les habitans dans la bonne intelligence & dans le devoir, n'avoit jamais eu assez de prudence, ny assez d'authorité. Apres la reddition de la ville, le Gouverneur & la garnison se retirerent dans le chasteau : où ils se maintenoient par le moyen d'une treve de six jours, en attendant qu'on les vint secourir pendant ce temps. En effet quoy-que le Comte de S. Paul se fust retiré, le Prince Maurice s'estoit avancé assez proche de la place pour observer la resolution des François & des Anglois ; & le Comte d'Essex tenoit aussi sa flotte toute preste sur le rivage, pour s'opposer aux Espagnols s'ils vouloient entreptendre quelque chose : mais la jalousie de ces nations, qui ne s'entendent jamais ensemble de bonne foy, ne permit pas qu'il eust aucun moyen de reüssir ; car le Comte d'Essex ayant fait demander au sieur de Vic, qui commandoit pour le Roy de France quelques forteresses voisines, s'il consentiroit, pourveu que les Anglois pûssent teptendre la ville, de leur en laisser la garde, les François ne creurent pas qu'il y eust de la seureté à mettre entre les mains des Anglois, sous pretexte d'une nouvelle alliance, cette place qu'ils avoient autrefois tenuë si long-temps comme ennemis. Cependant le Roy ne laissoit pas de continuer le siege de la Fere, & de presser cette ville puissamment, soit qu'il jugeast à propos d'en user ainsi, soit qu'il n'eust aucune esperance de pouvoir passer jusqu'à Calais avec son armée, à cause que tout ce païs estoit entrecouppé de bras de mer. Il détacha seulement quatre mil hommes de son armée, avec lesquels s'estant mis sur la riviere de Somme, il se rendit à Boulogne ville maritime, voisine de Calais, où l'on tint Conseil sur les moyens de secourir la place assiegée. Le Roy pria le Prince Maurice de descendre à terre ; mais celuy-cy s'en excusa, alleguant pour raison qu'il estoit obligé d'aller ptendre soin de son païs, dont les frontieres estoient despourveuës de gens de guerre ; enfin le Roy envoya sous la conduitte de Campagnole quelques trois cents soldats, qui s'estant mis en chemin par terre à la faveur de la nuit, du silence, & du reflux de la mer, entrerent dans la citadelle par ses fossez : mais leur courage servit plustost aux assiegez d'un genereux exemple, que d'un puissant secours : car comme ses bastions avoient esté mis hors de defense par les assiegeans, la plus grande partie de ce secours fut deffaitte, presque dés son arrivée, avec quelques soldats Hollandois, le teste de la garnison Françoise, qui estoit incapable de faire la guerre, ayant par une fuitte precipitée causé la perte de ses associez & la sienne aussi. Vidosan fut pareillement tué : mais quelques cinquante soldats des troupes Confederées, ayant fait paroistre une defense opiniastre du haut de quelques basti-

1596.

La ville s'estant rendue, la garnison se retire dans le chasteau.

Le Roy de France tient Conseil de secourir la place, mais inutilement.

Prise de la citadelle.

1596. mens dont ils s'estoient emparez, obligerent les Espagnols de composer avec eux à la vie sauve. La victoire se rendit un peu plus moderée par la presence de l'Archiduc, lequel sans avoir perdu beaucoup de ses gens, se voyant maistre de Calais, qu'il consideroit estre la derniere ville des frontieres de France, forma un nouveau dessein de l'aggrandir & fortifier de plusieurs ouvrages, pour l'annexer bien-tost à la Flandre; apres qu'il y auroit introduit le langage & la maniere de gouverner usitée dans cette Province. Mais cependant la ville d'Ardres, voisine de celle de Calais, & un peu plus avancée dans la France, qui s'en estoit autrefois servie comme d'une barriere pour arrester les courses des Anglois, tomba aussi sous la puissance de l'Archiduc, pour tenir lieu à sa premiere victoire d'un nouveau boulevart, qui luy ouvroit un passage en France. Et dans cette seconde conqueste il éprouva le mesme bonheur que dans la premiere; mais la faute des François y fut bien plus grande qu'elle n'avoit esté à Calais; car ils ne pouvoient plus dire qu'on les eust assaillis au depourveu, ayant eu le temps de se preparer à la defense: joint mesme que la place estoit de soy assez bien fortifiée. Et il en sortit une garnison de deux mille hommes, par une composition honteusement honorable; & qui tesmoignoit leur lascheté en ce qu'ils n'avoient pas seulement attendu le canon, & que la seule sommation, qu'on leur avoit faitre de se rendre sur peine de la vie, les avoit intimidez dés l'abbord.

La ville d'Ardres tombe aussi sous la puissance de l'Archiduc.

La Fere se rend à Henry.

Tandisque ces choses se passoient, Henry ayant enfin domté la Fere par famine, distribua son armée dans les places voisines de Calais, & sur tout dans les plus foibles, de crainte que les victoires de l'Espagnol, qui s'estoient rendues extremement formidables en ces païs-là, n'en obligeassent les habitans à se ranger de son party. Neantmoins la disette, où l'armée d'Albert se trouva reduitte bien-tost apres, le contraignit de se retirer: joint que les Flamans le prioient avec beaucoup d'instance de restituer le port d'Ostende à leur Province; parce que cette place estoit la seule qui empeschoit l'entiere union des costes de leur Ocean: & mesme ils promettoient à l'Archiduc de grandes sommes d'argent, pour l'execution de cette entreprise. Mais le Prince Maurice, ayant desja apprehendé que les ennemis ne se portassent à cet exploit, estoit allé luy-mesme visiter soigneusement cette place; & avant que d'en partir, il avoit donné ordre que la garnison, les vivres, les munitions de guerre & les fortifications necessaires, la missent en estat de ne rien apprehender. De toutes lesquelles choses l'Archiduc ayant esté pleinement informé par ses espions, & ayant sçeu davantage que l'Ocean s'avançoit en telle sorte vers cette petite ville, qu'il en rendoit le port tres-commode, tandisque de petits bras de mer coupant les environs de la place, rendoient son accés extremement difficile du costé de la terre; on jugea qu'il estoit à propos d'en differer la conqueste pour quelque temps, de peur que si l'on l'entreprenoit en vain, ce mauvais succés ne ruinast la reputation des victoires precedentes. Mais quoy que les Confederez eussent esté contraints de surseoir leurs exploits contre l'Espagne, parce qu'outre les troupes qu'ils avoient envoyées au secours de France, la flotte Angloise en avoit aussi consumé une bonne partie, ainsi que nous dirons cy-apres, neantmoins la pluspart n'approuvoient pas que leur soldaresque demeurast si long-temps en repos: quoy qu'apres tout, ils fussent encore incertains de quel costé ils devoient porter leurs tentatives, l'intention des citoyens & l'advis des chefs ne se trouvant pas entierement d'accord. Toutefois

tefois tandis qu'on avoit veu les armes d'Eſpagne occupées contre la France, on avoit envoyé la cavalerie du Prince Maurice ravager par le fer & par la flamme les frontieres des ennemis vers le Luxembourg, où meſme elle s'empara par force d'une petite ville, nommée Andethan. Et du depuis lors que l'Archiduc eut fait revenir ſes troupes dans la Flandre, les François ſe mirent à ravager les frontieres Flamendes; de ſorte que les Provinces Royales ſe voyoient tousjours d'un coſté ou d'un autre incommodées par leurs ennemis : veu meſme qu'en quelque part qu'on rencontraſt la cavalerie de l'Archiduc, elle eſtoit tousjours battuë. Auſſi fut-ce principalement en ce temps-là que la cavalerie des Confederez, tant par les ſoins du chef de leurs armées, que par le long exercice qu'elle avoit acquis, donna des marques de ce qu'elle ſçavoit faire pour le preſent, & de ce qu'elle devoit eſperer pour l'avenir : parce que veritablement celle des ennemis pendant l'hyver demeura oiſive & comme enfermée, au lieu que l'autre tenoit la campagne, & ſe voyoit chaque jour invitée à de nouvelles courſes par le butin qu'elle eſtoit aſſeurée de remporter. 1596.

La cavalerie du Prince Maurice ravage les frontieres des ennemis.

Lors que l'Archiduc jugea la ſaiſon propre à mettre ſon armée en campagne, afin de ne laiſſer dans les Provinces de ſon gouvernement aucuns ſoldats ſuſpects ou inutiles, il fit proviſion de finances pour payer les montres deuës aux Italiens qui eſtoient à Tillemont, & les fit venir dans ſon armée; apres quoy il donna ſes ſoins à la conqueſte de Hulſt, comme à un exploit qu'il eſtimoit capable non ſeulement d'appaiſer les plaintes des Flamens; mais auſſi d'apporter beaucoup de commoditez aux Brabançons. C'eſtoit une petite ville que la vieilleſſe de ſon baſtiment rendoit aſſez foible. Et le Prince Maurice qui l'avoit autrefois conquiſe, ayant conſideré qu'il faudroit beaucoup de temps pour changer la face ronde de ſes murailles; en attendant que quelque occaſion favorable luy permiſt de ſonger à cette entrepriſe, s'eſtoit contenté d'aggrandir les foſſez de la ville, & de jetter quelques fortifications au devant. Bien-toſt apres, les Zelandois avoient pris en leur charge la conſervation de cette place; mais parce qu'ils ne s'eſtoient appliquez qu'à la conſtruction de quelques chaſteaux à l'entour de ſon territoire, on les blâmoit d'avoir pluſtoſt ſongé à la defenſe des champs que de la ville. Ainſi ſa principale force conſiſtoit, en ce que s'eſtant autrefois rencontré qu'une petite riviere avoit ſa ſource aſſez pres de là, le travail humain en ayant aggrandy le canal, afin qu'elle euſt un chemin plus large pour s'eſcouler vers le fleuve du Hont, elle prenoit auſſi un cours retrograde vers l'Eſcaut; & ſous l'un & l'autre nom de ces deux fleuves demeurant tousjours la meſme riviere, elle embraſſoit par ſes divers replis les champs qui ſont à l'entour de Hulſt; en telle ſorte que cette ville, qui ſembloit une eſpece d'iſle tenant deux rivages differens ſous ſa puiſſance, donnoit une grande commodité aux ſoldats de ſa garniſon d'aller faire des courſes dans le païs de Waes, & dans la Province du Brabant. On avoit auſſi elevé pluſieurs digues ſur les bords de la riviere, pour en defendre l'accés aux ennemis : & les eminences, qui s'eſtoient trouvées entre la meſme riviere & la ville, avoient eſté applanies; afin que les lieux d'alentour demeuraſſent expoſez à la portée des mouſquetades de la garniſon. Depuis quelques années les Flamens, par l'ordre de l'Archiduc Erneſt & du Comte de Fuentes, avoient elevé deux fortereſſes aſſez proche de la riviere, pour apporter quelque obſtacle aux ravages des ennemis : & d'ailleurs les Confederez, pour mettre de plus en plus les bords de leur riviere à couvert, avoient

Deſſein d'Albert de prendre la ville d'Hulſt.

Sa ſituation & ſes forces.

1596. avoient auſſi fait baſtir un aſſez bon nombre de forts, parmy leſquels il s'en trouvoit deux joints à la ville, par le moyen d'une levée qu'on avoit tirée d'un bout à l'autre, en ſorte neantmoins que la facilité de cette communication demeuroit cachée par un large eſpace de terre, qui s'eſtendoit parmy la plaine à l'entour de cette levée. Il eſt vray que ces deux derniers forts n'eſtoient pas du tout pareils l'un à l'autre en fermeté de ſtructure: car celuy que l'on nommoit de Naſſau, & qui regardoit la riviere du Hont, eſtoit capable d'une bien plus grande defenſe, ayant eſté baſty principalement pour ſervir à la protection des convois, qui venoient de la ville d'Axelle & des iſles de Zelande. L'Archiduc Albert avoit envoyé reconnoiſtre la ville de Hulſt & ſa ſituation, & ceux qu'il avoit choiſis pour cet effet, demeurerent tellement refroidis, par la connoiſſance de toutes ces difficultez, qu'à leur retour ils taſcherent de faire perdre la reſolution qu'on avoit priſe de l'aſſieger. Car (diſoient ils) par quel moyen pouvons nous eſperer, qu'on puiſſe faire paſſer nos ſoldats à la mercy de tant de forts, & de tant de perils auſquels ils ſe verront preſque ſans defenſe expoſez dans leur paſſage? comment pourrons nous traiſner parmy tant de difficultez noſtre artillerie, & nos munitions de guerre & de bouche, les ennemis ayant leur flotte, qui fait une continuelle garde ſur l'Eſcaut, & une quantité de petits vaiſſeaux, qui font perpetuellement des courſes aux deux coſtez de cette riviere bien embarraſſante & bien douteuſe pour nous: mais quand nous aurons ſurmonté ces premieres difficultez du paſſage, celles qui reſteront ne ſeront pas moins faſcheuſes. Toute la campagne de Hulſt eſt pleine de marécages: les defenſeurs de la ville ſont ſi induſtrieux, qu'ils ne nous permettront jamais de l'affamer: & l'eſperance que nous pourrions avoir de la forcer, ſera inutile; puiſque nous aurons touſjours ſur les bras des ſoldats frais, & une garniſon nouvelle. Outre toutes ces conſiderations, on craignoit auſſi le Roy de France; auquel ſes ſujets rebelles juſqu'icy, avoient fait vœu pour l'avenir d'une entiere obeïſſance. On avoit ſujet de croire qu'avec ce nouveau renfort, il ſeroit plus capable que jamais de pouſſer ſes entrepriſes contre les frontieres du Païs-bas, que ce ſiege laiſſeroit dépourveuës de gens de guerre: de ſorte qu'on ne croyoit pas que la conqueſte de Hulſt deuſt eſtre achettée au prix de tant de dangers. Mais Claude Barlotte, Meſtre de camp, le plus ardent de tous les Belges dans les entrepriſes militaires, pour renverſer cette opinion, demanda d'abbord qu'on luy donnaſt la conduitte de l'infanterie, que pas un des Meſtres de camp Eſpagnols ne vouloit accepter: & pour les autres perils qui eſtoient en ſuitte à craindre, il dit qu'il falloit donner quelque choſe au courage: que meſme on pouvoit faire beaucoup de fondement ſur la terreur ſoudaine dont les ennemis ſe verroient frappez, & ſur les fautes impreveuës, qu'elle leur feroit commettre. Et qu'enfin les plus belles armées n'acheveroient jamais aucun exploit conſiderable, ſi l'on preſuppoſoit touſjours que deux partis contraires deuſſent agir dans un meſme ſentiment, & que la valeur des uns & des autres fuſt égale. Cette propoſition fut approuvée par le Conſeil: mais l'on n'en donna la connoiſſance qu'à peu de perſonnes; afin de tromper l'ennemy plus facilement, & de l'eloigner des lieux qu'on vouloit aſſaillir: à la garde deſquels il apportoit beaucoup de vigilance; & l'artifice qu'on employa pour cet effet eut ſon ſuccés: car de Rhoſne apres avoir dreſſé un pont ſur la riviere de l'Eſcaut, ayant conduit ſes troupes vers le Brabant, comme s'il euſt eſté dans l'intention d'attaquer Bergue, ou Breda, obligea le

On taſche de diſſuader le ſiege à l'Archiduc.

Barlotte le perſuade.

Prince

Prince Maurice à le ſuivre & à l'obſerver avec beaucoup de ſoin, apres avoir laiſſé dans Hulſt quelque garniſon ſous le commandement du Comte de Solms. 1596.

Or il eſt vray qu'en ce temps-là les forces des Confederez n'eſtoient pas bien grandes; parce qu'ils avoient reſolu (pour épargner la dépenſe) de ne defendre que leurs frontieres ſeulement : & toutefois les evenemens condamnerent ce deſſein, fut tout durant la preſente année, qui leur cauſa beaucoup de dommages & de dépenſes importunes. Ils avoient accordé une partie de leur ſoldateſque pour l'armement de la flotte Angloiſe; ils en avoient envoyé une autre partie en France au ſecours de Cambray : & le ſurplus avoit eſté diſperſé dans les garniſons; outre qu'ils avoient auſſi depuis peu congedié les Alemans, & n'avoient point levé de nouvelles troupes : de ſorte qu'il eſtoit à peine reſté deux mille hommes aupres du Comte Maurice, avec leſquels il taſchoit de ſuivre les ennemis, dans l'incertitude où l'on eſtoit de quel coſté ils devoient porter leur dernier effort : mais les Confederez avoient mandé leurs troupes de France, que l'on vid de retour bien-toſt apres; & qui conſiſtoient en dixhuit compagnies. *Les forces des Confederez eſtoient petites pour lors.*

Cependant Barlotte, que la Biche accompagnoit ſous l'eſperance d'obtenir le gouvernement de Hulſt, donna ordre que du plus prochain chaſteau de Flandre, pendant une nuit plus obſcure que les autres, on trainaſt de petits batteaux au travers des palus du rivage juſques dans le canal : & ces batteaux eſtoient ſuivis de quinze cents hommes, ou quelque peu davantage en deux regimens; celuy de Barlotte, compoſé de Walons; & celuy de Teſclin, d'Alemans. Les uns & les autres de ces ſoldats avoient aſſez de peine à ſe conduire; car outre qu'ils eſtoient chargez de leurs armes, ils portoient chacun leurs vivres pour quelques jours, & leurs pas chancelloient continuellement parmy les eaux & la fange où il leur falloit marcher. Enfin s'eſtant tous mis dans les vaiſſeaux preparez à cet effet, parce qu'il n'y avoit aucun guez dans la riviere, ils la traverſerent ſans aucun peril; tant à cauſe du ſilence qu'ils avoient ſçeu garder, que de la negligence des ſoldats Hollandois; leſquels comme ils avoient accouſtumé de ſe montrer intrepides dans les dangers, ſe monſtrerent extremement pareſſeux dans la garde qu'ils eſtoient obligez de faire : puiſqu'avec des eſquifs il leur euſt eſté aſſez facile d'écarter & repouſſer leur ennemy, tandis qu'il rouloit encore parmy les ondes. Il eſt vray qu'à la fin ils s'aviſerent de tirer force mouſquetades; mais l'obſcurité en rendoit les coups inutiles: & ſi l'on fit quelques ſorties de la ville, ce ne fut que quand il n'en eſtoit plus temps. Il y avoit trente ſoldats dans un petit fort baſty ſur le rivage; leſquels, quoy que par toute ſorte de raiſon, & meſme ſuivant l'ordre qu'on leur avoit donné, ils fuſſent obligez de garder leur poſte, ſe voulurent hazarder de ſortir; mais cette entrepriſe s'executa avec tant de temerité qu'ils furent tous tuez; & que l'ennemy qui avoit beſoin d'artillerie & de logement, trouva l'un & l'autre par leur defaite. Il ſe fit bien-toſt apres une ſortie de la ville & un combat; mais nocturne & plein de confuſion, parce que ny l'un ny l'autre des partis ne pouvoit diſcerner ſon ennemy d'avec ſes compagnons; toutefois les Alemans qui eſtoient venus avec Barlotte, voyant que Teſclin leur Meſtre de camp avoit eſté tué, ſe mirent en fuitte & moururent tous ſans honneur; ayant eſté en vain retenus par les eaux qui s'eſtoient augmentées. Mais Barlotte d'une voix retentiſſante ayant rappellé & rallié les ſiens, les obligea à faire avec luy un ſi puiſſant effort, qu'il *Barlotte meine contre Hulſt.* *Il traverſe par la negligence des ſoldats Hollandois.* *Il combat de nuit contre eux avec divers ſuccez.*

1596. qu'il reſtablit la fortune de ſon party ; & recoigna dans la ville ceux qui en eſtoient ſortis pour l'attaquer. Les uns & les autres apres ce combat augmenterent par leur recit le nombre des morts du coſté de leur ennemy, chacun voulant paſſer pour victorieux ; ſçavoir le Comte de Solms, parce qu'il avoit conquis quantité de drapeaux ; & Barlotte, parce qu'il avoit fait force priſonniers. Pour ſuppleer le nombre des Alemans morts, quelques ſoldats que celuy-cy avoit laiſſez ſur l'autre bord de la riviere, ayant eſté incitez à la traverſer, par les recompenſes qu'on leur offroit, ſe mirent à la nage, & quand ils eſtoient paſſez, les depoüilles des morts ſervoient egalement à les couvrir & à les parer. Apres quoy, Barlotte & les ſiens par leurs divers efforts nocturnes, & par la promptitude de leurs travaux ſe rendirent maiſtres de toutes les eminences, qui ſe rencontroient entre la riviere & la ville. Car on en avoit elevé pluſieurs pour empeſcher les inondations ; mais l'on n'eut pas ſoin de les conſerver ſuivant les ordres que le Comte Maurice avoit donnez avant ſon depart.

Il ſe rend maiſtre de toutes les eminences.

Lors que le bruit de tous ces exploits eut eſté porté dans le Brabant, les deux chefs de chaque party accoururent de divers endroits en un meſme lieu : ſçavoir le Prince Maurice, afin de chaſſer de l'iſle de Hulſt les troupes des ennemis qui s'y augmentoient de plus en plus ; & l'Archiduc Albert, afin d'empeſcher que le peu de ſes gens, qui eſtoient enttez dans cette iſle, ne fuſt pouſſé à bout par les troupes ennemies, ou meſme par la faim ; puis qu'ils n'avoient point d'autres vivres que ceux qu'ils avoient porté ſur leurs eſpaules ; & que ny par terre, ny par eau, il n'y avoit aucun moyen de leur mener des convois. Mais le Prince Maurice taſcha vainement de regagner les poſtes dont ſes ennemis s'eſtoient emparez : car le Rhoſne ayant promptement conduit au delà de l'Eſcaut cinq regimens, un de Walons, un autre de Napolitains, & trois d'Eſpagnols, tous leſquels neantmoins n'avoient pas paſſé la riviere ſans recevoir beaucoup de dommage de la part de leurs ennemis, l'Archiduc vint bien-toſt apres avec le reſte de ſon armée couvrir l'autre coſté des rivages. Le Prince Maurice choiſit ſon poſte à Cruningue, ſur les extremitez de la coſte de Zelande ; d'où il envoyoit à ceux de Hulſt le plus de troupes, qu'il pouvoit, parce que les Zelandois conjuroient fortement leurs aſſociez de ne les pas abandonner en un temps que toutes les forces d'une armée victorieuſe, avec des convois qu'on avoit fait aſſembler dans les villes de Gand & d'Anvers, ſe preparoient à fondre ſur eux. C'eſt pourquoy les Confederez firent venir des villes de delà le Rhin, & de toutes celles où ils n'avoient plus aucun ſujet de crainte, les anciennes garniſons : & leverent en leur place pour la garde des frontieres, de nouvelles milices, auſquelles ils accorderent pour paye la moytié de la ſolde des autres. Davantage il fut arreſté que l'on iroit auſſi lever & choiſir de vieux ſoldats en Angleterre juſqu'à la quantité de deux mille : la Reyne Eliſabeth ayant eſté priée de fournir ce nombre dans la neceſſité où la Republique ſe trouvoit preſentement. Mais le Roy de France ayant auſſi eſté prié de ſe ſervir de l'occaſion, qui s'offroit à luy lors qu'il voyoit de ſon coſté les frontieres ennemies depourveuës de gens de guerre, differoit toujours de rien entreprendre, à cauſe de l'eſperance qu'il avoit conceuë de faire bien-toſt la paix avec Philippe. Cependant la cavalerie Eſpagnole & la Confederée, qui faiſoient des courſes deça & delà aux environs de Hulſt, ſe meſlerent par une rencontre inopinée avec beaucoup d'effroy & de perte de part & d'autre. Toutefois l'avantage demeura aux Confederez, & lors

Albert & Maurice y accourent.

Le Prince Maurice taſcha en vain de regagner leurs poſtes.

Les Zelandois conjurent leurs aſſociez.

On va choiſir de vieux ſoldats en Angleterre.

lors que le flux de la mer inondoit la campagne, ils faisoient leurs courses en toute seureté par le moyen de leurs vaisseaux : quelquefois mesme comme s'ils eussent mépriſé tous les forts, qu'ils tenoient entre la ville & le chasteau joignant, qui regardoit la riviere de l'Escaut, & par consequent l'ennemy, ils s'exposoient devant luy en pleine campagne, & lors que pour se vanger de cette bravade, qui le faschoit, il s'advançoit contre les autres ; alors les Confederez par une fuitte premeditée attiroient ses troupes proche de la ville, où elles estoient bien-tost defaittes tant par les mousquetades du rempart, que par de plus puissantes sorties que faisoit la garnison. Et il est assez manifeste que tous ces inconveniens n'arrivoient aux Espagnols, que parce qu'ils manquoient d'artillerie, sans laquelle il est bien malaisé de faire aucun progrés dans ces sortes d'occasions. Mais leur difficulté en ce point consistoit à la conduire jusques là, & pour en venir à bout ils s'appliquerent premierement à fortifier peu à peu les endroits marécageux avec des fascines & des arbrisseaux, & dans l'emboucheure du fleuve ils attacherent des navires les uns aux autres avec tant de fermeté, que l'on s'en servoit comme d'un pont à l'une des extremitez, duquel sur le rivage qui regardoit les Provinces royales, ils bastirent un fort en façon de demie lune, d'où l'on tiroit plusieurs coups d'artillerie tant contre le chasteau que contre la ville : & l'on se servit d'abbord des deux canons que l'on avoit pris dans l'Isle mesme dés la premiere attaque, & que l'on roula sur ce pont pour les pointer contre l'ennemy. Bien-tost apres on y fit encore conduire plusieurs autres petites pieces d'artillerie, les unes servant de defense aux autres dans leur passage. Lors que le Rhosne creut estre suffisamment pourveu de toutes choses, il se resolut d'attaquer le chasteau, dont nous avons cy-devant parlé, & de le détacher de la ville pour se rendre maistre de la riviere, & pour faire venir ses convois avec plus de seureté. Mais voyant que dans ce dessein les ruses & les foibles tentatives ne luy succedoient pas, il resolut de l'executer à force ouverte : & ayant choisy pour cet effet le temps le plus tranquille de la nuit, pendant lequel il fit retentir tout à coup le bruit des canons & des trompettes, afin qu'en declarant hautement son intention par cette voye, il causast une crainte inopinée à ses ennemis, & une nouvelle alegresse à ses soldats : il ordonna en suitte aux Italiens d'aller assaillir la levée qui conduisoit du chasteau à la ville, & sur laquelle les ennemis s'estoient fortifiez ; au moyen de quoy tout le reste de la nuit se passa dans les meurtres & dans le carnage ; & parmy un bruit aveugle, où les coups, quoy que douteux, ne laissoient pas de frapper tousjours quelqu'un ; estant poussez contre une multitude serrée & qui ne pouvoit esquiver : de sorte que sur le point du jour la garnison se trouva chassée de cette eminence. Mais cependant les Alemans du party de Rhosne voulant seconder la force par la ruse, avoient traversé des lieux pleins de marécages & mal gardez, & puis en suitte ayant monté par dessus le premier rempart du chasteau, & arraché les palissades du second, ils avoient mis en suitte les sentinelles qui ne songeoient pas à se tenir sur leurs gardes, lors que leurs compagnons estoient en danger. Ainsi tandis que le Rhosne empeschoit qu'un costé ne pût secourir l'autre, s'estant rendu vainqueur de tous les deux ; il fit jouër l'artillerie contre le chasteau tout du long du jour ; & comme la pluspart de ses bastimens estoient composez d'un amas de fange, on l'entamoit aisément : il y avoit quatre-vingts soldats, & quoy que la breche ne fut pas suffisante, & que l'on n'eut pas encore marché à l'assaut, ils commencerent à prendre l'allarme de ce que l'ennemy s'estoit emparé du

1596.

Histoire du siege d'Hulst.

1596. pont, & à craindre des accidens encore incertains, ou pour le moins fort éloignez. Mais leur apprehenſion procedoit principalement du commerce qu'ils avoient eu depuis peu avec ceux qui s'eſtant fraiſchement ſauvez du combat nocturne par une honteuſe fuitte, taſchoient d'inſpirer leur laſcheté dans l'eſprit des autres, & ne pouvoient permettre que perſonne demeuraſt exempt de reproche. Ils commencerent donc tous d'un commun accord, à jetter leurs armes, à crier, menacer, & violenter leurs chefs, pour les obliger à une prompte reddition; ſi bien que ſur le ſoir, au meſme temps que le Comte de Solms leur amenoit du ſecours, ils ſortirent de la place l'ennemy meſme ſe raillant d'eux, & les leurs n'oſant neantmoins les chaſtier: parce que les mœurs du ſiecle eſtoient corrompuës juſqu'à ce point, que bien ſouvent les remedes eſtoient plus à craindre que le mal. Cependant l'Eſpagnol ayant ainſi gagné, pluſtoſt qu'il n'eſperoit, un poſte commode & fortifié; commença à mettre à ſec les endroits les plus proches du foſſé de la ville, & à preſſer, tantoſt par la force, tantoſt par la ruſe, les fortifications que ce meſme foſſé enfermoit. Davantage par le moyen du chaſteau qu'il poſſedoit, il pouvoit avec toute ſeureté jouyr de la riviere; faire camper ſes gens, les mettre en bataille, & meſme, pour comble d'heureux ſuccés, il vid dans peu de temps parmy ſes troupes diminuer le prix des vivres, que la difficulté des convois avoit renduës ſi cher auparavant, que les factionnaires commençoient à craindre la famine. Les aſſiegez avoient eu quelque envie de percer les digues pour inonder l'ennemy: mais il avoit trop de moyens de détourner les eaux autre part; & tenant ſous ſa puiſſance les écluſes que les autres avoient faittes auparavant pour cet uſage, il s'en pouvoit maintenant ſervir à leur prejudice. Ils appliquerent donc leurs deſſeins aux ſorties principalement, & creuſerent des cavernes ſous leurs remparts, par le moyen deſquelles ils venoient aſſaillir l'ennemy à l'impourveu, & ſi heureuſement, qu'on les vid ſouvent retourner avec un bon nombre de priſonniers & de drapeaux, ſans avoir receu aucune perte; parce qu'ils l'avoient ſurpris en un temps, que croyant eſtre en ſeureté, & que les corps de garde voiſins veilloient pour luy, il ne s'employoit que dans le jeu, & au maniement des dez & des cartes, qui ſont aujourd'huy les plus chers divertiſſemens des ſoldats, quand ils ont un peu de repos. Que ſi quelquefois le bruit de l'alarme faiſoit venir de trop grandes troupes contre les aſſaillans, ceux-cy en livrant quelque leger combat, & ſe retirant au petit pas, evitoient le danger qui les menaçoit. L'Eſpagnol eſtoit auſſi beaucoup endommagé tant par l'artillerie de ceux de la ville, que par les feux d'artifice qu'ils lançoient: & meſme lors qu'il s'avançoit contre eux, ils tendoient au devant de luy des manes d'oſier; au travers deſquelles leurs mouſquetades paſſoient ſans qu'on les viſt partir. Et non ſeulement ceux d'entre les ſiens qui penſoient eſſuyer les coups d'artillerie, eſtoient pour la pluſpart defaits: mais auſſi pluſieurs de ſes chefs furent tuez, & parmy eux le General le Rhoſne; à l'avantage duquel on pouvoit dire, que c'eſtoit par ſes advis que les Eſpagnols avoient achevé leurs exploits les plus memorables contre la France; quoy que l'Archiduc Albert, le Comte de Fuentes, & le Duc de Parme, en commandant les belles choſes qu'il avoit conſeillées, ſe fuſſent attribué le principal honneur de leur execution. Il eſtoit Lorrain de nation, ſorty d'une race noble; & dans le commencement des troubles de France, il avoit ſuivy la fortune & le party de François de Valois. Bien-toſt apres le Duc de Guyſe l'ayant reconnu pour un homme non moins ruſé que vaillant, & qui

Mort du General le Rhoſne.

ne

ne jugeoit aucune entrepriſe honteuſe, pourveu qu'il y peut trouver quelque utilité, l'avoit rendu ſon partiſan à force de preſens. Pendant les dernieres années de ſa vie, il avoit ſecrettement découvert au Roy Henry de Bourbon pluſieurs deſſeins des Eſpagnols, teſmoignant quelque apparence qu'il vouloit desormais tourner ſes inclinations du coſté de ce Prince; mais en effet il ne l'avoit informé des moindres deſſeins de ſes ennemis, que pour luy mieux cacher leurs plus importantes entrepriſes. La charge de Meſtre de camp general, vacante par ſa mort, fut donnée à Herman Comte de Herenberg. 1596.

L'Incommodité que les aſſiegez recevoient d'eſtre ainſi reduits à l'eſtroit, ſe rendoit ſur tout faſcheuſe, en ce qu'elle eſtoit cauſe qu'ils eſtoient ſouvent bleſſez : & ſe voyant menacez à tous momens par l'aſpect des levées & des eminences qui environnoient leur ville, ſur leſquelles le Comte de Varax, commis par l'Archiduc à la direction de l'artillerie, en avoit fait monter une quantité pour foudroyer de toutes parts; ils ne trouvoient point d'autre ſeureté que de ſe cacher ſous terre dans de ſales cavernes, ou de ſe tenir à l'ombre des remparts. Le Comte de Solms, ayant eu la cuiſſe percée, eſtoit tellement mal, qu'il ne pouvoit plus exercer la fonction de Gouverneur, ſinon par des mediateurs, & par la voix des Meſtres de camp : & le Prince Maurice luy meſme voyoit toutes ces choſes de la prochaine coſte de la mer, ſans y pouvoir remedier. Ceux à qui leurs playes, ou quelques autres indiſpoſitions ne permettoient plus l'uſage des armes, ſortoient chaque jour de la place aſſiegée, au nombre de pres de cinquante pour la deſcharger d'autant, & l'on les conduiſoit dans les Iſles prochaines, ou dans les hoſpitaux des autres villes. Entre ceux-cy Piron Meſtre de camp de Zelande, apres les longs travaux qu'il avoit ſoufferts dans l'exercice de ſa charge, eſtant ſur le point de ſuccomber ſous tant de fatigues, merita d'obtenir ſon congé.

Le renfort de troupes, & toutes les munitions neceſſaires, tant pour la vie que pour la guerre, arrivoient dans la place de jour en jour; ſous la conduitte premierement d'Erneſt de Naſſau, & puis du Meſtre du camp Dorp: & la garniſon ayant eſté augmentée peu à peu, ſe vid ſi puiſſante à la fin, qu'elle montoit à trente-ſix compagnies de ſoldats pour la ville; outre ſix autres compagnies qui eſtoient dans le chaſteau de Naſſau. Quant eſt du bled, il s'en trouvoit une telle quantité chez les aſſiegez, que ne pouvant pas aſſez commodément le conſerver dans la ville, ils furent obligez d'en mettre une partie dans leurs navires. Ainſi les ennemis perdoient preſque patience, de voir que malgré leur ſiege, la navigation eſtoit ſi frequente & ſi facile aux aſſiegez : c'eſt pourquoy ils commencerent à eſtendre leurs travaux vers le port, & à y faire foudroyer leur canon tantoſt d'un coſté, tantoſt d'un autre; mais c'eſtoit en vain la pluſpart du temps. Car l'interpoſition des marets, & leur longue eſtenduë tendoient les coups de leur artillerie languiſſans; tandis qu'ils ſe voyoient attaquez eux meſmes par une infinité de mouſquetades, qu'on leur tiroit du fort de Naſſau : & le flux de la mer, qui s'augmentoit quelquefois, leur apportoit auſſi beaucoup d'incommoditez. Bien-toſt apres, les Italiens, ſous la conduitte du Marquis de Trivice, commencerent leurs travaux contre un fort, que le Comte de Solms avoit jetté au devant de la porte qui regardoit vers le camp des ennemis : & du commencement les pionniers travailloient à decouvert; mais quand ils virent que pour eſtre trop expoſez à la veuë des remparts de la ville, ils eſtoient

1596. continuellement preſſez par ſes mouſquetades, ils armerent leurs flancs de deux levées, qui furent incontinent aſſaillies par le canon des aſſiegeans : en ſuitte de quoy les Italiens qui commençoient à monter juſqu'au pied meſme du rempart, furent renverſez à coup de main. Il eſt vray qu'ils ſe releverent pour taſcher de faire un nouvel effort : mais une troupe de Zelandois, à force de mouſquetades & de feux d'artifice, les mit entierement en fuitte. C'eſt pourquoy on appella à leur ſecours des troupes de diverſes nations ; leſquelles, afin que l'on peut mieux reconnoiſtre la valeur des unes & des autres, voulurent combattre chacune à part : on compoſa auſſi une troupe particuliere de Beneficiers & d'Eccleſiaſtiques, à laquelle on ordonna de marcher non ſeulement ſous les drapeaux militaires, mais avec les bannieres dont on ſe ſert dans les proceſſions & dans les autres ſolemnitez. Et les Eſpagnols en ont ſouvent uſé ainſi, par une vieille couſtume autrefois introduitte, quand ils alloient à la guerre contre les nations barbares : parce qu'en effet ce peuple extremement attaché aux ceremonies de ſa Religion, ne croit pas qu'il y ait une voye plus certaine pour inſpirer le zele & la hardieſſe aux ſiens dans les combats. Contre toutes ces troupes, ceux de la ville oppoſoient chaque regiment à ſon tour par une eſpece de garde : outre que le miniſtere des bourgeois ſecondoit parfaittement bien les ſoldats, ſoit en chargeant leurs mouſquets, ou en leur portant des grenades & autres feux d'artifice : de ſorte que par trois jours alternatifs il ſe fit de ſanglans combats, qui tournerent neantmoins au desavantage des aſſaillans : car ils avoient donné aux ſoldats de leur premier rang des armes ſi epaiſſes, que quoy qu'ils s'en ſerviſſent, comme d'un rempart impenetrable contre les mouſquetades de l'ennemy, neantmoins lors qu'on venoit à combattre à coups de main, ceux-cy eſtant armez trop peſamment pour pouvoir eſquiver les coups, embarraſſoient leurs compagnons & s'entr'empeſchoient eux meſmes. Enfin on laiſſa pour quelque temps les efforts, pour en venir aux artifices ; & l'on fit jouër des mines de part & d'autre, leſquelles, quoy qu'ayant eſté pouſſées aſſez avant, elles euſſent rendu le dommage egal de part & d'autre, furent enfin favorables aux aſſaillans : en ce qu'ayant à marcher ſur une terre unie, & qui neantmoins s'elevoit en montagne, les corps morts tant de leurs ennemis, que de leurs compagnons, leur aydoient beaucoup. Mais c'eſtoit une choſe execrable à voir, que quand il leur falloit paſſer par deſſus ces monceaux de morts, & fouler aux pieds leurs propres amis, ils s'arreſtoient quelque temps ſaiſis egalement de pitié & de colere, & puis enfin s'efforçant de monter par des paſſages, que le ſang humain rendoit aſſez gliſſans, tantoſt ils pouſſoient leurs ennemis, & tantoſt ils eſtoient pouſſez eux meſmes. Mais enfin les aſſiegeans, s'eſtant eſtroittement ſerrez enſemble, chaſſerent les aſſiegez : & en les pourſuivant, ils euſſent peut-eſtre renverſé le rempart, qui commençoit desja à ſe crever, à cauſe de la violence des coups qu'il avoit ſoutenus : mais une demie lune avec ſon foſſé en dedans, que la prevoyance du Comte de Solms avoit fait conſtruire, & une troupe de ſoldats, qui tourna teſte en cet endroit, arreſterent les aſſaillans ; & l'Eſpagnol ne tira pas beaucoup de fruit de la priſe du fort, qui luy avoit couſté tant de ſang & tant de travail ; car tout ce qui luy en eſtoit reſté, ſauta par une mine que les aſſiegez firent jouër. Davantage ceux-cy creuſerent un chemin par deſſous terre juſques à une place de bataille, qui ſe trouvoit entre ce lieu & le rempart de la ville : & par la bouche obſcure de cette caverne ils tiroient des mouſquetades contre l'ennemy ; lequel n'ayant reconnu cette ruſe que bien tard, ferma

enfin

enfin la ſortie de la caverne. Mais comme les aſſiegeans en eurent auſſi bouché l'entrée de leur coſté, y ayant premierement jetté du feu; la violence de la flamme retenuë fut cauſe que la terre engloutit quelques uns des ennemis. Neantmoins ils ne laiſſoient pas d'épuiſer le reſte des eaux du foſſé, & de faire foudroyer leur artillerie contre le rempart; avec d'autant plus de violence que les endroits de la muraille, qui ſembloient auparavant tomber en ruine, avoient eſté du depuis appuyez par en bas par des pieux, autrefois deſtinez à cet effet: & les autres endroits où le rempart manquoit, eſtoient fortifiez par des gazons & des faſcines, que les habitans y apportoient. Les aſſiegeans trouverent auſſi de grandes difficultez dans l'attaque d'un boulevart, qui joignoit la digue du port: & leur entrepriſe avoit eſté malheureuſe dés le commencement, en le voulant battre par le canon: car le feu s'eſtant mis de hazard aux poudres, qu'on avoit preparées pour cet effet, emporta beaucoup de leurs gens, qui ſe rencontrerent proche de là: & cauſa un ſi grand bruit & un ſi grand tremblement, que l'un & l'autre ſe fit entendre & reſſentir au delà de la mer juſques dans Middelbourg. De ſorte que l'Eſpagnol ayant un peu r'alenty ſes efforts, ſoit que cet accident l'eut rebuté; ſoit que d'ailleurs ſes gens ſe trouvaſſent las de tant de fatigues qu'ils avoient ſouffertes, ſix cens ſoldats choiſis dans toutes les compagnies Hollandoiſes, en un temps que l'eau s'eſtoit diminuée, traverſerent en plein midy, partie avec des eſquifs, partie par des endroits guéables, la riviere & les petits bras de mer prochains, & vinrent de divers coſtez ſurprendre les ennemis ſi à l'improviſte, qu'ils en tuerent pluſieurs dans leurs propres retranchemens: & tous les canons, que l'Eſpagnol avoit fait diſpoſer ſur le port pour troubler la navigation, parce qu'on ne les pouvoit pas tranſporter, furent enclouez. Davantage, quoy qu'apres l'alarme il eut aſſemblé force cavalerie & pres de huit cens fantaſſins, pour aller ſecourir ou vanger les ſiens; les Hollandois ſceurent ſi bien repouſſer ce ſecours, qu'ils ſe retirerent avec beaucoup d'honneur & ſans perte; ou s'ils en receurent quelqu'une, elle fut legere & facile à ſupporter: & meſme du depuis ils firent encore quelques ſorties en d'autres endroits, où ils n'eurent pas moins de bonheur. Cependant, l'Eſpagnol continuoit à battre les murailles; & il avoit desja percé le rempart en un endroit, où il n'y avoit aucune fortification en dedans, quoy que le Prince Maurice eut ordonné d'y en faire: mais ceux qui avoient manqué à l'execution de cet ordre, s'excuſoient ſur ce qu'il y avoit peu de bourgeois dans la ville capables d'y travailler; & que le ſoldat parmy tant de ſoins qu'il prenoit ailleurs, ne pouvoit pas s'appliquer à ce nouvel employ. 1596.

Les choſes eſtant en cet eſtat, l'Archiduc envoya repreſenter aux aſſiegez le danger qui les menaçoit, & les fit ſommer de ſe rendre: toutefois ayant receu de leur part une genereuſe reſponſe, il n'oſoit entreprendre un nouvel aſſaut; parce que les combats precedens ne luy avoient pas couſté moins de deux mille hommes: & que meſmes pluſieurs chefs renommez pour leur valeur y avoient laiſſé la vie, tandis qu'ils taſchoient de ranger au devoir, par leur exemple, la pluſpart des ſoldats que la crainte du danger refroidiſſoit, & à meriter à l'envy de l'eſtime & des gratifications aupres de leur nouveau Gouverneur. Outre cela, une multitude incroyable de bleſſez & de malades, à qui les villes voiſines commençoient à fermer leurs portes, eſtoit giſante parmy les champs: & la laideur de ce ſpectacle rempliſſoit de crainte auſſi-bien que de pitié ceux qui le voyoient. C'eſt pourquoy les Eſpagnols ſe reſolurent d'employer ſecrettement leurs pionniers à conduire des

1596. des caves par dessous les remparts de la ville pour en tiret la terre ; sans que neantmoins ce nouveau travail leur offrist aucune esperance certaine, tandis qu'ils voyoient que chaque jour on venoit rafreschir la garnison : mais la fortune seconda leurs soins mieux qu'ils ne s'estoient promis. Car les assiegez tenant pour suspect le repos d'un ennemy, qui s'estoit montré auparavant si ardent & si infatigable, quelques uns d'eux se figuroient, que l'armée Espagnole faisoit dessein d'aller secrettement occuper les Isles & les guez de la riviere, pour assaillir leurs navires à l'impourveu : les autres croyoient qu'on verroit bien-tost leur ennemy sortir de dessous terre, pour les venir surprendre au milieu de leur ville, par des attaques où il ne s'agiroit plus, comme auparavant, de defendre seulement le front de leurs troupes, puis qu'ils se verroient assaillis en flanc, à dos, & de tous costez : les autres jugeoient qu'on leur preparoit un assaut general par les ruines de leurs remparts : & tous enfin formoient des conjectures differentes, selon que la crainte les leur suggeroit : joint que chacun taschoit d'imprimer ses fausses allarmes dans l'esprit de ceux qu'il abbordoit. Incontinent donc les plus diserts commencerent ouvertement à amplifier par leurs discours les forces de leur ennemy, & à diminuer les leurs en mesme temps ; cette armée qu'ils avoient quelques jours auparavant mépriſée avec tant de fierté, passant maintenant dans leur imagination pour une puissance à laquelle il estoit impossible de resister : & comme le Conseil public s'assembloit souvent chez le Comte de Solms, de quoy quelques uns le blâmerent du depuis, jugeant qu'il eut esté plus à propos, qu'il n'eut consulté que soy mesme ; ou pour le moins qu'il n'eut deliberé des affaires importantes qu'en secret, & avec des personnes choisies, chacun courut en foule chez luy ; & un capitaine entre les autres, qui opinoit pour la reddition de la place, parla, à peu prés, en ces termes : Si pour la defense de cette place nous n'avions point desja donné les plus grandes marques de valeur, que l'on sçautoit desirer, je croirois moy mesme, tout le premier, qu'il seroit plus à propos que nous suivissions le chemin de la gloire, que celuy de nostre conservation : mais la reputation est injuste, quand elle ne se satisfait pas de soy-mesme. Combien de fois avons nous soutenu l'armée des ennemis, qui se servoit contre nous de tous ses efforts ? Combien de fois nous a-t-on veus matchet nous mesmes les premiers à la rencontre de l'Espagnol ? mais cependant il tire de l'utilité de ses propres dommages : & l'on ne sçauroit nous rafreschir de tant de forces, que nous en perdons dans nos victoires. Vn mois entier de combats continuels à reduit en poussiere les fortifications que l'on avoit autrefois jettées devant cette place, & nous partageons maintenant avec nos ennemis un champ depourveu de toute defense : joint que nous ne trouvons pas mesme dans nostre ville de la terre pour remplir les breches de nos remparts. Pourquoy donc voulons nous tenir plus long-temps ? attendons nous que l'armée du Prince Maurice vienne chasser nostre ennemy de tant de postes avantageux où il s'est estably & fortifié, apres qu'elle n'a pas seulement pû le chasser de la campagne ? n'ayons pas cette vaine esperance. Les troupes qui pourroient venir à nostre secours, sont arrestées en France & sur les rivages de Calis ; de sorte que nous ne restons plus icy que quinze cens hommes seulement, pour fournir à tant de combats que nous avons encore à soûtenir : le surplus de nostre garnison nous ayant esté ravy par la mort ; ou pour le moins les blessures & les maladies le rendant inutile. Cependant nous nous voyons assiegez par une armée de vingt mille hommes, qui pourroit mesme

nous

nous aneantir ſous le ſeul poids de ſes armes ; ſans parler que l'on nous creuſe encore ſur terre des embuſches, dont il n'eſt point de valeur, qui ſoit capable de nous garantir. Quoy donc, faudra-t-il que nous mourions & ſans defenſe & ſans vengeance tout à la fois? Certes nous avons appris de nos anceſtres, que les veritables courages ne mépriſent jamais les veritables perils : & que les temeraires en ſe perdant ne ſe font pas louër, au moins parmy les perſonnes prudentes. Davantage, il ne ſe trouve aucune proportion entre noſtre maniere de combattre & celle de l'ennemy : car tout ce que nous pouvons faire eſt de ſuppléer, par la promptitude de noſtre obeïſſance, ce qui manque à noſtre nombre : mais l'Eſpagnol qui ſe voit abſolu dans la campagne, & duquel les richeſſes ſont inépuiſables, prodigue ſes ſoldats à tous momens ; n'eſtimant pas qu'une conqueſte couſte bien cher, quand il ne s'agit que de perdre du ſang pour l'acquerir. Quelle compaſſion pouvons nous donc eſperer qu'il doive avoir pour ſes ennemis, puis qu'il en a ſi peu pour ſes gens meſmes? Sans doute c'eſt une miſerable choſe que le meſtier des armes, ſi apres avoir tant de fois meſpriſé la mort, nous n'avons pas encore merité la vie. Mais outre toutes ces raiſons, noſtre patrie a interest d'empeſcher qu'en combattant avec trop d'opiniaſtreté, pour la ſeule reputation d'un petit nombre de gens de guerre, nous n'expoſions pas un grand nombre de perſonnes desarmées à la fureur d'un ennemy victorieux, qui les enveloperoit dans noſtre perte. Souffrons donc qu'il demeure le maiſtre ; puiſque nous ne ſçaurions nier qu'il ne ſoit le plus fort : & ne marchandons plus de luy abandonner une place, que le ſang des ſiens a ſi long-temps abreuvée. Il ne faut pas craindre qu'il ſe vante jamais de ſa victoire dans une ville, où ſes ſoldats auront tousjours lieu de regretter le grand nombre de leurs chefs & de leurs compagnons qu'elle leur à fait perdre. Cette apologie ſi bien eſtudiée pour defendre la crainte de quelques uns des chefs, ne les avoit pas encore tous flechis : & Mathias de Helt eſtoit le principal de ceux qui teſmoignoient de la repugnance pour ſes raiſons. Il crioit hautement que c'eſtoit une laſcheté inouye dans l'art militaire, de vouloir abandonner les remparts avant l'aſſaut, & une honte particuliere pour eux, de demander à leurs ennemis la permiſſion de ſortir d'une place, dont l'entrée eſtoit encore libre à leurs aſſociez. Qu'ils devoient au moins prendre du delay, quand ce ne ſeroit que pour deliberer de nouveau : & que cependant ils pourroient trouver moyen, ou d'arreſter l'ennemy par de nouvelles fortifications, ou de le repouſſer par des ſorties ; en attendant l'advis des Eſtats, & meſme du Prince Maurice ; lequel eſtant dans l'Iſle prochaine en ſoucy de leur ſalut, n'attendoit pas d'eux une telle marque de timidité. A la fin les conſeils les plus ſeurs l'emporterent ſur les plus genereux : & le Comte de Solms luy meſme jugea qu'il eſtoit à propos de traitter promptement de la reddition de la place ; de crainte que quelques fugitifs n'en allaſſent découvrir le mauvais eſtat aux Eſpagnols. Il avoit promis au Prince Maurice, un peu auparavant, de tenir bon juſques à l'extremité : & les Eſtats l'y avoient incité de plus en plus, tant par lettres que par promeſſes : toutefois il changea icy de reſolution aſſez ſoudainement ; ſoit qu'il craigniſt la perte des ſoldats, ſoit qu'il y ait lieu de croire (& l'experience l'a fait connoiſtre aſſez de fois) que ceux qui ſont capables de faire les plus puiſſans efforts, & de témoigner un courage indomptable dans les combats, ne poſſedent pas tousjours les talens propres à ſoûtenir un ſiege, & les incommoditez d'une longue guerre. Les aſſiegez furent preſque les ſeuls arbitres de leur traitté avec 1596.

1596. l'Archiduc, qui souhaittoit la possession de Hulst avec impatience, par ce qu'il ne l'avoit pas esperée: & sur la fin du mois d'Aoust cette place fut mise en son pouvoir; au siege de laquelle il faisoit estat d'avoir perdu jusqu'à cinq mil soldats & soixante capitaines. On luy livra aussi le Fort de Nassau, que les armes n'avoient nullement endommagé: & pour les autres forts qui estoient sur le rivage, les garnisons les ruinerent en les quittant.

Hulst se rend à l'Archiduc.

Cette perte fascheuse aux Confederez.

Les Confederez eurent bien de la peine à supporter patiemment la perte tant de la ville de Hulst que de ses contributions; par le moyen desquelles la Flandre portoit une partie des depenses de leur Republique: joint qu'ils redoutoient les entreprises que l'armée victorieuse pourroit faire. Car quelle ville sembloit desormais capable de luy resister, s'il luy suffisoit de battre un rempart, pour obliger les garnisons à se rendre: & si un nombre de trois mil soldats n'osoit s'opposer à l'effort de ses ennemis par une genereuse defense? Le peuple fit courir de fascheux brûits au desavantage du Comte de Solms; comme si les amours de sa femme eussent amolly son courage: & la nature du vulgaire est telle, qu'il trouve souvent de la consolation dans son malheur, en rejettant sur quelqu'un des siens la faute des pertes publiques. C'est pourquoy les Zelandois ne differerent point d'oster au Comte la conduitte de leurs troupes, alleguant pour pretexte, que sa peine & ses soins ne leur estoient plus necessaires, & dissimulant le surplus de leurs mécontentemens. Mais luy qui connoissoit assez dans son cœur la mauvaise opinion qu'ils avoient conceuë, prevint de parolle & par escrit les plaintes qu'ils eussent pû faire; & s'excusa de ce qui s'estoit passé sur la necessité qui l'avoit contraint d'agir de la sorte. Bien-tost apres, les Estats des Provinces unies luy donnerent de nouvelles troupes, sans que les Zelandois s'y opposassent: & il protesta de sa part que depuis treize ans qu'il avoit passez dans les armes en suivant la fortune des Confederez, il s'estoit accoustumé à mespriser en faveur du public, les offenses qu'il recevoit des particuliers.

Fascheux brûits touchant le Comte de Solms.

Les Zelandois luy ostent la conduitte de leurs troupes.

Il reçoit de nouvelles troupes de la part des Confederez.

Albert receu par les siens avec grand applaudissement.

Le Cardinal Albert fut receu par les siens avec de grands applaudissemens: car bien que la maison d'Austriche ne fust nullement sterile en excellens Princes, il sembloit meriter cette louange particuliere, d'avoir restitué aux Païs-bas leurs anciennes limites du costé de la France & de la Flandre: & comme apres sept ans de pertes, la felicité du party Royal ayant commencé à renaistre, le hazard avoit permis qu'elle n'eust point encore esté interrompue, cet Archiduc se pouvoit vanter de l'avoir enrichie de trois victoires. Mais il se contenta de jouyr presentement de la joye & de l'affection du peuple: & les succés suivans ne respondirent pas à l'esperance qu'on avoit conceuë de ses premiers exploits. En effet il se hasta trop de quitter les armes, & de donner le reste de l'année au repos, en un temps que les troupes & les finances des ennemis estoient presque toutes dissipées: mais il appliquoit ses yeux & son esprit à estendre les limites de son gouvernement par une autre voye que celle des armes. Car il envoya François de Mendoze vers l'Empereur son frere, pour faire plusieurs instances de la part du Roy d'Espagne: & pour demander premierement que la ville de Bezançon, qui s'estoit mise de toute ancienneté au rang des villes libres de l'Empire, fust annexée à cette province de Bourgogne qui depend du Royaume d'Espagne. Que les habitans d'Aix la Chapelle fussent obligez d'obeïr à l'edit qui vouloit qu'on ne receust point d'autres Magistrats que de la Religion Romaine; & d'esloigner par ce moyen les

Instances de Mendoze vers l'Empereur.

cere-

ceremonies nouvelles. Qu'on ne permiſt plus que les Anglois, par leurs pirateries, troublaſſent la ſeureté de la mer Baltique, (ce qui ſembloit principalement regarder l'intereſt des villes Anſeatiques) & qu'enfin avant eſté juſqu'icy ſimplement permis aux Eſpagnols d'enroller la jeuneſſe d'Alemagne ſous leurs enſeignes, l'authorité publique leur preſtaſt deſormais la main pour cet effet. Mais ſur tout les eſperances du Roy d'Eſpagne jettoient de loin leurs fondemens ſur la principauté de Cleves & de Iuliers, où tandisque le Prince eſtoit aliené de ſon bon ſens, la mort de ſa femme, ſubitement arrivée, avoit par de nouveaux ſoupçons r'allumé le feu des anciennes discordes. Les Miniſtres d'Eſtat retenoient le gouvernement contre le gré de la pluspart des Grands du païs; & s'appuyoient ſur le bruit qui couroit de la convaleſcence du Prince. Il eſt vray qu'on les ſoupçonnoit d'avoir cauſé ou deſité la mort de ſa premiere femme; parce que, incontinent apres, ils luy en avoient deſtiné une autre de la maiſon de Lorraine. Mais la proſperité du party d'Eſpagne les avoit fait monter à un tel point d'orgueil, qu'ils avoient ordonné aux Agens de l'Electeur de Brandebourg & du Palatin de Neubourg, de ſe retirer hors des limites de l'Eſtat: en ſuitte de quoy ils envoyerent audacieuſement demander aux Confederez ce qu'ils devoient attendre de leur Republique. Mais les Eſtats des Provinces unies, qui connoiſſoient aſſez leur foibleſſe & les forces de leurs ennemis, reſpondirent modeſtement, que quoy-qu'ils fuſſent amis des Princes de Brandenbourg & de Neubourg, leur Republique conſerveroit auſſi la paix avec ceux de Cleves, s'ils demeuroient dans les bornes d'une bonne intelligence: & que neantmoins ils vouloient bien les avertir de ne pas introduire, à leur grand malheur, les forces eſtrangeres en Alemagne. Bientoſt apres ces meſmes accuſerent de conjuration le Comte de Bruk avec quelques autres Proteſtans; & ſe preparoient à les priver de leur dignitez: & meſmes, ils avoient envoyé vers l'Archiduc Albert pour s'excuſer de ce qu'ils eſtoient contraints de diſſimuler pluſieurs choſes; en attendant qu'une occaſion plus favorable leur permiſt d'y mettre la main. Mendoze fit en ſorte que leur authorité fuſt confirmée par un edit de l'Empereur: & comme il demandoit encore pluſieurs autres choſes, l'Empereur luy ayant teſmoigné qu'il craignoit de mécontenter les Proteſtants, dont les aſſiſtances luy eſtoient neceſſaires dans la guerre qu'il avoit contre les Turcs, il dit à l'Empereur qu'il eſtoit bon de ſe precautionner contre les armes eſloignées; mais en telle ſorte que cependant on ne ſe laiſſaſt pas outrager par ſes voiſins. Les Eſpagnols n'avoient aucune eſperance de faire la paix avec les Confederez, neantmoins ils conſentirent qu'on en fiſt les propoſitions; par ce qu'ils ſçavoient que ce ſeroit une choſe fort agreable aux Alemans: & l'Archiduc en avoit eſcrit à Philippe dans ce ſentiment. C'eſt pourquoy l'Empereur envoya un Gentil-homme vers les Eſtats, leur demander un paſſeport pour des Deputez: mais comme ils oppoſoient quelques excuſes à cette demande, il arriva, ſelon les ſouhaits de l'Eſpagnol, qu'on les chargea du blâme d'avoir refuſé la paix. Toutefois l'Archiduc ne laiſſoit pas d'entretenir les peuples de ſon obeïſſance dans l'eſperance d'un prochain accommodement.

1596.

Eſperances du Roy d'Eſpagne ſur Cleves, & Iuliers.

Les Confederez ne reçoivent les deputez des Eſpagnols pour traiter la paix.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient tant aux Païs-bas qu'aux environs, la flotte des Anglois & des Confederez, dont j'ay cy-devant parlé, retournoit victorieuſe des coſtes d'Eſpagne. L'occaſion de ſon voyage avoit pris ſa ſource, de ce qu'Eliſabeth avoit ſçeu que Philippe armoit un grand nombre

1596. de navires, pour s'empatet de quelque port de France ou des rivages prochains. Ioint qu'elle se souvenoit encore des allarmes que la fameuse flotte des Espagnols luy avoit données huit ans auparavant; & que les mesmes encore aujourd'huy animoient contre elle par l'esperance d'un secouts indubitable les Irlandois, qui s'estoient de nouveau revoltez sous la conduitte de Tiron. Mais comme la Reine avoit des forces toutes prestes pour deffendre l'entrée de ses Estats, & que l'Espagnol marchandoit de la venir attaquer, elle jugea à propos de l'attaquer luy mesme. Elle avoit dans son armée navale seize grands navites des siens, & quarante autres moindres, mais propres pour la guerre: à quoy l'on adjouta encore cinquante vaisseaux pour porter les soldats & les vivres. Le commandement des troupes fut donné à Robert Comte d'Essex, que la fleur de son âge ne rendoit pas desagreable à Elisabeth: & le soin des navires fut commis à Charles Howard, Admiral de la mer. La puissance de ces deux chefs estoit egale: & comme ordinairement cette egalité est incommode dans les entrepriſes de cette nature, l'evenement fit voir qu'elle estoit dommageable en celle-cy; l'humeur des deux commandans estant trop differente. Car le Comte d'Essex, qui par une ardeur de jeunesse ne cherchoit autre chose que le nom & la gloire d'un grand Capitaine, avoit accoustumé en exaggerant les perils, de portet à la guerre l'esprit d'Elisabeth; quoy que suivant le naturel avaricieux de son sexe, elle apprehendast assez de faire des despenses: & afin que l'armement des vaisseaux s'avançast davantage, le Comte n'avoit pas peu contribué de ses propres deniers aux despenses qu'il falloit faire, ayant de plus conseillé à ses parens & à ses amis de suivre son exemple. Au contraire Howard, que l'âge & l'experience des affaires tendoient plus retenu, avoit retardé l'equipage de la flotte, le plus long-temps qu'il luy avoit esté possible: & mesme lors qu'elle estoit preste de sortir en mer, il avoit conseillé la Reine d'exhorter par ses lettres le Comte d'Essex à se desister de cette douteuse entreptise, en recevant d'elle le rembourſement des despenses qu'il avoit faittes: mais il fit response que s'il n'estoit retenu par un ordre precis, il partiroit avec toute sorte de bonne esperance. Et mesme il ne refusa point d'avoir dans la conduitte de la flotte son competiteur pour egal, sçachant que c'estoit un homme dont l'authotiré pouvoit beaucoup sur les gens de marine; & que quand il auroit eu part à l'execution des entrepriſes, il trouveroit moins d'occasions de les censurer. Davantage le Comte (autant qu'il luy avoit esté possible) avoit pris pour compagnons de son voyage tous ses autres ennemis, sous une apparence d'honneur; mais en effet, afin d'empescher qu'ils ne luy causassent plus de dommage à la cour que sur la mer. La Reine donna à chacun des deux chefs, pour Conseil, des hommes sçavans dans le mestier de la guerre, ordonnant en outre, que la pluralité des voix l'emportast dans les deliberations. Le principal soin de cette Princesse buttoit à ce que l'on ruinast non seulement la flotte que les Espagnols preparoient contre l'Angleterre & contre l'Irlande; mais encore toutes les choses qui pouvoient servir à leur entrepriſe. Mais outre cela elle avoit promis, que si l'on pouvoit faire quelque prise sur les navires qui reviendroient des Indes ou d'ailleurs, le butin serviroit de recompense à ceux qui auroient fait leur devoir. Elle avoit ordonné aux Confedetez, en consequence de leur traitté, de fournir vingt-quatre navires la plus-part armez pour la guerre, ils les envoyerent & leur donnerent pour commandant Iean Duvenvorde de Warmond, qui possedoit la principale

Elisabeth envoye une flotte contre les Espagnols,

sous la conduitte du Comte d'Essex, & de Charles Howard.

Les Confederez adjoustent 24 navires aux Anglois, sous la conduitte de VVarmond.

pale intendance de la marine apres le Comte Maurice. La Reine demanda auſſi que l'elite des regimens Anglois qui combattoient dans les Païs-bas, fuſt employée dans cette expedition navale, tant afin de fortifier la flotte par la valeur de ces vieux ſoldats, que pour donner exemple aux nouveaux. Ce que les Eſtats n'oſerent refuſer à cette Princeſſe; taſchant d'appaiſer ſes mécontentemens par cette deference; quoy que dans la neceſſité où leurs finances eſtoient reduittes, ils apprehendaſſent à bon droit les pertes qui leur arriverent bien-toſt apres. Dans ce voyage, Lovys de Naſſau, fils de Iean & frere de Philippe & d'Erneſt, ayant voulu eſtre de la partie, fit un apprentiſſage où ſa valeur acquit beaucoup de reputation. 1596.

Le vingt-troiſieſme Iuillet, les chefs eſtant partis de Pleimouth, firent publier à ſon de trompe qu'ils n'entendoient faire aucune guette que contre les Eſpagnols, contre les peuples de leur dependance, & contre tous ceux qui les aſſiſteroient, ſoit de vaiſſeaux, d'artillerie, de ſoldats, ou de vivres: & qu'ainſi les autres nations feroient mieux pour leur ſeureté de ſe mettre à la ſuitte de la flotte Angloiſe, ou d'abandonner la mer. Ils promirent auſſi toute ſorte d'impunité aux criminels qui ſe retireroient par devers eux. Toutes leurs eſperances & tous leurs appareils penchoient plustoſt vers la proye que vers la guerre: car en effet lors qu'on ſe voit eſloigné de ſon païs, & de tout ſecours parmy des terres ennemies, où l'eſperance des convois eſt interditte à cauſe de l'incertitude de la navigation, on ne trouve pas beaucoup de ſeureté à s'arreſter en un ſeul lieu. Et non ſeulement les anciennes annales, & depuis quelque temps l'expedition des Portugais, ont enſeigné cette verité: mais d'avantage les Anglois la reconnoiſſent eux meſmes dans le voyage qu'ils avoient fait en l'Amerique l'année precedente, où les ſuccés ne répondirent pas à leurs eſperances. C'eſt pourquoy dans la preſente entrepriſe ils ne jugeoient rien de ſi expedient pour avancer leurs affaires, que d'aſſaillir les ennemis ſans marchander; parce que les attaques inopinées ſont touſjours les plus difficiles à parer. Auſſi les Eſpagnols ne ſçeurent jamais en quelle part on les devoit aſſaillir, juſqu'à ce que la flotte Angloiſe euſt paru à la veuë de Calis. Il eſt vray que la Reine avoit commandé que tous les navires ſe rendiſſent là: mais l'ordre en avoit eſté donné aux chefs par des lettres cachettées; leſquelles ne devoient point eſtre ouvertes, qu'en cas qu'ils ſe trouvaſſent eſcartez de leur flotte par quelque tempeſte. Il ſuffit icy de dire que la ville de Calis fut tres-celebre dés le commencement de ſa fondation; & qu'elle eſtoit pour lors nommée Tarteſſe, comme pluſieurs croyent: que bien-toſt apres, les Tyriens y ayant eſtably une Colonie, luy donnerent le nom de borne de la terre: & que maintenant elle n'a rien diminué de ſa premiere opulence. Car pour ce qui concerne ſa ſituation & ſes autres particularitez, une infinité d'Autheurs en ont eſcrit. Elle ſe voit encore aujourd'huy enfermée dans l'Iſle qui porte ſon nom, ſi par le moyen d'un pont que l'on nomme Suaque, elle n'avoit point eſté jointe aux rivages d'Eſpagne, dont elle n'eſtoit auparavant ſeparée que par un petit bras de mer: & la province avec laquelle elle a ſa communication, teſmoigne par le nom qu'on luy donne, qu'elle eut autrefois des Vandales pour habitans. Au delà de Calis on void ce détroit ſi renommé, par lequel l'Ocean ſe repand juſqu'au cœur de la terre ferme: & au deça de cette meſme ville on trouve un petit golphe fort propre à ſervir d'abry aux navires.

Il eſt ordonné que la flotte ſe rendroit devant Calis.

Situation de cette ville.

Grande flotte Eſpagnole auprés de Calis.

Il arriva pour lors, par un hazard inopiné, qu'une grande flotte Eſpagnole,

1596. gnole, preparée partie pour le voyage de l'Amerique, partie pour la guerre, demeurant oisives sous les chasteaux de l'Isle de Calis, fit plustost concevoir aux Anglois l'esperance d'un riche butin, que la crainte des difficultez qui se pouvoient rencontrer à descendre sur le rivage. Cette flotte estoit composée premierement de quatre galions & de deux Raguzziens : & ces six vaisseaux estoient armez chacun de cinquante pieces d'artilletie pour le moins, & de pres de sept cens hommes. Il y avoit aussi vingt & un navires de guerre, & presqu'autant de navires de charge, les uns & les autres appartenant au Roy mesme, & armés de vingt canons chacun. D'avantage il y avoit trois fregates, armées chacune de dix-huit canons prests à foudroyer; & chargées de plusieurs autres pour l'usage de la flotte qu'on esquippoit à Lisbonne & sur les autres ports d'Espagne : car celle-cy ne faisoit qu'une troisiesme partie des forces navales du Roy. Outre tout cela, il y avoit cinquante navires sans armes, ou legerement armez, qui appartenoient à des particuliers d'Espagne, d'Italie & d'autres lieux. Enfin il y avoit encore assez proche de la ville vingt & un long navires. Le Comte d'Essex bruloit d'impatience d'assaillir tous ces vaisseaux, tandis qu'ils estoient embarassez par l'arrivée de la flotte Angloise, & avant que leur crainte s'estant moderée, ils puissent avoir le temps de preparer leurs forces, & de prendre quelque conseil avantageux. Les Hollandois tesmoignoient le mesme desir; & il est indubitable que la flotte d'Elisabeth eust remporté beaucoup de butin & de gloire. Mais l'Admiral Howard, à qui la Reine avoit commis le soin de conserver les navires, & sur tout les siens, qu'elle luy avoit deffendu tres-expressément d'exposer aux perils, n'osa pas abandonner la flotte à la mercy des vents, lesquels, de hazard, estoient extremement violens pour lors : joint que la mer estoit fort estroitte en cet endroit, & mal-seure à cause des guez. Ainsi l'entreprise fut differée, & l'occasion perduë. Le lendemain, qui estoit le premier jour de Iuillet, on avoit resolu de combattre sans delay; mais le reflux de la mer ne le permit pas. Quand on entre dans le destroit mentionné cy-devant, on trouve à main gauche un port qui se nomme Port-real; & c'estoit là que les navires d'Espagne s'estoient retirez, à la reserve des galions & des longs navires, qui avoient osé demeurer proche de la ville, en un endroit où le rivage s'avance en forme de langue; auquel ceux du païs ont donné le nom de Punctal. Mais François de Vere ayant assailly ces vaisseaux longs & pesans avec des navires legers, & le Comte d'Essex s'estant bien-tost joint avec luy; l'un & l'autre les presserent tellement, qu'ils les contraignirent de se retirer vers le pont de Suaque; où s'estant deschargez de leur artillerie pour estre plus libres, ils gagnerent le destroit; & de là, la Mer meditetranée. Le Comte d'Essex & l'Admiral Howard firent foudroyer, quatre heures durant, leur artillerie contre les galions; & mesme avec d'autant plus de violence, que le flux de la mer s'augmentant, leur donnoit moyen d'approchet plus pres de ces vaisseaux. Il arriva pendant ce mesme temps, qu'un navire Hollandois commandé par le Capitaine Pierre Henry, s'estant, par mesgarde, embrasé de son propre feu tombé dans ses poudres, & par la violence de son embrasement ayant esté emporté de costé & d'autre, donna une courte joye aux ennemis. Car incontinent les galions qui n'osoient attendre le choc, ayant eu leurs cables coupez, allerent eschouër parmy les guez prochains. Ceux qui estoient dedans se sauverent; mais les vaisseaux furent ou emmenez par les Anglois, ou brulez, soit de leur feu, soit de celuy des ennemis, y ayant aussi eu

Le Comte d'Essex brusle d'impatience d'assaillir ceste flotte; mais l'Admiral Howard luy resiste :

ainsi l'occasion fut perduë.

Defaite de la flotte d'Espagne.

eu un navire Anglois bruslé. Ceſt accident n'apporta pas peu d'effroy aux Eſpagnols, leſquels ont accouſtumé de mettre leur principale force en celle de ces grands vaiſſeaux : & Philippe meſme à qui l'on porta cette nouvelle, en prit une telle allarme, qu'il envoya incontinent à Naples, à Gennes, & en Sicile, donner ordre que l'on amenaſt promptement au ſecours de ſa flotte tout ce qu'il y avoit de grands vaiſſeaux dans les ports de ces païs là. Il pria auſſi les Chevaliers de Malte de le venir aſſiſter : mais les François qui eſtoient parmy eux, firent en ſorte que l'on n'eut point d'eſgard à cette priere. 1596.

Philippe eſpouvanté de cette nouvelle, demande du ſecours de tout coſté.

Apres cette bataille navale finie, la fin du jour s'approchant auſſi, le Comte d'Eſſex avec ſes ſoldats prit terre à Punctal, ſans que perſonne luy reſiſtaſt, & les nochers Hollandois eſtant entrez de force dans le chaſteau qui eſt ſur la mer, y arborerent leurs eſtendars : on envoya auſſi d'autres nochers pour rompre le pont de Suaque, de peur qu'il ne vinſt du ſecours de ce coſté là, & ils executerent l'ordre qu'on leur avoit donné : cependant quelques gentils-hommes Eſpagnols, habitans de l'Iſle de Calis & voiſins de la ville, s'eſtoient jettez dedans au nombre de ſix cens fantaſſins : & un pareil nombre de cavalerie eſtoit ſur le point d'y arriver : mais Louys de Naſſau ayant eſté envoyé au devant d'eux avec une troupe volontaire de quatre cens piquiers Anglois, le combat ne dura pas long-temps contre des gens qui n'y eſtoient pas accouſtumez : & ces cavaliers ayant eſté rompus des le premier choc, & s'eſtant mis en fuitte vers la ville, les victorieux les pourſuivirent ſi chaudement, que parmy ce deſordre & l'effroy nouveau des habitans, les Anglois, partie par deſſus les murailles, partie par les portes qu'ils rompirent, entrerent preſque auſſi-toſt que les autres ; au commencement ceux de la ville faiſoient quelque defenſe ſur les plattes formes des maiſons, jettant des pierres & des grais contre l'ennemy, qui s'eſtoit eſcarté dans les rues de coſté & d'autre : mais les Anglois s'eſtant ſoudain emparez de la place du marché & du palais, les habitans & deux compagnies de ſoldats qui s'eſtoient retirez dans la citadelle, ne firent pas longue reſiſtance : car ils avoient appris qu'il n'y avoit plus aucune eſperance de ſecours pour eux ; le pont dont nous avons cy-devant parlé, eſtant rompu & gardé par les ennemis. C'eſt pourquoy ils capitulerent à la vie ſauve ſeulement, moyennant ſix-vingt mille ducats : & donnerent pour oſtages les principaux de la cité. Mais comme peu de temps apres, ces oſtages eurent eſté emmenez en Angleterre, la Reine piquée de quelque nouvelle injure, n'ayant pas voulu permettre qu'on les rachettaſt, ils moururent en captivité. Pierre Herrera marchand Eſpagnol traitta auſſi avec le Comte d'Eſſex pour racheter le pillage de la ville & des navires, moyennant la ſomme de ſix cens mille florins : & l'Admiral ne s'oppoſoit point à cet accord ; parce qu'il conſideroit qu'autrement le pillage n'apporteroit aucune utilité publique, & ſe conſumeroit parmy les ſoldats : mais le Duc de Medina Sidonia Gouverneur de la coſte voiſine desapprouva ce traitté ; aymant mieux que le Roy fuſt privé de ſa flotte, & dix mille citoyens de tous leurs biens ; & jugea que dans cette perte l'Eſpagne trouveroit encore du gain, ſi le pillage n'apportoit aucun fruit aux ennemis. C'eſt pourquoy la ville fut pillée, ce malheur ayant meſme eſté dommageable à beaucoup de marchands des Provinces Confederées, dont pluſieurs pendant leurs longues negotiations s'eſtoient meſlez avec les Eſpagnols ; & ils eſtimerent leur perte ſeule à plus de trois cens mille florins. Mais davantage, comme

Les Anglois & Hollandois s'emparent de Calis.

Le Duc de Medina Sidonia desapprouve le traitté de racheter le pillage de la ville, & des navires.

C'eſt pourquoy la ville fut pillée.

un

1596. un navire Hollandois vouloit ſe retirer vers la flotte Angloiſe, ſous la foy de l'edit dont nous avons cy-devant parlé, on luy pilla une ſomme de cinquante mille florins, ſous pretexte que cet agent appartenoit aux ennemis. En meſme temps la flotte de l'Amerique compoſée de trente-deux navires, chargez de marchandiſes, fut brûlée par les Eſpagnols, & avec elle quelques uns de leurs ſoldats qui la gardoient, cet incendie ayant devoré pour dix millions de richeſſes.

Flotte de l'Amerique brûlée par les Eſpagnols.

En ſuitte de toutes ces choſes il ſurvint de la conteſtation entre les deux chefs de la flotte Angloiſe; parce que le Comte d'Eſſex eſtoit d'advis qu'ils retinſſent le fruit de leur victoire, tandisque la renommée la rendoit d'autant plus grande qu'elle avoit eſté impreveuë, & que meſme la ville de Seville en eſtoit allarmée. Il diſoit qu'il leur ſeroit facile de percer les digues de Calis, au moyen de quoy la ville ne ſeroit plus qu'une Iſle, comme elle avoit eſté autrefois: offrant, ſi le reſte de la flotte deſiroit retourner en Angleterre, de demeurer avec quatre cens ſoldats ſeulement, & de rendre par ſes exploits un ſignalé ſervice à ſa patrie, ou mourir courageuſement dans un païs ennemy: parce qu'avec ce nombre s'il ne pouvoit faire de nouvelles conqueſtes, pour le moins en s'eſtabliſſant dans cette Iſle, il pourroit amaſſer un perpetuel butin du pillage des navires; ou tirer toutes ſortes de contributions de ce deſtroit qui joint l'Aſie à l'Europe. Mais Howard, ſous pretexte de craindre la famine, taſchoit de borner la fortune & la reputation du Comte d'Eſſex, que la priſe de Calis avoit miſes en un rang de gloire, dont les autres victoires navales des Anglois n'avoient jamais approché. Il eſt bien vray que la flotte d'Angleterre en eſtoit partie avec peu de vivres; & qu'à la priſe de Calis on en avoit prodigué qui euſſent pû durer long-temps: mais en recompenſe Warmont propoſoit de nourrir toute la flotte un mois durant avec les vivres qu'il avoit dans ſes navires; & que cependant, à meſure que la commodité des vents s'offriroit, il ſeroit facile d'aller querir d'autres proviſions ou en Angleterre, ou en Italie: joint qu'il y avoit apparence que les Africains n'en refuſeroient pas, veu qu'ils faiſoient perpetuellement la guerre contre l'Eſpagne. Neantmoins, malgré toutes ces raiſons, on ſe reſolut de reduire en cendres la ville de Calis, & de faire voile en fuitte. Et quoy qu'apres cette execution le Comte remontraſt derechef, que la flotte Eſpagnole qui ſeroit bien-toſt de retour, eſtoit tellement chargée d'argent, qu'on l'eſtimoit monter jusques à la valeur de ſept cens mille florins; & qu'il revenoit encore une autre flotte des Indes, que la flotte Angloiſe dépouilleroit facilement, ſi elle alloit ſans delay gagner les Iſles Açores, & prevenir par ſa promptitude non ſeulement les nouvelles de ſon entrepriſe; mais encore le ſecours que le Roy d'Eſpagne pourroit envoyer aux ſiens; ces Iſles eſtant, apres celle de Calis, le poſte le plus commode que les Anglois euſſent pû choiſir. Elles ſont ſituées ſous un meridien où l'on voit en Eſté le Soleil ſe derober à nos climats; & les peuples Belgiques leur ont donné le nom d'Iſles de Flandre, parce qu'autrefois ils y ont eu une colonie. Mais on s'oppoſa à cette nouvelle tentative, par ces ſortes de raiſons qui ſous l'image d'une prudence rafinée, ſervent ſouvent d'obſtacle aux plus courageux exploits. Et meſme tandisque la flotte cingloit vers l'Angleterre, le Comte d'Eſſex ayant reſolu d'entrainer les navires Eſpagnols hors de leurs ports; à meſure qu'ils ſe rencontreroient ſur ſa route, cette premiere jalouſie qui s'eſtoit desjà declarée contre le Comte, mit encore en avant le danger que l'on feroit courir aux navires

Le Comte d'Eſſex voulant retenir le fruit de la victoire, Howard luy reſiſte derechef.

Les advis de Warmont ſont rejettez par le meſme.

La ville de Calis eſt mise reduite en cendres, les vainqueurs font voile.

navires de la Reine, & la diſette de vivres où ils eſtoient. De ſorte que leur retour s'eſtant continué ſans aucun exploit remarquable, ils n'eurent point d'autre avantage, que celuy de ſe voir les maiſtres de l'Ocean, & de piller, en paſſant, quelques foibles villes. Que ſi cette egalité de pouvoir entre deux Commandans, qui ne leur permet jamais d'agir de concert, n'eut point traverſé les genereux deſſeins du Comte; les dépouilles & les cendres de Calis n'euſſent eſté que le moindre effort de ſa valeur; veu qu'il s'offroit de ravager toute l'Eſpagne, par mer & par terre. Mais puis qu'à la fin ſes bonnes intentions furent ſi mal ſecondées, il eſt vray de dire que ce ne fut qu'en vain qu'il eut la fortune ſi favorable au commencement. L'Induſtrie des Hollandois fut loüée, par ceux meſmes qui avoient regret de s'en eſtre ſervis; & la Reine meſme en remercia Warmont par des lettres qu'il receut de ſa part. 1596.

La Reine remercie Warmont.

Depuis que la flotte des Eſpagnols eut eſté brûlée, ils ne teceurent pas une legere mottification de conſiderer, que tous les ſubſides de l'année ſuivante eſtoient perdus pour Philippe, ſes forces navales tronquées, & pres de douze cens pieces d'artillerie englouties par la mer: mais ce qui leur devoit eſtre plus ſenſible que tout autre malheur, c'eſt que l'on avoit donné des marques à tout l'Vnivers, de la foibleſſe qui ſe rencontre dans les propres entrailles de cette Monarchie, dont les forces ſe rendent ſi redoutables chez les eſtrangers. Outre ces pertes recentes, l'ancien dommage que les uſuriers avoient accouſtumé de leur apportet, avoit abiſmé les revenus publics: car il y avoit plus de vingt ans que Philippe, quoy qu'il eut à ſoûtenir de furieuſes dépenſes dans la guerre des Païs-bas, ne laiſſoit pas d'ailleurs de nourrir chaque jour de nouvelles pretenſions ſur les Eſtats de ſes voiſins, & de faire des largeſſes beaucoup plus grandes que ſes revenus ne le pouvoient permettre: de ſorte que pour fournir à tant de dépenſes exceſſives, ayant recours à des emprunts extremement onereux, il ruinoit de plus en plus ſes finances, & diminuoit ſon credit. Mais bien que la pluſpart de ſes anciens creanciers commençaſſent à tenir pour ſuſpecte la puiſſance d'un tel debiteur, il ſe trouva neantmoins des marchands à Gennes & en Alemagne, qui pour faire profiter leur argent, voulurent bien ſe mettre au hazard de le perdre en le preſtant à Philippe: il traitta donc avec eux, & leur engagea presque tous les ſubſides de ſon royaume. Mais ceux-cy, dans leurs comptes, luy couchant en dépenſe beaucoup de non-valeurs à cauſe des obſtacles, que les hazards de la mer ou de la guerre pouvoient apporter à leurs recettes, & luy precomptant auſſi beaucoup de frais à cauſe des ports & voitures, outre qu'ils faiſoient monter l'intereſt de leurs deniers à des ſommes immenſes, eurent bien-toſt abſorbé les revenus de pluſieurs années, qui n'eſtoient pas encore écheuës. Ainſi l'epargne du Roy demeurant aſſiegée par ſes creanciers, il n'y avoit aucune apparence qu'il pût, en meſme temps, s'acquitter, & ſoûtenir la dépenſe de ſes guerres: mais quelques eſprits de ſa Cour plus ſoigneux du preſent que de l'avenir, trouverent contre ce mal un remede qui n'eſtoit pas jugé fort honneſte. Toutefois le Roy ne fit point de ſcrupule de s'en ſervir, ſuivant ſon edit du mois de Novembre; par lequel, apres avoir, parmy de longs detours de paroles, exageré l'enormité des uſures; il ſe plaignoit qu'elles eſtoient cauſe dans ſes Eſtats, que les champs demeuroient en friche; que le trafic eſtoit negligé; que les domaines de la couronne, les decimes du Clergé accordées aux Rois par le Pape, les tributs du peuple, enfin tous les revenus de l'epargne publique eſtoient detenus par le

Richeſſes d'Eſpagne dans une grande deroute.

L'Epargne du Roy eſtant aſſiegé par ſes creanciers, il trouve un moyen de ſe degager, qui n'eſtoit pas honneſte.

1596. moyen de plusieurs injustes traittez qu'il avoit esté contraint d'admettre, pour eviter de plus grands maux : & qu'ainsi tous les soins qu'il avoit pris jusqu'à ce jour pour l'avancement de la Religion Chrestienne, demeureroient inutiles s'il n'estoit remedié à ces desordres. Ce fut par le secours de ces paroles specieuses, que l'edit de Philippe rompit le lien de tous les engagemens, dont ses possessions estoient chargées, & les remit en sa disposition, ne laissant aux creanciers que l'esperance d'estre payez quelque jour; & mesme à cette condition que ce qu'ils avoient desja receu au delà des interests legitimement deus, tourneroit en diminution du sort principal. Cependant la pluspart de ceux-cy demeurerent dépourveus de toutes commoditez par le moyen de cet edit; quoy que quelques uns d'eux employassent un faux pretexte de pauvreté, pour couvrir un gain veritable, & dans les Païs-bas mesmes plusieurs marchands, par la correspondance qu'ils avoient avec les creanciers de Philippe, furent enveloppez dans leur ruine. L'Archiduc aussi tomba dans une extreme disette de finances : & sur tout durant l'année suivante il souffrit de si horribles pertes, qu'à la fin le Roy fut contraint de remettre les choses en leur premier estat : non seulement par la honte qu'il recevoit, de voir que plusieurs reclamoient le droit, & l'equité contre luy, se plaignant hautement qu'on ne devoit plus adjouter de foy à ses traittez, puis qu'il y mesloit l'authorité royale; mais aussi par ce que le temps de ses receptes estant incertain, & les convois de ses finances troublez par les pirates, il estoit necessaire de remedier aux necessitez presentes de la guerre par une plus prompte voye. Toutefois il ne voulut point remettre les engagemens entre les mains des creanciers, ny reparer les bréches qu'il avoit faittes à la foy publique, jusqu'à ce qu'ils eussent premierement promis d'adjouster à l'ancien sort principal de leurs debtes un supplement de quatre cens mil ducats pendant dixhuit mois consecutifs, un tiers de cette somme, payable en Espagne, & les deux autres tiers, dans les Païs-bas par lettres de change.

Il repare les defauts qu'il a commis contre la foy publique.

Cependant, chez les Confederez, le revenu des particuliers & celuy du public se diminuoient egalement, à mesure que la famine s'appaisoit en Italie. Et les Hollandois, pour suppleer à ce dommage, outre qu'ils avoient desja augmenté d'une huitiéme partie les anciens subsides de leur Province, en establirent encore un nouveau; afin de reprimer le luxe des particuliers, qui s'augmentoit de jour en jour, ou pour le moins, d'en tirer quelque utilité publique. On imposa donc une certaine somme sur ceux qui s'habilloient de soye, ou d'autres pareilles sortes d'habits trop magnifiques : mais lors que les receveurs de ce nouvel impost en voulurent faire l'exaction dans chaque ville, on entendit premierement plusieurs plaintes de la part de ceux qui s'y opposoient : & des simples paroles, on en vint bien-tost à la violence & aux armes : parce que ceux qui avoient auparavant supporté avec patience, que l'on chargeast de tributs tant les vivres, que les autres choses absolument necessaires à la subsistance de l'homme, s'opiniastroient pour les superflues, comme ils eussent pû faire pour leur liberté mesme : & les sommes que l'on vouloit imposer sur ce qui ne servoit qu'à nourrir le luxe, passoient plustost pour un affront que pour un subside. Enfin la desobeïssance de beaucoup de personnes resista si puissamment à l'authorité publique, qu'on ne trouva pas de seureté à vouloir pousser cette affaire à bout. Pareillement dans la Frise les habitans des villes, & ceux de la campagne qui n'avoient point encore mis fin à leurs anciennes discordes, defendant leurs possessions,

Nouveaux subsides establis parmy les Hollandois, ne sont pas admis par les citoyens.

Discordes entre les Frisons au sujet des tributs.

sions, chacun de son costé, contre la levée des tributs, firent voir les inconveniens qui se rencontrent dans le gouvernement public, quand l'utilité n'est pas commune à tous. Mais le principal soin des Grands de la Republique Confederée travailloit, sur tout, à faire en sorte que l'alliance qui l'unissoit avec la France & avec l'Angleterre, fut reglée par des conditions plus precises qu'auparavant : car jusques icy les peuples n'avoient donné ou demandé du secours à leurs associez, que selon le besoin qui pressoit les uns ou les autres : ce qui estoit cause que les François & les Anglois, chacun à leur tour, avoient trouvé des subjets de se plaindre, & de faire apprehender à l'union genetale un accommodement particulier avec l'ennemy. Mais dans ces occasions les Confederez, qui avoient interest que la guerre demeurast perpetuelle contre l'Espagne, souffroient avec beaucoup de regret, mais sans se plaindre, la perte qu'ils avoient faitte de la ville de Hulst, & de toutes les contributions de la Flandre, qu'on leur avoit ostées avec cette place : non seulement sans que leurs associez s'en fussent mis en peine; mais davantage (comme il se rencontre d'ordinaire, que les alliances sont principalement à charge aux puissances inferieures) tandisque leurs troupes estoient employées à combattre dans l'armée de France, & à faire voile avec la flotte d'Angleterre. Mais cependant les François ne se taisoient pas de la perte de Calais; au contraire, ils se plaignoient hautement que l'on avoit abusé de la confiance de leur Roy, lequel estant pour lors engagé au siege de la Fere, & voyant que ses alliez estoient si puissans sur l'Ocean, eut plustost craint pour toute autre part de son royaume, que pour ses villes maritimes. Ioint que l'asseurance de ce peuple s'estoit de beaucoup accreuë, depuis que le Duc du Maine & les autres chefs de son party, avoient bien mieux aymé recevoir le pardon de leur Prince naturel, que d'entretenir un plus long commerce avec l'arrogance estrangere. 1596.

Depuis cette reünion le Roy ayant desja assigné à Roüen une assemblée genetale des Grands & des notables de l'Estat, l'ancienne face de la royauté legitime commençoit à se découvrir si pleinement, qu'il est vray que l'Espagne ne témoignoit plus d'aversion de traitter avec Henry : mais le bruit qu'on faisoit courir d'abondant, que Philippe luy devoit donner sa fille en mariage, avoit premierement esté semé par l'artifice des Espagnols, & puis augmenté par une fausse opinion des peuples. Quant à la Reine Elisabeth, Henry luy ayant envoyé pour Ambassadeurs le Duc de Boüillon, & le Baron de Sancy, environ le temps de la prise de Calais, cette Princesse s'estoit d'abbord renduë difficile, afin qu'on eut de la peine à tirer d'elle un emprunt de vingt-cinq mille escus : mais du depuis ayant reconnu le danger de plus pres, elle mesme retint les Ambassadeurs du Roy, & leur proposa de traitter une alliance plus certaine; dont les conditions furent dés lors couchées par escrit.

Elisabeth traitte alliance avec le Roy de France.

Cependant, comme le bruit de la paix s'augmentoit en France de jour en jour, & que les Estats Confederez s'inquietoient beaucoup, tant pour ce sujet, que pour le changement de la Religion de Henry, ce Prince leur témoigna que sa reconciliation avec le Pape avoit esté concluë en telle sorte, qu'il s'estoit reservé le pouvoir d'entretenir tousjours ses premieres correspondances avec les peuples de diverse Religion : & qu'il ne falloit pas s'estonner s'il se servoit de quelque esperance de paix, pour amuser les esprits du peuple : mais qu'au reste, si son alliance avec les Provinces Vnies se confirmoit, il estoit prest de se rendre sur les frontieres d'Artois avec une armée

Henry n'envoye pas aux Confederez les secours qu'il leur a promis.

1596. la Reine, pour le moins il estoit raisonnable, qu'ils payassent presentement quelque partie de ce qu'ils devoient: & que pour l'avenir, quand ils auroient besoin du secours de l'Angleterre contre les dangers qui les presseroient, au lieu de l'exiger comme une chose deuë à cause de leur ancien traitté, ils le demandassent comme une nouvelle faveur, & le meritassent par les marques qu'ils donneroient de leur gratitude. Sur cette nouvelle proposition, les Confederez apres plusieurs nouvelles excuses, & plusieurs nouvelles supplications, offrirent de payer annuellement à la Reine sur & tant moins de ce qui luy estoit deu, quelque somme proportionnée à l'estat necessiteux de leurs affaires; avec promesse de payer le reste aussi-tost que la guerre seroit finie; mais Elisabeth mépriſa cette offre, comme estant trop peu de chose. Et cependant elle cessa de vouloir faire peur aux Confederez; parce qu'en mesme temps le bruit courut que les Espagnols faisoient contre elle des preparatifs de guerre plus grands que jamais. Dans cette longue contestation, les personnes qui avoient une parfaitte connoissance des affaires tant de l'Angleterre, que des Confederez, jugerent que si ceux-cy refusoient de payer leurs debtes, ce n'estoit pas tant à cause de leur indigence, que du desir qu'ils avoient de conserver une alliance qui leur estoit necessaire, & d'y engager tousjours Elisabeth avec d'autant plus d'interest, qu'elle croiroit hazarder sa debte si elle abandonnoit cette union. Et que d'ailleurs il estoit assez facile à la Reine de se passer des sommes, qui luy estoient deuës par les Confederez: mais qu'elle vouloit en les leur redemandant leur faire voir l'avantage qu'elle avoit sur eux, & empescher que ses debiteurs dans leurs prosperitez ne mépriſassent son amitié par la trop grande confiance qu'ils pourroient mettre en celle des autres.

Articles de l'alliance entre le Roy Henry, & la Reine Elisabeth.

Cependant, le Duc de Boüillon ayant esté renvoyé en Angleterre, l'alliance qui avoit esté si long-temps en deliberation, fut à la fin conclue en ces termes: L'Alliance & union pour la guerre tant offensive que defensive, sera entretenuë entre le Roy de France & les Anglois, aux charges & conditions qui suivent. Premierement tous les anciens traittez faits entre les deux Couronnes demeureront ratifiez. L'une & l'autre Couronne donnera ordre que tous les autres Princes & Estats, qui luy sont alliez, entrent dans la presente union, aussi-tost que les affaires domestiques de chacune des deux Couronnes le pourront permettre; elles attaqueront les païs ennemis avec une armée levée & entretenuë à frais communs. Il ne sera pas permis à l'une des Couronnes de conclurre la paix ou une treve generale sans le consentement de l'autre. Les peuples sujets des deux Couronnes vendront les uns aux autres, de bonne foy & à juste prix, les armes & tout ce qui peut servir à l'usage de la guerre. Ils foutniront aussi les vivres, & munitions aux soldats sans aucune fraude. Le commerce sera inviolable: & les passagers dans chacun des deux Estats reciproquement, joüiront du mesme droit que les sujets naturels. Le Roy de France empeschera que les Anglois qui seront dans son royaume, ne soyent violentez pour le fait de la Religion: & parce qu'il est maintenant le plus exposé aux attaques des ennemis, la Reine d'Angleterre promet de luy fournir quatre mille soldats Anglois, pour defendre la Normandie & la Picardie, qui sont les deux Provinces de France les plus proches d'Angleterre, & de les entretenir pendant six mois quand elle aura premierement receu des ostages pour cet effet. Que si le Roy desire se servir de ces troupes un plus long espace de temps, il sera obligé de les payer luy mesme: & a promis reciproquement d'envoyer un pareil

secours

secours à la Reine, s'il arrive qu'elle en ait besoin : à la charge que ce secours ne pourra estre employé que sur le rivage d'Angleterre ; ou bien jusqu'à vingt-cinq lieuës plus avant dans le païs. Il sera permis à chacun de lever à ses dépens jusques à quatre mille soldats dans les païs de son allié. Chacun aura puissance sur les soldats qui seront envoyez à la guerre dans l'estendue de son Estat. Ces conditions assez specieuses furent publiées : mais on y adjoûta des articles secrets, qui retranchoient quelque chose du nombre des soldats qu'Elisabeth devoit fournir cette année. La Reine jura l'observation de ce traitté : & envoya en France le Comte de Salisbury, pour tirer du Roy un pareil serment. 1596.

L'Observation de ce traité jurée de part & d'autre :

En suitte le Duc de Boüillon passa en Hollande, pour recevoir aussi le serment des Confederez : où il fut assisté de Paul de Buzenval, qui exerçoit la fonction d'Ambassadeur ordinaire du Roy aupres des Estats, & de Georges Gilpin Anglois, qui tenoit rang dans le Senat des Provinces Vnies, suivant l'ancien traitté fait avec la Reine. Et apres que les Estats eurent pris l'advis du Prince Maurice & du Senat, ils jurerent d'observer les mesmes articles, qui avoient esté arrestez en Angleterre, & encore ceux-cy qui furent adjoûtez pour leur interest particulier. Que dés l'entrée du Printemps, le Roy de France aura une armée sur les frontieres de Picardie & d'Artois, & que les Confederez en auront aussi une autre de huit mille fantassins & quinze cens chevaux ; afin que l'ennemy soit d'autant plus embarassé qu'il se verra assailly par deux endroits differens. Que pour cet effet les Confederez adjoûteront deux nouveaux regimens aux deux premiers qu'ils entretiennent desja à leur solde dans l'armée du Roy : à la charge neantmoins que s'il arrivoit, que l'ennemy tournast toutes ses forces contre la Republique, il luy sera permis de les retirer. Et mesme le Roy de France sera obligé, lors que ses affaires se trouveront en meilleur estat, d'envoyer aux Confederez un pareil nombre de regimens ; ausquels il adjoûtera de la cavalerie jusqu'au nombre de mille chevaux. Que chacun, dans l'estendue de son Estat, aura commandement sur les troupes auxiliaires. Que les choses qui ont esté cy-devant accordées entre les deux Estats, & ausquelles on n'a rien changé par les presens articles, demeureront en leur premiere vigueur. Qu'il plaira au Roy d'avoir en une recommandation particuliere, les Provinces Vnies & tous leurs habitans, alliez de sa Couronne à cause du present traitté ; & sur toutes les familles celle de Nassau, en consideration des bons offices qu'elle a rendus à la Republique, tels que la memoire n'en doit jamais finir. Que chacun pourra librement aller, venir & trafiquer d'un Estat à l'autre ; & que l'on n'exigera point de plus pesans subsides des passagers, que des habitans originaires. Que les droits d'Aubaine & de desherance n'auront aucun lieu : que les testamens seront valables, & les successions permises. Que dans les prises maritimes ceux qui auront les premiers attaqué le vaisseau ennemy, seront les maistres de sa depoüille. Que les Confederez pourront naviger par tout où bon leur semblera, & mesme dans les royaumes d'occident : qu'il ne se fera aucune prise à rançon entre les peuples des deux Estats, ny aucuns arrests, & gageries de leurs vaisseaux. Que ce qui sera deu par une communauté, ne pourra estre exigé des particuliers : & qu'enfin tous les differens qui pourroient naistre, seront terminez par les voyes de droit. Qu'il ne sera permis à aucun de retarder les navires soit dans l'apport, soit dans le transport, & qu'on ne pourra non plus les obliger à vendre ou à descharger leurs marchandises contre leur intention.

ce que sont aussi les Confederez.

Articles particuliers entre le Roy de France, & les Confederez.

Les

1596. Les articles de ce traitté furent signez le dernier jour d'Octobre: & les Confederez n'oublierent rien de toutes les marques solemnelles, qui peuvent tesmoigner une felicité publique. Car en effet, outre que ce traitté servoit de beaucoup à establir la concorde, comme la Republique estoit vivement attaquée par l'envie à cause de sa nouveauté, il n'importoit pas peu à son honneur & à la majesté de son gouvernement, qu'on la vist traitter avec les puissances souveraines sous des conditions egales. Et le Roy de France avoit gagné ce point sur Elisabeth, jugeant qu'il estoit à propos d'en user ainsi, tant pour le bien de ses affaires, qu'en consideration des bons offices qu'il avoit receus des Confederez: quoy qu'Elisabeth eut taſché de ne les comprendre dans leur alliance qu'en qualité d'anciens associez qui s'estoient rangez sous sa protection; soutenant, que cet honneur leur devoit suffire: & qu'il n'y avoit aucune apparence que des villes, qui s'estoient nouvellement affranchies de la domination d'autruy, obtinssent un rang qui n'appartenoit qu'aux puissances souveraines. Cependant il y en avoit qui s'exerçoient à remarquer les anciennes parentez des peuples nouvellement alliez ensemble, & que les François, autrefois sortis des environs de la riviere du Vahal, & des contrées voisines qui font une partie de la Gueldre, occuperent cette region que l'on nommoit l'Isle des Bataves: que la premiere race des Rois de France, appellée Merovingienne, n'avoit point pris son nom d'ailleurs que de ces païs là: & que c'estoit autrefois la France, qui envoyoit des Gouverneurs aux Hollandois. Que pour les Anglois, le seul accent de leur langage suffit à faire connoistre qu'ils sont originaires de la Frise: & que bientost apres l'establissement de ces deux royaumes, les Princes Bataves s'allierent avec leurs Rois par divers mariages. On alloit encore plus loin dans les recherches, & l'on justifioit que du temps mesme que l'Empire Romain fut en son plus grand éclat, les peuples Bataves, par leur valeur, par leur fidelité, & par leur franchise, meriterent d'estre nommez les freres & les amis d'un peuple qui commandoit à toute la terre. Et que les mesmes, lors que l'Empire Romain voulut sortir hors des bornes de l'equité & de la raison, luy opposerent leurs armes sous la conduitte de Civilis, avec une ligue generale des peuples de l'Alemagne & de la Gaule. Il se trouvoit aussi d'autres personnes, qui, sans porter la curiosité de leurs recherches si loin, consideroient dans ce siecle mesme la vicissitude des choses humaines; en ce que l'on voyoit aujourd'huy les François contracter une estroitte alliance avec la Republique Confederée contre les Espagnols; au lieu que quelques années auparavant, la mesme Republique ayant deputé une Ambassade vers quelques Rois de France, à peine avoient ils osé l'écouter; à cause du respect que cette Monarchie portoit pour lors à celle d'Espagne.

Les Confederez envoyerent de l'argent au Roy, au lieu des regimens.

Au lieu des regimens que les Confederez estoient obligez de fournir au Roy de France, suivant leur traitté, ils luy envoyerent de quoy payer la solde des gens de guette; parce que ce Prince l'avoit agreé de la sorte, ayant bien moins besoin d'hommes que d'argent. Mais cet accommodement fut si suspect aux Anglois, que la Reine ne daigna envoyer personne de sa part avec l'Ambassadeur de France & les Confederez, qui s'acheminoient vers plusieurs Princes d'Alemagne, pour les induire à s'interesser dans l'union nouvellement contractée: de sorte que rien n'apporta tant d'obstacle au succés de cette negotiation, que la jalousie d'Elisabeth. Aussi fut-ce de cette source principalement, que les François conceurent un soupçon bien plus fascheux contre les Anglois; se persuadant qu'ils ne souhaitoient autre chose, que de

Soupçon des François contre les Anglois.

voir

voit la France embarraſſée dans une guerre perpetuelle; & que c'eſtoit dans cette ſeule viſée qu'Eliſabeth s'eſtoit donné tant de peine, pour faire en ſorte que la paix ſe concluſt entre le Turc & la maiſon d'Auſtriche. Davantage, s'eſtant bien-toſt apres tenuë une conference à Diepe entre les Alliez, pour deliberer touchant les ordres que l'on tiendroit à faire la guerre l'année ſuivante, la France demeura fort offenſée de la demande des Anglois; qui fut, que s'ils pouvoient reprendre Calais, il leur fuſt permis d'y mettre eux-meſmes une garniſon: car Henry aymoit incomparablement mieux voir cette ville en la puiſſance des Eſpagnols, que de l'abandonner à la garde des Anglois; jugeant qu'il luy ſeroit bien plus facile de la retirer des mains de ces premiers, ou par force, ou par quelque accommodement, que de celle des autres. 1596.

La France offenſée de la demande des Anglois.

Environ ce temps, les Confederez impetrerent du Roy de France, que les certificats qui ſeroient donnez par les Profeſſeurs de l'Vniverſité de Leyden, à ceux qui auroient fait leurs eſtudes ſous eux, en diverſes ſortes d'arts, pourroient auſſi ſervir dans les Vniverſitez de France. Cette ville avoit autrefois eſté choiſie par le Prince d'Orange, afin qu'elle pûſt ſervir dans les Provinces Confederées de principale eſcole pour l'eſtude des arts liberaux; & empeſcher que ces peuples, nez parmy les armes, craignant à bon droit les depenſes qu'il faudroit faire pour aller eſtudier en des Provinces trop eloignées, ne tombaſſent à la fin dans la barbarie & dans l'ignorance. L'on avoit accordé ce privilege aux habitans de Leyden, pour recompenſe de la fidelité & de la conſtance, qu'ils avoient teſmoignées pendant le long & faſcheux ſiege qu'elle avoit ſouffert; & parce qu'ils avoient preferé cet avantage à celuy d'eſtre exempts de toutes ſortes de ſubſides. Le premier deſſein de cet eſtabliſſement avoit eu pour but la Religion, que tous les deux partis reconnoiſſoient pour leur principal appuy: & neantmoins juſqu'icy le ſoin d'en expliquer les difficultez dans les Provinces Vnies, avoit eſté abandonné à des artiſans; ou quoy qu'il en ſoit, à des perſonnes ignorantes & ſorties de la lie du peuple. Car en effet comme cette eſtude fraye un chemin pluſtoſt pour parvenir à la pauvreté qu'aux richeſſes, ny aux dignitez, elle trouvoit peu de maiſtres & peu de diſciples. En peu de temps, quoy que les Friſons euſſent eſtably l'Vniverſité de Franequer, pour la meſme raiſon qui en avoit fait eriger une à Leyden, celle-cy ſurpaſſa l'autre de beaucoup; tant par la reputation de ſes Docteurs, que par le nombre de la jeuneſſe, qui s'y rendoit en foule non ſeulement des Provinces Vnies; mais encore des païs eſtrangers. L'eſtude du Droit civil avoit pour regent Hugues Donel, lequel, ſuivant les traces de Duaren & de Connan, avoit diſpoſé en forme d'art toute la ſcience des loix; & en avoit retranché tous les embarras que la trop hardie ignorance des precedens ſiecles y avoit apportez: non pas toutefois en ſorte qu'il vouluſt imiter la negligence des modernes, qui pour ne s'attacher qu'à un certain ornement de paroles, ſont cauſe que la force de ſes ſages raiſonnemens devient languiſſante. Mais à la fin le commerce qu'il eut avec quelques-uns des partiſans du Comte de Liceſtre, l'emporta tellement hors des bornes de la raiſon, qu'il ne reconnut plus en quoy conſiſtoit le devoir d'un homme privé, & meſme pris à gages; bien que cette connoiſſance ne fuſt pas un des derniers points de ſon eſtude: de ſorte qu'il fut contraint de ſe retirer ſans honneur en la ville d'Altorf. Iuſte Lipſe, par l'entrepriſe qu'il fit d'expliquer les couſtumes Romaines & les anciennes hiſtoires, acquit une haute reputation, tant à

Deſcription de l'Academie de Leyden.

Hugues Donel.

Iuſte Lipſe.

1596. l'Vniverſité de Leyden qu'à ſoy-meſme : ſe rendant d'ailleurs conſiderable par la douce gravité de ſes mœurs ; & capable d'attirer les eſprits par ſon eloquence ; & par un certain ſtyle coulant & fleury, dont la nature ne luy avoit point eſté chiche. Toutefois il ayma mieux choiſir un autre genre d'eſcrire, concis à la verité, & accompagné de quelques agreemens ; mais qui ſous une apparence d'antiquité eſtoit ſi remply de nouveautez, que pluſieurs l'ayant voulu ſuivre, & ne poſſedant pas le meſme eſprit & le meſme jugement que leur guide, on eſt tombé dans une eſtrange corruption de langage. Mais depuis qu'une crainte publique, & des outrages particuliers eurent obligé Lipſe à changer de party, on fit venir de France Ioſeph Scaliger fils de Iule, qui ſe ſervit des avantages que luy donnoient la nobleſſe de la maiſon de l'Eſcale, & la ſageſſe de ſon pere ; pour acquerir une connoiſſance univerſelle, & de tous les peuples & de tous les ſiecles. Il eſtoit infatigable dans les travaux de l'eſtude, qu'il continua juſqu'à ſa vieilleſſe ; avec cette ſatisfaction d'avoir touſjours veu croiſtre ſa renommée depuis ſes jeunes ans. François Raphelengius, & Vulcanius, profeſſoient auſſi avec honneur, celuy-cy la langue Grecque, & l'autre les langues Orientales. François Iunius paſſoit pour un eſprit extremement puiſſant dans les diſputes de Theologie & de Religion : car il ſçavoit parfaittement bien ſe ſervir de la ſubtilité des adverſaires contre eux-meſmes : & l'on eſtimoit auſſi beaucoup l'erudition d'Adrien Iunius, Hollandois, qui s'attachoit principalement à la Phyſique, & à la Medecine ; ſans neantmoins negliger les autres parties de la Philoſophie. Mais ſur tout, l'Vniverſité acquit un merveilleux luſtre par les veilles du Seigneur de S. Aldegonde, qu'il appliquoit à faire en ſorte que les ſaintes Eſcritures ſe pûſſent lire ſous le langage de ſon païs : & Charles Cluſius, originaire du païs d'Artois, ne ſe rendoit pas peu celebre dans l'art de connoiſtre la force des herbes & des racines. Iean de la Douze fut le premier que les Eſtats choiſirent pour Curateur de l'Vniverſité : mais quoy que la nobleſſe de ſa race, les charges qu'il avoit exercées, & le courage qu'il avoit fait paroiſtre pendant le ſiege de Leyden, ayent merité de grandes loüanges ; il faudra que toute cette gloire cede chez la poſterité à celle que ſes beaux vers luy ont acquiſe. Toutefois, dans ce divin exercice, il a encore eſté ſurpaſſé par un fils qu'il avoit de meſme nom que luy ; lequel s'eſtant donné pour compagnon à ſon pere dans la compoſition des annales de Hollande, ſe trouvoit capable d'executer toute ſorte de grands deſſeins ; ſi la rigueur d'une mort precipitée ne l'euſt ravy, dés ſon jeune âge, à l'eſperance que tous les ſçavans avoient conceuë de luy. Par de tels maiſtres & par de tels exemples, la jeuneſſe des Provinces attirée dans Leyden, s'accreut juſqu'à une telle multitude, que les ſciences, qui ont accouſtumé de contribuer le plus à l'utilité du public, & à celle des particuliers, & que l'on mépriſoit auparavant à cauſe du peu de perſonnes qui s'y addonnoient, ne ſuffiſent presque pas aujourd'huy à nourrir la quantité des bons eſprits qui les cultivent. Quoy qu'il ſe trouve auſſi beaucoup d'autres genies, qui pour ſuivre ſimplement leur inclination, cherchent à faire connoiſtre leurs noms par l'eſtude des vers & des belles lettres ; la Hollande ayant touſjours eſté feconde en cette ſorte d'eloquence, comme il s'eſt reconnu autrefois par les eſcrits de Pierre Nannius & de Iean Secundus ; & comme il ſe reconnoiſt encore aujourd'huy par pluſieurs compoſitions que les jeunes gens meſmes font publier. Au reſte, quand on a bien examiné les productions de ces peuples mal digerées, & que le deſir du gain fait precipiter,

Scaliger.

Raphelengius. Vulcanius.

François Iunius.

Adrien Iunius.

Seigneur de S. Aldegonde.

Cluſius.

Iean de la Douze, Curateur de l'Vniverſité.

cipiter, on a bien de la peine à y rencontrer de veritables marques du païs d'Eraſme & de Longolius. Mais je commence à reconnoiſtre que l'amour & le reſpect de ces ſçavans hommes, & la conſideration de cette ſorte de ſageſſe qui exerce ſes fonctions dans la tranquillité, m'ont, peut-eſtre, écarté trop loin des armes & de l'adminiſtration politique, dont il eſt temps que je reprenne icy le diſcours. 1596.

Ambaſſade des Confederez au Roy de Dannemarc.

Les Confederez deputerent vers le Roy de Dannemarc, Chriſtian Quattieſme du nom, lequel ayant desja attaint l'âge de majorité, commençoit à ptendre en main les reſnes du gouvernement de ſon Royaume, pour luy faire part de la joye & des vœux de leur Republique : mais les Deputez n'entreprirent leur voyage qu'apres les ſolemnitez du couronnement de Chriſtian finies, de peur qu'en cette aſſemblée celebre, où beaucoup d'autres Ambaſſadeurs s'eſtoient trouvez, ceux des Eſtats n'euſſent quelque conteſtation pour le rang, laquelle euſt pû rendre la Republique odieuſe s'ils euſſent pouſſé leur diſpute à bout ; comme d'ailleurs ils euſſent fait tort à la dignité de leur employ, s'ils ſe fuſſent trop relaſchez en quelque choſe.

L'union d'armes contre les Eſpagnols n'eſt point obtenuë.

Le principal but de leur commiſſion eſtoit d'obtenir une union d'armes entre ce Royaume & la Republique ; mais la crainte de la puiſſance Eſpagnole fut cauſe, que tant s'en faut qu'ils obtinſſent ce point, que meſme ils ne purent obtenir la confirmation des privileges de la navigation, ſinon pour les ſeuls habitans d'Amſterdam : ce Roy ayant revoqué ceux que les villes de Schidam & d'Enchuſe pretendoient leur avoir eſté accordez par les Roys precedens. Toutefois l'Ambaſſade fut congediée avec honneur & avec preſens ; en telle ſorte que bien-toſt apres, Iean Baptiſte Taſſis, Ambaſſadeur d'Eſpagne, eſtant auſſi venu en Dannemarc, avec des preſens bien plus conſiderables que ceux qui avoient eſté apportez par les Ambaſſadeurs des Eſtats, ne fut pas neantmoins receu avec tant de careſſes que les autres. La raiſon de ce froid accueil procedoit, à ce que l'on a creu, de ce que peu de temps auparavant Philippe ayant fait offrir au Danois une ſomme annuelle de trois cents mille ducats par forme de ſubſide, pourveu qu'il fermaſt l'entrée du Sund au navire des Confederez, & n'ayant pû obtenir ce point ; les Eſpagnols s'eſtoient trouvez du depuis convaincus d'avoir voulu ſurprendre les forteresſes que le Roy de Dannemarc tient ſur ce deſtroit ; les Eſtats luy ayant envoyé des indices de cette entrepriſe. Sur les frontieres des Provinces Vnies toutes choſes eſtoient demeurées tranquilles depuis la priſe de Hulſt, hors quelques legeres rencontres de cavalerie, qui ne meritent pas d'eſtre racontées ; parce que toute la ſoldateſque de la Republique avoit eſté épuiſée ; & que d'autre part les Eſpagnols avoient aſſez de peine à ſe defendre contre les François. Car Henry ayant voulu vers l'entrée de l'autonne executer les promeſſes de ſon traitté, avoit envoyé Biron attaquer l'Artois avec des troupes de cavalerie aſſez raiſonnables ; le ſuccés de cette entrepriſe eſtant presque indubitable pour le Roy, outre la reconnoiſſance qu'il en attendoit de ſes alliez ; & que meſmes ces troupes ne devoient pas peu ſervir à defendre la Picardie. Cependant le Marquis de Varembon, Gouverneur d'Artois, eſtant dans l'impatience d'empeſcher que la Province de ſon gouvernement ne fuſt pillée, marcha avec douze compagnies de cavalerie contre les François, qui eſtoient en moindre nombre pour lors ; mais la rencontre luy reüſſit ſi malheureuſement, qu'il fut defait & pris priſonnier avec ſon compagnon le Comte de Montecuculi Italien, & quelques autres ; auſquels on impoſa de rigoureuſes rançons

Taſſis, Ambaſſadeur d'Eſpagne, receu froidement du Roy de Dannemarc.

Biron envoyé attaquer l'Artois, taille en piece douze compagnies, & prend Varembon avec d'autres priſonniers.

1596. pour le recouvrement de leur liberté. Et bien-toſt apres les victorieux s'eſtant répandus non ſeulement ſur les frontieres de l'Artois, mais auſſi ſur celles de la Flandre, & ravageant tous les lieux où ils paſſoient, cauſerent de ſi grandes ruines dans le païs, que les vieillards qui avoient veſcu du temps des premieres guerres de Philippe, & meſme de Charles ſon pere, ne ſe ſouvenoient pas d'avoir jamais veu une pareille deſtruction. Et les païſans qui ſe ſauvoient dans les villes, n'y apporterent pas ſeulement la famine, mais encore pluſieurs maladies. Apres la defaite de Varembon, le Prince de Chimay fut bien-toſt envoyé avec de nouvelles forces pour defendre les frontieres de la Flandre, toutefois il fut auſſi mis en fuitte; parce qu'Ambroiſe Landrian, grand Maiſtre de la cavalerie, n'avoit pas voulu obeïr à ſes ordres : mais celuy-cy pour cette desobeïſſance ayant eſté arreſté priſonnier bien-toſt apres, fut puny d'une amende accompagnée d'ignominie. Ainſi les François demeurerent maiſtres de la campagne : & comme leur cavalerie eſtoit plus forte que celle de l'ennemy, ils ſe garantiſſoient aiſément des attaques & des rencontres de l'infanterie, par la diverſité & par l'incertitude de leurs roures. Sur l'entrée de l'hyver le Roy de France, comme s'il euſt voulu faire quelques entrepriſes ſur le Hainault, avoit prié les Eſtats de faire auſſi quelques tentatives de leur coſté, pour embaraſſer doublement l'ennemy : & les Confederez luy obeïſſant avec beaucoup d'incommodité, & peu d'eſperance, tenoient leurs ſoldats preſts dans des navires aux environs de Bergue, lors qu'ils apprirent que le débordement des rivieres empeſchoit le Roy de rien entreprendre, & que tous les François, de crainte du froid, avoient abandonné les frontieres du Païs-bas.

Il fait de grands ravages ſur l'Artois & la Flandre.

Il met en fuitte le Prince de Chimay.

Sedition des ſoldats Alemans ſous l'Archiduc.

Cependant la neceſſité de finances, où l'Archiduc eſtoit reduit, fut ſuivie d'un autre malheur aſſez ordinaire dans les armées de Philippe : car les Alemans, qui combattoient à ſa ſolde, n'eſtant pas payez, s'emparerent de la ville de Herentals : & l'Archiduc ayant envoyé contre eux les Eſpagnols, afin que ceux-cy fiſſent la punition d'un crime qu'ils avoient introduit eux-meſmes, ils furent vivement repouſſez par les Alemans; & la ſedition ſe rendit plus opiniaſtre qu'auparavant. Mais dans l'iſle de Walcheren un Eſcoſſois, nommé Womis, ayant ſollicité ſes compagnons en faveur des Eſpagnols, de leur livrer Vere, l'une des villes de cette iſle, fut puny du dernier ſupplice, apres avoir confeſſé que les Ieſuites l'avoient induit à cette trahiſon. Environ ce meſme temps, on renouvelloit de toutes parts les advis, que Philippe ayant amaſſé les plus grandes ſommes de deniers qu'il luy avoit eſté poſſible, travailloit puiſſamment à faire armer ſa flotte contre l'Angleterre : que pour cet effet on retenoit en Eſpagne toutes ſortes de navires eſtrangers, & que les Eſpagnols taſchoient de reconnoiſtre les marchands des Provinces Vnies à leur langage, & les traiſnoient au ſupplice. C'eſt pourquoy, par ce que l'apprehenſion de ce peril n'eſtoit pas aſſez puiſſante pour obliger les Hollandois à prendre garde à eux, les Eſtats jugerent à propos de defendre par un Edit exprés, que l'on ne portaſt aucuns bleds en Eſpagne : & cette defenſe eſtoit d'autant plus juſte qu'elle envoyoit la famine chez les ennemis, & la banniſſoit de la Republique; parce que les Polonois & les Pruſſiens, à cauſe de la ſterilité de l'année, avoient voulu conſerver leur froment pour eux : il eſt vray que la ville d'Amſterdam, dont le principal gain conſiſtoit en ce tranſport de grains, taſcha de s'oppoſer à l'Edit; mais le conſentement des autres villes l'emporta. Et de peur que les fautes domeſtiques des Confederez ne tournaſſent au profit des François & des

VVomis, voulant trahir la ville de Vere, eſt puny de mort.

Les Eſtats defendent de porter du bled en Eſpagne.

& des Anglois, en leur donnant lieu de piller leurs navires : les Eſtats prirent ſoin de mettre eux-meſmes dans le deſtroit du pas de Calais des navires en garde ; pour avoir l'œil ſur ceux qui paſſeroient par là ; & pour s'informer de la route qu'ils voudroient prendre. 1596.

Grande flotte du Roy d'Eſpagne contre les Anglois, derechef avec mauvaiſe iſſue.

La florte d'Eſpagne ſembloit eſtre dans une ſi grande impatience de vanger les pertes receuës en l'iſle de Calis, que comme ſi elle n'euſt pû attendre l'Eſté pour monter en mer, elle commença à faire voile dés le mois de Novembre, ſous le commandement de Martin de Padille ; eſtant compoſée de cent & vingt-huit navires, qui portoient quatorze mille hommes de guerre ; entre leſquels il ſe trouvoit quelque cavalerie. Le bruit courant que cette puiſſante flotte prenoit ſa route vers Cornoüaille, Province d'Angleterre qui s'avance dans la mer en forme d'une longue pointe, vers le midy, entre la France & l'Irlande. On adjoutoit à ces nouvelles, que le Roy d'Eſpagne faiſoit deſſein de bannir d'Angleterre la diverſité des Religions, pour donner ce Royaume en mariage à ſa fille. Et cela ſe publioit principalement, pour empeſcher que ceux des Anglois qui favoriſoient le party d'Eſpagne, ne fuſſent détournez de leur inclination par la crainte d'une domination eſtrangere. Mais quelque deſſein qu'euſſent les Eſpagnols dans cet armement ſi redoutable, la meſme puiſſance celeſte qui s'eſtoit oppoſée en faveur de l'Angleterre à leurs precedens efforts, s'oppoſa encore à ce dernier : puis qu'en une ſeule nuit quarante de leurs navires ſe virent échoüer dans des bancs de ſable, avec perte de cinq mille hommes & de grande quantité de finances. Leur plus notable dommage proceda de leurs defiances : car quelques-uns de leurs vaiſſeaux ayant pris d'abbord une route dangereuſe, comme quelques pilotes Alemans & Hollandois conſeilloient de faire tenir aux autres une route differente, les chefs Eſpagnols ayant mis l'eſpée à la main, les conſeillerent de courir à leur perte ainſi que les precedens. Mais enfin les derniers vaiſſeaux creurent un nocher Hollandois, lequel huit ans auparavant ayant desja ſauvé pluſieurs Eſpagnols, & en ayant receu une bonne recompenſe, ſervoit desormais avec d'autant plus de fidelité. Ce malheur arriva aux environs du Cap de Finisterre : & ceux qui en eſchaperent ſe retirerent en leurs maiſons. Mais cependant les Dunquerquois, qui avoient eu ordre d'attendre cette flotte dans les Païs-bas, demeuroient ſans rien entreprendre : ce qui fut cauſe que pendant le reſte de l'année tant s'en faut que les Confederez ſouffriſſent aucune perte ſur la mer, qu'au contraire ils eurent moyen de bruler deux navires, que les ennemis faiſoient conſtruire à Nieuport.

Les Confederez bruſlent deux navires à Nieuport.

Les peuples des Provinces Vnies, qui ne pouvoient ſouffrir le repos, voyant que la navigation d'Eſpagne leur eſtoit interditte, en entreprirent d'autres au delà de l'Equinoctial, en des iſles extremement fertiles en ſel, qui y croiſt ſans aucune culture des hommes : ils allerent auſſi en la Guinée, pour en apporter de l'or, de l'ivoire, du poivre ; au Breſil, pour en apporter du bois ; & en l'iſle de S. Thomas, pour en apporter du ſucre : les Portugais, malgré l'edit de Philippe, diſſimulant ce commerce, pour en partager le profit. Mais ſur tout, les avantures que les Hollandois eprouverent ſur la fin de la preſente année, & au commencement de la ſuivante, ſont telles, que ny les memoires de l'antiquité, ny ceux de ces derniers ſiecles bien plus feconds en experiences, n'en ont jamais laiſſé de pareilles. C'eſtoit la troiſieſme fois qu'ils entreprenoient de penetrer les ſecrets du Septentrion ; & qu'ils payoient la peine de leur curioſité trop temeraire :

Ils navigent aux Provinces les plus reculées pour y trafiquer.

Hiſtoire admirable de la navigation entrepriſe pour la troiſieſme fois par les Hollandois vers le Septentrion.

1596. car ils devoient bien se souvenir que l'on ne vient pas facilement à bout des grandes entrepriſes : que les terres du nouveau monde n'ont pas eſté découvertes toutes à la fois : & que les Portugais meſmes furent long-temps arreſtez à l'entour du Cap de bonne Eſperance. Auſſi ceux qui connoiſſoient l'ordre de la nature, leur montroient un chemin bien plus aſſeuré, ſur les vaſtes plaines de l'Ocean, qui ſe defendent de la violence du froid, par la liberté de leurs vagues ; & par un flux & reflux perpetuel. Deux navires, apres avoir paſſé outre les iſles Orcades & la Norwegue, s'écarterent en la haute mer, en tirant tous deux vers le Septentrion ; mais en ſorte que l'un s'approchoit plus de l'Orient, & l'autre de l'Occident. On trouve en cette mer une terre pleine d'herbes, dont la verdure eſt fort agreable, ce qui doibt ſembler aſſez merveilleux ; veu qu'elle eſt ſituée en un climat où l'on conte quatre-vingts degrez, des quatre-vingts-dix que les anciens aſſignerent entre chaque Pole & l'Equateur. Les nochers ne pouvoient pas decouvrir pour lors ſi cette region eſtoit une iſle, ou ſi elle eſtoit jointe par quelque endroit à la terre ferme : & quelques-uns d'eux la prirent d'abbord pour l'iſle de Gronland, que le commerce des Bretons, des Hollandois, & des habitans de Norwegue rendoit autrefois fameuſe, & dont maintenant on ne connoiſt plus que le nom. Il eſt vray que les Danois la content entre les lieux dependans de leur Royaume ; mais ils ne la ſçauroient trouver. En quoy l'on a bien lieu de blâmer ceux qui ont eſté pareſſeux de donner par leurs eſcrits des memoires à la poſterité des choſes remarquables qu'ils avoient appriſes : car leur negligence eſt cauſe que tandisque nous nous portons vers la connoiſſance des terres les plus eloignées, nous ignorons celles qui ſont proches de nous. On a du depuis fait dans l'iſle d'Iſland une diligente recherche, par le moyen de laquelle on a ſçeu que l'iſle de Gronland eſt un peu plus en deça du Septentrion : mais la terre dont nous parlons n'eſtant habitée par aucuns hommes, ceux qui la découvrirent y laiſſerent pour marque de leur paſſage, des monceaux de pierres ſoutenus par des pieux, luy donnant le nom de Spitsbergue, à cauſe des montagnes pointuës qui s'y rencontrent : & ſous ce nom elle eſt maintenant connuë à la renommée, & marquée dans les cartes Geographiques, comme un lieu qui donnera peut-eſtre quelque jour aux Anglois & aux peuples Confederez de grands ſujets de conteſter enſemble pour la priſe des baleines, dont il eſt aſſez fertile, à cauſe de pluſieurs golfes qui s'y rencontrent. On a trouvé auſſi que c'eſt en cette terre là que s'engendrent de certains oiſeaux, qui ſont une eſpece d'oyes ; & dont quelques-uns ayant ignoré l'origine, ont eſcrit que ces nouvelles oyes tomboient en façon de pluye du ſommet des arbres dans les eſtangs d'Eſcoſſe. Le navire qui avoit découvert cette terre, ayant un peu biaiſé ſa route vers le midy, & puis en ſuitte ayant taſché de cingler vers l'Orient, les tempeſtes le pouſſerent en arriere ſur les rivages de Moſcovie : mais l'autre navire qui ne s'eſtoit pas avancé ſi loin vers le nord, ayant quitté les iſles qu'il avoit découvertes, & meſme celle qui porte le nom de Willougbey, ſon premier inventeur, prit ſa route vers Nova Zembla au ſoixante ſeiziesme degré d'elevation du Pole : où eſtant abbordé, & les nochers s'eſtant arreſtez quelque temps à reconnoiſtre les marques des rivages, & les noms qu'ils leur avoient auparavant donnez en leur premier voyage, il fut empeſché bien-toſt apres, premierement par la violence des vents, & puis en ſuitte par la gelée de ſe remettre en haute mer : & tout ce que les nochers pûrent faire, ce fut de paſſer au delà des iſles d'Oran-

d'Orange, parmy beaucoup de difficultez qui les retardoient, & qui met- 1596.
toient à tous momens les hommes & le navire meſme en de grands dangers : parce que quelquefois la glace d'alentour d'eux venant à ſe joindre en un ſeul corps, ils eſtoient contraints de s'arreſter comme s'ils euſſent eſté ſur terre : & quelquefois la meſme glace venant à ſe rompre, & puis à ſe reünir derechef, ils ſe croyoient indubitablement perdus. Ce recit ſemblera peut-eſtre auſſi ſurprenant que les fables des Grecs ; mais neantmoins il ne laiſſe pas d'eſtre veritable. Lors qu'ils ſe furent un peu avancez vers l'autre coſté de Nova Zembla, ils reconnurent que la violence du froid, qui s'augmentoit de jour en jour, leur fermoit en deça l'entrée de l'ocean de Scythie, & en delà le paſſage du deſtroit de Naſſau : c'eſt pourquoy leur dernier recours ayant eſté de revenir ſur leurs premieres briſées, il arriva que le navire qui eſtoit enfermé de tous coſtez par la glace, y demeura entierement attaché, & neantmoins aſſez proche du rivage ; mais en telle ſorte que du depuis quoy que la glace fuſt fonduë en tous les autres endroits de la mer, les environs du navire eſtoient tousjours glacez : ce qui fut cauſe qu'ils ſe reſolurent de paſſer l'hyver à Nova Zembla, en attendant une ſaiſon plus favorable. Ainſi donc ils commencerent à enlever les planches & les ais de leur vaiſſeau, pour ſe mettre à couvert & en ſeureté, avec les autres choſes qui pouvoient ſervir à leur ſubſiſtance. Et s'eſtant rencontré fortuitement que le flux de la mer avoit pouſſé ſur le rivage une grande quantité de bois, ſans qu'on ayt ſçeu de quel païs cette aſſiſtance leur eſtoit venuë ; elle leur ſervit dans une ſolitude ſi horrible, tant à baſtir un toit, qu'à entretenir leur chauffage. Cependant ils avoient presque chaque jour quelques combats à ſoutenir contre les ours, qu'ils mettoient en fuitte par des cris, & quelquefois meſme à coups de mouſquet, quand ces beſtes farouches les preſſoient avec trop d'opiniaſtreté. Ils éprouverent, & non ſans beaucoup d'inconveniens, que la chair n'en eſtoit pas bonne à manger ; parce que tous les animaux terreſtres & farouches de cette plage, ne ſe nourriſſent que de monſtres marins ; mais la graiſſe ſervoit à faire des flambeaux la nuit. Enfin ces miſerables voyageurs, qui dans un païs ſterile, & ſeulement habité par des beſtes ou farouches, ou ſauvages, ſe trouvoient dépourveus de toutes les commoditez humaines ; ſe virent, pour comble de malheur, abandonnez par le ſoleil ; lequel en un certain temps de l'année precis & accouſtumé, fait ſon cours hors de l'Horizon de ces païs-là, où il ne ſe remontre qu'apres pluſieurs mois. Ainſi parmy cette obſcurité continuelle, leur effroy & l'intemperie de l'air s'accreurent. Et les neiges s'eſtant hauſſées juſqu'à l'infiny, ce ne leur fut pas une choſe peu difficile de les eſcarter de leur toict ; aſſez pour empeſcher ſeulement qu'elles ne l'enſeveliſſent. Ils les coupoient tout à l'entour en forme de degrez ; mais cependant le ciel eſtoit tellement aſpre, que quand on demeuroit quelque temps à l'air, la gelée faiſoit enfler toutes les parties du corps. Et meſme dans l'enclos du toict le froid eſtoit ſi horrible, que les parois, les habits des hommes, & le feu meſme, en reſſentoient la violence juſqu'à tel point, que la flamme eſtoit plustoſt capable de les roſtir que de les eſchauffer. C'eſt pourquoy ils ſe reſolurent de fermer la porte de leur logement, pour y combattre la gelée avec le ſecours du feu ; mais dans ce combat il s'en fallut peu que la vapeur de la braiſe ne les eſtouffaſt inſenſiblement : & pour ſe garantir de ce nouvel inconvenient, quand ils s'en furent apperceus, ils ſe trouverent fort bien d'imiter les eſtuviſtes ; ou de faire rougir dans le feu des cailloux

1596. loux & du fer, dont ils eschauffoient leurs lits, selon que l'occasion leur presentoit ces commoditez. Les ours leur ayant abandonné la place, parce que ces animaux ont la veuë un peu coutre, ce qui est cause qu'ils craignent les tenebres dans leurs cavernes mesmes; les renards leur succederent: mais nos gens ayant trouvé moyen de leur dresser des pieges, & d'en prendre quelques-uns, cette prise leur servit tant pour la nourriture que pour le vestement. Malgré tant de sortes de malheurs, leur patience se conservoit tousjours sous l'esperance d'une meilleure saison; lors que par un bonheur, qui sembloit estre un effet particulier de la faveur divine, le soleil commença à se montrer, & tout entier & plustost que la constitution du ciel ne le sembloit permettre en ces lieux-là: car il est certain que sous le soixante & dixiesme degré d'elevation du pole, la durée de la nuit doibt aller plus loin que l'espace de trois mois: toutefois elle n'attaignit pas seulement jusqu'à ce terme: soit qu'il faille dire qu'ils n'avoient pas bien mesuré les degrez de latitude, où qu'ils se tromperent dans le calcul du temps; quoy que neantmoins le journal de leurs avantures ne donne aucune marque de cette derniere erreur; soit que quand le soleil commença à se rapprocher de leur hemisphere, quelque nuée épaisse ayant receu une impression de son image, en eust fait la repercussion jusqu'à eux; soit enfin que ce bonheur fust arrivé par quelque autre cause naturelle cachée aux hommes; il nous suffit d'en admirer l'effet. Alors ces captifs commencerent à prendre la hardiesse de sortir de leur prison, pour exercer leurs corps languissans & engourdis; & pour les rendre propres au travail qui les appelloit, & qui devoit estre extremement rude. Car il leur falloit entrer dans ces vastes mers, qui regardent le Septentrion & le Pole mesme, parce qu'elles estoient ouvertes pour eux, & non pas celle de Scythie. Ce qui donna lieu à quelques-uns d'eux de croire que c'estoient les fleuves de Scythie, qui leur avoient envoyé tant de glaces; que cette mer que les anciens ont nommée Glaciale, ne l'est pas tant par le voisinage de l'Ourse, que par celuy de ses propres rivages: puisque d'ailleurs il est constant qu'à mesure que l'on s'eloigne de l'Equateur, les chaleurs en quelques endroits ne s'en diminuent pas davantage; & qu'enfin pour cette cause, si quelqu'un desiroit desormais entreprendre le voyage qu'ils avoient entrepris, il faudroit qu'il s'ecartast en haute mer, & qu'il addressast sa route vers le Septentrion mesme. La seconde raison sur laquelle ils se fondoient, estoit que cette isle, que nous avons cy-devant remarquée estre si pleine d'herbes fleurissantes, approche beaucoup plus du Pole que ne fait pas Nova Zembla; & neantmoins dans cette derniere terre on ne trouve aucunes herbes, ny aucuns animaux qui soient capables de s'en nourrir. Cependant les nochers attendoient pour leur depart la delivrance de leur navire, qui estoit encore attaché à la glace; mais cette attente fut vaine. Car tandis qu'ils marchandoient leur sortie en mer, les vivres commençoient à leur manquer, quoy que jusqu'icy ils eussent soigneusement ménagé ce qu'ils en avoient, ne l'ayant distribué que peu à peu, & à tant par teste & par jour. Davantage, les breuvages qu'ils avoient apportez ayant esté corrompus par les gelées, ils avoient esté contraints de fondre de la neige: joint que s'ils demeuroient trop longtemps en ce lieu, il estoit à craindre que l'hyver ne les y surprist encore une fois, & que leur perte ne fust inevitable: ils equippent donc quelques esquifs; & quoy que la pluspart d'eux fussent malades, & tous en general affoiblis par la disette & par les fatigues, la neccessité, plus forte que toutes sortes

sortes de difficultez, leur donna le courage de fendre par le fer des monts de glace qui se trouvoient encore sur le rivage : & par ce chemin leurs petits vaisseaux ayant esté poussez jusqu'en pleine mer, commencerent à flottet ; toutefois leurs travaux ne se bornerent pas à cette execution ; car à tous momens ils estoient arrestez par la gelée ; de sorte qu'apres avoir fait agir les voiles, les rames, & bien souvent mesme leurs propres mains contre l'obstacle des flots, la faim les obligea de descendre en un certain rivage dont ils n'estoient pas fort eloignez, & sur lequel ils voyoient des œufs, & mesme des oiseaux qui se laisserent aisément prendre, parce qu'ils n'avoient jamais esprouvé l'avidité des hommes. Ainsi nos gens reconnurent tant en cet endroit qu'en d'autres pareils, que si de certains animaux nous fuyent, cela arrive d'ordinaire parce que nous sommes plus farouches qu'eux. Cependant, les malades, apres avoir esté exposez si long-temps au froid & à la pluye, moururent : & ne furent pas moins enviez que regrettez par leurs compagnons ; parce que ceux-cy demeuroient tousjours dans l'apprehension de leurs malheurs à venir ; & dans l'incertitude de ce que la fortune ordonneroit d'eux. Guillaume Barentson, qui avoit esté le pilote de ce malheureux navire que l'on venoit d'abandonner, fut aussi du nombre des morts : mais malgré sa mauvaise fortune il n'a pas merité une moindre reputation, que Vesputius Americus & Christophle Colomb. Le peu de gens qui restoit encore de cette esquadre infortunée, continuoient tousjours à donner des marques de leur courage ; tantost en traisnant leurs nasselles parmy la glace, tantost en les radoubant quand elles s'estoient entamées : mais comme leurs forces se diminuoient tousjours de plus en plus, à mesure que leurs travaux s'augmentoient, il sembloit qu'ils ne fussent plus desormais capables de resister à leur mauvaise fortune, lors qu'un vent favorable vint à leur secours, & les jetta heureusement sur les derniers rivages de Nova Zembla à la veuë de nostre Ocean. Les premiers hommes qu'ils virent passer, n'en ayant point rencontré depuis un an tout entier, estoient des nochers Moscovites : & par bonheur, les mesmes que nos gens avoient rencontrez en leur second voyage proche du destroit de Nassau. Ces passans, comme leur nation est assez officieuse, commencerent à tesmoigner aux nostres, & du geste, & de la voix autant qu'il se pouvoit entendre, la pitié qu'ils avoient de voir de si miserables restes d'une flotte qui leur avoit autrefois semblé si leste : & non contens de ces marques de compassion, ils y adjouterent de leur propre mouvement quelque partie des vivres qu'ils avoient avec eux. Ce fut en ce lieu que nos gens trouverent une certaine herbe fort salutaire contre les denoûmens du corps : maladie qui arrive d'ordinaire aux gens de marine ; & de laquelle ils avoient esté particulierement affligez à cause du froid extreme qu'ils avoient souffert. On tient que cette herbe est celle que Pline nomme Britannique : & ce curieux Escrivain raconte que les Romains s'en servirent contre ce mesme mal, apres que les Frisons la leur eurent enseignée. En suitte nos gens furent assez long-temps arrestez dans le golfe de Russie : où chaque fois que la faim commençoit à les reduire à l'extremité, ils estoient secourus par la rencontre inopinée de quelques navires : & mesmes leurs forces furent beaucoup restablies par l'hospitalité des Lappons qui habitent ce rivage : sur lequel le malheur ayant voulu que leurs esquifs eussent esté escartez pendant les tenebres, ils aborderent tous ensemble dans l'isle de Quilodun. Estant-là, comme il survenoit

1596.

1596. tousjours quelque avantute qui s'oppoſoit à leurs infortunes, quand elles eſtoient ſur le point de les pouſſer à bout, ils apprirent que ſur le prochain port le meſme navire qui eſtoit party de Hollande avee eux, ſe preparoit à reprendre la route de leuſ païs. Enfin ils ſe trouverent douze en nombre, ſous la conduitte de Iacques Hemsketk, qui arriverent en Amſterdam de la derniere ſolitude du monde; & que l'admiration de tant de travaux tendit remarquables.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE SIXIESME.

SOMMAIRE.

Victoire du Comte Maurice prés de Turnhout. Inquietudes de l'Archiduc Albert. Portocarrero surprend Amiens. Albert est d'advis que le Roy d'Espagne se doibt reserver cette ville là. Discorde entre les Bourgeois de Groningue & les campagnards est assoupie : & le different d'entre les Hollandois & Zelandois est pareillement accordé. Le Deputé de Pologne ayant pressé les Estats avec beaucoup d'arrogance, on luy répond genereusement. Les Estats refusent modestement la deputation que l'Empereur veut envoyer pour le mesme effet. Ils rendent Comte au Roy de Dannemarc des raisons qui les ont obligez à refuser la paix. Anne de Hove est enterrée vive à Bruxelle. Les Confederez s'excusent des courses faites par leurs gens sur les terres d'Allemagne. Malheureux succés de l'expedition navale du Comte d'Essex. Le malheur qui arrive a Martin de Padille pour la seconde fois est encore plus rigoureux. Relations faites par les Hollandois, des regions des Indes & de leurs peuples, dont ils se voyoient de retour pour la premiere fois. Amiens se rend à Henry. Le Prince Maurice apres avoir pris Alpen, prend aussi Rhimberk, Mutiliane, Meurs, Groll, Bredefort, Othmarse, Oldensel, Lingen, & autres places. Il est mescontent du mariage clandestin de sa sœur. Sedition des soldats Espagnols. Philippe entreprend une negotiation de paix avec Henry : & celuy-cy allegue a Elisabeth & aux Confederez que la paix luy est necessaire. Philippe, apres avoir essayé de tenter les Estats par de nouvelles amorces de paix fiance sa fille avec Albert, & luy assigne pour dot la Bourgogne & les Païs-bas. Les Confederez tiennent toutes choses pour suspectes. Response des Belges Espagnols aux lettres de Philippe.

QVoy-que l'on ne fust encore qu'au milieu de l'hyver, une heureuse avanture donna aux Confederez d'excellens presages pour le commencement de l'année, & fit reprendre à leur fortune son ancien cours ; qui s'estoit arresté depuis la conqueste de Groningue. Car depuis que les frontieres d'Artois avoient esté delivrées des armes de France, l'Archiduc Albert avoit renvoyé ses gens de guerre dans leurs garnisons, en ayant neantmoins laissé la plus grande partie parmy les campagnes du Brabant : & sur tout on avoit fait poster dans Tutnhout quatre vieux regimens remplis depuis peu, en sorte qu'ils montoient à plus de cinq mil fantassins, avec cinq compagnies de cavalerie de cent hommes chacune. Ce bourg, qui n'est pas un des moins renommez du Brabant, voit la campagne ouverte de tous costez : & c'estoit autrefois un des lieux de plaisance des Princes ; lors que la chasse & les autres recreations innocentes faisoient leurs delices : mais pour le present les ennemis l'avoient choisy afin qu'il servist à cacher leurs entrepriſes militaires. Car, comme c'est un lieu qui peut conduire les passans en divers autres, il ne donne d'abord aucun indice du chemin qu'ils doivent tenir. Ainsi l'incertitude des Confederez les mettoit en une perpetuelle apprehension : parce-qu'ils craignoient qu'on ne fist quelque entrepriſe contre leurs places voisines du Brabant, ou contre les Isles de Zelande, leurs 1597.

Le Prince Maurice taille en pieces quatre mille fantassins Espagnols, & cinq compagnies de cavalleries à Turnhout.

1597. ſoupçons s'augmentant encore par la gelée, qui eſtoit cauſe que les rivieres, qui ſervent comme de remparts aux Confederez en ces quartiers là, ouvroient aux ennemis des paſſages de tous coſtez : neantmoins la conjecture la plus approchante de la verité, eſtoit que les gens de guette de l'Archiduc avoyent pris leur quartier à Turnhout, pour piller toutes les riches campagnes qui l'environnent, & ſe payer de leurs ſoldes par le moyen d'une telle proye. C'eſt pourquoy les Commandans des garniſons prochaines conſeillerent au Prince Maurice de ne laiſſer pas eſchapper l'occaſion d'entreprendre quelque choſe ſur ce poſte là, avant que les troupes des ennemis s'y accreuſſent; afin que par la deffaitte de leurs principales forces, on previnſt toutes les craintes que l'on pourroit avoir d'eux pour l'avenir. Et l'on trouvoit encore un nouveau ſujet d'eſperer un bon ſuccés de cette entrepriſe, en ce que le Comte de Varax, frere de celuy de Varambon, eſtoit le principal chef dans Turnhout, parce que comme il n'eſtoit encore qu'apprentif dans le meſtier de la guerre, il ne commandoit pas avec une prudence bien aſſurée; & meſme les ſoldats ne luy obeiſſoient pas fort volontiers. Mais d'ailleurs le Prince Maurice craignoit auſſi beaucoup de difficultez; en ce que ſes gens de guerre eſtant diſtribuez en diverſes garniſons, on avoit beſoin de beaucoup de temps pour les aſſembler toutes en un corps avec l'artillerie neceſſaire : outre que les chemins eſtoient incommodes à cauſe de l'hyver, lequel, quoy que tres-rude, n'eſtoit pas aſſez froid pour endurcir les terres par une forte gelée; & que cependant l'ennemy venant à découvrir les deſſeins qu'on avoit formez contre luy, ſa prevoyance les feroit eſchouër. Toutefois à la fin l'eſperance l'emporta ſur la crainte : & l'on remedia à tous les obſtacles du mieux qu'on pût, en donnant ſecrettement les ordres aux chefs; & preparant auſſi ſecrettement tout ce qui en pourroit avancer l'execution. La fortune meſme y apporta du ſien; les glaces s'eſtant un peu fonduës, ſans que le degel euſt eſté accompagné de pluyes. La ville de Gertrudenberg fut choiſie pour rendez-vous; parce que ſa ſituation n'eſtoit éloignée de Turnhout que de ſix heures de chemin : & que comme il y avoit desja pluſieurs troupes de cavalerie aux environs, il eſtoit facile de conduire le reſte par la Meuze, tant à val qu'à mont la riviere. Le jour que l'on avoit pris pour la marche des troupes, ne fut employé qu'à les joindre : mais le lendemain le Prince Maurice paſſa avec cinq mille fantaſſins & huit cens chevaux; leſquels ſur le milieu de la nuit arriverent à Ravel, avec deux canons de batterie & deux de campagne; pour eſtre en eſtat ſur le point du jour, ſelon l'occaſion qui s'offriroit, où d'aſſaillir les remparts qui n'eſtoient que legerement fortifiez. Car il ne reſtoit plus qu'une heure de chemin juſques aux ennemis : mais ceux-cy, ſoit qu'ils euſſent eſté eveillez par quelque advis qu'ils avoient eu de la marche du Prince, ou par les feux que ſes ſoldats avoient allumez, pour reveiller leurs forces que le froid avoit aſſoupies, tenoient desja leur Conſeil de guerre, où les opinions eſtoient diverſes; car les uns eſtoient d'advis d'attendre l'ennemy dans l'enclos de leurs murailles; & les autres plus judicieux, vouloient que l'on allaſt au devant de luy tandisque ſes troupes ſe trouvoient encore fatiguées, tant à cauſe du chemin qu'elles avoient fait, que des eaux & de la fange qui les avoient incommodées dans leur marche. Ils diſoient meſme qu'il ne falloit pas luy donner lieu de ſe vanter dans cette rencontre, qu'un corps de vieux ſoldats, capables de ſoutenir leur ancienne reputation contre de plus puiſ-

ſan-

fantes forces que les ſiennes, n'euſſent oſé l'attendre en campagne. Mais la pluſpart cachant leur crainte ſous une belle apparence, ſoutenoient que ce ſeroit tousjours le plus ſeur de ceder à un ennemy opiniaſtre ; puis qu'ils avoient ſi proche d'eux Herentals, qui leur pouvoit ſervir d'une retraitte aſſurée ; & que l'on ne devoit jamais hazarder, ſans beſoin, ny ſa bonne fortune, ny ſa vertu : & comme le Comte de Varax troublé d'un exces de crainte, penchoit vers cette derniere reſolution, elle l'emporta ſur les advis contraires : quoy que ce fuſt le plus laſche, & meſme le plus dangereux conſeil qu'on euſt pû ſuivre. Car l'ennemy eſtant ſi proche, il n'eſtoit plus temps de ſonger à la retraitte ; & quoy que ſur la fin de la nuit ils euſſent envoyé leur bagage & leur artillerie devant, & que meſme dés le point du jour ils ſe fuſſent mis en bataille pour entreprendre ce voyage de Herentals, qu'ils faiſoient ſervir de pretexte à leur fuitte, ils ne pouvoienr neantmoins eviter qu'on ne jugeaſt tousjours qu'il euſt eſté plus courageux de tourner viſage contre l'ennemy : joint qu'ils avoient ordonné le ſilence aux ſoldats, & de marcher ſans aucun bruit ny de trompettes ny de tambours ; qui ſont choſes frivoles à la verité ; mais telles neantmoins, que les courages guerriers qui ſe rencontroient parmy eux, conceurent un mauvais augure de ce procedé. Le Prince Maurice ayant eu advis de tout cecy, ne ſe mit pas tant en peine de bien combattre, que d'empeſcher l'ennemy d'eſchapper à ſa victoire : ce qu'il avoit lieu de craindre, quand il conſideroit que les marécages de la campagne, & meſme un ruiſſeau qui eſtoit entre luy & les ennemis, pourroit retarder ſes troupes. C'eſt pourquoy le plus matin qu'il luy fut poſſible, il s'avança en diligence avec ſa cavalerie & deux cens fantaſſins les plus legers qu'il pût choiſir, juſqu'à un lieu que l'on nommoit le champ de Til, ayant laiſſé ordre au reſte de ſes regimens de le ſuivre de loin avec le canon. Il avoit pour compagnons de ſon entrepriſe, premierement le Comte de Hohenlo, lequel de hazard s'eſtoit preparé pour faire un voyage en Allemagne ; mais quoy que le Prince pour cette raiſon ne l'euſt pas appellé à cet exploit, il s'y vint joindre de ſon propre mouvement ; s'eſtant douté en luy meſme du deſſein qu'on avoit formé ; & preferant au bien de ſes affaires domeſtiques, l'occaſion de rendre quelque ſervice au Public. Eberhard Comte de Solms avoit auſſi voulu eſtre de la partie, pour ſe juſtifier, par de nouveaux teſmoignages de vertu, des bruits qu'on avoit ſemez à ſon desavantage l'année precedente. On voyoit auſſi paroiſtre entre les chefs Anglois, François Vere, & Robert Sidney Gouverneur de Fleſſingue ; & parmy les Belges Marcel Bax, lequel ayant ſous ſa conduitte une troupe de cavalerie extremement courageuſe, avoit eſté des premiers à perſuader cette tentative ; laquelle avoit encore attiré beaucoup d'autres vaillans Capitaines. Vere avec les deux cens fantaſſins armez à la legere, eſtant allé reconnoiſtre les foreſts, de peur qu'il n'y euſt quelques embûches cachées, pouſſa juſqu'à une petite riviere qui coupoit la campagne, & laquelle ne pouvant eſtre paſſée que ſur un petit pont de bois, & par des guez étroits & d'un long detour, avoit obligé les ennemis de defiler : & d'abbord qu'il fut arrivé, il mit en fuitte à coups de mousquet les ſoldats qu'ils avoient laiſſez là pour amuſer ceux qui les pourſuivroient, en ſuitte de quoy les ayant attaints, il les chargea ſur la queuë & les arreſta, parce que non loin de là il ſe trouvoit un eſtroit ſentier entre des bois épais qui conduiſoit à Herentals ; & ſi l'ennemy y fuſt entré une fois, ſon bagage s'y eſtant desja fort avancé, il n'y euſt plus eu moyen de le combattre.

1597.

1597. Cependant le Comte de Hohenlo, à qui le Prince Maurice avoit donné quatre cens chevaux pour soûtenir les fantassins, estoit sur les flancs de l'ennemy : mais il ne pouvoit pas encore le joindre, parce qu'il se rencontroit entre eux une vallée pleine d'eaux, outre que l'inegalité de la campagne ne luy permettoit pas d'estendre assez le peu de gens qu'il avoit sous sa conduitte. Dans l'armée du Comte de Varax les regimens marchoient en distance égale de neuf & d'onze rangs. Le premier regiment estoit d'Alemans sous le Comte de Soultz : le second estoit de Walons, tous vieux soldats, lesquels ayant autrefois esté sous la charge de la Motte & de Cocquel, estoient maintenant commandez par Aschicourt ; & il y avoit encore un autre regiment de la mesme nation commandé par Barlotte ; les Napolitains marchoient à la queuë, & composoient le regiment du Marquis de Trevic, qui estoit pour lors absent en Italie. Le flanc gauche de l'armée estoit couvert d'une longue suitte d'arbres, & d'un ruisseau qui prend son cours de Turnhout. La cavalerie, qui estoit divisée en trois escadrons, marchoit quelquefois en teste de l'armée, & quelquefois elle la couvroit sur le flanc droit. Baste en avoit le commandement general : & sous luy, Cordouë, Drac, Grobendonc, & Gusman, commandoient chacun leurs troupes particulieres. Apres que le lieu & le signal eurent esté donnez pour combattre, le Comte de Hohenlo, qui avoit devancé les regimens ennemis, les chargea le premier : & la cavalerie, qui les couvroit sur les flancs, avant laché pied presqu'avant le choc, se renversa sur eux, & les troubla de telle sorte, que les Alemans furent aisement rompus ; sans que les Italiens mesmes pussent soûtenir l'effort de Vere ; qui les chargeoit sur la queuë avec quatre cens chevaux, que le Prince Maurice luy avoit donnez pour cet effet ; faisant partie de ceux qu'il avoit retenus sous sa conduitte. Ainsi ces premieres troupes des ennemis ayant esté rompuës, le reste de leur bataille le fut aussi, par une victoire si prompte, que les vainqueurs mesmes s'en estonnoient : n'ayant jamais creu que de vieux soldats leur eussent fait place si laschement. Mais outre que la fuitte de leur cavalerie les avoit effrayez, il est certain que les bataillons mesmes n'avoient point esté bien ordonnez : car au lieu que plusieurs rangs épais de piquiers, pris dans tous les regimens, eussent deub couvrir tout le reste de l'armée, on avoit dispersé les piques ça & là ; en sorte que leurs files & leurs rangs estant trop clairs, il avoit esté bien facile aux gens du Prince de les rompre ; & mesme avec d'autant plus de seureté, que les mousquetaires avoient fait leurs descharges tout d'un coup, au lieu de les faire par intervalles. Baste fut aussi blamé du depuis en ce qu'il n'avoit pas fait aile à l'infanterie sur la queuë plustost que sur les flancs ; mais il rapporta un ordre du Comte de Varax pour sa justification. Du costé des assaillans on conta seulement quatre morts & six blessez : & ce fut dans cette rencontre principalement que la nouvelle sorte d'armes, dont le Prince Maurice s'estoit servy, commença à donner d'excellentes marques de son utilité : car au lieu que jusques là c'avoit esté la coustume de faire porter des lances aux cavalliers ; il avoit armé les siens de carabines, qui est une sorte d'arquebuse un peu plus longue que les pistolets. Ainsi donc, dés l'entrée du combat, aussi tost que l'on eust essuyé la salve des mousquetaires ennemis, & auparavant que les piquiers eussent eu l'espace & le temps d'agir, la cavallerie du Prince fit sa descharge contre les bataillons, par des coups si certains, & avec des blessûres tellement inevitables, qu'il ne leur fut plus possible de garder leurs rangs, ny mesme de

retenir

rerenir leur armes. Mais pour comble de malheur, dans ce desordre, il ne 1597.
leur eſtoir reſté aucun lieu de retraitte : car les arbres & le ruiſſeau qui leur euſſenr ſervy d'un boulevart s'ils euſſenr fair ferme, tournerent à leur propre desavantage auſſi-toſt qu'ils eurent laſché pied. Mais d'autre part, il s'en fallut peu que les victorieux ne tombaſſent eux-meſmes en un extreme danger, pour s'eſtre trop-roſt perſuadez qu'il n'y en avoit plus. Car tandis que quelques uns d'eux s'attachoient aveuglément au carnage, & les autres au butin, Baſte accompagné d'un perit nombre des ſiens, voyanr que le chemin, desja aſſez eſtroir de ſoy meſme, eſtoit encore embaraſſé par les chariots du bagage, témoigna de la hardieſſe malgré luy : & apres avoir tourné viſage s'en revint à toure bride pour chocquer les victorieux. Vne nouveauré ſi ſurprenante ſaiſir d'effroy pluſieurs des gens du Comte Maurice, ardens à la proye & à fouiller les chariors. Et comme ces ſortes de ſoldats ſont extremement poltrons, ils prirent auſſi-toſt la fuitte : mais les Capitaines de l'infanterie, donr la plus grande & la plus peſante partie ayanr ſuivy de loin le reſte des rroupes, arrivoit preſentemenr, commencerent à ſe mettre au devanr des fuyards & à les arreſter ; leur teſmoignanr que s'ils ne tournoienr viſage, ils ſe trouveroienr en plus grand danger parmy leurs compagnons qu'au milieu de leurs ennemis. Cette meſme eſpouvante fur auſſi cauſe que quelques priſonniers, qui eſtoienr à l'enrour du Prince Maurice pour implorer ſa faveur, furent chaſſez & poignardez de peur de quelque changement de fortune. Il eſt vray que le Prince, donr la ſageſſe eſtoir aſſez capable de prevoir de pareils accidens, avoit choiſy un corps de reſerve de quatre compagnies de cavalerie : tanr pour luy ſervir au beſoin dans les occaſions impreveuës, que pour aſſurer la victoire. Mais du depuis quelque Capitaine de l'une de ces compagnies ayant eu ordre de mener la ſienne à la charge, & n'ayant pas bien compris ce qu'on luy commandoit, les avoit toutes meſlées dans le combar ; où elles s'eſtoient meſme portées volontairement, pluſtoſt dans le deſſein de piller que d'obeïr. Tourefois à la fin ceux qui eſtoient les plus ſoigneux ou de leur devoir, ou de leur reputation, s'eſtant promprement rendus vers leur chef, on ſe garantir de roure ſorte de danger : & les ennemis rournez en fuitte une ſeconde fois, taſcherent de ſe ſauver parmy les deſtroits du chemin, & les monceaux de carnage, donr la deffaitte de leurs compagnons l'avoir couvert, ſans vouloir davantage rroubler la victoire ; donr l'entiere acquiſirion fur ſi facile, qu'à peine ſe trouva-r-il dix hommes du coſté des victorieux qui y euſſent laiſſé la vie. Mais du coſté des ennemis on conta plus de deux mille morts, & plus de cinq cens priſonniers ; la plus-part Capitaines ou Enſeignes, donr quelques uns moururent de leurs bleſſures. Le lendemain, le chaſteau de Turnhout bien fermé de foſſez, fur pris par compoſition : en ſuirte de quoy les fantaſſins furenr renvoycz dans leur garniſons ; & la cavalerie meſme eut auſſi ordre de ſe retirer inceſſammenr : de peur que comme elle s'eſtoir beaucoup laſſée à pourſuivre la victoire, les ennemis, ralliant leurs forces, ne la vinſſent aſſaillir la nuir. De là, le Prince Maurice rerourna à la Haye, où apres avoir eſté receu rriomphanr parmy les acclamations & les rejouïſſances publiques, il attacha dans la ſale de la Cour les enſeignes qu'il avoit conquiſes ſur les ennemis, au nombre de trenre-huit drapeaux, & une cornette qui eſtoir celle de la compagnie de Drac. La victoire ne fut pas moins accompagnée de bonne foy que de valeur ; car le corps du Comte de Varax, qui avoir eſté tué des premiers, ayant eſté trouvé avec quelques lettres,

1597. lettres, on renvoya le rout à l'Archiduc, qui en rendit de tres-amples graces. Et comme il estoit arrivé depuis peu qu'un cavalier du Comte Maurice avoit esté pendu par les ennemis, & que cette action avoit esté vangée par une autre pareille; Albert promit pour l'avenir de garder les commerces de la guerre inviolables, son humeur n'estant nullement portée à la cruauté. Ce fut en cette occasion que le Prince Maurice, qui avoit desja esté durant dix années Capitaine General des Confederez, donna les premieres marques de ce qu'il estoit capable de faire dans une bataille rangée : mais si ses soldats par cette victoire accreurent leur asseurance contre l'ennemy, le chef au contraire accreut son humeur circonspecte contre les accidens inopinez : quand il venoit à considerer que la discipline de son armée estoit si mal establie, que devant ses yeux un leger changement de courage avoit esté capable de faire balancer le succés d'une bataille, & qu'il avoit trouvé du danger dans la victoire mesme.

Grande anxieté de l'Archiduc Albert pour la necessité des finances.

Mais l'Archiduc Albert, qu'une si fascheuse perte & une horrible necessité de finances embarassoient egalement, consultoit en soy-mesme jour & nuit pour chercher, à ces deux sortes de maux, des remedes, qu'il avoit bien de la peine à trouver. Car jusqu'icy il s'estoit monstré si ardent, non seulement à payer, mais à donner, qu'au seul siege de Hulst il avoit plus depensé en liberalitez, que le Duc de Parme n'eust fait en trois ans : ce qui avoit esté cause du depuis qu'il n'avoit pû seulement fournir la solde des gens de guerre. De sorte que ce mesme chef, qui un peu auparavant par le moyen des hautes paves qu'il accordoit aux soldats, avoit attiré à luy une bonne partie de ceux des ennemis, voyoit maintenant les siens mesmes par leurs deserions esclaircir son armée de jour en jour. Les Alemans qu'il avoit donné charge d'enroller, comme cette nation est extremement aspre à l'argent, refusoient de venir: ou bien si tost qu'ils estoient arrivez, ils se deroboient par la fuitte : & la crainte des mutineries de la soldatesque estoit cause que les villes, & premierement celle d'Ipre, ne vouloient point recevoir de garnison. L'Archiduc pour s'opposer de tout son possible à ces desordres, que la disette faisoit naître, avoit mis en gage ses meubles les plus precieux: mais ayant prié les meilleures villes de luy prester quelques sommes de deniers, ceux de Bruxelle mesme avoient osé l'éconduire. Il convioit aussi les Fuggers à traitter avec luy : mais ils en estoient dérournez par le peu de certitude qui se trouvoit en la fidelité Espagnolle, dont l'edit de Philippe avoit depuis peu donné des témoignages. Au reste, tout l'hyver & le commencement du Printemps, n'y ayant encore aucunes armées sur pied, se passerent parmy les surprises & parmy les ruses : & des troupes assez petites oserent entreprendre de grandes choses.

Portocarrero surprend la ville d'Amiens par stratageme.

Fernandez Tellio Portocarrero Gouverneur pour les Espagnols dans la ville de Dourlans, qui n'est pas beaucoup esloignée de celle d'Amiens, & celle-cy qui est la capitale de Picardie, tient lieu entre les plus grandes villes de France, ayant tousjours esté puissante en richesses : outre que pour lors elle estoit aussi fort propre à la conduitte des convois; à cause de la riviere de Somme qui passe par là. Cette ville obeïssoit au Roy Henry, en sorte neanmoins que s'estant avec assez de negligence confiée en la garde de ses Magistrats, elle avoit refusé une garnison; s'attribuant, sous prexexte d'anciens privileges, une sorte de liberté qui est tousjours odieuse aux souverains, & tousjours dangereuse pour les sujets à l'egard des ennemis. De toutes lesquelles choses Fernandez ayant esté pleinement informé, tant par

par les advis de quelques bannis, que par le rapport des eſpions qu'il avoit envoyez expres reconnoiſtre la ſituation de la place, il obtint de l'Archiduc un ſuffiſant nombre de ſoldats, pour l'execution d'une ſecrette ruſe qu'il avoit premeditée. Ayant donc choiſy ſon temps, il envoya dés le point du jour à l'ouverture des portes de la ville, dixhuit des plus addroits de ſes ſoldats traveſtis en paiſans, & quelques autres encore file à file en ſorte, que les uns portoient des pommes & des noix, & les autres conduiſoient un charriot chargé de bled, en ſorte qu'il fut capable d'arreſter la cheutte des herſes, ſi l'on venoit à couper les chaiſnes, comme il ſe prattique d'ordinaire quand on ſe trouve en quelque danger. Des l'entrée les gardes de la porte ſont mis à mort, ou par des armes que les Eſpagnols avoient cachées ſous leurs habits ruſtiques, ou par celles qu'ils arracherent aux premiers tuez : & quelques ſoldats qui s'eſtoient cachez en des lieux prochains, eſtant ſoudain accourus, la porte demeura libre pour le reſte des troupes ennemies, qui ſuivoient de pres, & montoient à deux mille fantaſſins & ſix cens chevaux. Il eſtoit arrivé d'avanture qu'en ce meſme temps, qui eſtoit celuy du careſme, pendant lequel on a accouſtumé de faire de ſaintes exhortations aux peuples, un predicateur, ſans ſçavoir rien de ce qui ſe paſſoit, cenſurant les fautes des habitans, diſoit que pour leur punition ils meritoient de tomber entre les mains des Eſpagnols : & ils y tomberent auſſi : car la ville quoy que puiſſante, & habitée par pres de quatorze mille hommes, ne reſiſta pas long-temps : ſoit qu'elle n'eut encore pour le Roy qu'une fidelité douteuſe, ſoit que ſa trop grande confiance ayant fait place à une terreur inopinée, il ne ſe trouvaſt point de Commandant capable de la r'aſſeurer : veu meſme que le Comte de S. Pol, ſon Gouverneur, ayant entendu l'allarme d'un coſté, s'en eſtoit fuy par l'autre. Lors que les Eſpagnols eurent aſſeuré leur conqueſte, ils augmenterent leur garniſon dans la ville, brulerent les environs, desarmerent les habitans & les pillerent, le butin s'eſtant trouvé merveilleuſement avantageux, non ſeulement pour les ſoldats, mais pour le chef auſſi ; parce qu'un peu auparavant le Roy y avoit envoyé ſon artillerie, & tous ſes preparatifs de guerre. L'Archiduc donna advis de cet heureux ſuccés à Philippe, l'avertiſſant en outre qu'Amiens eſtoit la principale ville de celles qu'autrefois les Dues de Bourgogne avoient poſſedées ſur la riviere de Somme, & que les François avoient oſtées du depuis à une Princeſſe pupille de cette maiſon. Et qu'ainſi il falloit faire en ſorte, que cette place regagnée par la guerre, fut ſoigneuſement conſervée, & meſme par la paix, ſi l'on en venoit à quelque accommodement. Mais en faiſant cette propoſition l'Archiduc ne diſoit pas que toutes ces villes de la Somme avoient premierement eſté engagées, & en ſuitte rachettées par les François : & que pour cette cauſe ſi l'on leur en avoit derechef arraché quelques unes par les armes, les ayant reconquiſes par les armes, ils avoient eſteint toute ſorte de droit pour l'eſtranger. Au reſte cette nouvelle perte d'Amiens, quoy que grande pour la France, ne laiſſa pas de luy apporter quelque fruit. Car la pluſpart des François, & meſme les plus attachez à la Religion Romaine, voyant que les habitans de cette ville eſtoient fort mal-traittez par l'Eſpagnol, ſe rendirent plus obeïſſans à leur Roy qu'ils n'avoient eſté auparavant, & ne refuſerent plus ſes garniſons. D'autre part Henry ſe dépoüillant pour un temps de toutes les eſperances qu'il avoit euës de faire la paix avec l'Eſpagnol, s'attacha tellement à ſes alliez, qu'il ſembloit diſpoſé à recevoir les conditions que les Anglois luy avoient offertes touchant la ville de Calais :

1597.

L'Archiduc donne advis à Philippe de cet heureux ſuccez, & de conſerver ſoigneuſement la ville.

1597. mais cela n'empeſcha pas qu'il ne ſouffriſt de longs travaux pour reparer une perte, qui luy eſtoit arrivée en un jour. Bien-toſt apres que la ville d'Amiens eut eſté priſe, elle fut premierement inveſtie par de la cavalerie Françoiſe, & puis enſuitte aſſiegée par le Mareſchal de Biron; ſous lequel les troupes s'augmenterent chaque jour juſqu'à ce que le Roy fut arrivé en perſonne devant la place: & cependant ce Mareſchal ayant eſté convié de rendre la pareille aux Eſpagnols, il alla attaquer la ville d'Arras, par petard & par eſcalade: mais ſon entrepriſe n'eut point de ſuccés; non plus que les embuſches par luy preparées contre les villes de Cambray & de Dourlans.

Henry aſſiege la ville d'Amiens.

Le Mareſchal de Biron attaque la ville d'Arras, mais ſans effet.

Les Eſpagnols ne rëüſſirent pas mieux dans le deſſein qu'ils avoient formé contre l'Iſle de Gravewart ſituée ſur la ſeparation du Rhin: ny encore bien-toſt apres en l'attaque de Stenwic. Mille fantaſſins & quatre cens chevaux s'eſtoient ſecrettement rendus devant cette derniere place par des chemins detournez: & ſur la fin de la nuit apres avoir coupé les paliſſades, ils taſchoient à monter ſur la terraſſe: mais apres avoir accompagné leurs premiers efforts d'un profond ſilence, ils les continuerent avec un grand bruit cauſé par leurs cris, & par le ſon des tambours & des trompettes, afin que l'effroy de leur arrivée ſe redoublaſt parmy les tenebres, & en cet eſtat ils attaquoient les murailles par divers endroits: mais ceux qui gardoient la ville ne s'eſtant point troublez pour toutes ces choſes aſſez frivoles, vinrent avec tant de courage faire reſte aux aſſaillans, qu'il ſe trouva que leur grand bruit n'avoit ſervy qu'à faire accourir les gardes les plus éloignez. Et comme ils logeoient dans des huttes qu'on avoit baſties aupres du rempart, quelques uns en l'eſtat où ils avoient ſauté du lit, ſans prendre le temps de ſe couvrir, commencerent à jetter quantité de pierres contre ceux qui montoient encore ſur le rempart, tandis que les autres à demy armez perçoient à coups d'eſpée ceux qui eſtoient desja montez; ou bien repouſſoient le reſte à coups de mouſquet, & les pourſuivoient meſme apres les avoir repouſſez. Il eſt vray que les aſſaillans ainſi mal-menez reprenoient quelquefois courage: mais à la fin ils furent contraints de ceder, & firent emporter, en ſe retirant, les corps de leurs compagnons; de peur qu'on ne s'apperceut de la grandeur de leur defaitte.

L'Entrepriſe des Eſpagnols contre l'Iſle de Gravewart, & Stenwic, avec pareil ſuccez.

Environ ce meſme temps, comme ſi la fortune eut voulu ſe rendre egale pour les uns & pour les autres, le Prince Maurice eſtant party de Nimegue avec quelques troupes de cavalerie & d'infanterie, à deſſein de ſurprendre Venlo, ſans avoir voulu ſe donner aucun temps pour repoſer en chemin, n'éprouva aucun bon ſuccés dans ſon entrepriſe, quoy qu'elle eut eſté tres-judicieuſement concertée. Car il avoit mis ſes ſoldats dans deux navires pour les faire monter contre la riviere: & lors qu'ils furent arrivez proche de la ville, ceux qui ſortirent du premier vaiſſeau s'eſtoient desja rendus les maiſtres d'une porte apres en avoir defait les gardes, par le moyen de l'intelligence qu'ils avoient avec deux des habitans: mais l'autre navire qui portoit cent ſoldats, ne pût s'avancer tant à cauſe du vent qui s'eſtoit diminué, que de quelques guez qui le retarderent. Cependant le jour eſtant ſurvenu, les habitans accourus au bruit du tumulte, fermerent d'abbord la ſeconde porte, & bien-toſt apres, comme leur nombre ſe fut augmenté, ils forcerent aiſément les aſſaillans d'abandonner la premiere, parce qu'ils n'eſtoient pas plus de cinquante: mais cependant ceux-cy en ſe retirant aſſez à la haſte, furent encore attaquez à coups de mouſquet, par quelques nochers Liegeois qui voguoient de ce coſté là. Mathias de Helt fut tué dans cette attaque:

Le Prince Maurice ne reüſſit pas plus heureuſement dans le deſſein de Venlo.

Mort de Mathias de Helt.

que : où comme il s'efforçoit de donner pour la troiſiéme fois des marques de ſa valeur, il ne ſe ſignala pas moins qu'il avoit desja fait auparavant à Breda, & à Nordam ; Schalk, conducteur du navire, mourut auſſi avec luy : & les autres ayant eſté pris, ils furent condamnez au ſupplice ; le conſentement des partis ayant introduit ce nouvel uſage de droit, pour obvier à ces ſortes de dangers. Vn de ceux qui avoient livré la porte, uſa d'un trait de hardieſſe qui luy reüſſit : car s'eſtant mis à courir comme s'il eut pris part au commun effroy des habitans, il ſe ſauva, ſans eſtre connu, par une porte oppoſée à celle qu'on avoit aſſaillie. Les Confederez avoient auſſi envoyé une flotte contre les coſtes de Flandre : mais les ſoldats s'en revinrent ſans rien faire. 1597.

Cependant le Duc : Boüillon avec peu de troupes ravageoit le Hainaut & les campagnes d'alentour : & quelques Cavaliers du Comte Maurice s'eſtant de plus en plus enhardis depuis leur victoire de Turnhout, s'écarterent de leurs garniſons, les uns dans le Brabant, & les autres dans la Gueldre : mais en toutes ces deux Provinces, ils furent enveloppez & defaits par l'ennemy. *Les Cavaliers du Prince Maurice ſont defaits.*

L'Eſté ſe paſſa dans les Provinces Vnies parmy ces legeres tentatives ſeulement : parce que l'Archiduc ne s'attachant qu'à conſerver la conqueſte d'Amiens, les Confederez eſtoient bien aiſes de joüir de quelque repos : & negligeant beaucoup d'occaſions militaires, ils ſe contentoient d'aſſiſter leurs alliez, & de n'eſtre point inquietez par leurs ennemis. Mais cependant, quelques diſcordes domeſtiques leur faiſoient de la peine, non pas ſur le ſujet de l'union ; car elles avoient commencé à naiſtre long-temps auparavant : & c'eſt ce qui les rendoit plus dangereuſes. La ville de Groningue, & les peuples qui habitent les campagnes circonvoiſines entre la riviere d'Ems & celle de Lavic, conſervant encore leurs anciennes haines qui s'eſtoient endurcies par la guerre, n'eſtoient pas faciles à reconcilier : parce que la ville s'opiniaſtroit à vouloir joüir des avantages que le Duc de Parme, lors qu'elle ſuivoit le party de Philippe, luy avoit adjugez ; non pas par une loy perpetuelle, mais par une eſpece de jugement proviſionnal. Au contraire les campagnars faiſant paſſer chez eux pour une diminution de leur liberté toutes les correſpondances qu'ils pourroient avoir avec cette ville, s'eſtoient retirez de ſon ancienne alliance, afin de traitter de leurs affaires ſeparément. En effet il eſt veritable que les peuples de Friſe auſſi-bien que ceux d'Alemagne eurent autrefois leurs juriſdictions ſeparées, en telle ſorte qu'on ne les pouvoit obliger malgré eux à ſe joindre aux deliberations qui ſe faiſoient pour le bien commun du païs. Toutefois ceux d'outre la riviere de Lavic, quoy qu'ils fuſſent diviſez par bourgades comme les autres, ſe reſolurent, pour trouver plus facilement des remedes contre les maux, qui les pourroient menacer ſoit au dehors ſoit au dedans de leur païs, d'unir leurs forces, par le moyen de quelques traittez, avec celles de la ville de Groningue, qui eſtoit de leur voiſinage, & laquelle ſe trouvant pour lors fleuriſſante non ſeulement par le commerce, mais auſſi par la reputation de ſon equité dans les jugemens ; les peuples voiſins, pour gage de l'union qu'ils contractoient avec elle, luy defererent volontairement beaucoup de puiſſance, tant ſur la direction de leurs trafics, que ſur la deciſion de leurs differens ; ayant meſme accouſtumé d'aſſigner leurs aſſemblées publiques dans cette ville. Mais ce qui avoit eſté libre au commencement, devint neceſſaire ſur la fin, & paſſa pour un nouveau droit ; tant à cauſe du long uſage, que par le moyen de pluſieurs nouveaux traittez : de ſorte que ce n'eſtoit pas pour une *Diſcorde des habitans de Groningue & de ceux des environs.*

1597. fois seule qu'il leur estoit arrivé aux uns & aux autres, de rompre les liens de leur amitié, de quelque façon qu'elle eut esté establie. Aussi est il vray que l'Espagnol avoit de tout temps mis son principal avantage à nourrir la discorde entre ses sujets, en ne decidant jamais leurs differens; mais au contraire la force des Confederez consistoit en la concorde de tous leurs peuples. C'est pourquoy dans cette derniere dispute ils establirent incontinent des arbittes pour la terminer; premierement au nombre de trois, & puis en suitte, parce qu'il estoit arrivé que la sentence de ceux-cy avoit offense les campagnars, ils choisirent neuf autres juges, dont le jugement fut ratifié par l'assemblée des nations. Il fut donc ordonné que des Estats composez tant du peuple de la ville, que de celuy de la campagne, gouverneroient pour l'avenir en forme d'une seule Republique les deux corps differens de chaque party; en decidant les choses de grande consequence par des assemblées generales, & celle de moindre importance par des Deputez. Que ces Deputez auroient la direction des tributs publics, & l'administration des biens qui avoient autrefois appartenu au Prince & aux Ecclesiastiques; & que les voix se peseroient egalement, en sorte que les suffrages de la ville seroient les premiers, & non pas les superieurs. Toutefois il fut resolu, que ceux qui exerceroient la judicature dans la campagne (on les nomme Hovetmans) seroient esleus par le Senat, suivant une coustume autrefois receuë par ceux du païs de Gueldre, que la maison d'Austriche avoit suivie du depuis, & que les Senateurs seroient choisis par les Estats. Pour ce qui concerne le trafic, on y apporta ce temperament, que toutes les choses que la nature ou l'art auroient produitres dans l'estenduë du païs, ne pourroient estre transportées d'un lieu à un autre, qu'elles n'eussent auparavant esté exposées en vente à Groningue; & qu'on ne pourroit debiter d'autre bierre, que celle de la mesme ville. Ils nomment bierre de l'eau boüillie avec du froment; & c'est le breuvage le plus commun des peuples d'Alemagne: mais l'on exceptoit de ces deux ordonnances, la provision que chacun voudroit faire pour sa famille seulement: & quant aux marchandises estrangeres, on en laissoit une libre disposition. Cet accommodement contenoit encore plusieurs autres articles de cette espece, qui avoient esté debattus assez longtemps: mais comme le recit de toutes ces choses est au dessous de mon dessein, je n'en parleray pas davantage. Les Hollandois & les Zelandois nourrissoient aussi entre eux quelques matieres de dissension: & leurs differens estoient d'autant plus de consequence, que c'estoit principalement par le secours de ces deux Provinces, que la concorde des autres se maintenoit à l'avantage de la Republique. Leur dispute concernoit les taxes que l'on imposoit sur les marchandises, qui se transportoient dans les païs estrangers, ou dans ceux de l'ennemy: car chaque Province en faisoit recette non pas pour son utilité particuliere, mais pour l'utilité commune de l'union: & couchoit les sommes dans le comte des subsides maritimes, qu'elle estoit obligée de fournir en son particulier, pour subvenir aux necessitez publiques. Mais les Zelandois alloient plus outre: car ils obligeoient les marchandises, qui se transportoient de Hollande par les Isles de leur Province, de payer la moitié du subside en Zelande: & parce que les Hollandois n'avoient pû s'opposer à cette exaction, l'usage en avoit esté confirmé entre les deux nations, par un accord qui devoit demeurer en sa force jusqu'à un certain temps. Mais enfin les Hollandois avoient renoncé à ce traitré, se fondant sur un edit des Estats Confederez, par lequel il estoit porté que le naulage se payetoit seulement

Qui sont pacifiez par arbitres de la part des Estats.

Dissension entre les Hollandois & Zelandois touchant les tributs.

ment ſur le lieu où les marchandiſes ſeroient chargées. Davantage, ils ac- 1597.
cuſoient les Zelandois, de ce qu'eſtant commis à la recette des tributs, ils en diminuoient le revenu, & qu'en voulant demeurer les ſeuls arbitres des intereſts communs, ils faiſoient en ſorte que le trafic d'autruy tournoit à leur propre utilité, par une fraude qui chocquoit les loix de l'union des Provinces, & la fidelité qui luy eſtoit ſi neceſſaire. A quoy ceux-cy repliquoient pour ſe defendre, que les Hollandois vouloient abuſer de l'ordonnance des Eſtats, comme ils avoient fait autrefois du nom du Prince & du Senat, pour donner quelque pretexte aux effets de leur propre caprice : & dans cette nouvelle accuſation il ſembloit, que l'on vouluſt joindre pluſieurs autres differens à ce premier. Mais outre cela les habitans de l'une & de l'autre Province ne manquoient pas reciptoquement de louër leurs exploits de guerre, en blâmant la laſcheté des autres, & meſme d'eſtaller dans leurs diſcours chacun de ſa part leurs forces domeſtiques; pour dire couvertement que ſi l'Vnion generale venoit à ſe rompre, ils ſeroient aſſez capables de ſe nourrir, & de ſe defendre en leur particulier ſans l'aſſiſtance d'autruy. Mais ſur tout, la colere de Zelandois s'eſtoit aigrie juſqu'a ce point, qu'ils ne vouloient plus porter leurs tributs à l'epargne de la Republique Confederée : & desja les moindres Provinces commençoient à ſuivre ce pernicieux exemple; lors qu'apres beaucoup de difficultez on tomba enfin d'accord, que les Hollandois joüiroient de quelques commoditez particulieres, & que pour l'avenir il ne ſeroit plus permis de s'oppoſer aux ordonnances du Senat, ou des Eſtats Confederez. *On tomba enfin d'accord.* Cependant la Republique recevoit auſſi chez elle chaque jour des deputations eſtrangeres, qui faiſoient ſonner d'un coſté les loüanges de la paix, & repreſentoient de l'autre les miſeres de la guerre. Ce qui avoit eſté concerté de la ſorte par les intrigues des Eſpagnols; non pour aucune eſperance qu'ils euſſent de faire la paix avec les Provinces Vnies; mais ſeulement pour les rendre odieuſes lors qu'elles en auroient rejetté les propoſitions. Et ſur tout Paul Diale, envoyé de la part du Roy de Pologne Sigiſmond, fut eſcouté avec une grande admiration, quoy que ſon diſcours ne fut pas fort agreable. Il faiſoit ſa harangue en Latin avec toute ſorte de vehemence & de chaleur, & apres avoir inutilement debité beaucoup de choſes touchant le devoir des ſujets envers leurs Princes, il ne manqua pas de menacer les Confederez d'une ruine indubitable, où ils ſe verroient bien-toſt enveloppez ayant en teſte la puiſſance d'Auſtriche, s'ils ne confeſſoient promptement leur faute, pour taſcher d'en obtenir un pardon, où le Roy ſon maiſtre leur offroit ſon entremiſe: il louoit auſſi hautement la bonté, & la fidelité de Philippe; parlant neantmoins en la preſence des fils & des gendres du Prince d'Orange, & du Comte d'Egmont. Outre cela, il n'oublioit pas à ſe couvrir du nom Chreſtien, & de l'ambition du Turc, lequel avoit accouſtumé de ſe ſervir de nos diſcordes pour augmenter ſa puiſſance, comme il pouvoit faire maintenant avec d'autant plus de facilité, que les peuples de Pologne voiſins de ſes Eſtats, avoient voulu depuis peu prevenir leurs craintes par la paix particuliere qu'ils avoient faitte avec luy, & éloigner d'eux les occaſions d'une guerre commune aux autres nations de l'Europe. Enfin il diſoit que les Eſtats ne devoient pas ignorer, que le Roy de Pologne eſtoit joint de parenté avec celuy d'Eſpagne; & que ce nœud eſtoit d'autant plus ferme, que ſa cour ſe trouvoit tousjours aſſiegée par les Ieſuites. *Harangue ſeverre de l'Ambaſſadeur de Pologne.* Les Eſtats reſponditent modeſtement touchant la juſtice de leur party, & le danger qu'ils trouvoient à faire la paix, ſe plaignant apres *Reſponſe modeſte des Eſtats.*

1597. tout de ce que l'ambition demesurée de Philippe estoit cause que ses armes se portoient avec plus d'ardeur contre les Chrestiens, que contre le Turc mesme : & soûtenant que Sigismond devoit preferer cette consideration à toutes ses alliances domestiques. Mais estant arrivé, que malgré ces raisons le Polonnois repliqua avec beaucoup de fierté, comme s'il eut voulu rompre tout commerce avec les Provinces Vnies ; ceux qui conferoient avec luy tesmoignerent dans leurs reparties, que si l'on en venoit jusqu'à violer les droits de la courtoisie, & de la bonne intelligence, les Hollandois se passeroient peut-estre mieux des bleds de Pologne, que les Polonnois de l'argent de Hollande. L'Empereur avec les Princes, & les principales villes d'Alemagne, avoit aussi demandé passe-port à la Republique Confederée, pour une deputation solemnelle : mais les Estats s'en estoient excusez ; tenant pour suspectes toutes les entrepriſes, qui s'appuyoient sur une telle authorité : c'est pourquoy les puissances d'Alemagne envoyerent en Hollande de secondes lettres, dont Charles Nutsel estoit le porteur : & par lesquelles on demandoit aux Confederez si c'estoit là le respect qu'ils portoient aux anciennes alliances d'Alemagne ? Si c'estoit de la sorte qu'ils avoient resolu de reconnoistre tant de bien-faits qu'ils en avoient autrefois receus ? & s'il estoit juste enfin de refuser à des amis ce que toutes les autres nations accordoient à leurs ennemis mesmes ? Ces lettres portoient aussi que les Deputez qui seroient envoyez en Hollande, ne seroient pas seulement chargez de la negociation de la paix, quoy que neantmoins si l'occasion se presentoit de la faire, on eut resolu d'employer toutes sortes de soins à la rendre seure & fidelle ; mais que davantage ils auroient ordre de traitter de plusieurs autres affaires de consequence ; dont la conclusion ne seroit pas moins utile aux Provinces Vnies qu'aux Alemans : & Nutsel donnoit à entendre que ce dernier point concernoit le restablissement des anciennes alliances entre les peuples. A toutes ces choses on joignoit aussi les ménaces : & que jamais personne ne s'estoit mocqué impunément de la Majesté Imperiale. Les Estats, par leur response pleine de soûmissions, tesmoignerent que pour l'honneur de l'Alemagne, & dans le respect qu'ils portoient à ses Puissances, ils se croyoient obligez de les avertir qu'elles ne se devoient pas donner la peine d'envoyer une Ambassade qui seroit inutile, pour ce qui concernoit la paix : & que pour le surplus, la Republique n'estimoit pas que personne pût mieux sçavoir qu'elle ce qui luy estoit expedient. Arnold Witsel President du royaume de Dannemarc, & Christian Barnicaw, vinrent aussi en Hollande : mais un peu plus tard que les autres. Et comme leur Prince eut moins envoyé ces Deputez de son bon gré, que parce qu'il n'avoit pû refuser cette satisfaction au Roy d'Espagne, il declarcit par eux d'abbord, que nourrissant une amitié contractée dés le vivant de son Pere avec les Princes de Nassau, & les peuples des Provinces Vnies, & faisant mesme profession ainsi qu'eux d'une Religion pure & entiere, il n'avoit pas resolu d'exiger ny des uns ny des autres aucune chose, qui leur pût estre prejudiciable : mais parce qu'il reconnoissoit que dans la concorde Dieu estoit servy avec bien plus de syncerité, que parmy les hazards de la guerre, & que pareillement la fortune publique, & celle des particuliers se maintenoient avec bien plus d'asseurance, il se promettoit qu'en taschant de les porter à la paix, son conseil ne leur setoit pas desagreable.

Le Polonois repliqua avec beaucoup de fierté.

Modeste & genereuse response des Estats.

Excusé des Estats vers l'Empereur, qui demandoit un passe-port à la Republique Confederée.

Les Ambassadeurs de Dannemarque traittent de la paix avec les Confederez.

Les Estats s'estant resolus de faire responses à tant d'exhortations à la concorde qu'elles avoit receuës tout à la fois, conceurent leurs lettres en un

mesme

meſme ſens ; quoy que les paroles en fuſſent differentes : & neantmoins ils employerent un peu plus de ſoin à reſpondre au Roy de Dannemarc. Mais comme j'ay desja aſſez de fois touché les raiſons dont ils avoient accouſtumé de ſe ſervir, je m'en vay les repaſſer le plus brevement qu'il me ſera poſſible : de crainte que comme ce ne fut pas ſans un travail d'eſprit bien dégouſtant, qu'ils ſe virent obligez à entendre, & à dire ſi ſouvent les meſmes choſes, il n'arrive auſſi que ceux qui liront cette hiſtoire, ne tombent dans un pareil dégouſt. Ils diſoient en premier lieu, que non ſeulement par l'alliance qu'ils avoient contractée avec la France & l'Angleterre, mais encore en conſideration des admirables vertus du Prince Maurice, ils s'eſtoient obligez à ne pouvoir donner ny recevoir en leur particulier : mais que comme ce leur eſtoit une choſe defenduë, ils croyoient auſſi qu'elle leur ſeroit dommageable : parce qu'il eſt certain que toute negotiation de paix, quoy qu'inutile, rend les hommes plus mols à faire la guerre : & que meſme parmy des villes libres & unies en un corps de Republique, cette eſperance fait naiſtre des diſſenſions. Et ſur ce point ils employoient des lettres eſcrittes par Guillaume Clement à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne pres de l'Empereur, que l'on avoit ſurpriſes; & qui faiſoient voir que les Eſpagnols avoient eu cette viſée en propoſant un accommodement, & celle de rendre les Confederez odieux aux peuples d'Alemagne, par le blâme d'avoir refuſé la paix. Ils adjoûtoient à cela l'exemple des negotiations de Breda, de Gand, & de Cologne ; leſquelles n'avoient ſervy à autre choſes qu'à faire reüſſir les embuſches qu'on avoit auparavant dreſſées contre la Flandre & le Brabant. Apres quoy ils ne ſe promettoient plus de paix ny fidelle ny aſſeurée de la part des Eſpagnols : que s'ils en devoient attendre quelqu'une, c'eſtoit de Dieu principalement, puis qu'il eſt le ſouverain arbitre des ſuccés de la guerre, & peut-eſtre encor de la part de tous les Belges, s'ils vouloient s'unir avec eux. Ils alleguoient auſſi beaucoup de raiſons pour juſtifier l'equité de leur cauſe : & repreſentoient premierement avec quelle repugnance, & par quelle neceſſité ils s'eſtoient portez à des choſes, qui ne leur permettoient plus de ſe fier à aucun accord. Ils diſoient encore que tous les Princes voiſins avoient intereſt d'empeſcher, que le Roy d'Eſpagne ne fut delivré du fardeau des guerres qu'il avoit à ſoûtenir contre les Confederez, & qu'il n'accreuſt ſa puiſſance de la reduction de tant de Provinces, veu que s'il parvenoit jamais à cet avantage, il pourroit tousjours avoir cent mille hommes en armes, pour opprimer tantoſt les uns, tantoſt les autres. Que c'eſtoit une maxime commune en la bouche des Eſpagnols, qu'il falloit vaincre les heretiques par le ſang des heretiques meſmes : & que le ſentiment de Philippe auſſi-bien que celuy du Pape, ne comprenoit pas moins ſous ce nom d'heretiques les ſectateurs de la Confeſſion d'Augsbourg, que de cette Religion qu'on appelle Reformée.

1597.

Les Eſtats rendent les raiſons au Roy de Dannemarque, touchant le refus de la paix.

Le nom de Republique n'eſt pas moins odieux aujourd'huy, que le fut autrefois celuy de Roy, lors que le peuple Romain eſtoit dans ſa premiere puiſſance : neantmoins la Republique Confederée avoit icy à faire à des peuples, qui veritablement admettent les Principautez ; mais en ſorte qu'elles approchent beaucoup de la liberté ; puis qu'elles s'obtiennent pluſtoſt par election, que par naiſſance ; ſuivant une couſtume que les Polonnois prattiquent expreſſément, & de laquelle les Alemans & les Danois retiennent encore quelque image ; c'eſt pourquoy les Eſtats parloient du gouvernement de leur Republique en ces termes : les Belges, diſoient ils, n'ont jamais

1597. jamais ſervy : mais leur Principauté a tousjours eſté ſujette aux loix. Et leurs anceſtres ayant commis à la garde des loix ceux qui par leur vertu ſe faiſoient juger capables de ce ſoin, l'affection du peuple, que ceux-cy acquirent en le gouvernant avec juſtice, paſſa des peres juſques aux enfans : en ſorte neantmoins que la puiſſance des Princes ne fut jamais abſoluë ; car elle eſtoit reſſerrée ſous de certaines conditions. Ce qui fut cauſe que l'on s'abſtint d'accorder aux Princes le nom de Rois : & que la fidelité entre les Princes & le peuple demeura tousjours reciproque, juſques à Philippe : lequel en renverſant les ordres de la juſtice, & en exigeant des tributs qu'on ne luy avoit pas accordez, non ſeulement viola la foy qu'il avoit jurée, mais mépriſa contre tout droit divin & humain le ſacré privilege des Ambaſſadeurs, & enſanglanta toutes les Provinces par le carnage d'une infinité de perſonnes innocentes. Or comme la nature a ordonné à tous les animaux de defendre leur vie, nous entrepriſmes la defenſe de la noſtre : non point confuſement ny par une licence dereglée, mais ſous la conduitte du Prince d'Orange. Cependant nous employaſmes de longues ſupplications, & recherchaſmes meſmes l'entremiſe des Rois pour adoucir l'eſprit de Philippe : toutefois quand nous euſmes reconnu, que ſous des apparences de paix on cachoit la diſcorde & la vengeance, alors, par une voye que les peuples meſmes qui vivent encore aujourd'huy ſous des Rois, ont aſſez ſouvent ſuivie, nous oſtaſmes la Principauté à celuy dont toutes les actions eſtoient contraires au devoir d'un Prince : & nous ne fiſmes rien en cela qu'apres en avoir deduit les raiſons par un decret public, & qui vint à la connoiſſance de tout le monde. En ſuitte de quoy quelques uns de nous ayant eſté d'advis d'elire pour nouveau Prince le frere du Roy de France, & les autres de choiſir le Prince d'Orange ; nous nous arreſtâmes à ce dernier, & il nous gouverna tousjours, juſqu'à ce que l'attentat des Eſpagnols l'eut mis hors du monde. Apres ſa mort la ſucceſſion du gouvernement a eſté deferée au Prince Maurice ſon fils ; lequel nous voyons aujourd'huy ſous l'aſſiſtance des Couronnes alliées de noſtre Republique, en eſtendre les frontieres par la proſperité de ſes armes. I'ay creu devoir rapporter toutes ces choſes, parce que pour lors les Eſtats jugeoient qu'il eſtoit expedient, en la poſture où ſe trouvoient les affaires de la Republique, qu'elle ſe fiſt connoiſtre ſous cette reputation parmy les nations eſtrangeres.

Mais cependant les Confederez ne ſe contentoient pas de rejetter la negotiation de paix propoſée en faveur de Philippe : mais ils incitoient eux meſmes aux armes les autres Puiſſances ſouveraines, leur repreſentant l'avidité de celle d'Eſpagne, & la facilité qu'elle avoit de nuire à tous ſes voiſins : quoy qu'à dire le vray, cette accuſation n'eut desja eſté que trop rebattuë, eſtant commune à toutes les grandes Monarchies. Toutefois pour la prouver, outre les exemples manifeſtes, que la France & l'Angleterre pouvoient fournir, on en faiſoit encore remarquer un teſmoignage, dans les pretenſions que l'Archiduc avoit depuis peu miſes en avant contre pluſieurs villes d'Alemagne. Et pour faire auſſi connoiſtre ce qu'on devoit attendre de la politique de Philippe touchant la Religion, on employoit la relation de ce qui s'eſtoit paſſé depuis peu dans le Brabant : elle eſtoit telle. Anne de Hove, fille qui gagnoit ſa vie dans la condition de ſervante, avoit eſté miſe en priſon avec les ſœurs Rampardes qu'elle ſervoit ; parce qu'elles eſtoient toutes ſoupçonnées d'avoir des ſentimens contraires aux decrets des Pontifes Romains. Mais comme il arriva que les maiſtreſſes ſe laiſſerent vaincre ou par

Anne de Hove, ſoupçonnée d'avoir des ſentimens contraires à l'Egliſe Romaine, fut enterrée toute vive à Bruxelle.

les

les menaces, ou par les prieres de leurs amis, ou bien enfin par les appas de la vie, dont les hommes meſmes les plus courageux ſont charmez, elles conſentirent en avoüant leur ignorance à demander leur grace, qui fut accordée. Cependant, Anne ne ſe laiſſoit point ébranlet; mais elle proteſtoit tousjours avec des paroles modeſtes, que quoy que ſon ſexe & ſa condition l'euſſent miſe au rang du vulgaire, neantmoins elle croyoit que ſes ſentimens eſtoient juſtes, ou que pour le moins s'ils ne l'eſtoient pas, & qu'on la jugeaſt coupable de quelque erreur, on devoit la luy pardonnet, Dieu ſeul s'en eſtant reſervé la punition, afin que les hommes dontez par la crainte, ne ſe reſoluſſent pas à trahir leur conſcience, & à mentir, meſme en diſant la verité. Les Senateurs ayant demandé Conſeil à l'Archiduc, pour ſçavoir s'ils devoienr prononcer leut jugement; il reſpondit, à ce que l'on tient, qu'il falloit ſuivre les loix. Anne fut donc enterrée vive dans la ville de Bruxelle; mais ce qui doit ſembler ſurprenant, c'eſt qu'un ſupplice ſi cruel & ſi triſte pour ceux qui en furent les témoins, plût à ceux qui en avoient eſté les autheurs; neantmoins il eſt croyable qu'à la fin ils eurent tout ſujet de s'en repentir. Mais cette fille eſtant ſur le point de deſcendre dans la foſſe qu'on luy avoit creuſée, & ſe trouvant entre la mort & le pardon, que les Preſtres luy propoſoient, vid choir ſans s'effrayer la terre, qui la devoit enſevelir, & ſans dire ny faire autre choſe que de prier Dieu. Cette conſtance remarquée en une femme, receut de tous les Belges de grandes loüanges, accompagnées d'une grande compaſſion; la nouveauté de cette avanture en ayant accteu la renommée; quoy qu'autrefois le carnage de pluſieurs milliers de perſonnes fut incontinent oublié, apres le premier recit qu'on en avoit fait. Et cela fut cauſe du depuis, que quand ces ſortes de crimes ſe preſentetent, l'Archiduc ſe contenta de les reprimer par des menaces, ou pour le moins par des chaſtimens plus ſecrets; ſur tout quand on ſe montroit trop ardent & trop opiniaſtre. Mais cependant les Confederez ne laiſſerent pas paſſer cette occaſion de le rendre odieux, & d'inciter à la vengeance tous ceux qui s'intereſſoient pour la liberté de la Religion. Ils n'oublierent pas non plus par leurs lettres à remetcier les Couronnes du ſoin qu'elles ſe donnoient pour leur procurer le tepos: & meſme ils les ſupplierent chacune à part d'avoir leurs intereſts pour recommandez. Les Ambaſſadeurs furent logez & traittez aux deſpens du public, & leur depart fut accompagné de preſens. Par les lettres que les Eſtars eſcrivirent aux cirez d'Alemagne, ils excuſoient les courſes que leurs gens avoient faittes dans quelques campagnes voiſines: & taſchoient d'en diminuër le blâme tant par la comparaiſon des desordres cauſez par l'ennemy, qu'en rejettant toutes choſes ſur la neceſſité de la guerre, à laquelle il ſeroit facile de remedier en éloignant l'Eſpagnol; dont l'inſolence ayant occupé en divers temps pluſieurs places d'Alemagne, les Confederez qui s'en eſtoient ſouvent plaints aux Alemans, avoient veritablement eſté eſcoutez, mais non pas ſecourus: ce qui les obligeoit encore à mettre toute leur eſperance en leurs ſeules armes; mais en ſorte que pour l'avenir elles n'apporteroient plus aucun dommage aux peuples qui vivoient dans la neutralité: veu que la Republique avoit depuis peu rehauſſé la paye de ſa ſoldateſque, afin qu'il y eut lieu de la faire vivre avec une plus grande diſcipline. 1597.

Les Confederez excuſent les courſes, que leurs gens avoient faites dans quelques terres voiſines.

Les Danois avoient demandé ſeparément à la Republique, qu'une guerte, où ils n'avoient aucun intereſt, ne leur apportaſt aucun dommage, & ne les privaſt point du commerce qu'ils avoienr avec les Eſpagnols: toutefois

1597. la Reine d'Angleterre avoit desja refusé ce point, tant au Roy de Dannemarc qu'à celuy de Pologne, lesquels luy avoient envoyé les mesmes Ambassadeurs qu'aux Confederez. Et quoy qu'en conferant avec cette Princesse, ces Ambassadeurs luy eussent allegué, que l'intention de la nature avoit esté telle, que les mers, & leurs commerces fussent ouverts à toutes les nations, Elisabeth avoit respondu, qu'il n'y avoit rien de si conforme aux loix de la nature, & au droit des gens, que d'éloigner de soy toute occasion de danger; & qu'une personne prudente ne doit jamais permettre qu'on preste aucun secours à ceux qui travaillent à sa perte. C'est pourquoy non seulement la Reine ne vouloit pas permettre à ces deux Couronnes le commerce des armes avec l'Espagnol, mais elle interdisoit encore celuy des convois: soûtenant que suivant l'ordre de la guerre, il est permis de domter son ennemy par la faim mesme; pour l'obliger à la recherche de la paix. Et elle confirmoit l'equité de son sentiment tant par un ancien traitté des Anglois avec les villes Anseatiques, que par l'exemple des autres Princes; se mocquant de Paul Diale, en ce que dans l'insolence de son procedé il avoit plustost fait l'office d'un Heraut qui vient denoncer la guerre, que d'un Ambassadeur qui vient negotier la paix. Elle ne pardonnoit pas mesme à Sigismond, disant qu'il ignoroit encore les coustumes des Rois; tant parce qu'il estoit trop jeune, que parce qu'il ne regnoit qu'à la faveur d'une election: que son pere & son ayeul, lors qu'ils estoient en guerre contre les Moscovites, avoient bien traitté d'une autre sorte avec l'Angleterre: & qu'enfin c'estoit donc ainsi que luy mesme resmoignoit sa reconnoissance à Elisabeth, laquelle par l'entremise de ses Ambassadeurs avoit preservé la Suede de la guerre des Moscovites, & la Pologne de celle des Turcs. Neantmoins apres tout, la Republique Confederée ne voulant pas establir des loix plus rigoureuses pour autruy, que pour elle mesme, n'empeschoit point que les autres nations, sous un droit egal à celuy des Provinces Vnies, n'exerçassent toute sorte de commerce maritime, soit en occident, soit sur les rivages d'Espagne.

Elisabeth ne veut permettre aux Ambassadeurs des Rois de Pologne & de Dannemarque, aucuns commerces des armes avec les Espagnols;

Ce qu'accordent les Estats.

Pendant cette mesme année, on forma quelques entreprises de guerre sur mer, accompagnées d'une grande conduitte dans leurs commencemens, mais une infinité d'incertitudes en rendirent le succés inutile. Car les Anglois, se fondant sur la prosperité qu'ils avoient auparavant esprouvée dans leur tentative contre Calis, se promettoient derechef de ruiner les nouveaux preparatifs de leur ennemy dans ses ports mesmes: & de s'emparer des Isles Açores, pour y attendre & surprendre ces riches navires qui reviennent des Indes. Dans cette esperance la Reine avoit premierement fourny seize puissans navires, entre lesquels il s'en trouvoit deux, que l'on avoit pris à Calis: & les Confederez en fourniſſoient vingt de leur part sous la conduitte de Warmond. Outre ces grands vaisseaux on en contoit encore soixante un peu moindres, qui conduisoient les munitions & les gens de guerre: car il est vray que dans cette expedition, on faisoit porter des canons de batterie pour forcer les places, & six mille hommes pour descendre à terre: quoy que l'on eut appris que les Espagnols tenoient de l'infanterie preste sur leurs rivages. Le commandement general & sur les gens de guerre & sur les navires, fut donné au Comte d'Essex; pour eviter les difficultez que la discorde des commandans avoit depuis peu causées. Au mois de Iuillet la flotte estant sortie du port, elle eut au commencement les ondes favorables, & le vent du Nord enfla doucement les voiles: mais bien-tost apres la force de ce vent s'estant accreuë, & principalement lors que les navires

furent

furent en haute mer à l'oppoſite des rivages de Galice, le Ciel & l'Ocean commencerent, à eſtre troublez par le vent du Midy ; lequel ſe meſlant parmy une horrible tempeſte, apporta tout à la fois de la diverſité dans la route des navires & dans le deſſein des commandans : car quelques uns d'eux dont les vaiſſeaux eſtoient plus legers que les autres, taſchoient de biaiſer leur courſe vers l'Eſpagne qu'ils voyoient devant leurs yeux, & pluſieurs autres s'ennuyant de ſouffrir le travail de la mer, & de ſe voir expoſez à tant de perils, s'abandonnoient à la mercy du vent, afin qu'il les remenaſt pluſtoſt en Angleterre. Mais quoy-que le navire du Comte d'Eſſex euſt les mats rompus, que les jointures commençaſſent à s'entr'ouvrir, & qu'enfin on eut bien de la peine à vuider les ondes qui s'y jettoient, le Comte s'efforçoit encore de pourſuivre ſa route malgré la tempeſte. Mais l'on ne pouvoit preſque rien voir à cauſe de l'obſcurité des nuës ; ny rien entendre, tant à cauſe des cris de pluſieurs qui perdoient courage, qu'à cauſe du heurt des vagues, & des éclats du tonnerre : joint que la crainte avoit fait ceſſer le devoir des nochers, & le reſpect du commandement. C'eſt pourquoy le Comte ſe laiſſa vaincre enfin à l'advis des autres chefs qui ſe trouvoient en ſa compagnie : & quoy que leurs navires fuſſent tout entrebaillez de crevaſſes, & ſi remplis d'eaux, qu'on avoit bien de la peine à les eſpuiſer, il les ramena neantmoins ſans en perdre aucun juſqu'en Angleterre ; où il ſe rendit le dixieſme jour d'apres ſon depart. Mais tandis qu'ils attendoient le reſte de leur flotte, & que les vents contraires les retenoient dans le port, la diſette des vivres & les maladies qui commençoient à les attaquer, les forcerent de congedier les navires de charge & la ſoldateſque ; à la reſerve d'un vieux regiment, que François Vere avoit amené de Hollande : parce qu'il eſtoit compoſé de ſoldats pleins d'experience pour la guerre. Ainſi la diminution des troupes du Comte diminua ſes eſperances : & ſans ſe propoſer de là en avant de porter ſes armes ſur les terres ennemis, il ſe reſolut ſeulement d'aller aux environs des Iſles Açores, pour deffaire la flotte qui retournoit des Indes.

1597. *Yſſuë malheureuſe de la flotte du Comte d'Eſſex.*

Mais de nouvelles tempeſtes ayant derechef entamé ou ecarté les navires Anglois, le Comte apres avoir long-temps couru ſur les mers, & pillé quelques Iſles en paſſant, s'égara bien-toſt apres par la faute de ſes guides : tandis que Ralegue, qui avoit aſſez de peine à ſuivre les ordres du Capitaine General, prit une route differente. Cependant la flotte Eſpagne chargée de beaucoup de richeſſes, arrive au port d'Angra derriere l'Iſle de Tercere, qui eſt la principale des Açores : les Anglois eſtant arreſtez par les vents qui repouſſoient leurs vaiſſeaux, & par les pointes des rochers qui s'avançoient la dans mer. Toutefois trois navires Eſpagnols qui s'eſtoient ſeparez des autres, furent enfoncez ou pillez : mais il ſurvint un infame different entre les Anglois & les Hollandois : parce que ceux-cy ſe plaignoient qu'apres avoir pris un navire s'eſtant mis à la pourſuitte d'un autre, Ralegue, chef d'une eſquadre Angloiſe, leur avoit oſté le premier de haute lutte & par violence. Sur cette meſme route les Anglois mirent le feu à quelques perites villes non fortifiées : & une caraque venant des Indes fut auſſi bruſlée par les ſiens meſmes ; de peur qu'elle ne tombaſt entre les mains des ennemis. Enfin les chefs Anglois apres avoir veu leurs eſperances trompées, conſiderant que l'hyver commençoit à ſe rendre contraire à la navigation, revinrent en Angleterre, où ils furent raillez par leurs envieux : & comme dés auparavant leur voyage il y avoit auſſi eu de la jalouſie entre eux

1597. meſme, ils devinrent ennemis. Neantmoins pour ſe deffendre du blâme qu'on donnoit à tous ces mauvais ſuccés, ils repreſenterent avec quelle juſteſſe ils avoient formé leur entrepriſe, & avec quel courage ils avoient taſché de l'executer: les ſages n'eſtant pas garends de la fortune, & n'y ayant point d'homme raiſonnable qui exige d'eux cette condition.

Martin de Padille, accueilly de plus grand malheur,

Le malheur traitta encore plus rudement Martin de Padille, qu'on avoit envoyé contre l'Angleterre avec des ordres pareils à ceux qu'il avoit eus quelque temps auparavant. Il conduiſoit cent & huit navires, qui portoient huit mil hommes de guerre: & il s'eſtoit beaucoup avancé, lorsque de furieuſes tempeſtes, excitées par le vent du Nort, ſubmergerent trois galions & ſix autres navires de ſa flotte, avec une grande perte d'hommes & d'argent. Padille eſtant retourné en Eſpagne, fut demis de ſa charge d'Admiral; ſoit qu'on l'eſtimaſt coupable pour quelque imprudence qu'il euſt témoignée, ou pour la mauvaiſe fortune qui avoit desja pluſieurs fois accompagné ſes entrepriſes: & l'on luy donna pour ſucceſſeur Diego Brocaro.

eſt demis de ſa charge.

Les premiers navires Hollandoiſes retournent des Indes.

Pendant ce meſme Eſté quatre navires Hollandois, qui avoient entrepris la navigation des Indes le troiſieſme Printemps d'auparavant, furent les premiers qu'on vid de retour de ce long voyage. Et la joye de leur patrie ne ſe montra pas plus grande que ſon admiration, quand on leur entendoit raconter que dans l'Iſle de Madagaſcar, laquelle ſe découvre quand on cingle de l'Afrique vers l'Orient, les peuples circoncis & couverts à l'entour des parties honteuſes, avoient le teſte du corps tout découvert: & quand on apprenoit de quelle façon ils connoiſſoient & ignotoient Dieu: quel eſtoit le grand pouvoir que les mauvais anges s'attribuoient en ces païs là: que les habitans ne ſe diſcernoient point les uns des autres par des noms: que le temps meſme & les ſaiſons n'y eſtoient point diſtinguées: & qu'en fin ces nations eſtoient tellement ignorantes de nos couſtumes, que pour une ſimple cuillier d'eſtain ils donnoient un bœuf en eſchange. Ces voyageurs racontoient encore, combien parmy tant de perils la ſedition de leurs nochers avoit eſté dangereuſe: l'infidelle humeur de ces barbares, que les Portugais avoient ſubornez en divers lieux, & principalement en l'Iſle de Iava; afin que ſous une apparence de paix, les Hollandois fuſſent eſgorgez & pillez: ce qui avoit eſté cauſe de retardet ceux-cy, & de les engager à quelques combats: mais dans ces occaſions il y avoit auſſi eu de la faute des Confederez; parce que les peres ou les parens d'une bonne partie de ceux qui avoient fait ce voyage, les y ayant envoyez comme des gens que leurs debtes ou leurs mauvaiſes mœurs banniſſoient de leur patrie, ceux-cy avoient apporté leurs imperfections & leurs vices avec eux: car la ſtupidité de quelques uns avoit eſté ſi grande, que parmy ces peuples ſoupçonneux ils n'avoient point fait de ſcrupule de ſonder la profondeur du port de Bantam: que cette Iſle de Iava eſt presque egale à l'Angleterre; & que ceux qui en ont fait le tout par le moyen de la navigation, ont eſprouvé que ce n'eſt point une partie de la terre-ferme du midy, comme quelques uns s'eſtoient perſuadés. Qu'elle a pluſieurs Roys; & qu'une partie des peuples adorent les faux dieux, ſuivant la tradition de leurs Anceſtres; l'autre partie ayant depuis peu embraſſé la croyance des Mahometans. Ils avoient auſſi veu l'Iſle de Sumatra, qui eſt plus grande que Iava, & plus petite que celle de Baly: & en s'en retournant ils avoient encore rencontré une autre que l'on nomme de S. Helene; laquelle eſt fertile en pluſieurs biens, mais ſans culture des hommes.

Leur recit touchant l'Iſle & ſes peuples.

Ce

Ce fut en ce temps là que les Hollandois commencerent le traffic des espiceries, & de ces autres sortes de biens que les païs chauds produisent. Autrefois les Venitiens, par la voye de l'Egypte, exerçoient les mesmes commerces, qui leur apportoient beaucoup de gain : mais depuis cent ans les Portugais se les sont appropriez, tant parce qu'ils ont les premiers descouvert cet Ocean, qu'à cause du don qui leur a esté fait par le Pape. Cette premiere navigation achevée par les Hollandois parmy beaucoup de difficultez, ayant neantmoins esté exemte de perte pour eux, leur laissa une esperance de gain pour l'avenir : & convia non seulement plusieurs habitans de Hollande & de Zelande, mais aussi plusieurs bannis du Brabant, à entreprendre le mesme voyage avec un plus grand nombre de navires. 1597. *Les Hollandois commencent le trafic des espiceries.*

Le siege d'Amiens avoit continué depuis le Printemps pendant plusieurs mois : & le Roy quoy que son armée fust assez considerable, puis qu'il n'avoit pas moins de quatorze mil hommes : neantmoins se montrant mesnager du sang des siens, & peu avide de celuy des autres, il fortifia son camp tant contre les sorties des assiegez, que contre le secours qui leur pouvoit arriver de dehors : apres quoy, il tascha premierement de se servir d'une intelligence qu'il avoit prattiquée avec quelques uns des habitans ; & puis quand elle eut esté decouverte, il se resolut de combler les fossez, & de miner les remparts ; quoy que ses soldats fussent peu experimentez en ces sortes d'entreprises, qui estoient plustost de longue haleine que sanglantes. Mais d'autrepart les assiegez ne manquoient ny de courage ny de dexterité, pour gagner tousjours le temps sous l'esperance qu'ils avoient d'estre secourus. Ils chasserent de la ville pres de trois mille habitans qui leur estoient suspects ; & apres avoir receu un renfort de quelque cavalerie qui s'y jetta, quoy qu'ils fussent affligez de la peste, ils ne laissoient pas de faire souvent des sorties ; par le moyen desquelles il se livra, proche des murailles mesmes, plusieurs combats, dont les succés emporterent beaucoup de personnes remarquables de chacque party ; & entre les autres Portocarrero, lequel avoit esté l'autheur de la surprise d'Amiens. Les assiegez firent aussi une écluse, par le moyen de laquelle ils respandirent les eaux de la Somme dans le camp ennemy : mais apres qu'on eut souvent repoussé ceux qui taschoient d'entrer dans la ville pour fortifier sa garnison ; l'Archiduc mesme vint à son secours vers la fin de l'Autonne, avec toutes les troupes vieilles & nouvelles qu'il avoit pû assembler : ayant mesme selon l'ancienne coustume du païs, convoqué l'arriereban de la noblesse ; laquelle marchoit en fort bel ordre, tant cavalerie qu'infanterie. Toutefois cette venuë fit plus de bruit qu'elle n'apporta d'esperance aux assiegez, quand ils virent qu'il estoit impossible de forcer les retranchemens du camp ennemy, & que les François plus retenus que de coustume, ne se vouloient pas hazarder à une bataille. Il est vray qu'il se fit quelques escarmouches, mais elles n'apporterent aucun avantage, ny aucune perte considerable. Cependant la Picardie que la guerre avoit ruinée, commençoit à joindre les maladies à la disette ; ce qui obligea l'Archiduc de se retirer, estant luy mesme malade du regret que luy causoit la perte de la ville d'Amiens ; laquelle, apres une treve de huit jours finie, fut remise sous l'obeïssance du Roy, ainsi qu'il avoit esté accordé, au cas que pendant ce temps il n'entrast point dans la place un secours de plus de mil hommes. Apres cet exploit le Roy ne poursuivit pas davantage la pointe de ses bons succés contre Dourlans ; parce que la crainte de l'hyver, & la necessité des vivres l'empescherent

Continuation du siege d'Amiens.

Portocarrero tué.

L'Archiduc se retire.

La ville rendue au Roy.

1597. scherent d'assieger cette place. Mais l'Archiduc, à la priere des Flamens, envoya une partie de ses troupes pour fermer les passages d'Ostende par le moyen de quelques forts : car ayant fait reconnoistre cette place, l'advis qu'on luy donnoit du bon estat de ses fortifications tant du costé de la mer que de la terre, & la connoissance qu'il avoit luy mesme de sa propte foiblesse, ne luy permettoient pas encore d'y former un siege. Mais pour le moins on resserra un peu la liberté des courses d'Edouard Norris Gouverneur de la place, qui ravageoit impunement toute la campagne, & qui s'estoit depuis peu rendu plus redoutable que jamais; parce qu'ayant rencontré Alvare d'Agilare Gouverneur de Dunquerque, chargé de butin, il l'avoit emmené prisonnier avec sa proye.

L'Archiduc envoye une partie de ses troupes pour fermer les passages d'Ostende.

I'ay trouvé à propos de coucher tout d'une suitte ce qui se passa en ces quartiers jusqu'à la fin de l'année, afin de raconter à part les exploits que les Confederez entreprirent en mesme temps; parce qu'ils n'ont point de liaison avec ces autres. Car les chefs des Provinces Vnies s'estoient reposez jusques bien avant dans l'Esté; tandisque l'argent de la Republique estoit en France, & ses troupes en Angleterre: & ils attendoient qu'il arrivast quelque changement dans les affaires, ou quelque sedition chez les ennemis. Mais lors qu'ils virent que l'Archiduc avoit emmené ses forces au secours d'Amiens, ils creurent qu'il se presentoit pour eux une occasion d'entreprendre quelque chose : & parce qu'ils estoient incertains de quel costé ils devoient porter leurs armes, les intentions de chacque province estant differentes, on laissa la decision de ce point, tant au Prince Maurice qu'au Comte Guillaume de Nassau & au Senat. Ceux-cy donc furent d'advis de chasser les garnisons des Espagnols de quelque peu de places qu'ils tenoient encore dans la Province d'Over-Issel, desquelles le Comte Frederic de Heremberg avoit le gouvernement : & cela fut concerté de la sorte, afin que la guerre demeurant enfermée entre le Rhin, toutes les campagnes qui sont au delà de ce fleuve, demeurassent exemptes des contributions qu'elles payoient aux ennemis. Mais pour travailler à cette entreprise avec plus de seureté, on jugea qu'il falloit premierement se saisir des postes du Rhin, par lesquels l'Espagnol pouvoit passer : parce que les Confederez n'ayoient pas maintenant chez eux des forces egales aux siennes; & qu'il estoit à craindre que l'Archiduc ne quittast sa premiere resolution pour rebrousser en deça. Ioint que ce premier projet des Confederez promettoit un nouvel eclat à leur reputation; pouvant aussi servir à la defense de leurs frontieres; & mesme à rendre libre le passage des convois en Alemagne, que les ennemis tenoient si bien fermé, que cela n'apportoit pas peu de dommage au traffic; parce qu'on ne pouvoit distribuer par les rivieres les marchandises qui venoient de la mer, ny en renvoyer d'autres à la place. Ce fut en ce temps là, que Henry Frederic, qui estoit sur sa quatorziesme année, apres avoir jusques à cet age suivy les premiers vestiges de l'estude des bonnes lettres, dans l'Vniversité de Leyden, en fut retiré pour faire son apprentissage dans le mestier de la guerre. En sa presence, & en la compagnie de plusieurs de sa maison, le Prince Maurice & les autres chefs ayant tenu le Conseil fort secrettement, de peur que l'ennemy ne vint à reconnoistre de quel costé il auroit à se defendre, ils prirent tous leur marche vers Gravewart : & sept mil fantassins & douze cens chevaux ayant esté conduits en diligence vers le mesme endroit, passerent la riviere du Rhin avec des pontons, & celle du Vahal avec un pont de batteaux, traisnant aussi

Les Confederez chassent les garnisons Espagnoles du pays d'Over-Issel.

Henry Frederic accompagne Maurice.

aussi apres eux, leurs chariots & leur bagage. Mais le canon, au nombre de quarante pieces de batterie, avec les munitions de guerre necessaires, fut mis dans des navires que le vent poussoit à mont les rivieres. Les troupes continuerent leur marche sur cette rive que l'on nommoit anciennement tantost Gauloise & tantost Romaine : & comme elles eurent premierement rencontré un petit bourg nommé Alpen, où il y a aussi un chasteau, la place se rendit sans resistance à leur veuë & à celle du canon : car on a accoustumé de mener avec soy les plus legeres pieces d'artillerie ; & ce mesme jour sur le soir on envoya la cavalerie investir la ville de Rhinberk. Il y en a qui tiennent que cette place se nommoit autrefois Tiberiaque ; & que les marques de cet ancien nom se trouvent dans celuy qu'elle porte aujourd'huy, abregé en un mot barbare. La ville est petite, mais opulente à cause de son naulage ; parce qu'elle commande le Rhin sur cette rive dont nous venons de parler. Elle void au dessus d'elle la ville de Santen, que l'on croit estre cette ancienne Vetera, qui fut autrefois si renommée à cause des Legions Romaines qu'on y assiegea, & de la guerre que les Bataves y porterent : mais cette place de Berk void aussi de costé la ville de Vesel, estant enfermée à dos par les frontieres de la Gueldre ; & sur les deux flancs par le païs de Cleves & de Iuliers. Elle dépend du domaine de l'Archevesque de Cologne, mais le Duc de Parme apres un long debat s'en estoit autrefois saisi, sous pretexte de la guerre de Truchses. Depuis ce temps, outre que la place est extremement bien deffendue non seulement par sa situation naturelle, mais encore par les anciennes fortifications que le travail humain y avoit adjoutées, sa garnison avoit tousjous monté jusqu'au nombre de mille hommes, des soldatesques du Païs-bas & de l'Alemagne. La partie superieure de la riviere forme une Isle qui contient environ une lieüe & demie de tour : & n'est separée de la ville que par le moyen du fleuve, qui ne s'est voulu servir que d'un petit canal pour enfermer cette petite Isle. Le Prince Maurice y logea autant de soldats qu'il en falloit pour la garder ; & fit faire un pont sur le canal, afin que les convois & les fourrages receussent moins de difficulté. En suitte, bien que le temps fut assez pluvieux, il ne laissa pas d'asseoir son camp, & principalement en deux endroits : mais afin qu'il ne demeurast aucun passage ouvert pour ceux de la ville, les distances furent jointes par le moyen d'une tranchée que l'on tira des deux costez de la riviere ; & qui fut bordée d'une terrace continue. De sorte que la ville demeura entierement fermée, parce que les navires Confederez tenoient aussi le Rhin assiegé : & pour les forts qui se rencontroient tant sur les rivieres de moindre reputation, que sur les grands chemins, on envoya des soldats du camp y faire garde chacun à leur tour. Apres que les choses eurent esté disposées de la sorte, on s'employa à tirer une nouvelle tranchée vers la ville, pour la seureté des convois du camp, sans que les assiegez osassent faire aucune sortie pour interrompre le travail des ennemis : toutefois ils se vangeoient de loin à coups de mousquetades ; car ces sortes de deffenses estoient celles dont ils estoient les mieux pourveus, quoy qu'il ne leur manquast rien d'ailleurs ; puisque l'on trouva dans la place apres sa prise pres de quatre-vingts pieces d'artillerie, dont ils dresserent pour lors des batteries sur toutes les eminences, & dans tous les autres endroits avantageux de la ville, s'estant principalement servis pour cet effet d'une tour élevée dans le palais ; du haut de laquelle ils foudroyoient perpetuellement les lieux du camp les plus proches de la riviere. Au moyen de quoy plusieurs

1597.

Apres avoir pris Alpen, ils assiegent Rhinberk.

1597. sieurs des assiegeans ayant esté mis hors du monde, les autres furent touchez tout à la fois de pitié, de crainte, & de colere : veu principalement que le Comte Louys de Nassau avoit eu la jambe emportée d'un coup de canon : & que mesme bien-tost apres, un autre ayant percé la tente du Prince Maurice, fit voir en quel danger il avoit esté. Mais pour se garantir de ces incommoditez, les assiegeans firent jouër leur artillerie si puissamment, que la tour fut mise hors d'estat de leur pouvoir nuire, les assiegez n'osans plus faire aucun effort. Neantmoins les assiegeans n'avoient encore fait toutes leurs attaques que par intervalles & avec quelque relasche ; mais bien-tost apres, lorsque malgré le mauvais temps & les pluyes continuelles, on eut commencé à remplir le fossé & à dresser des galeries pour attaquer la terrasse, le canon ne cessa plus de tirer de l'Isle cy-devant remarquée contre la porte de la ville, qui est sur le bord de la riviere, & contre les dedans de la ville pour les reduire à fleur de terre. On envoya aussi sommer les assiegez de se rendre, estant visible qu'on ne les menaçoit pas en vain, puisqu'on se preparoit pour en venir à l'assaut. Sur quoy ils demanderent une treve, mais elle leur fut refusée : & l'on continua de tirer tout ce jour jusques à deux mille coups de canon. Cependant le Comte Guillaume de Nassau s'estoit rendu maistre d'une demie lune qui estoit sur le bord de la riviere, apres avoir chassé à coups de mousquet ceux qui la gardoient : mais lors qu'on eut sommé plus rudement les assiegez, leur declarant qu'on estoit sur le point de les forcer, & que s'ils resistoient davantage il n'y avoit plus de grace pour eux, ils perdirent courage. Ainsi la ville de Rhinberk fut renduë le dixiesme jour du siege : & les soldats de la garnison sortirent avec armes & bagage ; le vainqueur ayant retenu en sa puissance le canon & les navires de la ville suivant la coustume. Quelques uns accuserent les assiegez d'avoir trop tost pris l'épouvante : veu principalement que le Comte Herman de Heremberg, Gouverneur de la Gueldre, s'avançoit à leur secours : soit que le Gouverneur de la ville fust coupable de cette faute, s'estant montré prodigue en fanfaronnades seulement avant le peril ; soit qu'il y eust aussi lieu de blâmer les soldats : car en effet incontinent apres leur sortie ils furent aussi accusez d'avoir excité du tumulte dans la ville de Gueldre.

Louys de Nassau a la jambe emportée d'un coup de canon.

Rhinberk se rend.

L'Archevesque de Cologne redemande Rhinberk.

Response des Estats.

Cette entreprise ayant ainsi esté terminée, les Deputez de l'Archevesque & du Chapitre de Cologne, vinrent trouver le Prince Maurice & en suitte les Estats, pour leur redemander Rhinberk comme une ville libre, & qui n'avoir aucune part dans toutes les guerres ; mais la grande commodité de la place convia les Estats de respondre en cette sorte : Quoy que suivant le droit de la victoire, ce que nos ennemis ont possedé semble nous appartenir, sans doute la confiance que vous avez prise en l'equité des Confederez n'est pas mal fondée ; car tant s'en faut que nous eussions regret de vous rendre une ville que nous avons delivrée de l'insolence des Espagnols, qu'au contraire nous vous l'offririons nous mesme de nostre propre mouvement, si les choses qui se sont cy-devant passées, ne nous avoient point fait connoistre que vous n'estes pas capables de la garder, & que nostre generosité nous seroit prejudiciable. Car en effet si dans quelque temps l'Espagnol venoit pour reprendre Rhinberk, vous defendriez cette place aussi mal que l'on defendit autrefois celles de Bonne & de Nuys : & cependant nous demeurerions encore une fois exposez aux ravages de nos ennemis : la jouyssance de nos propres champs nous seroit ostée ; & nous demeurerions exclus de la navigation du Rhin, qui doit estre commune à tous les habitans

habitans de ces contrees. De sorte qu'à proprement parler ce seroit rendre la ville de Rhinberk aux Espagnols que de la mettre entre vos mains. Neantmoins faittes estat qu'elle est à vous : & souffrez que nous la tenions en gage sous vostre nom : non seulement pour nous preserver des dangers qui nous pourroient assaillir de ce costé la ; mais encore pour asseurance du remboursement de nos despenses dont il est certain, que vous estes obligez de nous satisfaire puisque nous n'avons vaincu que pour vous. Au reste nous promettrons à l'Archevesque de Cologne qu'on luy conservera fidellement le revenu, qu'il avoit accoustumé de tirer de ce domaine. Les deputez eurent leur congé avec cette reponse : mais apres tout les Estats ne voulurent pas fortifier cette place comme si elle eust esté à eux : car ils se contenterent de reparer les ruines que le siege y avoit causées, & y laisserent pour garnison un regiment avec quelque peu de cavalerie. Neantmoins de peur que les ennemis ne trouvassent quelque commodité de se loger aux environs de Rhinberk, la fortereſſe de Mutiliane fut rasée, parce qu'il eust fallu trop de temps pour la mettre en un estat capable de defense. Ce chasteau avoit esté construit quelque temps auparavant par Camillo Sachino l'un des chefs du Duc de Parme : & sa situation estoit excellente : car on tient qu'il avoit esté basty sur les propres ruines d'Asciburg, petite ville dont autrefois les Alemans mesme rapportoient l'origine aux fabuleuses erreurs d'Vlisse : & Camille avoit donné à son nouveau bastiment le nom de Mutiliane, lieu de sa patrie situé dans le Duché de Parme. Il est sans doute que ce fondateur s'estoit promis dans son ouvrage une longue reputation chez la posterité : mais le Comte de Hohenlo qui passoit davanture par ces quartiers pour aller en Alemagne avec peu de train, ayant trouvé la place abandonnée à cause du grand effroy qui avoit saisi ceux de dedans, la fit mettre à bas suivant l'ordre du Prince Maurice : & l'on se mocqua de bon cœur de la vanité de cet Italien qui luy avoit donné le tiltre d'une fortereſſe invincible fondée par la valeur de son courage (car je me sers icy de ses propres termes.) 1597.

Fortereſſe de Mutiliane rasée.

Environ ce mesme temps la Republique Confederée manda aux Princes de Brandebourg & de Neubourg, qu'elle eust aymé mieux leur ouvrir l'entrée de Cleves par des effets, que de la leur promettre par des parolles : mais que c'estoit à eux de ne laisser pas eschapper l'occasion de recouvrer leurs droits sur cette principauté. La ville de Meurs est aussi située vers ces quartiers là, dans le territoire de Cologne : mais elle est sous la protection des Ducs de Cleves ; & ses possesseurs portoient le tiltre de Comtes autrefois : & maintenant leur race reconnoissoit pour derniere heritiere la Comteſſe de Valbourg, que l'on avoit veuë dans un grand éclat pendant son mariage avec le Comte de Horne ; qui luy fut ravy par la cruauté du Duc d'Albe. Elle se remaria du depuis avec le Comte de Nuenare son Parent ; & demeura veufve pour la seconde fois. Mais tandis qu'elle faisoit sa residence chez les Confederez, les Espagnols qui avoient usurpé, onze ans auparavant, la ville de Meurs avec sa citadelle assez considerable, y tenoient une garnison, dont le nombre avoit depuis peu esté augmenté jusqu'à huit cens hommes par le Comte de Heremberg, qui s'estoit mis en campagne pour delivrer la ville de Rhinberk de son siege. Mais estant venu trop tard, & ne se trouvant pas assez fort pour livrer une bataille, il ramena avec soy le surplus de ses troupes, & se retira outre la Meuse. La situation de Meurs est un peu separée de la rive de ce fleuve ; ce qui rendoit

Les Confederez escrivent aux Princes de Brandebourg, & de Neubourg.

1597. cette place difficile à assieger, & facile à secourir. Mais quand le Prince Maurice l'eut bien reconnuë, il campa son armée en deux lieux differens, sans faire neantmoins aucune circonvallation. Les pluyes de l'automne l'empescherent de faire ses approches d'abbord : mais le troisiéme jour du siege il se vid logé proche du fossé, qui s'estoit desbordé en trois endroits. Le canon n'avoit pas encore joüé : toutefois le Prince avoit ordonné que l'on en dressast plusieurs batteries ; & que l'on preparast un pont, comme s'il eust eu dessein de donner l'assaut : mais le Gouverneur tant de la ville que de la citadelle, n'attendit pas qu'on eust executé cet ordre : car ayant demandé à capituler, il donna & receut des ostages. Il se nommoit André de Mirande, & estoit Espagnol de nation : c'est pourquoy quelques jours auparavant, le Prince l'ayant prié par lettres de se contenter de defendre la citadelle s'il pouvoit, & de n'exposer pas la ville à la rigueur des armes, puis qu'il n'y avoit aucun lieu d'user du droit de la guerre contre ses habitans, la response de ce Commandant avoit esté assez orgueilleuse : neantmoins on luy permit de sortir enseignes deployées avec une piece d'artillerie : le Prince ayant esté bien-aise de luy accorder ces avantages de peu de consequence, pour racheter la perte du temps, tandisque l'autre flattoit sa honte d'une vaine apparence d'honneur. Il est vray que pour se justifier d'ailleurs, il pretendit, à l'exemple de ceux de Rhinberk, que le manquement de poudre avoit precipité sa reddition. Mais cette excuse n'estoit pas receuable ; car il avoit eu assez de temps pour faire ses provisions : & il luy eust esté assez facile de tirer le siege en longueur, en faisant un peu reparer la ville, si la crainte n'eust prevenu toutes les courageuses resolutions qu'il pouvoit prendre.

Le Prince Maurice prend la ville de Meurs.

Le Comte de Herembergue ravage une partie de la Frise.

Tandisque toutes les forces de la Frise accompagnent le Prince Maurice, le Comte Herman de Hetembergue mena les soldats de la garnison de Lingen, & ceux de quelques autres places, à la guerre dans le païs des Septforests, (on nomme ainsi une partie de la Frise) où il fit d'horribles degasts, & apres avoir brulé plusieurs villages, il se retira chargé de butin avec force prisonniers. Toutefois ces malheurs particuliers n'empescherent pas les progrés publics : car l'armée des Confederez ayant passé le Rhin sur un pont proche du bourg d'Orsoy, comme elle avoit tousjours esté victorieuse jusqu'icy, elle joüit encore du mesme bonheur, & ne rencontra personne qui luy fit teste, les garnisons demeurant intimidées, parce que l'Archiduc avoit porté ses armes & tous ses desseins du costé de la France. Quand je raconterois des guerres pareilles à celles des anciens, & que je décrirois les forces d'un grand Empire, ou d'un puissant peuple tousjours prestes à s'entrechoquer, si les evenemens se trouvoient aussi conformes l'un à l'autre, & aussi capables de rassasier que sont ceux-cy, il ne faudroit pas trouver estrange que je priasse mes lecteurs de ne se pas ennuyer, tandisque je m'ennuyrois moy-mesme, & que je succomberois sous le faix de cette abondance si peu remplie de diversité : mais maintenant ce que je raconte ne merite presque pas qu'on en face mention. Car le fil de mon histoire ne me permet point de representer ny une bataille, ny deux armées en veuë l'une de l'autre, ny des morts illustres, ny mesme des dangers extraordinaires : mais j'ay simplement à déduire une longue suitte de sieges & de prises d'une quantité de places peu renommées. De sorte que, selon mon jugement, cet endroit de mon ouvrage apportera moins de plaisir que d'utilité. Il est vray qu'anciennement chez nos ancestres, aussi bien que chez les autres nations,

L'armée Hollandoise passe le Rhin.

on

on voyoit de grandes armées de cinquante, & souvent de soixante mille hommes marcher en bataille, & se tenir prestes pour decider en un jour des differens de plusieurs années. Mais c'estoit en un temps que toute la finesse de la guerre consistoit à bien adresser les coups de main, combattre de pied ferme, & passer sur le ventre de l'ennemy. Les siecles suivans ont esté moins farouches & plus rafinez : & l'on n'a plus veu comme auparavant de grandes armées mettre d'abbord le tout pour le tout : mais on a sçeu prevenir de loin les plus grands dangers par de bonnes fortifications ; comme au contraire on a trouvé l'art de renverser les remparts les plus inebranlables, soit de loin, soit de pres : & celuy de fermer les passages les plus ouverts, de mettre à sec les endroits les plus humides, de couper les montagnes, & d'aplanir les precipices. Que si quelqu'un cherche à devenir sçavant par cette sorte d'estude, & à se rendre parfait dans la connoissance de ces derniers temps & de leur maniere de faire la guerre, il ne verra point de peuple qui luy en donne plus d'instructions que le nostre. Car pour trouver apres les Païs-bas une terre plus couverte de villes & mieux fortifiée de citadelles ; il faudroit faire une recherche de longue haleine, & qui seroit inutile à la fin. C'est-là que l'on voit aujourd'huy se decouvrir tout ce que le genie des anciens & celuy des modernes ont inventé de plus rare : la longueur de la guerre y attirant de toutes parts les estrangers pour spectateurs, comme en une escole publique de l'art militaire. En effet des Ducs & des Comtes, de l'Alemagne, de la France, de l'Angleterre, & enfin toute sorte de noblesse des païs les plus eloignez, suivoient le Prince Maurice à la guerre de l'Over-Yssel. Cependant il avoit passé la Lippe ; & marchoit sur les terres d'Alemagne : mais ses navires ayant esté conduits premierement par le Rhin, & puis en suitte par l'Yssel, arriverent à Duysbourg. Vn peu plus avant dans le païs, on rencontre Grol, place dependante du Comté de Zutphen, laquelle estant la plus forte pour la situation, & ayant desja esté assiegée en vain deux ans auparavant, eust semblé accuser la foiblesse de sa capitale, si elle n'eust cedé elle mesme à la valeur du Prince Maurice. Ses fortifications n'estoient pas communes, puis qu'au contraire elles donnoient des marques du soin particulier, que l'Empereur Charles Cinquiesme avoit autrefois eu de ces frontieres : car outre ses terraces, elle estoit flanquée de cinq bastions qui s'entre-defendoient de tous costez. Cette ville, qui n'estoit pas de grande estenduë, avoit pour Gouverneur Iean Comte de Styrum, avec une garnison de huit cents fantassins & de trois compagnies de cavalerie : & lors qu'il eut appris qu'on le venoit assieger, il ne manqua pas d'augmenter encore ses fortifications. Mais le Prince ne s'estonna pas pour cela : au contraire il tira de l'avantage d'avoir appris que la cavalerie de l'ennemy estoit enfermée, parce qu'autrement elle eust pû incommoder les chemins. Toutefois il se precautionna contre les sorties plus diligemment qu'il n'avoit accoustumé : car en une seule nuit il enferma deux des costez de la ville, par une tranchée continuë bordée de plusieurs forts. Huit cents soldats s'employoient incessamment à ce travail : & estoient defendus par deux mille autres qui demeuroient tousjours en armes. La nuit suivante une pareille diligence, & de pareils soins acheverent d'enfermer les deux autres costez de la ville, les deux jours ayant esté employez à affermir les travaux de plus en plus ; en suitte de quoy on creusa aussi un chemin couvert tirant vers la ville par plusieurs detours. Cela fait, &, bien-tost apres, les eaux du fossé s'estant ecoulées par l'ouverture

1597. *Siege de Grol.*

1597. des digues, on travailla à le comblet. Toutefois les assiegez ne laissoient pas de refuser la capitulation qui leur estoit offerte; & de se defendre à coups de canon. Ils faisoient mesme des sorties assez souvent : mais les Ingenieurs du Prince ayant jetté quelques bombes dans la ville, qui mirent le feu à soixante maisons, les assiegez quitterent le soin de ruiner les travaux de l'ennemy, pour ne songer plus qu'à se preservet de l'embrasement eux & leurs familles. Toutefois ils ne perdoient point courage, quoy que le feu & les boulets leur fissent une guerre ouverte dans la ville; & qu'ils en craignissent de dehors une cachée, & partant plus dangereuse. Car ils firent encore en dedans de leurs murailles des terraces en deux endroits, pour continuer à se defendre, si celles de dehors venoient à estre ruinées. Mais quand ils virent que le Prince Maurice, pour foudroyer le dessus de leurs remparts, avoit fait disposer vingt-quatre pieces d'artillerie, & preparer des mines au dessous de leurs bastions, afin que la place demeurast découverte de toutes parts, outre qu'on faisoit encore avancer sept galeries contre les murailles, ils accepterent la composition qu'on leur offroit, le dix-septiesme jour du siege : & sortirent de la place, avec leurs enseignes & chevaux. On donna aux valides des escortes pour les conduire en seureté; & aux malades des chariots & des vaisseaux; mais à condition que de trois mois ils ne porteroient les armes au deça de la Meuse.

Elle se rend.

Siege & prise de Brodefort.

Bredefott n'est eloigné de Grol que d'environ deux heures de chemin, & depend de la mesme jurisdiction. La ville est petite, mais la force de sa situation la rend une des plus considerables; car elle est enfermée d'une terrace continuë; en sorte que l'on n'y peut entret que par un sentier fort estroit : & tout le reste de la campagne jusques bien loin est environné de palus & de marécages, où l'on ne sçauroit asseoir ses pas qu'ils ne demeurent attachez à la bouë. Ainsi il sembloit n'y avoir aucun passage pour aller à l'assaut, ny aucun poste pour former un siege. Mais tous ces avantages n'empeschoient pas que l'on n'eust aussi pourveu aux autres : car les murailles basties à l'antique estoient environnées d'un fossé tres-profond : & toutes ces fortifications estoient un ouvrage de Martin de Rossem, qui avoit fait la guerre en ces quartiers-là quarante ans auparavant. La garnison estoit de trois çents hommes; parce que l'on avoit jugé ce nombre suffisant pour le peu d'estenduë de la place. Mais le bruit couroit que ces soldats estoient en discorde, tant avec les habitans qu'avec le Gouverneur surnommé Gardot; ce qui faisoit esperer qu'un siege leur feroit d'autant plus facilement prendre l'épouvante. Toutefois ceux qui voulurent parler de se tendre, ne furent pas ecoutez; soit que l'on deferast à l'authorité du Gouverneur, qui se montra mesme plus courageux que l'estat present de sa fortune ne le sembloit permettre; soit que la forte situation de la place eust esté capable d'accorder en ce seul point de la bien defendre, ceux qui s'accordoient si mal en toute autre chose. Mais le Prince ayant tesmoigné qu'il vouloit poursuivre son dessein, ses soldats demeurerent extremement refroidis par l'objet de tant de penibles travaux qu'il leur faudroit achever, & par l'image de ces furieux combats qu'ils auroient à soutenir, moins contre leur ennemy que contre des palus d'une estenduë démesurée. Ce qui leur donnoit d'autant plus d'horreur qu'ils ignoroient les endroits, où la disposition traitresse du païs avoit caché ses gouffres & ses abysmes. Ioint qu'à cause des pluyes continuelles & de l'humidité du temps, les lieux qui estoient auparavant un peu plus fermes, estoient changez en bourbiers, & les bourbiers

biers en marécages. Les difficultez s'augmentoient encore, en ce que les gens de guerre ne ſçavoient où prendre du gazon : mais ſoudain que le Prince eut commencé à recourir aux expediens, dont il s'eſtoit desja ſervy dans les ſieges de Gertrudenberg & de Couvorden, l'épreuve diminua peu à peu les premieres craintes de ſes ſoldats. Et pour les animer de plus en plus au travail, autant par ſon exemple que par ſes exhortations, apres avoir diſtribué une partie des troupes au Comte de Solms, & au Colonel Brederode, afin qu'ils allaſſent travailler chacun en deux divers endroits qui répondoient à deux portes differentes; il choiſit pour luy toute la plaine du milieu qui regarde le Septentrion; & laquelle en effet eſtoit la plus difficile. Ils travailloient donc tous inceſſamment à remplir les marécages avec des branches & de la terre qu'on faiſoit amener d'ailleurs, ſemée de pierres, ſur toutes leſquelles choſes on appliquoit encore des grilles de bois: & quant aux endroits où les eaux eſtoient un peu plus hautes, on y faiſoit nager des faſcines de jonc attachées les unes aux autres. Apres avoir affermy le rez de chauſſée en cette maniere, ils dreſſoient des clayes couvertes de terre, & rangées deux à deux avec un peu de diſtance; afin que cela leur ſerviſt comme d'un rempart dans ces chemins gliſſans : mais c'eſtoit pluſtoſt pour ſe desrober à la veuë des ennemis qu'à leurs mouſquetades. Enfin par un ſignalé travail des mariniers la chauſſée fut conduitte juſqu'à une eminence qui n'eſtoit pas beaucoup eloignée de la ville; ſur laquelle on aſſit vingt pieces d'artillerie : & huit jours apres les travaux ſe trouverent avancez juſqu'au foſſé des ennemis. Mais il ne s'offroit aucun moyen de le mettre à ſec : car les grandes pluyes qui tomboient dans la large eſtenduë, & les ſources, qui ſe trouvoient ſous terre, renvoyoient plus d'eau qu'on n'en tiroit. Ce qui donna une nouvelle hardieſſe aux aſſiegez de refuſer encore la capitulation : outre que le Comte Frederic de Heremberg promettoit de leur envoyer par les guez un ſecours de trois cents ſoldats. De ſorte que les choſes penchant d'elles meſmes vers l'extremité d'un aſſaut, les Chefs, & principalement ceux des troupes Angloiſes, qui avoient perdu beaucoup des leurs, commencerent à repreſenter au Prince Maurice, qu'apres avoir ſi long-temps employé ſes ſoldats à remuër la terre comme des pionniers, il eſtoit juſte qu'il leur permiſt à la fin de s'exercer auſſi parmy le ſang & parmy la proye : qu'il avoit donné aſſez de teſmoignages de ſa clemence; & qu'il eſtoit temps d'en donner auſſi de ſa ſeverité : que la douceur doibt avoit des bornes auſſi bien que les autres vertus; qu'il y a des temps de pardonner & de punir; & que la terreur, jointe à quelque moderation, tourne à la gloire & à l'utilité du victorieux; comme au contraire ſa facilité trop grande le fait mépriſer. Qu'il eſt bien vray que le commerce de la guerre & l'honneur des armes, n'ont pas voulu qu'une valeur infortunée tint lieu de crime aux vaincus : mais que ceux qui mépriſent un danger evident, & qui veulent faire teſte par leur opiniaſtreté pluſtoſt que par aucunes forces raiſonnables, ne doivent pas touſjours voir une ſi lourde faute impunie. Desja le canon des aſſiegeans avoit renverſé les tours & les pointes des baſtions, & ils eſtoient maiſtres de toutes les fortifications du dehors : les aſſiegeans n'ayant plus que leurs corps & leurs armes pour garder les ruines de leur rempart; d'où ils jettoient force pierres, & tiroient quantité de mouſquetades : mais le foſſé qui ſe trouvoit entre eux & l'ennemy, empeſchoit qu'on ne montaſt à l'aſſaut. Toutefois comme on tenoit un pont tout preſt, on le jetta deſſus ce foſſé en un moment : ce 1597.

1597. qui s'executa par une nouvelle hardiesse des mariniers ; lesquels quoy que cette entreprise eust esté jugée extrememcnt dangereuse, portant leurs efforts au delà des ordres qu'on leur avoit donnez taschoient encore à renverser la palissade de l'ennemy, malgré les mousquetades de leurs gens mesmes qui riroient de ce costé-là. A la veuë de ce pont, les habitans non moins estonnez que s'ils eussent veu un miracle, ne songerent plus à aucune resistance, ny de la main, ny du cœur : mais ils abandonnerent tous d'un commun accord les autres endroits de la place ; & accoururent en foule vers celuy-cy. Enfin, lors qu'ils virent leur ennemy s'avancer vers eux de plain pied, comme s'il eust marché dans une campagne unie ; & que toute l'armée en bataille derriere le pont, parut à leurs yeux ayant les enseignes deployées, les armes en main, & les menaçant avec un regard farouche ; alors, parce que le bruit des mousquetades ne permettoit plus qu'on s'entreparlast, ils commencerent à lever leurs chapeaux en l'air pour faire connoistre qu'ils demandoient la paix. Mais voyant que les soldats du Prince ne leur respondoient que par des coups, ils se refugierent dans la citadelle qui estoit encore enriere ; & laisserent derriere eux, pour arrester ceux qui les poursuivoient, une piroyable troupe de femmes & d'enfans ; laquelle s'estant jettée à genoux pour tendre les mains au vainqueur ; quelque irrité qu'il fust, le sexe & l'âge furent capables d'adoucir sa colere. Parmy ceux qui s'estoient mis en fuitte il y en eut pres de soixante & dix de tuez : & ceux qui pûrent entrer dans la citadelle se rendirent incontinent à la discretion du Prince Maurice. Lequel estant ravy de voir qu'apres sa vengeance satisfaitte, il se presentast encore pour luy une si belle occasion de pardonner, leur accorda la vie sauve : & leur ayant imposé une somme d'argent payable aux soldats victorieux, il choisir des ostages pour asseurance de ce payement. Mais bien-tost apres, cette taxe fut remise aux habitans, pour reparer plusieurs maisons de leur ville que la flamme avoit ruinées. Cet embrasement estoit arrivé la nuit par le moyen d'une bombe, à laquelle on n'avoit pas pris garde lors qu'on avoit esteint les autres ; & qui ne s'estoit pû esteindre du depuis à cause de la quantité des pailles, où le feu s'estoit pris d'abbord.

Cependant, le Gouverneur de Bredefort, redoutant ses propres soldats, autant qu'il eust pû redouter l'ennemy mesme, à cause de la rigoureuse puissance qu'il avoit exercée sur eux, & craignant qu'ils ne voulussent expier la faute de leur opiniastreté par le supplice de leur chef, n'avoit osé se refugier dans la citadelle avec les autres : mais il s'estoit caché dans une caverne obscure sous la ville, pour attendre une occasion plus favorable de se découvrir. Neantmoins ayant esté riré de là, aussi-tost qu'il se vid en la presence du Comte Maurice, retenant encore beaucoup de son ancienne presumption, il commença à defendre son procedé ; à parler de la foy qu'on est obligé de garder à son party ; & à déduire encore beaucoup d'autres choses, qui ne se debitent pas fort seurement quand on voit sa fortune reduirte à l'extremité. Mais dans cette conjoncture, le Prince, qui se voyoit contraint de paroistre cruel malgré son humeur, ayant commencé à tourner ses raisons contre luy-mesme, & à luy soûtenir qu'il estoit bien juste qu'une temerité telle que la sienne fust expiée par le propre sang du chef, plusrost que par celuy de tant de pauvres factionnaires, on vid & la voix, & le visage de ce Gouverneur perdre leur premiere asseurance : de sorte que s'estant abbaissé jusqu'aux prieres & aux larmes mesmes, il obtint la vie. En suitte, le

Prince

Prince accorda à ſa ſoldateſque quelque intervalle de repos entre les fatigues, qu'elle avoit ſouffertes, & celles qu'elle avoit encore à ſouffrir; afin qu'elle pûſt un peu reprendre ſes forces: & le butin de la ville priſe n'apporta pas peu de ſoulagement au victorieux; car tout le voiſinage d'alentour y avoit apporté ſes biens, comme en un azyle inviolable. 1597.

Quoy que les chemins & le temps fuſſent tres-mauvais, le voyage d'Over-Yſel ſe preſentoit encore: & les ſoldats du Comte Maurice jugeoient cette marche plus rude que la guerre meſme; dont la ſeule apprehenſion avoit desja tellement ruiné le païs, qu'il ne s'y trouvoit plus de villes comparables aux precedentes. Car premierement celle de Gowen avoit eſté volontairement abandonnée: & une partie de la garniſon d'Enſcheden ayant eſté rencontrée & defaitte en chemin, le reſte ſe contenta de voir le canon. De là le Prince ayant ſeparé ſes troupes, en envoya une partie contre Othmarſe, & l'autre contre Oldenſel: quelques-uns ont jugé par le nom de ces deux villes, que leur origine vient des Marſes & des Saliens, qui furent autrefois deux peuples aſſez conſiderables entre les Alemans. La ville d'Othmarſe, laquelle, ainſi que nous avons desja raconté, avoit eſté priſe & perduë cinq ans auparavant par les Confederez, ſe rendit maintenant en peu de jours: car les ſoldats qui la defendoient n'eſtant pas reſolus de s'y opiniaſtrer, avoient ſeulement obtenu de l'ennemy, qu'il tiraſt quelques volées de canon contre eux; afin que cette attaque ſerviſt d'un plus grand teſmoignage à juſtifier la neceſſité de leur reddition. Oldenſel tint trois jours: car la ville, eſtant fortifiée de trois paliſſades & d'un foſſé, avoit une garniſon de ſix compagnies: il eſt bien vray que ces compagnies l'eſtoient pluſtoſt de nom que d'effet: mais comme ſes gens de guerre eſtoient tous vieux ſoldats, leur petit nombre pouvoit autant valoir qu'un plus grand de nouvelles troupes. Ils donnerent à entendre aux habitans, que c'eſtoit en leur faveur qu'ils s'eſtoient reſolus à une prompte reddition; de peur de faire ruiner leurs maiſons dans une conjoncture, où les delais ne pouvoient apporter aucun avantage. Ces places ayant eſté conquiſes de la ſorte, les Eſtats de la Province d'Over-Yſel ordonnerent qu'on en raſeroit les fortifications, parce qu'il n'y avoit aucune apparence de les accroiſtre: & qu'il eſtoit à craindre, en les laiſſant en cet eſtat, que l'ennemy ne revinſt quelque jour s'en emparer.

Le Prince Maurice prend Othmarſe & Oldenſel.

Pour donner une entiere ſeureté au coſté droit du Rhin, il ne reſtoit plus qu'une conqueſte à faire; mais elle eſtoit tres-difficile, parce que l'hyver s'approchoit fort: car cette partie là de l'ancienne Alemagne, qui s'eſtoit jointe depuis quelques ſiecles au nom & à la domination Belgique, a pour voiſins, devers l'Orient, les peuples de la Weſtphalie; & proche le rivage de la mer, le païs d'Emden. Sur cette frontiere, au delà de la riviere d'Ems, on rencontre la ville de Lingen; heritage qui appartenoit autrefois à la maiſon de Teclembourg: mais l'Empereur Charles Cinquieſme, dans cette guerre qui fut ſuivie de la pacification de Smalcalde, ayant fait donner ce domaine à Maximilien de Buren, pour recompenſe de ſes travaux militaires, en attira du depuis la poſſeſſion à ſoy; dans l'ambition qu'il avoit d'eſtendre les anciennes bornes des Païs-bas: tant pour trouver un pretexte de loger ſes garniſons ſur la rive de deça, que pour commander par leur moyen à celle de delà, qui conduit à Hambourg & à Bremen, villes maritimes d'Alemagne. Le Prince d'Orange pendant les guerres civiles, & dans le temps qu'il poſſedoit l'affection de tous les Belges, entre les autres gratifications

Siege de Lingen.

1597. fications qu'ils luy firent, avoit receu en don cette ville de Lingen & toute la contrée qui en depend. La place n'estoit pas extremement forte; quoy que depuis peu le Comte Frederic de Heremberg eust commencé, par l'advis d'un transfuge, à en fortifier les dehors : mais la citadelle estoit plus forte, se repliant en quatre demy ronds également distans l'un de l'autre. La garnison estoit pour lors de six cents hommes, la pluspart fantassins; avec quelque peu de cavalerie : mais c'estoit sans doute l'elite du party Royal. Le Comte avoit essayé d'assembler un plus grand nombre de soldats : mais il luy avoit esté impossible a cause du serment qu'avoient fait tous ceux qui estoient sortis des garnisons voisines, de ne porter de trois mois les armes au dela du Rhin. Ceux à qui il est bien-aisé de juger des choses apres l'evenement, ont remarqué que puisque les Espagnols n'esperoient pas forcer les sieges du Prince Maurice, ils eussent mieux fait de tirer les differentes garnisons de leurs places pour reduire toutes leurs forces en un seul endroit, comme faisoit maintenant le Comte Frederic, s'estant jetté luy-mesme dans la ville de Lingen, pour tascher par toutes sortes d'efforts à la conservet, apres la perte des autres, ayant fait preparer, dans ce dessein, force canons, soit de fonte, soit de fer; & toutes les autres choses qui luy pouvoient estre necessaire, ou pour se defendre, ou pour se vanger. Contre cette ville le Prince Maurice ayant envoyé premierement une partie de ses soldats, pour se saisir du passage de la riviere de Dinclen, & les ayant suivis d'assez pres, il se posta le quatriesme jour au delà de la riviere d'Ems; où il trouva les ennemis qui bruloient toutes les metairies & les estables : ce qui l'obligea à disposer ses troupes un peu loin de la ville en des quartiers differens qui leur servoient de camp pour lors; parce qu'on n'avoit point d'ennemis à craindre, que du costé de la ville : c'est pourquoy on ne prit aucun soin de se fortifier à dos : & le front mesme ne fut fortifié que legetement, contre le canon que les assiegez opposoient à celuy du Prince Maurice, & contre les soudaines sorties qu'ils faisoient quelquefois. Le ciel qui estoit plus doux qu'auparavant, & le terroir qui s'elevoit agreablement par de petits tertres, donnoient assez de facilité pour la sappe : & quand la mine eut traversé tous les lieux humides, on disposa des fourneaux au dessous de la ville, capables de petdre bien-tost ceux qui marchoient dessus. Mais chaque fois que les gens du Prince Maurice alloient succeder les uns aux autres, ils estoient soudroyez par l'artillerie de la ville, qu'on deschargeoit avec tant d'assiduité & de violence, que la citadelle paroissoit presque tousjours en flamme. Ce qui se faisoit avec d'autant plus d'impunité que le Prince pour haster sa marche, n'avoit amené avec luy que fort peu de canons & mesme les plus legers de son armée. C'est pourquoy il donna ordre de faire venir les plus grands par la riviere, quoy que les navires ne pûssent avancet que fort lentement, à cause que le vent & le fleuve suivoient une mesme course. Mais quand cette nouvelle artillerie fut arrivée, toute la fureur de la guerre se tourna contre la citadelle seule, parce que le Comte Frederic y ayant fait passer toutes ses forces, le Prince Maurice ne vouloit plus rien tenter contre la ville, qui devoit bien-tost estre sienne : parce que s'il eust entrepris de la reduire la premiere, elle eust esté doublement endommagée, premierement par ses soldats, & puis en suitte par ceux de la citadelle. Mais la principale difficulté, dans l'attaque de cette derniete place, consistoit à épuiser les eaux : car ses remparts estoient bordez d'un fossé, au devant duquel on avoit jetté un boulevart que les assiegez defen-

defendoient avec tant d'opiniaſtreté, que ſa pointe ayant eſté ruinée par le canon, ils travaillerent incontinent à la reparer. Mais lors que la violence continuelle des batteries eut tout mis à bas, que le foſſé eut eſté comblé, & que l'on eut avancé les galeries, on envoya faire la ſommation que l'on avoit tousjours differée juſques là, parce que quelquefois on s'eſtoit mocqué des autres dans les ſieges precedens; mais on adjoûta à celle-cy, que c'eſtoit la premiere & la derniere. Ce que voyant Frederic, & ayant receu des lettres de l'Archiduc Albert, par leſquelles on luy ordonnoit de reſerver ſa vie & celle de ſes ſoldats pour quelque meilleure occaſion; il rendit la ville & la citadelle le dixſeptiéme jour du ſiege; demeurant dépoüillé par ſon couſin de toute la puiſſance qu'il avoit auparavant poſſedée. 1597.

Lingen ſe rend.

Les ſoldats furent renvoyez dans leurs quartiers d'hyver: & le Prince eſtant de retour fut receu avec beaucoup d'éclat & de pompe, tant de la part des Eſtats que de tout le peuple. Car apres avoir, en trois mois de temps, & avec des forces aſſez mediocres, rendu de ſi grands eſpaces de terres & de chemins exempts pour l'avenir des ravages ou des contributions de l'Eſpagnol, & les laiſſant en ſeureté par le moyen des rivieres qu'ils leur donnoit pour bornes; comme il voyoit ſa reputation hautement loüée chez les eſtrangers, ceux de ſon païs redoubloient d'autant plus volontiers les marques d'affection & de reſpect qu'ils luy avoient tousjours données. Il ſe trouva meſme des Princes Alemans qui dans leur aſſemblée generale, conſiderant que les affaires d'Hongrie eſtoient en aſſez mauvais eſtat, le deſtinoient ouvertement pour Capitaine general de leurs armées contre les Turcs. Toutefois ſa joye ne fut pas entiere; car elle ſe trouvoit meſlée de triſteſſe, à cauſe de la Princeſſe Emilie ſa ſœur, & d'une meſme mere; laquelle ſe maria à l'inſçeu de ſon frere & des Eſtats; parce que l'amour l'avoit bleſſée: joint qu'elle n'ignoroit pas que ces ſortes de nopces obtiennent pluſtoſt un pardon qu'un conſentement. Avant qu'elle eut eſté infectée de ce poiſon, & lors que ſes mœurs conſervoient encore la teinture d'Alemagne, Emanuël Prince de Portugal avoit eſſayé de la gagner, tant par les charmes de ſa perſonne, que par ceux de ſes diſcours; où parmy des proteſtations d'obeïſſance il ſçavoit aſſez addroittement meſler des traits de pitié; repreſentant qu'il eſtoit un Prince de ſang royal, que l'injuſtice & la violence avoient banny de ſa patrie, & faiſant hautement ſonner qu'Antoine ſon pere s'eſtoit veu aſſis ſur le throne, quoy que ſon regne n'eut eſté que de peu de durée: quant à ce Prince Emanuël, il ſe voyoit reduit à mener une vie vagabonde tantoſt en France tantoſt en Angleterre, & tantoſt enfin dans les autres païs, où la puiſſance de Philippe eſtoit odieuſe: ce qui l'avoit auſſi amené en Hollande; où ayant veu la Princeſſe & converſé avec elle auſſi ſouvent qu'il avoit voulu, (ſuivant une eſpece de privilege que l'ancienne ſimplicité de nos ayéuls avoit introduit, & lequel on a pris ſoin de conſerver, en la laiſſant corrompre elle-meſme) il avoit conceu l'eſperance de ſe pouvoir allier avec la maiſon de Naſſau, quoy que les inegalitez qui ſe trouvoient entre la Princeſſe & luy pour la fortune, eſtant encore augmentées par la diverſité des Religions, apportaſſent un notable empeſchement à cette alliance. C'eſt pourquoy le Prince Maurice n'ayant point voulu voir ces nouveaux eſpoux, ils ſe retirerent à Weſel, pour laiſſer adoucir ſa colere; mais bien-toſt apres eſtant retournez en Hollande, on les vid mener une vie privée avec des biens fort mediocres. Ce qui parut d'autant plus triſte en une fille du Prince d'Orange, petite fille du Prince de Saxe, qu'un peu auparavant

Le Prince Maurice eſtant de retour, fut receu avec beaucoup de magnificence.

Il ſupporte à regret les nopces clandeſtines de ſa ſœur Emilie.

1597. vant & maintenant encore les sœurs paternelles d'Emilie sorties de la famille de Bourbon, estoient jointes à des maisons fleurissantes & parmy de pompeuses solemnitez ; la Republique Confederée assignant elle mesme la dot de leur mariage. Ainsi Louyse Iulienne avoit esté donnée pour femme au Prince Palatin, du nombre de ceux qui elisent les Empereurs : Isabelle avoit épouse Henry Duc de Boüillon : & Catherine surnommée la Belgique estoit fiancée a Philippe Comte de Hanau, donr l'opulence estoit assez considerable dans la Franconie. Quant à Charlotte, que les Brabançons nommerent autrefois de leur nom, elle estoit recherchée par Claude de la maison de la Trimoüille Duc de Thouars ; dont la puissance paroissoit avec beaucoup de lustre chez les Poitevins. Henry Frederic tant pour le sujet de ce mariage, que pour connoistre, en la compagnie de sa Mere, les mœurs de la France, & se faire connoistre au Roy, avoit obtenu des Estats une commission d'Ambassadeur honoraire.

L'Hyver n'apporta pas peu de dommage aux Confederez : car les digues de la Hollande, du costé qui regarde le septentrion, & celles du païs de Groningue, furent renversez : & mesme dans Amsterdam des incendies souvent renouvellez donnerent lieu de soupçonner quelque fraude de la part des ennemis. Chez les Archiducs, la disette de finances durant tousjours, la sedirion de la soldatesque se glissoit en beaucoup de lieux. Elle avoit pris son origine dans la ville de Geldre ; d'où son exemple passa jusqu'à celle de Wachtendonc : & puis enfin Calais, Cambray, Ardres, la Capelle, le Catelet, Lire, Dourlan, l'Escluse, & le Sas de Gand, furent infectez de cette contagion. En quelques endroits les mutinez chasserent leurs chefs, & en d'autres les chefs se joignirent volonrairement aux mutinez : & lors que pour en appaiser quelques uns, on commençoit à leur distribuer quelque petite somme d'argent, cela ne servoit qu'à jetter dans la sedition ceux qui ne s'y estoient pas encore resolus, & à les avertir de ne preferer pas une obeïssance infructueuse à une licence profitable. Ce qui fut cause que les villes ne vouloient plus recevoir de garnison, & que l'Archiduc ayant trouvé devant la ville de Venlo les portes fermées tant pour son train, que pour luy mesme, employa ce qui restoit encore de l'hyver jusqu'à l'année suivante en diverses prattiques, soit pour la guerre soit pour la paix. Premierement on suborna quelques traitres pour introduire l'Espagnol dans l'Isle de Thole, mais le crime de leurs impies & mal-heureux desseins fut expié par leur supplice. En suitte l'on envoya quelques troupes pour surprendre le fort de Berg sur Zoom, qui n'estoit pas encore acheve ; & l'on en envoya aussi d'autres pour se saisir d'une porte de Gertrudenberg ; toutefois ces deux entreprises ayant esté decouvertes, les entrepreneurs s'en retournerent sans rien faire.

Grande sedition des soldats Espagnols.

Philippe plus enclin à la paix.

Mais enfin toutes choses prenoient plusrost leur pente vers la paix, que vers la guerre : car les forces & le courage de Philippe succomboient sous le fardeau de tant d'affaires qu'il avoit sur les bras : & se voyant engagé dans une guerre estrangere contre la France, dans une autre maritime contre l'Angleterre, & dans une autre encore presque civile contre les Provinces Vnies, il commençoit à reconnoistre, apres plusieurs exemples, que les secondes esperances font eschoüer les premieres : joint que, peut-estre, sa vieillesse caduque & maladive, portoit desormais son inclination à des conseils plus doux. C'est pourquoy il souhaittoit, ou de faire la paix, ou pour le moins de rompre l'union qui s'estoit concluë depuis peu entre ses ennemis contre luy. Quelques uns ont crû que sa principale visée estoit de se deli-

vrer

vrer de la guerre de France, & de celle des Païs-bas pour se pouvoir vanger de l'Angleterre plus facilement, & avec moins de dépenses. Car depuis les pertes qu'il avoit faittes en France, de la ville d'Amiens; & dans les Païs-bas, des places d'outre le Rhin; les forces de ses ennemis s'estant de beaucoup accreuës, on voyoit les siennes diminuées, ses champs ravagez, & son credit épuisé: ce qui faisoit naistre mille diverses seditions, la discipline militaire n'estant jamais bien asseurée sans la solde. Que si cependant les ennemis venoient à l'attaquer soit d'un costé soit d'un autre, & que l'on envoyast contre eux quelque partie de ses troupes; la Noblesse & les villes des Païs-bas luy estant tousjours suspectes à cause de ce qui s'estoit passé auparavant, il avoit à craindre de plus grands dangers que jamais, tandis qu'au contraire les Confederez voyoient leurs campagnes asseurées, & joüissoient sur tout de la liberté de la mer; qui leur apportoit beaucoup de commoditez, & leur en promettoit encore davantage pour l'avenir. En effet on surprit des lettres d'Albert à Philippe, qui parloient en cette sorte: mais le Roy trouva plus à propos de commencer sa negotiation de paix par la France: car l'entrepriſe estoit mesme specieuse. à cause de la Religion: parce que le Pape Clement l'avoit souvent averty de prendre garde, que le Roy Henry de Bourbon ayant maintenant embrassé la Religion Romaine, si Philippe continuoit encore la guerre contre luy, on auroit lieu de croire que les premieres tentatives de l'Espagnol eurent pour motif plustost l'ambition que la pieté; & le Pape joignoit à cet avertissement toutes les raisons magnifiques, que l'on allegue en de pareilles occasions sur le sujet de la concorde Chrestienne, & des guerres du Turc. Il est vray neantmoins que Philippe avoit long-temps mépriſé ces considerations: mais enfin il commençoit à les gouter; depuis qu'il avoit veu que toutes ses largesses avoient esté inutilement répanduës en France, que les armées qu'il y avoit envoyées n'avoient eu aucun succés considerable, & qu'enfin non seulement ses esperances avoient esté trompées de ce costé là, mais davantage, par une punition ordinaire à ceux qui embrassent trop, il avoit veu chez luy mesme tronquer une bonne partie des possessions, qui luy estoient venuës de ses ayeuls. Mais d'autre part, Henry n'eut pas esté faſché de recouvrer ses places, afin qu'il luy fut permis pour l'avenir de posseder avec quelque repos un royaume que ses armes luy avoient acquis, & de remedier par de bonnes loix aux maladies qu'une discorde de quarante ans avoit fait naistre: mais lors qu'il sembloit encore balancer dans cette resolution, il y estoit affermy de plus en plus par des personnes de la Religion Romaine; lesquelles apres avoir suivy autrefois une faction declarée contre luy, se voyant maintenant les plus avancez dans sa faveur, faisoient quelquefois paroistre à sa rencontre des pauvres qui luy demandoient la paix à jointes mains. L'Honneur d'avoir reconcilié les deux Rois demeura principalement à Alexandre de Medicis, Legat du Pape, & à Bonaventure Calatagirone Sicilien, General des Cordeliers: mais sur tout, en travaillant à cette entrepsise, ils ne manquoient pas de representer à Henry, qu'entre les puissances alliées contre les Espagnols, celle qui feroit la premiere la paix avec eux, recueilleroit tous les avantages de la guerre. Toutefois ce Prince ne voulut entendre à aucune conference, qu'on ne luy eut auparavant donné parole, que les conditions de la paix seroient telles que le royaume de France luy demeureroit entier. Sous cette esperance il envoya Bellievre & Bulart à S. Quentin: & l'Archiduc Albert, à qui Philippe avoit donné tout pouvoir de traitter, envoya aussi Mendoze,

1597.

Il commence par la France.

On traite de la paix entre le Roy Henry de Bourbon, & Philippe.

1597. doze, Taſſis, Richardot, & Marienſard, au meſme lieu, où la negotiation marchoit aſſez lentement. Cependant Henry qui ne vouloit pas en ſe ſeparant de ſes alliez, ſe rendre blamable d'aucun procedé illegitime, envoya Maſſey vers la Reine d'Angleterre, pour luy repreſenter qu'une guerre lente ne ſe contentoit pas de faire languir la France comme autrefois, mais qu'elle la faiſoit mourir s'il faut ainſi dire. Que l'on voyoit, dans tous les endroits de ſon royaume, la Nobleſſe epuiſée par les combats; le peuple accablé par l'indigence; les villes renverſées, brulées, & les campagnes deſertes; miſerable objet pour les yeux d'un Prince: mais que le plus grand de tous ces maux conſiſtoit en ce qu'ils ne trouvoient point de remedes. De ſorte que ſi ſes alliez ne luy donnoient dans peu une armée entretenuë à leurs dépens, par le moyen de laquelle il pût trancher tout d'un coup les difficultez de la guerre, il ne pouvoit plus faire autre choſe que d'accepter une paix, en faveur de laquelle ſes ennemis meſme quittoient tous les avantages, que les armes leur avoient acquis. Que neantmoins il ſeroit en ſorte que par ſon accommodement il ſeroit permis à la Reine, & à tous ſes aſſociez, de prendre part aux conditions qui luy ſeroient accordées. Que ſi Eliſabeth & les Confederez refuſoient de ſe ranger dans le meſme party, ce ne ſeroit pas une merveille de voir quelque difference d'intentions entre ceux qui trouvent leur ſalut, & une preuve indubitable dans la guerre, & celuy qui ne combat qu'avec aſſeurance de ſe perdre. Mais outre ces raiſons, Henry pour ſe purger de plus en plus du manquement de foy dont Eliſabeth eut pû l'accuſer, adjoûtoit encore que la Reine apres luy avoir promis par leur traitté, quatre mille Anglois auxiliaires, avoit du depuis exigé de luy, devant peu de témoins, qu'il ſe contentaſt de la moitié de ce nombre. Qu'à la verité, comme il deſiroit touſjours conſerver l'apparence de leur union, quoy que l'effet luy en fut peu fructueux, il avoit ſouffert cette injuſtice, mais en ſorte qu'il n'en avoit pas perdu la memoire. Il eſtoit bien plus difficile au Roy de trouver des excuſes legitimes envers les Confederez: toutefois il leur envoya Buzanval, pour ſe plaindre que les aſſiſtances qu'ils luy avoient promiſes & données eſtoient peu de choſe, & que les ſeules marchandiſes tranſportées de France valoient davantage aux Hollandois. Eliſabeth & les Confederez découvrirent bien-toſt les artifices de ce Prince, qui eſtoit las de la guerre: mais la Reine oppoſoit à ſes raiſons les dépenſes qu'elle avoit desja faittes pour aſſiſter les Confederez. Elle n'oublioit pas à repreſenter auſſi l'eſtat preſent de ſes affaires dans l'Yrlande: où, quoy que les Rebelles fuſſent reduits à l'extremité, Iean Norris & Thomas Borrug Capitaines Anglois, qui s'eſtoient autrefois rendus illuſtres dans les Païs-bas, & qui dans l'Yrlande encore avoient eſté ſi ſoigneux de bien faire à l'envy l'un de l'autre, que cette noble jalouſie les avoit rendus malades, s'eſtoient veus enfin ſuccomber: non pas à la verité par les combats, mais par la longueur de la guerre. Toutefois la reſponſe de la Reine fut accompagnée de ce temperament; que ſi le Roy ſon aſſocié vouloit continuër la guerre, elle ne manqueroit jamais de l'aſſiſter au beſoin: & que ſi au contraire il eſtoit reſolu de faire la paix, elle ſeroit touſjours preſte d'en entendre les conditions. Les Confederez reconnurent, dans cette conjoncture, que ſi ces deux Couronnes avoient partagé avec eux les hazards de la guerre, ils ne partageroient pas avec elles les fruits de la paix: car entre les Rois la concorde voit touſjours ſes conditions aboutir à ce point, de faire ceſſer les hoſtilitez pour l'avenir, & de donner & recevoir une abolition de tout le paſſé: mais entre le

Henry fait voir à Eliſabeth, que la paix luy eſt neceſſaire.

Il envoye Buzanval vers les Eſtats pour la meſme ſujet.

ſouve-

souverain & ses sujets, quand on en vient à quelque accommodement, ce premier demeure le seul arbitre de toutes choses, & les autres sont seuls punis des fautes commises de part & d'autre. 1597.

Cependant les Confederez, pour se garantir du pesant fardeau qu'ils estoient certains d'avoir sur les bras si les forces d'Espagne venoient à se tourner contre eux, estalloient devant leurs associez la violence & les artifices des ennemis; & taschoient, quoy qu'en vain, à les dégouster de la paix, en leur faisant toutes sortes d'offres. Sur tout, ils promettoient au Roy, s'il desiroit marcher contre Nantes, de luy fournir, outre leurs regimens auxiliaires, autant de navires qu'il en souhaitteroit pour assieger la riviere de Loire, & d'ajoûter encore à tout cela de nouvelles troupes, s'il vouloit attaquer quelque place sur les frontieres du Païs-bas. Mais cependant Philippe preparoit un nouvel appast pour les tenter eux mesmes: car comme il avoit deux filles, la plus jeune avoit esté donnée pour femme au Duc de Savoye, & l'aisnée, qui se nommoit Isabelle Claire Eugenie, estoit demeurée aupres de son pere, afin qu'elle luy pût servir d'une amorce pour attirer tous les Princes, par la consideration d'un si grand party. Cette Princesse avoit autrefois esté esperée par l'Empereur Rodolphe, par l'Archiduc Ernest, par le Duc de Guyse, & puis enfin aprés avoir passé dans le celibat les principales années de sa fecondité, elle se voyoit maintenant fiancée avec Albert d'Austriche; Rodolphe (ainsi que plusieurs ont creu) n'estant pas fort satisfait, de voir que cet honneur, qu'il avoit recherché long-temps, ne luy eut pas esté accordé plustost qu'à son frere. Philippe assignoit pour dot à sa fille, la Bourgogne & les Païs-bas: non seulement afin que cette Princesse, son heritiere legitime, eut sa part de la succession royale asseurée contre son frere plus jeune qu'elle; mais encore pour tegagner l'esprit des rebelles; par ce qu'il esperoit que le nom d'Austriche leur seroit bien plus agreable, que celuy d'Espagne; les anciens bien-faits de cette famille, & les outrages receus de cette nation, occupant assez souvent leur memoire. Mais tous ces projets furènt vains, & leur pretention inutile contre des peuples egalement opiniastres dans leurs soupçons, & dans l'amour de leur liberté. Car toutes ces alliances d'une seule famille, pratiquées pour servir de couverture à son ambition, leur donnoient un perpetuel sujet de craindre, & de croire que les Espagnols n'accordoient à l'Archiduc, que le seul nom de la Principauté Belgique, dont ils retenoient tousjours l'effet. Mais les Belges du party royal, ausquels Philippe avoit envoyé sa declaration touchant ce mariage, firent une response accommodée au temps; par laquelle ils protestoient que c'eut esté avec quelque regret qu'ils se voyoient detacher du service de leur Prince, dont ils avoient reconnu la justice, & la clemence par tant de marques; s'ils n'eussent creu qu'il leur estoit impossible de luy mieux témoigner leur obeïssance, qu'en reconnoissant par son ordre sa veritable image en sa fille. En suitte se portant sur le sujet des loüanges de leurs nouveaux maistres, ils celebroient les vertus de l'Infante comme leur estant assez connuës par le rapport de la renommée, & celles de l'Archiduc, comme en ayant esté les propres témoins: demandant seulement cette grace au Roy, qu'il ne les privast de son assistance accoustumée; & principalement en une saison où leurs affaires estoient en si mauvais estat. Ils disoient que puisque les estrangers mesmes, obligez par une infinité de bien-faits, confessoient hautement le soin qu'il avoit tousjours eu de la Religion, & le secours qu'il leur avoit donné; il estoit encore plus juste qu'il pourveut à la protection & de

Philippes les tente par un nouvel appast.

Philippe promet sa fille à Albert.

La Bourgogne & la Belgique luy sont assignées pour dot.

Toutes choses suspectes aux Confederez.

Response des Belges du party royal aux lettres de Philippe.

1597. la Princeſſe ſa fille ſi accomplie en toutes ſortes de merites, & d'un gendre ſorty de ſon ſang & de ſa race, & de ſes peuples enfin, qui eſtoient l'ancien heritages de ſes ayeulx : & leſquels pour cette raiſon devoient tousjours eſtre eſtimez ſes ſujets, quoy qu'il les fiſt paſſer ſous une nouvelle puiſſance. Mais qu'apres tout ſi ce changement demeuroit fixe dans la volonté de Philippe, & du Prince ſon fils, heritier de ſa Couronne, les Belges ne refuſeroient point de reverer à l'avenir, ſous quelque nom que ce pût eſtre, la meſme majeſté qu'ils avoient tousjours reverée. Les Brabançons, & les Flamens ſur tout, demandoient à part, avec beaucoup d'inſtance, qu'on taſchaſt de trouver quelques moyens d'accommodement avec les Provinces Vnies : & que ſi leurs peuples par leur opiniaſtreté accouſtumée continuoient à provoquer le chaſtiment qu'ils avoient tant de fois merité, l'on conviaſt tous les Princes voiſins qui ſuivoient l'ancienne Religion, & meſme les Eccleſiaſtiques, de ſeconder la cauſe commune, par les armes, ou par quelque autre ſecours avantageux, à quoy ils ſe pourroient peut eſtre reſoudre ; parce que ſi quelques uns d'eux avoient eu la trop grande puiſſance de Philippe pour ſuſpecte, il y avoit lieu de croire qu'ils témoigneroient des ſentimens plus favorables pour une domination ſeparée de l'Eſpagnole. Au reſte l'ordre des choſes que je vay bien-toſt commencer à deduire, fera voir de quelle ſorte le vray, & le faux ſe trouverent meſlez indifferemment parmy toutes ces eſperances.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE SEPTIESME.

SOMMAIRE.

Les Eſtats ayant interdit le commerce avec les Eſpagnols, eſſayent en vain de remedier aux voleries de leurs chefs. On prend une prodigieuſe baleine qui s'eſtoit engagée dans les guez du rivage de Hollande. On eſſaye en vain de prendre Vonde. Source des diſcordes d'entre les Alemans & les Anglois. Les Alemans chaſſez d'Angleterre s'arreſtent à Middelbourg. Les Confederez tirant avantage des malheurs d'autruy, eſtendent au loing leurs navigations. Audace infortunée de Moucheron. Les broüilleries d'Vtrecht ſont appaiſées. Les Confederez envoyent des Ambaſſadeurs en France & en Angleterre pour la continuation de la guerre. Reſponſe d'Eliſabeth. Oldenbarneveld taſche en vain de diſſuader la paix au Roy de France. Liberalité de ce Prince envers les Confederez. Articles de paix entre la France & l'Eſpagne. Eliſabeth exhorte derechef les Confederez à la paix. Nouvelle alliance entre les Anglois & les Confederez. Philippe fait une donation des Païs-bas à ſa fille Iſabelle. Diſcours differens ſur le ſujet des clauſes de cette donation. Albert s'efforçant de faire la paix avec les Confederez, n'eſt point eſcouté. Sedition de la ſoldateſque Eſpagnole. Albert allant en Eſpagne laiſſe André d'Auſtriche pour ſon lieutenant dans les Païs-bas. Relation de la mort du Roy Philippe. Divers jugemens que chacun fait touchant le genie & les mœurs de ce Prince. Marguerite eſt menée pour femme au Roy Philippe troiſieme du nom. Les nouvelles broüilleries du Comte d'Emden n'ont point de ſuccés. Les Reformez d'Aix ſouffrent du prejudice. Mendoze mene ſon armée contre ceux de Cleves & de Iuliers. Deſcription des nations d'alentour du Rhin voiſines des Provinces Vnies. Mendoze fortifie Orſoy & Mulhem. Le Prince Maurice part avec une armée pour aller remedier à l'effroy que celle de Mendoze apportoit aux Confederez. Grandes diſſenſions entre les Eſpagnols. Sibylle de Cleves appelle de tous coſtez du ſecours contre les Eſpagnols. Breve deſcription des Cercles de l'Alemagne. Les Confederez meuvent en vain les Alemans contre les Eſpagnols. Mendoze prend la ville de Rhinberk malgré le ſecours que le Prince Maurice taſchoit de luy donner. Falcoſtein eſt tué par les Eſpagnols contre la parole qu'ils luy avoient donnée. La ville de Weſel eſt forcée de recevoir les ceremonies Romaines. Mendoze met des garniſons dans Rhez & dans Emmeric, & prend Iſelbourg de force. Le Prince Maurice ferme aux ennemis les paſſages de la Weſtphalie. Les Eſpagnols vont paſſer l'hyver en Alemagne. Le Prince Maurice ayant delivré Emmeric de ſa garniſon, laiſſe cette ville en liberté & celle de Sevenaar auſſi. Morts illuſtres dans les Païs-bas. Crimes execrables des Eſpagnols dans l'Alemagne.

CAr malgré cette nouvelle alliance, les Eſtats ne laiſſoient pas d'adjoûter aux hoſtilitez precedentes de nouvelles marques d'inimitié : puis qu'ils publierent un edit, par lequel ils defendoient qu'on ne tranſportaſt chez les Eſpagnols ou chez les peuples de leur party, aucune marchandiſe propre à la guerre, ou à la navigation. Bien-toſt apres ils firent encore une autre ordonnance, par laquelle ils defendoient auſſi d'emporter les grains creus dans le païs : de peur que les habitans en cherchant à faire du gain chez les eſtrangers, ne fiſſent naiſtre la diſette chez eux meſmes. Mais pour la Flandre Eſpagnole, elle eſtoit generalement interditte de toute ſorte de commerce avec les Provinces Vnies. Neantmoins comme

1598.

Les Eſtats defendent le commerce avec les Eſpagnols.

1598. me ces loix n'avoient jamais esté fort bien observées, à cause de l'avidité que ceux qui manioient les affaires avoient tousjours témoignée pour le gain, la paix de la France avec les Espagnols, qui se conclut bien-tost apres, renversa la bonne intention de tous ces edits : & par le moyen des fraudes qui furent introduittes dans leur execution, la Republique perdit toute l'utilité qu'elle s'en estoit promise. En mesme temps, parmy les conseils qui furent tenus pour la reformation de la milice, on prit pareillement soin de prescrire la façon des armes, que l'on porteroit de là en avant; tant parmy ceux qui servoient à pied, que ceux qui servoient à cheval, soit pour les picques, soit pour les armes à feu : & l'on composa aussi de nouvelles troupes de cavalerie du revenu des terres que l'on avoit conquises l'Autonne precedent. Mais lors qu'on voulut entreptendre d'empescher, que les chefs de la soldatesque ne vollassent l'argent public, l'experience fit voir, que les reglemens qu'on s'estoit promis d'opposer à ce desordre, estoient assez inutiles. Car il ne servit de rien d'avoir retranché tous les soldats supernumeraires de chaque compagnie, pour la reduire à cent hommes; puisque les Capitaines trouvoient tousjours moyen de tromper, & que plus le nombre des soldats avoit esté diminué, plus ils augmentoient celuy des passe-volans. Mais davantage, aussi-tost qu'ils reconnurent qu'on taschoit à leur oster le moyen de voller, ils firent en sorte que les plus zelez de leurs soldats, & mesme ceux qui avoient autant de vertu qu'on en peut avoir dans un siecle où toutes choses sont venales; enfin ceux ausquels ils avoient auparavant accordé de plus grandes recompenses qu'aux autres, pour les attirer sous leurs drapeaux; vissent pour l'avenir leur solde reduitte au pied de celle des moindres soldats. Ce qui causoit des desertions si frequentes, qu'elles eussent ruiné des regimens entiers, si l'indigence de l'ennemy ne les eut moderées. Ce que les Estats ayant reconnu, par l'advis du Prince Maurice, ils ne se travaillerent pas davantage dans le dessein de remedier à des maux qu'il estoit impossible de guerir. Cependant, le profond repos des païs d'outre le Rhin ayant accreu les revenus de la Republique Confederée, elle fut invitée par cette consideration à gratifier le Prince Maurice, & le Comte Guillaume ses Gouverneurs, de quelque present honneste soit en terres soit en argent: quoy qu'il se trouvast encore des personnes qui vouloient donner, à cette marque de reconnoissance, le blâme d'une largesse trop ambitieuse.

Ils gratifient le Prince Maurice, & le Comte Guillaume de quelques presents.

L'Année estant entrée dans son second mois, il arriva une avanture plustost rare que merveilleuse; mais elle passa pour un prodige, parce qu'il ne se trouvoit point de veritables miracles. Vn poisson du genre des baleines, dont quelques pescheurs avoient entendu le bruit sur le rivage de Hollande, & lequel estoit tellement connu aux mariniers, que la pluspart d'eux se ressouvenoient du nom qu'ils luy avoient donné pour l'avoir rencontré plusieurs fois, fut attiré avec des cordes en un lieu nommé Berkheide; lequel est situé entre Sceveling & un autre bourg, qui témoigne, par son nom mesme, que son origine est venue des anciens Cattes; & assez proche de l'embouchure de ce canal du Rhin, qui tient le milieu entre les deux autres. Lors que l'Ocean se retire on y decouvre encore les traces d'une citadelle autrefois bastie par Drusus ou par Severe : mais les anciens habitans du païs ont nommé ce lieu Berkheide à cause de la grande Bretagne qui luy est oppositе. Ce fut donc là que ce poisson, dont l'estendue alloit jusqu'à soixante & dix pieds, couvrit de son grand corps tout ce qui se trouve d'espace vuide entre la mer & les digues qu'on a elevées sur le rivage pour arrester la violence du flux:

Baleine de 70 pieds prise à Berkheide dans des sables, où elle estoit demeurée engagée.

flux : & une grande multitude accourut pour voir cette nouveauté, sans craindre la mauvaise odeur que ce poisson faisoit sortir de ses entrailles deschirées, & qui estoit telle que l'air d'alentout en ayant esté infecté, causa des maladies & mesme la mort à plusieurs personnes. Au reste il est certain que ceux dont le jugement n'estoit mesme que mediocte, ne devoient point mettre au rang des choses merveilleuses, que ce poisson, qui ne differoit en rien d'une infinité d'autres cachez dans les vastes retraittes de l'Ocean, ayant esté pousſé par les vagues dans des sables où il estoit demeuré engagé, se fust découvert aux pescheurs par le bruit qu'une si lourde masse avoit fait en se debattant inutilement : neantmoins parmy le vulgaire, qui veut tousjours donner quelque nouvelle interpretation aux nouveaux succés, & soûmettre à son jugement les effets de la nature ou de la fortune, les uns disoient que la rencontre de ce prodigieux animal presageoit à ses vainqueurs qu'ils remporteroient quelque grande victoire & de riches dépoüilles sur leurs ennemis : les autres au contraire pretendant que cette avanture ne promettoit que toutes sortes d'infortunes à ceux que de si horribles monstres venoient chercher. Et chacun s'attachoit tellement à ses opinions, qu'elles estoient mesmes soûtenuës par plusieurs escrits qu'on publioit : mais la vanité de toutes les raisons des uns & des autres fut destruitte par le reste de l'année, que l'on peut dire avoir esté oisive en comparaison des precedentes. Il est vray pourtant qu'un peu apres s'estant aussi pris une vache marine dans la riviere, assez proche de Gotichem, parce que c'estoit une chose tout à fait extraordinaire, quelques uns voulurent, & non pas sans fondement, trouver un rapport entre ce succés, & ce qui se passa les années suivantes au mesme lieu. Mais pour le moins c'est une chose presque veritable, qu'il n'y a jamais eu d'année où l'on ayt veu si rarement qu'en celle-cy les evenemens respondre aux esperances, si nous commençons à la conter dés l'hyver, qui se passa entierement parmy des tentatives inutiles. Car premierement les chefs de la garnison de B[illegible]gue sur Zoom ayant esté conviez d'aller surprendre Wouden, chasteau sit[illegible] un peu plus avant dans le cœur du païs ; parce que c'estoit un lieu qui servoit à introduire les soldats du party royal dans les embouchures du Brabant, ce qui rendoit leur navigation mal seure ; & pour faciliter cette surprise, les sentinelles gagnées ayant promis de ne faire aucun bruit qui pûst éveiller le corps de garde, comme l'architecte de ce stratageme estoit un homme non moins timide qu'imprudent, lors que l'on en vint à l'execution, il ruïna luy mesme son dessein par sa fuitte. D'autre part, le Prince Maurice avoit aussi preparé une flotte contre la Flandre ; mais si elle manqua de succés, ce ne fut pas par la faute des hommes, puis qu'une puissance superieure s'en mesla ; car la violence des vents, aussi-tost que les vaisseaux furent en mer, en ruïna quelques uns ; & obligea les autres à chercher des lieux de seureté qu'ils eurent bien de la peine à trouver. Il estoit arrivé, un peu auparavant, qu'un chasteau situé sur la mesme coste à l'oppoſite de Birflit, au delà de Zelande, avoit esté vendu par les soldats de sa garnison, composée de François, à un Espagnol qui les avoit subornez ; comme trois ans auparavant la perfidie d'un Walon avoit livré la mesme place aux Hollandois : de sorte qu'à la fin l'infamie des uns fut reparée par le dommage des autres. Quelques cavaliers estoient aussi allez vers Limbourg avec dessein de surprendre l'infanterie Espagnole ; mais leur marche ayant esté decouverte, ils furent contraints de s'en revenir sans rien faire, parmy les neiges qui estoient extre-

1598.

On tasche de surprendre Wouden sans effet.

1598. ment hautes. Neantmoins, bien-toſt apres, les meſmes ſurprirent, dans le pais de Iuliers, quelques convois qu'on menoit aux ennemis; mais en ſuitte ayant eſté rencontrez par quelques troupes de cavalerie du party contraire, pres de Buric, ils furent forcez d'abandonner la proye; mais non pas ſans verſer de leur propre ſang. Quelques autres encore de leur party, retournant des païs du Liege & de Treves, furent pareillement rencontrez par quelques uns des ennemis qui les mal-traitterent : & toutes ces pertes quoy que petites, pour eſtre arrivées aſſez ſouvent, ne diminuerent pas peu les avantages remportez à Turnhout l'année precedente. Cependant pluſieurs biens de la paix que les autres narions n'éprouvent jamais dans leurs guerres, faiſoient tousjours compagnie à la Republique confederée : puisque meſme les diſſenſions ſurvenuës entre les Alemans & les Anglois tournoient à ſon utilité. Mais puisque les effets de cette diſcorde ſe trouvent meſlez parmy les affaires Belgiques, je croy qu'il eſt à propos d'en reprendre l'origine un peu de plus loin.

Origine de la diſcorde entre les Alemands, & les Anglois.

Pendant les precedens ſiecles la marchandiſe eſtoit dans ſon principal credit en Alemagne; ce qui fut cauſe que chez beaucoup de divers peuples de cette region tels que ſont les Vendes, Saxons, Pruſſiens, Weſtphaliens, pluſieurs villes juſqu'au nombre de ſoixante & dix, qui ſe trouverent ſituées ſur la mer & ſur des fleuves renommez, ſe joignirent enſemble comme en un corps ſous de certaines loix de commerce, ſuivies d'un traitté, qui fut nommé Anſeatique. Et l'induſtrie de ces aſſociez eſtoit telle, que par ſon moyen non ſeulement la Mer Septentrionale & les ports de la Belgique goûtoient le fruit d'un traffic perpetuel; mais que, davantage, ils eſtablirent une place de marché jusques dans Londres; où apres que l'on eut reconnu la bonne foy avec laquelle ils agiſſoient, & l'utilité qu'ils apportoient au public, les Roys d'Angleterre leur accorderent de pouvoir eſchanger leurs marchandiſes contre d'autres, ſous un certain tribut fort mediocre. Il eſt à remarquer qu'en ce temps là, les champs d'Angleterre eſtant principalement propres aux paſturages, n'avoient presque autre choſe à fournir en eſchange des marchandiſes eſtrangeres, que ce qui procedoit de leurs toiſons : ainſi les Alemans ne remportoient que des laines non encore miſes en œuvre. Mais aſſez long-temps apres, quelques uns d'entre les Belges exilez de leur païs pour diverſes cauſes, ou ennuyez d'en ſouffrir les miſeres, s'eſtant retirez en divers païs eſtrangers, comme ils y apporterent la connoiſſance de pluſieurs manufactures, ils apprirent ſur tout aux Anglois l'art de preparer & de teindre les laines : ce qui arriva premierement ſous le regne d'Edouard. Cependant, ce Prince ſongeoit aſſez à augmenter le revenu de ſon épargne d'une partie du gain que ce nouveau travail produiſoit dans ſon royaume; mais le traitté qu'il avoit fait avec les villes Anſeatiques s'oppoſoit à ſon deſſein. C'eſt pourquoy les Anglois ayant bien-toſt trouvé de nouveaux pretextes & de nouvelles accuſations, renverſerent toute ſorte de droits pour priver les Alemans des anciens privileges qu'on leur avoit accordez; & neantmoins ils leur offrirent enfin de les en laiſſer joüir, s'ils vouloient partager avec eux le fardeau des impoſitions dont l'ouvrage des draps eſtoit chargé, allegant pour leurs raiſons qu'il n'y avoit rien de ſi contraire au devoir d'un Prince, que de fouler ſes ſujets pour épargner les eſtrangers; & demandant auſſi que les Alemans leur accordaſſent chez eux de pareilles exemptions. Ceux-cy au contraire reclamoient hautement le droit des Gens, ſe plaignant que par ces nouvel-

les

les inventions, on leur vouloit ravir des privileges dont ils avoient jouy par leurs merites trois cens ans durant; & qui leur avoient eſté confirmées par les declarations ſolemnelles de quatorze Roys. Neantmoins non ſeulement toutes leurs plaintes furent inutiles, mais davantage ils ſe trouverent encore desobligez de nouveau dans l'eſtabliſſement que les Anglois firent entre eux d'une compagnie particuliere, par le moyen de laquelle en fourniſſant eux meſmes des draps aux eſtrangers, ils renverſoient tous les anciens profits des Alemans. De là naſquit une jalouſie reciproque entre les deux nations; & les plaintes de celle-cy alletent jusques aux oreilles de l'Empereur, environ le temps que par l'occaſion des differens qui eſtoient venus entre le Duc d'Albe & Eliſabeth, tous les Anglois qui ſe trouvoient dans les Païs-bas en ayant eſté chaſſez, ſe retirerent au delà de la riviere d'Ems. Ils eſtoient accuſez de falſifier leurs marchandiſes, & d'empeſcher par leurs monopoles le debit des autres, en donnant les leurs pour la moytié moins. Ainſi pendant quelques années le temps fut conſumé parmy les diſputes des ſujets, & les lettres que les Souverains s'écrivoient les uns aux autres; juſqu'à ce que la haine du nom des Anglois s'augmentant de plus en plus par les pirateries qu'ils exerçoient inceſſamment ſur la mer, Philippe, dont l'artifice avoit excité ces broüilleries, meſla les anciens differens avec les nouveaux, embraſſa la cauſe des Anſeatiques auptes de l'Empereur par l'entremiſe de Mendoze & de Clement ſes miniſtres: non pour aucun avantage qu'il ſouhaittaſt à cette communauté, mais ſeulement pour allumer de plus en plus la diſcorde; & faire en ſorte que la poſſeſſion de la mer fuſt debattuë à ſes ennemis. Et dans le meſme temps qu'il faiſoit rechercher l'authorité du Roy de Dannemarc pour flechir les Confederez, il envoya pareillement juſqu'à Lubek, capitale des Anſeatiques, une ambaſſade, dont Florent de Barlaimont eſtoit le chef, par laquelle il blâmoit les Alemans de ce qu'ils ne s'attachoient par leur commerce dans les Païs-bas qu'à augmenter les richeſſes des peuples rebelles, negligeant cependant les autres villes Belgiques: il diſoit qu'en cela ils témoignoient avoir peu d'inclination pour la neutralité, & encore moins de reconnoiſſance pour les bons offices qu'ils avoient éprouvez de la part d'un tel Monarque: & parmy ces reproches il les incitoit auſſi à la guerre contre les Anglois, en leur promettant toutes ſortes d'aſſiſtances pour cet effet; mais c'eſtoit inutilement. Neantmoins les Alemans envoyerent ces demandes de Philippe aux villes, qui ayant autrefois eſté aſſociées dans le party Anſeatique, s'eſtoient maintenant rangées dans l'union des provinces Confederées du Païs-bas; & y joignirent auſſi des lettres qui témoignoient du mescontentement de leur part: ſoit qu'ils euſſent conceu quelque nouvelle jalouſie contre ces peuples devenus puiſſans par le trafic; ſoit enfin (comme il s'eſt reconnu par pluſieurs experiences) que les peuples qui ont le plus de conformité enſemble pour la religion, ont le moins d'attachement pour les intereſts de la fortune; & que ceux qui ſuivent la confeſſion d'Augsbourg ſont autant unis d'affection avec ceux de la profeſſion Romaine, qu'ils en ſont éloignez de ſentiment. Ces choſes s'eſtoient paſſées l'année precedente, pendant laquelle les Anglois qui travailloient aux manufactures des draps, eurent ordre de ſortir dans un certain temps des païs d'Alemagne: mais la Reine Eliſabeth n'accorda pas aux Anſeatiques un plus long eſpace de temps pour leur ſejour en Angleterre; & apres quelques conferences inutiles ſur ce point, les deux puiſſances ſouveraines n'ayant pû s'accorder,

1598.

Les Anglois ont ordre de ſortir d'Alemagne, & les Alemands d'Angleterre.

1598. les Anglois sortirent enfin de la ville de Stade, qui avoit esté le principal siege de leur trafic, depuis qu'ayant esté transferé de Bruges à Anvers, les dangers de la guerre l'eurent banny de cette derniere ville. Cependant, comme les Confederez n'entretenoient la guerre que sur leurs frontieres, & que par ce moyen le cœur de leurs Provinces joüissoit d'une profonde paix, ces Anglois exilez allant deça & de là reconnoistre les villes pour establir leur residence en quelqu'une, voyoient leur choix partagé : parce que chaque peuple à l'envy leur offrant toute sorte d'avantage, taschoit de les attirer à soy : mais apres s'estre plaints qu'en plusieurs contrées les eaux n'estoient pas propres à laver leurs laines, ils s'arresterent enfin à Middelbourg dans le païs de Valcheren ; où desja une partie de leurs correspondans s'estoit retirée, depuis que la ville eut esté attaquée rant par ce fameux siege qu'elle souffrit, que par les autres maux qu'apporte la guerre : & les Estats pour accroistre de plus en plus le commerce de Middelbourg accommoderent au gouſt de ceux qui s'y venoient establir, tout ce qui pouvoit concerner la levée des subsides, & la decision des differens. Neantmoins on ne laissoit pas de chercher tousjours des moyens d'accommodement entre les Alemans & les Anglois : mais cependant les Confederez voyoient de toutes parts leurs avantages s'augmenter par les malheurs d'autruy : puisque des auparavant l'arrivée des Anglois plusieurs Flamens, bannis de leur terre, estoient pareillement venus exercer leurs manufactures de laine dans la ville de Leyden, & dans celle de Harlem principalement. Mais davantage encor plusieurs fugitifs de Portugal, dont la plus-part tiroient leur naissance de ces restes du peuple Iuif qui habita autrefois dans ce toyaume, luy preferoient la grandeur de la ville d'Amsterdam.

Les Allemands s'establissent à Middelbourg.

Les avantages des Hollandois s'augmentent par les malheurs d'autruy.

Ils espandent leurs navigations plus au large.

Quant aux navigations, plus les Confederez trouvoient de danger à craindre en celle d'Espagne, plus ils elargissoient leurs courses vers les autres climats de l'Vnivers : & cent cinquante navires chargez de bled furent poussez de la mer Baltique par un mesme vent : mais l'avidité des marchands sçeut si bien cacher ou transporter en d'autres lieux toute cette quantité de grains, que le prix des vivres n'en fut en rien diminué : ce qui neantmoins tourna à l'avantage de la Republique, non seulement à cause du gain qu'elle en pouvoit attendre de dehors, mais parce que la necessité des affaires l'obligeoit à partager l'exaction des subsides en telle sorte, que les labouteurs en portoient le plus pesant fardeau. On alla aussi visiter la Mer mediterranée, tant vers Constantinople, que vers les ports de la Syrie & de l'Egypte : & mesme l'on entra dans quelques Isles de la mer Egée, sous les auspices de la Couronne de France, ou de celle d'Angleterre : car le grand Turc avoit promis seureté aux Hollandois sous ces deux bannieres. Neantmoins ils ne pûrent eviter ou qu'ils ne fussent surpris par l'Espagnol, ou bien lorsque pour fuyr sa rencontre, ils se voyoient emportez sur le rivage des Maures, ou parmy les Corsaires Turcs, ils ne passassent pour ennemis à l'egard de ceux-cy, qui le sont tous les uns des autres. Ainsi ils couroient une risque d'autant plus grande, que le malheur de cette guerre épargne tousjours assez ceux à qui il n'oste que la liberté. En quoy l'on peut avec beaucoup de raison blamer l'avarice des marchands, qui exposoient ainsi aux dangers des navires depourveus de soldats & d'armes ; & qui ne pouvoient pas mesmes s'appuyer sur leur bon droit quand ils avoient à le poursuivre devant quelque Prince Barbare, se contentant d'avoir recours à la protection d'une puissance, qui ne leur pouvoit

voit estre favorable sans leur en rendre une autre ennemie. Au reste les Confederez dans cette occasion suivoient la banniere des François, ou des Anglois; comme ceux-cy avoient auparavant suivy celle des Venitiens: ainsi qu'il est arrivé depuis que les Chrestiens ont plustost consideré leurs dissensions & leurs interestz particuliers, que l'union generale de ce sacré nom. Pendant le mesme Printemps & l'Esté entier, pres de quatre vingts navires d'une juste grandeur ayant fait voile vers les regions les plus éloignées, aborderent, les uns aux rivages de l'Ethiopie qui produit l'or: les autres, dans les Indes ou dans les Isles des Moluques, & les autres enfin partie dans cette Amerique qui se voit située sur nostre Horison; partie dans cette autre Amerique que l'on découvre au delà du destroit de Magellan: de sorte qu'il ne faut pas s'estonner, si parmy tant diverses tentatives il s'en trouva quelques unes qui reüssirent mal. Car premierement un des navires Zelandois qui devoit aller aux Indes, passant proche d'Angleterre, soit que son gouvernail se fust attaché dans quelque gué; soit que son contrepoids se fust trop penché d'un costé ou d'un autre, les eaux de la mer y entrerent par les canonnieres qui d'avanture se trouvoient ouvertes, & le submergerent soudain avec une grande quantité d'hommes & d'argent, dont la perte ne se pût empescher. D'autre part, la fortune ne se rendit pas plus favorable à la temerité de Balthazard de Moucheron; lequel osa entreprendre, luy qui n'estoit qu'un simple marchand, d'oster aux Portugais & au Roy Philippe une Isle nommée l'Isle du Prince, située dans l'Ocean d'Ethiopie au devant du rivage de Benin proche de l'Equinoctial. Cette Isle qui est assez fertile, est aussi fort commode pour le passage de ceux qui veulent aller plus outre vers ces climats: & Moucheron pretendoit y establir pour luy un nouvel empire: parce que l'ayant demandée aux Estats & au Comte Maurice, on luy en avoit abandonné la conqueste. Il assemble donc deux cents tant soldats que nochers; sous l'esperance dont il les flattoit qu'ils ne possederoient pas moins, chacun, de six cens livres de revenu par an dans cette Isle; & leur donna pour chef Iulien de Clerhage avec quelques autres jeunes hommes sans experience. Quant à Clerhage, c'estoit un Capitaine d'humeur assez inquiete: & ny son païs ny les Magistrats ne se fioient pas beaucoup à luy, parce qu'on l'accusoit d'avoir trempé dans les factions du Comte de Liceſtre, & de s'y estre porté moins par un zele aveugle, comme beaucoup d'autres avoient fait, que par un dessein premedité & accompagné d'une esperance de profit. Toutefois les premiers succés de cette entrepriſe de l'Isle du Prince, sembloient flatter ses autheurs: car ayant attiré dans leurs navires les premiers du païs sous pretexte de quelque banquet, ils les avoient obligez à prester serment de fidelité à un homme privé, leur ayant fait esperer que l'amitié des Hollandois seroit bien plus équitable pour eux, que celle des Castillans; & que les peuples de l'Isle, dans leur obeïssance, éprouveroient bien plus de douceur de la part de ces premiers. Enfin les Hollandois avoient desja commencé à cultiver les terres de l'Isle, & ce travail avec quelques autres pareils leur reüssissoit: mais cependant un Prestre du lieu ne laissoit pas d'inciter aux armes & aux massacres tous les habitans, qui estoient d'eux mesmes assez disposez à craindre les maux que leur seule imagination leur representoit, à cause de ceux que l'épreuve leur avoit desja fait sentir: & lors que ce Prestre avant esté mis prisonnier, on l'eut du depuis fait mourir sous une couleur de droit, ses anciennes persuasions & son supplice recent ayant ef-

1598.

Temerité de Balthazard Moucheron.

1598. farouché la multitude, quelque apparence de reconciliation qu'on euſt en ſuitte teſmoignée aux habitans, & quelque pardon qu'on euſt feint de leur accorder, ils ſe porterent de là en avant à de perpetuelles rebellions, cependant quelques uns des lieutenans de Moucheron ayant eſté mis hors du monde par des embuſches qu'on leur avoit dreſſées, dont Clerhage meſme fut ſoupçonné, comme celuy qui ne vouloit point ſouffrir de controlleurs; & les autres entretenant entre eux des diſſenſions, ſans prendre aucun ſoin de ſe fortifier, tout cela donnoit la hardieſſe aux ennemis d'entreprendre contre les Hollandois. Enfin par les maladies que le mauvais air faiſoit courir, Clerhage, auſſi bien que pluſieurs autres, ayant eſté emporté luy meſme, & ne reſtant plus en ſanté que fort peu de Hollandois, qui n'avoient point d'autres vivres que la proviſion de leurs vaiſſeaux; la crainte qu'ils avoient du ſecours que les Portugais faiſoient venir des Iſles prochaines, & meſme des coſtes de la terre ferme, fut cauſe qu'ils abandonnerent leurs forts conſtruits trop tard & avec trop de negligence: quoy que bien-toſt apres, mais hors de ſaiſon, il leur arrivaſt un ſecours d'hommes, d'armes, de vivres & de femmes meſmes, lequel eſtoit party de Hollande ſous eſperance de trouver une colonie toute preſte. Cependant les Anglois ne demeuroient pas ſans rien faire; car avec quarante navires de particuliers le Comte de Cumberland, Anglois, avoit aſſiegé Lisbonne; au grand avantage des Confederez, qui poſſedoient ſeuls le commerce des Indes, tandis que les autres demeuroient ainſi enfermez, & à la confuſion manifeſte de leurs ennemis, qui n'avoient plus gardé desormais cet ancien Empire qu'ils uſurpoient auparavant ſur la mer, puis qu'ils n'oſoient pas meſme chaſſer de leurs rivages une ſimple flotte de corſaires. De là, le meſme Comte de Cumberland eſtant paſſé dans l'Amerique par la route des Iſles Fortunées, il remplit d'effroy ceux qui apportoient l'argent du Roy d'Eſpagne: mais bien-toſt apres s'eſtant ſaiſi par force d'une Iſle nommée Portorico, il ſe contenta de la piller; ſoit que les maladies de ſes gens l'euſſent obligé de l'abandonner; ſoit qu'il ſe trouvaſt, comme pluſieurs autres chefs de ſa nation avoient eſté avant luy, incapable de conſerver une victoire. Mais cependant l'ennemy vangeoit ſur l'Ocean des Confederez les pertes qu'il avoit receuës ſur le ſien: toutefois il ne ſe ſervoit de la mer que pour les rapines ſeulement; & les ayant cy-devant exercées pres de Dunquerque, il les exerçoit maintenant dans le deſtroit de Calais. Les peſcheurs Hollandois & quelques marchands du meſme party, qui avoient éprouvé la violence de ces brigandages, accuſoient ſes Capitaines de marine d'eviter l'abbord des pirates, qu'ils ſçavoient ne combattre qu'en deſeſpererez, & comme des gens qui dans ces rencontres n'attendant que leur mort certaine, ne ſongeoient qu'à la vanger avant que de la recevoir. On chercha donc des remedes contre ce mal; & quelques uns eſtoient d'advis que l'on cachaſt dans le port ennemy quelques navires qui fuſſent fort peſans: mais l'on craignoit touſjours que la violence des vents & des flots, ſecondée par la force & par l'induſtrie des hommes, ne fuſt capable d'écarter les plus lourdes maſſes; c'eſt pourquoy l'on ſe reſolut de conſtruire de nouveaux navires, pour accroiſtre le nombre de ceux que l'on avoit desja, afin de compoſer une bonne flotte qui fuſt laiſſée en garde proche des rivages ennemis, pour épier le temps que les corſaires ſortiroient en mer, & pour faire eſcorte aux vaiſſeaux qui ſeroient ſans armes. On donna auſſi ordre à une partie de ces navires de fureter toutes les retraittes des pirates, & de faire des courſes ſur la mer, tant de long

Pertes des Confederez ſur leur Ocean.

que

que de travets ; outre que Pierre de la Douze eut auſſi charge de garder le 1598.
deſtroit avec une petite flotte.

Mais le ſoin des Eſtats s'appliquoit principalement à faire en ſorte que comme la guerre devoit bien-toſt s'augmenter contre les Provinces unies, leurs revenus publics s'accreuſſent auſſi ; à quoy tous les peuples ſçachant la grandeur du danger qui les menaçoit, donnerent volontairement les mains : excepté la multitude des habitans d'Vtrecht qui diſoit orgueilleuſement qu'elle n'admettroit aucunes nouvelles impoſitions, tandisque les revenus eccleſiaſtiques, employez par les autres nations au profit public, ſeroient convertis chez eux à l'utilité des particuliers. Anciennement, lorsque le Chriſtianiſme fut eſtably & que la pieté ſe fut accreuë de plus en plus, cette cité renommée pour ſon zele, fonda pluſieurs revenus, par le moyen deſquels diverſes congregations d'hommes & de filles ſous les noms de divers Saints, eſtoient entretenuës dans une forme de vivre qui ne s'appliquoit qu'à la devotion : mais bien-toſt apres ces poſſeſſions n'ayant plus eſté employées qu'à décharger les familles de la trop grande quantité d'enfans, le veritable uſage de la fondation commença à degenerer, & puis enfin les guerres ayant fait changer de face à la Religion, toutes les traces de l'ancienne pieté ſe virent abolies, en ce que ces biens eſtoient ſeulement employez ou à l'entretien des jeunes gens qui avoient fait quelque progrez dans les eſtudes, ou meſme à engraiſſer, dans l'oiſiveté, le premier qui par argent ou par faveur trouvoit moyen d'obtenir la jouyſſance d'une partie de ces richeſſes, pour en abuſer. Et neantmoins tous ceux-cy ſous le nom de Clergé ont leurs voix deliberatives ſoit dans les aſſemblées generales, ſoit dans les aſſemblées provinciales des peuples Confederez ; & donnent les premiers leurs ſuffrages avec la meſme authorité que le corps de la Nobleſſe, ou celuy du tiers Eſtat, qui dans le païs d'Vtrecht eſt compoſé partie de la ville capitale, partie des autres places qui en dependent. Ainſi ce fut avec beaucoup de peine que l'authorité des Eſtats Confederez & du Prince Maurice appaiſa l'indignation, que cette audace populaire avoit excitée, & qui ſe faiſoit desja craindre par quelques exemples.

On appaiſe les troubles de ceux d'Vtrecht, à raiſon des tributs.

Cependant le Roy Philippe ayant aſſemblé quelque fonds de finances le plus conſiderable qu'il luy avoit eſté poſſible, eſtalloit d'un coſté ſes careſſes pour la paix, & de l'autre ſes menaces pour la guerre : & parce que dans les Païs-bas il n'avoit pas moins beſoin de ſoldats que d'argent, & qu'il ſe fioit ſur tout à la nation Eſpagnole, outre les nouvelles milices qui ſe levoient ſur les frontieres Belgiques, il envoya vers Calis trente-huit navires qui eſtoient chargez d'hommes, faiſant partie de cette flotte que la tempeſte empeſcha d'abborder en Angleterre ; ainſi que nous avons desja raconté. Ils amenoient quatre regimens de mille hommes chacun, dont Sanche de Leive eſtoit le Chef, & Pretendon eſtoit celuy des vaiſſeaux. Ce dernier, ayant pour guide un fugitif de Hollande, amena la pluſpart de ſes navires au port, tandis qu'une tempeſte contraire repouſſoit ceux des Confederez qui eſtoient en garde dans le deſtroit ; & leſquels neantmoins, par le moyen d'un puiſſant effort, firent echouër ſur le rivage quelques uns des vaiſſeaux ennemis qui n'avoient pas encore touché le havre. Car les chefs Eſpagnols avoient receu cet ordre de Philippe, que s'ils ſe trouvoient preſſez par les ennemis, ils n'apprehendaſſent point de perdre leurs navires, pourveu qu'ils peuſſent mettre les hommes en ſeureté. Neanrmoins un de ces vaiſſeaux eſtant tombé entierement en la puiſſance des Hollandois,

Philippe envoye une flotte vers Calis.

1598. dois, ils accorderent la vie à ceux qui estoient dedans, contre la coustume des guerres qui se font sur mer : & cette indulgence proceda de ce que les Confederez ayant employé en deliberations tout le temps de leur premiere chaleur, lors qu'elle se fut amortie, ils trouverent qu'il y eust eu trop de cruauté à se servir du droit des armes. Quant aux navires qui avoient pris port, les Alemans & les Danois ayant fait connoistre que la pluspart estoient autrefois partis de leurs costes, & avoient du depuis esté occupez par l'Espagnol, les Confederez leur permirent de passer sur l'Ocean jusqu'en leur pais. Et pour le reste des vaisseaux d'Espagne, le bruit courut qu'on les armoit de nouveau ; & que Philippe, par le moyen d'une flotte, plus grande que la precedente, qu'il faisoit equipper au port de la Corogne, preparoit une nouvelle guette, quoy qu'il se vist sur le poinct d'abandonner la possession de Calais. Toutefois deux des navires qui estoient dans ce port, ayant taſché à la desrobée de se retirer vers l'Espagne, tomberent entre les mains des Hollandois, & se trouverent chargées non seulement de riches marchandises, mais encore de plusieurs soldats ; lesquels estant las de la guerre, & rassasiez de recompenses, alloient chercher leur païs & le repos. On trouva aussi dans ces vaisseaux des lettres, qui faisoient connoistre les sentimens de plusieurs villes, & elles estoient accompagnées de quelques presens destinez pour le Comte de Fuentes ; auquel le Prince Maurice renvoya le tout.

Deux navires Espagnols viennent en la puissance des Hollandois.

L'arrivée des soldats Espagnols ne fut pas universellement agreable à la populace, à cause de l'aversion que la pluspart du monde conservoit tant pour eux que pour la guerre. Cependant l'Archiduc voyant que plusieurs des soldats, qui s'estoient cy-devant mutinez faute de paye, s'unissoient ensemble à Grave, il se servit du ministere de Herman de Heremberg pour les diviser ; & fut ravy d'avoir sçeu par son moyen attirer à luy ceux dont l'indigence estoit sur le point de renverser toutes choses, dans le ressentiment ou dans la crainte de leurs maux. Toutefois quelques prisonniers & des lettres surprises tesmoignoient, qu'en appaisant les uns il avoit augmenté le mécontentement des autres : & que par le moyen de ces sortes de pacifications achertées à force d'argent, le party de Philippe demeuroit tousjours dans la diserte.

L'Archiduc divise les seditieux unis ensemble à Grave.

Tel estoit l'estat de l'une & de l'autre Belgique, auparavant le notable changement d'affaires qui arriva en toutes les deux. Car les conferences agitées depuis assez de temps, entre les Deputez de la France & ceux de l'Archiduc, s'estoient desja portées bien avant dans l'esperance de la paix : & la Reyne Elisabeth y avoit aussi envoyé de sa part Cecile, fils de Burgley, & Wilkes, Conseillers en ses Conseils secrets : c'est pourquoy l'importance de l'affaire invita d'elle mesme les Confederez de deputer aussi quelqu'un de leur part. Elisabeth eust bien voulu qu'ils eussent envoyé des Plenipotentiaires, à qui il eust esté permis de deliberer sur le champ avec ses Deputez, tant pour la paix que pour la guerre, selon les occasions qui se fussent presentées : mais la Republique ne fut pas de cet advis, craignant que si ses Deputez n'eussent tousjours eu lieu d'attendre des ordres plus exprés, l'authorité Royale ne les eust engagez à quelque conclusion prejudiciable. Toutefois les Confederez ordonnerent deux Ambassades avec un train assez honorable ; l'une desquelles fut envoyée en Angleterre, où Warmond, dont nous avons desja parlé, & qui devoit estre agreable aux Anglois à cause de l'expedition de Calis, fut un des Deputez, avec Hottinga, Frison ; & Iean

Les Confederez envoyent des Ambassadeurs en France & en Angleterre.

& Iean Werkius, Zelandois. En France, l'on envoya Iuſtin de Naſſau, Admiral de Zelande, & Iean Oldenbarneveld, premier Aſſeſſeur des Eſtats de Hollande, lequel eſtant extremement verſé dans les affaires de la Republique Confederée, poſſedoit toute l'authorité qu'un homme peut acquerir par ſon eſprit & par ſon induſtrie chez un peuple libre. C'eſt pourquoy en traçant cette hiſtoire, parmy les diverſes apprehenſions qui me touchent, je crains principalement que ſi quelque jour elle tombe entre les mains des eſtrangers, ils ne s'eſtonnent de voir que des noms de cette conſideration, & qui ſont ſi renommez parmy eux, ſoient ſi peu ſouvent mentionnez dans mes eſcrits : mais la trop grande difference qui ſe trouve entre le gouvernement de ma Patrie & celuy des autres nations, me ſervira d'excuſe. Car lors que l'on raconte les choſes importantes executées par une ville ou par une Republique, dont le gouvernement eſt entre les mains du peuple ou du Senat, ſi l'on rencontre quelque reſolution qui marque ou une ſageſſe, ou un courage extraordinaire, l'Hiſtorien trouve une occaſion aſſez favorable d'en loüer les autheurs : comme auſſi dans les Monarchies, ceux qui ſont choiſis pour conducteurs des grandes, viennent d'abbord à la connoiſſance de tout le monde : mais dans la Republique Confederée toutes les reſolutions ſe produiſent ſous le nom general du Conſeil, ſans aucune mention de leurs autheurs particuliers : & quand un Eſcrivain les connoiſtroit, s'il faiſoit quelque recit d'eux, il ſembleroit en avoir recherché l'occaſion par quelque motif de flatterie. Ioint qu'il ſeroit bien difficile qu'il ne mécontentaſt d'ailleurs beaucoup de perſonnes, à qui il ſemble que les loüanges d'autruy leur reprochent tacitement leur peu de merite. 1598.

Harangue des Confederez à la Reyne Eliſabeth pour la continuation de la guerre.

Les Ambaſſadeurs que l'on avoit envoyez en Angleterre, taſchoient par pluſieurs raiſons à détourner Eliſabeth de la negociation de la paix : & à luy perſuader qu'elle contentaſt le Roy de France, ſur le ſujet du ſecours qu'il avoit demandé. Davantage ils la ſollicitoient d'envoyer une Ambaſſade à ce Prince, pour l'animer de plus en plus, comme il eſtoit deſja porté de luy-meſme, à reparer par la guerre les outrages tant anciens que recens, qu'il avoit ſoufferts de la part des Eſpagnols, pluſtoſt qu'à donner à l'humeur inquiete de ſes ſujets de nouvelles occaſions de r'appeller la diſcorde civile dans ſon Royaume. Et pour cet effet ces Deputez, apres avoir ployé le genouil, ſuivant la couſtume d'Angleterre, rendirent premierement à la Reyne d'amples actions de graces pour ſes bien-faits precedens, & continuerent leur diſcours en cette ſorte : Ceux qui ſont appellez d'une juſte guerre à la paix, doivent conſiderer d'une part, ſi cette paix qu'on leur offre eſt veritable & ſolide, ou incertaine & fraudeuſe ; & d'autre part, ſi la guerre eſt à craindre pour eux, ſi elle eſt douteuſe, & ſi ils n'y trouvent point plus de ſeureté que dans la paix. Car c'eſt en vain que l'on propoſe les douceurs du repos à ceux à qui il ne ſera pas permis de les gouſter en aſſeurance. On nous apprend, grande Reyne, que l'Eſpagnol vous invite à la paix ; & il n'eſt pas beſoin que nous vous advertiſſions ou de ſa perfidie jointe à la cruauté, ou de ſon ambition de commander à toutes les autres Puiſſances : veu que d'une part ſes Docteurs enſeignent publiquement, qu'on n'eſt point obligé de garder la foy, ny aucun droit divin ou humain à ceux qui ſont de differente Religion ; & que d'ailleurs ſes partiſans oſent ſoûtenir non ſeulement, que l'ordre des deſtinées promet à l'occident une Monarchie univerſelle : mais davantage, qu'il eſt neceſſaire pour l'utilité de la Religion Chreſtienne, que le ſeul Roy d'Eſpagne commande à tout l'Univers.

1598. Nous pourrions bien entreptendre, par la force du discours, de faire connoistre aux autres Souverains l'orgueil déraisonnable de la maison d'Austriche, & que depuis tant d'années l'alliance de ce petit coin de terre, dont elle prend son nom, ne s'est continuée avec les rivages de Calis, qu'afin que toutes les nations qui sont entre ces deux limites, soient traittées comme ennemies par cette race, jusqu'à ce qu'elle les ayt asservies sous son pouvoir: mais ce n'est pas devant vous, Princesse, qu'il est besoin de justifier cette verité par des raisons, puis que l'experience vous l'a fait connoistre dans les maux que vous avez soufferts, & dans les dangers qui vous ont menacée pour ce seul sujet. Apres quoy, celuy qui a tant de fois taſché, par ses redoutables flottes, d'apporter la guerre en ce Royaume, qui a fait naistre la rebellion parmy vos sujets, & qui enfin a mépriſé le devoir & l'equité jusqu'au point d'attenter contre vostre sacrée personne, par le moyen des assassins & des empoisonneurs qu'il avoit achettez en Angleterre, permet il qu'on doute encore de ce que vous devez attendre de luy? Les anciennes causes de ces mauvais effets durent tousjours; & ny vostre pieté, ny son avarice n'ont point changé de nature. Quoy qu'il feigne de souhaitter la paix par un juste & saint motif, il cherche seulement à pouvoir faire à sa commodité la guerre que vous luy faittes à la vostre: & ce politique, qui tient pour maxime que les affaites presentes doivent servir de fondement perpetuel à de plus grands desseins pour l'avenir, épiera tousjours les occasions de nous nuire, tandis qu'au milieu de tant de dangers nous nous laisserons endormir par les charmes d'un lasche repos, afin que celuy qui ne nous a peu vaincre dans nostre union, nous donte chacun à part quand il aura rompu ce lien, comme il a tousjours taſché de faire. Certes les peuples & les Roys anciens se gouvernoient avec une bien plus grande prevoyance, lors que sans attendre qu'on leur fist la guerre, ils s'opposoient de bonne heure à ceux qui la faisoient à leurs voisins, de peur qu'une puissance trop elevée n'asservist les autres, pour les asservir aussi eux-mesmes à leur tour. Sans doute, en prattiquant cette sage regle, ils sçavoient bien que l'on fait la guerre quelquefois pour avoir la paix, & quelquefois parce qu'on ne peut avoir de paix. Car comme l'antipathie de l'eau & du feu dure tousjours, parce que la nature de ces deux choses est tousjours contraire, ainsi entre ceux qui veulent commander à tous, & ceux qui ne veulent obeir à personne, on voit subsister une perpetuelle guerre, en laquelle il est tousjours trop tard de se vanger: mais ce n'est pas une action moins digne de gloire, que pleine de prudence, d'avoir porté le premier coup à son ennemy: puisque le ciel a donné de l'authorité & des forces aux Souverains, non seulement pour punir les injustices, mais aussi pour les prevenir. Ceux qui se contentent de demeurer simplement sur la defensive, se defendent mal: & les humeurs pacifiques ne sont propres qu'à exciter les outrages d'un querelleur. Enfin, soit que Philippe puisse domter quelque jour la Republique Confederée, ou quoy que la fortune en ordonne, il est certain que sous pretexte de la guerre des Turcs, ou de quelque autre pareille entrepriſe, il demeurera tousjours en armes & sur mer & sur terre. Mais cependant en le voyant ainsi armé, l'Angleterre se pourra-t-elle exemter ou de crainte, ou de depense? Il s'agit donc apres cela de sçavoir lequel est le plus avantageux, d'apprehender les perils, ou de les repousser; & si un Souverain est equitable de maintenir son éclat plustost par les tributs de son peuple, que par les dépoüilles de ses ennemis. Nous ne pretendons pas,

grande

grande Reyne, eſtaller icy devant vous les avantages de noſtre alliance; 1598.
vous eſtant les premiers obligez d'une infinité de bien-faits, dont vous n'avez, peut-eſtre, pas beaucoup d'intereſt de conſerver le fruit: mais quant eſt de nous, deſirant paſſer pour reconnoiſſans, comme nous ſommes en effet, nous ſouhaittons, avec toute ſorte d'ardeur, que tant de graces ne ſoient pas perduës. Que ſi pour commencer à y reſpondre de noſtre part, nous avons desja fait quelque choſe qui vous deuſt eſtre recommandable, à cauſe de la facilité que noſtre franchiſe a taſché d'y apporter; le ſouvenir en ſera plus juſte dans voſtre cœur, que le recit n'en ſeroit ſeant dans noſtre bouche. Pour le moins il eſt tres-conſtant que vos anceſtres ont tousjours fait un tel eſtat de la nation Belgique, ſoit pour la ſituation du païs, ſoit pour les mœurs de ſes habitans, que dans toutes leurs affaires ils ont jugé ſa haine ou ſon amitié eſtre d'un merveilleux poids. Mais depuis que vous euſtes entrepris de ſurpaſſer la gloire de vos ayeuls, par l'éclat de vos bien-fairs & de voſtre pitié, auſſi bien que par celuy de toutes vos autres vertus; la France & noſtre Republique ont remporté pluſieurs victoires, qui ne leur ont pas eſté plus utiles, qu'elles ont eſté illuſtres pour vous & pour les voſtres. La ſuitte de noſtre fortune eſt en la main de Dieu, que nous reconnoiſſons pour ſeul arbitre de tous les evenemens de la guerre; & duquel nous éprouvons encore aujourd'huy le ſecours favorable à nos vœux contre toutes les apparences humaines: mais s'il eſt permis aux ſages d'aſſeoir quelque jugement ſur l'avenir, nos citoyens, nos finances, nos places, la valeur éclattante du General de nos armées, bref tous les avantages qui donnent lieu de bien eſpeter de la guerre, ne s'eſtant en rien diminuez chez nous, ſe peuvent meſme augmenter encore. Noſtre ennemy, au contraire, ne ſe peut accroiſtre que par noſtre ſeparation: & plus l'eſtenduë de ſes Eſtats eſt ſpacieuſe, plus il ſera facile à quelques-uns de ſes peuples de ſecoüer le joug d'un empire ſi vaſte & ſi difficile à maniet: & ſi jamais il arrive qu'il ſe trouve embarraſſé d'un tel accident, les autres Monarques n'auront plus qu'à choiſir les conditions, qu'ils voudront exiger de luy pour leurs ſeuretez futures. Quant à ce que l'on a accouſtumé de dire & de penſer, contre toutes les raiſons que nous avons icy touchées, qu'il ne faut jamais ſans neceſſité ſe meſler dans les intereſts, & parmy les dangers d'autruy; cette ſentence eſt, s'il faut ainſi dire, impitoyable; & contraire tant à la ſocieté naturelle des hommes, qu'à la gloire des Princes; auſquels vous oſtez le plus illuſtre avantage de leur condition, quand vous ne leur permettez pas de faire du bien: & il faut laiſſer cette maxime en la bouche de ceux qui veulent traitter avec autruy d'une maniere dont ils ſeroient bien faſchez que l'on traittaſt avec eux. Mais apres tout, ſi dans l'apparence il ne s'agit icy que de noſtre intereſt, dans l'effet il s'agit auſſi de celuy de l'Angleterre; car ceux qui veulent que les Confederez ſoient en danger ſans eux, ſeront tousjours bien-aiſes de les voir ſubſiſter pour eux. Mais cependant ces gens là ne conſiderent pas, qu'il eſt bien plus difficile de regler ſes avantures que ſes deſirs. Que ſi noſtre derniere perte arrivoit, croyez vous qu'elle adjoutaſt quelque choſe à vos forces, ou qu'elle diminuaſt quelque choſe de l'ambition de l'Eſpagnol? Et n'eſt il pas vray de dire (comme perſonne n'en doute) que ſi ce grand embrazement, qu'il a allumé, nous avoit une fois devorez, il paſſeroit bien-toſt juſqu'aux Anglois? leſquels, comme ils ne ſont pas les derniers dans l'opulence, ſeroient les ſeconds dans le peril. C'eſt pourquoy vous devez maintenant reſoudre lequel vous ſera le

1598. plus expedient de combattre contre les Eſpagnols dans les Païs-bas, ou dans l'Angleterre meſme, ſur ce rivage, au pied de ces remparts : & ſi vous aymez mieux devenir malgré vous, les miniſtres de l'outrage qui vous eſt preparé, que de demeurer dans noſtre alliance, pour defendre avec nous voſtre propre vie auſſi bien que la noſtre. Car ſi de trois peuples qui ſont aujourd'huy puiſſans ſur la mer, il arrive que ceux des Provinces Vnies tombent ſous la puiſſance Eſpagnole, il ne faut point douter qu'ils ne laiſſent une faſcheuſe guerre ſur les bras des Anglois, qui font de l'Ocean & de leurs flottes les ſeuls remparts de leur Royaume : & qu'en meſme temps Philippe ne ſe rende beaucoup plus puiſſant en richeſſes qu'aucun des autres Roys, s'il peut une fois aſſeurer ſes revenus des Indes, dont la joüiſſance luy à tousjours eſté diſputée depuis l'uſurpation du Portugal. Ainſi, quand il ſera ſatisfait de ſes forces, leſquelles juſqu'icy ont tousjours eſté moindres que ſa haine, il ne ſera pas plus permis aux Anglois de demeurer en quelque lieu que ce ſoit, qu'il leur eſt maintenant permis de demeurer dans les païs d'Alemagne ; d'où par des edits qu'il a achettez, vous ayant fait bannir comme des profanes & des criminels, il vous perſecute par tout, & voudroit, s'il luy eſtoit poſſible, vous priver de la commune ſocieté des hommes. Pour ce qui nous touche en noſtre particulier, nous avons bien du regret d'apprendre aujourd'huy que quelques-uns, en blâmant ſourdement noſtre Republique de donner un exemple odieux, nous accuſent aſſez ouvertement de rebellion envers Philippe. Mais nous ne jugeons pas à propos d'examiner en faveur de qui ils tiennent ce diſcours : & il nous ſuffira de faire ſeulement remarquer, que leur ignorance dans les affaires leur empeſche de voir, que noſtre nation ne s'eſt portée que par une neceſſité tres-excuſable à faire ce que la France & l'Irlande avoient fait auparavant par un ſeul deſir de nouveauté. Car ſi ces perſonnes là avoient aſſez de lumiere pour reconnoiſtre cette verité, avec quelle aſſeurance oſeroient elles nous reprocher ce que les Souverains ont approuvé par leurs armes, par leurs edits, par leurs alliances ? Nous ſommes rentré dans le bien de nos anceſtres, qui eſt la liberté : & afin que l'on ne face horreur à perſonne, nous croyons qu'elle eſt tres-fleuriſſante ſous une domination legitime ; ce qui fut cauſe qu'autrefois nous n'apprehendaſmes pas de reconnoiſtre un eſtranger meſme pour Souverain. Et maintenant encore ſi l'on conſidere pluſtoſt l'effet que l'apparence, on trouvera que nous n'obeïſſons qu'à un ſeul. Sur tout, il eſt certain, grande Reyne, que ny pour nous, ny pour vous, ny pour toutes les puiſſances de la terre, il n'y a point de lien plus propre à retenir les peuples dans l'obeïſſance, que de leur apprendre à ſe contenter de l'eſtat preſent, ſans en ſouhaitter un autre. Mais voyez cependant combien Philippe introduit un exemple bien plus pernicieux que le noſtre, lors que par ſon ambition exceſſive de commander, il s'engage luy-meſme dans la ſervitude du Pape ; ſous laquelle il entreprend de ranger toutes les Couronnes par une voye ſi desraiſonnable, qu'au meſme temps qu'il taſche, par ſes largeſſes, d'attirer les peuples ſous ce joug, il donne aux Roys meſmes qui ne s'y ſoûmettent pas, le tiltre de rebelles. Ainſi il ne manquera jamais ny de raiſons, ny de pretextes pour faire la guerre : mais il eſt en vos mains, grande Reyne, de faire en ſorte, avec l'aſſiſtance Divine, qu'il manque quelque jour d'eſperances ; ce qui arrivera ſans doute, ſi vous choiſiſſez pluſtoſt de vaincre avec nous, qui ſommes preſts de ſouffrir toute ſorte d'extremité pour conſerver la foy à nos Alliez, que d'accroiſtre la puiſſance de voſtre

ennemy

ennemy par la ruine de vos amis, & si vous aymez mieux conserver la gloire de vostre constance, que de perdre le fruit de vos bien-faits. 1598.

Le Conseil d'Elisabeth demeura partagé dans la deliberation, le pour & le contre estant appuyez par de puissantes testes; dont il ne sera point mal à propos de remarquer les mœurs & les inclinations, pour faire voir que dans les Conseils publics, le naturel de ceux qui donnent leur advis, est d'une merveilleuse consequence. Le Comte d'Essex, ainsi que nous avons desja dit cy-devant, estoit d'une humeur boüillante, tant à cause de sa jeunesse, que du desir de gloire qui le possedoit. Et comme il avoit esté beaucoup plus liberal que son patrimoine ne le permettoit, ayant presque tout depensé ses biens à gagner l'affection de la Noblesse, du peuple, & des gens de guerre, il ne trouvoit plus aucune ressource dans le repos; mais il se promettoit beaucoup de l'amitié des Confederez. C'est pourquoy, comme il estoit le Capitaine General des armées Angloises, il se porta pour la guerre avec ardeur; soûtenant que la Reyne ne pouvoit faire la paix sans mettre en danger la seureté de ses Estats, sa reputation, & les dépenses qu'elle avoit desja faittes. Au contraire Burgley, qui d'une fortune privée avoit autrefois esté appellé à la Cour, & au souverain maniement des finances, prenant un soin exact de l'espargne, principalement en ce temps voisin de son dernier âge, s'accordoit merveilleusement bien avec l'humeur chiche de sa maistresse. Et comme il avoit aussi amassé de grandes richesses en son particulier, & possedoit une longue experience, cela estoit cause qu'il surpassoit par son authorité la faveur du Comte d'Essex. Ayant donc commencé un grave discours par les loüanges de la concorde Chrestienne, il asseuroit que dans les conseils, lors qu'on est en doute de l'evenement, on doibt tousjours suivre la voye la plus pieuse, & la plus honorable comme la plus certaine; soutenant d'ailleurs qu'il falloit preferer les biens presens à ceux qui n'estoient encore que dans les conjectures; & qu'enfin la paix ne seroit pas moins avantageuse aux Anglois qu'à leurs ennemis. Car (disoit-il) devons nous ignorer les forces de nostre Patrie jusqu'au point de croire, qu'elle ne puisse estre en seureté sans le consentement des Confederez; veu principalement que nous sommes en une saison, où les François par la crainte de l'Espagnol, qui leur est commune avec nous, & les Hollandois mesmes à cause de la Religion, seront tousjours plus fortement attachez à nostre secours, par le lien de la necessité, que par celuy de route sorte d'alliance? Mais davantage il est presque indubitable que l'Espagnol, instruit par les exemples de sa foiblesse, comme aussi la rebellion d'Irlande & les autres attentats pareils, qui ne pourront plus trouver de protection pendant la paix, embrasseront volontairement le repos. Dans cette diversité d'opinions, soit qu'Elisabeth fust en doute de la resolution qu'elle devoit suivre, ou plustost que la crainte qu'elle avoit de la paix, fust capable de luy faire parler de route autre chose, elle respondit avec un certain temperament: que comme dés le commencement de ces negotiations elle n'avoit voulu resoudre aucune chose sans l'advis de ses associez, elle estoit ravie que de leur part ils luy eussent expliqué leurs sentimens. Que neantmoins & la France, & elle avoient de puissantes raisons d'abandonner la guerre, & de se fier à la paix, lors que toutes les armées auroient esté congediées de part & d'autre: veu que l'Espagnol privé d'une partie des Païs-bas, & repoussé de la France, outre tant d'autres pertes qu'il avoit souffertes, retranchoit beaucoup de ses anciennes esperances. Ioint que s'il vouloit encore reprendre les armes,

Le Comte incline à la guerre aussi bien que les Hollandois;

Burgley tient au contraire.

Elisabeth respond avec temperament.

1598. mes, le meſme ſecours du ciel qui avoit tousjours ſoûtenu l'Angleterre, le meſme droit, les meſmes forces, ne luy manqueroient pas au beſoin. Que ſi les Confederez vouloient l'obliger à demeurer tousjours en armes, ils luy devoient offrir de plus grandes aſſeurances qu'ils ne faiſoient maintenant. Ce que les principaux Conſeillers d'Eliſabeth interpreterent en cette ſorte: qu'apres qu'elle avoit preſté ſon argent aux Confederez, il n'y avoit rien de plus injuſte que de l'en vouloir fruſtrer; tantoſt par des eſpeces de railleries, tantoſt par de feintes ſupplications; qui ſe voyoient ouvertement refutées, tant par l'opulence de leurs villes, que par celle de leur eſpargne publique, dont le fonds ſuffiſoit à faire meſme des largeſſes: & qu'il n'eſtoit pas moins inſupportable de voir que les Anglois, pour le ſeul ſujet des Confederez, fuſſent interdits du commerce d'Eſpagne; tandisque ceux-cy preferoient le deſir du gain aux occaſions d'affamer leur ennemy, & faiſoient par ce moyen une maniere de trafic de la guerre. A la fin Eliſabeth promit de differer de ſa part la concluſion de la paix, juſqu'à ce que ſes Ambaſſadeurs & ceux des Confederez euſſent veu en quel eſtat les affaires ſe trouvoient en France. La Reyne y avoit envoyé ceux dont nous avons desja fait mention, Cecile & Wilkes, dans l'eſprit deſquels l'eſperance de pacification s'eſtoit un peu refroidie, depuis la conference de S. Quentin. Car les Eſpagnols avoient mis en avant que ſous le nom de leurs aſſociez, auſquels ils entendoient que la paix de France deuſt ſervir, Philippe deſiroit comprendre tous ceux qui ſuivoient la Religion Romaine. Les Ambaſſadeurs des Confederez arriverent un peu plus tard, ayant eſté retardez par la violence des vents.

Les principaux Conſeillers de la Reyne Eliſabeth, contraires aux Hollandois.

Cecile & Wilkes ſont envoyez en France.

En ce temps-là le Roy de France eſtoit à Angers, où il s'appliquoit à pacifier la Bretagne Armorique, que le Duc de Mercœur, l'un des Princes de la maiſon de Lorraine, retenoit par force; le pretexte & la faveur des partis ne ſubſiſtant plus: & il avoit mis le port de Blavet entre les mains des Eſpagnols, afin que le voiſinage de la mer leur donnaſt lieu de luy envoyer du ſecours. Mais lors qu'il vid d'un coſté l'armée du Roy en eſtat de le pouſſer à bout, & de l'autre ſa grace toute preſte, venant à conſiderer que quand la guerre penche vers ſa fin, les derniers vaincus payent pour tous les autres, il fit ſon accord ſous des conditions aſſez avantageuſes, & couvertes meſmes d'un voile d'honneur. Car en ce temps-là le Roy eſtoit en divorce de mariage, ayant quitté Marguerite de Valois: mais comme ſon humeur malgré la guerre avoit tousjours eſté portée à l'amour, Gabrielle d'Eſtrée, femme noble, tirée d'entre les bras de ſon fiancé, avoit ſi bien ſçeu gagner ce Monarque, tant par ſa beauté que par ſes careſſes & ſes artifices, qu'il l'avoit elevée à la dignité de Ducheſſe, & qu'en qualité de Maiſtreſſe du Roy elle poſſedoit une authorité beaucoup plus grande que celle d'une femme legitime; ce qui n'eſtoit pas nouveau en France. Et l'on croyoit meſme que c'eſtoit principalement par ſes perſuaſions, que l'eſprit de ce Prince devenu moins guerrier, s'eſtoit laiſſé induire à la paix, afin de joüir de ſes amours avec plus de ſeureté. Elle en avoit eu un fils, pour lors en l'âge de quatre ans, nommé Ceſar; que le Roy accorda au Duc de Mercœur pour gendre par une promeſſe de mariage, qui fut concluë avec une fille de celuy-cy, à peine ſortie des premieres années de ſon enfance. A cette alliance le Roy joignit une bonne ſomme d'argent pour Mercœur, & pour Ceſar, ſon fils, le Duché de Vendoſme, avec le gouvernement de Bretagne. Les Ambaſſadeurs de la Republique Confederée eſtant arrivez, trouverent

Gabrielle d'Eſtrée, maiſtreſſe du Roy, eſt eſtimée luy avoir perſuadé la paix.

le

le Roy attaché partie à cet ajuſtement des affaires de Bretagne, partie à la pacification Eſpagnole : en ſorte neantmoins que ſi cette derniere negotiation n'euſt reüſſie, ayant fait aſſembler les Eſtats de Bretagne, il ſe preparoit pour le ſiege de Blavet. Les Ambaſſadeurs furent preſentez au Roy par Buzanval, lequel eſtant aſſez ſçavant dans les affaires dont il s'agiſſoit, pouvoit ou donner conſeil au Roy, ou interceder pour les autres. Apres que leurs complimens eurent eſté receus avec beaucoup de courtoiſie & ſans faſte, Oldenbarneveld, avec une eloquence grave & ſuccinte, ſuivant ſa couſtume, commence à elever les eſperances de l'union du Roy avec les Confederez, le preſſe ſur le ſujet d'un traitté ſi recent, le ſomme de tenir ſa parole & cette foy qui maintient l'authorité des Roys ; & taſche enfin de luy donner lieu de tenir la paix pour ſuſpecte. En ſuitte il promet au Roy ſous le nom des Eſtats de l'argent & des troupes pour l'avenir, qui le ſuivront en quelque lieu qu'il les veuille employer, afin que l'on puiſſe repouſſer la guerre des Eſpagnols juſque chez eux-meſmes ; bref il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit enflammer un courage nourry parmy les armes. Ces meſmes Ambaſſadeurs parlerent auſſi devant les Conſeillers d'Eſtat choiſis pour les entendre ; & remontrerent qu'en un temps où l'ennemy ſe voyoit dépourveu de finances, embarraſſé de ſoupçons par la foy douteuſe de ſes ſujets, & reduit enfin en tel eſtat, qu'il teſmoignoit aſſez ſon desordre & la crainte, qu'il avoit de la nouvelle union de ſes ennemis, puis qu'il demandoit la paix ; ce ſeroit bien le plus ſeur, & le plus honorable tout enſemble, de faire en ſorte qu'il ſerviſt d'exemple chez la poſterité, à ceux qui voudroient troubler temerairement les Eſtats d'autruy. Les Anglois, qui eſtoient preſens à cette audiance, ſecondoient la harangue des Confederez par leur attention, & quelquefois meſme par des diſcours, où ils faiſoient valoir bien plus hardiment les bons offices que leur Reyne avoit rendus au Roy : ſoûtenant que ce luy ſeroit une choſe honteuſe de preferer l'utilité preſente à la parole qu'il avoit donnée ; & le ſommant meſme de rendre l'argent qu'on luy avoit preſté. Le Roy proceda avec beaucoup de franchiſe, avoüant que ſes neceſſitez avoient beſoin de remedes extremement prompts ; neantmoins il dit qu'il n'eſtoit pas encore bien aſſeuré ſi les Eſpagnols luy rendroient Calais & Blavet ; & que ſi ces deux places ne luy eſtoient renduës, il demeureroit en armes : remerciant au ſurplus ſes aſſociez de toutes les aſſiſtances qu'ils luy offroient ſi genereuſement. Les Ambaſſadeurs des Eſtats dirent au Roy, que quand il demeureroit inflexible dans ſa reſolution, ils eſperoient, apres tout, que leur venuë & leurs offres ſerviroient à faire obtenir à la France des conditions de ſes ennemis : priant le Roy en recompenſe, ſi le traitté d'Eſpagne s'achevoit, que pour le moins il conſervaſt avec leur Republique une correſpondance qui fuſt telle, que la paix de la France donnaſt moyen aux Confederez de tirer d'elle de ſecrettes aſſiſtances, & que la guerre de Hollande ſerviſt aux François pour rendre leur ſeureté plus durable. Le Roy leur reſpondit ſur ce point, qu'il conſerveroit touſjours leur amitié, & leur feroit gouter des fruits de la ſienne ; de ſorte que dés l'heure meſme on eloigna toutes les choſes qui ont accouſtumé de troubler le commerce des nations. Et la ſuitte du temps fit bien voir l'utilité que cette conference avoit apportée aux Confederez ; car le Roy qui eſtoit auſſi propre à conſervet l'argent qu'à l'attiret, n'exerça pas de moindres largeſſes envers les Confederez pour leur ayder à defendre, que les anciens Roys en exerçoient envers les peuples dont ils taſchoient artificieuſement

1598.

Les Ambaſſadeurs des Confederez ſont preſentez au Roy.

Oldenbarneveld le diſſuade de la paix,

mais ce fut ſans effet.

1598. sement d'opprimer la franchiſe. La premiere liberalité de ce Prince fut de deux cents quarante mille livres; & cette ſomme fut acereuë pour les années ſuivantes, ſelon que les neceſſitez de la Republique l'exigerent: car comme il conſideroit aſſez en quel eſtat eſtoient les affaires de ſes aſſociez, quand ils luy avoient preſté de l'argent, & en quel eſtat eſtoient les ſiennes quand il le leur rendoit, il s'acquittoit non pas comme d'un preſt, mais comme d'un bien-fait. Pour cette heure, il s'excuſoit, avec beaucoup de ſoin, envers les Eſtats, de la reſolution qu'il avoit priſe de faire la paix; & loüoit en meſme temps la conſtance qu'ils teſmoignoient de leur part, pour defendre leur liberté: parce que comme il ne leur eſtoit pas permis ainſi qu'aux Roys de ſe preparer ſur le champ dans les occaſions, ſans que beaucoup de perſonnes en fuſſent averties; pour le moins le nouveau danger de leur Republique ſeroit un avertiſſement à la pareſſeuſe populace, de s'armer en diligence. Cependant pour entretenir tousjours l'affection du Roy, parce que Levinus Caluardus eſtoit decedé dans cet employ, on laiſſa en ſa place François Arſen, dont le pere, Corneille Arſen, dreſſoit les ordonnances & les autres actes publics des Eſtats.

Liberalitez du Roy Henry envers les Confederez.

On commençoit à reconnoiſtre par pluſieurs marques, que l'Eſpagnol ſe contentant d'avoir desarmé la France, aymoit mieux avoir les Anglois pour ennemis, que de faire la paix avec eux ſous des conditions raiſonnables: ce qui fut cauſe que les Ambaſſadeurs des Eſtats, Iuſtin de Naſſau & Oldenbarneveld paſſerent en Angleterre; d'où la precedente Ambaſſade eſtoit desja partie. Et ils reſolurent entre eux de faire aboutir tous leurs diſcours devant la Reyne à ce ſeul point; que ſi elle s'accordoit avec l'Eſpagnol à l'imitation de la France, les dangers de la paix n'eſtoient point ſi grands pour les Confederez, qu'ils n'aymaſſent mieux ſe reſoudre à les éprouver, qu'à ſoûtenir l'inſupportable fardeau de la guerre qui leur tomberoit ſur les bras. En uſant de cet artifice ils eſperoient deſtruire une feinte par une autre; jugeant qu'Eliſabeth ſe porteroit d'elle meſme à troubler la paix, ſi elle croyoit que les Confederez fuſſent capables de l'embraſſer: mais en meſme temps ils luy offroient auſſi toute ſorte de compoſition equitable, luy faiſant meſme eſperer que l'on conviendroit avec elle du payement de ſa debte; ce qui la fit reſoudre à ſurſeoir pour quelque temps ſes pourſuittes ſur le ſujet de la paix.

Diſſimulation des Hollandois vers la Reyne Eliſabeth.

Cependant l'aſſemblée de ſaint Quentin ayant eſté transferée à Vervins, les Deputez pour la paix la negotierent avec tant de ſoin, qu'elle fut enfin concluë entre les deux plus puiſſantes Couronnes de la Chreſtienté: ſous les meſmes conditions qui avoient eſté arreſtées vingt-neuf ans auparavant entre Philippe & Henry Second. On y adjouta quelques autres articles; mais je ne me tiens pas obligé de les coucher icy, où je fais ſeulement profeſſion d'eſcrire les affaires des Païs-bas. Neantmoins je puis dire en gros, qu'il fut arreſté que le commerce ſeroit reſtably, les priſonniers remis en liberté, & les bannis rappellez en leurs maiſons. Que les Eſpagnols tiendroient le Comté de Charolois ſous la foy & hommage des Roys de France; que l'on rendroit au Roy Henry Calais, & toutes les autres villes de Picardie en l'eſtat qu'elles eſtoient; comme auſſi le port de Blavet, apres que l'on auroit demoly les fortifications que l'Eſpagnol y avoit faittes. Les deux Roys agreërent ce traitté, & apres que l'on eut donné des oſtages de part & d'autre, toutes les lettres neceſſaires furent expediées dans trois mois. Mais en ce qu'il eſtoit dit, que l'on perdroit la memoire

La paix ſe fait à Vervins entre la France & l'Eſpagne: Articles de la paix.

des

des injures passées, que la concorde demeureroit inviolable pour l'avenir, qu'aucune des deux Couronnes ne pourroit donner du secours aux ennemis de l'autre ny permettre à ses sujets d'en donner, & qu'enfin s'il restoit quelque difficulté de droit dans l'execution de l'accord, elle seroit contestée devant des arbitres, & non pas par violence ny par ruses : ces articles furent plustost inserez pour la forme, que pour donner lieu de croire que l'egalité de ces deux grandes puissances leur permist de conserver une amitié certaine. Les deux Monarques comprirent chacun de leur part les Rois, les Princes & les peuples qui leur estoient alliez, & Philippe principalement eut soin de sa fille, à laquelle il devoit donner la Principauté des Païs-bas, estendant aussi sa precaution sur le Duc de Savoye. Arschot, Mendoze, & Aremberg alletent en France recevoir le serment du Roy Henry; lequel envoya aussi le Duc de Biron à Bruxelle pour en exiger un pareil de l'Archiduc. Et ce fut en cette ville, à ce que l'on tient, que ce Capitaine qui sembloit entierement né pour la guerre, & dont l'esprit immoderé poussoit son ambition au delà de toutes ses bonnes fortunes, fut suborné & induit à des actes de perfidie qui éclatterent long-temps apres. On fit paroistre de part & d'autre de grandes marques d'alegresse publique en faveur de la paix; qui ne pleut pas pourtant à quelques uns de ces fortes d'esprits, dont la vertu & toutes les esperances ne subsistent que par les malheurs d'autruy. Mais pour le moins le peuple tesmoignoit sa joye de bonne foy. Toutefois ce n'estoit pas tant pour la consideration du sang Chrestien que la paix devoit épargner, que parce qu'elle maintenoit chacun en la possession de ses biens, en faisant revenir l'equité dans le barreau; qu'elle rendoit les champs fertiles, les chemins seurs, & le trafic libre. Ce fut pour lors, que la France, encore ensanglantée à cause de tant de combats, & deserte à cause de tant de ravages qui l'avoient persecutée pendant l'espace de trente-six ans, vid luire chez elle le premier jour d'une paix solide, & que la veritable face de ce royaume, autrefois si fleurissant, se fit reconnoistre. Le Roy qui jouissoit entierement de son authorité, appliquant soudain son esprit à faire en sorte que les Gouverneurs & les Magistrats s'acquittassent de leur devoir, & que ses sujets qui suivoient la Religion Romaine, attribuant au malheur du temps les maux qu'ils avoient soufferts par le passé, ceux qui suivoient l'autre Religion n'eussent à souffrir ny à craindre aucune violence pour l'avenir. Cependant la Belgique qui demeuroit tousjours en armes, se voyoit non seulement éloignée de l'esperance de la paix; ains encore privée de la consolation & du relasche que les maux de ses voisins apportoient quelquefois à ses miseres: mais le Roy Henry renvoya Buzanval aux Confederez, afin que par le ministere de ce témoin de son amitié, & mediateur de sa secrette correspondance, il asseurast de plus en plus sa paix par la guerre d'autruy. 1598.

On exige le serment de part & d'autre.

Mais apres que les Confederez eurent terminé leurs affaires avec la France, l'Angleterre leur fit souffrir une non moins rude épreuve des difficultez, que l'alliance des Rois porte avec soy. Car Elisabeth depura François Vere vers les Estats, pour leur faire des demandes extremement importunes: tandis que d'autre part ayant aussi envoyé une nouvelle Ambassade vers l'Archiduc, elle témoignoit de conserver tousjours l'esperance de la paix, dont elle imputoit le seul retardement au dessein qu'elle avoit de quitter les armes en la compagnie de ceux pour qui elle les avoit prises. Toutefois elle témoigna aux Confederez qu'elle ne pretendoit pas les forcer en rien: mais cependant elle soûtenoit, qu'il estoit juste, puis qu'ils luy avoient donné lieu

Elisabeth exhorte derechef les Confederez à la paix.

1598. de commencer la guerre, qu'elle leur demandaſt auſſi les moyens de la finir s'il ſe pouvoit, ou pour le moins de la continuer à l'avenir : & qu'apres l'avoir renduë odieuſe aux Princes juſqu'à tel point, qu'on l'accuſoit d'empeſcher ſeule la paix de toute l'Europe, les Confederez ſe devoient contenter, ſans vouloir encore, en differant tousjours le payement de ſes debtes, par mille excuſes pleines d'ingratitude, luy faire perdre à la fin le droit de les pouvoir meſme demander ; (ce qu'elle prioit Dieu de ne pas permettre :) & la faire ſervir eternellement d'un exemple aux Rois, pour leur apprendre à ne prodiguer pas leurs aſſiſtances à des peuples, qui, ſans aucun reſpect pour les puiſſances ſouveraines, ne conſiderent que leur propre intereſt. Les Eſtats par ce diſcours s'apperceurent bien qu'ils alloient eſtre accablez tout à la fois par la peſanteur d'une infinité de debtes pour le paſſé & pour l'avenir : mais le ſeul nom de l'alliance Angloiſe leur eſtoit d'une telle conſequence, qu'ils eſtoient preſts de ſouffrir toutes les conditions qui leur ſeroient impoſées par cette Puiſſance plus forte que la leur. Ils envoyerent donc en Angleterre les meſmes Ambaſſadeurs qu'ils y avoient envoyez la premiere fois ; & avec eux André Heſſel, ſous une commiſſion ſecrette qui luy donnoit pouvoir d'accorder à la Reine juſqu'à la ſomme de dix millions de livres, pour toutes les debtes qu'elle pouvoit pretendre. En ce temps là il eſtoit arrivé beaucoup de choſes inopinées, qui luy donnoient lieu de feindre une infinité de ſujets de crainte : car Iacques Roy d'Eſcoſſe demandoit ouvertement qu'on luy aſſeuraſt la ſucceſſion du royaume d'Angleterre, de laquelle Eliſabeth ne vouloit pas ſeulement entendre parler : de ſorte que l'on ne croyoit pas que ce Prince eut jamais pris cette hardieſſe, ſi elle n'eut eſté appuyée par quelque puiſſance eſtrangere. Et comme on avoit découvert que le Pape avoit receu quelques lettres ſouſcrittes par ce Roy, il ſe trouvoit des perſonnes qui tiroient de là une occaſion d'augmenter les ſoupçons, & la haine d'Eliſabeth. Davantage, Burgley ſe ſentant fort indiſpoſé tant par maladie qu'à cauſe de ſa vieilleſſe, & prenant le ciel & ſa derniere heure à témoins, avoit prié la Reine de ſuivre ſes advis pour l'avantage de ſon royaume : & la conjuroit, comme eſtant elle meſme auſſi-bien que luy aſſez proche de la neceſſité de mourir, de procurer une bonne paix aux ſiens ſur la terre, pour en meriter une meilleure dans le ciel. Ce vieillard ne ceſſoit point de luy remettre devant les yeux non ſeulement les mauvais ſuccés que les Anglois avoient éprouvez en l'Amerique, mais encore ceux qu'ils devoient craindre dans l'Yrlande ; luy repreſentant auſſi qu'il ne falloit pas pretendre de finir les guerres du Païs-bas par une victoire. Enfin celuy-cy eſtant mort, & le Comte d'Eſſex, de peur de donner de la jalouſie, evitant de ſe trouver dans les Conſeils, la Cour d'Angleterre exempte desormais de toute ſorte d'attachement, & maiſtreſſe d'elle meſme, ouvrit la porte à des Conſeils plus fermes que les precedens. Et comme les Ambaſſadeurs des Confederez obtenoient ſouvent audiance, quand ils eſtoient preſſez ſur le ſujet de l'argent qu'on avoit preſté à la Republique, ils s'excuſoient ſur la difficulté du temps : mais pour ce qui concernoit le commerce d'Eſpagne, ils declaroient qu'ils n'empeſchoient pas que les Anglois, s'il leur ſembloit expedient, n'exerçaſſent le meſme trafic que les Hollandois, ſous le nom déguiſé de quelque peuple paiſible, comme il ſe prattiquoit par ceux-cy : ſi ce n'eſtoit que l'Angleterre jugeaſt qu'il y a bien plus de gain à conquerir les choſes par la valeur des armes, qu'à les achetter à prix d'argent. Neantmoins ces Ambaſſadeurs, avec toutes leurs raiſons & leurs prieres, ne peurent obtenir, que

Iacques Roy d'Eſcoſſe demande ouvertement qu'on luy aſſeure la ſucceſſion du royaume d'Angleterre.

Burgley ſur le point de mourir, exhorte la Reyne à la paix.

le

le traitté d'alliance, fait entre les Provinces Vnies & l'Angleterre dix-huit ans auparavant, demeuraſt en ſon entier : & quoy que cet accord eut eſté fait en un temps, où la perte d'Anvers nouvellement arrivée ne cauſoit pas moins d'effroy aux Anglois qu'aux Confederez, & que ces premiers ne l'euſſent jamais obſervé de bonne foy ; toutefois dans la preſente negotiation Eliſabeth par de nouvelles conditions changea tellement la forme des precedentes, qu'en demeurant affranchie de toute ſorte de lien, elle tenoit les autres tousjours obligez. Il y eut quelque debat touchant le total de la debte ; parce que les Anglois faiſoient monter à des dépenſes exceſſives la levée des milices, la ſolde, & les voitures de l'argent, & que d'ailleurs les Confederez ſoûtenoient qu'il y avoit pluſieurs erreurs de calcul à reformer dans la dépenſe ; n'oubliant pas à dire auſſi que les rapines des Anglois, tant ſur la terre que ſur la mer, avoient plus couſté à la Republique, que n'eut fait le payement de toutes ſes debtes. Enfin on tomba d'accord de la ſomme de huit millions de livres ; pour le payement de laquelle les Confederez s'obligerent & donnerent des aſſeurances. La moitié de cette ſomme devoit eſtre acquittée par une penſion annuelle de trois cens mille livres tant que la guerre dureroit : mais quand la guerre ſeroit finie, il eſtoit accordé que s'il reſtoit encore quelque choſe deub de cette moitié, le payement en ſeroit continué par une penſion de vingt mille livres. Et pour ce qui concernoit le payement de l'autre moitié, & la reſtitution des places engagées, on s'en devoit accommoder à l'amiable, lors que l'occaſion de la paix ſe preſenteroit. Cependant on devoit tenir dans les places engagées onze cens cinquante Anglois en garniſon ; pour la ſolde deſquels la Republique ſeroit obligée de fournir tous les trois mois la ſomme de cinq mille cent livres, avec les uteníiles, & autres choſes pareilles que l'on a accouſtumé de fournir aux ſoldats. Il eſtoit porté auſſi que la Reine ſeroit deschargée pour l'avenir de la promeſſe qu'elle avoit faitte d'envoyer des troupes auxiliaires ; que les Anglois qui eſtoient desja ſous les drapeaux de la Republique, & ceux qu'on y enrolleroit dorenavant, preſteroient le ſerment au ſeul nom des Eſtats, & combattroient ſous le ſeul commandement, & aux ſeuls dépens des meſmes Eſtats. Par ce moyen, l'odieuſe puiſſance du Deputé d'Angleterre, que l'on avoit introduitte par le precedent traitté, demeuroit maintenant abolie : mais la Reine ſe reſervoit le droit de pouvoir mettre un Senateur dans le Senat. Davantage il fut arreſté, que quand la Reine feroit la guerre contre les ennemis communs, ſoit ſur mer ſoit ſur terre, ſoit offenſive ſoit defenſive, les Confederez ſeroient obligez d'augmenter ſa flotte de quarante ou cinquante grands navires, & ſon armée de terre, de cinq mille fantaſſins & cinq cens cavaliers. Dans ce traitté on avoit conté & compris de part & d'autre tout ce qui pouvoit eſtre deub auparavant : excepté que la Reine conſervoit tousjours le droit qu'elle pouvoit pretendre contre les Belges du party Eſpagnol. On excepta pareillement, une ſomme de quatre-vingts mille livres deuës à Horatio Pallavicini de Genes, qui eſtoit en faveur à la Cour d'Eliſabeth, & cette partie fut accommodée par un traitté particulier. Il n'y avoit pas d'apparence que les Anglois aymaſſent mieux la paix que la guerre ſous des conditions avantageuſes, au point que l'eſtoient celles de ce traitté ; qui ſoulageoit une partie de leurs fardeaux, & leur ſervoit comme d'un boulevart : mais bien-toſt apres, ayant eſté découvert, que quelques perſonnes avoient entrepris d'empoiſonner Eliſabeth ; & dans l'Yrlande, Tiron qui devenoit plus fier que jamais, à cauſe

1598. *Nouveau traitté d'alliance entre les Anglois & les Provinces Vnies.*

1598. d'une bataille qu'il avoit gagnée, & d'un chasteau qu'il avoit pris, ayant attiré à son party le païs de Mounster, ces avantures aigrirent extremement le courage d'Elisabeth : & toutefois les Confederez ne se repentirent point de leur premier dessein, quoy que la face des affaires fut changée chez leur ennemy, & qu'il se servist de plusieurs moyens pour les convier à la paix.

Le bruit du nouveau mariage s'augmentant de jour en jour, Philippe envoya Friase dans les Païs-bas avec des lettres addressées aux Belges, par lesquelles le Roy transportoit à sa fille la puissance qu'il avoit euë sur eux jusqu'icy ; & il fit publier les raisons & les conditions du mariage en cette forme : Qu'apres avoir resolu moyennant la dispense du Pape & le consentement de ses Parens, de donner sa tres-chere fille en mariage à son cousin, comme il estoit extremement important aux Belges pour l'avancement de la paix, & pour le bien du gouvernement present qu'ils eussent leur Prince devant les yeux, & qu'ils pûssent quelquefois apprendre ses inrentions de sa propre bouche ; ce que ses diverses affaires ne luy avoient pas permis jusques icy, il donnoit à sa fille la Principauté de toutes les Provinces des Païs-bas en general, & de chacune en particulier ; avec le Charolois & la Bourgogne, que l'on nomme Franche-Comté ; comme aussi le tiltre de Duc de Bourgogne (car la possession de ce Duché estoit entre les mains des François il y avoit long-temps) en sorte neantmoins que luy & ses successeurs Rois d'Espagne joüiroient de l'honneur annexé à ce tiltre, & du premier rang entre les chevaliers de l'ordre de la Toison d'or, institué par ses predecesseurs. On adjoûta à cecy toutes les precautions, que la prudence des Iurisconsultes a introduittes pour la seureté des contracts, lesquelles furent icy employées : afin que tous les droits de la Principauté Belgique, ses revenus, & les charges qui y sont attachées, passassent le plus regulierement qu'il seroit possible, en la personne d'Isabelle & de ses descendans. Les clauses les plus remarquables furent, que Philippe, sous le nom de vassal qu'il s'attribuoit pour cet effet, confessoit d'avoir donné tous ces païs à tiltre de fief ou d'arriere-fief : ce qui sembloit avoir esté adjouté, par ce que la pluspart de ces terres doivent foy & hommage ou à la Majesté Imperiale, ou à la Couronne de France. Il declaroit aussi qu'en remettant aux Grands du Païs-bas le serment qu'ils avoient presté en son nom, il leur ordonnoit d'en prester un nouveau au nom d'Isabelle. Mais davantage, il declaroit que si dans ces lettres il se trouvoit quelque article qui ne fut pas conforme aux loix du Païs, il entendoit neantmoins qu'il demeurast établi par sa souveraine puissance & authorité royale. Il estoit aussi stipulé que s'il arrivoit que le mariage finist sans qu'il en fut sorty aucuns enfans ; ou que ceux qui en seroient sortis, soit masles soit femelles, vinssent à mourir aussi sans enfans ; les droits cy-dessus cedez & tous autres generalement retourneroient aux Rois d'Espagne. Toutefois à cause du merite de l'Archiduc Albert, & pour la consolation de son veuvage, on luy laissoit le gouvernement des Païs-bas ; & s'il restoit quelque enfant apres la mort de la mere, l'usufruit des mesmes païs : mais en sorte que les heritiers de l'Archiduc ne pourroient rien pretendre, sinon les revenus du Duché de Limbourg, & du Comté de Chigny. Les mesmes lettres prescrivoient aussi l'ordre des successions : en sorte que le masle demeuroit preferé à la femelle ; le plus âgé au plus jeune ; & un petit fils de la fille ainée au fils de la caderte. Il estoit, en suitte, defendu de diviser ou aliener le domaine : & afin que ce don trouvast plus de voyes pour retourner à sa source, il estoit dit, que si pour l'avenir la domination des Païs-

Raisons & conditions du mariage, pour lesquelles Philippe avoit transporté la souveraineté de la Belgique à sa fille Isabelle.

bas

bas venoit à tomber entre les mains d'une fille, on la marieroit avec le Roy 1598.
d'Eſpagne ou avec ſon heritier preſomtif : & que jamais les Princes de ces païs ne pourroient donner une femme à leur fils, ny un mary à leur fille ſans la volonté expreſſe des meſmes Rois. Il eſtoit auſſi porté que ny les Princes des Païs-bas, ny leurs ſujets, ne pourroient exercer aucun commerce dans les Indes ny en l'Amerique : & que tant eux que leurs ſucceſſeurs, chaque fois qu'ils commenceroient à prendre poſſeſſion de cette Principauté, feroient ſerment d'obſerver toutes ces conditions, & meſme de demeurer conſtans dans la Religion Romaine ; à la charge que s'ils manquoient à l'entier accompliſſement de ces choſes, le droit des Païs-bas retourneroit aux Rois d'Eſpagne par une eſpece de confiſcation. Philippe ſigna ces lettres en preſence de témoins le ſixiéme jour de May : & ce meſme jour, le fils & heritier de Philippe, auſſi nommé Philippe comme ſon pere, ſigna les meſmes lettres en témoignage du conſentement qu'il y apportoit : mais non pas ſans avoir recours à ces actes de proteſtation, par le moyen deſquels ceux qui, pendant leur minorité ou par le commandement d'un pere, ont aliené leurs droits, peuvent eſtre reſtituez en leur entier.

On en parle diverſement.

Chacun parla diverſement de cette avanture ; comme on parle tousjours des grandes choſes : & les uns diſoient que c'eſtoit introduire un pernicieux exemple par un Prince, de vouloir mettre au rang de ſes revenus & faire paſſer en commerce les perſonnes libres, à la maniere des eſclaves domeſtiques : qu'à la verité les Barbares prattiquoient quelquefois cette nouveauté, de ceder les Empires ou par des teſtamens, ou par des donations ; parce qu'ils ne ſçavoient pas juger la difference qui ſe trouve entre un Prince & un Maiſtre : mais que ceux qui eſtoient inſtruits dans la connoiſſance de ce qui eſt licite ou qui ne l'eſt pas, voyoient aſſez que l'adminiſtration d'un Eſtat eſt le bien du peuple, (c'eſt pourquoy on luy donne ordinairement le nom de Republique :) & que comme de tout temps il s'eſt veu des nations qui ſe gouvernoient ou par des aſſemblées populaires, ou par un Senat, il s'en eſt auſſi trouvé qui ont mis la conduitte generale de leurs fortunes entre les mains des Princes. Car il ne faut pas croire (diſoit on) que les Principautez legitimes ayent commencé autrement, que par le conſentement des peuples, qui ſe donnoient tous à une ſeule perſonne ; ou bien, pour eviter les broüilleries des elections, à une famille entiere : & ceux à qui ils ſe donnoient de la ſorte, n'eſtoient induits que par l'eſperance de l'honneur, à recevoir une dignité qui les obligeoit à preferer l'avantage commun de leurs citoyens à leur utilité particuliere. Et comme cette verité ſe peut juſtifier chez tous les peuples, elle eſt particulierement palpable chez la nation Belgique, qu'on ne peut pas dire avoir jamais eſté domtée par les armes de ſes Princes, ou s'eſtre ſoûmiſe à eux par aucune aveugle inclination qu'elle eut pour la ſervitude, puis qu'elle a borné leurs revenus, & retranché de leur puiſſance pluſieurs choſes que chacun ſçait ne leur eſtre pas permiſes ; leur eſtant ſur tout defendu de demembrer les Eſtats, dont l'adminiſtration a eſté commiſe à leur bonne foy. C'eſt pourquoy, ſuivant un ordre obſervé de tout temps, ils n'ont jamais donné en mariage à leurs filles que des ſommes d'argent fort modiques : & en laiſſant l'aiſné de leurs fils pour heritier univerſel de leurs domaines, ils ne donnoient aux cadets que de ſimples gouvernemens, & quelques autres charges peu importantes. De ſorte qu'il eſt inouy dans les Païs-bas que l'on veuille oppoſer l'authorité Royale à ces anciennes couſtumes. Car s'il faut icy uſer d'exemples, n'eſt il pas vray que le

1598. royaume de France ne s'eſt elevé au point de grandeur où nous le voyons, que parce qu'il n'eſt pas permis d'en diviſer la poſſeſſion, depuis qu'elle eſt une fois venuë entre les mains de celuy à qui la fortune l'avoit deſtinée? N'eſt-ce pas donc maintenant une choſe bien rude aux Belges, de voir qu'en un temps où la pluspart de leurs Provinces eſtant non ſeulement épuiſées de leurs propres forces, mais encore preſſées d'un coſté par des ennemis puiſſans, & de l'autre enfermées par des voiſins jaloux, devroient avoir recours à l'appuy de quelque opulence eſtrangere, ſi elles n'eſtoient point desja unies avec celle d'Eſpagne, on taſche de les en ſeparer; & d'oſter à ce corps ſi foible & ſi extenué, le ſeul ſuc & le ſeul aliment qui l'a fait ſubſiſter depuis tant d'années? Lors que l'Empereur Charles, deſirant paſſer le reſte de ſes jours dans le repos d'une vie privée, ſe deschargea du ſoin public de tous ſes Eſtats ſur ſon fils Philippe, il ne faiſoit qu'anticiper de quelques années l'ordre de la loy; & toutefois il ne laiſſa pas de paroiſtre avec ſon fils en l'aſſemblée des Belges; afin que ſa demiſſion s'achevaſt ſuivant les anciennes couſtumes du païs. Mais aujourd'huy l'on ſe ſert d'une ſimple lettre miſſive, pour renoncer à la Principauté des Païs-bas; c'eſt par la ſeule vertu de cet eſcrit qu'Iſabelle doit entrer en poſſeſſion de nos Provinces: & lors que Philippe dedaigne de nous accorder ſa preſence, & un congé de ſa bouche, pour comble de mépris ce n'eſt pas pour nous donner à ſon fils, qu'il nous abandonne; mais pour nous donner à une femme: quoy qu'il n'ignore pas les malheurs que le commandement de ce ſexe nous a cauſez de tout temps.

Au contraire (diſoient les autres) pleut à Dieu que ce fut par cette voye que nous deuſſions eſtre délivrez de l'inſolence des Eſpagnols; & que Philippe eut renoncé de bonne foy à la Principauté de nos Provinces: il ſeroit bien aiſé, la cauſe de toutes nos guerres eſtant bannie, de faire revenir la paix entre les deux partis: mais il ne faut pas juger que les ambicieuſes eſperances de ce Prince, & ſes anciennes ruſes ſe relaſchent juſqu'à ce point, de renoncer, pour luy & pour ſa poſterité, à la poſſeſſion des Païs-bas; qui ſervent à la ſeureté Eſpagnole d'un poſte avantageux contre l'Alemagne, la France & l'Angleterre: au contraire, il faut bien pluſtoſt croire, que, pour diminuër la crainte que ces trois nations ont de luy, il a voulu ſe ſervir du nom de ſa fille; à laquelle il attribuë ſeulement un droit imaginaire, & une poſſeſſion empruntée ſous une confidence domeſtique. En effet cette ſecrette intelligence n'a pû ſi bien ſe cacher que les clauſes meſmes de la donation ne la découvrent aſſez; par leſquelles, ſoit qu'il naiſſe des enfans du mariage de l'Archiduc, ſoit qu'il n'en naiſſe pas, la Principauté Belgique doit touſjours retourner aux enfans d'Eſpagne. Ioint qu'il n'y a perſonne qui ne doive croire, que l'Infante Iſabelle ayant pû demeurer juſqu'à l'âge de trente-deux ans dans un celibat continuël, les Eſpagnols ne l'auroient pas mariée de la ſorte en cet âge là, s'ils ne l'avoient auparavant eſtimée ou renduë ſterile. Mais apres tout n'eſt-ce pas une choſe honteuſe aux Belges, qui ont autrefois eſté maiſtres d'eux meſmes, & dont les richeſſes ont ſervy de degrez à la maiſon d'Auſtriche pour la faire monter ſur le thrône d'Eſpagne, & de tant d'autres royaumes, & pour l'aſſeoir, s'il faut ainſi dire, ſur la teſte de tout le genre humain, ſoient publiquement ſoûmis à des loix eſtrangeres, pour eſtre eternellement regis par des vaſſaux du Roy d'Eſpagne?

Tandis que l'on diſcouroit de la ſorte, voicy que l'on apporte dans les Païs-bas de nouvelles lettres, qu'Iſabelle avoit ſoûſcrittes comme eſtant

main-

maintenant la maiſtreſſe de la Belgique, & par leſquelles elle mande à l'Archiduc de prendre poſſeſſion pour elle de tous les droits de cette Principauté; de preſter & recevoir le ſerment accouſtumé, & d'accomplir enfin toutes les ſolemnitez neceſſaires à l'eſtabliſſement des nouveaux Princes. Cecy eſtoit contre les loix, qui veulent que l'on commence en perſonne les premieres actions du commandement: c'eſt pourquoy l'Archiduc Albert n'oſa convoquer, ſuivant l'ancienne couſtume, une juſte aſſemblée des nations, ny leur laiſſer la liberté des ſuffrages, en leur demandant leur advis chacune à part. Mais il ſe contenta d'ordonner une ſimple aſſemblée de Deputez, qui fut aſſignée à Bruxelle pour le quinziéme jour d'Aouſt. Et environ ce temps, il fit venir à l'entour de la ville de puiſſantes troupes de gens de guerre, juſqu'au nombre de quinze mille fantaſſins & deux mille cavaliers: afin que la preſence de cette ſoldateſque fiſt peur à ceux qui ſeroient capables de le contredire. Le jour venu, Richardor parla pour Albert; & dans ſa harangue ayant attribué à l'abſence de l'ancien Prince tous les malheurs qui eſtoient arrivez dans les Païs-bas; Maſius, qui luy reſpondit pour les Brabançons, n'employa dans ſon diſcours que les choſes qui pouvoient ſervir à gagner les bonnes graces du nouveau Prince. Enfin apres les paroles, lors qu'il fut beſoin d'en venir aux effets, on delibera aſſez long-temps, comme ſi l'ancienne Republique eut encore ſubſiſté: mais on ne laiſſa pas d'executer ce que la neceſſité preſente exigeoit. Ainſi, par un temperament que l'on apporta dans la pluſpart des reſolutions, il fut arreſté que l'on regleroit les conditions de la nouvelle obeïſſance, pourveu que dans trois mois l'on receut des advis certains de l'accompliſſement du mariage, & que dans le mois de May enſuivant l'Archiduc fut de retour aux Païs-bas. Que pendant ce temps les Gouverneurs des villes ny les chefs des gens de guerre n'introduiroient rien de nouveau; & qu'Albert avant ſon depart laiſſeroit un Lieutenant General, qui luy fut patent. On choiſit pour cet effet André, Cardinal auſſi-bien qu'Albert, & fils de Ferdinand Comte de Tirol, frere de Maximilien pere d'Albert. La race de la mere d'André eſtoit de beaucoup inferieure à la Nobleſſe du ſang d'Auſtriche; car il eſtoit né de Philippide Velſere, laquelle eſtoit originaire de la ville d'Augsbourg, & ſortoit ſimplement d'une maiſon Conſulaire. On adjoûta encore au reſultat de l'aſſemblée, que les loix tant publiques que privées s'exerceroient touſjours au nom de Philippe: & que le ſerment qui luy avoit eſté preſté demeureroit en ſon entier. Que les moindres gouvernemens, la garde des citadelles, & les compagnies des juges ſe choiſiroient entre les Belges. Que le Roy declareroit que les termes de fief, dont il s'eſtoit ſervy dans ſes lettres de ceſſion, ne pourroient prejudicier aux Belges. Que les meſmes Belges payeroient la ſolde des gens de guerre de leur nation & celle des Alemans, & que le Roy demeureroit chargé de la paye des ſoldats eſtrangers. Qu'Albert ſe contentant des anciens revenus des Princes du Païs-bas, le peuple demeureroit ſoulagé des tributs extraordinaires, & de la dépenſe des garniſons: & qu'enfin toutes les conditions cy-deſſus accotdées n'auroient lieu que pour un temps. Qu'au ſurplus, quand Albert ſeroit de retour dans les Païs-bas avec ſa femme, le ſerment ſeroit preſté & receu de part & d'autre en l'aſſemblée des Eſtats Belgiques, auſquels cependant l'Archiduc taſcheroit de perſuader un accommodement avec les Confederez.

1598. *Iſabelle mande à l'Archiduc de prendre poſſeſſion pour elle de cette Principauté.*

Parce qu'on inſiſtoit puiſſamment ſur cette demande, & qu'en effet Albert jugeoit qu'il ne ſetoit pas mal à propos avant ſon depart de faire confe-

rer

1598. rer ensemble les deux partis, comme de pareil à pareil; n'estimant pas qu'il fut seant à la dignité royale d'envoyer aux Confederez une deputation au nom de Philippe, il escrivit des lettres tant aux Estats de Hollande & de Zelande, qu'à leurs associez; par lesquelles il leur donnoit advis de son mariage, & des droits qui luy avoient esté cedez; leur declarant que de sa part il souhaittoit passionnément de voir toutes choses pacifiées, & que de la leur il ne leur restoit plus aucun sujet de tenir la paix pour suspecte. Que sans doute ils feroient selon l'equité & selon leur devoir de se reünir, comme auparavant avec la plus grande partie des Belges: & qu'il avoit laissé aux Estats de son party tous les ordres necessaires à l'avancement de cette negotiation. Dans la mesme pensée le Prince d'Orange frere du Comte Maurice, Arschot & Haurech prioient le Comte d'employer l'authorité qu'il avoit chez les Confederez à donner une heureuse fin à la guerre: l'asseurant que cet ouvrage contribueroit beaucoup non seulement a sa gloire, mais encore à l'avancement de toute la maison de Nassau. Les Estats entendirent aussi sur ce sujet Daniel Molan, homme de condition privée; mais tres-renommé marchand: il conta que sous de faux advis qu'on luy avoit donnez de la maladie de son frere, on l'avoit fait venir en la ville d'Anvers; & que de là ayant esté attiré jusques à Bruxelle, on l'avoit convié de s'entretenir quelques heures avec Richardot, d'Assonville, l'Abbé de Marolles, Haurech, & l'Archiduc mesme: & que dans ces conferences chacun luy avoit tesmoigné toute sorte d'inclination pour la paix; & promis de ne rien obmettre pour la rendre seure aux Confederez; pourveu qu'ils vouluſſent reconnoistre les nouveaux Princes. Qu'on laisseroit leur Religion en son entier, leur liberté, leur Republique; & que Philippe faisoit un tel estat des vertus du Prince Maurice, que bien loin de retrancher quelque chose de ses dignitez, il y vouloit adjoûter le commandement des armées de Hongrie. Mais quoy que dés long-temps les Estats fussent resolus à la guerre, ils avoient encore endurcy leur courage, depuis que l'on eut surpris des lettres de Philippe, qui marquoient des desseins contraires à toutes ces propositions. A ce sujet de defiance on adjoûtoit l'attentat de Pierre Panne natif d'Ipre, homme à la verité sans esprit & comme insensé: mais ce sont ces gens là qui sont les plus propres à servir d'instrument pour les crimes les plus hazardeux. Quelques indices l'ayant fait soupçonner & arrester, il raconta que se voyant accablé de debtes, & traisné d'une prison en une autre, par la rigueur de ses creanciers, apres avoir long-temps cherché quelque remede à ses maux sans en avoir pû trouver, il se rencontra un jour chez les Iesuites de Douay, où il avoit accoustumé de porter quelques marchandises de vivres, & que comme leur Recteur eut commencé à dire qu'on rendroit un grand service à la Chrestienté, si l'on pouvoit oster du monde un homme qui ne sembloit né que pour la perte d'une infinité d'autres, il avoit si bien sçeu gagner son esprit desja abbatu par les afflictions, qu'il l'avoit fait resoudre à tuer le Comte Maurice; & pour le porter à ce meurtre avec plus d'ardeur, outre de grandes recompenses tant pour luy que pour son fils, il luy avoit aussi promis le ciel quand mesme son entrepriſe ne reüssiroit pas. Qu'à cela les sollicitations de sa femme s'estoient aussi jointes; laquelle estant d'une humeur inquiete, & ne pouvant souffrir sa mauvaise fortune avec patience, le pressoit de montrer un courage masle dans cette occasion. Que toutes ces choses l'ayant enflammé de plus en plus, apres que le Recteur l'eut confirmé dans son dessein par la sacrée communion, & par la remission de ses pechez, il avoit

Albert exhorte les Provinces Vnies à la paix.

Le Prince d'Orange, & d'autres font la mesme.

Les Confederez plus endurcis.

Supplice de Pierre Panne assassin du Comte Maurice.

avoit auſſi receu quelque argent pour vivre, & s'eſtoit rendu premierement en Zelande, & de là à Leyden; mais que peu à peu les remords de ſa conſcience, & la crainte du danger qui ſe rencontroit dans une ſi laſche & ſi infame entrepriſe, l'en avoient retiré & porté ſon eſprit à de meilleurs ſentimens. Enfin apres que cet homme eut repeté pluſieurs fois les meſmes choſes, ſe trouvant convaincu par ſon propre teſmoignage, il fut condamné à la mort le vingt-deuxiéme jour de Iuin par les Magiſtrats de Leyden, & meſme par ſentence des Iuges ſuperieurs. Il eſt vray pourtant que, dans le party contraire, la honte d'une action ſi laſche fut cauſe que quelques uns en refuterent la narration. 1598.

Comme cette année fut remarquable par les grands changemens qu'elle apporta dans les affaires politiques, elle laiſſa long-temps en repos les entrepriſes de guerre; ſi ce n'eſt que la defaitte qui ſurvint pres de Nimegue de quelque peu de fantaſſins du party Confederé par la cavalerie du party Royal, ou bien la victoire, accompagnée de quelque butin, de la mort d'un des Comtes de Mansfeld, & de pluſieurs des ſiens, qui fut remportée par la cavalerie des Confederez au delà de la Meuze, & quelques autres petits combats, ſoient mis au rang des ſuccés de guerre conſiderables. La cauſe de cette oiſiyeté militaire procedoit, d'une part, de ce que les Confederez prevoyant leurs neceſſitez futures, taſchoient d'épargner la dépenſe: & d'autre part, de ce que l'Archiduc Albert s'eſtant reſolu de joindre la terreur de ſes forces aux offres de la paix, ne vouloit point ſortir en campagne contre les Confederez, juſqu'à ce que les villes de France ayant eſté reſtituées, les garniſons qui en ſortiroient pûſſent accroiſtre l'armée Eſpagnole dans les Païs-bas. Mais peu de temps apres, eſtant arrivé que ces troupes de France, faute d'avoir eſté payées de leur ſolde, refuſoient de quitter leurs garniſons, & que la licence horrible priſe par les ſoldats du Catelet, pouvoit produire des exemples tres-dangereux, l'argent que l'on donna pour appaiſer ces mutins, effaroucha les autres; ſur tout quand ils venoient à conſiderer qu'un peu auparavant, le Comte de Heremberg ayant entrepris d'appaiſer la ſedition de Gueldre, n'avoit guery ce mal que par le moyen de l'argent qu'on avoit diſtribué aux ſoldats, & du congé qu'on leur avoit accordé. Ces nouveaux mutins ſe porterent donc premierement au murmure, & puis en ſuitte au mépris des ordres qu'on leur donnoit: mais à la fin, lors qu'ils virent que dans Bruxelle on travailloit à l'eſtabliſſement d'un nouveau Prince (comme c'eſt d'ordinaire ſur le point de ces changemens, que la ſoldareſque ſe plaiſt à broüiller) les ſeditions éclatterent de toutes parts tout à la fois. Sur tout, les ſoldats de la citadelle d'Anvers au nombre de cinq cens fantaſſins Eſpagnols avec quelques cavaliers de la meſme nation, s'eſtant declarez contre la ville que leur poſte commandoit, augmenterent leur rage par l'eſperance de l'utilité qui ne pouvoit manquer à leurs crimes. Ayant donc chaſſé d'aupres d'eux Auguſtin de la Mexie, auquel ils avoient obey juſqu'icy, ils eliſent pour chef un factionnaire dangereux de la langue, & qui avoit merité par ſes crimes precedens que ſes compagnons ſe haſſent à luy. Ils contoient vingt-deux mois de ſolde, qu'ils pretendoient leur eſtre deubs de reſte, non ſeulement pour les guerres du Païs-bas, mais pour celles d'Italie: & tandis que l'on travailloit à leur chercher de l'argent, ils obligerent les bourgeois de leur payer chaque jour vingt-cinq ſols pour chaque cavalier, & la moitié de cette ſomme pour chaque fantaſſin. Mais leur inſolence n'en demeura pas là; car pour combler d'injure cette ville autrefois ſi

Sedition de la ſoldareſque Eſpagnole.

1598. fleuriſſante, ils la forçoient de leur fournir auſſi de riches habits, des meubles precieux, & toute ſorte de ſuperfluité, ſans excepter meſme des filles de joye : joint qu'il ne ſe peut rien imaginer de plus ſuperbe que leur façon d'exiget ce qu'ils deſiroient; car ils tiroient le canon contre la ville, juſques à ce que les habitans leur euſſent volontairement envoyé demander, s'ils leur ordonnoient encore quelque choſe. Desja les ſoldats de la garniſon de Lire commençoient à s'unir de complots avec ceux-cy : & l'on avoit advis que ſur les frontieres du Luxembourg, les regimens Wallons ayant abandonné le ſervice, alloient errant ça & là par la campagne, ſans tenir aucun ordre dans leur marche, pour en aller mettre à leurs affaires, ou à leurs heritages : & avec eux il ſe trouvoit auſſi pluſieurs habitans des villes qui les abandonnoient; n'attendant autre choſe que de voir l'ancienne violence que Requeſens permit en feignant de ne la pas voir : ou plustoſt les ravages, les meurtres & les carnages de Rhoda : & la crainte preſente reveilloit le ſouvenir des maux paſſez. Les Magiſtrats envoyerent des Deputez à l'Archiduc; mais pour tout ſoulagement de leur plaintes, ils ne rapporterent que des excuſes fondées ſur la pauvreté publique : de ſorte que la licence de commettre tous ces crimes dura juſques à l'année ſuivante. Les ſoldats qui eſtoient dans la citadelle de Gand furent un peu plus retenus; car ils ſe contenterent de leur nombre, ſans y vouloir joindre ceux qui leur venoient d'ailleurs, ce qui pouvoit paſſer pour une eſpece de grace, au milieu de tant d'inſolences qu'ils commettoient, ainſi que les autres. Mais dans la ville de Grave, quoy que le desordre qui s'y eſtoit emeu, deut plustoſt paſſer pour une guerre entre les ſoldats, que pour une ſimple mutinerie, puisque les Allemans ſecondez par les bourgeois avoient pris les armes contre les Eſpagnols, neantmoins le mal fut plustoſt guery qu'on ne croyoit.

En ſuitte de ces troubles, Albert ſe portant à la guerre avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyoit que les Confederez ne luy faiſoient poinr de reſponſe, entretint d'eſperance les ſoldats qui devoient demeurer dans les garniſons : & diſtribua rout l'argent qu'il pût tirer d'Eſpagne, ou ſous la foy de ſes cedules, à ceux qui devoient marcher en campagne; dont une partie eſtoit compoſée de vieilles troupes, & l'autre de nouvelles qu'il avoit levées de tous coſtez, luy ayant eſté facile de joindre à ſes recreuës pluſieurs François, qui fuyoient le repos de leur païs : & apres avoir deliberé tant avec le Senat qu'avec les Meſtres de camp, les plus experimentez dans leur meſtier, ſur les moyens qu'il devoit tenir, la concluſion fut, que ſon armée ſeroit conduitte au delà du Rhin, dans ces païs larges & ouverts du coſté de l'Alemagne, leſquels, pour n'eſtre pas trop bien garnis de villes, offroient beaucoup d'occaſions favorables, ſoit qu'on vouluſt attaquer la Gueldre, ſoit qu'on taſchaſt de rendre inutiles les travaux du Prince Maurice; lequel ayant les années precedentes pacifié la Friſe, avoit deschargé la Republique Confederée de la moitié de ſes guerres. Or comme il eſt vray de dire que ce deſſein eſtoit extremement judicieux, de vouloir enfermer les Confederez de toutes parts, leur oſter leurs contributions, & les charger de garniſons ennemies; auſſi eſt il certain que jamais les Eſpagnols n'eurent une ſaiſon plus propre que celle-cy, à former tous ces projets : puisque leur eſpargne eſtant fort incommodée, & leurs troupes tres-puiſſantes, en leur preparant leurs quartiers d'hyver dans les païs de la Republique Confederée, on ſe ſervoit de ſon propre exemple pour la ruiner. On ordonna donc à l'armée de ſe rendre aux environs de la Meuze vers le milieu de l'Autonne, pour

eſtre

estre commandée par François de Mendoze, qui revenoit de France apres y avoit accomply toutes les conditions de la paix : mais lorsque les Confederez furent certains de l'intention de leurs ennemis, ils ordonnerent au Comte de Hohenlo de garder l'Isle de Bommel & les païs d'au dessous de la Meuse ; tandisque la plus grande partie de l'armée se tendroit à Arnhem, sous la conduitte du Prince Maurice. 1598.

Albert ordonne à l'armée de se rendre aux environs de la Meuse sous la conduite de François de Mendoze.

Cependant Albert, qui estoit sur le point de partir pour l'accomplissement de son mariage, ayant voulu auparavant, par la permission du Pape, se demettre de la dignité de Cardinal & de l'Archevesché de Tolede, parut publiquement en habit d'Archiduc, & posa solemnellement son chapeau & sa pourpre sacrée sur l'autel de la Sainte Vierge dans son temple de la ville de Hall, dans la Province du Hainault. Cet autel est extremement renommé, tant à cause des estrangers qui le viennent visiter de toutes parts, que de plusieurs miracles, qui ont persuadé aux habitans du païs que quelque puissance divine est indubitablement presente en ce lieu : & l'on y voyoit des dons magnifiques de plusieurs Princes ; outre que beaucoup de gens du menu peuple, preservez de divers perils, ou gueris de diverses maladies que les remedes de la medecine n'avoient pû chasser, estoient venus payer leurs vœux en ce mesme lieu ; dont la renommée parloit si haut, qu'elle publioit que des corps desja privez de vie y estoient revenus en convalescence. Quelques années apres que ces merveilles furent arrivées, Iustus Lipsius en embellit les relations par les traits de son eloquence Latine : afin que ce travail servist comme d'un sçeau pour témoigner son attachement à la Religion Romaine, & sa veneration pour les images. Il est vray que quelques uns ayant répondu publiquement à ses escrits, ont representé, pour les refuter, les impostures de plusieurs Prestres assez connuës ; & les autres inventions dont on se sert pour gagner de l'argent : ayant adjouté à cela que plusieurs choses qui passent pour miraculeuses, ne sont bien souvent que de simples effets du hazard ou de la nature. Et qu'apres tout, puis que les anciens Magiciens, principalement ceux d'Egypte, un Apollonius Tyaneen, & plusieurs autres inventeurs d'une fausse Religion, ont aussi esté capables de confirmer leurs preceptes par des miracles, nous devons de là tirer un argument que les veritables preceptes, qui nous obligent à ne reconnoistre qu'un seul Dieu, ne sçauroient permettre que l'on prenne un autre Protecteur que luy, & que l'on corrompe la veritable pieté par une superstitieuse veneration des simulacres.

Albert se demet de la dignité de Cardinal.

Eglise de Hall.

Le Cardinal André ayant esté mandé en haste & estant venu, Albert sans perdre aucun temps, luy ayant fait l'accueil accoustumé, & donné les ordres necessaires, partit incontinent pour l'Alemagne. Plusieurs Grands d'entre les Belges luy faisoient compagnie, pour aller rendre graces au Roy au nom du public ; comme aussi plusieurs Dames & Damoiselles, pour ramener la nouvelle Princesse. Le Prince d'Orange fut un de ceux que l'on choisit pour cet effet ; & plusieurs qui ne sçavoient pas combien la force de la coustume est puissante, s'estonnoient de le voir retourner en Espagne : mais comme on luy avoit desja rendu dans la Belgique Espagnolle tous les biens autrefois confisquez sur son pere, ses autres biens paternels situez dans les Provinces Vnies estant administrez par son frere ; & les maternels par le Comte de Hohenlo, il se mettoit principalement en peine pour sa principauté d'Orange ; car bien que de tout temps cet Estat eust esté reputé libre, & exempt de tendre aucun devoir à personne, neanmoins

Albert allant en Espagne, laisse André d'Austriche Gouverneur des Païs-bas.

1598. moins pendant les guerres civiles de France; la ville ayant esté occupée par quelques Gouverneurs voisins, maintenant que la paix estoit faitte, ils ne laissoient pas d'user de leur ancienne licence dans cette principauté. Et depuis peu le Prince Maurice ayant envoyé S. Aldegonde en France, pour taſcher par un abouchement, ou par quelques autres practiques, d'en obtenir la possession; son esperance n'avoit pû reüssir. Toutefois le Prince d'Orange esperoit avancer quelque chose par la recommandation du Roy d'Espagne, & cette visée faisoit une des raisons de son depart: mais en poursuivant son voyage, quand il fut passé un peu au delà du Rhin, il se détourna vers le Palatinat, afin d'aller voir pour la premiere fois sa sœur, qui fleurissoit dans le rang élevé où le mariage de l'Electeur Palatin l'avoit mise. Cependant, l'Archiduc Albert s'avançoit vers Prague, pour tenir en ce lieu quelques conferences secrettes avec l'Empereur son frere; & le bruit courut qu'il esperoit obtenir la dignité de Roy des Romains: mais il fut suivy de trop pres par les nouvelles de la mort du Roy Philippe; & voicy comment la chose s'estoit passée.

Albert reçoit nouvelles certaines de la mort de Philippe.

Relation de la mort susdite.

Le corps de ce Prince, qui estoit desja tout usé de vieillesse, avoit encore esté affligé des gouttes depuis quelque temps, & sur tout depuis le Printemps dernier; mais ses maladies s'augmenterent de beaucoup pendant l'Esté: & pour y apporter quelque remede, en donnant du relasche à son esprit, il commanda qu'on le portast en littiere jusques à l'Escurial qu'il avoit fait bastir avec des dépenses prodigieuses, tandis que les Provinces du Païs-bas se perdoient faute d'argent; comme en effet ce palais passe aujourd'huy pour un des plus fameux edifices de nostre siecle. Mais ce malade ne pouvant souffrir l'agitation, ny l'air qui estoit un peu épais, lors qu'on l'eut remis en repos, la fievre le prit. Alors ses nerfs commencerent à se raccourcir plus que de coustume, & l'inflammation que les douleurs luy avoient causées en l'estomac & aux jambes, ayant engendré quelques ulceres, on reconnut qu'il y avoit du venin caché. On y appliqua donc quelques remedes qui les firent aboutir; mais apres qu'ils eurent jetté de la boüe, c'est une chose effroyable de dire quelle prodigieuse quantité de poux la suivit, puis que plusieurs personnes à la fois s'estant employées à le nettoyer de cette ordure, il en restoit infiniment plus qu'on n'en ostoit. Mais bien-tost apres son corps estant devenu trop foible pour souffrir qu'on le touchast, & cette sale vermine commençant à luy ronger les entrailles, comme il conservoit tousjours malgré sa douleur un courage ferme & invincible, il employa ce qui luy restoit de vie à se preparer à la mort. Ayant donc fait mettre sur la carcasse de son corps les ornemens de la royauté, & monstrant en cet estat ses membres descharnez à son fils & à sa fille, il leur representa la fragilité des plus grandes puissances de la vie humaine, leur recommendant au surplus de conserver l'amitié fraternelle entre eux, & la foy de l'Eglise Romaine; dont il témoignoit un soin si particulier, qu'apres avoir reglé les ceremonies de sa sepulture, il donna aussi des ordres tres-exprés touchant ses obseques. En suitte de quoy s'estant fait administrer l'onction de l'huile sacrée avec les solemnitez ordinaires, lors qu'il se vid à l'extremité il se fit apporter le mesme Crucifix que son pere avoit tenu entre ses mains en mourant; & le tint pareillement entre les siennes jusqu'à la mort. Bref apres avoir recommandé tout ce qu'il croyoit capable de descharger les scrupules de sa conscience, & produit quelques marques de clemence avant son decés, il paya le dernier tribut à la nature le quatorziéme jour de

de Septembre ; ayant auparavant eſté adverty par la prediction d'un devin que ce jour luy eſtoit fatal. Telle fut la fin du plus puiſſant Prince de l'Europe, & du plus riche de tout l'Vnivers, qui mourut en la ſoixante & onziéme année de ſon âge, & en la quarante-troiſiéme de ſon regne. 1598.

Mœurs & naturel de Philippe, & divers jugemens d'iceluy.

Sa taille fut mediocre, excepté qu'il avoit le front un peu plus elevé que d'ordinaire. Il avoit auſſi les lévres fort avancées ſuivant la couſtume des Princes d'Auſtriche ; & l'air du viſage autant approchant de celuy d'un Belge, que ſes mœurs approchoient de celles d'un Eſpagnol. Il euſt aiſement paſſé pour eſtre d'une humeur douce, parce que ſon accueil eſtoit fort affable, & qu'il ne s'irritoit pas legerement : mais quand il s'agiſſoit de maintenir ſon authorité, il n'affectoit pas beaucoup de témoigner de la clemence. On a creu qu'il n'avoit pas eu naturellement l'eſprit ſi vif ny ſi excellent que ſon pere, mais l'âge & le travail le perfectionnerent ; parce qu'il s'addonnoit peu au ſommeil, & fuyoit l'oiſiveté, dépeſchant luy meſme les plus importantes affaires de ſon Eſtat ſans s'attendre à ſes Miniſtres. Ce que les Eſpagnols ont tellement amplifié & élevé ſi haut, qu'ils ont fait aller les loüanges de ſa ſageſſe du pair avec celles de Salomon. Comme il ſçavoit parfaittement bien uſer de ſes treſors, l'election des Empereurs & des Papes dependoit presque tousjours de ſon choix : & les autres Princes n'avoient guere de ſecrets qui luy fuſſent cachez. Il obſervoit une grande egalité de viſage, & peut-eſtre d'eſprit, dans les bons & dans les mauvais ſuccés : mais ſon cœur eſtant accouſtumé à la diſſimulation, il gardoit tousjours quelques ſoupçons & quelques haines ſecrettes. Il eſtoit trop inſatiable dans ſes eſperances ; & l'on le peut comparer en ce point avec les plus ambitieux Princes de l'antiquité. Il eſtoit grand obſervateur de la Religion ; au moins de celle qui s'attache aux actions exterieures. Pour ce qui concerne les artifices dont il ſe ſervoit dans la politique, l'exemple des autres Roys le rend excuſable : & pour les autres fautes qu'il pût commettre dans ſes actions privées, on le loüe d'y avoir tousjours apporté de la modeſtie. Il eut des guerres toute ſa vie ; mais excepté celle de France, dont il fut ſimplement ſpectateur en ſa jeuneſſe, il n'a jamais veu les autres, & ne les a faittes que par des Lieutenans. Il obligea & desobligea tout enſemble ſes predeceſſeurs & ſucceſſeurs : car ſi d'une part il accreut leurs Eſtats des revenus de l'Amerique & des domaines du Portugal ; de l'autre, il les deshonora par la perte de Tunis, de la Goulette, & des Provinces Confederées.

Et toutefois on remarquoit, qu'ayant commencé à regner en un temps bien different de celuy de ſon pere, il n'avoit pas eu pour competiteurs dans la pourſuitte de la gloire, ou pour ennemis, des hommes dont la vertu & la fortune eſtoient dans le plus haut degré ; mais ſeulement des femmes & des enfans, peu capables de ſoûtenir une guerre vigoureuſe. C'eſtoit là le jugement que la pluſpart des ſages faiſoient de luy : mais les autres qui luy vouloient du mal, ayant ſuivy des partis contraires aux ſiens, l'accuſoient d'avoir entrepris beaucoup de guerres ſans ſujet, & de les avoir conduittes avec perfidie : ils diſoient qu'en Eſpagne & dans les Païs-bas la paix n'ayant pas eſté pour luy moins ſanglante que la guerre, il avoit taſché d'exciter de pareilles cruautez dans la France : enfin ils luy reprochoient pluſieurs maux tant publics que domeſtiques ; & rapportoient meſme pour témoignage la honte de ſa mort : ſoûtenant que les ombres innocentes de ſon fils Charles, & de ſa femme Eliſabeth, avoient voulu ſe vanger d'un pere & d'un mary, de la meſme façon qu'Herodes, auquel ils le comparoient en

1598. beaucoup de particularitez tant de ſes mœurs que de ſa fortune, & Pheretime Reine des Cyreneens, avoient receu le chaſtiment de leurs parricides. Quelques autres encore diſoient, que le plus rude ennemy qu'euſt jamais eu la veritable Religion, avoit à bon droit éprouvé dans ſa derniere fin, les exemples d'Antiochus l'Illuſtre, du ſecond Herode, & de Ceſar Maximin: ou bien enfin qu'un tyran avoit merité de mourir de la meſme mort dont eſtoient morts autrefois un Caſſander & un Sylla; pour avoir eſté les oppreſſeurs de la liberté de leur patrie. Mais apres tout, il eſt conſtant, par la lecture des anciennes hiſtoires, que d'illuſtres Philoſophes, de ſçavans Iuriſconſultes, & d'excellens Poëtes, ont eſté emportez par de ſemblables maladies.

Son fils, nommé Philippe comme luy, & ſurnommé Troiſieſme, entra incontinent en joüiſſance de ſa ſucceſſion; & tant de grands Eſtats changerent de maiſtre ſans changer de face. Toutefois quelques habitans des Provinces Vnies qui croyoient, par une vieille ſimplicité, eſtre tousjours obligez d'obeir à un Prince à qui ils avoient une fois fait le ſerment d'obeiſſance, quelque injuſtice qu'ils en euſſent eſprouvée, demeurerent affranchis de leurs ſcrupules. Mais ce fut pour lors que l'on commença à dépeſcher en Eſpagne contre les Confederez des ordres plus vigoureux que jamais; & qui dementoient viſiblement la reputation que l'on donnoit à ce nouveau Roy, de n'avoir pas un genie fort puiſſant: ſi ce n'eſt, peut-eſtre, qu'il faille croire que l'on fait quelquefois de plus belles choſes ſous un Prince qui accommode ſon oreille & ſes intentions aux bons conſeils des autres, que ſous un à qui la trop bonne opinion de ſa propre ſageſſe fait concevoir de l'opiniatreté. Mais nous traitterons de ces choſes en leur lieu.

Marguerite femme du Roy Philippe III.

Albert eſtant paſſé de Boheme en Italie, trouva Marguerite ſur les terres des Venitiens, laquelle à l'âge d'environ quatorze ans ayant eſté promiſe au fils du Roy d'Eſpagne, maintenant Roy luy meſme, luy eſtoit menée pour épouſe, & partoit de la ville de Gratz par les Alpes de Trente, vers Atheſe: elle avoit pour frere Ferdinand, lequel, ſans conſiderer le voiſinage des Turcs, ayant voulu forcer les peuples d'Auſtriche au changement de Religion, par ce que la pluſpart avoient quitté les ceremonies Romaines, on luy reſiſta premierement par prieres, & puis par les armes. Elle avoit auſſi deux ſœurs; l'une mariée au Roy de Pologne; l'autre à Sigismond Battory Prince de Tranſylvanie. Et toutes deux infortunées en mariage parmy des guerres plus que civiles; car ce premier, pour avoir adjouſté trop de foy aux conſeils des Ieſuites, ſe vid, par les forces de Charles ſon oncle, dépouillé du Royaume de Suede qui luy eſtoit hereditaire: & le Tranſylvain ayant eſté induit, par le conſeil des meſmes Ieſuites, à refuſer aux Turcs le tribut qu'il leur avoit accordé, comme il ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour garder ſon païs, il fut contraint de transporter ſa principauté à l'Empereur, qui la donna à regir à ſon frere Maximilien. Ce Maximilien eſtoit le meſme qui avoit autrefois pourſuivy le Royaume de Pologne contre le Roy de Suede; mais dans cette pourſuitte ayant eſté vaincu tant par la faveur des ſuffrages, que par la force des armes, quoy qu'il euſt eſté auſſi pris priſonnier & puis rendu, il ne laiſſoit pas de retenir tousjours le nom de Roy de Pologne. Quant à Battory, ayant eſté attiré dans la Sileſie, qu'on luy donna en eſchange de ſa principauté qu'il avoit cedée, il fut auſſi privé de ſa femme ſous pretexte d'impuiſſance: mais bien-toſt apres le déplaiſir de ſe voir dans une fortune bien moindre que celle dont

il

il avoit jouy auparavant, l'ayant convié à la fuitte, il recouvra sa femme & son ancienne principauté, se faisant fort des assistances du Tutc contre ceux qui luy vouloient faire teste. Marguerite estoit accompagnée de sa mere, sortie du sang de Baviere, laquelle, estant niepce de l'Empereur Ferdinand, avoit esté mariée avec Charles son fils : & Marguerite estant née de ce mariage, & ayant par cette raison son grand oncle paternel pour pere, épousoit un mary, qui par une semblable rencontre, avoit aussi pour pere son grand oncle maternel. En ce temps là, la race de la maison d'Este estant faillie, parce que Cesar d'Este n'estoit pas né d'un legitime mariage, le Pape Clement s'estoit rendu maistre de Ferrare, par menaces & par excommunications plustost que par la force des armes : & estant venu en cette ville, il y trouva avec Albert & Marguerite, des personnes commises par le Roy d'Espagne Philippe Troisiesme, & par l'Infante Isabelle, avec pouvoir d'agir pour l'un & pour l'autre en leur absence, comme s'ils eussent esté presens : au moyen de quoy le Pape, suivant les solemnitez accoustumées, celebra deux mariages en une mesme famille. De là Albert & Marguerite avant voulu aller à Mantouë, ils furent rencontrez à Milan par le Duc de Savoye, qui s'y estoit rendu pour saluër ses alliez. Ainsi l'année se passa tandis qu'ils s'arrestoient en Italie, tantost pour visiter les lieux que l'antiquité ou la pieté rendoient celebres ; tantost pour voir plusieurs villes opulentes : dans lesquelles les amis ou les sujets de la maison d'Austriche repteſentoient à l'envy devant Albert, par des spectacles renommez pour leur dépense & pour leur artifice, les victoires qu'il avoit remportées, & le respect que l'on portoit à sa famille. 1598.

Le Pape Clement celebra dans la ville de Ferrare les mariages du Roy Philippe III, avec Marguerite, & d'Albert avec Isabelle.

Mais puisque l'occasion de ce voyage m'a emporté en des païs estrangers, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup d'attachement domestique avec les affaires des Païs-bas, avant que d'y r'entrer, & de reprendre l'expedition d'alentour du Rhin que j'ay entamée, il ne sera pas mal à propos de parler un peu des affaires voisines, dont les broüilleries presenterent à chacun des deux partis de nouvelles occasions de former de nouveaux dessein. Edsard Comte du païs d'Embden estant demeuré mécontent de la sentence d'accommodement rendue à Delphzile, comme si les conditions qu'elle contenoit eussent esté exigées par force, en avoit appellé à l'Empereur : mais comme ce Monarque ne pouvant approuver que des estrangers se meslassent de decider les affaires d'Alemagne, ne voyoit d'ailleurs aucun moyen de faire executer ses arrests à l'avantage du Comte, s'ils estoient contraires à l'intention des citoyens, il trouva enfin un expedient ; qui fut, de casser cette sentence, & d'ordonner par un nouvel arrest les mesmes choses qu'elle avoit ordonnées. Ainsi le Comte demeura frustré de son esperance : mais apres avoir attendu quelque temps l'occasion d'accroistre son pouvoir, il s'estoit enfin resolu pendant la presente année, d'allumer une guerre civile dans la ville d'Embden, desja fort affoiblie, à cause des broüilleries qui s'y estoient fomentées, & des pertes qu'elle avoit souffertes, si grandes qu'elle ne pouvoit plus payer les debtes publiques, ny subvenir aux autres charges, si elle n'avoit recours à de nouvelles exactions. Le Comte y envoya ses deux fils, afin qu'ils servissent de flambeaux à la sedition, & prattiqua aussi quelques mutins d'entre le menu peuple, afin qu'ils attirassent à leur party ceux qui estoient mescontens du nouveau tribut, à la levée duquel deux des dix-neuf Confrairies de la ville s'estoient opposées ; ou qu'ils soûlevassent ceux qui suivoient quelque Religion differente de la publi-

Nouveaux troubles du Comte d'Edsard dans la Frise Orientale.

1598. publique, & qu'ils trouvaſſent moyen d'ouvrir une des portes de la ville, pour y faire entrer les ſoldats que le Comte tenoit preparez à cet effet, quoy que ſous d'autres pretextes. Mais toute cette conjuration ayant eſté découverte, les Magiſtrats ſe plaignirent avec beaucoup de chaleur aux fils du Comte de la perfidie de leur pere: & ayant fait mourir tous ceux qui ſe trouverent porteurs des ordres donnez pour émouvoir la ſedition, ils punirent, par des banniſſemens ou par des amendes, le reſte de la populace qui pût eſtre convaincu d'avoir trempé dans cet attentat. Entre les factieux on mettoit au premier rang un nommé Grune, qui eſtoit un homme hautement eſtimé dans ſa ville, & lié de parenté avec beaucoup de bonnes familles, Guillaume entre autres eſtant un de ſes alliez; Iean Funk, qui avoit autrefois eſté Agent des affaires Belgiques en Eſpagne, eſtant auſſi ſon parent: cette parenté luy avoit donné lieu d'aller en Hollande ſous pretexte de quelques affaires particulieres. Mais s'eſtant reconnu qu'il portoit des ordres ſecrets de la part d'Albert, & luy ayant eſté demandé ce que conteñoient ces ordres, il répondit qu'ils n'avoient point d'autre fin que de demander au Prince d'Embden, un paſſage par ſes terres pour les troupes Eſpagnoles. Toutefois il eſtoit bien plus vray-ſemblable, ſuivant quelques indices qu'on avoit desja eus, qu'il s'agiſſoit dans cette ſecrette menée de negotier une eſchange des droits meſmes du Comté d'Embden, avec quelques autres biens de la Bourgogne ou de Luxembourg. Ce qui fut cauſe que l'on tint Grune arreſté pendant quelque temps; afin que pour le moins ſon retardement empeſchaſt ſes entrepriſes de reüſſir ſi toſt. Mais enfin on le laiſſa eſchapper, en tirant quelque argent de luy, comme d'un homme pris de bonne guerre, puis qu'il avoit violé la foy publique. Mais environ ce meſme temps, ceux d'Embden ſurprirent des lettres de Funk à Edſard, par leſquelles il l'avertiſſoit de ne s'attendre plus au ſecours d'Alemagne, ny à toutes ces autres eſperances éloignées & inutiles qui l'avoient abuſé tant de fois: veu qu'il n'y avoit que les ſeules forces d'Eſpagne qui fuſſent capables de le remettre dans ſon ancienne authorité. Mais qu'en recompenſe de l'union que les Eſpagnols contracteroient avec luy, il eſtoit raiſonnable qu'il leur accordaſt pour un temps la permiſſion de camper ſur ſes terres; & de faire venir leur flotte ſoit dans les embouchûres de la riviere d'Ems, ſoit dans le golphe prochain, pour prendre vengeance des rebelles. Ce qui fut cauſe que les meſmes habitans d'Embden prierent Guillaume de Naſſau, Gouverneur de Friſe, de tenir du ſecours preſt, & que celuy-cy ſe chargea de ce ſoin. Mais cependant il donna auſſi ordre à quelques ſoldats des garniſons voiſines d'Embden, experimentez en l'art de la guerre & congediez par luy, de paſſer au ſervice de la ville, & de luy preſter ſerment de fidelité avec les autres ſoldats que l'on pût auſſi tirer d'ailleurs; parce que la concorde des citoyens eſtoit maintenant bien eſtablie, & qu'ils jugeoient le but de la conſpiration formée contre eux, aller juſqu'au maſſacre & à l'incendie. Mais d'autre part comme ils eſtoient aſſez timides, & peu accouſtumez à l'uſage des armes, ils avoient beſoin d'une garniſon eſtrangere; c'eſt pourquoy on leur donna dans leur ville meſme un drapeau de trois cens hommes. Mais cependant comme ſi le Comte euſt receu quelque outrage de ſes ſujets, au lieu qu'il les avoit outragez luy meſme, il fit aſſigner le corps de la ville devant le Senat Imperial, ſe plaignant de beaucoup de choſes. Premierement que les ſoldats Confederez pilloient ſes metairies: que les bourgeois d'Embden avoient condamné à mort des per-

Sans effet.

Le Gouverneur de Friſe leur envoye du ſecours contre le Comte ſuſdit.

Plaintes du Comte.

perſonnes innocentes, quoy qu'ils n'euſſent aucun droit d'exercer la rigueur des loix ſans luy; qu'ils avoient traitté ſes fils avec indigniré; & qu'enfin ils avoient exigé de la jeuneſſe un nouveau ſerment, par lequel ils ſe dépoüilloient de la foy deuë à leur Prince. C'eſtoit ainſi que de paroles on ſuivoit encore la voye des jugemens; mais d'effet, on ſe preparoit à toutes ſortes d'hoſtilitez. Cependant les fils du Comte s'en allerent tous deux porter un vain ſecours au Roy de Pologne, qui eſtoit neveu de leur mere; & quand ils furent là, ils mirent dans quelque peu de navires ceux que l'on avoit bannis d'Embden pour le ſujet des tumultes, leur ordonnant de prononcer par les armes l'arreſt de leur bon droit contre ceux qui les avoient chaſſez de leur ville. Le Roy de Pologne, en conſideration de ſa parenté, fit denoncer à ceux d'Embden, qu'il les interdiroit du commerce de ſon Royaume, s'ils perſiſtoient dans leur opiniaſtreté. Et addreſſa, ſur le meſme ſujet, des lettres aux Eſtats Confederez; dans leſquelles, comme il parloit avec beaucoup de preſomption, les autres trouvoient auſſi beaucoup de lieu de s'eſtonner, qu'un Prince que l'on avoit chaſſé impunement du Royaume de Suede, qui luy appartenoit par la ſucceſſion de ſes aveuls, ſe vouluſt meſler de preſcrire des loix à des peuples ſi eloignez de ſa juriſdiction. Davantage, le Duc de Holſace, dont Ennon, fils d'Edſard, avoit épouſé la fille, empeſchoit le trafic des Embdanois, en retenant leurs navires quand ils abordoient ſur ſon rivage; & l'on tentoit la meſme choſe dans les ports d'Eſpagne & de Dannemarc. 1598.

Diſordes d'Aix la Chapelle au preiudice des Reformez.

Les diſſenſions de la ville d'Aix la Chapelle paſſerent plus avant, entre les anciens Magiſtrats, & ceux qui ſous pretexte de quelque jugement rendu à leur avantage, ayant chaſſé leurs rivaux, poſſedoient ſeuls le gouvernement de la Republique; quoy que ces premiers fuſſent ſoûtenus par le Duc de Iuliers, comme ancien protecteur de la ville, ce droit avant tousjours appartenu à ſa maiſon. Mais bien-toſt apres par l'entremiſe viſible des Eſpagnols, intriguée par Mendoze & par Clement, on fit de nouvelles procedures ambiguës & precipitées, à la Chambre Imperiale de Spire; où, par un arreſt qui y fut donné, les detenteurs de l'adminiſtration publique d'Aix furent condamnez. Bien-toſt apres, faute d'avoir obey à ce jugement dans un certain temps, ils furent declarez ennemis de l'Empire, ſous les peines ordonnées contre ceux que l'on met en ce rang: qui ſont telles, qu'il n'eſt ny permis, ny ſeur d'aſſiſter les condamnez; mais au contraire on peut juſtement & impunément les offenſer, & meſme les tuer, leurs biens demeurant la proye de ceux qui s'en ſaiſiſſent. Vn an apres cette denonciation, on en fait une ſeconde encore plus rigoureuſe: & apres qu'un Heraut eut accomply toutes ces ſortes de ſolemnitez contre ceux d'Aix, il alla ordonner aux Potentats Alemans les plus proches de cette ville, tels que ſont le Duc de Cleves, l'Archeveſque de Cologne, & celuy de Treves, de maintenir par les armes l'authorité de l'arreſt. Ceux-cy donc avant receu ce commandement, jugerent à propos de ſe ſervir des forces d'Albert, qui eſtoient toutes preſtes à les aſſiſter: & desja l'on commençoit à mettre des garniſons ennemies dans toutes les places appartenantes à la ville d'Aix; ſes troupeaux, & tout ce qui ſe rencontroit parmy ſes campagnes, devenant la proye des ſoldats de Iuliers & de Limbourg. Auſſi ne tint-il pas à eux qu'en un temps, où les affaires d'Alemagne n'avoient rien à craindre, cette ville ſeule ne fuſt ruinée; quoy qu'elle pûſt ſe vanter qu'autrefois Charle-Magne y avoit tenu ſa cour ordinaire, qu'elle avoit paſſé en

1598. ce temps-là pour la capitale de toutes les regions situées entre les Alpes; & que maintenant encore elle pouvoit servir de siege aux ceremonies du sacre des Empereurs, à l'egal de la ville de Milan, & de celle de Rome mesme. Ses Gouvetneurs se trouverent surpris dans ce fascheux accident, que la faveur & les promesses des Princes de la profession d'Augsbourg leur avoit empesché de prevoir : & considerant qu'ils autoient bien-tost sur les bras, d'un costé l'armée de Mendoze, & de l'autre l'élite des troupes d'Hongrie, sans qu'ils pûssent se prevaloir d'aucun secours ny d'aucunes fortifications, contre des dangers si pressans, ils se resolurent, pour ne donner plus de jalousie à personne, d'abandonner le gouvernement de la ville à la discretion du peuple, lequel en mesme temps éleut pour Intercesseur ou pour arbitre l'Archevesque de Cologne; afin que ce Prelat rendist la paix aux habitans par des conditions equitables. Il est bien vray que par cette voye la ville d'Aix se preserva de la ruïne où elle estoit preste de tomber : mais elle ne pût evitet que la Religion, qui s'y voyoit establie depuis plus de quarante ans, ne fust changée pour l'avenir. Car on y fit entret une puissante garison, par l'assistance de laquelle toutes les charges, depuis les plus grandes jusqu'aux moindres, furent mises entre les mains de ceux qui professoient la Religion Romaine : apres qu'ils en eurent depossedé ceux qu'ils nommoient sectateurs de Luther & de Calvin; & lesquels, s'accordant mal avec ceux-cy, n'estoient pas non plus en bonne intelligence entte eux-mesmes. Ceux qui avoient exercé les dignitez publiques furent mis en la garde de quelques particuliers : & du depuis, sous un consentement tacit de leurs adversaires, les uns s'enfuyrent dans les Provinces Vnies en la compagnie de plusieurs Belges, qui s'estant autrefois retirez de leur païs à cause des dissensions civiles, esprouvoient encore les mesmes maux dans la ville d'Aix; & les autres se retirerent en d'autres lieux. Entre les bannis d'Aix qui furent r'appellez, il se trouva un certain nommé Engelbert, lequel ayant autrefois esté Capitaine d'une compagnie de cavalerie pour les Confederez, s'estoit plustost fait connoistre par toutes sortes de vices militaires, que par aucune vertu : & comme cet homme avoit obtenu de la chambre de Spire une permission de faire proceder par saisies & par arrests contre les Confederez, qu'il pretendoit luy estre tedevables de quelques montres, il alloit dans les maisons des marchands Hollandois avec un Sergent & des revendeurs, mettant la main sur tout ce qu'il tencontroit, & mesme bien-tost apres ayant esté admis dans le rang des juges de la ville, il devint encore plus fier. Mais deux lettres envoyées l'une apres l'autre de la part des Estats Confederez, furent capables d'arrester cette licence. Car elles contenoient que c'estoit une chose injuste, & de pernicieux exemple, de voir la cause publique de tout un peuple agitée entre des particuliers, devant des juges qui auroient bien de la peine à discerner les veritables debtes d'avec les fausses : & à ces raisons, elles adjoûtoient des menaces contre ceux qui ne leur voudroient pas cedet. C'est pourquoy elles furent goutées & suivies sans aucun delay; quoy qu'auparavant il n'y eust presque aucun Estat, où l'on ne fist souffrir de pareils outrages aux marchands Confederez : mais c'est une vieille maxime, qui n'a pas besoin de grandes preuves, que dans les jugemens on considere tousjours le droit d'un party, selon que ses armes & ses forces se rendent considerables.

Dans le païs de Cleves, les Conseillers du Duc, partisans de la maison d'Austriche, gouvernoient tousjours toutes les affaires; & la prise mesme de

de Rhinberk n'avoit pas eſté capable d'émouvoir les Princes, qui aſpiroient à la ſucceſſion de l'Eſtat. Il eſt vray pourtant que les notables de Cleves & de Iuliers, comme ſi la tutelle de leur Prince malade euſt appartenu aux Eſtats des nations, avoient eſté d'advis de lever des troupes au nombre de ſix mille fantaſſins & deux mille chevaux, ſous couleur de defendre leurs frontieres; mais en effet pour s'emparer du gouvernement public. Toutefois lors qu'il fallut reſoudre quel chef on choiſiroit, les uns deſirant le Comte Iean de Naſſau, & les autres celuy de Hohenlo, & ne ſe pouvant d'ailleurs trouver de fonds pour le payement de la ſolde; la longueur des deliberations donna moyen aux adverſaires d'aſſeurer leur puiſſance. 1598.

Mendoza conduit une armée contre ceux de Cleves & de Iuliers.

Toutes ces conjonctures eſtoient cauſe que les forces de Mendoze ne ſe rendoient pas plus redoutables aux Confederez que ſuſpectes à l'Alemagne; car il avoit en ſon armée ſoixante-deux compagnies de fantaſſins Eſpagnols, dix-neuf d'Italiens, deux d'Irlandois, quatre regimens d'Alemans, de dix compagnies chacun pour le moins, pareil nombre de regimens de Walons, & un de Bourguignons; toutes ces troupes d'infanterie montant enſemble à vingt mille hommes. La cavalerie contenoit ſix compagnies de lanciers Albanois, deux d'Eſpagnols, & deux de Belges, cinq compagnies de piſtoliers, la pluſpart Belges, & huit compagnies de carabins, Eſpagnols & Italiens; toute cette cavalerie enſemble ne montant pas à plus de deux mille hommes: parce que le ſurplus des cavaliers, qui pouvoit encore monter à douze compagnies, eſtoit demeuré en garniſon dans le Brabant, pour ſubvenir aux accidens inopinez. De long-temps les forces royales n'avoient eſté ſi puiſſantes dans les Païs-bas; mais leur apparence & leur reputation eſtoient encore accreuës par le grand nombre des goujats & des vivandiers, & par le bruit de ſept mille chariots qui ſuivoient cette armée. Iamais certes la face des Païs-bas ſous les Eſpagnols ne fut plus gaye qu'elle eſtoit alors: car la campagne & les petites villes ſe trouvoient deſchargées d'un peſant faix de ſoldareſque; & ſur tout dans les lieux voiſins de la France, où le peuple eſtoit ravy de pouvoir un peu reſpirer, apres tant de maux qu'il avoit ſoufferts: mais davantage la ſeureté ſe joignoit à leur repos par l'éloignement des troupes Confederées, qui s'eſtoient tournées vers l'Alemagne. Le ſecond pouvoir dans l'armée Eſpagnole, apres celuy de Mendoze, fut donné au Comte Frederic de Herenberg, ſous le nom de Meſtre de camp general, à cauſe de la vieilleſſe du Comte de Mansfeld, qui le rendoit deſormais incapable d'agir. Les cavaliers paſſerent la Meuſe, partie à Maſtricht, partie à Venlo, & partie à Rutemonde; & de là ils prirent leur marche vers le rivage du Rhin, par les terres de Iuliers, de Cologne, & de quelques autres païs d'Alemagne; les chemins eſtant aſſez larges, & n'y ayant aucun lieu de crainte pour eux, parmy des nations desarmées. Barlotte, Meſtre de camp, dont on avoit accouſtumé de ſe ſervir dans les occaſions, qui demandoient de la hardieſſe ou de la promptitude, ayant eſté envoyé devant, pouſſa tout ce qu'il pût trouver de pontons & de naſſelles en un lieu entre Bonne & Cologne; & apres y avoir conduit huit cents de ces ſoldats, avec deux de ces ſortes de pieces d'artillerie legere que l'on nomme couleuvrines, il chaſſa juſqu'à Rhinberk les navires qui faiſoient garde ſur la riviere: apres quoy, ayant pris un plus grand nombre de ſoldats, il demeura maiſtre du fleuve, où il ne paroiſſoit plus d'ennemis contre luy; & ſe ſaiſit de l'autre rive. Cependant, quoy que Mendoze avec ſa nombreuſe & licencieuſe armée foulaſt

Les forces Royales pour lors eſtoient tres-puiſſantes.

Frederic d'Herenberg ſecond chef de l'armée apres Mendoza.

Barlotte chaſſe juſques à Rhinberk les navires des Hollandois.

1598. des peuples paisibles, dont par consequent les plaintes luy estoient inevitables, il ne se mettoit pas fort en peine d'empescher qu'on ne les outrageast: car ses troupes ne marchoient point sans avoir plusieurs intelligences secrettes en divers lieux : outre qu'elles sçavoient que les Alemans estoient discordans & des-unis, les uns d'avec les autres : & pour Mendoze, n'estant fidelle qu'à son Prince, pourveu qu'il executast les ordres qu'il en avoit receus, il mepriſoit l'estime des estrangers, & ne craignoit pas beaucoup une haine impuissante.

Description des peuples Alemans des environs du Rhin, voisins des Confederez.

Puis que le fil de mon histoire m'a conduit jusqu'en ces contrées, je croy que ce ne sera pas une chose inutile à la satisfaction des lecteurs, de declarer amplement quels sont les peuples Alemans des environs du Rhin voisins des Provinces Confederées, & dependans de la domination de quelques-uns des Princes ou Prelats de l'Empire; quelle est la situation de leurs places, & la forme de leur gouvernement. Pour ce qui est de confronter leurs noms d'autrefois avec ceux d'aujourd'huy, je le puis faire avec plus d'apparence que de verité : car les anciens autheurs qui n'avoient pas penetré dans le cœur de l'Alemagne, ont tous parlé de ses peuples diversement, & depuis le temps de leurs relations, toutes choses ont esté broüillées dans ses Provinces par les perpetuels changemens de demeure, que ses habitans ont affectez assez long-temps : joint que vers leurs derniers siecles les interpretes de leur païs, qui ont entrepris d'expliquer les anciens autheurs Romains, en ont augmenté l'obscurité, chacun ayant essayé d'attirer l'ancienne renommée du costé de sa nation. I'oserois pourtant presque asseurer, que comme les Bataves ont autrefois possedé, outre l'isle qui porte leur nom, tous les lieux voisins de la coste de France; ainsi les pais qui s'estendent au dessus de leur isle entre la Meuse & le Rhin, & quelque peu de contrées au delà de ces deux fleuves, desquelles le rertoit estoit anciennement plein de marécages & de forests, furent occupez par les Menapiens, qui ont donné l'origine aux Eburons & aux autres peuples leurs alliez; dont le nom de Germains & de Germanie a du depuis pris sa source. En suitte ces autres peuples, que l'on nommoit Tungres, s'estendoient jusqu'à la Moselle & aux peuples de Treves, riviere & nation que chacun connoist assez. Les Nerviens avec leurs vassaux embrassoient le dos de ceux-cy, avec la forest des Ardennes & la riviere de l'Escaut; au delà de laquelle les Moriniens faisoient leur sejour : & ces frontieres servent aujourd'huy à separer du Royaume de France la Belgique, qui fut autrefois sous l'obeïssance des Ducs de Bourgogne. Mais depuis qu'Agrippa eut tiré les Vbiens du païs qui joint les peuples de Treves, & les eut fait passer dans celuy qui leur est oppositе, ou pour le moins depuis qu'y estant passez eux-mesmes volontairement, ce Prince les eut receus sous sa protection, sa petite fille Agrippine y ayant mesme adjouté une Colonie de Romains; & qu'en suitte les Gugernes eutent occupé la place que les autres avoient laissé vacante, le nom des Menapiens ne fut plus en usage : si ce n'est qu'on veuille dire, que les peuples qui portoient ce nom furent poussez plus avant, premierement au deça de la Meuse & du Vahal, & puis enfin entre la riviere de l'Escaut & les Moriniens : car en effet cette opinion n'est pas sans beaucoup de puissantes conjectures. Apres ces siecles là, toutes ces contrées, à prendre leur estenduë depuis les Bataves jusques au delà de Treve, & jusqu'à Mayence mesme, ayant esté occupées par les garnisons Romaines, receurent le nom partie de basse & partie de haute Germanie : car il est vray que l'origine

gine de leurs habitans eſt venuë d'outre le Rhin, & leur langage le teſmoigne encore aujourd'huy. En ces quartiers là on trouvoit pluſieurs places qui ſervoient à paſſer le Rhin : telles que Grinnes, Batavodure, Arenac, qui eſtoient toutes ſituées ſur la rive qui regarde les Gaules ; quoy que l'erreur de quelques-uns ayt creu le contraire : & ſur l'autre rive on voyoit Burinar, la Colonie de Trajan, Vetera, que la guerre des Bataves rendit autrefois ſi renommée, Aſchebourg & Calo : mais aujourd'huy l'on ne peut plus juger que par conjectures en quels endroits ces places eſtoient ſituées. Quant à celles de Nuys, Cologne, Bonne, Andernac, & Coblents, on les reconnoiſt encore par leurs noms qui leur ſont demeurez juſqu'à ce jourd'huy. 1598.

Quelques ſiecles apres, les François poſſederent tous ces païs & ceux d'au deſſus ſous le nom d'Auſtraſie ; parce que cette partie d'Alemagne eſt tournée vers l'Orient des Gaules : & ils donnerent beaucoup de divers noms à beaucoup de diverſes contrées. Mais apres que leurs diſcordes domeſtiques les eurent affoiblis, les Empereurs d'Alemagne attirerent à eux la ſouveraineté de ces terres : accordant à leurs Princes ou à leurs peuples un peu plus de puiſſance ou de liberté, qu'ils n'en avoient eu ſous les François. Ainſi donc maintenant cette partie de la Gueldre, que l'on appelloit autrefois la Batavie inferieure, & laquelle avoit pour capitale la ville de Nimegue, a pour voiſins les peuples de Cleves de deça le Rhin ; & parmy eux ſe meſle le territoire de l'Archeveſché de Cologne. Les meſmes peuples de Cleves ſont auſſi environnez de cette autre partie de la Gueldre, dont autrefois les Princes eſtoient appellez Tuteurs ; & dans laquelle eſt ſituée la ville de Gueldre, d'où toute cette nation enſemble a tiré ſon nom. Les Gugernes eſtoient derriere, ainſi que le reſmoignent les anciennes deſcriptions & le bourg de Gogue, dont le nom dure encore aujourd'huy. Ceux de Iuliers, dont le nom eſt venu de cette ville aſſez ancienne qui porte leur nom, ſont ſituez au dos de ceux de Cologne, & reconnoiſſent aujourd'huy pour leur Prince celuy de Cleves, ayant autrefois obey à celuy de Gueldre. Ceux de Liege & de Limbourg s'avancent devers la Meuſe, comme ceux de Luxembourg vers la Moſelle & le païs de Treves. Mais les païs de Treves & du Liege obeïſſent à leurs Prelats, au lieu que les deux autres païs ſont partie de la Belgique. Autrefois quand on avoit paſſé la rive d'outre le Rhin, où eſtoit l'ancien ſiege des Teutiſques & la grande Alemagne, en montant vers l'Orient on rencontroit les Friſons ; partie deſquels, ſçavoir ceux qu'on nommoit les Friſons Mineurs, s'eſtendoient vers les Caninefates, qui eſtoit un peuple de l'iſle des Bataves ; & l'autre partie appellez Friſons Majeurs, ſe répandant parmy les larges eſtangs, & les diverſes emboucheures de la riviere de Fleve, & de là ſe pouſſant juſqu'à la riviere d'Ems, occupoient tout le rivage de l'Ocean. Les Bructeriens Majeurs leur eſtoient joints juſqu'à la meſme riviere, occupant desja une partie du païs des Menapiens, depuis que ce peuple, ſoit de ſon propre mouvement, ſoit par la force des armes d'Auguſte, ſe fut retiré aux environs du Vahal. Les autres Bructeriens appellez Mineurs, cultiverent les environs de la Lippe : (quelques anciens ayant creu que ce fleuve couloit juſqu'à l'Ocean ; d'autres ont creu bien plus veritablement, qu'il entroit dans le Rhin par le moyen de l'Yſel, auquel Druſus meſla une partie du Rhin : car, pour la riviere d'Aliſo, il eſt autant difficile de ſçavoir de quel coſté elle avoit ſon cours, comme il eſt conſtant que du depuis les Hiſtoriens ont

1598. encor fait mention de beaucoup d'autres rivieres, qui ſont aujourd'huy inconnuës) mais les Chamaves, & au deſſus d'eux les Angrivares avec les Marſes ayant chaſſé les Bructeriens tant Majeurs que Mineurs, non pas toutefois juſqu'à en abolir entierement la race, ſe rendirent maiſtres de toutes ces conttées, eſtant enfermez à dos par les Chattuares & par les Dulgabins. Ils avoient pour voiſins les Tubantes, mais non pas ceux qui portent aujourd'huy ce nom aux environs de l'Yſel; & les Tenctères, qui ſe voyoient oppoſites aux peuples du païs de Cologne, & proche deſquels les Vbiens firent autrefois leur demeure. Mais tous ceux-cy ayant eſté pouſſez en d'autres lieux, eurent pour ſucceſſeurs à l'entour du Rhin les Alemans, nation Gauloiſe; & un peu plus loin de la rive de ce fleuve, les Cattes: demeurant entre eux & l'Ocean un grand eſpace de terre que les Cauches rempliſſoient; s'eſtendant depuis les Friſons juſqu'à l'Elbe, & eſtant diviſez en Majeurs & en Mineurs par le moyen de la riviere du Weſer, qui paſſoit par le milieu de leur region. Les Saxons eſtoient joints aux Cauches juſqu'à la mer; & puis quand on avoit paſſé l'Elbe, on rencontroit les Cimbres; comme auſſi au delà de cette meſme riviere, les Cheruſces touchoient les Cauches, les Angrivares, & les Cattes: à l'entour deſquels toutes les deux rives de l'Elbe, & les derrieres de la foreſt Hercynie contenant un eſpace de terre demeſuré, eſtoient poſſedez par les Sueves, qui furent long-temps les plus puiſſans de l'Alemagne; & dont les forces eſtoient telles, que les peuples meſmes d'alentour du Rhin ſe virent bien ſouvent chaſſez par eux. Mais la ſuitte du temps & la revolution des armes changerent presque entierement la face de tous ces climats: car comme les noms dont nous nous ſervons aujourd'huy, donnent lieu de croire, que les pais maritimes des Cauches furent occupez par les Friſons; de meſme il eſt conſtant que les regions un peu plus mediterranées, qui avoient appartenu à pluſieurs des peuples que nous venons de nommer, furent conquiſes par les François, qui eſtoient peut-eſtre une nation venuë de loin, ou bien pluſieurs peuples nouvellement unis enſemble ſous le nom de libres, pour la conſervation de leur liberté. Mais depuis que ceux-cy ſe furent eſtendus vers les lieux d'Alemagne les plus eloignez, & juſques dans les Gaules meſmes, on commença à voir proſperer les affaires des Saxons; leſquels eſtant demeurez maiſtres au delà de l'Elbe, & eſtendant quelquefois leur domination juſqu'au Rhin, donnerent le nom de Weſtphalie à toute cette partie Occidentale. Voicy un ſommaire des narions qu'elle contient: Premierement les Gueldres ſous le nom de Veluwe, autrefois nommez Marſaques, ſelon le ſentiment de quelques-uns, ſe reſpandent depuis le Rhin juſqu'à l'Yſel; & ont pour voiſins les peuples du païs d'Over-Yſel que nous avons deſcrit ailleurs. Les Tubantes, qui eſt le nom d'un ancien peuple, & les Tarantes, qui ſemblent ne differer pas beaucoup des Tenctères, ſont dans cette Province; comme auſſi dans le Comté de Herenberg, qui fait une partie de celuy de Zutphen. Et l'on trouve encore dans les lieux marécageux de cette meſme region, en divers endroits, des traces de l'ancien nom des Sicambriens & des Bructeriens, que les ſiecles d'apres nommerent Boructuariens. Mais pour dire le vray, quoy que ces alluſions ayent pleu à beaucoup de doctes eſprits, il eſt facile de juſtifier, par tout ce que nous avons dit cy-deſſus, que la plus-part de ces anciens peuples eſtoient bien éloignez de ces regions; ſi ce n'eſt qu'on veuille inferer par quelques conjectures ambiguës, que des peuples plus puiſſans qu'eux, les

ayant

ayant chaſſez du lieu de leur origine, les obligerent à ſe retirer en ces con- 1598.
trées. Les peuples de Cleves d'outre le Rhin, ſont joints au païs de Zutphen, ſur le ſommet de l'Iſle des Bataves : le Duché de Mont ſuit celuy de Cleves, & touche le Comté de la Mark, qui l'enferme par un long eſpace de païs ; ces trois Principautez n'en faiſant qu'une aujourd'huy : apres laquelle on en trouve pluſieurs moindres, entre leſquelles celle de Naſſau, qui ſe tourne de la riviere de Lone vers Treves, merite d'eſtre conſiderée, tant pour le grand nombre des deſcendans de cette famille, que pour les divers endroits où ils ont eſtendu leurs faits & leur reputation. Vers la mer les peuples d'Over-Yſel ſont ſuivis par ceux de Friſe, deſquels le nom dure encore aujourd'huy juſques par delà la riviere d'Ems, & qui prennent leur commencement dans l'Eſtat d'Emden, que ceux du païs d'Oldenbourg enferment par derriere. En ſuitte entre les rivietes de Weſer & d'Elve, on trouve le domaine de l'Archeveſque de Bremen, ſuivy de la province d'Holſace, laquelle veritablement eſt miſe entre les païs d'Alemagne ; mais parce qu'une partie de cet Eſtat porte le nom de Duché, & eſtant voiſine de la Iutie province de Dannemarc, ſuit les loix de ce royaume, les Princes d'Holſace reconnoiſſent auſſi en partie le Roy de Dannemarc pour leur ſouverain. Pour ce qui concerne les regions un peu plus mediterranées, vous avez au premier rang les terres de Munſter, leſquelles portant le nom de leur ville capitale, & reconnoiſſant ſon Eveſque pour Seigneur, couvrent le païs de Cleves. Vn peu plus proche de la province d'Over-Yſel on découvre le Comté de Benthem ; & de là, en prenant un chemin un peu plus elevé, ſi vous paſſez par les terres de Lingen & de Teclenbourg, qui obeïſſent chacune à leurs Comtes ; par le païs d'Oſnabrug qui obeït à ſon Eveſque, & puis enfin par le Comté de Diephold, vous arrivez dans le païs d'Oldenbourg. Le ſecond rang contient trois Comtez ; celuy de la Lippe, aux environs de la riviere qui porte ce nom ; celuy de Ravensperg, qui appartient maintenant au Prince de Cleves ; & celuy de Lemgow : apres leſquels la jurisdiction de l'Eveſché de Minden eſt bornée par le Weſer. Tous ces lieux ſont partie de la Weſtphalie ; au deſſus de laquelle le Comté de Waldek, & un peu plus loin la Heſſe ſous ſon Landgrave s'avancent vers le Rhin, & l'Eveſché de Paderborn s'approche du Weſer ; mais l'Eveſque de cette ville, au lieu que les autres cy-deſſus nommez reconnoiſſent l'Archeveſque de Cologne pour leur metropolitain, reconnoiſt pour le ſien celuy de Mayence. Ie pourrois entreprendre de décrire encore le Palatinat du Rhin, la Franconie, le païs de Turinge, & celuy de Brunſwic : mais je craindrois qu'une ſi longue interruption du cours de mon hiſtoire n'eut de la peine à trouver une excuſe valable. Les droits de la paix furent premierement violez à Orſoy, petite ville penchante vers le Rhin au deſſus de Rhinberk, ſur la rive qui eſt en deça de Cleves. La commodité aſſez conſiderable de ſa ſituation avoit cy-devant convié ceux de Cleves de la fortifier : mais à peine eurent ils jetté les premiers fondemens de leurs edifices, que la crainte des dépenſes, & la diſſenſion qui ſurvint entre eux leur fit abandonner leur entrepriſe : & du depuis les Confederez firent quelque ſcrupule de s'emparer de cette place, craignant d'en eſtre blâmez. Mais quand au General Eſpagnol, auſſi-toſt qu'il fut arrivé devant ſes murailles, voyant que ſes Magiſtrats oppoſoient le droit à la violence, il ſe preparoit luy meſme pour briſer à coups de hache les verroux de la porte ; & en meſme temps les ſiens ayant pris des eſchelles dans leurs chariots, commençoient à monter par deſſus les murailles : ce qui

effraya

1598. effraya tellement les habitans, qu'ils ne marchanderent plus d'ouvrir leurs portes. La citadelle estoit gardée par une espece de soldats demy-païsans, qui estoient plus-rost apprentifs dans le mestier de la guerre, que dans celuy du pillage: & les Espagnols s'en mocquoient, à cause qu'ils n'avoient pas des habits fort lestes; mais sur tout parce qu'ils ne portoient pas comme eux de longs pennaches de diverses couleurs, ils les appelloient plumes de cocq. Toutefois ceux-cy, pour resmoigner au moins quelque apparence de courage, differoient encore de se rendre; mais Mendoze leur ayant montré le bourreau & la hart, les obligea bien-tost de descendre. Desja le regiment conduit par le Comte de Buquoy, l'un des Grands du Païs-bas, & deux autres regimens Espagnols avoient passé le Rhin, avec prés de la moitié de la cavalerie, lors que Mendoze, quoy qu'il eut promis de sortir d'Orsoy dans cinq jours, ordonna que l'on travaillast à fortifier non seulement cette place, mais encore un bourg oppositte nommé Mulsem; & envoya par toutes les campagnes d'alentout des buscherons, qui coupoient tous les arbres jusques dans les lieux les plus escartez, & ne pardonnoient pas mesme aux edifices: de sorte que ce General Espagnol ayant achevé ses fortifications, elles luy sembloient suffire pour asseurer le passage de la riviere; mais du depuis il changea de conseil. Tandis que ces choses se passoient, & que le Comte Frederic visitant tous les environs dans l'Alemagne, commandoit aux peuples comme à ses sujets, ou les menaçoit comme ses ennemis, la violence & l'orgueil des Espagnols apporta beaucoup d'effroy non seulement à ces nations desarmées, mais aussi à la populace des Provinces Vnies: & quoy qu'elle fut assez accoustumée aux bruits de la guerre, elle craignoit tout pour les frontieres, & ne se tenoit pas trop asseurée dans le cœur mesme du païs. Mais le Prince Maurice se resolut de remedier bien-tost à toutes ces terreurs; & pour cet effet dés le premier advis qu'il en eut, ayant retiré tous ses soldats des places les plus avancées dans les Provinces, il arriva à Arnhem, où sa cavalerie & les regimens de Frise sous la conduitte du Comte Guillaume de Nassau, se rendirent aussi: mais les navires qui conduisoient les munitions, y arriverent plus tard, parce qu'ils avoient eu le vent contraire. Bien-tost apres, le Prince alla visiter Gravewart, d'où il partagea ses soldats dans les places du païs de Zutphen, & de celuy d'Over-Yssel, où il y avoit quelque chose à craindre, & qui se trouvoient capables de quelque defense; mais il n'employa que de simples Capitaines à reconnoistre les autres places. Et estant allé luy mesme avec quelque cavalerie reconnoistre Duysbourg & Deuticom, parce que ces deux places peuvent servir à ceux qui viennent d'Alemagne d'un passage pour entrer dans l'Yssel à main droitte de l'Isle des Bataves, il rencontra, en ce voyage, sa tante, la mere des Comtes de Herenberg, accompagnée de l'agreable troupe de ses filles, laquelle apres les caresses & les civilitez accoustumées, luy representa l'excés de son malheur, en ce qu'elle estoit presque la seule des Païs-bas qui avoit veu par les guerres civiles ses plus cheres affections divisées, & son mary suivre un party tandis que son frere en suivoit un autre; & le conjura par tous les droits du sang, & par les respects de la parenté, de faire en sorte que l'on épargnast ses terres autant que la guerre le pourroit permettre. Ainsi la ville de Herenberg, qui a donné le nom à cette famille, & laquelle est située dans le païs de Zutphen, fut exemptée de garnison, & ses fortifications razées; comme aussi à son exemple plusieurs autres places & citadelles, qui sans doute n'eussent pû resister à l'effort des ennemis, furent traittées de la

Mendoze fait travailler à la fortification d'Orsoy & de Mulsem:

il cause grande crainte à ces nations;

mais le Prince Maurice y apporte remede.

La ville de Herenberg exemptée de garnisons, en faveur de la tante du Prince Maurice.

mesme

meſme ſorte, & par ce moyen miſes en eſtat de ne point craindre d'hoſtilitez. 1598.
Cependant l'armée des Confederez ne demeura pas long-temps dans l'incertitude de choiſir un poſte; car comme il ne ſe trouvoit pas beaucoup de ſeureté à camper à l'entour de Rhinberk, eſtant à craindre que l'ennemy ſe venant poſter entre ce lieu, & les autres places de la Republique, ne conſumaſt facilement une armée trop inegale à la ſienne, on ſe reſolut d'occuper une petite Iſle nommée l'Iſle de Geldre, ſituée à coſté du païs de Betuw aſſez proche de la ſeparation du Rhin, & de tenir auſſi le rivage d'outre le Rhin, en cet endroit où la juriſdiction de Cleves, s'eſtendant vers celle de Zutphen, luy donne la ville de Sevenare pour limite. Des deux coſtez du camp des Confederez on diſpoſa des navires en forme de pont, par le moyen deſquels les cavaliers & l'artillerie pouvoient paſſer commodément: & parce que tous les dangers de la Republique s'eſtant reduits en une ſeule contrée, il n'y avoit plus rien à craindre pour les autres, on tira la pluſpart des ſoldats d'Oſtende, de Nimegue, & des extremitez de Hollande & de Zelande, pour ſuppléer les troupes que l'on avoit employées dans les gariſons nouvelles. Le Comte de Hohenlo amena ces ſoldats; & ſon ſoin ſe montra merveilleux non ſeulement dans cette conduitte, mais encore dans l'execution de l'ordre qu'on luy avoit donné de faire mener du canon, & d'autres armes à feu dans les villes d'Over-Yſel, à l'entour deſquelles l'ennemy s'eſtoit desja répandu. En ſuitte de quoy, le Prince Maurice ayant jugé que pour faire teſte à toutes ſortes de dangers avec plus de certitude, il eſtoit neceſſaire de ſçavoir quelles forces il avoit, & à combien le nombre de ſes troupes ſe pouvoit monter; il fit une reveuë de toute ſon armée, & trouva qu'elle eſtoit environ de quinze cens chevaux; mais qu'à peine elle pouvoit fournir ſix mille fantaſſins: qui eſtoit un nombre veritablement trop petit pour marcher en bataille rangée contre les ennemis; mais tel qu'eſtant ſecondé par la ſageſſe du chef, & par la faveur de la ſaiſon & des lieux, il pouvoit ſuffire à empeſcher les progrés de l'ennemy, & meſme à entreprendre quelque choſe ſelon les occaſions. C'eſt pourquoy, comme le Prince avoit eſté informé par quelques priſonniers, que les convois de Mendoze devoient arriver en la ville de Geldre, il ſe haſta de revenir vers la Meuſe avec ſa cavalerie & les principaux chefs de ſon camp, dans l'eſperance de ſurprendre l'eſcorte des ennemis entre Venlo & Orſoy: mais les Confederez ayant paſſé la riviere, ſçeurent que l'ennemy avoit prevenu leur deſſein, & evité leur rencontre: de ſorte que voyant leur eſperance fruſtrée, ils firent rebrouſſer chemin à quelques regimens, auſquels ils avoient donné ordre de les ſuivre. Il ſe fit auſſi quelques combats ſur les rivieres, où l'on admira principalement la hardieſſe de quelques deſerteurs, qui s'eſtant advancez dans un navire marchand vers un navire de guerre Hollandois, qui eſtoit en garde aupres de Rheze, comme ſi quelque accident inopiné les eut pouſſez malgré eux, l'accablerent de mouſquetades.

Il campe une armée dans l'Iſle de Geldre.

Troupes du Prince beaucoup moindres que celles de l'ennemy.

Cependant l'armée Eſpagnole avoit encore eſté accreuë par de nouvelles levées, mais ſon grand nombre commençoit à luy eſtre à charge; parce qu'il conſumoit en un inſtant tous les convois qu'on faiſoit venir en abondance tant de Cologne que des autres villes prochaines. Et le manque de ſolde ne cauſoit pas moins de diſette aux ſoldats, que la cherté des vivres; à laquelle on remedia un peu par le pillage des champs, & des metairies du Duché de Monts, & des autres contrées d'Alemagne, qui ſont aux environs du Rhin, la principale rigueur s'exerçant contre ceux que l'on croyoit ſepa-

Armée des Eſpagnols accreuë par de nouvelles levées.

Ils ravagent la campagne.

1598. rez de la Religion Romaine. Toutefois cette licence que l'on accordoit aux ſoldats, ne pût les porter au ſervice; car tantoſt ils demandoient leurs montres, & tantoſt comme s'ils ſe fuſſent ennuyez d'eſtre ſi long-temps en repos, ou de ne répandre point d'autre ſang, que celuy des perſonnes desarmées, ils tournoient leurs fougues militaires contre leurs chefs, ou contre leurs compagnons, en telle ſorte que les Walons & les Eſpagnols par un ſoudain tumulte s'eſtant portez aux armes les uns contre les autres, l'arrivée de Mendoze eut bien de la peine à les ſeparer, & l'on commettoit des meurtres juſques devant ſon palais; les Capitaines eſtant bien ſouvent devaliſez par leurs propres ſoldats. Les Grands meſmes de l'armée eſtoient mal enſemble, ſoit à cauſe de leur jalouſie mutuelle, ſoit pour la diverſité d'opinions où ils ſe rencontroient. Car Louys de Velaſco Grand Maiſtre de l'artillerie eſtoit d'advis, que l'on chaſſaſt premierement le Prince Maurice hors de ſon poſte, où il ſe trouvoit beaucoup plus foible que les Eſpagnols : en ſuitte de quoy il ſoûtenoit que ſi l'armée de Mendoze ſe pouvoit pouſſer parmy tous ces eſpaces qui ſont entre le Rhin & l'Iſel, ou meſme penetrer juſques dans le cœur des Provinces Confederées, ce ſeroit une entrepriſe magnifique, & capable d'achever la guerre. Au contraire, le Comte de Heremberg taſchoit de perſuader, que le chemin de main droitte ſeroit bien plus ſeur, & que ſans trouver aucun obſtacle juſqu'à la riviere d'Ems, on pourroit promptement s'emparer de tous ſes environs, ou pour le moins en faire une lice perpetuelle de toutes les entrepriſes militaires qu'on voudroit former: & le Comte fondant ſon opinion ſur la connoiſſance qu'il avoit de tous ces païs, donnoit tacitement lieu de croire qu'un des fils du Comte d'Emden, eſtant pour lors dans l'armée des Eſpagnols, les appelloit en ces quartiers là. De toutes leſquelles choſes le Prince Maurice, ayant eſté bien informé, tant par des lettres ſurpriſes, que par les advis de quelques transfuges, il advertit la ville d'Emden du danger qui la menaçoit, veillant auſſi de ſa part à ſes propres ſeuretez.

Ils prennent les armes les uns contre les autres, & contre leurs Capitaines.

Les principaux de l'armée en diſcorde enſemble.

La Cour de Cleves recevoit chaque jour de faſcheuſes plaintes; dont les habitans d'Orſoy eſtoient les principaux autheurs : car ils employoient les ſoûpirs & les larmes, pour rendre les Eſpagnols plus odieux. Et conjurant les Miniſtres du Duc d'eſtre leurs interceſſeurs envers Mendoze, nous ne luy demandons pas (diſoient ils) qu'il nous ſoit permis de joüir de nos biens en repos & en ſeureté: car ſi nous avons autrefois eu cet avantage, nous ne l'avons du depuis perdu que par le peu de hardieſſe que nous avons oppoſé aux injures des ennemis. C'eſt pourquoy nous leur abandonnons nos champs & nos foyers, en cedant volontairement aux plus forts : mais pour le moins, qu'il nous ſoit permis, en ſortant de noſtre ville natale, d'emmener avec nous nos femmes & nos enfans, de peur que les uns ne ſoient employez, comme des chetifs eſclaves, aux ouvrages des Eſpagnols, & que les autres ne ſervent d'un joüet infame à leurs ſales deſirs : car enfin ſi nous ne pouvons tous enſemble obtenir noſtre liberté que par noſtre exil, en l'achettant à ce prix, nous croirons encore en avoir bon marché. Toutefois ces remonſtrances furent écoutées aſſez froidement, par des perſonnes qui eſtoient peut-eſtre d'intelligence avec l'Eſpagnol, ou pour le moins qui s'en promettoient de plus doux traittemens pour l'avenir: car en effet ceux qui avoient la principale authorité dans le gouvernement, haïſſant les Proteſtans, eſtoient ſoupçonnez d'avoir eux meſmes attiré chez eux la puiſſance Eſpagnole pour ſe vanger de leurs adverſaires. Il eſt vray que quelques autres un peu trop ſimples

ples croyoient que l'Eſpagnol n'avoit point eu d'autre deſſein, que de s'aſ- 1598.
ſeurer des paſſages du Rhin; & qu'ainſi, ces outrages, qui devoient bien-toſt finir, meritoient qu'on les excuſaſt, comme des malheurs inſeparables de la guerre. Ils ſoûtenoient que ce ne ſeroit pas le plus court chemin, de ſe vouloir vanger de quelques injures legeres pour en attirer de plus faſcheuſes: & que l'on verroit bien-toſt l'univers embraſé par le flambeau d'une ſeule guerre, ſi à chaque offenſe ſoufferte par une ville, tous les peuples voiſins couroient aux armes, & ſe meſloient dans les partis desja declarez. Et cette opinion n'eſtoit pas peu fortifiée par des lettres, que l'on avoit receuës de la part d'Albert meſme, par leſquelles il avoit fait une reſponſe fort courtoiſe à Sibylle ſœur du Duc; la priant d'excuſer la neceſſité & quelques incommoditez pour le preſent, qui ſeroient cauſe pour l'avenir que les rebelles de Cleves ſe voyant domtez auſſi-bien que ceux des Païs-bas, les Princes de l'un & de l'autre Eſtat joüiroient d'une ſeureté reciproque. Neantmoins les inſolences Eſpagnoles croiſſant chaque jour, la Nobleſſe, les Gouverneurs, & les Deputez des villes eurent ordre de ſe rendre en celle de Cleves, où à la verité le nom du Duc ne ſervoit que d'une vaine image; car de peur que ſa maladie n'empiraſt, on luy cedoit egalement ſes maux & ceux d'autruy. Mais la Princeſſe Sibylle, qui cachoit un courage maſle ſous le nom d'une femme, leur remonſtroit, tantoſt à tous enſemble, tantoſt à chacun en particulier, qu'il ne s'agiſſoit pas icy ny d'eſtendre les limites de leurs terres, ny d'augmenter les revenus de leur Prince; mais bien de defendre leur liberté & leurs vies que l'on mettoit en danger: & les conjuroit par cette raiſon de reveiller leurs eſprits, & de chercher tous enſemble des remedes à leurs maux, tandis que le temps permettoit encore d'y penſer. Et comme en parlant avec tant d'ardeur, ſes diſcours ſe trouvoient quelquefois accompagnez de larmes, elle rempliſſoit de compaſſion tous ceux qui l'eſcouroient. Chacun donc incontinent oublia toutes les diſſenſions precedentes; & l'on ordonna d'un commun accord, qu'apres qu'on auroit jetté dans les villes quelque ſoldateſque levée à la haſte pour les r'aſſeurer un peu, l'on appelleroit du ſecours de toutes parts.

Sibylle Princeſſe de Cleves exhorte d'aſſembler du ſecours de toutes parts contre l'Eſpagnol.

Toute l'Alemagne eſt diviſée en dix cantons, que les Alemans nomment cercles; cinq deſquels ſont appellez hauts cercles, & les cinq autres bas cercles. Le premier des bas cercles contient trois Archeveſques, qui ſont du nombre des ſept Electeurs, & tiennent ſous leur protection trois villes libres, Mayence, Treves, & Cologne. Le Prince Palatin, auſſi du nombre des Electeurs, eſt pareillement compris dans ce cercle, avec quelques autres moindres Princes. Le ſecond de ces bas cercles eſt celuy de la Weſtphalie, dont nous avons desja fait la deſcription, & qui contient le Prince de Cleves, celuy d'Embden, celuy de Waldek, & pluſieurs Eveſques. Les trois- & quatriéme contiennent la Saxe; mais le premier de ces deux, comprenant la Miſnie & la Luzatie, comprend auſſi le Duc de Saxe meſme Electeur, le Marquis de Brandebourg auſſi Electeur, le Duc de Pomeranie, le Prince d'Anhalt, pluſieurs autres Princes, & quelques villes libres. Le ſecond de ces deux cercles, qui eſt le quatriéme des bas, contient deux Archeveſchez, celuy de Bremen & celuy de Magdebourg; cinq Eveſques, les Ducs de Holſace, de Brunswic, de Mekelenbourg, & de Lunebourg; avec pluſieurs villes de la mer Baltique. Le dernier cercle, qui ſe nomme le cercle de Bourgogne, contient le Prelat de Bezançon; & autrefois l'Empereur Charles Cinquiéme avoit auſſi joint ſes Belges à ce cercle. Chaque cercle eſt regy

L'Alemagne diviſée en dix cercles.

1598. par un Deputé, lequel avec ſes aſſeſſeurs termine les moindres affaires, & quand il s'en preſente de grandes, il convoque une aſſemblée pour les decider.

En ce temps là, Simon Comte de la Lippe ayant l'adminiſtration de la Weſtphalie, ceux de Cleves le prierent de redemander Orſoy à Mendoze: &, ſi l'on ne rendoit cette place, d'aſſigner les deputations des cinq bas cercles à Dortmonde: retenant cependant non ſeulement la ſoldateſque, que l'on avoit accouſtumé d'envoyer en Hongrie, mais auſſi le tribut qui ſe payoit pour la guerre des Turcs; & preferant le ſoin d'un peril preſſant au ſoucy des dangers, qui ne ſe faiſoient craindre que de loin. L'on envoya auſſi en diligence des perſonnes pour ſolliciter l'Empereur, & d'autres encore pour convier les Prelats voiſins du Rhin, le Prince Palatin, le Landgrave de Heſſe, & le Duc de Brunſwic, par l'apprehenſion d'un mal qui les menaçoit auſſi-bien que les autres, à s'unir avec ceux de leur nation: & davantage l'on envoya auſſi remonſtrer à ceux de Cologne, qu'ils ne devoient pas, en fourniſſant des vivres à l'Eſpagnol, avancer la commune ruïne de leurs compatriotes. Enfin on envoya pareillement vers le Prince Maurice, tant pour le remercier de ce que juſques icy, en faiſant la guerre, il avoit eſpargné les peuples voiſins le plus qu'il luy avoit eſté poſſible; que pour le prier de continuer tousjours, par la ſolidité à convaincre l'injuſtice de ſes ennemis: & pour le conjurer de ne vouloir point de mal à ceux de Cleves, pour la licence que l'Eſpagnol avoit priſe dans leur païs: puiſque ces outrages, au lieu d'exciter ſa colere contre ceux qui les avoient ſoufferts, devoient plustoſt exciter ſa compaſſion pour eux, & ſa vengeance contre les autheurs d'une ſi grande tyrannie. Cette deputation fut extremement agreable tant au Prince qu'aux Eſtats; ſur tout parce qu'elle leur donnoit lieu d'eſperer une choſe qu'ils avoient long-temps ſouhaittée, qui eſtoit que les Alemans ſe reſoluſſent enfin à joindre leurs armes avec celle des Provinces Vnies, quand ils reconnoiſtroient que c'eſtoit en vain que l'on invoquoit le ſecours des loix contre les Eſpagnols, & que l'impunité ſervoit d'amorce à leur inſolence. On fit donc reſponſe aux Deputez, que huit ans auparavant ce jour, la Republique Confederée avoit rendu aux Allemans toutes les terres qu'elle tenoit dans leurs païs; ſous la promeſſe qu'ils luy avoient faitte de forcer par les armes les Eſpagnols à faire la meſme reſtitution, ſi les prieres n'eſtoient capables de les y porter volontairement. Mais que cette promeſſe n'ayant point eu d'effet, & eſtant arrivé au contraire, que la moderation des Confederez leur avoit eſté dommageable; au lieu que l'inſolence de l'Eſpagnol luy eſtoit tellement avantageuſe, qu'Albert, l'autheur de tous ces outrages, ſe voyoit deſtiné à la ſucceſſion de l'Empire, par les ſouhaits de pluſieurs, la Republique Confederée, dont la bonté avoit tant de fois eſté deceuë, ſe voyoit contrainte, en quelque ſorte, de deſirer des commoditez pareilles à celles de ſes ennemis, plustoſt que des paroles inutiles. Que ſi les Alemans, éprouvant à la fin ce que les Eſtats leur avoient pluſieurs fois predit, eſtoient capables d'une ſage reſolution, apres tant d'hoſtilitez que les Eſpagnols leur avoient fait ſouffrir, ils n'avoient jamais eu un plus juſte ſujet qu'aujourd'huy, de renverſer cette puiſſance qui les menaçoit evidemment d'une perte prochaine, ny une plus favorable occaſion de joindre leurs armes avec celles des peuples qui leur eſtoient alliez d'origine: puiſque par le deceds de Philippe, qui avoit appris l'art de regner par tant de longues experiences, ſon armée demeuroit facile à deſtruire au milieu de la diſette, &

On remercie le Prince Maurice d'avoir épargné les peuples voiſins en faiſant la guerre.

Les Confederez incitent les Alemands contre les Eſpagnols.

& des discordes qui la travailloient. Quant à Mendoze, il dit à ceux qu'on luy avoit aussi depurez, que l'usage de la guerre approuvoit la licence de ses gens, veu que pour donner les rebelles, il ne se presentoit point d'autre expedient. Et ce fut la seule responce qu'on eut de luy; car il mépriſoit tellement les voyes de droit & les apparences de raiſon, qu'il ne voulut pas se donner la peine de rechercher beaucoup de choſes, tant vieilles que nouvelles, à l'avantage de la maiſon d'Auſtriche contre l'Eſtat de Cleves, qui euſſent peu ſervir de pretexte au procedé des Eſpagnols. 1598.

Cependant ſes troupes en commettant tous ces maux dans les païs d'autruy, en ſouffroient elles meſmes d'auſſi rudes, qui s'augmentoient de jour en jour. Car comme leurs brigandages ſi long-temps exercez au deça du Rhin, avoient conſumé tous les grains, chaſſé les païſans & mis leurs maiſons à bas, les villages eſtoient demeurez de toutes parts auſſi deſerts, que ſi les plus cruels ennemis y euſſent porté leurs incendies. Davantage l'on avoit pluſieurs fois depoüillé ceux qui conduiſoient des vivres en l'armée, de ſorte, que n'eſtant plus ſuivie de ſa ſubſiſtance ordinaire, elle fut ſoudain attaquée par une famine qui donna bien-toſt lieu aux ſoldats de ſe débander; non pas en ſecret, ny file à file; mais ſi ouvertement que quelquefois en un ſeul jour pluſieurs compagnies ſe retiroient; prenant leur marche bien loin de là, vers la Mozelle. Et la reſolution de ces fugitifs fut ſi grande, que les chefs ayant envoyé quelque cavalerie pour les ramener, ils l'obligerent de vive force à laiſſer leur fuitte libre. Il arriva auſſi, pour accroiſtre de plus en plus la diſette de l'armée, que le pont de batteaux dreſſé ſur le Rhin ayant eſté rompu, ſoit que ce fleuve émeu tant par la violence des vents, que par ſa propre impetuoſité, eut eſcarté les vaiſſeaux, ſoit que cet inconvenient procedaſt de la faute des architectes, la communication des deux rivages fut oſtée aux Eſpagnols. Dans ce dernier malheur Mendoze, qui avoit touſjours balancé d'aſſieger Rhinberk, ſe reſolut enfin à ce ſiege: par ce que comme chacun blâmoit ce General de s'eſtre emparé injuſtement en ces quartiers là d'une Iſle qui fermoit le Rhin, d'avoir baſty un pont, & fait d'autres entrepriſes pour s'aſſeurer un paſſage ſur ce fleuve, ſous pretexte de ne vouloir retenir tous ces advantages que pour un temps, il jugeoit que la poſſeſſion de Rhinberk luy ſeroit bien plus honorable, eſtant fondée ſur une victoire. Et l'on peut avec beaucoup de raiſon s'eſtonner, que la reſolution de Mendoze eut eſté differée l'eſpace de plus d'un mois; veu que cependant l'ennemy des Eſpagnols ſe trouvoit eloigné, & dans l'impuiſſance de leur tenir teſte: ſi ce n'eſt peut-eſtre que le deſſein de former ce ſiege leur ſervoit d'une couleur aſſez plauſible, pour faire ſejourner leur armée en Alemagne. L'Eſpagnol eſtoit auſſi porté à la conqueſte de Rhinberk, par une occaſion aſſez favorable, en ce que les Eſtats ayant ſouvent eſté ſommez de rendre cette place à ſon vray Seigneur, n'avoient jamais tenu conte ny de la reſtituër comme le bien d'autruy, ny de la fortifier comme ſi c'euſt eſté leur propre domaine. Dés le commencement de l'année, Erneſt de Baviere, Archeveſque & ſouverain tant de la ville de Cologne, que de pluſieurs autres lieux, pour renouveller ſes anciennes demandes de la reſtitution de Rhinberk, avoit employé le Comte Iean de Naſſau fils de Iean, & repreſenté la juſtice de ſa cauſe ſous des paroles fort civiles: toutefois parce que les Eſtats ſe couvroient du pretexte de la dépenſe qu'ils avoient faitte pour arracher cette place des mains de l'Eſpagnol, il repliquoit, contre leurs excuſes, qu'ils avoient eſté les premiers uſurpateurs de Rhinberk; & que l'Eſpagnol, quoy qu'il

Grande diſette & fuittes frequentes des ſoldats Eſpagnols.

Mendoze aſſiege Rhinberk.

1598. qu'il eut ſimplement ſuivy leur exemple en s'en rendant maiſtre, avoit neantmoins promis de la quitter; mais qu'eſtant ſur le point d'executer ſa promeſſe, il avoit eſté prevenu par le ſiege que les Confederez y avoient mis. Que s'il s'agiſſoit icy de rembourſer la dépenſe des armées, il n'y a point de frais plus juſtes que ceux que nous faiſons pour recouvrer noſtre bien. Toutefois (diſoit l'Archeveſque) l'on ne m'a tenu aucun compte de la dépenſe que j'ay ſoufferte pour rentrer dans ma ville de Hoye; quelle juſtice y a-t-il donc maintenant de me vouloir charger des dépenſes qui ſe ſont entre deux partis contraires, dans une guerre où je ne me ſuis jamais meſlé. En allegant ces raiſons aux Confederez, il leur faiſoit auſſi voir par d'autres, que la garde de Rhinberk leur eſtoit extremement à charge; & que cette place n'eſtoit pas fort neceſſaire aux Eſpagnols, puis qu'ils pouvoient paſſer le Rhin par pluſieurs autres endroits auſſi-bien que par celuy là. Ces dernieres raiſons principalement toucherent les Confederez, & les inviterent à convoquer une aſſemblée de toutes leurs nations, dans laquelle, apres avoir meurement examiné la diſtance qui ſe trouvoit entre leurs païs, & la ville de Rhinberk, la foibleſſe de leurs troupes, & la difficulté de fortifier cette place, ils ne parlerent plus de demander leur rembourſement à l'Archeveſque; mais pour la luy rendre, quoy qu'ils fuſſent presque hors d'eſperance de la conſerver, ils vouloient tirer de cette reſtitution quelque choſe au delà d'un ſimple remerciment. Ils luy firent donc reſponſe, que par pluſieurs experiences ils avoient reconnu que les bons offices qu'ils taſchoient de rendre à leurs amis, tournoient ſouvent à l'avantage de leur ennemy, & qu'ainſi l'Archeveſque ne devoit pas les blâmer s'ils eſtoient reſolus de luy demander expreſſement, que l'Eſpagnol ne pût faire aucune courſe dans les terres d'Alemagne, ny entreprendre aucune choſe qui troublaſt la libre navigation du Rhin; ou que ſi cette condition n'eſtoit accomplie, l'Archeveſque de Cologne, & les autres voiſins du Rhin fuſſent obligez de dedommager la Republique: l'Archeveſque d'autre part demandoit un traitté plus equitable; mais lors que l'on fut presque tombé d'accord, il ceſſa la pourſuitte de cette affaire, comme s'il eut desja ſçeu que les Eſpagnols le devoient bientoſt vanger; eſtant meſme ſoupçonné de les avoir appellez en Alemagne pour d'autres differens qu'il avoit à demeſler avec quelques Princes ſes voiſins.

Comme les Confederez avoient tousjours eſté peu ſoigneux de fortifier Rhinberk, avant que le danger l'eut menacé, quand l'armée ennemie eut commencé à ſe repandre le long du Rhin aux environs de la place, il ne fut plus temps de ſonger à ſa fortification. Mais outre les malheurs qui pouvoient eſtre prevenus, il en arriva un dont il eut eſté impoſſible de ſe garder; c'eſtoit la naiſſance inopinée d'une peſte qui attaqua bien-toſt les premiers de la ville, parce que ſon peu d'eſtenduë rendoit le venin d'autant plus contagieux: je juge que la ſource de ce mal proceda principalement de la ſeichereſſe extraordinaire du Rhin, par le moyen de laquelle le canal de ce fleuve demeurant vuide en pluſieurs endroits, avoit jetté une infinité de vapeurs groſſieres & corrompuës parmy l'air, qui eſtoit desja aſſez infecté d'ailleurs, à cauſe des mortalitez de l'Autonne. La contagion ſe répandit auſſi parmy le menu peuple; & le ſecours que les hommes ſont obligez de ſe donner les uns aux autres, ne ſervoit qu'à la diſperſer de plus en plus. Cependant les ſoldats de la garniſon, n'eſtant ny bien nourris ny bien logez, ne montoient plus qu'au nombre de ſix cens hommes; reſtez ſains d'un bien

Peſte de Rhinberk.

plus

plus grand, à qui l'on avoit auparavant commis la garde de la place, & leurs courages n'eſtoient pas moins abbatus par la veuë des maux d'autruy, que leurs corps par la ſouffrance de leurs propres miſeres. Le Gouverneur nommé Scaff, eſtant luy meſme malade au lit, receut des lettres de la part de Mendoze, auſquelles il ſe contenta de répondre qu'il n'eſtoit plus temps de luy parler de rendre la ville de Rhinberk aux Eſpagnols, veu que depuis peu les Eſtats avoient propoſé à l'Archeveſque de la luy mettre entre les mains : & la moderation de cette reſponſe ayant donné la temerité à Mendoze de croire qu'on luy pourroit livrer la place par trahiſon, il eſcrivit de ſecondes lettres au Gouverneur, par leſquelles il luy offroit de grandes recompenſes, & à ſa femme auſſi. Cependant le Prince Maurice ayant eſſayé pluſieurs fois d'envoyer trois compagnies dans la ville par la voye du Rhin, & les ayant touſjours rappellées, parce que les vents eſtoient trop contraires à la navigation ; le mauvais ſuccés de cette tentative rendit l'ennemy plus negligent : de ſorte que le Prince fit promptement marcher ces meſmes troupes par terre, à la defenſe de l'Iſle qui eſt proche de Rhinberk ; avec ordre de ne ſe point meſler parmy la garniſon malade de la ville, ſi elles n'y eſtoient obligées par une extreme neceſſité. Les fortifications de cette Iſle eſtoient aſſez foibles ; mais lors que la garniſon ſe mettoit en devoir de les rendre plus raiſonnables, elle fut prevenuë par les ennemis, leſquels ayant amené de l'artillerie avec eux, commencerent par leurs canonnades à entamer de toutes parts le foible rempart de l'Iſle ; & en meſme temps la cavalerie Eſpagnole ayant rencontré un gué vers un endroit où la riviere eſtoit moins rapide, marcha à l'aſſaut, preſſant ſi furieuſement les Hollandois, qu'ils eſtoient en extreme danger. Mais le Gouverneur commanda qu'on les fiſt paſſer dans la ville, où l'on avoit diſpoſé ſur les remparts le canon, & la mouſquetterie en ſi bon ordre, que les derniers meſmes entrerent ſains & ſauves, apres avoit laiſſé dans l'Iſle de ſecrettes traiſnées de poudre pour mettre le feu aux huttes.

1598.

Le Prince envoye trois compagnies pour defendre l'Iſle.

leſquelles en eſtant repouſſées, entrerent dans la ville de Rhinberk.

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi, Mendoze craignant que ſes ennemis n'entrepriſſent de troubler ſon ſiege, mit garniſon dans pluſieurs villes de la Principauté de Cleves voiſines de Rhinberk ; & la pluspart cederent volontairement. Les habitans de Buric furent les premiers qui oſerent oppoſer le vain tiltre de la paix à ces violences de guerre ; mais le feu qu'on mit à une de leurs portes, les força bien-toſt d'obeïr. L'on envoya auſſi des garniſons dans les villes d'Alpen & de Meurs, quoy que cette derniere appartint à la veufve du Comte de Nuenare, & l'autre à la veufve du Palatin, & que ces Dames euſſent toutes deux depuis peu receu parole de l'Archiduc, que l'on n'uſeroit d'aucune hoſtilité contre les terres de leur juriſdiction : & le meſme malheur arriva encore à beaucoup d'autres Seigneurs, les traittez de pacification ne ſervant de rien, dans une occaſion où toutes ſortes de droits eſtoient violez.

Mendoze met garniſon dans pluſieurs villes de la Principauté de Cleves.

Ceux qui aſſiegeoient Rhinberk eſtant favoriſez par un temps ſombre & plein de broüillards, firent aſſez aiſement leurs approches en trois endroits : & quoy qu'ils ne fuſſent pas encore arrivez jusques au foſſé, les batteries de leur canon, dreſſées tant ſur la terre ferme que dans l'Iſle, menaçoient desja la ville d'un aſſaut, lors que Don Alphonze d'Avalos, grand Maiſtre de la cavalerie Eſpagnole, choiſy pour commander le ſiege, fit ſommer les aſſiegez par un heraut, ſuivant la couſtume de la guerre. Sur cette ſommation, les bourgeois eſtoient d'advis que l'on demandaſt permiſ-

Il attaque Rhinberk.

ſion

1598. sion d'envoyer des Deputez à l'Archevesque ; mais les soldats rejetterent ce dessein qui sembloit témoigner trop de crainte, s'offensant mesme de ce que Mendoze n'avoit commis la charge de les assieger qu'à un de ses Lieutenans, comme s'ils n'eussent pas merité d'estre vaincus par le General de l'armée. Les Espagnols attaquerent rudement un des boulevars de dehors la ville ; toutefois on les repoussa avec d'autant plus de perte pour eux, qu'ils s'estoient precipitez à cet assaut sans se tenir sur leurs gardes : mais lors qu'on eut commencé à faire joüer le canon contre le parapet, il arriva, par un prodige estrange, qu'une tour proche du Rhin, en laquelle on conservoit un magazin de poudres, capable d'en fournir la ville pour long-temps, sauta en l'air parmy des flammes aussi soudaines, & un bruit aussi horrible que si le tonnerre y fust tombé. Ceux qui ont recherché la cause de cet accident, disent qu'une pierre ou quelque cheville de fer ayant esté frappées d'un boulet, mirent le feu aux poudres. Quoy qu'il en soit, cet embrasement purgea l'air de toutes ses infections contagieuses. Mais la guerison du premier mal fut suivie d'un second bien plus fascheux, parce que le contre-coup de la batterie de cette tour renversa tous les edifices voisins, dont les ruïnes écraserent quantité de gens ; & mesme une partie de la terrasse fut abbatuë, ce qui fit une plus grande breche que plusieurs coups de canon n'en eussent pû faire : de sorte que si par bonheur un bastion en forme de demy-lune, qui s'avançoit de ce costé là, n'eust osté aux ennemis la connoissance de ce desordre, outre que l'accident inopiné de l'embrasement de la tour refroidissoit leurs courages, ils fussent entrez de force dans la ville, avant qu'elle eust eu le temps ou de se defendre, ou de demander composition. Mais davantage la violence du fracas avoit poussé jusqu'aux assaillans de grosses masses de pierre & d'autres materiaux, qui n'avoient pas épargné les plus avancez ; joint que plus d'une demie heure apres, l'air demeura tout couvert d'une blancheur épaisse, & le Rhin se trouva si émeu, que les vaisseaux furent en danger d'estre submergez. Dans la ville, lors que les assiegez eurent eu le temps de rentrer en eux mesmes, leurs oreilles brussoient encore de l'horrible estonnement qu'ils avoient éprouvé, & leurs yeux demeuroient offusquez par l'affreux objet d'un grand nombre de corps deschirez ou écrasez, qui se presentoit de toutes parts. Mais sur tout lors qu'ils considetoient que leurs fortifications estoient ruinées, & que la poudre leur manquant desormais, il ne leur estoit plus possible de se defendre qu'à coups de mains dans le danger qui les menaçoit ; il n'y avoit plus ny conseil ny commandement qui fussent capables de les regir : parce que d'ailleurs Lucas Hedding, que l'on avoit estably Gouverneur de la ville apres la mort de Scaf, gisoit accablé sous une ruine aussi bien que les autres. Mais sur le point que les assiegez ne pouvoient presque plus cacher leur effroy, il arriva heureusement que l'ennemy leur offrit la vie sauve, à la charge seulement qu'ils s'abstiendroient, quatre mois durant, de porter les armes contre l'Espagne : quoy qu'il sçeust fort bien qu'avec peu d'effort il eust pû avoir la ville à discretion ; se monstrant par là plus courtois & plus fidelle à ses ennemis legitimes, qu'à ceux qu'il nommoit ses amis. On tient que d'Avalos fut bien aise de tendre ce bon office aux assiegez, en memoire de ce qu'ayant autrefois esté fait prisonnier à la bataille de Cnodsenbourg, il avoit receu en Hollande un assez favorable traittement. Ainsi la ville de Rhinberk fut prise en cinq jours : & quoy que le Prince Maurice par cette perte se vist deceheu de l'esperance qu'il avoit conceuë que ce siege arresteroit

Les Espagnols attaquans l'un des boulevars, sont repoussez.

Rhinberk prise.

roit long-temps les efforts de l'ennemy, en une saison assez voisine de l'hyver; neantmoins il ne trouva aucun lieu de se plaindre, si non de ce que la fortune avoit fait naistre tout à coup tant d'accidens desavantageux aux Confederez, tandis que la foiblesse de leurs troupes reduisoit leur General à la simple defence de leurs frontieres. 1598.

Durant le siege, la moytié de l'armée des Espagnols ayant passé le Rhin, s'estoit arrestée à l'entour d'Orsoy, d'où par un orgueil hors de saison, refusant les rançons qu'on leur offroit pour se rachetter de leurs ravages, ils firent sur les frontieres du Comté de Zutphen & dans les campagnes du païs d'Over-yssel quelques courses à la dérobée, qui ne causerent pas beaucoup de dommage à ces deux Provinces: mais les terres d'Alemagne, sur lesquelles ils passerent pour aller là, éprouverent une marche pleine de brigandages & de meurtres mesmes. Ils donnerent aussi plusieurs marques de leur violence, en se saisissant par force de toutes les places qui se rencontrent entre les rivieres de la Lippe & du Roer: mais le souvenir de toutes les cruautez qu'ils exercerent confusément contre le menu peuple, demeure obscurcy, par celuy de l'injustice qu'ils commirent contre Vlric de Falkenstein, si l'on considere bien la dignité de ce personnage, & les diverses laschetez qui se rencontrent toutes ensemble dans cette action. Ce Seigneur estoit Comte de Brouk, (mot qui semble presque dire que cette ville est celle des anciens Bructeriens;) & comme il suivoit une mesme Religion que les Confederez, il avoit accoustumé, dans toutes les deliberations publiques, de parler fort hardiment contre les factions Espagnoles. *Le Comte de Falkenstein tué contre la foy publique.*

Il avoit avec luy cent soldats outre quelque peu davantage de paisans; & ces gens retenoient en bride les violences de l'Espagnol, tant par la crainte qu'ils luy donnoient, que par les advantages sanglans qu'ils remportoient quelquefois sur ses coureurs. Il fut donc sommé de rendre sa forteresse & sa garnison; & parce qu'il refusa d'obeïr, reclamant pour sa defense les privileges de l'Alemagne, Lopez Capitaine Espagnol eut ordre de l'assieger. Toutefois le Comte, apres avoir soûtenu le siege plus long-temps que ses forces ne le sembloient permettre, se resolut de n'attendre pas la derniere extremité; il composa donc, & obtint tant pour luy que pour les siens, armes & bagues sauves: mais comme la renommée luy attribuoit beaucoup plus de richesses qu'il n'en possedoit en effet, cette opinion fut une des principales causes de sa perte. Car premierement, contre la foy de la capitulation, sa citadelle fut pillée, sa femme emmenée prisonniere, & ses gens massacrez. Quant à luy, apres qu'on l'eut tenu enfermé quelque espace de temps, il fut convié de prendre un peu l'air des champs; mais cependant un nommé Pierre Agaye avoit ordre de le faire mourir, en telle sorte neantmoins que l'on pûst attribuer ce meurtre à quelque accident inopiné. Il marchoit par un chemin où la terre estoit toute moite du sang de ses gens, lors que les executeurs de sa mort, le suivant comme s'ils eussent esté ses gardes, le frapperent premierement de la hampe d'une halebarde, & en suitte luy passerent le fer au travers du corps; ceux de ses domestiques qui l'accompagnoient éprouvant la mesme destinée. La verité de cette histoire ayant esté sçeuë de point en point, les parens du Comte se reveillerent pour travailler à la vengeance de sa mort: & le peuple mesme fut tellement indigné de cette supercherie, que les juges de la souveraineté de Iuliers furent obligez de s'en plaindre à Mendoze. Mais il leur respondit avec tant de nonchalance, qu'il se contenta de niër que cette action eust esté commise par

1598. ſon ordre, tandis qu'il la laiſſoit impunie. Il adjouſta meſme que ce n'eſtoit pas ſans un effet particulier de la juſtice divine, que l'on avoit veu perir par un droit de guerre celuy que le droit public euſt deub faire mourir il y avoit desja long-temps, comme coupable de ſedition & d'impieté. Il ſe plaignoit auſſi fort aigrement de l'opiniatreté du Comte, luy reprochant, entre autres crimes, d'avoir par une eſpece de meſpris, répondu en langage Alemand à des lettres qu'il luy avoit écrittes en Latin. Et pour concluſion, le meſme Mendoze exhortoit les peuples de prendre patience s'ils voyoient quelquefois arriver des choſes un peu dures à ſupporter, proteſtant que ſans cette vertu il euſt desja ſuccombé luy meſme ſous la peine qu'il avoit à gouverner une multitude, que la diſette de vivres & de paye, jointe à une infinité d'outrages ſoufferts, rendoit perpetuellement mécontente.

Si les paroles ſe mocquoient ainſi de ces peuples, les effets s'en mocquerent auſſi. La ville de Weſel paſſe pour une des plus puiſſantes places du païs d'outre le Rhin, eſtant meſme fort renommée à cauſe des marchandiſes & des manufactures que les Hollandois y tranſporterent, lors que pluſieurs d'entre eux, perſecutez pour le ſujet des Religions, vinrent de divers endroits s'y habituër. Maintenant, comme les bourgeois de cette ville voyoient bien que leur cauſe couroit risque ayant un Eſpagnol pour juge, ils vouloient taſcher de prevenir l'eſprit de Mendoze par une deputation honorable, accompagnée de force preſens : mais ce General ayant reconnu leur intention, leur répondit qu'il n'eſtoit pas du nombre de ceux qu'une harangue pûſt détourner d'un juſte deſſein, ou qui ne ſe portoient à faire du bien aux bons, qu'apres y avoir eſté induits par des preſens : mais qu'apres tout, les habitans de Weſel n'avoient point de meilleur expedient pour l'obliger à leur eſtre favorable, que celuy de rendre à leur ville ſon ancienne face, tant pour la Religion que pour le gouvernement public ; & que cet aſpect luy tiendroit lieu du plus magnifique don qu'ils luy euſſent ſçeu faire. Il leur parloit de cette ſorte pour cette raiſon, que le Conſeil du Duc de Cleves leur ayant pluſieurs fois ordonné d'admettre dans leur ville le libre exercice de la Religion Romaine, ils avoient touſjours rejetté ce commandement avec beaucoup d'obſtination. Mais quelque temps apres, le meſme Mendoze, qui vouloit paſſer le Rhin avec toute ſon armée, leur ayant commandé de recevoir une groſſe garniſon, tant de cavalerie que d'infanterie, comme la ville de Buric leur voiſine avoit desja fait ; & de prendre garde en ſuitte que l'approche des ennemis vers ce païs là n'y fiſt entreprendre aucune nouveauté ; ils reconnurent par là le danger qui les menaçoit : puis que l'obeïſſance qu'on vouloit exiger d'eux, devoit bien-toſt eſtre ſuivie d'un changement d'eſtat en leur ville ; & que s'ils refuſoient d'obeïr, les ſoldats Eſpagnols accouſtumez au butin ne demandoient qu'à la forcer & piller. Ils chercherent donc de nouveaux moyens d'adoucir ce General ; & ſçeurent pour cette fois moderer ſa rigueur, en luy fourniſſant des grains & le nombre de cent mille rixdallers pour la paye de ſon armée ; cette ſomme ayant eſté priſe dans les coffres de leur épargne, parce qu'ils n'eurent pas le temps de la lever par une nouvelle impoſition. Toutefois ils fuſſent tombez dans un nouveau peril, par la diſpute qui ſurvint entre les bourgeois & les ſoldats, touchant le prix des monnoyes, ſi les officiers n'euſſent moderé l'emportement des uns & des autres. Par le ſecours de cet argent, & de ce qu'on pût tirer des villes voiſines, outre ce qui avoit eſté apporté de Bruxelle, Mendoze perſuada à ſon armée

Les citoyens de VVezel, ayant fourny des grains & la ſolde de ſon armée à Mendoze, ſont contraints d'admettre la Religion Romaine.

armée (ce qu'elle avoit tousjours rejetté auparavant) de souffrir qu'on la fist passer dans les païs de delà le Rhin; en laissant quelques garnisons sur les rives de deça. Apres quoy elle passa aussi la Lippe, par le moyen d'un pont qu'il avoit commandé à ceux de Wesel de dresser sur cette riviere, & de le rendre ferme & assuré; parce que celuy qu'un certain ouvrier trop grand vanteur avoit desja fait de fascines de chanvre & de roseaux liées ensemble, & couvertes de marrein, pour estre en suitte appliquées sur de certains batteaux de nouvelle invention, se trouva inutile lors qu'on s'en voulut servir; comme sont d'ordinaire ces sortes d'ouvrages qui semblent d'abbord si plausibles. Car à la verité les soldats pouvoient bien passer dessus un à un; mais il estoit dangereux d'y passer plusieurs ensemble à cause de l'inegalité du faix. Quand l'armée eut ainsi passée, l'on fut d'advis, suivant l'opinion de Velasco, de la faire marcher vers l'Isel, plustost que de l'éloigner de ses propres tertes vers un païs où parmy les difficultez de luy mener des vivres, elle eust eu à éprouver les rigueurs de l'hyver & les marécages de la Frise. Pendant sa marche mesme, elle voulut obliger la ville de Munster à luy donner de l'argent & du canon: mais les Estats firent sçavoir aux habitans du lieu, qu'ils ne devoient esperer aucune paix avec la Republique Confederée, si par leur lascheté ou par leur affection il arrivoit que ses ennemis receussent quelque assistance de leur ville. En suitte, Reze & Emmeric, qui sont deux petites villes situées aupres du Rhin, se laisserent induire par la crainte à recevoir des garnisons, que Mendoze avoit reduittes d'abbord à un nombre de soldats assez supportable; mais il fut si peu soigneux de sa reputation, qu'il en envoya bien-tost un plus grand nombre; ne faisant aucun scrupule de violer sa parole, quoy que personne ne l'eust contraint de la donner. Les bourgeois de Reze luy demanderent permission de quitter leur ville; mais leur demande fut refusée. Cependant un Capitaine Alemand, qui commandoit dans Emmeric quatre cens soldats; que Mendoze luy avoit donnez pour la garnison de cette ville, apres l'avoir obligé par serment à n'en admettre point de plus grand nombre, rejetta avec beaucoup de generosité le Colonel Barlotte qu'on y envoyoit encore avec un regiment, declarant ouvertement qu'il estoit resolu de garder sa foy malgré l'infidelité de son General. Au reste, cette ville, si zelée pour la Religion Romaine, supportoit avec beaucoup de douleur toutes ces marques de mépris, veu que par la persuasion des Iesuites elle avoit esté des premieres à moyenner la venuë des Espagnols en ces païs là, apres que par un traitté particulier ils luy eurent promis que la guerre qu'ils y feroient ne luy apporteroit aucune incommodité. Vn Prestre envoyé de la ville avec des lettres signées de la main de Mendoze, qui faisoient foy de cette promesse, les luy montra, comme s'il luy en eust voulu reprocher le manquement: mais ce General pour toute raison luy répondit, que l'avancement de la Religion & du service du Roy ne permettoit pas, dans la grande diversité des evenemens qui se presentoient, que l'on suivist tousjours une mesme resolution. Nous ne devons donc plus nous estonner (dit le Prestre) si les Hollandois rebelles ne veulent entrer en aucune composition avec vous; puisque mesurant toutes choses par vostre seul interest, vous refusez à vos amis la fidelité que l'on doit à ses ennemis mesmes. Mais sçachez que ces detestables maximes attireront sur vous non seulement la haine de tous les hommes, mais aussi la vengeance de Dieu. Toutefois la liberté de ces paroles n'empescha pas que les Espagnols, au partir de là, n'entras-

1598.

Mendoze fait passer son armée au delà du Rhin.

Il met des garnisons à Reze & Emmeric.

1598. n'entraſſent par force dans Iſelbourg, petite ville ſituée plus avant dans le païs de Cleves, proche le vieil Iſel, apres avoir maſſacré un grand nombre de bourgeois.

Il entre dans Iſelbourg, & maſſacre les bourgeois.

Incontinent le Prince Maurice, pour troubler la marche des ennemis qui venoient à luy, envoya par eau des pionniers, avec ordre d'ouvrir une des digues du Rhin en un certain lieu nommé Hetter, proche d'Emmeric, afin que les eaux de ce fleuve, pour lors fort enflé, ſe répandiſſent dans la campagne : & desja toutes les terres voiſines commençoient à eſtre inondées, lorsque les Eſpagnols eſtant ſurvenus, attaquerent, premierement à coups de mouſquet, la garniſon qu'on avoit laiſſée en ce lieu : en ſuitte de quoy ayant fait venir du canon pour foudroyer les fortifications de ce poſte, ils en chaſſerent entierement les Hollandois : de ſorte que bien-toſt apres, l'ouverture de la digue ayant eſté fermée, les eaux ſe rabbaiſſerent facilement. Le Prince Maurice voyant ſon eſperance trompée de ce coſté là, trouva à propos de ſe ſaiſir de pluſieurs lieux de la Principauté de Cleves, qu'il avoit juſqu'icy épargnez ; & d'empeſcher, par ce moyen, qu'ils ne tombaſſent entre les mains des ennemis, qui s'eſtoient poſtez ſur une montagne voiſine nommée Alten. Premierement donc, comme ſon armée tenoit desja à couvert la ville de Sevenare proche de là, il commanda aux habitans de la luy livrer ; employant de tres-rudes menaces contre le Gouverneur, qui ſembloit luy vouloir refuſer ce qu'on accordoit tous les jours aux ennemis. Par la meſme voye il ſe ſaiſit encore de deux autres places de la meſme juriſdiction, mais toutes deux ſituées dans l'eſtendue de ce païs qu'on nommoit autrefois l'Iſle des Baraves ; ſoit que le cours des fleuves qui s'eſt changé du depuis, ou bien les traittez que les divers Princes de ces regions ont faits enſemble, en ayent confondu les frontieres. Ces places eſtoient la ville de Heuſſe & le fort de Lobek, où ſe fait la recepte des tributs de Cleves ; ce lieu ſe trouvant mentionné dans les hiſtoires du ſiecle de Charles le Gros ſous le nom de Heriſpique ; & rendu particulierement remarquable par la trahiſon barbare que cet Empereur y exerça, en faiſant mourir Godefroy Duc de Friſe, Normand de nation.

Les ſoldats du Prince Maurice, entreprenans de rompre une digue, ſont mis en fuitte par les Eſpagnols.

Le Prince Maurice ſe fait livrer la ville de Sevenare, & d'autres places.

Cependant Mendoze, redoutant les ſtratagemes du Prince Maurice, à cauſe du voiſinage des deux armées, obligeoit fort eſtroittement ſes ſoldats à ſe tenir ſur leurs gardes : & pendant l'eſpace entier de dix jours & dix nuits, les troupes Eſpagnoles demeurerent campées ſans autre couvert que celuy du ciel, ne couchant que ſur la dure chacun en ſon rang & ſous ſes armes. De ſorte que par le moyen du froid, des veilles & de ce que tous les vivres d'alentour eſtant conſumez, on ne permettoit pas aux ſoldats d'aller à la picorée, la fatigue & la faim les travailloient extremement. Neantmoins leur infanterie eſtoit fort leſte, à cauſe de l'emulation perpetuelle des nations qui la compoſoient ; mais l'armée en general ſouffroit beaucoup de prejudice, à cauſe d'une certaine couſtume que le party Royal avoit tousjours obſervée, de mettre ſes principales forces en ſa cavalerie ; laquelle ſe trouvant pour lors abbattuë de fatigue & de crainte, faiſoit auſſi perdre courage à ſes compagnons. De là vint que bien ſouvent on voyoit une petite poignée des gens du Prince battre un nombre d'ennemis trois fois auſſi grand que le leur. Et dans ces rencontres non ſeulement les Confederez gagnoient force chevaux, mais davantage ils faiſoient tant de priſonniers, qu'ils les chaſſoient devant eux comme des troupeaux de beſtial. Toutefois parce que pluſieurs pour appaiſer leur faim, ſe laiſſoient volontairement

pren-

prendre; ſans qu'apres leur priſe on euſt ſoin de payer leur rançon, le Prince Maurice, par une ordonnance expreſſe, deffendit aux ſiens de plus prendre aucun des ennemis vivant. Bref tandis que les principales forces des deux partis demeurerent aux environs du Rhin, ſoit que le Prince accompagné de peu de ſes gens, s'approchaſt des ennemis pour reconnoiſtre la diſpoſition de leur armée, ſoit qu'il miſt la ſienne en bataille devant leur yeux ſur quelqu'une des eminences de ces lieux; ſoit enfin qu'il fiſt avancer les principaux de ſon armée pour tenter ſon ennemy d'entreprendre quelques combats à cheval; jamais Mendoze ne voulut troubler le repos de ſon camp, ny ſouffrir que la moindre eſcarmouche engageaſt ſes gens à quelque meſlée. Il eſt vray que c'eſtoit une eſpece de prudence, de ne ſe fier pas à des courages que la diſette & la licence avoient également rendus laſches; mais d'ailleurs cette trop grande retenuë du chef nourriſſoit la timidité des ſoldats: & ſi les Confederez n'euſſent point tenu pour maxime, que la moindre perte qu'ils feroient en l'eſtat où leurs affaires ſe trouvoient reduittes, ſeroit tousjours tres-grande, le Prince Maurice avoit une belle occaſion de hazarder quelque choſe contre un ſi prodigieux nombre d'ennemis. 1598.

Lors qu'apres avoir quitté les bords du Rhin, les Eſpagnols commencerent à marcher vers l'Iſel, le Prince Maurice laiſſa premierement une garniſon à l'entrée du païs de Betuwe, avec quelques vaiſſeaux; tant pour s'en ſervir dans les occaſions inopinées, que pour troubler les convois des ennemis; & fortifia auſſi les plus foibles lieux d'alentour: en ſuitte de quoy il fit promptement transporter ſes ponts, ſon artillerie, & ſon autre équipage de guerre à Duisbourg, place qui depend du Comté de Zutphen, & ſert à repandre l'Iſel, venant de la Weſtphalie, dans un canal, tiré juſques là de la ville d'Arnhem, qui paſſe pour eſtre le meſme que Druſus fit creuſer anciennement. Le Prince Maurice, qui pretendoit de ce lieu fermer aux ennemis l'entrée du païs de Veluwe, ſe poſta proche de l'embouchure du fleuve; où il fortifia ſon camp d'un rempart haut de huit pieds, la baſe eſtant large de quarante, & le ſommet de vingt-quatre, avec un parapet haut de ſix pieds. Ce rempart eſtoit enfermé d'un bon foſſé en dehors; mais contre la couſtume il en avoit auſſi un en dedans, que l'on creuſa principalement afin d'avoir de la terre avec plus de facilité pour achever plustoſt l'ouvrage. Tandis que le Prince haſtoit ce travail, Mendoze avec ſon artillerie foudroyoit contre Deuticom, petite ville du meſme Comté de Zutphen, diſtante de Duisbourg d'environ une heure de chemin: & le troiſieſme jour du ſiege les aſſaillans ſe trouvoient desja dans le foſſé, ſans que l'on euſt fait aucune ſommation aux aſſiegez, quoy que ce fuſt une couſtume de guerre juſqu'icy ponctuellement prattiquée: mais Mendoze aymoit mieux les intimider par la veuë du danger, que par le bruit des menaces, dans l'orgueilleuſe reſolution qu'il avoit priſe de donner des exemples à ſes ennemis, par le carnage des premiers d'entre eux qui tomberoient ſous ſon pouvoir. Toutefois les aſſiegez obtinrent compoſition; & l'on croit que ce fut par la priere du Comte Frederic de Herenberg, à condition que les ſoldats ſortiroient ſans armes, apres avoir promis de ne faire aucune guerre hors de la Hollande & de la Zelande pendant ſix mois; eſtant auſſi accordé que les habitans de la ville y pourroient demeurer, en renonçant à la fidelité qu'ils avoient gardée à la Republique l'eſpace de vingt ans continuels.

Le Prince Maurice voulant fermer à l'ennemy l'entrée de Weſtphalie, campe auprés de Duisbourg.

Mendoze bat la ville de Deuticom.

1598. Cette seule conqueste si peu considerable, apres celle de Rhinberk, arresta le cours de l'armée Royale; qui reconnut bien-tost la faute qu'elle avoit faite, de n'avoir pas marché promptement contre Duisbourg, qui se fust rendu des l'abbord, si le Prince Maurice n'eust point eu le temps de le fortifier, tant par sa presence que par son industrie militaire. Cependant ny la saison de l'année, ny la conjoncture des affaires ne permettoient pas à Mendoze de rien entreprendre qui fust digne d'une si puissante armée; où la disette de vivres s'estoit tellement accreuë, que plusieurs fugitifs qui prenoient party chez les Confederez, leur protesterent d'avoir passé cinq jours entiers sans voir de pain; & que les maladies causées tant par la faim des soldats, que par les ordures qu'ils estoient contraints de manger, en avoient fait mourir plus de sept mille. Lors qu'on eut donné advis de tous ces desordres au Cardinal André, & que sa réponse fut venuë, les Espagnols, par une cruelle resolution, conclurent de prendre leurs quartiers d'hyver en Alemagne. Il est vray que dés auparavant, leur injustice & leur insolence s'estoient fait connoistre en plusieurs rencontres; neantmoins ils avoient tousjours jusqu'icy donné quelque specieux pretexte à leurs attentats. Mais ce dernier outrage entrepris si ouvertement, & apres une deliberation publique, ne sçauroit trouver aucune excuse; si ce n'est peut-estre qu'ils creurent, en procedant de la sorte, qu'il n'y avoit point d'innocence si privilegiée, qu'on ne la deust sacrifier pour la conservation de leurs interests. En effet il est certain, que si ce prodigieux nombre d'infanterie & de cavalerie, ou pour mieux dire cet horrible deluge de mutins, dans le desespoir où la faim les avoit reduits, fust venu se répandre parmy la Belgique Espagnole, la nouvelle domination des Archiducs n'estant pas encore bien establie, on pouvoit craindre que les anciennes seditions ne s'y reveillassent: le General Mendoze commença donc à s'en éloigner, prenant sa marche vers Sculembourg, chasteau du Comté de Zutphen; & apres avoir pris cette place par composition, il retira entierement ses troupes hors des terres de la Republique Confederée. Le Prince Maurice les suivoit à la trace; estimant pour lors toutes les belles choses qu'il avoit faittes auparavant, bien moins que la gloire d'avoir sçeu conserver sa patrie; comme veritablement c'est un honneur que les plus grands Capitaines ont souvent preferé à celuy de forcer des villes, ou de gagner des batailles. Il prenoit beaucoup de plaisir à considerer les camps abandonnez par les Espagnols, & leurs fortifications assez grossieres: mais ce luy fut d'ailleurs un triste spectacle, de voir le grand nombre des malades & des blessez, qui gisoient sans secours à la mercy des injures du ciel & de l'indigence; si bien que tout leur ennemy qu'il estoit, il leur donna des vivres, tandis que leurs propres associez leur refusoient mesme des témoignages de compassion; car en effet le capitaine Octayola, que Mendoze avoit laissé dans Deuticom pour en commander la garnison, ayant esté convié par un heraut du Prince de souffrir que ces miserables Espagnols blessez & malades, se pûssent mettre à couvert dans sa place, répondit en soldat & non pas en homme, que dans l'enclos de ses murailles il n'y avoit place que pour les personnes saines & valides.

Les Espagnols, entierement diminuez par les desfaites & les maladies, deliberent de prendre leur quartier d'hyver en Alemagne.

Ils prennent Sculembourg en s'en retournant.

Le Prince Maurice se retire en la ville d'Arnhem & y fait transporter ses preparatifs de guerre.

Le Prince Maurice, apres que ses gens par la bonne conduitte du Comte Louys de Nassau principalement, eurent avec beaucoup d'heureux succés terminé quelques combats à cheval, en l'un desquels le Comte de Buquoy fut fait prisonnier, se retira en la ville d'Arnhem; y faisant aussi transporter

ses

ſes preparatifs de guerre pour l'année ſuivante : & prenant ſoin en meſme temps que les places d'alentour, qui pouvoient courir quelque risque, demeuraſſent tousjours fournies d'armes & de vivres. Mais avant que de licencier toutes ſes troupes, avant ſçeu que la ville d'Emmeric, apres avoir éprouvée la domination des Eſpagnols, ne la ſoufftoit plus qu'avec impatience, il envoya le Comte de Hohenlo, avec de bonne artillerie, devant la place, afin qu'il en chaſſaſt la garniſon, comme il fit : Mendoze, qui avoit pour lors ſon quartier d'hyver à Reze proche de là, ne formant, pour le ſecours des ſiens, que des deſſeins inutiles ; parce qu'une digue du Rhin, depuis peu ouverte, avoit inondé tous les paſſages. Le Prince Maurice, apres avoir delivré Emmeric de ſa premiere garniſon, au lieu de luy en donner une ſeconde, trouva plus à propos de le laiſſer libre dans la joüiſſance de ſes anciens privileges, & de ſon ancienne police ; afin que la reputation de cette courtoiſie rendiſt l'Eſpagnol de plus en plus odieux : & ſous cette meſme eſperance il reſtitua auſſi la ville de Sevenare à la ſouveraineté de Cleves. De là il retourna à la Haye, où le Senat s'eſtant auſſi tendu avec luy, ſelon l'ancienne couſtume, il remontra aux Eſtats de chaque Province, qu'il eſtoit neceſſaire d'entretenir une plus grande armée, & que les Provinces trouvaſſent pour ſa ſolde, & pour ſes autres dépenſes un plus puiſſant fonds que le precedent ; parce que les ennemis preſſoient la Republique d'un ſeul coſté plus rudement qu'ils n'avoient point encore fait. De ſorte que pour luy donner un prompt ſecours, il falloit que ſes citoyens priſſent une prompte reſolution, toutes ſortes de remiſes eſtant prejudiciables ; & qu'ils preferaſſent cette affaire à toutes les autres neceſſitez du gouvernement. 1598.

Emmeric luy eſt mis entre les mains avec Sevenare.

Environ ce temps, trois perſonnages, aſſez remarquables dans les Provinces Confederées, finirent leurs jours. Florent de Palant Comte de Culenboutg, le premier des trois, avoit tenu rang entre les principaux chefs de la conjuration, que la Nobleſſe des Païs-bas fit autrefois contre l'Inquiſition d'Eſpagne ; mais du depuis ayant eſté reconnu pour un homme peu capable d'affaires, outre que de ſon naturel il aymoit aſſez le repos, il avoit vieilly presque inconnu dans le party qu'il avoit aydé à former. Mais la vie privée où Philippe de S. Aldegonde s'eſtoit reduit, jettoit un eſclat bien plus illuſtre ; car en effet ceux qui apres l'avoir veu gouverner les villes & les peuples pendant la vie du Prince d'Orange, avec lequel il fut tousjours attaché inſeparablement, le voyoient maintenant plongé dans le repos de l'eſtude, ne pouvoient aſſez l'admirer. Au contraire Elbert Leonin apres avoir autrefois repoſé ſous l'abry des bonnes lettres, fut un des principaux miniſtres du party Royal avant le traitté de Gand ; & mourut auſſi parmy l'adminiſtration des affaires publiques, eſtant lors de ſon deceds Chancellier de la province de Gueldre. C'eſtoit un homme qui avoit obtenu de la nature ce que l'art & les preceptes des anciens Philoſophes ont tousjours taſché d'acquerir ; puis que s'eſtant entierement depoüillé de toute ſorte de paſſion, il en avoit ſi peu pour ſon party meſme, qu'il le ſuivoit plustoſt parce qu'il l'avoit trouvé tel, que par aucune affection qui l'y eut engagé.

Trepas de quelques perſonnes illuſtres dans les Provinces confederées : du Comte de Culenbourg.

de Philippe Sieur de S. Aldegonde.

& d'Elbert Leonin.

Cependant il n'eſt pas poſſible d'exprimer les inſolences & les excés, que l'armée de Mendoze commettoit en Alemagne : apres avoir indifferemment forcé pluſieurs places, qui pour l'ancienne confiance qu'elles avoient miſe en la paix, ſe trouvoient dans l'impuiſſance de reſiſter. Les païſans s'eſtoient tous retirez en un meſme lieu, ſous eſperance d'en faire leur azyle ; mais

Inſolences & excés de l'armée Eſpagnole en Alemagne.

1598. mais comme ils y avoient porté toutes leurs commoditez, cette retraitte ne servit qu'à les faire piller plus facilement; quoy que desja le seul passage de l'armée n'eut que trop ruiné leurs terres, en les rendant incapables de rien rapporter l'année prochaine; veu que cette marche se faisoit dans le temps qu'on a accoustumé de semer les grains. Que si la soldatesque se montroit inhumaine vers les païsans, elle ne paroissoit pas moins lasche vers les Gentils-hommes, en pillant leurs chasteaux; quoy que la pluspart, avant ces outrages, eussent esté les principaux partisans de la faction Espagnole. Le premier ravage s'exerça sur les terres de Munster & de Benthem; & parce que ces deux païs ne suffisoient pas pour nourrir l'armée, on leur annexa celuy de Recklinghusen situé entre les rivieres de Roer & de la Lippe, & faisant partie du domaine de Cologne; où Velasco prit par guerre ouverte, & à coups de canon, la ville de Dorsten; l'Archevesque Ernest de Baviere souffrant cet affront, sous un silence qui fit juger à ses sujets qu'il avoit secrettement conspiré contre eux avec l'Espagnol.

De là cette cruelle inondation se glissa jusques sur les terres du Duché de Mont, & du Comté de Mark, & mesme plus loing encore; jusqu'à ce qu'elle se fut arrestée sur les deux bords de l'Estat de Cleves; où apres que la violence des Espagnols eut pillé quelques unes des villes, qu'ils avoient épargnées en entrant dans l'Alemagne, ils pardonnerent, par une pitié venale, à quelques autres qui leur donnerent de l'argent pour s'exempter du pillage; & la ville de Cleves, où le Prince malade faisoit son sejour, fut du nombre de ces dernieres. Par ce moyen ils gagnerent tant de butin, que tous les jours les factionnaires mesmes mettoient de grosses sommes d'argent entre les mains de plusieurs marchands de Cologne, pour les faire tenir à Anvers. De l'avarice naissoit l'orgueil, & de l'orgueil la cruauté; parce que la soldatesque ne voulant pas approuver la moderation dans le vivre, que ces peuples ont apprise de leurs ancestres, imposoit la necessité d'aller chercher des mets exquis, & des assaisonnemens pour toute sorte de delicatesse, à des gens tres-ignorans en cet art. Que si neantmoins quelqu'un d'eux sembloit un peu trop lent à obeïr, ou qu'on le soupçonnast de receler ses commoditez, les coups & les supplices mesmes estoient incontinent mis en usage: on estropioit les uns, on escorchoit les autres; il y en eut mesme de brulez tout vifs: & pour comble d'horreur il se trouva des enragez qui chercherent le secret de donner de la crainte, par les tourmens qu'ils faisoient souffrir aux femmes grosses & à leurs enfans. Vne infinité de relations que les Alemans publierent, justifiées par de fidelles témoins, ont fait passer ces veritez pour indubitables: & il n'est pas moins constant, que dans plusieurs maisons religieuses les vierges consacrées à Dieu furent violées: l'insolence des soldats ayant esté si brutale, que l'âge la plus tendre ne s'en pouvoit sauver; & que quand ils abusoient de la pudicité des femmes mariées, ils forçoient les maris de voir ce spectacle, obligeant mesme les meres à leur prostituër leurs filles.

Quoy que ces horribles violences, commises par un peuple qui faisoit profession de paix avec l'Alemagne, ne pûssent pas mesme estre excusées en des ennemis victorieux, qui auroient allegué le droit de la guerre pour pretexte, c'est une chose honteuse de dire avec combien de mollesse, & de lascheté elles furent supportées par les Alemans; nation que l'on avoit si souvent veuë triompher de tant d'autres, & qui de tout temps s'estoit montrée si jalouse de sa liberté: mais outre qu'un repos trop profond est capable de rela-

relaſcher les courages les plus guetriers, ces inconveniens procedoient prin- 1598.
cipalement de ce que la puiſſance publique eſtoit partagée entre trop de perſonnes, & qu'ainſi les Conſeils eſtant aſſez longs à s'aſſemblet, leurs delibetations eſtoient encore plus difficiles à conclurre, à cauſe de l'emulation qui ſe rencontroit entre les Grands. C'eſt poutquoy, ſuivant le ſouhait des Eſpagnols, & peut-eſtre pat leurs intrigues, les reſolutions ſe voyoient remiſes d'un Conſeil à un autre: & tandis que les Souverains differoient tousjours leut union generale, il ne ſe trouvoit aucun Potentat particuliet qui oſaſt, avec ſes ſeules forces, entteprendre de garantir ſes propres terres : excepté que le Comte d'Oldenbourg, & les Eveſques de Bremen, & d'Oſnabrug, & le Comte Iean de Naſſau, apres avoit levé quelques troupes à la haſte, quoy qu'ils fuſſent aſſez loin du danger, en meſpriſerent les menaces qui s'eſtoient coulées juſqu'à eux; & leut exemple fut ſuivy avec encote plus de ſeureté par quelques Princes plus éloignez. Mais l'Eſtat de Cleves & les peuples voiſins de la Weſtphalie n'avoient pour defenſe que des letrres & des prietes : & ſur tout Charles Nutzel, que l'Empereur avoit deputé pour apportet quelque remede aux desordres du païs de Cleves, deteſtoit hautement ces attentats ſi prejudiciables à l'honneut de la maiſon d'Auſtriche, & la perfidie qu'elle faiſoit paroiſtre, lots que ſous les auſpices de Philippe & d'Albert, contte tout droit divin & humain, btef, contre la foy publique des traittez, les defenſeurs de la Religion Romaine eſtoient outragez ſi inſolemment. Le Duc de Lorraine parloit de la meſme ſotte; & comme pour lors il avoit marié ſa fille avec le Prince de Cleves, tandis que ſon fils eſtoit auſſi fiancé avec la ſœut du Roy de France, il faiſoit ſonner hautement le ſecours qu'il pouvoit donner à ſes alliez, & qu'il pouvoit attendre luy meſme. Quand à l'Empereur Rodolphe, parce que naturellement il aymoit à titet toutes choſes en longueut, & que la crainte ou la triſteſſe l'avoient tendu ſi ſolitaire qu'on ne luy parloit que pat lettres; quoy que les peuples de la Weſtphalie, & à leut ſuſcitation tous les Princes d'alentout du Rhin ſollicitaſſent, non pas luy, mais quelques uns de ſes Miniſtres, qui le gouvernoient à leur diſctetion; on n'en pût tirer autre choſe que des deputations & des letttes. Auſquelles Albert & André, le premier eſtant pour lors à Milan, & l'autte à Bruxelle, ne firent point d'autte teſponſe, que de nommer les desordres dont on ſe plaignoit, une neceſſité qui ne devoit pas durer long-temps. Et parce qu'il leur eſtoit impoſſible de les niër, ils en attribuoient la cauſe aux rebelles, auſſi-bien que celle du retardement de la paix. Mais Mendoze plus inſolent, reſpondit que tandis qu'il commanderoit les troupes toyales, il eſtoit reſolu de ſuivre les ordres de ſon maiſtre, ſans que ny l'authorité des grands noms qu'on faiſoit ſonner, ny aucune autre puiſſance que celle des armes, fuſſent capables de le détourner de ſa reſolution. Adjouſtant à cette reſponſe, que ſi l'Empereur & les Princes d'Alemagne prenoient tant de confiance en leurs forces, ils devoient s'en ſervir lors que les villes de Bonne & de Rhinberk eſtoient ſous la puiſſance des Hollandois. Il ſe vantoit auſſi fort ſouvent, pat un orgueil inſupportable, qu'il eſtoit l'ennemy declaré de tous les Lutheriens; & qu'une ſecrette providence du ciel l'avoit envoyé en Alemagne, pour chaſtiet des impietez trop long-temps demeurées impunies.

Desja un peu moins de quatre mois dutant, l'Alemagne avoit veu ſur ſes terres les drapeaux d'Eſpagne deployez, lors que vers la fin de l'année on apporta deux declarations de l'Empereur; l'une à Mendoze, & l'autre aux

1598. Confederez. On reprochoit au premier une infinité d'excés ; mais les autres eſtoient ſeulement blâmez de s'eſtre ſaiſis de quelque petit nombre de places de l'Eſtat de Cleves ſituées proche de la ſeparation du Rhin, & d'eſtre auſſi entrez en armes dans le païs de Munſter, où ils avoient fait quelques Preſtres priſonniers. Au reſte il eſtoit commandé aux uns & aux autres de ſortir des terres de l'Alemagne, de reparer les rapines & les dommages que ſes habitans avoient ſoufferts, de rendre la liberté aux priſonniers, & de ne toucher plus desormais aux biens d'autruy, le tout ſur les peines ordonnées contre ceux qui commettent de pareilles fautes.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE HVITIESME.

SOMMAIRE.

Mendoce, ayant pris par force les villes de Calcar & de Gog, contraint les habitans de Weſel de reſtablir les ceremonies Romaines; mais auſſi-toſt qu'il s'eſt retiré avec ſon armée, ils recouvrent leur liberté. Excuſes des Eſpagnols envers les Alemans d'delà du Rhin. Les Confederez ſe juſtifient à toute l'Alemagne par une apologie qu'ils publient. Le Landgrave de Heſſe & le Duc de Brunſwic eſtans en conteſtation pour le ſouverain commandement des troupes preparées contre l'Eſpagnol, le Comte de Lippe leur eſt preferé. Emmeric eſt derechef rendu aux Eſpagnols. Le Comte Louys de Naſſau prend celuy de Buquoy. L'armée deſcend des deux coſtez du Rhin pour aller attaquer Bommel. Le Comte Maurice taſchoit de prevenir les deſſeins de l'ennemy, fortifie Graveward. Il defait pluſieurs des ennemis à coups de canon. Situation du païs entre la Meuze & le Vahal. Deſcription de l'Iſle & de la ville de Bommel. Les Eſpagnols entrent dans l'Iſle de Bommel. Le Prince Maurice arrivé dans la ville de Bommel, y aſſeure le courage des habitans. Excellent moyen de defendre les villes inventé nouvellement. Les Eſpagnols ſe rendent maiſtres de Crevecœur. Difficulté de lever la deuxcentieme partie des revenus chez les Confederez. La Noüe enrolle des ſoldats en France pour les Confederez. Le Prince Maurice fortifie d'un chaſteau, l'Iſle de Voren. Les Eſpagnols baſtiſſent le fort de S. André. Tentative inutile contre la ville de Worcum. Les Alemans marchent à la guerre contre les Eſpagnols. Ils prennent par force le chaſteau voiſin de Rhunberk. Ils attaquent inutilement la ville de Rheſe. Guillaume de Naſſau ſe rend maiſtre de Deutecom. Le Prince Maurice fait conſtruire des forts pour les oppoſer à celuy de S. André. Les Eſpagnols interdiſent leur commerce aux Confederez, qui defendent pareillement que l'on porte aucuns marchandiſes chez leur ennemy. Ils mettent auſſi une flotte ſur mer ſous la conduitte de Pierre de la Douze. Ils attaquent les Iſles Fortunées. Deſcription de ces Iſles. Apres avoir mis le feu à la ville d'Allagore & à ſa citadelle, les Hollandois prennent la route du Breſil. Deſcription de l'Iſle de S. Thomas. La ville de Paveaſe & ſa citadelle s'eſtans rendues à de la Douze, les habitans de l'Iſle y mettent le feu. Les Hollandois ſont attaquez par pluſieurs maladies contagieuſes. De la Douze meurt. Apres avoir veu mourir pluſieurs de leurs compagnons, les Confederez reviennent en leur païs. Les galeres que Spinola avoit amenez au ſecours de Philippe, ſont percez par les Hollandois. Albert eſtant de retour dans les Païs-bas, trouve toutes les affaires brouillées. Les finances des Confederez ſe trouvent reduites extremement à l'eſtroit. Elizabeth ayant declaré aux Eſtats que la paix luy eſtoit neceſſaire, les embaraſſe beaucoup. Les Hollandois ayant redoublé la taxe impoſée ſur leurs revenus, ne ſont ſervis que bien lentement par leurs aſſociez. Quelques Princes d'Alemagne offrent leur ſecours à la Republique. Le Roy de Suede ayant recherché l'union des Confederez, ils luy offrent ſeulement leur amitié.

LE courage des Eſpagnols s'eſtoit tellement endurcy contre les plaintes qu'on faiſoit d'eux chaque jour, qu'au meſme temps qu'ils ſe voyoient publiquement accuſez, tant par le heraut de l'Empereur, que par les Deputez de Lorraine, ils prirent de force la ville de Calcar dans le païs de Cleves. Elle ſuivoit les ceremonies Romaines, & avoit refuſé de recevoir des ſoldats Eſpagnols, ſoit par ce qu'elle eſtoit libre; ou parce qu'elle eſperoit que la ſaiſon de l'hyver luy ſerviroit d'une defenſe invincible: toutefois apres l'avoir battuë à 1599.

Mendoce prend par force les villes de Calcar, & de Gog.

1599. coups de canon, ils y entrerent par les ruines de la porte, au milieu du sang & du carnage. Gog, appartenante à la mesme Principauté, fut aussi domtée par l'artillerie des mesmes Espagnols, qui permirent aux villes de Gennep & de Santen de se rachetter de la terreur que leurs armes portoient par tout. Et ils se vantoient avec tant d'opiniastreté de vouloir déraciner le Lutheranisme & le Calvinisme, qu'ils ordonnerent à l'Evesque de Paderborn, & à quelques autres Prelats de purger l'estenduë de leurs jurisdictions de toute cette pernicieuse populace; avec menaces, s'ils ne satisfaisoient à cet ordre, que l'on envoyroit des soldats qui ne pardonneroient ny à la vie des coupables, ny aux biens des innocens. Ce qui effraya sur tout les habitans de Wesel, pressez de testablir chez eux la Religion Romaine, par un commandement que le Conseil du Duc de Cleves leur en avoit fait, s'attribuant en ce point le droit de souverain sur cette ville; à cause que suivant les loix d'Alemagne, les Princes ont une liberté entiere de regler l'exercice & les ceremonies de la Religion. Il est vray que les Estats Confederez avoient fait representer aux Magistrats, que ce leur seroit une chose honteuse, & de souffrir, pour plaire au caprice d'une nation barbare, qui dementoit par ses actions tout sentiment de pieté, que l'on leur ostast l'exercice d'une Religion, qui leur ayant esté laissée par leurs peres, se voyoit maintenant confirmée par le droit public de leur cité : l'on avoit aussi exhorté le peuple à ne craindre pas la force des hommes, quand il s'agissoit de la cause de Dieu; & à prendre bien plus-tost quelque genereuse resolution pour faire teste à un orage, qui devoit bien-tost s'évanoüir; joint que la Republique n'abandonneroit jamais des citoyens, qui luy estoient attachez tant par la ressemblance de leur Religion, que par leurs anciennes correspondances. Mais la crainte trop proche, & l'esperance trop éloignée avoient abbattu le courage des uns & des autres : de sorte qu'apres avoir vainement prié Mendoze, qu'il leur permist de partager leurs temples, ils virent chasser les anciens Ministres de leur Religion; & les Iesuites, qui estoient des personnes mal-vouluës en ces quartiers là sur toutes les autres, trouverent des colleges & des maisons ouvertes pour eux. En suitte de quoy Coriolan Garzadore Evesque d'Osigerde, Nonce du Pape dans les Païs-bas, estant venu à Wesel pour achever l'expiation des temples de cette ville, fit asperger la terre, & mesme foüetter les bancs & les chaises, comme coupables d'impieté; & puis enfin celebrer les ceremonies d'une longue Messe : toutes lesquelles actions estant étallées devant un peuple accoustumé pendant cinquante ans, à des sacrifices plus simples, les uns ne contemploient cette nouveauté qu'avec un esprit de colere, & les autres s'en rioient. Du depuis les Prestres se voyant contraints de demeurer comme en solitude au milieu des temples, parce que le peuple souhaittoit ses anciennes ceremonies, autant qu'il detestoit celles de ces nouveaux venus; chacun de son costé nourrissoit des soupçons & des haines secrettes, l'armée des Espagnols estant encore en ces quartiers là; mais lors qu'elle se fut retirée, ceux qui ne se maintenoient que par son appuy, se retirerent pareillement, & la ville recouvra sa liberté & l'exercice de sa Religion.

Ceux de Wesel, par le commandement de Mendoze, reçoivent la Religion Romaine.

Lors qu'il se fut retiré, ils recouvrent leur liberté, & l'exercice de leur Religion.

Desja toutes les deliberations des assemblées d'Alemagne penchant vers la vengeance, quoy que jusqu'icy Mendoze eust tousjours donné à entendre aux siens, que ce seroit une chose avantageuse à la Monarchie Espagnole, si des peuples qu'elle pouvoit vaincre, se portoient les premiers à luy faire la guerre; & qu'estant comme il estoit peu versé dans le droit civil, il

aymoit

aymoit bien mieux proceder par les voyes du droit militaire ; toutefois ſçachant bien en ſon ame qu'il ne faut jamais augmenter le nombre de ſes ennemis, il fit épier par des perſonnes addroittes, quelles eſtoient les intentions des Princes Alemans & des autres gens d'authorité, quels attachemens ils avoient enſemble, & ſous quelles conditions leurs alliances eſtoient eſtablies ; apres quoy il n'eſpargna ny preſens, ny artifices, pour taſcher de rompre les liens de leur union : & puis enfin il ſe reſolut de chercher dans une ſi mauvaiſe cauſe que la ſienne des advocats, qui fuſſent capables de la ſoûtenir par de belles paroles. Ie ſçay bien qu'en cet endroit il ne ſe trouvera perſonne, qui n'ayt de la peine à concevoir quelle excuſe ils pouvoient alleguer meſme en apparence ; c'eſt pourquoy je vay rapporter le plus brevement qu'il me ſera poſſible la harangue que firent les Deputez du Cardinal André d'Auſtriche, en l'aſſemblée des nations voiſines du Rhin. Avant toutes choſes, contre la couſtume des Deputez, ils conſumerent beaucoup de temps, à ſe vouloir éclaircir des qualitez & des commiſſions de ceux qu'ils venoient trouver : & à la fin, comme ſi leur defenſe n'euſt rien eu de premedité, ils commencerent à dire, que c'eſtoit avec beaucoup de regret, qu'ils voyoient les ennemis de la vraye Religion & les partiſans des rebelles, ſouffler aux oreilles des Princes Alemans & dans les aſſemblées des peuples, de faux rapports & des diſcours odieux, comme s'il n'eſtoit pas juſte que des particuliers ſupportaſſent patiemment quelques injures legeres, en faveur de la cauſe commune des peuples Chreſtiens, qui eſtoit defenduë par le Roy d'Eſpagne avec tant de ſoin. Car en effet (pourſuivoient ils) ce n'eſt point par ambition, ny par caprice, qu'il s'eſt porté dans cette guerre ; il n'a pris les armes que contre des Corſaires inſolens, leſquels, au mépris des loix Divines & humaines, veulent former un nouveau droit de leurs brigandages. Et toutefois lors que le Prince d'Orange eut commencé une perfide guerre, dans laquelle, quoy qu'en apparence il n'euſt pris les armes que contre un ſeul Prince, neantmoins, en effet, par les pernicieux exemples que donnoit ſon attentat, il attaquoit tous les Princes generalement, vid on l'Alemagne s'aſſembler d'un commun accord ; ordonner qu'on leveroit des milices de toutes parts, & courir aux armes par un horrible cry de guerre, comme elle fait aujourd'huy ? Dieu n'a donné des forces aux puiſſances ſouveraines, qu'afin qu'elles s'oppoſent à l'injuſtice dés ſa naiſſance ; & ce devoir negligé a ſouvent attiré ſur elles de tres-juſtes chaſtimens ? Toutefois les Princes Alemans diſſimulerent pour lors, non ſeulement le tort que l'on faiſoit au Roy d'Eſpagne, mais encore celuy qu'on leur faiſoit à eux-meſmes ; puis que les rebelles de Philippe ravageoient ouvertement les terres de l'Alemagne, & s'emparoient de ſes forts & de ſes villes impunément. Sans doute les médiſans ne blâmeroient pas ſi ouvertement qu'ils font, ce qui s'eſt paſſé depuis quelques mois, ſi les Alemans un peu plus ſoigneux de leur devoir depuis tant d'années, que le Roy d'Eſpagne les a choiſis pour arbitres de ſon accommodement, euſſent contrainct, une fois pour toutes, les perpetuels ennemis de la paix de mettre fin à la guerre, qui ne ſe fait jamais entre deux partis contraires, ſans que les peuples neutres en reſſentent les incommoditez. Car on ne peut pas dire que les Roys d'Eſpagne, tant le pere que le fils, ayent rien oublié de ce qui ſe pouvoit faire pour l'avancement de la tranquillité Chreſtienne ; puiſque meſme pendant l'Eſté dernier, ſous la ſeule eſperance de remettre dans la concorde par les voyes de la douceur leurs Provinces rebelles des Païs-bas,

1599.

Mendoze s'eſtudie de destourner les Princes Alemans.

Excuſe des Eſpagnols parmy eux.

1599. quoy qu'ils eussent en leur disposition une puissante armée, ils n'ont point voulu la faire agir jusques vers l'entrée de l'hyver, que les soldats se sont veus pressez par la disette; parce que Philippe avoit genereusement employé toutes ses finances à remettre la France en paix, & à la delivrer des garnisons Espagnoles. Et neantmoins dans ces conjonctures si fascheuses, n'a-t-on pas usé de tous les soins possibles pour obliger les soldats à l'observation de la discipline militaire? sans doute quiconque auroit esté à la place de Mendoze sçauroit assez cette verité. Nous ne pretendons aucun droit de victoire sur les places que nous avons occupées dans vos Provinces: nous cherchons seulement une retraitte & une seure defense pour peu de temps: & si nous y avons mis l'élite de nos garnisons, c'est afin que tous ces païs qui sont exposez aux ravages des Hollandois, s'en puissent garantir plus facilement. Que si les insolences de quelques-uns de nos soldats ont trompé la vigilance de leur chef, & le chastiment qui les devoit suivre, ce mal doibt estre estimé peu de chose, si vous en voulez faire une compensation avec tant de bien-faits que l'Alemagne à receus de Philippe, & de l'Empereur Charles son pere. Souvenez-vous aussi de vos traittez; & que ny les Princes, ny les Prelats, ny les citez d'Alemagne ne peuvent pretendre aucun privilege de neutralité; puisque non seulement ils sont les anciens alliez de la maison de Bourgogne; mais que davantage l'Empereur Charles les obligea expressement à le seconder d'un commun effort dans la defense de la Religion Romaine. Combien de fois en cette qualité avez vous esté sommez par les Gouverneurs des Païs-bas? Et combien de fois a-t-on declaré aux peuples de Cleves, en consequence du traitté de Venlo, qu'il ne leur estoit pas licite d'accorder des retraittes aux sujets rebelles de Philippe, ny des passages à ses ennemis? Toutefois les habitans de cet Estat, ses armes, ses vivres, ont accreu les armées & les crimes de la Hollande; en un temps mesme que le Duc de Parme leur rendoit la ville de Buric, faisoit raser en leur faveur la forteresse construitte à l'oppositе de Rheze, & leur permettoit en fin de vivre en repos au milieu de la guerre; pourveu seulement que l'on ostast l'isle de Gravewart aux Confederez. Mais apres tout on n'a point executé cette condition, dont la negligence à causé au Roy d'Espagne la perte de toutes les places qu'il possedoit au delà du Rhin; ce qui l'ayant contraint, pour reconquerir son bien, de faire prendre un plus long chemin à son armée, a-t-on sujet de se plaindre si cette marche ne s'est pû suivre sans apporter quelque dommage à ceux dont la faute avoit fait naistre cette incommodité? L'Electeur de Cologne auroit encore moins de raison que tout autre, s'il se passionnoit trop pour les plaintes de l'Evesque de Munster & de ses semblables; puisque desormais s'il y a encore un Archevesque, & un exercice de Religion dans Cologne, il en faut rendre graces à Philippe. Car lors que Truchses excitoit une guerre impie à la destruction des loix d'Alemagne, sans qu'aucun des Alemans s'y opposast, plusieurs de leurs Princes au contraire cherchant dans cette conjoncture une occasion de persecuter les Prestres, ce Monarque prefera la requeste d'Ernest de Baviere à ses propres interests: & en rendant la ville de Nuys à luy-mesme, & celle de Bonne par les armes, il se reserva seulement la repetition de ses dépenses. La ville de Rhinberk que l'on avoit ostée aux rebelles, a esté du depuis reprise par leur armée, Albert estant empesché ailleurs: & toutefois tandis que les chefs d'Espagne ont eu quelque esperance qu'on la rendroit à son ancien maistre, n'ont ils pas pour son respect

laissé

laiſſé écouler un long eſpace de temps, avant que de la reptendre dans le beſoin qu'ils en avoient pour la guerre. Sans doute ſi les Princes Alemans conſiderent bien toutes ces choſes, ils ſuivront un meilleur advis que celuy de vouloir par une imprudente pitié de quelques maux legers, en attirer de plus rudes, dont il ſera tousjours trop tard de ſe repentir : car enfin ſi l'on rompt la paix avec l'Eſpagne, les autheurs de la guerre attireront ſur eux une vengeance, dont ny Philippe, ny les Archiducs, ny Mendoze, ne pourront eſtre blâmez. Ceux que l'on deputa vers l'Empereut, & vers chaque Prince, pour les adoucir, leur tinrent presque de pareils diſcours; leur promettant en outre, qu'avant la fin d'Avril tous les ſoldats Eſpagnols ſortiroient des païs d'Alemagne. 1599.

Quant à la Republique Confederée, ſes deputations ayant desja eſté inutiles aſſez ſouvent, elle s'en abſtint pour cette fois, jugeant qu'il falloit laiſſer aux Eſpagnols la liberté de commettre des folies; & aux Alemans celle de s'en vanger par un reſſentiment volontaire. Toutefois les Eſtats publierent une apologie, par laquelle ils teſmoignoient leur indignation, de voir que ceux qui leur eſtoient venus demander la reſtitution de leurs terres, les miſſent en parallele avec l'Eſpagnol. En ſuitte de quoy ils faiſoient un dénombrement ſoit des places qu'ils avoient renduës, ſoit de celles que l'Eſpagnol avoit gardées : ſoûtenant que celuy-cy avoit tousjours taſché, pendant la guerre, de fouler les nations voiſines; au lieu que de leur part ils en avoient ſouvent excuſé les offenſes : faiſant remonter leurs remarques ſur ce point depuis ces derniers mouvemens de Cleves juſques à la guerre de Truchſes. Ils n'oublioient pas auſſi à mettre en compte leur equité, qu'ils diſoient eſtre telle, que depuis quelque temps ils avoient volontairement retiré leurs troupes de la ville d'Embden, & fraiſchement encore de celle d'Emmeric; ce qui avoit eſté en admiration à pluſieurs perſonnes. Ils diſoient qu'à la verité on pouvoit cotter une place ou deux dont ils s'eſtoient ſaiſis, afin de prevenir leur ennemy; mais qu'ils n'en avoient uſé de la ſorte que pour le propre bien des habitans de ces places, qui ne ſe fuſſent jamais garantis de l'outrage des Eſpagnols, s'ils n'euſſent eſté defendus par des ſoldats modeſtes, qui ne manquoient ny de ſolde, ny de diſcipline : & qu'enfin l'on ne leur pouvoit rien reprocher davantage, ſi ce n'eſtoit peut-eſtre quelques courſes de fourrageurs, dont les fautes aſſez legeres eſtoient demeurées impunies, parce qu'on les avoit ſçeu cacher, comme il arrive quelquefois. Mais que pour le moins ils n'avoient pas ouvertement mené leurs armées dans les païs d'autruy; ny tourné les ſeditions de leur ſoldareſque à leur propre utilité; ny enfin voulu ſe meſler de donner des regles à la Religion des peuples qui n'eſtoient pas de leurs dependances. Ils promettoient auſſi d'avoir ſoin de Gravewart; & de faire en ſorte que ceux de Gueldre ne refuſaſſent point de ſe ſoumettre à des arbitres. A quoy ils adjoûtoient encore tout ce qui pouvoit rendre leur cauſe plauſible, & les Eſpagnols ſuſpects d'une avarice d'autant plus dangereuſe, qu'ils la couvroient d'un faux pretexte de pieté : mais parce que nous avons desja traitté ce point ailleurs, il n'eſt pas beſoin d'y retoucher davantage. La concluſion exhortoit les Alemans à ne pas permettre qu'une race d'hommes nez pour la ſervitude, gourmandaſſent plus long-temps des peuples libres.

Apologie publiée par les Eſtats, pour ſe purger aux Alemans.

Les cinq cercles s'eſtant aſſemblez à Coblens pour deliberer ſur toutes ces matieres, leurs reſolutions pour la guerre ſe montroient aſſez lentes : car les uns eſtoient d'advis de joindre leurs armes avec celles des Confederez,

Les cinq cercles tardifs à deliberer la guerre contre les Eſpagnols.

1599. rez, qui en sçavoient le mestier : mais les autres se contentant de recouvrer ce qui leur appartenoit, ne jugeoient pas qu'il fust à propos d'ouvrir les portes de l'Alemagne à une plus longue guerre : la pluspart craignant d'offenser l'Empereur, ou de luy donner de la jalousie ; & quelques-uns encore redoutant si fort les puissances plus grandes que la leur, que quand il falloit parler des injures receuës, ils n'osoient nommer ny le Roy d'Espagne, ny les Espagnols. Mais la Republique, de son costé, ne se soucioit pas trop de mendier ces sortes d'alliez, qui luy eussent apporté beaucoup de dommage par leurs dissensions, & l'eussent obligée dans leurs prosperitez à recevoir d'eux les conditions de la paix. Les plus ardens à persuader une prompte expedition, furent l'Electeur Palatin, le Landgrave de Hesse, & le Duc de Brunswic ; & ils estoient tous disposez à commencer la guerre en leur propre nom, & avec les seules troupes qu'ils avoient levées tout le long de l'hyver ; car elles estoient assez puissantes, s'il ne se fust point émeu du debat entre eux, le Landgrave & le Duc de Brunswic pretendant tous deux le commandement general des armées ; tandis que le Palatin, amy du repos, demandoit seulement la conduitte des affaires de dedans le païs, & la direction des assemblées publiques. Ceux d'entre les Westphaliens qui professoient la Religion Romaine, craignant sur toutes choses de voir les armes entre les mains des Princes Protestans, se prevalurent de l'occasion de cette discorde ; & par le moyen de ce qu'ils s'offrirent à fournir trois mois durant un subside egal à celuy qu'on donnoit pour la guerre du Turc, ils firent en sorte que le Gouverneur de leur cercle fut declaré Capitaine general dans cette guerre ; soûtenant que c'estoit une chose juste & conforme aux coustumes d'Alemagne, que ceux qui avoient receu le dommage, & sur les terres desquels la guerre se devoit faire, eussent le commandement des armées, & la disposition du commun secours.

L'Electeur Palatin, le Landgrave de Hesse, & le Duc de Brunswic plus ardens à persuader une prompte expedition.

Le Landgrave & le Duc de Brunswic pretendent l'un & l'autre d'estre Generaux de l'armée.

Le Gouverneur du cercle de Westphalie declaré Capitaine general.

Pendant l'hyver de la presente année, les rivieres ayant esté gelées par deux fois, les Confederez passerent cette saison avec beaucoup de crainte, mais sans dommage ; parce que le Prince Maurice, & le Comte Guillaume ayant partagé ensemble les troupes de l'armée, le premier s'estoit arresté dans Arnhem, pour avoir soin des païs qui sont en deça l'Yssel, & l'autre avoit pris son poste à Meppel, pour faire garde au delà de la mesme riviere ; les deux chefs envoyant perpetuellement de leurs nouvelles l'un à l'autre : & comme il se découvrit quelques embusches preparées contre les villes de Breda, de Nimegue & de Deventer, cela fut cause que l'on redoubla le soin de conserver toutes les places, & que l'on augmenta les dépenses necessaires pour cet effet. Les gens du Prince Maurice demeurerent presque tousjours victorieux dans les rencontres : & parce que ceux de Iuliers avoient fait mourir par la corde les soldats de quelque garnison de leur party ; ils se vangerent de cette injure par le moyen de force pillages, & de force meurtres ; suivant une tres-mauvaise coustume des soldats, qui sans se soucier du droit public, permettent à leurs Capitaines d'exercer des vengeances privées. La ville d'Emmeric, laquelle, ainsi que nous avons cy-devant dit, avoit esté remise en liberté par le Prince Maurice, tomba derechef sous la puissance des Espagnols, qui avoient amené leur canon devant cette place sur la fin de Fevrier : mais cette perte n'arriva que par le seul effroy des Magistrats ; car ny les soldats, ny les habitans ne manquoient point de courage : joint que l'accés de la ville estoit si mal-aisé à cause des inondations, que les ennemis n'y entrerent que par des batteaux. Et parce qu'en

Vengeance des soldats du Prince Maurice de la mort ignominieuse, qu'on avoit fait souffrir à ceux de leur party.

Emmeric tombe sous la puissance des Espagnols.

ce

ce meſme lieu l'egliſe des Ieſuites tomba, un de ſes piliers ayant premierement ſuccombé, il ſe trouva des perſonnes qui trouverent cette avanture pour un miracle. Mais davantage le Comte de Buquoy, qui y commandoit la garniſon, fut pris priſonniet; parce qu'en pourſuivant trop chaudement une partie de ſoldats qui eſtoit allée au fourrage, il tomba dans les embuſches que le Comte Louys de Naſſau luy avoit dreſſées. Et ce fut environ vers ce temps que les affaites des Eſpagnols commencerent à s'affoiblir, par des pertes non pas à la verité extremement rudes, mais fort frequentes. Car des l'entrée du Printemps leur cavalerie fut rompuë en divers endroits: Paul Emile Martinengue fut fait priſonniet: le Comte Frederic de Herenberg eut bien de la peine à ſe ſauvet d'un pareil accident; ſes compagnons ayant eſté pris: la garniſon du port d'Anvers ayant eſté miſe en desordre par les Confederez, ils en retirerent beaucoup de ptoye: & ſur l'Ocean on ſurprit un navire qui partoit de Hambourg pour porter des armes en Eſpagne. Les gens de Philippe n'eſtoient pas encore trop bien fournis d'argent; c'eſt pourquoy ils empruntetent de quelques marchands la ſomme de trois cents mille ducats ſous de groſſes uſures; pour ſubvenir à leurs neceſſitez les plus preſſantes: par ce moyen les garniſons d'Anvers & de Lire futent changées, & ces deux villes delivrées de crainte. Les precedens ſoldats qui oſoient encore s'arreſter aux environs, en ayant eſté chaſſez par un Edit, ſe retirerent ſur les frontieres; d'où eſtant tombez deça & delà entre les mains des troupes Alemandes, ils payerent la peine des fautes commiſes par ceux de leur nation; & ſervirent de victime à la haine publique. Les ſoldats de Gand furent retenus parce qu'ils s'eſtoient gouvernez modeſtement; mais la ſedition de ces villes paſſa à Rhinberk: & comme elle naiſſoit de la meſme cauſe que les precedentes, elle dura toute l'année. Les levées meſmes que l'on faiſoit en Italie & en Alemagne, ne voulurent pas s'avancer quand elles ſçeurent le manquement de finances qui eſtoit dans le party: & les ſoldats de l'armée Eſpagnole ſe retiroient ſouvent en celle des Confedetez; où l'on avoit de nouveau augmenté la paye. C'eſt pourquoy André & Mendoze deſirant remedier à ce mal, & ſatisfaire tout enſemble à une partie de ce qu'ils avoient promis aux Alemans, firent ſortir des quartiers d'hyver leurs troupes qui montoient à quinze mille hommes, ſur le commencement d'Avril; parce que contre la couſtume de ces regions, l'entrée du Printemps ſe trouvoit ſi ſeche, que l'on menoit desja les troupeaux paiſtre dans la campagne. L'armée prit ſa marche ſur la deſcente des deux botds du Rhin; tòutefois la commodité des lieux convia les chefs Eſpagnols de laiſſer des garniſons de leurs gens dans Emmeric, dans Rheſe, & dans Genep ſur la Meuſe: les autres places ayant eſté contraintes de delivrer à la ſoldateſque des certificats, pour teſmoigner qu'elle avoit paſſé l'hyvet avec toute ſorte de moderation & de probité: Mendoze cependant n'oubliant pas à déduire ſur les montres de ſes troupes le bon traittement, qu'elles avoient receu ſi long-temps ſans rien payet: & lors que l'armée eut employé presque tout le mois à marcher, elle s'arreſta à l'oppoſite & des deux coſtez de Gravewart, la riviere au milieu. Mendoze avoit conſeillé d'aſſieget cette place, dans une eſperance qui euſt apporté beaucoup de fruit ſi elle euſt ſuccedé: mais Richardot fut d'advis contraire; comme ſi une entrepriſe autrefois tentée vainement par le Duc de Parme, n'euſt jamais pû reüſſir: & André prefera à toutes ſortes de deſſeins celuy d'attaquer l'iſle de Bommel; mais pour le mieux cacher, &

1599.

Louys de Naſſau prend le Comte de Buquoy; & autres choſes ſemblables ſuccedent heureuſement aux Confederez.

L'armée Royale prend ſa marche ſur la deſcente des deux bords du Rhin.

André prefere à toutes ſortes de deſſeins d'attaquer l'iſle de Bommel.

1599. pour empeſchet que l'ennemy n'allaſt au devant, on feignit de vouloir commencet quelques travaux à l'entour de Gravewart.

Inquietude du Prince Maurice; cauſe d'icelle.

Mais cependant le Prince Maurice paſſoit les jours parmy les plus grandes inquietudes, & les nuits parmy les plus grandes veilles qu'il euſt jamais éprouvées; parce qu'il ſe voyoit dépourveu non ſeulement des forces d'une juſte armée, mais auſſi du ſecours de ſes principaux Capitaines, dont les conſeils avoient accouſtumé de concourir avec les ſiens dans toutes ſes entrepriſes. Car le Comte Guillaume de Naſſau eſtoit arreſté dans la Friſe, à cauſe de l'incertitude des affaires d'Embden; François Vere eſtoit employé en Angleterre; & les autres ſemblables chefs eſtoient dans l'Alemagne de coſte & d'autre; tant pour y émouvoir la guerre contre les Eſpagnols, que pour ménager les inteteſts des Confederez. D'ailleurs la ſoldateſque eſtrangere que les Eſtats avoient fait lever, pour faire teſte aux efforts de l'ennemy, qui ſe devoient rendre plus puiſſans que jamais, n'eſtoit pas encore arrivée; de ſorte que le Prince n'avoit à l'entour de luy pour le plus que quatre mille hommes, avec leſquels il falloit qu'il deſendiſt les paſſages de l'Yſel, & les places du Rhin, ſoit ſur la rive droitte, ſoit ſur la gauche; ſoit au deſſus, ſoit au deſſous des lieux, où il eſtoit poſté. C'eſt pourquoy apres s'eſtre ſaiſi derechef du fort de Lobec, & de quelques autres lieux, qu'il avoit un an auparavant rendus à ceux de Cleves; il alla reprendre ſon premier poſte de l'iſle de Gueldre, les fortifications de l'année precedente y eſtant tousjours en leur entier, ſans que les ennemis les euſſent endommagées. Il avoit auſſi diſtribué une partie de ſes troupes dans l'iſle meſme des Bataves, ſon deſſein eſtant, ſi les Eſpagnols attaquoient quelque ville ou quelque fort, quel qu'il pût eſtre, d'en aller defendre le coſté oppoſite aux ennemis qui ſe trouveroit le moins fortifié: c'eſt pourquoy il avoit fait mettre pluſieurs ponts ſur les rivietes, & pluſieurs corps de garde ſur leurs bords, afin que les advis qu'on luy donneroit, & le ſecours qu'il voudroit envoyer, paſſaſſent plus aiſément. En ſuitte, aptes avoir augmenté la garniſon de Gravewart, il fit faire des parapets des deux coſtez, aux endroits qui n'eſtoient pas aſſez defendus contre les mouſquetades de l'ennemy: & fit faire deux ouvrages à corne avec des pieux qui s'avançoient vers la riviere pour arreſter les batteaux, que l'on diſoit eſtre preſts à venir de Cologne par l'ordre de Mendoze: l'artillerie ayant auſſi eſté pointée pour foudroyer au delà de la riviere, apres que du haut d'un terrre il eut parfaittement reconnu la ſituation des lieux, il fit addreſſer les coups avec tant de juſteſſe, que l'ennemy ayant vû pluſieurs des ſiens dechirez par les boulets, fut contraint de faire changer de poſte à une partie de ſon camp, tandis que d'autre part la cavalerie de Nimegue inquietoit le reſte par de perpetuelles courſes: de ſorte que le Prince confeſſoit luy-meſme qu'il y euſt eu lieu, par une juſte bataille, de defaire la moytié de l'armée des ennemis ainſi diviſée; mais n'ayant pas aſſez de monde avec luy pour executer un tel deſſein, il ſouffroit un déplaiſir inconcevable. Il fut averty tant par ſes eſpions, que par quelques priſonniers de prendre garde à l'iſle de Bommel: mais il apprehendoit, s'il euſt quitté ſon poſte, que les ennemis ne paſſaſſent en quelque autre lieu; parce que leurs feintes & la diverſité de leurs attaques apportoient de l'incertitude par tout; tournant meſme à leur avantage les feux, que l'on allumoit pour donner des advertiſſemens de leurs entrepriſes. Si bien que, parmy tant de ſujets d'eſtre en ſuſpens, le Prince ne trouva point d'autre expedient que de demeuret où il eſtoit, & d'eſtre

Il reprend ſon premier poſte de l'iſle de Gueldre, pour aller au devant des attaques de l'ennemy;

Il fortifie Gravewart.

L'artillerie foudroye quantité des ennemis.

Le Prince ne trouve pas de meilleur expedient que de demeurer où il eſt, quoy qu'il fut adverty de prendre garde à l'iſle de Bommel.

d'eſtre inceſſamment preſt à marcher, tenant ſes chariots tousjours chargez, & leurs attelages entierement joints durant la nuit, le jour meſme n'en voyant ſeparer qu'une partie. 1599.

L'Eſpagnol ſe promettoit avec quelque raiſon pluſieurs commoditez tres-grandes de la priſe de Bommel; puisque de cet endroit il euſt pû fermer les principales rivieres de ſes ennemis; & trouver divers paſſages juſques dans le cœur de leurs campagnes. Les autheurs Romains nous apprennent aſſez, que de leur temps meſme le Rhin, en cet endroit où l'on luy donne le nom du Vahal, ſe meſloit à la Meuſe; & que ces deux fleuves joints enſemble s'alloient perdre dans l'Ocean: mais il n'eſt pas poſſible de s'imaginer combien de changemens les âges ſuivans apporterent en ces contrées, où l'on n'avoit pas encore pris le ſoin de lever des digues; puis que vers ces derniers ſiecles les teſmoignages de nos petes, & le nom d'un vieux canal qui eſt au delà de Heuſden, nous apprennent que la Meuſe avoit pris un nouveau cours de ce coſté-là. Aujourd'huy voicy en quel eſtat ſont les choſes: cette partie de la Gueldre, qui s'ayance au deſſous des terres de Cleves entre ces deux rivieres, à laquelle pour cette raiſon les habitans ont donné le nom du païs entre la Meuſe & le Vahal, apres s'eſtre eſtreſſie peu à peu, ſe trouve enfin bornée par l'emboucheure de ces deux fleuves, leſquels ſe meſlant enſemble par deux fois dans un fort petit eſpace de terre, compoſent l'iſle de Voren; d'où ils ſe ſeparent derechef chacun d'eux conſervant ſon nom, juſqu'à ce qu'ils aillent encore ſe rejoindre pour embraſſer une veritable iſle, qui depend maintenant de la juriſdiction de Gueldre, & de laquelle le bourg de Harvard ayant fait le commencement, la fortereſſe de Louveſtein en fait la fin. Cette iſle ſe nomme Bommel, & a pour ſa capitale une ville qui porte ce meſme nom; par le milieu de laquelle la riviere du Vahal prend ſon cours. Du temps du Duc d'Albe cette ville fut entre les premieres qui ſecoüerent le joug de la ſervitude Eſpagnole; & en ſuitte elle contracta une union fort eſtroitte avec la Hollande, parce que l'iſle de Bommel & cette Province ſe ſervoient l'une à l'autre reciptoquement comme d'un boulevart contre l'ennemy. Non loin d'Harvard les replis de deux rivieres les font r'approcher l'une de l'autre; & il s'en forme de nouveau une iſle qui commence au bourg de Roſſem, ſignalé par la naiſſance de Martin de Roſſem, lequel ſous l'empire de Charles V, ravagea avec de puiſſantes troupes premierement les Païs-bas, & la France meſme apres qu'il eut changé de party. Depuis cette iſle les deux rivieres ſuivent des cours fort écartez l'un de l'autre; mais la Meuſe prend un chemin plus eſtendu, & apres s'eſtre largement répanduë dans les campagnes du Brabant, elle commence à tendre ſa courſe plus droitte lors qu'elle eſt à la veuë de Bolduc; où elle paſſe entre le chaſteau de Crevecœur, & une fortereſſe qui eſt à l'entrée d'une iſle appellée Hele. De là, coulant deſormais dans les terres de la Hollande, apres avoir formé une petite iſle nommée Hemert, & arroſé les murailles de Heuſden, elle acheve le reſte de ſon cours ſans ſe ſeparer. L'eſperance que les Eſpagnols avoient de ſe rendre maiſtres de tous ces lieux, eſtoit accreuë par pluſieurs rapports de ceux qu'ils avoient envoyez reconnoiſtre les Alpes, qui les aſſeuroient d'un commun accord que les neiges de ces montagnes, n'eſtant pas ſi hautes que de couſtume, promettoient que les rivieres ne groſſiroient pas beaucoup. Leurs chefs jugerent à propos de marcher vers Bommel par de petites troupes, & non pas avec un gros d'armée; afin que l'apparence de leur camp demeurant tousjours devant Gravewart, arreſtaſt plus long-

Situation du païs entre la Meuſe & le Vahal.

Deſcription de la ville & iſle de Bommel.

Cours écartez de la Meuſe, & du Vahal.

1599. temps l'ennemy en ces quartiers-là. Incontinent donc Bourlotte & Stanley, avec leurs deux regimens de Walons & d'Irlandois, & Henry de Herenberg avec quatre cents chevaux, furent joints à Sapena, lequel avec son regiment d'Espagnols avoit tousjours eu jusqu'icy son poste à Gennep, comme pour la defense des convois : & tous ceux-cy ensemble descendirent les premiers, avec dessein d'attaquer l'isle de Voren, s'ils trouvoient qu'elle ne fust pas bien gardée : mais ayant reconnu que cette entreprise seroit vaine, ils s'arresterent à l'entour de ce lieu, jusqu'à ce qu'il leur fust venu des batteaux avec l'ayde des chariots de Bolduc. Desja la batterie de quelques canons qu'ils avoient amenez avec eux, ayant chassé un navire Hollandois qui faisoit garde en cet endroit, ils avoient passé la Meuse assez proche de Rossem ; & apres avoir rompu quelque cavalerie des ennemis, qui faisoit des courses sur les levées ; l'infanterie, qui estoit proche de là ; n'ayant osé faire teste, ils estoient entrez dans l'isle de Bommel, où ils se répandoient confusément tantost deça, tantost delà, en attendant de plus grandes troupes, ou des ordres plus precis : joint que le pouvoir des chefs estant egal, parce qu'André craignoit les mécontentemens plus que la conduitte de la guerre ne le sembloit permettre, ils n'estoient pas bien d'accord ensemble ; & demeuroient incertains dans une occasion d'agir la plus favorable qu'on eust pû souhaitter. Et il est vray de dire, que ce fut par une grace particuliere du ciel qu'il arriva dans cette conjoncture, comme il estoit arrivé dans plusieurs autres pour le salut de la Republique Confederée, que la prudence des ennemis leur manqua au besoin, lors que leur plus grande esperance estoit prochaine & presque infaillible. Car la ville de Bommel, qui estoit d'une merveilleuse consequence dans cette guerre, se trouvoit desarmée & presque nuë ; ses anciennes fortifications estant trop serrées, & trop foibles ; & les nouvelles, que l'on avoit commencées depuis trois ans, n'ayant pû encore estre achevées ; parce que les Estats estant obligez à faire plusieurs autres ouvrages, épargnoient les dépenses le plus qu'il leur estoit possible ; & que l'on croyoit que le costé de cette isle le plus exposé aux entreprises des ennemis, estoit defendu en quelque sorte par les palus & les marécages qui le couvroient.

Bourlotte & Stanley entrent dans l'isle de Bommel.

Le Prince Maurice ayant esté informé de toutes ces choses, quoy qu'il hastast sa marche avec beaucoup de diligence, ne pût arriver en la ville de Bommel que le second jour d'apres le passage des ennemis ; mais ils ne s'estoient pas encore rendus maistres du Vahal : & sa venuë t'appella le courage des citoyens que le peril avoit allarmez, & qui se preparoient à la fuitte. Car bien qu'il s'employast à r'asseurer aussi, tant par ses soins que par un renfort de soldats, l'isle de Hemert, & tous les autres lieux, qui avoient quelque chose à craindre ; neantmoins, s'attachant principalement à la conservation de Bommel, il estoit presque tousjours dans cette ville ; tant pour accroistre sa garnison, que pour faire avancer ses travaux. Ce fut en ce temps-là que l'on trouva une excellente maniere de defendre les villes, de laquelle le Prince se servit souvent du depuis, & les ennemis aussi ; & qui s'est establie à la fin pour estre eternellement mise en usage. Elle se practique en cette sorte : lors qu'une ville où l'on craint le siege, a suffisamment des soldats, on jette bien loin en dehors des fortifications qui vont au devant des ennemis ; & par le moyen desquelles, non seulement ceux qui doivent demeurer enfermez, ont un plus long espace pour se defendre ; mais davantage, les dedans de la place sont plus long-temps en seureté. Ainsi donc

Le Prince entré dans Bommel, releve le courage des citoyens.

Excellente maniere de defendre les villes inventée pour lors.

donc le Prince Maurice donna ordre, qu'au devant des boulevarts qui joignoient les murailles de la ville de Bommel, on en jettaſt d'autres nouveaux, & puis encore d'autres que l'on enfermaſt d'un foſſé auſſi bien que les precedens; en telle ſorte que ſur la fin tout ce qui ſe trouvoit capable de defenſe, fut encore d'abondant environné d'un parapet. 1599.

Tandis que l'on travailloit en diligence à l'achevement de ces ouvrages, les forces Eſpagnolles, & meſme les troupes nouvellement ſorties de la ville d'Emmeric, ſe vinrent joindre à leurs compagnons qui attaquoient pour lors le chaſteau de Creve-cœut. Apres que ce chaſteau ſe fut tendu aſſez facilement, & bien-toſt apres luy le fort de Hele qui eſt à l'oppoſite, Mendoze fit dreſſer en cet endroit un pont de navites ſur la Meuſe; pour faire paſſer les ſoldats & les vivres que l'on apportoit abondamment de Bolduc; certe ville eſtant ravie de ce que l'on avoit écarté l'ennemy loin d'elle, & ſe rendant ſoigneuſe du reſte avec beaucoup de promptitude, afin que l'on s'offenſaſt moins du refus qu'elle feroit d'une garniſon, ne voulant desja recevoir le Cardinal André dans l'enclos de ſes murailles qu'avec un certain nombre de perſonnes, qu'on luy preſcrivoit pour ſon train. Au reſte, quoy que les efforts de l'ennemy fuſſent extremement vigoureux, ils donnoient ſi peu d'apprehenſion à la Republique Confedetée, qu'elle ſe preparoit à la guerre avec plus d'opiniaſtreté que jamais: & pour augmenter le fonds des finances, les citoyens receurent ſans difficulté les nouveaux impoſts qu'on avoit reſolu d'eſtablir ſur les ventes, ſur les procés, & ſur les ſucceſſions. La deux-centiéme partie des revenus eſtoit plus difficile à lever; c'eſt pourquoy ce ſubſide ne dura pas long-temps, bien que ces ſortes d'eſtabliſſemens ayent autrefois eſté loüez parmy les nations libres, à cauſe de l'egalité qu'ils mettent entre les citoyens: mais outre que les richeſſes de la plus-part des Confedetez étoient inconnuës ou incertaines à cauſe du trafic, la foy de ceux qui affirmoient la valeur de leurs revenus paſſant pour ſuſpecte, apportoit trop d'obſtacle à certe levée. Ioint que le menu peuple s'offenſoit fort de ce que les plus opulens, en donnant deux mil livres pour le deux-centiéme, demeuroient deſchargez du teſte, & exemts de faire une plus exacte affirmation: & les pauvres ſe plaignoient que les officiers en uſoient de la ſorte, partie pour eviter les inimitiez, partie pour favoriſer la nobleſſe; & qu'ainſi l'on renonçoit à l'egalité publique, en conſideration de quelque peu de particuliers. Pareillement outre la flotte que l'on avoit envoyée en Eſpagne, de laquelle nous parlerons en ſon lieu, on enrolloit de nouveaux ſoldats en Alemagne: & ce fut en ce temps que l'on commença la couſtume de ſe ſervir de l'infanterie des Suiſſes. On publia auſſi des reglemens pour les ſortes d'armes qu'on devoit porter. En France la Nouë avoit levé un regiment de deux mille fantaſſins de cette nation, qui ne peut ſouffrir la paix: & le Roy d'Eſpagne s'eſtant plaint que l'on violoit le traitté nouvellement conclu entre les deux Couronnes, Henry luy avoit reſpondu que tien ne s'eſtoit fait en cela par ſes ordres; mais qu'il n'empeſcheroit point tous les deux partis d'enrollet chez luy ceux qui voudroient allet à la guerre; afin que les reſtes des anciennes factions de la France en fuſſent plus promptement épuiſez.

Le chaſteau de Creve cœur ſe rend aux Eſpagnols.

Les Confedérez augmentent les finances & les forces, contre les puiſſants efforts des ennemis.

La deuxcentiéme partie du revenu difficile à lever.

La Nouë leve en France deux mille fantaſſins contre le gré du Roy d'Eſpagne.

Enfin les Eſtats ſe trouverent ſi ſatisfaits de leurs forces, que quand on vint à tenir le Conſeil de guerre, les uns boüillant d'une ardeur de jeuneſſe, & les autres s'ennuyant de la longueur des dépenſes, demandoient presque univerſellement le combat. Mais le Comte Maurice leur repreſenta que ce ſeroit

Prudence du Prince Maurice.

1599. ſeroit bien le plus ſeur d'amuſer l'ennemy : & que dans le hazard d'une bataille on apporteroit peu de dommage aux Eſpagnols, en leur oſtant des ſoldats ; au lieu que parmy le peuple des Provinces Vnies la moindre perte qu'on feroit pour le preſent, ſemeroit l'effroy de tous coſtez. Le Comte Guillaume de Naſſau, qui eſtoit de nouveau arrivé, appuya ce ſentiment, parce qu'il avoit tousjours eſté partiſan des conſeils prudens, & ennemy des conſeils trop bouillans & trop hazardeux. C'eſt pourquoy Mendoze eſtant venu luy meſme devant la ville de Bommel avec toutes ſes forces, on ne luy oppoſa que des travaux & des coups d'artillerie ; de ſorte que les combars qui ſe firent, ne pouvant apporter aucun dommage general, cauſerent ſeulement quelques pertes particulieres tantoſt deça tantoſt delà ; mais ſur tout le camp des Eſpagnols perdit en peu de temps pres de deux mille hommes, entre leſquels deux freres, qui avoient desja depuis long-temps eſté ſeparez ſans ſçavoir l'eſtat de leur fortune, parce que l'un des deux avoit pris le nom de ſa mere, s'eſtant fortuitement rencontrez & reconnus à la parolle, & commençant à s'entr'embraſſer, un boulet leur ayant emporté la reſte à tous deux, fit en ſorte que la joye de leur reconnoiſſance ne pût desormais eſtre troublée par de nouveaux ſujets de triſteſſe. Et dans le camp du Comte Maurice un pareil accident arrivé à un mary & à ſa femme, qui dormoient enſemble, continua leur ſommeil par leur mort. Il ſe faiſoit auſſi quelquefois des combats de cavallerie & des eſcarmouches ; le tout reſſemblant plustoſt à ce qui ſe paſſe entre deux camps ennemis qu'au ſiege d'une ville. Enfin Mendoze ayant commencé à ſe retirer vers Roſſem, le Prince Maurice apres avoir ſuffiſamment fortifié la place, & y avoir adjouté tant au deſſus qu'au deſſous deux ponts pour paſſer le Vahal, diſpoſa ſes ſoldats partie dans l'Iſle de Voren, où il faiſoit faire de nouveaux ouvrages, pour la rendre le modelle des plus excellentes fortifications du temps ; partie ſur toute la rive du Vahal. L'Eſpagnol taſchoit par des efforts auſſi puiſſans & auſſi opiniaſtres qu'on en pourroit faire contre des murailles, à trouver un paſſage dans les champs de Tile qui ſont au delà du Vahal ; à quoy le Comte Erneſt de Naſſau, Gouverneur de ces contrées, s'oppoſoit de tout ſon courage, faiſant ferme dans cette petite Iſle du Vahal qui eſt voiſine de Roſſem. Quant au Prince Maurice, il ne ſe contentoit pas de maintenir puiſſamment ſes poſtes par la defenſive, il voulut luy meſme devenir aſſaillant : & pour cet effet il ordonna premierement à quelques uns de ſes ſoldats de paſſer au delà de la Meuze ſur la rive du Brabant la plus proche de l'Iſle de Voren, & de s'en rendre maiſtres par le moyen de quelques fortifications legeres inopinées, afin que les courſes qu'ils feroient de ce poſte, incommodaſſent la cavaletie des ennemis, qui battoit la campagne en ces quartiers là, pour aſſurer leurs convois & leurs fourrages. Bien-toſt apres, l'evenement luy ayant fait concevoir une plus grande entrepriſe, il donna ordre un matin dés la pointe du jour à quelques uns des ſiens, de paſſer avec trois cens hommes au travers de l'Iſle de Bommel, juſques en cet endroit où nous avons cy-devant dit que le bourg de Harvard eſt ſitué, & d'y planter en forme d'une demie lune des pieux, qu'ils couvritoient de terre le plus promptement qu'il leur ſeroit poſſible. Cet ouvrage s'avanca en peu de temps ; & les troupes s'y eſtant accreuës avant que l'ennemy en euſt eu advis, l'aſſurance du Prince Maurice fut ſi grande, qu'il vint luy meſme ouvertement voir ces travaux. Cependant, le temps que les ennemis employerent à prendre l'advis de Mendoze, & les diverſes opinions de ceux qui

Erneſt s'oppoſe au paſſage de Mendoze dans les champs de Tile.

Le Prince Maurice fortifia Voren d'un chaſteau.

qui deliberoient avec luy, favoriſoient de plus en plus le hardy deſſein des ſoldats Confederez : & desja leur circonvallation égaloit deux fois la hauteur d'un homme ; lors que ſur le ſoir une eſlite de deux mil ſoldats Eſpagnols & Italiens vint livrer un furieux aſſaut à ces nouveaux ouvrages, eſtant également enflammée de colere & de Religion : car ils avoient en leur compagnie des moines qui marchoient devant avec dès croix au lieu d'eſtendards ; & ceux-cy furent tuez, ou pris des premiers. Il s'en trouva de ſi courageux parmy les aſſaillans, qu'ils oſoient meſme franchir la paliſſade pour en venir aux mains, ſans marchander : & les tenans, ne témoignoient pas moins de chaleur ; mais ils ſe conduiſoient avec plus de prudence, leur ordre eſtant reglé, & leurs coups, ſoit de loin ſoit de pres, s'addreſſant avec certitude. La Nouë, Horace Vere, & Edmond, animoient par leurs paroles & par leur exemple les François, les Anglois, & les Eſcoſſois : mais ſur tout les ennemis eſtoient incommodez par l'artillerie du Prince Maurice, ayant ſes barteries dreſſées dans l'Iſle de Voren, & ſur la rive meſme du Vahal : de ſorte qu'à la fin ils ſe retirerent, entraiſnant avec eux un grand nombre de leurs compagnons morts : le dommage du combat s'eſtant trouvé ſi inégal, que les Confederez ne perdirent qu'environ dix hommes. On conoit entre les Capitaines morts Paciotte, lequel ayant eſté un peu auparavant priſonnier, s'eſtoit montré intrepide à rechercher les occaſions de recouvrer ſon honneur. La fortification commencée par les Confederez s'avança avec quelques autres moins importantes : mais l'effort qu'ils firent contre celle que les ennemis avoient achevée proche de Litre, fut inutile. C'eſtoit un excellent modele de camp, que de voir l'armée du Prince Maurice, parmy tant d'Iſles & de rivages, partagée en telle ſorte, que par le moyen des vaiſſeaux qui commandoient la riviere, & de l'ouvrage mobile de cinq ponts que l'on pouvoit tourner de quel coſté l'on vouloit, les ſoldats ſe joignoient, & s'entr'aſſiſtoient tour à tour, ſelon le beſoin. Et jamais Mendoze n'eut la hardieſſe de rien entreprendre contre les ouvrages du Prince : mais comme par les inſtructions d'un transfuge il ſe fut emparé d'un certain lieu au deſſus de Roſſem, où nous avons cy-devant dit que les replis des deux rivieres les font approcher fort prés l'une de l'autre, il y fit conſtruire un fort auquel il donna le nom de S. André, & qui touchoit la Meuze d'un coſté, & le Vahal de l'autre ; pour ſervir à defendre les paſſages tant ſur la terre que ſur l'eau. Ce projet avoit desja autrefois eſté commencé par Charles de Mansfeld ; & maintenant il eſtoit continué par Charles Colonne, celuy la meſme qui a laiſſé aux ſiecles futurs avec beaucoup de jugement & de fidelité, une relation de toutes ces choſes ; dans l'execution deſquelles il prit une part aſſez conſiderable. Ce fut de cette ſorte que l'Eſté s'employa par les chefs Eſpagnols, qui laiſſerent une garniſon dans leur nouveau fort ; cette place eſtant le ſeul fruit qu'ils recueilloient de toutes leur grandes entrepriſes ; & le reſte de leurs ſoldats s'eſtant diſperſé dans le Brabant, reprit ſes licences accouſtumées. Le Meſtre de camp Bourlotte fit une tentative nocturne contre Worcum, petite ville de Hollande ; & peu s'en falut qu'il ne la priſt : mais s'eſtant amuſé à deliberer ſur le lieu meſme deſtiné pour l'execution, les habitans ayant eſté reveillez par une ſentinelle, & eſtant courus à la porte qu'on devoit attaquer, ne previnrent l'ennemy que d'un moment.

1599.

L'Eſpagnol fait baſtir un fort ſous le nom de S. André.

Entrepriſe de Bourlotte contre VVorcum ſans effet.

Tandis que toutes ces choſes s'executoient avec tant d'ardeur dans les Provinces Confederées, les Alemans & les Eſpagnols s'entretémoignoient à l'envy,

1599. à l'envy, ceux-cy leur mépris, & les autres leur laſcheté. Et cette confiance des Eſpagnols ne procedoit pas de leur vertu, puis qu'elle eſtoit ſi foible contre leurs autres ennemis; mais de la diſcorde des Alemans, qui enfloit tellement le courage de leurs adverſaires, qu'on les voyoit publiquement & impunément ſe mocquer d'une nation qui s'eſtoit long-temps rendue invincible & redoutable à tout le monde. Mais auſſi, ny l'Empereur, ny les Prelats, ny tous les autres partiſans de la Religion Romaine n'avoient point conſenty à cette guerre; & le Palatin meſme s'en eſtoit retiré, ſe couvrant de l'exemple des Archeveſques de Mayence & de Treves; de ſorte que le Duc de Brunsvic, le Landgrave de Heſſe, & l'Electeur de Brandebourg, ayant armé chacun à part, laiſſerent leurs ſoldats inutiles juſques au milieu de l'Eſté, qu'ils joignirent leurs troupes enſemble aux environs de Rhinberk; leſquelles montoient à deux mil chevaux & douze mil fantaſſins. Le commandement general fut donné à Simon Comte de Lippe, à la priere des Weſtphaliens, ainſi que nous avons desja dit: mais lors qu'on leur eut accordé ce qu'ils demandoient, ils ſe ſoucierent ſi peu d'envoyer les aſſiſtances qu'ils avoient promiſes, qu'au contraire la ville de Cologne demanda aux Eſpagnols une garniſon de leur part, & toutes autres defenſes de guerre. Le Capitaine General des Alemans ne feignant point d'advoüer qu'il n'entendoit rien au meſtier des armes, avoit remis la conduitte de toutes choſes entre les mains du Comte de Hohenlo chef des bas Saxons, & du Comte de Solms chef de ceux qu'on appelle Alemans du Rhin; ces deux Capitaines ayant quitté en apparence le ſervice de la Republique Confederée. Il eſt certain que ny l'un ny l'autre ne manquoit point de hardieſſe pour entreprendre; & ils ſe montroient infatigables dans le travail: mais l'un & l'autre eſtant plus propre pour l'execution que pour le conſeil, leurs differens perpetuels retardoient beaucoup le ſuccés des affaires. Davantage, les ſoldats eſtoient mal-obeïſſants, addonnez à l'yvrognerie & à la fayneantiſe, & lors qu'on ne leur payoit pas leur ſolde à point nommé, prompts à la ſedition. Neantmoins ils avoient desja pris d'aſſaut un chaſteau appartenant aux Eſpagnols, ſitué proche de Rhinberk; & avoient commencé en ce lieu à ſe declarer ennemis pat un aſſez grand meurtre: ils avoient auſſi mis des garniſons dans les villes d'Orſoy & d'Emmeric: mais lors qu'ils furent arrivez devant Rhinberk, ils ſe trouverent dépourveus de toutes les choſes neceſſaires ſoit pour forcer ou pour aſſieger une place; excepté que les Confederez leur avoient envoyé quelque peu d'artillerie & de poudre, comme en cachette; la Republique ne voulant pas faire paroiſtre qu'elle prenoit part dans cette guerre, parce que l'Empereur l'avoit defendu tres-expreſſément. L'armée manquoit meſme de vivres, tous les voiſins refuſant de luy en fournir, à cauſe que l'Eſpagnol ayant reconnu qu'ils avoient desja quelque inclination pour luy, les flattoit par de frequentes deputations; dans leſquelles il ſçavoit addroittement excuſer ce qui s'eſtoit paſſé, & promettre de meilleurs traittemens pour l'avenir. Ce qui rendoit Mendoze ſi aſſuré de ſon fait, que voyant la ville meſme de Rhinberk aſſiegée, il ne voulut pas ſeulement ſe donner la peine d'en augmenter la garniſon, ou de payer les montres des ſoldats, qui menaçoient de ſe mutiner. Enfin les Alemans jugerent plus à propos d'attaquer Rheze; parce que cette place eſtant plus voiſine des Provinces Vnies, ils eſperoient qu'ils en recevroient plustoſt des vivres, & toutes les autres choſes neceſſaires. En ce lieu Herman de Herenberg les vint

Armée des Alemands contre les Eſpagnols ſous le commandement du Comte de Lippe.

Ils prennent un chaſteau proche de Rhinberk.

Ils attaquent Rheze inutilement.

vint trouver de la part d'André d'Auſtriche, & ſe ſervant de l'exemple des Confederez pour excuſer les fautes des ſiens, il taſchoit de gagner temps ſous l'eſperance qu'il donnoit à ceux d'Alemagne de leur reſtituër quelques places. Mais on luy répondit, courageuſement, que les Eſtats avoient desja rendu pluſieurs forts & pluſieurs villes ſans matchander; & que les Eſpagnols n'avoient aucun droit de couvrir leurs crimes d'une comparaiſon ſi inégale. Ils luy demanderent meſme s'il apportoit de l'argent pour dédommager tant de peuples des torts qu'on leur avoit faits; & quels gages il donneroit pour aſſurance que les Eſpagnols ne ſe porteroient plus à de pareils attentats; veu que tant de villes injuſtement priſes, & tant de campagnes ruinées, montroient aſſez que la parole & le ſçeau du Roy eſtoit un foible ſecours pour ceux qui s'y fioient trop. Mais les effets ne répondirent pas à ces braves paroles de la part des Alemans: au contraire, leurs chefs employoient le temps d'agir en des conteſtations inutiles; & les ſoldats, que l'oiſiveté cortompoit de plus en plus, ne s'appliquoient qu'à piller & violer parmy les campagnes: & n'oſant rien entreprendre contre leur ennemy, ils attentoient toutes choſes contre ceux-là meſmes qu'ils ſe vantoient de vouloir vanger: d'autre part la garniſon de Rheze n'uſoit d'aucune hoſtilité contre eux; au contraire elle les invitoit par raillerie à venir boire avec elle, comme en effet quelques uns y allerent, & en revinrent ſans avoir couru aucune riſque. Si bien qu'à la fin cette correſpondance aſſez nouvelle entre quelques ſoldats particuliers, ſe changea en une treve generale pour quelques jours. Il eſt vray que les Eſtats s'eſtoient promis pluſieurs avantages ſignalez de ces remuëmens de l'Alemagne: & toutefois ils ne leur apporterent aucune utilité, ſinon que tandis que cette grande armée languiſſoit de pareſſe, le Comte Guillaume de Naſſau ayant eſté envoyé avec ſept compagnies de cavalerie & cinquante d'infanterie contre la ville de Deutecom, que Mendoze avoit priſe l'année precedente, il ſe rendit maiſtre de cette place en trois jours, quoy que le temps fuſt pluvieux, & que les aſſiegez euſſent témoigné toute ſorte d'ardeur pour ſe defendre. En ce meſme temps le Comte de Naſſau ayant eſté envoyé avec quelque cavalerie pour fourrager vers Grave, quoy qu'il ſe viſt pourſuivy par des troupes ennemies plus puiſſantes que les ſiennes, il ne laiſſa pas de les ramener chargées de butin; apres avoir ſçeu prudemment faire ſa retraitte par des chemins eſtroits, & par la riviere de la Meuze. 1599.

Le Comte Guillaume de Naſſau prend Deutecom.

La treve eſtant finie devant la ville de Rheze, les progrez des aſſiegeans ne s'en avancerent pas davantage; leurs chefs n'eſtant nullement experimentez en cette ſorte de guerre. Neantmois on leur avoit envoyé des pionniers des Provinces Vnies; mais ceux-cy aymoient bien mieux de longs ſalaires & des ouvrages lents, qu'un prompt travail accompagné de peril. Enfin l'on ne faiſoit presque point de garde dans le camp des aſſiegeans; & il entra par trois fois du ſecours dans la ville. Cependant l'Autonne s'avançoit; c'eſt pourquoy, ſuivant la couſtume de la guerre, on envoya un heraut aux aſſiegez pour les ſommer de ſe rendre: mais par ce que cette ſommation ſe faiſoit avant le temps ordinaire, les meſmes aſſiegez ayant retenu le heraut, firent une ſoudaine ſortie ſur les aſſiegeans qui ne s'y attendoient pas, s'eſtant diſperſez de coſté & d'autre ſelon leur couſtume; de ſorte qu'il en fut tué pres de deux cens, & meſme l'on entraina leur canon. Ce qui cauſa tant d'effroy dans ces laſches courages, qu'ils abandonnerent leur camp par une fuitte honteuſe & inouye, pluſtoſt qu'ils ne

Les Allemands quittent lachement le ſiege de Rheze.

1599. levetent le siege. Les munitions & les navires qui resterent devant la ville furent pillez par les Espagnols, & par les Alemans mesmes; dont l'armée se débanda en peu de temps, quelques uns des soldats demandant qu'on leur payast leurs montres, & les autres pretendant ne s'estre enrollez, que pour servir trois mois seulement, & non davantage; mais le Duc de Brunswic fit punir du dernier supplice tous ceux d'entre les siens qui se trouverent avoir contribué à ce desordre. La garnison qui tenoit le chasteau voisin de Rhinberk, s'enfuit aussi; comme pareillement celle qui estoit dans la ville de Gennep, dont le Comte de Hohenlo s'estoit un peu auparavant saisy; les Espagnols en ayant volontairement retiré leurs gens, pour les mener au secours de Rheze: si bien qu'il n'y avoit plus que la ville d'Orsoy, & celle d'Emmeric, qui fussent demeurées entre les mains des Alemans, encore n'estoient elles gardées que par des garnisons fort medioctes.

Avant que cette infamie eut taché l'honneur des Alemans, on avoit souvent essayé de faire en sorte avec eux, qu'en laissant toute feinte à part, ils contractassent une alliance ouvette avec les Confederez, qui eussent pû leur envoyer toute sorte d'assistance; & mesme leur donner pour Capitaine general le Prince Maurice, capable de bien conduire une guerre: mais maintenant il n'eut pas esté facile aux Estats d'envoyer en Alemagne ceux qu'ils estoient contraints d'employer à la defense de leurs propres frontieres. Davantage, l'apprehension que l'on avoit de la flotte d'Espagne, obligeoit la Republique à tenir ses rivages bien armez: & la Reine d'Angleterre, touchée d'une pareille crainte, redemandoit ses soldats. Ioint que le Comte Guillaume de Nassau, ayant esté reconnoistre de plus pres l'estat des affaires d'Alemagne, & en ayant particulierement informé le Prince Maurice; celuy-cy n'avoit pas beaucoup d'envie de se mesler parmy des guerres si embarrassées, ny de recevoir sous sa conduitte des soldats incapables d'obeïssance, & de toute sorte de discipline militaire. Tant que les Espagnols s'arrestèrent aux environs de Bommel, le Prince n'osa jamais mener ses troupes dans leurs quartiers d'hyvet, ce qui incommodoit extremement les finances de la Republique; quoy que le Roy de France l'eut secouruë en cachette d'une assez bonne somme d'argent: mais lors que vers le milieu de l'Autonne, Mendoze, forcé par la disette & par les maladies des siens, plustost que par aucune autre raison, ayant dispersé son armée en plusieurs endroits, afin que les seditieux ne se pûssent pas joindre si aisément, se fut acheminé vers les frontieres d'Alemagne; le Prince se resolut pareillement de donner du relasche à ses troupes, apres avoit fait construire auparavant un fort à l'oppositе de la riviere, pour empescher les courses que l'on faisoit du fort de S. André. Il envoya aussi de nuit quelques troupes dans la ville d'Emmeric, afin de la fortifier tant contre les attaques de Mendoze, qu'elle avoit à craindre, que contre la sedition domestique qui la menaçoit; les habitans & la garnison ne s'accordant pas ensemble.

Le Prince Maurice oppose des forteresses au fort de S. André.

Apres avoir raconté tout d'une suitte ce qui se passa sur terre, il est temps maintenant de parler aussi de ce qui se passa sur mer. Nous avons desja dit ailleurs que le Roy Philippe Second, qui sçavoit l'art du gouvernement par un long usage, avoit permis aux Confederez, malgré la guerre, de trafiquer en Espagne sous la banniere de quelque autre nation; mais en sorte que cette permission faisoit voir, que par un trait de prudence politique, il vouloit bien qu'on le trompast: soit que l'esperance de ramener quelque jour les Provinces revoltées dans leur ancienne obeïssance, l'empeschast de renvoyer

voyer le gain du commerce chez les eſtrangers; ſoit qu'il apprehendaſt, voyant les peuples Confederez ſi puiſſans ſur la mer, que s'il leur fermoit l'entrée d'Eſpagne, ils ne s'ouvriſſent celle du nouveau monde. Mais comme il arrive aſſez ſouvent, que le ſucceſſeur d'un Prince prefere les expediens qu'il a trouvez luy meſme, à ceux que ſon predeceſſeur avoit ſuivis, Philippe Troiſiéme jugeant qu'il ne falloit plus eſperer de paix avec les Confederez, ſe porta, par de nouvelles conſiderations, à des conſeils bien plus rudes que ceux de ſon pere. C'eſtoit une choſe viſible que toutes les richeſſes des Hollandois procedoient de la navigation, & de la marchandiſe; & que leur plus grand trafic s'exerçoit en Eſpagne, comme en un lieu où ils ne portoient pas ſeulement des marchandiſes de leurs païs; mais auſſi des grains de la Pologne & des autres terres ſeptentrionales; pour rapporter principalement de l'or & de l'argent, qui ne pouvoient jamais manquer chez les maiſtres abſolus de l'Amerique; & par cette raiſon le commerce eſtoit extremement fructueux à la Republique Confederée. C'eſt pourquoy les Eſpagnols eſperoient, qu'en oſtant aux Provinces Vnies ce qui leur avoit donné lieu juſqu'icy de ſoûtenir la guerre, on leur oſteroit pour l'avenir l'envie de la continuër. On fit donc par toute l'Eſpagne une recherche des mariniers Hollandois pour les arreſter; & les uns furent condamnez à une priſon perpetuelle, ou aux galeres, les autres ayant eſté executez à mort par divers ſupplices. Dans les Païs-bas meſmes, on publia un edit ſous le nom de la nouvelle Princeſſe Iſabelle, par lequel elle accuſoit rudement ceux qui gouvernoient la Republique Confederée, de ce qu'ayant tousjours refuſé la paix qu'on leur avoit offerte ſous ſon pere, maintenant que la Principauté Belgique eſtoit démembrée de la Monarchie Eſpagnole, ils ne laiſſoient pas de rejetter encore toute ſorte d'accommodement; & meſme d'inciter les autres nations à la guerre: cette audace ne leur pouvant venir d'ailleurs que du commerce que l'indulgence du defunt Roy Philippe leur avoit accordé juſqu'icy. Cependant pluſieurs habitans du Brabant & de la Flandre taſchoient d'empeſcher, que l'on n'oſtaſt la liberté du trafic dans les Païs-bas; parce qu'ils avoient extremement beſoin de pluſieurs marchandiſes qui leur venoient des Provinces Confederées; mais le dépit de la nouvelle Princeſſe l'emporta ſur les vœux de ſes ſujets: joint qu'elle eſperoit que les neceſſitez de ſes Provinces ſeroient ſoulagées du coſté de la France. De ſorte que les peſcheurs meſmes, que la guerre avoit épargnez juſqu'icy, n'avoient plus aucune ſeureté à eſperer. Ces nouvelles defenſes troublerent d'abbord les Confederez; car il eſtoit evident qu'elles pouvoient oſter au menu peuple les deux principaux ſecours qui le faiſoient vivre: de ſorte qu'ils craignoient que les mariniers ne ſe mutinaſſent, & que les marchands ne ſe retiraſſent en d'autres païs: toutefois les Eſtats ne degenererent en rien de la premiere conſtance qu'ils avoient teſmoignée. Ils avoient appris par l'union de leur Republique avec l'Angleterre, qu'entre toutes les terres de la Monarchie Eſpagnole, il n'y en avoit point de plus foible que l'Eſpagne meſme; parce que ſes Rois ne mettoient ſa ſeureté, qu'à troubler le repos des autres peuples dans leurs propres foyers: & d'ailleurs la Republique Confederée avoit beſoin d'une guerre navale, pour empeſcher que ſes mariniers ne ſe portaſſent à quelque tumulte: joint qu'elle ne devoit pas eſperer peu de gloire, ſi lors que l'Eſpagnol rompoit le commerce avec ſes habitans, elle portoit chez luy la meſme diſette qu'il taſchoit d'envoyer chez elle. Ainſi donc, apres que par un edit contraire à celuy de l'Infante, on eut fait une ample

1599.

On defend en Eſpagne & en Flandre le commerce aux Confederez.

1599. temarque de toutes les insolences, que les Espagnols avoient commises autrefois dans les Païs-bas, & depuis peu encore, en Alemagne; & generalement de tous les autres crimes qui pouvoient exciter la haine publique contre cette Monarchie, les Estats firent defense à toutes sortes de nations de transporter ny vivres ny autres commoditez en Espagne: le mesme edit portant que tous ceux qui feroient le contraire de cette defense, seroient reputez partisans des Espagnols, & traittez comme ennemis de la Republique. Ils defendoient aussi aux pescheurs d'achetter des sauvegardes de l'Espagnol, promettant que la Republique auroit soin de tenir l'usage de la mer asseuré pour les siens; & que si quelqu'un d'eux souffroit des pertes sur l'Ocean, on les recompenseroit par la distribution du butin, qui se faisoit sur les terres des ennemis. Enfin l'on envoya copie de cet edit aux Rois & aux peuples estrangers; afin que nul ne s'excusast d'en avoir ignoré l'intention. Le Roy de France s'y soûmit de sa part, & declara que si apres six mois passez quelques uns des siens trafiquoient en Espagne, ils s'exposeroient en un danger où la Couronne ne prendroit point d'interest: les autres Puissances estrangeres ne repartirent rien à cet edit, s'imposant silence dans cette affaire. En suitte les Confederez preparerent une flotte; ayant pour son armement assemblé un fonds de toutes les finances qu'ils avoient pû tirer, soit des coffres publics, soit des subsides & des contributions. Il faut avouër qu'ils tentoient un dessein bien grand & bien hazardeux, & ils n'en devoient pas attendre un succés mediocre; puis que l'antiquité leur fournissoit des exemples assez divers de ce qui s'estoit passé en de pareilles entrepriſes. Car il est bien vray que Scipion surmonta les Carthaginois en tetirant Annibal d'Italie, & qu'Agathocles ravagea long-temps l'Afrique; mais il est vray aussi, que les forces des Atheniens furent épuisées par la guerre de Sicile. On avoit encore un nouveau presage de ce qui devoit arriver, si l'on se ressouvenoit de cette grande flotte, que Philippe avoit mise en mer onze ans auparavant: comme s'il eut esté fatal aux Espagnols & aux Hollandois, d'éprouver chacun à leur tour combien il y a d'incertitude dans les choses qui dependent des vagues & des vents. L'esté s'approchoit lors que les Estats firent monter en haute mer soixante treize navires, qui portoient huit mille hommes tant nochers que soldats; sous la conduitte de Pierre de la Douze, Gentil-homme sorty de fort noble race; mais qui sans se prevaloir de l'avantage de sa naissance, estoit monté à cette charge par tous les degrez de la milice. Ils avoient ordre de ruïner une flotte que le Roy d'Espagne faisoit armer assez lentement, à cause de la peine qu'il avoit à trouver des masts, des cables, & des mariniers: & cette disette estoit une des raisons qui avoient obligé les Estats à faire partir leurs gens en diligence, ausquels ils avoient aussi donné charge de piller les vaisseaux qui reviendroient de l'Amerique, & de ravager les costes d'Espagne.

Les Estats au contraire font defense de transporter aucunes marchandises en Espagne.

Les Estats mettent une grande flotte en la mer sous la conduitte de Pierre de la Douze.

Ce trait de hardiesse, qu'on n'eut jamais attendu de la part des Confedetez, portoit d'estranges allarmes dans toute l'Espagne; & ses rivages demeuroient deserts, par la fuitte de leurs habitans, parce qu'ils avoient eu advis du dessein de cette flotte long-temps avant qu'elle fut en mer, par des lettres que l'on leur avoit envoyées des Païs-bas, ainsi que l'on sçeut de quelques prisonniers. La flotte Espagnole, à laquelle Philippe faisoit travailler, estoit dans le port de Corunia; où les Confederez l'assiegerent d'abbord; mais n'ayant osé s'exposer nuë aux attaques de l'ennemy, elle s'estoit mise à couvert sous une fortereſſe qui n'estoit pas des plus foibles. Et en mesme temps

La flotte Espagnole sous le combat au port de Corunia.

temps les diverſes pieces d'artillerie, que les Eſpagnols firent foudroyer tant de cette forteresſe que d'un chaſteau prochain, & meſme de leurs vaiſſeaux, ne permirent pas aux Confederez ny de pres ny de loin de pouvoir forcer leurs ennemis. Et il fut facile de connoiſtre que cette nation, qui ſe diſoit maiſtreſſe de la mer, eſtant cherchée juſques dans ſes rivages, aymoit encore mieux un abry qu'une bataille. Lors que les Confederez furent proche de l'emboucheure du Tage, il s'en trouva quelques uns qui dans le deſir de ſe rendre maiſtres de Lisbonne, tant pour l'honneur que pour la proye, aſſeuroient que l'on pourroit pouſſer cette ville à bout; non ſeulement à cauſe des anciennes diſſenſions qu'elle & tous les lieux voiſins nourriſſoient contre les Caſtillans, dont ils ne ſouffroient la domination qu'à regret; mais encore, parce que la tentative que les Anglois avoient faitte quelque temps auparavant en faveur d'Antoine de Portugal, montroit aſſez, que cette place eſtoit tellement foible & mal pourveuë, que ſi pour lors ceux qui l'alloient attaquer, euſſent plus-toſt butté à faire une guerre reguliere qu'à chercher du butin, ils l'euſſent ſans doute priſe. Mais les autres, au contraire, ſoûtenoient que pendant une ſi longue paix dont le Roy d'Eſpagne avoit jouy; il ne falloit point douter qu'il n'eut ſuffiſamment prevenu toutes ſortes d'occaſions de revolte: & que, davantage, comme la flotte Confederée avoit eſté attenduë en Eſpagne aſſez long-temps, elle ne devoit former aucun deſſein contre les grandes villes, qui auroient ſans doute attaché à leur defenſe toutes les craintes & tous les ſoins des Gouverneurs. Qu'il ſeroit bien plus ſeur d'attaquer ces Iſles de la mer Atlantique voiſines de la Mauritanie, auſquelles les anciens ont donné le nom de Fortunées, ſoit à cauſe de la fertilité de leurs terres, ſoit parce qu'ils nommoient ainſi tous les païs inconnus. L'origine des premiers habitans de ces lieux eſt incertaine, comme ſont ordinairement les choſes trop vieilles ou trop eloignées: & auparavant que ces terres euſſent eſté connuës à l'Europe, le langage de leurs peuples eſtoit divers; neantmoins celuy de l'Iſle de Teneriffe approchoit beaucoup de la langue Africaine: & ils ſe donnoient tous l'un à l'autre le nom de Guanches. Leurs mœurs tenoient auſſi pluſieurs choſes de celles de l'Afrique; mais elles reſſembloient en beaucoup d'autres à celles des peuples les plus barbares, ayant, par exemple, cela de commun avec les Scythes de preſter la compagnie de leurs femmes; & avec les Indiens de reconnoiſtre pour heritiers les enfans de leurs ſœurs, comme leur eſtant joints par un lien de naiſſance plus certain. Le ſupplice de mort eſtoit ordonné contre ceux qui forçoient les filles; & la marque d'infamie contre ceux qui ſe ſeparoient d'avec leurs femmes. Il n'eſtoit permis qu'aux Rois d'épouſer leurs propres ſœurs; mais les hommes meſmes de condition privée pouvoient avoir pluſieurs femmes en meſme temps. Ils tenoient encore cette couſtume des mœurs Scythiques, que la virginité des nouvelles mariées ſe reſervoit pour les Rois, ou pour les premiers Magiſtrats. Parmy la multitude de leurs dieux ils reveroient le ſoleil, la lune, les aſtres; mais au deſſus de tous ils en reconnoiſſoient un ſeul pour juge des actions humaines bonnes ou mauvaiſes; & ainſi ils admettoient une ſeconde vie apres la mort. Ils lavoient les enfans avec de l'eau, par une couſtume ſolemnellement obſervée; mais ſans aucune apparence de Chriſtianiſme ny de Mahometiſme. Toutefois leur vie eſtoit ſimple, innocente, pacifique; avant que des hommes qui s'oſoient dire Chreſtiens euſſent porté juſqu'en ces lieux la violence, la fraude & pluſieurs autres vices, qui prenoient leur ſource de la corruption

1599.

La flotte des Confederez attaque les Iſles Fortunées.

Deſcription de ces iſles.

1599. du ſiecle, & non pas de la Religion. Apres l'année mille trois cent, les Genois abordez en ces terres, en eurent l'entrée ſeulement. Mais cent ans apres, Berhincourt Gentil-homme Picard s'y eſtablit; & y ayant fait fleurir les bonnes mœurs, il oſa meſme prendre le tiltre de Roy. Toutefois la fortune ne l'ayant pas ſoûtenu dans un ſi haut degré, ce droit fut transferé aux Rois de Caſtille, dont la puiſſance abolit bien-toſt l'ancien langage des habitans, leurs loix, & leur Religion; & ſe fit une planche de cette domination, pour paſſer à de plus grandes conqueſtes. Entre ces Iſles celle que l'on nomme Canarie, eſt la capitale; & quoy que du depuis ce nom ait eſté attribué à toutes en general, neantmoins il appartient particulierement à celle-cy. La flotte des Confederez ayant paru devant une forteresſe tres-avantageuſement ſituée, il s'y donna un rude combat; par le moyen duquel deux navires Eſpagnols furent enfoncez à coup de canon, & deux autres vinrent en la puiſſance des Hollandois. Toutefois les habitans de l'Iſle, tant cavaliers que fantaſſins, eſtant accourus avec quelques petites pieces d'artillerie, ſur le rivage qui de ſoy meſme eſtoit aſſez difficile à gagner; eſperoient en empeſcher l'abbord; mais de la Douze ayant fait jouër ſon canon, & tenir en meſme temps des eſquifs preſts, s'avança à la teſte de ſes gens, & voyant que les guez ne luy permettoient pas d'approcher aſſez pres; il ſauta le premier dans l'eau, où les ennemis ayant oſé venir au devant de luy, il receut trois bleſſures; & pluſieurs des ſiens eſtant attaquez tant à coup de mouſquet, que de javelots, furent auſſi bleſſez diverſement par ces deux ſortes d'armes. Mais enfin les barbares ayant eſté mis en fuitte, & s'eſtant ſauvez dans la ville d'Allagore, la garniſon qui tenoit la forteresſe, rendit la place avec ſon artillerie, & tout ce qui eſtoit dedans. Ceux d'entre les Hollandois qui y entrerent, pour avoir la gloire d'arborer les étendards du Prince Maurice en des climats ſi éloignez, s'eſtonnerent de voir, que les fortifications de ce lieu fuſſent ſi regulieres, qu'il n'y manquoit aucune choſe pour une longue defenſe; mais comme les habitans n'avoient veu aucunes armes ennemies depuis un ſiecle, la nouveauté de cette guerre leur avoit fait prendre l'épouvante. L'armée Confederée ayant eſté conduitte devant la ville, il fut neceſſaire pour y traiſner le canon, de conſumer quelque temps; pendant lequel les aſſiegez, avec ce qu'ils avoient de plus precieux, ſe retirerent parmy des rochers inacceſſibles, ou pour le moins, dont ils pouvoient facilement defendre l'entrée: la pluspart d'eux ſçachant ſi peu quel eſtoit leur ennemy, qu'un Maure fugitif s'eſtant retiré vers les Hollandois, leur promit d'abjurer la Religion Chreſtienne s'ils le vouloient recevoir parmy leurs troupes. Les barbares abandonnerent auſſi deux de leurs moindres forts; mais ceux à qui l'on avoit donné ordre de les aller chercher juſques dans leurs azyles, pour les obliger, par la peur, à quelque capitulation, s'eſtant écartez plus qu'ils ne devoient en des lieux qui leur eſtoient inconnus, & dont l'ennemy ſçavoit tous les détours, & outre cela s'eſtant trouvez las, tant à cauſe de la chaleur, que du travail, furent enveloppez par une multitude qui les defit: & cet avantage arrivé à des barbares ignorans du devoir de la guerre, les enfla tellement d'orgueil & de joye, qu'ils ne voulurent entendre à aucune compoſition, pour mettre leurs biens & leurs perſonnes en un eſtat plus libre, alleguant touſjours leur pauvreté pour excuſe. Cette opiniaſtreté fut cauſe que les Hollandois ſe retirerent, apres avoir mis le feu à la ville & à ſes forteresſes; & cette vangeance leur ſervit de butin. Il arriva presque la meſme choſe en la tentative qui ſe fit contre la ville de Gomera; car on en trouva

La flotte des Hollandois attaque la forteresſe de Canarie.

Les habitans de l'Iſle taſchent d'empeſcher l'abbord.

De la Douze bleſſé.

La forteresſe ſe rend.

Partie des Hollandois accablée par une multitude de barbares.

Les Hollandois ſe retirent apres avoir mis le feu à la ville & aux forteresſes.

les

les portes ouvertes ; les habitans ayant enterré leur canon avec toutes les autres choſes, qu'ils n'avoient pû emporter. Et quelques uns de l'armée Hollandoiſe, qui les pourſuivoient pour en tirer quelques dépoüilles, ayant ſurmonté les ſommets des rochers, où ils s'eſtoient retirez, furent ſurpris par cette multitude fugitive, qui en maſſacra environ quatre-vingts. Et ce ſuccés paſſa dans l'eſprit de ces brutaux pour une ſi grande victoire, qu'ils en étendirent les marques avec beaucoup d'inhumanité, ſuivant la couſtume des peuples barbares, non ſeulement ſur les captifs, mais ſur les morts meſmes. Les Confederez voyant qu'ils ne pouvoient pas vanger cette barbarie contre les perſonnes de ceux qui l'avoient exercée, la vangerent contre les maiſons de la ville, où ils mirent le feu. 1599.

La Douze renvoye en Hollande une partie de ſes vaiſſeaux, & avec le reſte s'en va au Braſil.

La Douze voyant ſes eſperances deceuës, & conſiderant que pour piller des rivages, il n'eſtoit pas beſoin d'une ſi grande armée, renvoya en Hollande une partie de ſes vaiſſeaux avec leur proye : & cette eſquadre ayant heureuſement evité la rencontre de la flotte des Eſpagnols, laquelle environ ce meſme temps eſtoit partie de la Corugna, fut aſſaillie, bien-toſt apres, par une tempeſte qui la força de prendre terre ſeparément en divers ports des Provinces Vnies vers le milieu de l'Autonne. Cependant la Douze avec le reſte de ſes forces ſe reſolut d'aller au Braſil, l'un des plus nobles païs de l'Amerique, dependant de la domination des Portugais, & produiſant, entre autres richeſſes, du ſucre & du bois de grande valeur. Il raſa donc premierement, ſans commettre aucune hoſtilité, les Iſles Heſperides & toute la coſte d'Afrique prochaine, où entre autres nouveautez, qui s'y rencontroient, il fut bien étonné de voir de la monnoye de porcelaine. Dans cette route ayant accreu ſa flotte, par la priſe de quelques navires marchands qui venoient d'Eſpagne, il ſe reſolut, pour ſon malheur, de prendre terre en l'Iſle de S. Thomas ; comme en un lieu qu'il jugeoit extremement propre à rafraiſchir les forces de ſon armée. Car il y eſtoit attiré par la douceur des eaux, & par la quantité des tortuës, dont la viande eſt aſſez agreable, & qui ſont fecondes en une ſorte d'œufs dont la coquille eſt ſi dure qu'on ne la peut caſſer qu'avec peine. Sur le rivage on voyoit une infinité de poiſſons, qui ſe venoient joindre aux vaiſſeaux ; ſoit par la crainte qu'ils avoient des monſtres marins, ſoit parce qu'ils ne connoiſſoient pas encore l'avidité des hommes ; à cauſe qu'il n'eſtoit jamais venu des peſcheurs en ces païs là. Et il ſe trouva auſſi des oiſeaux, leſquels eſtant las de voler, ſe venoient volontairement repoſer dans les navires. Cette Iſle voiſine d'une region d'Ethiopie, que l'on nomme la Guinée, eſt ſituée ſous la ligne Equinoctiale : & comme le ſoleil ne s'éloigne jamais de ſon Zenith, elle éprouve un Eſté qui dure touſjours, & n'eſt temperé par aucun hyver. C'eſt pourquoy les anciens, qui n'eſtoient encore qu'apprentifs en l'art de la navigation, ont creu que cette zone de l'Vnivers ne pouvoit porter aucuns hommes, ny produire aucuns fruits propres à la nourriture humaine. Mais du depuis l'experience a fait voir qu'il n'y a aucune partie en la nature qui n'ait quelque choſe d'utile pour les hommes : & que leur moderation n'eſt pas aſſez grande pour ſouffrir qu'aucune terre, ſi malheureuſe qu'elle puiſſe eſtre, ſe voye exempte de leurs viſites, & des efforts qu'ils font pour chercher leur profit de tous coſtez. L'enceinte de l'Iſle de S. Thomas eſt presque ronde ; & ſa plus grande largeur n'eſt que de douze lieuës. Son milieu qui s'éleve en forme d'une montagne, eſt couvert d'une nuée ; laquelle par la roſée qu'elle répand, fait croiſtre de certaines cannes d'où l'on tire force ſucre ; ce qui eſt d'un grand revenu

Deſcription de l'Iſle de S Thomas, choiſie par la Douze pour rafraiſchir ſes troupes.

1599. venu pour les Portugais, entre lesquels il se trouve des particuliers qui occupent dans cet employ jusques à cent serviteurs chacun, & quelquefois davantage. Il croist pareillement en ces lieux du gingembre, & de certains arbres dont le suc produit des effets pareils à celuy du vin pour chasser la soif avec plaisir. Lors que les Confederez voulurent descendre de leurs vaisseaux, nul ne leur disputa l'entrée de l'Isle; & sa ville, nommée Pavoasa, apres un assez leger combat, fut prise & pillée. François Meneze tenoit encore bon dans la citadelle, lors que de la Douze luy envoya dire, qu'il ne s'estoit pas mis sur la mer pour y exercer des brigandages à la maniere des pirates; mais que les Estats Confederez & le Prince Maurice, le plus renommé Capitaine de son siecle, l'avoient envoyé avec une flotte complette, pour vanger par une guerre ouverte & publique les outrages anciens & nouveaux qu'ils avoient receus des peuples d'Espagne. Et qu'ainsi n'estant pas juste que la resistance d'une seule garnison arrestast plus long-temps une armée, qui avoit des dessеins bien plus importans à executer, il declaroit à Meneze que sa clemence estoit toute disposée à traitter favorablement ceux qui se rendroient de leur bon gré; comme au contraire sa severité ne manqueroit pas de se faire ressentir aux opiniastres. Apres cette sommation l'artillerie avant esté mise en estat d'agir, la reddition de la place fit cesser toutes les attaques. Mais les habitans de la ville, qui avoient auparavant pris la fuitte, y estant rentrez à l'improviste, y mirent le feu au lieu qu'ils eussent esté obligez de l'éteindre s'il y eut esté mis par d'autres. Toutefois leur malice n'évita pas le chastiment qu'elle meritoit; car les Confederez touchez de ce dommage autant que s'il eut tourné à leur propre perte, répandirent la flamme dans tous les villages, & par toutes les campagnes d'alentour. Mais l'air de ces climats combattoit bien plus rudement pour ceux de l'Isle, que toutes les armes dont ils eussent pû se defendre contre les Hollandois; car il avoit engendré une quantité de maladies contagieuses, dont tout le camp des Confederez estoit assiegé. En quoy je ne croy pas que l'on puisse jamais les excuser de s'estre montrez jusques à ce point ignorans des effets de la nature: puis que la moindre connoissance de ses ordres les eut advertis d'eviter l'abbord de ces lieux, que les rayons du soleil frappent à plomb, & ce ciel pestilent, lequel à moins que de trouver des personnes nées en son climat, est insupportable au reste des hommes, & sur tout à ceux qui ayant pris leur naissance dans les contrées septentrionales, n'ont aucune sympathie avec ces autres là; où l'air n'estant pas mesme raffraischy par les vents, n'engendre que des vapeurs corrompuës. Les Portugais mesmes qui habitent ces contrées, ont tousjours le teint excessivement pâle, & souffrent des accez de fievre continuels: ce qui fait bien voir que des personnes nées dans des climats beaucoup plus chauds, que ceux des Provinces Vnies, ont bien de la peine à respirer l'air de ces nouveaux païs. Autrefois les juges Portugais y envoyoient par force comme en un lieu d'exil ceux que les loix avoient condamnez à cette peine: aujourd'huy l'avarice y fait aller les autres volontairement, quoy qu'on ait reconnu par experience que de tous les hommes nais dans l'Europe, il ne s'est jamais veu qui ayent pû dans ce lieu parvenir jusqu'à la moitié de l'âge où la vie humaine arrive d'ordinaire. Mais sur tout les mariniers Hollandois affoiblis de leurs travaux precedens, ne pouvoient recevoir aucun remede qui ne fut aussi dangereux que leur mal; car ceux qui taschoient à joüir de quelque fraischeur sur le soir, ne s'endormoient jamais au clair de la lune, que le sommeil ne leur fut nuisible. D'ailleurs toutes les troupes se mon-

La ville de Pavoasa avec sa citadelle se rend à de la Douze.

Les habitans de l'Isle embrasent la ville.

Maladies contagieuses attaquent les Hollandois.

montroient trop immoderées dans l'uſage du ſucre, des noix d'Inde, & des autres drogues pareilles, qui cauſent des flux de ventre. Et meſme parce que quelques uns beuvoient des eaux du païs avec un peu trop d'avidité, on ne ſçait pas bien ſi la premiere cauſe de leurs maladies ne proceda point de là, ou de ce qu'on avoit empoiſonné les ſources : parce que cette derniere conjecture ne s'éloigne pas fort de la malice des habitans ; & la premiere s'accorde avec le ſens commun. Davantage, comme les femmes de ces païs-là ſont tellement portées à l'amour, qu'elles techetchent elles-meſmes les hommes, il eſt conſtant que la perte de la pluſpart des Hollandois vint de la trop grande familiarité qu'ils eurent avec elles ; l'ordre de la nature n'ayant peu admettre ce commerce entre des corps dont le temperament eſtoit ſi divers. Ainſi de tous coſtez les Hollandois trouvant des occaſions de devenir malades, chacun ſe rendoit en quelque ſorte la propre cauſe de ſa mort. Le Capitaine general de la flotte ſignala par ſa perte celle des ſiens ; & parce que ſon corps eſtoit tellement gros & gras, que dans ſon propre païs il ne pouvoit preſque ſouffrir de mouvement, il mourut en deux jours, plus-toſt de langueur que de maladie ; ſon indiſpoſition (ainſi que l'on crût) ayant pris naiſſance de ce que ſa graiſſe s'eſtoit fonduë dans l'exceſſive chaleur du climat. Son trépas abbattit le courage de ſes gens, & leur fit perdre le reſte de leurs eſperances : ils demanderent tous d'un commun accord qu'on les éloignaſt d'un païs ſi funeſte ; & quand on vint à deliberer ſur la vengeance qui ſe devoit prendre, tous les ſoldats avoüerent qu'ils s'eſtoient desja aſſez mis en danger par les dommages qu'ils avoient cauſez à leur ennemy. Toutefois de peur qu'apres leur depart le corps de leur chef ne demeuraſt expoſé à la riſée de ces barbares, on l'enterra dans une profonde foſſe que les Hollandois couvrirent des ruïnes de toute la ville, dont ils emporterent l'artillerie, avec une aſſez bonne quantité de marchandiſes. Desja ils eſtoient en haute mer ; & neantmoins en quittant ces lieux empoiſonnez, ils n'en avoient pas quitté le poiſon ; car la flotte ne s'éloignoit que lentement ; & le mauvais air qu'ils avoient une fois pris, les accompagnoit tousjours : joint meſme que la priſon de leurs navires les tenant aſſez à l'étroit, l'odeur, & le voiſinage des malades rendoit leurs maladies plus contagieuſes qu'auparavant. Ainſi dans l'eſpace de quinze jours la mort leur oſta plus de mille perſonnes : & pour comble d'infortune, leur voyage du Breſil ayant eſté peu fructueux, ils ne ſongeoient plus qu'à prendre la route de leur païs, voyant que leurs troupes ſe diminuoient de jour en jour par plus d'une ſorte de mort. Car les uns mouroient preſque ſans eſtre malades ; & les autres au contraire eſtoient travaillez par des fievres continuës, dont la violence eſtoit telle, que depuis qu'elles avoient une fois gagné le cerveau d'un malade, il ſe precipitoit luy meſme au milieu des flots. Lors qu'ils furent arrivez en des climats plus doux, & que leur eſperance commençoit à renaiſtre, leur premiere perſecution n'eſtant pas encore entierement appaiſée, fut ſuivie d'une autre qui ne ſe montra pas moins rigoureuſe. C'eſtoit un affoibliſſement de genoux, & une enflure de gencives. Et ceux qui ont achevé de trop longues navigations, ſont ſujets à cette incommodité. Davantage il y en eut pluſieurs qui moururent de ce que leurs nerfs auparavant relaſchez par la chaleur, venant à ſe reſſerrer dans les mers ſeptentrionales, où la ſaiſon de l'hyver rendoit le froid encore plus aſpre, ce paſſage d'une extremité en une autre ſe faiſoit reſſentir trop vivement. Veu meſme que l'hyver de cette année fut plus rude qu'il n'avoit eſté de long-temps ;

1599.

Mort de l'Admiral de la Douze.

Le poiſon de cette contrée ſuivoit les Hollandois en leur retour.

Ils haſtent leur retour.

1599. ainſi que le teſmoignerent par toute la Belgique les rivieres, qui furent gelées juſques dans leurs emboucheures, & pluſieurs habitans des Provinces Vnies, que la ſeule violence du froid fit mourir. Cette pauvre flotte fut auſſi tourmentée par les tempeſtes, qui ſe rendoient d'autant plus rudes, que les vaiſſeaux manquoient d'un ſuffiſant nombre de mariniers, qui fuſſent capables de les conduire & de redreſſer leur route. De tous les Capitaines il n'en reſta que deux; & il ſe trouva des navires qui ne ramenerent pas plus de ſix perſonnes ſaines, avec fort peu de malades; parce que la mort avoit ravy le reſte, qu'on avoit eſté contraint de jetter dans la mer, où l'on voyoit encore les corps de quelques uns agitez parmy les vagues. Vne partie des vaiſſeaux aborda en Angleterre, où les malades reſtablirent leurs forces; l'autre fut eſcartée en divers lieux: & ſelon que chaque navire ſe trouvoit raiſonnablement pourveu de voiles, ou de matelots, les uns arriverent en Hollande un peu plus-toſt, les autres un peu plus tard; & tous vers la fin de l'hyver. Tel fut le malheur de la flotte des Confederez, qui ſe trouva par les dépenſes qu'elles avoit cauſées, exttemement dur pour le public, & ruïneux pour pluſieurs familles particulieres.

Ils retournent en leur pays, pluſieurs eſtants morts.

D'un autre coſté le Roy d'Eſpagne apres avoit eſté informé des progrés, que la flotte Hollandoiſe avoit faite dans les Iſles Fortunées, y avoit auſſi envoyé la ſienne, pour empeſcher que les Confederez ne s'eſtabliſſent en ce païs; mais ayant ſçeu du depuis qu'ils l'avoient volontairement abandonné, il donna ordre à ſes chefs de conduire leur flotte à Tercere, & de demeurer en ce lieu pour ſervir d'eſcorte aux vaiſſeaux qui devoient bien-toſt partir de l'Amerique: toutefois lors que cette flotte eſtoit preſte d'aborder à Tercere, elle en fut repouſſée par la violence des vents, & non ſans dommage.

La flotte de Philippe repouſſée de Tercere par la violence des vents.

Ceux de Dunquerque exerçant leurs brigandages ſur nos mers, avec une audace qui s'augmentoit de jour en jour, exciterent des plaintes & du murmure parmy le peuple des Provinces Vnies, dont les uns accuſoient l'incapacité des directeurs de la marine; les autres blâmant les Capitaines des vaiſſeaux d'eſtre pareſſeux, & de conſumer inutilement le fonds aſſigné pour nettoyer la mer; mais bien-toſt apres, cinq vaiſſeaux Dunquerquois, ayant eſté pris, & les pirates, qui s'en ſervoient, punis du dernier ſupplice, cette vengeance adoucit les plaintes des Confederez. Cependant pluſieurs marchands Hollandois eſtant retournez ſauves des ports d'Eſpagne, & de l'Amerique, & s'eſtant garantis de la fureur ennemie, ſoit par leur vertu, ſoit par leur addreſſe, ſemoient de toutes parts la crainte & la haine du nom Eſpagnol: & comme il ſe trouvoit auſſi pluſieurs vaiſſeaux Confederez retournez des Indes avec un plus grand gain qu'auparavant, la renommée de tous ces bons ſuccés les augmentant encore par le recit, fit naiſtre des eſperances qui conſolerent les Provinces Vnies de la perte qu'elles avoient faitte du commerce d'Eſpagne.

Frederic Spinola amene ſix galeres au ſecours des Eſpagnols dans les Païsbas.

Environ ce temps, Frederic Spinola amena pour l'Eſpagne un ſecours de ſix galeres, qui devoient eſtre employez contre la Republique Confederée, à la charge que toutes les depoüilles qu'ils pourroient gagner, appartiendroient à leur chef; lequel ſortant d'une famille opulente & illuſtre parmy les Genois, taſchoit à l'egaler quelque jour en reputation de valeur à la maiſon des Doria du meſme païs, qui s'eſtoient rendus extremement puiſſans par leurs beaux faits d'armes. Cette eſquadre de Spinola avoit deub faire partie d'une flotte deſtinée par les Eſpagnols contre les Provinces Vnies, qu'ils menaçoient furieuſement, & ces menaces faiſoient peur à Eli-

à Eliſabeth meſme ; mais le beſoin qu'ils eurent de leurs navires en d'autres endroits, fut cauſe que les vaiſſeaux de Spinola arriverent ſeuls ; apres s'eſtre quelque peu arreſtez au port de Breſt ſur le rivage de France, & avoir tousjours jouy d'un temps fort propice. Les Hollandois furent advertis de la route de Spinola ; & pour le ſurprendre ils avoient envoyé des gens au guet dans le deſtroit du pas de Calais, mais ſes galeres razant la coſte, & par ce moyen demeurant en ſeureté, la faveur des vents & de la fortune les amena heureuſement juſqu'en Flandre. Toutefois ceux de Dunkerque ne voulurent pas les recevoir dans leur port ; c'eſt pourquoy ils entrerent dans celuy de l'Eſcluſe avec ſix mille hommes : & ce fut de ce lieu qu'ils commencerent à declarer la guerre aux rivages de Zelande. Il eſt vray que d'abbord la nouvelle forme de ces vaiſſeaux juſqu'icy inconnuë en ces païs-là, apporta beaucoup de prejudice aux habitans ; non ſeulement à cauſe de la dépenſe qu'ils furent obligez de faire pour fermer les paſſages, mais auſſi parce que les moindres progrés de cette eſcadre en pouſſoient la terreur ſi loin, que pluſieurs Zelandois abandonnerent leur terre natale pour chercher d'autres demeures. Toutefois la ſuitte du temps diminua un peu cet effroy ; car un jour quelques-uns de ces galeres ayant enfermé un navire de guerre Zelandois, quoy que l'eſcadre eſtrangere jouyſt d'un temps calme, & particulierement propre pour elle, & que davantage elle fuſt equipée d'un bon nombre de ſoldateſque tant des ſiens que des Flamens, pendant que le vaiſſeau Zelandois ne portoit que des mariniers au nombre de ſoixante pour le plus ; ce vaiſſeau neantmoins ſçeut ſi bien, deux heures durant, ſe tourner de coſté & d'autre ; & montra tousjours tant de courage, qu'apres avoir eu vingt des ſiens ſeulement ou tuez ou bleſſez, au lieu que les ennemis avoient perdu plus de deux cents cinquante des leurs, il les vid tournet contre eux-meſmes l'effroy qu'ils avoient taſché de luy donner. Vne autrefois ces vaiſſeaux de Spinola ayant attaqué quelques autres navires de guerre Confederez, qu'ils avoient pris par erreur pour des navires de marchands, virent apres un combat de ſix heures entieres une bonne partie de leurs gens tout percez de coups ; ce qui ſervit d'un ſpectacle bien agreable à ceux de Fleſſingue, cette rencontre s'eſtant faitte à la veuë de leurs murailles.

1599.

elles entrent dans l'Eſcluſe ;

& cauſent grande terreur :

mais elles ſont rudement traittées par les navires des Hollandois.

Tandis que toutes ces choſes ſe paſſoient, l'Archiduc Albert, apres avoir conſommé ſon mariage en Eſpagne, & receu, en paſſant par l'Iralie, une eſpée benite du Pape, pour luy ſervir à combattre plus hardiment ſes ennemis & ceux du ſiege Romain ; paſſa de là par les Alpes & par le Comté de Bourgogne, d'où eſtant entré avec ſon eſpouſe Iſabelle ſur les frontieres de la principauté qu'on luy avoit donnée en mariage, il arriva enfin à Bruxelle vers le commencement de l'Autonne. A ſon arrivée il trouva le Cardinal André & le General Mendoze en mauvaiſe intelligence ; chacun des deux à l'envy taſchant de s'attribuer la gloire de tous les bons ſuccés de cette année, & de faire tomber ſur ſon rival le blâme de tous les deſordres : mais le Cardinal fut renvoyé à ſes fonctions ſpirituelles, & Mendoze demeura pres des Archiducs. Albert trouva auſſi que l'Alemagne eſtoit extremement indignée, & que les ſoldats de l'armée Royale marchandoient pour ſe mutiner ; parce qu'ils n'eſtoient point payez de leurs ſoldes, & que meſme on n'avoit pas de quoy les payer ; la Belgique Royale eſtant dans la derniere indigence, & les richeſſes de Philippe ſe trouvant épuiſées tant par les dépenſes de cette grande armée, employée contre les Confederez

L'Archiduc Albert ayant receu une eſpée benite du Pape, retourne en la Belgique avec Iſabelle.

Il trouva tout en confuſion.

1599. & contre les Alemans, que par celles de la flotte qu'il avoit equippée, & des garnisons, qu'il s'estoit veu contraint d'entretenir dans plusieurs places de l'Espagne & des isles prochaines. Cependant la garnison d'Anvers, se rendant redoutable de sa citadelle, forçoit les bourgeois de luy donner de l'argent; tandis que dans Hamont, qui est une petite ville du païs de Liege, & dans tous les autres lieux d'alentour, les troupes Espagnoles contraignoient aussi les païsans & les bourgeois de leur payer contribution, par la crainte du pillage & des incendies, qu'on avoit desja commencé à leur faire souffrir. Les soldats du fort S. André, par le moyen d'une treve qu'ils avoient secrettement faitte avec le Comte Ernest de Nassau, qui commandoit sur la rive opposée à ce fort, avoient tourné toutes leurs menaces contre la ville de Bolduc & ses dépendances, leur demandant le payement de plusieurs années de leur solde.

Les Belges s'offensent des habits & mœurs de l'Archiduc & de son espouse.

L'arrivée du Prince & de la Princesse, bien loin de remedier à ces desordres, en avoit apporté de nouveaux: car premierement la noblesse Belgique s'offensoit fort de ce que le mary & la femme estoient également Espagnols, soit dans leurs habits, soit dans leur mine, soit dans leurs mœurs; & que contre la coustume des Païs-bas ils se faisoient saluer à genoux. Davantage le luxe superbe & Royal, qu'ils faisoient éclatter dans leur cour, eust esté insupportable durant la paix mesme; & leurs dépenses sembloient s'augmenter à l'envy de la disette du peuple. Mais sur tout c'estoit une chose odieuse pour lors, puis qu'elle est des-agreable en tout temps, de voir que ces nouveaux Princes faisoient demander aux Estats de chaque province de nouveaux subsides, allegant, pour rendre leur demande plus plausible, qu'il n'estoit pas raisonnable de voir des sujets fidelles supporter, pour le tesmoignage de leur foy & de leur respect envers leurs Princes, de moindres impostz que ceux qui estoient supportez par les rebelles, pour faire la guerre à leurs Souverains. Les ceremonies du nouvel advenement à la principauté n'avoient pas encore esté faittes, que les Brabançons pressoient desja fortement leurs nouveaux maistres, de faire raser les citadelles des villes, d'en retirer les garnisons, & d'accomplir enfin toutes les autres promesses qu'Albert avoit faittes: mais Isabelle protesta, que si ces choses avoient esté promises, elle n'en avoit jamais rien sçeu: & s'offensa mesme la premiere, de ce que par ces sortes de demandes, il sembloit qu'on cherchast des moyens de la pouvoir mépriser: les Walons demandoient aussi que l'on revoquast les edits, qui leur empeschoient de recevoir, par le commerce de la Hollande, beaucoup de choses dont ils avoient besoin. Mais enfin toutes ces demandes n'estoient que des paroles; & la nouvelle servitude imposée au peuple les fit bien-tost cesser. On acheva donc les solemnitez de l'establissement des deux espoux, qui furent receus pour Souverains des Païs-bas en qualité de Ducs & de Comtes. Mais lors que la Province du Brabant presta son serment de fidelité au devant des murailles de Louvain, suivant la coustume, il arriva que deux villages, qui n'estoient pas loin de là, furent brulez en presence du peuple par quelques cavaliers Hollandois; d'où l'on tira un mauvais augure pour cette nouvelle souveraineté, qui se commençoit ainsi parmy les pertes.

Ils sont receus en qualité de Ducs & de Comtes.

Fascheux estat des affaires des Confederez.

Si les Confederez avoient trouvé quelques sujets de contentement dans les desordres du party ennemy, ils trouvoient aussi des sujets d'inquietude dans le fascheux estat de leurs affaires. Car ils consideroient premierement que le commerce de l'Espagne leur estoit entierement ravy, non seulement par

par les Edits de son Souverain, mais encore par la paix qu'il avoit faitte avec la France. Ils voyoient aussi que la mauvaise intelligence, où ils estoient avec une partie des Provinces du Païs-bas, & la diminution des manufactures arrivée par la fuitte des ouvriers, retranchoient une bonne partie des revenus de la Republique tant sur mer que sur terre : outre que les impostz levés cette année sur ses Provinces, quoy que tres-grands, n'avoient pû suffire au payement de ses dépenses ; qui avoient obligé ses citoyens à des emprunts, dont les interests egaleroient quelque jour le principal, & que les charges qu'ils avoient encore à souffrir, ne devoient pas estre moindres que les precedentes, veu que toutes les forces d'Espagne se tournoient desormais contre eux. Davantage Elisabeth, qui avoit autrefois accoustumé de les assister, ne s'estoit pas contentée depuis peu de leur oster ses troupes auxiliaires ; mais elle les avoit mesme obligez à luy fournir des vaisseaux contre les menaces d'Espagne : & bien-tost apres quand elle n'avoit plus eu lieu de craindre, ils avoient seulement eu d'elle des remercimens, & rien davantage. 1599.

Cependant cette Reyne avoit envoyé en Irlande une tres-puissante armée sous la conduitte du Comte d'Essex, avec ordre de presser les rebelles parmy les forests, les marécages, & les autres derniers refuges de leur liberté : mais tous les efforts que fit le Comte dans cette guerre, soit en public, soit en privé, reüssirent mal ; puis qu'enfin ce jeune Seigneur, qui avoit plus de courage que de prudence, & que les prattiques de ses envieux avoient engagé dans ce fascheux employ, ayant receu plusieurs pertes en diverses rencontres parmy des lieux qu'il ne connoissoit pas assez, fut contraint de faire une treve avec Tiron ; en suitte de quoy il retourna en Angleterre sans en avoir eu ordre. Or comme un peu avant son depart de la Cour, ayant eu avec la Reyne quelque contestation, où elle luy avoit donné un soufflet, il avoit tesmoigné pour cet affront plus de ressentiment qu'un sujet n'en doibt avoir, il trouva à son retour que les anciens soupçons d'Elisabeth contre luy s'estoient encore aigris, non seulement par les bruits que ses envieux avoient semez à son prejudice, mais aussi par les loüanges que ses amis luy avoient données à contre-temps ; de sorte qu'il fut incontinent arresté comme criminel, & mis en seure garde. Lors qu'on eut supplanté ce jeune Seigneur, qui ne cherchoit de la gloire qu'en la guerre, ceux qui conseilloient la paix furent bien-tost écourez d'Elisabeth : & l'on eut lieu de croire qu'elle la souhaittoit, quand on vid que les Anglois ne faisoient plus d'entreprises sur mer contre l'Espagnol, & que mesme il leur estoit defendu de piller les vaisseaux des autres nations, qui porteroient des marchandises en Espagne : toutefois la Reyne cacha son intention, dans la crainte qu'elle avoit pour lors de la flotte de Philippe. Il est vray qu'on luy avoit envoyé de Bruxelle un Ambassadeur, pour luy protester qu'elle n'avoit rien à craindre ; mais son esprit soupçonneux & incredule dans ces sortes d'occasions, adjoûtoit peu de foy à cette protestation. Ce qui n'empescha pas que bien-tost apres elle ne fist declarer publiquement aux Confederez, que la paix estoit necessaire à ses sujets, pour la conservation de leurs commerces ; & qu'elle mesme en avoit aussi besoin pour affermir son regne contre les injustes esperances de quelques-uns qui tendoient des pieges à sa vieillesse. Que neantmoins la Republique ne devoit pas perdre courage : mais qu'au contraire il falloit qu'elle continuast à detourner d'elle la domination des Espagnols & des François egalement ; & à conserver sa liberté, ou pour le

Les affaires n'ayant reüssi en Irlande sous la conduitte du Comte d'Essex, il est emprisonné.

Elisabeth declare aux Confederez, que la paix est necessaire aux Anglois.

1599. moins si les Confederez vouloient un maistre, qu'ils le prissent chez eux, & non pas chez les estrangers; afin d'avoir tousjours Elisabeth pour amie, qui pourroit aisement, lors qu'elle seroit en repos, leur offrir beaucoup de choses qu'elle estoit maintenant contrainte de leur demander. On peut aisement juger combien la pluspart des Confederez s'affligerent, de voir ainsi chanceller la seule alliance qui leur restoit, depuis que celle des François leur avoit esté ravie: & pour accroistre leur inquietude, l'Empereur leur preparoit une nouvelle deputation, qui avoit ordre de les exhorter encore à la paix. Mais, par une courageuse resolution, avant que les Deputez fussent entrez en Hollande, les Estats leur escrivirent des lettres qui les advertissoient de ne se donner pas une peine superfluë, & que la Republique ayant plusieurs fois assez suffisamment déduit les raisons, qui ne luy permettoient pas d'esperer une paix solide avec les Espagnols, elle n'avoit aucun sujet de quitter ses premiers sentimens; si l'on ne vouloit dire que les insolences depuis peu commises en Alemagne, le droit du commerce frauduleusement ravy aux Hollandois, & la puissance Espagnole mieux que jamais establie dans la Belgique, sous le vain tiltre d'une donation imaginaire faitte aux Archiducs, devoient passer pour de nouveaux moyens de porter les Confederez à la paix.

Ils rejettent la deputation de la part de l'Empereur touchant la paix.

Ainsi l'on se garentit heureusement des discours mesmes de ces Deputez: & ce trait de prudence & de hardiesse proceda principalement de l'advis des Hollandois, qui consentirent aussi les premiers à doubler la taxe de leurs revenus, les autres Provinces apportant de grandes difficultez, ou pour le moins usant de plusieurs delais dans la mesme affaire. Ceux de Zelande sur tout ne vouloient point admettre de nouveaux tributs, faisant monter extremement haut les dépenses particulieres qu'ils avoient accoustumé de supporter: & les peuples d'outre le Rhin donnoient aussi de la peine; chacun considerant plustost la propre utilité de sa Province, que le commun advantage de toute l'union, ou pour le moins taschant à faire tomber les plus pesans fardeaux sur ses voisins. Quelques-uns mesme disoient hautement, que quand ils manqueroient d'assister la Republique, il y en auroit encore assez d'autres qui s'interesseroient pour elle: mais au contraire la Province de Hollande tesmoignoit, que si ses associées ne vouloient se resoudre tout de bon à pourvoir aux necessitez communes de l'Estat, elle abandonneroit pour l'advenir le soin de ses voisins, & ne travailleroit plus qu'à sa propre conservation, & à se maintenir seule dans la possession des avantages de la mer.

Les Hollandois doublent la taxe de leurs revenus; mais les autres Provinces y apportent difficulté.

La Republique receut un peu de consolation de la part de quelques Princes Alemans, qui s'offrirent de l'assister chacun à leur tour, & de luy fournir ou de l'argent, ou des troupes. Mais le Prince Palarin principalement taschoit par ses discours, aussi bien que par son exemple, à réveiller les autres Princes de sa Religion: il leur remettoit devant les yeux tous les excés qui avoient esté commis, premierement par le Duc d'Albe, & du depuis par Mendoze; & soûtenoit que si la Republique Confederée estoit une fois poussée à bout, ses voisins se trouveroient enveloppez dans sa ruïne, au lieu que sa prosperité seroit avantageuse à la pluspart, puisque les uns se pourroient servir de son secours pour conserver la Prusse; les autres pour defendre la possession de Cleves: & qu'enfin elle ayderoit à tous ensemble à se maintenir contre le Pape & ses partisans, dont la haine & les prattiques ne tendoient qu'à les opprimer. Toutefois les efforts du Palatin n'eurent

Les Princes Alemans offrent du secours.

pas

pas le ſuccés qu'il ſouhaittoit, parce que premierement le Duc de Brunswic ayant tourné ſes forces contre la capitale de ſon Duché, dont les habitans s'attribuoient une liberté qu'il ne pouvoit ſouffrir, les autres Princes ſes voiſins avoüoient n'eſtre pas aſſez forts pour ſe declaret contre l'Eſpagne. Environ ce temps il eſtoit arrivé que Sigiſmond, Roy de Pologne, prenant peu de ſoin de la Suede, dont la couronne luy appartenoit hereditairement, outre que l'ardente affection qu'il teſmoignoit pour la Religion Romaine, le rendoit ſuſpect aux Suedois de vouloir introduite chez eux quelque nouveauté, ils avoient premierement pris les armes contte luy, & l'avoient en ſuitte, par une Aſſemblée generale, declaré indigne des droits du ſceptre; tandis que Charles Duc de Sudermannie, ſon oncle, evitant tousjours de prendre le tiltre de Roy, en exerçoit les fonctions. C'eſt pourquoy ce Duc rechercha volontairement l'alliance de la Republique Confederée. Mais les Eſtats differerent de s'unir avec luy, parce que maintenant il demandoit du ſecours au lieu d'en offrir; joint que ſes eſperances eſtoient encore incertaines, ſon Eſtat pauvre, & ſes forces eloignées. Toutefois la Republique luy fit offre de ſon amitié, comme à un Prince qui avoit embraſſé les intereſts de leur commune Religion : & luy fit auſſi des excuſes de ce que quelques navires Hollandois, ſans aucun adveu public, s'eſtoient attachez au ſervice de Sigiſmond. 1599.

Le Roy de Suede recherchant l'alliance des Provinces Vnies, la Republique luy offre ſon amitié.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE NEVFIESME.

SOMMAIRE.

Louys de Naſſau ſurprend Wachtendonc. Combat entre Breauté & la garniſon de Grobbendonk. Le Prince Maurice, apres avoir pris le chaſteau de Crevecœur, ſe rend maiſtre du fort de S. André, dont la garniſon prend party avec les Confederez. Le Comte Guillaume pacifie les broüilleries de ceux de Groningue & de ceux de Friſe. Les conferences pour la paix, qui ſe font à Boulogne ſur mer entre l'Eſpagnol & l'Anglois, ne reüſſiſſent pas. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur demandent que les Eſtats Confederez reparent les dommages ſouffers en quelques contrées d'Alemagne. Lettres des Confederez aux Eſtats du party des Archiducs. Relation de l'entrepriſe de Flandre. Bataille de Nieuport ou de Flandre. Le Prince Maurice demeure victorieux. Mendoze eſt pris priſonnier. Le Prince Maurice, apres avoir taſché de prendre Nieuport & le fort d'Iſabelle, retire ſon armée. L'Archiduc Albert aſſigne à Bruxelle une aſſemblée des Eſtats; & taſche par le moyen de leurs Deputez envoyez à Bergue ſur le Zom, de parvenir à quelque traité de paix; mais cette entrepriſe demeure inutile. Les Eſtats du party d'Albert trouvent moyen de lever de nouveaux tributs. Ils s'offenſent de quelques lettres du Roy d'Eſpagne. Les Dunkerquois ayant exercé quelques cruautez contre les peſcheurs des Confederez, en ſont punis. Les Hollandois vont prendre des vaiſſeaux juſques ſous les murailles d'Anvers. La guerre s'eſtant emeuë entre la France & la Savoye, ſe termine bien-toſt par la paix. Le Roy Henry eſpouſe Marie de Medicis.

1600.

Eſtat de l'une & l'autre Belgique.

COmme cette année, qui fut la derniere de ſon ſiecle, avoit ptoduit d'abbord pluſieurs evenemens ſignalez, elle ſembloit auſſi preſaget pour long-temps de grandes revolutions d'affaires. Les Belges qui reconnoiſſoient le commandement ſouverain, ſouffroient beaucoup de diſerte; leurs affaires eſtoient embarraſſées plus que jamais, & leurs forces uſées : mais le zele que le peuple avoit pour ſes Princes, parce qu'ils eſtoient nouveaux venus, le reſpect qu'il leur portoit, parce qu'ils eſtoient preſens, & meſme la grandeur des maux qui l'attaquoient, eſtoient cauſe que l'on s'attachoit de plus pres à faire agir les remedes. Quant aux Confederez, il eſt vray que, quand leur liberté eſtoit encore recente, la grande puiſſance de leur nouveau chef, & le danger meſme dont ils ſe voyoient menacez, leur ſervoient d'un eſtroit lien pour unir puiſſamment leurs intentions auſſi bien que leurs intereſts : mais du depuis, ayant veu proſperer leur Republique, ils s'eſtoient relaſchez. Et quoy que maintenant ils ſe trouvaſſent dans des difficultez aſſez grandes, ils conſervoient bien la meſme valeur, que leur ancienne diſcipline leur avoit inſpitée contre leurs ennemis : mais ils ne retenoient ny la meſme concorde, ny la meſme modetation, qui avoient auparavant tegné chez eux. Toutefois l'un & l'autre party faiſoient pour cette heure de puiſſans efforts; parce que chacun vouloit couronner les travaux de trente années & davantage : & pour cet effet

les

les uns & les autres joüoient de leur reſte ; comme s'ils euſſent veu la victoire devant leurs yeux, preſte à ſe ranger du coſté des plus fermes & des plus conſtans. Dans le commencement de cette année, l'hyver s'eſtant montré ſi rude, que l'on pouvoit marcher ſur la glace des rivieres ainſi que ſur terre, le dommage que cette conjoncture pouvoit apporter aux Confederez, les épargna, par le moyen des ſeditions du party contraire, qu'ils ſçeurent tourner à leur profit. Car le Comte Louys de Naſſau ayant ſecrettement pris ſa marche avec quelques troupes d'infanterie & de cavalerie vers Wachtendonc, ſes ſoldats ſurprirent la ville & s'en rendirent maiſtres. Cette ville avoit autrefois eſté priſe apres deux mois de ſiege par le Comte de Mansfeld, tandis que le Duc de Parme arreſtoit ailleurs les forces Confederées : & maintenant la cavalerie, qui faiſoit une partie de ſa garniſon, ſe trouvoit fortuirement abſente, eſtant allée fourrager ſur les frontieres du païs de Cologne ; de ſorte qu'il n'eſtoit reſté que quatre-vingts ſoldats dans la place pour la garder : outre que l'on n'avoit pas eu ſoin de caſſer la glace des foſſez ; parce que la ſituation du lieu, qui ſe voyoit eloigné des ennemis, & couvert de tous coſtez par le moyen de pluſieurs villes aſſociées qui l'environnoient, avoit rendu ſes habitans plus aſſeurez que la guerre ne le permettoit : ce qui avoit eſté cauſe qu'un petit nombre des ſoldats du Comte Louys, eſtant montez par deſſus le rempart, avoient ouvert les portes à leurs compagnons avec fort peu de meurtre. Le Sieur de Gelen, qui eſtoit enſemble le Seigneur & le Gouverneur de la ville, s'eſtant retiré avec une poignée de gens dans la citadelle, pour attendre le ſecours qu'il avoit envoyé demander, tenoit tousjours bon, malgré les mouſquetades & le canon de ceux qui l'avoient pourſuivy : mais toute l'armée du Comte Louys eſtant arrivée devant la place, on ne chercha plus que des eſchelles pour monter par deſſus les murailles. Toutefois ceux de la citadelle reſiſtoient tousjours, & entre eux une femme desja agée fit une telle defenſe, qu'elle bleſſa & tua pluſieurs de ceux qui taſchoient de monter. Mais enfin les tenans furent obligez de ceder au nombre, & de rendre la place ; dont ſans doute la priſe eſtoit aſſez conſiderable, non ſeulement à cauſe des marécages qui l'enfermoient ; mais encore à cauſe du butin que les victorieux firent en ce lieu, où pluſieurs païſans s'eſtoient retirez avec tous leurs biens, pour eviter les maux de la guerre qui avoit embraſé tous les païs d'alentour. Peu de temps apres, la cavalerie Confederée fit entrer dans la place toutes les munitions de bouche & de guerre, neceſſaires pour ſa conſervation.

1600.

Louys de Naſſau ſurprend VVachtendonc.

Entre les François qui combattoient ſous les enſeignes des Confederez, il y avoit un Gentilhomme, nommé de Breauré, ſorty d'une race fort conſiderable dans la Normandie : & comme la grande jeuneſſe où il eſtoit encore, luy inſpiroit un peu trop de feu, il avoit appellé au combat vingt cavaliers de la garniſon de Grobbendonk ; les principaux deſquels eſtoient en aſſez mauvaiſe reputation, pour avoir autrefois vendu la ville de Gertrudenberg, & par conſequent indignes de paroiſtre en lice contre un Gentilhomme de ſi noble extraction. Neantmoins les uns & les autres ſe rendirent en nombre egal dans la plaine de Fucht aſſez proche de Bolduc : ceux de Grobbendonk eſtant armez plus à l'avantage ; & Breauté ſe trouvant poſté en un lieu plus commode. Dés le premier choc Breauté tua le chef des ennemis ; qui ſe nommoit Abraham en ſon nom propre, & le Cuiſtre en ſon nom de guerre. Le combat fut ſi rude, les coups de piſtolet & d'eſcopette eſtant deſchargez de pres, qu'en peu d'heures la moytié des combat-

Combat entre le Sieur de Breauté, & les gens de Grobbendonk.

1600. tans de chaque party perdirent la vie : mais la boutade des François s'eſtant refroidie pendant la longueur du combat, ils prirent tous la fuitte, à la reſerve de Breauté; lequel eſtant demeuré ſeul, apres avoir pluſieurs fois changé de cheval, fut bien-toſt reduit à combattre à pied; mais enfin, ſe voyant preſſé par la multitude des ennemis, il ſe rendit : & les François ont aſſeuré qu'en ſe rendant, il avoit obtenu la vie ſauve pour condition; mais les Brabançons au contraire ſoûtiennent que dés auparavant le combat, il avoit eſté dit que les vaincus ne pourroient eſperer autre choſe que la mort. Quoy qu'il en ſoit, on l'avoit conduit priſonnier un aſſez long eſpace de chemin, lors que quelques-uns envoyez de la ville le tuerent de trente bleſſures; quoy qu'auparavant il les euſt priez de ſouffrir pour le moins qu'il mourut armé, & comme doibt mourir un homme de guerre.

Laſcheté commiſe par ceux qui tuerent le ſuſdit de Breauté.

La laſcheté de cette action ne reſpondoit pas mal à l'infamie de ceux qui la commirent : mais apres tout, elle doibt ſervir d'inſtruction aux Gentilshommes courageux, afin qu'ils ne ſe portent plus avec tant d'ardeur à ces ſortes de combats, où la victoire ne peut apporter aucune utilité au public; & où la mort, pour ceux qui l'y rencontrent, ne peut, dans le ſentiment des ſages, meriter autre choſe qu'une excuſe.

Le Prince Maurice prend Crevecœur : & tue cinq cents cavaliers ennemis.

Quoy que l'hyver duraſt encore, le Prince Maurice ne voulant pas perdre les occaſions que la diſcorde des ennemis ſembloit luy offrir, arriva avec une flotte impreveuë devant le chaſteau de Crevecœur, apres avoir fait courir le bruit que ſes appareils avoient un autre deſſein : & par un ſiege de trois jours il obligea cette place, ſituée ſur les rives de la Meuſe & de la Diſe, à traitter de ſa reddition. La cavalerie que les ennemis avoient envoyée pour en renforcer la garniſon, eſtant venuë trop tard, & les habitans de Bolduc, ſuivant leur defiance ordinaire, ne l'ayant pas voulu recevoir, elle fut defaitte par les troupes du Prince qui en tuerent pres de cinq cents hommes. En ſuitte de quoy ayant donné ordre que l'on achevaſt les fortifications du chaſteau de Crevecœur que Mendoze avoit commencées, il arriva devant le fort de S. André, dont la garniſon, compoſée d'Alemans & de Walons, ayant chaſſé ſes chefs, penchoit aſſez ouvertement vers la ſedition : c'eſt pourquoy l'on avoit envoyé le Meſtre de camp la Bourlotte dans ce fort, avec ordre d'en faire ſortir adroittement les ſoldats, ſous pretexte de les vouloir conduire à quelque entrepriſe nouvelle; mais ils avoient decouvert cet artifice & s'en eſtoient gardez. Neantmoins ils conſervoient toujours la place en ſon premier eſtat, ſous quelque eſperance de pardon; & meſme comme un gage certain du payement de trois années de ſolde qui leur eſtoient deuës. C'eſt pourquoy le Prince Maurice ayant eſſayé de traitter avec eux, ils rejetterent cette negotiation avec d'autant plus d'opiniaſtreté, qu'ils voyoient que la ſomme qui leur eſtoit offerte pour loyer d'une trahiſon, eſtoit moindre que celle qu'ils pouvoient attendre en demeurant dans le devoir ſans tacher leur foy ny leur renommée. Ils avoient du canon pour ſe defendre; & leurs ſeuls remparts pouvoient paſſer pour une citadelle, car ils eſtoient flanquez de cinq baſtions, deux deſquels s'avançoient ſur la Meuſe, deux autres ſur le Vahal, & le cinquieſme vers Harvard. Ces baſtions eſtoient enfermez d'un foſſé bordé d'un perpetuel corridor, au delà duquel il y avoit encore un autre foſſé, qui ſervoit à joindre les deux rivieres l'une à l'autre. Enfin la force de cette place eſtoit telle, que l'Archiduc Albert s'eſtoit vanté pluſieurs fois tant par ſes diſcours que par ſes lettres, de garder la clef des rivieres de la Hollande, & d'eſtre maiſtre d'une citadelle

Il aſſiege le fort de S. André.

delle qui tenoit en bride tous les habitans de cette Province. Tandis que le debordement des rivieres tendoit la terre incapable de souffrir le travail des pionniers, les soldats du fort de S. André, invitez d'entendre à quelque composition, ne tendoient que de rudes responses : & leur arrogance fut telle, que le Prince, qui tenoit un de leurs compagnons prisonnier, le leur ayant renvoyé gratuitement, afin qu'il taschast de les persuader, ils le tuerent, pour tesmoigner par cette estrange action combien ils avoient la perfidie en horreur : & comme s'ils ne se fussent pas assez declarez par ce meurtre, ils renvoyerent le corps du mort dans le camp des Confederez. Cette nouveauté ayant fait resoudre le Prince à se servir de la force, il ne trouva point de meilleur expedient que de bloquer la place par des forts, capables en mesme temps d'en arrester la garnison, & de defendre le camp des assiegeans contre le secours qui pourroit venir de la part des Espagnols. Ayant donc renvoyé sa cavaletie, qui ne luy pouvoit estre qu'inutile parmy ces terres marécageuses, il posta une partie de ses troupes dans des navires & sur des ponts, une autre partie dans les plaines de Tiele & de Bommel, & dans les petites isles du Vahal : & pour le gros de son armée, il le dispersa sur la rive du Brabant, où il fit debordet la Meuse apres en avoir rompu les digues, tant afin d'avoir un plus libre espace pour faire travailler aux ouvrages qu'il avoit designez, que pour empescher les ennemis de venir par là. En suitte il fit construire six forts en six endroits differens ; & les distances furent encore fortifiées par de moindres ouvrages, afin que toutes sortes d'avenuës fussent fermées aux ennemis : & pour accroistre l'effroy des assiegez, il entreprit de se rendre maistre du chasteau de Batenbourg, lequel est situé sur le bord de la Meuse ; & donne encore aujourd'huy des marques que le nom des anciens Bataves s'estendoit autrefois jusque sur les rivages de la Gaule : le Prince fit attaquer cette place avec une si rude batterie de canons, que les assiegez du fort de S. André en entendoient aisément le bruit. Davantage ceux-cy estoient souvent blessez par les mousquetades des assiegeans ; & apres avoir perdu un assez bon nombre de leurs compagnons, voyant que les coups dont ils taschoient de rendre la pareille aux assiegeans, n'estoient pas si certains que ceux de leur ennemy, ils furent contraints de se tenir cachez sous l'abry de leur rempart. Cependant ils souffroient beaucoup d'incommoditez ; sur tout en ce qu'ils manquoient de bois pour leur chauffage, & de medicamens pour se traitter dans les maladies que l'humidité de la terre marécageuse causoit à plusieurs. Il est vray que la ville de Bolduc leur donnoit quelque esperance de secours, par le signal des feux qu'elle allumoit assez souvent : & elle tascha aussi de faire passer quelques navires jusqu'à eux ; mais cet effort ne reüssit pas. L'armée mesme des Espagnols s'avança sous la conduitte de Velasco, avec force menaces ; mais elle ne pût aller jusqu'aux assiegez ; l'inondation des campagnes & les forts des assiegeans luy fermant le passage. Le Printemps estoit fort avancé : & comme il y avoit desja long-temps que la neige des montagnes s'estoit fonduë, les rivieres s'estoient remises en leur premier estat. Ce qui donna lieu aux assiegeans d'employer leurs pionniers, que l'on faisoit travailler principalement la nuit & durant le decours de la lune ; & leurs travaux s'estoient desja avancez jusqu'au corridor, qui enfermoit la place de la maniere que nous avons deduitte cy-devant : mais enfin les assiegez & le Prince Maurice tomberent d'accord, moyennant la somme de cent vingt-cinq mille livres qui leur fut payée, & qu'ils diviserent entre eux par

1600.

Les assiegez se rendent moyennant la somme de cent vingt cinq mille livres.

1600. par teſte, comme une partie de la ſolde qui leur eſtoit deuë par les Eſpagnols ; les choſes ayant eſté concluës de la ſorte par ce que le Prince eſtoit bien aiſe d'achetter le temps, & que les aſſiegez conſideroient qu'encore qu'ils ne fuſſent pas reduits à l'extremité, neantmoins il ne leur reſtoit aucune eſperance de ſecours. Ce fut à ce prix que les Confederez ſe tendirent maiſtres du fort de S. André, dont le baſtiment pouvoit paſſer pour un des plus excellens ouvrages du ſiecle ; & pour ſa ſituation elle eſtoit tout à fait propre à tenir la Hollande à couvert. Le canon & les autres munitions qui eſtoient dans la place, vinrent auſſi en la poſſeſſion du Prince Maurice, & davantage les troupes Confederées furent accreuës du nombre de douze cens ſoldats qui prirent leur party ; & leſquels apres avoir achevé toutes les marques de réjoüiſſance accouſtumées en de pareilles occaſions, triompherent d'eux meſmes, & rendirent du depuis de ſignalez ſervices à leur nouveau party ; ſur tout lors qu'ils eurent paſſé de leur premiere licence dans l'uſage de la diſcipline militaire : joint que les Eſpagnols les ayant proſcrits bien-toſt apres en qualité de traiſtres, la haine de cette nation, & la crainte des chaſtimens, ſervirent à tendre leurs courages plus determinez contre leurs nouveaux ennemis. Que ſi les cenſeurs les plus ſeveres n'approuverent pas entierement l'action de ces ſoldats, pour le moins ils la trouverent plus excuſable que celle de la garniſon de Gertrudenberg ; puis que ceux-cy ſe voyant fruſtrez du ſalaire qu'ils avoient merité par d'aſſez longs travaux, n'avoient pas laiſſé de ſouffrir encore un ſiege de deux mois : au lieu que les ſoldats de Gertrudenberg, ſans avoir aucun ſujet de ſe plaindre, chercherent à s'enrichir en faiſant banqueroute à leur foy & à leur reputation. Les Eſtats des Provinces Vnies deffendirent, par une ordonnance expreſſe, qu'aucun n'euſt à reprocher à ces nouvelles troupes leur changement de party ; parce qu'ils ſçavoient aſſez que de pareilles reproches, & quelquefois des offences encore plus legeres, cauſent des querelles capables de porter toute une armée dans le tumulte : eſtant meſme arrivé depuis peu que deux ſoldats, l'un Alemand & l'autre François, eſtant entrez en different pour le jeu des cartes, chacun intereſſa ceux de ſa nation dans ſa diſputes, en telle ſorte que l'on en vint juſques aux bleſſures & aux meurtres de part & d'autre ; la preſence des chefs n'ayant pû qu'avec beaucoup de peine faire ceſſer le combat.

Environ ce temps l'obſtination de la ville de Groningue durant touſjours, & ſes envieux fomentant de plus en plus le juſte reſſentiment de tous les autres peuples Confederez, les Eſtats furent obligez à prendre une reſolution aſſez rigoureuſe, & dont l'exemple ne ſe rencontre pas ſouvent chez les nations libres. Car outre que la populace de cette cité eſtoit naturellement farouche, elle avoit rencontré des Magiſtrats, qui pour avoir ſouffert la peine du banniſſement ſous la domination Eſpagnole, en eſtoient devenus plus inſolens, & ſe plaignoient hautement que la condition de leurs bourgeois, ſous la puiſſance de la Republique, eſtoit bien plus difficile à ſupporter qu'elle n'avoit eſté ſous celle du Roy d'Eſpagne, qui leur avoit accordé beaucoup d'exemptions & d'autres droits par leſquels ils eſtoient preferez aux habitans des campagnes circonvoiſines. Cette bourgeoiſie ſe reſſouvenant donc de tous ſes anciens avantages, non ſeulement refuſoit d'obeïr à l'arreſt des Eſtats, quoy qu'elle s'y fuſt ſoumiſe auparavant, comme en effet ce jugement avoit retranché pluſieurs choſes qu'elle avoit uſurpées ſous le nom d'anciens privileges ; mais davantage elle avoit laiſſé

Rebellion des habitans de Groningue reprimée par ordre des Eſtats.

écouler

écouler pres de trois ans sans porter aucun tribut à l'épargne. C'est pourquoy les Estats considerant qu'ils introduiroient un mauvais exemple, s'ils permettoient eux mesmes qu'une seule ville osast impunement mépriser leurs ordonnances, & refusat le payement des subsides qu'elle estoit obligée de fournir pour le bien commun, on commanda au Comte Guillaume de Nassau de marcher avec de bonnes troupes de gens de guerre, pour aller remettre ces bourgeois dans leur devoir. Mais comme il estoit naturellement porté à la douceur, quoy que les ordres qu'il avoit receus fussent assez rigoureux, il les tempera par sa prudence, sans permettre à ses soldats de commettre aucun excés, & mesme sans punir la populace des discours insolens que la colere luy avoit fait tenir. Mais seulement apres avoir desarmé tous les habitans, de peur que le dépit ne les portast à renouvellet leurs anciennes hostilitez; ou que s'il leur donnoit une garnison trop puissante, cela ne diminuast d'ailleurs les forces de la Republique, il fit bastir une citadelle dans leur ville. Ce fut alors que leur audace se laissa domter, ils commencerent à suppliet que leur cité, qui avoit tousjous esté libre, ne portast point cette marque de servitude: ils remontrerent que cette coustume de bastir des citadelles dans les villes, n'avoit esté introduitte que pour ceux qui vouloient regner par force sur les peuples: & que comme cette maniere d'agir estoit presque la seule chose que l'on reprochoit aujourd'huy aux Espagnols, les chefs de la Republique Confederée, qui imitoient la tyrannie au lieu de la vanger, estoient obligez de mettre bas les armes qu'ils avoient prises contre les citadelles, & de quitter le tiltre, qu'ils s'attribuoient à tort, de defenseurs de la liberté Belgique. Ces bourgeois demandetent aussi qu'on les deschargeast d'une partie de ce qu'ils devoient pour les tributs: mais le ressentiment de leur rebellion encor toute recente, & le souvenir de leurs anciennes seditions, fermoient la porte à toute sorte d'indulgence qu'on eust pû avoir pour eux. Toutefois le succés du procedé des Estats adoucit toute la haine qu'on eust pû concevoit contre la rigueur de leur authorité; car apres avoir fait venir à la Haye les autheurs du tumulte de Groningue, sans leur ordonner aucune autre peine, ils commirent l'exercice des magistratures à des esprits plus tranquilles, qui entretinrent la ville dans son devoir: de sorte que bien-tost apres on luy rendit son ancien droit de suffrage, & toutes choses pour l'avenir se terminerent par les voyes de l'equité. 1600.

Differens touchans les subsides, imposez en Frise.

Il s'emeut aussi dans la Frise plusieurs differens touchant les subsides imposez sur les troupeaux & sur les pasturages: parce que les habitans des villes poursuivant chaudement l'exaction de ces tributs, les campagnards s'y opposoient; & sur tout ceux qui habitent les païs d'Oostergo & de Westergo. Bien-tost apres, l'ambition de parvenir aux plus hautes charges de cette Province ayant secrettement fomenté la discorde de ses habitans, (comme il arrive d'ordinaire) les inimitiez éclatterent tout à coup jusqu'à tel point, qu'une partie du Conseil public estably a Leewarden s'estant volontairement transferée à Franiket, & l'autre partie estant demeurée dans son ancien siege, en sorte neantmoins que les uns & les autres se vouloient attribuër chacun à part l'authorite generale de tout le corps, cette partialité deschiroit etrangement la conduitte des affaires publiques, & l'administration des finances. Le Comte Guillaume tascha de reünir cette division; & pour venir à bout de son dessein, parce que ceux de Franiket l'avoient commencée, il employa contre eux premierement son authorité, & puis enfin la force mesme: mais dans cette conjoncture

1600. il ne pût eviter que pour le rendre odieux, on ne luy donnaſt le blâme d'avoir affecté une ſouveraineté ſur les loix & ſur la juſtice. Enfin les autres Provinces s'eſtant renduës mediatrices pour l'accommodement de ce different, on choiſit des arbitres qui le terminerent à l'amiable, & toutes choſes furent remiſes en leur premier eſtat.

Parmy ces divers ſujets de triſteſſe qui preſſoient la Republique, elle en éprouva un nouveau, dans l'advis qu'on luy donna d'accommodement qui ſe pourſuivoit avec beaucoup de chaleur entre Eliſabeth & l'Archiduc, que le Roy d'Eſpagne avoit chargé de cette negotiation. Les Ambaſſadeurs des deux Couronnes s'eſtoient desja rendus pour cet effet en la ville de Boulogne ſur mer : & il eſt vray que de part & d'autre on avoit beaucoup de raiſons de deſirer la paix. Car Philippe de ſon coſté redoutoit tousjours des rentatives pareilles à celles que les Anglois avoient cy-devant faites en Eſpagne & en Amerique : mais ſur tout il ſe laſſoit des continuelles dépenſes qu'il eſtoit obligé de faire pour aſſurer ſa navigation ; & ſe promettoit qu'en privant les Confederez du ſecours qu'ils tiroient d'Angleterre, il les porteroit facilement à quelque traitté de paix. Pour les Anglois, ils s'allarmoient aſſez de voir l'Irlande diſpoſée de plus en plus à la revolte ; tant par les avantages que Tiron avoit tempottez, que par les nouvelles bulles du Pape : & Eliſabeth ne trouvoit pas peu de dangers à combattre, quand elle conſideroit qu'apres beaucoup d'exploits de guerre on avoit eu bien de la peine à tirer les forts d'Vltonie & de Mounſter d'entre les mains des rebelles ; leur eſtant encore reſté pluſieurs azyles où ils ſe pouvoient fortifier. Neantmoins les Confederez apprirent au bout de trois mois, que les Deputez pour la paix n'avoient pû s'aboucher, les Anglois n'ayant pas voulu ſouffrir que les Eſpagnols les precedaſſent ; ny ceux-cy permettre que les autres allaſſent du pair avec eux. A la verité ils avoient taſché de conferer enſemble par des meſſages ; mais cet expedient n'avoit encore rien avancé, parce que les Eſpagnols ſouhaittoient principalement une treve, qui eſtoit la choſe que les Anglois craignoient le plus. Enfin ces Ambaſſadeurs ſe retirerent : & cette conference, n'eſtant plus traittée que par écrit, tiroit en longueur, lors que le deceds d'Eliſabeth & le ſucceſſeur de cette Reine mirent fin à la negotiation, ainſi que nous dirons en ſon lieu.

Ambaſſadeurs d'Eliſabeth & du Roy d'Eſpagne, s'eſtants aſſemblez à Boulogne pour le ſujet de la paix, ſe retirent ſans avancer l'affaire.

Cependant le Comte Herman de Mansfeld & Charles Nutſel vinrent trouver les Confederez de la part de l'Empereur, en qualité d'Ambaſſadeurs : & parce qu'un peu auparavant les Eſtats avoient prevenu par leurs lettres toutes les remontrances qu'on leur euſt pû faire touchant la paix, ceux-cy feignirent d'avoir eu ordre de traitter de toute autre choſe. Et veritablement leurs diſcours ſembloient plustoſt avoir du rapport avec l'ancienne majeſté de l'Empire, qu'avec les disgraces dont l'Alemagne avoit eſté battue l'année precedente. Car ils ſommoient les Eſtats de reſtituër aux Alemans les places qu'ils avoient occupées dans leur païs, de reparer les dommages que leur ſoldateſque avoit fait ſouffrir à l'Alemagne ; & de ne s'excuſer plus ſur l'exemple des Eſpagnols : car autrement (diſoient ils) vous devez vous aſſurer que des fautes pareilles recevront une pareille punition. Nous ne vous preſſerons point (continuoient ils) d'entendre à la paix ; mais vous devez ſçavoir que vous ne ſçauriez rejetter les occaſions des conferences, ſans vous rendre extremement ſuſpects. Apres tout, l'Alemagne n'eſt pas reſoluë de ſouffrir plus long-temps les tributs que vous impo-

Ambaſſadeurs de la part de l'Empereur demandent aux Eſtats, qu'ils ayent à rendre les places qu'ils tenoient en Allemagne, & de reparer les dommages.

imposez sur le trafic sous un pretexte de guerre. Les Estats firent response que l'Espagnol, qui avoit le premier fait entrer ses armées dans ces païs paisibles, devoit estre jugé coupable de tous les dommages que l'Alemagne avoit receus; & de ce que la Republique avoit esté obligée de se saisir des places qui luy pouvoient servir de defense. Que si l'on pardonnoit à l'Espagnol les fautes qu'il avoit commises de son propre mouvement, on ne devoit pas imputer à crime aux Confederez, ce qu'ils n'avoient fait que par necessité. Pour ce qui concernoit la paix & l'Isle de Gravewart, les Estats firent les protestations qu'ils avoient tousjours faittes auparavant: mais parce que les Espagnols avoient depuis peu rendu la ville de Rheze, les Confederez jugerent à propos de rendre aussi celle d'Emmeric, afin d'avoir lieu de reprocher à leur ennemy celle de Rhinberk qu'il tenoit encore. Il fut aussi parlé de plusieurs autres affaires de moindre consequence; & mesme on proposa quelque treve: mais les Estats detournerent addroittement ce discours, parce que la conjoncture des affaires avoit fait prendre d'autres desseins à la Republique: & comme en mesme temps les Estats de la Belgique qui reconnoissoit la domination de l'Archiduc, eurent envoyé un trompette en Hollande, il y fut detenu quelques jours; de peur que par son moyen les grands preparatifs qui se faisoient pour la guerre, ne fussent découverts: & puis enfin on le renvoya avec des lettres, par lesquelles on convioit les Estats du party ennemy de delivrer leur patrie de la domination estrangere, avant que de songer à faire une paix domestique: & les Estats des Provinces Vnies agissoient de cette sorte, parce que depuis le traitté fait avec la garnison du fort de S. André, toutes les autres trouppes de l'Archiduc témoignoient de vouloir imiter leurs compagnons. Ainsi donc les Confederez, taschant de tourner à leur avantage les seditions intestines de leur ennemy, aspiroient à des entreprises plus grandes que jamais: mais sur tout ils estoient resolus de porter la guerre dans le cœur de la Flandre; tant pour accroistre chez leurs ennemis la disette, qui servoit de premier mobile aux tumultes de leur soldatesque, que pour ruïner les finances de l'Archiduc; & porter les desordres de son party jusques dans la derniere rebellion. En effet il ne se pouvoit pas offrir aux Confederez un meilleur expedient que celuy d'attaquer une Province qui obeïssoit presque toute entiere aux ennemis; & laquelle estoit naturellement riche, tant à cause du grand revenu de ses campagnes, que de la commodité de ses ports, qui rendoient d'ailleurs la navigation dangereuse pour les Confederez; & les obligeoient à faire de continuelles dépenses pour entretenir la seureté de leurs commerces. Les Zelandois principalement souhaittoient que l'on fit cet effort; & prioient les Estats qu'apres avoir desja pourveu à la seureté de la Hollande & des peuples d'outre le Rhin, ils ne laissassent pas la Zelande seule exposée au voisinage de l'ennemy: veu que dans le mauvais estat où les affaires de l'Archiduc estoient presentement reduittes, il estoit facile aux armes Confederées de delivrer Ostende, & de prendre Nieuport, Dunquerque & l'Escluse, ces trois dernieres places servant aux pirates d'une retraitte perpetuelle: que quand mesme la Republique ne s'empareroit que d'une seule ville, qui fust tant soit peu considerable dans cette Province ennemie, tandis que l'Archiduc assembleroit ses forces, & tascheroit d'appaiser le mécontentement de sa soldatesque, on auroit pour le moins cet avantage d'orenavant de ne faire plus la guerre que sur les terres des ennemis. Et veritablement cette esperance n'eust pas esté

1600.

Response des Estats.

Lettres des Confederez aux Estats du party contraire.

Recit de l'expedition de Flandre.

mutile

1600. inutile aux Confederez, ſi la faveur des vents euſt ſeconde leur diligence; mais ils leur furent tellement contraires, celuy du Nort s'eſtant continuellement rendu le maiſtre de la Mer, que les vaiſſeaux qui conduiſoient leurs troupes & leur munitions, n'arriverent que fort lentement aupres de Zebourg, forteresſe de l'Iſle de Walcheren, où le rendez-vous general avoit eſté aſſigné. L'armée des Confederez n'eſtoit compoſée que de cent & vingt-ſept drapeaux d'infanterie, & de vingt-cinq cornettes de cavalerie pour le plus: mais ils avoient quatre-vingts navires équipez ſuffiſamment d'artillerie, & de toutes les autres choſes neceſſaires pour la guerre. Pendant cette difficulté de naviger, le Prince Maurice & les Deputez des Provinces, leſquels ayant eſté les autheurs de cet armement, s'eſtoient auſſi offerts d'accompagner le Prince dans tous les dangers pour ſeconder ſa prudence par leurs conſeils, employerent un aſſez long eſpace de temps à reſoudre entre eux, ſi l'on devoit attendre que les vents fuſſent plus commodes, ou s'avancer malgré les injures du temps, pour embraſſer la premiere occaſion qui s'offriroit, tandis que l'ennemy ſe trouveroit dépourveu de toutes choſes; mais enfin ce dernier advis prevalut. Il fut donc arreſté que l'on conduiroit par mer tout le bagage & toutes les munitions tant de guerre que de bouche, & que l'on paſſeroit la ſeule ſoldateſque au delà du Hont, qui fait la derniere partie de l'Eſcaut, afin que de là elle priſt ſa marche par terre vers Oſtende. Cette place, qui eſt ſituée ſur le bord de la Mer, obeïſſoit aux Eſtats; mais elle eſtoit comme bloquée par le moyen de ſept forts que les ennemis avoient fait conſtruire à l'entour contre les courſes des ſoldats Confederez, qui avoient obligé une bonne partie de la Flandre de payer contribution: toutefois cette place n'eſtoit pas ſi bien enfermée, que la garniſon ne fiſt encore aſſez ſouvent des ravages dans le païs ennemy. Pour faciliter l'abbord de la flotte Confederée, on envoya devant le Comte Erneſt de Naſſau avec une partie des navires; & il devoit auſſi ſe ſaiſir de Philippine, qui eſt une forteresſe baſtie ſur cette coſte. Suivant cet ordre, apres qu'il eut obligé les ſoldats de cette place à capituler, & que ſur la deſcente de la meſme coſte il ſe fut auſſi rendu maiſtre d'Aſſenede, le Prince Maurice partagea toute ſon armée en trois corps d'infanterie, l'un deſquels fut mis ſous la conduitte du Comte Georges de Solms; & l'autre ayant eſté mis entre les mains du Comte Erneſt de Naſſau avec une partie des navires, on donna au Colonel Vere, chef des troupes Angloiſes, le commandement du troiſiéme corps. Le Prince ſepara auſſi la cavalerie en ſept eſcadrons; dont il donna le principal commandement au Comte Louys de Naſſau, retenant pour luy la direction generale de toutes choſes, ſans partager ſes ſoins avec aucun autre chef.

Cependant les payſans de la Flandre effrayez par la reputation de cette nouvelle armée qui arrivoit dans leur Province, abandonnerent la pluspart des bourgs apres les avoir ruïnez: & ils avoient ſi bien perdu le ſouvenir de leur ancienne liberté, & de l'alliance qu'ils avoient euë autrefois avec les Provinces Vnies, qu'ils dreſſoient de toutes parts des embuſches aux ſoldats Confederez, & exerçoient toute ſorte de cruauté contre ceux qui tomboient entre leurs mains. Ce qui excita une telle colere dans les eſprits de toute la ſoldateſque, qu'elle pouſſa l'embraſement des villages & des metairies bien plus loin qu'il ne luy avoit eſté commandé par ſes chefs. L'armée prit directement ſa marche vers Bruge, par Ecloo, Maldegem, & Male, bourgs d'une reputation aſſez conſiderable. Les Eſtats Confederez

rez avoient escrit aux habitans de Bruges & à ceux de Gand aussi, pour leur 1600.
faire ressouvenir de l'union qu'ils avoient autrefois contractée d'un commun accord contre la domination estrangere; & pour les inviter (si leur servitude n'estoit point volontaire) à seconder, par le secours de leurs biens & de leurs propres personnes, une armée qui n'avoit point d'autre but que d'affranchir toute la Belgique du joug Espagnol: mais tant s'en faut que ces remonstrances eussent quelque pouvoir sur des ames endurcies dans la haine du party Confederé, qu'au contraire ceux de Bruges, qui jusqu'icy n'avoient jamais voulu recevoir de garnison, souffrirent que l'Archiduc leur en envoyast une; & l'armée des Confederez estant passée au delà de leur ville, ils l'attaquerent de loin, n'ayant osé l'attaquer de prés; mais ils ne luy porterent pas beaucoup de dommage. De là le Prince Maurice estant allé à Iabeque, on luy vint dire que les gens de l'Archiduc avoient abandonné le chasteau d'Aldenbourg: & bien-tost apres, il apprit que la mesme chose estoit arrivée à Plassendale, Snaskerque, & Bredenede: dans lesquelles places & dans toutes les autres, dont la situation luy sembla commode pour le passage, il laissa des garnisons; lesquelles neantmoins n'estoient capables que de faire teste à des forces mediocres, & d'observer les desseins des Espagnols pour l'en advertir, parce qu'il demeuroit tousjours incertain des entreprises où ils se porteroient; n'y ayant aucun lieu de croire qu'un party plein de broüilleries & de seditions pûst mettre sur pied une armée complette. Le Comte de Solms ayant esté envoyé devant avec le tiers de l'armée, eut ordre de conduire dans Ostende les Deputez des Estats; afin qu'ils pûssent avec plus de seureté pourvoir aux moyens necessaires pour la continuation de la guerre: en suitte de quoy il assiegea un fort que les soldats de l'Archiduc avoient nommé du nom de leur chef, & lequel n'estant éloigné d'Ostende que d'une heure de chemin, en tirant vers Nieuport, est situé parmy les dunes qui se rencontrent sur ce rivage. De là le Comte estant arrivé devant Nieuport mesme, il commença à preparer toutes les choses necessaires pour le siege de cette place: s'estant saisi auparavant de tous les autres forts qui sont sur le port, lequel contient une assez longue estendue de païs, à cause que la ville est beaucoup éloignée de la mer. Bien-tost apres, le Prince Maurice arriva aussi devant la mesme ville, pour la tenir enfermée autant que la nature du lieu le pouvoit permettre: & dans toute cette marche les soldats du Prince, qui estoient en assez bon nombre, souffrirent une extreme necessité de breuvage, parce que l'ennemy avoit retiré toutes les bestes de voitures qu'ils eussent pû rencontrer, & qu'ainsi le vin ny la bierre ne pouvoient pas suivre aisement: joint que l'on avoit tant de peine à trouver de l'eau mesme, que quelques uns s'estimerent assez heureux d'en pouvoir recouvrer de toute trouble, qu'ils beuvoient avec beaucoup d'avidité: & cette disette fut encore prolongée par un accident arrivé aux vivandiers, lesquels perdirent vingt batteaux chargez de vivres, qui leur furent pris par les navires du Marquis Spinola. En quoy il y eut beaucoup de la faute des ces munitionnaires, parce que sous l'esperance de faire un plus grand gain que les autres, ils avoient voulu partir devant la flotte qu'on avoit destinée pour l'escorte des munitions. Toutefois dans cette prise la Republique ne receut pas une perte fort considerable; & les ennemis mesmes ne jouyrent pas long-temps de la gloire de leur conqueste: car la flotte Confederée sous la conduitte de Warmond, ayant attaqué les navires de Spinola, il s'éleva en mesme temps un vent si rude, que ces vaisseaux,

1600. seaux, qui ne valoient rien pour le combat si la mer n'estoit tranquille, demeurerent tout couverts de carnage par la perte de plusieurs de leurs gens: & ce fut dans cette deffaitte que par une avanture assez nouvelle un de leurs forçats, Turc de naissance, ayant veu sa chaisne brisée par un coup de canon sans que le boulet l'eust offensé, se jetta incontinent dans la mer, pour se pousser à la nage jusqu'à la flotte des Hollandois; & cette heureuse remerité l'affranchit d'une perpetuelle misere.

L'Archiduc ayant appris l'advenement du Prince dans la Flandre, assemble des troupes de tous costez.

Tandis que ces choses se passoient, l'Archiduc ayant appris que les Confederez estoient entrez en Flandre, non pas avec de simples troupes de fourrageurs sorties à la haste pour chercher quelque butin, mais avec les principales forces de la Republique, conduittes & animées par la presence mesme du Capitaine General, & reconnoissant d'ailleurs que cette Province estoit la principale & comme le cœur de toutes celles de son party, sans s'arrester davantage aux autres esperances qu'il avoit conceuës auparavant, il assemble des troupes de tous costez, estant resolu de faire son dernier effort dans une guerre de telle consequence. Suivant cette resolution il n'oublia aucune diligence necessaire: car apres avoir r'appellé les regimens qu'il avoit envoyez dans la Gueldre, il en composa un corps d'armée qu'il fit venir promptement à Anvers, parce que la riviere de l'Escaut, qui separe la Flandre d'avec le Brabant, passe par cette ville, & en mesme temps il donna ordre que l'on appaisast les troupes Espagnoles, qui s'estoient un peu auparavant mutinées dans la ville de Hamont, d'où elles furent retirées & conduittes à Diest: de sorte que par le moyen des vivres qu'on leur fournit, & de l'esperance qu'on leur donna d'un prochain payement, on les vid peu à peu se remettre dans le devoir. Et il avoit esté necessaire à l'Archiduc d'en user ainsi; car s'il n'eust joint ces troupes aux autres regimens qu'il avoit desja tout prests, il eust eu deux inconveniens à craindre, puis que d'un costé son armée ayant les Confederez en teste, se fust trouvé de beaucoup trop foible; & que d'autre part ces mutins eussent pû tramer quelque nouvelle sedition. Enfin à force de promesses & de prieres, dans cette guerre où le danger leur estoit commun aussi bien qu'à tout le reste du party, on les fit resoudre, ainsi qu'il estoit desja arrivé plusieurs fois pendant les guerres precedentes, à defendre l'interest public, dans la crainte qu'ils eurent que l'ennemy ne leur ravist le fruit de leurs pretentions particulieres, qu'ils se reservoient tousjours. Mais il arriva tout au contraire, que les Italiens qui avoient esté mis dans Hamont à la place de ceux-cy, s'estant rendus successeurs de leur insolence & de leur sedition aussi bien que de leur poste, ne voulurent pas le quitter pour aller combattre, craignant qu'apres la bataille gagnée, la victoire ne leur fust infructueuse, ou que leur mort ne tournast au profit d'Albert & d'Isabelle. Selon l'opinion commune des Historiens, toutes les troupes que l'Archiduc avoit pû assembler, montoient à dix mil fantassins & seize cens chevaux, qui furent conduits avec toute la promptitude qu'on pouvoit exiger d'une si pesante armée, par l'Archiduc en personne, lequel dans une occasion si importante n'avoit pas voulu se fier entierement de cette conduitte aux soins ny à la fortune de ses capitaines. Sur tout il est constant, que quand ces troupes furent arrivées à Gand, l'Infante Isabelle, qui s'y estoit rendue sans aucune crainte des perils, conjura premierement tous ceux de son armée en general, de n'oublier pas leur devoir dans une occasion où il y avoit tant à craindre & tant à esperer: & que s'estant aussi addressée en particulier

ticulier aux soldats de Dieſt, apres leur avoit tenu plusieurs discours accommodez au temps & aux affaires; elle s'adviſa enfin, pour trouver plus de creance dans leurs esprits, de porter la main à ses pendans d'oreilles, & de proteſter hautement qu'elle engageroit de bon cœur tous les ornemens qui servoient sur elle à marquer le supreme degré de sa fortune, plustoſt que de souffrir que les soldats qui se trouveroient avoir fait leur devoir, manquaſſent d'eſtre satisfaits, non seulement des montres qui leur seroient deuës, mais auſſi de la recompenſe que leur valeur auroit meritée. 1600.

Iſabelle, à force de prieres & de promeſſes, arreſte les soldats ſedirieux.

Quelques uns des soldats que le Prince Maurice avoit laiſſez à la garde des forts prochains, le vinrent bien-toſt avertir que non seulement les ennemis s'avançoient contre les siens, mais qu'ils eſtoient meſme sur le point de les charger; & que l'effroy & la puiſſance d'une armée survenuë ſi à l'improviſte, avoit tellement abbatu le courage des garniſons, qu'elles prenoient la fuitte de tous coſtez. En effet celles de Plaſſendal & de Bredenede, eſtant en aſſez petit nombre, n'avoient pas seulement voulu voir leur ennemy: & parce qu'une partie de celle d'Aldenbourg en eſtoit ſortie pour aller à la picorée, le reſte ſe trouvant trop foible, s'eſtoit rendu à compoſition. Les soldats qui eſtoient dans Snaskerque avoient auſſi traitté à la vie ſauve; mais l'impatience de verſer le ſang ennemy au meſpris des droits de la guerre, & de la parole d'un Prince qui avoit luy meſme ſigné les articles de la capitulation, porta les Eſpagnols à les maſſacrer cruellement; & l'Archiduc rejetta la faute d'une action ſi noire ſur les ſeditieux de ſon armée: ſoit qu'il vouluſt couvrir ſa honte de ce pretexte, ſoit qu'en effet les mutins ayant reconnu que leur chef ne ſe fioit pas trop à eux, luy euſſent voulu donner des aſſurances de leur fidelité par ce trait de perfidie.

L'Advenement de l'Archiduc eſpouvante les ſoldats du Prince Maurice.

Les ſoldats de la garniſon de Snaskerque ſont tuez par les Eſpagnols.

Il eſtoit nuit lors que la renommée fit parvenir aux oreilles du Prince Maurice le bruit de tout ce qui s'eſtoit paſſé, dont elle imprima auſſi l'effroy dans l'eſprit des autres chefs, qui n'avoient pas ſi bien preveu que luy tous ces accidens: & certes je ne penſe pas que ceux là ſe trompaſſent fort qui creutent, que depuis beaucoup d'années les affaires de la Republique ne s'eſtoient point veuës en pareil danger; car en effet toutes ſes forces, & ſon chef meſme bien plus conſiderable que ſon armée, ſe trouvoient enſemble en un lieu, où tous les environs tenoient pour le party contraire; & quand les Confederez euſſent voulu ſe fortifier dans leur camp, il n'en eſtoit plus temps, l'ennemy ſe trouvant ſi proche: outre que quand ils l'euſſent pû faire, cela euſt eſté inutile, puis qu'il euſt eſté facile de les affamer, parce qu'ils ne pouvoient plus eſperer de convois d'Oſtende, l'ennemy tenant tous les paſſages entre cette ville & eux: que s'ils euſſent entrepris de ſe retirer en France, leur fuitte n'euſt pas eſté moins difficile que honteuſe. D'autre part comme tous leurs ſoldats ſe trouvoient diſperſez alentour de la ville aſſiegée, & poſtez en telle ſorte que le port meſme les ſeparoit, s'ils euſſent attendu l'ennemy qui devoit arriver dans peu de temps, il n'euſſent pas eu ſi toſt à ſoûtenir l'effort d'un combat, qu'à ſouffrir la rigueur d'un carnage inevitable. Dans ces extremitez, le Prince apres avoir ſoigneuſement pris l'advis des chefs & des Gouverneurs, ne trouva point d'autre remede, que d'envoyer dés devant le jour le Comte Erneſt de Naſſau avec dix-neuf compagnies d'infanterie, quatre de cavalerie & deux canons, afin que le Comte, en ſe ſaiſiſſant le premier du pont de Leffinguen, fermaſt aux ennemis le ſeul paſſage qu'ils pouvoient trouver ouvert, ou que pour le moins il les amuſaſt juſqu'à ce que le Prince euſt eu aſſez de temps

Grand danger de l'armée des Confederez.

1600. pour mettre ſon armée en bataille ; mais quelque diligence qu'Erneſt eut pû faire, il trouva que les ennemis eſtoient desja paſſez. C'eſt pourquoy il ne ſongea plus qu'à prolonger le temps ; & dans cette ſeule eſperance ayant fait placer ſur une eminence les deux pieces d'artillerie qu'il avoit avec luy, & s'eſtant poſté aſſez proche du fort d'Albert, pour en faire un lieu de refuge, s'il arrivoit qu'il fuſt mis en fuitte, il commença quelques attaques contre les Eſpagnols. D'abbord ceux-cy s'imaginerent avoir ſur les bras toute l'armée du Prince ; mais lors qu'ils eurent reconnu le contraire, ils commencerent à ſerrer leurs rangs : & comme ils avoient desja marché avec une merveilleuſe ardeur pour le combat, ils la redoublerent par la comparaiſon de leurs forces avec celles qui les attaquoient. Cependant ny le Comte Erneſt, ny les ſiens ne manquoient pas de courage ; mais dans l'inegalité de leur nombre ſans ſonger à vaincre, ils ne taſchoient qu'à faire paroiſtre une brave reſiſtance. Auſſi ne fut-ce pas ſans avoir donné des marques d'une valeur ſignalée, qu'ils furent contraints premierement de reculer, & puis enfin de prendre la fuitte ; mais dans cette occaſion ils perdirent huit cens hommes, qui furent tuez, les uns en combattant, & les autres apres avoir eſté pris priſonniers ; la victoire s'eſtant montrée ſi cruelle, qu'elle ne pardonna à perſonne.

Erneſt envoyé pour fermer le chemin à l'ennemy, perd huit cens hommes.

Cette premiere defaitte des Confederez (comme il arrive aſſez ſouvent) ſauva le reſte de leur armée : car tandis que les ennemis s'attachoient au maſſacre des vaincus, le Prince Maurice trouva aſſez de temps pour faire paſſer premierement la pluſpart de ſa cavalerie, & puis en ſuitte tous les chariots de ſon bagage, ſur cette partie du rivage qui regarde Oſtende. Que ſi, pendant ce changement de poſte, l'ennemy fut ſurvenu, il n'y a point de doute qu'en chargeant les Confederez, il les eut presque tous defaits ; mais la trop grande confiance des Eſpagnols les rendit negligens : & meſme, comme ils meſuroient le dernier ſuccés d'une bataille ſur les heureux commencemens qu'ils avoient éprouvez dans la premiere rencontre, ils furent ſi vains que d'envoyer des courriers de toutes parts, pour donner advis aux villes prochaines qu'une bonne partie de l'armée du Prince Maurice eſtoit desja defaitte ; & qu'on le tenoit aſſiegé luy meſme : de ſorte que la pluſpart des bourgeois qui receurent ces nouvelles, n'ayant pas manqué de rendre publiquement des actions de grace, & de donner toutes les autres marques d'alegreſſe qui ont accouſtumé de ſuivre la victoire, ils rebutterent leur bonne fortune par ces réjoüiſſances trop precipitées. Cependant le reſte de la cavalerie du Prince Maurice, & une partie de ſon infanterie vinrent joindre leurs compagnons par le moyen d'un gué que des batteaux leur avoient découvert pres de la mer, & deux autres corps d'infanterie paſſerent auſſi à la faveur d'un pont, que l'on avoit dreſſé aſſez proche de la ville en un endroit, où le port ne ſe trouvoit pas ſi large qu'ailleurs. A meſure que cette armée paſſoit, le Prince, qui avoit addroittement celé aux ſoldats la perte receuë dans le premier combat, diſpoſa ſes troupes en cette ſorte : L'avantgarde que les Anglois & les Friſons compoſoient, fut miſe ſous la conduitte du Colonel Vere, & partagée en deux bataillons, auſquels on joignit deux compagnies de gardes, l'une du Prince Maurice, & l'autre du Comte de Hohenlo, qui eſtoit abſent ; parce qu'on l'avoit laiſſé en Hollande, pour veiller à la conſervation de cette Province. Les François compoſoient le corps de bataille, eſtant ſuivis tant par les Suiſſes que par les nouvelles compagnies du fort de S. André ; & le Comte de Solms eſtoit le chef de ce ſecond corps.

Diſpoſition de l'armée du Prince Maurice.

Enfin

Enfin l'arrieregarde comptenoit le regiment Hollandois de Giſtelle avec les troupes Alemandes, qui ſe voyoient ſeules reſtées entieres, aptes la defaitte du Comte Erneſt de Naſſau, de toutes celles qu'on luy avoit données, & le Colonel Vchtembrouk commandoit ce troiſiéme corps. La cavalerie eſtoit diſtribuée partie en teſte de toutes les troupes, partie ſur les flancs, & partie à la queuë de l'armée. Le Prince ayant ainſi diſpoſé ſes gens, s'adviſa, ſuivant un ancien trait de dexterité des plus grands Capitaines, de faire remonter en pleine mer ſes navires qui eſtoient desja arrivez en aſſez bon nombre, leur ordonnant de faire voile vers Oſtende, afin que par cette retraitte le danger du combat prochain eſtant redoublé, ſes gens perdiſſent toute eſperance de le pouvoir éviter par la fuitte : toutefois une partie de ces vaiſſeaux, qui s'eſtoit desja arreſtée dans le port, ne pût obeïr à cet ordre juſqu'à ce que le flux de la mer les eut détachez de la terre. Le Prince laiſſa auſſi quelques compagnies de ſes ſoldats devant Nieuport, pour empeſcher que ceux de la place ne firent des ſorties contre luy, tandis qu'il ſeroit aux mains contre les Eſpagnols.

1600.

Il ordonne à ſes navires de faire voile.

Il n'eſtoit pas encore midy, lors que la cavalerie des ennemis, qui avoit d'aſſez loin devancé leur bataille, parut en veuë des Confederez ; mais apres quelques legeres ſalves, ayant eſté chaſſée du rivage elle ſe retira ſur les dunes pour y attendre ſon infanterie ; laquelle cependant ayant auſſi pris ſa marche le long du rivage, ne s'avançoit que fort lentement, ce qui donna lieu à l'artillerie des deux partis de faire pluſieurs deſcharges aſſez furieuſes. Quelques uns des chefs du Prince Maurice furent d'advis, que l'on allaſt au devant de l'ennemy ; & leur raiſon eſtoit, que ce ſeroit donner une nouvelle marque d'aſſeurance, qui ſerviroit à augmenter l'alegreſſe des ſoldats ; mais quelques autres plus prudens jugerent qu'il valloit mieux attendre les Eſpagnols, afin que la difficulté qu'ils trouvoient à marcher parmy des ſables, refroidiſt d'autant leur premiere ardeur. Cette derniere opinion fut ſuivie : & bien-toſt apres, comme l'armée des ennemis s'avançoit de plus en plus, le Prince ayant eſcarté leur cavalerie, qui luy en avoit juſqu'icy derobé la veuë, ſe tendit maiſtre de quelques dunes qu'il jugea luy eſtre avantageuſes pour le combat ; du haut deſquelles il reconnut que l'ordre de l'Archiduc eſtoit tel : premierement, ſes troupes (comme il ſe prattique d'ordinaire) eſtoient partagées en trois corps d'armée ; & celuy de bataille, eſtant double, occupoit tout le rivage. Ainſi cette armée contenoit quatre bataillons de piquiers, auſquels on avoit adjoûté, en forme de pointes, ces ſortes de ſoldats que nous appellons arquebuſiers, ou mouſquetaires, ſelon que leurs armes ſont plus grandes ou plus petites. L'infanterie de Dieſt avoit obtenu d'eſtre miſe à l'avantgarde ſous un ſeul drapeau, & ſans aucuns capitaines particuliers ; Mendoze luy ſervant comme de Colonel. Dans le corps de bataille le bataillon droit, tout compoſé d'Eſpagnols, ſuivoit les ordres de Montreal & de Villiar, & le gauche, my-party d'Eſpagnols & d'Italiens, eſtoit commandé par Sapena & par Davila. L'Archiduc, qui voulut eſtre de la partie, ayant choiſy ſa place entre ces deux bataillons, eſtoit environné d'une puiſſante troupe de cavaliers, qui faiſoient ordinairement l'office de ſes gardes du corps. L'arrieregarde comprenoit tous les Belges du party Eſpagnol, conduits par le Comte de Buquoy, & par le Meſtre de camp la Bourlotte, & ſoûtenus par les Yrlandois ſous la conduitte du Colonel Baſtoc. Quant à la cavaletie, elle eſtoit commandée par Pierre Galene, à cauſe de l'indiſpoſition de Landriani ; excepté que les cavaliers de Dieſt n'avoient point d'au-

Ordre de l'armée ennemie.

1600. tres commandans, que leurs chefs ordinaires, auſquels ils n'obeïſſoient que par forme, pour s'accommoder à la preſente neceſſité: & comme toute cette cavalerie n'eſtoit diſtinguée que par les diverſes armes qu'elle portoit, ſoit ſous le nom de carabins, chevaux legers, ou lanciers, on les avoit diviſez en pluſieurs eſquadrons, ſelon cette difference. Sur la fin du jour lors que les deux armées furent proches l'une de l'autre, les plus judicieux d'entre les Eſpagnols commencerent à tenir un Conſeil de guerre, & à peſer avec un peu plus de ſoin le ſort des armes, & le danger qui leur eſtoit commun avec leur ennemy. Car en effet, ſi un peu auparavant l'on avoit creu que les Confederez ſe preparoient à r'entrer dans leurs vaiſſeaux, & qu'ainſi leur fuitte les expoſeroit ſans reſiſtance aux coups de leur ennemy, on voyoit maintenant le contraire: & il eſtoit facile de juger qu'une armée diſpoſée avec tant d'ordre, & ſi ardente pour en venir aux mains, eſtoit capable de rendre ſa defaitte meſme dommageable aux victorieux. De ſorte qu'il falloit prendre garde à n'accroiſtre pas le courage d'un ennemy desja preſſé par tant de dangers, que celuy d'une bataille eſtoit le moindre qu'il eut à redouter. Par ces raiſons, les uns ſoûtenoient qu'il eſtoit plus à propos d'aſſieger les troupes Confederées, puis que toutes les places des environs eſtant attachées au party de l'Archiduc, il ne falloit pas craindre qu'aucune favoriſaſt ſes ennemis, & que cependant les troupes du party royal prendroient un peu de repos apres les longues fatigues qu'elles avoient ſouffertes, tant à cauſe de la longue traitte du chemin, que du combat qu'elles avoient desja livré. Les autres vouloient qu'avant toutes choſes on eſſayaſt de reprendre le chaſteau nommé le fort d'Albert, dont nous avons desja parlé; mais l'eſperance des ſoldats s'eſtoit tellement enflée depuis leur premier ſuccés, qu'ils croyoient que toutes ces deliberations tendoient plus-toſt à leur ravir une proye certaine d'entre les mains, qu'à les exempter des perils d'une bataille; faiſant ſonner d'une commune voix cet ancien proverbe Eſpagnol, que plus il ſe preſente de Maures dans le combat, plus la victoire eſt glorieuſe à leurs ennemis. Davantage, les choſes eſtoient reduittes en un tel eſtat, que les Eſpagnols n'euſſent pû ſe retirer ſans combattre, ſi leur ennemy ne l'eut bien voulu; joint que parmy les Capitaines meſmes, auſſi-bien que parmy les ſoldats, il s'en trouvoit pluſieurs qui eſtoient d'advis qu'il falloit promptement ſe ſervir d'une occaſion, où toute leur armée faiſoit paroiſtre tant de reſolution, & de zele. Enfin tous les chefs en general, ſans plus s'arreſter à ces diverſes circonſpections, dont ils avoient uſé plus-toſt pour la forme, que pour aucun deſſein d'en profiter, ne ſongerent plus qu'à inciter leurs ſoldats à bien combattre; & quoy qu'ils les viſſent desja aſſez reſolus d'eux meſmes, neantmoins, pour les enflammer de plus en plus, ils commencerent à leur repreſenter, que l'heure eſtoit venue d'achever une victoire qu'ils avoient ſi bien commencée, d'augmenter les depoüilles qu'ils avoient desja conquiſes, & de terraçer non pas une nouvelle armée, mais les reſtes de celle qu'ils avoient desja defaitte. Que les ſoldats des Confederez n'eſtoient pas accouſtumez à paroiſtre en champ de bataille, & que toute cette race, dont la rebellion s'eſtoit juſqu'icy monſtrée ſi opiniaſtre contre le Prince & contre Dieu meſme, n'ayant jamais ſubſiſté qu'à la faveur de ſes azyles, s'eſtoit miſe en fuitte toutes les fois qu'on avoit voulu en venir aux mains; & que pour aujourd'huy s'ils montroient quelque deſſein de faire teſte, ce n'eſtoit que parce qu'ils ne pouvoient plus fuyr. Qu'en effet ils n'avoient plus ny leurs foſſez ny leurs remparts, ny toutes ces autres ſortes de fortifications qui ſervoient

Les chefs Eſpagnols exhortent les ſoldats à combattre vaillamment.

voient ordinairement d'appuy à leur laſcheté, & qu'on les voyoit éloignez de toutes leurs retraittes, en un temps & en un lieu, où ils n'avoient point d'autre defenſe que celle des armes, dont ils n'avoient jamais oſé ſe ſervir avant ce jour, par ce que dans le fond de leur ame ils connoiſſoient aſſez leur peu de valeur. Qu'au contraire les ſoldats d'Albert tenoient en leurs vaillantes mains toute ſa fortune, & qu'en ce jour s'ils vouloient les employer à vaincre leurs ennemis, ils rendroient à leur Prince ſa Principauté ſi aſſeurée, que desormais il n'auroit plus de guerre à faire, cette bataille eſtant la premiere & la derniere qu'ils avoient à livrer. Que ſi les troupes de Turnhout avoient cy-devant eſté defaittes, elles le meritoient; puis qu'elles avoient mieux aymé fuyr, que d'attendre leur ennemy. Auſſi n'avoient elles pas leur Prince preſent; & meſme comme il n'y avoit point eu de combat ſoûtenu dans cette rencontre, on pouvoit dire qu'il n'y avoit point eu d'armée pour le Roy. Mais qu'icy il n'en alloit pas de la ſorte; veu que chacun avoit pour témoin de ſa valeur le meſme Prince pour lequel ils alloient combattre. A cela ils joignoient le recit des grandes victoires qu'Albert avoit remportées, ſoit à Calais, Hulſt, ou Amiens; & par ſon exemple, ils invitoient tous les ſiens à montrer de la valeur, de la conſtance, & de la dexteriré. C'eſtoit ainſi que les chefs parloient au commun de leurs gens, ſelon qu'ils rencontroient les uns ou les autres; mais quand ils abordoient les Eſpagnols, ils adjouſtoient encore beaucoup de conſiderations à ces premieres: ils leur rapportoient pluſieurs exemples tant anciens que modernes des grands hommes de leur nation; & leur vantoient haurement la gloire de leurs ayeuls, qui non contens d'avoir par leurs victoires joint à la Couronne d'Eſpagne une ſi bonne partie des autres regions de l'Europe; mais qu'ils avoient encore, par de nouveaux effets de valeur, acquis la poſſeſſion d'un grand nombre de païs auparavant inconnus, & porté leur domination juſques chez les peuples de l'autre hemiſphere, afin que la grandeur de leur Eſtat n'eut point de bornes. Ils leur repreſentoient ce Monarque, que tant de terres eloignées reconnoiſſent pour maiſtre, tel que s'il eut eſté preſent dans leur armée, pour les conjurer luy meſme, comme on les conjuroit en ſon nom, de ne permettre pas que ſa ſœur & ſon couſin paſſaſſent le reſte de leurs jours dans l'indigence & dans l'infamie. Enfin ils les exhortoient de marcher au combat avec toute ſorte d'alegreſſe & d'eſperance; & de faire connoiſtre à tout le monde, que ſi cette guerre, declarée contre une ſimple Republique, avoit duré ſi long-temps, cela ne procedoit pas de ce qu'ils euſſent manqué de valeur, mais plus-toſt de ce qu'ils avoient manqué d'ennemis, qui les euſſent oſé attendre en bataille. Ces conſiderations & autres pareilles furent ſi puiſſantes dans toute l'armée, que pluſieurs firent vœu de ne ſauver la vie à pas un des ennemis; à l'exception du Prince Maurice, & de ſon frere, qu'on jugea dignes d'eſtre reſervez pour la magnificence du triomphe. Mais d'autre part les Capitaines du Prince Maurice ne manquerent pas auſſi d'exciter puiſſamment leurs ſoldats, par diverſes harangues accommodées au genie de ceux à qui l'on avoit à parler. Ainſi l'on repreſentoit aux Anglois l'union d'intereſts, & de Religion qu'ils avoient avec les peuples Confederez, & l'egalité du danger qui menaçoit les uns & les autres. On animoit les François par la haine particuliere & naturelle qu'ils avoient nourrie de tout temps contre les Eſpagnols, & par le reſſouvenir de leurs dernieres guerres. A l'eſgard des Suiſſes & des Alemans, on faiſoit ſonner devant eux la reputation de leur valeur ordinaire; & par la loüange de leurs

1600.

Les Confederez font la meſme.

1600. leurs beaux faits, on les exhortoit à laiſſer en partage à leurs deſcendans la gloire qu'ils tenoient de leurs anceſtres. Les ſoldats du fort de S. André eſtoient pareillement conviez à faire leur devoir; tant pour donner à leurs nouveaux aſſociez des marques de leur fidelité, que pour ſe vanger de l'affront qu'ils avoient receu de l'Eſpagnol; lequel en les traittant de deſerteurs, les avoit jugez indignes de joüir des droits de la guerre. Le Prince meſme, dans cette occaſion ne ſe teut pas non plus que les autres; & voyant que ſon frere ſe rendoit aſſidu aupres de luy, ſans qu'aucune priere eut pû faire reſoudre ce jeune Prince à ſe retirer en ſeureté parmy la flotte: quand je conſidere (luy dit il) mon tres-cher frere, combien le ſuccés de cette journée eſt incertain, j'ay beaucoup de regret & de pitié tout enſemble, de voir que par je ne ſçay quel deſtin, vous ſoyez engagé avec moy dans ce danger, qui eſt ſi grand, que la Republique, dont nous taſchons par nos armes de defendre les intereſts, void en un ſeul lieu toutes ſes eſperances courir fortune. Mais enfin, puis que toutes choſes ſe trouvent reduittes à ce point, qu'il ne nous ſeroit pas meſme permis de fuyr, & que tous les ſoldats de cette armée tournant les yeux vers nous, attendent de noſtre vertu les exemples qu'ils doivent imiter, il nous faut entrer au combat avec une telle reſolution, qu'en eſperant de vaincre, nous ne refuſions pas de mourir. Ces ſortes de ſentimens ſeront dignes de vous & de moy; & de l'illuſtre ſang de Naſſau, dont vous voyez bien que cette conjoncture vous demande des marques. Il eſt vray que vous m'en avez desja donné aſſez de fois; mais donnez en auſſi à voſtre patrie, comme vous avez desja commencé, ayant mieux aymé ce jourd'huy vous fier à ſa fortune & à voſtre courage, qu'à toutes les ſeuretez que noſtre flotte ſembloit vous offrir. En ſuitte de ce diſcours le Prince tournant ſon cheval vers les ſoldats les plus proches de luy; & apres eſtre entré parmy leurs rangs & parmy leurs files, leur donnant ce nom de mes enfans, pour leur teſmoigner plus de tendreſſe, il leur aſſeura que le Souverain autheur de l'Vnivers, dont la majeſté ſi redoutable avoit tant de fois eſté mépriſée par les divers parjures des Eſpagnols, eſtoit maintenant preſt de la vanger: & que comme c'eſtoit luy principalement qui avoit pouſſé les Confederez à entreprendre cette guerre, il avoit le meſme ennemy qu'eux à combattre & à terracer; & les meſmes droits, les meſmes loix, & la meſme Religion à defendre. Que tout ce qu'il y avoit eu autrefois de ſoldats d'experience dans le party de l'Archiduc, eſtoit aujourd'huy dans l'armée de la Republique; & qu'il ne reſtoit plus parmy les troupes Eſpagnoles, que des gens ſans courage, ſans connoiſſance, & tellement des-unis entre eux, qu'ils n'eſtoient pas moins portez de haine & de jalouſie les uns contre les autres, que contre leurs propres ennemis; chacun craignant reciproquement que ſon compagnon ne luy dérobaſt le fruit de ſa victoire. Qu'ils n'apportoient rien en la bataille qu'une fougue temeraire, qui s'evanoüiroit en un inſtant, lors que la premiere chaleur du combat ſeroit refroidie: que c'eſtoit un peuple ſans reſolution dans les occaſions douteuſes, timide dans les malheurs, & tellement inſolent dans la proſperité, qu'il ne gardoit ny fidelité ny juſtice. Qu'au reſte quand les ſoldats de la Republique, s'agiſſant de combattre avec valeur, n'y euſſent pas eſté portez par l'eſperance de ſe pouvoir aujourd'huy vanger d'un ennemy qui les avoit trompez tant de fois, la ſeule force de la neceſſité les obligeoit aſſez à bien faire, puis qu'ils ſe voyoient enfermez, d'un coſté par l'Ocean, qui ne faiſoit grace à perſonne; & de l'autre, par un ennemy egalement cruel & perfide:

Exhortations du Prince à ſon frere, & aux autres.

de

de sorte que dans cette conjoncture, il falloit vaincre ou mourir. Quand le Prince se rencontroit parmy les troupes Hollandoises ou Frisonnes, il leur remettoit devant les yeux, outre les choses cy-dessus, une image de leur Republique; & les conjuroit de se souvenir du sang que son pere & ses oncles avoient versé, pour l'établir; & de tant d'illustres victoires que luy mesme avoit remportées, pour l'accroistre. Il leur remontroit, que si la domination Espagnole leur avoit tousjours paru superbe & cruelle, ce joug, s'ils estoient une fois vaincus, seroit bien plus insupportable pour eux qu'il n'avoit esté lors que leurs forces se trouvoient encore en leur entier: que le combat prochain n'avoit pas simplement pour but la gloire de leur chef, ou la leur propre, (quoy qu'apres tout les hommes genereux soient obligez de maintenir leur reputation) mais qu'il buttoit à defendre leurs vies; &, ce qui doit estre encore plus cher que la vie, leur liberté: qu'il s'agissoit du salut de leurs peres, de leurs femmes, de leurs enfans, de leur patrie; & que pour parvenir à la conservation de toutes ces choses, il falloit s'ouvrir un chemin par les armes. Apres avoir parlé de la sorte à ses gens, tantost deça tantost de là, il se resolut de commencer la bataille le premier, sans se laisser prevenir par les ennemis: & donna ordre que de six canons qu'il avoit en tout, l'on en traisnast deux sur quelques eminences voisines; ce que les mariniers, qui sont gens accoustumez à ces sortes de corvées, executerent avec beaucoup de promptitude & de force, en soûlevant eux mesmes ces lourdes machines avec des clayes & des grilles, lors que la roideur de la pente, ou la mollesse du sable les empeschoit de rouler. 1600. *Commencement de la bataille.*

Les ennemis ne manquerent pas aussi d'apprester leur artillerie au nombre de huit pieces; mais leur batterie ne fut dressée que sur le bord de la mer: & lors que de part & d'autre cette foudre eut commencé à éclatter, les rivages & l'Ocean mesme retentirent d'un bruit épouvantable, & les bataillons furent templis d'un carnage horrible; car les boulets ne voloient presque jamais en vain. Toutefois les soldats Confederez ne receurent pas tant de dommage que leur ennemy; parce que son canon ne tiroit que d'un lieu plat, où l'on n'avoit pas eu soin de l'étançonner suffisamment; joint que la flotte Hollandoise deschargeoit de l'Ocean force mousquetades contre les Espagnols: ce que voyant leurs chefs, & considerant d'ailleurs qu'ils n'avoient pas assez de place pour prendre leurs distances, parce que le flux de la mer s'estoit accreu suivant sa coustume, ils resolurent de s'estendre un peu: & comme entre le rivage & la campagne il se trouve de certains tertres (appellez dunes) qui tiennent un espace de terre assez long & assez inegal; selon que les vents y poussent & amassent les sables chassez par la mer; ce fut là que l'on transfera le combat, qui se montra extremement rude, & dont l'avantage fut long-temps incertain, penchant tantost d'un costé tantost d'un autre, selon que la disposition des lieux favorisoit les combattans; & apres que les chefs de chaque party eurent pris pour leurs armées autant d'estendue qu'ils en pouvoient prendre, l'infanterie se rangea sur les dunes, tandis que la cavalerie occupoit la plaine voisine, qui s'avance vers le milieu du païs. Mais l'Archiduc, dans le dessein d'élargir de plus en plus ses distances, ayant fait marcher quelques pas son corps de bataille, commanda à ceux qui composoient le front, de se jetter vers le flanc droit; & à ceux qui composoient la queuë, de prendre le gauche: & il en usoit de la sorte, parce que comme il se fioit sur tout à la valeur des Espagnols, & apres eux à celle des Italiens, il ne croyoit pas que son double bataillon fut

1600. mé de ces deux nations pût trouver une longue reſiſtance. Mais le Prince Maurice leur oppoſa du coſté du rivage les ſoldats du Colonel Vere, & du coſté de la plaine les troupes Françoiſes, tandis que le reſte de ſes gens marchoit apres, pour ſervir de renfort aux uns & aux autres. Desja l'ennemy avoit fait avancer les mouſquetaires de ſon double bataillon, lors que le Prince fit auſſi marcher les ſiens diviſez en quatre pelottons, trois deſquels allerent attaquer le flanc gauche des ennemis; parce que Vere avec l'élite de ſes gens avoit entrepris le flanc droit, apres avoir promis haurement au Prince Maurice, que mort ou vif il ſe feroit louër de luy. En quoy la promeſſe de ce Colonel ne fut pas trompeuſe; car s'eſtant mis à la teſte de ſes gens, il repouſſa premierement les mouſquetaires ennemis, en ſuitte de quoy il ſe meſla parmy le bataillon des piquiers, où apres avoir receu deux bleſſures, & perdu ſon cheval, il s'en fit donner un autre, & tint tousjours teſte avec ſa troupe ſans la vouloir retirer du combat, juſques à ce que ſon frere le Colonel Horace, amenant des ſoldats tout frais, fut venu le relever, & combattre à ſa place. En meſme temps la cavalerie des Eſpagnols, qui s'eſtoit reſoluë dés l'entrée du combat de faire aiſle à l'infanterie, chargea rudement le flanc des Confederez, & fit un tel maſſacre, que le courage des troupes d'Albert s'en accreut de beaucoup, celuy des troupes Confederées ſe relaſchant à proportion. Ce qui ayant donné lieu à ces premieres de preſſer celles-cy de plus en plus, une ſoudaine fuitte cauſée par une terreur comme panique; dégarnit leur flanc d'une bonne partie de ſes ſoldats, dont quelques uns firent paroiſtre dans leur déroute un étourdiſſement ſi aveugle, qu'ils cherchoient parmy les vagues de la mer une mort honteuſe & indubitable, pour ſe garentir des armes de leurs ennemis; mais malgré leur laſcheté, la fermeté de leurs compagnons & la vigilance du Prince Maurice, remirent bien-toſt toutes choſes en bon eſtat: car ſur le point que ceux-cy n'en pouvoient plus, les ſoldats François, ſous la conduitte des ſieurs d'Ommerville & de Saulx, les vinrent ſecourir, ayant pour cet effet eſté partagez en deux bataillons, par les ſoins du Comte de Solms. Ainſi ces nouveaux venus, s'eſtant courageuſement meſlez la pique en main, éprouverent d'abbord toute ſorte d'heureux ſuccés, leur valeur n'eſtant pas peu favoriſée par les mouſquetaires du party, qui lançoient d'enhaut force bales ſur les piquiers Eſpagnols, ſe trouvant poſtez en un lieu beaucoup plus elevé que le leur. Mais en ſuitte le bataillon des Walons & des Yrlandois, qui n'avoit point encore combattu, s'eſtant avancé furieuſement contre les François, le Comte de Solms convia les Suiſſes & les ſoldats du fort S. André d'aller faire teſte à ce nouvel ennemy; & voyant qu'ils s'eſtoient meſlez avec toute ſotte de valeur, il leur envoya encore de renfort le regiment de Hollande & d'Vtrecht. Les Alemans ſe meſlerent auſſi, mais ce ne fut qu'apres tous les autres; parce que dés le commencement du combat le Prince Maurice avoit fait deſſein de travailler l'ennemy principalement à coups de mouſquetades, & de ne combattre que par bataillons deraſchez, en ſorte que ceux qui ſetoient trop las, ſe pûſſent retirer facilement, eſtant relevez par de nouvelles troupes. Ce qui cauſa la défaitte des ennemis, & la victoire du Prince; veu que par ce moyen ſes gens pouvoient reſtablir leurs forces fatiguées: & quand l'imprudence de l'ennemy penſoit pourſuivre ceux qui ſe retiroient, il ſe trouvoit avoir ſur les bras des gens tout frais. Au reſte le combat d'entre les dunes fut ſans interruption, & celuy de la plaine ſe fit par intervalles, chaque party reprenant haleine de temps en temps. Dés le moment que l'infanterie de part

&

& d'autre commença à s'entre-chocquer. Le Comte Louys de Naſſau, avec 1608.
ſix compagnies de cavalerie, que trois autres ſuivoient pour les ſoûtenir, chargea la cavalerie des ennemis & la mit en fuitte : & ce fut là que Waltave, Baron de Gent, qui commandoit la compagnie des gardes du Comte, s'eſtant attaché trop ardemment à la pourſuitte des fuyards, penetra au delà de l'armée des ennemis. Cependant les trois dernieres cornettes des Confederez qui ne s'eſtoient point meſlées dans ce combat à cheval, allerent fondre ſur l'infanterie Eſpagnole : & bien-toſt apres le Comte Louys, qui ne laiſſoit paſſer aucune occaſion de bien faire, ne manqua pas, avec ſes ſix compagnies de cavaliers qui eſtoient tous armez de cuiraſſes, de tourner bride de ce coſté là, afin de preſſer de plus en plus les ennemis ; & s'il fit paroiſtre en cette journée ſa valeur dans chaque rencontre, ce fut principalement dans celle-cy ; où ayant devancé ſes troupes accompagné d'environ dix des ſiens, il ſe trouva enfermé par la cavalerie des ennemis qui s'eſtoit r'alliée en cet endroit. Mais ſa fermeté, & le ſecours d'un de ſes Capitaines nommé Clout, le delivrerent de ce peril. En meſme temps ceux qui avoient quitté le combat, pour aller reſtablir leurs forces par quelque refection, rentrerent de nouveau dans la meſlée : & comme à cauſe de la difference des lieux, la face des combats eſtoit diverſe, les ſuccés en eſtoient divers auſſi. Le Colonel Horace, avec ſix compagnies d'infanterie, combattoit au pied des dunes joignant la campagne ; & les autres chefs en d'autres endroits chacun ſelon ſa commodité : car de tous coſtez l'ardeur du combat s'eſtoit réchauffée, comme ſi les forces des deux partis euſſent eſté encore entieres ; ou comme ſi de nouveaux ennemis euſſent commencé une nouvelle bataille, la victoire penchant tantoſt d'un coſté tantoſt de l'autre. Toutefois entre les gens de cheval l'avantage ne fut pas long-temps douteux, s'eſtant bien-toſt declaré pour le Prince Maurice ; non ſeulement à cauſe de la valeur de ſes cavaliers, mais à cauſe de celle de leurs chefs. Car les plus experimentez Capitaines eſtoient abſens, François de Landriani s'eſtant trouvé malade, & Iean de Contreras eſtant demeuré en Eſpagne. Desja les lanciers Eſpagnols commençoient à fuyr à bride abbatuë vers Nieuport, & les Confederez les pourſuivoient ; toutefois l'infanterie de l'ennemy faiſoit tousjours teſte, & meſme elle ſembloit avoir quelque avantage parmy les dunes, du ſommet deſquelles ayant repouſſé les ſoldats Confederez, elle menaçoit desja d'aſſez pres les pieces d'artillerie que le Prince avoit auparavant fait elever ſur ces eminences. Pendant trois heures entieres, les uns & les autres, dans une ardeur egale, continuerent leur combat, qui cauſa un ſi horrible carnage, & fit répandre tant de ſang, ſoit de loin, ſoit de pres, que par tout l'on ne voyoit que des morts & des bleſſez. A la fin le courage de chaque party ſe refroidiſſoit, leurs corps ſe trouvant abbatus, non ſeulement par le long travail de la journée, mais par la faim, à cauſe que la pluſpart eſtoient encore à jeun ; neantmoins le Prince Maurice ſçeut bien-toſt r'allumer l'ardeur des ſiens, ſoit en remettant l'ordre parmy leurs rangs quand il y ſurvenoit quelque confuſion, ſoit en oppoſant des troupes à l'ennemy aux endroits où il le reconnoiſſoit trop puiſſant, ſoit enfin en excitant chaque particulier à ſoûtenir courageuſement la cauſe commune. Le ſoir s'approchoit lors que le Prince ſe reſolut de decider le ſuccés de cette bataille par un combat à cheval ; ſa cavallerie ayant tousjours eu l'avantage pendant la journée. Il envoya donc incontinent, proche des pieces d'artillerie qu'il avoit fait aſſeoir ſur le rivage, deux cornettes, dont l'une dépendoit du Co-

1600. lonel Vere, l'autre eſtant conduitte par le Sieur de la Baille, & leur donné ordre d'attirer les ennemis au combat de ce coſté là, où il jugeoit que le commencement de la victoire devoit prendre naiſſance pour luy. En effet, ſon ſentiment ne fut point deceu; car les ennemis de leur part ne deſirant rien ſi paſſionnément, que de mettre fin à la bataille, ne manquerent pas de s'avancer au meſme endroit; mais l'artillerie commença à foudroyer contre eux ſi furieuſement, qu'apres une faſcheuſe perte de chevaux & d'hommes, ils furent contraints de tourner bride. Neantmoins à la faveur de quelques détours qu'ils avoient trouvez entre les dunes, ils avoient regagné le rivage, & s'avançoient de nouveau vers l'artillerie, lors que les gens du Prince Maurice les chocquerent avec tant d'effort qu'ils les mirent en fuitte une ſeconde fois : & apres avoir eſcarté la cavalerie des ennemis, ils pouſſerent bien-toſt à bout leur infanterie, dont les deux chefs, Sapena & Villars, furent pris priſonniers. D'un autre coſté la valeur infatigable du Prince Maurice, ſon eſprit preſent dans toutes les occurrences, ſon aſpect, ſes exhortations, apres avoir rendu ſes gens invincibles, commençoient à les rendre victorieux : ce que voyant les Eſpagnols, qui eſtoient encore aux mains avec le corps de bataille, ils commencerent à rabbattre beaucoup de leur premiere fermeté : & quoy qu'ils fuſſent encore pareils en nombre à leurs adverſaires, ou que peut-eſtre ils les ſurpaſſaſſent, neantmoins le mauvais ſuccés de leurs compagnons leur faiſoit peur. Davantage, parmy les difficultez que la fortune leur oppoſoit, ils en éprouvoient pluſieurs autres que la prudence du Prince Maurice leur avoit cauſées; & dont ils commençoient à reſſentir vivement l'effet, maintenant que leur ardeur pour le combat s'eſtoit amortie, & que la hardieſſe avoit fait place à la crainte. Car outre qu'ils avoient touſjours eu le ſoleil devant les yeux, un vent plus violent que ceux de l'Eſté n'ont accouſtumé d'eſtre, leur ayant auſſi continuellement chaſſé dans le viſage les ſables de la mer, & la fumée des armes à feu; ces deux inconveniens leur avoient oſté beaucoup de connoiſſances neceſſaires. Auſſi avoient ils eſſayé pluſieurs fois de dérober au Prince Maurice cette faveur, que la conſtitution du ciel luy faiſoit à leur prejudice; mais le Prince les avoit touſjours tellement preſſez de toutes parts, qu'ils n'avoient jamais eu le temps de changer la premiere diſpoſition de leur armée. Il y avoit encore eu de l'inegalité entre les deux partis dans l'uſage de leur artillerie; car celle du Prince Maurice avoit fait un tel devoir, que chaque canon avoit tiré trois cens coups durant la bataille : & ceux que l'on avoit montez ſur les eminences, ayant eſté ſoûtenus par de bonnes grilles, qui leur ſervoient comme de bazes, ne tiroient pas moins ſeurement que s'ils euſſent eſté aſſis en un lieu ferme. Les ennemis n'avoient pas jouy de toutes ces commoditez, & leur artillerie n'ayant pas eſté ſuffiſamment appuyée, ſa propre peſanteur & la violence des coups la faiſoient enfoncer à chaque deſcharge; de ſorte que ſur la fin les ſables l'avoient presque engloutie. Mais outre les avantages que la prudence du Prince avoit acquis à ſes gens, la fortune leur en avoit auſſi donné de nouveaux : car premierement le feu s'eſtoit mis inopinément aux poudres des ennemis; d'ailleurs quelques uns des ſiens s'eſtant mis à crier victoire avant qu'il en fut temps, ce faux cry ne laiſſa pas de produire un veritable effet.

L'Archiduc Albert, tandis qu'il eut quelque lieu de bien eſperer, parut touſjours à cheval parmy ſes troupes, tournant bride tantoſt d'un coſté tantoſt d'un autre : & meſme on le vid au milieu des ſoldats de Dieſt avancer contre

contre les ennemis, le visage découvert, afin que son exemple se fist mieux connoistre aux siens; ce qui fut cause qu'un soldat Alemand l'attaignit d'un coup de pique à l'oreille: & mesme un autre soldat osa bien saisir son cheval par la bride; mais il fut aussi-tost percé de coups; la fidelité de ceux qui accompagnoient leur Prince, se montrant merveilleusement prompte à le secourir. Enfin, quand il vid que la fortune du combat sembloit le menacer, il quitta l'armée: & il est croyable qu'on l'eut pû prendre prisonnier pendant sa retraitte, si les soldats de la garnison d'Ostende fussent sortis sur luy; ou si ceux qui avoient esté envoyez à la garde du pont de Leffinguen, eussent osé faire teste. Mais la pluspart de ceux-cy, qui n'estoient que les restes de la defaitte du matin, se ressouvenant du passé, languissoient dans la crainte de l'avenir. Toutefois le cheval de bataille de l'Archiduc, remarquable à cause de son extreme blancheur, servit de butin aux ennemis; mais il est vray aussi qu'il l'avoit quitté pour en prendre un autre, parce que celuy-cy estoit las. Apres la fuitte du chef, les soldats qui jusques là avoient combattu avec un avantage egal, commencerent premierement à lascher pied: en suitte on les vid tourner le dos à leur ennemy; & puis enfin ils se mirent à fuyr en confusion, à la reserve de quatre mille Alemans qui faisoient leur retraitte avec ordre; tandis que les victorieux poursuivoient, sans marchander, parmy les marécages & les lieux les plus inconnus, ceux qui dans leur fuitte s'estoient dispersez de costé ou d'autre. 1600.

L'Archiduc Albert quitte l'armée.

Mais le Prince Maurice, apres avoit rendu graces à Dieu, voyant que la nuit s'avançoit, tira de son armée quelques fantassins & quelques cavaliers d'élire, pour en composer un corps de garde, auquel il pût avoir recours contre les accidens inopinez: en suitte de quoy, ayant en sa compagnie les plus considerables d'entre les prisonniers, il se resolut de souper, & passer la nuit sans autres fortifications que celles de sa victoire. De sorte que vous eussiez pû voir tout à l'entour de luy, des armes abandonnées deça & delà; des bras & jambes semez en divers endroits, plusieurs corps entassez les uns sur les autres; & le rivage tout bagné de sang. Quelques uns ont creu qu'il fit une faute, en ce que durant la chaleur de la victoire il ne poursuivit pas les restes de l'ennemy; mais la perte qu'il avoit receuë un peu auparavant, la pluspart de ses soldats qui se trouvoient encore à jeun apres une longue bataille, & desquels la pluspart estoient blessez, le grand nombre des prisonniers, la nuit noire qui s'approchoit, l'incertitude des chemins couverts de marécages & de goufftes, & mesme plusieurs chasteaux que les ennemis tenoient en ces quartiers là, ne luy permirent pas de rien entreprendre davantage. Apres tout, il est certain qu'il acquit une gloire tres-illustre; & que de long-temps apres il ne s'en est veu une pareille. Ceux qui s'attachoient aux recherches des siecles passez, remarquerent qu'environ trois cens ans auparavant Albert d'Austriche, ayant eu prise avec Adolphe de Nassau, luy avoit ravy l'Empire & la vie: & que maintenant à pareil jour, c'est à dire, le second de Iuillet, la fortune de ces deux Maisons se voyoit changée. Les ennemis perdirent, dans le champ mesme de la bataille, pres de trois mille hommes; & sur tout la defaitte des soldats de Diest fut tres-sanglante, non seulement dans le combat, mais pendant leur fuitte aussi, les chemins & les estangs estant demeurez tout couverts de leurs cadavres. Du costé des victorieux, sans conter la perte que le Comte Ernest avoit faitte dés le matin, on perdit environ mille hommes, la pluspart Anglois; car en effet ceux de cette nation avoient fait paroistre tant de valeur, qu'il estoit

Le Prince Maurice remporte la victoire.

Nombre de ceux qui furent tuez au champ de bataille.

1600. mort en la bataille huit de leurs Capitaines, tous les autres ayant eſté bleſſez à la reſerve de deux. Le Prince Maurice demeura maiſtre de toute l'artillerie des ennemis, & gagna plus de cent drapeaux & cornettes enſemble; outre un grand nombre de priſonniers; dont pluſieurs eſtoient extremement conſiderables. Lors que le ſuccés de la bataille eſtoit encore douteux, Mendoze meſme, s'eſtant trouvé renverſé de ſon cheval, avoit eſté pris & gardé à part; le Prince Maurice teſmoignant un grand ſoin pour luy, non ſeulement à cauſe de la compaſſion que la reſſemblance de leurs conditions luy donnoit; mais à cauſe de la parenté qui eſtoit entre eux: car le Prince ſe reſſouvenoit que Henry de Naſſau, qui fut autrefois en grand credit chez les Eſpagnols, avoit pris femme dans la famille des Mendozes. Sapena mourut de ſes playes, apres avoir extremement loué la ſageſſe du Prince Maurice: & les pages de l'Archiduc luy furent incontinent renvoyez ſans rançon.

Mendoze priſonnier.

Sapena meurt de bleſſure.

Pendant la bataille les Deputez des Provinces Confederées, qui eſtoient enfermez dans Oſtende, paſſerent la journée parmy les plus grandes inquietudes qu'ils euſſent jamais éprouvées; parce que d'un coſté, ceux qui avoient abandonné les forts rendus à l'Archiduc, & de l'autre ceux qui s'eſtoient ſauvez de la defaitte du Comte Erneſt de Naſſau, eſtoient venus ſemer l'effroy dans Oſtende: & comme bien-toſt apres, ces deux armées vinrent à s'entre-chocquer, à meſure que l'avantage penchoit d'un coſté ou d'un autre, ils s'imaginoient que la fortune de leur Republique balançoit de la meſme ſorte; dans cette penſée, tantoſt ils avoient recours aux prieres, tantoſt ils s'occupoient à repaſſer dans leur memoire les proſperitez ou les disgraces qu'ils avoient éprouvées depuis la guerre: & ceux d'entre eux qui avoient auparavant donné les plus hardis conſeils, eſtoient maintenant les plus timides dans le danger. Mais lors que le ſuccés de la journée les eut delivrez de toutes ces peines, & que le lendemain ils virent marcher le Prince en public avec les priſonniers, & toutes les autres marques d'une victoire achevée, ce fut là qu'ils luy donnerent des teſmoignages d'une veritable joye, & qu'ils le feliciterent de bon courage. Ils l'avoient desja veu pluſieurs fois victorieux, & ſes victoires avoient touſjours merité de grands applaudiſſemens; mais ſur tout dans cette conjoncture ſa gloire ſembloit avoir quelque choſe de divin: chacun confeſſant qu'apres Dieu l'on luy devoit le ſalut de tant de teſtes, ou plus-toſt celuy de toute la Republique; & que l'honneur d'un triomphe ſi memorable ne procedoit que de ſa valeur. Les ſeuls courtiſans, qui ſont gens fort propres à ſemer la diſcorde, prirent de là une occaſion d'expoſer à l'indignation du Prince & aux mediſances du peuple, les principaux en authorité parmy les Eſtats; leur reprochant en quelque ſorte de ne s'eſtre montrez courageux que dans le Conſeil, & d'avoir pour leur ſeule ſatisfaction fait courir tant de risque à tant de ſoldats & au Prince meſme.

Inquietude des Deputez des Eſtats.

Les courtiſans ſement des diſcordes, & expoſent à la haine du peuple les principaux des Eſtats.

Les trois premiers jours d'apres le combat, qui eſtoient ſi importans à la fortune de la Republique, ne ſe paſſerent qu'en deliberations; les uns eſtant d'advis que l'on ſe ſaiſiſt du fort d'Aldenbourg, qui ouvroit un paſſage juſques dans le cœur de la Flandre; & les autres voulant qu'on retournaſt au ſiege de Nieuport. Toutefois le temps ſujet aux vents & aux pluyes, & mal propre à toute ſorte d'entrepriſe, ne permettoit pas de rien executer: joint que la ſoldateſque n'eſtoit presque plus capable d'obeïſſance; les uns eſtant devenus timides, par la conſideration des dangers où ils s'eſtoient veus; & les autres inſolens, à cauſe de la victoire qu'ils avoient remportée. Il ſurvenoit

auſſi

auſſi parmy eux à tous momens des barteries ou des diſputes au ſujet des priſonniers : les uns taſchant de les conſerver tant pour obeïr aux loix de la guerre, que pour ne perdre pas la rançon qu'ils en pouvoient eſperer ; & les autres, principalement les Eſcoſſois, prenant pour pretexte la perte de leurs compagnons, qui les touchoit aſſez, ou bien quelques autres fautes, telles que les victorieux ont accouſtumé d'en imputer aux vaincus, maſſacroient publiquement ces pauvres captifs ; ſans aucun reſpect des chefs qui taſchoient d'empeſcher cette injuſtice. 1600.

Cependant l'Archiduc Albert, ayant repris courage, malgré ſa mauvaiſe fortune, commençoit à reſtablir des garniſons ſoit dans le chaſteau d'Aldenbourg, ſoit dans les autres forts prochains ; & à preparer une nouvelle armée, qu'il compoſoit, partie des ſoldats qui s'eſtoient ſauvez de ſa defaitte, partie de ceux qu'on aſſembloit de toutes parts ſur ſes frontieres ; quelques-uns de ſes gens s'eſtoient auſſi refugiez dans Nieuport : & quoy que le Prince Maurice ſe fuſt rendu devant cette place, la rigueur du temps ne luy permettoit pas de former un ſiege. Mais cependant les ennemis y ayant premierement jetté cinq-cents ſoldats, il y en paſſa encore du depuis juſqu'à deux-mille, ſous la conduitte du Meſtre de camp la Bourlotte. De ſorte que cette garniſon ſe trouva capable non ſeulement de defendre ſes remparts ; mais de faire ſouvent des ſorties avec aſſez de ſuccés. Ce que voyant le Prince, apres avoir eſté douze jours devant cette ville, il retira ſon armée ; & ſe reſolut d'aſſieger une des fortereſſes qui menaçoient celle d'Oſtende, auquel on avoit donné le nom du fort d'Iſabelle, elevé dans des prairies : toutefois cette reſolution ne rencontra pas moins de difficultez que la precedente ; parce que la Bourlotte s'eſtoit desja jetté dans cette ſeconde place, où il ſervit ſon maiſtre tres-utilement : mais ce ſervice fut le dernier qu'il luy rendit, s'eſtant veu bien-toſt apres bleſſé à mort d'une mouſquetade. C'eſtoit un homme dont la hardieſſe paſſoit pour une des plus ſignalées du temps : il tiroit ſa naiſſance de la Lorraine, & la Chirurgie avoit eſté ſa premiere vacation ; & l'on tient qu'apres qu'il ſe fut fait connoiſtre, il acquit la faveur du General Mansfeld, par une action peu honorable, ayant eſté ſoupçonné d'avoir fait mourir la femme de ce Comte. Mais enfin eſtant parvenu dans les dignitez, il ſe gouverna de telle ſorte, que ſes maiſtres jugerent tousjours ſon merite plus grand que ſa fortune : c'eſt pourquoy ſa mort ſe vid pleurée par l'Archiduc meſme ; tandis que ceux qui portoient envie à la nouveauté de ſa fortune, ſe réjoüiſſoient de ſa perte.

Le Prince Maurice eſtant retourné au ſiege de Nieuport, il en retire ſon armée.

Son entrepriſe ſans effet ſur le fort d'Iſabelle.

La Bourlotte tué.

Le Prince Maurice voyant que l'eſperance de faire la guerre en Flandre luy eſtoit oſtée, non ſeulement par la difficulté des lieux, mais auſſi par les nouvelles forces que les ennemis avoient remiſes ſur pied, fit voile du port d'Oſtende ; ne remportant de cette fameuſe bataille qu'il avoit livrée, aucun autre fruit que la gloire d'avoir vaincu. Avant ſon depart il avoit fait razer le fort d'Albert ; mais les ennemis le reſtablirent incontinent. Lors que le Prince eſtoit desja avancé en mer, comme le ciel ſe trouvoit aſſez tranquille, les vaiſſeaux de Spinola oſerent attaquer les derniers navires de la flotte Confederée : mais auſſi-toſt, les vents s'eſtant elevez, ces vaiſſeaux ne pûrent que difficilement ſe ſauver à force de rames, les gens du Prince les pourſuivant tousjours, juſqu'à ce que les guez euſſent ſeparé les uns & les autres. Le Comte Loüys de Naſſau fit quelques tentatives dans le Brabant, mais elles n'eurent aucun ſuccés : & le reſte de l'année, quoy qu'elle ne fuſt presque qu'en ſon milieu, ſe paſſa ſans aucune nouvelle entrepriſe ; chaque

Le Prince Maurice fait voile du port d'Oſtende.

1600. chaque party demeurant satisfait, l'un de la victoire qu'il avoit remportée, & l'autre de l'honneur d'avoir conservé la Flandre; cette derniere satisfaction n'estant pas à mépriser.

L'Archiduc convoque à Bruxelle l'assemblée de toutes les Provinces obeïssantes à l'authorité souveraine.

Tandis que la guerre estoit allumée dans la Flandre, on tenoit chaque jour à Bruxelle l'assemblée des Estats de toutes les Provinces obeïssantes à l'authorité souveraine, que l'Archiduc avoit convoquez depuis peu, suivant une ancienne coustume negligée depuis assez de temps: & il s'estoit resolu à ce point, par ce que ceux qui connoissoient l'humeur des Belges, luy avoient conseillé de se rendre populaire dans sa conduitte, & de se servir du pretexte de demander les advis des nations, pour en tiret de l'argent.

Sa harangue pour obtenir des subsides.

Par sa harangue il avoit dit à l'Assemblée, qu'il estoit extremement touché de compassion, lors qu'il se representoit les maux dont les Provinces estoient accablées; & qu'il n'avoit pas voulu faire semblant de les ignorer, de peur que cette dissimulation ne leur donnast lieu de s'accroistre. Qu'au reste si l'on jugeoit à propos pour les guerir de se servir du remede de la paix, il estoit tout prest d'aller au devant: & que si, au contraire, les ennemis s'opiniastroient à vouloir la guerre, il ne falloit pas que dans cette rencontre la meilleure cause perdist l'esperance, qu'il estoit desja asseuré du secours d'Espagne; cette Couronne luy ayant promis une somme de deux-cents-cinquante-mille escus par mois, pour estre employée aux dépenses de la guerre. Mais que pour restablir la discipline parmy les soldats, & les obliger à se conduire discrettement, il estoit juste que le peuple essayast de sa part à trouver une solde qui pûst entretenir les garnisons; & que d'ailleurs le revenu des principaux domaines du Païs-bas, ayant esté engagé pendant les guerres de France, il estoit raisonnable aussi d'establir un fonds suffisant, pour donner tant à luy qu'à la Princesse sa femme, quelque moyen de soûtenir l'éclat de leur dignité. Sur ces propositions, les Provinces ayant voulu deliberer quelque temps, avant que rien resoudre, on leur demanda cependant quelques deniers pour appaiser la sedition des soldats qui s'augmentoit de jour en jour: & bien-tost apres, ceux de Diest ayant presque tous esté defaits en la bataille de Nieuport, on commença à traitter avec ceux de Hamont. Mais ces Estats ainsi assemblez, ayant tiré de là une occasion d'entrer plus avant dans la connoissance des affaires publiques, commencerent à examiner que vouloit dire cette confiance de l'Archiduc en l'assistance d'Espagne; que signifioient ces garnisons qu'on laissoit tousjours dans leurs Provinces; & cette guerre que l'on pretendoit de continuer tant par mer que par terre. Toutefois malgré ces obstacles, ils estoient resolus de poursuivre le dessein de la paix: mais apres tout, ils confessoient que les Provinces Confederées avoient sujet de se défier de beaucoup de choses; & eux-mesmes ne pouvoient en aucune sorte approuver ces citadelles que l'on conservoit dans leurs villes; ny cette coustume, que l'on avoit cy-devant introduitte contre les loix, & qui se continuoit tousjours, de donner les principales charges du païs à des estrangers. En suitte de tous ces raisonnemens, quand ils venoient encore à considerer que dans le contract mesme, par lequel la principauté des Païs-bas avoit esté transportée aux Archiducs, on avoit imposé une necessité à la Religion, fermé à tous les Belges la navigation des Indes, & tendu les Archiducs mesmes comme vassaux du Roy d'Espagne; ces conditions estoient blâmées, ou comme trop rudes, ou comme trop injustes. Neantmoins ces Estats concluoient enfin, que si le Roy d'Espagne vouloit retrancher ces clauses, & si les Archi-

Response de l'Assemblée.

dues

ducs de leur part, dans le deſſein que l'on faiſoit de s'accommoder avec les Provinces Confederées, promettoient de donner leur conſentement à ce qui ſeroit arreſté, afin que l'on s'y fiaſt davantage, il y avoit lieu d'eſperer que les deux partis contraires ſe pourroient bien-toſt reünir ſous une ſeule principauté. 1600.

L'Archiduc conſentit que les Eſtats de ſes Provinces envoyaſſent des Deputez vers les Provinces Confederées pour ſonder leurs ſentimens : & comme les Deputez de celles-cy eſtant partis du païs de Flandre, apres la bataille de Nieuport, s'eſtoient arreſtez à Bergue ſur le Zom, Gerard de Hornes, Comte de Baſſigny, Philippe de Bentring, & Henry Codt, Aſſeſſeur d'Ipre, les vinrent trouver en ce lieu ; & demanderent premierement que l'on fiſt une aſſemblée des Eſtats de chaque party, dans laquelle on eſſayroit de trouver les moyens de reſtablir la concorde. En ſuitte on parla fort contre la guerre ; & l'on propoſa pluſieurs choſes en general utiles au commun ſalut de tous les Belges. De la part des Confederez il fut dit particulierement, qu'ils ne ſouhaittoient rien tant que de voir purger la Belgique de toutes ces ordures eſtrangeres qui s'y eſtoient amaſſées, & que pour pouſſer à bout cette entrepriſe, ils promettoient toute ſorte d'aſſiſtance : que la Republique n'auroit jamais de diſpute avec les autres Provinces du Païs-bas, ſi elles vouloient une fois ſe reſoudre à reprendre leur liberté ; mais qu'au reſte ils ne voyoient pas qu'il y euſt lieu d'attendre aucun ſuccés de la conference qu'on demandoit. Car quelle paix (diſoient ils) pourrions nous faire avec les Eſpagnols, qui n'en gardent aucune à ceux meſmes qui ne leur ont jamais fait la guerre ? Cependant (continuoient ils) il eſt certain que les Archiducs ſont attachez à la domination Eſpagnole ſous des conditions honteuſes au nom Belgique ; & que les Brabançons, les Flamens, & toutes les autres Provinces de ce party, dependent pareillement des Archiducs : quelles forces pourroient donc avoir les traittez que l'on auroit faits avec des peuples, leſquels, vivant ſous des maiſtres, ſous des citadelles, & ſous des ſoldats inſolens, ne peuvent pas diſpoſer d'eux-meſmes. A cela les autres repliquoient, qu'ils cherchoient à faire la paix, & non pas à ſe revolter : outre qu'il n'eſtoit pas juſte dans cette occaſion que les uns ſe desarmaſſent, tandis que les autres demeureroient tousjours armez ; mais que pour le moins ils pouvoient promettre aſſeurement, que leurs Princes approuveroient ce que les Eſtats des deux partis auroient arreſté entre eux pour la concorde.

Les Ambaſſadeurs de l'Archiduc traittent de la paix avec les Confederez en la ville de Bergue ſur le Zom.

Les Confederez ne peuvent entendre à la paix, ſinon eſtant toute la puiſſance des mains de l'Eſpagnol, & chaſſant les ſoldats eſtrangers.

Apres que toutes ces conſiderations eurent eſté rapportées de part & d'autre, les peuples de l'Archiduc, jugeant qu'il ne falloit point eſperer de paix avec les Confederez fraiſchement victorieux, ne s'appliquerent plus qu'à examiner les dépenſes neceſſaires pour la guerre : & apres avoir long-temps diſputé entre eux pour ſçavoir quelle ſomme chaque nation devoit fournir, parce que l'ancien ordre, introduit du temps des guerres de France, ne ſe pouvoit plus obſerver, à cauſe que la puiſſance de chaque Province avoit eſté changée, ſelon que les unes ou les autres avoient eſté plus ou moins incommodées par les guerres. Enfin lors que toutes les difficultez eurent eſté reſoluës, & que l'on eut trouvé moyen de cottiſer les feux & les autres poſſeſſions de pareille nature, on promit de fournir pour la guerre par chaque mois une ſomme de trois-cents-mille florins, comme ſi cet impoſt n'euſt deub eſtre levé que pendant l'année prochaine ſeulement ; mais il demeura eſtably pour toutes les autres ſuivantes.

Les ſujets de l'Archiduc, deſeſperant de faire la paix avec les Confederez, cherchent des ſubſides pour la guerre.

1600. Cependant, les peuples, en accordant ce tribut, demandoient que dans chaque garnison les gens de guerre se contentassent de leur solde, sans que le bourgeois fust obligé de leur rien fournir davantage; que la moytié des forces du party fust composée de soldats Belges; que les Gouverneurs des places fussent de la mesme nation, & qu'enfin la levée des impost passast par les mains des Estats Belgiques: mais de toutes ces demandes les unes furent absolument refusées par l'Archiduc, lequel en mesme temps ayant fait esperer qu'il accorderoit les autres, trompa du depuis l'esperance qu'on en avoit conceuë. Outre ce mécontentement, plusieurs s'offenserent aussi de ce que Henry de Gusman apporta des lettres d'Espagne, par lesquelles le Roy Philippe, parlant aux Estats Belgiques, les traittoit comme s'ils eussent encore esté à luy. Le mesme Monarque avoit aussi ordonné qu'en prattiquant la coustume d'Espagne dans les Provinces du party d'Albert, on visitast les livres des marchands, pour découvrir ceux qui auroient quelque correspondance avec les Hollandois, ou qui contribueroient de l'argent pour la compagnie des Indes: mais cette ordonnance fut vaine, ceux d'Anvers s'estant opposez à son execution.

Lettres du Roy d'Espagne parlant aux Estats Belgiques comme s'ils eussent esté encore siens.

En ce temps les pirates de Dunkerque se montrerent plus cruels qu'ils n'avoient point encore esté; parce que l'Archiduc mesme ayant ordonné que les Confederez fussent exclus de la pescherie aussi bien que du commerce, afin que la disette se meslant bien-tost parmy eux, y fist naistre en suitte la sedition; les Dunkerquois de leur part aigris par les supplices de plusieurs de leurs compagnons, que les Hollandois avoient cy-devant punis, joignoient leur propre rage à la rigueur de cette ordonnance. Et comme ces sortes de gens qui s'addonnent à la pescherie sont ordinairement incapables du maniement des armes, & tellement paisibles que plusieurs d'entre eux font conscience de repousser la force par la force, lors qu'ils tomboient entre les mains des Dunkerquois, ces bourreaux les gesnoient par plusieurs supplices differens, soit en perçant les flancs de leurs vaisseaux, soit en y mettant le feu, soit enfin en attachant ces miserables aux timons de leurs navires, afin que la crainte, ou le ressentiment de la mort leur durant davantage, rendist leurs tourmens plus inhumains. Et ces pirates estoient devenus si puissants sur la mer, que bien souvent ils assailloient & entraisnoient les navires mesmes, que l'on avoit commis à la defense de ces pescheurs. Neantmoins lors que toutes les forces navales de Hollande se furent assemblées contre ces Corsaires, les uns ayant esté pris, receurent le payement de leurs cruautez; & les autres furent contraints de s'aller cacher dans leurs azyles ordinaires. Leur chef mesme, nommé Waken, eut bien de la peine à se sauver par le pas de Calais; d'où ayant pris terre en Bisquaye, apres avoir fait, en passant, quelque butin sur les costes de Bretagne, dans peu de temps il vid la pluspart de ses mariniers perir de disette; & luy-mesme mourut aussi de maladie, ou, peut-estre, parce que les Espagnols ne le souffroient plus qu'avec dégoust.

Pirates de Dunkerque exercent de grandes cruautez contre les pescheurs des Confederez.

Ceux qui sont pris, sont severement chastiez.

Cependant afin que les Hollandois pûssent combattre en toute sorte de temps contre les chiormes de Spinola, on fit construire à Dordrecht une galere equippée d'artillerie & de rameurs, que l'on prenoit à gages dans le commencement: mais du depuis on se servit pour cet employ, de ceux que l'on y condamnoit pour leurs crimes; la pieté Chrestienne ne permettant pas que les prisonniers de guerre fussent reduits en cette sorte de servitude. L'utilité de cette nouvelle fabrication se reconnut incontinent

On fait une galere à Dordrecht.

pat

par ſes heureux ſuccés : car s'eſtant rencontté une occaſion accompagnée d'un temps calme, ce galere ſeul en mit en fuitte pluſieurs autres du party ennemy ; & il eſtoit auſſi equippé de voiles, que l'on portoit ployées pendant la bonace. Enfin, dans peu de temps, la hardieſſe de cette ramberge Hollandoiſe s'accrût juſqu'à tel point, que ſes rameurs s'eſtant accompagnez de quelques batteaux pendant une nuit choiſie pour cet effet, entrerent ſecrettement dans la riviere de l'Eſcaut, bordée de pluſieurs forts tant du coſté de la Flandre que du Brabant ; & donnerent juſques ſous les murailles d'Anvers, d'où ils emmenerent un navire armé de trois rangs d'artillerie, & ſept autres moindres vaiſſeaux : ayant gagné ce butin partie par ſurpriſe & ſans eſtre connus ; partie par force, & avec le meurtre de pluſieurs des gardes. Le bruit ayant allarmé la ville, la pluspart des habitans accoururent vers les murailles : mais ils virent cette perte & cet affront tout enſemble ſans ſe pouvoir vanger ; car les vainqueurs ſe retirerent en ſeureté avec leur proye, apres avoir fait ſonner à leur trompette une chanſon aſſez connuë, que l'on avoit autrefois compoſée à l'honneur de Guillaume Prince d'Orange ; & laquelle ne peut-eſtre entenduë ſans toucher de beaucoup d'affection ceux qui ſe ſouvenoient encore de ce Prince. 1600.

Les Hollandois emmenent certains navires de deſſous les murailles d'Anvers.

Sur la fin de cette année les Confederez avoient conceu une grande eſperance de la guerre que Henry, Roy de France, avoit commencée contre le Duc de Savoye, lequel eſtant allié avec les Eſpagnols, & ayant meſme eu des enfans de la ſœur de leur Roy, ne paſſoit pas pour avoir rien oſé entreprendre ſans l'advis de ſon beau-frere. Cette nouvelle guerre avoit pour ſujet le Marquiſat de Saluze en Piedmont, que le Savoyard avoit autrefois oſté à la France, tandis qu'elle eſtoit embarraſſée dans ſes diſſenſions inteſtines. Par la paix de Vervins le Pape avoit eſté nommé pour arbitre ; mais comme il en tiroit en longueur la deciſion de ce different, le Roy au contraire la preſſant avec toutes ſortes d'inſtances, le Duc de Savoye eſtoit venu en perſonne à Paris ; où apres avoir d'abbord corrompu par ſes liberalitez les principaux Miniſtres de France, il avoit en ſuitte adoucy l'eſprit du Roy par ſes ſoûmiſſions & par ſes promeſſes. Mais l'execution n'ayant pas ſuivy à point nommé, Henry, apres avoir declaré la guerre au Duc, ſe rendit bien-toſt maiſtre des principales places de la Savoye. Cependant le Comte de Fuentes, qui avoit autrefois eſté Gouverneur des Païs-bas, & qui l'eſtoit preſentement du Duché de Milan, aſſembloit de grandes forces : ce qui donnoit lieu à l'Italie, & à tous les peuples d'alentour, de juger que les Eſpagnols formoient le deſſein d'une nouvelle guerre ; veu meſme qu'il s'eſtoit desja découvert des embuſches dreſſées, d'un coſté contre quelques forts de la Seigneurie de Veniſe, & de l'autre, contre la ville de Metz. Mais la guerre de Savoye fut bien-toſt terminée par la paix ; ayant eſté accordé qu'au lieu du Marquiſat de Saluze, le Savoyard donnetoit au Roy de France, le Comté de Breſſe, ſur les frontieres du Lionnois. Et parce que dans ce Comté il ſe trouve un pont baſty ſur le Rhône, on reſerva au Roy d'Eſpagne le privilege d'y pouvoir faire paſſer ſes troupes pour le Comté de Bourgogne & pour les Païs-bas.

Guerre entre le Roy de France & le Duc de Savoye ;

Laquelle eſt bien-toſt terminée.

Apres que le Roy Henry, tant par le moyen de la paix qu'il avoit faitte, que des juſtes loix qu'il avoit eſtablies, eut banny de ſes Eſtats les armes eſtrangeres & les diſcordes civiles, que la difference des Religions y avoit autrefois fait naiſtre, il ne ſongea plus qu'à laiſſer à ſa Couronne un ſucceſſeur aſſeuré : & ayant obtenu du Pape que ſon mariage avec Marguerite

1600. de Valois demeureroit nul, par ce qu'il n'avoit jamais eu d'affection pour cette Princeſſe, qui d'ailleurs n'avoit pas trop bon bruit, outre que l'âge la rendoit desormais incapable d'avoir des enfans; il eſpouſa Marie, fille de François, cy-devant Duc de Toſcane, Princeſſe excellente en vertu; & dont le genie pacifique promettoit d'effacer la mauvaiſe impreſſion que le nom de Medicis avoit autrefois laiſſée chez les François. Vn peu auparavant, le meſme Monarque avoit confirmé ſa premiere alliance avec l'Angleterre par un nouveau traitté, qui portoit que la licence des pirates ſeroit reſſerrée par le moyen des cautions, que les gens de marine ſeroient obligez de donner en juſtice, & par les autres voyes de droit.

Henry de Bourbon, ayant repudiée Marguerite de Valois, eſpouſe Marie de Medicis.

HISTOI-

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE DIXIESME.

SOMMAIRE.

Clout prend Cracow. Les Confederez chaſtient les Dunkerquois. On taſche en vain de prendre Fleſſingue. Sedition de la ſoldateſque de l'Archiduc. Le Prince Maurice ſe rend maiſtre de Rhimberk, & de Meurs. L'Archiduc aſſiege Oſtende, & les Confederez Bois-le-Duc. Deplorable fin du Comte d'Eſſex. Le ſecours d'Eſpagne eſt inutile aux rebelles d'Irlande. Navigation d'Olivier de Nort.

LEs forces de chaque party s'eſtant reſtablies & accreuës pour l'année du nouveau ſiecle, promettoient des ſuccés extremement conſiderables, mais aſſez lents, parce que les chefs demeurerent long-temps ſans rien entreprendre, chacun de ſon coſté ne s'appliquant qu'à découvrir les deſſeins que les uns ou les autres pouvoient former. De ſorte qu'avant que les effets de la guerre paruſſent, parce qu'on les retenoit pour les faire éclatter avec d'autant plus de violence, tout l'hyver & la meilleure partie du Printemps ne ſe paſſerent que parmy les pillages & les ſurpriſes. Dés le commencement de l'année, un certain ſoldat, Brabançon de naiſſance, ayant eſté gagné par les exhortations & par l'argent des Ieſuites, leur avoit promis d'introduire dans la ville de Gertrudenberg une troupe d'ennemis, qui devoient y entrer ſous une fauſſe apparence de priſonniers de guerre; mais il fut découvert avant que ſon attentat euſt reüſſi. Bien-toſt apres, quelques cavaliers du Prince Maurice, en aſſez petit nombre, ayant pris de force un certain chaſteau du païs de Limbourg, y firent du butin & des priſonniers. Quoy que la derniere Comteſſe de Meurs euſt fait don au Prince Maurice tant de cette ville & de tout ſon territoire, que du chaſteau de Cracow qui en depend, neantmoins Salentin Comte d'Iſembourg, ayant eſté gratifié par le Duc de Parme de la poſſeſſion de cette derniere place, l'avoit tousjours retenuë juſqu'à ce temps : & Clout, Capitaine d'une compagnie de cavalerie pour les Confederez, ayant eu ordre de la reconvret, avoit conduit ſubitement au delà de Wachtendonk un corps de trois cents cavaliers avec quelque infanterie : mais un nommé Dulk, qui commandoit pour l'Archiduc dans la ville de Stralen, ayant eu advis de cette marche, prit avec luy cinq cents fantaſſins & quelque peu de cavalerie, & ſçeut conduire cette partie ſi ſecrettement, qu'eſtant venu attaquer pendant la nuit les gens de Clout, qui ne ſe tenoient point ſur leurs gardes, il en prit d'abbord trente, & en tua quelques autres, avant que leurs compagnons fuſſent en eſtat de defenſe : mais le bruit les ayant tous aſſemblez, ils commencerent à ſe mettre en bataille, ce qui obligea Dulk à faire ſa retraitte; en laquelle il n'eſtoit 1601.

1601. pas peu favorisé par les passages estroits qui se rencontroient en son chemin ; toutefois Clout l'ayant devancé par un autre, où la campagne estoit assez large, le vint presser de telle sorte, que ne se sentant pas assez fort de cavalerie, il se retrancha dans un village, où l'on le contraignit bien-tost de se rendre à composition. Apres cette victoire, Clout se diligentant d'achever l'entreprise qu'on luy avoit donnée à executer, trouva, suivant le rapport de ses espions, que le fossé du chasteau de Cracow se pouvoit passer à pied, la glace n'ayant point esté cassée : & ainsi apres avoir fait sauter la porte par le moyen d'un petard, il chassa la garnison de la place, & en demeura maistre.

Clout prend le chasteau de Cracow.

Cependant l'Archiduc Albert avoit fait un traitté avec les mutins de Hamont, par lequel il estoit dit qu'ils sortiroient du cœur du païs, pour occuper la ville de Wart & sa citadelle, d'où les païs du Liege & de Iuliers leur demeuroient exposez en proye ; non sans beaucoup de diverses plaintes tant de ces peuples que de leurs voisins. Mais toutes leurs deputations & leurs remonstrances furent receuës assez negligemment ; les Espagnols ayant assez d'autres fois éprouvé, que ce ne leur estoit pas un petit profit de se pouvoir servir du prexte des seditions de leurs soldats, pour les nourrir aux dépens d'autruy. Suivant cette maxime le païs de Cleves estoit aussi rançonné par les garnisons de Rhinberk & de Gueldre ; mais pour surcharger de plus en plus ces pauvres peuples, il arrivoit encore que les Confederez leur imposoient des sommes pareilles à celles que l'Espagnol avoit tirées d'eux ; & l'on ne leur alleguoit point d'autre raison de cette rigueur, sinon qu'il estoit indifferent à la Republique, si c'estoit de leur bon gré, ou par une défiance de leurs forces qu'ils assistoient son ennemy.

Les Espagnols & les Confederez ensemble rançonnent les pais circonvoisins.

Environ ce temps les Estats ayant appris que l'on preparoit une flotte en Espagne, & voyant que la licence des Dunkerquois s'augmentoit de plus en plus sur l'Ocean, prirent soin d'y tenir des forces navales plus puissantes qu'ils n'avoient accoustumé : ce qui n'empeschoit pas neantmoins qu'il ne se trouvast des pirates assez hardis, pour oser, à la veuë de Scheveningue, qui est un bourg voisin de la Haye sur le rivage de Hollande, exposer en vente des prisonniers, & recevoit l'argent de leur matchandise : mais en mesme temps ces faux marchands ayant esté enfermez par des vaisseaux de pescheurs, où il y avoit des gens de guerre cachez, receurent le supplice ordinaire de leur audace. On fit aussi conduire aupres de Dunkerque des navires chargez de pierres pour fermer les passages du port ; mais les habitans choisissant l'occasion des basses marées, venoient fendre le bois de ces vaisseaux avec des haches, en suitte de quoy la haute marée survenant à son tour, poussoit les vagues contre les autres materiaux, & les écartoit. Quelques navires marchands avoient voulu passer en Angleterre, mais les galeres de Spinola les ayant rencontrez, & ayant mis le feu au navire de guerre qui leur servoit d'escorte, ils servirent de proye aux assaillans. Ces mesmes vaisseaux de Spinola s'estoient aussi promis d'artaquer Flessingue, apres avoir corrompu quelques-uns des habitans qui devoient mettre le feu à la ville ; mais un des conjurez estant devenu malade, & les approches de la mort, qui l'invitoient au repentir, l'ayant obligé de confesser son crime au Ministre de Religion qui l'assistoit, la conjuration fut découverte & punie. Cependant il s'estoit encore émeu de nouvelles seditions dans le party de l'Archiduc ; & les soldats de marine s'estant rendus les maistres sur la riviere de l'Escaut, y eussent commis plusieurs insolences, si les

Dunkerquois chastiez de leur audace.

Vaine entreprise sur Flessingue.

Sedition des soldats de l'Archiduc.

si les bourgeois d'Anvers ne les eussent appaisez par le payement d'une partie de leurs montres. Les Walons que l'on avoit mis en garnison dans les forts d'alentour d'Ostende, estant aussi mutinez jusqu'à tuer ou blesser quelques uns de leurs chefs, furent traitrez avec encore plus d'indulgence & de largesse; à cause que les Hollandois par leurs promesses raschoient de les attirer à leur party: apres quoy l'on fit en sorte qu'ils consentirent à quitter leurs postes pour celuy de Monts S. Guinoce, où ils demeurerent en garnison. 1601.

Les choses s'estant passées de la sorte, les Estats des Provinces Vnies, apres avoir imposé un nouveau tribut sur chaque feu, ayant aussi esté secourus d'argent par le Roy de France, & de soldats par la Reine d'Angleterre, formoient un nouveau dessein d'attaquer la Flandre: mais sçachant que tout leur avantage dependoit de la soudaineté de leur entrepriſe; & que pour la rendre impreveuë à leur ennemy, il estoit necessaire de l'attirer ailleurs, ils se resolurent de tourner leurs menaces vers des frontieres opposites à celles des Flamens. Pour cet effet, le Prince Maurice, sous pretexte du mariage de Louys de Nassau avec la veufve du Comte de Brouk, estant arrivé à Arnhem, où il avoit premierement envoyé quelques soldats, part de là en diligence, se trouvant accompagné de plus de dix mil fantassins avec trente cornettes de cavalerie, & arrive devant la ville de Rhinberk, qui estoit pour lors gouvernée, sous les ordres de l'Archiduc, par Hieroſme de Lopez, qui avoit sous sa charge pres de trois mil soldats; tant Walons, Italiens, & Alemans, que gens de marine. La place estoit aussi munie de vivres suffisamment; & ses fortifications avoient esté mediocrement augmentées, depuis que Mendoze s'en rendit maistre, par le moyen de la peste qui estoit dedans. Mais davantage, tandis que le Prince Maurice suivant sa prudence accoustumée, s'appliquoit à fortifier son camp contre le secours qui pouvoit venir aux assiegez, Louys Bernard d'Avila, lequel outre son ancienne experience, en avoit encore acquis une plus recente par l'exemple de ce qu'il avoit veu depuis peu prattiquer à Bommel, fit construire de nouveaux ouvrages au delà du fossé; & enferma par des tranchées quelques lieux qui estoient propres au pasturage, parce qu'il n'avoit pas du sel assez pour mettre des viandes en reserve. Il brusla aussi ses vaisseaux luy mesme, de peur que les ennemis s'en rendant les maistres, ne s'en servissent contre luy. Cependant le Prince Maurice disposa sur le Rhin jusqu'à Cologne une partie de la flotte qu'il avoit amenée; retenant le reste aupres de soy: & comme il se trouvoit proche de Rhinberk une Isle bagnée par la riviere, & garnie d'un petit chasteau, que les ennemis avoient abandonnée dés les premieres volées du canon, le Prince en augmenta les fortifications, & la joignit avec l'un & l'autre bord de la riviere, par le moyen de deux ponts qu'il fit dresser. En suitte de quoy, apres avoir disposé des corps de garde sur toutes les avenuës, il choisit pour faire camper son armée, trois postes differens, à l'un desquels, qui estoit une eminence voisine de la ville, il donna particulierement ses soins; le dessus du rivage estant gardé par le Comte Ernest de Nassau, & le milieu, par le Mestre de Camp Gistelle. Le Prince fit aussi preparer, principalement en deux endroits quelques mines contre les dehors de la ville; & commit de bonnes troupes à la defense des pionniers; parce que les frequentes sorties des assiegez taschoient d'interrompre ses travaux. La premiere sortie se fit sur le chemin de Cassel par plus de mil hommes, mais les François les repousserent; & le

Les Confederez forment un nouveau dessein d'attaquer la Flandre.

Le Prince Maurice assiege Rhinberk.

1601. le jeune Seigneur de Chaſtillon leur chef combattant courageuſement, ſe ſignala par une playe honorable qu'il receut. Neantmoins ce peu de ſuccés des aſſiegez ne les empeſcha pas de faire pluſieurs autres ſorties; tant de ce coſté là que ſur le chemin de Santen : & meſme un jour, qu'ils eſtoient ſortis à l'improviſte, ils cauſerent d'abbord un dommage aſſez conſiderable; mais eſtant accouru des quartiers voiſins un promt ſecours aux aſſaillis, les aſſaillans furent bien-toſt recoignez.

Cependant, le Prince ayant eu advis que l'Archiduc aſſiegeoit Oſtende, ne ſe trouva pas peu embaraſſé; car d'un coſté l'honneur ſembloit luy deffendre de quitter ſon entrepriſe, & de l'autre il conſideroit que pour achever les ouvrages qu'il avoit commencez, ayant en teſte une ſi puiſſante garniſon, & pour garder en meſme temps toutes les avenuës d'une ville dont les environs eſtoient ſi pleins de marécages & de détours, il avoit beſoin de beaucoup de forces. A tous ces obſtacles il ſe joignoit encore une nouvelle difficulté, en ce que le Colonel Vere, deſtiné pour commander dans Oſtende, ne ſe vouloit pas engager à cette charge, s'il n'emmenoit avec luy vingt compagnies d'Anglois, qui faiſoient une des principales parties de l'armée. Neantmoins on accorda au Colonel Vere ce qu'il demandoit; & le Prince, en attendant un nouveau renfort, ne laiſſa pas de continuer ſes travaux. D'autre part, les aſſiegez commençoient à ménager leurs vivres, & à reclamer le ſecours de leurs voiſins; ſoit par des meſſagers qu'ils leur envoyoient, ſoit par des feux qu'ils allumoient ſur les tours de leur ville; mais les meſſagers tombetent entre les mains des aſſiegeans. Toutefois le ſignal des feux allumez dans la ville de Gueldre, faiſoit concevoir quelque eſperance aux aſſiegez : auſſi eſt il vray que pour faire lever le ſiege, l'Archiduc avoit donné au Comte de Herenberg des troupes aſſez conſiderables; & que pour le meſme effet on avoit retenu tous les chariots du voiſinage : mais l'on changea incontinent de deſſein, ſoit que l'on redoutaſt l'excellente diſpoſition de l'armée du Prince Maurice, qui ne laiſſoit aucun paſſage ouvert au ſecours des aſſiegez, ſoit que le Conſeil d'Eſpagne jugeaſt plus à propos de laiſſer les troupes de la Republique attachées au ſiege de Rhinberk, afin qu'elle fuſt moins en eſtat de ſecourir celuy d'Oſtende. Lors que le Prince Maurice eut conduit ſes mines juſques ſous une partie du rempart, qui defendoit les dehors de Rhinberk, il mit ſon armée en baraille, & fit joüer ſon artillerie comme s'il euſt voulu livrer un aſſaut en cet endroit, afin d'y attirer les aſſiegez, qui ne manquerent pas de s'y rendre en aſſez grand nombre : mais incontinent les mines ayant fait leur devoir, ils furent tous emportez par la violence de la poudre, le Prince ayant eu ſoin cependant de tenir des gens tous preſts pour ſe loger dans les ruines du rempart, où ils demeurerent les maiſtres; quoy que bien-toſt apres l'ennemy fuſt venu faire un nouvel effort pour les en chaſſer. Enfin, dans peu de temps la pluſpart des autres fortifications des aſſiegeans furent emportées, ſoit par de ſemblables ſtratagemes, ſoit de haute lutte, l'effroy en ayant auſſi fait abandonner quelques unes. De ſorte que desja les aſſiegez avoient pouſſé leurs galeries vers la potte de Caſſel juſques ſous la terrace meſme de la ville; ce qui ayant ébranlé le courage de ſes ſoldats, joint que la pluſpart eſtant bleſſez, on manquoit de medicamens pour traitter leurs playes, ils embraſſerent la capitulation, avec d'autant plus de promptitude, qu'ils eſtoient bien aiſes de pourvoir par un traitté à la conſervation d'un grand nombre de perſonnes qui s'eſtoient refugiées dans la ville; & d'obtenir pour eux meſme une ſortie honorable.

Rhinberk ſe rend;

Cette

Cette conqueſte fut ſur tout agreable aux habitans de la Province d'Over-Yſſel, qui refuſerent bien-toſt apres aux ennemis les contributions qu'ils avoient juſqu'icy payées pour ſe garentir de leurs hoſtilitez; & donnerent ordre que pour l'avenir les paiſans meſmes ſe tinſſent armez: afin que quand on ſonneroit l'alarme, chacun fuſt en eſtat de concourir à la defenſe commune. Le ſiege de Rhinberk avoit eſté commencé à la my-Iuin, & la ville fut renduë ſur la fin de Iuillet; y ayant desja pour lors vingt-cinq jours que les forces Eſpagnoles eſtoient devant Oſtende. Mais avant que le Prince avec ſon armée s'avançaſt vers cette derniere place, il rangea ſous ſa puiſſance la ville de Meurs qui luy avoit eſté donnée, ainſi que nous avons dit cy-devant; & en chaſſa la garniſon poltronne du Duc de Cleves, par le moyen de laquelle il s'eſtoit voulu approprier cette Seigneurie, comme un fief mouvant de luy, & reüny à ſon domaine depuis le deceds du dernier poſſeſſeur mort ſans heritiers: mais le Prince ſoûtint au contraire, que le Duc, par pluſieurs forfaittures avoit violé les droits du patronage qu'il pretendoit. 1601. *& la ville de Meurs.*

Oſtende, dont je vay maintenant racontet le ſiege comme un des plus memorables que l'on ayt veus de long-temps, & qui peut en quelque ſorte paſſer pour une guerre particuliere, n'eſtoit autrefois qu'une ſimple retraite de quelques peſcheurs qui s'eſtoient eſtablis entre Nieuport & l'Eſcluſe; & n'occupoit en ce temps là qu'un petit coin du rivage de la Flandre: mais lors que la naiſſance des guerres civiles & les diverſes courſes des pirates eurent ſemé l'alarme dans toutes les Provinces des Païs-Bas, ce lieu commença à eſtre fortifié d'une paliſſade & d'un port: & apres quelques années la paix de Gand ayant eſtably la puiſſance des Eſtats Confederez, Oſtende entra dans leur party, & s'y attacha avec beaucoup de fermeté. Bien-toſt apres, le Duc de Parme, qui s'eſtoit rendu formidable par la priſe de Dunkerque & de Nieuport, ayant inutilement aſſiegé cette place; & du depuis encore le Meſtre de Camp la Mothe, apres en avoir desja gagné une partie, s'eſtant veu entierement repouſſé; ces deux evenemens la rendirent conſiderable, & convierent les Confederez de la fortifier avec des ſoins qu'ils redoublerent, lors qu'apres avoir perdu l'Eſcluſe, ils virent qu'Oſtende eſtoit la ſeule place qui leur reſtaſt ſur le rivage de Flandre. Le front de cette ville, élevé vers le Septentrion, ſe voit frappé par les flots de l'Ocean tousjours ouvert pour elle. A ſon coſté droit, qui eſt tourné vers l'Occident, une petite riviere, nommée Iperlede, formoit autrefois un port qui ſe trouvoit, ainſi que tous les autres de Flandre, incapable de porter des navires lors que la mer eſtoit dans ſon reflux: mais les ouvrages qu'on a faits en ce lieu, ont coupé la riviere, en ſorte neantmoins que le port eſt demeuré. La partie de la ville qui regarde l'Orient eſtoit autrefois fort inegale, à cauſe de pluſieurs tertres ſablonneux qui s'y rencontroient: mais quelque temps apres cet endroit fut applany, de peur que ſes dunes ſi voiſines de la ville ne donnaſſent trop d'avantage à un ennemy. Ainſi depuis que ces barrieres de l'Ocean eurent ceſſé de le retenir, il ſe répandit dans la plaine par une embouchure large de cent pieds, qui s'eſt encore accreuë à meſure que les ſablons luy ont fait place; de ſorte que maintenant quand le flux de l'Ocean s'y vient meſler, elle compoſe un gouffre demeſuré: & meſme lors que la mer s'eſt retirée, l'eau reſte encore haute de deux piques, la ſeule entrée de ce détroit ſe trouvant quelquefois un peu gueable. Tout ce qu'il y a de terres derriere la ville du coſté du Midy, eſt entrecoupé de *Deſcription de la ville d'Oſtende.*

1601. plusieurs fosses par les ondes de la mer; mais sur tout pendant la haute marée on voit quelquefois la campagne couverte d'eaux jusqu'à plus de mille pas d'estendue. A tous ces avantages qu'Ostende a receus de la nature, l'art a joint plusieurs fortifications de sa façon, lesquelles à la verité estoient autrefois assez grossieres; mais on commença de les reduire à quelque regularité autant que la situation de la place le pouvoit souffrir, lors qu'apres la prise de Calais & de Hulst, l'Archiduc victorieux sembloit la menacer d'un siege, qu'il differa neantmoins jusqu'à ce jour. La partie que l'on nommoit autrefois la vieille ville, & qui n'est maintenant qu'un vague espace d'eaux & de terre tourné vers l'Ocean, consistoit en cinq bastions derachez, qui templissoient toute cette partie du rivage jusqu'aux remparts d'Ostende. De cette vieille ville un fossé se répandant à l'entour de la nouvelle par le moyen de quelques digues, qui rendent ses eaux plus teglées, sert à diviser deux murailles qui l'enferment; & comme la muraille qui est en dedans se trouve flanquée de huit bastions, celle qui est en dehors en a huit autres, paralleles à ces premiers. Il est vray que du costé des rivieres la structure n'est pas si ferme, mais de l'autre, elle est extremement solide: & se rencontrant un nouveau fossé au milieu, il semble qu'il y ayt trois remparts. Le circuit de la ville, à le prendre à l'entour de ces fortifications, contient environ une heure de chemin: mais au delà il se trouve encore de nouveaux forts qui sont détachez de la ville en telle sorte, que si elle se trouvoit pressée par quelque accident, elle les pourroit abandonner sans avoir à craindre un plus grand dommage. Vn de ces forts enfermé d'une palissade, est assis au delà de l'embouchûre, dont nous avons cy-devant parlé, vers l'extremité de son costé droit: & les autres assis dans la campagne, qui est au derriere de la ville, joignent ses murailles, ou n'en sont separez que d'un petit espace, par l'interposition des gouffres.

Les Flamens estoient ennuyez des courses de la garnison d'Ostende, qui ruïnoit toutes leurs campagnes; & l'experience leur avoit fait connoistre que les dix-sept forts, par le moyen desquels on avoit taché de tenir cette place comme bloquée, leur apportoient plus de commodité que de secours; la licence de leur propre soldatesque estant fascheuse pour eux, & presque aussi insupportable que celle de l'ennemy: joint que depuis peu la sedition arrivée parmy ces troupes, rendoit tousjours leur fidelité suspecte. C'est pourquoy toute la Flandre d'une commune voix pria instamment l'Archiduc, de ne permettre pas davantage que la plus considerable de toutes les Provinces de son obeïssance demeurast tronquée d'une seule de ses places. Neantmoins Albert ne manquoit pas de personnes qui le detournoient de cette entrepriſe, & qui luy predisoient que l'attaque d'une place si bien fortifiée, & qui avoit tousjours une porte ouverte sur l'Ocean, ne passeroit pas tant pour un veritable siege, que pour l'amusement inutile d'une armée. Mais l'esperance d'un bon succés, & la promesse que les Flamens avoient faitte de luy fournir une grande somme de deniers, eurent plus de force sur son esprit, que toute autre consideration. Davantage le siege de Rhinberk, où les ennemis estoient attachez, sembloit offrir une occasion assez favorable: joint qu'il luy estoit venu d'Italie & d'Espagne de nouveaux regimens sous la conduitte de Trivulce & de Bracamont. Ainsi donc le cinquiesme jour de Iuillet le Comte Frederic de Herenberg commença d'assiéger le costé droit de la ville d'Ostende, & bien-tost apres luy Herosme de Montreal assiegea le gauche; ces deux chefs s'estant postez d'abord

L'Archiduc assiege Ostende.

bord assez proche de la place ; mais peu apres l'artillerie les obligea de camper plus loin : Charles vander Noot en avoit pour lors le gouvernement ; & elle estoit pourveuë suffisamment de toutes sortes de munitions, tant de bouche que de guerre. Le nombre des soldats monroit à vingt & une compagnies ; ausquelles dés le premier advis qu'on eut du siege, il se vint joindre un nouveau tegiment sous la conduitte du Colonel Vchtembtouk. Et cette garnison fit bien-tost paroistre sa valeur par une puissante sortie, qui porta la mort à plusieurs chefs du party ennemy, & entre autres à Montreal ; aussi bien qu'à plus de cinq cens hommes du commun. 1601.

Vere estably Gouverneur de cette ville.

Lors que François Vere fut arrivé dans la ville avec un commandement absolu ; & qu'outre les soldats de sa narion qu'il avoit amenez avec luy, on luy eut encore envoyé d'autres troupes d'élite, levées en Angletetre ; il se resolut de commettre un nombre de soldats suffisant à la garde des fortifications que l'on avoit auparavant faittes hors de la ville, & d'en construire d'autres encore plus loin : mais un nouveau fort des assiegez gardé par quarante soldats fut pris d'assaut par les ennemis. Neantmoins se voyant enfin repoussez du derriere de la ville, ils s'attacherent principalement au costé gauche : & parce qu'il estoit remply d'eaux, ils y dresserent une levée avec un nouvel artifice, dont veritablement la louange leur est deuë ; comme dés auparavant l'on avoit desja veu plusieurs autres sortes d'ouvrages militaires inventez par la dexteriré particuliere du Prince Maurice, ou des autres chefs Confedetez. Les ennemis s'estoient donc adviſez de prendre des fascines, qui avoient vingt pieds de longueur & un peu davantage de tour ; & afin qu'elles fussent plus capables de resister à la violence de l'onde par leur pesanteur, ils y attachoient des tuilles qu'on pourroit dire entrelardées ; puis qu'en effet ils donnoient le nom de saucissons à ces sortes de fardeaux : & apres que peu à peu on en eut mis une grande quantité en un monceau, sur lequel on assit encore la pesanteur de l'artillerie, les assiegez perdirent la commodité de leur ancien port : mais ayant percé le rivage proche de l'emboucheute dont nous avons desja parlé, ils en tirerent un canal ; lequel s'estant incontinent meslé dans le fossé des murailles, pourveut la ville d'un nouveau port plus commode & plus certain que le precedent. Car du depuis on y vit entrer & on en vit sortir quelquefois jusques à cent navires ; qui servoient soit à emporter les blessez, soit à conduire dans la ville de l'artillerie, des vivres, du bois, & toutes les choses que l'on jugeoit necessaires pour resister aux injures du ciel, ou pour prevenir les causes des maladies. Les boulets du canon ennemy, quoy qu'il fust assis sur des eminences, estant poussez de loin & au hazard, ne pouvoient apporter aucun obstacle : & le danger que l'on eust pû craindre estoit si rare, qu'on voyoit chacque jour aborder des multitudes d'hommes, qui n'avoient point d'autre dessein que d'estre spectateurs du siege d'Ostende. Entre les Seigneurs étrangers que ce desir avoit attirez, on pût remarquer le Duc de Holsace, frere du Roy de Dannemarc, & le Comte de Northumberland d'Angleterre, qui ne pûrent voir sans admiration un lieu si fertile en toutes sortes d'artifices militaires. Ainsi les assiegeans contraints de faire cesser les vaines menaces de leur artillerie, ne s'appliquerent plus qu'à jetter dans le gouffre du nouveau port des pierres & des sacs pleins de sablons, pour tascher à le combler ; mais la rapidité de l'eau rendit cette entrepriſe inutile. Enfin quand ils virent qu'il ne leur restoit plus d'esperance d'oster à leur ennemy la commodité de ses convois maritimes, Cattriccio, l'un de leurs Mestres de Camp,

Hiſtoire du ſiege d'Oſtende.

1601. qui commandoit à la partie d'Occident, commença à preſſer tant par ſes attaques que par ſes ouvrages, les forts que les aſſiegez tenoient de ce coſté là : parmy ces forts il y en avoit trois principaux voiſins l'un de l'autre, que l'on nommoit dans le camp par un certain langage militaire, le Porcespy, la Gueule d'enfer, & la Sablonniere. Ce dernier, qui avoit autrefois compoſé une partie des dunes de la vieille ville, ſe voyoit encore maintenant aſſis ſur une eminence, tous les autres forts eſtant baſtis à fleur de terre, & il eſtoit defendu par deux baſtions, dont l'un eſtoit appliqué ſur l'autre, outre pluſieurs autres ouvrages qui l'enfermoient, parce qu'il ſervoit à couvrir les endroits de la ville les moins fortifiez. Les ennemis jetterent contre ce fort tant de balles & de boulets, que la dune en eſtoit toute couverte : neantmoins une dépenſe ſi exceſſive ne leur apporta pas beaucoup de fruit ; car les breſches eſtoient incontinent reparées, & les morts ou bleſſez avoient bien-toſt pour ſucceſſeurs des gens tout frais. Entre ceux qui furent emportez par les mouſquetades ennemies on contoit le jeune ſeigneur de Chaſtillon, Meſtre de Camp d'un regiment François ; lequel eſtant petit fils de ce grand Capitaine de Coligny, ne degenera point de la valeur de ſes anceſtres. Vere meſme fut auſſi bleſſé, & ſa bleſſure l'avant convié de ſortir d'Oſtende, il fut ſoigneuſement traitté en Zelande, d'où il revint ſain & ſauf continuër ſa charge. Ces ſortes d'accidens n'épargnerent pas davantage les aſſiegeans que les autres ; car en peu de temps Catrice & Bracamont, tous deux Meſtres de Camp, perdirent le jour. Ceux de la ville, pour ſe garentir du danger des boulets & des grenades, avoient élevé deça & delà parmy les ruës d'épaiſſes maſſes de terre en forme de murs ; mais leur principale apprehenſion eſtoit, que les ennemis ne ſe rendiſſent les maiſtres du boulevart qui la defendoit du coſté de la mer, parce que leurs mines & leurs autres travaux n'en eſtoient pas beaucoup éloignez : cela fut cauſe que les aſſiegez ſe reſolurent de percer la digue, que l'on avoit autrefois conſtruitte pour arreſter les vagues ; & quoy que dans ce deſſein ils fuſſent aſſez incertains de ce qui en arriveroit, neantmoins le ſuccés ſe tourna principalement contre les Eſpagnols ; dont les mines & les tours d'oſier, lors que les flots eurent commencé à s'entrepouſſer, furent bien-toſt ſubmergées, les gardes meſmes eſtant contraints de ſe refugier ſur des eſchaffaux qu'ils avoient dreſſez là aupres, pour faciliter le transport de leurs machines. Apres cette inondation la ville d'Oſtende ſe trouvoit enfermée par la mer à la maniere d'une Iſle ; & les eaux nuiſoient auſſi quelquefois aux aſſiegez : mais par le moyen des pierres, des pieux, & de toutes les autres inventions, dont un peuple ſçavant au fait de la marine ſe pouvoit adviſer, la plus grande violence des ondes eſtoit tousjours repouſſée contre les aſſiegeans. Quatre mois s'écoulerent, parmy les heureuſes ſorties des aſſiegez, les vaines attaques des ennemis contre les murailles de la ville, & les frequentes deſertions de leurs ſoldats. Les priſonniers ſemoient auſſi pluſieurs faux bruits de part & d'autre ; & meſme les aſſiegez découvrirent un traiſtre qui avoit promis de mettre le feu à leurs poudres. L'Archiduc Albert eſtoit preſent en perſonne dans ſon camp, l'Infante Iſabelle s'y trouvant auſſi quelquefois : & tandis qu'ils demeuroient l'un & l'autre ſpectateurs d'une entrepriſe qui marchoit ſi lentement, les ſoldats & leurs chefs redoubloient leur zele à la veuë de leurs Souverains. Les uns ramaſſoient toute ſorte de materiaux qu'ils diſpoſoient en forme de baſſins, & apres avoir attaché ce meſlange à des cerceaux, ils le rou-

loient

loient où bon leur sembloit, pour affermer les terres marécageuses : les autres adjoûtoient de secondes fortifications aux premieres : les autres joignoient par de nouvelles liaisons, les ouvrages qui n'avoient pas assez de communication ensemble ; enfin les autres travailloient à un canal, qui devoit servir à faire apporter de Bruge, avec plus de facilité, toutes les commoditez du camp. 1601.

Mais les Estats des Provinces Confederées ayant perdu l'esperance d'attaquer la Province de Flandre apres la prise de la ville de Rhinberk, & commençant à se lasser de leurs longues dépenses, outre qu'ils reservoient leurs principaux soins pour Ostende, passerent tout l'Esté & une bonne partie de l'Autonne sans former aucune entreprise. Toutefois quand ils virent que le siege tiroit en longueur ; & qu'il y avoit plustost à craindre de la dépense pour eux que du peril pour la ville, ils se resolurent, ou de retirer l'ennemy de là, ou, s'il s'y opiniastroit, d'attaquer les lieux qu'ils yertoient negligez. Et apres avoir long-temps esté en doute quelle place leur pourroit donner une victoire facile & profitable tout ensemble, ils choisirent Boisleduc, comme une ville à laquelle ils n'avoient jamais fait éprouver une guerre ouverte depuis qu'elle avoit abandonné leur party. Il n'y avoit pour lors aucune autre garnison, que celle de deux compagnies de cavalerie & de deux autres d'infanterie sous la charge d'Antoine Grobbendonk ; parce que les habitans avoient tousjours eu soin de ne recevoir jamais de troupes qui fussent capables de leur donner la loy. Neantmoins comme ils n'estoient pas intrepides, & sur tout dans la presente conjoncture, les Magistrats & les Prestres, qui sont là en grand nombre, enflammoient le bourgeois chacun à l'envy ; ceux-cy l'incitant à ne pas souffrir que sa Religion ancienne, ses autels, ses images, & ses saints mesmes, dont il avoit tant de fois éprouvé l'assistance, demeurassent abandonnez & pollus ; & ceux là luy representant les belles actions de ses ancestres, qui par leur valeur avoient si souvent repoussé les Ducs de Gueldre de la frontiere du Brabant. A ces exhortations les Magistrats joignoient leur propre exemple ; car ils prenoient soin que toute la nuit on eust des chandelles allumées dans les ruës, & firent publier une ordonnance, par laquelle ils deffendoient de rehausser le prix des vivres ; & quand il seroit mort quelqu'un, d'en donner la connoissance au public, comme on avoit accoustumé, soit en exposant le mort à la porte, ou en la faisant tendre de dueil. Ils firent aussi élever une terrace au devant de la porte de Fucht, pour la couvrir contre les attaques du Prince Maurice, qui avoit assis son camp de ce costé là ; le Comte Ernest estant campé à l'oppositе. De tous ces deux postes, le chemin estant élevé & la campagne assez basse, les pionniers pouvoient aisément arriver jusqu'à la ville : & à cette commodité il s'en joignoit une autre, la place n'ayant que ses anciennes fortifications. De sorte que les assiegeans se promettoient d'avancer beaucoup leurs travaux en peu de temps ; quoy que d'ailleurs, comme on estoit dans le mois de Novembre, une entreprise commencée si proche de l'hyver, fust capable de les refroidir : joint que, pour la grande estenduë de la ville, le nombre des assiegeans estoit assez petit, puis que le Prince Maurice n'avoit en tout que soixante & treize compagnies de fantassins, & quelque trente cornettes de cavalerie ; le siege d'Ostende obligeant la Republique à tenir une armée complette de ce costé là. Mais en recompense il n'y avoit aucune sortie à craindre de la part des assiegez, à qui la garde de leurs remparts donnoit assez d'affaires ; outre qu'ils n'estoient pas accoustumez

Cependant les Confederez assiegent Boisleduc, mais sans effet.

1601. à ces sortes d'exploits : & que mesme les environs de leur ville estant remplis de marécages, se voyoient encore enfermez par les forts des assiegeans ; lesquels d'ailleurs, jettant plusieurs sortes de materiaux dans les rivieres & dans les torrens, trouverent moyen de les faire déborder, pour rendre la plaine encore plus marécageuse. Mais ce dessein ne pût estre executé assez à temps, pour empescher qu'il n'entrast du secours dans la ville par deux diverses fois. Car le Comte Frederic de Hetenberg, que l'Archiduc avoit envoyé avec quelques troupes de fantassins, & un corps de cavalerie assez considerable, ayant fait courir le bruit qu'il vouloit fortifier le bourg de Helmond, & ayant preparé pour cet effet toutes les choses necessaires, jetta inopinement dans Bois-le-Duc trois-cens hommes, qui se virent bien-tost suivis de mil autres : en telle sorte que les assiegeans furent assez long-temps sans rien sçavoir de cette nouvelle entrepriſe ; mais en ayant eu advis, (quoy que trop tard) ils tuerent & prirent quelques uns des derniers partis. Cependant pour garentir la ville de l'incendie que les bombes & les grenades des assiegeans eussent pû causer, le peuple & les Magistrats firent paroistre une merveilleuse promptitude ; soit en appliquant du sable sur les bastimens de bois ; soit en recevant ces globes de feu dans des chaudieres ou bassins de cuivre ; soit en preparant tout ce qui pouvoit servir à esteindre la flamme ; leur premier zele s'estant encore accreu depuis qu'on leur eut promis de la part de l'Archidue, que les deniers du public repareroient le dommage des particuliers. Neantmoins les ouvrages du Prince Maurice s'avançoient fort, & apres les avoir conduits jusqu'au fossé des murailles, il ne luy restoit plus que de dresser ses galeries, & d'en venir aux dernieres attaques qui reduisent une ville aux abbois. Mais lors que son esperance estoit si proche, elle fut détruitte par la gelée, qui survint bien plustost, & se montra bien plus rude qu'on ne l'attendoit ; toutes les eaux qu'il avoit fait répandre dans la campagne s'estant glacées, & celles des rivieres mesmes ; de sorte que les convois ne venoient plus dans le camp avec leur premiere facilité, tandis qu'au contraire le chemin d'un nouveau secours pour la ville demeuroit assez large. Enfin le froid estant devenu si violent, que les soldats ne pouvoient plus faire garde la nuit sans se perdre, on leva le siege qui avoit duré vingt-sept jours, le Prince Maurice s'affligeant assez de se voir reduit à cette extremité, & regardant souvent si le froid ne s'adouciroit point. Mais la principale raison qui l'obligeoit à se retirer, procedoit de ce que les troupes du Comte de Herenberg s'estoient de beaucoup accreuës par la jonction de ces soldats Walons, que nous avons dit cy-devant s'estre retirez à Warte apres leur sedition : car toute cette soldatesque unie avoit pris son poste à Dieſt : neantmoins, comme le camp du Prince estoit extremement bien fortifié, il craignoit moins l'effort des ennemis de ce costé là, que du costé de la Hollande, qui voyoit un de ses flancs ouverts à leurs courses, ses rivieres estant toutes gelées. Mais parce que dans son depart il ne pouvoit plus jouyr des commoditez de la navigation, il fit emporter ce qu'il pût de son bagage dans des chariots, & en mesme temps on mit le feu au reste : mais les fortifications du camp furent laissées en leur entier, afin qu'elles pûssent servir à faire remarquer l'experience du chef, & la diligence des soldats. Le reste de l'autonne & tout l'hyver de la presente année se passerent en de legeres courses de part & d'autre : les Confederez estant allez piller les païs d'outre le Rhin voisins de Cologne, sous pretexte de ce qui estoit deub à la deffunte Comtesse de Meurs : tandis que par ordre des Archiducs,

ducs, Beau-jeu ravageoit quelques contrées du Brabant, qui n'avoient pas voulu leur payer tribut, parce qu'elles tenoient le party de la Republique. 1601.

Cependant le siege d'Ostende continuoit tousjours; & ses difficultez s'estoient accreuës, tant pour les assiegeans que pour les assiegez, en ce que la violence des flots augmentée par celle de l'hyver, renversoit les ouvrages tantost des uns, tantost des autres. Cet obstacle estoit encore suivy de celuy des maladies, que l'humidité du temps & des lieux causoit, & principalement aux Anglois, qui de leur naturel estant peu accoustumez à les souffrir, demandoient de jour en jour permission au Gouverneur de se retirer en leur païs, ou se deroboient de la ville; ce qui diminua tellement le nombre de ses defenseurs, que de sept mille à peine en restoit il trois mille. L'Archiduc estoit suffisamment informé de toutes ces choses; c'est pourquoy, voyant que ny les navires qu'il fit enfoncer dans le gouffre de l'emboucheure, ny la quantité infinie de pierres, & de matereaux qu'on y avoit jetté, n'estoient point capables de fermer ce port; outre que la violence des vagues & le canon des ennemis l'empeschoient de continuër ses ouvrages de ce costé là, il se resolut d'en venir aux mains; & pour éprouver premierement quelles pouvoient estre les forces des ennemis, il donna ordre à huit cens hommes choisis, d'attaquer le boulevart qui couvroit la ville du costé du rivage; ce qu'ils executerent avec beaucoup de valeur, mettant le feu aux palissades & aux autres ouvrages destinez à retenir les flots; mais incontinent le flux de la mer les contraignit de se retirer, & d'abandonner plusieurs de leurs compagnons, que l'artillerie des ennemis, deschargée de pres, avoit mis en pieces. Toutefois estant arrivé un nouveau renfort dans le camp de l'Archiduc, il prit un nouveau dessein d'attaquer la ville, tant du costé qui luy donne une sortie dans les champs, que de celuy de l'Occident, par lequel elle regarde la mer, & de faire agir toute sa puissance contre les forts du Porc-espy, & de la Sablonniere, qui estoient les plus considerables que les assiegez eussent en ces deux endroits. Vn prisonnier donna advis de cette entreprise au Colonel Vere, lequel craignant beaucoup pour les siens à cause de leur petit nombre, (& sans neantmoins prendre conseil, que de soy mesme, la plus-part des autres chefs estant ignorans de son dessein) fit treve pour quelque temps avec les ennemis; & mesme pour les flatter de quelque esperance de capitularion, il leur donna des ostages & en receut d'eux. Mais s'estant émeu, pour ce sujet, quelque bruit parmy les soldats, cause principalement par ceux de Rossem, qui craignoient de tomber entre les mains d'un ennemy, qui leur vouloit particulierement du mal, Vere fut contraint de renvoyer les ostages des assiegeans; & de découvrir à ses Capitaines que tout son procedé n'avoit point d'autre visée, que de tascher sous pretexte d'une conference avec les ennemis, de gagner le temps jusqu'à ce que le secours qu'il attendoit fut arrivé. Cette intention du Gouverneur ayant esté reconnuë, les Capitaines furent tous d'advis que pour pourvoir à la seureté des ostages, qui estoient entre les mains de l'Archiduc, il falloit attirer dans la ville les principaux du camp; mais l'on ne proceda avec ceux-cy que lentement, & par des propositions si extraordinaires & si déraisonnables, qu'il fut demandé entre autres choses que l'Archiduc payast une grande somme de deniers à la garnison qui sortiroit d'Ostende. Cependant il entra dans la ville cinq compagnies de soldats, qu'un vent faro-

1601. favorable y avoit conduits : apres quoy Vere declara aux deputez du camp, que veritablement il avoit proposé de capituler, se voyant pressé par la necessité ; mais que maintenant luy estant arrivé du secours, le serment qu'il avoit fait à la Republique ne luy permettoit pas de passer outre ; mais que s'il se voyoit jamais sur le point de succomber sous les forces de l'Archiduc, il osoit esperer, que la clemence d'un si genereux Prince ne luy manqueroit pas au besoin. Albert fut sensiblement touché de cet affront ; car toute la Flandre estoit accourue devant Ostende, comme à un infaillible spectable de la reddition de la ville, dont le bruit avoit desja couru dans tous les royaumes voisins ; & les Estats mesmes eurent bien de la peine à excuser cet artifice, qui de soy n'estant pas fort honneste, avoit sur tout dans cette rencontre paru plus dangereux que necessaire.

Miserable fin du Comte d'Essex en Angleterre.

Cette mesme année il arriva chez les estrangers des accidens qui ne furent pas d'une legere consequence pour les affaires des Confederez : car en Angleterre le Comte d'Essex, grand ennemy de la paix qu'on vouloit faire avec l'Espagne, se voyant, apres sa sortie de prison, banny de la Cour ; & considerant qu'un homme tel que luy, dont la faveur avoit autrefois esté si puissante, qui avoit accoustumé de faire chaque jour des creatures, & de commander à des armées, demeuroit maintenant sans credit & sans employ ; la difficulté qu'il trouvoit à vivre en cet estat, luy faisoit rouler dans son esprit beaucoup de pensees divers, qui le rendoient incertain s'il devoit porter la guerre dans le palais mesme d'Elisabeth, ou la tenir de loin dans l'apprehension de ses armes ; mais comme il avoit des ennemis qui l'observoient en toutes choses, la Reine, dont l'indignation estoit extremement emeuë contre luy, non seulement pour le sujet des anciennes offenses qu'elle en avoit receuës ; mais encore à cause de sa beauté qu'il avoit mépriſée, l'envoya sommer de venir rendre raison de sa conduitte. Dans cette conjoncture qu'il sçavoit estre si dangereuse pour luy, il choisit le pire conseil qu'il eut pû suivre ; car sans se montrer ny assez soûmis, ny assez hardy, il prend avec luy une escorte fort mediocre, & se haste de venir à Londres, pour tenter luy mesme ses anciens amis & la populace ; mais il se voit prevenu par un heraut, qui le declare criminel de leze Majesté, s'il n'obeit sans remise aux ordres de la Reine. Cette declaration abbattit le courage du peuple, lequel craignant pour soy-mesme, abandonna aisement l'interest d'autruy : & les portes de la ville ayant esté fermées, le Comte est assiegé dans sa maison ; où ne se voyant assisté d'aucun secours, il se rend, & est emmené prisonnier avec le Comte de Southampton. Soudain on luy donne des juges ; & il est entendu publiquement dans sa defense, où il parla hautement contre ses adversaires, & sur tout contre Cecile, qu'il accusoit entre autres choses d'avancer la paix avec les Espagnols ; & protesta qu'en se vengeant de ses ennemis, il n'avoit jamais manqué de foy à la Reine. Tout le monde demeura long-temps incertain, si la clemence d'Elisabeth & son ancienne affection pour le Comte auroient encore quelque force ; ou si la grandeur de sa faute, l'inclination que le peuple avoit pour luy suspecte à la Reine depuis un si long-temps, & mesme le credit de ses ennemis n'étouffe-toient point les sentimens de pitié ; mais enfin l'arrest de sa condemnation ayant esté prononcé, il perd la teste, apres avoir donné dans cette extremité de grandes marques de pieté & de repentance ; & le chef n'est pas plus-tost à bas que ses partisans éprouvent la mesme peine. Cependant la flotte qu'on

avoit

avoit equippée en Eſpagne, s'eſtoit renduë formidable en divers lieux : & l'on en avoit conduit une partie vers la coſte d'Afrique ; mais les tempeſtes la repouſſerent. Vne autre partie ayant pris la route d'Yrlande, conduiſoit aux rebelles de ce païs là un ſecours conſidetable, conſiſtant en ſix mille ſoldats ſous la charge de Don Iuan d'Aquila ; lequel par un orgueilleux manifeſte avoit fait publier qu'il venoit delivter l'Yrlande de la gueule des demons. Il prit terre en la partie meridionale de l'Iſle, proche de la ville de Quinſala ; où tandis qu'il attendoit vainement un puiſſant ſecouts de la part des Yrlandois, il fut aſſiegé par le General Montjoy, qui gouvernoit cette Province pour la Reine d'Angleterre. Il eſt vtay que Tiron, chef des rebelles, eſſaya de faire lever le ſiege, ayant traiſné un corps d'armée complet au travers des marécages que l'hyver rendoit glacez ; mais apres avoir receu un eſchec, il ſe retira dans ſes tanietes : ce qui contraignit Aquila de conclurre une capitulation avec les ennemis, par laquélle il leur mit entre les mains non ſeulement la ville aſſiegée ; mais encore tout ce que les Eſpagnols tenoient dans l'Iſle, & tamena ſa ſoldateſque en Eſpagne dans les navires des Anglois. A quelque temps de là, l'entrépriſe des Eſpagnols contre Ceſarée, ville de Mauritanie que l'on nomme maintenant Alget, par un mot Arabique corrompu, leur ayant tres-mal teüſſi, cette nouvelle perte ayda à eſpuiſer leurs finances. 1601.

Don Iuan d'Aquila donne en vain du ſecours aux Yrlandois rebelles.

Mais la hardieſſe des Confederez, pour les navigations du nouveau monde, s'augmentoit juſqu'à tel point, qu'Olivier de Nort, originaire de Rotterdam, avoit oſé penetrer ce détroit que l'on nomme Magellanique, du nom de ſon premier inventeur ; ſur les traces duquel Drak & Cavendiſch, Anglois, l'ayant traverſé, de Nort eſt le quatrieſme de ceux qui ſe ſont rendus memorables dans cette découverte ; d'où apres de grandes difficultez qu'il avoit euës à combattre, parmy cette mer ſi remplie de longs détours entre les confins de l'Amerique, & ces terres qui nous ſont encore aujourd'huy inconnuës, il entra dans l'Ocean que nous appellons meridional ; où il vid le rivage de Chili que cette mer bagne, & qui produit des hommes d'une grandeur de corps démeſurée ; ſe trouvant auſſi en ce lieu des ennemis du nom Eſpagnol. De là ayant tourné ſa route vers les Indes, il arriva en l'Iſle de Borneo ; d'où apres avoir paſſé proche du cap de Bonne Eſperance, il regagna la Hollande. Il eſt vray qu'il n'y revint pas chargé de richeſſes, quoy qu'il eut presque fait tout le tour du monde ; mais il rapporta beaucoup de gloire pour ſa patrie, & luy apprit le nom de quantité de contrées dont elle n'avoit jamais entendu parler. Quelques autres vaiſſeaux Hollandois avoient auſſi entrepris la meſme navigation ; mais le manquement d'hommes & de vivres les ayant eſcartez, ils tomberent partie entre les mains de l'Eſpagnol, partie en celles des barbares ; & les priſonniers furent mis à mort avec des cruautez qui marquoient en meſme temps l'ignorance des barbares, & la barbarie des Eſpagnols.

Navigation d'Olivier de Nort.

Environ ce temps, comme les Confederez avoient accouſtumé de s'enquerir de toutes les nouvelles, qui pouvoient eſtre desavantageuſes à Philippe, ils apprirent avec quelque eſperance d'un heureux ſuccés pour eux, que Don Sebaſtien autrefois Roy de Portugal vivoit encore ; & ce bruit procedoit de ce que s'eſtant rencontré un homme qui avoit beaucoup de reſſemblance de corps avec Don Sebaſtien, quelques uns des plus ſubtils d'entre les Portugais l'avoient ſi bien inſtruit de pluſieurs particularitez ſecrettes de

1601. la vie de leur Prince, qu'il avoit abuſé la credulité du reſte de la nation. Mais ayant eſté mis entre les mains des Eſpagnols par le Duc de Florence, pour punition de ſon audace & de ſa ruſe, dont l'exemple eſtoit ſi pernicieux, il fut premierement expoſé en ſpectacle tantoſt chez un peuple tantoſt chez un autre; en ſuitte de quoy, on l'envoya aux galeres, & puis enfin on le fit mourir.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE ONZIESME.

SOMMAIRE.

Continuation du siege d'Ostende. Le Prince Maurice entre dans les païs ennemis : Mendoze & Spinola vont au devant de luy. Il assiege la ville de Grave & la prend. Sedition de la soldatesque Espagnole. Mendoza s'en retourne en Espagne. Les Confederez surprennent huit compagnies de cavalerie ennemie. On met le feu aux galeres de Spinola. Les Hollandois dans les Indes Orientales mettent en fuitte la flotte Espagnole. Les Portugais persuadent au Roy d'Achem de faire massacrer les Hollandois. Ambassade des Indiens aux Confederez. Le Roy de Ternate & quelques autres Rois Indiens embrassent le party des Confederez. Commencement de la Compagnie des Indes Orientales dans les Provinces Confederées. Mort du Mareschal de Biron. Nouveaux mouvemens dans la Frise Orientale.

DEvant Ostende l'esperance des assiegez estoit encore bien éloignée ; mais l'Archiduc indigné contre le General Vere à cause de son action, se resolut d'éprouver si la valeur des siens ne pourroit point aller au delà mesme de son attente. C'est pourquoy apres que son artillerie assise sur un cavalier dressé expres, eut long-temps foudroyé avec toute sorte de violence, contre les forts que les assiegez tenoient du costé de la vieille ville, & de l'ancien port, ayant appris que le canon n'avoit pû endommager ces ouvrages, il ordonna que de toutes parts la ville fut attaquée, & que l'on livrast l'assaut principalement de ce costé là. Suivant cet ordre, deux cents soldats sous la conduitte de deux Capitaines furent choisis pour assaillir le costé droit du fort de la Sablonniere, tandis que deux cents autres marcheroient contre le costé gauche, & qu'un pareil nombre encore se tiendroit prest d'attaquer le rempart qui couvroit ce fort. Ceux-cy estoient suivis de quatre cents hommes conduits par Durango, auquel on avoit donné ordre de mettre incontinent garnison dans les lieux qu'il auroit gagnez ; & pour cet effet on l'avoit pourveu de vivres, de poudres & de toutes les choses necessaires pour la fortification d'une place. Le fort du Porc-espy ne devoit pas estre moins pressé que le precedent ; & il y avoit deux cents hommes destinez pour l'attaquer, un pareil nombre estant reservé pour le fortifier : outre pres de trois cents autres hommes que l'on avoit donnez à Gambalot chef des Italiens, & quatre cents autres qui marchoient sous la conduitte d'Augustin Mexia, pour secourir ceux qui en auroient besoin. En suitte de quoy tout le reste de l'armée fut divisé par pelottons, pour se rendre où le danger l'appelleroit. Le Comte de Buquoy, pour sa part de cette attaque, avoit eu le front Oriental de la ville. Devant le fort de la Sablonniere le combat fut sanglant ; parce qu'un des deserteurs du party de l'Archiduc, ayant averty Vere de l'attaque preparée contre ce fort, ce General avoit principalement tourné de ce costé là les batteries de

1602.

Continuation du siege d'Ostende.

1602. ſon canon avec toutes les autres armes offenſives, que la guerre a inventées : & l'on avoit auſſi allumé des feux en divers endroits, afin que les exploits des aſſaillans ſe pûſſent plus clairement reconnoiſtre. Cependant, la palliſſade ayant desja eſté arrachée, on commençoit à dreſſer des eſchelles, & le combat s'eſchauffoit furieuſement, l'effort que les piques Eſpagnoles faiſoient d'enbas, eſtant bravement repouſſé d'enhaut par les épées des Anglois ; lors que Vere ayant fait laſcher deux eſcluſes, inonda incontinent tous les guez de l'ancien port par leſquels l'ennemy eſtoit obligé de paſſer : de ſorte que par la violence de ce deluge, non ſeulement la poudre à canon que les ſoldats portoient, fut gaſtée ; mais davantage pluſieurs d'entre eux furent pouſſez dans la mer, qui les engloutit : & dans ce desordre ceux qui s'eſtoient desja attachez au combat, n'eſtant pas ſuivis par leurs compagnons, furent contraints de laſcher pied avec une double perte, cauſée tant par la fureur de l'onde, que par les mouſquetades de leurs ennemis. Le Comte de Buquoy executa un peu plus tard que les autres l'ordre qui luy avoit eſté donné, & ne combattit pas ſi long-temps qu'eux, à cauſe que parmy ſes retardemens la mer s'eſtant de nouveau accreuë, avoit inondé le chemin par lequel il eſtoit obligé de paſſer. On voyoit étendus deça & delà les corps des ſoldats & des Capitaines, dont les uns eſtoient morts en attaquant la palliſſade, les autres en penetrant le foſſé, ſelon que leur valeur les avoit invitez de s'avancer : & pluſieurs avoient meſme eſté emportez dans l'Ocean. Enfin l'Archiduc perdit pres de huit cens hommes, ce qui l'obligea de faire une treve de quatre heures, qui furent employées à la recherche des morts. Du coſté de la ville il y eut environ quarante hommes tuez, & pluſieurs bleſſez, entre leſquels le Colonel Horace, frere du General Vere, eſtoit compris ; s'eſtant egalement bien acquitté du devoir de chef, & de celuy de ſoldat. On trouva auſſi parmy les morts du party Eſpagnol une femme, qui ſous un habit & un courage de ſoldat avoit diſſimulé ſon ſexe ; comme ſi elle eut voulu faire des reptoches à la nature de ce qu'elle ne l'avoit pas fait naiſtre homme.

Le malheureux ſuccés de cette attaque, l'impoſſibilité d'affamer Oſtende, & la rigueur de l'hyver que les inondations du camp rendoient encore plus inſupportable aux aſſiegeans qu'aux aſſiegez, avoient porté pluſieurs Capitaines à conſeiller à l'Archiduc de differer juſques à un temps plus favorable ſes efforts inutiles, & de n'attendre pas de plus grandes pertes ; mais le Prince voulant conſerver ſa reputation & celle des armes du Roy, aymoit mieux s'opiniaſtrer dans ſon entrepriſe, quoy qu'extremement longue & penible, que de ſe confeſſer moins puiſſant qu'une ſeule ville. C'eſt pourquoy il donna ordre que du coſté gauche de ſon camp on eſlevaſt un grand cavalier, ſur lequel en ſuitte l'on aſſit l'artillerie, pour la faire foudroyer avec d'autant plus d'effet, tandis que du coſté droit on avançoit peu à peu une levée conſtruitte en cette maniere : Premierement on fichoit en terre de petites poutres, auſquels on en joignoit d'autres en travers ; & ſur le tout on appliquoit ces ſortes de faſcines que les ſoldats nommoient des ſauciſſons ; & l'on les lioit enſemble, les unes en forme de buſcher, les autres en forme de croix : apres quoy toute cette ſtructure eſtoit couverte de ſable, comme d'un plancher, afin que par ce moyen elle fut plus ſerrée, & plus capable de reſiſter aux flots : en effet ſa fermeté ſe trouva ſi grande, que non ſeulement elle couvroit les ſoldats, comme eut pû faire un rempart ; mais davantage on y avoit aſſis l'artillerie pour la pointer plus facilement contre les aſſiegeans :

toute-

toutefois cela ne leur empeſcha pas de naviger tousjours comme auparavant, ſans eſtre endommagez, ſinon rarement & legerement. Le meſme Archiduc avoit, de toutes les contrées de l'Vnivers, fait venir des Ingenieurs, qui luy propoſoient chacun à l'envy des expediens pour fermer le port de l'emboucheure : & quelqu'un d'eux, durant les tenebres d'une nuit obſcure, ayant plongé dans le canal de ce port un cable de navire, qui fut attaché à chaque bord avec des anchres & des tonneaux ; les aſſiegeans, s'eſtant auſſi ſervis de l'obſcurité de la nuit, oſterent aiſément le cable malgré tous les liens. Pompée Targon trouva encore le moyen de conſtruire un chaſteau qui ſe portoit ſur des navires, & ſur lequel on devoit dreſſer une batterie de canons ; mais on s'apperçeut bien-toſt qu'il ne ſeroit pas aſſez ferme pour ſouffrir les rudes ſecouſſes de l'Ocean, & que le ſable qui eſtoit au fond du canal, cederoit bien-toſt à la peſanteur de ces machines. Le meſme Ingenieur avoit auſſi inventé de certains batteaux qu'il compoſoit d'un amas de faſcines & de tuilles, & qui s'élevoient à meſure que le flux de la mer s'avançoit ; mais les aſſiegez les renverſerent à coups de canon & de mouſquetades : outre que quand meſme l'artifice de l'ennemy eut eſté capable de leur oſter la commodité de ce port, ils avoient donné ordre d'en faire venir un nouveau dans la vieille ville, en perçant le rivage de la mer entre l'emboucheure & l'ancien port : car en effet les Eſtats s'eſtoient reſolus de conſerver par toutes ſortes de voyes leur ancienne reputation, & l'empire qu'ils avoient acquis ſur la mer : c'eſt pourquoy, faiſant leur compte que le ſiege d'Oſtende devoit durer long-temps, ils ordonnerent que de ſix mois en ſix mois on en changeroit la garniſon ; & ſuivant cette ordonnance Frederic Dorp alla ſucceder à Vere dans la charge de principal Commandant : ils firent auſſi reparer les ruïnes de la ville, & en augmenterent les fortifications, tenant de l'argent tout preſt, pour payer chaque jour ceux qui travailloient à ces nouveaux ouvrages ; au lieu que les ſoldats de l'Archiduc n'eſtoient pas ſeulement trop bien payez de leurs montres. Ce qui faiſoit naiſtre parmy eux de nouvelles ſemences de ſedition, & les rendoit mal-obeïſſans : joint que l'on exerçoit ſur eux un empire extremement odieux, & tousjours accompagné de crainte, parce que l'on avoit ordonné de la cavalerie, laquelle, pour faire marcher les fantaſſins au travail, les chaſſoit devant ſoy ainſi que des troupeaux de brutes, & traiſnoit meſme de force ceux qui penſoient prendre la fuitte. D'ailleurs le ſubſide que les Flamends avoient accordé à l'Archiduc, eſtoit beaucoup au deſſous de ſes dépenſes : & les Walons, pour s'exempter de fournir quelque ſubvention conſiderable, prenoient leur pretexte ſur le peu d'aſſeurance qui ſe trouvoit en la paix des François. Quant aux Brabançons, ils trouvoient une excuſe legitime dans la ſedition de la ſoldateſque de Wart : veu meſme qu'il s'en eſtoit fort peu fallu que ces mutins, par la correſpondance de quelques autres, ne ſe fuſſent ſaiſis depuis peu de la citadelle d'Anvers, & de la ville de Hulſt. Cependant on avoit donné quelque eſperance à l'Archiduc qu'il y auroit moyen de ſurprendre Breda ; mais le Comte Frederic de Hetenberg, qu'on avoit choiſy pour cette tentative, s'eſtant égaré de ſon chemin pendant la nuit, fut découvert par la venuë du jour : & à quelque temps de là ſon frere Adolphe fut ſurpris par la cavalerie du Prince Maurice.

1603. *Frederic Dorp ſuccede à Vere.*

Iuſqu'icy François de Mendoze, fait priſonnier en la bataille de Nieuport, avoit eſté gardé dans les citadelles de Hollande, tantoſt plus à l'étroit, tantoſt plus au large ; & quoy que la veufve du Comte de Brouk & les De-

1602. putez de Cleves euſſent demandé qu'il fut puny de pluſieurs excés qu'il avoit commis, & dont il s'excuſoit partie ſur la neceſſité qui l'avoit obligé d'en uſer ainſi, partie ſur les ordres expres qui le luy avoient commandé, les Eſtats ne trouverent pas à propos d'exercer aucune jurisdiction ſur un priſonnier, que le droit de la guerre protegeoit. Mais parce qu'entre les deux partis les rançons des chefs priſonniers n'eſtoient pas reglées comme celles des ſimples ſoldats; il y eut un aſſez long debat touchant celle-cy. A la fin neantmoins on tomba d'accord que tout autant de priſonniers du party Confederé, qui ſe rencontreroient ſoit dans les Provinces du party d'Albert, ſoit en Eſpagne, aux Indes, en l'Amerique, ou enfin dans quelque autre païs dependant de la domination de Philippe, ſetoient remis en liberté à la diligence de Mendoze. Cette concluſion ayant eſté priſe, la conſideration de ce General, ou des autres chefs du party d'Eſpagne, qui pourroient à l'avenir tombet entre les mains des Confederez, fut ſi puiſſante aupres de Philippe, qu'il ſoûſcrivit volontairement au traitté: en execution duquel on vid bien-toſt retourner en Hollande, de tous les climats de l'Vnivers, pluſieurs mariniers & marchands, que la jalouſie des ennemis conceuë pour le ſujet du commerce, où la haine des Preſtres, cauſée par la difference de Religion, avoit opprimez. Aptes leur retour, les uns racontoient, ou la peſanteur des chaines qui leur avoient rongé tout le corps, ou l'horreur des priſons dans leſquelles ils avoient languy parmy l'ordure & les tenebres; les autres deſcrivoient les maux divers; que l'eſclavage de la chiorme leur avoit fait ſouffrir ſous la rigueur des comites inexorables: & il eſt vray que tous ces recits ne furent pas d'une petite conſequence dans les Provinces Vnies; tant pour animer contre les Eſpagnols une populace, qui ne ſe ſouvenoit desja que trop de leurs anciens outrages, que pour la rendre de plus en plus affectionnée envers ſes chefs: puis qu'en effet, dans cette derniere occaſion, en preferant la liberté de leurs citoyens à toutes les ſommes d'argent, qu'ils euſſent pû tirer de leur ennemy, ils avoient par cette marque de clemence & de ſoin pour le peuple, fait une œuvre bien agreable à tout le monde. Ce fut donc de cette ſorte que l'on rendit la liberté au General Mendoze, lequel apres avoir accomply une partie de ſes promeſſes, & donné des reſpondans pour ce qui reſtoit encore à executer, ſortit de chez les Confederez avec une fort bonne opinion de leur Republique, qu'il avoit conſiderée d'aſſez pres: & cela fut cauſe pour l'avenir, qu'il conſeilla plus-toſt la paix que la guerre à chacun des deux partis. Mais cependant on ſe reſolut d'eſtablir touchant la rançon des priſonniers, un ordre plus certain que par le paſſé.

Priſonniers du party Confederé remis en liberté à la diligence de Mendoze.

Les Eſtats levent une grande armée.

Tant que dura le Printemps de la preſente année, les Eſtats des Provinces Vnies leverent une armée plus grande qu'ils n'avoient point encore fait; leurs courages s'eſtant accreus tant par le ſouvenir de la bataille de Nieuport, que par les continuelles ſeditions de la ſoldateſque ennemie; qui leur donnoient eſperance qu'avant l'arrivée dans les Païs-bas des nouvelles troupes que l'Eſpagnol avoit fait lever en Italie, ils pourroient accroiſtre leur premiere reputation par une ſeconde victoire, ou du moins trouver un chemin dans le Brabant, & dans la Flandre, qui les meneroit par terre juſques devant Oſtende, pour en faire lever le ſiege. Il eſt vray pourtant que le Prince Maurice continuoit touſjours de preferer, à ces entrepriſes aſſez temeraires, des conſeils plus circonſpects; mais la Reine d'Angleterre, & le Roy de France, approuverent le deſſein des Eſtats, & en perſuaderent l'execution, avec d'autant plus d'authorité que ces deux Couronnes fourniſſoient de l'argent & de

de la ſoldateſque à la Republique. On enrolla, entre autres troupes, force cavalerie Alemande : & apres que l'on eut ordonné des prieres publiques avec beaucoup de ſolemnité, l'armée prit ſa marche au mois de Iuin ; mais un peu plus tard qu'il n'eut eſté à propos : parce qu'environ ce temps là, les troupes Italiennes eſtoient desja entrées dans les Païs-bas. On envoya auſſi des lettres circulaires, tant aux habitans de l'Artois, du Brabant & de la Flandre, qu'aux autres peuples du meſme party ; par leſquelles les Confederez faiſoient hautement valoir non ſeulement leurs propres forces, mais encore le ſecours qu'ils pouvoient eſperer de la part des ſouverains leurs alliez : & repreſenroient pluſieurs veritez ſur le ſujet des ſeditions du party contraire, & de la ruïne de ſes villes & de ſes campagnes. Mais enfin (diſoient ils) quel croyez vous que ſera le fruit de tant de maux, ſinon la derniere de toutes les miſeres, c'eſt à dire la ſervitude ? car il eſt bien aiſé de juger où buttent les Eſpagnols depuis tant d'années : & afin que la pretenduë ceſſion qu'ils ont faitte en faveur d'Albert de tous les païs Belgiques, ne vous trompe pas, conſiderez en vous meſmes quels ſont ceux à qui la ſouveraine conduitte de la guerre dans vos Provinces, & l'adminiſtration de toutes vos affaires publiques ſont commiſes ; vous trouverez bien-toſt que le tiltre de l'Archiduc n'eſt qu'un phantoſme. Que ſi le ſouvenir de l'ancienne gloire de vos ayeuls, & le ſoin de la liberté future de vos deſcendans, trouvent encore place dans voſtre cœur, joignez par une fidelle alliance vos armes avec les noſtres : ou pour le moins ſecondez nos genereux efforts par quelque legere contribution de finances, & que cependant les Archiducs aillent chercher ailleurs une Principauté plus tranquille. Il vous ſeroit facile de chaſſer les Eſpagnols, qui ne ſont puiſſans chez vous que par les garniſons de quelque peu de citadelles : apres quoy vous demeureriez vous meſmes les arbitres de vos Provinces & de voſtre Religion ; & vous n'avez pas beſoin de beaucoup de travail pour acquerir les deux plus grands biens de la vie humaine, qui ſont la paix & la liberté. 1602.

Le Prince Maurice meine ſon armée contre l'ennemy.

Cependant l'armée du Prince Maurice partagée en trois corps marchoit par trois chemins differens ; elle eſtoit compoſée de cinq mille chevaux, & de dixhuit mille fantaſſins, & de pres de deux mille chariots. Le corps d'armée du milieu eſtoit conduit par le Comte Guillaume de Naſſau ; celuy de main droitte par le General Vere ; & le gauche par le Comte Erneſt. Toutefois les diſtances de ces trois corps eſtoient ordonnées de telle ſorte, qu'en un beſoin ils ſe fuſſent joints fort aiſément ; & que cependant leurs chemins eſtant ſeparez, ils marchoient avec une bien plus grande diligence. Quant aux vivandiers, fours, moulins, & autres ſemblables ſubventions que l'on avoit accouſtumé de conduire par eau, on les faiſoit venir par terre apres l'armée ; mais avec bien plus d'incommodité. Apres que l'on eut paſſé la Meuze à Nimegue, le Prince Maurice mena de là ſon armée dans le païs du Liege, où il pouvoit encore remarquer les veſtiges de l'armée de ſon pere, qui fut defaitte en ces meſmes lieux, plus-toſt par la faim que par les armes du Duc d'Albe : & pour ſe garantir maintenant d'un pareil malheur, comme il ſçavoit que les villes prochaines avoient quelque inclination pour le party Eſpagnol, il les obligea, par de rigoureuſes menaces, à faire venir des vivres dans ſon camp, & à les vendre à prix raiſonnable ; & neantmoins malgré cette prevoyance on eut aſſez de peine à nourrir tant de gens de guerre. Le quinziéme jour toute l'armée s'arreſta au bourg de S. Truden : & Mendoze eſtoit desja arrivé à Tillemont ; parce que l'Archiduc, ayant ſçeu

1602. sçeu les preparatifs des Estats, l'avoit envoyé en ces quartiers, & avoit laissé devant Ostende Iean de Rivas, avec ordre de garder le camp & de le fortifier tout à l'entour. On avoit persuadé aux soldats qui s'estoient retirez à Wart, de mettre fin à leurs mutineries, pour augmenter les troupes de Mendoze; de sorte que le General avoit formé un corps de cinq mille fantassins & de quatre mille chevaux: davantage Ambroise Spinola s'estoit joint à cette armée, avec huit mille hommes tant Italiens qu'Espagnols qu'il avoit amenez depuis peu, le desir de gloire l'ayant convié d'appuyer le party d'Espagne, par ce secours, tout composé de gens d'élite; & de seconder les puissans efforts que son frere avoit desja faits sur l'Ocean. Dans ce dessein ayant d'abbord traitté avec le Roy Philippe, pour le remboursement de ses frais, il payoit luy mesme ses regimens de ses deniers: & quoy que Mendoze eut le commandement general de l'armée, neantmoins Spinola ayant la direction particuliere de ses troupes, les empeschoit egalement de tomber dans la necessité, & dans la licence des autres. Ce qui luy fit gagner ce point, que jamais il ne s'est veu de soldats plus tranquilles, que les siens, ny qui observassent mieux la discipline militaire: & l'experience fit connoistre par là, que le principal moyen de tenir les gens de guerre dans le devoir, consiste à les bien payer de leur solde. Le Prince Maurice s'estant campé assez proche des Espagnols, mit son armée en veuë des ennemis pour tascher de les attirer au combat; mais Mendoze retint ses gens dans l'enclos de leur rempart, soit qu'il ne se creut pas assez fort, soit que la prison ayant refroidy l'ardeur de son courage, il craignist encore un pareil accident; & qu'apres avoir esté defait une fois, il voulut se montrer plus retenu pour l'avenir.

Mendoze & Spinola luy vont au devant.

Les Espagnols refusent la bataille, qui leur est presentée.

Ainsi le Prince voyant que ceux qui avoient si souvent accusé les siens de fuyr le choc, le fuyoient eux mesmes, jugea que pour le reste de l'année les grands preparatifs de la Republique n'auroient pas beaucoup de succés: car il luy estoit impossible d'entrer plus avant dans le païs ennemy, ayant à conduire une si grande armée, & les chemins estant si étroits; joint qu'il luy eut fallu passer à la mercy de plusieurs fortes places; & avoir tousjours à ses trousses l'armée Espagnole, qui n'eut pas laissé perdre les occasions de l'endommager. D'ailleurs il commençoit à manquer de vivres; & le temps de la moisson estant encore bien éloigné, la prudence l'advertissoit de se retirer en arriere promptement, pour chercher la commodité des rivieres. Neantmoins afin qu'apres de si grands efforts la campagne ne se terminast pas sans quelque exploit remarquable, il porta son ambition à de moindres esperances, que celles du gain d'une bataille, & incontinent Grave s'offrit à sa pensée. C'est une petite ville du païs de Cuik située sur la Meuze; & elle se rendoit pour lors assez considerable, tant par ses fortifications que par sa garnison, pourveuë de toutes les choses necessaires pour soûtenir un siege. Le Prince arriva devant cette place apres une marche de huit jours, pendant laquelle son armée, à cause des grandes chaleurs, avoit éprouvé un chemin fort rude; & qu'on n'avoit pû achever sans la mort de plusieurs soldats, qui n'estoient pas encore accoustumez à tant de fatigues. Il partagea toutes ses troupes en trois camps differens; le General Vere occupoit le dessus de la riviere, luy le dessous, & le Comte Guillaume avoit pour son quartier ces campagnes marécageuses qui regardent le Brabant. Le Prince fit construire deux ponts sur la riviere, chacun de cent & quinze pas en longueur: & non seulement toutes les distances qui se rencontroient entre

Le Prince Maurice assiege la ville de Grave.

chaque

chaque camp, mais auſſi l'autre bord de la riviere tourné vers le païs de Gueldre, ſe virent enfermer par une terrace continuelle, bordée d'un foſſé large & ptofond avec des forts & des batteries de canon. Dés le commencement du ſiege l'effort des mouſquetades ayant contraint les aſſiegez d'abandonner le boulevart qu'ils tenoient au delà de la riviere, les aſſiegeans s'en accommodetent. 1602.

Cependant, quoy que dés le depart du Prince, Mendoze eut eſté conſeillé, par les plus reſolus de ſes Capitaines, de le ſuivre de pres, pour le travetſer dans ſa marche & dans ſes deſſeins, neantmoins parce que ce General craignoit tousjours que le ſort des armes ne le trompaſt, & qu'un mauvais ſuccés qui luy ſetoit artivé ne l'expoſaſt à quelque blâme, il ayma mieux attendre l'advis de l'Atchiduc, ce qu'il ne pût faire ſans perdre beaucoup de temps. Mais apres tout, l'Archiduc ne luy donna aucune teſponſe certaine; l'advertiſſant ſeulement qu'il falloit ptendre garde à ne pas trop éloigner l'armée royale, de peur que cependant la flotte des Confederez n'attaquaſt la Flandre. Cette apptehenſion obligea Mendoze à ſuſpendre ſes deſſeins pour les tegler ſur ceux de ſon ennemy; & à la fin apres avoir fait faire à Ruremonde un preparatif tel quel des choſes qu'il ctoyoit luy eſtre neceſſaites, il vint aſſeoir ſon camp aux bords de la Meuze, au deſſous de Grave & du Prince Maurice. Quelques uns ont creu qu'il y eut de la faute en ce choix; & que Mendoze devoit plus-toſt ptendre pour ſon poſte les deſſus du rivage, dans cette contrée que l'on nomme Raveſtein, parce qu'ainſi il eut pû couper les vivres à l'armée des Confederez, qui ne voyoit au deſſous de ſoy que des terres ennemies; mais il faut conſiderer que de vouloir paſſer à la veuë d'un camp qui s'eſtoit desja fortifié, c'eut eſté une entrepriſe trop dangereuſe pour Mendoze; & que pour chetchet le détour des chemins, il eut fallu perdre beaucoup de temps, tandis que le Prince preſſant les ouvrages des ſiens, commençoit desja en beaucoup d'endroits à dreſſer des caſemattes ſous le foſſé de la ville, par le moyen des levées que l'on avoit autrefois faittes ſur chaque botd de la riviete pour le fortifier, & qui ne ſervoient maintenant qu'à ouvrir un chemin plus facile aux pionniers. De ſorte que pour jetter du ſecours dans la place, il ne teſtoit plus d'autre eſperance aux Eſpagnols, que de tentet un paſſage parmy les longues diſtances qui ſe trouvoient entre le quartier du Prince, & celuy du Comte Louys; & de forcer les endroits qui ſeroient les plus mal gardez: dans ce deſſein ils avoient desja preparé des eſchelles & des hoyaux, ſoit pour eſcalader les fortifications, ou pour les abbattre, ſous la conduitte de Thomas d'Eſpina, à qui l'on avoit donné mille fantaſſins d'élite, ſuivis par d'autres ſoldats qui les devoient ſoûtenir; mais la ſoigneuſe garde que les gens du Ptince faiſoient de toutes parts, rendit la hardieſſe des Eſpagnols inutile: joint que quoy qu'ils fuſſent partis la nuit, le long retardement qu'ils avoient ſouffett en marchant parmy des marécages, fut cauſe que la venuë du jour les découvrit. Ainſi, Mendoze aſſez honteux d'avoir en vain taſché de ſecourir les aſſiegez, ne voulut pas recevoir encote l'affront de voit ptendre la ville en ſa preſence: & s'eſtant tetiré ſans aucun bruit, il prit ſa marche vers Venlo; mais les Eſtats craignant quelque entrepriſe contre Rhinberk, y avoient desja envoyé le Comte Erneſt, avec un renfort pout la garniſon. Cependant ſi le Gouverneur de Grave, Antoine Gonzales, ayant avec luy quinze cens ſoldats de diverſes nations, avoit desja fait pluſieurs braves ſorties contre les aſſiegeans à la veuë de ceux qui le venoient ſecourir, maintenant qu'il perdoit toute

Mendoze plante ſon camp au deſſous de Grave, & du Prince Maurice.

1602. esperance de secours, il ne laissoit pas de prolonger encore le temps, par de nouvelles marques de valeur; mais enfin apres deux mois de siege, les Anglois commençant d'un costé à menacer la closture qui servoit à retenir l'eau dans les fossez, où d'un autre costé les Frisons avançoient plusieurs casemattes, tandis que le Prince Maurice disposoit le reste de ses gens à renverser les murailles de la ville, laquelle avoit desja perdu prés de sept cens soldats, le reste, par une capitulation honorable en sortit avec armes & bagage. La ville de Grave, qui faisoit anciennement une partie du domaine de Gueldre, ayant du depuis esté annexée au Brabant, & mise par engagement entre les mains de Maximilien Comte de Bure, Guillaume Prince d'Orange son gendre l'achetta, la perdit par la guerre, & la recouvra par la paix de Gand, apres en avoir chassé une garnison Alemande. Mais comme plus de dixhuit ans avant ce jour, le Duc de Parme s'estoit rendu maistre de la place, par la poltronnerie du Gouverneur, le Prince Maurice rentrant mainrenant dans cette partie du patrimoine de sa maison, apres avoir desja recouvré Breda, Lingen & Meurs, eut le bonheur de vaincre pour sa patrie aussi-bien que pour luy. Car en effet la Republique ne recevoit pas peu d'avantage de ce que sa puissance s'estendoit ainsi vers la Meuze.

La ville de Grave se rend.

Sedition des soldats Espagnols.

Tandis que ces choses se passoient, plusieurs soldats ennuyez de ne toucher que fort peu de paye, ou de n'en toucher point du tout, avoient quitté l'armée de Mendoze, & s'estoient retirez à Hamont; lors que ce General, pour empescher que l'impunité de ces mutins n'en accreut le nombre, jugea qu'il estoit à propos de se servir de la force: il fit dont promptement mener quelques pieces d'artillerie devant la place, & receut l'infanterie à composition; mais la cavalerie s'enfuit: & sans que ny prieres ny menaces la peussent gagner, apres avoir vainement tenté plusieurs places, elle se saisit enfin du chasteau d'Hoogstrate, sous le consentement de la garnison. Et comme ce chasteau n'estoit pas beaucoup distant de la ville de Breda, dans peu de temps ces seditieux se rendirent forts par le concours d'un grand nombre, non seulement de vieux soldats qui demandoient le payement de leurs anciennes montres, mais aussi de nouveaux, qui ne pretendoient autre chose, que la liberté de mal faire. En cet estat, apres avoir éleu un chef, ils établissent un conseil, des assemblées, des loix, & tout cela avec autant de soin, que s'ils eussent fondé une veritable Republique. Car leurs brigandages mesmes ne s'exerçoient que par ordre expres & en commun; de sorte que si quelqu'un d'eux eut attenté quelque chose en particulier, il souffroit le mesme supplice que les volleurs. L'Archiduc fut extremement touché de cette avanture; & dans la disette où il se trouvoit, craignant que ce mauvais exemple ne se fist imiter, il emprunta ce qu'il pût d'argent; & aptes l'avoir distribué aux soldats qui estoient demeurez dans leur devoir, il les incita au chastiment des mutins, qu'il se resolut d'assieger. Mais quand ceux-cy, qui sçavoient que la sedition n'estoit pas une chose bien nouvelle dans ce party, virent qu'au lieu de les traitter simplement comme seditieux, on les vouloit traitter comme ennemis, ils se porterent reciproquement à des entreprises extraordinaires; car ils eurent recours aux Confederez, à qui ils demanderent des vivres, des armes, & de l'artillerie; ce qui ne leur fut point refusé: parce que la Republique estoit bien aise de faire son profit du malheur de ses ennemis, & de les broüiller les uns avec les autres, tandis que le bon ordre qu'elle apportoit dans l'administration de ses finances, la mettoit hors de l'apprehension d'un pareil accident. Il est bien vray que les nouvelles de la

prise

prise de Grave, & la crainte de l'armée des Confederez, détourna l'Archiduc du siege qu'il avoit resolu ; neantmoins il ne suivit pas l'advis des Estats Belgiques, lesquels s'estant assemblez en ce temps-là pour la levée des subsides, luy conseilloient d'appaiser ces mécontens par quelque distribution de deniers : car le Conseil d'Espagne avoit jugé à propos de donner la solde des mutins à de nouvelles troupes, & de ne reserver que des supplices pour eux. Mais dans cette menace, afin que les paroles precedassent l'effet, on publia premierement un Edit ; portant que si dans un certain temps ceux qui renoient le chasteau d'Hóchstrat, ne venoient demander pardon, ils passeroient pour proscrits, le prix de leurs testes seroit payé à ceux qui les mettroient à bas, leurs biens demeureroient confisquez, quiconque les assisteroit de vivres auroit part à leurs supplices, enfin leurs femmes & enfans seroient envoyez en exil : & parmy les fautes dont ils estoient accusez, on leur imputoit d'avoir esté causes, par leur sedition, que Grave n'avoit pû estre delivrée. Cet Edit n'estoit qu'une bagatelle ; aussi eut-il si peu d'effet, que l'on y fit publiquement une response pleine de railleries militaires, par laquelle ces mutins taxoient Albert d'avoir fuy la bataille ; & soûtenoient que l'esperance de secourir Grave estoit perduë, auparavant qu'ils se fussent separez de l'armée. En suitte ils blâmoient la dépense Royale qui se faisoit à la cour de l'Archiduc, tandis que son armée mouroit de faim : & rehaussoient pour le rabbaisser, la loüange des chefs precedens qui s'estoient montrez pitoyables & bien faisans envers leurs soldats. Ils disoient aussi qu'on n'avoit pas beaucoup de lieu de s'estonner, si, à l'exemple de tant d'autres creanciers, pour ne perdre pas ce qui leur estoit deub par le maistre, ils taschoient de s'en payer sur des terres qui luy appartenoient. Enfin à toutes ces reparties ils adjoûtoient encore celle-cy contre la menace des supplices, dont cet horrible edit pretendoit leur faire peur, que leurs armes d'un costé, & leur pauvreté de l'autre seroient capables de les mettre à couvert. Octave Frangipani, Nonce du Pape, fit tous ses efforts pour appaiser ces mutins ; mais ils ne voulurent entendre à aucune composition, si l'on n'effaçoit premierement l'ignominie dont l'edit de l'Archiduc les avoit voulu tacher. 1602.

L'Edit d'Albert touchant le chastiment des seditieux est mépris.

L'Automne estant desja fort avancé, le Prince Maurice congedia sa cavalerie Alemande, & distribua le reste de son armée dans les garnisons. l'Archiduc en usa de la mesme sorte ; & son armée estant beaucoup affoiblie tant par la desertion des mécontens, que par la diminution des soldats Italiens, qui n'estoient pas encore accoustumez aux fatigues du païs, il envoya une partie de ses troupes au camp d'Ostende & dans les vaisseaux de Spinola ; & une autre partie dans les places qui avoient à craindre l'effort des ennemis, ou celuy des seditieux. La ville de Venlo qui avoit tousjours jusqu'icy refusé, avec beaucoup d'opiniastreté, les garnisons qu'on luy envoyoit, & les avoit mesme souvent chassées, se laissa enfin persuader d'en recevoir une, dans le danger qu'elle avoit maintenant à craindre à cause du voisinage de la ville de Grave. Mendoze retourna en Espagne, où la mort de Philippe le pere fut cause qu'il ne receut pas le bon accueil qu'il s'estoit promis, parce que Philippe le fils se voyoit possedé par d'autres courtisans qui blâmoient ce General, tantost, d'avoir esté malheureux dans la guerre, & de n'avoir pas recherché la paix avec assez de soin ; tantost, de s'estre montré trop prompt, ou trop retenu pour les combats.

Mendoze s'en retourne en Espagne.

Sur ce depart des troupes, il arriva que quatorze compagnies de cavale-

1602. rie Hollandoises en ayant rencontré huit autres du party de l'Archiduc, aux environs de Mastricht, lesquelles ne se tenoient pas autrement sur leurs gardes, les surprirent de telle sorte que plusieurs cavaliers furent trouvez encore au lit. Les Confederez dans cette rencontre conquirent huit cornettes, que l'on appendit dans le palais de la Haye, & firent un merveilleux butin de chevaux. Vers l'entrée de l'hyvet apres que les mutins d'Espagne eurent choisi les quartiers qu'ils devoient piller, le Comte Louys de Nassau ayant esté envoyé avec trente-trois cornettes de cavalerie, & quelque douze-cents fantassins, pour ravager les extremitez de la Belgique qui ne vouloient pas payer contribution, prit de force S. Vit, & pendant tout un mois ayant remply de ravages & d'incendies tout le païs de Luxembourg, il laissa le terroir de cette Province extrememenr desert. Sur la mer les Confederez éprouverent aussi plusieurs bons succés. On avoit appris que Frederic Spinola retournoit d'Espagne avec six galeres; & que Martin de Padille ayant obtenu la Sur-Intendance des mers, tenoit sa flotte toute preste, sans que neantmoins l'on sçeust au vray s'il en vouloit particulierement aux Confederez, à l'Angleterre, ou à l'Itlande: cependant la Reyne Elisabeth envoya quelques navires tant pour reconnoistre ses desseins, que pour les faire avorter; & en executant cet ordre, les Anglois ayant rencontré proche de Sesimbre, petite ville de Portugal, deux des galeres de Spinola, les percerent de mousquetades & y mirent enfin le feu, donnant neantmoins la liberté aux esclaves, & la vie à tous les autres. Ils pouvoient encore ruïner une plus grande quantité de vaisseaux ennemis; mais ils en furent empeschez par un grand navire Portugais, de cette espece de vaisseaux que l'on nomme Carraques. Parce que tandis qu'ils combattoient contre celuy-cy, lequel estoit chargé de plusieurs riches marchandises, & qu'aptes l'avoir pris ils le pilloient, les autres vaisseaux du mesme party eurent moyen de se sauver par la fuitte. Apres que Frederic se fut long-temps arresté en Espagne pour confirmer son traitté avec le Roy, il prit enfin la route de Flandre pendant le mois d'Octobre, accompagné des six autres vaisseaux qui luy restoient; & ils portoient chacun neuf-cents soldats avec quinze-cents hommes de chiorme. La Reyne fut advertie de leur depart; c'est pourquoy elle fit mettre en garde trois de ses navires, tant sur le rivage d'Angleterre que dans le pas de Calais, & à ces trois navires les Confederez en adjousterent quatre des leurs, outre ceux qui faisoient garde sur la coste de Flandre. Les Anglois apperceurent les premiers les vaisseaux de Spinola, & en donnerent advis, par un signal, à leurs alliez: cependant ces galeres jouyssant d'un temps calme & couvert, rasoient la coste d'Angleterre de si pres, que quelques-uns de leurs forçats, ayant rompu leurs cadenes avec des limes, sauterent jusques sur les guez du rivage. Mais incontinent les navires Hollandois estant partis tant de la coste de Flandre que du pas de Calais, pour attaquer ces vaisseaux, & les ayant rencontrez aupres de Graveline, en percerent deux à coups de canon; & apres s'estre lancez contre eux deux ou trois fois avec toute sorte de roideur, ils les briserent par la pesanteur de leurs navires. De sorte que l'on voyoit les mâts, les rames, & mesme les pouppes toutes entieres, flottet à part sur l'Ocean, tandis qu'en mesme temps le corps de chacun de ces deux vaisseaux ainsi tronquez, estoit englouty par les flots. On sauva du debris ptes de deux cents hommes, & l'on en eust pû sauver davantage, si la pitié n'eust esté chassée par la crainte, que l'on avoit de rendre à la fin le nombre des vain-

Les Hollandois surprennent huit compagnies des ennemis.

Navires de Spinola brûlées par les Anglois & Hollandois.

cus

cus plus puiſſant que celuy des vainqueurs. Vn autre de ces galeres fit naufrage aupres de Calais, par l'ignorance de ceux qui le conduiſoient; & deux autres encore, tout percez de mouſquetades, ayant échoüé parmy les bancs de la coſte de Flandre, attaignirent Nieuport. Le ſixieſme galere, qui portoit Spinola en perſonne, flotta long-temps ſur les ondes de la Zelande, parmy des dangers qui furent cauſes que l'on jetta dans la mer pluſieurs de ſes marchandiſes les plus precieuſes; neantmoins par l'eſperance de liberté dont on anima les forçats, il gagna le port de Dunkerque; Frederic Spinola avec les trois vaiſſeaux, qui luy reſtoient de ſon voyage, ayant joint les autres, qu'il avoit auparavant au port de l'Eſcluſe, ſe propoſoit de reparer ſes pertes, & de recouvrer ſon honneur, par le pillage de l'iſle de Walcheren; mais la violence des vents d'hyver l'en empeſcha: outre que l'Archiduc ſe voyant menacé tant par la guerre des ennemis, que par celle de ſes propres troupes mutinées, ne vouloit pas dégarnir ſes places, pour armer de leurs ſoldats les vaiſſeaux de Frederic. 1602.

Commerces des Hollandois croiſſent dans les Indes.

Dans les Indes, le commerce & la reputation des Confederez s'augmentoient au grand prejudice des Portugais; auſquels on commençoit à diſputer le privilege de naviger en ces climats, qu'ils s'eſtoient approprié tant contre les Caſtillans, que contre toutes les autres nations Chreſtiennes, non ſeulement à cauſe de la découverte qu'ils en avoient faitte les premiers, mais encore par le reſpect de la donation particuliere qui leur en avoit eſté faitte par le Pape; qu'ils avoient auſſi appuyée par la force & par le droit des armes. Ils s'addreſſerent donc au Roy Philippe, le ſuppliant d'eſtablir une flotte complette pour la defenſe des ſeuls climats, qui ſervoient de ſoûtien à ſon empire ſi fleuriſſant, & qui pouvoient paſſer pour la ſource de ſes revenus & de ceux de ſes ſujets: & ce fut par cette occaſion que la guerre des Confederez, qui juſqu'icy avoit eſté presque toute renfermée dans l'eſtenduë des Païs-bas, paſſa juſqu'au nouveau monde. Pour eſtre le directeur de cette guerre dans le party des Eſpagnols, on choiſit André Hurtado de Mendoze, lequel pour lors avoit vaincu avec beaucoup de gloire, Cunale pirate de la plage de Malabar dans les Indes, fameux tant par les rapines qu'il avoit exercées durant cinquante ans, que par les marques de Royauté, qu'il avoit priſes depuis peu. Hurtado accompagné de pluſieurs de ces grands navires, que l'on nomme galions, & de vingt autres moindres, avec huit-cents ſoldats Portugais & plus de quinze-cents Indiens, outre la multitude des gens de marine, ayant eu ordre de chaſtier, par de rigoureux exemples, les Roys & les peuples des Indes qui ſe trouveroient avoir admis le commerce des Hollandois, ſe reſolut de ruïner premierement la ville de Banram en l'iſle de Iava. En ce meſme temps, qui faiſoit le commencement de la preſente année, le commerce avoit fortuitement conduit en ces quartiers-là cinq navires Hollandois, ſous le commandement de Wolfard Herman, qui portoient environ trois-cents hommes: & il eſt indubitable que ce nombre n'avoit aucune proportion de forces, qui le pûſt inviter au combat contre les Portugais, dont le ſeul vaiſſeau Admiral, tant par ſa grandeur que par le nombre de ſes hommes, ſurpaſſoit toute l'eſquadre de Herman; neantmoins l'apprehenſion que luy & les ſiens avoient d'eſtre privez de leur commerce, jointe à l'eſperance d'acquerir de la reputation & de la bienveillance parmy les nations Orientales, les força de combattre, non pas veritablement à coups de main, mais à coups de canon; parce qu'ils eſtoient fort bien equippez d'artillerie; ce qui ne cauſa pas peu

Hurtado eſt envoyé avec une flotte pour les empeſcher.

1602. de dommage à leur ennemy. Car comme ils ſe ſçavoient ſervir du vent avec tant d'addreſſe, qu'ils avançoient ou reculoient quand il leur plaiſoit, leur agilité rendoit les efforts de la flotte Portugaiſe inutiles. Ce fut donc avec cet art que le combat s'entretint pendant quelques jours; en fin deſquels, la ſeule nouveauté de cette avanture que les Eſpagnols n'attendoient pas, les ayant abbatus, ils ſe retirerent apres avoir veu deux de leurs vaiſſeaux pris, & quelques autres enfoncez, & ſuivirent la route d'Ambonne; où eſtant abordez ils ſaccagerent le bourg d'Itone & tous les autres lieux qui tenoient le party Confederé, rempliſſant tout de carnage & d'incendie, ſans pardonner meſme aux arbres aromatiques qu'ils ruïnerent impunément, ne ſe trouvant là perſonne qui s'oppoſaſt à leur barbarie. Cependant, les Hollandois victorieux furent receus avec des applaudiſſemens & des rejouyſſances nompareilles, dans la ville de Bantam qu'ils avoient garentie du dernier malheur: de là ils allerent en l'iſle de Banda, laquelle eſt extremement fertile en noix muſcades; & ayant pris en leur protection ce païs, dont le gouvernement eſt Democratique, ils contracterent une alliance avec ces peuples, ſous ces conditions; qu'ils ne vendroient point leurs épiceries à d'autres qu'aux Hollandois; qu'ils n'auroient aucun different les uns avec les autres pour le ſujet de la Religion, dont ils laiſſeroient le jugement à Dieu ſeul; que chaque party rendroit la juſtice aux ſiens; & que les deſerteurs de l'un ne ſeroient point receus dans l'autre. C'a eſté en cette forme que les Hollandois ont du depuis eſtably leur correſpondance & leur union avec pluſieurs autres peuples & Roys, à qui la puiſſance des Eſpagnols s'eſtoit rendue formidable.

Les Hollandois mettent en fuite la ſuſdite flotte, en ayant pris deux navires.

Les Portugais de la ville d'Achem incitent le Roy à faire mourir les Hollandois.

Dans l'iſle de Sumatra, dont ſans difficulté la ville d'Achem eſt la plus conſiderable, les Pottugais, quatre ans avant celuy-cy, ayant preoccupé l'eſprit du Roy de cette ville, tant par pluſieurs fauſſes accuſations qu'ils avoient inventées contre quelques Hollandois arrivez en ce païs-là, que par l'entremiſe des principaux miniſtres de ce Roy, qui s'eſtoient laiſſez corrompre, luy perſuaderent de faire venir une partie de ces Hollandois dans la ville, (où ils furent incontinent mis à mort;) & d'envoyer vers les autres, juſques dans leurs navires, des gens qui ſous pretexte de les venir viſiter comme amis, devoient mener mains baſſes ſur eux. En effet comme ceux des navires ne ſe doutoient aucunement de cette perfidie, joint qu'on les avoit fait enyvrer par le breuvage de ces regions qui trouble aiſement l'eſprit, on avoit commencé à en faire un tel maſſacre, que les vaiſſeaux eurent bien de la peine à ſe ſauver. Bien-toſt apres, le Roy ayant teſmoigné du repentir pour une ſi cruelle action, d'autres Hollandois qui eſtoient abordez en ſes terres, trautterent avec luy de la vente des épiceries: mais parce que les Portugais le faiſoient encore pencher vers l'infidelité, les loix du traitté n'ayant pas eſté gardées, les Hollandois irritez attaquerent des navires Arabes qui ſortoient de ſon port; & ſe vangerent ſur eux de la trahiſon des Indiens. Or comme ce procedé ſembloit choquer le droit des gens, les ennemis des Confederez ne manquerent pas de tirer de là une occaſion de les accuſer. Mais quelque temps apres, des Zelandois arrivez dans la Province du Roy d'Achem, trouvant que ce Prince eſtoit aſſez mal avec la nation Portugaiſe, luy firent excuſer la faute de leurs compatriotes, & le prierent d'envoyer avec eux quelques-uns des ſiens en Ambaſſade vers la Republique Confederée, où ils verroient, non pas un eſgout de Corſaires, comme on donnoit fauſſement à entendre aux peuples qui ne la connoiſ-

noiſſoient pas ; mais bien un Eſtat fleuriſſant en richeſſes & en fidelité, qui n'avoit point d'autres ennemis que les Eſpagnols. Cette propoſition plût au Roy ; parce que ce luy eſtoit un moyen d'apprendre auquel des deux partis il pourroit plus ſeurement s'attachet. Les Zelandois accompagnez de l'Ambaſſade du Roy d'Achem, ayant pris la route de Hollande, rencontrerent en paſſant proche de l'iſle de S. Helene, une carraque Portugaiſe, fournie de perles & d'autres riches marchandiſes, laquelle commença la premiere à les attaquer ; mais ils ſe mitent entre la caraque & le rivage, d'où apres l'avoir toute percée à coups de canon, ils la contraignirent de ſe rendre ; & tous les hommes qui eſtoient dedans futent expoſez ſur la coſte du Breſil. Le chef des Ambaſſadeurs de Sumatra, nommé Abdulzamat, mourut en Zelande ; où l'on eut ſoin de luy faire des obſeques honorables, & de dreſſer un tombeau à ſa memoire. Le reſte de ſa troupe alla ſaluer le Prince Maurice en ſon camp devant la ville de Grave ; & luy porter les preſens que leur Roy luy envoyoit : mais ce ne fut pas ſans eſtonnement que ces Ambaſſadeurs contempletent en ce lieu les forces de la Republique tant en infanterie que cavalerie ; & les divers ouvrages du ſiege, non ſeulement inconnus aux nations barbares, mais plus excellens que tous ceux que nos climats avoient accouſtumé de voir. On traitta avec ces Ambaſſadeurs ſous le tiltre qu'ils prenoient de peuples Arabes ; & la renommée de cette avanture ayant eſté portée dans le nouveau monde, fut capable non ſeulement d'effacer les vains ſoupçons, qu'on avoit taſché d'imprimer au desavantage de la Republique, mais encore de perſuader à beaucoup de nations, que l'on trouvoit bien plus d'appuy en l'amitié des Hollandois qu'en la ſervitude des Eſpagnols. Le Roy de Ternate, qui eſt une des iſles Molucques, embraſſa ouvertement le party de la Republique ; & à la priere de ce Prince, Nek attaqua les Portugais aupres de Tydor, iſle voiſine de Ternate : mais il les trouva tout preſts de le recevoir & defendus par une citadelle ; c'eſt pourquoy apres quelques ſalves reciproques ſe voyant eſtropié, parce que le combat luy avoit emporté une main, il fit ſa retraitte ; & ne perdit que fort peu des ſiens. Dans la Patanie & ſur les coſtes de Cochin, outre pluſieurs autres lieux, les Hollandois furent fort bien receus ; mais ſur tout dans l'iſle de Ceilon, l'une des plus grandes des Indes, laquelle produit de tres-excellente canelle. Le Roy de Candie, nommé Fimale, ſe trouvant fort mal ſatisfait des Portugais qui l'avoient autrefois enlevé & elevé, Spilberg luy parla ſi avantageuſement des Confederez, qu'il luy fit paſſionnement ſouhaitter leur alliance. Le Roy de Iora, qui eſt un Royaume de la region de Malacca, ne craignant point de faire éclatter ſes anciens mécontentemens contre les Portugais, incita Iacques Hemskerk, pour lors conducteur de deux navires Hollandois, à ſe rendre maiſtre d'une caraque de prodigieuſe grandeur, dans ce deſtroit qui ſe rencontre entre Malacca, colonie des Portugais, & l'iſle de Sumatra, & fut luy-meſme teſmoin de la victoire qu'on avoit remportée par ſon conſeil. Dans cette conqueſte les Hollandois ſe contentant du butin qu'elle leur avoit acquis, ſi grand qu'ils n'en avoient jamais fait un pareil, ſauverent la vie aux ennemis, dont le nombre montoit à pres de ſept-cents, de toute ſortes d'âges & de l'un & l'autre ſexe, quoy que les Portugais euſſent encore depuis peu donné pluſieurs nouveaux exemples de cruauté. Et meſme cette caraque vaincuë venoit de Macao, qui eſt une petite ville que les Portugais tiennent par emprunt dans le Royaume de la Chine ; en laquelle ville quelques Hollandois

1602.

Le Roy d'Achem envoye des Ambaſſadeurs aux Eſtats des Provinces Vnies.

Le chef des Ambaſſadeurs meurt en Zelande.

Le Roy de Ternate, & autres Indiens embraſſent le party des Confederez.

Les Hollandois prennent une caraque des Portugais.

1602. dois estant depuis peu arrivez, les Portugais les avoient fait mourir par le gibet, apres avoir donné à entendre aux Magistrats Chinois que ce n'estoit qu'une bande de pirates ramassez. Cette ville de Macao est située proche du fleuve de Canton, par lequel seul il est permis aux estrangers d'entrer dans la Chine, comme il est deffendu d'en sortir pour aller aux païs estrangers, si l'on ne sort par le port de Cinceo, situé en une autre contrée de ce Royaume. Si la conqueste de tant de richesses, faitte sur des ennemis declarez, causoit un extreme dommage aux Portugais & au Roy d'Espagne; elle apportoit d'ailleurs beaucoup de profit & d'honneur aux Hollandois, tant en general qu'en particulier: toutefois parmy ce peuple non moins simple qu'amoureux du gain, il se trouva des personnes qui ne voulurent pas prendre part à ce butin, soûtenant que c'estoit une chose peu seante à des marchands de profiter d'une proye militaire, arrachée comme il arrive assez souvent, d'entre les mains de beaucoup de personnes, qui ne meritoient pas tant de rigueur. Outre cette raison, plusieurs estoient aussi touchez du souvenir de l'ancienne alliance des Portugais avec les Belges, que l'on disoit avoir esté contractée plus de quatre cens ans auparavant, & dés le temps que ceux-cy, allant à la guerre Sainte de Syrie, prirent en chemin la ville de Lisbonne, qui servoit pour lors de capitale aux Sarazins. Davantage, un peu apres la prise des armes dans les Païs-bas, lors que le Portugal eut esté rangé sous l'obeïssance de Philippe Second, les Estats convierent ce peuple de passer sous leur domination, pour avoir part à leurs commerces & à tous les avantages de leur Republique; comme en effet plusieurs Portugais vinrent s'établir dans les Provinces Vnies, non seulement à cause de la haine qu'ils portoient naturellement au peuple Castillan, soit qu'ils l'eussent pour maistre ou pour voisin; mais aussi dans la crainte qu'ils avoient que la puissance des Inquisiteurs absoluë dans toute l'Espagne, ne les declarast coupables de la superstition des Iuifs ou des Sarazins. Au reste il n'y avoit aucun lieu de douter que ceux d'entre les Portugais, qui demeuroient encore sous l'obeïssance de Philippe, & qui l'assistoient de toutes leurs forces, ne deussent passer chez la Republique pour des ennemis, contre lesquels elle pouvoit user de tous les droits de la guerre; neantmoins afin que personne ne formast des scrupules au prejudice de cette verité, les Estats la firent publier par un edit. Mais il se presentoit une plus grande difficulté sur cet autre point, de sçavoir si les biens trouvez dans les vaisseaux Italiens depuis peu conquis, pouvoient passer pour une proye legitime. A la fin cette dispute se regla par un accord, où l'on avoit trouvé un certain milieu entre le droit civil & celuy de la guerre.

Commencement de la Compagnie des Indes Orientales parmy les Provinces Vnies.

Iusqu'icy plusieurs compagnies de marchands avoient frequenté les Indes; mais parce que leurs emulations en faisant augmenter le prix des marchandises en un lieu, le faisoient diminuer en un autre; & que leurs efforts estant separez, en devenoient d'autant plus foibles & moins capables de faire teste à ceux des Espagnols; les Estats jugerent à propos de joindre ensemble plusieurs corps de marchands pour n'en composer qu'une seule Compagnie, à laquelle ils ordonnerent des facteurs qui resideroient en diverses villes, & feroient leurs assemblées generales par deputez; avec deffenses à toutes sortes de personnes d'entreprendre, pendant l'espace de vingt ans, aucune navigation particuliere au delà du Cap de Bonne Esperance & du détroit de Magellan. On prescrivit aussi un certain temps, pendant lequel ceux qui voudroient prendre part aux dépenses & aux profits de la Compagnie,

gnie, pourroient faire enregistrer leurs noms; mais en telle sorte qu'au bout de dix années il se devoit faire un nouvel entegistrement : & l'on assembla jusqu'à la somme de six millions. Depuis ce temps comme s'il se fust allumé dans les regions Orientales une guerre toute nouvelle, la compagnie des Indes commença à faire une des principales parties de la Republique : non seulement à cause que l'épargne tiroit sa part du profit des prises; mais aussi parce que l'ennemy public se voyoit combattu aux propres frais des particuliers, qui l'épuisoient incessamment par les dépenses où ils l'engageoient, & par les rapines qu'ils luy faisoient souffrir. Toutefois vers la fin de la presente année, la longue necessité de Philippe receut quelque soulagement, par l'arrivée de sa flotte de l'Amerique. Cependant les jalousies de ce Prince contre la France, qui n'estoient pas desja trop cachées, se tenditent plus visibles que jamais, s'estant semé quelques libelles dans le Brabant, par lesquels on reprenoit aigrement Henry de son mariage avec Marie de Medicis, que l'on faisoit passer pour une alliance injuste, Marguerite de Valois estant encore vivante; on luy reprochoit aussi les bastards qu'il avoit eus, & les maistresses qu'il entretenoit. 1602.

Le Duc de Biron, convaincu d'avoir attenté contre l'Estat, puny de mort.

Environ ce temps, Gontault Duc de Biron fut convaincu d'avoir contracté, tandis que le Roy faisoit la guerre en Piedmont, une alliance tant avec le Roy d'Espagne qu'avec le Duc de Savoye, par laquelle celuy-cy devoit donner à Biron sa fille en mariage, & l'autre la Bourgogne pour dot, toutes ces trames ayant pour principal but la derniere ruine de Henry & de ses enfans. Biron fut donc mandé en Cour, où n'ayant pas voulu avouër sa faute au Roy, qui penchoit beaucoup vers l'indulgence, il fut le premier Seigneur de marque dont ce regne vid verser le sang, pour asseurer la tranquillité publique. C'estoit un homme dont le courage estoit sans bornes, & qui ne pût jamais estre rassasié d'honneurs : mais au reste pour son experience dans le mestier de la guerre, & pour les services qu'il avoit rendus à sa patrie, il ne cedoit à aucun des Grands de France, avant qu'il eust taché, par une si honteuse fin, la gloire qu'il avoit si souvent acquise dans le commandement des armées. Ce fut de cette sorte que pendant une seule demie année l'ambition fit miserablement perir en Angleterre & en France, deux hommes qui avoient tenu le premier rang sous leurs Souverains. Mais comme l'entrepriſe du Comte d'Essex estoit la plus excusable, sa mort fut douce & tranquille, au lieu que l'horreur du crime de Biron & la vengeance celeste le poursuivirent tousjours de telle sorte, que sa mort mesme fut accompagnée de rage & d'impieté.

Nouveaux mouvements en la Frise Orientale.

Les mouvemens de la Frise Orientale se renouvelloient aussi avec beaucoup d'aigreur : Edsard son dernier Prince avoit eu pour successeur Ennon son fils, lequel se voyant pressé par les plaintes de tous les Estats du païs joints ensemble, jugea qu'il luy seroit bien plus utile de n'avoir à faire avec eux que separément; c'est pourquoy il attira la Noblesse à son party, ce qui luy fut facile, par ce qu'elle commençoit desja à imiter contre ses sujets l'injuste licence de son Souverain. En mesme temps on conclut, avec les bourgeois de la ville d'Embden, une paix dont les conditions estoient presque pareilles à celles du traitté de Delphzile, si non que l'on y avoit adjouté quelques clauses obscures qui pouvoient cacher de mauvais dessein. Cependant le Prince, se voyant secondé par la Noblesse, mépriſoit hardiment les bourgs & les petites villes, les accablant par des impoſts extremement rudes; & mesme ne trouvant pas les habitans de Norden assez

1602. ſoûmis à ſes ordres, il entra en armes dans cette petite ville, où non contenr d'avoir condamné le peuple à une groſſe amende, il fir publiquement dreſſer des fourches,& le fir paſſer ſous le joug. En ſuitte de quoy reveillant ſon ancienne haine contre les bourgeois d'Embden,il taſcha d'en intimider quelques uns par l'exemple de ceux de Norden, & fir en ſorte de des-unir d'avec les Magiſtrats de la ville, les plus reſolus de la populace, leur prometrant de rransferer le commerce d'Eſpagne chez eux, s'ils vouloienr exclurre les Confederez. En effer il eſtoir vray que les Eſpagnols avoienr fait de grandes careſſes à quelques uns des gens d'Ennon, qui leur avoienr apporté des lettres de ſa part. Ce qui donna de la jalouſie aux Eſtats Confederez avec d'autant plus de ſujet, qu'ils voyoient desja que le Prince Chriſtophle, l'un de ſes freres, combattoit ſous les enſeignes de l'Archiduc; & que le Prince Iean ſon aurre frere, apres avoir obrenu diſpenſe du Pape pour épouſer la fille d'Ennon ſa niepce, eſtoir allé eſtablir la Religion Romaine parmy les bourgs de Paderborn. Bref de tous coſtez on avoit des indices, qui faiſoienr juger qu'Ennon taſchoit de tenir la ſpacieuſe embouchûre du fleuve d'Ems rousjours ouvette pour les flottes Eſpagnoles. Neantmoins les Eſtats Confederez voyanr leurs armes desja occupées en d'autres lieux, n'envoyerent d'abbord aux bourgeois d'Embden que quatre compagnies d'infanterie; qui entrerent dans la ville vers le meſme temps qu'Ennon en ayant auſſi fait approcher ſes troupes, eſperoit qu'elles y ſeroient introduittes par ceux de ſa faction. Mais cette avanture ayanr ttompé ſon eſperance, & ſe voyanr exclus de la ville, il s'empara de quelques bourgs des environs, où il fir conſtruire des forts pour taſcher de la bloquer, & de luy fermer les paſſages de la riviere. Les Eſtars eurenr advis de cette entrepriſe; & parce qu'apres la conqueſte de Grave il ne leur eſtoir pas difficile d'embraſſer la defenſe de leurs voiſins, la priere de la ville d'Embden les fit reſoudre à y envoyer Warner du Bois, chef d'un regiment de cavalerie, avec quelques cornettes, & pres de dix-neuf compagnies de gens de pied. Warner eſtant arrivé, attaqua les forts qui blocquoient la ville, & la rendit libre en peu de temps, n'ayanr à faire qu'à des gens ſans experience de l'art miliraire. Mais Ennon, pour eviter que cer affront ne luy fuſt fair en ſa preſence, s'eſtant retiré vers le cœur de l'Alemagne, ſe plaignoit de coſtez & d'autres avec toure l'exaggeration qui luy eſtoir poſſible, que la Republique Confederée vouloit uſurper les droits des autres Princes. Leſquelles plainres eſtant venuës à la connoiſſance des Eſtats, ils declarerent, par un manifeſte public, toures les raiſons de leur procedé; & le danger que leur Republique & toure l'Alemagne avoient à craindre, ſi l'on n'eſſayoit de le prevenir.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE DOVZIESME.

SOMMAIRE.

Elisabeth meurt : divers jugemens des uns & des autres sur son sujet. Le Roy d'Escosse prend possession du Royaume d'Angleterre : les Ambassadeurs des Confederez l'en felicitent. Il penche à faire la paix avec l'Espagnol. Il pardonne à Tiron. Il rejette les demandes des Puritains & des Romanistes. Les Romains taschent de mettre sur le thrône une jeune fille de sang Royal. Les Confederez pacifient les differens de la Frise Orientale. Ils répondent modestement aux plaintes de l'Ambassadeur de l'Empereur. Les Espagnols ayant pris Wachtendonc, sont contraints de l'abandonner. Frideric Spinola est deffait & tué en une bataille navale par les Confederez. Le Comte de Herenberg est envoyé contre les mutins : ils sont secourus par le Prince Maurice. Herenberg est contraint de se retirer. Le Prince Maurice essaye de nouveau de prendre la ville de Bois-le-Duc, mais inutilement : il tue deux mil hommes : il se vange de la cruauté de l'Archiduc sur les prisonniers. L'Archiduc attaque vainement un fort construit par le Prince. La ville de Grave est accordée pour retraitte aux mutins. On donne un commandement absolu à Ambroise Spinola dans le camp d'Oostende. On accorde de nouveau le commerce d'Espagne aux Confederez, mais les impostz empeschent le succés de cette affaire. La feinte clemence de l'Archiduc ne luy reüssit pas non plus. Les Confederez envoyent des flottes en Orient & en Occident.

SI dans la guerre que les Confederez avoient à soûtenir, la paix de France leur avoit donné de la peine, le deceds d'Elisabeth arrivé pendant la presente année, les embarrassoit bien davantage ; puis qu'ils perdoient, par cette mort, le secours d'une Couronne qui avoit commencé la premiere, & perseveré la derniere, à les assister. Le troisiéme jour d'Avril fut le dernier de la vie de cette Princesse ; qui avoit vescu si long-temps, qu'elle estoit sur le point de s'en ennuyer ; depuis qu'elle s'apperceut que sa vieillesse, parvenuë jusqu'à soixante & dix ans, commençoit à estre mépriſée ; & que les esperances & les desseins de ceux mesmes en qui elle avoit le plus de confiance, se tournoient vers son successeur. Le long tegne de cette femme qui s'estoit rendu si memorable, non seulement dans l'Angleterte, mais encore dans les Estats estrangers, laissoit à toutes sortes de personnes un ample sujet de discourir ; les uns selon que l'esperance où la crainte les touchoient, formant diverses conjectures sur les suittes que cette mort pouvoit promettre ; & les autres, dans le souvenir des actions de la Reine, disputant entre eux quelles avoient esté, pendant une si longue vie, ses prosperitez ou ses disgraces. Sur ce dernier point on tepresentoit premierement, que sa mere avoit esté condamnée à la mort, & mesme sur une accusation d'adultere ; ce qui avoit donné lieu aux ennemis de la fille d'attaquer outrageusement sa tenommée, comme si son extraction eust esté incertaine. En suitte on rapportoit, que pendant le tegne de sa sœur elle avoit long-temps souffert la captivité d'une prison ; & (ce qui ne devoit pas estre un petit fardeau pour un grand courage)

1603.

Mort de la Reine Elisabeth.

Divers discours touchant cette Reine aprés sa mort.

1603. rage) qu'elle eſtoit demeurée redevable de ſa liberté, & peut-eſtre meſme de la vie, à Philippe Roy d'Eſpagne, contre lequel elle eut du depuis de ſi longues guerres à demeſler. On remarquoit auſſi, que ſon regne avoit eſté enſanglanté par la mort de beaucoup de Grands attachez à la defenſe de la Religion Romaine : mais ſur tout on produiſoit cet exemple, non moins odieux que nouveau pour tous les Roys, & que la neceſſité meſme n'euſt pas pû rendre excuſable, qu'Eliſabeth femme en avoit fait mourir une autre, qui non ſeulement eſtoit ſa parente & refugiée dans ſon Eſtat, mais Souveraine auſſi bien qu'elle. Il y en avoit auſſi qui l'accuſoient de la revolte d'Irlande, & des ſeditions où la ſoldateſque d'Angleterre s'eſtoit portée dans les Païs-bas, comme ſi elles euſſent eſté excitées par ſon ordre. Certes, il faut confeſſer que ce ne luy fut pas un petit malheur, de vivre ſi long-temps ſans mary; car outre que ſon celibat avoit rendu ſa ſucceſſion incertaine, il avoit auſſi offert à beaucoup de langues beaucoup d'occaſions de médire d'elle; pluſieurs ſoûtenant qu'elle avoit aymé le Comte de Liceſtre, & aprés luy le Comte d'Eſſex; & que la jeuneſſe un peu inconſiderée de ce dernier, & meſme le mépris qu'il avoit fait de ſa beauté desja penchante vers la vieilleſſe, l'avoit portée à chercher ſa vengeance dans la mort du Comte; mais en telle ſorte que comme l'amour de cette Princeſſe s'eſtoit laiſſé changer en haine, la haine incontinent avoit fait place au repentir; ce qui avoit eſté, vers le declin de ſes années, la principale cauſe de ſa maladie & de ſa mort.

D'autres ſoûtenoient au contraire, que la longueur de ſa vie & de ſon regne témoignoient aſſez qu'elle avoit eſté agreable à Dieu : & que meſme les afflictions qu'elle avoit éprouvées dans ſon jeune âge, avoient ſervy du depuis à la rendre plus prudente dans la conduitte de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Qu'au lieu de la blâmer de ce que par le ſupplice de quelques rebelles, & par la guerre meſme, elle avoit taſché d'affermir la tranquillité publique, il falloit plûtoſt s'étonner que le regne d'une femme euſt eſté capable, pendant quarante-quatre années, de rendre toute l'Angleterre non ſeulement paiſible, mais fleuriſſante : qu'en effet, Eliſabeth n'avoit jamais pris les armes que pour de tres-juſtes cauſes : qu'à l'exemple du Roy Edouard, elle avoit voulu remedier aux deſordres de la Religion, non pas par un tranſport violent ou par un caprice, mais apres avoir deliberé de toutes choſes dans un Concile National legitimement aſſemblé; & que meſme elle n'avoit uſé de rigueur contre ceux qui ſe ſeparoient du ſentiment public, qu'apres avoir reconnu que par les perſuaſions des Ieſuites ils s'eſtoient entierement dépouillez de l'amour de leur patrie, & du reſpect de la Royauté. Que ſes aſſiſtances avoient garanty l'Eſcoſſe des menaces de la France, le party du Prince de Condé des attaques d'une faction contraire, & la plus grande partie des Païs-bas, de la ſervitude Eſpagnole. Que parmy beaucoup de favorables occaſions qui l'avoient conviée d'accroiſtre ſes Eſtats, elle s'eſtoit contentée de ſon Royaume hereditaire, ſans ſouhaitter aucun autre fruit de ſes victoires, que cette ſatisfaction, d'avoir acquis la liberté à une Religion qu'elle approuvoit; & donné des bornes à une puiſſance qui luy eſtoit à bon droit ſuſpecte : que dans cette moderation, elle avoit reſtitué à la France pluſieurs villes Françoiſes; conſervé le Royaume d'Eſcoſſe pour un Prince pupille; & rejetté les prieres que luy faiſoient les Confederez, d'accepter la ſouveraineté de leurs Provinces. Que depuis peu dans l'Irlande ayant conquis les anciens azyles des rebel-

rebelles, & diminué leurs nouvelles retraittes, elle avoit tellement abbattu le courage de Tiron meſme, qui ſervoit auparavant de chef & de pretexte tout enſemble aux factions, qu'il eſtoit venu ſe jetter aux pieds du Viceroy, pour luy demander pardon de ſes attentats: (& il eſt veritable que ce comble de gloire arriva à Eliſabeth peu de temps avant ſa mort.) Qu'elle avoit eſté ſollicitée pour le mariage, non ſeulement par pluſieurs Grands d'Angleterre, mais par Charles d'Auſtriche frere de l'Empereur, par Henry & François freres du Roy de France, & meſme par Philippe Roy d'Eſpagne, & par Eric Roy de Suede; & que, comme il eſtoit evident que toutes ces recherches d'Eliſabet n'eſtoient pas un foible témoignage de ſon bonheur, il eſtoit vray auſſi qu'elle ne donna pas de mediocres preuves de ſa prudence, quand on la vid refuſer tant de divers partis; ſçachant bien que d'un coſté elle euſt derogé à la ſplendeur de ſa condition Royale en eſpouſant un de ſes ſujets; & que d'autre part les Anglois redoutoient extremement le mariage d'un eſtranger avec leur Reine. Que ſi ſon ſexe, ſa beauté, & la licence que l'on prend ordinairement de blâmer les Souverains, avoient donné lieu à quelques mediſances contre ſon honneur; les ſoins maſles qu'elle avoit fait paroiſtre dans la conduitte de ſon regne, eſtoient aſſez capables d'effacer toutes ces mauvaiſes impreſſions. Que non ſeulement elle avoit eſté ſçavante en l'art de regner, mais encore dans la connoiſſance des langues tant anciennes que modernes; & que ſi ce dernier talent eſtoit capable de faire eſtimer les femmes meſmes de condition privée, il avoit acquis à cette Reine une ſi haute reputation, que non ſeulement les Roys ſes voiſins avoient eu du reſpect & de l'admiration pour elle, mais que les Sarmates meſmes & les Maures l'avoient ſaluée par des Ambaſſades. 1603.

Chacun avoit tousjours creu que comme la Reyne Eliſabeth n'avoit jamais voulu nommer un ſucceſſeur pendant ſa vie, ſa mort exciteroit de grands troubles en Angleterre: car encore que Iacques Roy d'Eſcoſſe fuſt le premier Prince du ſang Royal, neantmoins on craignoit que les anciennes inimitiez qui avoient tousjours eſté entre ces deux nations ſi proches voiſines, ne s'oppoſaſſent à la nouvelle Royauté de ce Prince; joint meſme que beaucoup de particuliers le redoutoient à cauſe du conſentement qu'ils avoient donné à la mort de ſa mere: ſe trouvant auſſi pluſieurs Grands en Angleterre, en eſtat de faire paroiſtre leur extraction Royale. Mais ſur tout le pouvoir de ceux qui ſuivoient la Religion Romaine donnoit de grands ombrages; & l'on apprehendoit que ſi l'empire d'Eliſabeth trop bien affermy les avoit juſques icy empeſchez de rien entreprendre, ils ne tentaſſent maintenant toutes choſes par la voye des brouilleries: y eſtant meſme pouſſez par le Pape, qui deffendoit ſeverement que l'on ne receuſt aucun Roy en Angleterre d'autre Religion que de la Romaine, quelque droit que la proximité du ſang ſe vouluſt attribuër. Et non ſeulement les Eſpagnols, qui veillent tousjours ſur les mouvemens des peuples pour en faire leur profit, ſe flattoient de cette eſperance; mais les Hollandois meſmes, quoy qu'outre le nœud de Religion qui les attachoit avec Iacques, ils euſſent encore acquis ſon affection par pluſieurs bons offices, ſouhaittoient dans leurs cœurs l'occaſion de le pouvoir charger de leur alliance, & de ſe voir par ce moyen deſchargez ſur l'Angleterre d'une partie de la guerre qui les preſſoit. Mais contre toute eſperance il arriva, qu'incontinent apres le deceds d'Eliſabeth, l'ancien Conſeil de cette Reyne, & tout ce qui ſe trouvoit preſent

1603. sent à Londres de Prelats, de Gentils-hommes, & de Magistrats de la ville, deferererent à Iacques, par une ordonnance publique, la Royauté d'Angleterre, sans attendre l'authorité d'une Assemblée generale, à cause du danger qui se trouvoit dans toute sorte de retardement; & que bien souvent les interregnes, par le moyen des nouvelles loix & des nouveaux traittez qui les accompagnent, diminuent pour l'advenir les droits de la Souveraineté. Ainsi le Roy d'Escosse prit possession de la Couronne d'Angleterre sans qu'aucun y mist obstacle; & depuis les plus anciennes annales jusqu'à ce jour il se trouvoit le seul qui eust jamais assemblé toute la Grande Bretagne sous un seul sceptre. Les Estats Confederez ne manquerent pas de l'en feliciter, premierement par lettres, & bien-tost apres par des Ambassadeurs, qui furent, Henry de Nassau frere du Prince Maurice, faisant pour lors une partie du Senat Confederé, & exerçant aussi la charge de grand Maistre de la cavalerie, Walrave de Brederode, Iean Oldenbarneveld, & Iacques Valk, mais ce dernier deceda durant le temps de son Ambassade. Dans leur premiere audience voicy de quelle sorte ils parlerent: Grand Monarque, vous nous voyez icy partagez entre la tristesse & la joye; parce que d'un costé nous avons perdu une Reyne, dont nous ne pouvons pas mesme exprimer les bien-faits par nos paroles, & que d'autre part nous recouvrons en vous non seulement un successeur de sa Couronne, mais un heritier de toutes ses vertus. C'est pourquoy comme nous demandions autresois à Dieu par nos vœux, & comme nous luy avons demandé depuis peu par des prieres publiques que nous avons ordonnées, si tost que nous avons eu les heureuses nouvelles de vostre arrivée sur le thrône, nous luy demandons encore aujourd'huy en vostre presence aussi bien du cœur que de la bouche, que vostre regne soit prospere; tant pour vous & pour vostre posterité, que pour l'Angleterre, & pour nostre Republique. Mais nous vous conjurons aussi vous mesme, de ne souffrir pas que l'Espagnol qui tient le pied sur nos testes, s'en fasse une marche pour porter ses pas & son empire chez les autres nations. Sans doute il sera bien seant à vostre zele pour la veritable Religion, de faire en sorte que tant de peuples qui la suivent, ne deviennent pas les esclaves d'une superstition qui ne cherche qu'à répandre du sang: ce sera un effet de vostre justice, de defendre une cause que tant de Roys ont trouvée juste: enfin ce sera une marque de vostre prudence, d'éloigner de nos climats des gens qui ne s'appliquent qu'à dresser des embusches aux Roys, & à servir de satellites au Pontise Romain, duquel vous sçavez que les edits ont exposé en proye tous les Estats que vous possedez. Elisabeth a beaucoup avancé une si bonne œuvre, vous pouvez l'achever, & mesme avec d'autant plus de facilité, que non seulement vous avez l'avantage du sexe & de l'âge, mais aussi une plus grande estendue d'Estats, & des enfans pour assurer la succession de vostre Couronne. Vous serez secondé dans cette entrepriste par la fidelité de nos Provinces; lesquelles ont desja fait voir dans leurs bons succés & dans leurs infortunes mesmes, que l'Espagnol n'est pas invincible. Nous demeurons d'accord que la paix est le plus grand bien des Chrestiens, mais comment la peut on faire avec une nation également puissante & perfide, si ce n'est par la guerre? Certes si tous ceux dont les interests sont liez ensemble, veulent aussi joindre leur puissance & leurs efforts; quand l'Espagnol se verra dépouillé des Païs-bas, & mesme, si cette perte ne le rend sage, quand on l'aura exclus de la liberté de l'Ocean & de la navigation du nouveau monde,

Le Roy d'Escosse prend possession de la Couronne d'Angleterre.

Les Estats Confederez le felicitent.

monde, ce qui ne ſera pas difficile à l'union des Anglois & des Hollandois, 1603.
il conſentira ſans doute à une veritable concorde, qui ne ſe maintient jamais ſi bien entre les peuples, que par l'egalité de leurs forces. Sur tout, grand Prince, nous vous ſupplions d'aſſiſter la ville d'Oſtende, dont le triſte ſiege ſe voit aujourd'huy continué juſques à la troiſiéme année, & de vous ſervir pour cet effet des onze navires que nous avions cy-devant equippez d'armes & de vivres, par le commandement de la Reine, & qui n'attendent plus que vos ordres.

Pour réponſe à ce diſcours le Roy promit, avec beaucoup de courtoiſie, ſon amitié aux Confederez, & s'excuſa ſur la nouveauté de ſon regne de ce qu'il ne pouvoit pas leur rien accorder davantage : juſqu'à ce que la ſuitte du temps l'eut inſtruit de ce qu'il autoit à faire pour le mieux ; mais il ne leur cela point qu'il eſtoit reſolu, cependant, de preferer, en tout ce qui luy ſeroit poſſible, les conſeils de la paix à ceux de la guerre. En effet il ne s'eſtoit exercé juſqu'icy aucune hoſtilité entre ce Prince & les Eſpagnols ; au contraire, Philippe luy avoit volontairement offert ſon ſecours, ſi la voye des armes eſtoit neceſſaire pour l'eſtablir ſur le thrône. D'ailleurs, le Roy Iacques eſtoit d'un naturel fort pacifique ; & l'eſtude de toute ſorte de bonnes lettres, où il avoit paſſé ſon âge, le faiſoit plus-toſt pencher vers le repos que vers la guerre. L'Archiduc auſſi de ſon coſté voulant que chacun creut qu'il avoit plus-toſt fait la guerre contre la Reine Eliſabeth, que contre ſon royaume, fit publier un edit par lequel il defendoit aux ſiens d'exercer aucune hoſtilité contre l'Angleterre, & relaſcha ſans rançon tous les priſonniers Anglois qui eſtoient entre ſes mains. Bien-toſt apres, il envoya Charles Prince d'Aremberg en qualité d'Ambaſſadeur vers le Roy Iacques, auquel l'Eſpagnol envoya auſſi en meſme temps, & en la meſme qualité, Iean Baptiſte de Taxis : ces deux Ambaſſades ayant pour but commun la negotiation d'une paix qui fut concluë l'année ſuivante. Cependant les Ambaſſadeurs des Confederez voyant qu'il leur eſtoit impoſſible de rompre cet accommodement, taſchoient pour le moins de le retarder, faiſant eſperer à Iacques que la Republique pourroit auſſi obtenir la paix, & la liberté tout enſemble, ſi ce Prince, en prolongeant un peu le temps, vouloit laiſſer meurir la reſolution des Eſpagnols, qui ne dependoit que de l'evenement de quelques années : Oldenbarneveld, qui avoit accouſtumé de manier les plus ſecrets deſſeins des Confederez, aſſeuroit la meſme choſe au Roy Iacques, rapportant pour preuve de cette verité une lettre eſcritte de la main du Duc de Brunſwic, auquel l'Empereut Rodolphe avoit confié ce ſecret ; mais quand les Confederez eutent reconnu que tous ces moyens n'eſtoient point capables de refroidir la paſſion du Roy Iacques pour la paix, ils le prierent ſeulement que s'ils ne pouvoient obtenir de luy l'apparence d'une union declarée, il leur accordaſt pour le moins les effets d'une amitié ſecrette. Ces prieres eſtoient puiſſamment ſecondées par le Roy de France, qui prenoit un grand ſoin d'aſſiſter la Republique ſon alliée ; & pour ce ſujet il avoit envoyé en Angleterre Maximilien Marquis de Rhoſny, Surintendant de ſes finances, & l'un de ſes plus intimes Conſeillers d'Eſtat. Enfin, on trouva cet expedient, que de tout l'argent que Henry preſteroit aux Hollandois, la troiſiéme partie ſeroit déduitte à la Couronne d'Angleterre, ſur ce qui luy eſtoit deu par celle de France, à cauſe de quelques emprunts qu'elle avoit faits pendant ſes guerres. Les Eſtats ſe contenterent d'avoir obtenu ce point ; de ſorte que du depuis Rodolphe Winwod, Ambaſſadeur du Roy d'Angle-

Iacques enclins à la paix.

1603. d'Angleterre, leur ayant demandé de la part de son Roy, s'ils vouloient qu'il les compriſt auſſi dans les articles de la paix qu'il avoit concluë, ils le remercierent de cette offre qu'ils ne deſiroient pas accepter.

Le Roy employa le reſte de l'année, partie à achever les ceremonies de la toyauté, & à viſiter l'Angleterre; partie à recevoir les Ambaſſades des Princes eſtrangers, & les deputations de ſes ſujets; entre leſquels Tiron, chef des rebelles d'Yrlande, luy demanda pardon & l'obtint. Il ſe faiſoit auſſi pluſieurs plaintes ſur le ſujet de la Religion par deux ſortes de gens. Les premiers eſtoient les Puritains; on nomme ainſi en Angleterre ceux qui n'eſtimant pas l'eſtat de l'Egliſe aſſez entier ny aſſez ſincere, taſchent d'y apporter une plus grande pureté; & c'eſt de là que ce nom odieux a pris naiſſance. Ces Puritains desapprouvent beaucoup de choſes, que l'uſage ancien a introduittes, comme ſont, l'ordre des Prelats, les ceremonies adjoûtées au bapteſme & pluſieurs autres ſemblables, qui ont tiré leur ſource de la couſtume plus-toſt que de la doctrine. Et ils ſe promettoient de pouvoir changer toutes ces choſes par cette raiſon principalement, que les Eſcoſſois les avoient desja rejettées. Au contraire les Romaniſtes, faiſant beaucoup valoir l'ancienneté de leur Religion de tout temps receuë tant en Angleterre qu'ailleurs, & leur fidelité tant envers le Roy qu'envers ſa mere, le prioient de permettre impunément de ſervir Dieu ſuivant les ceremonies de leurs peres, pour le moins en privé, ſi l'on ne vouloit le leur permettre en public; quoy que ce dernier point eut eſté accordé en France par le Roy, à ceux qui ſuivoient une Religion particuliere. Toutefois enfin les prieres des uns & des autres furent rejettées par le Roy Iacques; les Romaniſtes luy eſtant ſuſpects à cauſe de la puiſſance que le Pape s'attribuë ſur les Rois; & les Puritains ayant attiré l'indignation de ce Prince, parce qu'en Eſcoſſe quelques uns de cette ſecte, ſous pretexte d'une authorité Eccleſiaſtique, l'avoient traitté avec un peu d'irreverence; ce qui luy avoit donné lieu d'accuſer leur opiniaſtreté par des eſcrits imprimez, qui ſoûtenoient que chaque peuple eſtoit libre dans l'uſage des ceremonies, que la loy divine n'avoit point defenduës; & que la puiſſance des Rois eſtoit ſouveraine dans les choſes meſmes qui concernoient la Religion. Toutefois le Roy eſtablit pluſieurs ordonnances conformes aux vœux de ces gens là; car entre autres choſes il defendit aux femmes & aux perſonnes privées d'adminiſtrer le Sacrement du baptême, & aux Eccleſiaſtiques de tenir chacun plus d'un benefice, donnant auſſi pluſieurs arreſts aſſez rigoureux ſur le ſujet des mœurs & de la doctrine des Miniſtres de Religion. Dans cette occaſion tout le mécontentement des Puritains ne paſſa point les paroles; ou s'il ſe trouva parmy eux quelques Miniſtres desobeiſſans, ils furent chaſtiez ſoit par la demiſſion de leurs charges, ſoit par l'exil ou par la priſon: mais quelques uns de ceux qui ſuivoient la Religion Romaine, s'eſtant aſſociez avec des gens qui ne cherchoient que la nouveauté, formerent une cabale ſuivant laquelle ils pretendoient, par l'aſſiſtance de l'Eſpagnol, élever ſur le thrône une jeune fille nommée Arbelle qui ſortoit du ſang royal; & dans ce deſſein ils avoient desja commencé à partager entre eux les premieres dignitez de l'Angleterre: mais les autheurs de cette conſpiration furent punis du dernier ſupplice; & ceux qui ſe trouverent ſeulement coupables de l'avoir ſceuë & celée, ne ſouffrirent point d'autre chaſtiment, que celuy de la priſon & de la crainte de la mort, le Roy eſtant bien aiſe de pouvoir acquerir par cette voye une reputation de clemence à ſon nouveau regne.

Il pardonne à Tiron.

Requeſtes des Puritains & Romaniſtes rejettées.

Les Romaniſtes taſchent en vain d'élever ſur le thrône une jeune fille de ſang royal.

Tandis

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Angleterre, Ennon Comte de la Friſe Orientale, ayant reconnu par experience qu'il luy ſeroit tousjours bien aiſé d'obtenir de la part de l'Empereur des paroles & des menaces contre la ville d'Embden; mais qu'enfin la force de les executer luy manquoit tousjours, ſe reſolut de rechercher la bienveillance de ceux qui avoient le plus de credit parmy les Confederez : & dans ce deſſein il vint luy meſme à la Haye, où il eſtalla tant en public qu'en particulier pluſieurs diſcours à ſon avantage, & force plaintes contre les bourgeois d'Embden; qu'il accuſoit de ne ſçavoir ny commander ny obeïr, & de n'avoir aucune fidelité aſſeurée. Les Deputez des Embdanois ſe trouverent auſſi à la Haye en meſme temps, & firent paroiſtre de leur part beaucoup de desobeïſſance; leur mépris ſe rendant d'autant plus remarquable qu'il avoit leur Prince meſme pour témoin. Apres de longues conteſtations, les Eſtats, qui ne pouvoient douter de l'affection que la ville avoit pour eux, firent pencher leurs ſentimens du coſté de ſa conſervation. De ſorte que la derniere concluſion fut, que l'on obſerveroit le traitté de Delphzile, auquel on adjoûta ces nouveaux articles : Qu'il y auroit une amneſtie generale de tout ce qui s'eſtoit paſſé : & que le Comte ne ſe pourroit ſervir des ordonnances de l'Empereur pour faire de la peine à aucun des Embdanois : Que de part & d'autre on s'entre-reſtitueroit les terres, les frais qui en eſtoient provenus, l'artillerie, les priſonniers; & que ceux qui auroient eſté arreſtez dans les païs eſtrangers, pour le ſujet de ces broüilleries, ſeroient remis en liberté à la diligence d'Ennon; lequel d'ailleurs ne pourroit refuſer ſes paſſeports aux navires qui partiroient d'Embden : Que les tributs qui avoient eſté impoſez ſur la ville la troiſiéme année, & la cinquiéme avant la preſente, ſeroient nuls; & que l'on traiteroit d'un nouvel eſtabliſſement de ſubſides, dans la prochaine aſſemblée des Eſtats du païs d'Embden : Que le droit d'aſſembler les Eſtats appartiendroit au Comte; mais que s'il le negligeoit, ils pourroient s'aſſembler d'eux meſmes, & deliberer enſemble de leurs affaires communes : Qu'il ne ſeroit point permis de declarer la guerre, ny de lever de nouveaux ſoldats, ſi une aſſemblée des Eſtats ne l'ordonnoit expreſſément : Que le Comte ne retiendroit point un plus grand nombre de gens de guerre, que celuy qui ſeroit neceſſaire pour la garde de ſes chaſteaux; & que la ville d'Embden, reciproquement, ſe contenteroit de ſept cents ſoldats, pour ſa garde : luy eſtant neantmoins permis de conſtruire, pour ſa fortification, tous les ouvrages qu'elle jugeroit à propos : Que la ſoldateſque ſeroit entretenuë par les peuples de la campagne, & que la dépenſe des ouvrages ſeroit impoſée tant ſur les perſonnes des bourgeois des villes, que ſur les biens ſituez dans les meſmes villes : Que tout ce qui ſeroit enfermé par les fortifications d'une ville, joüiroit des meſmes privileges que la ville : que le Senat de la ville d'Embden en éliroit les Magiſtrats, & que le Comte ſeroit obligé de confirmer leur election.

1603.

Les Eſtats pacifient les diſcordes de la Friſe Orientale.

Tous ces articles ayant eſté agreez tant par le Comte, que par les Deputez de la ville d'Embden, il reſtoit ſeulement que tous les Magiſtrats de la meſme ville, & les Eſtats de la Friſe Orientale, y donnaſſent leur approbation; que l'on pouvoit eſperer infailliblement, tant par ce que la Nobleſſe du païs, qui eſtoit naturellement timide, craignoit le degaſt de ſes metairies, qu'à cauſe que les Eſtats Confederez avoient envoyé des gens de guerre, pour contraindre ceux qui ne voudroient pas obeïr de leur bon gré; mais les nouvelles eſperances dont le Comte ſe laiſſa flatter de la part de l'Empe-

1603. reur, luy firent changer de resolution. Si bien que ses partisans commençoient desja à dire qu'un traitté devoit passer pour nul, lors qu'il se trouvoit contraire aux ordonnances Imperiales; quand il pardonnoit les crimes, & permettoit, sans le consentement de l'Empereur, de fortifier une ville sur laquelle il avoit le droit de souveraineté. Bien-tost apres, Rodolphe mesme, assez en colere d'avoir appris que les differens de la ville d'Embden avoient esté decidez par d'autres arbitres que luy, envoya vers les Confederez Maximilien Cochy, lequel, apres avoir aigrement accusé les Embdanois, rapportoit aussi les raisons qui avoient obligé l'Empereur de faire defenses, tant aux Provinces Vnies qu'à tous autres, de donner aucun secours à cette ville rebelle : nonobstant lesquelles defenses les Estats Confederez, ayant envoyé leurs soldats se saisir de la ville, & commencé la guerre contre le plat païs, qui s'estoit veu par cette voye exposé à divers pillages, l'Empereur ordonnoit que sans aucune remise tous ces dommages fussent reparez. Apres que l'Ambassadeur eut parlé de la sorte, il fit aussi un denombrement par le détail de tous les articles que l'on trouvoit deraisonnables dans le dernier traitté. Mais à tous ces discours les Estats Confederez, bien qu'ils se visent sommez avec beaucoup d'orgueil, respondirent avec beaucoup de modestie, qu'Ennon estoit venu les trouver volontairement, qu'il avoit volontairement approuvé l'accord dont il s'agissoit, & qu'il ne s'estoit jamais veu qu'aucun eut esté jugé coupable pour avoir taché de pacifier les differends de ses voisins : joint que dans cet accommodement on s'estoit éloigné le moins qu'on avoit pû des articles du traitté de Delphzil, à qui l'Empereur avoit luy mesme donné son approbation. Que si la Republique avoit envoyé quelques soldats dans la ville d'Embden, ce n'avoit pas esté avec intention d'offenser l'Empereur; mais seulement, d'empescher que l'Espagnol, qui s'estoit reservé, par les articles de la paix de Vervins, plusieurs pretensions sur la Frise Orientale, ne se saisist le premier d'Embden, comme d'une place qui luy seroit fort commode pour nuire aux Confederez, & ne l'arrachast en mesme temps de la jurisdiction de l'Empire; puisque c'estoit par de semblables moyens qu'il avoit cy-devant mis sous sa puissance, Mastricht, Gueldre, & plusieurs autres villes d'outre le Rhin, appartenantes à l'Empire : que par cette mesme voye il avoit autrefois usurpé le Duché de Milan, & depuis peu encore le Cambresis, sans que l'Empereur s'y fut opposé. Enfin les Confederez soûtenoient qu'ils avoient eu juste cause de soupçonner les messagers, & les lettres qu'Ennon envoyoit si souvent au Roy d'Espagne, & à ses Ministres : & la courtoisie de leurs paroles fut aussi suivie de force presens pour l'Ambassadeur. Cependant chez les Embdanois tout estoit encore plein de discorde : & pour rendre Ennon de plus en plus odieux aux Confederez, il arriva que son frere, le Prince Iean, apres avoir obtenu, par la permission du Pape, la fille d'Ennon en mariage, estant allé dans le Diocese de Paterborn testablir la Religion Romaine, & les revenus de l'Evesque, entra de force dans la ville; où il exerça les plus cruels supplices dont il se pût adviser, contre ceux qui s'estoient servis du pretexte de leur liberté pour luy faire teste: & entre autres le Bourgmestre apres avoir esté appliqué à la torture, fut mis en quartiers.

Plaintes de l'Ambassadeur de l'Empereur aux Estats.

Modeste response des Estats Confederez.

L'Espagnol prend & perd Wachtendonck.

Sur la fin de l'hyver les Espagnols prirent & perdirent Wachtendonck presque en un instant; la chose se passa ainsi : un pescheur gagné par argent, conduisoit dans la citadelle quinze soldats ennemis cachez sous de la paille, & commandez par Matthieu Dulk, Gouverneur de Stralen ville prochaine,

chaîne ; lors que celuy qui faisoit sentinelle estant accouru pour luy ayder à monter, l'autre l'estendit mort sur la place : incontinent donc les soldats cachez & leur Commandant saûtent en place, & ayant levé les ponts de la citadelle, ils y reçoivent une troupe de leurs compagnons, lesquels, apres avoir passé la riviere de Niers, s'estoient mis en embuscade en un lieu prochain. Cependant quoy que les soldats de la garnison, demeurez dans la ville, visent la citadelle prise, & Rihoven leur Gouverneur prisonnier, ils ne laisserent pas de construire un rempart pour se defendre, & de mettre leur canon en estat de la foudroyer : & en mesme temps il arriva de hazard, que deux compagnies de cavalerie Hollandoise, allant au fourrage, passoient proche de la ville ; ces cavaliers, ayant donc entendu le tumulte où elle estoit, y entrerent ; & comme bien-tost apres il leur vint du secours de Rhinberk & de Meurs, ils assiegerent tous ensemble la citadelle avec tant de courage, que se voyant depourveuë de vivres, & sur le point d'estre forcée, elle se rendit le sixiéme jour. A quelques temps de là, le Capitaine Grobbendonck ayant dressé une embuscade dans le païs de Kempen en Brabant contre cinq compagnies de cavalerie Hollandoise, les alla attaquer avec un nombre beaucoup moindre, & apres en avoir tué soixante & dix, il prit aussi un grand nombre de prisonniers & de chevaux, le reste se sauvant par la fuite : toutefois cette perte des Confederez fut recompensée par une victoire navale bien plus considerable. 1603.

Grobbendonck met en fuite cinq compagnies Hollandoises.

Frederic Spinola s'ennuyant de demeurer oisif, son grand courage, emporté par le desir de gloire, luy faisoit former le dessein de ravager toute la Zelande. Pour cet effet il chargea huit de ses galeres, avec quatre autres moindres, de toute l'élite des soldats du siege d'Ostende, outre le grand nombre des gens de chiorme qui le servoient. En cet estat il sortit du port de l'Escluse, & apres avoir passé au delà des guez du rivage à la faveur d'un vent assez doux, se trouvant en veuë des vaisseaux ennemis, il choisit, en pleine mer, un lieu propre à leur donner bataille. Les vaisseaux du party Confederé consistoient en trois navires de guerre Zelandois, qui faisoient garde aupres du port selon leur coustume, sous la charge de Iuste le Moor, avec deux autres longs vaisseaux, l'un Hollandois & l'autre Zelandois. Mais le cinquiéme de ces vaisseaux se trouvant mal secondé des vents, demeura si eloigné qu'il ne combattit point sinon à coups de canon. Cependant Spinola, voyant que les quatre autres s'avançoient volontairement vers luy, les alla choequer avec de grands cris, & pressant de mousquetades tantost celuy-cy tantost celuy-là, selon que les uns ou les autres sembloient luy donner beau jeu ; parce qu'en effet il estoit entré au combat avec de grands avantages sur son ennemy, tant à cause de la faveur du vent que du nombre des gens de guerre ; puis que dans l'escadre Confederée il n'y avoit pas en tout plus de trente-six soldats, que l'on avoit tirez de la garnison de Flessingue, & qui n'avoient pour toutes armes que des mousquets. Mais la multitude des mariniers, gens qui ayment naturellement le choc, combattirent avec de merveilleux efforts, soit de loin soit de pres, soit en faisant tonner l'artillerie, soit en se servant de toutes sortes d'autres armes, & taschant de blesser les ennemis, tantost à coups de pique, tantost à coups d'espée, parce que la fumée avoit tellement obscurcy l'air, que la face de la bataille en estoit devenuë comme nocturne. Et l'on continua de combattre en cet estat de part & d'autre, jusqu'à ce que Frederic, s'estant attaché un peu trop temerairement à la pouppe d'un navire ennemy, eut esté estendu mort

Frederic Spinola tué en bataille navalle par les Hollandois.

1603. mort de pluſieurs bleſſures; ayant eſté tué avec luy plus de trois cens des ſiens, & les bleſſez ſe trouvant auſſi en fort grand nombre. Outte ce malheur, les rames des vaiſſeaux Italiens eſtoient toutes fracaſſées, ce qui commença à leur faire perdre l'eſperance de la victoire; joint qu'ils craignoient, que des autres endroits de la Zelande, un plus grand nombre de vaiſſeaux ne les vinſt enfermer de toutes parts; c'eſt pourquoy ils regagnerent leur port fort à propos. Apres cette victoire, que les Zelandois remporterent ſans perdre que fort peu de leurs gens, parce que la ſtructure de leurs navires eſtoit plus eſpaiſſe, que celle des vaiſſeaux ennemis, & moins penetrable aux coups de mouſquet, on ſe deffit de la crainte que l'on avoit euë des vaiſſeaux de Spinola, faute de les bien connoiſtre; & l'experience montra qu'on les pouvoit vaincre pendant le calme meſme.

Iuſques au milieu de l'Eſté il ne ſe fit point d'autre guerre que celle d'Oſtende; car d'un coſté les Confederez n'ayant pas receu le ſecours qu'ils s'eſtoient promis d'Angleterre & d'Eſcoſſe, ſe contenterent de garder leurs Provinces; & de l'autre, l'Archiduc, faiſant deſſein de prendre Rhinberk & de paſſer le Rhin, attendoit pour cette nouvelle entrepriſe de nouvelles forces, qui luy venoient d'Eſpagne & d'Italie ſous la conduitte d'Ambroiſe Spinola, & encore de l'infanterie Alemande, & de la cavalerie Lorraine. Quand toutes ces troupes furent arrivées, il laiſſa le Marquis de Spinola devant Oſtende, & donna au Comte Frederic de Herenberg ſept mille fantaſſins, & trois mille chevaux; & ce dernier avoit ordre principalement, de pouſſer à bout les ſoldats d'Hoochſtrat, Philippe l'ayant ainſi commandé, afin que leur chaſtiment ſerviſt d'exemple à la ſoldateſque pour l'avenir, & de ſeureté aux peuples pour le preſent. Car en effet, on avoit lieu de craindre que quand l'armée Eſpagnole ſeroit occupée d'un coſté, ces mutins n'allaſſent exercer leurs rapines de l'autre; veu que depuis peu ils avoient pillé toute la Province de Namur, pris la ville de Iudoigne, & le Gouverneur de la forteresſe de Karpen, & s'eſtoient retirez riches de butin ſans avoir éprouvé aucune rencontre desavantageuſe. Ces ſeditieux exerçoient pour lors, dans le lieu de leur retraitte, une diſcipline extremement ſevere, & la ſoldateſque la plus legitime n'eut pas deub rougir de les imiter; car ils faiſoient une perpetuelle garde, & leurs ſentinelles n'euſſent pas eſté aiſement ſurpriſes. Il n'eſtoit permis à aucun particulier de dormir deshabillé, ny ſous les rideaux, les femmes avoient leur demeure hors du chaſteau; & c'eſtoit entre eux un crime capital que de ſe battre ou quereller, comme auſſi d'avoir des entretiens ſecrets, ou des correſpondances par lettres: & les ordonnances qu'ils avoient dreſſées ſe ſeelloient par le chaſtiment inevitable de quiconque manquoit à les obſerver. Auſſi-toſt donc qu'ils eurent eu des nouvelles du ſiege qui les menaçoit, ils vont trouver le Prince Maurice pour implorer ſon aſſiſtance, qui leur fut accordée ſans difficulté, apres qu'ils eurent donné leur parole de combattre fidellement avec les Confederez contre leur ennemy commun. Ils ſe reſerverent neantmoins de pouvoir diſpoſer à diſcretion, des priſonniers qui tomberoient entre leurs mains, parce que l'Eſpagnol qui les traittoit de deſerteurs & de perfides, ne leur vouloit pas accorder les droits de la guerre, qui ont accouſtumé de ſe garder entre deux partis contraires. Enfin ils enferment dans le chaſteau d'Hochſtrat, pour ſa defenſe, huit cens de leurs hommes; & le reſte, qui pouvoit monter à quinze cens fantaſſins, & plus de mille chevaux, attend la venuë du Prince Maurice. Lors que le Prince eut appris que le Comte de Herenberg eſtoit arrivé devant

Frederic de Herenberg eſt envoyé à Hochſtrat contre les ſeditieux.

le Prince Maurice leur donne du ſecours.

devant Hochſtrat, où il commençoit à exercer ſes hoſtilitez, il tire ſoudain de ſes quartiers d'hyver pres de dix mille fantaſſins & plus de trois mille chevaux, & s'avance vers Gertrudenberg; mais il trouva dans cette ville un ſpectacle bien triſte à ſes yeux: car les François & les Anglois, nations touſjours rivales l'une de l'autre, ayant pris querelle enſemble, & en eſtant venus aux mains, les regimens entiers commençoient à ſe meſler, y en ayant desja eu quelques uns de tuez & beaucoup de bleſſez; parce que le Seigneur de Bethune, Meſtre de camp d'un regiment François, s'eſtant luy meſme mis au milieu de ceux qui querelloient, pour les ſeparer, avoit eſté percé d'une mouſquetade dont il eſtoit mort: ce qui animoit les ſiens ſi furieuſement, que la preſence & les remonſtrances des chefs Confederez, & du Prince meſme, eurent aſſez de peine à faire ceſſer ce combat impie, qui eut cauſé ſans eux un terrible meurtre. Bien-toſt apres les troupes du Prince & celles des ſeditieux d'Hochſtrat ſe joignirent; & ce fut une choſe aſſez nouvelle de voir des ſoldats de deux partis contraires marcher enſemble d'un ſi bon accord. Entre la plaine & le camp des ennemis, il ſe trouvoit une petite riviere environné d'un terroir aſſez marécageux, de laquelle le Comte de Herenberg avoit negligé de ſe ſaiſir, ſoit qu'il n'y eut pas pris garde, ou peut-eſtre parce qu'il ne ſe doutoit pas de l'arrivée des Confederez. Cependant le Prince, par le moyen des ponts qu'il avoit tout preſts, ayant fait paſſer ſes ſoldats & ſon canon, fait paroiſtre ſon armée en bataille; mais le Comte demeura comme retranché, tant par l'avantage que les lieux luy donnoient, qu'à l'aide des chariots de ſon armée, qu'il avoit diſpoſez en forme d'un rempart, donnant ſeulement ordre à ſa cavalerie de s'avancer, ce qui n'aboutit qu'à quelques legeres eſcarmouches, parce que le Prince de ſon coſté ne deſiroit pas livrer un combat general juſqu'à ce qu'il eut bien reconnu les avantages, que la ſituation des lieux pouvoit donner à ſes ennemis ou à luy. Mais le Comte craignant, entre autres choſes, qu'on ne luy coupaſt les vivres, choiſit une nuit obſcure, pendant laquelle il fit retirer premierement ſon artillerie, & en ſuitte ſon armée, vers Herentals; retenant neantmoins quelques corps de garde aupres de luy, pour amuſer les ennemis pendant cette retraitte. Si toſt que la veuë du jour eut découvert ce ſtratageme, ceux qui eſtoient dans le chaſteau d'Hochſtrat commencerent les premiers à charger l'ennemy ſur la queuë, & tuerent entre autres le Seigneur de Rhoſnay, lequel eſtoit fils de ce grand Capitaine que les guerres de France & des Païs-bas avoient autrefois rendu ſi fameux, & commandoit pour lors à la cavalerie Lorraine. Le Prince Maurice eſtoit auſſi en reſolution de pourſuivre les fuyards; mais il fut retardé tant par une ſeconde petite riviere qu'on ne pouvoit pas aiſément paſſer à gué, que par les difficultez du chemin eſtroit & marécageux. Toutefois ayant pris le devant avec ſa cavalerie, il trouva que l'ennemy, ayant desja eſchappé tous les mauvais paſſages, avoit mis ſon armée en bataille; mais quoy que ceux d'Hochſtrat brûlaſſent d'en venir aux mains, tant pour ſe vanger, que pour donner des marques de leur valeur à leurs nouveaux alliez, le Prince voyant des troupes diſpoſées en ſi bon ordre pour le combat, ne jugea pas à propos de les attaquer, ſe trouvant dépourveu, comme il eſtoit, de ſon infanterie & de ſon canon, qui ne l'avoient peu ſuivre aſſez toſt, tant à cauſe de la difficulté des chemins bourbeux, que du mauvais temps qui rempliſſoit l'air de pluyes & de tonnerres.

1603.

Le Comte de Herenberg ne veut accepter la bataille, & retire à Herentals.

Le ſiege d'Hochſtrat ayant eſté ainſi levé, le Prince ſe meſla hardiment parmy la troupe des ſeditieux, afin que ce trait de confiance les attachaſt

1603. avec luy d'un nœud de fidelité d'autant plus estroit. Il avoit dessein, tandis qu'il se voyoit assisté d'une si bonne partie des forces ennemies, de tenter de nouveau le siege de Bois-le-Duc, abandonné l'année precedente à cause des rigueurs de l'hyver; & sa principale intention consistoit à enfermer promptement la ville, tandis qu'elle estoit dépourveuë de garnison. Mais cette affaire ayant esté proposée dans le Conseil des Estats, & les Zelandois s'estant opiniastrez à demander qu'on portast plus-tost la guerre dans la Flandre, quoy qu'enfin l'on eut remis à la discretion du Prince de faire ce qu'il jugeroit plus à propos pour le bien de la Republique, il se perdit huit jours de temps. Neantmoins, bien que les forces du Comte de Herenberg eussent esté accreuës, & mises en estat de traverser toutes les entreprises que les Confederez pourroient former, le Prince ne laissa pas de suivre son premier sentiment: non pour aucune esperance qu'il eut de prendre la ville de Bois-le-Duc, mais parce qu'il jugeoit tousjours plus avantageux de tenir les ennemis sur la defensive en ces quartiers là, que d'estre obligé luy mesme à se defendre en quelque autre endroit, où l'incertitude des evenemens de la guerre seroit, peut-estre, plus à redouter. Davantage il y avoit des chefs dans l'armée du Prince qui se promettoient que les bourgeois de Bois-le-Duc, ennuyez de souffrir si souvent les incommoditez d'un siege, romproient avec l'Espagnol; ou que pour le moins ils tascheroient d'obtenir une neutralité, qui les exempteroit de la crainte de tous les deux partis.

Le Prince Maurice tente derechef le siege de Bois-le-Duc.

Aussi-tost que cette resolution eut esté prise, l'Esté estant desja assez avancé, le Prince alla choisir son poste au bourg de Fucht, & les soldats de Hochstrat prirent le leur à Flimes sur le chemin de Heusden, se trouvant un assez long espace de païs entre les deux camps. Trois jours apres le Comte de Herenberg ne manqua pas de se rendre devant Bois-le-Duc; & parce que la ville estoit d'assez grande estendue, il se fortifia dans un bourg nommé Dalem situé parmy des bois, & tourna tous ses forts vers le Prince Maurice, lequel pour luy répondre, avança ses ouvrages, & disposa son artillerie sur les eminences qui se trouvoient proches de ces lieux là. Neantmoins il se passa beaucoup de temps qui ne fut employé qu'à quelques legers combats & à tirer force mousquetades; mais enfin le Comte de Herenberg prit une nouvelle resolution, qui fut de mettre une garnison dans les dehors de la ville, proche le chemin qui conduit de Fucht à Flimes; & son esperance estoit qu'en fermant par ce moyen le passage du camp des Confederez à celuy des soldats d'Hochstrat, il seroit plus facile aux Espagnols, apres avoir separé ces deux armées, de faire quelque tentative contre l'une ou contre l'autre; ou que pour le moins le manquement des vivres, qui venoit aux ennemis par la voye de Heusden, les obligeroit à lever le siege. Ce dessein fut commis à la diligence du Marquis de la Bella, Mestre de camp Italien, auquel on donna pour l'executer, deux mille soldats d'elite, tirez de plusieurs regimens, lesquels à la faveur de la nuit, ayant passé proche de la ville, commencerent à travailler si diligemment, que leurs ouvrages, composez de terre & de fascines, s'elevoient desja jusques à la hauteur d'un homme. Le Prince fut adverty de ce progrés un peu tard, & vers la fin de la nuit; neantmoins estant incontinent accouru avec les plus hardis de ses gens, il les exhorta tous, tant en general qu'en particulier, de produire dans cette occasion des effets de leur valeur, non moins necessaires que difficiles. Les Anglois commencerent donc les premiers à s'avancer contre ce rempart avec beaucoup de resolution, & furent repoussez avec un courage qui ne cedoit pas

Le Comte de Herenberg secourt la ville.

Le Prince Maurice taille en pieces deux mille des ennemis.

pas au leur ; mais en ſuitte une troupe de François ayant preſſé les ennemis encore plus vivement, ils cederent ; & parce que les portes de Bois-le-Duc eſtant fermées, il ne s'offroit aucun lieu de refuge pour eux, ny aucun ſecours capable de les ſoûtenir ; les uns furent tuez avec leur chef, & les autres noyez dans les eſtangs d'alentour, à la reſerve de quelque cent-cinquante qui furent fait priſonniers. 1603.

Il eſtoit arrivé, vers ce temps là, devant Oſtende, qu'Albert s'eſtant reſolu d'empeſcher, par la rigueur des ſupplices, la trop grande liberté d'entrer & de ſortir que les aſſiegez ſe donnoient, les gens avoient pris dans un vaiſſeau aſſablé douze ſoldats Hollandois, tous malades, qu'il avoit fait pendre incontinent ; ſa cruauté trouvant un pretexte en ce qu'ils n'avoient pas eſté pris ſur la terre, mais ſur la mer, où l'on n'avoit aucun égard aux droits de la guerre. Cette nouvelle ayant donc eſté apportée dans le camp de Bois-le-Duc, le Prince Maurice jugea qu'une action ſi cruelle, & qui n'avoit aucun rapport avec les combats de marine, devoit eſtre vangée par ſemblable cruauté ; & comme deux partis contraires ſe plaiſent aſſez ſouvent à exercer l'un contre l'autre une juſtice ponctuelle, il ordonna ſans temiſe que d'entre les nouveaux priſonniers, douze, que l'on tireroit au ſort, fuſſent pendus & eſtranglez. Neanrmoins on fit grace à l'un d'eux en conſideration de ſon âge, quoy que pluſieurs jugeaſſent que l'injure faitte au ſacré droit des traittez, devoit eſtre expiée non ſeulement par douze victimes, mais par le double de ce nombre. Certes on repreſenta un ſpectacle bien triſte, & qui ne doit pas eſtre oublié parmy les malheurs que cauſe la guerre, lors qu'une genereuſe troupe de jeunes hommes dignes de toute ſorte de meilleur traittement, ſe virent avec un viſage pâle & une main tremblante, entre les prieres & les gemiſſemens où ils s'abbaiſſoient, bien moins par la crainte du ſupplice que par celle de l'ignominie, qui l'accompagnoit, maniet & tegarder leur avanture écritte dans un billet, qui devoit ou les condamner pour le crime d'autruy ; ou les abſoudre plustoſt par le ſecours d'un hazard aveugle, que par celuy de leur innocence. Toutefois parmy ces malheurs, il s'en trouva un, remply d'une temerité ſi determinée, qu'apres avoit eſté delivré par ſa bonne fortune, il fit marché avec un autre, en la place duquel il hazarda ſa vie encore une fois.

Il vange la cruauté de l'Archiduc à pend-roit des priſonniers de guerre.

Cependant les aſſiegez ne pouvant ſe vanger que par les mouſquerades qu'ils tiroient inceſſamment, il arriva que le Marquis de Malaſpine & Olivier Tempel, allant enſemble du camp du Prince Maurice en celuy de Flimes, furent attaints d'un ſeul coup qui leur tompit à tous deux toutes les deux jambes. Malaſpine, qui eſtoit un des principaux dans le Conſeil de guerre de l'Archiduc, & que les Hogſtratanois avoient fait priſonniet de guetre depuis peu, demeura ſeulement eſtropié de ſa bleſſure ; mais Olivier mourut de la ſienne. Il s'eſtoit attaché, vingt ans durant, au party des Eſtats qui l'avoient pour lors eſtably Gouverneut des Hoogſtratanois, afin que ſelon les occaſions, ſa prudence ſerviſt à moderer leurs emportemens. Peu de temps apres, l'Archiduc vint luy meſme à Bois-le-Duc ; & tandis qu'il s'appliquoit à teconnoiſtre l'eſtat du ſiege, ayant appetceu un boulevart que les Confederez avoient conſtruit à la haſte de gazons quartez, aſſez proche du lieu où le Marquis de la Bella avoit eſté depuis peu deffait & tué ; il dit en deviſant qu'il avoit beſoin de cette fortification, comme en effet elle luy pouvoit beaucoup ſervir : mais cette parolle fut incontinent recueillie, & rapportée au Prince Maurice par un deſerteut de

Entrepriſe inutile d'Albert ſur un boulevart, que le Prince Maurice avoit baſty.

1603. de l'armée d'Albert. Quelques jours apres, un peu avant la fin de la nuit, les gens de l'Archiduc ayant feint diverſes tentatives contre divers endroits du camp ennemy, leur veritable attaque ſe tourna tout à coup vers le lieu où elle eſtoit deſtinée; & le Prince Maurice avec un puiſſant corps d'armée, compoſé tant d'une partie de ſes ſoldats que de ceux d'Hogſtrat, ne manqua pas d'y venir mettre ordre; joint que les defenſeurs du boulevart s'eſtoient ſervis du ſignal des feux pour donner advis au Prince du danger qui les menaçoit. La venuë du jour découvrit auſſi-toſt que l'on avoit approché une nouvelle batterie de canons contre ce fort; & que meſme ceux du rempart de la ville & de ſes baſtions eſtoient tous pointez de ce coſté là; de ſorte que les flancs du boulevart ainſi foudroyez, commençoient à ſe crever de toutes parts, & ſes ſoldats eſtoient contraints de creuſer la terre pour s'y cacher. Neantmoins le Prince arrivé deffendit ſeverement qu'aucun n'euſt à quitter ſon poſte, ſur peine de la vie; & en meſme temps ayant bordé tout le foſſé d'un cercle de mouſquetaires, il fit amener du camp trois canons qui firent taire ceux des aſſaillans; ſi bien qu'à la fin ils furent contraints de prendre la fuitte, & d'abandonner les batteaux dont ils avoient fait proviſion, pour paſſer les eſtangs qui ſe rencontroient dans la campagne, ayant aſſez de peine à retirer leur artillerie. Mais les faſcines, les clayes, les coignées, & autres pareils inſtrumens, qu'ils avoient auſſi apportez pour ruiner le fort, demeurerent en la diſpoſition des Confederez, qui s'en ſervirent à le reparer & à l'accroiſtre. Enfin l'Archiduc, pour executer la principale reſolution qui l'avoit amené, feignit de vouloir attaquer les ennemis de toutes parts, & que pour cet effet il eſtoit neceſſaire qu'il fiſt paſſer trois mille ſoldats au travers de la ville; mais auſſi-toſt qu'ils eurent eſté introduits, il les y laiſſa en garniſon. Ce trait émût pluſieurs plaintes de la part des habitans, qui reclamoient la foy d'un traitté qu'ils avoient fait plus de vingt ans auparavant, & que l'on avoit touſjours obſervé ſans contredit; mais la neceſſité preſente, & la crainte de quelque mauvais traittement, les fit taire. Toutefois Albert n'en demeura pas là; car il fit auſſi conſtruire un boulevart proche de la ville, lequel ſans porter le nom odieux d'une citadelle, en devoit exercer la fonction. Cependant, comme les deux armées virent que l'hyver s'approchoit, & que tout ce terroir naturellement humide commençoit à ſe couvrir de marécages, elles ſe retirerent. Lss Hogſtratanois, qui avoient ſi bien ſervy toute la Republique pendant toute cette campagne, la prierent de leur accorder au lieu de leur premier azyle, quelque autre retraitte qui fuſt d'une plus large eſtendue, pour mettre à couvert tout leur train, & meſme plus commode pour exercer leurs brigandages: & apres que cette affaire eut eſté aſſez long-temps agitée dans le Conſeil des Eſtats, le Prince Maurice accorda volontairement à ces mutins la ville de Grave qui luy appartenoit; & leur permit de demeurer ſoit dans l'enclos de ſes murailles, ſoit dans les fauxbourgs & dans les chaſteaux d'alentour; mais à la charge qu'ils ne feroient aucun tort aux habitans. On renouvella auſſi l'accord que la Republique avoit cy-devant fait avec eux, auquel on adjouſta quelques articles, tant pour regler plus expreſſément le partage du butin, que pour empeſcher qu'ils n'exerçaſſent aucun pillage dans les Provinces Vnies, ny dans les terres d'Alemagne. Par ce nouveau traitté ils promettoient de ſervir puiſſamment la Republique; en ſorte neantmoins qu'ils devoient touſjours avoir leur camp à part, eſtre exempts de travailler aux tranchées, & d'aller à l'aſ-

Grave baillé pour demeure aux ſedicieux.

ſaut

faut pendant les sieges ; & à la charge aussi que s'il arrivoit qu'ils se reconciliassent avec Albert, ils rendroient Grave aux Confederez, & se retireroient dans Hogstrat ; & pour l'observation de tous ces articles, apres avoir donné leur foy, ils donnetent aussi des ostages. 1603.

Ferveur du siege d'Ostende.

Tandis que les choses se passoient de la sorte en ces quartiers, on voyoit croistre, devant Ostende, une perpetuelle emulation entre les deux partis dans toutes les dépenses & tous les stratagemes que la guerre peut suggerer : neantmoins l'hyver ne s'estoit passé que parmy de furieuses agitations des vagues de la met, qui causoient plusieurs dommages, tantost à la ville tantost au camp, selon qu'elles estoient poussées par les vents : mais sur le milieu du Printemps les assiegeans commencerent leurs attaques contre la ville de tous les costez ; & parce que le nombre des assiegez n'estoit pas suffisant pour resister à des forces répanduës en tant de divers endroits, ces trois forts dont nous avons parlé cy-devant, situez dans la plaine qui s'estend derriere la ville, & separez par les diverses courses que font les ondes de ce costé là, vinrent en la possession de l'ennemy ; n'ayant pas esté defendus assez puissamment par les assiegez ; qui firent, quelques jours apres, une sortie contre ces mesmes lieux, mais elle ne leur reüssit pas ; parce que le nombre des ennemis s'y estoit trop accreu & leurs fortifications aussi. Toutefois, quelques autres forts moins considerables, que les assiegez tenoient encore au delà de l'embouchure, ayant esté attaquez par le Comte de Buquoy, ils furent heureusement defendus. Le Colonel Dorp estoit pour lors Gouverneur de la ville ; mais l'on y envoya le Colonel de la Noot pour luy succeder en ce gouvernement.

Le Colonel de la Noot succede au Colonel Dorp au gouvernement de la ville.

Ambroise Spinola General de l'armée devant Ostende.

Vers le milieu de l'Esté le Marquis Ambroise Spinola arriva devant Ostende : & quoy que l'entreprise de ce siege fust extremement difficile, & que mesme elle passast pour desesperée au jugement de plusieurs, il promit de la terminer heureusement. En effet cette promesse n'estoit ny temeraire ny vaine ; car ceux qui avoient une parfaitte connoissance de la place & de cette guerre, souscrivoient à l'espetance du Marquis ; & l'on avoit seulement besoin de temps & de travail, pour trouver un chemin parmy les ondes en y jettant force fascines, & autres sortes de materiaux : & pour gagner les forts des ennemis comme pied à pied, en se saisissant tantost de l'un tantost de l'autre. Philippe accorda cette grande charge au Marquis d'autant plus volontiers, qu'outre les preuves certaines qu'il avoit desja données de son grand courage & de sa haute sageſſe, il offroit encore ses propres deniers pour subvenir au besoin de l'Espargne Espagnolle, extremement incommodée en ce temps là. Il est vtay qu'au commencement plusieurs estoient jaloux de voir que parmy tant de vieux Capitaines Belges & Espagnols, un Italien encore nouveau dans le mestier de la guerre, eust esté choisi pour commander seul aux armées & aux finances tout à la fois : mais le Marquis surmonta peu à peu toutes ces jalousies ; quand on vint à reconnoistre avec quel soin il veilloit sur toutes choses ; & avec quelle deference il suivoit le conseil des plus sages. Il écarta bien-tost du maniement des finances ceux qui ne l'avoient recherché que pour y faire leur profit particulier : & sa prevoyance, usant d'un tel ordre qu'on avoit tousjours de l'argent prest pour le besoin, coupa le chemin aux mutineries & aux desertions. Par cette mesme voye l'esperance que les plus excellens Ingenieurs conceurent de se voir hautement recompensez, les faisoit accourir de toutes parts dans le camp : & lors que par une noble emulation, les uns

Sa diligence pour l'avancement de ce siege.

1603. ou les autres avoient inventé de nouvelles machines, ou de nouveaux ſtratagemes pour pouſſer les aſſiegez à bout, toutes ces inventions trouvoient aiſément des executeurs; parce que le travail eſtoit aſſuré de ſon ſalaire.

Vertu des aſſiegez. Mais d'autre part les aſſiegez ne faiſoient pas paroiſtre moins de vertu ny moins d'induſtrie; car premierement pour empeſcher que les vivres n'encheriſſent dans la ville, ils ordonnerent qu'on les expoſeroit en vente publiquement pour un certain prix : ils s'attachoient auſſi ſans relaſche aux gardes & aux factions, faiſant meſme quelquefois des ſorties, & ſi toſt que les aſſauts de l'onde, ou ceux de l'ennemy, avoient endommagé quelqu'une de leurs fortifications, non ſeulement ils la reparoient incontinent; mais davantage ils n'endommageoient pas peu eux meſmes les travaux de l'ennemy, par le moyen des bombes & des autres feux d'artifice, qu'ils jettoient contre ſes materiaux que la chaleur de l'Eſté avoit deſſechez & rendus ſuſceptibles d'embraſement. Enfin s'eſtant engendré de la contagion dans la ville, ce qui ne devoit pas ſembler eſtrange, puis qu'un ſi grand nombre de gens de guerre eſtoient reſſerrez en un ſi petit lieu, & qu'ils avoient chaque jour tant de fatigues à ſouffrir, une ſoigneuſe trouppe de Medicins & Chirurgiens ſoulageoit une partie des malades, & l'on emmenoit le reſte hors de la ville. Cependant le principal ſoin des aſſiegeans s'attachoit à conſtruire de certains batteaux deſtinez à porter de l'artillerie; ſuivant l'advis de Pompée Targon Ingenieur Romain, dont nous avons desja parlé, pourveu d'un eſprit fort ſubtil, mais de peu d'experience pour la guerre. Auſſi, incontinent que ces machines avoient eſté expoſées ſur l'onde, ſi c'eſtoit du coſté de main gauche, où la mer eſt moins violente, le canon des ennemis qui n'eſtoit pas loin de là, les foudroyoit; & ſi c'eſtoit du coſté de main droitte proche de l'embouchûre, ils ſe trouvoient aſſaillis par les mouſquetades des aſſiegez, non pas du tout ſi rudement que par le canon, ou bien la violence des flots leur faiſoit ſouffrir de telles ſecouſſes, que les liens des faſcines venant à ſe relaſcher, les pierres que l'on y avoit enfermées s'eſchappoient d'abbord : & le reſte, n'eſtant plus ſoûtenu par la peſanteur de ces pierres, alloit flottant à la diſcretion des vagues. Neantmoins Spinola ne laiſſoit pas de ſubſtituer inceſſamment de ſeconds batteaux aux premiers, ou d'en joindre pluſieurs enſemble; l'experience luy faiſant trouver, dans ſes diſgraces meſmes, de nouveaux moyens de pouſſer ſon deſſein à bout. De ſorte que la digue du Comte de Buquoy ayant eſté avancée peu, il ſe trouva que les navires ennemis, ſoit en allant ou en venant, pour emmener ou amener des ſoldats, de l'artillerie, de la poudre, des vivres, ne trouvoient plus le paſſage ſi facile qu'il avoit eſté; & que meſme pluſieurs vaiſſeaux heurtant contre des guez, inconnus auparavant, ſe briſoient, ou pour le moins y demeurant attachez, eſtoient démontez à coups de mouſquet, & bien-toſt apres engloutis par l'Ocean. Les aſſiegeans, pour empeſcher que les mouſquetades des ennemis ne troublaſſent leur travail, choiſiſſoient quelquefois le temps de la nuit; & quelquefois quand ils voyoient que les eaux s'oppoſoient aux ouvrages qu'ils avoient commencez ſur terre, ils cherchoient les endroits où l'onde eſtoit moins à craindre; & apres y avoir planté en travers quelques rangs de pieux & de faſcines, ils ſe ſervoient de tonneaux pour continuer leur travail.

A la Cour d'Eſpagne, parce que le Roy, qui n'avoit pas beaucoup d'experience des affaires, ſuivoit plus ſouvent les ſentiments d'autruy que

les

les siens ptopres, l'on voyoit de temps en temps les nouvelles ordonnances abolir les anciennes; & reciproquement les premiers edits détruire les derniers; selon que ceux qui approchoient ce Prince, se trouvoient capables de le persuader, ou qu'un conseil apres avoir esté embrassé se trouvoit deceu par l'evenement. Cette inconstance de Philippe fut cause que quelques uns entreprirent de luy dire qu'on avoit fait une grande faute d'interdire aux Confederez le commerce d'Espagne; puis que cette interdiction avoit donné lieu à ce peuple, puissant sur l'Ocean, d'aller chercher des marchandises jusques aux Indes, tantost par la voye du commerce, tantost par celle des armes, & tousjours avec un prejudice pour les Espagnols si fascheux & si nouveau, qu'ils n'en avoient jamais souffert de pareil. Que le feu Roy Philippe avoit agy bien plus prudemment, lors qu'en conservant tousjours l'ancien commerce entre son Royaume & les Provinces Vnies, il avoit aussi conservé l'esperance de faire quelque jour la paix; & celle d'avoir en sa disposition, dans le besoin, une flotte equippée par ses ennemis mesmes. De sorte que si le Conseil d'Espagne vouloit trouver un remede aux maux presens & aux futurs, il falloit retirer les Hollandois de cette necessité où l'on les avoit reduits, puis qu'elle estoit seule capable de leur faire connoistre leurs forces. Sans doute, cet advis estoit de soy assez salutaire; mais l'avarice en empescha le succez: car en permettant par un nouvel edit le commerce d'Espagne aux Confederez, on le chargea d'un tribut si excessif, qu'outre les anciens droits qu'il falloit aussi payer, ce nouvel impost faisoit tourner au profit du Roy pres de la tierce partie du prix des marchandises, puis qu'on exigeoit trente escus de cent. Et ce n'estoit pas sur les seuls Confederez que cette charge estoit imposée, mais aussi sur tous les peuples generalement; tant pour empescher que les Hollandois ne se servissent du nom d'autruy dans leur trafic, que pour contenter la haine particuliere dont les Espagnols estoient animez contre quelques uns, qui avoient le bruit de nourrir secrettement cette guerre. Toutefois on adjouta encore à l'edit ces articles particuliers pour les Confederez: qu'ils ne pourroient porter en Espagne aucunes manufactures de leur païs; qu'ils ne payeroient à leurs Gouverneurs aucune chose pour les marchandises qu'ils porteroient en ce mesme Royaume, ny pour celles qu'ils en rapporteroient; & pour ce sujet, on les obligeoit aussi à prendre des lettres des Archiducs. Mais toutes ces ordonnances si fascheuses & si injustes, non seulement furent inutiles pour le regard des Confederez; mais davantage elles firent resoudre le Roy de France à mettre incontinent un impost pareil sur les Espagnols: & dans peu de temps, cette premiere vengeance ne rendant pas Henry assez satisfait, il deffendit à tous les François de trafiquer en Espagne tandis que l'edit de Philippe subsisteroit. Il est vray que du commencement cette deffense imposoit seulement quelques amendes pour la punition des transgresseurs; mais du depuis, l'observation en fut ordonnée sur peine de la vie. 1603.

Les tributs corrompent le commerce permis dercchef dans l'Espagne aux Hollandois.

L'Archiduc se servit aussi d'une autre espece de feinte clemence, qui ne luy reüssit pas mieux que celle d'Espagne: car il accordoit aussi à tous ceux de ses Provinces qui s'estoient retirez dans celles du party contraire, & qui n'avoient point commis d'autre crime que celuy-là, la permission de venir revivre dans leur patrie en toute seureté; leur promettant mesme que leurs biens qui avoient esté confisquez, leur seroient rendus, à la charge neantmoins qu'ils ne les pourroient aliener. Mais les paroles de son edit qui estoient

Vne feinte clemence ne reüssit pas à l'Archiduc.

1603. sujettes à plusieurs interpretations frauduleuses, & les peines qu'on faisoit souffrir sous sa domination, à tous ceux qui suivoient une autre Religion que la Romaine, empeschèrent les uns de retourner sous l'obeïssance d'Albert, & les autres en furent aussi empeschez par cette raison, qu'ils avoient leur demeure toute establie dans le païs Confederé, & que leur bien y estoit plus assuré qu'ailleurs.

Les Dunquerquois firent éprouver à la Republique Confederée quelques pertes legeres; & entre autres elle en souffrit une qui vid surprendre dans l'emboucheure mesme de la Tamise, & amener de là jusqu'à Dunquerque des navires Hollandois, deceus par quelques pirates qui avoient arboré sur leurs vaisseaux les étendards d'un peuple amy.

Les Confederez envoyent des flottes en Orient & en Occident.

Pour reparer ces dommages, la Compagnie des Indes envoya treize navires en Orient, commandez par Estienne de Haguen, & les Estats en envoyerent six autres au païs du Bresil, pour piller ses rivages sous la conduitte de Paul Carden. L'hyver fut accompagné de plusieurs tempestes assez rudes; l'une desquelles ayant par sa violence poussé une baleine par la riviere de l'Escaut jusques assez proche d'Anvers; le menu peuple, qui cherche des augures dans les moindres evenemens, trouva dans celuy-cy une ample matiere de discourir. Quelques uns voulurent faire quadrer la rencontre de ce monstre avec les preparatifs non moins inutiles que redourables qui menacerent Anvers la seconde année d'apres celle-cy: mais cette remarque ne se fit qu'apres l'evenement.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE TREIZIESME.

SOMMAIRE.

Les Estats font responſe aux lettres de l'Empereur ſur le ſujet de la paix. Excés commis par les ſeditieux contre l'Alemagne. Le Comte Maurice, ayant premierement pris quelques chaſteaux & fortifié Ardenbourg, aſſiege l'Eſcluſe. Il met en fuite Velaſco, qui eſtoit venu faire quelques tentatives contre luy. Malgré le ſecours de Spinola, il ſe rend maiſtre de l'Eſcluſe. Oſtende ſe rend au Marquis Spinola. Articles de paix accordez entre l'Eſpagne & l'Angleterre. Les Confederez refuſent au Roy Iacques la liberté du commerce avec ceux d'Anvers. Les Ieſuites retournent en France. La fille du Marquis d'Antragues taſche de broüiller. Mort de Pierre de Manſfeld, & de Louys de Naſſau.

CEpendant l'Archiduc n'avoit pas auſſi oublié l'entrepriſe d'un nouvel accommodement; ſoit qu'il eſperaſt d'y reüſſir, ſoit qu'il taſchaſt de faire tomber ſur les ennemis le blâme de ne vouloir point de paix. Pour cet effet il avoit donné ordre au Comte de Baſſigny, fils du Comte de Boxtel, de demander un paſſe-port aux Eſtats Confederez; qui luy declarerent que s'il vouloit negotier avec eux par lettres, ils luy feroient reſponſe; mais qu'ils ne ſouhaittoient pas ſa venuë. L'Archiduc ſe ſervit donc de cette occaſion, & de celle des affaires d'Embden; pour avoir ſujet dans l'aſſemblée generale des Alemans, qui ſe tenoit à Regensbourg, où l'Archiduc Matthias, ſon frere, preſidoit, de calomnier les Confederez, & de les faire paſſer pour des ennemis de leur propre repos, auſſi bien que de celuy de leurs voiſins. Auſſi ſe trouva-t-il dans cette aſſemblée des gens que leur affection pour la maiſon d'Auſtriche, & leur haine pour une Religion contraire à la leur, porterent à des opinions ſi rigoureuſes, qu'ils crioient hautement, qu'il falloit dreſſer des articles de paix, & que ceux qui refuſeroient d'y ſouſcrire, fuſſent contraints par la force des armes de mettre les armes bas. Mais quelques eſprits plus retenus moderent la fougue de ceux-cy; & il fut ſeulement ordonné que l'on envoyeroit une Ambaſſade aux Eſtats Confederez. Mais tandis qu'elle marchandoit de partir, l'Empereur leur écrivit; & par ſes lettres, qui faiſoient un denombrement de tous les dommages ſoufferts tant par les villes que par les Princes voiſins des Provinces Confederées, il leur ordonnoit de reſtituer ce qui avoit eſté mal pris; leur imputant non ſeulement les fautes commiſes par leur ſoldateſque, mais encore tous les brigandages exercez par les Hogſtratanois, puis que la Republique les avoit pris en ſa protection. Les Eſtats, pour reſponſe, s'excuſerent ſur ce qui les concernoit en particulier; mais ils ſoûtinrent que les crimes des ſeditieux d'Hogſtrat

1604.

L'Archiduc donne ordre au Comte de Baſſigny de traitter la paix avec les Confederez, mais il n'eſt pas admis.

Lettres de l'Empereur aux Eſtats pour le ſujet de la paix.

Reſponſe des Eſtats.

1604. ne devoient estre attribuez qu'à ceux, qui, pour nuire à autruy, frustroient leurs propres soldats de la paix qu'ils leur avoient promise. Que quand la Republique avoit traitté avec les Hochstratanois, elle avoit eu esgard principalement à sa propre seureté; & neantmoins par les articles de l'accord elle avoit eu soin de l'Alemagne autant qu'il luy avoit esté possible. Mais apres tout, tant s'en faut que la courtoisie de ces paroles apportast aucun remede aux desordres, qu'au contraire dés le commencement de la presente année, c'est à dire, dans l'hyver mesme, les mutins d'Hochstrat se mocquant des menaces qui ne passoient point jusqu'à l'effet, exercerent contre l'Alemagne toutes les hostilitez qui peuvent estre permises contre les ennemis les plus declarez. Car apres qu'ils eurent saccagé dans la Province du Brabant la ville d'Eindoven; dans la Province de Gueldre, le chasteau d'Erkelens, riche de la proye que la soldatesque d'Albert y avoit amassée depuis plusieurs ans; qu'ils eurent aussi defait une troupe de cavaliers sortis de la ville de Gueldre, & se furent, en suitte, saisis de la forteresse de Carpen extremement commode pour leurs courses, ayant tousjours eu jusqu'icy dans leurs exploits la cavalerie Hollandoise pour compagne, ils la quitterent & s'allerent seuls jetter dans la Westphalie; où ils contraignirent dés l'abbord les villes & les villages de leur payer contribution pour se racheter du danger qui les menaçoit. Ils tirerent le canon contre la ville de Cologne, & mirent à mort dans le dioceſe de Paterborn environ quatre cents hommes, à cause de deux de leurs compagnons, que quelques paisans avoient tuez en s'opposant à leur insolence. Enfin les meurtres, les incendies, les violemens, & generalement toutes sortes d'outrages furent commis par cette soldatesque mutine. Et l'on ne sçauroit assez plaindre ces miserables peuples, qui, pour le sujet des guerres d'autruy, souffroient des maux plus cruels, que s'ils eussent fait la guerre eux-mesmes.

Insolence des seditieux contre les Alemans.

Les Estats Confederez, qui avoient plus à craindre du costé d'Ostende que de tout autre endroit, s'estoient resolus de chasser leurs ennemis de devant cette place, soit de vive force, soit par quelque diversion; ou enfin de faire quelque autre entreprise qui leur conservast tousjours la reputation de leurs armes, & une porte pour entrer dans la Flandre. Ils eurent donc soin d'emprunter de l'argent de bonne heure; & leverent des milices de tous costez: il leur vint aussi un nouveau regiment d'Escosse, sous la conduitte de Baclaw Mestre de camp, & quelques recreuës d'Angleterre, par la permission du Roy Iacques; mais non par son ordre, comme auparavant. Sur le milieu du Printemps, tandis que la cavalerie Hollandoise, secondée par les Hochstratanois, ravageoit le Brabant; & que le bruit des armes Confederées répandu en divers endroits, tenoit les ennemis en incertitude, le Prince, accompagné du Senat & des Deputez des Estats, fit passer son armée, qui montoit environ à douze mille hommes, de Walcheren à Cadsant.

Le Prince Maurice fait passer son armée en Flandre.

Cadsant est un païs de la Flandre battu par les flots, duquel la partie Orientale se voit enfermée par une riviere nommée Atre, le costé oppositе estant couvert du long port de l'Escluse, & le derriere environné par d'autres eaux comme une isle. Les soldats du Prince continuerent leur chemin sur cette riviere d'Atre; mais on commit une grande faute en ce qu'on ne les fit pas passer par le port de l'Escluse, selon que le Conseil des Confederez l'avoit resolu: car si le Prince n'eust point changé cette resolution en chemin, soit par les persuasions d'autruy, soit que luy-mesme creust les dangers plus grands qu'ils n'estoient, il eust pû prendre d'assaut cette ville, où il n'y

Grande faute.

il n'y avoit point de garniſon : & de là ſe tendant promptement devant Oſtende, il euſt trouvé les aſſiegeans dans un grand effroy, ou dans un grand desordre, eſtant diſperſez en divers endroits tous eloignez l'un de l'autte : de ſorte qu'il euſt eſté à ſon choix, ou de les engager au hazard d'une bataille, ou de leur couper les vivres. Cependant pluſieurs troupes de ſoldats qu'on avoit envoyez du camp d'Oſtende & d'ailleurs, avoient remply tout le rivage qui eſt au delà du port de l'Eſcluſe, le Marquis Spinola ayant pris ce ſoin, apres avoir eſté adverty de l'arrivée de la flotte Hollandoiſe par des ſentinelles qu'il avoit diſpoſées pour cet effet ſur les tours & autres lieux ſemblables. Et quoy que les navires de guerre des Confederez euſſent contraint les galeres ennemis de reculer, de crainte qu'on ne leur fermaſt l'emboucheure du port ; & euſſent en ſuitte tiré pluſieurs coups de canon contte un chaſteau aſſez foible ſitué ſur l'autre rive, neantmoins jamais il ne leur fut poſſible de faire paſſer leurs ſoldats, quoy que cette entrepriſe euſt eſté tentée par deux fois : car leur paſſage fut tousjours empeſché par deux mille hommes, commandez par Pompée Giuſtinian. Ce Meſtre de camp eſtoit un des principaux du Conſeil de Spinola ; & outre la gloire que ſes armes luy ont acquiſe, il merite auſſi celle d'avoir fort bien raconté toutes ces choſes dans ſes eſcrits. Mais tandis que le Prince Maurice cherchoit quelque chemin pour penetrer plus avant dans le cœur de la Flandre, il arriva par hazard qu'un païſan, d'un coſté, & de l'autre une poignée d'ennemis qui fuyoient, luy firent découvrir un gué dans ce canal qui enferme le derriere de l'iſle de Cadſant. S'eſtant donc ſaiſi, en ce lieu, d'une levée & d'un chaſteau voiſin nommé Coxide, il y fit faire un pont & y mit une garniſon ; les ennemis luy ayant laiſſé aſſez de temps pour executer toutes ces choſes, tandis que Trivulce & Giuſtinian conteſtoient enſemble ſur le conſeil qu'ils devoient ſuivre. Deux autres forts aſſez proches, l'un nommé S. Catherine, & l'autre S. Philippe, vinrent auſſi en ſon pouvoir contre ſon attente : car apres que celuy de S. Catherine eut eſté inutilement battu du canon, le Prince, qui perdoit toute eſperance de bon ſuccés, ayant donné ordre à ſes gens de remmener ſon artillerie, Trivulce & la troupe des païſans ramaſſez, qui eſtoient dedans meſlez parmy ſes ſoldats, ayant entendu un trepignement, qui eſtoit celuy du depart des ſoldats du Prince, s'imaginerent au contraire que c'eſtoit le bruit de quelques recreües arrivées à leur ennemy, & d'un nouvel effort qu'il vouloit faire, pour leur oſter tous les moyens de ſortir. Ils ſe retirerent donc en haſte dans le fort S. Philippe, & ſans s'y arreſter, ils allerent avec une pareille diligence gagner le fort d'Iſendic, laiſſant ſeulement dans S. Philippe ſoixante des leurs, qui n'eurent pas, en ſuitte, plustoſt veu l'ennemy, qu'ils ſe rendirent. Mais pour prendre le chaſteau d'Iſendic, qui eſt ſitué ſur les extremitez de la coſte de Flandre proche de la riviere du Hont, le Prince Maurice avoit beſoin de former un ſiege : car les ennemis, chaſſez de beaucoup d'autres lieux, s'eſtoient arreſtez en celuy-cy au nombre de pres de ſix cents ; neantmoins la place ſe rendit au bout de ſept jours. Tandis que le Prince Maurice eſtoit occupé dans ce dernier exploit, les ennemis ſe flattant de l'eſperance de recouvrer Cadſant, taſcherent d'y paſſer avec des batteaux durant l'obſcurité de la nuit ; & desja ſix cents des leurs, ſans qu'on s'en fuſt apperceu, y avoient pris pied, le reſte les ſuivant de pres ; mais les Eſcoſſois qui gardoient le lieu, les ayant découvert, les defirent & les chaſſerent en un inſtant.

1604.

Le Prince Maurice prend quelques chaſteaux.

Derriere l'Eſcluſe on tencontte Ardenbourg, où l'on peut encore remarquer

1604. quet les traces d'une ville qui n'eſtoit pas peu conſidetable autrefois : le
Il fortifie Ardenbourg. Prince avant eu advis que les ſoldats commis à la garde de ce poſte avoient pris la fuirte, s'en empare & le fait fortifier ; & ayant auſſi paſſé juſqu'à Middelbourg, parce que cette ville n'eſtoit pas beaucoup eloignée de là, il logea quelques troupes de ſoldats dans la citadelle de ce lieu qui fait ſa prin-
Les Confederez aſſiegent l'Eſcluſe. cipale defenſe, formant desja dans ſon eſprit le ſiege de l'Eſcluſe. Mais patce que l'ennemy s'eſtoit ſaiſi le premier de tous les poſtes qui ſe pouvoient rencontrer entre Oſtende & cette place, il taſcha de gagner deux petites rivieres ſur leſquelles on avoit accouſtumé de naviger de Dam à Bruges : elles ne ſont ſepatées l'une de l'autre que par une fort petite diſtance, & neantmoins leurs eaux ſont grandement differentes en ſaveur ; ce qui eſt cauſe qu'elles ont pris les noms de riviere Douce & riviere Salée. Cependant l'Archiduc ayant donné otdre à Louys de Velaſco de ſe fortifier pres d'un lac nommé Mourkerque, où le chemin qui meine en ces lieux ſe va re-
Velaſco faiſant une ſortie contre le Prince Maurice, eſt mis en déroute. duire & reſſerrer, Velaſco ſortit luy-meſme de ſes fortifications, avec les ptemiers des ſiens qu'il trouva preſts, pour s'oppoſer au paſſage des ennemis : mais ils le combattirent avec tant de bonheur, qu'auparavant qu'il pûr eſtre ſecouru par ſa cavaletie, ſe ttouvant avoir ſur les bras un corps d'armée tout entier, il fut mis en fuitte, pres de cinq cents de ſes ſoldats ayant eſté noyez, & trois cents faits priſonniers. Par la voye de certe victoire, le Prince Maurice arriva juſqu'aux bords des rivieres ; & quoy que l'ennemy ſe fuſt poſté entre les deux, les Confederez feignant de cherchet leur paſſage d'un coſté, le trouverent de l'autre ; premierement par le moyen de quelques guez, & en ſuirte, à l'ayde des ponts qu'ils dreſſerent. Ce qui donna un tel effroy aux ennemis, qu'ils abandonnetent tous les forts de la partie Occidentale du port de l'Eſcluſe, à la reſerve d'un ſeul nommé S. George : mais le Prince y ayant fait amener du canon, la garniſon capitula pluſtoſt par ctainte que par neceſſité. Lors qu'elle fut ſortie de ce fort, on découvrit un trait de mauvaiſe foy, en ce qu'elle y avoit laiſſé quelques caques de poudre avec une meſche, qui devoit y mettre le feu, & perdre ceux qui s'en trouveroient proches. Cependant le Prince Maurice diſpoſa trois camps entre le rivage & la ville de l'Eſcluſe, dans l'un deſquels il devoit commandet, tandis que le Comte Guillaume & le Comte Erneſt autoient la direction des deux autres. Tout ce qu'il y avoit de campagne au delà des rivieres eſtant couvert d'eaux, le Colonel de la Noot, nouvellement ſorty d'Oſtende, eut charge de le conſervet avec l'ayde des vaiſſeaux qu'on luy donna ; & d'y faire par le moyen de pluſieurs corps de garde, une eſpece de rempart qui devoit s'eſtendre juſqu'à Ardenbourg. Mais avant que les Confederez euſſent pû achever les ouvrages neceſſaires pour une ſi grande circonvallation, les ennemis firent paſſet des ſoldats dans la place au travers des marécages par deux divetſes fois, & en fort grand nombre : mais ce que l'on croyoit devoir ſervir à ſa defenſe, cauſa ſa perte, par l'imprudence du Gouverneur ; car comme elle avoit peu de vivres, ces ſoldats nouveaux venus ayderent à les conſumer plus promptement. Il eſt vray que le Meſtre de camp Iuſtinian, avec un puiſſant corps d'armée taſcha de conduire, en quelques lieux voiſins de la ville, des vivtes que la garniſon devoit venir prendre : mais le Prince Maurice ayant découvert ce deſſein, s'avança ſi à temps avec de la cavalerie & du canon, qu'il repouſſa les ennemis ; & prit leurs chariots chargez de vivres avec quelques priſonniers. Du nombre de ceux qui eſtoient ſortis de la ville au devant de Iuſtinian, cinquante hom-

mes

mes des chiormes de Spinola ſe vinrent rendre au Prince Maurice, lequel ayant eſté confirmé par leurs advis dans la croyance qu'il avoit euë que la ville n'eſtoit pas fournie de vivres pour long-temps, commença à faire de grands prepararifs en apparence, pour mieux ttomper les ennemis & ſes gens meſmes : il ordonna un jeuſne univerſel dans ſon camp, ainſi qu'il ſe prattique d'ordinaire par ceux qui ſe pottenr à quelque entrepriſe egalement grande & difficile. Il dreſſa auſſi pluſieurs batteries de canon, & fit meſme conſtruire un pont prodigieux; comme s'il euſt voulu s'en ſervir pour paſſer au delà de l'emboucheure du port, extremement large & profonde; & monter par cette voye ſur le rempart des ennemis. Mais en effet, n'eſperant aucun veritable ſuccés de toutes ces menaces, ſon principal but eſtoit d'affamer le grand nombre des aſſiegez. Suivanr ce deſſein, il s'attachoit ſoigneuſemenr à fermer tous les paſſages, qui pouvoienr offrir aux aſſiegez quelque moyen de ſortir, & ne vouloit plus recevoir en ſon camp aucun de leurs deſerteurs. 1604.

Cependant la cavalerie Confederée ravageoit toute la Flandre, & l'Archiduc, qui ſouffroit tanr d'incommodirez de toutes parts, euſt bien voulu pouvoir mener une armée au ſecours de l'Eſcluſe, & en laiſſer une autre devant Oſtende; mais il trouvoit trop d'obſtacles, ſur tout dans la crainte qu'il avoir des Hochſtratanois, leſquels pour lors s'eſtanr accordez de partager leur proye par moyrié avec les Confederez, ravageoienr le Brabant, pour aller en ſuitte exercer leurs rapines dans le Hainaulr. Il jugea donc, quoy qu'au grand prejudice de ſon authorité & de ſes finances, qu'il luy eſtoir neceſſaire de r'appeller ces mutins dans ſon party; & meſme d'autanr plus promptemenr que quelques aurres des ſiens, menaçant de ſuivre l'exemple de ceux-cy, luy donnoienr lieu de craindre qu'ils n'en allaſſent auſſi augmenrer le nombre : c'eſt pourquoy il commença à leur faire propoſer quelques moyens d'accommodement. Il eſt vray que l'on ne tomboit pas aiſément d'accord, parce que les mutins ne vouloient point ſouffrir qu'on leur contaſt, en deduction de leurs ſoldes, le butin qu'ils avoient fait juſqu'icy : rourefois les conferences amollirent leurs courages; & pour taſcher de leur part à diminuer leurs fautes, ils rournerenr leurs courſes vers les terres du Liege; ou pour le moins quand ils entroient dans celles de l'Archiduc, ils ſe conrentoienr d'en tirer leurs contributions ſans faire d'autre degaſt : & quoy que les Hollandois qui eſtoienr avec eux, les ſommaſſenr de leurs promeſſes, ces mutins, qui les ſurpaſſoient de beaucoup en nombre, les mépriſoienr. C'eſt pourquoy la Republique n'eut pas une legere apprehenſion, que cette canaille peu ſoigneuſe de ſa foy, ne livraſt Grave à l'Archiduc pour regagner ſon affection; & qu'apres ce coup la trop facile credulité des Confederez ne devinſt un ſujet de riſée. Mais enfin, ſoit que la honte fut encore capable de toucher ces mutins, ou qu'ils euſſent peur que l'Archiduc ne ſe vangeaſt d'eux quand ils ſe ſeroient reduits au point de ne pouvoir plus trouver d'azyle, ils rendirent la ville de Grave; & les fortereſſes de Hochſtrar & de Carpen leur ayanr auſſi eſté rendues, ils les mirent entre les mains de l'Archiduc, qui leur donna pour ſeureté la ville de Ruremonde, & des perſonnes de condition pour oſtages, en attendant que l'on euſt trouvé un fonds capable de payer leurs ſoldes; neantmoins quelques-uns d'eux ſe retirerenr vers le Prince Maurice. L'Archiduc en fir auſſi venir deux mille dans la Flandre; & ſes forces ne s'eſtant pas peu augmentées, outre qu'elle luy permettoit de diminuer plus hardi-

L'Archiduc r'appelle les mutins.

1604. ment les garnisons de ses places, il pressoit le Marquis Spinola de secourir celle de l'Escluse, qui ne pouvoit pas souffrir long-temps la famine qui la pressoit. Le Marquis, quoy qu'il jugeast plus à propos de faire un dernier effort contre Ostende, ne laissa pas d'obeïr à l'Archiduc; & sa premiere tentative se fit proche du lac de Mourkerque, où il dressa quelques batteries de canon pour essayer d'en chasser les garnisons à force de les foudroyer : mais le Prince Maurice ayant fait elever à l'oppositе d'autres batteries plus puissantes, le contraignit de se retirer luy-mesme. Toutefois il alla encore attaquer le camp du Comte Guillaume, tant avec l'elite de ses regimens & de sa cavalerie, qu'avec les autres preparatifs necessaires pour ruïner un rempart; mais il fut repoussé de cette attaque avec assez de perte. S'estant donc retiré de là, il alla prendre d'assaut les forts de S. Catherine & de S. Philippe, qui n'estoient defendus que par de foibles garnisons; & taschoit en suitte d'entrer dans l'isle de Cadsant pendant l'obscurité de la nuit & le reflux de l'Ocean : mais son dessein ayant esté découvert, le Prince envoya des gens les uns apres les autres qui s'opposerent à son entrée. Et cette rencontre ne donna pas une foible preuve de la fermeté des soldats Espagnols, que l'on voyoit avancer contre une levée assez difficile à la mercy des mousquetades & du canon, sans perdre leurs rangs, & sans estre touchez d'aucune crainte : mais la valeur des tenans ne fut pas moins remarquable, & sur tout celle de plusieurs Gentilshommes François. Le Prince Maurice estoit luy-mesme present, & prenoit soin de relever, avec des gens tout frais, ceux qui se trouvoient trop fatiguez : de sorte que quand le jour & le flux de la mer eurent commencé à s'accroistre, l'ardeur des Espagnols commençant à diminuer, on leur tua un grand nombre des leurs, & mesmes des gens de consideration, entre lesquels on conta le Marquis de Renty, fils de ce Montigny qui acquit autrefois, parmy les chefs de guerre du Païs-bas, une si grande reputation en soûtenant le party Royal. Les mutins qui venoient de rendre Grave aux Confederez, avoient aussi, dans cette attaque, commencé à reprendre les armes contre la Republique; & la fraische memoire de leur union precedente, fut cause que les soldats du Prince les reconnurent aisément entre les morts.

Le Marquis Spinola secourt en vain la ville de l'Escluse.

Reddition de l'Escluse.

Les assiegez de l'Escluse voyant qu'il n'y avoit plus de secours pour eux à esperer; & la faim les ayant contraints de manger non seulement les animaux les plus vilains, mais encore tout ce qu'ils avoient pû trouver de cuirs ou de suif, rendirent la place sur la fin du troisiéme mois de son siege; & les soldats qui en sortirent n'avoient presque aucun reste de vie, de sorte que la pluspart moururent en chemin. Les Confederez, dans cette prise, gagnerent soixante dix canons, & dix galeres, dont les forçats, qui estoient au nombre d'environ quatorze cents, furent remis en liberté. Il y avoit entre eux plusieurs Turcs & plusieurs Maures, qui furent renvoyez en leur païs avec des lettres addressées à ces peuples barbares, pour acquerir leur affection & la seureté du commerce. Aurele Spinola, parent d'Ambroise, fut aussi rendu, à condition que les mariniers du party Confederé, qui se trouveroient prisonniers dans les Provinces de l'Archiduc, seroient relaschez. Les fortifications de Cadsant, d'Isendic & du port de l'Escluse, furent augmentées par de nouveaux ouvrages, l'ennemy ayant razé les forts de S. Catherine & de S. Philippe. Les Estats Confederez donnerent le gouvernement de Flandre au Prince Henry de Nassau, & la Lieutenance au Colonel Charles de la Noot.

La

La ville d'Oſtende tenoit encore bon parmy les continuelles peines que luy cauſoient les ennemis, les maladies & la mer; ayant eu moyen de reſpirer un peu de tant de travaux, tandis que les ennemis s'attachoient ſur tout à la defenſe de la Flandre. De la Noot, Gouverneur de la place, avoit eſté relevé par le Colonel Giſtelle; & celuy-cy eſtant mort dans cet employ, avoit eu pour ſucceſſeur le Capitaine de Lhoen. Et Daniel Marquette gouvernoit maintenant cette place, laquelle avoit veu mourir de part & d'autre un grand nombre de Capitaines & de Meſtres de camp. Les aſſiegez inventoient ſouvent de nouvelles machines, & entre autres Targon fit un pont que des chevaux devoient traiſner ſur des rouës de cuivre. Vne partie de ce pont compoſée toute de cordes, afin qu'elle fuſt moins penetrable aux mouſquetades, s'elevoit aſſez haut par le moyen d'une poutre droitte, en ſorte neantmoins qu'on la pouvoit faire aiſément deſcendre en laſchant les attaches qui la retenoient: & le deſſein des aſſiegez eſtoit de la jetter ſur un certain boulevart fait en forme d'une demie lune, qui eſtoit au delà de l'emboucheure dont nous avons desja parlé: mais cet ouvrage d'une grandeur ſi demeſurée & d'une dépenſe ſi exceſſive, ſervit de riſee aux ennemis. Car apres avoir briſé une de ſes rouës à coups de canon, ils dreſſerent dans le foſſé du boulevart qu'on vouloit attaquer, pluſieurs pieces de bois de la hauteur d'un maſt de navire, contre leſquelles cette machine venant à heurter, eſtoit empeſchée de paſſer outre. Les aſſiegeans ſe reſolurent donc de tourner tous leurs efforts contre la partie orientale d'Oſtende; & pouſſerent leurs levées outre le vieux port vers le derriere de la ville. Ainſi ils s'eſtoient desja rendus maiſtres du rempart de dehors; parce qu'apres y avoir inutilement livré pluſieurs aſſauts, ils en avoient fait ſauter une partie par la ſappe; en ſuitte de quoy ils ruinerent auſſi peu le boulevart du Porc-eſpy, & celuy de la Gueule d'enfer: & certes l'on vid bien-toſt d'eſtranges avantures, parce que les aſſiegeans ayant creuſé pluſieurs mines pour entrer dans la ville, & les aſſiegez ſe ſervant de pluſieurs contremines pour les écarter, il arrivoit ſouvent que parmy ces obſcuritez ſoûterraines, les uns & les autres en venoient aux mains inopinement, ou que dans l'incertitude de l'effet des mines, lors que le feu y avoit eſté mis, on les voyoit tourner leur plus grande violence contre leurs propres authéurs. Les Eſpagnols & les Italiens s'employoient chacun à des ouvrages ſeparez; afin que leur travail ſe pouvant plus aiſément remarquer, une loüable emulation accreuſt leur diligence: mais comme la longueur des perils avoit abbattu le courage des uns & des autres, l'eſperance du gain fit reſoudre les Alemans à entreprendre l'attaque du fort de la Sablonniere; & quoy que les premiers d'entre eux euſſent eſté écartez d'abbord par la violence de la poudre, le Comte de Barlaimont fit avancer les autres avec tant de reſolution, que par la ruïne du fort ils ſe rendirent maiſtres de la dune où il eſtoit aſſis. De là on taſcha de trouver, par le moyen des mines, un chemin juſques dans la vieille ville: mais les aſſiegez faiſoient encore quelquefois des ſorties; & meſme, au lieu des fortifications qu'on leur avoit oſtées, ils en elevetent de nouvelles au dedans de la place, & les nommerent Troye, comme ſi leur ſiege euſt encore deub durer long-temps: mais le preſage qu'ils vouloient tirer de ce nom, fut vain des l'abbord, en ce que la terre nouvelle dont ils avoient baſty leurs forts, ne reſiſtoit pas aſſez fermement aux mouſquetades: & meſme, quoy que l'on fuſt encore au cœur de l'Eſté, chaque fois que les vents s'elevoient du coſté de l'Ocean, tous ces ouvrages s'en alloient à bas.

1604.

Daniel Marquette ſuccede au gouvernement d'Oſtende.

1604. Cependant les Estats Confederez venant à considerer les dépenses prodigieuses que leur causoit la defense de cette place, qui ne leur pouvoit apportet aucun avantage pour l'avenir, estant enfermée par tant de forts ennemis : & que d'ailleurs, soit qu'on eust egard à l'honneur ou à l'utilité de la Republique, les villes de Rhinberk & de Grave qu'elle avoit gagnées, & la seule conqueste de la ville de l'Escluse, prise en trois mois de temps, surpassoient tout ce que l'Archiduc pouvoit esperer de celle d'Ostende qu'il assiegeoit depuis tant d'années ; joint que l'Autonne estant desja assez avancé, les ennemis avoient perdu, devant cette place, les occasions de se porter à d'autres entrepriſes, au lieu que l'hyver estoit extremement à craindre pour les assiegez : & que si l'on vouloit entreprendre d'aller, avec une armée, forcer l'ennemy, les premiers chemins par où elle auroit à passer, se trouveroient tout enrtecoupez d'eaux, & sur le milieu de son passage elle rencontreroit les villes de Dam & de Blankenberg occupées par des garnisons Espagnoles : outre que le camp d'Ostende ayant eu assez de tęmps pour se fortifier, & toutes les troupes des ennemis s'y trouvant maintenant unies, le chef & les soldats seroient bien-aises d'en venir aux mains ; de sorte que de tous costez il y avoit du danger à craindre pour les Confederez : on manda au Gouverneur Markette, qu'il tascha ſt de terminer un si long siege par quelque composition honorable, ce qu'il fit. Il envoya donc premierement hors de la place tous ses navires avec une partie de son artillerie ; en suitte de quoy ses Deputez, ayant esté trouver Spinola, obtinrent de luy que les assiegez pourroient sortir avec toutes les armes ordinaires, accompagnées de quatre pieces d'artillerie, & que l'on feroit une eschange des prisonniers : le Marquis s'estant rendu fort traittable, soit par la consideration de la valeur des assiegez qu'il avoit suffisamment éprouvée, soit qu'il eust haste de prevenir l'incertitude des evenemens que la surte du temps eust pû causer. On vid donc sortir de la ville quelques trois mille soldats qui passerent au milieu du camp ennemy ; & vinrent à l'Escluse trouver le Prince Maurice, lequel, au lieu de les recevoir en qualité de vaincus, leur rendit graces comme s'ils eussent esté victorieux. L'Archiduc accompagné de l'Infante sa femme, voulut voir une place pour laquelle il avoit fait tant de vœux ; & qui luy avoit cousté tant de temps, tant d'argent, & tant de sang ; car les Espagnols avoüerent eux-mesmes qu'ils y avoient perdu cinquante mille hommes, & la Republique en avoit perdu davantage, mais le Prince & la Princesse estant arrivez sur le lieu, ne virent autre chose qu'un espace vague qui s'elevoit d'un costé par des monceaux de terre informes, & s'abbaissoit en d'autres endroits par des autres tortus, les traces de tous les ouvrages qu'on y avoit construits se trouvant tellement confuses, qu'il estoit presque impossible de discerner ce qui avoit servy à defendre ou attaquer la ville. Tous les bourgeois qui y avoient demeuré passerent à l'Escluse : & quoy que l'Archiduc offrist beaucoup d'exemptions & de privileges pour cette place, on eut long-temps de la peine à trouver des personnes qui s'y vouluſſent habituer ; chacun ayant en horreur un lieu si pollu de sang & d'ossemens humains.

Ostende se rend au Marquis Spinola.

Philippe & Albert envoyent des Ambassadeurs en Angleterre.

Outre les Ambassadeurs que nous avons dit cy-devant avoir esté envoyez en Angleterre par Philippe & par Albert, il y en alla encore plusieurs autres ; sçavoir de la part de l'Archiduc, Iean Richardot, & Louys Verreiken ; & de la part de Philippe, Ferdinand Velasco, Connestable de Castille, & Alexandre Rovede, Senateur de Milan : ces Princes souhaittant tous deux la paix, bien moins dans la crainte que l'Angleterre leur pouvoit causer, que

que dans l'eſperance qu'ils avoient qu'en oſtant à la Republique Confede- 1604.
rée l'appuy de cette Couronne, il leur ſeroit plus facile de la remettre ſous leur domination. On renoit pour lors en Angleterre une aſſemblée publique, où cette nation belliqueuſe ne manqua pas de gens qui raſchoient de perſuader la guerre, rapportant les anciennes amitiez que l'hiſtoire remarquoit entre les peuples de cette iſle & ceux des Provinces Confederées; leurs alliances cimentées par pluſieurs mariages qu'ils avoient contractées enſemble, long-temps auparavant que Iaqueline, femme d'un Prince Anglois, euſt eſté injuſtement depoüillée de ſes Eſtats par Philippe, Duc de Bourgogne; & ſoûtenant que les motifs de la correſpondance de ces peuples, procedoient de ce que ſans elle les uns ny les autres ne pouvoient trouver de ſeureté ſur l'Ocean; au lieu que leur bonne intelligence rendoit leurs commerces opulens. Qu'au contraire, les Eſpagnols eſtoient des gens dont l'Angleterre ſe pouvoit fort bien paſſer, veu que les guerres meſmes qu'elle avoit euës contre eux, avoient tourné à ſon profit. Qu'il falloit bien prendre garde à ne pas reduire les Hollandois dans la neceſſité de ſe ſoumettre aux François, anciens ennemis de l'Angleterre, ou aux Eſpagnols, que la difference de Religion & l'ambition de regner rendoient ſes adverſaires; & qu'il s'eſtoit reconnu par trop d'experiences que quiconque eſtoit maiſtre de la mer, l'eſtoit auſſi de l'Angleterre. Toutefois le Roy ne pouvant eſtre touché d'aucune de ces conſiderations, & ſe perſuadant que les Anglois & les Confederez ſeroient tousjours aſſez forts pour ſe maintenir, ceux-cy par la guerre, & ceux-là par la paix, accepta celle que les Eſpagnols luy offroient, refuſant neantmoins leur alliance. Outre les articles ordinaires des traittez, on en coucha pluſieurs dans celuy-cy, touchant la navigation, qui demeuroit libre comme elle avoit eſté avant la guerre, avec les meſmes impoſts: mais il ne fut point parlé de l'Amerique ny des Indes; parce que l'Anglois n'euſt pas ſouffert qu'on l'en euſt exclus, & que l'Eſpagnol s'opiniaſtroit à n'en faire aucune part aux autres; de ſorte que cette affaire fut abandonnée au jugement de celuy qui ſe trouveroit le plus fort dans les rencontres. Touchant la Religion, il fut accordé que les Anglois eſtant en Eſpagne ne ſeroient point forcez d'aller aux remples; mais que quand ils ſe rencontreroient devant le pain ſacré, ils luy teſmoigneroient de l'honneur, ou ſe retireroient du chemin. Il fut auſſi reſolu que les fautes commiſes par les mariniers, ne ſeroient point imputées à leurs commandans. Touchant les Confederez, il fut dit qu'il ne ſeroit point permis à l'une des deux Couronnes d'aſſiſter les rebelles, ou les ennemis de l'autre, ny de ſouffrir que ſes ſujets les aſſiſtaſſent, & que neantmoins les fautes des particuliers ſeroient vangées ſur les particuliers, ſans prejudice de la paix publique. L'Anglois repreſenta aux Eſpagnols que la foy des traittez ne luy permettoit pas de leur rendre Brile ny Fleſſingue; mais cependant il leur promit que les garniſons Angloiſes, qui tenoient ces deux places, ne ſe meſleroient point parmy les guerres des Confederez. Il fut auſſi dit que les Anglois s'employroient avec les Eſpagnols à la pacification des Païs-bas: mais que ſi ce deſſein ſouffroit quelque retardement, le chemin du commerce ne laiſſeroit pas de demeurer tousjours ouvert entre les Anglois & les Confederez: que neantmoins les uns ny les autres ne pourroient admettre reciproquement dans leurs ports plus de ſix ou huit vaiſſeaux de guerre à la fois: & qu'il ne ſeroit pas permis aux Anglois de porter aucunes marchandiſes de Hollande en Eſpagne, ny d'Eſpagne en Hollande.

Paix entre les Roys d'Eſpagne & d'Angleterre: ſes articles.

1604. Le Roy Iacques ayant ainſi eſteint la guerre entre ſa Couronne & celle d'Eſpagne, voulut auſſi déraciner les diſcordes domeſtiques qui pourroient naiſtre parmy ſes ſujets; & dans cette intention il ordonna qu'en effaçant pour l'avenir ces noms d'Anglois & d'Eſcoſſois, les uns & les autres ſeroient compris ſous le nom de la grande Bretagne, & regis par de communes loix. En quoy certes il entreprit une affaire extremement difficile, & qui ſouffroit de grandes conteſtations, principalement en ce temps que les averſions & les jalouſies des deux peuples duroient encore; mais au reſte la poſterité en devoit indubitablement tirer un ſolide avantage. Bien-toſt apres, en conſequence des articles accordez entre luy & l'Archiduc, il pria les Confederez de n'empeſcher pas que les Anglois ne paſſaſſent de l'Ocean juſqu'à la ville d'Anvers, à la charge de payer à la Republique des tributs pareils à ceux qu'elle tiroit de ſes citoyens: mais les Confederez s'excuſerent vers le Roy de ce qu'ils ne pouvoient conſentir à cette demande; & luy firent voir que ce n'eſtoit pas ſans raiſon, qu'ils avoient ordonné que perſonne ne pourroit paſſer par leurs ports dans les terres des ennemis, à moins que de changer de vaiſſeaux; afin que par ce moyen la Republique fuſt informée de toutes choſes avec plus de certitude, le ſuppliant apres tout de ne pas trouver mauvais qu'une riviere dont ils eſtoient les maiſtres, fuſt ſoûmiſe à l'obſervation de leurs loix contre leurs ennemis, puis que les Eſpagnols oſoient bien fermer les paſſages de la mer à leurs amis meſmes. A quelque temps de là, ce meſme Roy conſiderant que les Anglois eſtoient en reputation de gens addonnez aux brigandages maritimes, & deſirant les retirer de cette infamie par la voye d'un gain licite, fit defenſes à tous ſes ſujets d'aller à la guerre ſur mer ſous des commandemens eſtrangers; mais ſur terre, ſi quelqu'un des ſiens portoit les armes pour un party ou pour un autre, il ne faiſoit pas ſemblant d'en rien ſçavoir. Il publia encore un autre edit, par lequel les Ieſuites & les Preſtres, qui n'avoient pas eſté eſtablis ſuivant la couſtume de ſon Royaumé, en eſtoient bannis; & pour raiſon de ſon Edit il adjoûtoit que ces ſortes de gens enſeignoient que le Pape pouvoit diſpenſer les peuples de l'obeïſſance des Roys, qui ſuivoient une autre Religion que la Romaine, & ſoûtint que ce ſentiment eſtoit le plus dangereux, qui ſe fuſt jamais propoſé contre les Puiſſances ſouveraines.

Les Confederez ne permettent au Roy d'Angleterre, que les Anglois paſſent de l'Ocean juſques à la ville d'Anvers.

Retour des Ieſuites en France.

Mais environ ce meſme temps les meſmes Ieſuites furent reſtablis, ſous de certaines conditions, dans le Royaume de France, d'où ils avoient eſté bannis, depuis qu'un jeune homme de leurs eſcoliers eut attenté contre la vie du Roy. Et la pyramide où l'on avoit gravé, à l'ignominie des Ieſuites, la memoire de cette action, fut auſſi miſe à bas, quoy que le Parlement de Paris ne feignîſt point de dire, que par ce moyen l'authorité de cette illuſtre compagnie, & la ſeureté de la France, demeuroient deſtruittes: mais le Roy intrepide dans une occaſion où pluſieurs preſageoient qu'il couroit riſque luy-meſme, eſtoit bien-aiſe pour gagner l'affection du Pape, d'obliger les plus ardens defenſeurs de ſa puiſſance. Cependant les haines inveterées entre ce Monarque & le Roy d'Eſpagne, s'augmentoient par de nouveaux mécontentemens: le Marquis de Villeroy, en qui Henry prenoit une extreme confiance, avoit un commis nommé l'Hoſte, dont, à cauſe de la quantité des affaires qui l'occupoient luy-meſme, il ſe ſervoit pour l'eſcritute de ſes lettres & de ſes chiffres les plus ſecrets; mais celuy-cy, gagné par argent, avoit correſpondance avec un nommé Raffy, François banny, qui s'eſtoit retiré en Eſpagne, auquel il donnoit advis des choſes les plus impor-

importantes, dont enſuitte ce Raffy faiſoit part aux Conſeillers de Philippe. 1604.
Ainſi ſe trouvant inſtruits des affaires de France, ils pouvoient prendre des meſures d'autant plus certaines dans toutes leurs deliberations; & meſme ils avoient decouvert au Roy Iacques quelques ſecrets qui ſemerent des inimitiez. A la fin, par le moyen de Raffy, la trahiſon de l'hoſte fut reconnuë; mais la fuitte de celuy-cy, ſuivie de ſa mort inopinée, empeſcha que l'on ne pouſſaſt plus avant la recherche de cette affaire. Vne femme cauſa auſſi quelques broüilleries. Henriette, fille du Marquis d'Entragues, tenoit en France le premier rang tant pour la beauté du corps que pour les gentilleſſes de l'eſprit; & ces deux ſortes de perfections ayant charmé Henry, auquel il eut eſté bien difficile d'imputer d'autres vices que ceux de ſes amours, pour obtenir d'elle ce qu'il deſiroit, il luy promit de l'épouſer ſi elle mettoit un fils au monde, & luy confirma cette promeſſe par eſcrit. Mais le Roy ayant preferé, par ſon mariage, la Princeſſe Marie de Medicis à Henriette; & celle-cy, pour contenter la Reine, ayant eſté contrainte de luy rendre l'eſcrit du Roy, elle feignit de ſe vouloir jetter dans un convent; mais en effet, cachant ſous ce pretexte des entrepriſes de bien plus grande conſequence, elle recherchoit le ſecours des Puiſſances eſtrangeres, afin que le fils qu'elle avoit eu pût trouver un refuge aſſeuré contre la colere de la Reine, au moins elle allegua cette raiſon bien-toſt apres; mais quelques uns jugeoient qu'elle avoit eu deſſein de conſerver à ſon fils un droit ſur la royauté. Elle s'eſtoit donc premierement addreſſée au Roy d'Angleterre, qui refuſa de broüiller les Eſtats d'autruy; mais le Roy d'Eſpagne donna ſon approbation aux deſſeins de Henriette, & luy fit de grandes promeſſes. Toutes ſes menées ayant eſté découvertes, on l'arreſta priſonniere avec ſon pere & ſon frere le Comte d'Auvergne; mais Henry leur pardonna à tous, reconnoiſſant bien qu'il y avoit de ſa faute parmy la leur. Cependant comme Philippe eut peur que ce ſujet d'indignation, joint aux mécontentemens que ſes nouvelles impoſitions ſur la marine avoient cauſez, ne fiſt renaiſtre la guerre entre ſes deux Couronnes, il revoqua ſon edit, & tournant ſa colere contre les Confederez, il ordonna que tous ceux de ce party ſortiroient de ſes terres, & que les marchandiſes, qu'ils y apporteroient pour l'avenir, demeureroient confiſquées.

Le Roy de France pardonne à Henriette, fille du Marquis d'Entragues, l'entrepriſe qu'elle avoit projettée.

Cette meſme année vid d'illuſtres funerailles par la mort de Pierre de Mansfeld, lequel, durant l'eſpace de quarante ans, s'eſtant fidellement attaché au party d'Eſpagne, avoit eu part à ſes plus hautes dignitez. Il eſtoit lors de ſon deceds, Gouverneur de la Province de Luxembourg; & par une fortune aſſez rare, ayant paſſé toute ſa vie parmy les guerres, il eſtoit parvenu juſqu'à l'extreme vieilleſſe. Les Confederez perdirent auſſi Louys de Naſſau, jeune Seigneur que l'on avoit tousjours veu ſuivre, avec beaucoup d'emulation, l'ancienne gloire de ſes ayeuls, & qui donnoit de grandes eſperances d'une valeur ſublime accompagnée de jugement.

Mort de Mansfeld,

& de Louys de Naſſau.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE QVATORZIESME.

SOMMAIRE.

Divers raisonnemens touchant la paix entre les Confederez & l'Archiduc. Les Estats respondent genereusement à l'Ambassadeur de l'Empereur qui les pressoit de faire la paix. Chaque party se prepare à la guerre. Les Confederez font une vaine tentative contre Anvers. Le Prince Maurice prend Wonde, & meine son armée en Flandre. Les Confederez prennent & noyent les soldats qui venoient d'Espagne par mer. Conseil de Spinola pour finir promptement la guerre. Le Comte de Buquoy se poste à Keiserswert. Spinola prend Oldensele & Langen. L'Archiduc taschе en vain par deux fois de prendre Bergue op Zom. Grobbendonk fait une vaine tentative contre Grave. Le Prince Maurice attaque le camp de Spinola. Omerville & Trivulce sont tuez. Wachtendunc se rend. Vaine tentative du Prince contre Gueldre. Buquoy prend Cracau. Defaite de la cavalerie de Grobbendonk. Wart est tué aux Indes par la trahison du Roy de Candie. Matelif va aux Indes avec douze navires. Persecution des Reformez d'Aix. Indignation de Henry contre l'Ambassadeur d'Espagne à cause de sa trahison contre la France. Conjuration d'Angleterre.

1605. LEs dépenses de la guerre qui s'augmentoient chaque année, à mesure qu'elle vieillissoit, & les merveilleuses preuves, que le siege d'Ostende avoit données de l'egalité de forces qui se rencontroit entre les deux partis; rendoient à plusieurs l'espetance qu'ils avoient perduë, de voir le dernier effort des armes aboutir à une paix. Ce qui donna occasion à plusieurs de former divers raisonnemens sur ce sujet, selon que les uns & les autres se sentoient touchez de desir ou d'esperance. Ceux d'entre les Belges qui avoient de l'inclination pour la maison d'Austriche, disoient, que l'emulation des villes Confederées & la contrarieté de leurs intentions, seroient cause que tout ce grand edifice mal cimenté se renversetoit enfin sur soy-mesme, ou pour le moins que ses Provinces deviendroient la proye des Rois estrangets, si elles ne se remettoient bien-tost sous l'obeïssance de leurs anciens Maistres, qu'elles avoient souffertes durant tant de siecles. Que pour restablir la concorde entre tous les peuples du Païs-bas, il falloit adjouster, à leurs anciennes loix, ces nouvelles conditions; qu'ils ne rentreroient plus sous la domination Espagnole: que le commerce ne seroit plus troublé par aucunes defenses ou impositions: & que chacun pourroit impunément exercer les ceremonies de sa Religion. Que la soldatesque estrangere, & mesme la bande des Iesuites, peste non moins dangereuse que cette premiere, seroient bannies du païs; que la disposition des charges & des dignitez n'appartiendroit qu'aux citoyens; & que les affaires de consequence ne se resoudroient que dans les assemblées generales des nations. Enfin ils soûtenoient qu'il n'y avoit point de liberté plus certaine que celle qui seroit temperée de cette sorte. Au contraire il y en avoit d'autres qui taschoient de persuader aux peuples, & mes-

Divers raisonnemens au sujet de la paix.

me

me à ceux du party d'Albert, d'abandonner la maiſon d'Auſtriche, pour ſe jetter entre les bras de la France. Ils diſoient que les Archiducs ne poſſedoient qu'un tiltre inutile, ſans forces, ſans commandement; leurs forces demeurant abbatuës ſous les Confederez, & leur commandement aſſervy ſous les Eſpagnols. Que l'Eſpagne eſtant devenuë pauvre, & ſon party dans les Païs-bas ſe trouvant épuiſé, leur ſeule eſperance parmy les maux de la guerre avoit conſiſté juſqu'icy dans les treſors des Indes; mais que l'on voyoit maintenant toutes ces richeſſes penchet vers les Confederez, qui commençoient à devenir les maiſtres de l'Ocean. Que la Principauté d'Albert demeuroit decriée pour l'avenir, ſa ſoldateſque s'eſtant desja mutinée juſqu'à vingt fois; & que comme les inimitiez de la France & de l'Eſpagne s'augmentoient de jour en jour, s'il arrivoit que les François vinſſent à reveiller leurs hoſtilitez contre la Belgique Eſpagnole, ſes terres ravagées de deux coſtez tomberoient bien-toſt en friche & en ruïne: & que pour cette cauſe les Belges devoient ſe reünir volontairement à l'ancien corps de la France, ſans attendre que la force les y ſoûmiſt, & conſerver par cette voye l'ancienne Religion de leurs ayeuls, qui ſeroit bien-toſt abolie ſi les Confederez demeuroient vainqueurs. Qu'il ne s'agiſſoit que de chaſſer les Eſpagnols de huit chaſteaux ou citadelles; ce qui n'eſtoit pas ſi difficile que tant de peuples unis enſemble n'en vinſſent bien-toſt à bout; apres quoy cette nation non moins cruelle qu'orgueilleuſe demeuretoit pour l'advenir comme priſonniere entre les Pirenées & les rivages de ſon Ocean. Que les empires diſperſez en tant d'endroits en ſont moins puiſſans pour aſſiſter leurs ſujets. Que la paix eſtant desormais acquiſe à la France, puiſque, ſuivant la loy Salique, ſa Couronne avoit des ſucceſſeurs aſſeurez, les Belges, ſans rien hazarder de leur coſté, pouvoient joüir de ce bien conjointement avec les François. Il ſe trouvoit auſſi des gens en Alemagne, leſquels venant à conſiderer combien la puiſſance Eſpagnole eſtoit grande, & combien les azyles des Confederez eſtoient difficiles à forcer, infetoient de là qu'il ne falloit point eſperer de paix, par laquelle ny les uns ny les autres ſe vouluſſent reconnoiſtre pour vaincus. Qu'ainſi le chemin le plus aiſé & le plus honorable pour l'Eſpagnol ſeroit de taſchet à vaincre le Turc, par la jonction de ſes armes avec celles des Confederez, en leur accordant la liberté qu'ils deſiroient; ou bien, d'étendre les frontieres de ſa domination en quelque autre endroit, pour recompenſer le leger dommage qu'elle auroit ſouffert en perdant les Provinces Confederées. Que les royaumes ont leurs bornes preſcrittes, & que quand ils ſe ſont trop accreus il faut qu'ils diminuent. Que comme il y avoit desja long-temps que les Eſpagnols s'eſtoient deſiſtez de leurs pretenſions ſur Tunis & ſur la Goulette, & que la maiſon d'Auſtriche ne redemandoit plus rien aux Suiſſes; il falloit de meſme qu'elle abandonnaſt les Provinces Confederées: veu que quand elle les pourroit encore remettre ſous ſon obeïſſance, le ſouvenir de la guerre les luy rendroit tousjours ſuſpects, & la difference de Religion leur donneroit moyen de nuire par leur ſeul exemple: joint que la maiſon de Bourgogne, ayant autrefois acquis une partie de ces terres à prix d'argent, ſes ſucceſſeurs pouvoient legitimement vendre ce que leurs predeceſſeurs avoient achetté. Ces ſortes de raiſonnemens ne ſe formoient presque que par les eſtrangers; car dans les Païs-bas hors quelque petit nombre qui manioit les affaires publiques, & qui en connoiſſoit les ſecrets les plus cachez, le teſte du peuple, conſiderant l'orgueil des Eſpagnols, & l'opiniaſtreté des Confederez à ne leur ceder jamais, n'admettoit 1605.

1605. aucune esperance de pacification ; & s'imaginoit que les destinées tenoient encore le dernier succés d'une si fameuse guerre caché parmy leurs secrets les plus couverts.

Response genereuse des Estats à Maximilian Cochy, qui les pressoit sur les demandes de l'Empereur.

Cependant Maximilien Cochy, pressant les Confederez sur les demandes de l'Empereur, & quelques autres Ambassadeurs des plus hautes Puissances de l'Alemagne, comme de Mayence, de Saxe, & des Estats pareils, demandant des passeports, un temps prefix, & un lieu choisy expres pour traitter ; toutes lesquelles choses n'estoient propres qu'à servir d'une vaine ostentation, & à émouvoir les esprits du peuple, les Estats leur respondirent, que la Republique n'avoit pas perdu la memoire des maux que les premieres conferences luy avoient causez ; & que dans ces conjonctures, ny l'Empereur, ny les Princes Allemans, quelque veneration qu'elle eut tousjours euë pour leurs puissances, ne luy avoient jamais procuré aucun remede contre les embusches de ses ennemis. Que d'ailleurs il n'y avoit point de bonheur souhaitté par les Confederez si ardemment, que celuy qu'ils pourroient acquerir au milieu de beaucoup de perils, & par une longue industrie, ce qui les convioit à ne craindre point la guerre ; & qu'apres avoir autrefois, lors qu'elle n'estoit pas encore allumée, prié si inutilement leurs voisins de la prevenir, par quelque accommodement equitable, maintenant que les armes, où la necessité les obligea d'avoir recours, leur avoient acquis une liberté solide, & approuvée par tant de Princes & de Rois mesmes, ils n'estoient pas resolus de la quitter pour une paix qui n'auroit que la seule apparence : Qu'ils avoient cy-devant offert de traitter avec les principaux d'entre les Belges, & qu'ils offroient encore aujourd'huy la mesme chose : Que le Marquis Spinola montroit assez combien la puissance des Archiducs estoit imaginaire ; lors qu'on voyoit un homme estranger commander à leur party dans les Païs-bas, sous des ordres receus d'Espagne : Que les Confederez ne refuseroient jamais une paix veritable, pourveu que leur Religion, ny leur Republique ne courussent aucun hazard : Qu'ils prioient les Alemans de juger eux mesmes, s'il estoit juste que les Espagnols erigeassent leur Roy dans la Chrestienté pour seul arbitre de toutes les puissances temporelles, comme ils avoient desja estably le Pape pour seul directeur des spirituelles ; & qu'apres cela les Confederez sçauroient bien prendre soin de leur seureté particuliere, & de l'interest commun de tous les Chrestiens. Qu'au reste pour ce qui concernoit la reparation demandée par l'Alemagne des pertes qu'elle avoit receuës, ils donneroient ordre que chacun demeurast satisfait de leur equité ; mais qu'ils feroient paroistre trop d'imprudence s'ils se desaisissoient d'aucun des forts qu'ils avoient entre leurs mains, sur tout en ce temps que Spinola s'approchoit du Rhin ; & que l'Alemagne avoüeroit elle mesme que les Confederez avoient soin de son propre salut, si elle vouloit se ressouvenir des troupes de Mendoze, & des insolences qu'elles avoient commises. Vers ce mesme temps, on publia un livre composé par François Rhedan, homme tres-docte, & dont la vie s'estoit renduë fort honorable dans la Republique, qui luy estoit obligée en ce qu'il s'estoit servy du langage de sa patrie pour laisser aux siecles à venir la memoire des belles choses qu'elle avoit faittes ; & le livre en question avoit esté mis au jour apres le deceds de l'autheur par ses amis. Il faisoit un long recit de tous les mauvais procedez, tant anciens que recens, de la maison d'Austriche & des Espagnols : & montrant aussi combien peu il se faut fier aux traittez des Princes, & sur tout de ceux que le Pape dispense de l'observation de leurs sermens, il adver-

advertiſſoit les Romaniſtes auſſi-bien que les Confederez, du danger qui menaçoit egalement les uns & les autres, & ſoûtenoit que les Confederez ne trouveroient jamais une heureuſe fin de leurs combats que dans la derniere victoire; Dieu facilitant quand il luy plaiſt les moyens que l'homme avoit jugez impoſſibles. 1605.

Tandis que toutes ces choſes ſe traittoient par de ſimples paroles, on ſe haſtoit d'en venir aux effets par la voye de la guerre. Les forces des Confederez venoient de s'accroiſtre par la jonction de celles qu'ils avoient employées à la defenſe d'Oſtende; & il leur arrivoit auſſi des troupes de France, le Roy les advertiſſant de ſe mettre de bonne heure en campagne, afin d'obliger l'ennemy à la defenſive, de peur d'y eſtre obligez eux-meſmes. Mais chacun des deux partis faiſoit des levées en Angleterre, ſelon que la foy de ces deux nations ſe rendoit venale, ou que l'intereſt de la Religion convioit les uns & les autres à prendre party. Les Confederez trouverent de l'argent preſt plus-toſt que la Belgique Eſpagnole qui reculoit extremement, tant parce qu'elle n'affectionnoit pas trop la guerre, qu'à cauſe du ſoupçon qu'elle avoit tousjours que les finances n'eſtoient pas maniées fidellement. Davantage, ſes mécontentemens avoient eſté accreus par l'addreſſe des Confederez, qui avoient eſcrit aux principaux de ſes Provinces pluſieurs choſes concernant l'utilité commune; ce qui empeſcha l'Archiduc d'accorder une aſſemblée generale des nations, quoy qu'on l'en eut desja requis pluſieurs fois, & que, pour lors principalement, on l'en preſſaſt avec toute ſorte d'inſtance. Mais il craignoit qu'à force de reſiſter aux concluſions de ces aſſemblées, il ne ſe rendiſt trop odieux; ou que l'authorité des Eſtats de ſon party, ſe voyant tousjours mépriſée, ne ſe portaſt enfin à quelque entrepriſe violente, ſuivant l'exemple de leurs voiſins. En effet les Confederez ſurprirent des lettres de l'Archiduc, eſcrittes à quelques uns de ſes amis, par leſquelles il eſtoit aiſé de reconnoiſtre que ſon eſprit eſtoit agité de cette crainte; & les Confederez envoyerent ces lettres aux principaux de la Belgique Eſpagnole: ce qui obligea l'Archiduc de ſouffrir que ſes peuples s'aſſemblaſſent, mais chaque Province à part, afin que par ce moyen leur conſentement ne fut pas ſi univerſel. Pour adoucir leurs mécontentemens, il leur fit eſperer l'aſſiſtance des treſors des Indes, qu'une puiſſante flotte avoit depuis peu heureuſement apportez en Eſpagne; & les aſſeura auſſi d'une paix qui ne tarderoit plus guere à venir, s'ils vouloient pour quelque peu de temps redoubler les efforts de la guerre. Le commencement de l'année, dans ces Provinces, ſe paſſa en repos, parmy quelque ombre de rejoüiſſance; tant parce que le Marquis Spinola arrivé depuis peu d'Eſpagne, où il avoit concerté avec le Roy les moyens de conduire la guerre dont on l'avoit fait Generaliſſime, & honoré de l'ordre de la toiſon d'or; & pour la ceremonie du ſerment de la paix d'Angleterre confirmé par l'Archiduc entre les mains de l'Ambaſſadeur du Roy Iacques; qu'à cauſe des actions de graces renduës à Dieu ſolemnellement, & des jeux publics celebrez, en conſideration d'un fils nouvellement né au Roy d'Eſpagne.

On ſe haſte de part & d'autre d'en venir aux effets de la guerre.

Le Marquis Spinola creé chevalier de la toiſon d'or.

Le Printemps eſtant desja fort avancé, le Prince Maurice, qui n'avoit pû aſſembler toutes ſes troupes plus-toſt, forma un grand deſſein, ſuivant l'advis des Eſtats. On en vouloit donc à la ville d'Anvers, qui s'eſtoit veuë autrefois la plus fleuriſſante des Païs-bas; & conſervoit encore juſqu'icy les richeſſes & la reputation qu'elle avoit acquiſes, quoy que la plus grande partie de ſon ancien commerce eut eſté transferée en Hollande. L'eſperan-

Les Confederez ont le deſſein d'aſſieger la ville d'Anvers; mais ſans effet.

1605. ce d'acquerir de la gloire, portoit les Confederez à cette entrepriſe avec une merveilleuſe ardeur : car le Duc de Parme, apres un long & difficile ſiege, dont il preſſa cette ville, en un temps que les affaires de ſes aſſociez eſtoient encore aſſez en desordre, l'ayant enfin emportée avec beaucoup de peine ; les bravades du party victorieux avoient fait croire à toute la terre, que la poſſeſſion des Païs-bas eſtoit principalement attachée à celle d'Anvers. Cependant les meſures, que les Confederez prenoient icy, eſtoient aſſez juſtes ; car en effet avec des troupes aſſez mediocres ils euſſent fort aiſément enfermé cette grande ville, en faiſant déborder la riviere de l'Eſcaut dans toutes les campagnes qui l'environnent, tandis que leurs camps devoient demeurer poſtez ſur les eminences ; mais la difficulté conſiſtoit à ſe pouvoir ſaiſir des bords du fleuve du coſté de la Flandre. Quelques uns conſeilloient que l'on fiſt partir de Carſant des ſoldats, qui s'avanceroient par terre pendant l'obſcurité de la nuit, & le Prince Maurice au contraire fut d'advis que l'on allaſt plus-toſt par eau ; mais tandis que l'on equippoit une flotte, ſes grands preparatifs furent cauſe (comme il arrive ordinairement) que l'ennemy ſe douta de quelque grand deſſein ; & le bruit courut incontinent que la ville d'Anvers eſtoit menacée. Cette nouvelle fut diverſement receuë par les bourgeois ; car les uns n'eſtoient pas faſchez de voir que leur liberté ſembloit s'approcher ; mais quelques autres apprehendant la famine, commencerent à rehauſſer le prix des vivres ; & d'autres encore à empacquetter leurs meubles pour prendre la fuitte. Mais parmy cet effroy le Marquis Spinola arrive, & r'aſſeure la peur des habitans ; leur donnant pour gardes des troupes de cavalerie, qui vivoient dans la ville avec toute ſorte de bon ordre, & ſans commettre aucun outrage. En ſuitte, le Marquis alla viſiter cette contrée de la Flandre, que l'on nomme Waes, ſituée aſſez proche d'Anvers, & y laiſſa en garniſon trois mille fantaſſins, qui eurent ordre de tourner leur ſecours du coſté qu'ils verroient aſſailly : le Marquis ſçachant aſſez, que les ennemis ne pouvoient demeurer entierement poſſeſſeurs de la riviere, s'ils ne ſe rendoient auſſi maiſtres de ce rivage, en inondant ſes campagnes & y diſpoſant des corps de garde.

Cependant le Prince Maurice & le Comte Erneſt, ayant choiſy d'un commun accord un jour certain, s'avancerent en meſme temps. Le Prince, avec un corps d'armée complet, prit ſa marche vers Bergue ſur Zom ; & le Comte, avec une flotte qui portoit le reſte des troupes, s'embarqua de Zelande ſur l'Eſcaut ; ou, apres avoir heureuſement coulé le long des forts dont la Republique eſtoit maiſtreſſe, lors qu'il approcha de ceux des ennemis, & de la ville d'Anvers, l'obſcurité de la nuit ne l'ayant pû empeſcher d'eſtre découvert, il fut contraint de paſſer à la mercy des mouſquetades ennemies, pour taſcher à ſe ſaiſir des levées du rivage de Flandre. Mais les ſoldats que l'ennemy avoit laiſſez en garde vers ſes quartiers là, s'eſtant éveillez au bruit du canon, commencerent incontinent à pourſuivre la flotte ennemie, les digues qui eſtoient entre eux & elle leur ſervant de rempart. Le Comte Erneſt pouſſé par les vents contre le rivage du Brabant, eſſayoit en vain d'aborder les lieux où il avoit ordre de prendre terre, & de joindre toutes ſes troupes ; ſur leſquels quoy que les ennemis fiſſent bonne garde, il n'eut pas laiſſé de les combattre & de les mettre en hazard, ſi cet obſtacle ne l'eut retenu. Neantmoins, pour tenter fortune, il fit paſſer là quelques quatre cents des ſiens, avec des batteaux ; mais incontinent, l'ennemy s'eſtant venu jetter ſur eux de toutes parts, on les mit en fuitte fort aiſément, & meſme quelques

ques uns d'eux furent pris. Mais le Colonel Dorp, se voyant poursuivy de trop pres par les vainqueurs, se jetta tout armé dans la riviere, & se garantit d'un danger par un autre. Le Comte Ernest estant demeuré sur le rivage du Brabant, où les ondes l'avoient jetté, le Prince Maurice, qui vid par là son entrepriſe échouée, se tourna vers la forteresse de Woude voisine de Berg, & la contraignit de se rendre apres cinq jours de siege. Sans doute cette conqueſte ne meritoit pas d'occuper une armée si puissante, & qui s'estoit miſe en campagne pour un si grand dessein que celuy d'Anvers; neantmoins la priſe de ce chasteau ne fut pas inutile; car il servoit de retraitte à des pirates, qui avoient accoustumé d'exercer leurs brigandages sur toute la riviere. Au reste les grands preparatifs des Confederez demeurerent non seulement infructueux, mais dommageables à leurs autheurs, qui n'avoient point encore éprouvé depuis la guerre une année si mal-encontreuse que celle-cy. 1605.

Le Prince Maurice prend la forteresse de VVoude.

Tandis que le Prince Maurice estoit à Woude, quoy que le Marquis Spinola vid toute la Cour de l'Archiduc occupée à regaler l'Ambassadeur d'Angleterre, il ne perdoit point de temps, sçachant assez preferer les grandes choses à ces sortes de bagatelles. Il fit donc jetter un pont sur l'Escaut, afin de pouvoir suivre le Prince Maurice en quelque part qu'il allast; & se montra si severe contre ceux qui avoient rendu Woude, que les jugeant coupables d'une crainte trop precipitée, il en fit mourir quelques uns. Cependant les Confederez ayant sçeu que ce Marquis s'approchoit avec sa grande armée, se trouvoient dans une incertitude qui ne leur permettoit pas de resoudre quels endroits ils devoient defendre ou attaquer. Mais enfin, quoy que le Prince fut d'advis qu'il falloit choisir quelque poste sur le Rhin, de peur que les ennemis n'allassent ravager les païs de la Republique les plus mal-fortifiez, il receut un autre ordre, afin de se trouver en estat de defendre l'Escluse. A ce dessein les Confederez joignoient l'esperance de pouvoir assieger un certain fort, nommé le Sas de Gand, par lequel les eaux de cette grande ville s'escoulent dans la riviere du Hout, & dans l'Ocean. Que si ce siege reüssissoit, ils se promettroient en suitte, de donner de la jalousie à toutes les villes voisines, joint qu'ils n'estimoient pas peu de pouvoir arrester de ce costé là l'ardent desir qui sollicitoit le Marquis de porter la guerre ailleurs. Le Prince ayant conduit son armée par eau, avoit choisy pour son poste le bourg de Waterflite proche d'Isendic, lors que Spinola ayant envoyé une partie de ses troupes devant, les suivit de pres, & se vint poster entre le Prince & le Sas de Gand, en un lieu nommé Bucholt, afin d'observer & traverser les desseins de l'ennemy: de sorte que les deux armées demeurerent longtemps voisines, sans qu'il se passast autre chose entre elles que quelques legeres escarmouches de cavalerie. Pompée Giustiniani, suivant les ordres de Spinola, estoit entté dans de certains marécages, pour aller mettre le feu aux vaisseaux des vivandiers du Prince, qui s'estoient approchez de son camp; mais ce dessein de Giustiniani ayant esté decouvert, on le força de se retirer. Il se trouve en ce païs, à l'oppoſite de Walcheren, un chasteau nommé Patience, que le Prince Maurice se resolut d'attaquer, pour ne demeurer pas dans l'oisiveté; mais le Marquis Spinola s'estant saisy d'un petit fort qui estoit au milieu du chemin, le joignit à son camp, par une tranchée continuë: & cependant l'armée du Prince se trouvant campée en des lieux humides & mal-sains, diminuoit chaque jour par les maladies & par les deſertions des soldats. Mais si jusqu'icy les armes des Confederez avoient esté infructueuses sur terre, la fortune les recompensa sur la mer.

Le Marquis Spinola suit par tout le Prince Maurice, qui loge son camp dans la Flandre.

L'Armée du Prince extremement desolée.

1605. Depuis le commencement des guerres Belgiques jusqu'à ce temps, un des plus grands obstacles de l'Espagne se remarquoit, en ce que ses meilleurs soldats & mesme ceux de sa nation, ne pouvoient venir dans les Païs-bas que par l'Italie, où ils avoient à suivre un chemin extremement difficile, & accompagné de beaucoup de dépenses qui demeuroient long-temps sans profit. Mais le Marquis Spinola, pour remedier à ces incommoditez, avoit trouvé cet expedient, de faire venir les troupes d'Espagne mesme par les ports de Flandre. On fit donc embarquer à Lisbonne douze cents soldats, qui avoient fait leur apprentissage dans les guerres d'Yrlande; & l'on les mit sous la charge de Pierre Sarmiento Mestre de camp, dans huit navires accompagnez de quelques fregates. Toute l'esquadre avoit pour commandant Pierre de Cubiara, auquel on avoit donné cet ordre entre autres, que s'il ne pouvoit prendre terre en Flandre, il evitast le rivage de France pour aborder sur les costes d'Angleterre; où il devoit trouver une retraitte asseurée par l'entremise de l'Ambassadeur d'Espagne, & de quelques Anglois que cet Ambassadeur avoit gagnez par presens. Dans cette conjoncture les Estats Confederez desirant se servir de la crainte, pour empescher que les Espagnols ne prissent plus une telle hardiesse pour l'avenir, commanderent à Guillaume Hautain d'aller attendre ceux-cy dans le pas de Calais, & de les noyer sans remission aussi-tost qu'il les auroit pris. Cependant ces soldats Espagnols s'estant mis dans des navires marchands, & non pas dans des navires de guerre, & mesme pour se mieux cacher, ayant choisy des vaisseaux Alemands & Anglois; Hautain avoit partagé sa flotte en deux, & razant d'un costé les rivages d'Angleterre, & de l'autre ceux de Flandre, il prenoit garde à tous les vaisseaux qui passoient entre ces deux costes. Enfin il rencontra proche de Douvre un des navires ennemis; mais par ce que les soldats qui estoient dedans, non seulement ne voulurent pas baisser les voiles, mais que davantage ils commencerent le combat à coups de mousquetades, on en tua une partie, & les autres se sauverent à la nage, ou par le secours de quelques esquifs Anglois qui les receurent. Vn autre navire ennemy, sur le point de prendre port, estant poursuivy par deux navires Zelandois, tous les trois vaisseaux demeurerent assablez; neantmoins comme ceux de Zelande n'estoient pas si pesans, leur dommage ne fut pas si rude, desorte qu'ils se rendirent aisément les maistres du vaisseau ennemy, dont les soldats ayant esté pris, furent precipitez dans la mer, suivant l'ordre qui en avoit esté donné. Mais ce ne fut qu'apres qu'ils eurent fait beaucoup de plaintes contre la fortune, non qu'ils eussent regret de perdre le jour, puis qu'estant hommes ils n'avoient jamais pretendu que leur vie deut estre perpetuelle, ny mesme bien longue estant soldats & veterans; ils s'affligeoient seulement de ce que des gens tout prests de mourir entre les armes, mouruſſent dans les ondes d'une mort qui sembloit contraire à leur profession. Le jour suivant, les Zelandois attaquerent encore quelques vaisseaux de l'ennemy, l'un desquels ayant esté brulé, les autres furent pris, & la destinée des soldats fut pareille à celle du jour precedent. On les lioit pour la pluspart deux à deux, apres quoy, suivant un certain signal qui se donnoit, on les precipitoit tous en un instant du haut des navires. Mais parmy eux il s'en trouva un, lequel, apres avoir protesté qu'il n'avoit pas besoin du secours de ses ennemis pour mourir, se jetta de luy mesme dans les flots. Ainsi, quoy qu'il ne connut point les assistans, comme ils ne le connoissoient pas non plus, il ne laissa pas de leur tesmoigner

Les Confederez font noyer une partie des soldats, qui venoient d'Espagne.

de

de la paſſion pour la gloire dans le moment meſme de ſa mort. Cette defaitte des ennemis emporta pres de la moitié de leurs hommes, & de leurs vaiſſeaux; mais quatre autres navires prirent terre à la faveur du vent: toutefois dans le port meſme les mouſquetades des Confederez qui les pourſuivoient, en tuerent encore ou bleſſerent un aſſez grand nombre. Ceux de Douvre, tandis que l'on avoit combattu ſur mer, s'eſtoient contentez d'eſtre ſpectateurs; mais ſi toſt qu'ils virent qu'on portoit la guerre chez eux, ils commencerent à descharger l'artillerie de leur citadelle contre leurs alliez, en faveur de ceux qui peu de temps auparavant eſtoient leurs ennemis. Du depuis les Anglois s'eſtant plaints des Confederez à cauſe de cette hardieſſe, ceux-cy reſpondirent qu'ils n'avoient pas eſté chercher leurs ennemis juſques dans les rivieres d'Angleterre, comme ceux de Dunquerque avoient fait auparavant avec impunité; mais que dans la chaleur de leur victoire ils avoient plus-toſt ſongé à leurs ennemis qu'aux frontieres de la mer ou de la terre. Les Anglois ne ſe juſtifierent pas ſi aiſément de ce que depuis peu, ſous pretexte de rechercher ceux de leur païs, qui combattoient contre l'ordonnance du Roy, ils avoient traiſné en leurs rivages des vaiſſeaux d'Eſpagne, dont la proye eſtoit desja toute acquiſe aux Confederez, & en avoient adjugé la joüiſſance par proviſion à l'Ambaſſadeur du Roy d'Eſpagne; eludant ainſi, ſous une apparence de droit civil, les veritables droits de la guerre. Au reſte, les Eſpagnols nouvellement abordez en Angleterre, ayant perdu l'eſperance de pouvoir traverſer l'Ocean, avant la fin de l'hyver, demeurerent là, non ſans cauſer une grande deſpenſe à leur maiſtre. Mais cependant leur condition eſtoit extremement miſerable; car on les voyoit presque tous, n'ayant que des huttes pour logement, ſur un rivage deſert, traiſner leur vie dans la diſette, ou mourir de faim & de langueur; joint que les bleſſures en emporterent pluſieurs, & Cubiara meſme. 1605.

Ceux de Douvre traittent rudement les Confederez.

Toutefois outre les nouvelles levées de ſoldats, que l'Archiduc avoit faittes dans les Eſtats voiſins, il luy eſtoit desja venu d'Italie ſix bons regimens qui avoient pris par terre le chemin ordinaire; de ſorte que les forces de ce party eſtoient plus grandes qu'elles n'avoient jamais eſté. Car tandis que Spinola eſtoit en Eſpagne, la priſe d'Oſtende luy ayant acquis de la faveur & de l'authorité, il avoit aiſément perſuadé au Roy qu'une guerre lente, dans les Païs-bas, ne ſe pouvoit faire qu'à l'avantage des ennemis: & que pour mettre une heureuſe fin à tant de travaux, il eſtoit neceſſaire que le Roy donnaſt tout d'un coup ce qu'il ſeroit obligé de donner à pluſieurs fois: le Marquis prenant pour ſon embleme ordinaire, qu'il fit auſſi marquer pour deviſe ſur ſes eſtendars, maintenant ou jamais. Ayant donc deduit au Roy tous les maux que les ſeditions de ſes ſoldats avoient cauſez, il luy demandoit de l'argent & deux armées, l'une pour defendre ſes propres Provinces, & l'autre pour attaquer la Friſe; ce qui cauſeroit dans peu de temps une grande utilité à l'Eſtat; puis que les contributions d'outre le Rhin augmenteroient ſes finances pour l'avenir à la diminution de celles des ennemis; & que leurs villes maintenant defenduës par ce fleuve, deviendroient bien-toſt frontieres. Ioint qu'une armée complette eſtoit extremement neceſſaire en ce païs-là, pour y tenir des garniſons qui feroient naiſtre chaque jour de nouveaux avantages, puiſque par leur moyen le cœur des Provinces Confederées demeureroit ouvert par mer & par terre. Sans doute ce conſeil eſtoit tres-prudent; il faut maintenant que je raconte de quelle façon ſes premiers ſuccés le juſtifierent, la ſuitte neantmoins n'ayant

Conſeil du Marquis Spinola de mettre fin à la guerre au plus-toſt.

pas

1605. pas bien répondu à l'eſperance que de ſi beaux commencemens avoient donnée.

Tandis que les principaux chefs de chacque party eſtoient encore en Flandre; que le Prince Maurice fortifioit Iſendic pour la conſervation de l'Eſcluſe, & que le Marquis Spinola taſchoit, par de fauſſes apprehenſions, à l'arreſter dans cette Province, le Comte de Buquoy, avec un corps d'armée complet, ayant chaſſé du Rhin les navires Confederez, par le moyen de l'artillerie qu'il avoit amenée, paſſa cette riviere aſſez proche de Cologne, non ſans donner beaucoup d'effroy à toutes les villes Alemandes de ce cercle, qui ſe reſſouvenoient encore des excés commis par Mendoze, & de ſes mépris. Le Nonce du Pape s'eſtant trouvé preſent à la reveuë des troupes, pria ſolemnellement Dieu de leur donner la victoire, les exhorta d'aller courageuſement delivrer ceux qui ſuivoient la veritable Religion, & chatier les autres; & leur remontra qu'il s'agiſſoit moins de la cauſe de leurs Princes, que de celle de Dieu meſme & des Saints, qu'on avoit depouillez de leurs temples & de leurs autels, & qui vouloient les recouvrer par la valeur d'une telle armée. Lors que ces troupes furent arrivées à Keiſerswert, qui eſt une petite ville où quelques uns croyent que les Troyens eſtablirent autrefois une Colonie, les ſoldats commencerent à conſtruire des forts ſur l'une & l'autre rive afin d'aſſurer ce paſſage. L'on avoit auſſi conſtruit à Cologne un pont pour couvrir le Rhin, ce qui fit venir une grande quantité de vivres, le Senat de cette ville ayant tousjours fait paroiſtre aſſez ouvertement ſon affection pour l'Eſpagne dans les occaſions où l'on a veu proſperer les affaires de ce party. De toutes leſquelles choſes le Prince Maurice ayant eu advis, & jugeant, tant par ſes propres maximes que par l'exemple de Mendoze, qu'un chef d'armée portant la guerre en ces païs là, ne voudroit jamais avoir la ville de Rhinberk à dos, il fit partir le Prince Henry ſon frere & le Comte Erneſt avec quatre mil fantaſſins & deux mil chevaux, les Eſtas ayant auſſi fait accompagner ces deux chefs par des Deputez de leur compagnie. Auſſi-toſt que ceux-cy furent arrivez à Rhinberk, ils attacherent leurs principaux ſoins aux fortifications de cette place; & enfermerent un long eſpace de ſes dehors par de bons remparts & par toutes ſortes d'autres fortifications; afin que cette augmentation rendiſt les attaques de l'ennemy plus longues & plus difficiles, & les logemens de la garniſon plus étendus & plus commodes. Ils retenoient les ſoldats par cet employ: & quoy que les places du païs d'Over-Yſſel & de la Friſe, & ſur tout la ville de Lingen, demandaſſent à l'envy des renforts de garniſon & des munitions de guerre, leur crainte pour une ſeule place leur faiſoit negliger toutes les autres. Neantmoins ils envoyerent à ceux de Lingen cinq compagnies d'infanterie. Cependant la cavalerie qui eſtoit avec Henry & Erneſt, rencontra & mit en fuitte par deux fois les troupes ennemies. Sur le commencement de l'Eſté le Marquis Spinola, laiſſant en Flandre le Comte Frideric de Herenberg, qui commandoit ſix mille fantaſſins & quinze cens chevaux, ſe rendit ſoudainement dans l'armée du Comte de Buquoy, accreuë par les troupes qu'il y avoit envoyées un peu avant ſon depart, & ſi toſt qu'il fut arrivé, il remarqua tacitement une place nommée Roerort, à cauſe de la riviere de Roer qui y paſſe, & tres-propre à recevoir des fortifications. En ſuitte de quoy, ayant fait aſſembler les principaux de l'armée, ſans que perſonne ſçeuſt quelle eſtoit ſon intention, il s'ouvrit à eux, & leur declara qu'il en vouloit

Le Comte de Buquoy fait conſtruire des forts à Keiſerswert.

Henry Prince d'Orange envoyé avec Erneſt pour fortifier Rhinberk contre le Comte de Buquoy.

Le Marquis Spinola prend l'armée du Comte de Buquoy.

vouloit à la ville de Lingen, l'une des plus fortes places de ces quartiers là, qui 1605.
seroit neantmoins aisément prise si l'on se diligentoit, parce que sa garnison estoit en petit nombre & peu experimentée pour la guerre: mais que le principal point consistoit à prevenir le secours que les ennemis ne manqueroient pas d'y jetter, si l'armée Royale s'arrestoit plus long-temps à l'entour de Rhinberk, de Grol, & des autres places voisines. Qu'il n'ignoroit pas qu'en voulant entrer si avant dans les terres des ennemis, & laisser derriere luy un si grand nombre de leurs plus fortes places, il suivoit une voye contraire aux anciennes maximes des Capitaines; mais qu'apres tout la prattique de la guerre se devoit changer selon les occasions; qu'elle n'avoit point de regle si absoluë qu'on ne pût quelquefois s'en dispenser; & que bien souvent la hardiesse reüssissoit mieux que la prudence. Qu'il avoit choisi pour ses troupes le temps le plus commode qu'elles eussent pû souhaitter, puisque les grains estoient meurs & non encore serrez; joint que les villes de la Westphalie qu'elles auroient pour voisines, ne manqueroient pas de leur fournir des vivres pour de l'argent: qu'il avoit bien consideré aussi que le Prince Maurice pourroit venir au secours de Lingen; mais qu'il n'y viendroit que lentement, n'estant pas preparé pour entreprendre un chemin par terre, où sa flotte & ses rivieres ne pourroient pas comme de coustume favoriser sa marche; & que mesme quand il seroit arrivé, les campagnes voisines de Lingen donneroient lieu de luy livrer une bataille, ce que l'armée Royale souhaittoit avec autant de passion, que les ennemis prenoient de soin pour l'eviter. Apres cette resolution approuvée, on doutoit encore s'il seroit expedient que les forts commencez par le Comte de Buquoy fussent mis à bas avant le depart de l'armée, pour estre reparez avant son retour; ou si on devoit les achever & les defendre. La pluspart des chefs soûtenoient le premier advis par cette raison, qu'un chef entrant dans des terres ennemies, ne sçauroit partager son armée sans se faire tort, parce qu'en diminuant ses forces il diminue sa reputation. Toutefois le Marquis embrassa le premier sentiment, quoy qu'il n'eust pas tant d'approbateurs que l'autre; & donna ordre au Comte de Buquoy de prendre son quartier d'Esté sur les bords du Rhin qui regardent l'Alemagne; & luy laissa, tant pour defendre que pour achever ses ouvrages, six mille hommes, la plus-part nouveaux soldats, qui n'eussent pas aisément supporté la fatigue du voyage; outre que par cette apparence d'armée il augmentoit la jalousie des Confederez sur le sujet de Rhinberk; & empeschoit qu'ils n'envoyassent leurs troupes vers les lieux où le danger estoit veritable, par l'apprehension qu'il leur donnoit, que sa marche pour la Frise estant feinte, il ne ramenast ses troupes contre cette premiere place. Ainsi l'armée qu'il conduisoit ne montant qu'à neuf mil fantassins & quelques deux mil chevaux, il creut que ce nombre estoit suffisant pour son entreprise; sçachant bien que l'armée du Prince Maurice estoit de beaucoup affoiblie, & que mesme il en laisseroit une partie en Flandre, pour faire teste au Comte de Herenberg. Spinola commença donc à marcher, son infanterie estant partagée en trois corps, tous trois pourveus d'artillerie au nombre d'onze pieces pour chacun. Les flancs estoient couverts par les chariots, qui portoient non seulement des vivres, mais aussi des esquifs & des ponts, pour passer les rivieres & les marécages, cet attirail estant aussi environné de ses gardes particulieres; mais la cavalerie marchoit en teste & en queuë de chacque corps. Le Marquis en personne conduisoit l'avantgarde, apres avoir

Il conduit son armée à la ville de Lingen.

1605. envoyé des coureurs pour reconnoistre les chemins & les applanir. Quand l'armée eut attaint des campagnes un peu plus larges, on fit en sorte, pour rendre sa marche un peu plus diligente, que l'avant-garde & le corps de bataille marcherent ensemble, les chariots ayant aussi esté joints suivant leur ordre. Pendant la nuit, afin que les troupes reposassent plus seurement, le canon & la cavalerie leur servoient de tempart. Pendant le jour à de certaines heures, les rangs du milieu occupoient le front, & la queuë occupoit le milieu. Ce fut dans cette marche que l'experience fit connoistre, que les plus grands vices sont capables de correction, quand le soin pris pour cet effet est accompagné de perseverance. Car la discipline militaire, que la licence & les seditions avoient ruinée, fut enfin restablie, par un General, lequel se montrant extremement fidelle à payer les montres des soldats, & liberal à recompenser leurs belles actions, se monstroit d'ailleurs si severe à punir leurs fautes, qu'il ne se trouvoit point de faveur qui le pûst flechir: de sorte que l'on estoit puny non seulement pour avoir vollé ou derobé; mais encore pour avoir manqué à suivre le drapeau. Le Prevost des bandes faisoit le tour de l'armée accompagné de ses atchers, & du bourreau qui tenoit la hart toute preste; & quelque peu de soldats, pour de legeres fautes ayant esté punis en presence de toute l'armée, firent demeurer les autres dans le devoir. En mesme temps on avoit eu soin d'envoyer vers les villes d'Alemagne prochaines, Philippe de Crouy Comte de Solre, afin qu'il taschast de bannir leurs craintes, & d'acquerir leur affection pour l'armée: & il leur representa qu'elle n'estoit plus composée, comme autrefois, de troupes seditieuses & desobeïssantes qui n'agissoient que par boutades; mais que l'on y voyoit des soldats dignes de commander, accoustumez à obeïr, & qui sçavoient discerner la paix d'avec la guerre: qu'ils n'apporteroient aucune incommodité aux villes ny aux villages; & qu'ils ne demandoient autre chose que des vivres en payant, & un passage paisible parmy les campagnes. Aussi est il vray que les effets ne dementirent point ces paroles; ce qui fut cause que les soldats trouverent tousjours des vivres pour de l'argent; & que le voisinage ne les traitroit qu'avec des remercimens & loüanges, quand il venoit à faire comparaison des desordres precedens avec la tranquillité presente. Au bout de quatre jours l'armée se trouva au delà du Roer & de la Lippe devant Oldensele; la cavalerie que les Confederez avoient envoyée pour rompre ce dernier pont, n'ayant pas esté assez diligente.

Oldensele est une ville du païs d'Over-Yssel, laquelle retenoit encore en ce temps là ses anciennes fortificarions, où l'on n'avoit rien changé depuis sa prise, faitte par le Prince Maurice sept ans auparavant. Quoy que le Marquis pressast son voyage, il creut que cette place pourroit estre aisement prise en passant: veu mesme qu'il craignoit que dans peu de temps la garnison venant à s'accroistre, n'incommodast la campagne par ses courses, & ne tendist les convois de l'armée difficiles. Il y avoit dedans ce lieu quelques quatre-cens hommes, dont la cavalerie premierement, & l'infanterie en suitte firent des sorties, où ils mal-traitterent assez quelques soldats ennemis, qui s'estoient advancez les premiers: mais toute l'armée survenuë resserra incontinent cette garnison, trop inegale à tant de forces, & s'advança en une seule nuit, jusques dans le fossé par trois endroits, sans se soucier des mousquetades; parce que Spinola ne faisoit jamais scrupule de perdre quelques soldats, pour gagner le temps, qui fait le principal

dans

dans la guerre; quoy que cette maxime fust contraire à celle du Prince Maurice, qui aymoit mieux faire les choſes plus lentement, & avec plus de ſeureté. Le matin, apres avoir fait jouër tout ce qu'il avoit amené d'artillerie, il força la place de ſe rendre: &, par le moyen des priſonniers, avant ſçeu en quel eſtat eſtoit Lingen, & que l'on y attendoit un renfort de garniſon, il fit partir ſa cavalerie la premiere; & vint le lendemain aſſeoir ſon camp devant cette place. 1605. *Il prend Oldenſele:*

Le Prince Maurice eſtimoit beaucoup Lingen, comme une ville tres-propre pour fermer les frontieres de ſa Province, & la cheriſſoit particulierement, parce qu'elle luy avoit eſté donnée par la Republique: c'eſt pourquoy il avoit commencé à la fortifier à ſes dépens & à ſa mode: & avoit fait enfermer la ville & ſa citadelle tout enſemble d'un foſſé aſſez profond & aſſez large, & de ſix baſtions: mais ces ouvrages trop recens, & non entierement achevez, comme d'ailleurs la terrace n'eſtoit pas aſſez affermie, en eſtoient plus faciles à ruiner, outre que la garniſon de la place ne montoit qu'à ſix cens hommes, incapables non ſeulement de faire aucune ſortie, mais de defendre ſeulement un rempart. Les chefs meſmes eſtoient d'autant plus timides qu'ils eſtoient peu experimentez; & ſur tout, il n'y avoit perſonne qui ſçeuſt bien gouverner l'artillerie. Tandis que Spinola fait approcher ſon canon, & qu'il reconnoiſt la place ſans éprouver aucun obſtacle; ſes gens, favoriſez par de certains detours de jardins, ſe trouverent au bord du foſſé pluſtoſt que l'on n'euſt jamais creu: en ſuitte dequoy, quatre nations, ayant entrepris l'attaque de quatre endroits, firent toutes ſortes d'efforts pour s'avancer: & l'emulation ſe meſlant parmy leur travail, les uns creuſoient des ruiſſeaux pour faire écouler l'eau des foſſez dans l'ancien canal d'une petite riviere; les autres dreſſoient un pont ſur des tonneaux; enfin les autres preparoient des faſcines & des branches d'arbres, ayant appris cette prattique devant Oſtende: & ils s'employoient à toutes ces entrepriſes avec tant de confiance, que quelques uns, quoy que deſarmez, ne laiſſerent pas d'avancer leurs ouvrages. Il y avoit neuf jours que la place eſtoit aſſiegée: & les Walons s'eſtant logez au pied du baſtion dont ils avoient entrepris la ruine, les Italiens, Eſpagnols, & Alemans eſtoient partie au milieu du foſſé partie plus pres; lors que le Gouverneur de la ville Martin Cobben, tout uſé de vieilleſſe & incommodé des jambes, tint Conſeil avec les Capitaines, & apres leur avoir repreſenté, entre les autres neceſſitez de la place, que l'on manquoit de boulets, il leur demanda quel eſtoit leur advis; mais tant s'en faut qu'aucun d'eux voyant les fortifications en danger, s'offriſt d'en conſtruire d'autres, ou de hazarder ſa perſonne pour les defendre, ou enfin, de tenir bon dans la citadelle, qu'au contraire ils s'étonnoient fort de ce que l'ennemy ne les avoit point encore ſommez de ſe rendre. Toutefois quelques uns d'eux dirent, que ce n'eſtoit plus la mode, & que cela ne s'eſtoit pas prattiqué à Oſtende, ny à l'Eſcluſe. Le Gouverneur, comme s'il leur euſt voulu inſpirer un deſſein fort genereux, les prioit de differer leur reddition juſques au ſoir, ou pour le moins juſqu'à midy: mais la pluſpart commençoient desja à ſe mutiner; ils diſoient que ces momens n'eſtoient d'aucune conſequence, & qu'une compoſition demandée de bonne heure en eſtoit plus promptement accordée. Enfin leur reddition fut executée avec la meſme haſte dont elle avoit eſté reſoluë, au grand contentement du Marquis Spinola, dont les vœux, quoy qu'aſſez impatiens, ſe voyoient prevenus par la peur de l'ennemy. *& aſſiege Lingen.* *Reddition de Lingen.*

1605. Cependant le Prince Maurice, au bruit du voyage d'outre le Rhin entrepris par Spinola, commença à faire de ſa part toutes les diligences poſſibles. Il laiſſa le Colonel Noot en Flandre pour en garder les forts, & pour prendre ſoin de l'Eſcluſe, & s'avançant promptement avec vingt-cinq compagnies d'infanterie, il arriva à Deventer, où il augmenta ſes troupes de dix autres compagnies venuës d'alentour du Rhin, d'un pareil nombre tiré de diverſes garniſons, outre huit compagnies des nouvelles recreuës d'Angleterre; mais la venuë de ſon artillerie eſtoit retardée par les vents.

Le Prince Maurice s'achemine trop tard pour faire lever le ſiege.

Le Gouverneur Cobben mis en priſon pour avoir rendu trop promptement la place.

Le quatriéme jour d'apres la reddition de Lingen il ſe preparoit pour en aller faire lever le ſiege, ayant pour ce deſſein degarny toutes les places d'une partie de leurs ſoldats, lors qu'une nouvelle non moins triſte qu'ineſperée luy apprit en chemin que la place eſtoit rendue. Le Gouverneur Cobben & les autres Capitaines furent mis en priſon, où l'on les retint long-temps; parce que le jugement de leur procés demeuroit en balance, entre les rigoureux ſuffrages du peuple & la faveur de leurs amis. Les principaux articles de leurs defenſes eſtoient, qu'ayant eſcrit au Prince Henry & aux villes voiſines, on ne leur avoit envoyé ny des gens ny des munitions qui pûſſent ſuffire à defendre la place: que ſes bourgeois ſe trouvant, par leur nombre, plus forts que la garniſon, & refuſant d'aller en garde, l'avoient obligée, tant par prieres que par menaces, à capituler de bonne heure, pour prevenir la ruïne qui les menaçoit. Enfin la fuitte du temps ayant un peu adoucy la haine qu'on avoit portée à cette action, on ſe contenta de leur oſter leurs charges pour toute peine. Pendant ce ſiege Thomas Fillet, l'un des mutins d'Hogſtrat qui avoient pris party avec les Confederez, homme extremement ardent pour les courſes & pour le butin, ayant rencontré le Comte de Solre, avec cent cavaliers qu'on luy avoit donnez pour eſcorte, en prit trente, & tua, entre autres, le Baron de la Chau, gendre de Richardot; & le Comte meſme ayant eſté bleſſé, ne ſe pût ſauver qu'avec bien de la peine. Les Eſtats Confederez taſchant d'affamer le Marquis Spinola, firent publier que quiconque porteroit des vivres dans ſon armée, ſeroit tenu pour ennemy de la Republique: neantmoins, cet edit ne pût oſter au Marquis la commodité de ſes convois; attirez au commencement par l'eſperance du gain, & bien-toſt apres, par la crainte de la victoire. De ſorte que non ſeulement ſon camp ne manqua d'aucune choſe; mais davantage pluſieurs y achetterent des marchandiſes qu'ils emportoient en leurs maiſons. Le cours des exploits de Spinola s'arreſta dans la priſe de Lingen; & le Marquis, comme eſtonné d'une fortune ſi favorable, admira long-temps la force & l'artifice des ouvrages de cette place: toutefois, pour les defendre, il en fit encore conſtruire d'autres au delà du foſſé: & ayant appris que le Prince Maurice avoit depuis peu formé ce deſſein, il l'executa luy meſme, comme s'il euſt eu à ſoûtenir bien-toſt un ſiege. Que s'il ſe fuſt porté à de nouvelles conqueſtes, au lieu de craindre pour celles qu'il avoit desja faittes, la promptitude de ſes armes & la reputation qu'il s'eſtoit nouvellement acquiſe, donnoient de l'effroy à beaucoup de peuples. Sur tout à Couvorden, & dans la Bourtang il y avoit peu de ſoldats, & meſme la ville de Groningue eſtoit en allarme; il avoit auſſi aſſez pres de luy la ville d'Embden, peu capable de ſoutenir la guerre, & ennuyée de ſes diſcordes domeſtiques, que le Comte Ennon augmentoit, la mauvaiſe fortune des Confederez le rendant plus fier. Tandis que les ennemis ſe repoſoient, le Prince Maurice eut le temps

Le Marquis Spinola fortifie Lingen de nouveau.

de

de r'asſeurer par de nouvelles garniſons les places les plus foibles de la Friſe & d'outre le Rhin : en ſuitte de quoy ayant aſſemblé un corps de neuf mille hommes, il alla luy-meſme à Couvorden avec le Comte Guillaume de Naſſau, tant pour couvrir le cœur du païs, que pour obſerver de plus pres les deſſeins de l'ennemy ; & fit joindre quelques nouveaux baſtions aux fortifications de cette place. 1605. *Le Prince Maurice r'aſſeure par de nouvelles garniſons les places les plus foibles.*

Tandis que d'un coſté l'on faiſoit ainſi la guerre à découvert, on ne laiſſoit pas, en d'autres endroits, de la faire auſſi par des ſurpriſes & par des ruſes, qui procedoient de l'invention d'un nommé du Terrail, fugitif de France, lequel ayant veu les offres de ſon ſervice rejetrées des Hollandois, parce qu'il leur ſembloit trop avide de recompenſes & de dignitez dans ſes demandes, avoit eu recours aux Eſpagnols ; ſe fiant en ſon courage, & en la parfaitte connoiſſance qu'il avoit de l'uſage des petards & de toutes ſortes de pareils artifices. L'Archiduc, qui avoit des ſoldats de reſte, & à qui celuy-cy faiſoit eſperer la conqueſte de Bergue ſur le Zom, luy donna pour tenter cette entrepriſe quinze cents fantaſſins & trois cents chevaux commandez par Hericourt, Gouverneur de Huiſt ; les ſoldats eſtant donc entrez dans le port de Bergue à la faveur des marécages, tandis que la mer eſtoit en ſon reflux, ſe ſaiſirent d'abbord de deux baſtions, dont le plus grand ſervoit à couvrir le port, le moindre eſtant pour la defenſe de la porte : mais les ſoldats qui gardoient ces forts ſe ſauverent dans la ville. Que ſi les aſſaillans ſe fuſſent pouſſez plus outre par la voye du port qui leur eſtoit ouvert, ils euſſent mis la ville en danger ; par ce que ſa garniſon & ſes habitans ſe trouvant egalement ſurpris, ne ſçavoient à quoy ſe reſoudre : mais du Terrail voulut attaquer la porte appellée de la riviere ; & pour cet effet ayant attaché deux petards à deux paliſſades, qui eſtoient au devant de cette porte, il les renverſa toutes deux. Neantmoins un autre petard qui fut attaché à la porte meſme, ayant eſté moüillé en chemin, ne fit que du bruit ſans effet ; & l'on n'en avoit plus d'autre en main pour attacher à la place de celuy-cy, parce que tout le reſte des machines eſtoit demeuré dans les bourbiers. Ainſi les aſſaillans voyant que leur effort avoit eſté vain, & que le flux de la mer commençoit à s'enfler, abandonnerent les fortifications qu'ils avoient priſes, & haſterent leur depart ; par ce que les ſoldats de la garniſon qui s'eſtoient desja aſſemblez en grand nombre, tiroient rant de mouſquetades contre leurs ennemis, & leur jettoient tant de pierres de deſſus les murailles de la ville, qu'il y en eut trente de tuez, & beaucoup davantage d'eſtropiez. Neanmoins ce mauvais ſuccés des aſſaillans n'empeſcha pas qu'environ un mois apres, ils ne vinſſent renouveller leur entrepriſe avec de plus grandes forces & plus d'ardeur qu'auparavant, & le dernier combat fut bien plus ſanglant que le premier ; parce que ceux de la ville, advertis de toutes choſes par leurs eſpions, avoient mis ordre que rien ne leur manquaſt pour la defenſive. Mais quoy que les aſſaillans connuſſent tout cecy, ils ne laiſſerent pas de s'opiniaſtrer dans leur deſſein. De ſorte qu'un certain jour un peu apres minuit, l'obſcurité eſtant encore augmentée par la pluye, on les vid apres avoir de tous coſtez donné le ſignal, attaquer la ville en trois endroits differens ; & parce qu'en deux l'eau les empeſchoit de paſſer, & que les ponts qu'ils y avoient jettez ne ſe trouvoient pas ſuffiſans, la pluſpart d'eux n'employant que leurs pieds & leurs mains, taſchoient à monter ſur le rempart ; mais quand ils eſtoient arrivez juſqu'au haut, on les precipitoit tout d'un coup en bas, parce que le Gouverneur de la place *L'Archiduc tente ſans effet Bergue ſur le Zom.*

1605. nommé Paul Bacx, apres avoir meſlé ſous les armes les bourgeois parmy la garniſon, avoit diſpoſé cette ſoldateſque tout à l'entour de la ville, retenant ſeulement deux compagnies dans le marché pour ſervir aux occaſions impreveuës, tandis que de temps en temps il alloit à cheval viſiter & encourager les autres. Cependant, l'aſſaut qu'on livroit du coſté qui regarde le chemin de Steenbergue, n'avoit aucune apparence de ſurpriſe nocturne : & l'on euſt plusroſt jugé que c'eſtoit un combat concerté de patt & d'autre; parce que les habitans ayant allumé de la paille & des cerceles de poix en ce quartier-là, l'avoient remply d'une ſi grande clarté, que les ennemis ne pouvoient rien faire en cachette. Desja leurs petards avoient fait ſaurer la premiere & la ſeconde porte avec le pont levis; & desja leurs tambours & leurs trompettes ſe faiſoient ouyr dans la ville, comme s'ils euſſent eſté ſur le point de la forcer; neantmoins ils eſtoient encore arreſtez par une barricade que les bourgeois avoient faitte avec des chariots, des pouttes, & autres materiaux ſemblables. Et parce que la precedente attaque des portes & du pont avoit conſumé la pluspart des ouvriers & des machines de du Terrail, ſes ſoldats employoient des haches & leurs épées meſmes pour briſer cette barricade. D'un autre coſté les bourgeois, qui voyoient du haut de leurs murailles que l'ennemy eſtoit ſi avancé, redoubloient leur defenſe & leurs efforts : & ne ſe contentant pas de luy jetter des bombes, & de tirer force coups de canon & de mouſquetades qui ne manquoient jamais d'attaindre, ils combattoient auſſi de la langue; luy reprochant que les Capitaines ennuyez de la vie de leurs ſoldats, les amenoient à la boucherie, en un lieu où le ſecours de Noſtre Dame de Hall & d'Aſpremont ne pouvoit rien. Enfin perſonne ne demeuroit oiſif dans la ville; puisque non ſeulement les Magiſtrats, mais davantage les Miniſtres de la Religion ayant pris les armes, s'expoſoient aux coups avec le reſte du peuple, pour le porter à ſon devoir par leur exemple auſſi bien que par leurs exhortations. Ceux meſmes qui ſuivoient les ceremonies Romaines, quels qu'ils fuſſent, ſe montroient les plus ardens de tous; ſçachant bien que parmy la chaleur d'une victoire nocturne, l'ennemy ne feroit aucun diſcernement de Religion : joint qu'ils craignoient d'eſtre ſoupçonnez de partialité par le reſte de leurs citoyens. Les femmes donnoient auſſi des marques de leurs ſoins & de leur courage, en apportant aux ſoldats des balles, des chauſſe-trappes, de la poix; & il s'en trouva meſme qui déeoucherent leurs enfans pour mettre des pierres dans leurs berceaux, tandis que quelques autres moins vigoureuſes ſe proſternant à genoux parmy les ruës, levoient vers le ciel les yeux & les mains, pour luy demander ſon aſſiſtance dans cette occaſion; & pour le prier qu'une ſi ſanglante entrepriſe tournaſt à la ruine de ſes autheurs. Enfin lors que le jour commença à ſe montrer, les aſſaillans, extremement diminuez de nombre, ſe retirerent en la ville d'Anvers; ceux de Bergue n'ayant perdu qu'un ſeul homme des leurs, outre quelque peu de bleſſez, leur perte ayant eſté d'autant plus legere qu'ils avoient presque rousjours combattu d'enhaut.

Grobbendonk entreprend inutilement ſur Grave.

Le Colonel Grobbendonk avoit auſſi voulu ſurprendre Grave pendant la nuit, avec des pontons & des eſchelles; mais les habitans ayant découvert ſon deſſein, il s'en eſtoit deſiſté. Cependant le Marquis Spinola avoit achevé les nouvelles fortifications de Lingen; neantmoins il eſtoit encore incertain de ce qu'il devoir faire le reſte de cette année, qui entroit desja dans le commencement de l'Autonne : car de mener ſon armée en Alemagne, pour

pour l'engraiſſer aux dépens des païſans, il ne jugeoit pas que ce fuſt une choſe juſte ny bienſeante. Il avoit envoyé reconnoiſtre la ville de Rhinberk; mais on luy avoit rapporté que ſes fortifications eſtoient d'une merveilleuſe defenſe, & bien difficiles à emporter; la conqueſte de Meurs ne ſe trouvant pas plus aiſée. Enfin apres avoir laiſſé des garniſons ſuffiſantes dans Lingen & dans Oldenſele, & fait deux ou trois campemens differens, il prit ſon poſte à Roerort, où il fit faire un pont ſur le Rhin avec deux forts ſur chaque rive : parce que les Alemans avoient demandé que les fortificarions un peu auparavant conſtruittes à Keyſerswert, fuſſent demolies. Que ſi ce Marquis prefera ainſi le poſte de Roerort à celuy de Keyſerswert, il en uſa de la ſorte principalement, parce que cette ville de Roerort faiſoit une partie du domaine des ennemis, puis qu'elle dependoit du Comté de Meurs; outre que ſon terroir eſtoit bien meilleur que celuy de Keyſerswert. Neantmoins ce qu'il n'avoit fait que pour l'intereſt de ſon armée, paſſa dans l'eſprit des Alemans pour une grace faitte à toute leur nation. Environ ce temps, un nouveau regiment d'Italiens arriva aux Païs-bas; tandis qu'un autre compoſé d'Anglois, d'Eſcoſſois, & de quelques Irlandois, partiſans de la Religion Romaine, y arrivoit auſſi; la venuë de ces derniers, qui avoient paſſé la mer ſans que les Hollandois y euſſent pris garde, n'eſtant pas moins neceſſaire pour deſcharger le Royaume d'Angleterre d'un peſant fardeau, que pour fortifier le party d'Eſpagne. Avec ces troupes, augmentées de quelques autres que Spinola avoit detachées du corps des ſiennes, le Comte de Buquoy eut ordre d'aller aſſieger Wachtendonk : mais le Prince Maurice craignant que ſous ce deſſein il n'y euſt quelque ruſe cachée, ſe mit à la piſte des ennemis, ſans s'eloigner trop de la riviere d'Yſel, de peur que la guerre ne ſe pouſſaſt trop avant vers ces quartiers-là. Quand il vid que Spinola avoit pris un poſte certain, il ſe campa aſſez proche de luy au deſſous de Weſel. Cependant il n'avoit jamais eu, pour entreprendre quelque grande choſe, une occaſion plus favorable que celle qui s'offroit maintenant à luy; puis que l'armée ennemie ſe trouvoit partagée en trois corps, dont l'un eſtoit en Flandre & l'autre devant Wachtendonk; c'eſt pourquoy il ſe reſolut d'attaquer le troiſieſme, qui eſtoit compoſé de la cavalerie de Spinola, & de quelques regimens d'infanterie, le tout poſté au bourg de Mullem : & ce deſſein, ſans doute, s'il euſt ſuccedé, eſtoit magnifique, & euſt acquis en ce jour une fameuſe victoire aux Confederez; mais l'ordre du Ciel avoit reſolu que la trop longue & trop éclattante proſperité de la Republique fuſt enfin bornée, par un malheur qui ne ſe doibt attribuer qu'à cette ſeule cauſe; la terreur fatale qui s'empara des ſoldats du Prince n'ayant pû proceder d'ailleurs. Le bourg de Mullem eſt voiſin du Roer; & quelque large que ſoit cette riviere, on la peut neantmoins paſſer à gué en pluſieurs endroits; mais la pluspart ſont inacceſſibles à la cavalerie, parce que les rives ſont fort hautes, & eſcarpées presque par tout, excepté qu'en quelques endroits le travail humain a pris ſoin de les applanir : & meſme la rive oppoſée au bourg de Mullem ſe trouve defenduë par le chaſteau de Brouk, & par pluſieurs eminences qui l'environnent. Apres que le Prince Maurice fut party en diligence avec toute ſa cavalerie & quelques regimens d'infanterie, qu'on avoit amenez dans des chariots, il partagea ſa cavalerie entre le Prince Henry ſon frere, & Marcel Bacx; & leur commanda d'aller devant par deux routes differentes, celuy-cy ayant ordre de paſſer au delà de la riviere vers le chaſteau de Brouk, pour oſter aux ennemis le moyen

1605.

Le Marquis Spinola fait placer deux forts ſur chaque rive du Rhin.

Il envoye le Comte de Buquoy pour aſſieger VVachtendonk.

Les ſoldats du Prince Maurice, ayant aſſailly le camp du Marquis Spinola, ſont empeſchez par leur propre crainte, de jouyr d'une grande victoire.

1605. moyen de s'y refugier quand on les auroit surpris ; & le Prince Henry ayant à marcher par un sentier estroit situé au milieu des ennemis, duquel les avenues se trouverent pour lors dégarnies, parce que les soldats qui avoient eu charge de les garder, ne s'en estoient pas acquittez ; & cette negligence leur cousta la vie bien-tost apres. On fit une grande faute en ce que la cavalerie de Henry, apres avoir gagné ce passage, s'arresta pour attendre l'infanterie, au lieu de marcher incessamment contre les ennemis vers Mullem, où elle les eust trouvez épars en divers endroits : mais ce retardement leur donna moyen de s'assembler, & de se mettte en otdre le long de la riviere, tant sur les eminences que dans les plaines des envitons. Ce fut la seule cause de l'effroy des Confederez, qui se troublerent pour n'avoir pas pris l'Espagnol au depourveu comme ils esperoient, quoy que d'ailleurs leur nombre fust bien plus puissant que celuy des ennemis. Enfin sans que personne les poursuivist ils se mirent honteusement en fuitte, comme s'ils eussent esté hors du sens ; & la veuë du Prince Maurice & de l'infanterie qui estoit avec luy, eut bien de la peine à empescher qu'ils ne se jettassent tout éperdus parmy les rangs de leurs compagnons. Cependant Marcel Bacx s'estant soudain rendu maistre des dehors du chasteau de Brouk, dont les dedans n'avoient pas plus de dix soldats pour defenseurs, fut rencontré par quelques troupes de cavalerie Espagnole, qui s'estoient fortuitement avancées en ces lieux-là, pour escortet un convoy : neantmoins tant s'en faut qu'il perdist courage, qu'au contraire il les poussoit si vivement qu'il les eust mises en fuitte, si leur infanterie & quelques cornettes parties de Mullem ne fussent venuës à leur secours. Mais lors que Bacx se trouvoit extremement pressé par un si grand nombre d'ennemis, & fatigué du long combat qu'il avoit desja soûtenu, il recouvra ses forces par la venuë du Prince Henry, suivy d'un petit nombre des siens, dont la peur des autres n'avoit point entamé le courage ; outre que quelques-uns des fugitifs touchez de honte, estoient venus reprendre leurs rangs : de sorte que les deux chefs Confedetez chacun de son costé, commençoient à mal-ttaittet les ennemis, embarrassez dans la riviere avec leurs chevaux : mais Velasco, apres avoir appris le danget de ses compagnons, estant accouru à leur secours du camp de Spinola, avec quelques cornettes de cavalerie, donna une nouvelle epouvante à des gens qui conservoient encore dans leurs cœurs & sur leurs visages les semences de leur premiere fuitte. Les voylà donc qui se mettent à fuïr de nouveau à bride abbattuë ; & la veuë du Prince Maurice mesme, qui se montroit en bataille proche de l'autre rive, avec toutes ses troupes & son artillerie, n'estoit point capable de les retenir ; quoy que pour cet effet il employast toutes sortes de remonstrances & de reproches. Tantost il leur remettoit devant les yeux la gloire qu'ils avoient autrefois acquise ; & les conjuroit de n'ensevelir pas sous une si honteuse infamie, les loüanges qu'ils avoient mille fois receues, apres s'estre montrez des plus ardens à la victoire, soit quand ils gagnerent la bataille de Turnhout en Flandre ; soit en divers autres lieux, où ils s'estoient signalez par tant de combats, & avoient atraché tant de drapeaux à leurs ennemis. Tantost en leur reprochant d'avoir maintenant abandonné son frere leur chef au milieu d'un cercle d'ennemis, il les appelloit lasches, il les nommoit troupes timides qui se fioient plus aux jambes de leurs chevaux qu'à leurs propres mains ; gens qui ne se montroient courageux que dans les rapines, & ne se rendoient redoutables qu'aux païsans. Tantost mesme il employoit

les

les prieres pour les flechir. Où ſont, diſoit-il, ces mines guerrieres & ces paroles hautaines qui m'ont ſi ſouvent demandé la baraille? Ha je me retire, pour ne point voir l'affront que vous voulez faire à voſtre patrie & à voſtre General. Mais non, je demeure; afin de vous voir promprement reparer voſtre faute par quelques teſmoignages de valeur, capables de me perſuader que ce n'eſt pas vous que j'ay veu fuyr ſi laſchement. Toutes ces paroles ou autres ſemblables ne ſervoient de rien au Prince; ſes gens eſtant inſenſibles à toute autre attainte que celle de la peur qui les poſſedoit. Cependant Henry, accompagné de quelques uns de ſes gardes, s'eſtoit joint avec le Colonel Bacx; & comme la qualité de ce jeune Seigneur ſe rendoit aſſez reconnoiſſable, tant par ſes armes que par ſa mine & ſon habit, les ennemis le preſſoient de toutes parts; & ſur tout un des Capitaines de leur cavalerie voltigeant à l'entour de luy, & n'oſant pas luy tirer ſon coup de piſtolet, parce que le Prince tenoit auſſi le ſien tout preſt, s'adviſa de le prendre par un cordon tel que les Chevaliers de quelque ordre illuſtre ont accouſtumé d'en porter; ces ſortes d'ornemens dans un combat ne ſervant jamais de parade ſans beaucoup de riſque. Mais malgré cet embarras du Prince il en fut garanty ſans avoir ſçeu au vray, dans le temps meſme qu'on venoit de luy rendre ce bon office, à qui il en eſtoit redevable. Cependant le Prince Maurice, qui ne taſchoit plus à vaincre ſes ennemis, mais ſeulement à empeſcher que l'effroy dont une partie de ſes gens eſtoit frappée, ne ſaiſiſt auſſi les autres, fit paſſer quelques troupes de ſon infanterie au delà de la riviere: & le Colonel Horace Vere avec ſes Anglois fut le premier qui arreſta la cavalerie des ennemis, par le moyen d'un baraillon formé en pointe, & preſentant les piques de toutes parts. Vere fut relevé par Omerville, Meſtre de camp François, qui mourut en ſe ſignalant dans cette occaſion: & non ſeulement l'infanterie Confederée ſoûtint les efforts de la cavalerie Eſpagnole; mais quelques cavaliers du Prince ſuivant un ſi genereux exemple, repouſſerent un grand nombre d'ennemy, qui furent contraints de ſe refugier dans le chaſteau de Brouk, dont leurs gens avoient regagné l'entrée. Ainſi la fortune commençoit à changer de face, mais le progrés des Confederez fut borné par un brave ſtratageme du Marquis Spinola, qui fit battre force rambours aux environs, comme ſi toutes les troupes de ſon infanterie unies enſemble euſſent eſté ſur le point d'entrer au combat, quoy qu'elles fuſſent ſeparées par un aſſez long eſpace de chemin. Alors le Prince Maurice craignant que les fauſſes terreurs de ſes gens ne devinſſent veritables, fit ſonner la retraitte; & meſme d'autant plus volontiers, que s'eſtant autrefois beaucoup fié en ſa cavalerie, il reconnoiſſoit par ce qui s'eſtoit paſſé devant ſes yeux, combien il y a d'incertitude dans les evenemens de la guerre. De ſorte qu'il ſe retira ſans aucun danger, apres avoir fait mettre en armes ſes mouſquetaires le long de la riviere, ſur le bord qui regardoit ſon camp. Ce fut en ce combat que les ennemis perdirent le Seigneur de Trivulce, brave Capitaine & brave ſoldat tout enſemble: & l'on trouva de part & d'autre que les morts, les bleſſez, les priſonniers, & les drapeaux conquis mettoient le gain & la perte en pareil degré; mais la honte demeura preſque toute entiere aux aſſaillans.

1605.

Mort du Sieur d'Omerville.

Mort du Seigneur de Trivulce.

Le Marquis Spinola rechappé de ce danger, en tira une nouvelle leçon de prudence; & logea ſes gens un peu plus proche les uns des autres: cela fait, il alla luy-meſme voir ce qui ſe paſſoit devant Wachtendonc au camp du Comte de Buquoy; & ayant trouvé que toutes choſes y eſtoient en fort bon eſtat pour ſon party, il revint en ſon poſte de Roerort. Quant au

1605. Comte de Buquoy, entre ſes autres proſperitez il n'eſtoit pas peu favoriſé par la ſechereſſe de l'Autonne, & principalement en un terroir qui avoit accouſtumé d'eſtre aſſez humide. Mais quoy que la garniſon aſſiegée fut de douze cens hommes, & que les ſoldats, ſe fiant tant en la puiſſance de leurs armes qu'en celle des fortifications de la place qui eſtoient aſſez raiſonnables, euſſent promis des merveilles, neantmoins comme ils n'avoient eu aucun ſoin de faire de nouveaux ouvrages en dehors, ny de retarder par leurs ſorties les travaux des aſſiegeans; ceux-cy apres avoir paſſé la riviere de Niers par le moyen d'un pont, s'eſtoient trouvez, dés le huitiéme jour du ſiege, dans le foſſé de la ville, qu'ils avoient aiſément mis à ſec, apres avoir rompu les digues qui ſervoient à y tenir les eaux. De ſorte que quand on en fut venu à l'attaque des boulevarts, que les aſſiegeans preſſerent premierement par la ſappe, & en ſuitte par quelques aſſauts, les aſſiegez perdirent courage, & rendirent la place le vingtiéme jour du ſiege. Pendant ce temps le Prince Maurice fit une tentative contre Gueldre, qui ne luy reüſſit pas mieux que ſes entrepriſes precedentes. Cette ville eſtoit éloignée de ſon camp d'environ quatre lieuës de chemin; & eſtant party de nuit avec ſa cavalerie & une partie de ſon infanterie pour l'aller ſurprendre, il avoit envoyé devant quelques uns des ſiens pour luy ouvrir une entrée par le petard; mais lors que les petardiers eurent attaché leur machine à un pont levis, elle ne fit que du bruit ſans aucun effet. On vouloit employer un ſecond petard, mais il tomba dans le foſſé. Pendant quoy les bourgeois, ayant eu le temps de s'aſſembler ſous les armes, couvrirent de mouſquetades ceux qui s'eſtoient approchez le plus pres de la ville pour l'attaquer, entre leſquels Philippe, fils de Philippe du Pleſſis Mornay, perdit la vie; un trop ardent deſir d'apprendre le meſtier des armes ne luy ayant pas permis d'en conſiderer aſſez le peril. C'eſtoit ſans doute un enfant qui n'eut pas acquis peu de gloire à ſon pere; puis qu'eſtant ſorty d'un homme qui s'eſtoit rendu illuſtre non ſeulement par ſon ſçavoir, mais auſſi par ſes beaux faits, il marchoit à grand pas ſur les meſmes traces.

VVachtendonc ſe rend au Comte de Buquoy.

Le Prince Maurice tente Gueldre ſans effet.

Quoy que cette année eut eſté ſuffiſamment proſpere au Marquis Spinola, il continua juſques au bout d'en bien employer le temps; & ayant envoyé le Comte de Buquoy contre la fortereſſe de Cracou dependante du Comté de Meurs, il s'en rendit maiſtre ſans beaucoup de peine; parce que le principal boulevart de cette place, conſiſtant en ſes marécages, luy avoit manqué, depuis que l'Autonne avoit commencé à devenir ſi ſec. Dans la Province de Flandre le Comte Frederic de Herenberg n'incommodoit pas peu l'Eſcluſe, par le moyen d'un fort qu'il avoit baſty proche de cette place; en un endroit où deux rivieres, l'une nommée la Douce, & l'autre la Salée, ſe joignent pour entrer de compagnie dans le port. Et cette entrepriſe du Comte n'avoit pas eſté bien difficile à executer, parce que les forces des Confederez eſtoient tres-mediocres en ces quartiers là: outre qu'il avoit auſſi eſté aidé par une ruſe; en ce que les bourgeois de Bruges avoient obtenu de ceux de l'Eſcluſe la permiſſion d'élever une digue, ſous pretexte de s'en vouloir ſervir ſeulement pour recouvrer une partie de leur terroir, que les inondations de la mer leur avoient oſtée. Sur la fin de l'Autonne, qui devenoit fort pluvieuſe, le Marquis Spinola, voyant les fortifications de Roerort achevées, licencia ſes troupes le premier, & bien-toſt apres, le Prince Maurice renvoya auſſi les ſiennes en leurs garniſons; mais ſa cavalerie ayant rencontré ſur ſon chemin celle de Grobbendonc, en mit en pie-

Le Comte de Buquoy prend la fortereſſe de Cracou.

Le Comte de Herenberg fait un fort, qui prejudicie à l'Eſcluſe.

Cavalerie de Grobbendonc miſe en pieces.

ces

ces une partie, & emmena tout le reſte priſonnier, techetchant ſoigneuſement les occaſions d'effacer le ſouvenir du combat de Mullem. 1605.

Il ne ſe faiſoit plus rien de memorable ſur terre; mais ſur la mer les triſtes reſtes du malheureux regiment de Sarmiento paſſerent d'Angleterre en Flandre à la dérobée, tandis qu'un vent contraire pouſſoit les vaiſſeaux Confederez en d'autres lieux. Peu de temps apres, un Capitaine de marine nommé Lambert, natif de Roterdam, ayant attaqué le principal des navires Dunquerquois, defendu par ſix-vingts hommes, ne le preſſoit pas moins, tant à coups de main qu'à coups de mouſquetades, que ſi la choſe ſe fut paſſée ſur terre; & s'il n'egaloit pas les ennemis en nombre d'hommes, il les egaloit en courage, & ne cedoit point, en reſolution determinée, à des gens qui combattoient pour ſauver leurs vies, quoy qu'il ne combattiſt que pour acquerir de la gloire. Mais lors que le Vice-Admiral de Nort-Hollande, nommé Iean fils de Gerbrand, eut auſſi pouſſé ſon vaiſſeau contre l'ennemy, les Dunquerquois refroidis par la perte qu'ils venoient de faire, entre autres du Capitaine de leur vaiſſeau nommé Adrian fils de Theodore, pirate, que ſes brigandages avoient ſignalé, & par l'eſperance qu'ils eutent qu'on leur feroit grace, ſe rendirent. Le navire pris fut deſtiné pour ſervir en guerre à l'advenir; & quant aux hommes qui s'y trouverent, il y en eut environ ſoixante attachez au gibet. Mais l'on pardonna à quelques uns en faveur de l'âge, & quelques autres lors qu'on les menoit à la mort, s'eſchapperent ſans que perſonne arreſtaſt leur fuitte, parce que la longue ſuitte des ſupplices avoit diſpoſé tous les cœurs à la pitié.

Le principal des navires Dunkerquois ſe rend aux Confederez.

Entre les gens de mer qui revinrent cette année des Indes en Hollande, on conta premierement ceux que Iaques Hemskerck avoit laiſſez au delà du Cap de Bonne Eſperance, dans un navire crevaſſé de toutes parts. Ce vaiſſeau ayant enfin eſté pouſſé ſur le rivage de Madagaſcar, y demeura huit mois entiers, depourveu de toutes choſes, tandis que le nombre de ſes mariniers ſe diminuoit de jour en jour, tant par les maladies, que par la guerre qu'ils avoient à ſoûtenir contre le peuple barbare du païs, & meſme par l'ennemy qui les affligeoit. Ils ne ſe trouvoient plus que dixhuit reſtez d'un nombre fort conſiderable, lors qu'une pareille avanture ayant porté en ce meſme lieu quelques vaiſſeaux Hollandois, qui navigeoient vers l'Iſle des Cignes, ces pauvres gens ravis d'une ſi heureuſe rencontre, firent ſucceder des larmes de joye à leur precedente triſteſſe, & commencerent à raconter leurs travaux & leurs miſeres à leurs compatriotes, en rendant grace à la bonté Celeſte qui les en delivroit. Soudain ils employent les demolitions de leur navire rompu à reparer les nouveaux venus, où ils entrent avec leurs marchandiſes; de ſorte qu'apres tant de dangers ils joüirent enfin de la veuë & des careſſes de leur patrie, & ceux qui les avoient envoyez aux Indes, du profit de leur commerce, quoy que les uns & les autres euſſent eſté longtemps dans le deſeſpoir d'une ſi heureuſe iſſuë. Il arriva encore en Hollande deux autres navires partis de Ceilon, qui rapporterent de triſtes nouvelles touchant leur Capitaine general, nommé Sebald de Wart, qui avoit perdu le jour par la trahiſon de Fimale Roy de Candie, que nous avons dit cy-devant avoir paru aſſez affectionné pour le party des Hollandois. Son humeur ſoupçonneuſe, comme eſt d'ordinaire celle de ces peuples, avoit refroidy cette affection, parce que Sebald avant pris en guerre quelques Portugais, leur avoit rendu la liberté; car en effet cette ſorte de courtoiſie eſt fort éloignée des mœurs de ces peuples: & Fimale infetoit de là, que les Hollandois

Wart tué par la trahiſon du Roy de Candie.

1605. dois & les Portugais avoient entre eux quelque ſecrette intelligence. Mais davantage eſtant arrivé un jour que Sebalde diſcourant avec luy des moyens de faire la guerre aux Portugais, & ſouhaittant qu'il viſt le dedans de ſes vaiſſeaux, afin que l'entiere connoiſſance de leur bon equipage luy fiſt concevoir ce qu'on en devoir attendre, le ptïa d'y entrer & l'en preſſa meſme avec plus d'importunité, que les Rois n'ont accouſtumé d'en ſouffrir, le barbare qui creut qu'on ſe ſervoit de ce prerexte pour attenter à ſa vie, prevint ce crime imaginaire par un crime veritable : & les gens de Sebalde s'abſtinrent de vanger la mort ; de peur que cette vengeance ne troublaſt le commerce de la Republique. Cependant le Roy d'Eſpagne, qui craignoit que ces ſortes de navigations ne découvriſſent à la fin ce qu'il y avoit de plus foible & de plus détaché dans ſes Eſtats, fit publier un ſevère edit, par lequel il defendoit à tous les eſtrangers, ſans excepter meſme les naturaliſez Eſpagnols, de naviger desormais aux Indes, ordonnant auſſi à ceux qui y eſtoient mainrenant, d'en ſortir dans un certain terme qu'il leur donnoit. Mais toutes ces precautions furent ſi peu capables de retarder les voyages des Confederez, que cette année meſme on vid partir de Hollande pour les Indes, douze navires ſous la conduitte de Matelif, l'un des directeurs de la Compagnie generale. Cependant Paul Carden, que nous avons cy-devant dit eſtre party pour le Breſil, retourna de ces païs chargé de ptoye.

Le Roy d'Eſpagne defend que pas un eſtranger ne navige aux Indes.

Matelif va aux Indes avec douze navires.

Perſecution des Reformez en la ville d'Aix la Chapelle.

Les habitans d'Aix voiſins de la Republique, quoy qu'ils conſervaſſent tousjours le tiltre & les apparences de la paix, virent eclatter chez eux d'eſtranges tumultes, dont les Confederez ſe promettoient qu'il naiſtroit bien-toſt une guerre ouverte; mais leur croyance fut vaine. Les Ducs de Brabant ayant tousjours aſpiré à la poſſeſſion de cette ville, l'Archiduc Albert pour arriver à ce but, avoit contracté avec ſes nouveaux Magiſtrats une alliance qu'ils taſchoient tous de tenir ſecrette, mais qui fut découverte bien-toſt apres : ceux-cy donc, ſous la confiance qu'ils ptenoient tant en cette alliance, qu'en un certain edit de l'Empeteur, commencetent non ſeulement à détruire tant en public qu'en privé, les ceremonies de la Religion Reformée ; mais auſſi à perſecuter, par pluſieurs pourſuittes ignominieuſes & dommageables, les Magiſtrats precedens, leur imputant de s'eſtre fait élire en leurs charges, non pas ſuivant les formalitez ordinaires, mais par les voyes de ſedition. Pour les convaincre on cherchoit de tous coſtez des accuſateurs ; & ſi quelque defenſeur oſoit entreprendre leur juſtification, il ſe trouvoit enveloppé dans leur chaſtiment : enfin l'Empereur ayant donné charge à l'Archeveſque de Cologne de pacifier toutes choſes, les Deputez de ce Prelat firent une eſpece d'accommodement, qui portoit que les accuſez confeſſeroient publiquement leur faute les genoux en terre, & payetoient auſſi une certaine ſomme de deniers pour les dépens des procedures. Mais comme la pluſpart des taxes excedoient les moyens des condamnez, une partie de ceux qui ne pûrent ſatisfaire fut miſe en priſon, & l'autre abandonna le païs. Cependant non ſeulement les menées de ceux qui ne pouvoient demeurer en repos dans leur exil, mais auſſi la haine que le menu peuple porte tousjours aux puiſſans, & la pitié qu'il prend ordinairement des miſerables, preparoient des effets d'autant plus dangereux pour l'avenir, qu'ils demeuroient cachez pour le preſent.

Le Roy d'Eſpagne dreſſe des embuſches au Roy de France par ſon Ambaſſadeur.

En France, entre autres infidelitez de l'Eſpagnol, on découvrit qu'un nommé Mairargues, depuré par la Province du Languedoc, pour preſenter quelques ſupplications au Roy, avoit ſecrettement traitté avec Balthazar Zuniga,

Zuniga, Ambaſſadeur d'Eſpagne, de mettre la ville de Marſeille entre les mains de Philippe. Cependant Mairargues ayant eſté mis priſonnier, avec un nommé Brunel natif des Païs-bas, qui ſervoit de Secretaire à Balthazar, & que l'on avoit trouvé ſaiſy de quelques pieces juſtificatives de la trahiſon; l'Ambaſſadeur demanda, ſuivant le privilege du droit des gens, que l'on luy rendiſt ſon miniſtre; mais le Roy, au contraire, ſoûtenoit que l'indignité du crime en queſtion devoit exclurre le privilege des Ambaſſadeurs. L'Ambaſſadeur repartit au Roy, que ſi l'on venoit d'entreprendre contre luy quelque action approchante des anciennes hoſtilitez, il n'eſtoit pas juſte qu'elle fut pourſuivie ſi rudement par un Prince, que l'on voyoit ouvertement contre les articles de la paix de Vervins, envoyer du ſecours à des ſujets de Philippe, manifeſtement reconnus pour rebelles & pour ennemis de la veritable Religion; & qui avoit eſſayé depuis quelque temps non ſeulement de débaucher les Comtes de Herenberg, & quelques autres Seigneurs des Païs-bas, mais auſſi d'animer les Maures à la ruïne univerſelle de l'Eſpagne. A ces diſcours le Roy, s'eſtant mis fort en colere, reſpondit que l'Egliſe Romaine avoit tousjours receu & de ſes predeceſſeurs & de luy meſme, plus de protection qu'elle n'en devoit eſperer des Eſpagnols qui ſe ſervoient fauſſement du pretexte de Religion dans la guerre des Païs-bas, où ils ne combattoient que pour l'intereſt d'une domination temporelle. Que ſi l'on trouvoit à redire qu'il eut payé aux Confederez quelques ſommes d'argent qui leur eſtoient deuës, ou que tandis que quelques uns des François, ſuivant l'humeur guerriere de leur nation, alloient chercher les combats tantoſt juſques aux extremitez de la Hongrie, tantoſt dans les Provinces de l'Archiduc, quelques autres allaſſent auſſi en Hollande apprendre le meſtier de la guerre ſous un de ſes plus excellens maiſtres, quelle proportion y avoit il entre ſes actions, & les attentats que la France pouvoit imputer aux Eſpagnols, qu'on avoit veus depuis peu dreſſer tant d'embuſches contre ſes meilleures villes, & incitet tant de Grands de ſon royaume à luy manquer de fidelité; & ſur ce dernier poinr le Roy nommoit l'un apres l'autre tous les Seigneurs qu'on avoit voulu ſuborner, adjouſtant qu'il n'avoit pas tenu aux Eſpagnols que l'Eſtat François ne ſe fut ruiné luy meſme par ſa propre grandeur. Il ſoûtint auſſi que tout ce qui avoit eſté mis en avant touchant l'affaire des Maures, eſtoit faux, & que les depoſitions qu'on rapportoit ſur ce ſujet, avoient eſté arrachées par force. Que ſi c'eſtoit une faute d'avoir voulu porter les Comtes de Herenberg à des actions qui ne leur pouvoient tourner à honte, ces Seigneurs eſtant originaires d'Alemagne & non des Païs-bas, quel crime n'avoient point commis ceux dont les artifices avoient achetté comme à l'enchere un Du Terrail, non ſeulement ſujet, mais auſſi domeſtique du Roy de France. Que neantmoins ces petites ruſes auſſi-bien que les artifices, dont les Ambaſſadeurs des Rois ſe ſervent aſſez ſouvent pour découvrir les ſecrets d'un Eſtat, ſe peuvent diſſimuler & excuſer reciproquement; mais qu'il s'agiſſoit icy de repouſſer des entrepriſes ſanglantes, & qui vouloient plonger le couſteau dans les entrailles. Balthazar inſiſta encore, en loüant le Roy d'Angleterre, de ce que malgré la diverſité de Religion qui ſe trouvoit entre ſes ſujets & ceux de l'Eſpagne, il luy conſervoit neantmoins les droits de la paix plus exactement que la France: mais Henry reſpondit que ce Prince ne connoiſſoit pas encore les Eſpagnols; & qu'il ſçauroit bientoſt où tendent ordinairement leurs alliances. La colere du Roy s'eſchauffant de plus en plus, paſſoit desja juſqu'aux menaces; toutefois l'Ambaſſa-

1605.

Indignation du Roy contre l'Ambaſſadeur.

1605. deur l'appaisa, apres avoir protesté qu'il eut cteu commettre un crime s'il eut douté de la justice de Henry Quatriéme, qui estoit connuë de tout le monde, aussi-bien que sa valeur. A la fin, Mairargues ayant esté executé à mort, le Secretaire de l'Ambassadeur luy fut rendu, le Roy trouvant à propos de se vanger des ruses d'Espagne par d'autres ruses, plus-tost que par une nouvelle guerre.

Recit de la conjuration d'Angleterre.

En Angletetre on vid éclatter une horrible conjuration de quelques uns qui preferoient le soin de la Religion Romaine à leur vie, à leur honneur & à toutes sortes de droits divins & humains. Ces gens-cy fascheż de n'avoir pû obtenir du Roy, par leurs prieres, le libre exercice de leurs ceremonies, avoient resolu de le faire mourir avec son fils & tous les Grands du royaume, en une assemblée de Conseil qui se devoit tenir dans le palais, où ils enterrerent une grande quantité de poudre à canon, qui devoit servir à l'execution de cet attentat : ses autheurs avant que d'y travaillet, desirant sçavoir le sentiment des principaux Iesuites d'Angleterre, sur ce sujet, leur avoient demandé s'il estoit permis d'envelopper un petit nombre d'innocens dans la perte d'un grand nombre de coupables : à quoy les Iesuites avoient respondu, que pour un notable avantage de l'Egliſe cela se pouvoit entreptendre sans scrupule ; & mesme pour appuyer leur opinion, ils allegueren l'exemple des villes assiegées. Cependant quelque complice ayant adverty un de ses amis de ne se trouver pas au Conseil le jour qu'on le devoit tenir, cet advertissement donna lieu à quelques soupçons, qui furent cause que la sale du palais ayant esté foüillée, on decouvrit les preparatifs de l'attentat & celuy qui le devoit executer. Quand les conjurez eurent appris toutes ces choses, ils se cantonnerent pour la pluspart en quelques lieux éloignez, où ils formoient desja une rebellion manifeste ; les plus timides estant incitez à ce trait d'audace par le Iesuite Oldecorn, qui leur temonstroit qu'un seul succés contraire n'inferoit rien au desavantage de toute la cause ; & que bien souvent dans les bons desseins Dieu permettoit que la premiere tentative reüssist mal, afin qu'elle servist d'epreuve à la perseverance. Mais enfin l'effort de ces rebelles s'estant laissé abbattre en un instant, on les traisna devant les Iuges. La hardiesse de Garnet ne se montra pas moins temeraire autrefois contre Elisabeth ; car il avoit accoustumé d'élever la puissance des Papes si haut au dessus des Rois & de leurs Couronnes, qu'il soûtenoit non seulement que les sujets ne doivent aucune fidelité ny obeïssance à leur Prince excommunié ; mais davantage qu'ils sont obligez de prendre les armes contre luy, au peril mesme de leur vie, quand le Pape le leur commande. Par là, les Souvetains qui ne suivent pas la Religion Romaine, doivent apprendre que les armées & les flottes de leurs ennemis sont moins à redouter que ces orateurs violens, qui sçavent émouvoir les esprits du peuple par l'authorité de la Religion. A ce mal ils en ont adjouté un autre, procedant d'une non moins pernicieuse doctrine, par laquelle ils enseignent qu'il est permis de tromper le Magistrat dans un interrogatoire, en luy respondant avec des paroles ambiguës, qui seront conceuës en un sens, & exprimées en un autre : & mesme touchant cette matiere on a imprimé des livres, que par une menteuse inscription, ils ont intitulez contre le mensonge. Ils disent aussi que la confession des pechez doit estre tenuë secrette, & qu'il n'est pas permis d'en reveler une seule circonstance, quand mesme elle auroit pour but la ruïne du Souverain & de son Estat ; mais d'ailleurs ils donnent bien souvent le nom de confession à ce qui ne devroit passer que pour une conference

fetence ſecrette. Cependant on ne doutoit point que le deſſein de la perte du Roy Iacques ne ſe fut flatté de l'eſperance du ſecours d'Eſpagne, où l'on entretenoit une compagnie de Ieſuites Anglois, pour troubler la paix d'Angletetre : toutefois les conjurez depoſetent que dans la crainte de divulguer trop l'ordre & les moyens de leur conjuration, ils ne les avoient découverts à aucun eſtranger; mais qu'à la verité les Ieſuites Anglois qui eſtoient en Eſpagne, & ceux qui eſtoient à Rome, leur avoient aſſeuré que le ſecours de ces païs-là ne manqueroit jamais au beſoin. On ſçavoit auſſi que le Conneſtable de Caſtille, lors qu'il eſtoit en Angleterre, avoit bien oſé dire, que ſi le nouveau Roy de cette Iſle ne permettoit le libre exercice de la Religion Romaine, il ſe trouvoit des gens preſts de tout entreprendre contre luy. L'Archiduc meſme donna de nouveaux ſujets de ſoupçon, en ce que non ſeulement il refuſa de mettre entre les mains du Roy Iacques quelques Anglois eſtant pour lors à Bruxelle, avec qui les priſonniers confeſſoient avoir fait confidence de leur deſſein; mais d'avantage il envoya en Eſpagne le principal de ces Anglois. Neantmoins le Roy Iacques, bien loin de ſe plaindre de cette injure, déclara, par des lettres publiques, qu'il eſtoit aſſeuré de l'innocence des Princes eſtrangers : comme auſſi Philippe, par le miniſtere de Don Iean de Mendoze ſon Ambaſſadeur, ne manqua pas d'employer toute ſorte de bon viſage & de belles paroles, pour le feliciter de ce qu'il avoit pû eſchapper un ſi grand peril. 1605.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE QVINZIESME.

SOMMAIRE.

Le Marquis Spinola a bien de la peine à tirer de Philippe la ſolde de ſes deux armées. La guerre entre le Roy de France & le Duc de Boüillon ſe pacifie. Les broüilleries ſurvenuës entre les bourgeois de Brunſwic & leur Duc s'accommodent. Le Roy Iacques d'Angleterre exige un nouveau ſerment de ſes ſujets. Grandes diſſenſions entre le Pape & les Venitiens ; ceux-cy banniſſent les Ieſuites hors de leur Eſtat. Les Confederez envoyent une flotte en Eſpagne. La ville de Bredaſort ayant eſté priſe par du Terrail, eſt repriſe par le Prince Henry. Le Comte de Buquoy a ordre de paſſer avec une armée dans le païs de Betuw. Le Prince Maurice fortifie ſes places contre les deſſeins du Marquis Spinola, qui prend Lochem par compoſition. Le meſme Marquis prend auſſi Grol, & Rhinberk. Le Prince Henry taſche inutilement de prendre Venlo. Sedition des ſoldats de Spinola. Erneſt de Naſſau reprend Lochem. Le Prince Maurice leve le ſiege de Grol à l'arrivée de Spinola. Mauvais ſuccés de l'entrepriſe navale de l'Admiral Haultain. Les affaires des Confederez ſont plus heureux dans les Indes Orientales : relation de quelques exploits achevez en ces climats par les Confederez. Les Comtes de Hohenlo & Iean de Naſſau meurent. La Princeſſe de Bourbon eſt mariée au Prince Philippe d'Orange. Remonſtrances des Portugais à Philippe pour obtenir la paix. Les Confederez la tiennent pour ſuſpecte. Ils different d'en traitter avec les Deputez des Archiducs.

1606. LE Marquis Spinola s'eſtoit acquis une haute reputation, tant pour avoir conſervé la ville d'Anvers, capitale de la Belgique Eſpagnole, que pour s'eſtre rendu maiſtre de pluſieurs fortes places, dont la priſe luy donnant moyen pour l'avenir de faire la guerre chez les ennemis meſmes, tendoit ſes dangets bien moindres, & ſes eſperances bien plus grandes qu'auparavant. Outre qu'il ſembloit auſſi meriter cette gloire d'avoir reſtably la bonne fortune & la diſcipline militaire dans le party des Archiducs, d'où elles avoient eſté bannies quinze ans durant. C'eſt pourquoy par tout où il ſe rencontroit parmy ces peuples, il eſtoit receu avec des acclamations & des applaudiſſemens ; & lors qu'il fut arrivé en Eſpagne, où il avoit accouſtumé d'aller tous les ans, ſi les Grands du Royaume nourriſſoient des jalouſies ſectettes contre luy, l'affection que le Roy luy portoit ſe fit connoiſtre ouvertement. Neantmoins l'execution des conſeils qu'il avoit auparavant donnez pour la guerre, eſtoit retardée par la povreté de l'eſpargne de Philippe, que les puiſſans efforts de l'année precedente avoient tellement affoiblie, que le Marquis eut bien de la peine à tirer la ſolde de ſes deux armées ; & neantmoins ſans cette condition, il renonçoit à la conduitte de la guerre ; au lieu que s'il obtenoit ce point, il tenoit la victoire de ſon party pour toute certaine, & ſe faiſoit fort, que comme il avoit desja paſſé la riviere du Rhin, il paſſeroit bien-toſt celles du Vahal & de l'Iſel, pour prendre ſes poſtes dans le cœur meſme des Pro-

Le Marquis Spinola tire avec beaucoup de peine la ſolde de ſes ſoldats de Philippe.

Provinces Confederées. Il fut donc conclu, puisque le credit du Roy estoit trop foible, que le Marquis mesme l'assisteroit par l'advance de ses propres deniers & de ceux de ses amis; mais il n'entreprit pas cette assistance sans courir beaucoup de risque, ainsi que nous ferons remarquer sur la fin de cette année. 1606.

Au contraire, les Estats des Provinces Vnies, prevoyant de loin les maux qui suivent la guerre quand on leve plus de troupes qu'on n'en sçauroit entretenir, joint que les grandes despenses des garnisons les avoient extrememenr incommodez, se resolurent, pour la presente année, de ceder à une violence qui sans doute ne devoit pas durer long-temps; & se contenterent de garder seulement leurs frontieres, jusques à ce que l'ardeur des ennemis se fut refroidie. Davantage les nouvelles levées qu'ils eussent pû faire, estoient empeschées en France par la guerre de Sedan, & en Alemagne par celle de Brunswic. *Les Confederez se contentent de garder leurs frontieres.*

La ville de Sedan est située sur la Meuze entre la France & les Païs-bas; & cette place se pouvoit rendre extrememenr considerable si la guerre des deux Couronnes se fut renouvellée : elle avoit appartenu de toute ancienneté à la maison de la Mark; mais Henry de la Tour, autrefois nommé le Vicomte de Turenne, ayant du depuis epousé l'heritiere de la Mark, estoit demeuré possesseur des droits de Boüillon & de la ville de Sedan. Et mesme, quoy que bien-tost apres sa femme fut decedée, il retenoit encore cette place sous le tiltre d'un testament; mais sur tout par l'appuy qu'il reçevoit de la France à cause du rang qu'il avoit tousjours tenu entre les principaux chefs du party de Henry, soit lors que ce Prince ne vivoit encore que sous une condition privée, soit quand on le vid poursuivre les droits de la Couronne de France. Mais du depuis, Henry ayant changé de Religion, & en mesme temps quelques nouveaux subsides imposez pour la defense du royaume, ayant fourny des sujets de plainte à plusieurs, une multitude assez considerable de ceux de la religion Reformée jetta principalement les yeux sur le Duc de Boüillon, comme sur un homme renommé tant pour ses beaux faits d'armes, que pour les conseils pleins de courage qu'il avoit souvent donnez. On creut de là, qu'il avoit envie de broüiller; & comme toutes ces choses arriverent vers le temps de la mort du Mareschal de Biron, le Duc de Boüillon fut mandé en Cour pour se venir justifier. Mais au contraire, il se retira en Alemagne, apres s'estre excusé sur la puissance de ses ennemis, & sur la defiance qu'il avoit de ses juges. Estant là il pria l'Electeur Palatin de se souvenir de leur parenté; car ils avoient tous deux epousé chacun une sœur du Prince Maurice : & l'Electeur envoya des Ambassadeurs au Roy pour tascher d'adoucir sa colere; mais cette Ambassade ne servit pas de beaucoup, les Rois n'ayant jamais trouvé bon qu'un sujet cherchast des Princes estrangers pour mediateurs apres avoir offensé son Souverain. En suitte on commença à faire negotier cette affaire par la veufve de Guillaume Prince d'Orange; & l'entremise d'une femme sembloit estre plus agreable à Henry que celle d'un homme : mais pour asseurance de la fidelité du Duc de Boüillon, le Roy demandoit que la ville de Sedan luy fut remise entre les mains. Au contraire, Boüillon estoit bien d'accord que la ville & la citadelle demeurassent sous la protection de la France; que les soldats de la garnison & leurs chefs prestassent serment au nom du Roy, & offroit encore plusieurs autres pareilles conditions; mais apres tout, il demandoit que la possession luy demeurast, & faisoit en mesme temps tous les preparatifs *On appaise la guerre entre le Roy Henry & le Duc de Boüillon.*

1606. neceſſaires pour ſoûtenir la guerre s'il s'y trouvoit engagé. Cette hardieſſe & les puiſſans ennemis que Boüillon avoit faits, à cauſe de ſon ambition, qui ne luy permettoit pas de ſouffrir perſonne au deſſus de luy, inciterent Henry, vers le Printemps de cette année, à venir luy meſme camper aux bords de la Meuze avec de puiſſantes troupes, dont ce grand Roy pretendoit employer les grands efforts, non pas contre l'Eſpagne, ou pour le moins contre la Bourgogne, comme autrefois; mais contre un de ſes anciens amis, poſſeſſeur d'une ſeule ville. Neantmoins on trouva enfin des moyens d'accommodement, qui delivrerent en meſme temps Boüillon des dangers dont il eſtoit menacé, & Henry de la honteuſe guerre où il s'engageoit. Le Roy laiſſa donc un Gouverneur à Sedan, pour quatre ans; à condition que ce temps finy, cette ville ſeroit renduë au Duc de Boüillon, qui ne ſeroit recherché d'aucune choſe qu'il pût avoir faitte auparavant; mais pour l'avenir, s'il venoit à manquer de fidelité envers le Roy, les bourgeois jurerent qu'ils feroient un autre Prince. Apres cette paix, le Duc de Boüillon ne tarda guere à rentrer dans les bonnes graces du Roy, qui n'eſtoit pas moins fidelle apres le pardon que prompt dans la colere: & ce fut un ſujet d'admiration pour tout le monde, quand on vid que celuy-là meſme qui un peu auparavant avoit eſté tenu pour ennemy de ce Monarque, ſe trouvoit maintenant attaché à ſa perſonne, & prenoit inſeparablement part à tous ſes ſoins & à tous ſes divertiſſemens. La fin de cette guerre fut fort agreable à tous les deux partis du Païs-bas; car d'un coſté les Confederez avoient eſté bien faſchez de voir en peine un chef qui ſuivoit leur Religion, & compoſoit une partie de la maiſon de Naſſau; & d'autre part l'Archidue avoit long-temps apprehendé que Henry n'eut feint d'en vouloir au Duc de Boüillon, pour porter une veritable guerre dans la Belgique Eſpagnole: joint que Louys de Velaſco, envoyé pour la garde des frontieres, avoit offert ſon aſſiſtance aux Sedanois.

Broüilleries des pays de Brunſwic appaiſées.

Quant aux broüilleries du païs de Brunſwic, elles avoient commencé dés l'année precedente; le Duc s'eſtant faſché contre les bourgeois de la ville capitale, parce que ſous l'aſſeurance du ſecours des villes Anſeatiques, ils uſoient avec beaucoup d'inſolence de pluſieurs privileges, qu'ils avoient partie achettez, partie exigez de ſes predeceſſeurs. C'eſt pourquoy ce Prince ſe promettant de recouvrer par ſa valeur ce que ſon pere ou ſes ayeuls avoient perdu par trop de facilité, leva des troupes de guerre comme s'il eut redouté le Marquis Spinola, qui paſſoit le Rhin pour lors; & envoya en meſme temps ſes ſoldats ſurprendre tous les dehors des deux murailles de Brunſwic; mais cette ſurpriſe ayant eſté repouſſée par les habitans, on en vint enfin à la force ouverte & à un ſiege formé. Toutefois quoy que le Roy de Dannemarc, dont le Duc de Brunſwic avoit épouſé la ſœur, fut venu avec un puiſſant corps d'armée au ſecours de ſon beau-frere, l'hyver fit ceſſer le ſiege. Cependant le Duc ayant prié la Republique Confederée de luy envoyer quelques troupes de ſecours, avec le Comte Erneſt de Naſſau, pour conducteur de cette guerre, les Eſtats balancerent aſſez long-temps. Parce que d'un coſté, comme ils combattoient eux-meſmes pour leur liberté, il leur eſtoit mal-ſeant de vouloir opprimer celle d'autruy; mais d'autre part, ils avoient une bien plus grande affection pour le Duc de Brunſwic, & pour le Roy de Dannemarc, que pour les villes Anſeatiques, qui n'avoient jamais donné aucune aſſiſtance aux Provinces Vnies. A la fin on trouva un temperament, qui fut, qu'au lieu d'envoyer ouvertement du ſecours au Duc,

Duc, on permettoit au Comte Ernest, s'il le trouvoit bon, de l'aller secourir volontairement: ce qu'il fit: & quelques Maistres de Camp & Capitaines Hollandois le suivirent; apres avoir, pour un temps, obtenu dispense du serment qui les attachoit au service de la Republique; estant poussez à prendre ce nouveau party, par le desir des recompenses que les nouvelles guerres font plustost naitre que les anciennes. Toutefois la violence de ces remuemens fut bien-tost passée; car dés l'entrée du printemps le siege ayant esté mis devant la ville de Brunsvic une seconde fois, la digue, que le Duc avoit faitte sur la riviere pour inonder la place, ayant esté rompuë, l'obligea premierement à lever le siege; & bien-tost apres, les forces de toutes les villes Anseatiques s'estant assemblées, l'obligerent à se desister de cette guerre. Ioint que comme tous les deux partis ne pouvoient pas supporter de longues dépenses, l'authorité de l'Empereur y pourveut; leur ordonnant de terminer leurs discordes par les voyes de droit, afin qu'on pûst croire que les uns & les autres mettoient les armes bas volontairement, & plustost par le respect des loix, que par une foiblesse reciproque. 1606.

Outre ces raisons communes tant aux Confederez qu'à leurs ennemis, il y avoit des raisons particulieres du costé de l'Archiduc, qui retardoient ses levées tant en Italie qu'en Angleterre. Car premierement dans ce Royaume, le Roy Iacques, avant assez reconnu, par le danger extreme où il s'estoit trouvé, combien un Monarque doit redouter ses sujets quand ils reconnoissent quelque puissance au dessus de la sienne, avoit ordonné que tous ceux d'Angleterre seroient contraints de faire un serment conceu en de certains termes, par lequel ils reconnoitroient qu'il estoit le seul & veritable Roy d'Angleterre. Que ny l'authorité du Pape, ny celle de l'Eglise Romaine, ne luy pouvoient oster le sceptre; & que quand on voudroit l'attenter, ils conserveroient tousjours pour leur Roy une obeïssance & une fidelité inviolable; & luy découvriroient tous les desseins qui se formeroient contre luy. Que leur cœur ne dementoit point leurs paroles dans ce serment; où ils n'estoient touchez d'aucune esperance de faveur ou de gratification. Cette conjoncture fit naistre en Angleterre de grandes discordes entre les Romanistes mesmes; car les uns presterent ce serment sans aucun scrupule; parce que suivant les instructions de Georges Blacwel, Archipreſtre d'Angleterre, nommé pour cette dignité par le Pape mesme, leur croyance estoit que les Puissances temporelles sont distinctes des spirituelles; & que comme la Religion obeyt à Dieu, toutes les autres choses doivent obeïr aux Princes; Dieu mesme l'ayant ainsi ordonné: mais les autres au contraire croyoient, avec les Iesuites, que les choses temporelles sont sous la dependance des spirituelles; & qu'ainsi le chef de la Religion peut, quand l'occasion s'en presente, transferer la possession des Royaumes; n'y ayant point de plus bel ordre que celuy qui soûmet toutes les puissances à une seule. Au reste, ceux qui faisoient difficulté de jurer en cette forme, estoient privez de la permission d'aller à la guerre dans les païs estrangers.

Le Roy d'Angleterre exige nouveau serment de fidelité de ses sujets.

Cette mesme puissance du Pape avoit aussi émeu d'autres troubles en Italie: car les Venitiens redoutant la puissance & les richesses du Clergé, & voulant faire observer les anciennes ordonnances de leur Republique & de plusieurs autres nations, avoient deffendu, par un nouvel edit, que personne n'entrepriſt plus pour l'avenir de bastir des Eglises, ny de donner des terres aux compagnies Ecclesiastiques sans une expresse permission du

Grands troubles entre le Pape & les Venitiens.

1606. Senat; ordonnant auſſi que le fonds des terres tenuës à rente des Egliſes, ou ſous leur cenſive, ne retourneroit jamais en leur poſſeſſion : davantage ils avoient fait mettre en priſon pluſieurs Eccleſiaſtiques, accuſez de ſortileges, de parricides, d'inceſtes, de fauſſetez, ou de violence publique : mais le Pape, pour lors nommé Paul Cinquieſme, ſe figura par les perſuaſions de quelques uns, & principalement de Bellarmin & de Baronius, que les Venitiens en avoient uſé de la ſorte pour luy faire un affront; & comme il vid qu'ils ne vouloient point demordre de leur procedé, il excommunia l'Eſtat de Veniſe. En ſuitte de quoy Baronius addreſſa des lettres aux citoyens, par leſquelles il les advertiſſoit de prendre garde, que, ſuivant ce qui eſtoit autrefois arrivé au peuple Hebreu, Dieu ſe faſchant contre eux, ne les privaſt de leur ancienne liberté, & ne leur donnaſt un maiſtre. Cette avanture donna naiſſance à pluſieurs libelles, par leſquels on examinoit quelle eſtoit la puiſſance des loix civiles, & des Magiſtrats, ſur les Eccleſiaſtiques; & ſi les injuſtes ordonnances du Pape pouvoient lier les conſciences. La pluſpart des Eccleſiaſtiques qui vivoient ſous la Seigneurie de Veniſe, ne laiſſoient pas de vacquer à tous les exercices de Religion, comme auparavant; mais parce que les Ieſuites ne voulurent pas en uſer de meſme, on les chaſſa hors des limites de l'Eſtat. Cependant, comme chacun croyoit que l'on en viendroit aux armes, les Eſpagnols, qui ont accouſtumé de tout temps d'accroiſtre leur puiſſance par les diſcordes de l'Italie, retenoient leurs gens de guerre en ces quartiers là; & faiſoient paroiſtre qu'ils eſtoient preſts de defendre l'authorité du Pape. D'autre part les Confederez tant à cauſe de la haine qu'ils portoient aux Papes, que de l'affection qu'ils avoient pour une ville libre, promirent aux Venitiens de leur envoyer du ſecours par mer s'ils en avoient beſoin; pour laquelle offre, la Seigneurie, par ſes lettres, les remercia avec des paroles fort courtoiſes. Au reſte, comme ce prudent Senat maintenoit avec beaucoup de courage les droits de l'Eſtat, il evitoit auſſi avec un grand ſoin tout ce qui pouvoit troubler la paix du peuple, ou les anciennes ceremonies de la Religion. Cependant ce fut par cette occaſion que l'amitié commença à naitre entre les deux plus puiſſans Eſtats que l'Vnivers voye aujourd'huy ſe maintenir hors du gouvernement Monarchique.

Les Venitiens chaſſent les Ieſuites des limites de l'Eſtat.

Les Confederez envoyent une flotte contre les Eſpagnols,

Au commencement de la preſente année les Confederez envoyerent une flotte contre l'Eſpagne, tant pour accroiſtre la famine que l'on diſoit eſtre en ce Royaume, que pour vanger la Republique de quelques legers dommages qu'elle avoit ſoufferts dans la ſurpriſe de quelques uns de ſes navires; leſquels eſtant allez querir du ſel en de certaines Iſles de l'Amerique, & s'eſtant negligemment écartez de coſté & d'autre ſans armes & ſans gardes, avoient eſté inopinement attaquez par Louys Fayzardo, qui avoit noyé, pendu, ou brulé tous les nochers. Mais avant toutes choſes, les Eſtats publierent un edit par lequel ils deffendoient, tant à leurs citoyens qu'à toutes les autres nations, de porter en Eſpagne ny des grains ny d'autres marchandiſes, s'eſtant trouvé autrefois & encore depuis peu, que les Eſpagnols apres avoir ſous une apparence de commerce attiré chez eux les vaiſſeaux eſtrangers, les retenoient & s'en ſervoient eux meſmes à la guerre: & pour cette cauſe, le meſme edit declaroit, que les Confederez, allant aſſieger les ports de leurs ennemis, feroient leur proye de tous les vaiſſeaux qu'ils verroient aller en ces païs là. Il partit donc ſous la charge de Guillaume Hautain, vingt-quatre navires appartenant au public, outre

ſous la charge de Guillaume Hautain.

ceux

ceux que plusieurs particuliers avoient fait equipper, qui se trouvoient en fort grand nombre, mais incapables de conduitte & d'obeïssance. Hautain avoit eu ordre de surprendre la flotte Espagnole qui venoit de l'Amerique, & de fermer le passage aux navires Portugais qui devoient partir pour les Indes; & ce dernier dessein avoit convié la Compagnie des Indes, establie dans les Provinces Vnies, de fournir une puissante somme d'argent à l'espargne; afin que par ce moyen ses agens ne trouvant point d'ennemis sur leurs routes, ny d'encherisseurs sur leurs marchez, exerçassent un commerce d'autant plus libre & plus lucratif. Le voyage de Hautain fut lent, à cause que les vents luy estoient contraires: neantmoins il ne laissa pas de faire beaucoup de butin, parce qu'il pilloit tous les rivages & tous les marchands qui se rencontroient sur sa route. Les navires de Portugal s'arrestèrent proche du port, jusques à ce qu'ayant perdu l'esperance de pouvoir entrer en haute mer, ils furent contraints de reporter sur terre les fardeaux qu'ils avoient desja chargez. Quant à la flotte Espagnole de l'Amerique, on eut nouvelles qu'un de ses navires, chargé d'argent pour le Roy, ayant esté accroché par un vaisseau Hollandois, ils avoient tous deux esté brulez; & que les tempestes en avoient perdu trois autres. A quoy l'on adjoutoit que quatre autres vuides s'estoient arrestez dans le port de Havana, en attendant que le temps fust plus commode pour la navigation. Cependant Hautain manquoit desja de vivres; & les vaisseaux Hollandois qu'on avoit fait partir de nouveau pour luy en porter, estoient retardez par les vents: c'est pourquoy il revint en Hollande au commencement de l'Esté, & plustost qu'on ne l'esperoit. 1606. *Ils font grand butin.*

Quoy que les armées ne se fussent mises en campagne que fort tard, on n'avoit pas laissé de faire tousjours quelques tentatives, du Terrail sur tout ne pouvant demeurer en repos; car si son dessein contre Berg sur Zoom avoit mal reüssi, il attribuoit ce mauvais succés à la faute de ses soldats. Et mesme parce que du depuis il avoit esté rencontré par de la cavalerie Hollandoise, & qu'apres avoir esté blessé dans cette rencontre, il avoit eu assez de peine à se sauver par la fuitte, dés qu'il se vid guery, le desir de vengeance tendit son humeur plus bouillante qu'auparavant; de sorte qu'il persuada à cinq-cens cavaliers Espagnols de passer le Rhin, faisant courir le bruit qu'il en vouloit à la cavalerie Hollandoise, laquelle apres avoir escorré le Comte Ernest jusques dans le païs de Brunsvic, s'en retournoit chargée de proye par les terres de Paderborn. Mais si tost que le Prince Maurice eut appris, par le rapport de ses espions, que du Terrail estoit en la compagnie de ces cavaliers Espagnols, il advertit toutes les garnisons Confederées d'outre le Rhin de se tenir sur leurs gardes. Cependant du Terrail ayant tiré d'Oldensele douze-cens fantassins, prit sa marche par de longs detours pour eviter les environs de Grol, & arriva à Bredefort comme il estoit desja nuit. De fortune on faisoit le carneval, dont la tejoüissance avoit porté dans ses debauches accoustumées les bourgeois & les soldats tout ensemble; c'est pourquoy les sentinelles se laissetent trompet des l'abbord, les gens de du Terrail leur ayant crié les premiers qu'ils appartenoient au Prince Maurice, & que se voyant poursuivis de trop pres par les troupes ennemies, ils venoient chercher leur refuge sous un rempart amy. A peine ces factionaires abusez commençoient à se douter de la tromperie, lors qu'ils virent par le moyen des petards, sauter les deux premieres portes de la ville, & puis enfin la troisiesme, tout cela s'estant executé en si peu de temps, que ce *Du Terrail prend Bredefort; & le Prince Henry le contraint derechef à se rendre.*

1606. fut en vain que quelques soldats taschèrent de courir sur les remparts de la ville pour la defendre; le reste se retirant en mesme temps dans la citadelle, laquelle ayant ses fortifications particulieres, outre que l'on avoit soudainement rompu le pont, demeura detachée de la ville. Cependant tous les hommes qui estoient restez dans la ville furent passez au fil de l'épée, & quelques femmes mesmes furent aussi mises à mort par les vainqueurs apres avoir esté violées. Il y avoit quatre canons dans la citadelle, & autant dans la ville, mais les assaillis n'avoient point de poudre. Le Gouverneur de la citadelle, nommé Lauwic, ne manqua pas d'envoyer des messagers aux places prochaines, pour les prier de le secourir, leur assurant qu'il estoit prest de souffrir toutes sortes d'extremitez plustost que de se rendre. Incontinent les cavaliers du païs d'Over-Yssel s'assemblerent sous la conduitte de Warmeloo; & ayant pris en trousse quelques fantassins, ils les firent passer par des marécages jusques dans la citadelle, apres avoir renversé les fortifications que les ennemis avoient faittes pour leur empescher le passage. Les Espagnols envoyerent aussi demander du secours à Velasco, qui tenoit la ville de Roerort avec une puissante garnison; & il envoya quatre-cens fantassins chargez de poudre : mais ceux-cy ayant appris que les troupes Confederées s'estoient repanduës à l'entour de la ville, n'oserent passer, quoy que les marécages, l'obscurité de la nuit, & le peu d'ennemis qui estoit aux environs de Bredefort, leur donnassent moyen de prattiquer quelque stratageme. A leur retour, estant tombez entre les mains de la cavallerie de Filler, les uns furent tuez, & les autres demeurerent prisonniers. Cependant le Prince Henry de Nassau partit de la Haye; & apres avoir assemblé ce qu'il pût de fantassins, ausquels il joignit la cavalerie fraischement retournée du païs de Paterborn, ainsi que nous avons dit cy-dessus, il acheva le siege de Bredefort, que les Espagnols ne soûtintent pas long-temps, les mousquetades de la citadelle les incommodant si fort, qu'en huit jours ils perdirent cent de leurs hommes, le reste estant contraint de creuser des fosses sous terre pour mettre sa vie à couvert. On en vint donc à une capitulation, suivant laquelle, ils sortirent la vie sauve apres avoir rendu tout le butin, & mesme les prisonniers, qu'ils avoient envoyez à Oldensele, des qu'ils s'estoient veus maistres de Bredefort. Cette composition fut accordée assez promptement par les assiegeans, qui creurent en devoir user de la sorte, parce que les troupes Espagnoles s'assembloient de toutes parts; mais s'ils se fussent rendus un peu plus difficiles, ils eussent pû par la prise de du Terrail faire un present bien agreable au Roy de France : joint que cet exemple eust puny les assiegez d'avoir trop cruellement usé de leur victoire; & eust en mesme temps incité les autres gens de guerre, par l'apprehension de ne reüssir pas dans les surprises, à suivre plustost les voyes legitimes de la guerre que ces sortes de supercheries. Neantmoins du Terrail, bien loin de perdre courage pour ce mauvais succés, se porta encore à une plus grande entrepriſe que la precedente; & il s'en fallut peu qu'il n'achevast en une seule nuit l'ouvrage de route une année. Il avoit apris de quelques deserteurs du party Confederé, que les dehors de l'Escluse du costé Oriental de la ville n'estoient point gardez; parce que les corps de garde, ayant cy-devant esté brulez, n'avoient point encore esté restablis. Il assembla donc un corps de douze cens hommes Walons & Irlandois, avec lesquels ayant passé au travers des marécages de Cadsant, & proche d'un fort ennemy qui se rencontroit

Il entreprend sur l'Escluse avec une yssuë aussi malheureuse.

sur

sur son chemin, sans que sa marche eust esté observée, il arriva au lieu choisi pour l'execution de son dessein, ayant aussi esté resolu que le Comte Frederic de Herenberg partiroit de Dam avec d'autres troupes plus puissantes, pour venir attaquer la citadelle, lors que la ville auroit esté prise. Mais les premiers progrés de du Terrail ayant surpassé son esperance, la fin répondit tres-mal au commencement; car le petard ayant fait sauter deux ponts levis & une des portes, celle du dedans de la ville qui restoit encore, ne fut entamée que par une ouverture qui pouvoit seulement faire passer deux soldats à la fois. Neantmoins nul n'empeschoit les autres de monter par dessus le rempart qui n'estoit pas fort haut; parce que tous ceux de la place croyoient estre en seureté: il est vray pourtant que le Gouverneur avoit entendu dire que les ennemis formoient quelque dessein, c'est pourquoy il avoit adverty ses voisins de se tenir sur leurs gardes, craignant qu'on n'attaquast leurs forts; mais il n'eust jamais creu que l'audace des ennemis se fust portée jusques à vouloir attaquer la ville, qui sembloit estre comme un centre au milieu de tant de chasteaux qui l'environnoient; de sorte qu'il dormoit en repos de ce costé là, & tous ses gens aussi, à son exemple. Ce fut ce qui donna le plus de peur aux ennemis, lors qu'ils furent entrez dans la ville; car ils s'imaginerent vainement qu'un si profond silence cachoit quelque embusche pour eux, & que leur arrivée estoit attenduë. A cette crainte il se joignit un autre inconvenient, en ce qu'une partie des soldats de du Terrail ayant eu ordre d'attaquer un autre endroit de la place à une certaine heure precise, n'executerent pas ce commandement; parce que peut-estre les horloges de la ville, qui avoient accoustumé de marquer les heures, manquetent à sonner cette nuit là. Ainsi tandis que ceux-cy marchandoient de donner par l'endroit qui leur estoit desja ouvert, quelques soldats de la garnison ayant esté réveillez par le bruit des portes & des armes, accoururent demy-nuds & demy armez selon qu'ils s'estoient trouvez au sortir du lit, & vinrent fermer la porte du dedans de la ville. Les assaillans firent une faute, en ce qu'au lieu de mettre des mousquetaires au front de leur bataillon, ils y avoient mis des piquiers, qui n'estoient pas si capables d'avancer contre les mousquetades de l'ennemy. C'est pourquoy aussi-tost que leurs premiers rangs eurent esté renversez, l'effroy des autres se redoublant, ils se mirent à fuyr avec toute sorte de confusion; par ce qu'ils estoient contraints de se resserrer pour passer le pont, où le Colonel de la Noot ayant fait foudroyer son artillerie, elle fit un grand carnage parmy des gens ainsi pressez l'un contre l'autre. Il y eut aussi plus de cinq cens des ennemis percez de mousquetades, ou estouffez dans les eaux & parmy les bouës; & la retraitte des autres ne fut pas moins sanglante, parce que les garnisons des fortéresses voisines, leurs ennemis estant maintenant assez visibles, sortirent de tous costez pour les venir charger à dos. Le Gouverneur de l'Escluse se voyant delivré d'un si grand peril, prit le soin qu'il devoit avoir pris dés auparavant, de jetter un corps de garde au devant de la porte. Mais cependant quelques Capitaines ennemis, que l'on accusoit particulierement d'avoir témoigné de la lascheté dans cette rencontre, furent punis du dernier supplice par ordre des Archidues; pour apprendre aux autres qu'il vaut tousjours mieux rechercher les dangers avec honneur, que de se jetter dans une perte evidente & honteuse en desobeïssant à ses chefs. 1606.

Desja l'esperance de la guerre de Venise ayant esté differée, à cause de la

1606. la cherté de vivres qui travailloit l'Italie, les regimens Eſpagnols eſtoient arrivez dans les Païs-bas, où le Marquis Spinola arriva auſſi, apres avoir eſté tetenu par une fievre, dont le bruit de ſa mort ayant pris naiſſance, augmentoit l'aſſurance des Confederez : mais leur joye, dans cette rencontte, ne ſe trouva pas moins fauſſe que le tepos qu'ils s'eſtoient promis des btouilleries eſtrangeres. Quand l'armée de France eut eſté congediée, quelques uns de ſes ſoldats paſſerent au ſervice de la Republique ; mais la plus grande partie des troupes de Brunſvic ſe rangea ſous le commandement de Spinola. Toutefois quelques uns de leurs cavaliers en aſſez bon nombte conduits pat Iean Comte de Ridberg, frete du Comte d'Embden, furent mal-traittez par les courſes des Hollandois, qui ſurprirent auſſi une partie de l'argent qu'on portoit au Marquis Spinola : & exercerent pluſieurs ravages dans le territoire de Malines ; parce que les habitans refuſoient de payet à la Republique les contributions accouſtumées.

Lors que l'Eſté commença un peu à s'accroiſtre, Spinola, qui s'eſtoit reſolu de n'entrer en campagne que vers ce temps, pat ce qu'il avoit à marchet pat des lieux naturellement humides, partagea ſes troupes & ſes ſoins avec le Comte de Buquoy, auquel il donna dix mil fantaſſins, douze cens chevaux & douze pieces d'artillerie ; avec ordre d'entrer dans le territoire de Betuwe, que la riviere du Rhin environne partagée en deux canaux, dont l'un porte ſon nom, & l'autre ſe nomme le Vahal. Le Marquis, ayant tetenu pour luy onze mil fantaſſins, deux mil chevaux, & huit canons ſeulement, embraſſoit dans ſon eſprit pluſieurs entrepriſes toutes à la fois, deſirant attaquer en meſme temps & la Friſe & ſur tout le territoire de Veluwe, on nomme de ce nom une partie du païs de Guelde, enfermée par la riviere du Rhin & par celle de l'Iſel, qui ſe va tendre dans cette ptemiere. En ſuitte de quoy il ſe propoſoit pour but la conqueſte d'Vtrechr, ville qui paſſe plustoſt pour grande que pour forte ; & que l'on potte aiſément aux ſeditions, à cauſe de l'humeur inconſtante de ſa populace. Mais pour tendre ſa marche plus prompte & plus facile, il éloigna de ſon armée tout l'embarras que la ſuitte des femmes euſt pû cauſer ; & ne chargea ſes chariots que de vivres, d'eſquifs, de ponts, & de moulins. Que ſi ſes deſſeins euſſent ſuccedé, & que ſes deux armées, chacune de leur coſté, euſſent produit leur effet, le cœur des Provinces Confedetées, qui eſtoit la partie la moins fortifiée de toutes, ſe fuſt veu expoſé aux ravages des ennemis : & en meſme temps, les païs un peu plus reculez, qui eſtoient les plus forts, euſſent eſté privez des convois & des aſſiſtances qu'ils recevoient des autres. Mais tandisque l'armée de Spinola marchoit ſur les frontieres de Twente, elle fut perſecutée par des pluyes continuelles, & par une conſtitution d'air ſi dangeteuſe, que la pluſpart des ſoldats eſtoient malades, & les chemins demeuroient tout couverts de fange : c'eſt pourquoy la marche fut ſi lente, que quand les premiers eſtoient arrivez en un lieu, les derniers avoient bien de la peine à s'y rendre le lendemain. Enfin les marécages qui ſe ttouvent en tout temps entre ce païs & la Friſe, eſtant beaucoup plus couvetts d'eaux qu'à l'otdinaire, il eſtoit impoſſible que l'armée paſſaſt dans cette Ptovince : car en meſme temps la tiviere d'Yſel, qui de ſoy-meſme eſt tousjours aſſez conſiderable, s'eſtoit tellement accreuë par les pluyes, qu'il ne ſe preſentoit plus aucun moyen de la paſſer à gué.

Le Comte de Buquoy envoyé avec une armée dans le territoire de Betuwe.

Le Marquis Spinola veut attaquer la Friſe, & le territoire de Veluwe.

Tous ces obſtacles furent cauſes que le Prince Maurice eut le temps de faire

faire venir ſes troupes par eau, qui montoient à dix mil fantaſſins & deux mil cinq cens chevaux, de ſe poſter ſur la riviere, & d'aſſurer, tant par de bonnes garniſons que par de nouveaux ouvrages, les places de Deventer, Zutphen, & Duisbourg, qui ſont les principales de ces quartiers là; laiſſant les autres en la garde de la fortune. Cependant le Marquis Spinola, roulant dans ſon eſprit pluſieurs deſſeins les uns apres les autres, obſervoit ſoigneuſement toutes choſes: mais parce qu'en attendant un temps plus commode, & ne deſirant pas demeurer entierement oiſif, il envoya une partie de ſes gens aſſieger Lochem, place dependante du Comté de Zutphen, de laquelle les fortifications n'eſtoient que fort mediocres: toutefois ce poſte eſtoit aſſez commode pour des troupes qui avoient à demeurer long-temps en ces quartiers. Il n'y avoit que trois cens hommes de guerre dans la place; ſa garniſon ayant eſté diminuée pour la garde des autres places plus conſiderables; & ſur tout de la ville de Deventer, qui avoit attiré les principaux ſoins du Prince Maurice, parce que le Marquis faiſoit mine de la vouloir attaquer. C'eſt pourquoy des le lendemain du ſiege de Lochem, les travaux des aſſiegeans ayant eſté pouſſez juſques au foſſé, les aſſiegez rendirent la place; & les Eſpagnols jugetent à propos de la fortifier avec un tertre qui en eſtoit voiſin.

1606.

Le Prince Maurice fortifie les villes principales à l'encontre du Marquis Spinola.

Lochem ſe rend à luy.

Environ ce temps, Pompejo Giuſtiniani ayant pris avec luy, par ordre du Comte de Buquoy, quatre mil fantaſſins, cinq cens chevaux, & deux pieces d'artillerie, arrive dés le point du jour en un bourg nommé Spaerdorp, ſitué ſur la rive gauche du Vahal; & eſtant là, il fait entrer les plus diſpoſts de ſes ſoldats dans des batteaux qu'il avoit amenez, au nombre de trente, ſon deſſein eſtant de faire paſſer, apres ceux-cy, tout le reſte de ſes troupes. Sa conduitte eſtoit parfaittement bien concertée, parce qu'il avoit commandé à ces premiers de débarquer tous enſemble, & de monter ainſi en un certain endroit choiſi pour cela, n'eſtant pas facile d'aborder par tout. Mais Warner du Bois, à qui le Prince Maurice avoit commis la garde de tous ces quartiers, qui faiſoient un des flancs de la Republique, ayant eſté promptement adverty de la tentative des ennemis, eſtoit ſorty de Nimegue pour venir couvrir toute la rive d'en deça le fleuve. Mais auſſi-toſt qu'il eut eſté apperceu des bateliers, ſa venue les ayant ſaiſis d'effroy, ils feignirent que la violence de l'onde les emportant malgré eux, ne leur permettoit pas d'aborder au lieu deſtiné, & ſe retirerent incontinent en arriere. Toutefois Giuſtiniani ſe preparoit de nouveau à remettre ſes ſoldats ſur le fleuve; mais les Confederez ſe trouvant trop puiſſans en ce lieu, à cauſe que leurs troupes y accouroient de toutes parts, & les navires de guerre que l'on fit venir juſques là de Gravewart meſme, ne luy permirent pas de rien tenter davantage.

Iuſtinian eſt empeſché par du Bois de conduire ſes ſoldats par le Vahal.

Dans ces conjonctures, le Prince Maurice ſe trouvoit embaraſſé s'il le fut jamais: car ſe voyant attaqué par l'ennemy en tant d'endroits differens & par de ſi nombreuſes troupes, il craignoit de recevoir quelque eſchec inopiné. C'eſt pourquoy il ſe reſolut de fortifier premierement toutes les rives du Vahal, depuis l'endroit où il ſe ſepare du Rhin juſqu'à Bommel, où ces rivieres ſe rejoignent. En ſuitte il fortifia auſſi tout ce grand eſpace qui ſe trouve entre le Rhin & l'Yſel, depuis Arnhem juſques à Hattem, l'intervalle des forts eſtant tel, qu'il n'empeſchoit pas que de l'un à l'autre on ne pûſt voir & entendre quand il ſe donneroit quelque ſignal. Davantage il donna ordre que ſes vaiſſeaux fiſſent ſouvent des cour-

Le Prince Maurice munit grands eſpaces de fortifications, ſe voyant attaqué en tant d'endroits de l'ennemy.

1606. ſes ſur les rivieres, pour obſerver les deſſeins des ennemis, & l'en advertir. Au deſſous de Hattrem l'Yſel ſe va rendre dans le golfe de Friſe, par un chemin d'environ quatre heures & non davantage : & vers ces meſmes lieux la riviere du Vidre, maintenant appellée Vecht, ſortant des fronrieres de la Weſtphalie, & recevant les eaux d'un certain fleuve, à qui les terres du païs de Drent pleines de bitume ont donné une couleur noiraſtre avec le nom de riviere Noire, taſche par ſes divers replis à s'approcher de l'Yſel, & va enfin ſe perdre dans le meſme golfe, par une emboucheure extremement grande. Le terroir qui s'eſtend entre la mer & ces deux rivieres, ſe nomme Maſtenbrouk ; & permet, à ceux qui recherchent l'antiquité, de croire, par une conjecture aſſez vray-ſemblable, que ce nom marque les anciens palus des peuples que l'on nommoit autrefois Mattiaques. Dans les premiers ſiecles, ce païs approchoit aſſez de la forme d'une iſle ; mais aujourd'huy il en approche entierement, par le moyen d'un nouveau canal & de quelques autres ouvrages, que l'on a faits aux environs de Swolle, ville de la Province d'Over-Yſel. Spinola ayant donc reconnu que tous les deſſeins precedens qu'il avoit formez eſtoient impoſſibles, creut qu'il luy ſeroit, peut-eſtre, permis de ſe joindre à l'Ocean par cette contrée : mais afin de cacher ce nouveau projet aux ennemis, ſous la feinte de quelque autre tentative, il s'approcha des environs de Zutphen, avec des fonteniers pour ſonder l'Yſel ; & envoya en meſme temps le Comte de Solre, avec une partie de l'armée, pour paſſer la riviere de Vecht. Mais la promptitude de cette derniere entrepriſe fut encore retardée par les pluyes ; tellement que le bruit de la venuë des ennemis ayant eſté porté à Swolle, Warmeloo, Gouverneur de ce païs, aſſiſté de deux vaiſſeaux de guerre, s'oppoſa au Comte de Solre lors qu'il s'appreſtoit de paſſer le fleuve. Le Comte avoit amené deux canons ; mais parce que les boulets eſtoient trop gros pour le qualibre, & que par la faute des canonniers les affuſts ne ſe trouvoient pas juſtes, cette artillerie ne ſervit de rien. Quand le Marquis vid que ce dernier effort avoit encore eſté inutile apres tant d'autres, & qu'il ne devoit plus s'attendre de paſſer les rivieres, il tourna toutes ſes applications vers les ſieges ; & vint luy-meſme aſſieger Grol, dans le Comté de Zutphen : apres avoir donné ordre au Comte de Buquoy d'attaquer en meſme temps Nimegue, afin que cette attaque ſerviſt à retirer les ennemis des bords de l'Yſel qu'ils defendoient, ſi elle ne pouvoit ſervir à autre choſe. Buquoy deſira premierement ſonder l'intention de l'Archiduc ; mais quand il la vid pareille à celle du Marquis, il feignit de vouloir chercher de nouveaux chemins pour paſſer le Vahal, ou de former d'autres deſſeins en d'autres endroits ; & ſous ces divers pretextes il prolongeoit tousjours le temps, de crainte qu'en s'attachant à une entrepriſe inutile, il ne fiſt tort à ſa reputarion.

Le Marquis Spinola, ayant tenté en vain le ſiege de Swolle, entreprend la priſe de Grolle ; & commet celle de Nimegue au Comte de Buquoy.

La ville de Grol eſt environnée de tous coſtez d'un double rempart, ſi vous exceptez l'endroit où la riviere de Sling paſſe aupres de cette ville. Elle eſtoit defenduë par treize cents ſoldats, ſous la charge du Seigneur de Dort, Gouverneur, jeune homme, qui n'avoit point d'autre reputation que celle qu'il pouvoit tirer de la nobleſſe de ſes ayeuls. D'abbord cette garniſon oſa faire une ſortie ; mais du depuis elle n'employa plus d'autre defenſe que celle des mouſquetades, dont l'ennemy ne ſe ſoucioit pas beaucoup, aymant mieux perdre des hommes que du temps. Cependant les Italiens & les Eſpagnols, apres avoir fait des ponts avec des draps qu'ils eſtendoient ſur des tonneaux, gagnerent chacun à l'endroit qui luy avoit eſté aſſigné, tous

les

les dehors de la place dans le ſeptieſme jour du ſiege, parce que les aſſiegez aymerent mieux les abandonner que d'y ſoûtenir l'aſſaut; mais les Alemans qui devoient attaquer le troiſieſme endroit, s'y porterent aſſez mollement. Bien-toſt apres, les Italiens furent les premiers qui ſe logerent au pied du baſtion, une partie des autres aſſaillans en ayant eſté repouſſée, & l'autre partie n'ayant pû encore en approchet. Mais les bourgeois de la ville, craignant les mines ou l'aſſaut, allerent prier le Gouverneur de n'attendre pas l'extremité, & de ne pas irriter un chef qui n'auroit garde d'épargner la vie de ſes ennemis, puis qu'il prodiguoit celle de ſes gens meſmes; de ſorte que le Gouverneur ſe laiſſa gagner à ces prieres, quoy qu'il euſt receu des lettres par leſquelles on luy promettoit de le ſecourir dans deux jours. En effet le Prince Maurice ayant tiré les garniſons des villes de l'Over-Yſel, & meſme les ſoldats qui ſervoient à la defenſe du Vahal, eſtoit party pour taſcher de faire lever ce ſiege. Mais le Marquis Spinola en ayant eu advis, avoit adjouſté à ſa ſommation de rudes menaces contre les aſſiegez s'ils s'opiniaſtroient, au lieu que s'ils cedoient volontairement, il leur offroit toutes ſortes de conditions favorables. Ie croy qu'il eſt à propos de remarquer icy que pluſieurs bourgeois des villes Confederées s'intereſſoient ſi peu pour leur party, que dans Grol, & dans les autres pareilles places cy-devant priſes, ayant eſté accordé par les capitulations qu'il ſeroit permis aux habitans d'en ſortir, ils y demeurerent presque tous; ſouffrant, avec beaucoup d'indifference, & le gouvernement & la Religion en l'eſtat qu'ils les trouvoient. 1606.

Apres la priſe de Grol, il aſſiege Rhinberk.

Apres la priſe de Grol, lors que le Marquis Spinola vint à conſideter l'incommodité que les pluyes luy faiſoient ſouffrir, & qu'outre l'humidité qu'elles cauſoient dans la plaine, elles affamoient ſon armée, il ſe reſolut d'aſſieger la ville de Rhinberk, parce que non ſeulement elle eſtoit ſituée ſur une eminence, mais que davantage il luy ſeroit fort facile eſtant en ce lieu, d'avoir des vivres pour ſon armée. Ioint qu'apres avoir veu tous ſes grands deſſeins échoüez, il ne s'imaginoit point de ville qui meritaſt mieux que Rhinberk d'occuper toutes les forces d'un party, ſoit que l'on euſt égard à la reputation de la place, ſoit que l'on en conſideraſt les commoditez. Cette ville, ſuivant l'uſage des ſiecles precedens, n'avoit autrefois que de ſimples murailles baſties de pierre ſans aucun artifice & ſans aucuns détours; neantmoins, depuis ces guerres, comme elle changeoit ſouvent de maiſtre, tantoſt les Eſpagnols, & tantoſt les Confederez avoient jetté au devant de ces murailles, une legere ceinture de terre & un nouveau foſſé. Mais ſur tout, l'année de devant celle-cy, le Comte Erneſt de Naſſau, ſuivant l'ordre expres qu'on luy donna, fit conſtruire à l'entour de ce ſecond foſſé, de nouvelles defenſes, les unes formées en demies lunes & les autres en ravelins, qui ſe trouvoient encore fortifiées par un troiſieſme foſſé, bordé de quelques levées mediocres. Et meſme, afin que la garniſon fuſt plus au large, on adjoûta à tout cecy des corridors conduits en pointe; outre qu'on ſema parmy les champs en divers endroits, pluſieurs redoutes en forme quarrée pour ſervir de retraitte aux ſoldats. Davantage, l'iſle qui couvre la ville eſtoit auſſi defenduë par un fort, accompagné de corridors conduits en pointe & de redoures, ainſi que les endroits precedens. De cette iſle, un pont baſty ſur le Rhin attaint juſqu'à la rive Alemande; & ſur cette rive on avoit conſtruit un fort aſſez regulier, avec un autre moindre fort, & de nouveaux remparts au devant. Le Comte de Buquoy ſe tendit le pre-

1606. mier devant la place : il estoit party du païs de Gueldre, & passant par les terres de Cologne, il avoit pris en chemin un vaisseau Hollandois qui navigeoit sur le Rhin, & en avoit aussi brûlé quelques autres dont les nochers s'estoient mis en fuitte ; mais avant qu'il eust entierement fermé les passages de Rhinberk, le Prince Henry de Nassau partit du camp de son frere, qui avoit tousjours esté jusqu'icy posté aux environs de Duisbourg ; & apres avoir receu pour escorte un puissant corps de cavalerie, il mena dans Rhinberk quatorze compagnies d'infanterie ; de sorte que la garnison de ce lieu, qui estoit desja assez nombreuse, se trouva monter apres ce renfort à plus de trois mille fantassins, & pres de deux cents chevaux. Le Prince Henry remena le reste de sa cavalerie au camp de son frere, sans attaquer les ennemis, ny estre attaqué par eux. Il s'enferma aussi dans la ville plusieurs jeunes Seigneurs François, extremement considerables tant pour leurs richesses que pour leur noblesse ; & le Sieur du Soubise, frere du Duc de Rohan, avoit voulu estre de ce nombre, tant pour faire connoistre sa valeur, que pour apprendre l'art de defendre & d'attaquer les villes, inventé par un long usage parmy tant de guerres. Peu de jours apres, l'année penchant desja vers l'Autonne, le Marquis Spinola, qui avoit pris sa marche par le païs de Cleves, arriva aussi devant Rhinberk ; & choisit, pour sa part du siege, le soin de ruïner les fortifications d'outre le Rhin ; & d'en écarter le Prince Maurice, s'il entreprenoit d'y venir. Ce fut de ce costé-là que la cavalerie des assiegez fit sa premiere sortie, où il s'en fallut peu que le Marquis ne fut pris luy-mesme, s'estant avancé avec peu des siens. La seconde sortie se fit contre le camp du Comte de Buquoy, où le Comte de Flesches, s'estant poussé contre les ennemis avec plus de courage que de prudence, demeura prisonnier. Tandis que le Marquis Spinola, apres avoir joint ses deux camps par le moyen d'un pont, pressoit par ses mousquetades le fort qui estoit au delà du Rhin, & les autres ouvrages prochains ; Edmond Colonel des Escossois, commis à la defense de ces fortifications, mourut d'une blessure qu'il avoit receuë. Et comme il estoit egalement courageux soldat & sage chef, sa mort fut d'une telle consequence, que toutes les garnisons de ces forts abandonnerent la rive du Rhin, & se retirerent dans l'isle, que cette riviere mettoit à couvert des attaques de l'ennemy. Desja, du costé de Cologne, les remparts mesmes de la ville, apres avoir esté pressez premierement par le canon, & bien-tost apres par les mines, estoient enfin pressez à coups de main : & le Prince Maurice avoit escrit aux Estats, pour sçavoir leur sentiment dans cette conjoncture : mais lors que par leur response ils eurent abandonné la conduitte de toutes choses à sa discretion, l'avoüant mesme de donner une bataille s'il le jugeoit à propos, il commença à la verité à faire ouvertement plusieurs preparatifs, comme s'il eust voulu forcer le siege ; neantmoins il n'en usoit de la sorte que pour accroistre le courage des siens & embarrasser les ennemis en mesme temps, ayant secrettement conclu en luy-mesme, de faire consumer tout le temps de cette campagne dans la seule perte de Rhinberk : car outre qu'il mépriſoit, avec assez d'opiniastreté, tous les bruits qu'on eust pû faire courir, il apprehendoit merveilleusement les accidens inopinez. Aussi avoit il lieu de craindre, dans cette occasion, que si en s'eloignant trop de son poste, il laissoit le cœur de la Republique découvert, Spinola n'abandonnast son siege pour retourner passer l'Yssel ou le Vahal : veu que si les Confederez eussent une fois receu leur ennemy dans les entrailles de leur Estat, ceux qui dans les entre-

La Prince Henry de Nassau donne du secours à la ville.

Le Sieur de Soubise & plusieurs jeunes Seigneurs s'enferment dans la ville.

Le Prince Maurice conclud en soy-mesme de consumer cette campagne dans la seule perte de Rhinberk.

prises

prises preferoient l'éclat à la seureté, eussent eux-mesmes condamné l'imprudence de leur chef. C'est pourquoy il ne voulut ny marcher contre Spinola devant Rhinberk, ny assieger d'autres places: mais il se posta proche de Wesel, d'où il observoit toutes choses; tantost en se plaignant que les ponts qu'il avoit commandez tardoient beaucoup à venir, tantost en faisant marcher ses gens vers l'ennemy, & les remenant en suitte dans son camp, quelque ardeur qu'ils tesmoignassent pour le combat. Toutefois il attaqua un fort que les Espagnols avoient commencé en ce lieu où la Lippe se mesle dans le Rhin; & apres l'avoir pris par composition, il le fit achever par ses gens, tant pour les preserver de l'oisiveté, que pour se rendre toutes sortes de passages libres, de quelque costé qu'il vouluſt marcher. Enfin il fit tant de feintes de vouloir attaquer Spinola, que ce Marquis, dont le camp estoit demeuré découvert jusqu'icy, se creut obligé de le fortifier, apres s'estre saisy de toutes les eminences voisines. Les assiegez faisoient souvent des sorties qu'ils rendoient de jour en jour mieux accompagnées; & elles ne manquoient presque jamais de bonne issuë, la hardiesse des François se faisant tousjours remarquer. Mais lors que l'ennemy eut commencé à les serrer de pres, ses mines ne leur apporterent pas peu de dommage. Et dans peu leur zele commença à se ralentir, quand ils virent qu'il n'y avoit plus de secours à esperer pour eux; & que Spinola, sans craindre de perdre des hommes, pressoit continuellement la place à force de mines, de mousquetades, & d'assauts. Au commencement du siege les soldats de la garnison estoient fournis de poudre pour long-temps; mais ils en userent avec tant de prodigalité, que ce manquement fut mis entre les raisons qui devoient haster leur reddition. Davantage Vtenhove leur Gouverneur desiroit que la France luy sçeust gré de n'avoir pas voulu jetter dans le dernier malheur tant de jeunes Seigneurs de ce Royaume, sortis de ses plus puissantes familles, qui s'estoient enfermez dans Rhinberk; puis qu'aussi bien leur perte n'eust apporté aucun profit à sa patrie. Enfin donc la plus grande partie des fortifications de la place ayant esté emportée, & celles qui restoient n'estant pas capables d'une longue defense, il rendit la ville, l'isle, & tous les vaisseaux. Pendant le siege, les combats, ou le canon avoient emporté du costé de Spinola cinq cents hommes, & de celuy de la ville un nombre un peu moindre; mais entre ceux qui moururent de ce dernier party, on conta le Baron de S. Angel, dont l'extraction sortoit d'une des plus illustres maisons de France. La perte d'une place si renommée toucha sensiblement les Confederez, qui considerоient en eux-mesmes quelle devoit estre desormais leur fortune dans cette guerre, si tandis que leurs chefs faisoient difficulté de marcher en bataille contre l'ennemy, leurs plus fortes places ne luy resistoient que pour quelques jours. Ils se representoient que tout ce grand soin & ce grand travail, qu'on avoit employez aux fortifications de Rhinberk, n'avoient abouty qu'à faire durer son siege, contre Spinola, un peu plus d'un mois; & que neantmoins six ans auparavant, lors que cette place n'estoit encore defenduë que par des ouvrages faits à l'antique & avec peu d'art, elle avoit resisté bien plus long-temps aux armes Confederées.

1606.

Reddition de Rhinberk.

Le jour de devant la reddition de Rhinberk le Prince Henry de Nassau estant allé, avec une partie des troupes de son frere, pour surprendre de nuit la ville de Venlo, une des portes avoit desja esté renversée par le moyen d'un petard qu'on y avoit attaché; & quelques soldats commençoient à

Le Prince Henry tasche de surprendre Venlo, mais sans effet.

1606. monter sur le rempart, par le bastion qui donne sur la Meuse : mais parce qu'il restoit encore une porte à ouvrir, avant qu'on l'eust pû faire sauter, les bourgeois & la garnison tant cavalerie qu'infanterie tendirent cette tentative inutile. D'un autre costé quelques vaisseaux & nageurs Hollandois avoient aussi taschè de surprendre quelques places sur la coste de Flandre ; mais le vent ne seconda pas leur entreprise.

Les mauvaises nouvelles que l'Espagne avoit receuës de l'Amerique, avoient tellement accablé le credit desja foible du Marquis Spinola, que quelques marchands interessés avec luy avoient esté contraints de faire banqueroute : ce qui estoit cause qu'il ne pouvoit plus trouver d'argent, pour contenter ses soldats, selon sa coustume, en leur payant une partie de leur solde. De sorte que dans Wachtendonk la garnison avoit desja tenu quelques discours seditieux ; mais le Gouverneur ayant tué un des soldats, & en ayant aussi fait punir deux autres, le reste s'estoit imposé silence : joint que depuis ce temps les voyages continuels ou les travaux des sieges, avoient conservé la discipline parmy la soldatesque. Mais apres la prise de Rhinberk ne restant plus aucune ville ennemie en ces quartiers hors celle de Meurs, dont Spinola n'osoit pas entreprendre la conqueste, parce qu'elle estoit defenduë par une trop puissante garnison, outre que l'Autonne estoit desja assez advancé, l'oisiveté des soldats renouvella leurs mécontentemens : car en effet ils n'estoient pas seulement incommodez par la necessité d'argent ; mais encore par les maladies & par les fatigues : & les cavaliers, sur tout, se faschoient de ne pouvoir trouver de fourrages ; ce qui fut cause que plusieurs d'eux s'enfuyrent les uns vers le Prince Maurice, & les autres ailleurs. Cependant les plus courageux estimant que c'estoit une espece de lascheté de s'enfuyr ainsi chacun à part, commencetent d'abbord à s'assembler en troupes, & à roder par les campagnes : en fuitte de quoy ils s'advisent d'elire un chef, & d'user de toutes les autres precautions qui marquent une sedition puissante & de longue dutée. Au commencement Spinola, qui ne faisoit pas grande estime de leur petit nombre, se contenta de les proscrire & de les poursuivre comme des coupables par les voyes de droit : toutefois, quand il vid leurs forces accreuës, il tascha de les flatter & leur envoya des Deputez pour cet effet ; mais les promesses sans execution, & les menaces sans puissance, estoient egalement mépriſées de ces mutins. De sorte que leurs troupes, qui montoient à pres de six cents hommes, la pluspart cavaliers, se retirerent au chasteau d'Hochstrat, refuge ordinaire des seditieux. Neantmoins ils n'y trouverent plus de defenses ; car depuis peu il avoit esté conclu entre l'Archiduc & les Confederez, qu'il ruineroit cette forteresse, & eux reciproquement celle de Wouden, en sorte qu'elles demeureroient toutes deux exemptes de guerre, sous la possession de leurs anciens Seigneurs. Davantage le bruit courroit que l'Archiduc assembloit des forces pour le chastiment de ces mutins ; c'est pourquoy ils se retirerent plus pres de Breda, & envoyerent des Deputez vers le Comte Iustin de Nassau, Gouverneur de cette ville, qui luy dirent de leur part, qu'à l'exemple des autres ils venoient chercher un refuge entre les bras du Prince Maurice, qui s'estoit tousjours montré favorable aux hommes courageux ; & que l'honneur d'avoir combattu contre luy ne devoit pas estre si peu consideré, qu'on le deust laisser sans recompense. Suivant leurs prieres on leur donna des vivres & des armes ; & mesme, au cas qu'ils fussent attaquez, on leur fit esperer du secours. Dans cette conjoncture, Spinola craignant

Sedition des soldats du Marquis Spinola.

Iustin de Nassau leur donne des vivres & des armes, & mesme esperance de secours s'ils estoient attaquez.

craignant que le mal ne se rendist trop contagieux, distribua les plus fideles de ses regimens dans les places prochaines; dispersant le reste de son armée dans le territoire de Cologne, comme avoit autrefois fait Mendoze : il receut mesme de l'argent de quelques villes qu'elles luy payoient, afin d'eloigner ses troupes de leur territoire, toutefois il est vray que tandis qu'il n'avoit point esté pressé pat la disette, il avoit tousjours suivy les voyes de l'honneur. 1606.

Le desordre où se trouvoient les affaires de l'ennemy, donnoit esperance aux Confederez de pouvoir recouvrer les pertes qu'ils avoient faittes cette année au delà du Rhin; leur armée se trouvant assez puissante, depuis que la garnison de Rhinberk s'y estoit jointe. Neantmoins ils ne se pressoient pas trop, parce qu'ils croyoient avoir du temps de reste; personne ne s'imaginant que les troupes ennemies, sans solde & sans obeïssance, se pûssent si tost remettre sur pied. On envoya premierement le Comte Ernest de Nassau, avec une partie de l'armée, assieger Lochem, qui se rendit le quatriesme jour du siege, sous les mesmes conditions que le Marquis Spinola avoit cy-devant accordées à cette place : & ce ne fut qu'environ ce temps que le Prince Maurice assiegea Gtol, l'Autonne penchant desja vers sa fin. Le Comte Henry de Herenberg defendoit la ville avec six cents fantassins, sa compagnie de cavalerie, & force canon : & comme il estoit survenu une grande abondance de pluyes, qui rendoit la terre mal propre au travail des pionniers, cet inconvenient faisoit beaucoup durer le siege, & causoit plusieurs maladies aux soldats; dont on épargnoit les fatigues, sous esperance d'un temps plus doux. Cependant on eut advis que les troupes de Spinola, dispersées dans les garnisons & par les campagnes, se rassembloient; de sorte que le Prince desirant presser le siege & fortifier son camp en mesme temps, redoubloit le travail des soldats; mais ce remede venoit trop tard, & le mal estoit trop proche, parce que Spinola mesme, secondé par ceux de ces Capitaines qui avoient le plus d'authorité sur les soldats, les avoit si bien sçeu persuader, joignant mesme les prieres aux promesses, qu'il avoit assemblé jusqu'à sept mille fantassins & douze cents chevaux. Et quoy que ce nombre fust de beaucoup moindre que celuy des troupes du Prince Maurice, le Marquis estoit pourtant resolu de marcher au combat, se fiant en la valeur de ses gens : joint que suivant ce qu'il avoit desja éprouvé, il jugeoit que le Prince tascheroit d'eviter une bataille, & sa conjecture estoit veritable. Il se mit donc à la reste de son armée avec douze cents hommes choisis entre toutes ses troupes; & ce corps estoit suivy de deux autres composez d'Espagnols & d'Italiens, les nouvelles troupes Alemandes marchant les dernieres. Toute l'armée ensemble avoit dix pieces d'artillerie; & la cavalerie faisant aisle sur les deux flancs, estoit couverte par les chariots du bagage, de peur qu'elle ne fust enfermée par la cavalerie des ennemis, qui estoit la partie que les Espagnols redoutoient le plus. Spinola ayant appris par ses espions qu'une partie du camp des Confederez n'estoit fortifiée qu'à la legere, & avec des pieux seulement, marcha de ce costé-là, quoy que ce fust le plus long chemin & le plus embarrassé de marécages, & se vint presenter en bataille devant les ennemis. Mais quoy que les Estats eussent permis au Prince Maurice de combattre, & que les soldats impatiens d'en venir aux mains, & sur tout les François, criassent hautement, qu'il faudroit desormais s'aller cacher dans quelques tanieres, & laisser toutes choses en la disposition de l'ennemy, si l'on refusoit maintenant de combattre contre

Lochem assiegé & prise par Ernest de Nassau.

Le Prince Maurice quitte le siege de Grolle à l'advenement de Spinola.

1606. contre un petit nombre de gens tout fatigués, tant à cauſe du chemin qu'ils avoient fait, que des eaux qu'ils avoient traverſées, neantmoins le Prince retira toutes ſes troupes dans les endroits de ſon camp qui ne pouvoient eſtre forcez; s'excuſant de ce qu'il n'acceptoit pas le combat, ſur ce que pluſieurs de ſes gens eſtant malades, la crainte ſe fuſt aiſément emparée du reſte. Ainſi le Marquis creut avoir remporté une aſſez grande victoire, puis qu'il avoit fait lever le ſiege de Grol, accreu le courage des ſiens, & diminué la reputation des ennemis : & bien-toſt apres on ſe retira de part & d'autre chacun en ſes quartiers d'hyver. Les Eſtats congedierent le regiment de Fox, qu'ils avoient levé cette année en Alemagne; parce que comme il recevoit une plus grande paye que les autres, ſon exemple euſt pû tirer à conſequence : au reſte les deux partis en demeurerent là pour ce qui concerne les combats ſur terre.

Sur les mers Eſpagnoles, depuis que les armes publiques des Confederez s'en furent retirées, les armes des particuliers n'apporterent pas peu de dommage aux ennemis : & leurs grands vaiſſeaux avant voulu pouſſer à bout les navires Hollandois qui eſtoient moindres, & ſeparez, ſe perdirent eux-meſmes. Sur la fin de l'Eſté l'Admiral Hautain ayant eſté renvoyé une ſeconde fois avec vingt-quatre vaiſſeaux pour attendre les flottes Eſpagnoles qui devoient revenir des Indes & de l'Amerique, ſix de ſes navires furent écartez par la tempeſte : & en meſme temps comme les autres ſe trouvoient encore en deſordre & mal preparez pour combattre, l'Admiral Faſciard les vint attaquer avec huit de ces grands vaiſſeaux, que l'on nomme galions, qui avoient tous le vent à ſouhait : il eſtoit auſſi accompagné de quelques remberges; mais parce qu'elles ne pouvoient pas ſe ſervir du vent, elles ſe retirerent ſur le rivage. Iuſqu'à ce jour, comme le baſtiment de ces galions eſtoit demeſuré, ainſi la crainte que les Confederez en avoient conceuë, eſtoit infinie : car s'ils ſe ſouvenoient d'en avoir veu quelques-uns briſez ſoit par l'effort des tempeſtes, ſoit par la rencontre des rochers, ils n'avoient jamais entendu dire, qu'il y en euſt eu de vaincus dans les combats. De ſorte qu'un de ces vaiſſeaux s'eſtant accroché avec un navire Zelandois, Vice-Admiral de la flotte, commandé par Regnier Nicolai, tous les autres vaiſſeaux eurent tant de peur de cette lourde machine, qu'apres l'avoir long-temps contemplée comme un nouveau monſtre, la nuit cependant eſtant ſurvenuë, ils ſe retirerent tous en arriere. Nicolai, homme extremement courageux, ſe voyant ainſi abandonné par les ſiens, ne laiſſa pas de retarder la victoire des ennemis pendant deux jours entiers, quoy qu'apres avoir perdu la pluſpart de ſes gens, il viſt ſon navire tout percé & le maſt briſé en pieces : mais quand ceux qui reſtoient dans ce vaiſſeau eurent reconnu qu'il ne leur viendroit point de ſecours, & que les flots meſmes les attaquoient, ils prirent tous d'un commun accord une reſolution ſelon l'amertume de leur cœur fort aigre à la verité, mais capable de ſervir à leur patrie. Ils ſe jetterent donc tous à genoux pour prier Dieu qu'ils leur pardonnaſt s'ils eſſayoient par une ſoudaine ruine d'evitet les longs malheurs que leurs ennemis leur euſſent fait ſouffrir : apres quoy ils mirent le feu à leurs poudres, dont la violence fut ſi grande qu'elle emporta ſoixante hommes, n'en eſtant reſté que deux qui veſquirent encore quelque temps demy brûlez, & furent recueillis par les Eſpagnols qui regardoient avec beaucoup d'admiration ces mourans, dont le viſage eſtoit encore ſi farouche & la voix ſi fiere, que leur treſpas meſme retenoit touſjours leur premiere

Expedition infortunée de l'Admiral Hautain ſur la mer.

Proüeſſe courageuſe de Regnier Nicolai.

miere opiniastreté. Tandis que les Hollandois se trouvoient ainsi écartez de costé & d'autre, les navires Espagnols qui revenoient des Indes prirent terre à Lisbonne, & ceux qui estoient partis de l'Amerique aborderent à S. Lucar : mais si les premiers n'avoient point esté troublez par la rencontre des ennemis, ils l'avoient assez esté par la violence des tempestes ; car premierement deux vaisseaux de cette flotte apres avoir esté contraints, proche du Cap de Bonne espetance, de jetter leurs marchandises dans la mer, s'estoient retirez sur le rivage de Mosambique, & deux autres avoient esté engloutis par les flots proche de l'emboucheure mesme du Tage ; il est vray pourtant que les hommes furent sauvez, mais les marchandises demeurerent toutes corrompuës par l'humidité qui leur resta depuis cet accident. Quant aux vaisseaux qui retournoient de l'Amerique, au nombre de cinquante, leur navigation ayant esté fort heureuse, ils apporterent, tant en argent qu'en marchandises precieuses, un revenu de deux années pour le Roy & pour les marchands : ce qui soulagea tellement la pauvreté visible de l'Espagne, que son credit fut restably dans peu de jours, au lieu que toutes les dépenses de Confederez furent perduës. 1606.

La pauvreté des Espagnols est secourue par les navires venants de l'Amerique.

Mais leurs affaires estoient en meilleur estat dans les Indes ; car la flotte d'Estienne Vethagen, partie trois ans avant celuy-cy, comme nous avons desja remarqué, revint en Hollande ; où elle apporta les nouvelles de plusieurs illustres victoires, que leur party avoit remportées dans tous ces climats, & des alliances que plusieurs Roys avoient contractées avec luy. Dés la premiere route de cette flotte vers Mosambique, elle avoit pris une carraque Portugaise, & y avoit mis le feu, de peur que ce vaisseau n'embarrassast les siens, qui conquirent un autre vaisseau proche de cette plage, & encore un autre vers Calicut. En ce païs le Samorin, l'un des plus puissans Roys de la region de Malabar, ennemy declaré des Portugais, à cause de plusieurs hostilitez qu'il avoit exercées contre eux, & qu'il en avoit souffertes, rechercha volontairement l'alliance des Hollandois, & la confirma par un serment solemnel. Ce Prince avoit de puissantes forces sur terre ; mais il manquoit de vaisseaux sur mer. Il escrivit au Prince Maurice, & tesmoigna par ses lettres qu'il estoit content que les Confederez bastissent un fort en son Royaume, afin que quand il auroit fait entrer dans leur commune alliance Hidalcan, l'un des plus puissans Roys voisins Mahometan aussi bien que luy, ils pûssent tous ensemble attaquer les places de Cochin & de Goa, qui servoient aux Portugais de principales colonies. D'autre part les Ambassadeurs que le Roy d'Achem avoit envoyez aux Estats Confederez & au Prince Maurice, estant de retour en leur païs, firent éclatter dans l'isle de Sumatra & parmy tous les peuples voisins, la renommée des Provinces Vnies, qu'ils faisoient passer pour une nation illustre, & qui sçavoit faire la guerre en ses propres climats, aussi bien que sur les mers estrangeres. Environ ce mesme temps, un navire qui portoit le Gouverneur Espagnol de ces isles, tomba entre les mains des Hollandois.

Les affaires des Confederez en meilleur estat aux Indes Orientales.

Proche de ces isles Moluques on trouve celle d'Ambona, où les Espagnols avoient fondé une colonie, comme en la pluspart des autres isles de ces climats ; mais le peuple en haine de ces insolens maistres, avoit receu avec beaucoup d'ardeur l'alliance des Confederez des qu'ils estoient arrivez en ce païs ; & pour cette cause ayant receu plusieurs dommages des Espagnols, il avoit endurcy sa haine contre eux, & accreu sa fidelité pour les Hollandois : cependant le Gouverneur de cette citadelle, voyant aborder

1606. les Confedetez ſous ſes temparts meſmes, leur envoya fierement demander qui ils eſtoient, & quelle affaire ils avoient avec la garniſon qui luy avoit eſté confiée : ils reſpondirent qu'ils venoient ſous les ordres des Eſtats & du Prince Maurice ; qu'ils eſtoient publiquement ennemis du Roy d'Eſpagne, & de ſes peuples, & meſme de ce Gouverneur, à qui ils feroient bien-toſt reſſentir quelles gens ils eſtoient : & en meſme temps ils ſe preparoient à forcer la citadelle ; mais ſans attendre l'aſſaut, ce Gouverneur qui n'eſtoit pas moins poltron contre les gens de guerre, que cruel contre les perſonnes desarmées, rendit la place, pourveuë de trente pieces d'artillerie : & lors qu'il en fut ſorty avec ſix cents hommes, on leur donna des vaiſſeaux qui les menerent juſques ſur les rivages prochains. Mais parce que quarante-ſix Portugais, chacun avec ſa famille, s'eſtoient desja eſtablis en ce lieu, on leur permit d'y demeurer, à la charge qu'ils preſteroient ſerment de fidelité au nom des Eſtats & du Prince Maurice. Les Grands de cette Iſle ſont les arbitres de toutes les affaires ; & les Hollandois contracterent avec eux une alliance presque pareille à celle que la Republique avoit faitte un peu auparavant avec les habitans de Banda, de laquelle nous avons desja parlé ; mais on adjouta à cette derniere que ceux d'Ambona preſteroient leur ſerment chacun à part. Les Confederez apres avoir laiſſé là une garniſon, partagerent leur flotte, de laquelle cinq vaiſſeaux ſous la conduitte de Corneille Sebaſtien prirent la toute des Moluques, le reſte ayant pris celle de Banda. Mais afin que le lecteur puiſſe mieux connoiſtre de quelle conſequence eſtoit le prix qui devoit maintenant eſtre diſputé par les armes entre deux peuples, que l'on pouvoit nommer ſur la mer les plus puiſſans de l'Europe, il faut que je reprenne les choſes de plus loin.

Deſcription des geſtes des Hollandois dans l'Inde.

Entre toutes ces Iſles qui ſont enfermées par la mer Indienne, deſquelles le nombre eſt ſi grand qu'on ne les a jamais pû conter, il s'en trouve cinq plus renommées que les autres ; quand ce ne ſeroit qu'en ce point, qu'elles produiſent presque ſeules le clou de girofle, ainſi nommé parce qu'il porte la figure d'un clou, & que cette ſorte d'épicerie n'eſt pas moins agreable à l'odeur, qu'utile à l'aſſaiſonnement des viandes. Les noms de ces Iſles, maintenant connus par tout, ſont, Ternate, Tidor, Motir, Makiam, Bacian ; elles avoient anciennement ces autres noms, Cupé, Duco, Moutil, Mara, Seke. Et la grandeur de chacune eſt presque pareille à celle de Walcheren en nos Provinces. Mais comme le ciel de ces Provinces eſt fort propre à cuire les fruits qu'elles portent ; de meſme il eſt extremement dangereux à la ſanté humaine, à cauſe de la ſechereſſe que le voiſinage du ſoleil y entretient : qui eſt telle, ces terres ſe trouvant ſituées ſous l'Equateur, que bien ſouvent les montagnes, dont les entrailles ſont toutes brulées, jettent des flammes ſur leur ſommet. Les Chinois, environ l'an que le Chriſtianiſme marque par mille trois cents dix, avant repandu leur puiſſance par toutes les Indes, la pouſſerent juſques à ces Iſles, qu'ils occuperent ainſi que les autres païs de cette plage ; mais elles leur couſtoient continuellement tant de dépenſes & tant de ſang, que s'en eſtant enfin ennuyez, ils ſe retirerent en leur royaume, abandonnant une poſſeſſion de ſoixante années. Apres ces maiſtres il en vint d'autres ſortis des terres de Malacca ; mais ceux-cy furent chaſſez par des Perſes & des Arabes unis enſemble, qui donnerent naiſſance dans ces Iſles au Mahometiſme, meſlé aſſez long-temps parmy les autres ſuperſtitions du païs, deſquelles il ſe ſepara peu à peu : de ſorte que ce nom meſme des Moluques eſt venu des Arabes ; car ils nom-

ment

ment ainſi tous les Royaumes. Et dans ces meſmes Iſles on a encore retenu des meſmes Arabes, le nom de Sultans qui ſe donne aux Rois, & pluſieurs mots ſemblables. Les Iſles Moluques ont eſté inconnuës aux anciens Grecs & Romains, ſi l'on ne veut dire qu'elles eſtoient cachées ſous ce nom commun des Sines, que l'on nomme aujourd'huy Chinois; ou comptiſes parmy ces Iſles, dont Diodore Sicilien a parlé, découvertes autrefois par Iambole. Neantmoins tous ces anciens ne laiſſoient pas de recevoir du clou de girofle, par le moyen des peuples Orientaux: & parce qu'il paſſoit par l'Egypte, cela fut cauſe que les Romains augmenterent le tribut qu'ils avoient accouſtumé de tirer des Rois ſurnommez les Ptolomées, & des autres Monarques qui ſuccederent à ceux-cy ſur le thrône d'Egypte. Mais quand la puiſſance des Romains vint à s'affoiblir, les Genois, & à leur exemple les Venitiens allerent chercher le clou de girofle par le port de Theodoze, que l'on a du depuis nommé Caffa. Et lors que la ville de Conſtantinople eut eſté reduitte ſous l'obeïſſance Latine, & que la jalouſie des Grecs leur eut fait chercher de nouvelles villes pour ſervir de ſiege à leur Empire, & entre autres celle de Trebiſonde, le trafic du clou de girofle y fut attiré par la voye de la mer Caſpienne, ce chemin, dés le temps meſme des anciens Romains, ayant eſté connu mais non prattiqué, ainſi que Pline remarque apres Varron. Mais apres que les Turcs ſe furent rendus les maiſtres de ces meſmes regions, ce meſme commerce fut transferé en Aleppo, où l'on portoit le clou de girofle ſur des chameaux & des dromadaires. Toutefois les Sultans eſtant parvenus à la Monarchie du Caire, reſtablirent ce trafic ſur la mer Rouge & dans Alexandrie. Enfin les Portugais, apres avoir fait pluſieurs découvertes dans l'Aſie & dans l'Afrique, & fondé diverſes colonies en ces deux parties du monde, entrerent dans les Iſles Moluques vers l'année mille cinq cents douze: & s'y eſtant trouvez aſſez forts, tant par le moyen de leur flotte, que des diſſenſions qui regnoient entre les Rois de ces Iſles, ils ſe tendirent facilement les maiſtres du clou de girofle; ruinant tous les navires qui pouvoient venir en ces lieux, ſoit de Perſe ou d'Arabie, & fermant tous les paſſages par leſquels on eut pû aller des Indes en Egypte; ce qui fit perdre aux Sultans un revenu de plus de quatre vingts mille ducats chaque année. En ce temps là l'Iſle de Ternate avoit pour Roy Bolcife, fils de Borgée; & ce Bolcife entreprenoit de prophetiſer parmy ſes ſujets: mais celle de Tydor avoit Almanſor pour Roy; & ces deux Princes exerçoient l'un contre l'autre des hoſtilitez continuelles, où ils eſtoient pouſſez tant par quelques vieilles haines, que par le deſir d'acctoiſtre leur domination; toutefois, au contraire, ce fut par là que l'un & l'autre ſe virent reduits en ſervitude. D'abbord les Portugais ſuivirent le Roy de Ternate, comme celuy dont l'Empire eſtoit d'une plus grande étendue; & voyant qu'Almanzor ne vouloit pas obeïr à leurs ordres, ils le firent mourir par poiſon: ce qui fut cauſe que Raxamire ſon fils & ſon ſucceſſeur ſe mit en la protection des Caſtillans, qui eſtoient arrivez depuis huit ans en ces terres avec deſſein de s'en rendre poſſeſſeurs, ſoûtenant que Magellan, qui eſtoit de leur païs, les avoit découvertes avant que le peuple Portugais les connuſt: joint qu'ils pretendoient, que ſuivant le partage arreſté entre les deux royaumes, & la ſituation des lieux, dont les dimenſions eſtoient encore aſſez incertaines, la joüiſſance de ces Iſles devoit appartenir à la Caſtille. Ce different fut cauſe que ces deux peuples Eſpagnols s'eſtant chacun embarraſſez parmy les diſſenſions, qui regnoient desja entre les barbares, les uns & les autres ſe battirent furieuſe-

1606.

1606. rieuſement, mais non pas long-temps; parce que bien-toſt apres, l'Empereur Charles le Quint, Roy de Caſtille, ayant beſoin d'argent, & ne ſçachant pas encore de quelle conſequence eſtoit la poſſeſſion des Moluques, engagea au Roy de Portugal Iean Troiſiéme du nom, tous les droits que la Caſtille pouvoit pretendre en cette conqueſte, pour trois cents cinquante mille ducats, que le Portugais luy preſta. Depuis ce temps les Portugais commencerent à diſpoſer de toutes choſes à leur volonté; & ils envoyoient la plus grande partie du clou de girofle à Goa, où les Turcs, les Chinois, & les Africains le venoient querir; de ſorte qu'il n'en reſtoit preſque pas le tiers pour la proviſion de l'Europe. Ainſi, il ne faut pas s'eſtonner ſi les Iſles Moluques, celle d'Ambona, qui porte auſſi du clou de girofle, & celle de Banda, où il croiſt d'excellentes noix muſcade, avec leur fleur que ceux du païs nomment Macin, r'apportoient chaque année au Roy de Portugal deux cents mille ducats de revenu. On ne pouvoit pas mettre en comparaiſon de ce profit celuy du poivre, ou du gingembre dont on fait peu de conte, parce qu'ils croiſſent trop facilement en divers endroits, ny meſme le trafic de la canelle, qui n'eſt pas accouſtumée à ſouffrir la mer.

A meſure que les richeſſes des Portugais croiſſoient, leur inſolence contre les barbares croiſſoit auſſi, puisque d'aſſociez ils ſe vouloient rendre maiſtres, & que le ſoin qu'ils avoient pris auparavant de nourrir une fidelle concorde, n'eſtoit plus employé qu'à des trahiſons. De ſorte que la mort de Bolcif eſtant ſurvenuë, Bajan ſon fils & ſon ſucceſſeur fut traitté par les Portugais comme s'il eut eſté leur priſonnier; & apres luy, Dajale ſon frere, qui fut auſſi Roy, receut un pareil traittement. Ces deux Princes ayant perdu le jour, de quelque mort que ce pût eſtre, leur frere Airias leur ſucceda ſur le thrône; mais bien-toſt apres, il fut premierement mis aux fers, & en ſuitte egorgé, non pour aucune offenſe qu'il eut commiſe contre les Portugais, puis qu'il leur deferoit entierement; mais pour la jalouſie qu'ils avoient conceuë de ſon pouvoir; parce que pluſieurs Iſles voiſines, auparavant gouvernées par les Grands, s'eſtoient ſoûmiſes à ſon obeïſſance par l'admiration que ſa vertu leur avoit cauſée. Si bien qu'il tenoit ſous ſa domination plus de ſoixante & dix Iſles; outre une bonne partie de celles de Celebes, Gilolo, & Mindanai. Les deux fils aiſnez d'Airias, effrayez de la triſte avanture de leur pere, renoncerent à la royauté pour en eviter les dangers; mais le cadet nommé Babus, ayant hardiment accepté la Couronne, & meſme promis de vanger la mort de ſon pere, il ne ſe peut pas dire combien il trouva ſes ſujets & ſes voiſins affectionnez à ſon entrepriſe. Pendant ſon regne, les Anglois furent les premiers, qui ſous la conduitte du General Drak, vinrent troubler les Portugais en la joüiſſance des Moluques vers l'année mille cinq cents ſoixante & dix-neuf. D'abbord ils donnerent au Roy Babus quelque eſperance de ſecours; mais apres avoir long-temps eſperé en vain cette aſſiſtance, & l'ardeur des barbares ſuivant leur couſtume, s'eſtant refroidie, quand il eut appris que les forces de Caſtille & de Portugal demeuroient unies enſembles ſous le Roy Philippe, il luy envoya des Ambaſſadeurs pour excuſer le deſſein qu'il avoit pris de vanger la mort de ſon pere, & pour promettre à la Couronne d'Eſpagne toute ſorte de fidelité pour l'avenir. Neantmoins apres avoir eſté long-temps tenu en abboy par des reſponſes douteuſes, & eſtant mort dans cet intervalle, il laiſſa à ſon frere Zaïde, outre la ſucceſſion de ſon royaume, celle de ſon inimitié contre les Eſpagnols; &, au lieu de l'eſperance de pardon qu'il avoit conceuë, un

deſir

desir de vengeance tout prest d'éclatter quand l'occasion s'en offriroit. Au contraire Molé, lequel, apres la mort de Raxamire son ayeul, avoit succedé sur le thrône de Tydor tant à Guna son pere, que Zaide avoit tué, qu'a Gnapabagune son frere empoisonné par une main inconnuë, commença à s'acquerir l'affection des Portugais par plusieurs bons offices, & à les irriter contre son competiteur. Ce fut dans cette disposition que la flotte Confederée trouva ces Rois, lors qu'elle abborda pour la premiere fois en cette plage pendant l'année mille cinq cents quatre-vingts dixneuf, ainsi que nous avons desja dit autre part : en ce temps Zaide vid avec beaucoup de joye l'abbord des armes Confederées; parce qu'elles estoient les premieres qui se fussent trouvées capables, en ces climats, de contrequarrer la puissance Portugaise : & ce Prince embrassa le party des Hollandois avec tant de zele, qu'il mépriſa soudain, non seulement les Portugais qui estoient desja ses ennemis; mais les Anglois aussi, qui le prioient de les admettre dans le commerce de son royaume. Au contraire le Roy de Tydor permit mesme aux Portugais de bastir une citadelle dans son Isle. Vn peu devant que Corneille Sebastien fut arrivé aux Moluques, les Anglois y estoient venus une seconde fois, faisant sonner hautement aupres des Portugais la paix concluë entre l'Angleterre & l'Espagne; mais comme ceux-cy, dans ces Isles, tenoient toutes sortes d'estrangers pour ennemis, ils ne tesmoignoient pour le peuple Anglois de la bonne volonté qu'en apparence, & à cause de la peur qu'ils avoient desja des Confederez; lesquels bien-tost apres virent l'esperance de leur trafic de beaucoup diminuée par la rencontre d'un si grand nombre de marchands. Mais davantage dans le dessein qu'ils formoient de faire la guerre au Roy de Tydor, ils eurent les Anglois si contraires, que ceux-cy, voyant toutes les deux autres nations avoir besoin principalement de poudre à canon, vendoient la leur aux Portugais. Neantmoins les Confederez ne laisserent pas de perseverer dans leur resolution; & il fut concerté entre eux & Zaïde qu'il meneroit luy mesme son armée dans l'Isle de Tydor, pour y semer simplement l'effroy de la guerre; & que cependant les Confederez entreprendroient seuls de conquerir la citadelle. Et cette conclusion fut prise de la sorte, parce que d'ordinaire les barbares agissans plustost par boutades que par conseil, leurs premiers efforts n'ont pas plus-tost esté repoussez que leur ardeur se refroidit. S'estant donc trouvé des l'abbord des Confederez en cette Isle de Tydor, que deux carraques Portugaises estoient à l'abry proche de la citadelle, les mariniers Hollandois montent sur ces deux vaisseaux & s'en rendent maistres. En suitte de quoy, apres avoir mis le feu à quelques bourgades, ils dressent les batteries du canon par terre & par mer contre la citadelle. Cependant le Capitaine Mol estant allé reconnoistre la place de plus pres, & ayant rapporté aux siens qu'il y avoit une breche raisonnable, ils y livrent l'assaut : & quoy que d'abbord ils eussent esté repoussez par les mousquetades & par les bombes de l'ennemy, ils ne laisserent pas de recommencer leur attaque & d'entrer. Dans cette occasion le Capitaine Mol, ayant veu le Capitaine Torris Espagnol luy porter un coup de pique, evite agilement son attainte & se jette à son collet; mais tandis qu'ils sont aux prises reciproquement, estant tombez tous deux à terre, Mol, qui voyoit l'autre debattre entre ses bras pour eschapper, avertit un de ses compagnons de donner à l'Espagnol d'un pistolet dans la teste, ce qui fut fait. Cependant ceux qui avoient penetré jusques dans la citadelle, n'estant que sept en tout, on les forçoit de reculer; & dans la re- 1606.

1606. traitte, Mol, qui avoit eu une jambe caſſée, ayant eſté contraint de tomber à terre, ſes compagnons le rempottoient ſur leurs eſpaules; mais il y repugnoit courageuſement, leur criant qu'ils devoient bien plus-toſt aſſaillir les ennemis une ſeconde fois plus vigoureuſement, que la premiere; & que le ſoin qu'on prenoit pour luy eſtant hors de ſaiſon, il ſeroit temps qu'ils ſongeaſſent à venir querir leur camarade, quand ils ſeroient maiſtres du fort de leurs ennemis. De fortune, une tour de ce fort dans laquelle on avoit reſſerré les poudres, fut percée d'un coup de canon qui y mit le feu, en telle ſorte que cet embraſement empotta ſoixante Portugais. Mais dans l'effroy que cet accident cauſoit à la citadelle, les Hollandois y eſtant entrez, s'en rendent maiſtres. Cependant les femmes & les enfans s'eſtoient retirez dans de certaines roches inacceſſibles aux gens de guerre : toutefois les vivres & l'eau ayant eſté coupez à cette troupe ſans defenſe, on l'obligea de ſe rendre; & elle fut conduitte dans les Iſles Philippines, comme auſſi quelques hommes qui s'eſtoient encore trouvez vivans dans la citadelle apres ſa priſe. Ainſi la puiſſance des Portugais ſe vid chaſſée de toutes les Iſles Moluques, excepté qu'ils tenoient encore un petit fort en celle de Timoſa. Apres cette victoire, les Confederez laiſſerent au Roy de Tydor non ſeulement la vie, mais auſſi la Couronne, en quoy ils ſe montroient plus ſoigneux de leur reputation, que de leur ſeureté : car ce Prince feignant de vouloir vivre en bonne intelligence avec eux, comme en effet il ne luy reſtoit point d'eſperance hors de leur amitié, ne laiſſa pas de couvrir dans le fond de ſon ame des trahiſons qu'il devoit faire éclatter en temps & lieu. Neantmoins il obtint des Confederez que la citadelle qu'ils avoient priſe fut demolie, ſous pretexte que la liberté de l'Iſle en ſeroit plus aſſeurée; quoy qu'ils euſſent plus-toſt deu non ſeulement conſerver ces fortifications, mais les accroiſtre.

Il revint encore des Indes en Hollande d'autres navires, que quelques marchands y avoient envoyez avant que la Compagnie des Indes eut eſté eſtablie : & le voyage de ces vaiſſeaux ne s'eſtoit pas fait ſans butin; car ils avoient pris une carraque qui revenoit de Macao, & paſſoit aupres de Patanie. Cette Iſle eſtoit regie par une femme, laquelle ayant ſoûtenu que les depoüilles conquiſes en ſon royaume luy devoient appartenir, fit reſoudre les Hollandois de partager avec elle tout ce qu'ils avoient gagné en cette priſe, & de racheter en ſuitte la part qu'elle avoit receuë. Les ouvrages de ſoye, qui ſont le principal trafic des Indes, viennent de la Chine, royaume merveilleuſement riche & puiſſant; mais comme cette nation a touſjours creu que ſa plus grande prudence conſiſte à fermer l'entrée de ſes terres aux eſtrangers, quelques Portugais habituez ſur ſes frontieres augmentoient encore ſon humeur ſoupçonneuſe par pluſieurs artifices, qui luy faiſoient craindre ſur tout de recevoir chez elle les Hollandois, gens belliqueux & extremement puiſſans ſur mer. Ceux-cy au contraire employoient la faveur des Rois voiſins, afin qu'on leur accordaſt dans la Chine une entrée qui ne feroit tort à perſonne; mais cependant ils ne laiſſoient pas d'exercer le trafic des ſoyes par le moyen des marchands Chinois, qui ont accouſtumé de trafiquer en Iava, & aux autres lieux voiſins. On envoya encore de Hollande aux Indes, Paul Carden avec huit vaiſſeaux de neuf qu'on avoit equippez; le neufiéme, avant que d'entrer en mer, ayant eſté brulé fortuitement : mais afin que les peuples voiſins de la Republique ne fiſſent pas tournet à leur profit, une navigation qu'elle avoit découverte & aſſeurée à ſes propres dépens

pens avec beaucoup de travail, les Eſtats defendirent par un edit à tous ceux des Païs-bas ſoit originaires ſoit habituez, de partir, ſoit des ports dependans de la Republique, ou des autres ports eſtrangers, pour entreprendre la navigation des Indes autrement que ſous l'authorité de la Compagnie eſtablie entre les Confederez. Quelques uns trouverent à redire à cette ordonnance; mais les Eſtats en excuſerent la rigueur tant ſur la conjoncture des affaires, que ſur les exemples qu'on avoit desja de pluſieurs ordonnances pareilles. Et meſme les precautions & les peines que celle-cy contenoit furent augmentées du depuis ſelon que les Eſtats le jugerent neceſſaire, apres avoir eſté advertis des fraudes qui ſe commettoient ſur ce ſujet. 1606.

Mort du Comte de Hohenlo, & de Iean de Naſſau.

Cette année vid des funerailles tres-remarquables : car premierement deux Seigneurs de haute condition moururent; le Comte de Hohenlo dans les Païs-bas, & le Comte Iean de Naſſau en Alemagne. Hohenlo avoit eſté autrefois extremement vif & ardent à la guerre, & ſon courage eſtoit intrepide; neantmoins il ſçavoit mieux faire l'office d'un vaillant ſoldat, que d'un prudent chef. Pendant la jeuneſſe du Prince Maurice, il avoit accouſtumé de commander à toutes les forces de la Republique; mais depuis qu'il ne ſe vid plus neceſſaire, la melancholie & le chagrin, & meſme les feſtins continuels luy ayant denoüé tous les membres, il eut une fin fort lente & aſſez ennuyeuſe pour un guerrier. Le Comte Iean de Naſſau mourut de vieilleſſe; & comme il eſtoit frere de Guillaume Prince d'Orange, il avoit autrefois partagé avec luy les biens de leur famille, en telle ſorte que ce premier avoit eu pour ſon lot les poſſeſſions ſituées en France & dans les Païs-bas; l'autre recevant pour ſa part les biens ſituez en Alemagne. Du depuis Iean avoit ſouvent aſſiſté ſon frere; ſoit de ſes deniers dans la neceſſité des finances, ſoit de ſes conſeils dans l'embarras des affaires. Il avoit auſſi pris ſous ſa charge le gouvernement de la Gueldre; & meſme il fut le principal autheur de l'alliance d'Vtrecht, qui eſtoit extremement neceſſaire en ce temps là. A la fin s'eſtant retiré en ſes terres d'Alemagne, il aſſiſta le party Confederé par le moyen de ſes fils; du nombre deſquels Philippe & Louys moururent à la guerre avant la mort de leur pere. Mais Guillaume Gouverneur de Friſe, & Erneſt, depuis peu gendre du Duc de Brunſwic, vivoient encore quand leur pere mourut, laiſſant chez luy, outre ces quatre, un aſſez grand nombre d'autres enfans de chaque ſexe. Entre les hommes de lettres, qu'un ſçavoit extraordinaire rendoit illuſtres, Iuſtus Lipſius mourut auſſi, & ſon nom ſeul luy pourroit ſervir d'éloge; neantmoins la reputation qu'il s'eſtoit autrefois acquiſe, & aſſez long-temps conſervée par ſes eſcrits, ſur tout en traittant des preceptes de ſageſſe, & des antiquitez Romaines avec un ſtyle concis & nouveau, ſe vovoit de beaucoup diminuée dans l'opinion de pluſieurs, depuis qu'il eut fait imprimer ſes relations de Hall, & d'Aſpremont, contre leſquelles on publia meſme quelques eſcrits; mais ſa mort qui ſurvint bien-toſt apres, laiſſa lieu de douter s'il avoit differé ou dedaigné de reſpondre à ces libelles. Neantmoins chez les peuples Confederez, auſſi-bien que dans tout le reſte de la Belgique, chacun ne laiſſa pas de celebrer à l'envy, ſoit en vers ſoit en proſe, la memoire d'un ſi excellent homme. La maiſon de Naſſau contracta auſſi un mariage extremement illuſtre, la Princeſſe de Bourbon, fille du defunt Prince de Condé, ayant eſté donnée pour femme au Prince Philippe, lequel par ce moyen eut le Roy meſme pour allié; & en cette qualité ce Monarque luy reſtitua la principauté d'Orange, pour la tenir avec toute ſorte de franchiſe; quoy que le Parlement du

Mort de Iuſtus Lipſius.

La Princeſſe de Bourbon mariée à Philippe Prince d'Orange.

Dau-

1606. Dauphiné soûtint que cette terre faisoit unè partie de son ressort ; & estoit par consequent dependante de la Couronne de France.

Relation des choses qui se sont passées par l'Europe.

I'entre maintenant dans un nouveau sujet d'histoire, où j'ay à décrire les affaires des Confederez, comme disposées, des cette année mesme, aux negotiations de la paix, apres de si longues & de si fascheuses guerres ; & cette entrepriſe differe beaucoup de mes precedentes. Mais avant que d'y mettre la main, je croy qu'il ne sera pas hors de propos, que je fasse voir quelles parties de l'Europe vers ce temps là estoient en paix ou en guerre : dans quel sentiment, & dans quelle affection estoient les Confederez & leurs voisins, soit en public soit en privé : car il semble que de tous costez ce temps estoit fatal aux grandes revolurions ; & que nos affaires n'avoient pas peu de liaison avec celles des estrangers, ny celles des estrangers avec les nostres. Tout le Septentrion, où dés les plus anciens siecles la royauté a tousjours veu la liberté meslée avec elle, se trouvoir en armes pour des raisons presque pareilles à celles qui avoient autrefois emeu la guerre dans les Païs-bas : & le Roy Sigismond, pour avoir trop deferé aux conseils des Iesuites, ayant perdu le royaume de Suede, ne retenoit qu'à peine celuy de Pologne. Car premierement dans la Suede, Charles, qui avoir quitté le tiltre de Duc pour prendre celuy de Roy, qu'une assemblée des Estats luy avoit deferé ouvertement, menaçoit de nouveau les frontieres de la Livonie, apres avoir rassemblée ses forces malgré la perte qu'il avoit auparavant receuë en assiegeant Riga. Et en Pologne, quoy que Samosky grand Chancelier eut sçeu pendant sa vie, soit par ses conseils, soit par le respect qu'on portoit à sa vertu, obliger le Roy & les Grands à la conservation de la paix, & à l'observation des loix du royaume, si tost que ce Ministre fut mort, on vid premierement naistre des inimitiez, qui se porterent bien-tost à une force ouverte. Quelques uns disoient qu'estant proche de sa mort, il avoit averty les Grands que l'on se servoit de plusieurs artifices pour opprimer la liberté ; & que pour luy il laissoit le gouvernement de la Republique en l'estat qu'il l'avoit receu ; mais que c'estoit desormais à eux à prendre garde, que l'ignorance ou la timidité n'apportassent poinr de prejudice à l'Estat. Quoy qu'il en soit, on vid dans peu les principaux Seigneurs du royaume, qui se nomment Palatins, prendre publiquement les armes, accusant le Roy, de ce qu'apres la mort de sa premiere femme en ayant epousé la sœur, sans prendre l'advis des Estats de Pologne, il avoit dans ce mariage, non seulement soüillé le thrône par un inceste, mais aussi contracté une secrette union avec la maison d'Austriche ; & que dans la distribution des dignitez du royaume, sans observer l'egalité accoustumée, il preferoit les Romanistes aux Protestans. Ces Palatins demandoient aussi, que les Iesuites fussent bannis du ressort de la Prevosté de Cracovie, & que les procés des Prestres mesmes se terminassent devant les Iuges du païs, & non pas devant ceux de Rome, où l'on ne pouvoir aller que par un long voyage, & de grandes dépenses. Enfin apres avoir assigné un concile National, ils sommerent le Roy de se venir justifier des accusations proposées contre luy ; le menaçant, s'il ne se presentoit, de rransferer à un autre Prince le sceptre & la Couronne, qui faisoient la principale marque de la royauté de Pologne, & qu'ils avoient en garde, suivant une ancienne coustume du païs. Le Roy de son costé assembla de puissantes troupes ; & apres avoir gagné plusieurs Grands par ses grarifications, il vid des l'abbord l'avantage des armes pencher vers luy : neantmoins il prefera la paix à la guerre ; & l'on conclut un traitté dans la ville de Sandomirie, par lequel on adjoûta

adjoûta de nouvelles loix aux anciennes, afin de rendre celles-cy plus fortes. 1606.
Mais cet accord ayant plus-toſt fait ceſſer la guerre que les mécontentemens des partis, tandis que le Roy mépriſe les Palatins comme vaincus, l'impunité de leur premiere entrepriſe les diſpoſe à une nouvelle : de ſorte que le repos où l'on voyoit les uns & les autres, eſtoit trompeur & peu capable de durer long-temps.

Outre les points de l'accuſation propoſée contre Sigismond, que nous avons desja remarquez, on l'accuſoit encore d'avoir embarraſſé la Pologne dans une nouvelle guerre, lors que ſans aucun conſentement public il avoit envoyé du ſecours à Demetrius. Ce Demetrius ſe diſant fils de Baſile, Souverain des Moſcovites, que ſes cruautez ont aſſez fait connoiſtre, & frere de Theodore qui tint la Moſcovie apres Baſile, racontoit pour juſtifier ſa naiſſance, que Boris uſurpateur de la Couronne, l'ayant cherché pour le faire mourir, on avoit ſuppoſé une autre victime, qui fut égorgée en ſa place; & que du depuis ayant eſté emmené en Pologne, il avoit long-temps caché la grandeur de ſon extraction. Cependant il perſuada pluſieurs perſonnes par ſon diſcours, faiſant auſſi remarquer en ſon corps aſſez d'indices qui le pouvoient faire paſſer pour fils de Baſile; mais ayant pris les armes contre Boris, qui voyoit desja ſon regne eſtably par la longueur du temps, la guerre ne luy fut pas proſpere. Toutefois Boris eſtant mort, & ayant laiſſé pour ſucceſſeur ſon fils Feder Borisvits, que la foibleſſe de ſon âge encore tendre rangeoit ſous la dependance de ſa mere, la pluſpart des Moſcovites, qui fuyent egalement de ſe voir regis par des femmes & par des enfans, embraſſerent le party de Demetrius; & bien-toſt apres le menu peuple luy donna une entrée dans Moſcou, ville capitale de cet empire; la veufve & le fils de Boris ayant eſté égorgez en faveur du nouveau Monarque. Mais la bonne fortune de ſon regne ne dura pas long-temps : car premierement les Eccleſiaſtiques du païs n'eſtoient pas ſatisfaits de l'authorité qu'il donnoit aux Ieſuites; & le bruit couroit que par la perſuaſion de ceux-cy, il avoit envoyé vers le Pape pour faire ſucceder les ceremonies Latines aux Grecques dans les exercices de la Religion. D'autre part les Grands eſtoient auſſi mécontens de ce que ce nouveau Souverain n'employoit que des Polonois, tant à la garde exterieure de ſa perſonne, que dans ſes entretiens & ſes conſeils les plus intimes. Mais pour la populace, parce que n'ayant de ſoy-meſme ny amour ny haine, elle eſtoit preſte de ſuivre les premiers mouvemens qui luy ſeroient inſpirez; on luy donne à entendre que celuy qui paſſoit pour Demetrius ne l'eſtoit pas en effet, & que ce n'eſtoit qu'un moine fugitif, aſſiſté du ſecours de la magie, & envoyé par les Polonois comme leur creature, pour leur preparer quelque occaſion de détruire la puiſſance des Moſcovites. Enfin pendant les nopces meſmes qui ſe celebroient entre luy & une Princeſſe Polonoiſe, fille du Palatin de Sandomirie, s'eſtant emeu une ſedition, ce Demetrius, ſoit vray ou faux, puiſque ſa mort meſme a encore laiſſé dans le doute la verité de ſa naiſſance, apres avoir taſché vainement en ſautant par une feneſtre d'evitet le desaſtre qui le menaçoit, demeura premierement eſtropié de ſa cheutte, & fut tué incontinent apres. Sa mort fut ſuivie d'un horrible carnage de Polonois : & un nommé Scutsky, qui portoit les autres à toutes ces violences, s'empara de la Monarchie, dans laquelle d'abbord il ne ſe vid pas trop aſſeuré; parce que les eſprits du peuple eſtant encore troublez de l'horreur de ces tragedies, on ne conſentoit qu'avec peine à l'eſtabliſſement du nouveau Prince; mais ſuivant la couſtume

1606. des barbares, la terreur & les ſupplices affermirent ſa domination. La Transſylvanie & les frontieres de la Hongrie avoient auſſi eſté jettées en de grands desordres par la ſedition de la ſoldateſque de l'Empereur, par les voleries des chefs, & par le mécontentement des Proteſtans, à qui l'on avoit oſté la liberté de la Religion. Mais la haine de la guerre tomboit encore en ces païs là ſur les Ieſuites, qui paſſoient pour autheurs de ces broüilleries. Les plaintes des Grands, qui s'eſtoient long-temps retenuës, eclatterent au milieu de ces confuſions; & ils ſe plaignoient premierement qu'on les mépriſoit, & que, contre les anciennes couſtumes du païs, qui vouloient que le Prince aſſiſtaſt aux aſſemblées pour entendre les ſupplications du peuple, Rodolphe ſe tenoit enfermé dans ſon palais, tandis que la conduitte de la guerre, & de toutes les autres affaires demeuroit entre les mains des eſtrangers. Enfin ils diſoient, que ſi ces manieres de regner eſtoient capables de dégouſter les ſujets meſmes les plus accouſtumez à la ſervitude, elles devoient ſur tout eſtre inſupportables à ceux dont les privileges avoient eſté confirmez par un ſerment ſolemnel du Prince, & par un traitté qui leur permettoit, ſans hazarder leur fortune ny leur honneur, de s'oppoſer aux Souverains qui violeroient leur liberté. On en vint donc bien-toſt aux batailles & aux ſieges; ce qui donna une telle joye au Turc, qu'il envoya le Sceptre & la Couronne de Hongrie à Eſtienne Botskaye, que les mécontens avoient eleu pour leur chef. Mais quoy que Botskaye, outre les mécontentemens publics qui luy avoient fait prendre les armes, y eut encore eſté porté par ſes mécontentemens particuliers; il refuſa les preſens du Turc, ne ſouhaittant point d'autre tiltre que celuy de Prince, ny d'autre Souveraineté que celle de la Transſylvanie. Neantmoins la guerre ne fut pas de longue durée; & cette année, qui eſtoit ſa troiſiéme, la vid faire place à un accommodement: parce que d'un coſté le Turc ſe trouvant aſſez affoibly tant par les victoires des Perſes, que par une nouvelle ſedition ſurvenuë en Aſie, Botskaye n'avoit jamais eu d'autre deſſein, que d'empeſcher qu'on ne fiſt tort à la liberté publique; & d'autre part l'Empereur Rodolphe n'eſtoit pas aſſez puiſſant pour ſoûtenir deux ennemis tout à la fois. C'eſt pourquoy il accorda, par le traitté de paix, que Botskaye joüiroit de la Principauté de Transſylvanie: que les peuples d'Hongrie ſeroient regis par des Gouverneurs originaires du païs; qu'ils auroient pour Vice-Roy l'Archiduc Matthias frere de l'Empereur, & le meſme que l'on avoit autrefois intereſſé dans les affaires du Païs-bas. Il fut auſſi conclu que la puiſſance des Ieſuites dans la Hongrie ſeroit moderée par des ordonnances expreſſes, & que le Turc demeureroit paiſible dans les terres qu'il tenoit. Peu de temps apres cette pacification, Botskaye fut empoiſonné par quelques uns de ſes domeſtiques; mais quoy qu'il eut perdu l'eſperance de vivre, il ne perdoit pas le ſoin du public; car ſur le point meſme de quitter le jour, il recommanda aux Hongrois & aux Transſylvains de maintenir tousjours entre eux une étroitte concorde; d'aſſembler ſouvent le Conſeil des peuples, & de conſerver la paix avec l'Empereur, pourveu que les loix du païs n'en ſouffriſſent point de prejudice. Mais parce que Botskaye eſtoit mort ſans enfans, & que par les conditions du traitté, ſa Principauté devoit retourner à l'Empereur, la Transſylvanie tentra dans de nouveaux desordres, n'eſtant pas accouſtumée d'obeïr à des maiſtres éloignez.

L'Alemagne eſtoit tousjours en diſcorde pour des differens de Religion: & quoy que dans les païs de Brunſwic, de Paderborn, & d'Embden, on ne

vid

vid plus d'hoſtilitez ; neantmoins on y voyoit une eſpece de guerre dans les diſſenſions qui regnoient entre les Princes de ces Eſtats, & leurs villes capitales ; les uns eſtant trop avides de commander, & les autres ſçachant pas obeïr. 1606.

Les Venitiens ne ſe defendoient encore que par des libelles, dont les autheurs ſe garderent bien de paroiſtre dans Rome, au jour qu'on leur avoit aſſigné ; & s'excuſerent tant ſur les accidens qui leur pouvoient arriver en chemin, que ſur le ſujet qu'ils avoient de ne ſe fier pas trop à leurs juges. Cependant on preparoit de part & d'autre des armées, des flottes, & des chefs de guerre : & le Roy d'Eſpagne teſmoignoit aſſez ouvertement qu'il aſſiſteroit le Pape. Ce que le Roy de France ayant appris, il fit ſçavoir dans Rome, que les Rois ſes ayeuls avoient aſſez merité, que dans les dangers où l'Egliſe ſe trouveroit embaraſſée, elle ne preferaſt pas le ſecours des autres peuples à celuy des François : de ſorte que ſi le Pape avoit reſolu de ſe jetter entre les mains des Eſpagnols, qui ne cherchoient que les occaſions d'accroiſtre leur domination, la France auroit un juſte ſujet d'en prendre ombrage, & ſeroit meſme obligée, malgré elle, de s'attacher au party contraire. Ces menaces firent peur à l'Italie, qui n'avoit jamais receu chez elle les armes des eſtrangers ſans en ſouffrir beaucoup de dommages ; parce qu'eſtant, comme elle eſt, partagée en pluſieurs petits Eſtats, il eſt d'autant plus facile de la vaincre & de la ruiner. Mais quoy que le Roy de France ne craigniſt pas la guerre, neantmoins il aymoit mieux la paix : c'eſt pourquoy il convioit tantoſt le Pape & tantoſt les Venitiens à finir leurs diſcordes ; qui ne pourroient éclatter qu'à la commune ruine des deux partis : & en meſme temps ce Prince qui poſſedoit la paix dans ſon royaume, taſchoit à l'aſſeurer de plus en plus par les ſages loix qu'il eſtabliſſoit, par les finances dont il rempliſſoit ſon épargne, & par les alliances qu'il contractoit avec les autres Eſtats.

L'Angleterre, depuis qu'on eut découvert cette execrable conſpiration dont nous avons parlé, eſtoit dans des ſoupçons horribles ; que le Pape avoit encore augmentez, en faiſant publier un nouveau decret, qui defendoit à ſes partiſans de preſter ſerment en la forme que le Roy avoit preſcritte, & en leur donnant à entendre qu'un ſerment de cette ſorte eſtoit contraire à la Religion ; veu qu'il promettoit au Roy une fidelité & une obeïſſance certaine quand meſme le Pape n'y conſentiroit pas. Ce qui n'ayant eſté creu que difficilement par les Romaniſtes meſmes, fit en ſuitte des impreſſions dans leurs eſprits aſſez diverſes, ſelon que les uns & les autres eſtoient touchez d'affection pour leur patrie, ou de zele pour la Religion. Les Anglois faiſoient auſſi pluſieurs plaintes contre l'Eſpagne, de ce qu'on n'y rendoit pas egalement la juſtice à tous les marchands.

Dans le meſme royaume d'Eſpagne on exerçoit pluſieurs rigueurs contre les Belges du party de l'Archiduc qui demeuroient en ces païs-là, quand ils ſe trouvoient avoir quelque correſpondance de trafic avec les Hollandois, & ſur tout avec la Compagnie des Indes. On prenoit auſſi garde avec aſſez d'exactitude à l'adminiſtration des finances ; & quelques uns que l'on ſoupçonnoit de ne les manier pas avec fidelité, avoient eſté empriſonnez. Mais tous ces remedes eſtoient de beaucoup moindres que le mal : & cependant le Roy entendoit continuellement des plaintes de la part des Portugais, qui demandoient chaque jour ſi l'on ne mettroit point quelque fin à leurs miſeres. Ils ſe plaignoient que tandis qu'on faiſoit la guerre dans les Païs-bas contre

Plaintes des Portugais faites à Philippe pour la paix avec les Eſtats Confederez.

1606. contre des peuples éloignez d'Eſpagne, le cœur de ce Royaume & tous ſes environs demeuroient épuiſez & ruinez : que l'on voyoit à tous momens prendre ou bruler les navires, où conſiſtoit autrefois la principale richeſſe du Portugal : que depuis peu les ports d'Eſpagne avoient eſté aſſiegez, & qu'on venoit de luy ravir les Moluques. Les Caſtillans meſmes ſe plaignoient auſſi, que les fardeaux de la guerre des Païs-bas commençoient à devenir inſupportables ; eſtant certain que depuis quelque temps elle coûtoit à l'Eſpagne plus de trois-cents mil eſcus par mois: & qu'il ne falloit pas attendre de ſoulagement à ce mal, ſur tout lors qu'on voyoit le peril des flottes qui revenoient de l'Amerique en Eſpagne, s'augmenter de jour en jour : qu'en effet les depenſes qui ſe faiſoient chaque année, ſurpaſſoient tellement les recettes, qu'on n'avoit pû, cette année meſme, eviter les ſeditions de la ſoldatesque, quelque ſoin que le Marquis Spinola euſt apporté pour les prevenir. Qu'il s'en falloit beaucoup que les conqueſtes qu'il avoit faittes ne répondiſſent à tant de dépenſes, puisque meſme ſes plus puiſſans ſoins avoient fait connoiſtre par experience, combien les rivieres & les forts de l'ennemy rendoient ſes frontieres aſſurées ; & combien au contraire l'entrée de la Flandre par la mer eſtoit difficile aux Eſpagnols, tandis que d'ailleurs ils couroient une infinité de dangers, en faiſant paſſer leurs troupes ſur les confins des autres Eſtats. Que ſi outre la guerre Belgique il arrivoit qu'ils euſſent encore celle de Veniſe à ſoûtenir, l'Eſpagne ne ſe trouveroit plus ſimplement dans l'incommodité, mais dans l'indigence. En effet, le Roy d'Eſpagne qui eſtoit encore jeune & ſans experience des armes, outre que ſon humeur le portoit plus-toſt à augmenter ſes plaiſirs, qu'à étendre les frontieres de ſes Eſtats, faiſoit auſſi plustoſt la guerre par le conſeil de ſes Miniſtres, que par ſa propre inclination. Mais à toutes ces conſiderations qui convioient l'Eſpagne de faire la paix, il ſe joignoit encore pluſieurs ſujets de craintes, & dont à la verité quelques uns eſtoient aſſez juſtes, mais il ſe trouvoient accompagnez de beaucoup d'alarmes imaginaires qu'on y meſloit ; non ſans un ſecret artifice de ceux qui gouvernoient la Republique Confederée, par lequel, voyant que l'Eſpagnol marchandoit ſi long-temps la paix, ils taſchoient à le pouſſer dans un veritable deſſein de la conclurre. Premierement donc on avoit ſemé un bruit, que la France eſſayoit de joindre les Provinces Confederées à ſon Eſtat ſous de certaines conditions, & d'étendre ſes limites en tous ces quartiers là ; apres qu'elle ſe ſeroit ouvert de force un paſſage par le milieu de la Flandre. Mais en meſme temps on diſoit, que les Eſpagnols trouveroient bien mieux leur conte à laiſſer la Hollande en liberté, qu'à la voir, par la diminution de leur Eſtat, augmenter celuy d'une Couronne eſtrangere, & meſme rivalle de celle d'Eſpagne : veu que tandis que les Confederez ne ſeroient à perſonne qu'à eux meſmes, l'Eſpagnol pourroit tousjours conſerver quelque eſperance de les recouvrer ; ſoit quand ils auroient perdu la memoire de leurs anciens mécontentemens ; ſoit lors que la diſcorde domeſtique auroit pris pied chez eux ; ou enfin quand ils ſeroient en mauvaiſe intelligence avec les Souverains qui les maintenoient ; mais qu'au contraire s'ils paſſoient une fois ſous la domination d'un eſtranger, l'Eſpagne les perdoit pour jamais. Davantage la fortune des Indes ſe montrant extremement favorable aux eſperances de la Republique, on eſtabliſſoit en Hollande & en Zelande une nouvelle Compagnie, qui devoit porter en l'Amerique le trafic & la force des armes tout à la fois ; afin de pouſſer les

enne-

ennemis à bout sur la mer aussi bien que sur la terre. Et l'on se promettoit de cette nouvelle entreptise de si grandes proves, qu'elles suffiroient seules à entretenir toutes les dépenses de la guerre. Peu de temps apres, on fit encore courir le bruit, que comme autrefois le Turc avoit traversé les détroits de l'Hellespont à l'ayde des Genois, de mesme l'on verroit bientost les Maures, par le secours des navires Hollandois, venir attaquer la Province de Grenade, & les autres terres Espagnoles que leurs ancestres avoient possedées. D'ailleurs, Albert & Isabelle commençoient à se lasser des guerres, celle-cy comme femme, & l'Archiduc, comme un homme qu'on avoit autrefois élevé pour l'Eglise, & qui penchoit maintenant vers la vieillesse : joint que la disette, dont ses Provinces estoient accablées, la sedition de ses soldats qui se renouvelloit si souvent, enfin les larmes & les gemissemens de ses peuples, l'avoient fait tesoudre à souhaitter plustost une principauté tranquille, que des esperances perpetuellement meslées de crainte. Mais sur tout le Marquis Spinola conseilloit aux Archiducs de faire la paix ; parce qu'il craignoit que cette grande gloire qu'il avoit acquise en si peu de temps, n'éprouvast quelque revers de fortune. Ioint que comme depuis peu son credit & celuy du Roy mesme s'estoient veus épuisez, il consideroit que si le faix des dépenses continuoit tousjours, & que quelque infortune detournast les revenus de l'Amerique, il demeuroit en mesme temps accablé de debtes, & sans esperance de recouvrer ce qu'il auroit presté ; si bien que du haut degré de fortune qu'il possedoit, on le verroit tomber dans l'indigence & dans l'infamie. 1606.

Le Marquis Spinola conseille la paix.

Mais dans les Provinces Vnies il se trouvoit peu de personnes qui osassent esperer la paix, & plusieurs mesmes la craignoient ; leurs peres les ayant nourris dans cette opinion, qu'il ne falloit admettre aucune conference avec un ennemy sans fidelité, & que la guerre setoit tousjours plus seure pour eux que toute sorte d'accommodement. Ioint que les armées, les flottes, l'artillerie, les fortifications, apportoient du gain à une grande multitude du menu peuple aussi bien qu'aux gens de guerre. Il y en avoit aussi qui craignoient, que si autrefois, lors qu'on ne connoissoit pas encore la guerre, le trafic avoit choisi pour son siege la ville d'Anvers comme la plus commode de tous les Païs-bas, ainsi quand la paix seroit faitte, toutes les marchandises ne retournassent encore s'establir en ce mesme lieu. Enfin quelques autres apprehendoient, que quand la Republique seroit delivrée de la crainte de ses ennemis, elle ne tombast dans quelques broüilleries domestiques, soit par la discorde, ou par l'emulation de ses propres villes. Neantmoins, & sur tout dans les Provinces les plus voisines de l'ennemy & des dangers, on trouvoit assez de gens dont l'esprit ne penchoit que trop vers la paix, depuis qu'ils avoient veu les villes emportées presque d'assaut, tandis qu'on faisoit difficulté de les secourir ; & que par une espece de prudence politique, on laissoit tronquer les frontieres de l'Estat. Mais les plus raisonnables estimoient, que comme il se falloit tenir sur ses gardes pour eviter les pieges de l'ennemy, de mesme il n'estoit point mal à propos de tenter les movens de faire une paix dont les conditions fussent equitables ; & n'apportassent aucun prejudice à la liberté ny à la Religion : & sur tout qu'il ne falloit pas negliger les conjonctures de ce temps, où les Confederez voyoient la fortune des ennemis sur son declin, au lieu que l'authorité des Estats se trouvant affermie par un long commandement, estoit encore comme flanquée par la defense de deux Princes, dont l'un

Plusieurs des Confederez craignent la paix pour soy-mesme.

1606. estant mécontent des Espagnols, & l'autre du Pape, pour de tres-justes sujets, la Republique se devoit tenir d'autant plus assurée de leur fidelité.

VVittenhorst vint à la Haye de la part de leurs Altesses pour traiter de la paix.

Les affaires estant donc en cet estat tant au dehors qu'au dedans des Provinces Vnies, Walrave de Wittenhorst vint à la Haye sur la fin de l'année par ordre des Archiducs. Il avoit desja fait tout le tour de la Hollande & de la Gueldre des le Printemps, & mesme avant que les armées fussent entrées en campagne; mais pour lors il n'avoit ordre que de conferer en privé avec quelques particuliers, les occasions luy en estant assez faciles, veu qu'il estoit allié avec un grand nombre des Noblesses du païs, tant par l'extraction de ses ayeuls que par plusieurs mariages. Mais dans ce dernier voyage il estoit accompagné de Iean Gevarts Greffier de Turnhout: & parce qu'ils demeuroient tous deux en des terres qui payoient contribution à chacque party, ils trouvoient un plus facile accés. Wittenhorst estant donc à la Haye, fit voir aux principaux Seigneurs les ordres d'Albert & d'Isabelle, exposez presque en ce sens: que ny l'un ny l'autre ne souhaittoit rien plus passionnément que de mettre fin à tant de sanglantes guerres dont le peuple estoit travaillé, & de luy donner quelque repos: que les Estats ne pouvoient ignoter le droit des Archiducs; lesquels ne demandant rien qui ne fust raisonnable, convioient les mesmes Estats de proposer de leur part ce qu'ils jugeroient capable d'avancer la tranquillité publique: & que s'ils souhaittoient ou la paix ou une treve, une negotiation publique ou des conferences secrettes; le tout estoit remis à leur choix; &, que cependant ils n'auroient à craindre aucune supercherie. Toutefois parce que ces deux Ministres n'apporterent aucunes lettres des Archiducs aux Estats, l'affaire fut differée. Il me reste maintenant de raconter par quels degrez on avança cette negotiation, avec quelle ardeur on y travailla; & je n'épargneray mesme aucun soin dans mon ouvrage, puisque la connoissance de toutes ces particularitez importe bien plus à ma patrie, que ne fetoit le detail du siege de quelque ville, ou la relation de quelques courses de cavaliers: & que la plus haute reputation où la Republique Confederée ayt jamais monté chez les autres nations, a principalement pris sa source de cette derniere affaire.

Il estoit accompagné de Gevarts.

Les Confederez, ne recevans aucunes lettres des Archiducs, different l'affaire.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE SEIZIESME.

SOMMAIRE.

Les Eſtats font razer la citadelle de Groningue. Les Eſpagnols tuent le Comte de Bronk qu'ils avoient ſurpris. Le Prince Henry s'eſtant rendu maiſtre de la ville d'Erkelens, y prend le Comte de Herenberg priſonnier. Les Anglois & les Hollandois envoyent des vaiſſeaux aux Indes. Les Anglois font deſſein d'occuper la Virginie. Commencement de la Compagnie des Indes Occidentales chez les Confederez, & ſes conditions. On ſeme des libelles pour & contre. Difficultez de donner chez les Confederez un commencement à la negotiation de paix. Le Prince à la perſuaſion de Barneveld admet une conference. Reſponſe des Eſtats aux Deputez des Archiducs. François Neyen entremetteur de la paix, apporte des lettres aux Eſtats. Leur reſponſe & leurs demandes. Les Eſtats écrivent ſur ce ſujet à toutes les Provinces en particulier. Ils ordonnent des prieres publiques. Albert fait ceſſer les hoſtilitez contre les Provinces : quelques uns des Confederez ne veulent point de paix. Glorieux ſuccés de l'entrepriſe navale de Hemskerk contre l'Eſpagne. Le Pere Neyen pourſuivant la paix, demande qu'on rappelle la flotte d'Eſpagne ; les Confederez ont de la peine à s'y reſoudre. Henry leur envoye le Preſident Ianin & autres en Ambaſſade, pour leur offrir ſes aſſiſtances. Ils demandent auſſi conſeil aux autres Princes. Neyen taſche de gagner Arſen par preſens, & celuy-cy decouvre l'affaire aux Eſtats. Ambaſſades reciproques entre le Roy Iacques & les Eſtats. L'artifice des Eſpagnols ſe decouvre. Colere des Confederez. Les Eſtats desapprouvent la ratification d'Eſpagne. Reproches d'Oldenbarneveld à Verreiken. On offre une autre ratification aux Eſtats. Inclinations diverſes des Confederez. Ils ne veulent rien negotier avec l'Eſpagnol ſi leur liberté n'eſt auparavant reconnuë. Ils offrent une longue treve aux Archiducs : & n'admettent que deux Deputez eſtrangers pour la conference. Le Roy de Dannemarc & autres Princes envoyent des Ambaſſadeurs aux Confederez. La cavalerie Hollandoiſe ſurprend quelques cavaliers de l'Archiduc, chargez de l'argent de leurs montres. Albert & les Confederez congedient une partie de la ſoldateſque eſtrangere. Les mutins de Dieſt ſont chaſſez contre la parole de l'Archiduc. Le lac de Bemſtre eſt mis à ſec. Les navires Hollandois reviennent des Indes. On pacifie les differens qui s'eſtoient renouvellez entre les Emdanois & leur Prince. Ambaſſade du Roy de Suede. Brieve relation de ce qui ſe paſſe en Europe.

L'Hyver ne fut pas beaucoup froid, mais extremement venteux ; ce qui ayant empeſché que les tivieres des Provinces Vnies ne fuſſent glacées, empeſcha auſſi que leurs terres ne fuſſent travaillées par les courſes des ennemis ; comme ſi le Ciel meſme euſt voulu commencer à faire la paix. Toutefois ſi ce temps fut favorable d'un coſté aux vœux des Confederez, il leur fut contraire de l'autre : car il briſa pluſieurs de leurs navires proche de l'Iſle de Texel, qui n'a jamais eſté fort ſeure en hyver pour l'abry des vaiſſeaux ; & retarda les navigations qui ſe preparoient pour divers climats. Mais les Eſtats Confederez deſirant donner de nouvelles marques du ſoin qu'ils avoient de leur reputation, & de la tranquillité domeſtique, firent raſer la citadelle de Groningue ; parce que s'il fut autrefois neceſſaire de la conſtruire, il n'eſtoit pas maintenant honneſte de la conſervet ; non ſeulement parce

1607.

Les Confederez font raſer la citadelle de Groningue.

1607. parce que c'euſt eſté chocquer la liberté qui devoit eſtre egale pour toutes les villes ; mais encore parce que les ſeditions qui s'eſtoient cy-devant emeuës dans celle-cy, avoient eſté parfaittement gueries tant par l'authorité intrepide du Gouverneur, que meſme par le remede du temps qui avoit peu à peu calmé les eſprits : joint que l'on avoit pris ſoin de donner aux habitans des Magiſtrats, dont la fidelité pour le party & pour la Religion s'eſtant fait connoiſtre en diverſes occaſions, ſervoit d'une puiſſante garniſon pour les retenir dans le devoir ſans dépenſes & ſans mécontentement.

Les ſoldats Eſpagnols prennent un chaſteau dans l'Iſle de Bommel.

Cependant les ſoldats ne demeuroient pas oiſifs; car premierement quelques uns du party des Eſpagnols prirent un chaſteau dans l'Iſle de Bommel, qui n'eſtoit pas à la verité fort grand : & meſme ils furent favoriſez dans cet exploit par la trahiſon d'une ſentinelle qu'ils avoient gagnée à force d'argent, & qui manqua de donner l'alarme. Le Capitaine qui gouvernoit la place, fut tué ; & l'on remarquoit dans cette perte qu'il y avoit eu de ſa faute, en ce qu'il n'avoit pas eſté ſoigneux de changer les ſentinelles, & que cette negligence avoit donné lieu à une trahiſon. D'un autre coſté

Le Comte de Brouk tué par embuſches.

le Comte de Brouk, l'aiſné de ſes freres, qui combattoit ſous les enſeignes des Confederez, tomba dans les pieges des ennemis, comme il s'en retournoit en ſa maiſon ; parce que ſon Secretaire, qu'il avoit envoyé devant, ayant eſté fortuitement pris, la violence des tourmens, dont on ſe ſervit pour le queſtionner, luy fit confeſſer que ſon maiſtre le ſuivoit. Le Comte ne laiſſa pas de ſe defendre courageuſement ; non pour aucune eſperance qu'il euſt d'échappet, mais parce qu'il avoit honte de ſe laiſſer prendre. Apres ſa mort ſon corps meſme fut percé de coups ; la haine que les Eſpagnols avoient portée à ſon pere, ayant paſſé juſques au fils : car le vieux Comte de Brouk avoit auſſi eſté tué par les ſoldats de Mendoze, avec une pareille cruauté, & une plus grande injuſtice. Vers ce meſme temps le Prince Henry de Naſſau eſtoit party avec des forces de cavalerie aſſez conſiderables,

Henry de Naſſau ayant pris la ville d'Erkelens d'aſſaut, il ſe ſaiſit d'Henry de Herenberg.

pour ſurprendre quelques regimens du Marquis Spinola, qui paſſoient leur hyver dans le plat païs de Limbourg, avec aſſez de negligence : mais quand le Prince eut ſçeu que ſur l'advis du danger qui les menaçoit, ils s'eſtoient retirez dans les villes, il alla prendre par petard la ville d'Erkelens, qui ſe trouvoit proche de ſon chemin. Cette place n'eſtant pas des plus conſiderables de la Gueldre, & reconnoiſſant aſſez ſa foibleſſe, avoit accouſtumé autrefois de payer contribution à tous les deux partis ; mais elle s'eſtoit declarée contre les Confederez, en recevant le Comte Henry de Herenberg, qui l'avoit choiſie pour y retirer ſes priſes. Cinquante cavaliers qui eſtoient dans la place furent taillez en pieces, le reſte de la garniſon eſtant abſent, & le Comte de Herenberg fut pris priſonnier. Les ſoldats victorieux emporterent tout ce qu'ils purent ; & le feu fut mis au reſte : leur colere eſtant trop grande pour pouvoir eſtre moderée par leur chef ; à cauſe qu'ils ſe ſouvenoient qu'en ce meſme lieu quelques uns des leurs avoient eſté traittez avec aſſez de rigueur. Le Comte Frederic de Herenberg, qui eſtoit en Flandre, ayant ſçeu la mauvaiſe fortune de ſon frere, & deſirant la recompenſer par quelque bon ſuccés, ſe propoſoit de prendre Ardenbourg, petite ville de ce païs là, que les Confederez avoient depuis peu fortifiée : & dans ce deſſein il avoit prattiqué la correſpondance de quelques ſoldats de la garniſon ; mais une partie de ces traitres pourſuivis pour quelque autre crime, ayant eſté mis priſonniers & appli-

Vaine eſperance de Frederic de Herenberg ſur Ardenbourg.

qucz

quez à la queſtion, confeſſerent celuy là dont on ne ſe doutoit pas, quoy qu'il fuſt ſur le point de produire ſon effet; puisque le Comte de Herenberg, avec d'aſſez puiſſantes rroupes, eſtoit aux environs de la place, où il n'attendoit plus qu'un ſignal pour l'attaquer. 1607.

Les Hollandois & les Anglois enveyent des navires aux Indes.

Les Hollandois & les Anglois, à l'envy, haſtoient leurs navigations vers le nouveau monde: & pendant le Printemps de cette année les premiers firent partir deux navires pour les Indes, & ceux-cy ttois. Pour le preſent les Anglois faiſoient un plus grand gain que les autres: mais leur reputation eſtoit en fort mauvaiſe odeur; & particulierement celle d'Edouard Michelborn, depuis peu revenu des Indes en Angleterre, que l'on accuſoit d'avoir diffamé ſon commerce par pluſieurs pillages & pluſieurs meurtres qu'il avoit exercez chez les Barbares: toutefois il en rejettoit hardiment la faute ſur les Indiens, parce qu'il ne ſe trouvoit perſonne qui le contrediſt: joint qu'une telle injuſtice ne manquoit pas de partiſans, qui ſoûtenoient que par les anciennes loix d'Angleterre on ne puniſſoit point en ce Royaume les outrages commis contre les eſtrangers, quand il n'y avoit point d'alliance publique contractée avec eux. Cependant tous les Anglois d'un commun accord reſolurent de ne pas ſouffrir que l'Eſpagnol demeuraſt le ſeul maiſtre de l'Amerique, & meſme il y avoit desja long-temps qu'ils s'attribuoient la proprieté de la Virginie, qui fait une partie de ce nouveau monde, ſituée au vingt-quatriéme degré de la latitude Septentrionale: parce qu'ils eſtoient les premiers que l'on euſt veu penetrer jusque vers le cœur de ce païs, auquel ils avoient donné le nom de Virginie en l'honneur de la Reyne Eliſabeth; & ce nom ſe conſerve encore aujourd'huy chez eux. Ils compoſerent donc deux Compagnies de quelques uns de leurs, qui ne faiſant pas aſſez à leur gré profiter leur argent dans le Royaume, eſperoient qu'il profiteroit davantage chez les eſtrangers: & ces deux Compagnies devoient conduire deux colonies differentes; auſquelles le Roy Iacques, pour accroiſtre l'honneur d'Angleterre, avoit donné de nouvelles loix & de nouveaux privileges: & quelques uns ayant hardiment aſſuré qu'il ſe ttouvoit en la Virginie des veines d'or & d'argent cachées ſous terre, cette croyance s'imprima facilement dans l'eſprit de ceux qui la ſouhaittoient veritable. D'abbord un navire donna un aſſez heureux commencement à cette grande entrepriſe, par le moyen d'un fort que ſes nochers edifierent à la haſte ſur le bord d'un fleuve qu'ils avoient trouvé; & ils y laiſſerent une garniſon qui devoit avoir pour ſa nourriture les poiſſons de cette riviere, avec les fruits de quelques champs prochains; les barbares ayant eſté contraints de ſe retirer plus avant. Mais l'autre vaiſſeau qui ſuivoit ce premier, tomba entre les mains des Eſpagnols, qui ne luy pardonnerent pas; la maxime d'Eſpagne eſtant, de ne reconnoiſtre aucun droit ny alliance dans toute la vaſte eſtenduë de ces terres; dont elle pretend conſerver la joüiſſance pour ſa ſeule nation, par la terreur qu'elle donne à toutes les autres. Quelques Anglois eſtoient auſſi retournez, depuis peu, en la Guiane; mais s'eſtant émeu en chemin de la diſſenſion parmy eux, pluſieurs quitterent le navire & s'arreſterent en une Iſle; neantmoins ayant fait quelque outtage aux barbares du lieu, & ſe voyant attaquez par eux ſans aucun moyen de reſiſter, ny de ſubſiſter faute de vivres, ils creuſerent un arbre dans lequel ils ſe commirent à la mercy des ondes. En cet eſtat ils ſe virent dix jours durant agitez par les tempeſtes, & pouſſez contre des écueils en telle ſorte qu'ils eurent bien de la peine à s'eſcha-

Les Anglois deliberent d'occuper la Virginie.

1607. per des flots. Mais leur danger ne fut pas moindre sur terre ; car ils furent pris par les Espagnols, lesquels neantmoins leur pardonnerent, comme à des gens qui se trouvoient malgré eux en ces climats.

Les desseins maritimes des Confederez estoient d'une suitte bien plus importante ; mais aussi l'on y travailloit plus lentement, comme il arrive d'ordinaire dans les grandes entrepriſes : il y avoit desja long-temps qu'un grand nombre de marchands & de mariniers, outre de prodigieuſes ſommes de deniers inutilement enfermées dans les coffres des pluſieurs particuliers, avoient beſoin d'un nouvel employ : & parce qu'aptes la perte du commerce d'Eſpagne, celuy des Indes ne leur ſuffiſoit pas, il ſembloit qu'il n'y euſt que l'Amerique qui les pûſt contenter ; puisque outre le ſel, le ſucre, les drogues medicinales, & le bois precieux qu'elle produit, elle abonde encore en toutes ſortes de metaux. Mais l'eſperance de traffiquer en ces climats eſtoit difficile, parce que les Eſpagnols eſtoient les maiſtres des principaux rivages ; c'eſt pourquoy il fut jugé neceſſaire que la puiſſance & l'authorité publique ſecondaſſent les efforts des particuliers. Desja donc les plus riches marchands, & quelques autres perſonnes à qui le deſir de profiter à la patrie avoit fait rechercher de nouvelles inſtructions dans les livres de navigation, & dans les relations de pluſieurs nochers, avoient décrit les reglemens d'une nouvelle Compagnie pour trente ans : & il devoit eſtre deffendu à tous les habitans des Provinces Confederées de voyager ſans ſon ordre, ſoit vers ce grand eſpace de rivages qui s'eſtend depuis l'Iſle de Terra Nova, aſſez connuë par les peſcheries des François, juſqu'au détroit de Magellan ſur tous les deux Oceans qui bagnent ces rivages ; ſoit vers les autres rivages que l'Afrique contient entre le tropique d'Eſté, & le Cap de Bonne Eſperance. On aſſignoit cinq mois de temps, pendant leſquels ceux qui voudroient entrer en la Compagnie y porteroient leur argent : & il eſtoit dit que les Eſtats Confederez y adjoûteroient du leur deux cens mil livres par an, pendant les ſix premieres années ; apres leſquelles ils augmenteroient cette ſomme autant que la commodité de la Republique le pourroit permettre. Il eſtoit auſſi dit que les affaires de la guerre & celles de la marchandiſe ſeroient conduittes ſeparement : que pour faire la guerre, les particuliers fourniroient ſeize grands navires & quatre legers ; que la Republique fourniroit auſſi un pareil nombre de vaiſſeaux de l'un & de l'autre ſorte ; & que la Compagnie pourvoiroit tous ces vaiſſeaux de ſoldats qu'elle entretiendroit, & qui combattroient tous ſous de meſmes ordres. Que la meſme Compagnie auroit trente Adminiſtrateurs pour Amſterdam, qui manieroient la moytié de l'argent : que dixhuit autres pour la Zelande manieroient le quart : & qu'enfin quinze autres tant pour la Weſtfriſe, que pour les embouchures de la Meuze, manieroient le ſurplus. Que la charge de ces Adminiſtrateurs ne dureroit pas touſjours ; mais que de ſix ans en ſix ans on en changeroit le tiers ; & que l'on n'éliroit, pour cet employ, que ceux qui auroient porté le plus d'argent dans les coffres de la Compagnie. Que ces Adminiſtrateurs auroient la direction des armes & des marchandiſes : qu'ils recevroient pour leurs vacations la centiéme partie de tout ce qui entreroit & ſortiroit ; & que leur gain ſe parrageroit chacque fois qu'il ſe trouveroit égaler la dixiéme partie du ſort principal. Que pour ce qui concernoit les priſes qui ſe feroient ſur mer, ce ſeroit aux Iuges de la marine d'en connoiſtre ; qu'elles demeureroient indiviſibles pendant les premieres ſix années, afin que les fruits de la guerre ſerviſſent à en ſoûtenir

Le commencement & les loix de la Compagnie de l'Inde Occidentale chez les Confederez.

tenir les charges; & qu'apres les six ans expirez la dixiéme partie de ces prises entreroit en l'espargne des Estats : la trentiéme appartiendroit au Prince Maurice; & le surplus seroit partagé entre les marchands. Que dans les quatre bureaux des Administrateurs on en éliroit dix-sept, qui delibereroient de toutes les affaires communes : & que les Gouverneurs & Capitaines envoyez par ceux-cy, apres avoir presté serment au nom des Estats, pourroient donner leurs arrests sur toutes sortes de differens, contracter des alliances, & bastir des citadelles selon qu'ils le jugeroient à propos; & quand ils seroient de retour en leurs maisons, ils representeroient aux Estats des relations succinctes de tout ce qu'ils auroient fait. Que les marchandises de la Compagnie seroient exemptes pour tousjours des anciens impost, & pour vingt ans des autres impost qu'on avoit estably depuis la guerre. 1607.

Les autheurs & les approbateurs de cette Compagnie, qui sans doute n'estoit pas d'une mediocre consideration, la louoient hautement tant de bouche que par écrit: estant certain que chacun se flatte tousjours dans ses propres inventions; & que quand nous avons une fois laschè la bride à nos esperances, elles se poussent jusques à l'infiny. Ils disoient donc premierement, que de toutes les ressources des ennemis, celle qui jusques icy avoit passé pour la plus puissante deviendroit bien-tost, la plus foible, lors qu'elle auroit une fois esté entamée par les armes : que cette entrepriſe donneroit moyen aux Confederez de transporter toutes leurs guerres sur la mer, où jamais l'ennemy ne les avoit vaincus; quoy qu'il les eust souvent rencontrez avec des forces moindres que les siennes. Que plus ce chemin estoit long, plus il seroit penible pour les Espagnols, dont les corps delicats se laissent abbattre par la chaleur, au lieu que les Hollandois, nez sous un climat Septentrional, & s'il faut ainsi dire, nourris dans l'Ocean, sont naturellement endurcis contre toutes sortes d'incommoditez. Que les extremitez de l'Amerique, des deux costez qui s'estendent vers chacque pole, avoient esté si peu frequentées qu'elles sont à peine connuës : & que depuis l'Isle de la Trinité jusqu'à l'Equateur, tous les rivages estoient nuds & sans maistre. Qu'à la verité, sur les autres rivages, les Espagnols avoient dispersé quelques garnisons, mais si éloignées, qu'elles ne pouvoient ny s'entre secourir, ny defendre les distances qui se trouvoient de l'une à l'autre. De sorte que tous les peuples de cette plage, lors qu'on leur auroit fourny des armes, donné des instructions pour la guerre, & qu'ils s'y seroient un peu accoustumez, pourroient passer pour autant d'armées contre l'Espagnol qui seroient plus fidelles aux Confederez, que des troupes qu'ils auroient prises à leur solde; parce que le souvenir des anciennes cruautez que l'Espagnol avoit exercées contre eux, & la haine du rigoureux servage qu'il leur faisoit encore souffrir, ne seroient que trop capables de les animer. Enfin cette Compagnie se promettoit desja la mesme grandeur qui avoit rendu les Espagnols si redoutables; & ses partisans soûtenoient que cette nouvelle maniere de faire la guerre seroit eternellement loüée : parce que la Republique, en éloignant de ses Provinces tous les dangers precedens, pourroit par un rare exemple de politique, reduire ses ennemis dans la necessité de defendre les plus considerables partis de leur Estat : joint que la Religion Chrestienne ne sçauroit pas peu de gré aux Confederez de l'avoir découverte, dans sa plus grande pureté, à des nations qui l'ignoroient; ou pour le moins qui n'avoient esté tirées de leur ancienne ignorance que

Les Confederez tant de bouche que par escrit loüent la Societé establie entre eux.

1607. pour se voir plonger en de nouvelles erreurs. Au contraire plusieurs autres
Plusieurs en parlent au contraire. disoient, que comme la guerre & la mer estoient sujettes à beaucoup d'accidens impreveus, ainsi il n'y avoit rien de plus incertain qu'une entreprise navale : & que si les Confederez ne vouloient pas se donner la peine de considerer que la Republique d'Athenes, autrefois si fleurissante, succomba pour s'estre trop fiée à la mer ; ils devoient pour le moins se souvenir des mauvais succez qui avoient depuis peu accompagné la flotte de Pierre de la Douze. Qu'à la verité les Espagnols avoient esté vaincus en quelques combats de mer ; mais que les Confederez devoient aussi considerer qu'eux mesmes, dans les guerres qu'ils avoient euës sur terre, ne s'estoient pas rendus sçavans du premier coup : de sorte que si la suitte du temps, & le soin qu'ils avoient pris dans le mestier des armes, leur en avoient acquis une parfaitte experience, pourquoy ne vouloient ils pas croire la mesme chose de leurs ennemis ? les deffaittes & les pertes apportent quelquefois cet avantage aux vaincus, qu'ils apprennent par là à devenir victorieux. Que si les peuples maritimes d'Espagne ne suffisoient pas à remplir les flottes qu'elle estoit obligée d'equiper, pour le moins il luy estoit facile de prendre à sa solde & à ses gages, les Anglois, les Bretons, & les Saxons. Que les Hollandois n'avoient pas raison de se fier beaucoup à leur force corporelle ; puis que comme il estoit veritable qu'ils supportent fort bien le froid, il estoit certain aussi, & l'experience mesme l'avoit fait voir, qu'ils fondent à la chaleur des regions equinoctiales. Apres tout (poursuivoit-on) quarante vaisseaux Hollandois seroient ils capables d'assieger ce grand espace de l'Ocean, où les Isles, les ports & les abris leur seront fermez, tandis que tout sera ouvert pour leur ennemy, & où mesme ils ne pourront pas trouver de l'eau. Il est bien vray que l'Espagnol n'a pas enfermé toute l'Amerique par des citadelles continuës ; mais pour le moins les endroits où elle a caché ses richesses, & ceux qui rendent son abbord facile & commode, n'ont pas manqué d'estre occupez & commandez par de puissantes fortifications Espagnoles. Posé neantmoins que malgré tous ces obstacles, les Hollandois puissent abborder en ces plages, où prendront ils, en suitte, une armée de terre pour chasser les Espagnols d'un païs qui voit leur possession establie par la durée de pres d'un siecle ? Que si les Confederez se veulent resoudre (comme sans doute il sera necessaire) d'envoyer une armée de terre avec leur armée de mer, ne faudra-t-il pas qu'en mesme temps ils ayent aussi une seconde flotte toute preste pour assieger l'Espagne, de peur qu'elle n'envoye du secours à ses Colonies de l'Amerique ? Mais bien loin qu'une simple compagnie de marchands soit capable de soûtenir le faix d'une si grande entreprise, il se trouvera mesme au dessus de toutes les forces de la Republique ; laquelle ne pouvant, qu'à peine, defendre ses frontieres avec ce qu'elle a de troupes chez elle, sera contrainte, ou de se plonger en de nouvelles debtes pour faire de nouvelles levées ; ou bien de tirer les garnisons de ses places pour en composer une armée : apres quoy on la verra, peut-estre, elle mesme perdre ce petit espace de terre qu'elle possede en son propre climat, plustost que de conquerir quelque partie raisonnable du nouveau monde. Car ce luy seroit une folie manifeste d'aspirer à l'Amerique toute entiere ; veu que quand mesme elle l'auroit conquise, elle ne la pourroit pas garder. Sans doute l'air fascheux de ces regions & les maladies qu'il cause ; seroient bien moins supportables aux Hollandois qu'aux Espagnols, ceux-cy ayant accoustumé d'observer

une

une moderation bien plus grande dans leur manger & dans leur boire. 1607.
Pour ce qui concerne l'alliance des Americains, tant s'en faut que les Hollandois la puiſſent eſperer, qu'au contraire ils auront beſoin de ſe fortifier contre ces peuples, autant que contre les Eſpagnols meſmes : puis que les habirans de ces conrrées ne reconnoiſſent ny la fidelité ny les autres vertus ; & qu'ils ont de la haine pour tous les étrangers. De ſorte que s'ils ſont aujourd'huy les ennemis des Eſpagnols, quiconque ſuccederoit dans l'Amerique à la domination de ceux-cy, ſuccederoit bien-toſt à l'inimitié de ces barbares. Car bien qu'ils ſoienr indignes de la liberté, ils ne peuvent ſouffrir la ſervitude : mais s'ils ſe cabrent contre le commandement quand il eſt trop rude, ils le mépriſent quand il eſt rtop mol. Ne ſçait on pas meſme que, comme autrefois, il ſe trouve encore aujourd'huy des gens parmy eux, qui ſe nourriſſent de chair humaine, comme d'une fort bonne viande ; & qui ne rencontrent jamais un inconnu ſans l'égorger, non pour aucune haine qu'ils luy portent, mais ſeulement parce qu'il eſt homme ? Sans doute les Indiens, & tous les autres peuples de l'Aſie, ſont d'une humeur bien plus ſociable ; & neantmois apres pluſieurs actes de perfidie qu'ils ont exercez contre les Hollandois, ceux-cy n'ont ils pas eſté contraints de changer leurs alliances en une eſpece de domination dans la pluspart de ces regions ? Enfin, faut il ſe promettre une paix veritable ou une alliance certaine dans des païs que la nature a ſeparez de la meilleure partie d'elle meſme, non moins par leur ſituation que par leurs mœurs ; & à qui l'Ocean ſert comme d'une barriere pour les tenir enfermez dans le centre d'une eternelle brutalité ?

C'eſtoit de la ſorte que l'on parloit de l'Amerique : mais ceux qui deſiroient finir la guerre, avoient intereſt que l'eſperance de cette nouvelle conqueſte ne priſt pas de profondes racines dans l'eſprit du peuple. Et il ne fut pas difficile de retarder l'execution de ce projet, parce que comme les principales villes taſchoient chacune à l'envy d'attirer chez elles l'armement de la flotte, leur emulation particuliere ſervoir d'un obſtacle general : joint que quelques unes venoient encore à la traverſe demander que la liberté d'aller querir du ſel en l'Amerique ne receuſt aucunes nouvelles bornes. Mais quoy que certe entrepriſe euſt eſté differée, ceux qui vouloient cependant avancer la negotiation de la paix, ne laiſſoient pas d'y rencontrer d'autres difficultez : car premierement, outre qu'on ne connoiſſoit pas bien l'intention de l'ennemy, la pluspart de ceux qui gouvernoient les villes Confederées, ſuivant une opinion qu'ils avoient imprimée dans leur eſprit des le temps du Prince d'Orange, avoient en horreur le nom meſme de la paix : neantmoins on eſperoit avec quelque vray-ſemblance que cette averſion ſe pourroit vaincre, ſi les ennemis témoignoient ouvertement qu'ils ne laiſſeroient pas d'embraſſer la paix, quoy qu'elle ne leur rendiſt pas la domination qu'ils avoient perduë. Car en effet la principale raiſon, qui avoit perſuadé aux peuples Confederez que c'eſtoit un rrait de prudence de rejetter toure ſorte de negotiation, procedoit ſeulement de ce qu'ils avoient tousjours creu que la paix leur devoit redonner un maiſtre : qu'au contraire ils jugeoient important pour la gloire, & pour la ſeureté de leur Republique, de tirer par force de leurs ennemis un adveu de ſa liberté. Mais apres tout, il ſembloit presque impoſſible de trouver une voye d'accommodement tandis que la guerte tiendroit les deux partis en allarme, & feroit naitre entre eux de perpetuelles occaſions de diſcorde ; tantoſt parce

On retarde la ſocieté.

1607. qu'une nouvelle victoire autoit rendu les uns plus ſuperbes ; tantoſt parce qu'une nouvelle perte auroit rendu les autres plus ardens à la vengeance : de ſorte que les eſprits tousjours preoccupez de quelque nouvelle paſſion, ne ſeroient jamais capables de peſer les choſes avec equité. Que ſi au contraire on donnoit quelque ſurſeance aux armes, la paix trouveroit bien-toſt aſſez de partiſans : non ſeulement à cauſe qu'elle avoit tousjours eſté fort agreable à l'humeur des Hollandois principalement addonnez au trafic ; mais auſſi, parce que les peuples les plus expoſez aux ravages de la guerre, quand ils auroient une fois gouſté la douceur du repos, ne ſouffriroient pas aiſement qu'on les rejettaſt encore entre les armes. Ainſi la plus grande difficulté de cette grande affaire conſiſtoit à luy donner commencement dans une Republique, où l'on ne pouvoit rien reſoudre d'important, ſans en avoir premierement delibeté avec toutes les Provinces, & meſme avec chaque ville. Cependant cette deliberation n'euſt jamais pû faire un ſi long circuit ſans ſe voir embaraſſée parmy de grandes diſſenſions : joint que ceux d'entre les Eſtats qui eſtoient pour lors en fonction, n'euſſent pas voulu ſe charger de la haine qu'un ſi grand changement devoit faire naiſtre, ſi le Prince Maurice, tant comme Generaliſſime des armées, qu'à cauſe du credit que ſes merites & ſon extraction luy donnoient, ne ſouſcrivoit des premiers à une ſuſpenſion d'armes. Mais outre que ce Prince ayant desja acquis par la guerre le plus grand renom qu'aucun autre eut jamais poſſedé avant luy, eſperoit encore qu'elle luy fourniroit pour l'avenir de nouveaux ſujets de ſe ſignaler, il eſtoit auſſi dans ce ſentiment, qu'on ne fetoit jamais de paix avec les Eſpagnols, qui ne fut accompagnée de quelque tromperie ſecrette : neantmoins Oldenbarneveld, dont la prudence aſſez connuë, & l'authorité eſtablie par une fidelité de trente années, appuyoient principalement le deſſein de la paix, fit reſoudre le Prince à n'eſtre pas faſché, que l'on entraſt en conference avec ſes ennemis ; luy ayant repreſenté, que tandis que d'un coſté les Anglois eſtoient bien aiſes de demeurer ſimples ſpectateurs d'une guerre ſi ſanglante, & que d'autre part les François ſous le voile d'une alliance qu'ils avoient contractée avec la Republique, couvroient ſans doute de plus grands deſſeins, que celuy d'une ſimple union, les marques de cette verité eſtant aſſez viſibles, ſi les Eſtats faiſoient voir qu'ils avoient une porte toute ouverte pour la paix, quand ils la voudroient admettre, ceux à qui il importoit de voir ineeſſamment les forces d'Eſpagne occupées par la guerre des Païs-bas, ſe reſoudroient à la fin de donner à la Republique des aſſiſtances effectives, au lieu d'une ſimple apparence de ſecours.

Choſe tres-difficile de donner commencement aux colloques de la paix parmy les Confederez.

Le Prince Maurice les admet à la ſuaſion d'Oldenbarneveld.

A la fin donc Wittenhorſt & Gevarts, apres avoit apporté des lettres de creance de la part d'Albert & d'Iſabelle, furent introduits dans le conſeil des Eſtats ; où ils confirmerent en public ce qu'ils avoient auparavant dit en particulier : & ces Deputez pour la paix en prefererent hautement les commoditez aux incertitudes de la guerre. Mais parce que dans leur harangue ils avoient fait mention du droit des Archiducs, les Eſtats trouverent à propos de leur reſpondre, qu'il eſtoit manifeſte à tous ceux qui avoient quelque connoiſſance des affaires du Païs-bas, que les Archiducs pour appuyer leurs pretenſions contre la Republique Confederée, n'avoient pas meſme la moindre apparence de droit ; ſi ce n'eſtoit qu'ils ſe promiſſent que la guerre leur pourroit acquerir un tiltre par quelque victoire. Car c'eſt une choſe tres-certaine (continuoient les Eſtats) que quand pluſieurs nations, apres avoir d'un commun accord eſtably leur liberté par un arreſt inviolable,

On reſpond dans l'aſſemblée des Eſtats aux Deputez des Archiducs, qui preſſent la paix.

ble, ſe ſont jointes enſemble pour ne compoſer plus qu'un ſeul corps, elles peuvent, avec toute ſorte de juſtice, taſcher par les armes de reünir à ce corps les membres qu'on en a voulu arracher. Auſſi pluſieurs Rois & pluſieurs grands Princes ont jugé en ce point la cauſe de la Republique ſi equitable, qu'ils n'ont pas fait ſcrupule de s'allier avec elle : c'eſt pourquoy tous les Confederez perſiſtent dans cette concluſion, qu'ils ont encore depuis peu declarée à l'Empereur, qu'il leur eſt impoſſible de contracter une paix ſeure, pieuſe, & honorable, avec ceux qui pretendent deſtruire l'authorité d'un arreſt tres-auguſte, le voulant faire paſſer pour une uſurpation & pour un renverſement de droit : ſi bien, que de quelque coſté que tombent les malheurs de la guerre pour l'avenir, on pourra avec toute ſorte de juſtice les imputer à ceux qui s'efforcent injuſtement de ravir le bien d'autruy ; & non à ceux qui taſchent de defendre courageuſement le leur. Wittenhorſt s'eſtant retiré avec cette reſponſe, eſcrivit quelque temps apres aux Eſtats, qu'il avoit trouvé les Archiducs ſi bien intentionnez, qu'en faiſant la paix, ils ne deſiroient pas en tirer aucun aggrandiſſement de leur domination, & qu'ils conſentoient que les choſes demeuraſſent en l'eſtat où elles ſe trouvoient. 1607.

Iean Ney ſubſtitué à Wittenhorſt pour l'avancement de la paix.

Toutefois pour avancer cette negotiation, on jugea qu'il ſeroit encore plus commode de ſe ſervir d'un religieux de l'ordre de S. François, Provincial de ſa nation, nommé Iean Ney, natif d'Anvers à la verité, mais originaire de Zelande, & fils d'un pere qui avoit autrefois ſuivy le party du Prince d'Orange. Ce religieux eſtoit pourveu d'une grande facilité de parler ; mais quoy qu'il eut aſſez de connoiſſance de toutes les intrigues de la Cour, (car outre qu'il avoit eſté en Eſpagne, il s'eſtoit touſjours veu employé à Bruxelle dans des affaires tres-importantes) neantmoins il faiſoit paroiſtre un cœur ſi ouvert, & une franchiſe ſi pareille à celle des Belges, qu'on eut eu peine à le ſoupçonner d'aucun artifice. Ioint que la profeſſion de ſa vie le fortifioit contre la honte, & l'exemtoit de craindre ou les mépris ou les affronts. Ayant donc eſté envoyé de Bruxelle par l'Archiduc, il demeura long-temps caché proche de la Haye, dans un village nommé Riſwic ; d'où par le moyens de quelques uns avec qui il avoit intelligence, il s'inſtruiſoit de toutes les difficultez qui euſſent pû retarder la negotiarion commencée ; mais enfin ayant eſté introduit devant le Prince Maurice, il s'expliqua à luy ſuivant le contenu des lettres de Wittenhorſt. Et ayant appris qu'il n'y avoit aucun moyen d'obtenir une conference, ſi premierement les Archiducs ne reconnoiſſoient les Confederez pour des peuples abſolument libres ; il retourna incontinent à Bruxelles, d'où il apporta bien-toſt apres des lettres ſignées d'Albert & d'Iſabelle, en datte du treiziéme jour de Mars ; & conceuës, à peu pres, en ces termes: Qu'ils s'ennuyoient d'une ſi ſanglante guerre ; & eſtoient preſts de conclurre une paix eternelle avec les Eſtats Confederez, comme avec des peuples libres, qu'ils reconnoiſſoient pour tels, & ſur leſquels ils ne pretendoient aucun droit : ou que pour le moins, ſi les Eſtats le jugeoient plus à propos, ils conſentoient de faire une treve, pour douze, quinze ou vingt ans ; ou enfin d'arreſter une ſuſpenſion d'armes ſous des loix ſi equitables, que la tranquillité publique & le commerce des peuples n'auroient rien à redouter, & d'accorder cette condition entre les autres, que chacun pût retenir deſormais ce qu'il poſſedoit maintenant, ſi ce n'eſtoit que l'utilité commune des deux partis les conviaſt de faire quelques eſchanges de villes ou de territoires, qu'ils offroient d'envoyer de leur part des

Eſtats inſtruit par le Prince Maurice des difficultez qui empeſchoient la paix, il apporte aux Eſtats des lettres de la part des Archiducs, Leur contenu.

1607. des Deputez Belges de narion ; à la charge que les Eſtars en envoyeroient auſſi de leur part un pareil nombre, & qu'ils remettoienr à leur diſcrerion de choiſir le remps & le lieu de la conference. Qu'en ourre, afin que cette negoriation ſe pûr pourſuivre avec plus de faciliré, ils conſenriroient, ſi les Eſtats le trouvoient à propos, qu'il y eut une ceſſation de roures ſorres d'hoſtilitez tanr ſur mer que ſur terre ; & que cependant les Eſtars ſeroienr renus avant la fin du mois d'Aouſt, de declarer leur inrention ſur le ſujer de la conference propoſée. Sans doure le contenu de ces lettres ne pouvoit pas deplaire aux Confederez, puis qu'il eſtoir rel qu'eux meſmes l'avoienr à peu pres preſcrir, apres avoir changé dans la premiere minure quelques clauſes qui pouvoienr ſembler odieuſes, comme, par exemple, celle-cy ; que pendant la rreve chacun retiendroit ce qu'il poſſedoir, & qu'en ſuitte par la paix on reſoudroir de nouveau ce que chacun devroir poſſeder ; & celle-cy encore, que les Hollandois s'abſtiendroienr de la navigation des Indes. Mais parce que les Confederez s'eſtimoienr ſur mer abſolumenr plus puiſſans que leur ennemy, & que ſur rerre ils croyoienr pour le moins eſtre les plus forts en cavaletie, ils ne furent pas d'advis d'admettre la ſuſpenſion d'armes pour huir mois, qu'à la charge qu'il leur ſeroir cependanr permis de faire des courſes en quelques lieux, d'aſſieger & prendre des villes, & de conſtruire de nouvelles fortifications. On adjoûta de plus, que dans trois mois le Roy d'Eſpagne ſeroir obligé de ratifier la promeſſe des Archiducs, & que par ſa ratification il reconnoiſtroit auſſi les Confederez pour libres. Iean Ney promir, qu'auparavanr le 24 d'Avril il feroit en ſorte, que les ſuſdires conventions ſeroienr ſignées par Albert & Iſabelle, pourveu que les Eſtats fiſſenr le ſemblable.

Reſponſes & requeſtes des Confederez.

Iean Ney promet qu'il leur ſera exactement ſatisfait.

Lettres des Eſtats à chaque Province touchant ce fait.

Le Conſeil des Eſtats, afin que la populace meſme receut plus favorablemenr une choſe, qui ſans doure devoit ſembler aſſez inopinée, jugea à propos d'eſcrire à chaque Province, que ſuivanr l'advis du Prince Maurice & du Conſeil, ils avoienr accepté les conditions qu'Albert & Iſabelle leur avoient offertes rouchanr une ſurſeance d'armes, afin que la Republique eur du temps ſuffiſanr pour prendre l'advis des Rois de France & d'Angleterre, & des autres Princes ; & pour examiner tanr avec eux qu'avec elle meſme, ce qu'il ſeroir expedient de conclurre en dernier lieu : & que cependanr chacun devoir prier Dieu, que tout reüſſiſt à bien, & luy rendre graces de ce qu'il luy avoir pleu, non ſeulemenr ſeconder les armes des Confederez ; mais auſſi porrer l'eſprit de leurs ennemis à la reconnoiſſance de la verité. Toutefois lors que le jour aſſigné pour les prieres publiques fur arrivé, le bruit de la preſenre negotiarion, qui s'eſtoit répandu par rour, ayanr puiſſamment rouché les eſprits du peuple, les Miniſtres du ſervice divin, ſelon que l'humeur des uns & des autres eſtoir diſpoſée, prirent pour ſujer de leurs oraiſons, ou les loüanges de la paix, ou l'averſion du party contraire.

On ordonne des jours de prieres.

Le vingt-quarriéme jour d'Avril, les Eſtats envoyerenr en Anvers une declararion ſignée d'eux touchanr les choſes dont on eſtoir demeuré d'accord un peu auparavanr, & Theodore de Verdous en ayant eſté le porteur, le pere Ney luy rapporta un double des meſmes lettres, auparavanr dreſſé à la Haye, avec une ſouſcriprion au bas ſignée des Archiducs, par laquelle ils en approuvoient de leur part rour le contenu, & en conſenroienr l'execution : mais Verdous avant deſiré une declaration plus authenrique, & pareille à la ſienne, le pere Ney rerourna à Bruxelle, & rapporta des lettres telles qu'on les deſiroit, avec un collier d'or pour Verdous, qu'il pria en meſme temps de

Theodore de Verdous, portant à Anvers une declaration ſignée de la part des Eſtats, fut honnoré d'un collier d'or.

trouver

trouvet bon qu'il retournaſt avec luy prendre l'advis des Eſtats, parce que dans cet accord il ſe trouvoit pluſieurs articles qui pouvoient recevoir un ſens douteux. Cependant l'Archiduc eſtoit tellement reſolu de ne commencer aucunes hoſtilitez de ſa part, qu'il donna ordre à tous ſes Gouverneurs de retenir leurs ſoldats dans les garniſons, & fit meſme remettre en liberté tous les mariniers, & tous les peſcheurs qui eſtoient priſonniers à Dunkerque; mais d'un autre coſté Verdous, ayant eſcrit aux Grands du party Confederé touchant la derniere demande du Pere Ney, & n'ayant receu aucune reſponſe preciſe, s'imagina que ce qu'on ne luy defendoit pas luy eſtoit permis, & ne fit point difficulté de retourner à la Haye accompagné du Pere Ney. Toutefois ceux du Conſeil qui n'avoient pas eſté preſens aux premieres propoſitions de paix, craignant que ce qui n'avoit paſſé d'abbord que pour une feinte, ne devinſt à la fin une verité, commencerent à ſe repentir de leur ſilence: de ſorte que les uns demandoient aſſez hautement ſous quelle authorité ce moine avoit oſé mettre le pied dans un païs ennemy; les autres blâmoient Verdous d'avoir oſé de ſon propre mouvement entreprendre une choſe de telle conſequence; & tous enſemble faiſoient bien voir que le Pere Ney n'euſt pas facilement obtenu ce qu'il s'eſtoit luy-meſme attribué par ſa hardieſſe. Mais tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi en ces quartiers, l'eclattante victoire que les Confederez remporterent ſur la mer, augmenta en meſme temps leur ardeur pour la guerre, & l'impatience des ennemis pour la paix.

1607.

Albert defend toute hoſtilité contre les Confederez, & remet en liberté les priſonniers.

Verdous retourne à la Haye avec le pere Ney.

Quelques uns des Confederez abhorrent la paix.

L'année precedente la flotte des Confederez avoit tres-mal combattu proche des coſtes d'Eſpagne; & ce mauvais ſuccés apporta quelque diminution à la gloire qu'ils s'eſtoient auparavant acquiſe ſur la mer. C'eſt pourquoy ils ſe reſolurent bien-toſt d'envoyer une nouvelle flotte vers les meſmes lieux tant pour reſtablir leur reputation, que pour ſatisfaire à l'inſtante priere de la Compagnie des Indes, qui craignoit que toutes les forces Eſpagnoles ne ſe tournaſſent contre ſes vaiſſeaux. On choiſit donc pour chef de cette nouvelle entrepriſe Iacques Hemskerk, Capitaine experimenté ſur la mer, lequel ayant autrefois eſté compagnon de Guillaume Barentſon, dans cette fameuſe route, où la rigueur de la fortune ne permit pas aux Confederez de decouvrir entierement les ſecrets du Nort, avoit auſſi du depuis achevé par deux diverſes fois le voyage des Indes; d'où il avoit amené dernierement un vaiſſeau par luy conquis, chargé d'une infinité de richeſſes. On luy donnoit maintenant vingt-ſix vaiſſeaux equippez pour le combat, & quatre autres chargez de vivres; ſans luy preſcrire d'autres ordres, que de faire ce qu'il jugeroit à propos. De ſon coſté il promettoit hardiment à ſa patrie, que vif ou mort il meriteroit d'en eſtre loüé: & la grande eſperance qui l'accompagnoit eſt aiſée à connoiſtre en ce point meſme, qu'il ne voulut point d'autre ſolde que la huitiéme partie de ce qu'il trouveroit au deſſus de cinq cents mille livres dans les priſes qu'il feroit ſur mer. En effet, il eſtoit bien plus paſſionné pour la gloire que pour le gain, ayant meſme de l'argent de reſte: mais d'ailleurs ce n'eſtoit point la vanité qui luy faiſoit faire ces propoſitions; car au contraire, il avoit touſjours eu ſoin de cacher ſon courage ſous l'habit & ſous le port d'un ſimple bourgeois. Eſtant donc monté en mer vers le milieu du Printemps, un peu devant que le premier accord entre les Archiducs & les Eſtats eut eſté ſigné, lors qu'il ſe vid proche des coſtes d'Eſpagne, il ſe reſolut d'entrer dans les emboucheures du Tage, afin que Lisbonne meſme, la plus conſiderable de toutes les villes Eſpagnoles,

Recit de la glorieuſe entrepriſe maritime d'Hemskerk contre les Eſpagnols.

1607. pût tendre teſmoignage de ſa valeur. Neantmoins ayant eſté informé, tant par ſes eſpions qu'il avoit envoyez en guiſe de marchands, que par des navires François & Anglois qu'il avoit fortuitement tencontrez, que la pluſpart des vaiſſeaux de ce port eſtoient desja partis pour les Indes, & que le reſte qui les devoit ſuivre n'eſtoit pas encore en eſtat; mais qu'une puiſſante flotte Eſpagnole s'eſtoit miſe en un abry ptoche de Calis, pour attendre au paſſage les vaiſſeaux Hollandois qui entreroient de la mer Mediterranée en l'Ocean, il tourna ſes voiles de ce coſté là, raſant tantoſt les coſtes d'Eſpagne, tantoſt celles de Mauritanie, ſelon que les vents le conduiſoient; à cauſe que l'entrée du golphe, par lequel les ondes de l'Ocean Atlantique ſe vont répandre vers le milieu de la terre ferme, eſt fort teſſerrée, par le moyen de deux montagnes, l'une deſquelles, elevée ſur la coſte d'Eſpagne, ſe nomme Calpe, & l'autre aſſiſe ſur le rivage de Mauritanie, ſe nomme Abila. Suivant ce que l'antiquité fabuleuſe nous raconte, ces deux montagnes n'en compoſoient qu'une autrefois; (comme en effet ſi vous exceptez le deſtroit qui ſe trouve au milieu, le reſte vous repreſentera la veritable forme d'une montagne continuë;) mais par un effort de la main d'Hercule, ce mont fut ſeparé en deux; afin que la mer, à laquelle il ſervoit de digue, trouvaſt un paſſage ouvert. Et c'eſt pour cette raiſon que les deux ſommets de ces grandes roches ſe nomment encore aujourd'huy les colomnes d'Hercule. Calpe avoit tousjours conſervé ſon ancien nom, juſqu'à ce que les Arabes, s'eſtant rendus maiſtres de ces païs, euſſent commencé à donner des noms aux choſes; mais quand les Sarazins eurent joint les entrepriſes de guerre à la nouveauté de la ſuperſtition Mahometane, Moyſe fils de Nuzir de la race des Maravadins, & l'un des petits ſouverains d'Afrique, voulant entrer en Eſpagne, & de peut que ſes ſoldats ne le quittaſſent, ayant mis le feu à ſes vaiſſeaux, ſi toſt qu'il eut paſſé le deſtroit de Calis, comme il eſtoit accompagné de Taric fils d'Abdale, il nomma cette montagne de Calpe, Gibaltaric; parce qu'en effet Gibal, ſelon la langue Arabique, ſignifie une montagne. Toutefois aujourd'huy les Eſpagnols par une corruption de langage prononcent Gibraltar, & entendent deſigner par ce mot non ſeulement la montagne, mais auſſi la ville de Carteje ſituée au pied de cette montagne, ptoche d'un endroit qui ſe trouve maintenant creuſé à la maniere des anciens theatres pour ſervir d'abry aux vaiſſeaux; & l'un de ſes coins aſſez avancé dans la mer Atlantique, eſt fortifié d'une citadelle. Sous cet abry la flotte Eſpagnole avoit ancré hardiment, parce qu'en effet elle y pouvoit demeurer en ſeureté, ayant d'un coſté une forteresſe, & de l'autre une ville qui la defendoient. Elle eſtoit compoſée ptemierement de neuf galions, dont le plus grand portoit Iean Alvarez d'Avila, Admiral de la flotte. Davantage, il y avoit quatre navires de guerre, un vaiſſeau de Lubek extremement grand; quatre autres vaiſſeaux de France, qui appartenoient à quelques particuliers, & que l'on avoit employez pour un temps à l'uſage public; outre qu'il y avoit auſſi trois navites marchands pris en guerre ſur les Confedetez. La quantité de l'artillerie des ennemis eſtoit prodigieuſe, ainſi que le nombre des mariniers; & il y avoit auſſi pluſieurs regimens de ſoldats, outre un puiſſant corps de Gentils-hommes volontaires, qui s'eſtoient tendus là de tous coſtez pour donnet des marques de leur foy à leur Souverain, des qu'ils ſçeurent qu'on avoit veu patoiſtre les ennemis pres du port de S. Lucat. Le vaiſſeau Admiral portoit ſept cents ſoldats, & le Vice-Admiral pres de cinq cents. Lors que Hemskerk fut entré dans le détroit de Gibraltar, & qu'il ſe vid aſſez

proche

proche de l'abry des Eſpagnols, il tint le conſeil de guerre, & parla à ſes Capitaines en cette ſorte : Vous n'ignorez pas, mes compagnons, le ſujet qui nous ameine en ce lieu ; & vous ſçavez auſſi que nos peres n'ont pas moins fait de belles actions ſur mer que ſur terre. Les uns ont pillé des Iſles entieres, les autres ont tenu des ports bloquez, & les autres enfin ont fait des courſes en diverſes plages. Toutefois nous ſommes les premiers, que l'on ait jamais veus venir volontairement combattre la flotte d'Eſpagne ſur la porte meſme de ſon royaume ; pour faire voir à toute la terre avec combien peu de droit noſtre ennemy, parmy la longue ſuitte de ſes qualitez, s'attribue la domination de l'Ocean. Nous ne pouvions ſouhaitter un theatre plus illuſtre pour noſtre gloire, puis que le Ciel ordonne aujourd'huy, que le courage des Confederez paroiſſe aux extremitez de l'Europe & de l'Afrique, en un lieu où nos ennemis, à la verité, pourront eſtre témoins de noſtre valeur ſur leur propre rivage, & à leur propre perte : mais parce que les Turcs & les Maures, qui ſont ſur l'autre bord, ont à peine entendu parler de nous, il faut faire en ſorte qu'ils nous connoiſſent par une victoire extraordinaire. Animez donc vos courages d'une ardeur pareille à celle dont autrefois Bergue ſur Zom, Middelbourg, & le golphe de Friſe, furent témoins ; car la meſme fortune qui vous accompagnoit en ces lieux, vous ſuit par tout l'Vnivers, & principalement ſur la mer, où il nous eſt meſme malaiſé de ne vaincre pas. Et il ne faut point que la grandeur des vaiſſeaux ennemis ſoit capable de vous donner l'allarme ; puis qu'au contraire, chacune de ces loutdes maſſes, eſtant difficile à tourner & à manier, en ſera d'autant plus expoſée à vos coups, & à des dommages inevitables. Mais ce point principalement doit contribuer à noſtre victoire prochaine, que ſi chez nous les mariniers combattent auſſi-bien que les ſoldats, nos ennemis ne laiſſent manier les armes qu'aux ſoldats ſeuls, qui ſont d'ordinaire ſi delicats & ſi tendres, qu'il me ſemble desja que, par l'odeur de la ſentine d'un navire & par ſon agitation, ils ſont ſur le point de tomber tout étourdis en defaillance : au reſte je ne vous demande aucune marque de courage qu'apres que je vous en auray donné les premiers exemples. Cependant Lambert, ce ſera vous qui combattrez avec moy contre l'Admiral ; vous Braſſe & Alteras faittes en ſorte que le Vice-Admiral reſſente les effets de voſtre valeur ; tandis que nos autres Capitaines attaqueront les autres vaiſſeaux ſelon qu'ils les rencontreront, ſe mettant touſjours deux contre un. Et pour nos vaiſſeaux legers, ils feront par leurs voltigemens une eſpece de cercle à l'entour de la flotte ennemie, afin d'empeſcher la fuitte de ſes vaiſſeaux. Mais quand nous aurons commencé à combattre, ſouvenez vous, je vous prie, que nous combattrons ſur mer ; & que ſi nous ne remportons la victoire, il ne nous faudra attendre que la mort ou la cadene. Decidons, mes camarades, decidons les doutes qui tiennent nos Senateurs en ſuſpens, dans la plus grande affaire que la Republique air jamais euë à reſoudre ; & faiſons en ſorte que s'ils doivent continuer la guerre, le ſuccés de cette journée leur en donne un favorable augure ; ou que pour le moins nos avantages contraignent les Eſpagnols de demander la paix tout de bon. Quand nous aurons remporté une victoire de ſi grand poids, il ſera bien plus facile aux Eſtats de conclurre s'ils doivent quitter les armes ou les retenir ; mais quelque reſolution qu'ils prennent, nous ſerons touſjours dignes d'une eternelle memoire : car ou noſtre heureux ſuccés ſervira à commencer le nombre des victoires navales, que la Republique doit infailliblement remporter ſi les diſſenſions continuënt ; ou 1607.

1607. l'on le contera entre les causes de la paix si elle se fait, & la posterité nous renommera d'avoir mis une glorieuse fin à une guerre de quarante ans. Hemskerk, en parlant de cette sorte, n'avoit pas plus puissamment touché ses Capitaines par l'eloquence de ses paroles, que par l'alegresse qui se faisoit remarquer dans ses yeux & sur son visage : de sorte que tous luy ayant promis hautement de faire leur devoir, ils s'y entr'excitoient de plus en plus par plusieurs exemples vieux & nouveaux des cruautez Espagnoles, dont le souvenir & le recit les appelloient à la vengeance : & en cet estat, apres que chacun tour à tour eut haussé la coupe, & renouvellé le serment de fidelité, on se retira.

Lors que le General d'Avila eut reconnu que des vaisseaux si inferieurs aux siens venoient droit à luy, il fit tirer de la chaisne un prisonnier Hollandois, & luy demanda ce qu'il jugeoit du dessein de ces gens là. L'autre luy respondit, Seigneur, ou je ne connois pas bien mes compatriotes, ou vous aurez bien-tost ceux-cy en teste. D'Avila se rioit de ce discours, ne jugeant pas que toute la flotte mesme des ennemis pût entrer en comparaison avec son seul vaisseau Admiral; mais quand il vid qu'elle s'approchoit de plus en plus, il fut contraint de croire la verité : & parce que son vaisseau estoit le plus avancé vers les ennemis, il ordonna qu'on le rapprochast de la ville, afin que les autres vaisseaux de sa flotte éprouvassent les premiers la fortune du combat. Toutefois Hemskerk ne démordit pas de son premier dessein, au contraire, il laissa derriere luy tous les autres vaisseaux pour ne s'attacher qu'à la poursuitte de cet Admiral, advertissant hautement les siens, que toute la proye du vaisseau appartiendroit à ceux qui la saisiroient les premiers; & que d'avantage celuy qui pourroit arracher l'étendard des ennemis, auroit sa recompense particuliere. Il avoit ordonné à ses gens de ne faire leurs salves que de pres, parce que les attaques soudaines sont celles qui causent le plus d'effroy : ainsi l'Espagnol tira le premier, mais avec peu d'effet : bien-tost apres, ne restant plus qu'une petite distance entre les deux vaisseaux, Hemskerk commença de la prouë à faire sa salve, & joignant de pres les ennemis, il fit jetter l'ancre. Mais les Espagnols ayant fait une nouvelle décharge de leur artillerie, comme Hemskerk se rendoit assez remarquable au milieu de son vaisseau, un boulet qui venoit de tuer quelqu'un des siens, alla fortuitement luy casser la jambe gauche; de sorte qu'il fut jetté à bas, tant par la violence du coup que par la pesanteur de ses propres armes. Alors, ressentant que sa mort s'approchoit, il pria premierement Dieu de recevoir son ame : apres quoy, il exhorta tous ceux qui estoient aupres de luy à ne point perdre courage, & à chercher une consolation de la perte de leur chef dans la defaitte des ennemis. Le Lieutenant Verhouven ayant pris soin de celer à ses compagnons le trépas de leur Admiral, il ne fut divulgué parmy la flotte qu'apres qu'elle eut commencé le combat de toutes parts; & le mesme Verhouven donna aussi ordre dans son vaisseau, que l'artillerie du flanc droit fist sa decharge. Les Espagnols ayant desja deschargé toute celle de leur Admiral, commençoient à tirer force mousquetades; mais les Confederez, qui leur respondirent bien-tost, addressoient leurs coups avec d'autant plus de certitude, que les rangs de leur ennemy estoient plus épais que les leur. Cependant Lambert, suivant l'ordre qu'il avoit receu, venant aussi attaquer cet Admiral de son costé, poussa d'abbord contre la pouppe, & s'attacha en suitte à l'un des flancs. Alors le combat s'eschauffa furieusement; & la fumée des mousquetades fit naistre de tous costez un broüillards si épais,

ſi épais, qu'il ſembloit eſtre nuit, quoy qu'on ne fut presque qu'à la moitié du jour. Parmy le reſte de la flotte, les combats ſe conduiſoient plus-toſt par le hazard & ſelon les rencontres, que ſelon les ordres de l'Admiral Hemskerk : car tandis que le Zelandois Alteras marchandoit l'attaque du Vice-Admiral Eſpagnol, qui luy avoit eſté preſcritte, trois autres vaiſſeaux Confederez l'avoient attaqué, & meſme il en eſtoit ſurvenu un quatriéme : de ſorte que les continuelles mouſquetades, ayant fait prendre feu à ce vaiſſeau, & le danger s'eſtant gliſſé juſques aux vaiſſeaux des aſſaillans, ils ſe retirerent & éteignirent promptement la flamme qui s'eſtoit desja attachée à leurs voiles. Cependant les defenſeurs de ce Vice-Admiral effrayez de ſon embraſement, & deſeſperez de le pouvoir ſauver, parce que le feu n'avoit presque pardonné qu'à la carene, ſe jettoient en foule dans la mer ; où, les mouſquetades ennemies les pourſuivant tousjours, ils ne firent que changer une mort pour l'autre. Le Capitaine Henry le Long Hollandois, ayant attaqué un autre galion un peu trop inconſiderément, fut tué d'un coup de canon ; mais ce galion, auſſi-bien que le precedent, s'embraſa par la greſle des mouſquetades, & fut entierement conſumé. Vn autre de la meſme grandeur, dont les jointures s'eſtoient relaſchées par la violence des coups, ayant fait eau de toutes parts, fut coulé à fonds par ſa propre peſanteur. Le reſte des vaiſſeaux Eſpagnols & quelques uns des Hollandois, n'ayant oſé ſe joindre, combattoient ſeulement de loin avec une perte presque egale de part & d'autre, tandis que ceux de Cartéje & de la citadelle tiroient auſſi force mouſquetades. Mais les Eſpagnols furent beaucoup embaraſſez par l'accident inopiné d'un de leurs principaux navires que ſes propres poudres firent ſauter ; ſoit que les ennemis ou ſes gens meſmes y euſſent mis le feu. Car cet incendie arrivé en un inſtant, apres avoir temply tout le golphe d'un tonnerre épouvantable, fit voler pluſieurs pieces du navire tout embraſées contre les vaiſſeaux voiſins ; leſquels par un meſme ſort communiquerent auſſi cette peſte à la pluſpart des autres de leur party : de ſorte que ceux qui reſtoient entiers, pour empeſcher que le mal ne penetraſt juſqu'à eux, ayant eſté contraints de couper leurs cables, allerent heurter contre le rivage. Toutefois le ſeul vaiſſeau Admiral retardoit encore la victoire des Hollandois, combattant tousjours courageuſement contre les deux navires qu'il avoit en teſte ; mais il en ſurvint un troiſiéme. Alors l'étendard du vaiſſeau Eſpagnol ayant eſté emporté, ceux qui eſtoient dedans perdirent courage ; & les victorieux y eſtant entrez, on vid plus-toſt un continuel carnage qu'un combat ; car les Eſpagnols, ſous eſperance de ſe ſauver, ſe jettoient dans la mer par troupes entieres ; mais ils eſtoient la pluſpart tuez à coups de pique ou de mouſquet : ſi bien que de quelque coſté que l'on tournaſt les yeux dans le golphe, on voyoit par tout une triſte face ou de morts ou de mourans. 1607.

La mort de Hemskerk avoit bien-toſt eſté ſuivie de celle d'Avila, lequel eſtoit pour lors un des plus vieux Capitaines de marine d'entre les ſiens, ayant autrefois eſté compagnon de Iean d'Auſtriche en la bataille de Lepante : & parmy ſes papiers on trouva des ordres de Philippe extremement rigoureux, non ſeulement contre les Hollandois, mais auſſi contre tous ceux qui ſe trouveroient leur avoir donné quelque aſſiſtance. Les François, dont l'Eſpagnol avant le combat avoit uſurpé les navires, qu'il abandonna par ſa fuitte, trouverent une retraitte aſſeurée entre les bras des victotieux. Les priſonniers furent auſſi ſauvez ; & ils racontoient que par un

1607. bonheur admirable, un ſoldat Eſpagnol ayant eſté envoyé par un des Capitaines pour les égorger, avoit premierement eſté empotté d'un coup de canon : qu'en ſuitte un autre ſoldat venant pour executer le meſme ordre, eſtoit mort par un pareil accident ; & qu'à la fin leur chaiſne avoit eſté briſée par un coup de mouſquetade.

Les vainqueurs ayant paſſé en repos la nuit d'apres le combat, s'apperceurent que l'Admiral Eſpagnol, qu'ils s'eſtoient contentez de prendre ſans ſe mettre en peine de le garder, flottoit encore entier avec peu de gens, leſquels pendant la chaleur de la victoire s'eſtant cachez où ils avoient pû, eſtoient ſortis de leurs cachettes pendant la nuit : mais à la fin ceux-cy s'eſtant ſauvez dans la ville de Carteje, les habitans mirent eux-meſmes le feu au vaiſſeau, de peur qu'il ne ſerviſt de proye aux Confederez. La flotte victorieuſe demeura deux jours entiers ſur le lieu de la bataille, ſa victoire luy ayant apporté plus d'éclat que de profit : cependant ſur le rivage on voyoit d'un coſté des gens de guerre aller & venir ; tandis que de l'autre les bourgeois trouſſoient leurs hardes pour prendre la fuitte : bref tout eſtoit plein d'effroy en ces quartiers-là ; & l'on eut nouvelles que la ville de Calis n'éprouvoit pas une moindre allarme : de ſorte que ſi l'Admiral Hemskerk euſt encore veſcu, il s'offroit de belles occaſions à ſa valeur ; mais tous ſes deſſeins eſtoient morts avec luy. Au pied du mont Atlas il ſe trouve une ville nommée Titoüan, qui s'avance dans la mer Mediterranée un peu au delà du deſtroit de Gibraltar ; & cette ville, qui n'eſt pas fort ancienne, depend de la domination du Turc : ce fut là que les Hollandois ſe retirerent, tant pour reparer les dommages de leurs vaiſſeaux, que pour faire traitter leurs malades, qui eſtoient au nombre de ſoixante hommes, outre pres de cent qu'ils avoient perdus dans le combat. Le Gouverneur de cette ville, ennemie de l'Eſpagnol, receut les vainqueurs avec beaucoup de joye ; & les felicita de leur victoire par pluſieurs preſens. Il leur offrit meſme un ſecours d'infanterie, s'ils vouloient entreprendre d'oſter à l'Eſpagnol la ville de Ceuta ſituée ſur la meſme coſte, mais un peu plus avant dans le païs. Neantmoins le deſſein des Confederez eſtant pluſtoſt de chercher du butin que de faire la guerre, ils reſolurent entre eux qu'une bonne partie de leurs vaiſſeaux iroit raſer les coſtes de Portugal, que quelques autres iroient vers les iſles Açores & les iſles Fortunées ; & que d'autres enfin roderoient à l'entour du Cap Verd. Cependant deux vaiſſeaux de ceux qui avoient apporté des vivres, furent renvoyez en Hollande, pour y reporter les bleſſez, & meſme le corps de l'Admiral Hemskerk, que l'on avoit embaumé ſoigneuſement.

Le Pere Ney, eſtant à la Haye pour preſſer la paix, demande qu'on r'appelle la flotte envoyée en Eſpagne.

La nouvelle de la bataille de Calis, livrée le vingt-cinquieſme Avril, n'eſtoit pas encore arrivée en Hollande, mais ſoit que quelque courrier d'Eſpagne l'euſt apportée en haſte à Bruxelle ; le Pere Ney qui eſtoit pour lors à la Haye, ſe preſenta l'onziéme jour de May dans le Conſeil des Eſtats ; & leur expoſa que ſuivant leur intention, quoy qu'il n'euſt aucun ordre d'ailleurs, il leur avoit promis que les Archiducs feroient ratifier par le Roy d'Eſpagne le traitté qu'ils concluroient avec la Republique ; & que les meſmes Archiducs, quoy qu'ils euſſent pû desadvoüer le Pere Ney de ce qu'il avoit promis ſans leur adveu, eſtoient tellement portez pour la paix, qu'ils avoient volontairement confirmé ſa promeſſe & degagé ſa parole : de ſorte qu'il eſtoit juſte maintenant, que comme le Prince & la Princeſſe, agiſſant de bonne foy, n'oublioient rien de ce qui pouvoit ſervir à avancer

la

la paix, de mesme les Estats éloignassent aussi de leur part tout ce qui estoit capable de la reculer; & que sur tout ils rappellassent la flotte qu'on avoit envoyée depuis peu pour piller l'Espagne. Davantage, il les prioit de s'expliquer plus clairement sur cette conception un peu obscure, par laquelle ils s'estoient reservé le pouvoir de faire des courses en quelques lieux, & d'assieger des villes pendant la suspension d'armes : & parce qu'entre-cy & le premier jour de Septembre, il pourroit survenir beaucoup de choses dont il seroit besoin de donner advis aux Estats de la part des Archiducs, il demandoit aussi des passe-ports publics pour pouvoir aller & venir en seureté. 1607.

Desja la grandeur de l'affaire qui se traittoit, avoit arresté les esprits de tout le monde : mais parce que les principaux des nations Confederées avoient esté deputez pour assister aux deliberations du Conseil, cela rendoit les resolutions d'autant plus tardives & plus mal-aisées. Premierement, on formoit beaucoup de difficultez sur le rappel de la flotte envoyée contre l'Espagne : & mesme parce qu'il couroit desja quelque bruit de l'avantage remporté pres de Calis par les Confederez, quelques-uns d'eux disoient qu'il falloit se servir de la fortune tandis qu'on l'avoit favorable, & ne faire la paix que les armes à la main : d'autres au contraire soûtenoient que les Estats devoient tesmoigner d'effet aussi bien que de parole, toutes sortes de dispositions à recevoir une veritable paix : puis qu'enfin si elle ne se pouvoit faire, la mer leur seroit tousjours ouverte comme auparavant; & qu'il seroit facile à toutes les Provinces de reprendre les armes d'un commun accord contre les Espagnols, pour se vanger non seulement de leurs anciens outrages, mais encore de la nouvelle fraude dont ils auroient usé pour se joüer de la paix. Neantmoins dans cette diversité de sentimens, lors que ceux qui avoient de l'inclinarion pour le repos, taschoient de contribuer à la seureté de l'Espagnol, & qu'au contraire ceux qui n'aymoient que les armes, s'efforçoient de les luy faire sentir de plus en plus, afin que sa crainte redoublée redoublast ses desirs pour la paix, il s'en fallut peu que les uns & les autres ne se trompassent eux-mesmes.

Resolution des Estats tardive sur ce fait.

Cependant il arriva à la Haye de la part de Henry, Roy de France, une Ambassade extraordinaire, laquelle avoit pour chef Pierre Ianin President, autrefois reconnu pour un des principaux partisans de la maison de Lorraine pendant la Ligue; mais tel, qu'estant du depuis passé avec le Duc du Maine au service du Roy, les illustres marques de fidelité qu'il avoit données, & les hautes actions de prudence qu'il avoit produittes, luy avoient acquis de l'employ dans les plus grandes affaires, & de l'authorité dans les conseils les plus importans. Outre son experience & sa dexterité à manier une negotiation, il avoit un esprit imbu de toutes sortes de belles connoissances; & mesme il estoit si puissant en paroles, & tellement maistre des mouvemens de son visage, que quand il cachoit le plus ses sentimens, il sembloit tousjours qu'il parlast à cœur ouvert. Il estoit accompagné de Buzanval, lequel avoit cy-devant esté Ambassadeur ordinaire pour le Roy aupres des Estats, & d'Elie de la Place, Sieur de Roissac, destiné pour succeder à Buzanval dans cette charge. Le Roy avoit trouvé fort mauvais que les Confederez eussent entamé la negotiarion de la paix si secrettement, & qu'ils ne luy eussent point demandé son advis dans cette affaire; dont il croyoit qu'ils n'avoient point deub jetter les fondemens sans en soûmettre la direction à ses ordres, tant à cause de son grand pouvoir, que des bons offices

Ambassadeurs du Roy de France vers les Estats.

Le President Ianin chef des Ambassadeurs.

1607. offices qu'il leur avoit rendus. C'eſt pourquoy, dans l'audience qui fut donnée aux Ambaſſadeurs, apres qu'ils eurent fait un ample recit des obligations que la Republique avoit au Roy, ils ſe jetterent ſur les plaintes; & blâmerent avec beaucoup d'aigreur ceux qui avoient taſché de rendre le Roy ſuſpect, comme s'il euſt aſpiré à la domination des Provinces Vnies: en ſuitte de quoy, ils dirent que la Republique avoit uſé d'une eſpece d'ingratitude, de s'eſtre engagée en des confetences avec l'Eſpagnol ſans en avertir le Roy: que neantmoins ce Prince, pour faire voir à ſes alliez combien ſon amitié eſtoit indulgente, il leur avoit envoyé expres la preſente Ambaſſade, pour leur teſmoigner que ſi leur intention eſtoit de continuer la guerre, il ſeroit touſjours preſt de les aſſiſter: & que ſi au contraire ils deſiroient conclurre la paix, il employroit ſon pouvoir à faire en ſorte qu'elle fuſt non ſeulement equitable pour le preſent; mais encore inebranlable pour l'avenir. Les Confederez choiſitent des perſonnes dans leur Conſeil, qui firent voir exactement aux Ambaſſadeurs juſques où pouvoient aller les forces de la Republique, quelle eſtoit la portée de leurs finances, quelles raiſons la pouvoient convier à faire la paix: & de peur que les deferences qu'ils rendoient en ce point à l'Eſtat François, n'offenſaſſent les autres dont la correſpondance leur eſtoit pareillement neceſſaire, ils ſe reſolurent d'inviter auſſi le Roy d'Angleterre, celuy de Dannemarc, l'Electeur Palatin & celuy de Brandebourg, à leur donnet une ſemblable aſſiſtance de leurs conſeils, dans l'embarras d'affaires où la Republique ſe trouvoit envelopée.

Ayant expoſées les plaintes de la part du Roy, ils proteſterent neantmoins ſon aſſiſtance aux Confederez.

Les Confederez invitent les autres Roys & Princes à leur donner une ſemblable aſſiſtance.

Pour ce qui concernoit les demandes du Pere Ney, apres une aſſez longue conteſtation, il fut enfin reſolu qu'apres que le Roy Philippe auroit ratifié les promeſſes des Archiducs, on feroit revenir d'Eſpagne la flotte Hollandoiſe; à laquelle cependant on n'envoyroit plus ny nouveaux vaiſſeaux, ny vivres: & pour la ſuſpenſion d'armes, il fut conclu que des maintenant elle auroit lieu ſur l'Ocean voiſin des Païs-bas, juſques au pas de Calais, à la charge neantmoins qu'il ne ſeroit permis qu'aux peſcheurs de ſortir des ports de Flandre: mais que quand la ratification de Philippe ſeroit venuë, la ceſſation des hoſtilitez s'eſtendroit ſur tout l'Ocean tant de France que d'Eſpagne, juſques à Calis, & de Calis ſur toute la mer Mediterranée. Quant à la ſurſeance d'armes qui devoit avoir lieu ſur terre, on la regla plus exactement; & les Confederez donnerent à la ſeureté de leurs terres des bornes fort remarquables, par les rivieres d'Ems, du Weſer, du Rhin, juſqu'à Grave, & au deſſous de Grave, par la Meuſe avec toutes ſes grandes emboucheures. La ſeureté du party des Archiducs eut des bornes moins renommées; qui furent les rivieres de Demmer & de la Guete, pour le Brabant; & celles de Leyen & de Mande, pour la Flandre. Toutes les terres, tant d'un party que de l'autre, qui ſe trouvoient au delà de ces rivieres, demeuroient expoſées à des hoſtilitez reciproques, à la reſerve neantmoins des villes & des chaſteaux: & à toutes ces conditions on avoit adjouſté celle-cy; que tant ſur mer que ſur terre les ſoldats n'auroient aucunes bornes qui les empeſchaſſent de s'attaquer les uns les autres.

Avant que le Pere Ney partiſt de Hollande, on reconnut que ce n'eſtoit pas en vain qu'il taſchoit d'y prolonger ſon ſejour. Il eſt vray qu'on ne luy avoit pas encore accordé la permiſſion de demeurer à la Haye; mais ſon logement ayant eſté aſſigné à Delft, où l'on obſervoit ſoigneuſement toutes ſes entrées & ſes ſorties, il fit bien-toſt voir luy-meſme, par ſes procedez, que l'on avoit eu raiſon d'en uſer ainſi. Vn de ſes deſſeins eſtoit d'engager à

des

des conferences ſecrettes avec luy, Corneille Arſen, Secretaire des Eſtats Generaux : mais celuy-cy prevoyant ce qui en devoir arriver, alla premierement trouver le Prince Maurice, pour recevoir ſon ordre dans cette occaſion. Le Prince luy ordonna entre autres choſes, ſi on luy offroit quelque preſent conſidetable, de l'accepter ſans ſcrupule, afin de découvrir plus facilement les prattiques des ennemis. Cependant, des la premiere conference qu'Arſen eut avec le Moine, celuy-cy commença avec beaucoup d'eloquence de ce que par ſon moyen on avoit pû entamer le deſſein de la paix ; car en effet la premiere fois que Ney eſtoit venu en Hollande en la compagnie d'un nommé Crauwel parent d'Arſen, la maiſon de celuy-cy avoit ſervy de retraitte au Moyne, qui n'oublia pas maintenant de dire à Arſen, qu'il ſçavoit aſſez en quel danger ce Secretaire s'eſtoit mis en l'introduiſant ; & combien il euſt eu à craindre ſi l'affaire euſt manqué de reüſſir ſelon les vœux de l'un & de l'autre ; eſtant certain qu'un Eſtat gouverné par pluſieurs teſtes, eſt tousjours remply de ſoupçons & de jalouſie. Que par là les Archiducs, ayant reconnu combien l'humeur d'Arſen eſtoit portée à cherir la concorde des Païs-bas, conſervoient pour luy beaucoup d'eſtime & d'affection : & qu'eſtant bien reſolus de luy donner quelque jour de plus grandes marques de leur gratitude, ils luy reſtituoient dés cette heure, la maiſon qui luy avoit autrefois appartenuë dans Bruxelle. Que ſi l'on pouvoit faire la paix, ou du moins une treve pour neuf ans, le Marquis Spinola, confident de toutes les intentions des Archiducs, luy promettoit la ſomme de cinquante mille eſcus, ſur laquelle il eſtoit tout preſt de luy en payer quinze mille, quand & où il voudroit : & en diſant ces paroles, Ney montra une promeſſe ſignée de la main de Spinola ; adjoûtant que de ſon chef & en ſon nom il deſiroit luy-meſme faire auſſi preſent à la femme d'Arſen, d'un diamant de valeur aſſez conſiderable. Arſen remercia le Religieux & l'Archiduc de la maiſon qu'on luy rendoit ; diſant neantmoins que ſuivant le traitté de Bruxelle, la reſtitution de cette maiſon luy eſtoit deuë, dés que cette ville fut remiſe entre les mains des Eſpagnols ; & quant aux autres preſens, il refuſa quelque temps de les accepter, parce (diſoit il) que cela pourroit rendre ſa foy ſuſpecte : mais enfin il prit & le diamant & la cedule. En ſuitte de quoy eſtant allé trouver le Prince Maurice, il luy conta tout ce qui s'eſtoit paſſé ; & par l'advis du Prince, il conta auſſi la meſme choſe à quelques-uns des principaux de la Republique. Le Prince Maurice jugeoit qu'il falloit tenir toutes ces choſes ſecrettes pour quelque temps ; & neantmoins il ne vouloit point ſe rendre gardien de ces dons : mais bientoſt apres, Arſen ſe voyant ſollicité, par des lettres du Pere Ney, de recevoir les quinze mille eſcus contenus en la cedule de Spinola ; & craignant qu'un ſecret ſi chatoüilleux ne vint à éclatter à ſon trop grand desavantage, raconta, en pleine aſſemblée des Eſtats, comment toutes choſes s'eſtoient paſſées ; & le Senat jugea à propos de donner le diamant & la cedule en garde à Georges de Bye, Sur-Intendant des Finances, homme de probité reconnuë. Toutefois Arſen ne pût eviter la haine de la populace, qui interpreta en plus mauvaiſe part que de raiſon, les bruits qui coururent d'une choſe dont peu de perſonnes ſçavoient la veritable hiſtoire : de ſorte qu'il fut contraint de faire imprimer un manifeſte pour ſa juſtification.

1607.

Le Pere Ney taſche par preſents de gagner l'amitié d'Arſen, Secretaire des Eſtats.

Arſen donne connoiſſance aux Eſtats de tout ce que deſſus.

Environ ce temps, le corps de Iacques Hemskerk fut apporté en Amſterdam, & receu du peuple avec beaucoup de joye & de triſteſſe tout enſemble ; parce que ſi ce grand homme avoit acquis par ſa valeur une gran-

1607. de victoire à sa patrie ; elle souffroit aussi une grande perte dans sa mort : & il fut le premier dont les funerailles furent faittes par authorité publique ; & le tombeau dressé avec une inscription qui marquoit par des paroles pleines de loüange, les belles choses qu'il avoit achevées. Le Roy Iacques ayant desiré que l'on l'informast particulierement de l'estat des affaires Confederées, la Republique luy envoya Iean Berk, Assesseur des Magistrats de Dordrecht ; & Iacques de Mailleray, qui tenoit le premier rang dans le Conseil de Zelande. Ces deux Ambassadeurs firent voir exactement au Roy quelles estoient pour lors les forces de la Republique, quelles charges elle avoit à supporter, & combien le Prince & le Conseil jugeoient qu'il manquoit de fonds à son épargne, pour luy faire esperer un bon succés de la continuation de la guerre. Le Roy receut les Ambassadeurs avec beaucoup de courtoisie, & leur promit qu'il auroit soin des interests de ses alliez. Iacques reconnoissoit assez que son Estat, & sur tout le Royaume d'Irlande, trouvoient leur repos dans la guerre des Confederez : mais d'ailleurs il consideroit qu'il ne luy seroit pas fort facile de leur en persuader la continuation, veu que cette guerre ayant principalement besoin d'argent, jamais il n'en avoit secouru la Republique par le passé, & pour l'avenir mesme il ne sçavoit d'où luy en offrir. Quelque temps apres, il envoya pour Ambassadeurs à la Haye Richard Spenser, sorty d'une maison assez connuë par les annales d'Angleterre, & Rudolphe Winwod, qui se trouvoit pour lors à Londres, estant d'ailleurs Ambassadeur ordinaire du Roy vers les Estats.

Iean Berk, & Iacques de Mailleray, Ambassadeurs des Estats vers le Roy d'Angleterre.

Le Roy envoye Richard Spenser, & Rudolphe VVinwod vers les Estats.

Cependant le Marquis Spinola ayant presenté des lettres de creance aux Estats, leur dit que le Roy d'Espagne avoit ratifié la promesse des Archiducs ; & leur demanda un passe-port pour Louys de Verreiken Secretaire d'Albert, qui devoit leur apporter la ratification, & les éclaircir sur toutes les autres choses qui concernoient cette affaire. Mais lors que Verreiken fut arrivé, les artifices d'Espagne se rendirent manifestes. Car premierement les paroles du traitté fait avec les Archiducs, n'estoient point insetées dans cette pretenduë ratification, ny authorisées par le Roy selon les formes ordinaires ; & l'on ne rapportoit qu'un simple escrit conceu en mots François, cette langue estant particulierement reservée pour les Princes des Païs-bas, par lequel Philippe approuvant les traittez du huitiéme jour de May & du premier de Iuin, confirmoit & promettoit de faire observer la suspeance d'armes mentionnée dans ces traittez. Davantage cette pretenduë ratification estoit signée *Yo el Rey* ; Philippe ayant accoustumé de signer ainsi les lettres qu'il addressoit à ses sujets : outre que dans celles-cy il donnoit à Albert & à Isabelle le nom de Princes des Païs-bas, sans qu'elles continssent un seul mot par lequel la liberté des Estats fut reconnuë, ainsi qu'il avoit esté stipulé. Enfin dans le premier traitté fait avec Albert mesme, on avoit obmis les termes qui devoient reconnoistre cette mesme liberté des Estats : & Verreiken attribuoit cette obmission à l'inadvertence du copiste ; mais cette excuse fut trouvée ridicule. Il estivit à Bruxelle, pour donner advis de toutes les objections qui luy avoient esté faittes en Hollande ; mais les Archiducs ne luy rendirent aucune response. Toutefois le President Richardot, confident des plus secrets conseils d'Albert, respondit à Verreiken que les Estats ne comprenoient pas bien le sens des paroles de Philippe ; & que dans les termes generaux, dont ce Prince avoit usé sans desapprouver aucune clause particuliere des deux traittez des Archiducs, on devoit croire qu'il les avoit entierement approuvez. La te-

Verreiken estant arrivé, les artifices d'Espagne furent découverts.

sponse

ſponſe de Richardot contenoit auſſi, qu'encor que les Archiducs pûſſent raiſonnablement ſoûtenir qu'ils avoient accomply toutes leurs promeſſes; neantmoins pour teſmoigner de plus leur ſincerité, ils conſentoient d'envoyer de nouveau en Eſpagne, pour faire corriger dans la ratification ce qu'on y avoit trouvé à reprendre, pourveu que les Eſtats, de leur part, priſſent ſoin de r'appeller au plustoſt leur flotte d'Eſpagne, de peur que dans l'affection qu'ils avoient teſmoignée pour la paix, l'effet ne dementiſt les paroles. Ce fut icy que les Confederez dans leurs deliberations trouverent de nouvelles difficultez à combattre : la plus grande partie du Conſeil ſe faſchant extremement, de voir qu'on ſe mocquoit ainſi de la Republique; & que les Eſpagnols, qui la flattoient d'une vaine eſperance de liberté, apres la luy avoir montrée de loin, pour colorer leur artifice, aujourd'huy qu'il eſtoit découvert, ne taſchoient plus qu'à la desarmer : & cependant le bruit couroit que Philippe faiſoit equipper une nouvelle flotte tant en Flandre qu'en Eſpagne, ſans qu'on ſçeuſt au vray en quelle part il pretendoit l'employer. Les Ambaſſadeurs de France, qui aſſiſtoient aux deliberations des Confederez, montroient encore plus d'averſion qu'eux pour la paix; publiant hautement qu'ils avoient enfin reconnu l'humeur des Eſpagnols, qui ne leur permettoit de rechercher la concorde, que quand la neceſſité les y obligeoit. Mais d'ailleurs les Confederez s'eſtoient eux-meſmes reduits au point de ne pouvoir plus deliberer ſur cette affaire; puis qu'ils avoient desja cy-devant conſenty de n'envoyer à leur flotte ny argent, ny vivres; & que par cette raiſon la neceſſité, qui commande plus abſolument que toutes ſortes de loix, la forçoit de revenir en Hollande. Enfin, ſuivant la derniere reſolution du Conſeil, Oldenbarneveld, au nom des Eſtats, reſpondit aux Agens du party contraire, que les lettres apportées d'Eſpagne ne ſecondoient pas la promeſſe des Archiducs; & que pour en faciliter l'execution, les Eſtats avoient fait dreſſer d'autres lettres tant en Latin qu'en François, dont ils deſiroient que le Roy d'Eſpagne ſuiviſt le modelle dans ſix ſemaines, s'il vouloit qu'apres ce temps expiré, la conference fut continuée. En achevant ces paroles, Oldenbarneveld donna à Verreiken une minute de ratification nouvelle; & luy dit, que quand les Eſtats en auroient receu la groſſe expediée, parce qu'il ſeroit neceſſaire d'en deliberer de nouveau, ils demandoient, pour cette deliberation, le meſme eſpace de temps qui ſe trouvoit entre ce jour & le premier de Septembre. Et que neantmoins, parce que l'on voyoit bien que ſi les lettres d'Eſpagne n'avoient eſté expediées en bonne forme, il n'y avoit en cela aucune faute des Archiducs, les Eſtats conſentoient que la flotte Hollandoiſe revinſt; & qu'apres ſix ſemaines expirées s'il ſe faiſoit quelques priſes, elles fuſſent ſujettes à reſtitution. Que les Eſtats, juſqu'à ce qu'on euſt rapporté d'Eſpagne une ratification en meilleure forme, garderoient tousjours celle-cy; afin qu'elle ſerviſt à faire connoiſtre qu'il y avoit eu une ſurſeance d'armes accordée. Cependant (pourſuivit Oldenbarneveld) s'il eſt vray que vous agiſſiez de bonne foy dans cette negotiation, à quel but tendent toutes ces largeſſes? Voylà un diamant du Pere Ney, & une cedule du Marquis Spinola, (en diſant ces paroles, Oldenbarneveld, repreſenta l'un & l'autre;) & il eſt difficile que ces dons ne faſſent point ſoupçonner ceux qui les ont offerts, puis que ceux meſmes qui ne les ont receus que ſous l'adveu du Conſeil, ont innocemment encouru le blâme de toute la populace. Afin que vous ne vous abuſiez pas, ſçachez qu'on ne vid point chez nous comme dans les Monar-

1607.

Pluſieurs des Confederez ſont indignez de ſe voir mocquez de l'Eſpagnol.

Lettres apportées d'Eſpagne, deplaiſantes aux Eſtats.

Reproche d'Oldenbarneveld contre Verreiken.

1607. chies; où deux ou trois pour le plus ordonnent de toutes choſes à leur fantaiſie, tandis que les autres ne ſont deſtinez qu'à la ſervitude. Dans nos Provinces nous gouvernons & ſommes gouvernez chacun à noſtre tour: voicy une compagnie qui n'eſt que pour deliberer, en voylà une autre qui n'eſt que pour reſoudre: & ſi le nombre des perſonnes qui les compoſent n'eſt aſſez grand pour reſiſter à vos gratifications, nous ſommes tous preſts de l'augmenter. Reportez donc ces preſens à voſtre maiſtre. Il n'eſt pas neceſſaire que vous nous en offriez ſi vous ne demandez que la paix; & ce nous ſeroit un crime de les recevoir, ſi vous attentez contre noſtre liberté. Verreiken ſe trouvant ſurpris dans cette rencontre inopinée, n'eut rien à reſpondre, ſinon que tout cecy s'eſtoit fait ſans aucun ordre des Archiducs: & qu'il ne falloit pas beaucoup s'eſtonner, ſi les moines, gens avares juſqu'au dernier point, jugeoient d'autruy par eux-meſmes.

Le Pere Ney & Verreiken preſentent une nouvelle ratification du Roy d'Eſpagne;

Desja le temps de ſix ſemaines, cy-devant preſcrit, eſtoit paſſé, la flotte Hollandoiſe avant cependant eſté rappellée d'Eſpagne, lors que le Pere Ney & Verreiken, apres avoir obtenu paſſe-pott, arriverent enſemble à la Haye; où ils repreſenterent une nouvelle ratification du Roy d'Eſpagne. Les paroles en eſtoient telles que les Eſtats les avoient conceuës par leur minute: mais quant au ſens il y avoit cette difference, qu'en ſuitte de la clauſe par laquelle Philippe declaroit, qu'il eſtoit preſt de traitter avec les Eſtats comme avec des peuples libres & ſur leſquels il ne pretendoit rien, il avoit adjouſté qu'il faiſoit cette declaration, tant pour accomplir la promeſſe des Archiducs, que pour contribuer à l'advancement d'une paix ou d'une longue treve, dont les conditions n'auroient pas plustoſt eſté accordées, qu'il ſeroit preſt d'achever tout ce qui ſeroit jugé neceſſaire pour entendre le traitté ſtable: mais que dans ce traitté il entendoit qu'on regleroit les affaires de la Religion auſſi bien que toutes les autres demandes des parties; & que s'il arrivoit qu'on ne pûſt tomber d'accord, la preſente declaration ne pourroit prejudicier à la Couronne d'Eſpagne, & le droit de chacune des parties demeureroit en meſme eſtat qu'auparavant. Les plus curieux remarquerent que pour une affaire de telle conſequence, Philippe n'avoit daigné donner ſa ratification en parchemin, afin qu'elle ſe conſervaſt mieux, s'eſtant contenté de la faire eſcrire en papier avec aſſez de negligence. Davantage, elle n'eſtoit point ſignée Philippe, comme il ſignoit en traittant avec ſes pareils, elle eſtoit ſignée *Yo el Rey*, comme il en uſoit avec ſes ſujets. Le Pere Ney parla le premier; & pour adoucir le mécontentement qu'il liſoit desja dans les cœurs des Confederez, il leur contra que comme il connoiſſoit parfaittement les bonnes intentions, qui pottoient les Archiducs & les Eſtats à la paix, il eſtoit allé luy-meſme en Eſpagne, où il avoit fait ſçavoir au Roy en quel eſtat eſtoient les affaires des deux partis, & combien la paix eſtoit neceſſaire à l'un & à l'autre: qu'incontinent le Roy avoit renvoyé la deliberation de toutes choſes à ſon Conſeil; afin que les reſolutions qui ſeroient priſes en fuſſent d'autant plus fermes; & que non ſeulement le Roy, qui eſtoit mortel, mais auſſi le Royaume, qui ne mouroit point, demeuraſſent obligez à l'obſervation du traitté qui ſe feroit. Ney dit auſſi, qu'il oſoit bien aſſeurer que le Roy procedoit de bonne foy dans cette affaire: & que comme il deſiroit la paix, toutes les démarches qu'il faiſoit pour y parvenir, ſe trouvoient dans les voyes de la juſtice & de la ſincerité: que pour cette cauſe il avoit nettement expliqué ſon intention; & que s'il euſt eu deſſein de tromper, il pouvoit cacher ſes

laquelle ils s'efforcent de faire accepter des Eſtats.

ſen-

ſentimens. Verreiken parla en ſuitte ; & apres avoir loüé hautement la fidelité des Archiducs, il taſcha d'excuſer Philippe de ce que ſa ratification avoit eſté couchée non pas en Latin, ny en François, mais en Eſpagnol ; parce (diſoit-il) que cette derniere langue eſtoit la meſme dont ce Prince avoit accouſtumé de ſe ſervir pour exprimer ſes penſées, ſoit aux autres Monarques Chreſtiens, ſoit aux peuples libres : & qu'ainſi il n'auroit pas eſté juſte de l'obliger à parler en une autre langue, puisque les Confederez luy avoient parlé en quel langage ils avoient voulu. Cependant comme la partialité commençoit de plus en plus à s'allumer dans la Republique, le Prince ne pouvant ſouffrir une plus longue conference avec l'Eſpagnol, & les Zelandois, auſſi bien que quelques-unes des villes de Hollande, ſe promettant de faire un plus grand gain durant la guerre que durant la paix, le procedé Eſpagnol qui euſt eſté capable de déplaire aux Confederez, lors qu'ils embraſſoient tous enſemble un meſme ſentiment, leur déplaiſoit encore davantage aujourd'huy que leurs affections eſtoient ainſi diviſées. Ils ſe faſchoient tous, non ſeulement de ſe voir fruſtrez de cet adveu de leur liberté qu'ils avoient ſouhaitté ſi ardemment ; & dont l'eſperance ſeule avoit eſté capable de les faire entrer dans une dangereuſe conference : mais auſſi de ce que leur ennemy, ſous pretexte d'embraſſer particulierement l'intereſt de la Religion Romaine, taſchoit de desunir ceux qui la ſuivoient dans les Provinces Confederées, d'avec le reſte de leurs habitans. Neantmoins, lors que les Eſtats eurent fait voir au Pete Ney & à Verreiken, les defauts qu'ils trouvoient encore dans la nouvelle ratification d'Eſpagne ; ils reſpondirent hardiment que les Confederez n'en devoient pas eſperer d'autre que celle-cy ; & que ſi elle contenoit quelque choſe de trop obſcur, il ſeroit expliqué plus clairement, quand on auroit conclu un traitté de paix ou de treve : & l'aſſeurance que ces gens cy ſe donnoient de parler de cette ſorte, procedoit de ce qu'ils avoient reconnu qu'une bonne partie des Provinces Confederées eſtoit laſſe de la guerre, comme d'ailleurs ils ſçavoient aſſez que Philippe traitteroit bien plus volontiers avec chacune ſeparément, qu'avec toutes enſemble.

1607.

Affections diverſes entre les Confederez.

Les Eſtats, apres avoir deliberé de toutes choſes avec le Prince Maurice & les Ambaſſadeurs des Roys de France & d'Angleterre, ſe reſolurent enfin de declarer aux Deputez des Archiducs, que la ratification d'Eſpagne ne reſpondoit pas à leurs promeſſes, puis qu'au contraire la derniere clauſe qu'elle contenoit pouvoit eſtre interpretée en un certain ſens, qui ſembloit deſtruire indirectement ce que les premieres clauſes avoient eſtably : & que les Confederez eſtant peuples libres, ſur leſquels ny Philippe, ny les Archiducs ne devoient rien pretendre, les Eſtats ſçauroient eux-meſmes travailler au repos domeſtique de leurs Provinces en temps & lieu, ſans ſouffrir qu'aucune Puiſſance eſtrangere s'en meſlaſt. Que la derniere clauſe inſerée dans la ratification du Roy d'Eſpagne, leur donnoit une aſſez juſte occaſion d'abandonner la conference commencée ; & que toutefois en conſideration de la paix que cette conference pourroit produire, ils conſentiroient que le Conſeil particulier de chaque nation declaraſt ſon ſentiment tant ſur le ſujet de la ratification d'Eſpagne, que ſur celuy de toute la negotiation : proteſtant neantmoins, avant toutes choſes, de ne rien admettre qui pûſt prejudicier à leur liberté. Qu'apres ſix ſemaines ils feroient ſçavoir aux Archiducs ce qui auroit eſté conclu ; afin que s'il y avoit lieu de continuer la negotiation de la paix, ils envoyaſſent leurs Deputez à la Haye,

La ratification d'Eſpagne ne reſpondoit pas aux promeſſes des Archiducs.

Ils declarent aux Ambaſſadeurs qu'ils veulent rapporter toute l'affaire au Conſeil de chaque nation.

1607. où ceux des Confederez se rendroient aussi, à la charge que ny Philippe, ny les Archiducs, ne feroient aucune proposition qui pûst concerner le reglement des affaires domestiques de la Republique. Les Estats trouvoient à propos que cette assemblée de Deputez se tinst à la Haye, parce qu'il n'eust pas esté honneste d'obliger les Ambassadeurs des Roys alliez à changer de sejour : outre que la puissance publique des Confederez estant entre les mains de plusieurs personnes, il leur estoit plus facile de deliberer regulierement chez eux-mesmes, qu'en tout autre lieu. Le Pere Ney & Verreiken estoient en doute, si apres avoir receu cette response de la part des Confederez, ils devoient leur laisser la ratification d'Espagne entre les mains, ou la remporter avec eux ; & les Estats tesmoignoient assez d'indifference sur ce sujet : c'est pourquoy Ney alla à Bruxelle prendre conseil ; d'où il revint dire aux Estats qu'on leur laisseroit la ratification, pourveu que par un escrit signé ils vouluſſent non seulement confesser qu'on la leur auroit donnée, & qu'en la leur donnant l'on auroit dégagé la parole des Archiducs ; mais aussi promettre de la rendre, s'il arrivoit que le traitté ne se pûst conclurre. Neantmoins parce que les Confederez rejettoient ces conditions, Ney ayant une seconde fois consulté les Archiducs, delivra la ratification purement & simplement, & sans rien stipuler des Estats.

Quelques-uns des Confederez estiment chose dangereuse d'admettre les Ambassadeurs au colloque à la Haye.

Lors que l'affaire fut agitée dans les assemblées particulieres des Provinces, la pluspart des Confederez n'estoient pas d'advis que l'on receust jusques dans le sein de l'Estat un ennemy frauduleux comme l'Espagnol : car apres tout quel dessein peut il avoir (disoient ils) sinon de reconnoistre quelles sont les forces de la Republique ; & de chercher chez nous mesmes quelque moyen de nous nuire, soit par l'effort de ses armes, ou par l'apast de ses presens ? Outre ces sujets de crainte, ils apprehendoient encore que si les particuliers d'entre eux portez pour la paix, trouvoient une fois quelque pente pour y arriver, l'impatience de l'obtenir ne les fist insensiblement descendre à des conditions desadvantageuses : c'est pourquoy aussi-tost que les Deputez particuliers des Provinces furent retournez au Conseil General de l'Vnion, tous ceux qui s'y trouverent s'entrepromirent d'un commun accord, que si l'on en venoit jusqu'à un traitté avec l'Espagne, ils demanderoient avant toutes choses que leur liberté fust establie par des paroles qui ne receussent aucune difficulté ; & telles que les Ambassadeurs de France & d'Angleterre, qui avoient aussi leur rang dans le Conseil des Confederez, les pûssent juger suffisantes. Davantage ils protesterent, que dans toutes les propositions qui se feroient, soit en matiere sacrée ou profane, ils ne laisseroient passer aucun article capable de prejudicier à leur liberté : & que si l'ennemy vouloit insister au contraire, ils feroient connoistre à tous les peuples de l'Vnivers, qu'il n'auroit tenu qu'à luy que la paix n'eust esté faitte ; en suitte de quoy, apres avoir aussi reclamé les assistances des Princes leurs alliez, ils r'assembleroient leurs forces pour recommencer une guerre, qui, dans la justice de leur cause, ne leur pourroit promettre que des succés advantageux. Outre toutes ces protestations, le Prince Maurice & les Zelandois estoient d'advis que l'on dictast presentement les paroles qui devoient estre employées pour la reconnoissance de la liberté ; & que l'on en envoyast une minute aux Archiducs, afin que si elle ne leur plaisoit, ils cessassent d'aspirer à une conference. Mais quelques autres du Conseil jugerent que cette maniere d'agir seroit trop rigoureuse ; & qu'il falloit entendre l'ennemy avant que de le condamner.

Ils demandent avant toutes choses leur liberté estre establie en termes manifestes.

Le Prince Maurice & les Zelandois persuadent de renoncer à tout colloque, si auparavant on n'obtient parole de l'establissement de la liberté.

La

La presente année n'avoit plus guere à durer, & le commencement de l'autre devoit mettre fin à la surseance d'armes accordée entre les parties: cependant les Archiducs n'en demandoient point la continuation; se persuadant qu'on la leur demanderoit à eux-mesmes. C'est pourquoy les Estats manderent à Albert, que sur la confiance qu'ils prenoient en sa promesse, ils attendoient une conference sous les conditions qu'ils avoient cy-devant proposée au Pere Ney & à Verreiken. Que pour y vacquer les Confederez deputeroient cinq ou six des leurs; & que les Archiducs pourroient y envoyer un pareil ou moindre nombre de personnes; mais sur tout, telles qu'ils avoient cy-devant promis de les envoyer, avec ordre, tant de leur part que de celle de Philippe, d'expedier cette affaire promptement. Que cependant Albert advisast s'il ne seroit point necessaire d'adjoûter encore six semaines de temps à la surseance d'armes, parce que les Confederez en estoient d'advis, pourveu que le party contraire en fust d'advis aussi. Par ces paroles de la lettre, qui demandoient que les Deputez de Bruxelle fussent tels que les Archiducs les avoient promis, on doit entendre que les Estats desiroient des Belges & non pas des Espagnols: & les premieres lettres qu'on leur avoit escritres de Bruxelle pour les convier à la paix, le promettoient ainsi en paroles fort intelligibles: outre qu'estant question de trouver des moyens d'accommodement, il ne leur importoit pas peu d'examiner les choses avec des gens de leur nation, qui se trouveroient moins capables de supercherie que tous autres; & qui tascheroient de seconder les vœux de la Republique, sinon dans son zele pour la liberté, au moins dans son aversion pour la domination estrangere. Mais les Archiducs apres avoir fait cette proposition, s'y tendoient tellement contraires, que depuis le commencement de la negotiation jusqu'à cette heure, ils en eussent tousjours caché l'entreprise aux Grands de la Belgique, si la renommée ne l'eust découverte à la populace mesme. Et depuis peu encore Ney & Verreiken estant entrez en discours sur ce sujet avec les Estats, leur avoient demandé s'ils n'admettroient pas bien des Deputez estrangers dans la conference, veu qu'il ne s'y agissoit pas moins des interests du Roy d'Espagne que de ceux des Archiducs; mais ils n'avoient rien obtenu pour lors. L'affaire estant donc maintenant en ces termes, quelques-uns des principaux Ministres Confederez qui souhaittoient la paix, conjecturant, ou leur ayant esté dit en secret, que les Archiducs vouloient deputer le Marquis Spinola, General des armées d'Espagne, avec un Senateur Espagnol, & sçachant aussi que ce Marquis pour quelques raisons particulieres, outre les generales, penchoit vers la paix, se resolurent, non pas de proposer cecy au Conseil, par ce que cette proposition n'eust servy qu'à jetter en de nouveaux troubles les esprits soupçonneux, mais de faire en sorte que les Estats escrivissent au Pere Ney & à Verreiken, pour les prier de leur apprendre sans déguisement le nombre & les noms des Deputez de leur party; afin que les Confederez en prissent d'autant mieux leurs mesures, touchant les passe-ports & les preparatifs necessaires: mais en fermant la lettre on y fit entrer un billet, comme si ce n'eust esté qu'une bagatelle, lequel portoit que sur la demande faitte par Ney & Verreiken, s'il ne seroit point permis de nommer un estranger ou deux entre les Deputez de Bruxelle, les Estats vouloient user de deference envers les Archiducs; & consentir que quelque Espagnol pûst avoir rang dans la conference, pourveu qu'il ne fust point des principaux chefs de l'armée. Cependant les paroles de ce billet estoient equivoques; parce

1607.

Les Estats offrent aux Archiducs une plus longue cessation d'armes:

& ne veulent d'autres Ambassadeurs que des Belges:

à quoy les Archiducs estoient entierement contraires;

Les Estats accordent aux Archiducs, qu'il soit permis de nommer quelque estranger entre les Deputez.

1607. parce que d'un coſté les Confederez pouvoient dire qu'elles n'admettoient qu'un ſeul eſtranger : mais d'autre part l'Archiduc pouvoit pretendre qu'elles ne luy deffendoient pas d'en envoyer juſqu'à deux, ny meſme de deputer auſſi le General de ſes armées, puis qu'il n'eſtoit point de nation Eſpagnole. Davantage le nom de Belges pouvoit auſſi s'eſtendre aux Bourguignons de la Franche Comté, annexée aux Provinces des Païs-bas, & regie avec eux ſous une meſme principauté, afin que par ce moyen l'on ne pûſt rejetter le Preſident Richardot, que chacun jugeoit aſſez devoir eſtre employé dans une ſi grande affaire; comme celuy qui par ſa longue experience, & par la ſageſſe de ſes conſeils, paſſoit pour le principal Miniſtre d'Eſtat des Archiducs.

Environ ce temps Iacques Boulis, d'Amſterdam; Nicolas Iacques Simonides, de Horne; & Iacques Magnus, de Middelbourg; revinrent en Hollande, de Dannemare; où l'on les avoit envoyez pour ſaluër le Roy, & luy demander conſeil. On vid auſſi arriver à la Haye, en qualité d'Ambaſſadeurs de Dannemarc, Iacques Vlefeld Senateur, illuſtre tant par ſa naiſſance que par la reputation de ſa ſageſſe; & Ionas Chariſius. En ſuitte Hieroſme de Diſcou y arriva auſſi de la part du Prince de Brandebourg; & de la part du Palatin, on vid arriver Hippolyte de Collibus, dont la reputation s'eſtoit renduë celebre par pluſieurs eſcrits qu'il avoit donnez au public, & par diverſes Ambaſſades où il avoit eſté employé. Quant à l'Empereur Rodolphe, il envoya des lettres qui portoient pour inſcription; aux Eſtatz de Hollande, de Zelande & des autres peuples aſſociés; par leſquelles, apres avoir fait mention des peines que ſon pere & luy s'eſtoient données d'entendre les plaintes de ces nations & de leur procurer un heureux repos, il adjoûtoit, qu'il couroit un bruit qu'elles eſtoient ſur le point d'entrer en une negotiation de paix avec le Roy Philippe & l'Archidue Albert; mais qu'avant toutes choſes, elles vouloient que leur Republique fuſt declarée libre. Que cependant il s'eſtonnoit fort qu'on ne l'euſt point adverty d'une affaire de cette conſequence; toute la Belgique eſtant un fief & une portion de l'Empire Romain; & que partant les Eſtats ſe gardaſſent bien d'entreprendre, ſans ſon ordre, aucune choſe contraire aux loix feodales.

Ambaſſadeurs du Roy de Dannemarque & d'autres Princes vers les Confederez.

Lettres de l'Empereur aux meſmes.

A ces lettres les Eſtats reſpondirent, qu'ils n'avoient jamais creu que Philippe ny Albert, celuy-cy eſtant frere de l'Empereur, & l'autre ſon proche parent, luy euſſent pû celer leurs intentions, parce qu'autrement les Confederez n'auroient pas manqué de l'informer de leur deſſein. Qu'ils ſe ſouvenoient aſſez des plaintes qu'autrefois, eſtant accablez ſous le faix d'une injuſte domination, ils avoient addreſſées tant à l'Empereur qu'aux Eſtats d'Alemagne; ſoit avant que l'Archiduc Matthias euſt pris en main la defenſe de leur cauſe, & le gouvernement de leurs Provinces; ſoit depuis qu'il en fut ſorty: mais qu'ils ſe ſouvenoient auſſi, qu'on ne donna aucun ſoulagement à leur oppreſſion. Qu'à la verité bien-toſt apres, dans la ville de Cologne, il ſe tint quelque conference pour un accommodement, en preſence des Deputez de l'Empereur: mais parce qu'elle ne ſervit qu'à donner à l'Eſpagnol une plus favorable occaſion de faire une plus rude guerre aux Confederez, & qu'ainſi ils ſe voyoient contraints de chercher d'autres remedes, contre un mal qui les menaçoit de ſe rendre incurable, ils ne trouverent point d'appareil plus ſalutaire, que d'oſter à Philippe, dans une aſſemblée & par un arreſt de pluſieurs Provinces, une puiſſance qu'il n'avoit receuë qu'à la charge d'obſerver leurs loix, par luy du depuis violées

Reſponſe des Eſtats.

violées en plusieurs manieres. Que de là en avant leur liberté ainsi acquise par les voyes de droit, & conservée par celles des armes, avoit passé pour indubitable chez les Roys mesmes : & que neantmoins ils avoient souvent protesté tant à l'Empereur qu'aux Provinces, qui s'estant detachées de leur union, estoient encore aujourd'huy gouvernées par Albert, qu'ils estoient extremement faschez de tant de maux dont leur guerre estoit accompagnée, & de tant de sang qu'elle répandoit ; mais qu'à cette protestation ils avoient tousjours adjousté, qu'il ne falloit point esperer de paix avec eux, si l'on ne souffroit que leur Republique demeurast ce qu'elle estoit maintenant. De sorte qu'enfin le Roy d'Espagne & les Archiducs avoient consenty à sa liberté, ainsi qu'il se pouvoit connoistre par les declarations de ces deux Princes, dont on trouveroit une copie encloſe dans la presente lettre. Que pour ces causes, la Republique connoissant l'ancienne affection que l'Empereur & les autres Potentats d'Alemagne luy avoient tousjours portée, se promettoit aujourd'huy qu'ils favoriseroient tres-volontiers un pieux effort, qui ne taschoit qu'à finir une cruelle guerre. Dans ces lettres les Estats avoient pris soin de ne faire aucune mention du pretendu droit feodal de l'Empire ; parce qu'en le refutant ils se fussent rendus odieux, & qu'en l'advoüant ils n'eussent pas acquis une grande gloire. Par la mesme raison, Philippe & Albert, à qui l'Empereur, touchant ses pretentions, avoit escrit en mesme termes qu'aux Confederez, se contenterent, en laissant à part la question feodale, de luy respondre qu'ils n'entreprendroient rien au prejudice des droits d'autruy. 1607.

Il est certain que la famille d'Egmont a long-temps tenu la Gueldre, presque malgré les Empereurs : mais les anciens Princes la tenoient sous la foy & protection de l'Empire ; & on leur donna premierement le tiltre de Tuteurs, en suitte celuy de Comtes, & à la fin celuy de Ducs. Il passe aussi pour constant que les Evesques d'Vtrecht, qui tenoient avec cet Evesché le païs d'Over-Yssel, & ausquels l'Empereur Charles le Quint a succedé pour ce qui concerne la Seigneurie temporelle, avoient accoustumé de prester serment de fidelité aux Empereurs. Mais les peuples de Frise, & ceux d'outre le Lauwers estant seulement obligez de fournir quelques legers tributs, & des troupes auxiliaires premierement aux Roys de France, & du depuis aux Empereurs d'Alemagne, joüissoient en toute autre chose d'une liberté entiere, qu'ils disent leur avoir esté accordée primitivement par l'Empereur Charle-Magne. Sur tout il est constant qu'elle leur a esté souvent confirmée par ses successeurs, & en dernier lieu par Sigismond : & que durant sept cens ans le gouvernement public de ces contrées est demeuré partagé entre le peuple & les Grands meslez ensemble ; en telle sorte, que quelquefois ils éliſoient une seule personne, qui sous le nom de Potestat exerçoit les fonctions souveraines, ou pour toute sa vie, ou pour un temps limité. L'Empereur Maximilien taſcha de leur donner des Gouverneurs sortis de la maison de Saxe ; mais quoy que pour lors la Republique fust deschirée par ses propres factions, ces Gouverneurs n'en pûrent jamais obtenir l'entiere possession : de sorte qu'à la fin estant las de la disputer, ils transporterent leur droit à Charles le Quint, Prince des Alemans & des Belges. Quant à la Hollande, qui eut la Zelande pour annexe, l'on tient que Charles le Chauve Roy de France, luy donna un Prince ; soit que ce Prince fust sorty de ceux de Guyenne, soit qu'il eust esté choisi entre les principaux Seigneurs Hollandois : mais les memoires qui nous en ont laiſ-

La Gueldre, seule & Vtrecht sont fiefs de l'Empire.

1607. ſé la connoiſſance attribuent à Theodore une puiſſance & jurisdiction hereditaire, ſans faire mention d'aucune dependance feodale : toutefois ce n'eſt que ſur les biens qui avoient appartenu à l'Egliſe d'Egmont, l'abus de ces ſiecles ayant ſouvent permis aux Princes de s'enrichir par l'uſurpation des revenus dù clergé. Bientoſt apres, les Provinces de l'Empire Romain ayant eſté partagées entre les François & les Alemans, ces derniers demeurerent Souverains de celles qui eſtoient voiſines du Rhin : mais il ſe trouve une bulle d'Othon Troiſieſme, par laquelle il conſent que le Comte de Hollande poſſede hereditairement les terres dont il n'avoit auparavant qu'une joüiſſance viagere. Et depuis ce temps il y eut ſouvent des guerres entre les Comtes de Hollande & les Empereurs, ceux-cy voulant s'attribuër la puiſſance des Souverains ſur le païs, & les autres refuſant de les reconnoiſtre pour tels. Il ſe trouva neantmoins des Princes de Hollande, leſquels pour acquerir l'affection des Alemans, ſe declarerent vaſſaux de l'Empire, mais vaſſaux libres, & qui ne devoient qu'une ſimple proteſtation de foy & hommage, & l'on met en ce rang le Comte Guillaume qui fut luy meſme eſleu Empereur. Quant aux Princes de Baviere, ils ne remuërent rien dans la Belgique au prejudice de l'Empire, eſtant eux meſmes ſortis d'Empereurs : mais la maiſon de Bourgogne, & du depuis celle d'Auſtriche, refuſerent de tenir les Païs-bas à foy & hommage de l'Empire, ſoit qu'ils les pretendiſſent avoir anciennement eſté libres, ſoit que l'Empereur Frideric euſt renoncé à tous les droits imperiaux en faveur de Philippe Duc de Bourgogne; toutefois Maximilien d'Auſtriche, eſtant, non pas à la verité Prince des Païs-bas, mais pere & tuteur du Prince, voulut annexer ces terres à l'Empire d'Alemagne; & employa pour cet effet, contre les habitans, outre ſon authorité, le ſecours des forces eſtrangeres; mais les Eſtats du païs s'oppoſerent à ſes deſſeins avec beaucoup de reſolution : & ce different eſt mis entre les cauſes des troubles qui commencerent à naiſtre des lors. Du depuis lors que Charles le Quint aſpirant à l'Empire d'Alemagne, tachoit d'en exclurre le Roy de France comme eſtranger; les Alemans luy objecterent à luy meſme, que ſi les François n'appartenoient à l'Empire d'Alemagne, les Belges ne luy appartenoient pas davantage; puis qu'ils ne contribuoient point aux charges de l'Empire, qu'ils n'obeïſſoient point à ſes loix, & ne reconnoiſſoient point ſa jurisdiction, non plus que ceux-cy. Mais ce Prince, pour obtenir plus aiſément une dignité qu'il ſouhaittoit avec paſſion, promit de faire en ſorte pour l'avenir, que les Belges demeureroient unis avec les Alemans, par une alliance qui ne pourroit plus eſtre revoquée en doute. Et bien-toſt apres, pour s'acquitter de cette promeſſe, ayant examiné tout ce qui ſe pouvoit alleguer touchant les droits des Alemans & la liberté des Belges, il fit une declaration, par laquelle, apres avoir confeſſé qu'il ne reconnoiſſoit pour fiefs de l'Empire que les ſeuls Païs d'Vtrecht & de Gueldre, il ordonna neantmoins que dorenavant les Provinces de Hollande & de Zelande, & les autres terres des Païs-bas, compoſeroient toutes enſemble une partie de l'Empire d'Alemagne, non pas pour ſuivre ſes loix ny ſa jurisdiction; mais pour contribuër à ſes neceſſitez, autant que deux Princes Electeurs pouvoient faire : à la charge que toute la Belgique demeureroit ſous la protection de l'Empire, & auroit voix de ſuffrage dans les aſſemblées, retenant au ſurplus ſon ancienne liberté. Ce fut en vertu de cette alliance, que, ſous Philippe Second, les Confederez implorerent le ſecours de l'Alemagne, contre les violences

des

des Eſpagnols : & dans la conference qui ſe tint à Breda, le Prince d'Orange, pour gagner l'affection des Alemans, ſoûrint que la Hollande & la Zelande appartenoient à l'Empire d'Alemagne, les Deputez Eſpagnols inſiſtant au contraire. Mais enfin les Provinces Vnies, qui ne recevoient aucun ſecours de ce coſté là, ayant eſté contraintes de ſe defendre ſeules, n'ont plus voulu depuis ce temps telever d'autruy. Et ce n'eſt pas une choſe fort nouvelle, de voir les dependances s'abolir par cette voye : veu que l'Europe presque toute entiere quitta l'obeïſſance des Empereurs de Conſtantinople, parce qu'ils ne l'aſſiſtoient pas contre la violence des Barbares. Et meſme encore aujourd'huy la liberté de l'Italie ne ſe defend de la pretenſion des Empereurs que par cette ſeule raiſon. Mais il n'eſt pas de noſtre ſujet d'approfondir davantage cette queſtion : & il y a long-temps que l'ordre de mon deſſein m'appelle ailleurs. 1607.

Depuis que le traitté de la ſurſeance d'armes dans les Païs-bas eut donné de certaines bornes à la guerre, les ſoldats taſchérent à bien employer le temps qui leur reſtoit encore pour la faire ſelon qu'il eſtoit permis. Albert avant envoyé à Lingen un petit nombre de cavaliers chargez de l'argent de leurs montres, ils furent fortuitement tencontrez en chemin dans les campagnes de Bentheim, par une troupe d'ennemis plus puiſſante que la leur, ce qui les obligea de ſe retirer dans la ville de Steinfort. Toutefois quelques uns de ceux qui les pourſuivoient, entrerent avec eux ; & les habitans fermerent les portes pour exclurre le reſte. Cependant il y avoit de la meſlée dans la ville meſme, entre ceux qui vouloient ravir l'argent, & ceux qui taſchoient de le retenir, tandisque ceux qui eſtoient dehors menaçoient la place d'y entrer par force, ſi on ne leur en ouvroit les portes auſſi bien qu'à leurs ennemis. Davantage les uns & les autres envoyerent chacun vers les villes de ſon party, pour leur demander du ſecours ; de ſorte qu'une legere rencontre ſembloit aboutir à un combat horrible : mais les bourgeois craignant de ſervir eux meſmes d'un ſurcroiſt à la victoire, gagnerent tant ſur l'eſprit des uns & des autres, qu'au lieu de s'expoſer au hazard d'une ſanglante deffaitte ſous une douteuſe eſperance d'avoir de l'argent, ils s'accommoderent en ſorte, que les Hollandois, s'eſtant contentez de toucher trois mille Albertins, abandonnerent la proye en queſtion. Sidlenisky Gouverneur de Grave, navigeant ſur la Meuze avec moins de precautions qu'il ne devoit, fut fait priſonnier par les Eſpagnols : & Warner du Bois, Intendant de la juſtice dans les armées, marchant en caroſſe dans les campagnes de Tile, fut tué par les ennemis, pour s'eſtre plus que de raiſon opiniatré à la defenſive contre une troupe qui l'avoit enfermé de toutes parts.

Les Hollandois ſurprennent les cavaliers d'Albert chargez de leurs montres.

Sous l'aſſurance de l'accord fait entre les Archiducs & les Eſtats, les uns & les autres congedierent une partie de leur ſoldateſque eſtrangere ; ceux-cy par prudence, & ceux-là par neceſſité auſſi. Car en effet ils voyoient chez eux de toutes parts des ſeditions preſtes d'éclatter, s'ils n'euſſent evité, par un relaſche de quelque temps, les nouvelles dépenſes qu'il leur euſt fallu faire. Et meſme ce remede ne fut pas tout à fait capable de guerir leurs maux ; pluſieurs ſoldats qui s'eſtoient répandus dans les campagnes, incommodant extremement les laboureurs. Davantage, ceux qu'ils avoient envoyez à Dieſt les menaçoient, que ſi l'on ne les payoit bien-toſt de leurs montres, ils introduiroient avec eux d'autres ſoldats pour groſſir leur nombre. Neantmoins bien-toſt apres, il vint un peu d'argent d'Eſpagne, & les ſujets de l'Archiduc luy en fournirent auſſi quelque ſomme ; au moyen de

L'Archiduc & les Confederez congedient une partie de leurs ſoldats eſtrangers.

1607. quoy les ſoldats de Dieſt ayant receu de l'argent & leur grace, furent envoyez par petites troupes en diverſes villes, & cette desunion leur oſta la puiſſance de mal faire. En ſuitte de quoy les Archiducs ſe reſolurent d'employer le temps de leur repos à donner des exemples de ſeverité, qui fuſſent capables de reſtablir la diſcipline militaire dans leurs troupes, par l'advis de Diego Ybarra, que l'on avoit envoyé d'Eſpagne pour exercer la charge d'intendant des finances & de la police dans les armées. Ils firent donc incontinent publier un edit, par lequel apres avoir raconté les inſolences commiſes par la ſedicieuſe ſoldatesque de Dieſt, & les pertes que ces mutins avoient fait ſouffrir au peuple, ils declaroient que veritablement on leur avoit pardonné leurs crimes; mais que ce pardon n'inferoit pas que l'on ſe deuſt ſervir d'eux malgré qu'on en euſt. Partant il eſtoit ordonné à tous les complices de ce tumulte, qu'ils euſſent, dans vingt-quatre heures, à ſe retirer hors des terres du Roy d'Eſpagne & des Archiducs, avec deffenſes d'y remettre jamais le pied: la peine de la vie eſtant propoſée contre ceux qui differeroient de ſortir de ces Eſtats, ou qui y rentreroient cy-apres; & de grandes recompenſes promiſes à ceux qui les pourſuivroient pour leur faire obſerver cet edit. Les plus ſages jugeoient ſur ce ſujet, que les Eſpagnols ne prenoient pas bien leur temps, lors qu'apres avoir fait ſonner leur fidelité ſi hautement, pour effacer les ſoupçons du peuple Confederé, on les voyoit incontinent par une artificieuſe declaration, ſe mocquer des recompenſes promiſes à leurs ſoldats, qui les avoient en quelque façon meritées.

Les ſeditieux de Dieſt, ſuivant le conſeil d'Ybarra, ſont contraints de quitter les terres des Archiducs.

Ie ne veux pas icy fruſtrer la poſterité d'un merveilleux témoignage de l'opulence des Hollandois, & de leur humeur portée à combattre contre la nature: puis qu'environ ce temps il ſe trouva quelques particuliers qui entteprirent, par le moyen de certaines machines que le vent faiſoit tourner, de mettre à ſec le lac de Bemſtre proche de Purmerend, & de l'aſſurer par de bonnes digues contre la violence des eaux de dehors. Ce lac contenoit en ſon circuit ſept heures de chemin, & eſtoit profond de ſix pieds; neantmoins ces gens vinrent à bout de leur entrepriſe. Auſſi eſt il certain qu'autrefois les Iſles de tous ces païs, fort baſſes de ſituation pour la pluſpart, ne ſe ſont eſlevées au deſſus des eaux, que par l'induſtrie & le long travail des habitans: ce qui n'a pas empeſché que bien ſouvent l'Ocean ne ſe ſoit vangé de la hardieſſe des hommes, par des inondations qui ont ſubmergé pluſieurs champs & pluſieurs villages, & changé le cours des rivieres meſmes: de ſorte qu'il n'y a point de lieu au monde où la terre & l'eau ayent éprouvé plus de viciſſitudes que chez ces peuples. Wibrand de Warwic retourna des Indes avec deux navires qu'il avoit reparez en l'Iſle des Cygnes (les Hollandois la nomment l'Iſle du Prince Maurice) ayant eſté contraint de dreſſer une forge en ce lieu deſert, pour travailler aux ouvrages de fer neceſſaires. Et les Confederez renvoyerent treize autres vaiſſeaux en ces meſmes climats, ſous la conduitte de Pierre Verhouf, qui avoit cy-devant eſté compagnon de Iacques Hemskerk, avec lequel il n'avoit pas peu contribué à la victoire de Calis.

Quelques Hollandois ſeichent le Lac de Bemſtre.

Warwic retourna des Indes avec deux navires.

Verhouf y retourne avec treize navires.

Dans le pays d'Embden, depuis que le Marquis Spinola eut pris la ville de Lingen, le Prince Ennon ſembloit moins reſpecter la puiſſance des Eſtats qu'auparavant: & de fraiſche datte il avoit reſpondu aſſez fierement à leurs Deputez. Les bourgeois d'Embden ſe ſervirent de cette occaſion, & formerent contre luy diverſes accuſations en meſme temps: ils ſe plaignoient

Les Eſtats appaiſent les troubles du pays d'Embden.

gnoient premierement, que par plusieurs artifices couverts il empeschoit qu'on ne delivrast aux tresoriers de l'épargne publique les deniers destinez pour le payement de la garnison de la ville, & pour les autres dépenses qu'elle estoit obligée de soûtenir. Ils se plaignoient aussi que sans prendre aucun advis des assemblées il imposoit les tributs à sa fantaisie, & qu'il permettoit aux troupes Espagnoles de se répandre parmy les campagnes du païs, pour les ravager. Mais le plus grand de tous les crimes qu'on luy reprocha, fut d'avoir donné aux mariniers qui alloient en Espagne, des lettres de passe-port differentes, selon qu'il les reconnoissoit attachez à sa faction ou au service de leur patrie; de sorte que tous ceux qui avoient esté mis aux fers, & traittez cruellement en Espagne, le nombre en estant assez grand, passoient dans l'esprit de leurs comparriotes pour avoir esté trahis par une secrette correspondance de leur Prince. Les Estats Confederez ayant aussi appris que les Princes Iean & Christophe freres d'Ennon, s'estoient arrestez avec leurs troupes à l'entour de la ville d'Embden, envoyerent aux bourgeois des troupes pour garder leurs fauxbourgs & leurs metayries, & au Comte Ennon, non pas des Deputez comme auparavant, mais un trompette avec une lettre, par laquelle ils luy commandoient de reparer dans huit jours tout ce qu'il avoit commis au prejudice du traitré de pacification, & de mettre ordre que les prisonniers Embdanois fussent delivrez, protestant que s'il manquoit d'accomplir ces choses, la Republique seroit contrainte d'en venir à une guerre, où il ne trouveroit pas son conte. Ennon envoya incontinent en Angleterre pour solliciter la faveur du Roy, auquel il se promettoit aisément de faire approuver la cause d'un Prince contre ses sujets, quelque douteuse qu'elle pûst estre. Neantmoins il ne laissa pas d'envoyer des Deputez aux Estats, afin de se justifier, principalement pour ce qui concernoit le malheur des mariniers; qu'il disoit n'estre arrivé par aucune trahison qu'il eust commise; mais seulement parce que tous ceux qui venoient d'Embden, depuis que cette ville eut receu une garnison Hollandoise, estoient traittez en Espagne comme ennemis. Enfin les Estats, apres avoir entendu le Comte & ses sujets, exhorterent les uns & les autres à vivre paisiblement ensemble pour l'advenir; & les renvoyerent ainsi pour le present. 1607.

Ambassade du Roy de Suede aux Estats.

On donna aussi audience aux Ambassadeurs de Charles, maintenant Roy de Suede, & les Estats luy permirent de lever des soldats dans les villes Confederées, parce qu'il faisoit puissamment la guerre, ravageant toute la Livonie, tandis que Sigismond estoit occupé dans son Royaume à combattre les rebellions de ses sujets. Toutefois si l'on excepte ces mouvemens, & ceux de la Hongrie, qui commençoient à se reveiller, le reste de l'Europe estoit en repos, ou pour le moins sans guerre ouverte.

Briefve relation de ce qui s'est passé en d'autres endroits de l'Europe.

Le Roy de France avoit reconcilié les Venitiens avec le Pape sous ces conditions: que les nouvelles ordonnances faittes contre les prestres demeureroient sans execution; & que ceux qui avoient esté mis prisonniers pour quelques crimes, seroient rendus au Pape; apres quoy il leva l'interdit qu'il avoit fait publier: & ceux que ces differens avoient fait sortir de la ville y retournerent, à la seule reserve des Iesuites que les Venitiens ne voulurent point recevoir. Frere Paul religieux de l'ordre des freres Servites, avoit rendu plusieurs bons offices à sa patrie, tant par ses conseils que par ses escrits: neantmoins quoy que les choses fussent desja pacifiées, on practiqua des assassins qui le couvrirent de tant de playes qu'il fut sur le point

1607. d'en mourir : & ces gens-cy apres avoir fait leur coup, se refugierent sur les terres du Pape, avec ceux qui les avoient employez à cet attentat. Cependant le Senar de Venise declara hautement, que frere Paul estoit en la protection de la Republique : & par son arrest, non seulement il promettoit à tous ceux qui pourroient livrer ou tuer les assassins, une grosse somme d'argent pour recompense ; mais davantage, afin de les potter plus ardemment à la vengeance, il leur offroit la grace & le r'appel de deux personnes telles qu'ils les voudroient choisir, exilées pour d'autres crimes.

Le Comte de Fuentes Gouverneur du Milanez avoit eu quelque different avec les Grisons, touchant les frontieres de ces deux Estats : mais comme il n'avoit pas envie de le terminer par arbitres, ny par une guerre ouverte, il taschoit seulement de surprendre ses ennemis par de secrettes intelligences, retenant pres de luy pour ce dessein les milices qui avoient esté mises sur pied pendant les mouvemens de Venise. Mais cette conspiration ayant esté découvette, & quelques uns de ses complices chastiez, les Grisons se tinrent sur leurs gardes ; en suitte de quoy les deux partis estant sur le point d'en venir à une guerre declarée, le Roy de France & les Venitiens pacifierent toutes ces discordes.

En Alemagne la ville de Donawert, proche du Danube, ayant esté proscritte par l'Empereur, à cause de quelque sedition que les habitans avoient emeuë contre les Prestres & les ceremonies de l'Eglise Romaine, le Duc de Baviere, tant pour cette raison, que pour un ancien droit qui avoit appartenu à ses ayeuls sur cette ville, s'en rendit maistre : & les Protestans d'Alemagne condamnerent trop tard une entrepriso à laquelle ils n'avoient pas pris soin de s'opposer avant son succés ; s'estant amusez à faire plusieurs assemblées entre eux, & diverses remonstrances à l'Empereur, au lieu de se potter promptement à quelque chose de plus hardy.

Le Roy d'Espagne, qui n'avoit plus d'ennemis sur la mer, voyant que ses flottes des Indes & de l'Amerique estoient heureusement arrivées ; outre qu'il avoit imposé de nouveaux tributs sur toute l'Espagne, ne travailloit plus qu'à s'acquitter peu à peu de ses debtes, qui estoient presque infinies ; & pour venir à bout de son dessein, sçachant joindre, comme il avoit fait autresois, la qualité de Souverain à celle d'un debiteur particulier, il moderoit l'interest des sommes deuës, & se faisoit donner du delay par ses creanciers.

En France, estant né un second fils au Roy, son Royaume se fortifioit de plus en plus dans l'esperance d'une longue paix.

En Angleterre, la sedition que les paysans commençoient à émouvoir contre l'avarice des Gentils-hommes, fut appaisée en temps & lieu, & la tranquillité du Royaume conservée, tant par le pardon que l'on accorda pour le present, que par les peines que l'on proposa pour l'advenir. Quant à l'Yrlande, deux Comtes de ce Royaume, Tiroun & Tirconel, dont le premier s'estoit autrefois assez fait connoistre par ses rebellions, ayant quitté le païs pour se refugier premierement en France, & bien-tost apres en Brabant, attribuoient la cause de leur exil au zele qu'ils conservoient pour la Religion Romaine : mais le Roy Iacques, jugeant que ce pretexte luy estoit injurieux, fit imprimer un manifeste, par lequel il soûtenoit que l'abus de ces derniers siecles, qui avoit accoustumé de déguiser mille crimes sous le masque de la Religion, ne devoit point estre écouté dans cette rencontre. Car en effet, disoit il, doit on croire que le soin de la pieté ayt beaucoup de puis-

puiſſanee ſur des peuples barbares, qui n'ont jamais connu le mariage, qui louënt les meurtres, & mettent leur principale gloire à ſe nourrir de rapines? Il faut bien plustoſt dire que ees deux fugitifs, qui furent redevables des dignitez qu'ils ont ey-devant poſſedées, non pas à leur vertu ny à la nobleſſe de leur race, mais aux bien-faits de la Reyne Eliſabeth, n'ont eſté chaſſez de leur païs que par des remords de conſeience, qui leur ont fait connoiſtre leur ingratitude & leur perfidie, lors qu'apres avoir obtenu diverſes fois le pardon de leurs crimes,on les a veus y retomber de nouveau,en incitant l'Yrlande à de perpetuelles rebellions; & au maſſacre d'un grand nombre d'Anglois diſperſez dans ſes Provinces. En quoy il ne faut point douter que les Ieſuites, qui ont maintenant accouſtumé d'ourdir ees ſortes de trames, n'ayent fait agir leurs ſoins ordinaires: mais enfin ces deux mutins, apres avoir imploré en vain le ſeecours de Puiſſanees eſtrangeres, & tenté inutilement toutes choſes, n'ont plus trouvé de reſſouree qu'en leur fuitte. 1607.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE DIXSEPTIESME.

SOMMAIRE.

Les Confederez contractent une alliance nouvelle avec la France. Demandes faittes par les Allemans a la Republique Confederee. Le Prince Maurice va recevoir les Deputez ennemis à leur arrivée. On choisit des personnes expresses pour conferer avec eux en privé. Les Espagnols taschent à tirer de longue : ils veulent une treve, & les Confederez veulent la paix. Philippe consent à la liberté des Provinces Vnies. On seme des libelles contre les demandes des Espagnols. Les Confederez ne veulent pas renoncer à la navigation des Indes. Ils pressent la fin de la conference. Les Espagnols proposent leurs principaux articles obscurement, & les Confederez proposent les leurs clairement. Protestation de Richardot. Le Pere Ney va en Espagne pour sçavoir l'intention du Roy. Nouvelle alliance des Confederez avec l'Anglois. Demandes deraisonnables des Espagnols. Les Brabançons du party des Estats taschent en vain de recouvrer le droit de donner leurs suffrages. Contestation sur le point de la restitution des biens. Les Deputez Espagnols s'offensent de la demande des Confederez. Le President Iannin penche vers la treve. Le Prince Maurice s'oppose vtilement aux artifices de ceux qui veulent la paix. Les Ambassades envoyées par Philippe en France & en Angleterre sont suspectes aux Confederez. Sur la demande faitte par les Deputez Espagnols, que l'on s'abstienne de la navigation des Indes, & que l'exercice de la Religion Romaine soit restably, les Confederez veulent rompre la conference. Les Ambassadeurs de France & d'Angleterre les exhortent à une treve. On seme des libelles contre la treve. Raisons pour lesquelles les Confederez penchent vers une treve. Grandes contestations entre eux. Le Prince Maurice par ses lettres escrittes aux villes de Hollande, taschе de leur dissuader la paix. Differentes interpretations de ces lettres. Lettres de Lipsius touchant la treve. Oldenbarneveld respond aux reproches que les Deputez Espagnols font aux Estats. On publie les écrits secrets que Richardot avoit laissez. Harangue du President Iannin faitte en faveur de la treve au Conseil des Confederez. Cette affaire est agitée entre eux avec beaucoup de chaleur. Oldenbarneveld attire au consentement d'une treve tous les Confederez à la reserve des Zelandois. Plainte du President Iannin contre les Zelandois. Inigo ayant esté envoyé en Espagne par les Archiducs, pour y presser le consentement d'une treve, le Duc de Lerme adjoute un grand poids à ses raisons. Philippe Prince d'Orange estant en Hollande, reconcilie Emanuel de Portugal avec la maison de Nassau. Adolphe de Nassau est dessait & tué. Differens entre Gomarus & Arminius sur quelques articles de Religion : on les entend en une conference ordonnée par les Estats. Le Catechisme du Palatinat & la Confession de foy receuë dans les Provinces Confederees font naistre de nouveaux sujets de contestation. Matelif retourne des Indes apres y avoir remporté de grands avantages. La Compagnie establie chez les Confederez, est assistée par l'argent mesme des ennemis. Bref recit de ce qui se passe ailleurs.

1608. *La rigueur du froid retarde l'arrivée des Ambassadeurs Espagnols.*

LEs Deputez pour la paix differerent assez long-temps leur arrivée en Hollande ; soit que l'on deust attribuer la cause de ce retardement au froid de cette année, qui fut si violent qu'il s'en trouve peu de pareils ; soit que les Espagnols, suivant leur orgueil ordinaire, fussent bien aises de se faire attendre. Cependant, les Estats menageant tousjours leurs alliez, taschoient addroittement de reconnoistre quelles assistances ils en pouvoient esperer, tant pour la paix que pour la guerre : mais dans ces conjonctures les François donne-

donnetent à la Republique de ſi genereuſes marques de leur affection, que parmy les autres nations il ne s'en trouva point qui en approchaſſent. Car entre autres choſes ils conclurent un traitté, par lequel Henry promettoit de faire en ſorte que la paix, qui interviendroit entre les Confederez & leurs ennemis, fut equitable : & quand elle auroit eſté jurée, s'il arrivoit que le party d'Albert ou celuy de Philippe la violaſſent ; ſoit en commettant eux meſmes contre les Confederez quelque outrage public, ſoit en diſſimulant les injures que les particuliers auroient commiſes ſous leur adveu ; ce Monarque s'obligeoit d'envoyer dix mille hommes de pied au ſecours de la Republique. Mais ſi d'ailleurs le Roy ou le royaume de France éprouvoient auſſi quelque hoſtilité, la Republique promettoit pareillement de fournir pour leur ſecours, ou ſix mille hommes d'infanterie, ou des vaiſſeaux d'une valeur equipollente. Et en cas que l'un des partis aſſociez aſſiſtaſt l'autre d'un plus puiſſant ſecours que celuy qui eſtoit declaré par leur traitté, ce ſurplus devoit tenir lieu d'une eſpece de preſt, qui ſe payeroit apres la fin de la guerre. Cet accord portoit auſſi, que, des deux partis alliez, l'un ne pourroit traitter avec les adverſaires ſans le conſentement de l'autre. Que pour le trafic, les Confederez en France, & les François dans les Provinces Vnies, ſeroient traittez comme citoyens. Mais les Anglois n'avoient garde de faire un traitté pareil avec la Republique ; puis qu'au contraire, pour s'en exempter, ils reveilloient leur ancienne conteſtation touchant le trafic des draps, qu'ils vouloient attribuer à la ſeule compagnie de marchands eſtablie en Angleterre. Davantage, ils demandoient qu'avant toutes choſes les Eſtats fiſſent avec eux une nouvelle transaction, plus exacte que la precedente, pour le ſujet de l'argent qui eſtoit deub à la Couronne d'Angleterre. Quant aux Alemans, dont le nombre s'eſtoit accreu d'un nouveau Deputé venu de la part du Lantgrave de Heſſe, comme toute cette nation eſt fort irreſoluë, ils diſoient que leurs Princes ne ſouhaittoient rien plus ardemment que de contracter amitié avec les Confederez, ſous une aſſeurance de ſecours reciproque ; & que neantmoins ils n'avoient receu aucun ordre precis pour cet effet. Mais cependant ſi la paix ſe faiſoit, voicy à peu pres ce qu'ils recommandoient aux Eſtats : premierement que l'on priſt ſoin de ne rien conclurre qui pût porter prejudice à la maiſon de Naſſau : que l'on obligeaſt les Eſpagnols à reparer les torts que Mendoze avoit faits à l'Alemagne : qu'on ne permiſt aucun exercice de la Religion Romaine dans les lieux dependans de la juriſdiction des Eſtats : que quand on viendroit à congedier les gens de guerre des Païs-bas, on priſt garde qu'il n'en rejaliſt aucun dommage dans les contrées voiſines : & que les impoſts mis ſur les convois d'Alemagne, n'euſſent plus de lieu pour l'avenir.

1608.

Les Eſtats contractent nouvelle alliance avec la France.

Le trafic des draps empeſche les Anglois de faire le meſme.

Requeſtes des Allemands aux Eſtats.

Enfin ſur le commencement de Fevrier, les Deputez du party ennemy, apres avoir eſté conduits par des traineaux ſur les rivieres des Provinces Vnies, arriverent en Hollande. Le Marquis Spinola, & Mancicidor, Secretaire d'Eſtat du Roy d'Eſpagne dans la direction de ſes guerres, vinrent les premiers ; & furent ſuivis de Richardot, de Verreicken, & du Pere Ney. Ils trouverent le païs presque ſans armes : & les rivieres principalement eſtoient dégarnies de ces puiſſantes fortifications dont leurs bords eſtoient couverts un peu auparavant. Dans toutes les villes où ils paſſerent, ils furent receus par les Gouverneurs avec toute ſorte de courtoiſie ; & quand ils furent proche de la Haye, le Prince Maurice vint au devant d'eux, accompagné d'une prodigieuſe multitude de peuple, que la grandeur de cette

Arrivée des Deputez du party ennemy.

Le Prince Maurice leur va au devant.

1608. avanture avoit fait accourir de toutes parts, pour estre spectateur d'une chose que personne n'eut jamais osé croire l'année precedente : chacun reputant maintenant pour un miracle, de voir ces deux grands Capitaines, qui avoient dernierement conduit de si puissantes armées l'un contre l'autre, se rencontrer icy desarmez, s'entr'embrasser avec mille caresses mutuelles ; &, au lieu des efforts & des surprises que la guerre leur avoit fait mettre en pratique, ne combattre plus qu'à force de civilitez & de courtoisies. Le Marquis monta dans la carosse du Prince ; & lors que l'un & l'autre furent entrez en discours, ils recueillirent de leur vertu ce fruit reciproque, de voir que le jugement que chacun d'eux faisoit de son ennemy, estoit veritable. Apres que les logemens eurent esté departis selon la dignité des personnes, & que le Marquis eut fait déployer ses beaux meubles, & toutes les autres choses que l'on avoit fait preparer pour l'éclat & pour la pompe, il n'est pas possible d'exprimer avec quelle affluence le peuple accouroit des extremitez mesmes de la Hollande, pour voir la magnificence de son train & de sa table, & pour contempler sa personne. Mais quoy que la pluspart de ces spectateurs n'eussent esté attirez que par le seul desir de repaistre leur veuë, il s'en trouva pourtant quelques uns, qui tesmoignoient & se vantoient mesme, que l'amour de la Religion Romaine les avoit fait venir. Le Marquis, de son costé, ne rendoit pas son accés difficile à ceux qui desiroient approcher de luy : au contraire il leur parloit le premier par son truchement, soit qu'il estimast cela bien seant, ou que mesme il osast se promettre l'affection de la populace, au prejudice des Estats. Les Deputez Espagnols ayant demandé audience, on la leur donna avec des solemnitez bien plus grandes que de coustume ; & apres qu'ils eurent fait leurs complimens, ils declarerent quel estoit le sujet de leur deputation. On choisit des personnes expresses, pour conferer avec eux en privé ; & tout le Conseil des Confederez en general, éleut, pour agir en son nom, Guillaume de Nassau & Walraven de Brederode ; ausquels chaque Province particuliere adjoûta son Deputé particulier, sçavoir, la Gueldre, Corneille de Gent ; la Hollande, Iean d'Oldenbarneveld ; la Zelande, Iacques de Maldere ; l'Vtrecht, Nicolas Berk ; la Frise, Gellius Hillema ; l'Over-ysel, Iean Slout ; & le païs de Groningue, Abel Conders. Les premiers jours furent employez, de part & d'autre, à examiner & debattre les commissions & les ordres donnez aux Deputez. Le Roy Philippe, par ses lettres patentes, attribuoit aux Archiducs la qualité de Souverains Princes des Païs-bas : & quand il parloit de la liberté des Confederez, il repetoit un certain article, qu'il avoit desja un peu auparavant voulu faire passer, & qui portoit que l'adveu de cette liberté seroit valable, s'il estoit suivy de la paix ; par la conclusion de laquelle on adjusteroit aussi les affaires de la Religion, & toutes les autres matieres qui tomboient en different. D'ailleurs les Archiducs presupposoient dans leurs lettres, que les termes contenus en la ratification de leur premier traitté, faitte depuis peu par Philippe, estoient conformes à l'intention des Confederez, quoy que neantmoins les Estats eussent fait plusieurs plaintes & plusieurs protestations au contraire. Davantage, quoy que Philippe eut donné pouvoir aux Archiducs de faire la paix ; soit par eux, soit par les Agens qu'il avoit depurez pour cet effet ; neantmoins les mesmes Archiducs, dans le contenu de leurs lettres, n'expliquoient pas assez nettement, qu'ils transportoient aux Deputez ce droit qui leur avoit esté accordé par Philippe. Sur tous ces defauts, que les Confederez blâmoient, les Espagnols, apres en avoir encore excusé quelques autres

Ils declarent le sujet de leur deputation.

Personnes choisies pour conferer avec eux.

tres avec beaucoup de civilité, resp onditent que dans peu de jours ils feroient en sorte qu'il n'y auroit plus rien à desirer en la validité de leurs commissions; mais ils se plaignoient de leur part que, par un exemple tout à fait nouveau, les Estats, dans la commission qu'ils avoient donnée à leurs Deputez pour la paix, les assujettissoient à des ordres secrets. A quoy il fut incontinent respondu, que cela ne pouvoit en rien prejudicier à la negotiation, puis que les Estats, qui estoient eux mesmes presens à la conference, aussitost que quelque article auroit esté conclu, y devoient adjouster leur approbation. Car en effet les uns & les autres avoient resolu, que les choses qui tomboient en difficulté, seroient proposées & definies l'une apres l'autre, & non pas toutes à la fois: parce que d'un costé les Confederez en commençant par les points les plus difficiles, avoient envie de sonder l'intention de leur ennemy, & de reconnoistre s'il avoit aspiré à une veritable paix, ou à une simple conference; & que d'autre part les Espagnols estoient bien aises de pouvoir tirer de longue, & d'avoir lieu, quand il leur plairoit, de renverser ce qu'ils auroient desja conclu. 1608.

Les Estats commençans par les points les plus difficiles, les Espagnols retardent les conclusions.

Spinola & les siens offrirent d'abbord ou la paix ou une treve; cachant ce secret, qui ne fut découvert que trop tard, qu'une paix sous des conditions equitables ne se pouvoit faire qu'à leur desavantage, & qu'une treve leur seroit plus commode. Au contraire les Estats protesterent des l'entrée de la conference, que leur intention estoit de donner à tant de guerres une fin absoluë, & non pas un simple relasche: par cette consideration, qu'il estoit indubitable que les forces d'Espagne, presentement abbatuës, se repareroient avec le temps, & par plusieurs autres raisons qui furent alleguées contre la treve; desquelles nous ferons cy-apres un ample recit. On commença donc à traitter de la paix: & le premier article qui fut agité concernoit la confession de la liberté des Provinces Vnies; sur laquelle les Deputez de part & d'autre estant entrez en discours, que vos Provinces (dit Richardot aux Confedetez) soient un royaume si vous voulez, nous n'y contredisons pas. Neantmoins il pria, que sur ce point le traitté fut conçeu en des termes qui n'offensassent la majesté de Philippe, que le moins qu'il seroit possible. Les Confederez demandoient que le Roy & les Archiducs, tant en leur nom qu'au nom de leurs successeurs, renonçassent pour jamais à la souveraineté des sept Provinces, & des païs de Drent & de Lingen avec toutes leurs dependances, en telle sorte que mesme ils n'en usurpassent plus ny les tiltres ny les blasons: mais les Deputez Espagnols s'offenserent extremement de cette demande, qu'ils nommoient un affront; & la blâmerent hautement devant les Ambassadeurs de France & d'Angleterre. Car (disoient ils) n'est-ce pas une chose estrange & pleine d'indignité, que ces peuples veüillent imposer aux Rois de plus dures conditions, que les Rois mesmes ne s'en imposent les uns aux autres? Par exemple, les Espagnols ont aujourd'huy la possession du royaume de Navarre; neantmoins ils ne taschent pas d'en oster le tiltre à ses anciens possesseurs. Les Rois d'Angleterre prennent la qualité de Rois de France; & toutefois la France ne s'offense non plus de ce tiltre, que l'Espagne du precedent: veu que d'ailleurs les Monarques Espagnols prennent la qualité de Rois de Ierusalem, quoy qu'ils ne possedent rien de ce royaume que le simple nom. Mais les Deputez des Provinces Vnies ayant respondu à tout cecy, que le droit des royaumes se defend assez par leur propte Majesté, au lieu que la liberté des peuples ne sçauroit prendre trop de precautions: outre que la maison d'Austriche

Ceux cy demandent une treve, & ceux-là la paix.

1608. eſtant desja chargée de tant d'autres tiltres, ne devoit pas avoir beaucoup de regret d'en quitter quelques uns; enfin les Eſpagnols conſentirent à cette condition, pourveu que l'on s'accordaſt du reſte. Neantmoins cette facilité fut ſuſpecte aux plus judicieux d'entre les Confederez; auſſi avoient ils bien raiſon de conjecturer, que ſi les Eſpagnols ſe relaſchoient de la ſorte ſur une demande populaire & qui flattoit toutes les Provinces, c'eſtoit ſeulement parce qu'il reſtoit encore d'autres points à propoſer, capables ou de détruire en effet une liberté qui n'eſtoit accordée que de parole, ou pour le moins de ſemer des diſſenſions parmy les peuples, qui ne donneroient pas une approbation univerſelle à ces dernieres propoſitions, comme ils faiſoient à celle-cy.

Les Eſpagnols conſentent à la liberté des Provinces Vnies.

Facilité des Eſpagnols ſuſpecte.

Quand la conference eut une fois eſté entamée, on accorda avec peu ou point de difficulté ces articles ordinaires dans tous les traitrez de pacification; que la memoire des hoſtilitez paſſées ſeroit effacée, & que les confiſcations ou les ſaiſies des biens appartenants aux perſonnes d'un party contraire, n'auroient plus de lieu. Mais lors qu'il fut queſtion de regler le trafic, les Eſpagnols demanderent, que les Confederez s'abſtinſſent de la navigation des Indes, & des autres climats éloignez, où ils n'avoient jamais entrepris d'aller avant la guerre; leur declarant que ce point eſtoit un des principaux entre les raiſons qui avoient invité Philippe à deſirer la paix; & leur remonſtrant auſſi que la liberté qu'on leur accordoit, meritoit bien d'eſtre achettée à ce prix: outre qu'ils n'en pouvoient recevoir aucun dommage; puis qu'au lieu de ce commerce ils joüiroient de celuy d'Eſpagne, qui eſtoit bien plus ſeur & bien plus proche, & tel enfin, que s'ils ne l'euſſent jamais perdu, ils n'euſſent jamais ſongé à celuy des Indes. A ces raiſons les Eſpagnols adjouſtoient, que ny par la paix de Vervins concluë avec les François, ny par celle de Londres arreſtée avec les Anglois, il n'avoit eſté permis ny à l'un ny à l'autre de ces peuples de naviger vers le nouveau monde; les Caſtillans & les Portugais, qui en avoient fait la premiere découverte, en ayant ſeuls conſervé la poſſeſſion depuis pluſieurs ſiecles. Mais les Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre ne laiſſerent pas ce diſcours ſans repartie: ſoûtenant qu'une choſe qui ne repugnoit point aux loix de nature, & qu'aucun traitté n'avoit deffendue, devoit paſſer pour permiſe; & qu'en effet ils uſoient tous les jours de ce droit. Mais parce que ce point fut un des plus puiſſamment agitez dans la conference, ceux d'entre les Confederez qui recevoient le plus grand profit de la navigation des Indes, ou que l'amour de la patrie touchoit davantage, publierent quelques libelles; par leſquels ils faiſoient voir combien cette pretention de Philippe eſtoit déraiſonnable, & combien il eſtoit juſte & neceſſaire que la Republique s'y oppoſaſt; puiſque le terroir de ſes Provinces eſtant ſi ſterile & ſi temply de marécages, elle ne devoit attendre que de la mer toutes ſes commoditez, toute ſa reputation, & toutes ſes aſſiſtances, pour reſiſter à la puiſſance de ſon ennemy; car il eſt certain (diſoient ils) que le commerce des païs voiſins de la Hollande n'eſt pas ſuffiſant pour nourrir la multitude de peuple, que la Republique a ſur les bras; elle entretient pour la Guinée vingt vaiſſeaux des plus puiſſans; pour les Iſles qui produiſent le ſel, quatre-vingts autres; pour les coſtes de l'Amerique, quelques vingt, & pour les Indes ſeules quarante: & dans toutes ces navigations il n'y a pas moins de huit mille mariniers employez. Que ſi l'on conſentoit maintenant d'oſter à une ſi grande multitude de perſonnes l'employ qui leur fait gagner leur vie, ou de les obliger à la fuitte,

Les Eſpagnols demandent que les Confederez s'abſtiennent de la navigation des Indes.

On publie des libelles.

ne

ne ſeroit-ce pas les traitter avec beaucoup d'indignité, quand meſme ils ne ſeroient conſiderez que comme ſimples citoyens; mais ſi l'on conſidere l'utilité merveilleuſe qu'ils apportent à leur patrie, ne ſeroit-ce pas les traitter avec une extreme ingratitude? Enfin, ſoit qu'on ait égard à l'intereſt des particuliers, ou à celuy du public, les progrés de quinze années ſeulement font aſſez connoiſtre combien la navigation des Indes a deja donné d'avantages aux Confederez, & combien elle leur en donnera encore pour l'avenir: puis qu'il leur reſte à porter leurs commerces dans les regions de Camboia, de Malabar & de Ceilon, de Coromandel & de Queda, qui demeurent inconnuës juſqu'icy, ou qui pour le moins n'ont eſté tentées que legerement. Nous pouvons meſme trouver une entrée en la Chine, & un paſſage dans l'Ocean occidental de l'Amerique: outre qu'il n'eſt pas ſans apparence que ces amples climats de la terre Auſtrale, qui demeurent encore cachez aux peuples de l'Europe, attendent que nous les allions decouvrir. Il ne faut pas que l'on entreprenne d'egaler à ces navigations, celle d'Eſpagne que Philippe offre de nous rendre; quoy qu'à dire le vray nous ne l'ayons jamais perduë, puis que juſqu'icy nous en avons tousjours jouy par le moyen de la France & de l'Angleterre. Outre que par les conditions qui nous ſont propoſées, l'Eſpagnol offre ſeulement de nous donner une choſe qu'il pourra nous oſter quand il luy plaira, & nous veut oſter en eſchange ce que nous ne recouvrerons jamais quand nous l'aurons une fois perdu: car il eſt indubitable que ſi noſtre Compagnie des Indes vient une fois à ſe rompre, elle ne ſe renouëra jamais. Davantage, comme les vaiſſeaux employez à ces grands voyages ſont extremement propres à la guerre, & qu'il s'en trouve tousjours quelques uns dans nos ports de deça, nous avons, par ce moyen, pour ſubvenir aux occaſions inopinées, une flotte publique tousjours preſte ſans qu'il en couſte rien au public. Mais il ne faudroit pas que nous attendiſſions un pareil fruit des vaiſſeaux qui ne s'employroient qu'au commerce d'Eſpagne, parce qu'ils ne ſeroient propres qu'à ſervir de proye à l'ennemy quand il luy plairoit: joint qu'en trafiquant chez l'Eſpagnol, nous ne ferions qu'un gain mediocre, que nous ſerions meſme obligez de partager avec luy; au lieu que dans les Indes, non ſeulement nous aurons un bien plus grand profit; mais davantage nous épuiſerons peu à peu les richeſſes d'Eſpagne, qui n'ont juſques icy eſté que trop grandes pour le repos de tout l'Vnivers. Pour bien connoiſtre ce que noſtre Republique doit refuſer au Roy d'Eſpagne, il ne faut que conſiderer exactement ce qu'il demande avec tant d'inſtance, & ce qu'il avouë meſme l'avoir obligé à rechercher la paix. Il eſt conſtant que ſes predeceſſeurs autrefois n'eſtoient maiſtres que d'un royaume extremement pauvre, & que leur thrône eſt entierement redevable aux Indes & à l'Amerique de ce haut degré de fortune, d'où l'on le voit maintenant ne regarder les autres Rois qu'avec mépris: c'eſt pourquoy dans la preſente affaire il ne s'agit pas davantage de l'intereſt de la Republique, que de celuy des Princes voiſins, qui ne recevront plus aucune utilité de ſon alliance, ſi elle vient une fois à perdre la puiſſance qu'elle poſſede ſur la mer. Que ſi dans l'accommodement qui ſe propoſe, il faut conſiderer l'equité, il eſt viſible que les Eſpagnols ne buttent qu'à demeurer dans la puiſſance de mal faire quand ils voudront, au lieu que les Hollandois taſchent ſeulement d'empeſcher qu'on ne leur puiſſe nuire. Ainſi la violence fait agir les premiers, & ceux-cy n'agiſſent que ſuivant la raiſon & l'ordre des loix divines & humaines, qui ont tousjours voulu que le droit de naviger 1608.

1608. & de trafiquer fut auſſi commun à tous les hommes, que l'uſage de la vie & de la clarté. Que ſi avant cette guerre les Hollandois ne ſe ſont pas adviſez de naviger aux Indes, ils ont tousjours pû l'entreprendre legitimement: & la longue poſſeſſion où les Eſpagnols ſe vantent d'eſtre touchant cette navigation, ne leur peut ſervir pour en exclurre les autres, parce qu'on n'acquiert jamais de preſcription contre le droit des gens. Au contraire on peut dire que des peuples particuliers, quand ils entreprennent de fermer les paſſages de l'Ocean, & d'en bannir tout autre commerce que le leur, ne joüent point d'autre perſonnage, que celuy d'eſcumeurs de mer & d'encheriſſeurs de vivres. Que ſi les anciens ont autrefois jugé qu'on pouvoit legitimement faire la guerre contre ceux qui defendoient l'entrée de leurs ports aux eſtrangers, combien à plus juſte raiſon la peut on faire contre ceux qui veulent empeſcher tout le monde d'aborder en des ports qui ne leur appartiennent pas. La paix ſans commerce n'eſt pas une veritable paix; mais plus-toſt une perpetuelle hoſtilité, où l'on eſt meſme privé du droit de ſe defendre. Que ſi juſqu'à ce jour la foy des Confederez s'eſt maintenuë ſans reproche, ne ſouffriroit elle pas desormais une tache bien remarquable, quand on verroit qu'ils auroient trahy les peuples, & les Rois Indiens avec qui ils ont contracté alliance; & qu'ils les laiſſeroient expoſez à la vengeance & à la barbarie des Eſpagnols? Apres tout, ſi le Roy d'Eſpagne veut s'arreſter aux premieres conditions qu'il a desja accordées, il ne reſte plus rien à dire ſur cet article; puis qu'il a declaré les Confederez libres, & qu'il a conſenty que chacun gardaſt ce qu'il poſſedoit: car premierement s'ils ſont libres, il ne leur peut impoſer aucune loy; ſecondement le commerce des Indes fait une partie des choſes qui ſont en leur poſſeſſion. Philippe s'imagine peut-eſtre que les Confederez luy ſont fort redevables de ce qu'il a renoncé à la ſouveraineté de leurs Provinces; mais il luy eſtoit fort facile de ſe dépoüiller d'une puiſſance qu'il n'avoit plus: & cette renonciation n'eſt point une grace qu'il leur a faitte, mais plus-toſt un adveu de la verité, ſans lequel il n'y avoit aucun moyen d'entrer en conference. S'il donne la paix, il la reçoit; ſes affaires ne ſont point en un eſtat ſi advantageux qu'il ait droit de la vendre; & s'il doute encore de ce point, qu'il en faſſe une nouvelle experience. Enfin on aura lieu de dire, que tout le ſang qui s'eſt verſé pendant une guerre de quarante années, ſe trouvera répandu inutilement; & que ce fut en vain que les Hollandois prirent les armes ſous le gouvernement du Duc d'Albe, contre cet odieux dixiéme qu'il vouloit exiger au prejudice du commerce & de leur liberté; s'ils ſe rangent aujourd'huy volontairement ſous une nouvelle ſervitude, & s'ils ſe relaſchent juſqu'à ſouffrir que le Roy d'Eſpagne, maintenant leur ennemy, leur interdiſe le commerce de la plus grande partie de l'Vnivers, ce qu'ils n'euſſent jamais ſouffert lors qu'il eſtoit encore leur maiſtre.

C'eſtoit ainſi que parloit la pluſpart du peuple Confederé; neantmoins quelque petit nombre ſoûtenoit au contraire, que ce point de la navigation des Indes eſtoit une affaire, qui ne touchoit que quelques particuliers; & laquelle par conſequent ne devoit point empeſcher la paix publique; ou que pour le plus il n'y avoit que les peuples maritimes qui fuſſent intereſſez en cet article, au lieu que les malheurs de la guerre regardent toutes ſortes de nations: joint que quand une fois les mariniers des Provinces Vnies auroient gouté les charmes du commerce d'Eſpagne, qui ſe trouveroit proche & aſſeuré, ces navigations éloignées & ſujettes à tant de dangers & de maladies, tomberoient bien-toſt d'elles meſmes.

Quand

Quand les Estats eurent assez consideré cette affaire, ils trouverent qu'il estoit tres-juste & tres à propos pour la Republique qu'elle ne quittast point sa part des Indes : neantmoins afin de tenter toutes sortes de moyens pour finir la guerre, ils arresterent, apres une longue deliberation, que les Espagnols auroient le choix, ou de conclurre une paix solide sans que les navigations des Confederez souffrissent aucune exception ; ou bien de consentir, suivant ce qui se prattiquoit entre la France & l'Angleterre, que tous les païs qui sont au delà du Tropique d'Esté fussent soûmis au sort des armes, & à la puissance des plus forts ; ou bien enfin de conclurre une paix absoluë pour l'Europe, & une simple treve pour ces regions. Mais les Espagnols refusoient constamment de donner les mains à la liberté de naviger ; & disoient d'ailleurs que c'estoit une proposition monstruëuse de vouloir mesler la guerre avec la paix : que neantmoins on pourroit en venir à une treve pour les Indes, pourveu qu'apres son terme finy, les Confederez s'abstinssent de naviger en ces climats. Mais les Estats, qui ne vouloient point admettre ce dernier article, trouverent à propos, pour ranger les ennemis à des conditions plus equitables, de tascher à leur faire peur, en réveillant le dessein d'establir une Compagnie pour l'Amerique, un peu auparavant proposé, & desja assoupy. Toutefois l'ennemy s'apperceut que ce trait n'estoit qu'une feinte & une menace : & l'on n'en parla pas davantage ; parce que ceux d'entre les Confederez qui souhaittoient la paix, craignoient de cabrer l'Espagnol, & de joindre le depit & la fureur à son aversion. 1608.

Les Estats ne veulent quitter le trafic des Indes.

Les Espagnols refusent le choix, qui leur est presenté.

Sans doute cette conjoncture d'affaires estoit extremement dangereuse pour les Confederez ; parce que durant la surseance d'armes chacun demeurant incertain si l'on devoit attendre la guerre ou la paix, une bonne partie de la populace qui n'avoit jusques icy tiré sa nourriture que de la guerre, & qui ne pouvoit pas si tost s'addonner à d'autres emplois, estoit egalement persecutée par la faim & par l'oisiveté ; ce qui apprenoit assez aux Estats, qu'il estoit necessaire de presser le succés de la conference. C'est pourquoy ils convierent les Espagnols de proposer tout d'un temps les principaux chefs qu'ils desiroient agiter de leur part, offrant de la leur de faire le semblable. Mais ceux-cy usant de divers delais, disoient sur tout, que c'estoit une chose qui ne s'estoit jamais prattiquée, d'adjouster incessamment de nouvelles propositions les unes aux autres, avant que les premieres eussent esté decidées. Neantmoins enfin ils s'accorderent à ce qu'on desiroit, mais en telle sorte qu'au lieu de proposer les choses clairement & par articles distincts, ils ne les proposerent qu'obscurément, en termes generaux, & comme par sommaires : disant seulement qu'il falloit traitter des frontieres, de la restitution des biens, des commerces estrangers, de l'egalité des monnoyes, & de celle des privileges & exemptions qui s'accordoient dans les Païs-bas, tant aux Anglois qu'à quelques autres nations, de la Religion, & des Princes voisins. On leur demanda si ce point de la Religion, duquel les lettres de Philippe parloient aussi, se devoit entendre en ce sens que l'on apportast un ordre pour empescher, que ceux qui iroient & viendroient de part & d'autre, ne fussent troublez sous pretexte de Religion ; ou si le sens de cet article estoit, que Philippe voulust prescrire des loix aux Confederez, suivant lesquelles ils seroient obligez de regler les choses sacrées ? à quoy les Espagnols respondirent que cette difficulté meritoit bien qu'ils en demandassent advis à leurs Princes ; & que quand les autres points auroient esté reglez par la conference, ils declareroient leur sentiment sur celuy-cy. Au

Les Estats pressent la conclusion de la conference.

Les Espagnols proposent obscurement les articles.

con-

1608. contraire, les Confederez avoient donné leurs propositions non pas en peu de paroles embaraſſées de doutes; mais en vingt-huit articles, qui comprenoient clairement toutes les precautions dont on a accouſtumé de ſe ſervir tant pour rendre une paix ſtable, que pour reparer toutes les injures de la guerre. Et meſme en prenant ſoin des intereſts publics, ils n'avoient pas negligé les intereſts particuliers; tels que ceux de la maiſon de Naſſau, & d'Emanuel fils d'Antoine, qui avoit quelque temps poſſedé le royaume de Portugal.

Les Confederez les propoſent ouvertement.

Lors qu'on eut commencé à travailler à la deciſion des chefs qui tomboient en conteſtation, le different de la navigation des Indes fut ſuivy d'un nouveau debat concernant le commetce de l'Europe, qui ne ſouffroit pas une moindre difficulté; parce qu'auſſi-toſt que la liberté des chemins d'Anvers autoit eſté reſtablie, les Hollandois, & encore plus les Zelandois, craignoient que leur trafic n'en receuſt beaucoup de dommage: & pour embarraſſer de plus en plus les Eſtats, Richardot les vint conjurer, les larmes aux yeux, de ne ſouffrit pas, à force de s'attacher trop à leurs ſentimens, qu'une paix ſi prochaine leur eſchapaſt des mains: & en meſme temps leur faiſant connoiſtre aſſez ouvertement, qu'il ne ſe pouvoit rien determiner touchant les commerces, juſques à ce qu'on eut ſçeu plus particulierement l'intention de Philippe, il les prioit de proceder dans cette conference, par des voyes qui pûſſent eſtre approuvées d'un Roy, qui n'eſtoit ny captif ny vaincu, mais qui deſiroit la paix.

Nouveau debat touchant le commerce de l'Europe.

Prieres inſtantes de Richardot.

Le mois de Mars eſtant desja aſſez avancé, la fin preſcritte à la ceſſation d'armes n'eſtoit pas loin; c'eſt pourquoy on jugea à propos d'adjouſter à ſa durée les mois d'Avril & de May. Cependant les Eſtats, ſur le ſujet de la navigation des Indes, propoſerent cet expedient; qu'il fut libre à leurs citoyens, pendant neuf années, à compter du jour que la paix auroit eſté concluë, de viſiter tous ces climats à la reſerve des païs qui ſe trouveroient ſous la domination de l'Eſpagnol; où les Confedetez ne pourroient aborder ſans la permiſſion des Gouverneurs, ou ſans une extreme neceſſité. Que pendant tout ce temps il ne s'exerceroit aucunes hoſtilitez entre les deux partys, ny entre les alliez de l'un ou de l'autre: que s'il ſe commettoit quelque outrage au prejudice de ces conditions, on n'en pourroit pourſuivre la vengeance que ſur les lieux où il auroit eſté commis; ou ſur ceux où les coupables feroient leur reſidence; & qu'enfin avant que les neuf années fuſſent expirées, on eſſayroit, ſur ce point, de trouver un accommodement plus aſſeuré. Mais les Deputez du party d'Eſpagne rejettoient ces propoſitions; voulant que dés à preſent l'on donnaſt de plus étroittes bornes à la navigation des Indes, & que pour l'advenir l'on y renonçaſt abſolument. Quant au commerce des Païs-bas, aſſez ſuſpect à la pluſpart des Provinces Confederées, ils taſchoient de le fortifier par ces conditions; premierement que l'on aboliſt tous les impoſts que la guerre avoit inventez, les anciens tributs ayant tousjours eſté fort modiques. Secondement, que les privileges, que quelques villes Confederées s'attribuoient d'attirer chez elles les marchandiſes pour y eſtre debitées; comme à Dordrecht le vin d'Alemagne, & à Middelbourg, celuy de France, n'euſſent plus aucune force contre les citoyens des autres Provinces Confederées, ny contre les ſujets de l'Archiduc. A ces propoſitions les Deputez de la Republique, qui jugeoient bien où elles tendoient, firent reſponſe qu'ils eſtoient contens de n'impoſer point de plus rudes charges ſur les marchands eſtrangers, que ſur leurs propres citoyens;

Les Eſtats offrent certaines conditions concernantes les Indes;

leſquelles les Deputez d'Eſpagne rejettent.

Differends ſur le commerce des Pais-bas.

toyens; desirant neantmoins que les privileges particuliers des villes demeurassent en l'estat où ils estoient avant les troubles; mais ils demandoient aussi des precautions qui les asseurassent, que les vaisseaux de leurs Provinces, qui voudroient trafiquer en Espagne, n'auroient rien à craindre. 1608.

Ces differens furent causes que pour en informer Philippe, & sçavoir ses intentions, l'on envoya en Espagne le Pere Ney, qui promit d'estre de retour dans quarante jours; mais l'evenement fit voir que sa promesse estoit ou trompeuse ou temeraire. Neantmoins ce temps ne demeura pas entierement inutile aux Estats; car premierement ils transigerent avec l'Anglois sur le sujet de l'argent qui luy estoit deub par la Republique, & conclurent en suitte un traitté avec luy, qui ne devoit subsister qu'en cas que la paix se fist, portant presque les mesmes conditions que le traitté fait avec la France, sinon que les assistances promises par l'Anglois estoient de la moitié moindres. Bien-tost apres, les Deputez, que chaque Province particuliere avoit adjoustez de surcroist à la conference, s'en estant retournez chez eux, ceux qui avoient le principal pouvoir de conclurre la paix, sommerent les Deputez ennemis de travailler aux autres chefs de leurs demandes. Et le discours estant tombé sur le sujet des frontieres, les Deputez Espagnols n'eurent point de honte de demander, que la Republique leur abandonnast tout ce qu'elle tenoit en Flandre & en Brabant, pour recevoir en eschange les villes de Lingen, Oldensele, & Grol, par la plus injuste compensation qui se pût proposer: & s'estant relaschez jusques à consentir que la Republique gardast encore pour quelque temps les places qu'elle tenoit en ces Provinces, à la charge neantmoins que la souveraineté & la jurisdiction en appartiendroit à l'Archiduc, ils se vantoient de partager trop liberalement les Païs-bas, puisque la portion qu'ils en laissoient aux Confederez, avoit esté reconnuë par le succés de la guerre, pour la plus ferme & la plus tenable. Mais le bruit de tout cecy s'estant divulgué, ceux d'entre les Brabançons qui obeïssoient aux Estats, ne se contentant pas d'obtenir qu'on ne les rendroit point aux ennemis, creurent avoir trouvé une occasion favorable de recouvrer l'ancien droit de donner leurs suffrages dans les assemblées. Car il est vray que depuis que les principales villes de cette Province furent tombées sous la puissance du Duc de Parme, & mesme celle d'Anvers, le reste qui ne sembloit pas assez considerable pour former de soy-mesme un gouvernement entier, estoit regy par les autres sept Provinces, dont il recevoit les ordres du gouvernement, l'imposition des tributs, & l'établissement des Magistrats: quoy que la ville de Bergue sur Zom, qui avoit tousjours esté fidelle au party, celle de Breda & quelques autres pareilles cy-devant prises par les ennemis, & du depuis recouvrées, soûtinssent suivant le traitté d'Vtrecht, que la liberté leur devoit estre accordée par une espece de reintegrande. Mais ce n'estoit pas maintenant la saison d'accroistre le nombre des suffrages, & la difficulté de les accorder.

Le Pere Ney envoyé en Espagne pour en informer Philippe.

Les Estats transigent avec les Anglois.

Les Confederez, somment les Deputez ennemis d'expedier leurs demandes.

Injustes demandes des Espagnols.

Les Brabançons obeïssants aux Estats pretendent de recouvrer leur ancien droit de donner leurs suffrages dans les assemblées; mais inutilement.

L'on n'avoit pas encore beaucoup avancé les affaires de la Conference, & cependant la fin du mois de May s'approchoit; lors que ceux d'entre les Confederez qui penchoient vers la paix, obtinrent des autres, non sans beaucoup de difficulté, que la cessation d'armes fut prolongée jusqu'à la fin de l'année courante; à la charge neantmoins qu'apres le mois de Iuillet expiré il n'y auroit plus de conference. En ce temps l'article de la restitution des biens ayant esté mis sur le bureau, quoy que les precedens n'eussent pas encore esté decidez, fournissoit de nouveaux subjets de contestation; c'est

Nouvelles difficultez touchant la restitution des biens.

1608. pourquoy Verreicken alla jusqu'à Bruxelle, d'où ayant esté bien-tost de retour, il rapporta que l'intention des Archiducs estoit, premierement que les impost établis par la guerre, fussent abolis par la paix : que pour ce qui concernoit la possession des villes detenuës par la Republique dans le Brabant & dans la Flandre, les Archiducs estoient prests de la ceder de courtoisie, pourveu que le terroir entier leur demeurast : que comme il estoit raisonnable de restituer à chaque particulier les biens qui luy appartenoient, il estoit raisonnable de rendre aussi aux Princes les biens dont leurs ayeuls avoient esté proprietaires : puisque le fruit de la possession & la majesté du commandement estoient deux choses fort differentes ; & que si les Archiducs avoient renoncé à ce dernier droit, il ne s'ensuivoit pas qu'ils deussent estre privez du premier. Mais les Estats respondirent à cecy, que de separer le domaine d'avec la souveraineté, & les villes d'avec leur terroir, c'estoit vouloir ruiner & la souveraineté & les villes ; de sorte que si le party ennemy ne se portoit à des propositions plus equitables, on auroit plus-tost fait de rompre la conference. Toutefois l'Espagnol repliquoit, que si les Estats refusoient de restituer ce qui faisoit partie du domaine public des Princes, pour le moins ils ne pouvoient pas raisonnablement leur refuser ce qui faisoit partie de leur patrimoine particulier. Mais la subtilité de cette nouvelle difference fut encore rejettée par les Estats : & l'Espagnol ne se pressant pas beaucoup d'expliquer ce qu'il entendoit par ces termes de patrimoine particulier, on voyoit bien que plusieurs fortes places & des païs entiers, qui avoient esté achettez des deniers des Princes, ou acquis par des conventions privées, se pouvoient envelopper sous ces termes. Les Confederez de leur part soûtenoient, que la principale seureté de la paix consistoit à faire sortir les garnisons Espagnoles des limites du Païs-bas ; mais les Espagnols respondirent que c'estoit une proposition tres-deraisonnable, sur tout en la bouche de ceux mesmes, qui ne maintenoient leur fortune que par le moyen de la soldatesque Françoise & Angloise. Ayant rejetté cette demande, ils ne manquerent pas de rejetter aussi celle qu'on leur fit, de rendre à l'Alemagne les places qu'ils tenoient dependantes de la jurisdiction Imperiale ; c'est pourquoy Verreicken alla encore à Bruxelle : & lors qu'il fut de retour, l'on entra en conference touchant l'usage des privileges, l'abbord des navires de guerre aux rivages estrangers, le droit de fortification, & l'election des Magistrats, qui auroient la direction des villes, à qui la conclusion de la paix devoit donner des Seigneurs particuliers, les seuretez necessaires pour l'observation de la paix, & l'ordre qu'il faudroit apporter, afin que dans les nouveaux outrages, qui se pourroient commettre apres la paix, l'on ne recommençast point la guerre sans l'avoir auparavant denoncée : mais l'on eut encore quelque dispute sur ces articles ; & quand mesme on en fut tombé d'accord, ils estoient de peu de consequence au prix de ceux qui restoient à decider. Les Espagnols s'offenserent principalement de ce que les Confederez demandoient, que le traitté futur fut confirmé par les promesses solemnelles non seulement des Archiducs, mais aussi des Grands, & des principales villes du party Espagnol. On sonda une seconde fois les deputez d'Espagne sur le sujet de la Religion ; mais ils respondirent qu'il falloit attendre le retour du Pere Ney, lequel cependant estoit retardé suivant le genie de cette nation, qui ne se haste jamais trop dans la deliberation des grandes affaires : & ce pretexte leur fit obtenir que le temps de la conference, qui devoit finir dans le mois de Iuin, fust prolongé jusqu'à la my-Septembre.

Ils ne s'accordent pas aussi en quelques articles de moindre consequence.

Les Espagnols s'offensent de la demande des Confederez.

Le

Le Preſident Ianin eſtoit retourné en France, pour faire connoiſtre particulierement au Roy en quel eſtat eſtoient les affaires des Confederez, quels eſtoient les ſentimens des uns & des autres, quels moyens ils avoient de continuer la guerre, & quelle eſperance on devoit concevoir touchant la paix. Cependant Ianin formoit desja dans ſon eſprit la concluſion d'une treve; parce que dans les divers entretiens qu'il avoit eus tant en public qu'en particulier avec tous les deux partis, il avoit reconnu que la pluſpart des Confederez avoient de l'averſion pour la guerre, & que l'Eſpagnol en avoit encore plus pour la paix. Ce deſſein d'une treve ne trouvoit pas peu de fondement ſur ce que les Eſtats demandoient de grandes aſſiſtances aux Rois leurs alliez, ſi la guerre avoit à continuer; proteſtant qu'il n'y avoit aucune ſorte d'impoſts qu'ils n'euſſent pratiquées; & que neantmoins il s'en falloit beaucoup que leur épargne ne fut capable d'entretenir les troupes que le Prince Maurice avoit autrefois jugé neceſſaires. Ce trait eſtoit un artifice de ceux qui vouloient la paix, auquel le Prince Maurice eſſaya de s'oppoſer, en reduiſant toutes les dépenſes de la guerre à des ſommes bien moindres que les premieres; mais il n'eſtoit plus temps. 1608.

Le Preſident Ianin porté à une treve.

Le Prince Maurice s'eſtudie en vain d'eviter les artifices de ceux qui veulent la paix.

Cependant Don Pedro de Tolede reſidoit en France en qualité d'Ambaſſadeur de Philippe, qui l'avoit envoyé extraordinairement pour prier Henry de temperer la negotiation de Hollande en telle ſorte, que le trairté qui ſe concluroit ne bleſſaſt la digniré royale que le moins qu'il ſeroit poſſible; & meſme pour offrir l'Infante d'Eſpagne au fils de Henry, quoy que ce Monarque n'eut pas beaucoup d'inclination pour cette alliance; veu que depuis peu il avoit mieux aymé prendre une femme dans ſa maiſon de Medicis, que dans celle d'Auſtriche qui en eſtoit toute pleine. Neantmoins cette Ambaſſade fut ſuſpecte à quelques uns des Confederez, & encore plus aux Anglois: & meſme le bruit couroit que Philippe devoit donner en mariage à ſa fille tous les droits qu'il pouvoit avoir ſur les Provinces Vnies. Mais Philippe ſçeut appaiſer le mécontentement du Roy d'Angleterre, en luy envoyant une Ambaſſade non moins honorable; dont la charge fut donnée à Don Ferdinand Girone Seigneur Eſpagnol, que ſes merites rendoient extremement conſiderable entre les plus grands chefs de guerre de ſa nation. Cependant les Ambaſſadeurs de Dannemarc, qui eſtoient à la Haye, retournerent en leur païs, s'ennuyant de toutes ces longueurs, & ne feignant point de dire, qu'ils ne vouloient pas demeurer inutiles ſpectateurs d'une ſcene dont tous les rolles ſe dreſſoient en France.

Ambaſſadeurs de Philippe aux Rois de France & d'Angleterre.

Cette Ambaſſade ſuſpecte aux Confederez.

Le ſoucy des Eſtats ne s'eſtoit pas peu augmenté, de ce que toutes les nouvelles d'Angleterre, de France & d'Alemagne s'accordoient en ce point, que les Miniſtres d'Eſpagne avoient dit hautement, que jamais Philippe n'avoit eu deſſein d'abandonner aux Confederez ſes droits de Souveraineté; mais que pour les engager à une conference, il avoit bien voulu leur donner la joye d'une liberté qui ne devoit pas durer long-temps. Que maintenant il eſtoit ſi bien informé de touś les ſecrets de ces peuples, que ſoit par la paix, ſoit par la guerre, il en eſperoit toute ſorte d'avantage: & que ſur tout il ne leur donneroit jamais la paix, s'ils ne renonçoient à la navigation des Indes, & n'accordoient à ceux de la Religion Romaine le libre uſage de leurs anciennes ceremonies. Le Preſident Ianin eſtant de retour à la Haye, aſſeura les Confederez de la fidelité que Henry conſervoit pour eux, & que ce Prince avoit rejetté les broüilleries de Don Pedro de Tolede; mais il ne s'ouvrit pas davantage. Bien-toſt apres, quoy que le Pere Ney ne fut pas

Certain bruits augmentent le ſoucy des Confederez.

Les Eſpagnols veulent que les Confederez renoncent à la negotiation des Indes, & qu'ils accordent à ceux de la Religion Romaine l'uſage de leurs ceremonies.

1608. encore de retour, les Deputez d'Eſpagne, qui en avoient receu des lettres, dirent aux Confederez que le Roy leur promettoit la liberté de bonne foy: mais qu'en recompenſe il eſtoit juſte, que l'on eut quelque complaiſance pour luy, touchant la navigation des Indes, & les autres demandes qu'il avoit faittes depuis peu. Que davantage, le Roy, ſuivant ſa pieté accouſtumée, deſiroit que ceux de la Religion Romaine pûſſent impunément ſervir Dieu ſelon leurs ſouhaits; & qu'il eſtoit raiſonnable que les Confederez accordaſſent ce point chacun à ſes parens & à ſes anceſtres. Qu'ils ne devoient pas avoir une plus cruelle averſion pour la Religion de leurs peres, que pour les nouvelles reſveries des Anabaptiſtes, qui ne ſembloient nées que pour la ruine de toute ſorte de gouvernement. Qu'enfin ils devoient accorder cette grace à leur patrie, de ne chaſſer pas la pluspart de ſes citoyens, en leur voulant oſter ce que tous les hommes ont de plus cher. Les Eſtats jugerent bien-toſt que par cet artifice on vouloit dreſſer une batterie capable de ſapper les fondemens de leur Republique; les Alemans & les Anglois eſtoient dans le meſme ſentiment. Et le Preſident Ianin, quoy qu'il approuvaſt ce conſeil, n'en approuvoit pas les autheurs; ne jugeant pas qu'un ſi grand bien deut dependre de la faveur d'un ennemy. Enfin les Eſtats ne pouvant ſouffrir davantage le prejudice, que de ſi longs retardemens leur apportoient, ny l'injuſtice des conditions qui leur eſtoient propoſées, ſe reſolurent de rompre la conference, & firent publier une declaration, contenant que l'experience faiſoit bien voir, que ce n'eſtoit pas ſans raiſon qu'ils avoient tousjours apprehendé d'entrer en une negotiation de paix avec l'Eſpagnol; qu'ayant eſté recherchez les premiers, ils avoient des l'abbord propoſé ouvertement toutes leurs intentions; au lieu que l'ennemy n'avoit uſé que de feintes & de ſurpriſes: & ſur ce point ils déduiſoient amplement tout ce qui s'eſtoit paſſé dans la conference; & de quelle ſorte chaque demande des Eſpagnols avoit tousjours combattu une liberté qu'ils avoient tant de fois accordée. Cette declaration ayant eſté miſe entre les mains des Depurez du party ennemy, ils demanderent du temps pour deliberer de nouveau.

Les Eſtats reſolus de mettre fin à la conference.

Les Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre les exhortent à une treve.

Cependant les Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre, en la preſence plus-toſt que du conſentement des Alemans, entrerent en l'aſſemblée des Confederez, où ils declarerent les ordres de leurs Rois qu'ils avoient celez juſqu'icy; par leſquels il leur eſtoit commandé d'eſſayer à faire la paix s'il eſtoit poſſible, ou ſinon, de perſuader à chaque party la concluſion d'une treve, qui fut ſeure & honorable, & qui laiſſaſt aux Confederez une liberté certaine, un droit abſolu de naviger, & une joüiſſance entiere de tous les païs qu'ils tenoient. A cette ouverture les Ambaſſadeurs adjoûterent, qu'ils oſoient ſe promettre qu'une treve ſous ces conditions entre les mains d'une Republique ſagement gouvernée, ſe changeroit bien-toſt en une eternelle paix. Qu'ils n'ignoroient point que les Eſtats avoient aſſez de ſujet d'eſtre en colere contre leurs ennemis; mais que quand il s'agit de prendre une bonne reſolution, il ne faut pas croire ſes paſſions. Qu'ils devoient conſiderer combien leurs forces pour la guerre eſtoient au deſſous de celles de l'Eſpagnol; & que les Rois leurs alliez ne prendroient jamais les armes ſi l'occaſion ou la neceſſité ne les y convioient. Que dans cette occurrence la guerre ne pouvoit promettre autre choſe que de mutuelles pertes; & qu'aucune neceſſité n'obligeoit les Confederez à la faire tandis qu'ils pourroient avoir une treve. Que s'ils tomboient d'accord ſur ce point avec l'Eſpagnol, les

deux

deux Roys leur promettoient pour asseurer la treve en question, les mes- 1608.
mes assistances qu'ils leur avoient promises si l'on eust fait la paix. Que si les ennemis, ce qui estoit assez à craindre, refusoient cette treve comme ils avoient refusé la paix, les deux Roys continûroient pour la conservation de leurs alliez, le mesme soin qu'ils avoient desja fait paroistre.

On seme des libelles sans autheurs contre cette treve.

Lors que le bruit de cette nouvelle proposition eut esté semé de costé & d'autre, si la licence immoderée de publier des libelles, sans nommer leurs autheurs, avoit desja esté en vogue cette année, elle se rendit plus ardente que jamais. Les uns presageoient par leurs escrits qu'une telle treve devoit remplir la Republique de seditions, causer le depeuplement de ses Provinces, & enfin leur servitude. Les autres exaggeroient avec aigreur toutes les cruautez, & toutes les perfidies que les Espagnols avoient autrefois mises en usage, soit contre ceux de Grenade & d'Arragon, soit dans l'Amerique, ou bien enfin dans les Païs-bas. Davantage on remettoit sur le tapis les livres qui avoient autrefois esté faits, pour induire qu'on n'estoit pas obligé d'observer les traittez qui prejudicioient à la Religion Romaine, ou qui n'avoient esté conclus qu'entre un Souverain & ses sujets. On n'oublioit pas aussi à remarquer, que les ennemis n'avoient point envoyé à la Haye, ny les Gouverneurs des villes Belgiques, ny la Noblesse du païs; mais bien plustost des Italiens & des Espagnols, & sur tout des moines, gens extrememement trompeurs, qui n'estoient venus que pour épier ce qui se trouveroit de foible ou de mal seur dans la Republique. Et mesme quelques-uns de ces libelles taxoient couvertement les Ambassadeurs des deux Roys, & les principaux des Estats, de s'estre laissez gagner par les presens des ennemis. Pour moy, je croy qu'une si grande hardiesse de semer des libelles, afin d'emouvoir la populace, n'estoit pas un des moindres maux de la Republique: il est vray que cette temerité avoit souvent esté defenduë, & elle le fut encore par un nouvel Edit qu'on fit publier; mais il fut impossible de la reprimer, parce qu'on ne trouva pas à propos d'user de recherches fort exactes, ny de chastimens fort rigoureux, cette voye estant jugée trop contraire à la liberté. Quant aux Estats, quoy que la pluspart se trouvassent assez surpris de la proposition impreveuë qui leur estoit faitte dans leur assemblée, & qu'ayant conceu quelque esperance de faire la paix, il leur faschast de voir qu'on ne leur parloit plus que d'une treve; neantmoins ils estoient obligez de ne pas mépriser l'advis des deux Roys, pour plusieurs raisons, dont voicy les principales. Premierement les dépenses de la guerre, dans le point où elle s'estoit veuë ces dernieres années, montoient à trois cents mille livres par mois par dessus le revenu de tous les tributs: & neantmoins cette dépense n'estoit pas jugée suffisante, si l'on ne joignoit encore aux anciennes forces de la Republique, six mille hommes d'infanterie pour la garde des rivieres. D'ailleurs toutes les Provinces en commun estoient endebtées de neuf millions, & chaque Province en particulier de deux millions; de sorte qu'il n'y avoit aucune esperance que la guerre reüssist à la Republique, si elle la continuoit contre l'intention des deux Roys. Il est vray que quelques-uns des Confederez estoient d'advis, qu'on abandonnast les lieux les plus eloignez, & qu'on ne s'attachast qu'à conserver le cœur du païs; mais ce dessein sembloit cruel à executer, & dangereux à découvrir. Quant à ce que quelques autres disoient, que le genie de la Republique estoit tel, qu'on ne la verroit jamais en paix chez elle, si elle cessoit d'avoir guerre contre ses ennemis, ce sentiment paroissoit infame & impie;

Causes pour lesquelles les Confederez estoient enclins à une treve.

1608. impie; & plusieurs, au contraire, soûtenoient que si l'on refusoit les conditions d'un accommodement raisonnable, il estoit à craindre que la populace irritée contre ses directeurs, ne refusast de payer les subventions necessaires pour la guerre. Ce fut par ces considerations que les Estats respondirent aux Ambassadeurs, qu'ils estoient prests d'entrer dans la negotiation d'une treve, pourveu que leur liberté fust confirmée, non pas sous des conditions, ny pour un temps, mais absolument & pour tousjours.

Les Deputez d'Espagne presentent une autre condition aux Confederez, qui cherchoient leur entiere liberté.

Neantmoins lors que les Ambassadeurs eurent esté trouver les Deputez d'Espagne, ceux-cy ne donnerent aucune esperance d'une telle convention : mais ils proposerent un autre party; qui estoit que l'on arrestast une suspension d'armes pour sept ans, les choses demeurant au mesme estat qu'elles estoient; en sorte neantmoins que l'Espagnol avant deux mois finis, pourroit se resoudre ou d'accorder la navigation des Indes, ou de la disputer par les armes. Que pour ce qui concernoit de reconnoistre la liberté des Confederez, cette reconnoissance ayant desja esté faitte, il n'estoit nullement necessaire de la faire de nouveau; joint qu'il seroit difficile d'obtenir ce point où l'Espagnol avoit desja tesmoigné une opiniastreté qui n'approchoit en rien de la facilité des Archiducs. Que si les Estats ne vouloient accepter ces conditions, les Deputez du party contraire demandoient pour le moins, qu'on leur donnast terme jusqu'au dernier jour de Septembre, afin que pendant ce temps ils pûssent recevoir de la part du Roy Philippe des mandemens plus particuliers. Lors que tout cecy eut esté rapporté au Conseil des Confederez par les Ambassadeurs des Rois,

Les Estats persistent dans leur premiere resolution.

les Estats persisterent dans leur premiere resolution : & neantmoins ces Ambassadeurs les ayant priez d'accorder le terme qu'on leur demandoit, ils ne les voulurent pas éconduire. Cependant les Estats prirent eux-mesmes le temps d'aller chacun en sa Province, recevoir de nouveaux consentemens comme pour une nouvelle negotiation.

Grandes contestations entre eux.

L'affaire causa de grandes contestations entre les peuples Confederez : car non seulement ceux qui durant la guerre se trouvoient les plus exposez aux attaques de l'ennemy, n'estoient pas de l'advis des Zelandois que leur mer tenoit à couvert : mais dans la Hollande mesme chaque ville avoit ses affections differentes; & dans les villes, les habitans se partageoient selon que chacun estoit pousſé par ses interests particuliers, ou par la puissance des raisons dont on pouvoit appuyer egalement le pour & le contre. Parmy ces incertitudes d'advis, on conseilla au Prince Maurice de se declarer ouvertement & sans feinte pour l'opinion la plus genereuse; ce qu'il fit,

Lettres du Prince Maurice, qu'il ne faut point faire de treve, addressées aux villes d'Hollande.

non seulement par des paroles assez aigres, mais encore par des lettres qu'il escrivit aux principales villes de la Hollande; en voicy à peu pres le contenu : Enfin les artifices que nos Peres ont tant de fois redoutez, viennent d'éclatter. Ces paroles specieuses dont on s'est servy pour nous attirer à une conference, n'estoient que des discours en l'air; & l'ennemy n'a jamais desiré la paix : mais il a seulement cherché à nous pouvoir faire la guerre à sa commodité plustost qu'à la nostre; &, ce qui est encore plus dangereux que la guerre, à ruiner nostre Republique par des discordes & par des presens. Nous le verrons bien-tost reparer ses forces, qui estoient tellement épuisées, que depuis peu il s'est veu contraint pour donner cours à ses monnoyes, de graver la valeur de l'argent & de l'or en des pieces d'airain. Cependant nous n'aurons pour nous que de pesantes charges à soûtenir : la crainte des trahisons fera languir dans nos Provinces le commer-

ce &

ce & les autres commodirez que la guerre y faisoit fleurir : l'elite de nos troupes & sur tout de nostre cavalerie, ira chercher ailleurs de la gloire & du butin ; & non seulement nos corps mais aussi nos ames se laisseront abbattre par la paresse : la memoire de tant d'injures que nos ayeuls ont souffertes s'effaçant peu à peu, comme desja il n'en reste plus que de foibles traces, parce que les jeunes succedant aux vieillards, n'apprennent ce qui s'est passé que par le recit qu'on leur en fait ; & ce qui n'entre dans l'ame que par l'oreille, ne fait qu'une legere impression. Posé, ce qu'il ne faut pas pourtant esperer, que dans la Republique personne n'ayt point d'autre interest que le public ; les entrepriſes des Roys sont soudaines, & celles des peuples, tandis qu'ils en deliberent, s'evanoüissent. Rappellez donc aujourd'huy dans vostre memoire la courageuse resolution de vos Peres, qui ont tant de fois evité d'entendre les Ambassadeurs, que l'Empereur & les autres Souverains leur envoyoient ; souvenez vous qu'ils consideroient ces deputations non pas comme des conseils amis & salutaires, mais plustost comme des embusches dressées par l'Espagnol : souvenez vous des declarations que la Republique a publiées autrefois & encore depuis peu, par lesquelles elle a tousjours protesté qu'elle entendoit avant toutes choses establir sa liberté sans aucune reserve : & dans ce souvenir, n'admettez aucune convention si elle ne prive vostre ennemy de tous les droits de souveraineté qu'il pourroit pretendre sur vous, luy en ostant mesme les tiltres, les blasons, & les autres pareilles marques. S'il n'y a point de fraude cachée dans l'accommodement qu'il nous propose, pourquoy marchande-t-il d'expliquer en paroles claires le principal point dont il s'agit ? Rien ne l'oblige à tant balancer : mais pour vous, au contraire, vous avez un manifeste interest, non seulement que les Princes estrangers ne puissent revoquer en doute la qualité de vostre Republique ; mais davantage que ses citoyens mesmes n'ayent jamais lieu de penser qu'ils puissent avoir un maistre. Quelques-uns voudront, peut-estre, vous persuader d'admettre des paroles ambigues accommodées au gouſt de l'Espagnol : mais les conseils où l'honneur est joint à l'utilité, n'ont pas besoin que la neceſſité plaide pour eux ; & cette sorte de mollesse n'est autre chose qu'une demarche glissante, qui fait aisément tomber de la complaisance dans la servitude. Si je ne merite que dans vostre accommodement vous écoutez mon advis, mon Pere l'a bien merité : ne croyez pas neantmoins que j'y prenne aucun interest particulier pour moy, ny pour ma famille ; si j'avois esté d'humeur à preferer les advantages domestiques au salut public, j'ay pû, il y a long-temps, & pourrois encore aujourd'huy, trouver toute sorte de gain & d'utilité dans la fin de cette guerre. Vous qui estes les arbitres du traitté, donnez à vos descendans, & aux peuples qui dependent de vostre conduitte, un exemple digne de memoire. Approuvez par un arrest inviolable toutes les choses, que le Conseil a depuis peu jugées neceſſaires à la Republique. Donnez à ceux que vous envoyrez à l'assemblée, un ordre precis, qui ne leur permette pas de rien changer en l'article de la liberté ; & leur ordonnez aussi de communiquer avec moy de toutes les deliberations qui concernent la Republique ; comme on a tousjours fait avec les precedens Capitaines generaux, &, de fraische datte, avec mon Pere. Le soin que vous tesmoignerez en ce point pour le salut public, m'obligera plus que toute autre sorte de faveur que je pourrois recevoir de vous. 1608.

L'interpretation de ces lettres ne fut pas egale par tout : & quelques-uns

1608. uns des Deputez que les villes ont accouſtumé d'envoyer aux aſſemblées, expliquerent les paroles du Prince, comme s'il euſt eu deſſein de décrier leur fidelité, & de les rendre ſuſpects à leurs Collegues d'avoir mal ſuivy les ordres qui leur avoient eſté donnez. Vers ce meſme temps on mit auſſi en lumiere des lettres de Iuſtus Lipſius dont nous avons parlé ailleurs; par leſquelles cet homme, qui n'eſtoit pas ignorant des affaires politiques, avoit conſeillé aux Eſpagnols, lors qu'ils avoient encore la guerre contre les François & les Anglois, de faire treve avec les Confederez, par ces raiſons qu'ordinairement le party des Souverains ſe fortifie dans les longueurs & dans les remiſes, où quand la haine qu'on avoit conceuë contre eux a finy ſon cours, l'obeïſſance reprend le ſien; & que ce fut par ce ſeul moyen qu'autrefois Sextus Pompejus defit le maiſtre d'une puiſſante flotte & d'une grande iſle.

Ces lettres ont eſté interpretées diverſement.

Lettres de Iuſtus Lipſius touchant la treve.

On arrivoit à la fin du mois de Septembre, qui eſtoit le temps preſcrit aux Eſpagnols pour leur ſejour de la Haye : c'eſt pourquoy ils allerent trouver les Ambaſſadeurs des deux Rois, & leur dire qu'ils avoient receu un nouvel ordre des Archiducs, par lequel on leur donnoit pouvoir de conclurre une treve de ſept ans pour l'Europe, avec les Eſtats comme avec des peuples libres ſur leſquels ils ne pretendroient aucune choſe; & promirent de faire en ſorte que Philippe conſentiroit auſſi de traitter ſous cette forme : mais les Ambaſſadeurs refuſerent de porter cette parole aux Eſtats, jugeant bien qu'elle leur ſeroit desagreable. Cependant il eſtoit aiſé de voir que les Deputez Eſpagnols, offenſez par la rigueur de la derniere declaration qui leur ordonnoit de ſortir du territoire de la Republique, euſſent creu faire tort à leur dignité, s'ils euſſent prié les Eſtats de leur accorder un plus long ſejour : mais qu'ils fuſſent demeurez tres-volontiers, ſi les meſmes Eſtats, ſoit de leur bon gré, ſoit par la perſuaſion des Ambaſſadeurs, leur en euſſent accordé la permiſſion : toutefois les Ambaſſadeurs jugerent plus à propos de contenter la colere des Eſtats par le depart de leurs ennemis, que d'attirer la haine des Confederez ſur eux-meſmes, par une demande qui ſeroit tres-mal receuë. Les Deputez d'Eſpagne vinrent donc au Conſeil des Eſtats pour leur dire Adieu; & là le Preſident Richardot, apres avoir hautement loüé ſes Princes, de ce que pour avancer la concluſion de la paix, il s'eſtoient relaſchez en beaucoup de choſes tres-importantes, & blâmé les Eſtats non ſeulement de la dureté trop inflexible qu'ils avoient teſmoignée, mais encore de ce qu'ils chaſſoient aſſez honteuſement les Deputez Eſpagnols hors des terres de la Republique; je ne ſuis pas (dit-il) Prophete, mais ou je me trompe fort, Meſſieurs, ou je croy desja voir le jour, que vous ſouhaitterez de pouvoir recouvrer ce que vous refuſez maintenant avec tant d'opiniaſtreté. Au reſte le ſang qui ſera deſormais répandu, vous convaincra du crime d'avoir rejetté la paix. A quoy Oldenbarneveld, au nom des Eſtats, reſpondit en telle ſorte, qu'il faiſoit voir que les Eſtats avoient eu raiſon de n'admettre aucune conference, juſqu'à ce qu'on leur euſt promis de leur laiſſer leur liberté; & que ſi l'on n'avoit pû conclurre un bon accommodement, c'eſtoit la faute des Deputez d'Eſpagne, qui ne pouvoient ou ne vouloient pas executer ce qu'ils avoient promis. Que le ſang qui ſeroit répandu pour l'avenir, ſe pourroit tres-juſtement redemander à ceux dont les loix plus ſanglantes que toutes ſortes d'armes, avoient impoſé aux Confederez la neceſſité de faire la guerre; & de la cruauté deſquels on avoit encore eu depuis peu des teſmoignages,

Blâme des Eſpagnols contre les Eſtats, en diſant Adieu.

Oldenbarneveld reſpond au nom des Eſtats.

exer-

exercez contre des pescheurs & des mariniers sans defense. A tous ces discours le Marquis Spinola estoit present, avec un visage où veritablement il estoit aisé de lire le regret dont il estoit attaint, de ne voir plus aucun jour dans l'esperance qu'il avoit conceuë de la paix. Le President Richardot, à son depart de la Haye, soit par hazard, soit par dessein, laissa chez son hoste de certains papiers qui contenoient les ordres secrets que les Archiducs avoient donnez pour la conduitte de la conference : & ces ordres ainsi trouvez furent bien-tost publiez par tout. La negotiation de la paix s'y voyoit prescritte de la mesme sorte que nous l'avons racontée : & entre autres choses, l'on pouvoit remarquer qu'il estoit commandé aux Deputez de ne former aucune contestation sur l'article de la liberté : mais pour ce qui regardoit le domaine, ils avoient ordre, s'il n'estoit restitué, de demander que, pour compensation, on pavast annuellement une certaine somme de deniers. Ils avoient ordre aussi, s'ils voyoient reüssir à leur advantage les autres articles de la conference, de tascher addroittement à persuader aux Confederez que le corps des Pais-bas, pourveu que toutes ses parties fussent unies ensemble, estoit extremement puissant : mais qu'au contraire, si elles demeuroient divisées, il ne manqueroit pas quelque jour de servir de proye aux estrangers : & que pour cette raison la Republique feroit tres-judicieusement de prendre les Archiducs pour ses protecteurs, ou, pour le moins, de contracter avec eux une ligue offensive & defensive. Que si les Deputez ne pouvoient pas mesme obtenir ce point, on vouloit qu'ils taschassent d'obtenir celuy-cy, que nul des deux partis ne pourroit assister les ennemis de l'autre soit de secours ou de conseil, ny permettre qu'aucun des siens s'enrollast parmy leurs gens de guerre. Mais sur tout il estoit commandé aux Deputez de cacher ces secrets aux François & aux Anglois ; & de se servir neantmoins de leur entremise pour l'ajustement de tous les autres articles ; & principalement de celle du President Ianin, pour impetrer le restablissement des ceremonies Romaines, & la restitution d'une partie des biens qui avoient autrefois appartenu aux gens d'Eglise. On recommandoit aussi à ces mesmes Deputez les interests du Comte d'Embden, & quelques autres affaires particulieres.

1608.

Ordres secrets donnez par l'Archiduc à Richardot, sont divulguez parmy le peuple.

Ceux qui ne pûrent croire que Richardot eust laissé cet escrit par mesgarde, conjecturoient que pour le laisser de propos deliberé, il avoit eu ces visées ; de persuader à tout le monde que les Espagnols avoient agi sans feinte touchant la liberté, & de jetter addroittement dans l'esprit des Confederez la pensée d'une ligue offensive & defensive, dont il n'estoit pas temps encore de parler ouvertement. D'ailleurs ceux qui publierent cet escrit avoient dessein, ou de rendre les conseils des Ambassadeurs suspects, & sur tout ceux du President Ianin, ou d'exposer les Archiducs à la haine des deux Rois. Richardot, dans cette occasion, escrivit en Hollande : & par ses lettres il accusa sa negligence pour ce qui le concernoit ; mais pour ce qui concernoit les Confederez, il se plaignoit qu'ils avoient violé les droits d'hospitalité en faisant publier cet escrit. Cependant les Ambassadeurs de France & d'Angletetre reconnoissant encore par les lettres de Richardot, comme ils avoient desja reconnu par ses discours, qu'il y auroit moyen d'obtenir des Archiducs & de Philippe une treve pour dix ans, sans neantmoins esperer d'autres paroles sur l'article de la liberté, que celles dont on s'estoit servy dés le commencement de la suspension d'armes, minuterent le traitté d'une treve ; les Alemans à qui tout cecy ne plaisoit pas beaucoup,

Les Ambassadeurs des Roys en conçoivent le dessein d'une treve.

1608. ſe preparant pour leur depart : & un des principaux articles de ce traitté contenoit, que touchant les Indes, il ſeroit permis à Philippe de choiſir pour ces climats ou une continuation de guerre, ou une treve comme dans l'Europe. Quant aux propoſitions concernant les frontieres & quelques autres pareils points, dont on eſtoit en different, la deciſion en eſtoit reſervée pour une conference plus paiſible qui ſe feroit quelque jour. Mais la plus grande difficulté conſiſtoit à faire en ſorte, que cette forme de traitter fuſt approuvée par les Eſtats, qui vouloient que l'eſtabliſſement de leur liberté fuſt perpetuel ; ſe roidiſſant ſur ce point avec tant d'opiniaſtreté, qu'il eſtoit à craindre que quelques-uns ne priſſent de là une occaſion de renverſer l'accommodement.

Harangue du Preſident Ianin pour la treve, faite dans l'aſſemblée des Eſtats.

Les Ambaſſadeurs entrent donc au Conſeil Confederé : & parmy eux le Preſident Ianin avec tout l'appareil convenable à la gravité d'un Senateur, commença à parler ainſi : L'authorité & la reputation de ceux qui n'approuvent pas le conſeil que nous vous donnons de faire une treve, meritent bien, Meſſieurs, que nous comparions leurs raiſons avec les noſtres, afin qu'il vous ſoit plus facile de juger ſur deux ſentimens differens, lequel eſt le plus ſalutaire. Premierement, à ce que j'entens, ils ſe plaignent des paroles que l'on deſire employer au commencement du traitté : mais ſi dans cette plainte ils buttent ſeulement à rendre voſtre liberté plus aſſeurée, & non pas à trouver des pretextes de continuer la guerre, j'eſpere avoir des raiſons capables de les delivrer d'une apprehenſion, peut-eſtre, loüable, mais inutile. Car il eſt certain que la nature de la liberté eſt telle, qu'on ne luy doit preſcrire aucun temps ny aucune condition ; & que quand elle a eſté accordée une fois, elle dure touſjours : quoy qu'à bien conſideter l'affaire dont il s'agit, vous ne demandiez pas qu'on vous rende libres ; mais pluſtoſt qu'on vous reconnoiſſe pour tels. En effet Philippe ne peut pas vous donner la liberté, puiſque la loy fondamentale des Eſtats ne permet point aux Princes de ceder les droits de ſouveraineté qu'ils peuvent avoir ; & que d'ailleurs ce vous ſeroit une honte de recevoir de ſa main une liberté dont vous jouyſſez il y a long-temps, vous l'eſtant donnée vous meſmes par une declaration publique. Pour ce qui eſt de la reconnoiſſance que vous deſirez, Philippe ne la peut pas rendre plus manifeſte que quand il vous appelle libres, & qu'il proteſte de ne pretendre aucune choſe ſur vous : & meſme lors qu'il s'agiſſoit de la concluſion d'une paix, nous jugeaſmes qu'une reconnoiſſance en cette forme eſtoit ſuffiſante ; toutefois quelques-uns s'eſtant promis d'obtenir davantage, nous ne nous y oppoſaſmes point. Mais ſur ce qu'on vouloit oſter à Philippe juſqu'aux tiltres & aux blaſons de ſon ancienne ſouveraineté, cette demande nous ſembla ignominieuſe ; & nous euſmes lieu dés lors de revoquer en doute ſi un Roy, qui n'avoit point eſté vaincu, la voudroit accorder. Vous me direz, peut-eſtre, ſi les ſentimens de noſtre ennemy ſont tels que les voſtres, pourquoy ne s'explique-t-il pas plus clairement ? Mais il vous reſpondra luy-meſme, qu'il ne croit pas qu'en equité on le puiſſe obliger aujourd'huy à vous parler en d'autres termes, que ceux qui vous ont contentez avant la conference. Apres tout, à qui voulez vous perſuader que vous eſtes libres ? eſt-ce aux Roys vos alliez ? Ils vous diſent hautement que les paroles qui vous declarent tels, ſont ſuffiſantes. Et je ne penſe pas que vous apprehendiez que l'Eſpagnol vous faſſe appeller en juſtice, pour vous mettre la main ſur le collet, & demander que la ſouveraineté qu'on luy diſpute, luy ſoit adjugée par proviſion, en attendant

dant la fin de la treve. Non, dites vous, mais soudain qu'elle sera expirée, 1608.
il aura recours au jugement des armes. Cela est vray : & si alors vous demeurez vaincus, toutes les precautions que vous pourriez avoir prises par vostre traitté, ne vous seviront de rien ; car on n'en prend point contre la victoire, qui se donne tousjours le bon droit. Vous craignez aussi que vostre ennemy ne soit capable durant la treve d'amasser de grands tresors : mais defaittes vous de cette crainte. Il est assez ordinaire aux peuples libres de songer aux necessitez futures, & de conserver leurs finances, au lieu de les employer contre les Estats d'autruy : mais les Roys au contraire, mettent ordinairement leur gloire à n'épargner point l'argent tant qu'ils en ont : & le luxe de leurs Cours en consume une partie, tandis que l'autre s'épuise par l'ambition qu'ils ont tousjours d'étendre de plus en plus les frontieres de leurs Estats. Philippe est jeune : mais davantage il commande à des peuples qui ne sçauroient durer en repos. Pendant une treve, le moyen d'entretenir vostre credit en acquittant vos debtes, sera d'autant plus facile que vous aurez seulement des garnisons à entretenir : & que n'estant plus obligez à mettre des armées sur pied, vous demeurerez deschargez de la plus grande partie de vos dépenses. Vous pouvez dés maintenant faire un edit pour la continuation de vos subsides, & je vous le conseillerois volontiers moy-mesme. Ie souscris aussi à l'opinion de ceux qui tesmoignent craindre les presens de vostre ennemy, ou les seditions de vos citoyens ; & je confesse que vous y devez prendre garde : mais d'ailleurs je croy que vous ne manquez ny de bonnes loix, ny de bonne justice. Outre que je pourrois dire, que ce n'est pas beaucoup avancer, de corrompre quelque petit nombre de Ministres, lors que l'administration des affaires est entre les mains d'un grand nombre, qui se changent mesme de temps en temps. Pour ce qui concerne la nonchalance que vous redoutez en vos citoyens, l'ennemy la reveillera assez ; estant de cette nature qu'il ne se peut pas exempter long-temps d'estre suspect. Que si c'estoit une raison valable, pour empescher la treve en question, de dire qu'elle rendra vos gens nonchalans, il faudroit que vous eussiez eternellement la guerre : puis que les vices qui naissent d'une trop grande confiance, sont bien moins à craindre pendant une treve que durant la paix. Outre que pendant la guerre mesme, les dangers domestiques seroient autant à craindre pour vous qu'en tout autre temps, s'il arrivoit que quelque grande perte rompist les liens de l'obeïssance publique : & ce dernier desordre se peut redouter avec quelque apparence, puisque le fonds de vostre épargne est si peu capable de porter la guerre chez vos ennemis, qu'à peine vous peut il suffire pour la repousser ; c'est à dire, pour retarder quelque temps vostre ruine. Mais il y a cette difference pour vous entre la guerre & une treve, qu'il vous sera tousjours facile de prevenir les inconveniens que celle-cy peut apporter, au lieu que les mauvais succés de l'autre trompent bien souvent toutes les precautions de la sagesse humaine. Ie suis aussi obligé, Messieurs, de respondre aux lettres de Iustus Lipsius ; par lesquelles il est vray qu'autrefois il conseilla aux Espagnols de faire une treve avec vous : mais outre qu'il la presuppposoit de peu de durée, & sans aucune mention de liberté, c'estoit en un temps que les forces de France n'estoient pas, comme elles sont aujourd'huy, capables de donner de la terreur à vos ennemis, & de l'asseurance à vos citoyens. Que s'il est besoin d'alleguer des exemples, j'en pourrois rapporter un assez bon nombre, & d'assez recens qui sont pour mon

1608. opinion. Car premierement il eſt certain que par la paix de Gand la Hollande & la Zelande recouvrerent la vie, s'il faut ainſi dire. D'ailleurs les Suiſſes ayant autrefois pris les armes pour une cauſe pareille à la voſtre, les quittèrent par une treve. Cependant vous voyez que depuis ce temps ils ſont tousjours demeurez en poſſeſſion de leur liberté. Vous me reſpondrez, peut-eſtre, qu'un grand nombre d'infanterie & les ſommets de leurs montagnes les defendent : mais vos forces navales & l'Ocean, qui ſe répand alentour de vos Provinces, ne vous ſervent ils pas d'un rempart auſſi puiſſant? Quelques-uns de vous craignent que la treve finie, vous ne ſoyez plus foibles qu'aujourd'huy pour recommencer la guerre, parce, diſent ils, que les Roys qui ſoûtiennent voſtre party, peuvent mourir inopinément: mais chacun ſçait qu'encore que les Roys meurent, les raiſons d'Eſtat qui ſervent à entretenir une alliance, ne meurent pas avec eux; au contraire, elles ſont immortelles auſſi bien que les Royaumes : davantage, par certe conſideration meſme que vos alliez vivent & fleuriſſent en toute ſorte de proſperité, tandis que d'ailleurs le Prince qui commande aux Païs-bas, eſt ennemy de la guerre, vous devez eſtre incitez à ne laiſſer pas perdre une occaſion ſi propre à la paix; mais ſur tout lors que ce conſeil vous eſt donné par des Roys prudens, par des Roys amis, & qui n'ont point d'autre viſée, en vous le donnant, que celle de voſtre conſervation. Il me ſeroit facile, Meſſieurs, de vous alleguer encore pluſieurs raiſons qui ſont pour mon ſujet; mais puiſque la prudence m'oblige à les taire icy, il faut que chacun de vous ſe les repreſente à ſoy-meſme, afin que ceux qui taſchent d'eſtablir des ſentimens contraires aux noſtres, ne l'emportent pas ſur nous par la ſeule liberté qu'ils ſe donnent de dire tout ce qu'il leur plaiſt. Cette harangue n'ayant pas peu ébranlé les eſprits, le meſme Preſident vint encore le lendemain les preſſer ſur le meſme ſujet; parcourant les principaux articles du trairté chacun à part, pour faire voir plus clairement qu'ils ne contenoient aucune injuſtice, ny aucune fraude cachée. A quoy il adjoûta, que les Confederez eſtoient les premiers de tous les peuples, qui euſſent jamais poſſedé cette gloire, que leur liberté ſe viſt eſtablie par la propre confeſſion du Prince meſme dont ils avoient quitté l'obeïſſance; qu'un pareil honneut n'eſtoit point arrivé aux Suiſſes; & que meſme les Danois victorieux ne l'avoient pû obtenir de Chriſtierne priſonnier. En ſuitte il reprit avec beaucoup d'aigreur, & accuſa de menſonge & d'ingratitude, ceux qui murmuroient tout bas que l'arrivée de Don Pedro de Tolede en France, avoit rendu les ſentimens du Roy moins favorables aux intereſts des Confederez; puis qu'au contraire l'affection de ce Prince s'en eſtoit encore accreuë, ne pouvant jamais eſtre changée par les prieres de ſes ennemis, mais ſeulement par l'injure qu'il recevoit de ceux qui faiſoient courir ces ſortes de bruits.

Winwod perſuade auſſi la treve.

Winwod Anglois jugea dans cette rencontre que ſon devoir le convioit de recommander auſſi la treve au Conſeil Confederé, dont il compoſoit luy-meſme une partie; & d'aſſeurer les Senateurs que le Roy d'Angleterte ne leur conſeilloit rien, que luy-meſme n'en euſt desja donné l'exemple. Les armes, dit-il, ne ſçauroient eſtre juſtes ſi elles ne ſont neceſſaires; & quand elles ſont telles, il eſt indubitable qu'elles ſe trouvent favoriſées de Dieu & des Roys qui le craignent. Mais on ne peut jamais pretendre qu'elles ſoient neceſſaires, tandis qu'on les peut quitter avec honneur; & quand meſme vous pourriez vous maintenir par vos propres forces ſans le ſecours d'au-

d'autruy, vous auriez tousjours tort de tejetter un accommodement, qui laiſſe voſtre Religion, voſtre liberté, & vos commerces en leur entier. Apres tout, au lieu que vous vous amuſez à former des conjectures ſur ce qui arrivera apres la treve finie, dont le terme eſt encore bien eloigné, ne devriez vous pas plustoſt conſideter les dangers de la guerre qui ſont ſi proches ? 1608.

Cette affaire ſe traitte avec fervеur parmy les Confederez.

Il ſeroit difficile d'exprimer avec combien de chaleur cette affaire fut agitée dans toutes les deliberations : cependant, l'on ſemoit chaque jour de nouveaux libelles, c'eſt à dire, de nouvelles matieres pour fomenter la diſcorde ; & ces eſcrits ne pardonnoient pas meſme aux deux Roys, que l'on taxoit de vouloir fonder ſur les malheurs de la Republique quelques eſperances cachées. Mais le principal faix de l'envie tomboit ſur Oldenbarneveld, comme ſur celuy que l'on faiſoit paſſer pour l'autheur de toutes ces menées ; & ſon authorité demeſurée donnant de la jalouſie à ceux meſmes qui eſtoient beaucoup au deſſus de luy, il ne faut pas s'eſtonner ſi ſes pareils avoient de la peine à le ſouffrir. En effet il ſe trouva dés lors quelques lettres qui le deſtinoient desja à la mort aſſez ouvertement. C'eſt pourquoy, dans l'aſſemblée de la Hollande, il proteſta hautement que pour le ſervice de ſa patrie il n'avoit jamais redouté l'indignation des Grands, ny fuy les dangers qui le menaçoient, s'eſtant tousjours creu aſſez fortifié par le teſmoignage que luy rendoit ſa conſcience contre les bruits divers & les ſuccés inopinez : mais que maintenant, puis qu'il voyoit qu'une affaire, aſſez épineuſe d'elle meſme, ſe rendoit de plus en plus faſcheuſe par la haine qu'on avoit excitée contre luy, ſes citoyens luy feroient plaiſir d'employer, dans les occaſions qu'ils jugeroient les plus importantes, un Miniſtre moins envié. En achevant ces paroles il ſe retiroit de l'aſſemblée ; mais l'on envoya vers luy quelques-uns des principaux de la Republique, pour le prier qu'apres l'avoir juſqu'icy tousjours aſſiſtée de ſes fideles conſeils, il ne l'abandonnaſt pas au beſoin. Il continua donc ſa charge ; & ſuivant ſes premieres briſées, il fit ſonner ſi haut les bien-faits & l'authorité des deux Roys alliez, & repreſenta ſi puiſſamment le faix & les incommoditez de la guerre, qu'il eut bien-toſt confirmé dans l'approbation d'une treve ceux qui balançoient encore. Il renverſa meſme ſans aucun emportement toutes les invectives dont on uſoit contre luy avec aſſez d'aigreur ; de ſorte que, malgré la longue opiniaſtreté de ceux d'Amſterdam, il attira enfin toute la Hollande dans le ſentiment que les cinq autres Provinces avoient desja embraſſé. La ſeule Zelande, pour ſes intereſts particuliers, & à la ſuſcitation du Prince Maurice, rejettant tousjours la treve, ſervoit d'un nouvel obſtacle au conſentement que les autres y apportoient ; & ne vouloit pas permettre que l'on recueilliſt les voix pour conclurre la publication de l'Edit ; ſe fondant ſur quelques clauſes du traitté d'Vtrecht, qui portoient que les Provinces ne pourroient quitter les armes ſans le commun conſentement de toutes ; & que quand les advis ſe trouveroient partagez, la derniere deciſion dependroit du jugement des Gouverneurs.

Oldenbarneveld renonce à ſa charge, au ſujet de l'envie.

A l'inſtance des principaux, il continue ſa charge, & fit d'un meſme accord toute la Hollande & les autres cinq Provinces.

Les ſeuls Zelandois, à la ſuſcitation du Prince Maurice, refuſent la treve.

Tous les autres peuples commençoient à ſe faſcher ; & à dire hautement qu'il ne s'agiſſoit plus de faire une treve, mais bien plustoſt, de ſçavoir ſi la ſeule Province de Zelande donneroit la loy à toutes les autres. Neantmoins parmy les emportemens qu'on faiſoit desja paroiſtre, les Ambaſſadeurs des deux Roys interpoſerent leur authorité, & ſe ſervirent des plus puiſſans raiſonnemens qu'ils euſſent encore employez, pour entraiſner vers

1608. leur but, s'il faut parler ainsi, ceux qui ne s'y vouloient pas laisser conduire. Le President Ianin le premier, apres avoir representé des lettres de Henry addressées aux Estats, par lesquelles ce Prince approuvoit & ratifioit tout ce que son Ministre pourroit faire ou dire, commença à loüer les biens de la paix; & la sagesse de ceux, qui malgré la diversité de leurs sentimens, s'estoient volontairement soûmis à l'opinion la plus salutaire; en suitte de quoy estant tombé sur l'article de l'union d'Vtrecht, il en parla de cette sorte: Ie n'entreprens pas, Messieurs, d'interpreter vos traittez ou vos ordonnances; mais le sens commun fait aisément juger que la clause dont il s'agit, pretendoit seulement en ce temps-là apporter des precautions contre les peuples particuliers, qui eussent voulu rentrer sous l'obeïssance de Philippe; & non pas contre un traitté honorable & avantageux à toute la Republique. Que si cette clause peut avoir quelque autre sens prejudiciable à l'avantage general, il faut ou l'abolir, ou l'obmettre dans la presente occasion pour ne considerer que le salut de l'Estat; puis qu'il contient en soy seul la force & la majesté de toutes les autres loix. Car enfin, tandis que vos advis estant divers, les uns ont autant de raison de refuser le jugement de vos Gouverneurs, que les autres de rejetter le conseil des Rois vos alliez, que peut on esperer sinon la naissance de deux partis contraires en une mesme Republique? Il vous reste, pour prevenir un tel malheur, ce seul remede, que le moindre nombre obeïsse au plus grand. Cette maxime est la principale qui maintient les gouvernemens populaires, qu'on verroit bien-tost tomber sans cet ordre; suivant lequel nous voyons aujourd'huy chez les Suisses, que les resolutions de la plus grande partie sont executées par la moindre, quand mesme elle les auroit desapprouvées. N'a-t-on pas veu autrefois les Etoliens & les peuples de l'Achaïe ruinez par leurs dissensions, parce que chaque communauté consideroit son advantage particulier, & non pas le bien general de toutes ensemble? En effet, la trop grande liberté est un chemin qui mene à la servitude. Mais outre ces raisons, & afin que vous ne vous abusiez pas vous mesmes par de vaines esperances, je vous declare maintenant, suivant les ordres qui m'en ont esté donnez, que le Roy mon Maistre n'a pas tellement besoin de vous, qu'il soit resolu pour l'avenir d'accorder son assistance à ceux qui mépriseront ses conseils. Spenser pour le Roy d'Angleterre parla de la mesme sorte; & adjoûta à ses raisons, qu'une Republique où les privileges de la pluralité des voix n'ont point de lieu, est semblable à cette fille, que les anciens autheurs racontent avoir esté deschirée par les propres mains de ses amans, tandis qu'ils se battoient à qui l'auroit en mariage. Il representa aussi avec beaucoup d'eloquence les dommages que le peuple Romain receut autrefois du pouvoir qu'il avoit accordé à ses Tribuns, de s'opposer aux ordonnances du Senat.

Le President Ianin invective contre les Zelandois, qui pretendent l'union d'Vtrecht.

Spenser fait le mesme.

Les Ambassadeurs conseilloient encore aux Confederez d'establir un certain ordre pour l'avenir touchant l'imposition & la levée des tributs; & mesme ils estoient d'advis, s'il se trouvoit dans le corps de la Republique quelque partie gastée, ou quelques vices dissimulez pendant la guerre, qu'on y employast la correction, afin que ce remede servist à rendre les peuples plus estroittement liez ensemble, & en mesme temps plus redoutables à leurs ennemis. Quelques citoyens assez considerables donnoient le mesme conseil; & disoient davantage, que si les affaires extraordinaires & celles qui demandent une longue deliberation, estoient commises aux assemblées Provinciales & aux Deputez des nations, tandis que les affaires ordinaires, & cel-

& celles qui ne permettent pas de conſultet long-temps, ſeroient adminiſtrées par le Senat & par les Gouverneurs, dont le ſoin veilleroit ſur tout le corps plustoſt que ſur les membres de la Republique, cette ſorte de gouvernement ſeroit la plus excellente. Mais il n'eſtoit pas facile de changer une couſtume ſuivie vingt ans durant avec un aſſez bon ſuccés. Ainſi ceux qui avoient intereſt que les choſes demeuraſſent tousjours en un meſme eſtat, furent creus; de peur qu'en un temps où il s'agiſſoit de conclurre la treve, une affaire ne ſe trouvaſt embarraſſée par une autre. 1608.

Cette année, dont le temps n'avoit eſté employé qu'à des conteſtations, eſtoit presque finie; & le bruit couroit que l'Eſpagnol meſme ne vouloit pas approuver la treve projettée par les Ambaſſadeurs. En effet Richardot eſcrivit au Preſident Iânin, que Philippe ſe rendoit aſſez difficile: mais ce Miniſtre en attribuoit la faute au Roy d'Angleterre; parce que celuy-cy avoit donné quelque eſperance à l'Eſpagnol, qu'on ne feroit aucune mention de liberté en traittant; & parmy les Confederez la douceur du repos en avoit tellement charmé quelques-uns, qu'on pouvoit bien les juger capables de ſouffrir un traitté de cette nature; toutefois il s'en trouva de plus genereux qui s'oppoſerent à cette molleſſe. Cependant les Ambaſſadeurs des deux Roys envoyerent vers les Archiducs, pour ſçavoir ſi l'on devoit attendre quelque bon ſuccés de l'affaire qu'ils avoient commencé depuis peu à negotier avec leurs Miniſtres: & les Archiducs ayant fait reſponſe, que non ſeulement les Miniſtres n'avoient agy que par le commandement de leurs Maiſtres, mais que les Maiſtres meſmes avoient receu du Roy d'Eſpagne toute ſorte de pouvoir; les Ambaſſadeurs firent ſçavoir toutes ces choſes aux Eſtats, & les prierent que la ſurſeance d'armes, qui s'en alloit finir, fuſt prolongée pour un mois, ſous l'eſperance d'un traitté; leur declarant neantmoins qu'aptes les conditions qui leur avoient eſté propoſées, ils n'en devoient pas attendre d'autres; excepté qu'on taſcheroit de faire en ſorte que le temps de la treve duraſt plus de ſept ans, & que le commerce des Indes s'exerçaſt plustoſt paiſiblement qu'à force d'armes.

Le bruit court que l'Eſpagnol ne veut approuver la treve.

Cependant comme chacun ſçavoit aſſez qu'on ne manqueroit pas aptes de Philippe de trouver des gens paſſionnez ou pour la guerre, ou pour la gloire de leur nation, qui voudroient cenſurer les paroles qu'on pretendoit employer ſur le ſujet de la liberté des Provinces Vnies; principalement lors que ces peuples ſe reſervoient tousjours les Indes ſans admettre aucune condition advantageuſe aux Romaniſtes, les Archiducs envoyetent en Eſpagne Inigo, Preſtre Eſpagnol à Bruxelle, ſorty de noble famille, Confeſſeur d'Albert, & (comme il arrive presque tousjours) l'un de ſes principaux & plus intimes Conſeillers. Ce Pere Inigo avoit ordre de faire voir au Conſeil d'Eſpagne, que la treve en queſtion apporteroit de grandes commoditez aux ports de Flandre, dont l'accés demeuroit interdit pendant la guerre; & que cette meſme treve pourroit auſſi beaucoup eſtendre la Religion Romaine, lors que les anciennes inimitiez auroient commencé à ſe moderer parmy des peuples extremement avides des nouveautez, & qui s'accordoient desja aſſez mal enſemble ſur le fait de la Religion. Que les paroles pleines d'ambiguité & d'embarras, qui devoient exprimer la pretenduë liberté de la Republique, n'eſtoient pas fort à craindre; & que non ſeulement les Ambaſſadeurs des deux Roys avoient aſſeuré qu'elles n'oſtoient rien à la Coutonne d'Eſpagne; mais que quelques-uns meſmes des Confederez avoient teſmoigné en s'en raillant, qu'ils les jugeoient tres-inutiles.

Les Archiducs envoyent Inigo en Eſpagne pour ce ſujet.

Pour

1608. Pour faire reüssir le nouveau soin des Archiducs, malgré les obstacles que quelques-uns taschoient d'y apporter, le Duc de Lerme donna un grand poids à toutes ces raisons. Il estoit pour lors en une si puissante faveur aupres de Philippe, qu'il disposoit non seulement de toute la cour, mais encore de tous les conseils de ce Prince; & comme il sçavoit parfaittement bien conduire sa haute fortune pendant la paix, qui en avoit esté la source, il craignoit au contraire que ses rivaux ne s'elevassent au dessus de luy, par les beaux exploits qu'ils pourroient achever durant la guerre.

Le Duc de Lerme donna un grand poids aux raisons pressantes d'Inigo.

Philippe Prince d'Orange vient en Hollande.

Cette année Philippe Guillaume, frere aisné du Prince Maurice, vint en Hollande pour la premiere fois; & comme durant la guerre il avoit tousjours demeuré ailleurs, il voulut maintenant user du droit de la treve commun à tous. Il prenoit pour pretexte de sa venuë, l'interest qu'il avoit de faire en sorte, que par le traitté l'on conclust quelque chose à son avantage particulier; & mesme, qu'ayant l'honneur par son mariage d'estre allié avec la France, il pourroit, en presence des Ambassadeurs de cette Couronne, terminer plus favorablement les differens qu'il avoit avec ses freres touchant la succession du defunt Prince d'Orange leur pere. Mais quelques-uns donnoient une autre interpretation à son voyage; comme s'il fust venu principalement pour loüer la paix, contre les intentions de son frere le Prince Maurice. Par son entremise Emanuel de Portugal, contre qui Maurice estoit faſché, ainsi que nous avons dit ailleurs, à cause du mariage de leur sœur, fut reconcilié avec toute la maison de Nassau.

Il reconcilie la maison de Nassau avec Emanuel de Portugal.

Il ne se fit aucun exploit de guerre durant cette année; excepté qu'aux environs d'Ardenbourg quelques soldats du party d'Albert, qui taschoient de surprendre le bestial des habitans de cette place, furent taillez en pieces. D'un autre costé la cavalerie Confederée ayant fait quelques courses assez insolentes sur les terres d'Alemagne, quelques-uns des siens en furent punis; car comme ils passoient la nuit assez eloignez de leur gros, on envoya contre eux des soldats de la garnison de Rhinbetk, qui les defirent, & tuerent entre autres Adolphe de Nassau, jeune Seigneur extremement courageux, mais qui donnoit trop de licence à ses soldats. Neantmoins la joye des victorieux ne dura guere; & les cavaliers Hollandois s'estant assemblez de toutes parts, vangerent cette defaite par une plus grande.

Mort d'Adolphe de Nassau.

Ce fut aussi durant la presente année, que la surseance d'armes ayant à peine esté accordée, la Republique Confederée vid éclorre les semences d'un mal assez à craindre, & qui ne demeura caché, dans ses commencemens, que pour accroistre ses forces peu à peu & éclatter à l'impourveu. Dans l'Vniversité de Leyden deux hommes excellens en sçavoir, l'un nommé Gomarus, & l'autre Arminius, enseignoient la Theologie; & ce premier soûtenoit que Dieu avoit arresté, par une ordonnance eternelle, quels hommes devoient estre sauvez, & quels autres devoient se perdre, que cet arrest attiroit les uns dans le chemin de la pieté, & empeschoit, apres les y avoir attirez, qu'ils ne s'en égarassent, tandis qu'il laissoit les autres embourbez, s'il faut ainsi dire, soit dans le vice commun à toute la nature humaine, soit dans leurs propres crimes. Arminius disoit au contraire, que comme Dieu estoit un juge tres-juste, il estoit un Pere tres-bon. Qu'il faisoit ce discernement entre les coupables, que ceux qui se repentoient de leurs fautes mettant leur confiance en Iesus Christ, obtenoient leur grace & la vie, au lieu que les rebelles recevoient leur chastiment. Que c'estoit une chose extremement agreable à Dieu, que tous se remissent dans le bon chemin,

Discordes au fait de la Religion entre Gomarus & Arminius.

chemin, & que l'ayant terrouvé, ils ne le quittaſſent jamais, que neantmoins il n'y avoit point de neceſſité qui forçaſt ny les uns ny les autres. Dans les attaintes que ces deux Profeſſeurs s'entredonnoient, Arminius accuſoit l'autre d'attribuer à Dieu la cauſe du peché des hommes; & ſoûtenoit que ce Docteur par le moyen d'une eſpece de deſtinée qu'il vouloit introduire, tendoit nos ames comme immobiles: & Gomarus reciproquement blâmoit celuy-cy, d'inſpirer dans l'eſprit humain une arrogance encore plus grande que celle où les Romaniſtes l'avoient desja jetté; & de ne vouloir pas que ceux qui poſſedoient la plus grande de toutes les richeſſes, c'eſt à dire, une ame bien née, en demeuraſſent redevables à Dieu ſeul. 1608.

Ceux qui conſideteront bien les anciens autheurs, trouvetont que le ſentiment des premiers Chreſtiens attribuoit à l'homme une certaine puiſſance libre, tant pour recevoir la doctrine que pour la conſerver; d'où ils inferoient l'equité des recompenſes & des ſupplices. Neantmoins ils ne laiſſoient pas de r'apporter toutes choſes à la bonté de Dieu; & de croire que non ſeulement c'eſtoit par elle que les ſemences du ſalut parvenoient juſqu'à nous, mais que davantage, nous avions inceſſamment beſoin de ſon aſſiſtance particuliere dans nos dangers. Saint Auguſtin avoit auſſi eſté de cette opinion; mais depuis qu'il eut eu ptiſe avec Pelage & ſes ſectateurs, s'eſtant laiſſé emporter à la chaleut de cette diſpute, il ne voulut plus admettre le nom de la liberté qu'en la faiſant dependre de quelques arreſts eternels qui ſembloient deſtruire ſa puiſſance: toutefois cet autre ſentiment plus ancien & moins raffiné ſe conſerva chez les Grecs & dans l'Aſie: mais dans les païs de l'Occident la haute reputation de S. Auguſtin attira beaucoup de monde à la ſuitte de ſes opinions, ſe trouvant neantmoins dans la France & ailleurs des perſonnes qui ne les approuvoient pas.

Opinion d'Arminius conforme aux opinions anciennes des Chreſtiens.

S. Auguſtin a eſté le premier, qui a commencé d'enſeigner autrement:

lequel a attiré pluſieurs Orientaux à ſon opinion.

En ces derniers ſiecles, comme il n'y avoit point de maiſtre dans les écoles qui fuſt ſi univerſellement ſuivy que S. Auguſtin, s'eſtant formé pluſieurs diſputes entre les Religieux des deux regles que l'on nomme de S. François & de S. Dominique, pour ſçavoir quel eſtoit le veritable ſens de cet autheur, & par quelle addreſſe on pourroit accotdet dans ſes écrits beaucoup de choſes qui ſembloient ſe contredire: les plus doctes d'entre les Ieſuites travaillerent avec une ſubtilité aſſez exacte à denouër toutes ces difficulrez; mais pour cette cauſe ayant eſté accuſez à Rome, ils n'eviterent qu'à peine leut condemnation. Cependant Luther chef des Proteſtans, ſorty d'un monaſtete où l'on ſuivoit les ſentimens de S. Auguſtin ainſi que ſa regle, s'eſtant ſervy d'une partie des écrits de ſon maiſtre, commença à détruire le nom de la liberté que S. Auguſtin n'avoit pas encore aboly: mais cette entrepriſe ſembla ſi inſupportable à Eraſme, qu'encore qu'il euſt approuvé, ou pour le moins laiſſé paſſer ſous le ſilence, toutes les autres opinions de Luther, il ſe banda contre celle-cy. Et la force de ſes raiſons toucha tellement l'eſprit de Philippe Melanchthon, aſſocié de Luther, que non content d'avoir changé ce que ſon college avoit eſcrit ſur cette matiere, il perſuada auſſi aux Lutheriens, &, comme quelques uns croyent, à Luther meſme, de ſe deffaire de ces ſentimens rigoureux qui ne vouloient rien accorder à la liberté: quoy, qu'à dire le vray, ces gens icy en ſe declarant contre elle, fuſſent plus-toſt ennemis du nom que de la choſe meſme.

Controverſes ſur ce ſujet entre les familles des moines.

Opinion de Luther, Melanchthon, & Eraſme.

Bien-toſt apres, Calvin chef d'une autre ſecte de Proteſtans, s'eſtant rendu partiſan des premiers dogmes que Luther avoit debitez ſur ce ſujet

1608. de la liberté, les appuya par de nouveaux argumens, auſquels il adjouſta cette propoſition, où S. Auguſtin n'avoit jamais touché, que la foy veritable & ſalutaire eſtoit une choſe que l'on conſervoit tousjours, ſans la pouvoir perdre depuis qu'on l'avoit une fois acquiſe; & qu'ainſi ceux qui ſentoient cette foy gravée dans leurs cœurs, eſtoient desja aſſurez en cette vie de leur beatitude pour l'autre: toutefois il ne nioit pas que cependant ils ne fuſſent capables de tomber dans toutes ſortes de fautes, quelques enormes qu'elles pûſſent eſtre.

Calvin appuye l'opinion de Luther de nouvelles raiſons.

Beze augmente la rigueur de l'opinion de Calvin.

La rigueur de ces dogmes de Calvin fut augmentée à Geneve par Beze; & en Alemagne par Zanchius, Vrſin, & Piſcator, qui s'emportoient quelquefois juſqu'à enſeigner que la neceſſité meſme de pecher procedoit de la cauſe premiere; quoy que tous les precedens Docteurs euſſent ſoigneuſement evité cette propoſition. Auſſi donna-t-elle un ample ſujet aux Lutheriens d'accuſer les Calviniſtes: outre que le point de l'Euchariſtie fit naiſtre encore pluſieurs diſputes entre les partiſans de ces deux ſectes.

Lors que les Confederez commencerent à changer de Religion, quoy qu'ils ne fuſſent pas bien d'accord enſemble touchant les articles de leur croyance; neantmoins comme ils n'avoient pas du temps de reſte pour diſputer de ces matieres, les uns & les autres s'entre-ſouffroient aiſément ſous d'egales conditions: mais depuis que pluſieurs jeunes gens, qui apres avoir fait leurs études ſous les Docteurs de Geneve, de Heidelberg, & de Naſſau, eſtoient employez à la direction des Egliſes Confederées, commencerent à compoſer un nombre conſiderable, ils creurent avoir une occaſion favorable de changer en loix les leçons qui leur avoient eſté données: & dans ce deſſein ils vouloient que tous ceux qui feroient profeſſion d'un ſentiment contraire au leur, demeuraſſent exclus de l'impetration des charges Eccleſiaſtiques, & meſme privez de celles qu'ils poſſederoient desja. Pour raiſon de quoy ceux-cy faiſoient ſouvent des plaintes aux Eſtats; ſoûtenant que leurs dogmes eſtoient les meſmes qui avoient auparavant eſté enſeignez en public avec toute ſorte de ſeureté, par Anaſtaſe de Velau, dans la Gueldre; par Gellius Snecanus, dans la Friſe; par Hubertus dans le païs d'Vtrecht; & par Hiltam, Clement de Mars, Herman Herbert, & pluſieurs autres, dans la Hollande & dans la Zelande. Et ce fut en ſuitte de tout cecy que les deux Profeſſeurs dont j'ay desja parlé, Gomarus & Arminius, entreprirent dans l'Vniverſité meſme de Leyden, d'eſtablir chacun de ſa part ſes propres opinions, & de deſtruire celles de ſon adverſaire.

Les diſciples des ſuſdits rejettent des charges Eccleſiaſtiques ceux qui eſtoient de ſentiment contraire.

Plaintes frequentes aux Eſtats pour ce ſujet.

Cependant la diſſenſion des Maiſtres ſe rendoit contagieuſe dans l'eſprit de leurs Eſcoliers; & les Miniſtres de la Hollande eſtoient desja conviez de prendre party: c'eſt pourquoy les Eſtats voulant prevenir les conſequences de ce nouveau mal, donnerent ordre aux Iuges de la Cour Souveraine d'entendre parler ces deux Profeſſeurs. Mais enfin apres une longue diſpute, on ne trouva point de meilleur expedient que de ſupprimer les memoires de tout ce qui s'eſtoit paſſé dans leur conference: ce qui n'empeſcha pas que les opinions de l'un & de l'autre n'augmentaſſent leur credit, chacune de ſon coſté; & preſque tous les Magiſtrats embraſſerent celle d'Arminius comme la plus populaire: au lieu que les Miniſtres & les autres gens de Religion s'attacherent à celle de Gomarus, comme à la plus univerſellement receuë.

Les Eſtats commandent de ſupprimer les actes de la conference entre Gomare & Arminius.

Nouvelle matiere de Controverſes.

Ce different en cauſa un autre; ſur ce que les Arminiens pretendoient que le jugement des affaires de Religion faiſoit partie du gouvernement poli-

politique : les Gomariſtes, au contraire, ſoûtenant que les matieres de Religion ne ſe devoient agiter que dans les aſſemblées Eccleſiaſtiques. 1608.

Outre tout cecy, par le moyen de deux petits livres, dont l'un traittoit de la maniere d'inſtruire la jeuneſſe à la pieté ſuivant l'uſage du Palatinat; l'autre ayant eſté compoſé dés le temps que l'Eſpagnol eſtoit encore ſouverain des Provinces Vnies, pour luy rendre compte de la Profeſſion des Egliſes Reformées, on vid naiſtre de nouveaux ſujets de conteſtation. Car comme un peu auparavant on avoit demandé que les Miniſtres de Religion des ſept Provinces ſe pûſſent aſſembler, & que les Eſtats s'eſtoient accordez à cette demande, à la charge que dans l'aſſemblée on examineroit ces deux livres par la S. Eſcriture; les partiſans de Gomarus attribuoient cette derniere propoſition aux menées des Arminiens. Et en meſme temps qu'ils accuſoient leurs adverſaires, de vouloir dans l'examen de ces deux livres donner une eſpece de ſignal à pluſieurs perſonnes qui ne cherchoient que les occaſions de bruüiller, ils loüoient de leur part cette couſtume eſtablie par pluſieurs ſiecles, de ne changer jamais ſans de tres-puiſſantes raiſons ce qui avoit une fois eſté approuvé univerſellement; par ce que ces ſortes de changemens ne ſervoient qu'à rompre les liens du conſentement public, & à partager les ames de la populace. De ſorte qu'ils tenoient pour une choſe tres-injuſte & tres-dangereuſe d'admettre qui que ce fuſt dans les charges de la Religion, s'il ne donnoit auparavant ſon advеu à tout le contenu de ces deux livres. Au contraire les Arminiens diſoient, qu'il n'eſtoit pas deffendu de douter des écrits des hommes : que la matiere tres-importante dont il s'agiſſoit n'avoit jamais eſté legitimement decidée : non ſeulement parce que le commencement des choſes de cette nature eſt presque tousjours accompagné de precipitation; mais auſſi parce que pour lors les principaux Adminiſtrateurs de la Republique ne s'attachoient qu'aux affaires de la guerre. Ioint que ce ſeroit le meilleur pour la Chreſtienté, de n'admettre que le moins qu'il ſe pourroit de ces ſortes de libelles, ou de n'en admettre point du tout. Et meſme il parut environ ce temps dans la ville de Goude, un petit livre qui contenoit en peu de diſcours tous les articles que la foy obligeoit de croire; ſans qu'il y euſt d'autres paroles employées que celles dont la Sainte Eſcriture ſe ſervoit. Mais il ſe trouva incontinent dans le party des Gomariſtes des gens qui deteſterent publiquement cette invention. Il n'y a point d'opinion (diſoient ils) quelque horrible & quelque monſtrueuſe qu'elle puiſſe eſtre, qui ne ſe trouve cachée ſous ces paroles. Il eſt vray que dans la naiſſance du Chriſtianiſme la ſimplicité luy fut bien-ſeante, parce que les maux eſtant encore inconnus, n'avoient pas beſoin de remedes. Mais comme bien-toſt apres chacque âge eut enfanté pluſieurs erreurs, cela fut cauſe que l'on trouva de nouvelles façons de parler, pour aſſaillir juſques dans leurs forts ceux qui avoient abandonné le droit chemin. C'eſt ainſi que parloient les Gomariſtes; & dans la mauvaiſe intelligence qui regnoit entre eux & les Arminiens, ce que ceux-cy nommoient eſclavage, eſtoit nommé paix par les autres; qui donnoient auſſi le nom de broüilleries & de confuſion d'affaires à ce que ceux-cy nommoient liberté. De ſorte que ſous les tiltres ſpecieux dont on ſe ſervoit de part & d'autre, la diſcorde des deux ſectes s'augmentoit de plus en plus, pour fournir quelque jour des pretextes à de tres-cruelles inimitiez.

Matelif retourne des Indes Orientales avec heureux ſuccez.

Matelif retourna des Indes Orientales, où il avoit acquis de grands avantages; & tres-aſſurement ſes heureux progtés futent cauſe que les Eſpagnols

1608. ne voulurent pas soûmettre la navigation des Indes à la decision des armes. Il estoit party de Hollande trois ans & trois mois auparavant ; & lors de son départ le Printemps estoit desja trop avancé pour luy permettre d'eviter de certains vents du Midy, dont la violence se rend tous les ans si furieuse sous l'Equateur, qu'elle pousse tous les vaisseaux contre les rivages de l'Afrique. Les ordres qu'il avoit receus pour la guerre estoient en grand nombre & tres-importans ; mais les matelots refusoient de les executer, murmurant entre eux qu'ils n'estoient pas obligez d'exercer les fonctions militaires. Toutefois le General de la flotte, assez porté de soy-mesme à la recherche de la gloire, y porta aussi les autres Chefs, par l'esperance qu'il leur donnoit de partager ses loüanges avec eux : mais quant aux esprits du commun, il se servit principalement de l'amorce du butin, pour les attirer à son but, soit en leur faisant à tous ensemble des harangues publiques, soit en les entretenant chacun en particulier par des remonstrances proportionnées à l'humeur & au genie tant des uns que des autres. Lors que la flotte fut arrivée aux Indes, elle prit d'abord quelques vaisseaux, dont les uns appartenoient en propre aux Portugais ; & les autres leur prestoient assistance pour le trafic : mais ceux qui se trouvoient appartenir aux Barbares leur furent renvoyez gratuitement : afin que cette nouvelle faveur gagnast de plus en plus la bien-veuillance de tous ces peuples. Sur la pointe gauche du golphe du Gange on rencontre la ville de Malacca, du costé où une partie des Indes se voit defenduë par la grande Isle de Sumatra qui est au devant, separée de la terre ferme par le moyen d'un détroit que l'on nomme Cincapura ; le Royaume de Ihor n'est pas loin de là, & mesme ses Rois avoient accoustumé autrefois de commander à celuy de Malacca : mais depuis que les Portugais furent venus en ces climats, estant invitez par sa situation à s'en rendre maistres, ils y avoient construit une citadelle sur une eminence, alentour de laquelle ils avoient enfermé d'une muraille quarrée l'espace qu'ils avoient jugé necessaire pour bastir des maisons. On avoit aussi commencé peu à peu à habiter hors de cet enclos, & principalement au delà de la riviere qui est à main droitte ; les bastimens de ce lieu estant, ainsi que les precedens, enfermez d'une muraille, du costé qui regardoit le rivage. Tout cecy fut cause que les Princes de Ihor conserverent du depuis contre l'Espagnol une haine irreconciliable, qui donna naissance à l'union que les Hollandois contracterent avec eux.

En ce temps, quatre freres regnoient dans le Royaume de Ihor ; l'un desquels nommé Iandepatuan, estoit le plus considerable pour l'estenduë de son empire : mais Sabrang estoit le plus renommé pour son esprit & pour son industrie ; s'appliquant avec beaucoup de vigilance à maintenir & accroistre son Estat, malgré la coustume des Rois Indiens, qui ne s'addonnent qu'à l'amour & à la bonne chere, ayant plustost soin du plaisir present, que de l'utilité future. Cependant Matelif, pour assieger Malacca, avoit plus de courage que de forces ; car la ville & la citadelle ayant pour Gouverneur André Furtado, excellent chef de guerre, il avoit sous luy pres de trois mil hommes ; toutefois la plus part estoient Indiens : parce qu'un bon nombre de Portugais servoit d'escorte aux navires que l'on avoit envoyez en la Chine. La flotte Hollandoise n'estoit composée que d'onze navires & de quatorze cens hommes : mais le General, desirant augmenter ses forces, obtint du secours des Roys de Ihor par le moyen d'un traitté qu'il fit avec eux ; portant que la ville assiegée appartiendroit aux Hollandois, & son terri-

territoire à ceux de Ihor, le partage du butin devant estre égal entre les uns & les autres. L'on attaqua les ennemis premierement par des mousquetades, qui furent tirées tant des navires que de plusieurs petites Isles situées au devant de la ville : en suitte de quoy les assiegeans se camperent sur le rivage qui couvre son costé droit ; mais les assiegez ayant abandonné avec assez de precipitation le fauxbourg qui est au delà de la riviere, quoy qu'il fust aisé à defendre, & rompu le pont ; toute leur resistance fut reduitte à la defense de la citadelle & de ses dehors : de sorte que les Hollandois n'eurent pas beaucoup de peine à dresser un autre pont sur la riviere, & à se saisir d'un monastere basty sur un terre ; & mesme ils gagnerent peu de temps apres l'autre costé de la mer. En suitte de quoy Matelif fit aussi construire des forts aux endroits qu'il jugea luy estre commodes ; & ruina à coups de canon un boulevard que Furtado avoit adjousté à la citadelle peu de temps auparavant. Mais parce que la terre toute couverte de marécages n'estoit pas favorable au travail des pionniers, Matelif fit advancer contre la citadelle de petites tours de bois, remplies de terre & de fascines, s'estant trouvé, de fortune, dans les lieux d'alentour une grande quantité de vergers, qui luy donnerent moyen de produire à ces peuples barbares quelque échantillon des artifices militaires qu'on sçavoit prattiquer dans les Provinces Confederées. Il seroit difficile de s'imaginer combien le secours, que les Rois de Ihor & les autres Princes voisins avoient envoyé, fut peu advantageux : car premierement ils ne fournirent point le nombre d'hommes qu'ils avoient promis ; & leurs soldats manquoient aussi bien d'obeissance & de courage que d'experience pour la guerre : de sorte que non seulement les sorties de l'ennemy, mais aussi ses mousquetades leur faisoient à tout moment abandonner leurs corps de garde & leurs sentinelles. Ce qui justifia clairement, que les Portugais, chez ces nations, avoient plustost trouvé à butiner qu'à combattre. Cependant les Hollandois ayant sur les bras tout le faix de cette guerre, se voyoient diminuer de jour en jour, tant par les rencontres inopinées que par le travail excessif ; & mesme par les incommoditez que les pluyes nocturnes leur apportoient. Ainsi n'estant pas vray-semblable que les assiegez pûssent estre forcez par les assiegeans, dont le nombre estoit de beaucoup au dessous du leur, ne mettoient plus leur esperance que dans le dessein d'affamer l'ennemy avec le temps : mais apres avoir poussé le siege jusqu'au quatrieſme mois, ils furent empeschez de passer plus outre par une flotte qui venoit de Goa. 1608.

Cette flotte avoit pour Capitaine General Alphonse de Castro Vice-Roy des Indes ; estant composée de quatorze galions, de quatre rambergues, & de seize autres moindres vaisseaux, qui portoient trois mille sept cens Portugais ou Europeans ; avec un nombre presque pareil de Barbares qui servoient les autres. On sçeut, du depuis, tant par la bouche des prisonniers que par quelques lettres surprises, qu'ils avoient ordre de porter la guerre dans tous les païs où les Hollandois avoient accoustumé de trafiquer ; comme Achem, Ihor, Pahamos, Patanie, Bantam, & Ambone. Quand ces gens icy furent arrivez proche d'Achem, traittant le Roy de cette terre comme si la victoire l'eust desja fait dependre d'eux, ils luy ordonnerent imperieusement de payer les frais de leur flotte ; de leur livrer tous les Hollandois qui se trouveroient dans sa ville, & de souffrir qu'on y bastist une citadelle : mais ce Prince se mocqua de cet orgueil, s'assurant sur l'appuy tant de ses armes que de plusieurs forts qu'il avoit fait construire

1608. pour la defenſe du rivage, ſuivant les leçons que les Hollandois luy en avoient données. Les Eſpagnols attaquerent un de ces forts: toutefois ayant eſté repouſſez avec perte, ils n'oſerent plus rien entreprendre. Et comme bien-toſt apres ils apprirent le ſiege de Malacca, ils ſe haſterent d'y venir, pour taſcher de ſurprendre en meſme temps les vaiſſeaux vuides des Hollandois, & les hommes qu'on en avoit tirez & diſperſez ſur le rivage à l'entour de Malacca. Mais Matelif previnr ce deſſein en ayant eſté adverty par ſes eſpions: & quoy qu'il n'euſt pas encore acquis beaucoup d'experience en l'art de la guerre, il n'oublia rien de tous les devoits d'un grand Capitaine. Car premierement il fit entrer dans ſes navires le bagage, l'artillerie, & les troupes auxiliaires de Ihor: en ſuitte de quoy il donna ordre aux Hollandois de ſe retirer dans un fort baſty ſur le rivage, & que les plus éloignez s'y acheminaſſent les premiers. Desja une partie de ſes gens avoit gagné les vaiſſeaux, les autres eſtant encore poſtez ſur le rivage, lors que ceux de Malacca firent une furieuſe ſortie; toutefois leur effort ayant eſté rendu inutile, il fut facile au teſte des Hollandois de remonter dans leurs vaiſſeaux.

Auſſi-toſt que les deux flottes s'entr'appeteeurent, elles commencerent leurs eſcarmouches à coups de mouſquet; les Portugais evitans le choc, parce que le vent les pouſſoit vers Sumatra, & les detournoit de leurs ennemis: mais le lendemain, au contraire, les vents commencerent à ſouffler du coſté de Sumatra. C'eſt pourquoy Matelif, jugeant que les ennemis viendroient fondre ſur luy, commanda à ſes gens de lever les anchres. Mais un de ſes vaiſſeaux nommé le Naſſau, dont l'anchre eſtoit trop difficile à levet, ayant marchandé d'en coupet les cables, fut attaqué & pris par deux navires Eſpagnols qui y mirent le feu. Le danger de cet embraſement menaçoit ſes autheurs meſmes, s'ils n'euſſent eſté ſecourus par leurs longs vaiſſeaux, qui eſtoit une ſorte de ſecours dont la flotte Hollandoiſe eſtoit dépourveuë: & cette aſſiſtance leur fut ſi favotable, que leurs navites ayant eſté tirez à force de rames, ſe garantirent du feu, qui commençoit à les attaquer. Deux navires Confederez, dont l'un ſe nommoit le Middelbourg, & l'autre l'Orange, avoient auſſi taſché de ſecourir leurs compagnons; mais le vent qui les portoit à ce ſecours, ayant ceſſé tout à coup, il leur fut tellement impoſſible de pourſuivre leur entrepriſe, qu'au contraire ils eutent eux meſmes à ſoûtenir l'attaque de trois vaiſſeaux ennemis, commandez par Alvares de Caraval, Henry de Norone, & Duarte de Guerra, Capitaines Portugais. Tandis que ces cinq vaiſſeaux eſtoient aux priſes, un autre navire Confederé, nommé le Maurice, jetta des feux, dont veritablement Duarte & Caraval, avec leurs vaiſſeaux, futent conſumez; mais le Middelbourg perit auſſi par le meſme embraſement. Cependant Matelif, qui voyoit le vaiſſeau de Notone attaché au combat contre l'Orange, alla luy meſme, avec ſon vaiſſeau Admiral, attaquer le vaiſſeau ennemy: & le preſſa tant à coups de mousquetades, que ce navire, percé de toutes parts, fut contraint de mettre bas l'étendard, pour matque de ſa teddition. Toutefois Matelif n'oſa recevoit dans ſon vaiſſeau les Portugais, qui commençoient desja à y paſſer comme priſonniers; patce qu'il apptehendoit que ſa victoire eſtant encore difficile à acquerir, ſes matelots n'en quittaſſent la pourſuitte, pour n'appliquer plus leur eſprit ny leurs mains qu'au butin. Il eſt vray que diſpoſant desja de ce navire vaincu, comme d'une conqueſte aſſurée, & ayant deffendu aux ſiens de le preſſer davantage par leurs mousquetades,

rades il le traisnoit, par le moyen d'un cable, apres son vaisseau : mais le cable s'estant rompu de soy mesme, Norone se sauva vers les siens, & trompa par sa fuitte la trop exacte & peu heureuse prudence de Matelif. Apres quoy on ne combattit pas davantage, les Espagnols se trouvant las, & les Hollandois craignant que la violence du flux de la mer ne les dispersast à l'entour de la flotte ennemie. 1608.

La victoire se trouvoit egale en quelque façon entre les deux partis, parce que l'un & l'autre avoit perdu deux vaisseaux, quoy que ceux des Portugais fussent plus grands que ceux des Hollandois; mais la perte de ces derniers leur estoit d'autant plus importune, que leur flotte estoit de beaucoup moindre que celle de leurs ennemis. Toutefois la perte des hommes estoit inegale; en ce qu'il n'en estoit mort que sept du costé des Confederez, au lieu que du costé des Portugais il en estoit mort un grand nombre; tant sous les ondes que par le feu & par leurs blessures : joint que plusieurs d'eux, en taschant de se sauver des flammes par le moyen d'un esquif, avoient esté massacrez par les matelots Hollandois transportez de colere; malgré la deffense que leur chef leur en avoit faitte. Les jours suivans se passerent parmy le repos, ou dans quelques legeres escarmouches où les Hollandois commencerent à manquer de poudre : mais par un plus grand malheur, l'insolence de leurs matelots porta leur flotte bien pres de la sedition. Car comme les pertes ou les profits qui se faisoient dans ces voyages, n'estoient point communs à tous les vaisseaux en general, & que chacque navire avoit ses interests particuliers à ménager, ceux dont les navires avoient esté brulez s'abandonnant à la douleur, comme s'il ne leur fust resté aucune esperance, estoient cause que leurs compagnons touchez, par l'exemple de leur perte, de l'apprehension d'un pareil malheur, ne vouloient plus faire de guerre: de sorte que Matelif, tant pour appaiser les mécontens, que pour faire traitter ses malades, se retira avec toute sa flotte dans le païs de Ihor, où il prit soin avec les Rois de cette contrée, d'en fortifier la ville capitale contre les surprises & les invasions des Portugais. Il y avoit sejourné environ deux mois, lors qu'on luy apprit heureusement que la flotte des ennemis s'estoit partagée; & qu'il ne restoit plus à Malacca que sept galions avec trois longs vaisseaux. Ayant donc recours à ses matelots dans cette rencontre, il fit si bien, partie par priere, partie par menaces, qu'il leur persuada enfin de ne laisser pas eschapper une si favorable occasion de servir leur païs.

Lors que les Confederez furent proches de Malacca, & qu'ils s'apperceurent que la flotte des ennemis estoit à l'anchre sous la defense de la citadelle, Matelif, pour attirer les Espagnols en pleine mer, se servit d'un moyen qui fut tel : il alla luy mesme, avec son vaisseau Admiral & deux autres, surprendre un des navires ennemis nommé Saint Nicolas, lequel estoit plus avancé en mer qu'aucun autre de sa flotte; & apres en avoir coupé le cable, il commença à le traisner en haute mer. Il est vray que le manquement de poudre où les Confederez se trouvoient reduits, les obligeant à la menager, leurs mousquetades n'estoient pas fort frequentes, mais elles estoient extremement bien addressées. Il ne s'amusoient pas à tirer contre les bas étages du vaisseau, parce que le calme où se trouvoit la mer le leur permettoit pas de l'enfoncer; mais ils tiroient ou sur le tillac ou sur les planches, ou enfin aux endroits où ils voyoient un plus grand nombre d'hommes assemblé. Bien-tost apres, Matelif commanda aux siens de se jettet dans ce vaisseau;

1608. ſeau ; & de mettre à mort tous ceux qu'ils rencontreroient : ce que ſes matelots executerent aſſez promptement ; parce qu'auſſi-toſt que leur courage ſe fut eſchauffé contre leur ennemy, ils avoient mis ſous pied toutes leurs diſſenſions domeſtiques ; de ſorte qu'il ſe fit un grand carnage d'Eſpagnols : Matelif ſe reſſouvenant de la fuitte de Norone un peu auparavant arrivée, vouloit mettre le feu au navire, n'y ayant plus perſonne dedans, ſi par hazard quelques uns des ennemis ne s'y tenoient encore cachez : mais un Capitaine Hollandois en demanda la garde, & ne s'en acquitta pas bien ; parce que le navire retourna aux ſiens, le cable qui l'attachoit ayant eſté rompu.

Cependant toute la flotte Eſpagnole, pour ſecoutir le S. Nicolas, avoit levé les anchres, & s'eſtoit advancée en mer où les Hollandois attendoient leurs ennemis, & leur faiſoient teſte un navire contre l'autre, & quelque fois deux contre un. Dans ce combat le feu ayant eſté mis à un navire Eſpagnol, le conſuma ; & un autre qui avoit pour chef Sebaſtien Suarez, ſe rendit aux Confederez : tandis que les autres vaiſſeaux Eſpagnols tout enſanglantez & tout percez, flottoient à la mercy des ondes, la nuit ſeule ayant arreſté le cours de la victoire des Confederez. Et veritablement leur bonheur en cette journée fut merveilleux auſſi bien que leur courage ; puisque dans le grand meurtre qu'ils firent de leurs ennemis, à peine perdirent ils aucuns de leurs gens, ſinon ceux que l'avidité du butin avoit fait perir pour s'eſtre approchez trop pres du vaiſſeau embrazé. Le lendemain matin les Hollandois rencontrerent un des navires ennemis extremement endommagé, avec peu de perſonnes reſtées dedans, qui ſe rendit à eux, les autres ayant desja regagné leurs abris. Toutefois Matçlif avoit bien envie de les pouſſer à bout auſſi bien que leurs compagnons, afin de rendre ſa victoire complette ; mais parce que le rivage eſtoit ſi proche, il craignoit de s'eſchouër luy-meſme. Dans cette incertitude il s'eſtoit arreſté là quelques jours, lors qu'en ſa preſence meſme les Portugais mirent volontairement le feu à leurs navires ; & cet effet de la crainte qui les poſſedoit, ſervit d'un agreable ſpectacle à Matelif, qui renvoya les priſonniers au Vice-Roy Alphonſe de Caſtro, à la charge que les principaux payeroient pour leur rançon un certain prix qui ſeroit partagé entre les matelots Hollandois, & qu'en eſchange des autres on luy rendroit quelque petit nombre des ſiens, qui eſtoient priſonniers tant à Malacca qu'ailleurs : mais dans cet accord il témoigna tant d'eſtime pour ſes gens, & priſa ſi peu les ennemis, qu'il en rendit pres de deux cens, pour dix qu'on luy remettoit entre les mains. En ſuitte il mit le feu aux vaiſſeaux qu'il avoit conquis, de peur qu'ils ne luy fuſſent à charge ; & garda vingt-quatre pieces d'artillerie qui s'eſtoient trouvées dedans.

Que ſi les affaires des Confederez proſperoient de la ſorte en ces quartiers, on leur apporta des Moluques une nouvelle bien contraire. Car auſſitoſt qu'Eſtienne Verhague General des Hollandois, eut laiſſé le Roy de Tydor paiſible poſſeſſeur de ſon Eſtat, & que les Portugais qui s'eſtoient trouvez là, ſe furent retirez dans les Iſles Philippines, qui compoſent une certaine partie des regions poſſedées par les Caſtellans, à laquelle les habitans du païs ont donné le nom de Luzon ; ces nouveaux venus demanderent du ſecours au Gouverneur nommé Pietre Acuna, & il leur en accorda volontiers, à condition neantmoins que pour l'advenir les Caſtillans auroient leur entrée libre dans les Moluques, qui avoient autrefois eſté en

debat

debat entre eux & les Portugais, ainſi que nous avons desja remarqué. Ce qui fit juger que les Caſtillans eſtoient maintenant plus aiſes de pouvoir recouvrer ces Iſles, que de ne les avoir poſſedées que pour quelque temps, comme avoient fait les autres. Les ennemis arriverent à Tydor avec trente-ſept vaiſſeaux tant grands que petits; & le Roy meſme de cette Iſle leur ayda à s'en rendre maiſtres, s'eſtant cy-devant attaché plustoſt de parole que d'effet au party des Confederez. De là ils paſſerent à Ternate, où ils ſe ſaiſirent des forts de l'Iſle, & en prirent le Roy, dont l'affection eſtoit fort fidelle aux Confederez. Ce malheur ne luy eſtoit pas impreveu; & il avoit ſouvent adverty les Hollandois de ne rendre point l'Iſle de Tydor ſans y baſtir & conſerver une forte citadelle: mais quand il ſe vid ſur le point de porter la peine des fautes d'autruy, il taſcha premierement de ſe garantir par la fuitte, & ſe rendit enfin par capitulation; les Eſpagnols luy ayant promis la vie, & luy faiſant eſperer le ſurplus. Neantmoins bien-toſt apres ils partagerent ſes Eſtats entre les autres Roys ſes rivaux, & l'emmenerent priſonnier aux Philippines. 1608.

Incontinent que Matelif eut appris la perte de Tydor, il taſcha d'empeſcher qu'Ambone n'éprouvaſt une pareille disgrace: & dans ce deſſein, s'eſtant fortuitement rendu maiſtre d'un vaiſſeau ennemy qui n'eſtoit pas fort grand, il l'equipa de toutes les choſes neceſſaires; & y ayant auſſi fait entrer ceux de ſes gens qui s'entendoient le mieux à fortifier les places, il les envoya à Ambone, & prit ſa route vers la petite Iſle de Butone, afin de pouſſer à bout quelques Portugais, qui apres s'eſtre ſeparez de leurs compagnons à Malacca, comme nous venons de remarquer, s'eſtoient arreſtez en ce lieu. Mais les Portugais, dés la premiere veuë de leurs ennemis ayant redouté le choc, s'adviſerent d'attacher leurs navires au rivage liez l'un à l'autre, toute leur artillerie eſtant pointée vers un ſeul endroit: & apres avoir choiſi, pour ſe poſter de cette ſorte, un golphe où le flux de la mer & le vent pourroient combattre pour eux contre l'ennemy, ils adjoûterent à ces defenſes une eſpece de rempart contre les mousquetades, compoſé de bois & de ſable. Matelif, qui ne voyoit aucun moyen d'approcher de ſes ennemis, fit pouſſer de petits brûlots contre leur flotte pour taſcher d'y mettre le feu; mais une partie de ces brûlots fut detournée à force d'eſquifs par l'ennemy, & l'autre repouſſée par le vent meſme. Cependant comme les Hollandois, ſelon les ordres qu'ils avoient receus de la Republique, eſtoient obligez de s'attacher principalement au trafic plustoſt qu'à la guerre, la ſaiſon ne leur permettoit pas de s'arreſter davantage en ce lieu; parce que de certains vents qui ont accouſtumé de ſouffler vers les Moluques, & d'y conduire heureuſement les vaiſſeaux, commençoient à s'eſlever. C'eſt pourquoy Matelif partagea ſa flotte, & quelques uns de ſes gens prirent la route de Queda; où ſi toſt qu'ils furent arrivez, le Roy qui pour gagner l'affection des vainqueurs, avoit fait arreſter tous les Portugais habituez en ſon païs, leur en fit preſent: & ils luy donnerent, en recompenſe, tous les Indiens que Matelif avoit trouvez parmy les Portugais par luy vaincus. Les Hollandois eſtant auſſi entrez dans d'autres Royaumes, apprirent que la fidelité de ces peuples barbares s'eſtoit montrée ſi peu conſtante pendant l'incertitude de la victoire de Matelif, que pluſieurs avoient reſolu de mettre tous les marchands Hollandois entre les mains de l'Eſpagnol, pour achetter la paix à ce prix. Matelif rencontra des navires Portugais autres que ceux qu'il avoit aſſiegez, & s'en rendit maiſtre; mais ils n'eſtoient

1608. équippez que pour le trafic. En ſuitte de quoy il cingla promptement vers Ambone, où il trouva que les gens de ce païs, extremement amis du party Confederé, travailloient avec beaucoup de diligence à l'achevement d'une citadelle. Matelif ſçavoit fort bien qu'entre les liens les plus capables d'unir enſemble deux nations eſtrangeres, la Religion & les mariages tiennent le premier lieu: mais comme il n'avoit avec luy aucuns Docteurs de ſa Religion pour en apprendre l'exercice à ces peuples, parce que veritablement la Compagnie des marchands Confederez n'imitoit pas avec aſſez de reflexion la prudence des Eſpagnols, chez qui les Ieſuites ſont un des principaux inſtrumens de la grandeur des Rois, il voulut pour le moins que les ſoldats de la garniſon d'Ambone pûſſent contracter des mariages avec les femmes du païs, afin que la propagation des familles Hollandoiſes parmy ces nations donnaſt de plus faciles commencemens à une colonie.

Les bancs de ſable ne permettoient pas à Matelif de paſſer en l'Iſle de Tydot : joint qu'il n'euſt pas receu grand profit ny grand honneur de conquerir des lieux qu'on euſt veus bien-toſt apres expoſez ſans defenſe aux attaques des ennemis; puis qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour les fortifier & y laiſſer des garniſons ſuffiſantes; il ayma donc mieux aller à Ternate : & parce que dans la partie Meridionale de cette Iſle les Eſpagnols eſtoient maiſtres d'une petite ville, où ils commandoient en aſſurance par le moyen de pluſieurs fortifications aſſez raiſonnables, & d'une garniſon de quatre cens ſoldats, il ſe reſolut d'occuper un coin oppoſé à cette place & tourné vers le Septentrion, où l'on trouvoit un village nommé Malaia ſitué dans un terroir plus fertile en grains qu'aucun autre lieu de l'Iſle; & de baſtir en cet endroit un chaſteau avec quelque boulevards, afin que les habitans de cette contrée qui avoient eſté forcez, par la victoire des Eſpagnols, de l'abandonner, & de chercher ſous la conduitte de Modefar, fils du Roy priſonnier, un azyle parmy les montagnes des environs, ou dans l'Iſle de Gilolo & autres prochaines, pûſſent plus aiſément revenir en leur patrie. Le deſſein de Matelif reüſſit ſelon ſon eſperance: & comme les ouvrages entrepris ſe trouvoient desja capables d'une juſte defenſe, voulant partir de l'Iſle il laiſſa dans le chaſteau une garniſon de quarante-cinq hommes, auſquels il donna quatre vaiſſeaux, pour faire des courſes ſur la mer prochaine. L'alliance qu'il fit avec les principaux de Ternate eſtoit presque pareille à celle que les Confederez firent autrefois avec ceux de Bantam : mais il fut adjouſté à cette derniere, qu'à cauſe du danger voiſin qui menaçoit ſans ceſſe les habitans de Ternate, les Hollandois ſeroient tousjours preſts de les ſecourir; & ne feroient ny paix ny treve avec l'Eſpagnol ſans les y comprendre. Huit peuples de l'Iſle de Maquian autrefois regis par les Princes de Ternate, & maintenant aſſervis à la domination de celuy de Tydor, ſe preparoient à la revolte : toutefois parce que ce deſſein n'eſtoit pas encore en eſtat de reüſſir, Matelif, apres l'avoir loué, leur conſeilla de le tenir ſecret, & d'en differer l'execution juſqu'à l'arrivée d'une nouvelle flotte Hollandoiſe. En meſme temps il partit avec trois navires & une barque, pour aller en la Chine, dont il ſouhaittoit paſſionnément le commerce : mais apres avoir eſté long-temps tenu en abboy par les Mandorins, (on nomme ainſi les Gouverneurs du païs) s'eſtant apperceu un jour que ſix grands navires Portugais avec pluſieurs autres un peu moindres, eſtoient partis de Machao pour l'attaquer, il jugea que dans la grande inegalité qui ſe trouvoit entre ſes forces & celles des ennemis, il euſt fait une action de

teme-

temerité s'il euſt hazardé la vie de ſes gens & la reputation des Confederez, en preſence d'une nation qui ne les connoiſſoit pas encore bien : joint que (comme il arrive ordinairement dans les longs & continuels voyages) ſes vaiſſeaux avoient accueilly dès ordures qui les rendoient peſans & difficiles à manier. C'eſt pourquoy il fut contraint de ſe retirer ſur ſa premiere route, décheu de toutes les hautes eſperances qui l'avoient flatté : & on luy apprit en chemin que les Eſpagnols, ayant attaqué les nouvelles fortifications qu'il faiſoit conſtruire à Ternate, avoient eſté courageuſement repouſſez : & qu'au contraire le Roy de Ihor, ayant veu venir contre luy les forces Eſpagnoles de Malacca, avoit volontairement mis le feu à ſa ville capitale, & s'eſtoit retiré dans des bois & dans d'autres lieux inacceſſibles. Matelif envoya du renfort à ceux de Ternate ; parce qu'il eſtoit depuis peu arrivé un nouveau navire de Hollande : & par des lettres qu'il eſcrivit au Roy de Ihor, il repreſenta à ce Prince la faute qu'il avoit commiſe, en ce qu'apres avoir eſté pluſieurs fois adverty de fortifier ſa ville, il n'en avoit tenu conte : neantmoins pour luy donner quelque conſolation, les meſmes lettres luy faiſoient eſperer, que ſes pertes ſeroient bien-toſt vangées par une nouvelle flotte qui devoit venir de Hollande. Matelif eſtant proche de Iava, fut rencontré par Paul Carden, qui avoit ſept vaiſſeaux avec luy ; le ſiege de Moſambic luy en ayant fait perdre un, qui s'eſtoit eſchoué contre un banc de ſable, & l'ayant auſſi contraint de quitter ces quartiers, par les maladies qu'il avoit cauſées à ſes gens. Neantmoins il apprit à Matelif qu'en ce ſiege il avoit conquis une carraque ſur les ennemis, & ruïné pluſieurs de leurs vaiſſeaux, non ſeulement en ce lieu, mais auſſi ſur la coſte de Bengala. Matelif arrivant en Hollande, amenoit avec luy des Ambaſſadeurs envoyez par le Roy de Siam au Prince Maurice avec force preſens, & apportoit auſſi des lettres au meſme Prince, de la part de quelques autres Rois de ces regions. Il conduiſoit luy meſme deux navires, & il y en avoit encore trois qui le ſuivoient ; eſtant les uns & les autres tout chargez d'épiceries. 1608.

La Compagnie des Indes ſe maintient en party par les contributions eſtrangeres.

Environ ce temps, comme la Compagnie des Indes eſtablie en Hollande, ſe maintenoit puiſſamment par les finances, & par les contributions non ſeulement du païs, mais auſſi des marchands eſtrangers, & meſme de ceux qui demeuroient dans les villes ennemies ; un marchand de reputation, ſujet des Archiducs, ayant eſté accuſé devant eux d'avoir contribué à la ſubſiſtance de cette Compagnie, & s'eſtant veu pour cette cauſe arreſté & mis en priſon, pluſieurs marchands du meſme party furent contraints de quitter leur païs.

Navré ſuccinct des choſes qui ſe ſont paſſées ailleurs.

La France fleuriſſoit plus que jamais, non ſeulement en ce qu'elle eſtoit gouvernée par un Roy, qui apres s'eſtre fait craindre comme un foudre de guerre, ſe voyoit maintenant reconnu pour arbitre de la paix dans toute l'Europe ; mais auſſi par ce que la Reine avoit desja mis au monde trois enfans maſles. De ce royaume le Sieur de Mons, ainſi que nous avons dit ailleurs, avoit eſtably quelques colonies dans l'Amerique Septentrionale, proche la riviere de Canada ; mais parce que tout le fruit qui pouvoit revenir de cet eſtabliſſement ne conſiſtoit qu'en des peaux de caſtor, où meſme les Hollandois avoient part, la Compagnie qui contribuoit aux dépenſes, les trouvant plus grandes que le profit, ſe diſſipa d'elle meſme. Neantmoins quelques autres François envoyerent de nouveaux navires, pour recouvrer le païs que les precedens avoient abandonné ; mais cette nouvelle flotte eſtablit ſon ſejour à Quibec & à Port-Royal, ayant reconnu que dans l'Iſle de S. Croix l'air eſtoit trop mal-ſain.

1608. En Angleterre il vint des nouvelles que la flotte partie de ce païs pour la Virginie, y estoit entrée sans difficulté, & que les biens produits par cette terre estoient assez capables de nourrir ses habitans; mais que ce qui s'estoit pû trouver dans les minieres, ne valoit pas la peine de les foüiller.

En Yrlande la faction de Tiroun, tandis que son chef estoit aupres du Pape, avoit excité de nouveaux troubles, s'estant saisie de quelques forts, voisins de la mer: mais la Cour de Rome n'ayant envoyé aucun secours à ces rebelles, ils furent aisément chassez de leurs postes, & recoignez dans leurs bois & dans leurs deserts.

Quant à l'Espagne, quoy que par la liberté où l'on avoit laissé ses mers, elle commençast desja à gouster des fruits de la paix, elle ne laissa pas de mesler des gens de guerre parmy ses marchands dans treize vaisseaux qu'elle envoya aux Indes; sçachant bien que s'il se faisoit quelque accommodement entre elle & les Confederez, chaque party joüiroit de ce qu'il auroit conquis avant la conclusion du traitté. Cependant le Roy Philippe, moderant un peu la rigueur des conditions qu'il avoit depuis peu imposées à ses creanciers, commençoit à restablir son credit; mais ce fut une chose assez extraordinaire de voir que ce Prince, qui n'estoit encore qu'en la fleur de son âge, obligeast ses sujets à prester serment de fidelité à son fils, qui n'avoit que trois ans, comme à l'heritier de sa Couronne.

La Mauritanie, qui ne demeure jamais en repos, parce que les faiseurs de predictions ont accoustumé en ce païs-là de manier, comme il leur plaist, les esprits attachez à la superstition, estoit maintenant partagée en deux factions sur le sujet d'Abdala, & de son oncle Zidan; lequel veritablement n'estoit que le dernier né des fils du Roy Hamet, mais sorty d'une femme legitime à ce qu'il pretendoit. Abdala tenant le royaume de Fez, comme le bien de son pere, perdit en fort peu de temps la ville de Marocque; quoy que tres-puissante; les citoyens ayant esleu pour Roy Mahomet, petit fils de Hamet; mais il la recouvra bien-tost apres. Cependant cette discorde des deux plus grands Princes de l'Afrique, estant cause que les gens de guerre trouvoient aisément des azyles dans l'un ou dans l'autre des partis, un nombre de Corsaires assez considerable s'estoit rendu maistre de la mer aux environs du destroit de Gibraltar; & les nouvelles de ce desordre ayant esté apportées en Hollande vers le temps que le Marquis Spinola estoit à la Haye; où l'on apprit aussi qu'un navire Hollandois avoit esté pris par ces pirates; les Estats craignant que leur silence ne les fist passer pour complices d'un mal qui tournoit au prejudice de tous les Chrestiens, declarerent aux Deputez d'Espagne qu'ils estoient prests d'equipper une flotte pour le chastiment de ces voleurs, si le Marquis vouloit promettre que Philippe accorderoit un passage libre sur ses mers aux armées de la Republique; mais Spinola respondit qu'on ne luy avoit donné aucune puissance touchant cette affaire. Vne bonne partie de ces brigands estoit d'Angleterre mesme. Et par une avanture assez memorable, quelques uns de ces voleurs Anglois déguisez en marchands, estant entrez dans un vaisseau Zelandois, s'en rendirent maistres, & firent prisonniers tous les matelots qui le conduisoient. Mais comme parmy les Zelandois il se rencontra un marinier Turc, du nombre de ceux à qui l'on avoit donné la liberté lors que l'Escluse fut conquise, & lequel, depuis ce temps, s'estoit habitué en Zelande; cet homme, par un trait de hardiesse qui ne tient rien de la bassesse des esclaves, voyant que deux soldats Anglois, mis en sentinelle pendant la nuit dans le vaisseau

captif,

captif, s'eſtoient abrutis à force de boire, les tua tous deux, & délia incontinent les priſonniers; apres quoy ces captifs delivrez commençant à cingler vers leur patrie, y amenerent auſſi leurs raviſſeurs; pour les expoſer à une juſte punition. 1608.

En Alemagne s'eſtant tenu une longue diette à Ratisbonne, elle ſe paſſa toute à deliberer ſans rien reſoudre. Mais cependant l'Empereur, qui un peu auparavant avoit eu du temps de reſte pour ſe meſler des affaires de la Republique Confederée, ſe voyoit ſur le point d'eſtre dépouillé de ſes propres terres: parce que ſon frere l'Archiduc Matthias, qui aymoit mieux la poſſeſſion que l'eſperance de la Couronne, (& ne rédoutoit pas beaucoup l'humeur pareſſeuſe de Rodolphe, avoit facilement trouvé un grand nombre de mécontens dans l'Auſtriche & dans la Hongrie. De ſorte qu'apres avoit compoſé une ligue de ces deux peuples, embraſez de haine contre quelques Alemans, qui regnoient dans l'Alemagne ſous le nom de l'Empereur, il leva une armée qu'il mena incontinent devant Prague, où Rodolphe tenoit ſa Cour. Mais parce que les peuples de Boheme conſervoient touſjours leur ancienne affection pour leur Prince, il ſe tint une conference, qui fut bien-toſt ſuivie d'un traitté de paix; par lequel il fut arreſté, que cette partie de la Hongrie, qui ſuit la Religion Chreſtienne, demeureroit dés maintenant en la poſſeſſion de Matthias, avec les Principautez d'Auſtriche & de Moravie, & que la Boheme luy appartiendroit auſſi pour l'avenir, en cas que Rodolphe vint à mourir ſans laiſſer aucun enfant maſle. Mais parce que Matthias, apres avoir obtenu ce qu'il deſiroit, commença ſoudain à changer de mœurs, devenant ſevere de courtois qu'il eſtoit auparavant, & refuſant aux Proteſtans le libre exercice de leur Religion, ſes peuples, perdant l'affection qu'ils luy avoient portée, tournerent leurs armes contre luy-meſme; tandis que d'un autre coſté ceux de Boheme inquietoient auſſi l'Empereur pour une pareille occaſion.

HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS,

LIVRE DIXHVITIESME.

SOMMAIRE.

Les Zelandois cedent au consentement des autres Provinces. On diminue les difficultez qui empeschoient la conclusion de la treve. On assigne une nouvelle conference en la ville d'Anvers. Les Deputez Espagnols different de signer la minute qui leur a esté presentée. Apres de longues disputes formees sur plusieurs points, la treve est enfin conclue. Articles de la treve; & sa publication.

1609. *Les Zelandois consentent avec les autres Provinces.*

AV commencement de cette année, les Zelandois, avec beaucoup de peine & non sans menaces, ayant esté rangez à suivre le consentement que chacun donnoit pour une treve, toutes les Provinces afin de mieux reünir les esprits de leurs habitans, effarouchée par les diverses contestations qu'ils avoient euës ensemble, & d'oster la crainte que l'on pouvoit avoir, que les affaires ne tirassent encore en longueur, s'entrepromirent de ne conclurre aucun traitté avec l'Espagnol, si la liberté qu'on leur avoit accordée de parole, selon les termes que les Ambassadeurs des Rois avoient approuvez, ne leur estoit aussi accordée d'effet: & de n'admettre aucun article qui luy pût estre prejudiciable soit en matiere sacrée, ou profane. Que si l'ennemy s'opiniastroit dans quelques propositions contraires à cette resolution, on luy accorderoit seulement huit jours de terme: & ce temps passé l'on romproit la conference pour recommencer la guerre avec tous les efforts possibles. Iusqu'icy les Ambassadeurs des Rois, demeurez en Hollande, & les Deputez du Roy d'Espagne & d'Albert, retournez chez eux, avoient taschè, par lettres, d'amoindrir les difficultez des articles qui tomboient en contestation; mais parce que cette entrepriſe alloit assez lentement, & qu'il estoit malaisé que des personnes absentes pûssent demesler tant de fusées, on jugea que la negotiation avoit encore besoin d'une conference, & elle fut assignée en la ville d'Anvers; non seulement parce que le sejour des Espagnols dans la Hollande estoit odieux à la pluspart des Confederez; mais aussi parce que ceux qui estoient venus les premiers demander la paix, tiroient beaucoup de gloire de ce qu'il sembloit qu'on la leur vint demander à leur tour.

Nouvelle conference assignée en la ville d'Anvers.

Pour accelerer la conference, on trouva cet expedient, qu'aussi-tost que le Marquis Spinola seroit arrivé à Anvers, avec ceux qui avoient auparavant esté à la Haye avec luy, les Ambassadeurs des Rois se devoient rendre en la mesme ville, où ils porteroient une minute des principaux articles du traitté, que les Estats, à la priere des Ambassadeurs, avoient approuvée, sans y changer que fort peu de chose: & incontinent qu'elle auroit esté souscritte par les Deputez Espagnols, on devoit enfin envoyer à Anvers les Deputez

des

des Eſtats, pour arreſter les autres articles : ayant auſſi eſté reſolu, que pendant ce temps les Eſtats meſmes feroient leur ſejour à Bergue ſur Zom, afin que s'il ſe rencontroit quelque point trop difficile, leurs Deputez fuſſent plus proches d'eux pour les conſulter. Lors qu'on eut fait lecture de la minute aux Deputez Eſpagnols, & qu'on les eut conviez de la ſigner comme un eſcrit qui ne contenoit pas tant les propoſitions de leurs adverſaires, que les ſentimens de leurs amis, ils ditent que cette façon d'agir avoit quelque choſe de trop imperieux : & apres avoir demandé qu'on leur accordaſt pour le moins quelque petit eſpace de temps pour deliberer, ils firent en ſorte que la ceſſation d'armes fut prolongée juſques à la fin de Fevrier, parce qu'ils promettoient de donner leur derniere reſponſe dans ce terme, les Ambaſſadeurs des Rois ſe rendant garends de cette promeſſe. 1609.

Lors qu'on eut commencé à lire & examiner les articles, il ne fut rien changé dans les paroles employées pour exprimer la liberté des Confederez; mais les Deputez Eſpagnols ne pouvant ſouffrir que les Eſtats priſſent la qualité de Hauts & Puiſſans Seigneurs, gagnerent ce point qu'on leur donna ſeulement celle d'Illuſtres. Les Eſtats avoient demandé que les contributions juſqu'icy accordées par le plat païs, pour s'exempter des ravages de la guerre, ſubſiſtaſſent touſjours pendant la treve; mais cette propoſition fut rejettée comme pleine d'hoſtilité & d'injuſtice, parce que la pluſpart des terres de la Republique eſtoient à couvert, & ne payoient aucun tribut aux ennemis : au lieu que ſes conqueſtes s'eſtoient eſtenduës bien avant dans le Brabant & dans la Flandre. Les Deputez Eſpagnols taſchoient auſſi de faire ſupprimer les tributs impoſez à cauſe de la guerre, ſur la navigation de l'Eſcaut, & de quelques autres pareilles rivieres; parce (diſoient ils) que ces impoſitions eſtoient des reſtes d'hoſtilité qui n'incommodoient pas ſeulement le party Eſpagnol, mais encore la France & l'Angleterre : toutefois ils ne peurent obtenir que l'on changeaſt aucune choſe de ces impoſitions; les Ambaſſadeurs des deux Rois s'eſtant apperceus qu'il n'y avoit rien que la Zelande craigniſt davantage qu'un tel changement. On creut neantmoins que pendant la treve les marchands de chaque party devenus amis, pourroient adjuſter entre eux cette affaire; veu meſme que les Eſpagnols ſe vantoient de pouvoir faire en ſorte, que ces tributs tourneroient au propre dommage de ceux qui les exigeoient.

Le debat eſt grand depart & d'autre.

Pour ce qui concernoit la navigation des Indes, l'article en fut debattu long-temps, & avec beaucoup de chaleur; car d'un coſté les Eſtats vouloient qu'il fut expliqué en termes clairs, & que l'on nommaſt expreſſément le païs des Indes : Richardot au contraire, ſoûtenant que Philippe, pour pluſieurs raiſons qui ne regardoient point les Confederez, avoit intereſt que l'on n'en uſaſt pas de la ſorte : parce que cette nomination expreſſe du païs des Indes fourniroit aux autres nations un pretexte de demander que la libre navigation leur en fut auſſi accordée; quoy que juſques icy les François & les Anglois l'euſſent ſeulement uſurpée au danger de leurs vies, & non pas comme un droit dont l'uſage leur fut permis. Ainſi Richardot n'empeſchoit pas que la treve ne ſe concluſt ſans aucune exception; mais il vouloit que la liberté de trafiquer avec les Eſpagnols, ne compriſt point d'autres terres que celles que Philippe poſſedoit en Eſpagne & en Italie; hors leſquelles il diſoit ne pouvoir accorder aucun commerce. Il eſt vray qu'il promettoit auſſi de conſentir, que cette liberté du trafic s'eſtendiſt dans tous les autres lieux qui n'eſtoient point ſous la domination de Philippe : toutefois il ſoûte-

1609. soûtenoit que ce consentement ne devoit point estre couché entre les conditions publiques de la treve, & qu'il suffiroit qu'on en fist un article secret. Les Ambassadeurs respondirent, qu'ils trouvoient dans cette proposition plusieurs choses que la Republique Confederée n'approuveroit jamais; ils disoient que c'est un trait d'hostilité manifeste de la part d'un Prince, de vouloir interdire l'accés de ses terres à qui que ce soit; & qu'enfin si l'on vouloit faire une treve qui retranchast aux Estats les veritables fruits de la paix, ils se resoudroient plus-tost, sans doute, à disputer la possession des Indes par les armes. Ioint qu'on ne pourroit pas fonder une grande seureté sur des articles, qui, n'ayant esté accordez qu'en secret, ne viendroient point à la connoissance des autres peuples: & qu'apres tout, l'étenduë de l'Espagne & de l'Italie, que l'on vouloit donner par la treve à la navigation des Confederez, se trouveroit trop étroitte: puisque, jusques à ce jour, l'Espagnol n'avoit fermé à personne l'entrée de toutes les Isles situées dans le détroit de Gibraltar, ny celle des Isles fortunées, & de toute la coste d'Afrique. Les Espagnols repliquoient à ces raisons, que durant la guerre mesme, les Confederez n'estoient jamais entrez dans les nouvelles terres de la domination de Philippe, & que par la conference qui s'estoit tenuë pour la paix, ils s'estoient relaschez sur ce point; de sorte qu'il n'y avoit aucune apparence pour eux de vouloir attendre d'une treve, ce qu'ils n'avoient pû obtenir par leurs armes, & que la paix mesme ne leur eut jamais accordé. Que ce n'estoit point l'intention de Philippe d'abandonner la navigation des Indes à l'effort des armes par une treve: & que l'exemple des François & des Anglois, allegué par les Ambassadeurs, n'avoit aucune conformité avec les pretensions des Estats; puisque ces deux nations n'avoient accoustumé d'entreprendre la navigation des Indes qu'avec peu de vaisseaux à la fois, qui n'alloient mesme qu'à la dérobée; au lieu que les Confederez partoient tousjours de leurs ports avec des flottes complettes.

Au reste il y avoit grande apparence que les Deputez Espagnols consentiroient volontiers, qu'au lieu de l'Espagne & de l'Italie, l'on nommast par le traitté toute l'Europe; mais parce que les Confederez ne vouloient point que l'article de la navigation fut secret, ceux-cy desiroient, si on le rendoit public, qu'il fut conceu en sorte, que le nom des Indes ne se trouvast point exprimé. Enfin apres que la minute de cet article eut esté changée une infinité de fois, parce que les uns ou les autres y trouvoient tousjours à redire, & apres aussi que les Deputez Espagnols eurent consulté de nouveau l'intention des Archiducs premierement par Verreiken, & en suitte par Richardot, qui estoient allez les trouver pour cet effet, on tomba d'accord de part & d'autre d'exprimer l'article en ces termes: Les sujets du Roy Philippe, des Archiducs, & des Estats entretiendront ensemble pendant la treve toute sorte d'amitié & de correspondance, sans se ressouvenir des maux qui ont esté faits ou soufferts tant par les uns, que par les autres durant la guerre. Ils pourront aussi voyager & trafiquer librement les uns chez les autres; soit par terre, par mer, ou par les rivieres; ce que neantmoins le Roy d'Espagne entend estre limité & restraint aux païs qu'il tient en l'Europe, & aux autres lieux dont l'accés a esté jusqu'icy ouvert, de son consentement, aux peuples alliez ou amis de sa Couronne: mais quant aux autres païs, villes & ports qu'il tient hors des limites cy-dessus prescrittes, il entend que les Confederez n'y pourront exercer aucun trafic sans sa permission particuliere. Neantmoins si les Confederez desirent trafiquer hors de ces limites avec les Rois & les

& les peuples, qui le leur voudront permettre, le Roy Philippe, ses officiers ou ses sujets, ne pourront s'y opposer ny apporter aucun trouble dans cette occasion, soit aux Confederez, soit à ceux qui leur auront accordé la liberté du commerce dans leur païs. Les Ambassadeurs des Rois furent d'advis qu'à ces paroles l'on adjoûtast encore celles-cy : Parce qu'il est besoin d'un assez long espace de temps pour donner ordre que ceux qui sont hors des limites cy-dessus mentionnées, soient advertis de la conclusion de la treve, il a esté accordé qu'elle n'y commencera que d'aujourd'huy en un an : & neantmoins si l'on y en peut porter la nouvelle avant ce temps, les hostilitez cesseront incontinent. Que si apres l'an quelque hostilité y est commise, les dommages seront reparez. Les Deputez Espagnols firent toute sorte d'effort pour s'opposer à cette addition ; non seulement parce que les paroles qu'elle contenoit designoient les Indes non moins clairement que si elles eussent esté nommées ; mais aussi parce que si d'un costé ils estoient bien aises, que l'on fist restitution dans ces regions du butin qui s'y seroit conquis apres la treve, & qui se trouveroit encore en nature ; ils craignoient d'ailleurs que l'on n'exerçast le chastiment des meurtres & des incendies qui y auroient esté commis depuis ce temps : estant veritable que de leur naturel les Espagnols se portent fort facilement aux cruautez, au lieu que les Hollandois ont plus d'inclination pour la proye que pour le carnage. A la fin neantmoins ces Deputez se tendirent ; mais ce fut avec un visage & des paroles où il estoit aisé de lire qu'ils croyoient qu'on leur fist une injustice. 1609.

Lors que les Ambassadeurs eurent terminé cette affaire, & que par de prompts couriers ils eurent aussi sçeu l'intention des Rois leurs Maistres, ils prierent les Estats de se trouver à Bergue sur Zom ; où apres leur avoir rendu compte de ce qu'ils avoient desja avancé, ils les conjurerent de ne s'attacher pas trop scrupuleusement aux paroles du traitté, & de se contenter des effets, où leurs advantages avoient surpassé leurs esperances, & les asseurerent que les Rois mediateurs approuvoient tellement tout ce qui s'estoit fait ; qu'afin qu'il ne manquast rien aux seurtez de la Republique, ces deux Monarques luy promettoient de leur chef, que si l'Espagnol usoit d'aucune voye de fait, pour la traverser dans le commerce des Indes, ils en prendroient tous deux la mesme vengeance, que si la treve avoit esté entierement violée. Les Estats, apres avoir un peu consulté, envoyerent à Anvers de leur part, les mesmes Deputez qui avoient desja esté choisis pour la negotiation de la paix, excepté qu'au lieu de Nicolas Berk, la province d'Vtrecht nomma Corneille Renesse. Ces Deputez eurent ordre de travailler incessamment aux articles qui restoient encore à conclurre, & d'éclaircir, le plus qu'ils pourroient, ce qui s'y trouveroit d'obscur. D'abbord les Espagnols se firent prier pour consentir que la treve durast douze ans : quant à l'article des frontieres, de peur que la contestation n'en fut trop longue, on creut que ce seroit assez les specifier, si l'on arrestoit que chacun demeurast saisy des païs, villes & places qu'il possedoit presentement : & qu'avec chaque ville on entendoit aussi comprendre tout le plat païs qui en dependoit.

Les Deputez ont ordre de travailler au reste des articles.

Touchant le commerce, outre les points dont nous avons desja parlé, il fut conclu que les uns trafiquant chez les autres, ne payeroient point de plus rudes impost que les propres habitans, ou les alliez les moins chargez ; & afin que les accusations sur le fait de la Religion, ne troublassent plus les Confederez dans les païs du party contraire, il fut arresté qu'ils y joüiroient

1609. d'une liberté pareille à celle qui avoit un peu auparavant été accordée aux Anglois, par les articles secrets du traitté que Velasco Connestable de Castille avoit fait avec eux.

Il fut aussi defendu, tant pour un party que pour l'autre, d'employer par force les navires estrangers au service public du païs où ils se trouveroient, & de les saisir sous pretexte de debtes, si l'on n'observoit dans ces saisies les voyes ordinaires de la justice. On fit encore touchant l'interest des particuliers, plusieurs autres reglemens, en si grand nombre, qu'ils ressembloient plus-tost aux articles d'une veritable paix qu'à ceux d'une simple treve.

Davantage on demeura d'accord que tous les prisonniers de guerre seroient rendus sans rançon.

Que le temps de plus de quarante-deux années, que l'on comptoit depuis la guerre, ne pourroit induire aucune prescription contre les personnes qui avoient suivy des partis differens : & que les jugemens donnez contre ces mesmes personnes, si elles ne s'estoient point defenduës, ne leur pourroient prejudicier.

Qu'il ne seroit fait aucune restitution de meubles ny de fruits perceus, ny de debtes volontairement abandonnées ; mais que quant au fonds des heritages, il retourneroit à ses anciens maistres, sans excepter de ce nombre les Ecclesiastiques des Provinces de l'Archiduc, ausquels neantmoins il ne seroit point permis d'aliener ces heritages.

Que de tous les heritages qui se trouveroient avoir esté vendus par le fisc, l'ancien proprietaire auroit seulement le revenu pendant la treve : & que quant à ceux qui se trouveroient avoir esté employez à des ouvrages publics, le proprietaire seroit payé du prix de son heritage en deniers comptans.

Que quant aux heritages qui auroient esté vendus pour debtes, il seroit permis à l'ancien possesseur, de les retirer dans un an en payant le prix de la vente, outre lequel on devoit aussi avoir égard aux ameliorations que l'heritage auroit receuës : excepté que les maisons situées dans les villes ne seroient point sujettes à ce droit de retrait, & qu'elles demeureroient perpetuellement acquises à l'acheteur.

Que les particuliers, qui auroient à leurs dépens asseché quelques palus ou marécages, ne pourroient rien pretendre pour leur rembourssement, sinon la joüissance des revenus que le terroir asseché pourroit produire.

Les Princes de Nassau avoient si courageusement contribué par leurs travaux à la liberté de la Republique, que sa propre gloire la convioit de pourvoir particulierement à leurs interests dans ce traitté : c'est pourquoy il fut arresté par un article expres, non seulement qu'on leur restitueroit tous les biens qui leur appartenoient ; mais aussi qu'ils ne pourroient estre inquietez pour les debtes que le Prince d'Orange, leur pere, avoit contractées depuis le temps que le Duc d'Albe gouvernoit les Païs-bas.

Il fut aussi dit, que les sujets de chaque party pourroient tester en faveur les uns des autres, & que les exheredations, faites en haine des divisions publiques, demeureroient nulles.

Que dans les villes dont la jurisdiction devoit estre restituée aux Seigneurs particuliers en vertu du present traitté, les Estats & les Archiducs, chacun chez soy, creeroient encore les Magistrats pour l'advenir, comme ils avoient fait par le passé.

Davantage on ordonna par un trait de grande prudence, que ceux, tant d'un party que d'autre, qui avoient abandonné le païs Belgique, par la crainte

crainte des armes, pour s'eſtablir en des païs neutres, joüiroient auſſi du fruit de la treve : & ce fut Oldenbarneveld qui dreſſa une bonne partie de ces ſortes d'articles ; ſe rendant merveilleuſement ſoigneux de bien peſer ſes paroles dans toutes les expreſſions ; tant pour taſcher de les rendre advantageuſes à ſa patrie, que pour empeſcher qu'il ne s'y gliſſaſt quelque fraude de la part des ennemis. 1609.

Pour entretenir la ſeureté publique, on adjoûta, aux precedentes conditions, ces nouveaux articles : Que les navires de guerre d'un party ne pourroient aborder les ports ny les rades de l'autre, s'ils n'en avoient permiſſion expreſſe, ou s'ils n'y eſtoient obligez par la crainte de quelque tempeſte : & qu'on ne pourroit auſſi ny de part ny d'autre conſtruire aucuns nouveaux forts.

Que les deux partis s'uniroient enſemble, pour exterminer, d'un commun effort, les pirates & les pillards, tant par mer que par terre.

Que le chaſtiment des violences commiſes, au prejudice du traitté, par les particuliers, s'exerceroit contre leurs autheurs ; ou contre les lieux qui leur ſerviroient de retraitte : ſans que pour ce pretexte il fut permis de rompre la treve.

Que les Eſtats d'une part, & les Archiducs & Philippe de l'autre ; ceux-cy tant en leur nom qu'en celuy de leurs ſucceſſeurs, ratifieroient le preſent traitté, ſçavoir les Eſtats & les Archiducs dans quatre jours, & Philippe dans trois mois.

Qu'ils promettroient les uns aux autres reſpectivement, de ne rien faire, n'y ſouffrir eſtre fait, au prejudice du traitté, ſoit directement ou indirectement ; & que ſi quelqu'un des leurs oſoit y contrevenir, la reparation & la vengeance ſeroient exercées ſans remiſe.

Tous les articles cy-deſſus eſtoient publics ; mais parce que les Deputez Eſpagnols avoient paſſionnément deſiré, qu'entre les lieux de la province du Brabant, qui devoient eſtre cedez aux Eſtats, ceux où la Religion Romaine avoit touſjours eſté ſuivie juſques icy, n'éprouvaſſent aucun changement en leurs ceremonies ; ce point fut accordé à la ſollicitation des François, & paſſa pour un article ſecret.

D'un autre coſté les Deputez des Eſtats tirerent des Ambaſſadeurs des deux Rois un certificat, portant que dans la conference tenuë pour la treve, les Deputez Eſpagnols eſtoient pluſieurs fois demeurez d'accord que les Indes ſeroient compriſes ſous l'article du commerce : de ſorte que ſi les Eſtats avoient conſenty qu'elles ne fuſſent pas nommées, ils n'avoient donné ce conſentement qu'à la priere des Ambaſſadeurs qui leur avoient promis, que ce defaut de nomination n'oſteroit rien à la force de l'article.

Le certificat contenoit auſſi que l'intention des Eſtats, en traittant, avoit touſjours eſté de s'attribuer contre l'Eſpagnol, dans les Indes, les meſmes droits qu'il avoit accouſtumé de s'attribuer contre eux : & que ſi l'on attraquoit les alliez de la Republique qui ſont en ce païs-là ; elle les pourroit defendre ſans contrevenir à la treve.

Que dans l'étendue de la juriſdiction des Eſtats on avoit entendu comprendre les domaines de Breda, & de Bergue ſur Zom, & les annexes de Grave.

Et ſur une demande reciptoque qui fut faite par les Ambaſſadeurs François aux Deputez des Eſtats, ceux-cy leur delivretent auſſi un certificat, portant que les heritiers du Prince d'Eſpinoy, qui avoit autrefois ſuivy la fortu-

1609. ne des Confederez, estoient du nombre de ceux qui devoient recouvrer leurs anciennes possessions : & que si la maison de Ligne refusoit de les leur restituer, les Estats devoient adjuger en eschange aux Princes d'Espinoy, les terres de la Seigneurie de Wassenare, situées dans la Hollande, qui appartenoient aux Princes de Ligne. Ce certificat fut accordé principalement en consideration du Marquis de Rosny ; parce qu'il estoit pour lors extremement puissant en France, ayant en main l'administration des finances de ce royaume, & que sa fille avoit esté mariée dans la famille d'Espinoy.

Ce fut le neufviéme jour d'Avril que l'on arresta le present traitté, & qu'à la faveur d'une treve concluë sous l'esperance d'une prochaine paix, on mit bas des armes, qui apres avoir remply de leur reputation tous les climats de l'Europe, commençoient à passer dans le nouveau monde. L'accord fut incontinent ratifié par les Archiducs, & par les Estats, & publié dans Anvers, & en suitte dans les autres villes du mesme party, avec une grande alegresse de la populace. Mais la joye des Confederez ne fut pas du tout si grande ; & quoy que naturellement ils ne manquassent point d'amour pour la paix, les bons & les mauvais succés qu'ils avoient éprouvez depuis plus de quarante années, embarrassoient tellement leurs inclinations qu'elles ne peurent pas si tost reprendre leur premier train. Quant aux estrangers, lors que la renommée leur apprit que les Hollandois avoient pû arracher d'un des plus puissans Monarques de l'Vnivers un adveu de leur liberté, & une bonne partie des Indes, ces deux succés, qui n'avoient point leur exemple, & qu'on avoit jugez impossibles jusqu'à ce jour, en estoient d'autant plus admirez. Chacun loüoit tantost le courage, tantost la prudence de la Republique Confederée : & il est certain que depuis ce temps beaucoup de Rois, de Princes, & de nations commencerent à desirer son alliance.

L'accord publié par le commandement des Archiducs & des Estats.

FIN DES HISTOIRES.

TA-

TABLE

Des matieres principales contenuës en ce Volume.

A.

ABbez s'oppoſent à l'eſtabliſſement des nouveaux Eveſques. 20
Accord publié par le commandement des Archiducs & des Eſtats. 676
Achem, les Portugais de cette ville incitent le Roy à faire mourir les Hollandois, 510. Le Roy envoye des Ambaſſadeurs aux Eſtats des Provinces Vnies. 511
Adolphe de Naſſau, ſa mort. 656
Adrien Iunius Profeſſeur en l'Academie de Leyden. 322
Aix la Chapelle, diſcorde de ſes Magiſtrats au prejudice des Reformez. 401
duc d'Albe, ſon extraction, mœurs, & emplois. 16. envoyé avec une puiſſance ſouveraine. 33. entre dans les Pais-bas. 36. perſonne ne s'y oppoſe, *là meſme.* le depart de Marguerite luy laiſſe la ſouveraine conduitte des affaires, *là meſme.* il envoye les Comtes d'Egmont & de Horne priſonniers hors du Brabant. 36. il met dans les villes des garniſons Eſpagnoles, *là meſme.* envoye en France le Comte d'Aremberg avec ſa cavalerie, *là meſme.* il baſtit des citadelles dans les villes, apres en avoir desarmé les bourgeois. 37. eſtablit douze juges pour punir les autheurs des troubles, *là meſme.* en fait mourir pluſieurs, *là meſme.* reçoit une eſpée benite du Pape. 41. il s'erige une ſtatuë, *là meſme.* fait pluſieurs ordonnances utiles. 42. ordonne aux Belges de payer des tributs inouys. 42. il punit ſeverement ceux qui font des remonſtrances. 43. il dépoüille de leurs privileges les villes qui reſiſtent, *là meſme.* aſſiegeant la ville de Monts en Hainault, donne aux Confederez occaſion de s'accroiſtre. 47. uſe du droit de ſa victoire contre Malines & d'autres villes. 48. fils du duc d'Albe traitte cruellement les villes de Narden & de Zutphen priſes par luy. 48. faute du duc d'Albe. 53. il eſt rappellé en Eſpagne avec ſon fils. 54. il ſe vante de la cruauté. 54. ſa ſtatuë oſtée par Requeſens, qui luy ſuccede. 54, 55
Albert Archiduc ſuccede au gouvernement des Pais-bas à ſon frere Erneſte. 289. fait pluſieurs ordonnances dignes d'eſtre ſuivies. 290. amene quantité d'argent en lingots dans la Belgique, *là meſme.* il a en ſa compagnie Philippe Prince d'Orange, *là meſme.* à ſon arrivée Ibarra & le Comte de Fuentes ſont appellez en Eſpagne. 291. aſſiege Calais. 292. la ville d'Ardres tombe auſſi ſous ſa puiſſance. 294. ſon deſſein ſur la ville d'Hulſt. 295. on taſche de l'en diſſuader. 296. *voyez* Hulſt. il eſt receu par les ſiens avec grand applaudiſſement. 306. envoye François de Mendoze vers l'Empereur ſon frere pour faire pluſieurs inſtances de la part du Roy d'Eſpagne, *là meſme.* ſa grande anxieté pour la neceſſité des finances. 336. envoye une partie de ſes troupes pour fermer les paſſages d'Oſtende. 350. diviſe les ſeditieux unis enſemble à Grave. 376. il exhorte les Provinces Vnies à la paix. 392. ordonne à l'armée de ſe rendre aux environs de la Meuſe ſous la conduitte de François de Mendoze. 395. ſe demet de la dignité de Cardinal, *là meſme.* allant en Eſpagne laiſſe André d'Auſtriche Gouverneur des Pais-bas, *là meſme.* reçoit nouvelles de la mort de Philippe. 396. ſon mariage avec Iſabelle dans la ville de Ferrare. 399. ayant receu une eſpée benite du Pape, retourne en la Belgique avec Iſabelle 451. trouve tout en confuſion, *là meſme.* Les Belges s'offenſent des habits & mœurs de luy & de ſon eſpouſe. 452. leur reception, *là meſme.* ayant appris l'advenement du Prince dans la Flandre, aſſemble des troupes de tous coſtez. 466. ſon advenement eſpouvante les ſoldats du Prince Maurice. 467. quitte l'armée. 477. convoque à Bruxelle une aſſemblée pour les ſubſides. 480. ſa harangue pour obtenir des ſubſides, 480. reſponſe de l'aſſemblée, *là meſme.* ſes ſujets deſeſperant de faire la paix avec les Confederez, cherchent des ſubſides pour la guerre. 481. il aſſiege Oſtende. 490. *voyez* Oſtende. ſon Edit touchant le chaſtiment des ſedirieux eſt mépriſé. 507. ſon entrepriſe inutile ſur un boulevart, que le Prince Maurice avoit baſty. 527. une feinte clemence ne luy reüſſit pas. 531. donne ordre au Comte de Baſſigny de traiter la paix avec les Confederez, mais il n'eſt pas admis. 533. il r'appelle les mutins. 537. tente ſans effet Bergue ſur Zom. 557. defend toute hoſtilité contre les Confederez. 609. ſes ordres ſecrets donnez à Richardot ſont divulguez parmy le peuple. 649
Alcmar arreſta la premiere les efforts des Eſpagnols. 54
ſeigneur de S. Aldegonde donne un grand luſtre à l'Academie de Leyden. 322. ſa mort. 423. il eſtoit en grande authorité aupres du Prince d'Orange. 55
Alemans aſſiſtent le Prince d'Orange de gens & d'argent. 40. ſe preparent à la guerre pour venger leurs frontieres. 176. convoquent une aſſemblée. 177. envoyent des Deputez au Duc de Parme pour deduire les ſujets de leurs plaintes, *là meſme.* qui leur reſpond avec ſeverité, *là meſme.* vont trouver les Confederez avec des pretenſions plus hardies, *là meſme.* reſponſes des Confederez, *là meſme.* ont ordre de ſortir d'Angleterre. 371. d'où procede leur diſcorde. 370. ils s'eſtabliſſent à Middelbourg. 372. deſcription des peuples Alemans des environs du Rhin, voiſins des Confederez. 404. Alemagne diviſée en dix cercles. 411. les cinq cercles tardifs à deliberer la guerre contre les Eſpagnols. 431. leur armée contre les Eſpagnols ſous le commandement du Comte de Lippe. 440. ils prennent un chaſteau proche de Rhinberk, *là meſme.* attaquent Rheze inutilement, *là meſme.* ils quittent lachement le ſiege de Rheze. 441. Princes Alemans offrent du ſecours aux Eſtats. 454. requeſtes des Alemans aux Eſtats. 633

Alexandre Farneſe, *voyez* Parme.

Ambaſſade de la part de l'Empereur, ſuſpecte aux Confederez. 193. narration à ce propos, *la meſme*.

Ambaſſadeurs de Dannemarque traitent de la paix avec les Confederez. 342. harangue ſeyere de l'Ambaſſadeur de Pologne, *voyez* Pologne. ceux d'Eliſabeth & du Roy d'Eſpagne aſſemblez à Boulogne pour la paix, ſe retirent ſans avancer l'affaire. 462. indignation du Roy de France contre l'Ambaſſadeur du Roy d'Eſpagne. 565. envoyez de l'Empereur demandent aux Eſtats, qu'ils ayent à rendre les places qu'ils tenoient en Alemagne, & de reparer les dommages. 462. reſponſe des Eſtats. 463. du Roy de France vers les Eſtats. 615. ayant expoſées les plaintes de la part du Roy, ils preſenterent neantmoins ſon aſſiſtance aux Confederez. 616. des Eſtats vers le Roy d'Angleterre. 618. du Roy d'Angleterre vers les Eſtats, *la meſme*. du Roy de Dannemarque, & d'autres Princes vers les Confederez. 624. du Roy de Suede aux Eſtats. 629. rigueur du froid retarde l'arrivée des Ambaſſadeurs Eſpagnols. 632. leur arrivée. 633. ils declarent le ſujet de leur deputation. 634. perſonnes choiſies pour conferer avec eux, *la meſme*. de Philippe aux Rois de France & d'Angleterre. 643. cette ambaſſade ſuſpecte aux Confederez, *la meſme*. de France & d'Angleterre exhortent à une treve. 644. d'Eſpagne preſentent une autre condition aux Confederez, qui cherchoient leur entiere liberté. 646

Ambroiſe Spinola General de l'armée devant Oſtende. 529. ſa diligence pour l'avancement de ce ſiege, *la meſme*. Oſtende ſe rend à luy. 540. creé chevalier de la Toiſon d'or. 547. il ſuit par tout le Prince Maurice, qui loge ſon camp dans la Flandre. 549. ſon conſeil de mettre fin à la guerre au plus-toſt. 551. il prend l'armée du Comte de Buquoy. 552. conduit ſon armée à la ville de Lingen. 553. prend Oldenſele. 555. aſſiege Lingen, *la meſme*. laquelle ſe rend, *la meſme*. il fortifie Lingen de nouveau. 556. fait placer deux forts ſur chaque rive du Rhin. 559. tire avec beaucoup de peine la ſolde de ſes ſoldats de Philippe. 568. ayant tenté en vain le ſiege de Swolle, entreprend la priſe de Grolle; & ſommet celle de Nimegue au Comte de Buquoy. 578. il aſſiege Rhinberk. 579

Amerique, ſa flotte brûlée par les Eſpagnols. 312

Amiens ſurpriſe de Portocarrero par ſtratageme. 336. l'Archiduc donne advis à Philippe de cet heureux ſuccez, & de conſerver ſoigneuſement la ville, *là meſme*. Henry aſſiege la ville d'Amiens. 338. continuation du ſiege. 349. la ville renduë au Roy, *là meſme*.

Amſterdam retarde beaucoup les communes entrepriſes des Hollandois & des Zelandois. 50. ſe rend aux Confederez. 68. ayant chaſſé les Magiſtrats de la Religion Romaine, ils prennent ſeuls la conduitte des affaires, ce qui choque l'eſprit des aſſociez, *là meſme*.

André Lieutenant General de Flandre, prefere à toutes ſortes de deſſeins, d'attaquer l'Iſle de Bommel. 433

Angleterre: recit de la conjuration arrivée en ce royaume. 566

Anglois manquent de poudre. 146. leurs flottes s'uniſſent, *la meſme*. *voyez* Flotte. leur loüange. 149. ils ne perdirent pas plus de cent hommes, *la meſme*. ordonnent de rendre graces à Dieu apres la victoire. 150. voulans remettre la guerre aux Eſpagnols, reconduiſent Antoine en Portugal, mais en vain. 165. ont ordre de ſortir d'Alemagne, & les Alemands, d'Angleterre. 371. origine de leur diſcorde, *voyez* Diſcorde. envoyent des navires aux Indes. 601. deliberent d'occuper la Virginie, *la meſme*. ne veulent contracter nouvelle alliance avec les Confederez, & pourquoy. 633

Anjou offre aſſiſtance aux Belges. 67. par ordonnance des Eſtats eſt declaré protecteur de la liberté Belgique. 69. prend par force la ville de Binck. 74. il refuſe de ſe joindre à l'armée des Eſtats, *la meſme*. permet à ſes troupes de ſe joindre à Montigny, *la meſme*. ſe retire en France, accuſant les Belges d'ingratitude, *la meſme*. appellé à la Principauté. 87. le Roy de France ſon frere y conſent, & promet de le ſecourir, *là meſme*. fait lever le ſiege de Cambray, & eſt ſaluë Prince de la ville qu'il a delivrée, *la meſme*. negotie inutilement ſon mariage en Angleterre. 89. eſtant retourné aux Pais-bas il en accepte la Principauté. 90. on luy preſcrit des loix, *la meſme*. prend Aloſt. 91. il attend vainement du ſecours de ſon frere. 92. raiſons pour leſquelles on ne luy en envoye point, *la meſme*. cela luy fait prendre une reſolution horrible. 93. ſes autheurs, *la meſme*. il s'empare de pluſieurs villes, *la meſme*. ſes ſoldats chaſſez de Bruges, *la meſme*. il tente malheureuſement la priſe d'Anvers. 94. s'enfuit avec ſes troupes, *la meſme*. pluſieurs d'entre les Belges ſe trouvent offenſez de ſon entrepriſe, *la meſme*. le Prince d'Orange eſt d'advis qu'on ne doit point le quitter. 95. le Roy de France prend cette affaire à cœur, *la meſme*. on travaille dans Dunquerque à quelque accommodement avec iceluy, *la meſme*. il fait pluſieurs plaintes. 96. il ſe retire de Dunquerque en France, *la meſme*. prieres faites par les Belges au Roy ſon frere, *la meſme*. ſa mort, *la meſme*.

Anne de Hove, ſoupçonnée d'avoir des ſentiments contraires à l'Egliſe Romaine, fut enterrée toute vive à Bruxelle. 344

Anvers pillée par Hierôme de Roda. 60. les habitans pour aſſeurer leur navigation, elevent deux forts. 102. ils implorent le ſecours de leurs aſſociez. 106. les peuples voyſins laiſſent paſſer les occaſions de les ſecourir, *la meſme*. leur leſine pratiquée hors de ſaiſon. 111. negligents à ruiner les ouvrages du Duc de Parme, *la meſme*. ſe rendent au meſme Duc. 112

Aquila, *voyez* Iuan d'Aquila.

Armée royale prend ſa marche ſur la deſcente des deux bords du Rhin. 433. ordre de l'armée du Prince Maurice. 468. & de celle des ennemis. 469

Ardres tombe ſous la puiſſance de l'Archiduc Albert. 294

Arminius, ſon opinion conforme aux opinions des anciens Chreſtiens. 657

le duc d'Arſchot appelle l'Archiduc Matthias d'Auſtriche au gouvernement. 63. eſt arreſté priſonnier. 64. s'eſtant reconcilié avec le Roy, ſert de joüet aux Eſpagnols. 81. ſa harangue genereuſe dans l'aſſemblée de Bruxelle. 246. qui eſt receuë avec merveilleuſe approbation des deux Eſtats. 247. tousjours fidele à ſon Prince, & contraire

raire aux Eſpagnols, *là meſme.* cauſes de l'accroiſſement de ſa haine contre les Eſpagnols, *la meſme.* il s'en va volontairement en exil chez les Venitiens. 252

Arſen, Secretaire des Eſtats, donne connoiſſance des preſents que le Pere Ney luy avoit fait. 617

Arteſiens demeurent fideles envers l'Egliſe Romaine & le Roy. 29. refuſent d'obeyr. 71

Auſtriche, *voyez* Iean d'Auſtriche, & Matthias.

Axel priſe par le Comte Maurice. 118

B.

BAldes eſt detourné du pillage d'Vtrecht. 57

Baleine de ſeptante pieds priſe à Berkheide dans les ſables où elle eſtoit demeurée engagée. 368

Balthazar Moucheron, ſa temerité. 373

Bannis incitent le Prince d'Orange de prendre les armes. 38. ceux de la Flandre & du Brabant choiſiſſent la Hollande pour retraitte. 113

Belges tombent ſous le pouvoir des Ducs de Bourgogne. 4. faiſon extremement propre pour les domter. 33. tributs inouys leur ſont impoſez par le Duc d'Albe. 42. oppreſſez ſongent à ſe deſendre & à ſe vanger. 43. ſont victorieux ſur met. 47. ſe reſolvent d'uſer de l'aſſiſtance du Prince d'Orange pour ſe maintenir. 60. ils ne ſçavent à qui rendre obeyſſance. 106. deſirent la paix. 253

Belgique ancienne, ſa ſituation & ſes limites. 2. eſtat de l'une & l'autre Belgique. 456

Bergue ſur Zom aſſiegée par le Duc de Parme. 150. ſituation de cette ville, *la meſme.* donnée au Comte Maurice par les Confederez. 153

Binck priſe par force. 74

Biron envoyé pour s'oppoſer au Duc de Parme. 96. & attaquer l'Artois; taille en pieces douze compagnies, & prend Varembon avec d'autres priſonniers. 323. fait de grands ravages ſur l'Artois & la Flandre. 324. met en fuitte le Prince de Chimay, *la meſme.* il attaque la ville d'Arras, mais ſans effet. 338. convaincu d'avoir atenté contre l'Eſtat, eſt puny de mort. 513

Bois-le-Duc aſſiegée par les Confederez ſans effet. 493

Bommel, deſcription de la ville & de l'Iſle. 435. chaſteau dans cette Iſle pris par les ſoldats Eſpagnols. 600

Bonne priſe par Schenk. 126. ſe rend au Prince de Chimay. 154. *voyez* Chimay.

comte de Boſſu pille Rotterdam avec beaucoup de maſſacre. 46. il eſt fait General de l'armée des Eſtats. 72

duc de Boüillon ravage tout. 248

princeſſe de Bourbon mariée à Philippe Prince d'Orange. 591. Henry de Bourbon, *voyez* Henry.

ducs de Bourgogne tiennent les Belges ſous leur puiſſance. 4. cette Province occupée par l'armée du Duc de Boüillon. 251. ſecouruë par Velaſco Conneſtable de Caſtille, *la meſme.*

Boutlotte, *voyez* Claude.

Brabançons ſoûtiennent que l'eſtabliſſement de l'Inquiſition va contre leurs privileges. 23. pactions qu'ils ſont avec leur Prince. 39. commencent à ſe ſoulever contre Requeſens. 59. le Prince d'Orange taſche ſecrettement d'acquerir leurs affections. 59. Seigneurs du Brabant arreſtent le Senat ſur ſon tribunal meſme. 60. appellent le Prince d'Orange à la dignité de Surintendant de leur pays. 63. ils rompent les digues de l'Eſcaut, & mondent la campagne. 101. obeyſſants aux Eſtats pretendent de recouvrer leur ancien droit de donner leurs ſuffrages dans les aſſemblées; mais inutilement. 643

princes de Brandebourg, & de Nieubourg competiteurs. 258. delivrent leur Prince de captivité, & mettent la Princeſſe en ſeure garde, *là meſme.* le Comte de Swartſembourg leve des ſoldats contre eux, *là meſme. voyez* Electeur.

Breauté, ſon combat contre les gens de Grobbendonk. 457. laſcheté de ceux que le tuerent. 458

Breda, ſa deſcription. 169. ſurpriſe par le ſtratageme d'un navire. 170. narré de ce qui s'eſt paſſé en ce ſtratageme, *là meſme.*

Bredefort, ſon ſiege & ſa priſe. 356. contrainte par le Prince Henry de ſe rendre. 573

Brederode eſt chaſſé à force d'armes. 33

Brile, Fliſſingue, & Zebourg ſont livrez pour ſeureté aux garniſons Angloiſes. 113. *voyez* Port.

comte de Brouk tué par embuſches. 600

Bruges, grands tumultes en cette ville & en d'autres lieux. 29

Brunſwic, broüilleries de ce pays appaiſées. 570

Bruxelle refuſe de payer le dixiéme. 43. elle eſt deſtinée au pillage. 59

comte de Buquoy fait conſtruire des forts à Keiſerswert. 552. ſon armée priſe par le Marquis Spinola, *là meſme.* envoyé pour aſſieger Wachtendonk. 559. prend la forteresſe de Cracou. 562. envoyé avec une armée dans le territoire de Betuwe. 576

Burgley incline à la paix. 381. ſur le point de mourir il y exhorte la Reyne. 386

C.

CAmbray aſſiegée par les troupes ennemies, eſt delivrée par le Duc d'Anjou. 87. aſſiegée par le Prince de Chimay. 237. la ville & ſa citadelle ſe rendent au Comte de Fuentes. 271. l'Archeveſque demande en vain que ſon ancien droit luy ſoit reſtitué. 272. ſa perte imputée aux Confederez. 275

Canarie, ſa forteresſe attaquée par la flotte des Hollandois. 446. les habitans de l'Iſle taſchent d'empeſcher l'abbord, *là meſme.* de la Douze y eſt bleſſé, *là meſme.* la forteresſe ſe rend, *la meſme.* partie des Hollandois accablez par une multitude de barbares, *là meſme.* Hollandois ſe retirent ayant mis le feu à la ville & aux forteresſes, *là meſme.*

Calais aſſiegée par l'Archiduc Albert. 292. la ville s'eſtant renduë la garniſon ſe retire dans le chaſteau. 293. le Roy de France tient conſeil de ſecourir la place, mais inutilement, *là meſme.* priſe de la citadelle, *là meſme.*

Calis, ſituation de cette ville. 309. flotte Angloiſe ſe rend devant icelle, *là meſme.* flotte Eſpagnole defaite aux environs. 309, 310. Anglois & Hollandois s'emparent de la ville. 311. Duc de Medina Sidonia deſapprouve le traité de racheter le pillage de la ville, & des navires, *là meſme.* c'eſt pourquoy la ville fut pillée, *là meſme.* le Comte d'Eſſex voulant retenir le fruit de la victoire Howard luy reſiſte. 312. icelle eſtant reduitte en cendres, les vainqueurs font voile. *là meſme.*

Caſimir

Caſimir envoye du ſecours aux Flamens. 73. arrive avec ſon armée dans les Pais-bas. 73
Catelet aſſiegée par le Comte de Fuentes. 266
Cecile & Wilkes ſont envoyez en France. 382
Ceremonies Romaines bannies des Temples. 52. ceux qui les ſuivent ne ſont pas receus facilement dans les grandes charges, *là meſme.* defenduës dans les Provinces de Brabant. 84
Charles V. cauſes de ſapprehenſion, qui le detournerent de changer le gouvernement. 2
Charles fils du Comte d'Egmont ſe jette dans le party Eſpagnol. 78. eſtant aſſiegé dans Bruxelle, en ſort ſain & ſauve par la pitié que les habitans ont de luy. 79
Charles de Levin de Famars, ſa mort. 201
Charles Comte de Mansfeld envoyé contre Heuſden. 159. il taſche en vain de la ſurprendre, non plus que celle de Bommel, *là meſme.* ayant commencé d'attaquer l'iſle de Voren, deſiſte à l'advenement de Hohenlo. 160. envoyé pour aſſieger Rhinberk. 161. ferme la riviere de Merk d'un pont & d'un chaſteau. 173. en vain il attaque Nordam. 174. envoyé en Hongrie contre les Turcs, eſt conſumé de maladie. 252
Chimay range ſous l'obeyſſance des Eſpagnols la ville de Bruges. 101. qui eſt ſuivie de pluſieurs autres, *là meſme.* eſt fait Gouverneur de Bruges. 99. aſſiege Bonne. 153. & Cambray. 232
Claude la Bourlotte perſuade le ſiege de Huſſt. 296. meine contre la ville. 297. & traverſe par la negligence des ſoldats Hollandois, *là meſme.* il combat de nuit contre eux avec divers ſuccez, *là meſme.* ſe rend maiſtre de toutes les eminences. 298. Albert & Maurice y accourent, *là meſme.* le Prince Maurice taſche en vain de regagner leurs poſtes, *là meſme.* chaſſe juſques à Rhinberk les navires des Hollandois. 403. iceluy & Stanley entrent dans l'iſle de Bommel. 436. ſon entrepriſe contre Worcum, ſans effet. 439. il eſt tué. 479
Clement Pontife Romain celebra dans la ville de Ferrare les mariages du Roy Philippe III, avec Marguerite, & d'Albert avec Iſabelle. 399
Clout prend le chaſteau de Cracow. 486
Cluſius Profeſſeur en l'Academie de Leyden. 322
Cobbe, Gouverneur de Lingen, mis en priſon pour avoir rendu trop promptement la place. 556
Commerce defendu en Eſpagne & en Flandre aux Confederez. 443. de l'Europe, *voyez* Europe. des Pais-bas, *voyez* Pais-bas.
Compagnie de l'Inde Occidentale chez les Confederez. 602. eſt retardée. 605. ſe maintient par les contributions eſtrangeres. 667. ſon commencement, *voyez* Inde.
Confederez, leur requeſte à la Princeſſe Marguerite. 25. deſcription des Provinces Confederées. 48. abandonnent les places qu'ils avoient occupées dans le pais de Friſe, & d'Over-Yſel. 48. dans leurs infortunes recherchent en vain l'amitié des Princes. 58. aſſiſtez ſecrettement d'Henry, Roy de France, *là meſme.* le gouvernement transferé au Conſeil d'Eſtat du Roy apres la mort de Requeſens, apporte quelque reſſource aux Confederez, *là meſme.* ayant chaſſé les Magiſtrats de la Religion Romaine, ils prennent ſeuls la conduitte des affaires. 68. ce qui choque l'eſprit des aſſociez, *là meſme.* ne reçoivent les conditions de paix, qui leur ſont offertes par le Roy. 80. grand defaut en leur Republique. 81. leurs forces periſſent par leur diſcorde. 98. leur courageuſe perſeverance. 105. leur eſtat deplorable. 107. le Roy de France & la Reyne d'Angleterre les conſolent, *là meſme.* ils ſont en doute auquel des deux royaumes ils ſe doivent joindre, *là meſme.* ils preferent celuy de France. 108. toutefois à cauſe des diſcordes inteſtines ils ſont eſconduits, *là meſme.* ils ont recours à la Reyne Eliſabeth. 110. pluſieurs puiſſantes villes abandonnent leur party, *là meſme.* ils ſont ſoupçonnez par ceux d'Anvers de leur avoir manqué de foy. 112. ceux qu'ils envoyent en Angleterre pour ſe plaindre que leur gouvernement eſt demembré, y ſont retenus long-temps. 122. les commoditez s'accroiſſent chez eux. 124. faute imputée aux Eſtats, *là meſme.* par quel moyen apres tant de pertes, ils ont pû derechef reſiſter à la puiſſance des Eſpagnols. 130. Gouvernement des Provinces Vnies. 131. Revenu d'icelles. 135. leur milice eſt de dixhuit mille fantaſſins avec fort peu de cavalerie, *là meſme.* ils aſſiegent de leur flotte les ports de Flandre. 144. ordonnent de rendre graces à Dieu apres la victoire. 150. leurs plaintes. 180. attendent l'occaſion favorable. 181. envoyent au ſecours du Roy de France. 195. deffont d'aſſieger Couvorden. 201. ils defendent que leurs ſujets ne ſoient imbus de mauvaiſes opinions. 222. nouvelle levée de ſoldats faite par eux, *là meſme.* ils ſont invitez par le Roy d'Eſcoſſe au Bapteſme de ſon fils aiſné. 236. reſpondent à cet honneur par des preſents magnifiques, *là meſme.* ce qui eſt deplaiſant à la Reyne Eliſabeth. 237. diſcordes entre eux. 264. ils font treve avec les ſeditieux. 241. les promeſſes de l'Archiduc leur ſont ſuſpectes. 242. les inondations leur apportent de grands dommages. 243. la perte de Cambray leur eſt imputée par le Roy de France. 275. leur excuſe, *là meſme.* ils luy envoyent bonne ſomme d'argent, *là meſme.* ce qui meſcontente la Reyne d'Angleterre, *là meſme.* ils eſcrivent à Philippe Prince d'Orange. 291. leur vigilance contre les embuſches des Ieſuites, *là meſme.* ils ne reçoivent les deputez d'Eſpagne pour la paix. 307. Articles particuliers accordez avec le Roy de France. 319. ils envoyent de l'argent au Roy, au lieu des regimens. 320. deputent vers le Roy de Dannemarque. 323. union d'armes contre les Eſpagnols n'eſt point obtenuë, *là meſme.* ils brûlent deux navires à Nieuport. 325. navigent aux provinces les plus reculées pour y trafiquer, *là meſme.* ils excuſent les courſes, que leurs gens avoient faites dans quelques terres voiſines. 345. chaſſent les garniſons Eſpagnoles du pais d'Over-Yſel. 350. eſcrivent aux Princes de Brandebourg, & de Neubourg. 353. toutes choſes leur ſont ſuſpectes. 365. Leurs pertes ſur l'Ocean. 374. envoyent des Ambaſſadeurs en France, & en Angleterre. 376. leur harangue à la Reyne Eliſabeth pour la continuation de la guerre. 377. ſont plus endurcis. 392. incitent les Alemans contre les Eſpagnols. 412. pluſieurs choſes leur ſuccedent heureuſement. 433. augmentent les finances & les forces, contre les puiſſants efforts de l'ennemy. 437. la deux-centiéme partie du revenu difficile à lever, *là meſme.* faſcheux eſtat de leurs affaires. 453. ils rejettent la depûtation de la part de l'Empereur touchant la paix. 454. leurs lettres aux Eſtats du party contraire. 463. grand danger de leur

leur armée. 467. ne peuvent entendre à la paix. 481. forment un nouveau dessein d'attaquer la Flandre. 487. ils assiegent Bois-le-Duc, mais sans effet. 493. leurs prisonniers remis en liberté par la diligence de Mendoze. 502. ils envoyent des flottes en Orient & en Occident. 532. assiegent l'Escluse. 536. ne permettent au Roy d'Angleterre, que les Anglois passent de l'Ocean jusques à la ville d'Anvers. 542. ont le dessein d'assieger Anvers, mais sans effet. 547. font noyer partie des soldats, qui venoient d'Espagne. 550. ils sont rudement traitez de ceux de Douvre. 551. se contentent de garder leurs frontieres. 569. envoyent une flotte contre les Espagnols, sous la conduitte de Guillaume Hautain. 572. font grand butin. 573. leurs affaires en meilleur estat aux Indes Orientales. 585. ne recevans aucunes lettres des Archiducs, different l'affaire de la paix. 598. font raser la citadelle de Groningue. 599. commencement & loix de leur Compagnie de l'Inde Occidentale. 602. tant de bouche que par escrit loüent la societé establie entre eux. 603. plusieurs en parlent au contraire. 604. chose tres-difficile de traiter de la paix avec eux. 606. quelques-uns abhorrent la paix. 609. ils exhortent les Roys & Princes de leur donner assistance. 616. sont indignez de se voir mocquez de l'Espagnol. 619. leurs affections divisées. 621. veulent rapporter toute l'affaire de la paix au Conseil de chaque Province. 621. ils estiment chose dangereuse d'admettre les Ambassadeurs au colloque à la Haye. 622. demandent avant toutes choses leur liberté estre establie en termes manifestes, *là mesme.* ils appaisent les troubles du pais d'Embden. 628. proposent les articles sans ambiguité. 640. somment les Deputez ennemis d'expedier leurs demandes. 641. certains bruits augmentent leur soucy. 643. grandes contestations entre iceux. 646

Conference nouvelle assignée en la ville d'Anvers. 670. le debat est grand de part & d'autre. 671

Confiance trop grande des Anglois & des Confederez. 143

Conjuration d'Angleterre. 566

Conseil salutaire du Marquis de Sainte Croix, & du Duc de Parme. 143

Conseillers, trois ordres d'iceux. 7

Courtisans sement des discordes, & exposent à la haine du peuple les principaux des Estats. 448

Crevecœur, son chasteau le rend à l'Espagnol. 437

Couvorden, ses fortifications & sa situation. 201. les Confederez desirent de l'assieger, *là mesme.* histoire du siege. 202. secours du Duc de Parme pour les assiegez, *là mesme.* elle se rend. 204

D.

DAniel Marquette succede au gouvernement d'Ostende. 539

Danois arrestent sept cents navires des Hollandois, à cause de leur Ambassadeur, que ceux-cy avoient tué. 127

David de Delft, ses opinions injurieuses à la puissance de Iesus Christ. 10

Delphzile prise par les Confederez. 186. attaquée des Espagnols sans effet. 223

Denombrement de ceux qui sont en âge de porter les armes. 78

Deputez de part & d'autre s'assemblent à Breda pour negocier la paix. 56. ils se retirent sans rien faire, *là mesme.* de Cologne & du Liege vers les Confederez. 179. responses des mesmes Confederez, *là mesme.* envoyez au Prince Maurice de la part des Grands du Pais-bas. 253. leurs paroles au Prince, *là mesme.* Response du Prince. 254. Deputez sont renvoyez sans rien faire. 255. Response du Prince entenduë diversement, *là mesme.* inquietude de ceux des Estats. 478. ont ordre de travailler au reste des articles. 673

Deserteurs des monasteres associez à la Religion Reformée. 28. c'est par eux que les Nobles Confederez taschent de se fortifier, *là mesme.*

Deventer & la forteresse voisine de Zutphen sont livrées aux Espagnols par la trahison de quelques Anglois. 123. sa situation. 183. son Gouverneur, *là mesme.* Prince Maurice vient avec son armée pour la prendre, *là mesme.* assauts contre la ville, *là mesme.*

Discordes entre les Grands du Pais-bas. 10. entre ceux de la Religion Romaine & les Reformez. 70. des Belges, éloignent leur liberté prochaine. 73. des Frisons. 104. entre les Alemans & les Anglois. 370

Domaines & revenus du Prince sont tournez au profit du public. 53

Dourlens reçoit secours du Duc de Boüillon. 268. Espagnols attaquent sa citadelle, *là mesme.* laquelle estant prise, ils prennent la ville en mesme temps, *là mesme.*

la Douze, *voyez* Pierre de la Douze.

Drak prend un navire de Seville. 146. sa mort. 278

Dunkerque depourveuë de garnison, vient en la puissance du Duc de Parme. 97. & cette perte n'est pas encore capable d'assoupir les dissensions, *là mesme.* les pirates de ce lieu exercent de grandes cruautez contre les pescheurs des Confederez. 482. chastiez de leur audace. 486. le principal de leurs navires se rend aux Confederez. 563

E.

EDit temperé en ce qui concernoit le transport des marchandises. 124

Edsard, Comte du pays d'Embden, excite de nouveaux troubles dans la Frise Orientale. 399. sans effet. 400. Gouverneur de Frise envoye du secours contre luy, *là mesme.* ses plaintes, *là mesme.*

comte d'Egmont, Gouverneur de la Flandre & de l'Artois. 9. envoyé en Espagne, y est receu avec dissimulation. 22. Philippe luy fait esperer quelque temperament aux Edits qui concernent la Religion, *là mesme.* retourné devers les siens, ne leur apporte qu'une vaine esperance. 23. jure de tenir pour ses ennemis ceux que le Roy aura declaré les siens. 31. est fait prisonnier hors du Brabant avec le Comte de Horne. 36. ils souffrent le dernier supplice. 37. ce qui paroist un horrible spectacle aux yeux des Belges. 38

Elbert Leonin, son trespas. 423

Electeur de Brandebourg recherche l'amitié des Confederez. 259. lesquels different le secours, *là mesme.*

Elisabeth Reine d'Angleterre contraint les partisans du Prince d'Orange de sortir des limites

d'Angleterre. 44. commence à favoriſer les Belges. 66. leur promet du ſecours & de l'argent, *là meſme.* ne ſouffre pas qu'ils concluent rien ſans ſon conſentement, *là meſme.* elle les advertiſt de ne changer pas inconſiderement l'ancien uſage de la Religion Romaine, *là meſme.* elle taſche par ſes lettres d'inciter le Roy à la paix, *là meſme.* refuſe la Principauté, que les Confederez luy avoient offerte. 313. leur promet le ſecours de cinq mille fantaſſins & de mille chevaux, *là meſme.* conditions du traité, *là meſme.* elle n'approuve pas les honneurs exceſſifs rendus au Comte de Liceſtre. 114. la Principauté des Pais-bas luy eſt offerte, mais en vain. 122. penche du coſté de la paix. 125. combat les ruſes de Philippe par d'autres pareilles. 127. elle commande avec diſſimulation aux Confederez de rechercher la paix. 128. ce qu'ils refuſent, *là meſme.* elle envoye en Flandre à deſſein de faire la paix, *là meſme.* elle couvre de ſoldats la rive de la Tamiſe. 144. la Reyne eſt trompée par de faux bruits. 144. elle rappelle ſes ſoldats. 201. Portugais envoyé par le Roy d'Eſpagne pour l'empoiſonner. 234. ſon deplaiſir pour les preſents faits par les Confederez au jeune Prince d'Eſcoſſe. 237. elle demande aux Confederez une partie de l'argent qu'ils luy devoient, *là meſme.* ſon meſcontentement contre les Confederez, qui ont envoyé bonne ſomme d'argent au Roy de France. 275. ſa jalouſie contre les François, *là meſme.* elle reproche aux Confederez le ſecours qu'ils ont donné au Roy de France, *là meſme.* & demande devant le terme preſcrit la ſomme qui luy eſt deuë. 276. ſe rend plus equitable envers ſes alliez, à cauſe des nouveaux efforts de ſes ennemis, *là meſme.* elle ſe porte plus ardemment à la guerre. 278. elle remercie Warmont. 313. traite alliance avec le Roy de France. 315. ſes pourſuittes, faſcheuſes aux Confederez. 316. articles de l'alliance entre le Roy Henry, & la Reine Eliſabeth. 318. obſervation de ce traité jurée de part & d'autre. 319. & auſſi par les Confederez, *là meſme.* elle ne veut permettre aux Ambaſſadeurs des Rois de Pologne & de Dannemarque aucuns commerces des armes avec les Eſpagnols. 346. ce qu'accordent les Eſtats, *là meſme.* elle reſpond avec temperament. 381. ſes principaux Conſeillers contraires aux Hollandois. 382. diſſimulation des Hollandois en ſon endroit. 384. elle exhorte derechef les Confederez à la paix. 385. leur declare que la paix eſt neceſſaire aux Anglois. 453. ſa mort. 515. divers diſcours touchant cette Reyne apres ſa mort, *là meſme.*

Embden, ſa ſituation. 259. trouhles, *là meſme.* accroiſſement de cette ville. 260. recit des troubles arrivez en icelle. 261. Deputez du Comte & de ceux d'Embden vers les Confederez, *là meſme.* qui envoyent du ſecours à Embden. 262. & accordent les differends entre le Comte & les citoyens. 263. articles de la paix, *là meſme.* exhortation des Confederez au Comte & aux citoyens de ce lieu. 264

Emilie ſœur du Prince Maurice, ſes nopces clandeſtines. 361

Emmeric tombe ſous la puiſſance des Eſpagnols. 432

l'Empereur veut contraindre par les armes les Confederez à faire la paix. 236. ſes lettres addreſſées aux Eſtats. 624

Erneſt d'Auſtriche, Archiduc, eſt fait Gouverneur des Païs-bas. 220. il eſt receu avec grand applaudiſſement des Belges. 220. Philippe luy veut donner ſa fille en mariage. 221. il eſt empeſché de lever des ſoldats. 222. & mépriſé par les Belges. 223. envoye des Ambaſſadeurs vers les Confederez pour traiter la paix. 231. laquelle ils rejettent. 232. fait une aſſemblée à Bruxelle. 245. il juge à propos de conſulter le Roy. 248. ſa mort. 251

Erneſt de Baviere, Archeveſque, Electeur de Cologne, & Eveſque du Liege, ſe voyant meſpriſé par les Confederez, va aſſieger la ville d'Hoye. 249. laquelle il prend. 250. bat la citadelle, qui ſe rend, *là meſme.*

Erneſt de Naſſau s'oppoſe au paſſage de Mendoze dans les champs de Tile. 438. perd huit cents hommes. 408

Enſeigne priſe, attachée au Temple de Leyden. 148

Entrepriſes inutiles contre Bois-le-Duc & Maſtricht. 223

l'Eſcluſe aſſiegée par les Confederés. 536. laquelle eſt ſecouruë en vain par le Marquis Spinola. 538. ſa reddition, *là meſme.*

Eſcoſſois font ſaiſir les navires des Confederez. 155. injuſtice de cette action, *là meſme.*

Eſpagnols, mœurs d'iceux ſont prevoir un changement en la Republique. 5. different de mœurs avec les Belges, *là meſme.* ils taſchent d'attirer les Belges ſous leurs loix. 7. & de ruiner trois grands perſonnages. 10. quand leurs derniers projets furent reconnus. 42. ſont victorieux ſur terre, & les Belges ſur mer. 47. ſurprennent les François, qui ne ſe tenoient pas bien ſur leurs gardes. 48. leur diſcorde empeſche la continuation de leurs ſuccez. 54. Eſpagnol muguettant la partie ſeneſtre d'Hollande, eſt arreſté. 57. ils ſont obligez de differer pour long-temps la peur qu'ils ont envie de faire ſur la mer aux Confederez. 57. preparent une puiſſante flotte pour ſubjuguer l'Angleterre. 126. ils ſement des propoſitions de paix pour diſſimuler leur deſſein. 127. *voyez* Flotte. dépechent une flotte contre les Anglois. 141. enflez d'une confiance trompeuſe, ils ſe promettent de trop grands avantages, *là meſme.* deſcription de la flotte d'Eſpagne. 142. la flotte ſe rend à Lisbonne ſur le milieu du Printemps. 143. faute commiſe par eux. 144. excuſe des chefs, *là meſme.* provoquez par les Anglois, fuient le combat. 145. attendent le Duc de Parme aupres de Calais. 146. on envoye les principaux de la flotte d'Eſpagne pour deliberer avec luy, *là meſme.* ſont chaſſez d'Othmarſe par le Prince d'Orange. 201. prennent quelques chaſteaux ſur la frontiere, & la ville de Noyon. 207. calamités en leur camp. 218. attaquent Delphzile ſans effet. 223. richeſſes d'Eſpagne en grande deroute. 313. l'épargne du Roy eſtant aſſiegée par ſes creanciers, il trouve un moyen de ſe degager, qui n'eſtoit pas honneſte, *là meſme.* leur entrepriſe contre l'Iſle de Gravewart & Stenwic, ſans effet. 338. leur armée accreuë de nouvelles levées. 409. ravageoit la campagne, *là meſme.* prennent les armes les uns contre les autres, & contre leurs Capitaines. 410. principaux de l'armée en diſcorde enſemble, *là meſme.* grande diſette, & fuittes frequentes de leurs ſoldats. 413. inſolences de l'armée Eſpagnolle en Alemagne. 423. leur excuſe parmy les Princes Allemans. 429. baſtiſſent un fort ſous le nom de S. An-

S. André. 439. leur pauvreté ſecouruë par les navires venants de l'Amerique. 585. artifices d'Eſpagne découverts. 618. ils conſentent à la liberté des Provinces Vnies. 636. leur facilité ſuſpecte, *là meſme.* demandent que les Confederez s'abſtiennent de la navigation des Indes, *là meſme.* refuſent le choix qui leur eſt preſenté. 639. propoſent obſcurement les articles, *là meſme.* leurs injuſtes demandes. 641. s'offenſent de la demande des Confederez. 642. veulent que les Confederez renoncent à la negotiation des Indes, & qu'ils accordent à ceux de la Religion Romaine l'uſage de leurs ceremonies. 643. blâment les Eſtats en diſant Adieu. 648. Oldenbarneveld reſpond au nom des Eſtats, *là meſme.* le bruit court que l'Eſpagnol ne veut approuver la rreve. 655. Inigo envoyé en Eſpagne pour ce ſujet, *là meſme.* Duc de Lerme donne un grand poids aux raiſons d'Inigo. 656

comte d'Eſſex conduit la flotte Angloiſe, *voyez* Flotte. yſſuë malheureuſe de ſa flotte. 347. il incline à la guerre. 381. il eſt empriſonné. 453. ſa fin miſerable en Angleterre. 496

Eſtats des Belges maintiennent les droits du peuple. 4. aſſemblée d'iceux defenduë par le Roy. 26. l'union d'armes contre les Eſpagnols eſt confirmée par leur ſerment. 61. ils eſſayent d'adoucir l'eſprit de Philippe. 66. les jalouſies ſont grandes parmy eux, *là meſme.* leur armée, ſon General, Grand maiſtre de la cavalerie, Meſtre de camp. 72. Iean d'Auſtriche fait un vain effort contre leur camp, *là meſme.* par leurs frequentes aſſemblées s'attribuent la connoiſſance de beaucoup de choſes. 120. ont à cœur l'adminiſtration de l'Eſpargne. 125. ils reſpondent aux accuſations du Comte de Liceſtre, *là meſme.* defendent de porter du bled en Eſpargne. 324. *voyez* Confederez. rendent raiſon au Roy de Daunemarque, touchant le refus de la paix. 343. defendent le commerce avec les Eſpagnols. 367. ils gratifient le Prince Mautice, & le Comte Guillaume de quelques preſents. 368. font publier une Apologie, pour ſe purger aux Alemans. 431. font defenſe de transporter aucunes marchandiſes en Eſpagne. 444. ils mettent une grande flotte en la mer ſous la conduitte de Pierre de la Douze. 444. levent une grande armée. 502. leurs reſponſes genereuſes aux demandes de l'Empereur. 546. offrent aux Archiducs une plus longue ceſſation d'armes. 623. ils ne veulent d'autres Ambaſſadeurs que des Belges. 623. à quoy les Archiducs eſtoient contraires, *là meſme.* ils accordent aux Archiducs qu'il ſoit permis de nommer quelque eſtranger entre les Deputez. 623. contractent nouvelle alliance avec la France. 633. ils commencent avec les Deputez d'Eſpagne par les points les plus difficiles, mais iceux retardent les concluſions. 635. ils demandent une treve, & les Eſpagnols la paix, *là meſme.* ne veulent quitter le trafic des Indes. 639. preſſent la concluſion de la conference, *là meſme.* offrent certaines conditions concernantes les Indes. 640. leſquelles les Deputez d'Eſpagne rejettent. 640. tranſigent avec les Anglois. 641. ſont reſolus de mettre fin à la conference. 644. perſiſtent dans leur premiere reſolution. 646

Eveſques par ordre de Philippe eſtablis de nouveau dans les Pais-bas. 19. ce qui eſt desapprouvé de la pluſpart, *là meſme.* les Abbez s'y oppoſent. 20. les Brabançons ſe joignent avec eux, *là meſme.* & pluſieurs des anciens Eveſques, *là meſme.*

Eutope, relation des choſes qui ſe ſont paſſées en icelle. 592. autre relation de ce qui s'eſt paſſé en d'autres endroits de cette partie de l'Vnivers. 629. debat touchant le commerce qui s'y fait. 640

Exhortation des chefs Eſpagnols à leurs ſoldats. 470. les Confederez font le meſme. 471. du Prince à ſon frere & aux autres. 472

F.

FAction declarée ouvertement par des marques publiques. 19

comte de Falkenſtein envoyé pour delivrer Rhinberk, & pourſuivy de Varembon. 163. eſt tué contre la foy publique. 182, 417

la Fere ſe rend à Henry de Bourbon. 294

Fernandez Tello Portocarrero ſurprend la ville d'Amiens par ſtratageme. 336. il eſt tué. 349

Flamands refuſent les tributs ordinaires à Requeſens. 59. reçoivent des ſoldats de Caſimir. 73. reduits en extreme diſette. 124

recit de l'expedition de Flandre. 463

Florent de Palant, Comte de Culenbourg, ſon treſpas. 423

Flotte puiſſante des Eſpagnols pour ſubjuguer l'Angleterre. 126. ſon arrivée met fin à toutes les diſſimulations. 129. deſcription d'icelle. 142. des Anglois ſur la rive de la Tamiſe. 144. Seimore commande aux moindres vaiſſeaux, Houward & Drak aux plus grands, *là meſme.* provoque de loin celle des Eſpagnols. 145. leſquels fuient le combat, *là meſme.* cauſes du malheureux ſuccez de celle d'Eſpagne. 145. flotte Angloiſe briſe celle d'Eſpagne à coups de canon. 146. les navires vomiſſants le feu, la flotte des Eſpagnols fut repouſſée. 147. navire de Moncade pris & pillé par les Anglois, *là meſme.* on butine grande ſomme de l'argent du Roy, *là meſme.* navires Eſpagnols ſubmergez, *là meſme.* elle eſt replacée contre Gravelingue, *là meſme.* Eſpagnols deliberent de s'en retourner. 148. leur grande crainte, *là meſme.* ils perdirent plus de cent mille hommes. 149. grand desaſtre en ſa fuitte, *là meſme.* grand deüil en Eſpagne, *là meſme.* celle des Confederez enfonce aupres de la Flie par la tempeſte. 220. des Anglois contre les Eſpagnols ſous la conduitte du Comte d'Eſſex, & de Charles Houward. 308. Confederez adjouſtent vingt-quatre navires, ſous la conduitte de Warmond, *là meſme.* ſe tend à Calis. 309. grande flotte Eſpagnolle aupres de Calis, *là meſme.* le Comte d'Eſſex bruſle d'impatience de l'aſſaillir; mais Houward l'empeſche. 310. ainſi l'occaſion fut perduë, *là meſme.* defaite de la flotte Eſpagnole, *là meſme.* cette nouvelle eſpouvante Philippe. 311. flotte de l'Amerique brûlée par les Eſpagnols. 312. flotte du Roy d'Eſpagne contre les Anglois, derechef avec mauvaiſe yſſuë. 325. autre flotte envoyée vers Calis. 375. flotte Eſpagnolle fuit le combat au port de Corunia. 444. des Confederez, attaque les Iſles fortunées. 445. de Philippe repouſſée de Tercere par la violence des vents. 450

Fort de S. André. 439. auquel le Prince Mautice oppoſe d'autres forteresſes. 442

France ſe prepare à la guerre. 36. apres la mort d'Hen-

d'Henry III, joint ſes armes aux deux partis. 166. ſoupçon des François contre les Anglois. 320. France offenſée de la demande des Anglois. 321

François Baudouin, tres-ſçavant en l'antiquité. 24. mandé par le Prince d'Orange pour moderer les differends de la Religion; mais ſans effet, *là meſme.*

François Iunius Profeſſeur en l'Academie de Leyden. 322

Frederic Dorp ſuccede à Vere. 501

Frederic de Herenberg attaque Othmarſe, & d'autres lieux. 217. eſt conſtitué ſecond chef de l'armée apres Mendoze. 403. eſt envoyé à Hochſtrat contre les ſeditieux. 524. qui ſont ſecourus du Prince Maurice, *là meſme.* ne veut accepter la bataille, & ſe retire à Herentals. 525. il ſecourt Bois-le-duc aſſiegée du Prince Maurice. 526. fait un fort, qui prejudice à l'Eſcluſe. 562. vaine eſperance d'iceluy ſur Ardenbourg. 600

Frederic Spinola ameine ſix galeres au ſecours des Eſpagnols dans les Païs-bas. 450. elles entrent dans l'Eſcluſe. 451. cauſent grande terreur, *là meſme.* elles ſont rudement traittées par les navires des Hollandois, *là meſme.* ſes navires brûlées par les Anglois & Hollandois. 508. il eſt ruë en bataille navale par les Hollandois. 523

Friſons raſent les citadelles à fleur de terre. 83. leurs diſcordes. 104. pacifiées par Guillaume de Naſſau, *là meſme.* Orientaux, leurs mœurs & gouvernement. 259. leurs diſcordes au ſujet des tributs. 314. nouveaux mouvements en la Friſe Orientale. 513. pacifiez par les Eſtats. 521

Frontieres des Provinces Confederées, & de celles du party Eſpagnol. 130

comte de Fuentes prend le Catelet. 166. aſſiege la ville de Han, *là meſme.* & la ville de Cambray. 269. qui ſe rend à luy. 271. contraint les habitans de preſter ſerment de fidelité à Philippe. 272. authorité du Conſeil luy eſt confiée, & à Ibarra. 207. qui ſont ſuſpects en Eſpagne. 208. ſa ſentence horrible eſtant entré dans le Senat. 208. il attire à ſon opinion la pluſpart des Senateurs, quoy que les autres s'y oppoſent. 210. les Confederez irritent cette ordonnance en faiſant une ſemblable, *là meſme.* la conduitte des affaires luy eſt miſe entre les mains. 252. Grands du Païs-bas avoient peine à le ſupporter, *là meſme.* ſon ſoin pour ſes troupes. 265. empeſche les ſeditieux de ſervir à l'ennemy, *là meſme.*

G.

GAbrielle d'Eſtrée, maiſtreſſe du Roy, eſt eſtimée luy avoir perſuadé la paix. 382

Galeres de Spinola, *voyez* Frederic Spinola. Galere faite à Dordrecht. 482

Gantois refuſent d'obeyr. 71. ils banniſſent de leur ville les ceremonies Romaines & les Preſtres, *là meſme.* ils travaillent aux fortifications de leur ville, *là meſme.* mépriſent les ordres des Eſtats & de l'Archiduc, *là meſme.* & le credit du Prince d'Orange, *là meſme.* ceux de l'Artois & du Hainault ſoûtiennent, que les Gantois doivent eſtre chaſtiez par les armes, *là meſme.* le Prince d'Orange s'y oppoſe. 72. levent des troupes. 73. pretextes de leur guerre, *là meſme.* ſe joignent aux Confederez. 79. priſonniers de Gand remis en liberté par le Prince d'Orange, *là meſme.* ſe rendent au Duc de Parme. 106. on reſtablit la citadelle. 106

Gelée rigoureuſe & longue dans la Batavie. 240

Gentils-hommes Confederez tralhiſſent la cauſe commune. 31

Georges Caſſander verſé dans l'antiquité, eſt employé pour porter les choſes à quelque moderation. 24

Georges Eberard Comte de Solms met en fuitte ceux qui eſtoient envoyez pour prendre Tole. 151

Gerard le Ieune defend vaillamment le chaſteau de Cnodſenbourg. 187

Gertrudenberg aſſiegée par le Prince Maurice. 211. ſa ſituation, *là meſme.* Hiſtoire du Siege, *là meſme.* elle ſe rend contre le gré de Mansfeld. 216. *voyez* Sedition.

Gevarts envoyé à la Haye pour traiter la paix. 598

Gomarus & Arminius diſcordans au fait de la Religion. 656. actes de leur conference ſupprimez par ordre des Eſtats. 658. nouvelle matiere de controverſe entre iceux, *là meſme.*

Gomeron Gouverneur de Han, ayant vendu la ville aux Eſpagnols, eſt arreſté priſonnier. 267. & egorgé par le commandement du Comte de Fuentes, *la meſme.*

Gouvernement ſouverain refuſé au Prince d'Orange, & au Comte d'Egmond. 16. donné à l'Archiduc Matthias d'Auſtriche. 163. celuy des Païs-bas donné à la Princeſſe Marguerite par l'advis du Duc d'Albe & de Granvelle. 17. celuy de Flandre donné au Prince d'Orange. 79. maniere de gouverner dans les Provinces qui ſont au Roy d'Eſpagne. 135. gouvernement des ſeditieux. 219. Herman de Herenberg les appaiſe, *là meſme.*

Grands des Païs-bas prennent un merveilleux ſoin des affaires apres le depart de Granvelle. 21. ils s'attribuent la connoiſſance du fait des finances, & de celuy de la juſtice. 22. aſſeurent qu'il eſt plus aiſé de perſuader la Religion, que de l'eſtablir par force, *là meſme.* cependant ils n'abandonnent point les ceremoines de la Religion Romaine, *là meſme.* prennent ſoin d'eſtablir une concorde entre les Religions. 24. s'eſtant retirez du Senat, ils en aſſocient pluſieurs avec eux; & font une alliance contre l'inquiſition. 25. par des lettres ſurpriſes d'Eſpagne la perte de tous les Grands ſe trouve reſoluë. 30. ils déliberent ce qu'ils ont à faire, *là meſme.* ſe retirent dans les Royaumes prochains. 33. apres leur depart on avoit la paix. 34

Granvelle, ſon extraction, ſes mœurs, & emplois. 16. la force du gouvernement eſt entre ſes mains. 17. ſes bonnes & mauvaiſes qualitez. 17, 18. s'eſtoit attribué l'inſtruction des Ambaſſadeurs, le chiffre des lettres, l'ouverture des pacquets, &c. 18. il y avoit de vieilles inimitiez entre luy & le Comte de Horne, *là meſme.* le Prince d'Orange émeut le Comte d'Egmont & autres contre iceluy, *là meſme.* il aſſocie avec luy Barlaimont, Viglius & autres, *là meſme.* plaintes des Belges contre luy, 20. le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont & de Horne s'efforcent par des lettres reiterées de perſuader au Roy, qu'il oſte à Granvelle ſon odieuſe puiſſance. 21. il a ordre de ſe retirer, *là meſme.* apres ſon depart les Grands commencent à pren-

à prendre un merveilleux ſoin des affaires, *là meſme.*

Grave aſſiegée par le Duc de Parme. 117. on y envoye Hohenlo, qui renverſe les fortifications des aſſiegeans, *là meſme.* Hemert rend la ville, 118. aſſiegée par le Prince Maurice. 504. elle ſe rend. 506. baillée pour demeure aux ſedi-tieux. 528

Grethen, cette famille s'eſt acquis le droit de decider les differens. 260

Grobbendonck Capitaine met en fuitre cinq compagnies Hollandoiſes. 523. entreprend inu-tilement ſur Grave. 558. ſa cavalerie miſe en pieces. 562

Groningue ſe range ſous la puiſſance du Roy. 84. on donne ordre à Barthelemy Entes de l'aſ-ſieger, *là meſme.* le courage de Martin Schenk fait lever le ſiege. 84. la difficulté des chemins ne permet point au Duc de Parme de la ſecourir. 387. plainte des habitans. 196. eſt aſſiegée par le Prince Maurice. 225. ſa ſituation & l'origine de ces peuples, *là meſme.* Hiſtoire de ce ſiege. 228. elle ſe rend. 231. diſcorde des habitans, & de ceux des environs. 339. qui ſont pacifiées par arbitres de la part des Eſtats. 340. leur re-bellion reprimée par ordre des Eſtats. 460

Gueldre fief de l'Empire. 625

Guerre s'allume dans la Friſe par l'inconſtance de Renneberg. 83. entre le Roy de France, & le Duc de Savoye. 483. laquelle eſt bien-toſt terminée, *là meſme.* appaiſée entre le Roy Henry & le Duc de Bouillon. 569

Gueux, origine de ce nom. 25

Guillaume de Naſſau, Prince d'Orange. ſon extraction. 9. ſes emplois, *là meſme.* ſes poſſeſ-ſions, *là meſme.* ſon genie, *là meſme.* ſes mœurs & gouvernemens, *là meſme.* il émeut le Comte d'Egmont, & pluſieurs autres Chevaliers de la Toiſon d'or contre le Cardinal Granvelle. 18. ſa diſgrace aupres de la Princeſſe Marguerite, Gouvernante des Pais-bas. 29. prie le Roy de trouver bon, qu'il ſe demette de ſes dignitez. 30. il conſeille par lettres au Roy de permettre l'exercice des Religions, que les Eſtats voyſins ont receuës, *là meſme.* refuſe de faire le ſerment, auquel la Gouvernante le veut obliger. 31. ſe retire vers ſon frere. 33. ſes biens ſont confiſ-quez, ſon fils eſt emmené captif en Eſpagne. 38. il repreſente la juſtice de ſa cauſe par un manife-ſte. 39. engage ſa foy & celle de ſes amis pour le ſujet de ſon expedition. 41. il aſſemble ſix mille chevaux, & quatorze mille ſantaſſins, que le Duc d'Albe ſurmonte ſans les combattre, *là meſme.* Il s'achemine vers la France, *là meſme.* demande ſecours aux Princes Proteſtans. 44. le Dannemarc, & la Suede refuſe de luy en don-ner; & la Reine d'Angleterre n'oſe, *là meſme.* le Roy de France fait ſemblant de le ſecourir, *là meſme.* on luy envoye de l'argent & des inſtru-ctions. 45. il poſſede quelque ſorte de com-mandement ſur ceux qui pillent les coſtes de la mer, *la meſme.* part d'Alemagne avec ſon ar-mée. 47. ayant congedié ſon armée ſe retire en Hollande. 48. adjoûte douze moindres villes aux ſix grandes, qui avoient auparavant accou-ſtumé de deliberer des affaires. 51. ſon arrivée debrouille toutes les affaires. 51. gouverne tou-tes choſes avec l'advis des Eſtats, *là meſme.* paſſe dans l'eſprit de tous pour autheur de la liberté. 63. eſprouve toutes ſortes de remedes pour appaiſer les diſſenſions des Belges. 75. mais en vain, *là meſme.* il unit dans Vtrecht les Provin-ces d'un lien tres-eſtroit. 77. perſuade aux Eſtats d'élire un nouveau Senat. 85. il leur perſuade auſſi de depoſſeder Philippe de la principauté des Pais-bas, & de la donner au Duc d'Anjou, *là meſme.* ſe defend par un manifeſte. 86. ſom-maire des deux eſcrits, de l'Eſpagnol contre le Prince d'Orange, & du Prince d'Orange contre l'Eſpagnol. 87. ſon innocence publiée par un teſmoignage public des Eſtats, *là meſme.* mer-veilleuſe affection du peuple en ſon endroit. 91. ſa vie perſecutée par les attentats Eſpagnols, *là meſme.* ſe retire en Zelande. 97. il eſt tué dans la ville de Delft. 103. priere pieuſe, qu'il fit en mourant, *là meſme.* il laiſſe ſes affaires do-meſtiques extremement embroüillées, *là meſme.* ſes quatre mariages, *là meſme.* ſon fils Maurice luy ſuccede. 104

Guillaume Louys eſtably Gouverneur de Friſe. 104. taſche de chaſſer l'ennemy hors de la Fri-ſe. 217. il munit la Bourtang, *là meſme.* prend Deutecom. 441

Guillaume Comte de Heremberg, Gouver-neur de Gueldre, ſe retire vers les Eſpagnols & ſes fils avec luy. 99. ravage une partie de la Fri-ſe. 354

H.

le HAinault demeure fidele envers l'Egliſe Romaine & le Roy. 29. refuſe d'obeyr. 71

Haine prodigieuſe contre les Eſpagnols. 56

Han aſſiegée par le Comte de Fuentes. 268. Gomeron vend la ville aux Eſpagnols. *voyez* Gomeron. Orvilliers gardant le Chaſteau, eſt ſecouru des François. 267. qui tiennent le Cha-ſteau, *là meſme.*

Harlem eſt ſoûmiſe à la cruauté des Eſpa-gnols. 53

Harangue genereuſe du Duc d'Arſchot. *voyez* Arſchot. du Preſident Ianin pour la treve. *voyez* Ianin.

Hautain Admiral, ſon expedition infortunée ſur la mer. 584

Hemert Gentil-homme Hollandois rend la ville de Grave aux aſſiegeans. 118. & pour ce ſujet il eſt decapité, *là meſme.*

Hemskerk, ſes voyages aux Indes, ſes con-queſtes, & ſa glorieuſe entrepriſe contre les Eſpa-gnols. 609

Henriette fille du Marquis d'Entragues, l'en-trepriſe qu'elle avoit projettée. 543. obtient ſon pardon du Roy, *là meſme.*

Henry de Bourbon, Roy de France, aſſiſte ſe-erettement les Confederez. 58. ſucceſſeur d'Hen-ry III, 166. Philippe taſche de l'empeſcher de jouyr du royaume, *là meſme.* les Anglois & Confederez luy envoyent du ſecours, *là meſme.* il reünit ſous ſa puiſſance toutes les parties de ſon royaume. 167. eſt bleſſé dans un rencontre. 195. ayant receu la Religion Romaine, pacifie heureu-ſement tout ſon royaume. 221. il garde alliance avec les Confederez. 222. il ſomme ceux d'Ar-tois & de Hainaut de faire ſortir les ſoldats Eſpa-gnols. 238. Edit de Philippe de pourſuivre le Roy de France les armes à la main, *là meſme.*

Henry juge à propos de faire la guerre dans le Luxenbourg. 239. envoye le Duc de Bouillon avec une armée dans la Bourgogne. 251. fait voir à Elisabeth, que la paix luy est necessaire. 364. envoye Buzenval vers les Estats pour ce sujet, *là mesme.* commence la guerre contre le Duc de Savoye, *voyez* Guerre. Ayant repudiée Marguerite de Valois, espouse Marie de Medicis. 484. guerre entre luy & le Duc de Bouillon appaisée. 569

Henry Frederic, depuis nommé Frederic Henry, Prince d'Orange, accompagne son frere. 350. apres avoir pris Alpen, ils assiegent Rhimberk. 351. contraint Bredefort de se rendre. 573. il entreprend sur l'Escluse avec une yssuë malheureuse. 573. tasche de surprendre Venlo, sans effet. 581. ayant pris la ville d'Erkelens d'assaut, il se saisit d'Henry de Herenberg. 600

Heranger Gouverneur de Breda prend la ville d'Hoye par stratageme. 248. ayant pris Lire, est contraint de l'abandonner derechef à la licence des soldats. 273

ville d'Herenbergue exemptée de garnisons, en faveur de la tante du Prince Maurice. 408

Herenberg, *voyez* Frederic, Guillaume, Herman, Louys.

Herman Comte de Herenberg Gouverneur de Deventer. 183. appaise les seditieux. 219

Heresie, secours reciproque entre les deux Couronnes pour l'extirpation d'icelle. 23

Hierôme de Roda se rend chef des Espagnols qui sortent de Hollande. 60. il pille Mastricht; & puis Anvers, *là mesme.*

Hohenlo, Lieutenant en Hollande & en la Zelande apres la mort du Prince d'Orange. 104. entre heureusement dans Bois-le-Duc. 112. est forcé de l'abandonner. 113. ne permet pas que le Comte de Licestre confonde les charges de la milice. 117. il est envoyé au siege de Grave, où il renverse les fortifications des assiegeans, *là mesme.* ayant defait le Comte de Haultepenne, se rend maistre de Crevecœur. 124. sa mort. 591

Hogius troublant la Hollande par la hardiesse de ses mensonges, est puny du dernier supplice. 98

Hollandois secourent les bannis. 46. leur necessité extreme de finances. 53. diverses navigations par lesquelles s'est accreu leur bonheur. 279. Histoire admirable de la navigation qu'ils ont entrepris pour la troisiéme fois vers le Septentrion. 325. dissension entre iceux & les Zelandois touchant les tributs. 340. on tombe d'accord. 341. leurs navires retournent des Indes. 348. recit touchant l'Inde & ses peuples, *là mesme.* commencent le trafic des espiceries. 349. armée Hollandoise passe le Rhin. 354. leurs avantages s'augmentent par les malheurs d'autruy. 372. ils espandent leur navigation plus au large, *là mesme.* sont attaquez de maladies contagieuses. 448. le poison de l'isle de S. Thomas les suivoit en leur retour. 449. ils hastent leur retour, *là mesme.* arrivent en leur pais plusieurs estant morts. 450. doublent la taxe de leurs revenus, mais les autres provinces y apportent difficulté. 454. surprennent huit compagnies des ennemis. 506. brûlent les navires de Spinola, *là mesme.* leurs commerces croissent dans les Indes. 509. mettent en fuite la flotte de Hurtado, *voyez* Hurtado. le Roy d'Achem incité de les faire mourir, *voyez* Achem. ils prennent une caraque des Portugais, 511. description des gestes d'iceux dans l'Inde. 586. ils envoyent des navires aux Indes. 601. surprennent les cavaliers d'Albert chargez de leurs montres. 627. seichent le lac de Bemstre. 628

comte d'Hoochstrat refuse le serment, auquel la Gouvernante le veut obliger. 31

Hopper, *voyez* Ioachim.

comte de Horne Admiral des mers. 10. yssu de la famille des Montmorancis, *là mesme.* se retire en sa maison. 30. est fait prisonnier hors du Brabant, souffre le dernier supplice avec le Comte d'Egmont. 37. spectacle horrible aux yeux des Belges. 38

Houward commande aux grands vaisseaux de la flotte d'Angleterre. 144. resiste aux desseins du Comte d'Essex. 310, 312. les advis de Warmont rejettez par le mesme. 312

Hugues Donel Professeur en l'Academie de Leyden. 321

Hulst prise par le Prince Maurice. 189. sa situation, & ses forces. 295. on tasche de dissuader le siege à l'Archiduc Albert. 296. la Bourlotte le persuade, *là mesme.* lequel meine contre Hulst. *voyez* Claude la Bourlotte. Zelandois conjurent leurs associez. 298. on va choisir de vieux soldats en Angleterre, *là mesme.* histoire du siege. 299. cette ville se rend à l'Archiduc. 306. la perte en est fascheuse aux Confederez, *là mesme.*

Humeur des Anglois & celle des Belges sont beaucoup differentes. 115

Hurtado envoyé avec une flotte pour empescher le commerce des Hollandois dans les Indes. 509. mis en fuitte par iceux, avec perte de deux de ses navires. 510

I.

IAcques Roy d'Escosse demande ouvertement, qu'on luy asseure la succession du royaume d'Angleterre. 386

Ianin President, chef des Ambassadeurs du Roy de France. 615. porté à la treve. 643. sa harangue pour la treve, faite dans l'assemblée des Estats. 650. il invective contre les Zelandois. 654

Iean d'Austriche Gouverneur des Pais-bas. 62. tandis qu'il fait paroistre d'avoir ordre de garder la paix, on surprend des lettres qui monstrent qu'il a un ordre contraire, *là mesme.* le Prince d'Orange tasche vainement de persuader aux Belges, qu'il faut pousser à bout ce nouveau Gouverneur. *la mesme.* il est receu au souverain gouvernement. *là mesme.* il s'empare de Namur. 63. sollicite les troupes d'Alemagne de luy remettre les villes entre les mains. *là mesme.* les Estats le previennent, *là mesme.* il est accusé par les Estats vers le Roy d'avoir violé la paix; & celuy-cy de sa part accuse le Prince d'Orange, lequel est appellé des Brabançons à la dignité de Surintendant de leur pais, *là mesme.* on declare la guerre à Iean d'Austriche. 66. il defait l'armée des Belges. 67. fruits de sa victoire, *là mesme.* interrompt les negotiations de la paix. 73. est emporté par la soudaine violence d'une maladie. 74. quelques-uns croyent qu'il est mort de poison, *là mesme.*

Iean de Nassau est fait Gouverneur de Gueldres, & Renneberg de Frise. 68. ayant esté éleu pour

pour regir & domter le pais d'Over-Yſel, ſe rend maiſtre des villes de Campen & de Deventer. 69.
ſa mort. 591
Iean Marquis de Bergue ſur le Zoom envoyé au Roy. 26
Iean de la Douze, Curateur de l'Vniverſité de Leyden. 322
Iean de Montigny, *voyez* Montigny.
Iean Ney deputé pour l'avancement de la paix. 607. eſtant inſtruit par le Prince Maurice des difficultez, qui empeſchoient la paix, il apporte aux Eſtats des lettres de la part des Archiducs, *là meſme.* il promet aux Confederez, qu'il ſera exactement ſatisfait à leurs requeſtes. 608. eſtant à la Haye pour preſſer la paix, il demande qu'on r'appelle la flotte envoyée en Eſpagne. 614. reſolution des Eſtats. 615. taſche par preſents de gagner l'amitié d'Arſen, Secretaire des Eſtats. 617. preſente une nouvelle ratification du Roy d'Eſpagne. 620. laquelle ils s'efforcent de faire accepter des Eſtats, *là meſme.* mais elle ne correſpondant pas aux promeſſes des Archiducs. 621. il eſt envoyé en Eſpagne pour informer le Roy des differends touchant le commerce. 641
Iean Bucold, ſes ſentimens ſeditieux. 10
Iean Chaſtel pouſſé par les Ieſuites, taſche de tuer le Roy de France. 234
Ieſuites, leur banniſſement de la France. 234. deſcription de cette ſecte, *là meſme.* leur retour en France. 542
Imbiſe & Chimay entreprennent de livrer la Flandre aux Eſpagnols. 99. eſt rappellé par les Gantois, *là meſme.* puny du dernier ſupplice par les Gantois meſmes. 102
Indiens, leurs mœurs. 348. recit des navires Hollandois touchant l'Inde & ſes peuples. 348
Inde, commencement de la Compagnie des Indes Orientales parmy les Provinces Vnies. 512. geſtes des Hollandois en icelle, *voyez* Hollandois.
Inquiſition, ſon origine, ſon adminiſtration, & ſon malheureux ſuccés dans les Pais-bas. 10. abhorrée par la populace du Brabant. 23. *voyez* Brabançons. alliance des Grands contre l'Inquiſition. 25. Louys de Naſſau l'un des principaux chefs de cette alliance, *là meſme.*
Ioachim Hopper de grande authorité parmy les Eſpagnols. 58
Ioſeph Scaliger, ornement de l'Academie de Leyden. 322
Ipre & Gand ſe joignent aux Confederez. 79
Irlande, ſa rebellion, dont il eſt fait un ample recit. 276
Iſabelle, ſon mariage, & les raiſons & conditions pour leſquelles Philippe luy avoit tranſporté la ſouveraineté de la Belgique. 388. on en parle diverſement. 389. elle mande à l'Archiduc de prendre poſſeſſion pour elle de cette principauté. 391. à force de prieres & de promeſſes, arreſte les ſoldats ſeditieux. 467
Iſle de Bommel fortifie la Hollande. 51. deſcription des iſles Fortunées. 445. deſcription de celle de S. Thomas. 447
Iſle de Canarie, *voyez* Canarie.
Don Iuan d'Aquila donne en vain du ſecours aux Yrlandois rebelles. 497
Iuſtinian, *voyez* Pompejo Giuſtiniani.
Iuſte de Villiers eſt tué. 157
Iuſtus Lipſius, *voyez* Lipſius.

L.

LAc de Bemſtre ſeiché par les Hollandois. 628
Lamoral, *voyez* Egmont.
Landgrave de Heſſe, & le Duc de Brunſwic atdens à perſuader une prompte expedition. 432. ils pretendent l'un & l'autre d'eſtre Generaux de l'armée, *là meſme.*
Lettres d'Eſpagne, contenantes la perte de tous les Grands des Pais-bas, ſont ſurpriſes. 30. du Comte Maurice aux rebelles de Gertrudenberg, receuës comme un jouet. 157. du Marquis d'Havré à Iacques de Mailleray. 253. Reſponſe de Mailleray, *là meſme.* du Roy d'Eſpagne parlant aux Eſtats Belgiques comme s'ils euſſent eſté encore ſes ſujets. 482. de l'Empereur aux Eſtats pour le ſujet de la paix. 533. reſponſe des Eſtats, *là meſme.* envoyées aux Eſtats de la part des Archiducs, & leur contenu. 607. reſponſes & requeſtes des Confederez. 608. apportées d'Eſpagne, deplaiſante aux Eſtats. 619. de l'Empereur aux Eſtats. 624. reſponſe d'iceux, *là meſme.*
Leyden, ſon ſiege. 56. campagne inondée par le moyen de la mer, en fait lever le ſiege, *là meſme.* deſcription de ſon Academie. 321. ſes Docteurs. 321, 322
Libelles publiez par les Confederez. 636
Liberté enſeignée par les anciens Chreſtiens. 657. opinion d'Arminius conforme à celle des anciens, *là meſme.* S. Auguſtin a eſté le premier, qui a commencé d'enſeigner autrement, *là meſme.* attirant pluſieurs Orientaux à ſon opinion, *là meſme.* controverſe ſur ce ſujet entre les familles des moines. 657. opinion de Luther, Melanchthon, & Eraſme, *là meſme.* Calvin appuye l'opinion de Luther de nouvelles raiſons. 658. Beze augmente la rigueur de l'opinion de Calvin. 658. les diſciples des ſuſdits rejettoient des charges Eccleſiaſtiques ceux qui eſtoient de ſentiment contraire, *là meſme.* plaintes frequentes pour ce ſujet, *là meſme.*
Comte de Liceſtre Capitaine General du ſecours d'Angleterre. 114. ſes mœurs & ſa fortune. 114. receu avec des honneurs exceſſifs, *là meſme.* ce qu'Eliſabeth n'approuve pas. 115. il aſpire à la principauté. 115. ſes plaintes contre les Eſtats, *là meſme.* les flatteurs l'incitent à pourſuivre la Dictature. 116. afin d'émouvoir le peuple, il prend la defenſe de l'épargne pour pretexte. 116. il met des bornes à la liberté de la navigation. 116. les Eſtats y trouvent un remede. 117. par une imprudence pareille il condamne les champs des ennemis à demeurer en friche. 117. Hohenlo ne permet pas qu'il confonde les charges de la milice. 117. il met des traitres Anglois pour Gouverneurs dans le Velaw & dans Deventer. 119. eſt preſſé de beaucoup de plaintes, 119. il ne ſouffre qu'avec impatience les frequentes aſſemblées des Eſtats. 120. taſche de retrancher la populace du corps de la Republique. 120. attire à ſon party les interpretes de la ſaincte Eſcriture. 121. par le moyen deſquels il gagne auſſi l'affection du peuple. 121. il depoſſede de leurs dignitez ceux qui ſuivent la Religion Romaine. 121. commence d'eſtre en grande eſtime dans les Provinces de Friſe & d'Vtrecht. 121. ſe promet beaucoup d'aſſiſtence

des garnisons Angloises, & de Sonoy Gouverneur de la Frise Occidentale. 121. il se persuade d'obtenir la souveraine domination des Provinces. 122. pour ce sujet fait un voyage en son pays, *la mesme.* pretextes contradictoires de son voyage. 122. il tasche de s'emparer par force de la pluspart des villes. 126. dans Leyden ceux de sa cabale, ayant esté découverts, sont punis de mort, *là mesme.* & luy s'en retourne en Angleterre, où il meurt apres avoir esté contraint de renoncer à la principauté des Pais-bas. 126

Lingen, son siege. 359. elle se rend. 361. assiegée par le Marquis Spinola, & sa reddition. 555. le Prince Maurice s'achemine trop tard pour faire lever le siege. 556. le Gouverneur mis en prison pour avoir rendu trop promptement la place. 556

Lipsius est d'advis de faire une treve. 252. il estoit Professeur en l'Academie de Leyden. 321. sa mort. 591

Lochem assiegée & prise par Ernest de Nassau. 583

Lopez envoyé en Angleterre par Philippe pour empoisonner la Reyne Elisabeth, puny de mort. 234

Louys de Nassau, l'un des principaux Chefs de l'alliance faite par les Grands du Pais-bas contre l'Inquisition. 25. apres avoir deffait le Comte d'Arembergue, est mis en fuitte par le Duc d'Albe. 39. on luy envoye du secours de France. 47. est tué avec Henry son frere. 55

Louys de Nassau, neveu du precedent, a la jambe emportée d'un coup de canon. 352. surprend Wachtendonc. 457. sa mort. 543

Louys de Heremberg, sa mort. 198

Luxembourg demeure fidele envers l'Eglise Romaine & le Roy. 29. ceux de Luxembourg rejettent la paix de Gand. 61

M.

MAlines est pillée par les Anglois. 83
Mansfeld, *voyez* Charles, Pierre.

Marguerite d'Austriche Gouvernante des Pais-bas. 17. cede au temps, & suit le conseil des Grands. 29. promet aux Gentils hommes Confederez, que ce qui s'est passé sera mis en oubly. 29. permet les presches au menu peuple. 29. le Prince d'Orange tombe en sa disgrace. 29. casse tous les traittez qu'elle a faits. 30. oblige les Chefs de jurer, qu'ils tiendront pour leurs ennemis ceux que le Roy aura declaré les siens. 31. estant venuë pour reprendre le gouvernement des Pais-bas, est renvoyée, & retourne en Italie. 83

Marguerite femme du Roy Philippe III. 398

Marguerite de Valois recommande son frere. 67. est repudiée par Henry de Bourbon. 484

Mariages d'Hohenlo & du Comte de Solms. 258

Martin de Padille, accueilly de grand malheur, est demis de sa charge. 348

Mastricht pillé par Hierôme de Roda. 60. assiegée par le Duc de Parme. 75

Marelif retourne des Indes Orientales avec heureux succez, ses victoires, conquestes, &c. 559. *& suivantes.* il va aux Indes avec douze navires. 564

Matthias d'Austriche appellé au souverain gouvernement des Pais-bas. 63. est renvoyé avec honneur. 86

Matthias de Helt, sa mort. 338

Maurice fils de Guillaume Prince d'Orange succede à son pere. 104. portion qui luy est laissée en la succession. 104. il dissimule la grandeur de son genie. 122. le souverain commandement des armées luy est donné. 123. accommode quelque dispute dans la garnison. 151. forçant les retranchements des ennemis, secoure Heusden. 159. se sert par stratageme d'un navire, qui avoit accoustumé de porter des tourbes à Breda. 170. *voyez* Breda. campant devant Nimegue fait retirer l'ennemy. 174. veut establir un camp arresté devant Nimegue. 175. en l'absence du Duc de Parme prend plusieurs villes. 176. vient avec une armée & assiege Zutphen. 182. descend avec son armée pour prendre Deventer. 183. meine une armée en Frise. 185. grandes incommoditez des chemins, *là mesme.* son armée se campe devant Groningue, *là mesme.* quittant Groningue attaque les fortereses d'alentour. 186. secourt les assiegez au chasteau de Cnodsenbourg. 187. fait quitter le siege au Duc de Parme. 188. prend Hulst; & exige contribution de la terre de Waes. 189. retournant en Hollande, il y est receu avec de grands applaudissements. 192. appaise les seditieux d'Vtrecht, & de Zelande. 196. assiege Strenwic. 197. il est blessé d'un coup de mousquet. 200. Stenwic se rend à luy, *là mesme.* Moderation du vainqueur à l'endroit des vaincus, *là mesme.* assiege Gertrudenberg. 211. il empesche Mansfeld d'assieger Crevecœur. 216. entreprend sur la ville de Bruge, avec sinistre evenement. 218. assiege Groningue. 225. assassins achetez par le Roy d'Espagne pour tuer ce Prince. 233. il fournit du canon & de la cavalerie à ses ennemis. 242. il est detourné du siege de Grolle par l'advenement de Montdragon. 269. ses soldats entreprennent de nuit contre la ville de Meurs, mais sans effet. 270. il taille en pieces quatre mille fantassins Espagnols, & cinq compagnies de cavalerie à Turnhout. 331. ne reüssit pas dans le dessein de Venlo. 338. ses cavaliers sont defaits. 339. prend la ville de Meurs. 354. il prend aussi Othmarse & Oldensele. 359. à son retour il est receu avec magnificence; mais supporté à regret les nopces clandestines de sa sœur Emilie. 361. il campe une armée dans l'Isle de Gueldre. 409. ses troupes beaucoup moindres, que celles de l'ennemy, *la mesme.* on le remercie d'avoir espargné les peuples voisins en faisant la guerre. 412. ses soldats mis en fuitte par les Espagnols. 420. il se fait livrer la ville de Sevenare, & d'autres places, *là mesme.* voulant fermer à l'ennemy l'entrée de Westphalie, campe aupres de Duisbourg. 421. se retire dans Arnhem, & y fait porter ses preparatifs de guerre. 422. Emmeric luy est mise entre les mains avec Sevenare. 423. ses soldats vengent la mort ignominieuse qu'on avoit fait souffrir à ceux de leur party. 432. son inquietude. 434. il reprend son premier poste de l'Isle de Gueldre, pour aller au devant des attaques de l'ennemy; & fortifie Gravewart, *là mesme.* son artillerie foudroie quantité des ennemis, *là mesme.* il ne trouve pas de meilleur expedient, que de demeurer où il est, quoy

quoy qu'il fut adverty de prendre garde à l'Isle de Bommel. 434. il entre dans l'Isle de Bommel, & releve le courage des citoyens. 436. sa prudence. 437. il fortifie Voren d'un chasteau. 438. prend Crevecœur, & tue cinq cents cavaliers ennemis. 458. assiege le fort de S. André, *là mesme*. les assiegez se rendent. 456. disposition de son armée. 468. il ordonne à ses navires de faire voile. 469. commence la bataille. 473. remporte la victoire. 477. nombre de ceux qui furent tuez au champ de bataille, *là mesme*. estant retourné au siege de Nieuport, il en retire son armée. 479. fait voile du port d'Ostende, *là mesme*. son entreprise sans effet sur le fort d'Isabelle, *là mesme*. assiege Rhinberk. 487. & la ville de Meurs. 489. meine son armée contre l'ennemy. 503. assiege Grave. 504. *voyez* Grave. il tente de rechef le siege de Bois-le-duc. 526. taille en pieces deux mille des ennemis, *là mesme*. vange la cruauté de l'Archiduc à l'endroit des prisonniers de guerre. 527. fait passer son armée en Flandre. 534. prend quelques chasteaux. 535. fortifie Ardenbourg, & met Velasco en deroute. 536. prend la forteresse de Woude. 549. le Marquis Spinola le suit par tout, *là mesme*. son armée extremement desolée, *là mesme*. s'asseure par de nouvelles garnisons les places les plus foibles. 557. ses soldats perdent une grande victoire sur le Marquis Spinola par leur crainte. 559. tente Gueldre sans effet. 562. fortifie les villes principales à l'encontre du Marquis Spinola. 577. Lochem se rend à luy. 577. munit grands espaces de fortifications, se voyant attaqué en tant d'endroits de l'ennemy. 577. il quitte le siege de Grolle à l'advenement de Spinola. 583. persuade de renoncer à tout colloque, que l'establissement de la liberté ne soit obtenu. 622. va au devant des Ambassadeurs du party ennemy. 633. s'estudie en vain d'eviter les artifices de ceux qui veulent la paix. 643. ses lettres addressées aux villes d'Hollande, qu'il ne faut point faire de treve. 646. interpretées diversement. 648

Maximilien Empereur ayant envoyé Charles son frere interceder pour les Belges aupres de Philippe, en reçoit une rude response. 40

Maximilien Cochy presse les Estats sur les demandes de l'Empereur. 546

- duc de Medina Celi, sa flotte ayant esté prise, a bien de la peine à s'eschapper luy-mesme. 47

. duc de Medina Sidonia Admiral de la flotte d'Espagne. 143

Melendes, malheureux succez de son expedition maritime contre les Confederez. 52

Mendoze conduit une armée contre ceux de Cleves & de Iuliers. 403. fait travailler à la fortification d'Orsoy & de Mulsem. 408. cause grande craiute à toutes ces nations; mais le Prince Maurice y apporte remede. 408. assiege Rhinberk. 413. il met garnison dans la principauté de Cleves. 415. il attaque Rhinberk, *là mesme*. contraint les citoyens de Wezel d'admettre la Religion Romaine. 418. & 428. fait passer son armée au delà du Rhin, & met des garnisons à Rheze & Emmeric. 419. entre dans Iselbourg, & massacre les bourgeois. 420. bat la ville de Deutecom. 421. prend les villes de Calcar, & de Gog. 427. il s'estudie de des-unir les Princes Alemans. 429. est fait prisonnier. 478. remet en liberté les prisonniers du party Confederé. 502. va au devant de l'armée du Prince Maurice; mais refuse la bataille qui luy est presentée. 504. place son camp au dessous de Grave, & du Prince Maurice. 505. s'en retourne en Espagne. 507

Meurs prise par le Prince Maurice. 354

Middelbourg retarde les communes entrepriſes des Hollandois & des Zelandois. 50. est remise sous l'obeyssance des Zelandois. 55

Montdragon reprend tous les forts aux environs de Huist. 189. sa mort. 270. ses louanges, *là mesme*.

Montigny envoyé au Roy. 26. passe dans la faction de ceux d'Artois. 73. fait sa paix. 76

Monts se rend. 48

la Motte fait sa paix le premier, & est suivy de Montigny, & de quelques autres. 76

Moucheron. *voyez* Balthazard.

Mutiliane, sa forteresse rasée. 353

N.

NAtré succinct des choses qui se sont passées en France, Angleterre, Yrlande, Espagne, & Mauritanie. 668. *& suivantes.*

Nassau, *voyez* Adolphe, Ernest, Guillaume, Iean, Louys.

Navire de Seville est prise par le General Drak. 146. de Biscaye consumé par les flammes. 145. deux Navires Espagnolles viennent en la puissance des Hollandois. 376

Necessité des finances tant chez les Confederez, que chez leurs ennemis. 82

Nimegue se rend aux Espagnols. 113. habitans d'icelle pensent au recouvrement de leur liberté. 188. siege. 190. & description de la ville, *là mesme*. estant prise, le Comte Maurice luy choisit des Magistrats. 192

Noblesse Belgique, son mécontentement, & pourquoy. 90

Noot succede en la place du Colonel Dorp au gouvernement de la ville d'Ostende. 529

la Nouë leve en France deux mille fantassins contre le gré du Roy d'Espagne. 437. chasse les ennemis de la ville de Nienove, & est fait prisonnier. 83

comte de Nuenare succede à Guillaume de Heremberg au gouvernement de Gueldres. 99. le Comte de Nuenare prend la ville de Nuys. 118. il meurt par un accident inopiné. 163

Nuys, petite ville prise par stratageme. 118. bien-tost apres elle r'entre sous la puissance du Duc de Parme. 118

O.

OCean debordé cause de furieuses pertes. 43

Octave Comte de Mansfeld blessé à mort. 187

Oldenbarneveld dissuade la paix au Roy de France, mais sans effet. 383. ses reproches contre Verreiken. 619. renonce à sa charge au sujet de l'envie. 653. il la continue à l'instance des principaux, & fait d'un mesme accord toute la Hollande & les autres cinq Provinces, *là mesme*.

Oldensele. *voyez* Othmarse.

Olivier de Nort, sa navigation, en laquelle il

oſe penetrer ce deſtroit que l'on nomme Magellanique. 497
Omerville, ſa mort. 561
prince d'Orange, & d'autres exhortent les Provinces Vnies à la paix. 392
Oſtende, deſcription de la ville. 489. aſſiegée par l'Archiduc. 490. hiſtoire du Siege. 491. continuation du meſme. 499. ferveur d'iceluy. 529. *voyez* Ambroiſe Spinola. vertu des aſſiegez. 530. ſa reddition. 538
Othmarſe & Oldenſele priſe par le Prince Maurice. 359
Over-Yſſel, ſes habitans qui balançoient, ſont r'aſſeurez. 84

P.

PAcieco Intendant des fortifications du Duc d'Albe, mis à mort par un ſupplice public. 46
Factions des Brabançons faites avec leur Prince. 39
Palatin, ſon ardeur à perſuader une prompte expedition. 432
Paix, on en renouvelle les propoſitions à Gand. 60. ſes conditions. 61. ceux de Luxembourg rejettent la paix de Gand. 61. ceux de Friſe l'acceptent, *là meſme*. Philippe cedant au temps confirme le traité. 62. autres propoſitions. 72. ſes conditions. 72. Agens s'aſſemblent pour ce ſujet. 75. le Prince d'Orange s'oppoſe ſecrettement, *là meſme*. conditions d'icelle. 76. les plus benins d'entre les ennemis la deſirent. 255. Paix de Vervins entre la France & l'Eſpagne. 384. articles d'icelle, *là meſme*. on exige le ſerment de part & d'autre. 385. faite entre les Rois d'Eſpagne & d'Angleterre. 541. ſes articles, *là meſme*. divers raiſonnements ſur ce ſujet. 544. choſe tres-difficile de donner commencement aux colloques d'icelle parmy les Confederez. 606. le Prince Maurice admet les Deputez, *là meſme*. auſquels on reſpond dans l'aſſemblée des Eſtats, *là meſme*. Iean Ney deputé pour cette affaire. 607. differends en quelques articles de moindre conſequence. 642
Panne, *voyez* Pierre Panne.
Pardieu, *voyez* Valentin.
duc de Parme ſuccede à Iean d'Auſtriche au gouvernement des Pais-bas. 75. ſes qualitez & ſa conduitte, *là meſme*. il enflamme de plus en plus les diſſenſions des Belges. 75. accorde le paſſage libre à la cavalerie de Caſimir, pour ſa retraitte: & puis aſſiege Maſtricht, *là meſme*. exhorte les Belges à regagner les bonnes graces du Roy. 76. prend Maſtricht, tandis qu'on negotie la paix à Cologne. 79. gagne la ville de Malinea & quelques autres, pour avoir congedié les ſoldats eſtrangers. 80. elles luy confirment ſon gouvernement. 80. s'empare de quelques petites villes. 83. prend Audenarde, & Lire. 91. il offre à tous les revoltez, les effets de la clemence du Roy. 94. prend pluſieurs villes. 97. il ſe ſert de l'occaſion. 100. le pais de Waes, & pluſieurs petites villes ſe rendent à luy, *là meſme*. ſes gens ſe campent entre Gand & Bruges. 101. il aſſiege l'Eſcaut. 102. en pourſuit vivement le ſiege par luy commencé; & prend Tenermonde. 105. Vilvorde, & Ganr. 106. ſa diligence pour combattre ceux d'Anvers par la faim. 111. le Roy luy donne le collier de la Toiſon d'or. 112. il reſtablit la citadelle d'Anvers, *là meſme*. aſſiege Grave. 117. combat avec un mauvais ſuccez contre le Comte de Liceſtre. 118. prend l'Eſcaut. 124. tient une armée de trente mille hommes dans la Flandre. 143. il eſt enfermé dans Dunquerque. 145. aſſiege Bergue ſur le Zom. 150. entreprend de fermer le port de Bergue. 151. grande vertu des aſſiegez, *là meſme*. il taſche d'achever ſon deſſein par trahiſon, mais il eſt trompé. 152. leve le ſiege de Bergue. 153. grande joye du Duc de Parme, la ville de Gertrudenbergue luy eſtant livrée. 158. il veut joindre à la priſe de Gertrudenberg celle des places voiſines. 158. haine des Eſpagnols contre iceluy. 160. il eſt accueilly de maladie, *là meſme*. les Italiens aſſeurent que les Eſpagnols l'ont empoiſonné. 160. il chaſtie un certain qui le blâmoit. 161. il envoye Richardot en Eſpagne pour ſe juſtifier. 161. entreprend ſur les villes de Cleves. 164. envoye en France la Mothe avec des troupes. 166. & auſſi Mansfeld pour recouvrer la ville de Breda. 173. reçoit les ordres d'aller faire la guerre en France, où il meine une armée. 175. inquieté de pluſieurs choſes, & ſedition de ſes ſoldats. 180. envoye en France le Prince d'Aſcoli avec des troupes. 181. inveſtit le chaſteau de Cnodſenbourg. 187. indignation de ceux de Nimegue contre luy. 188. ſa maladie venant à s'aigrir, il s'achemine aux eaux de Spà. 188. il appaiſe les ſeditieux Eſpagnols par un exemple dangereux, *là meſme*. meine derechef des troupes au Duc du Maine. 194. il eſt bleſſé. 195. s'acheminant une ſeconde fois en France, meurt. 205. ſoupçons touchant ſa mort, ſes mœurs & eloges. 205
Pavaoſa, ville de l'iſle de S. Thomas, avec ſa citadelle ſe rend à de la Douze. 438. elle eſt embraſée par les habitans de l'iſle, *là meſme*.
Pays-bas, domination d'iceux paſſe en la Maiſon d'Auſtriche. 5. extremement depeuplés par le nombre de peuple que l'on y mit à mort. 38. les autres provinces des Pays-bas ont touſjours joüy du meſme droit que celle du Brabant. 40. affaires d'iceluy commiſes à Mansfeld. 176. differends ſur le commerce des Pays-bas. 640
Perenot, *voyez* Granvelle.
Peuple merveilleuſement affectionné au Prince d'Orange. 91
Philippe II, ſon eſprit & ſes mœurs. 8. taſche de renverſer les loix de la Belgique. 8. les Eſpagnols luy perſuadent d'aller en Eſpagne. 9. preſſe l'eſtabliſſement de l'Inquiſition. 15. ſe reſout malgré les loix de laiſſer des garniſons dans les Pays-bas. 17. cauſes de ſa haine irreconciliable contre les Belges. 17. il arrive en Eſpagne apres avoir perdu ſa flotte, *là meſme*. confirme à Bayonne avec le Roy de France un ſecours reciproque pour l'extirpation des heresies. 23. il n'approuve pas le modelle, que le Senat des Belges luy a envoyé pour le temperament des Edits. 26. il defend les aſſemblées des Eſtats, *là meſme*. pluſieurs lettres teſmoignent, qu'il doit venir avec une armée. 32. uſe de delais. 32. le ſentiment de l'Empereur touchant les affaires du Pays-bas, luy déplaiſt. 32. les nouvelles d'Eſpagne ne donnent aucun lieu d'eſperer ſa clemence. 38. pluſieurs choſes reſervées à ſa diſcretion. 42. en toutes choſes on ſe ſert du nom du Roy, pour combattre la puiſſance du Roy. 52. il ſoûmet derechef

derechef à ſa domination pluſieurs provinces des Belges, qui s'eſtoient retirées du party des autres. 77. ſe rend maiſtre du Portugal par le moyen du Duc d'Albe. 82. ce qui apporte beaucoup de dommage aux Confederez. 82. proſcrit le Prince d'Orange, & invite des aſſaſſins à le mettre à mort. 86. il eſt privé de ſon pouvoir. 86. & on luy donne le nom d'ennemy, *là meſme.* il renvoye des ſoldats eſtrangers au Duc de Parme. 92. leur nombre, *là meſme.* il negotie avec Eliſabeth. 127. donne ſecours au Duc du Maine, afin d'empeſcher le Prince de Bearn de jouyr du royaume. 166. eleve aux dignitez les Grands des Pays-bas. 207. ſon eſperance ſur Cleves & Juliers. 307. eſpouvanté de la defaite de la flotte Eſpagnole aupres de Calis, demande du ſecours de tous coſtez. 310. trouve un moyen de ſe degager de ſes creanciers, qui n'eſtoit pas honneſte. 313. il repare les defauts qu'il a commis contre la foy publique. 314. eſt plus enclin à la paix, qu'à continuer la guerre. 362. il commence par la France. 363. on traite la paix entre luy & Henry de Bourbon. 363. tente les Confederez par un nouvel appaſt. 365. promet ſa fille à Albert 365. luy aſſignant la Bourgogne & la Belgique pour dot. 365. reſponſe des Belges du party royal aux lettres de Philippe, *là meſme.*

Philippe III, eſpouſe Marguerite dans la ville de Ferrare. 399. ſes forces tres-puiſſantes. 403. ſes lettres, dans leſquelles il parle aux Eſtats Belgiques comme s'ils euſſent eſté encore ſes ſujets. 482. il envoye des Ambaſſadeurs en Angleterre. 540. defend que pas un eſtranger ne navige aux Indes. 564. dreſſe des embuſches au Roy de France par ſon Ambaſſadeur, *là meſme.*

Philippe de Naſſau, ayant obligé les frontieres de la Belgique aux contributions, retourne chargé de butin. 210. envoyé pour ſecourir le Roy de France. 239. retourne avec ſes troupes vers les Confederez. 265. ſurpris des embuſches de ſes ennemis, eſt tué. 269

Philippe Prince d'Orange reçoit des lettres de la part des Confederez. 291. ſa reſponſe. 291. le Prince Maurice & ſa ſœur luy offrent des preſents & de l'argent, *là meſme.* vient en Hollande. 656. reconcilie la Maiſon de Naſſau avec Emanuel de Portugal, *là meſme.*

Pierre de la Douze conduit la flotte des Eſtats. 444. attaque les iſles Fortunées. 445. & la forteresſe de Canarie. 446. où il eſt bleſſé, *là meſme.* il renvoye en Hollande une partie de ſes vaiſſeaux, & avec le reſte s'en va au Breſil. 447. choiſit l'iſle de S. Thomas pour rafraiſchir ſes troupes, *là meſme.* ſa mort. 449

Pierre de Mansfeld Gouverneur General. 207. ſa mort. 543

Pierre Melendes, *voyez* Melendes.

Pierre Panne, aſſaſſin du Comte Maurice. 392. ſon ſupplice, *là meſme.*

Pierre Verhouf retourne des Indes avec treize navires. 628

Pirates de Dunkerque ſeverement chaſtiez. 482. *voyez* Dunkerque.

Plaintes de l'Ambaſſadeur de l'Empereur aux Eſtats. 522. modeſte reſponſe des Eſtats. 522.

Plaiſance, ſa citadelle eſt renduë au Duc de Parme. 111

Pologne, harangue ſevere de ſon Ambaſſadeur. 331. reſponſe modeſte des Eſtats, *là meſme.* le Polonois replique avec beaucoup de fierté. 342. modeſte & genereuſe reſponſe des Eſtats. 342

Pompejo Giuſtiniani eſt empeſché par du Bois de conduire ſes ſoldats par le Vahal. 527

Port de Brile pris par vingt-quatre petits navires. 45

Portocarrero, *voyez* Fernandez.

Portugais, leurs prieres faites à Philippe pour la paix avec les Eſtats Confederez. 595. incitent le Roy d'Achem contre les Hollandois, *voyez* Achem.

Poudre à canon, ſa deſcription. 199

Prieres ordonnées à certains jours par les Eſtats. 608

Puritains, leurs requeſtes rejettées par Iacques Roy d'Angleterre. 520

R.

RAphelengius Profeſſeur en l'Academie de Leyden. 322

Reformez, leur requeſte. 69. admiſe par les Eſtats. 70. ſe rendent les plus forts dans Anvers. 78. ce qui eſt imputé au Prince d'Orange, *là meſme.* pluſieurs en prennent occaſion de ſe jetter dans le party Eſpagnol, entre leſquels eſt Charles, fils du Comte d'Egmont. 78. perſecution d'iceux en la ville d'Aix la Chapelle. 564

Regnier Nicolai fait paroiſtre ſon courage dans une proüeſſe ſignalée. 584

Religion, il eſt plus aiſé de la perſuader, que de l'eſtablir par force. 22. on addreſſe au Roy un ſommaire de celle que l'on taxoit d'hereſie. 23. Religion de Geneve publiquement receuë, en ſorte neantmoins que toutes les loix qui veulent eſtablir l'uniformité de Religion, ſont deteſtées ſous le nom d'Inquiſition. 52. la Romaine s'empare de Bois-le-Duc. 78

Rencontres plus cruels ſur la mer. 165

Renichon & du Four achetez du Roy & des Grands d'Eſpagne pour aſſaſſiner le Prince d'Orange, & pluſieurs perſonnes conſiderables d'entre les Belges. 233

Renneberg meurt, apres avoir eſté contraint de lever le ſiege de Stenwic. 84

Republique, ſa premiere forme deſignée en la ville de Dordrecht. 47. embrouillée de toutes parts. 67

Requeſens ſuccede au Duc d'Albe. 54. fait oſter la ſtatuë d'iceluy. 55. taſche d'accabler ſes adverſaires lors qu'ils ne penſent plus à la guerre. 56

Reſtitution des biens cauſe de nouvelles difficultez dans les articles de la paix. 641

Revenu des Confederez. 135. celuy du party Eſpagnol eſt beaucoup plus grand, *là meſme.*

Reyne d'Eſcoſſe endure le dernier ſupplice. 123

Rhinberk aſſiegée par le Comte de Mansfeld. 161. Comte de Falkenſteyn envoyé pour la delivrer. 163. Varembon le pourſuit, *là meſme.* qui eſt defait par François Vere. 164. les victorieux y menerent du ſecours. 164. ſe rend au Duc de Parme, *là meſme.* aſſiegée par le Prince Maurice. 351. ſe rend. 352. l'Archeveſque de Cologne la redemande aux Eſtats. 352. leur reſponſe, *là meſme.* aſſiegée par Mendoze. 413. affligée de peſte. 414. trois compagnies envoyées pour defendre l'iſle voiſine, ſont repouſſées. 415. Eſpagnols attaquans l'un des boulevards ſont auſſi repouſſez.

pouſſez. 416. priſe de cette ville, *là meſme.* aſſiegée par le Marquis Spinola. 579. Henry de Naſſau donne du ſecours à la ville. 580. le Sieur de Soubize & pluſieurs jeunes Seigneurs s'enferment dans icelle, *là meſme.* le Prince Maurice conclud en ſoy meſme de conſumer cette campagne dans la ſeule perte de cette ville, *là meſme.* ſa reddition. 581

Rheze aſſiegée par les Allemans. 440. *voyez* Alemans.

le Rhoſne, General, ſa mort. 300

Richard Spenſer, & Rudolphe Winwod, Ambaſſadeurs du Roy d'Angleterre vers les Eſtats. 618

Richardot, ſa dexterité. 106

Richeſſes d'Eſpagne, *voyez* Eſpagne.

Romaniſtes taſchent en vain d'elever ſur le thrône d'Angleterre une jeune fille de ſang royal. 520. leurs requeſtes rejettées par le Roy Iaques, *là meſme.*

Rotterdam pillée par le Comte de Boſſu. 46

Roy, ſa preſence eſt un excellent remede pour diſſiper les troubles. 32

Roy d'Angleterre exige nouveau ſerment de fidelité de ſes ſujets. 571

Roy d'Eſcoſſe invite les Confederez au Bapteſme de ſon fils aiſné. 236. prend poſſeſſion de la Couronne d'Angleterre. 518. les Eſtats Confedercz le feliciteur, *là meſme.* il encline à la paix. 519. pardonne à Tiron. 520. rejette les requeſtes des Puritains & Romaniſtes. 520

Roy de Suede recherchant l'alliance des Provinces Vnies, la Republique luy offre ſon amitié. 455

S.

SApena meurt de bleſſure. 478

Schenk fortifie Graveweerd. 118. demande ſecours des Princes d'Alemagne, mais on luy rend une reſponſe inopinée. 153. conduit ſes troupes à Rhinberk. 162. & ayant defair les ennemis, il les contraint d'abandonner la ſolde qu'ils portoient en Friſe, *là meſme.* il a le deſſein de prendre Nimegue, *là meſme.* eſtant repouſſé de ceux de la ville, il fut noyé dans la riviere avec les ſiens. 163. ſon naturel, & ſes loüanges, *là meſme.*

Sebald de Werd rué par la trahiſon du Roy de Candie. 563

Sectes de trois ſortes dans les Païs-bas, qui ne reconnoiſſent point la puiſſance du Pape, les Anabaptiſtes, Lutheriens, & Calviniſtes. 27. ceux-cy & les precedens trouvent les nouveaux edits trop rigoureux. 28. celebrent les actes de Religion avec de nouvelles ceremonies. 28

Sedition de la garniſon de Gertrudenberg. 155. laquelle eſtant ſollicitée de trahiſon, ne l'abhorroit pas. 156. ils ne peuvent ſe fier aux Confederez, qui leur offrent impunité, *là meſme.* on doute ſi on doit employer la force contre ces rebelles, *là meſme.* le Comte Maurice y mene les troupes. 157. les rebelles ſe defendent, *là meſme.* Wincfeld perſuade la trabiſon, *là meſme.* lettres du Comte Maurice aux rebelles, receuës comme un joüet. 157. Sedition d'Vrrecht, & auſſi de Zelande. 196. des ſoldats du Roy. 219. Gouvernement des ſeditieux, *là meſme.* autre Sedition des ſoldats Eſpagnols. 160, 239, 362, 393, 506. des ſoldats Alemans ſous l'Archiduc. 324. des ſoldats de l'Archiduc. 486. inſolence des ſeditieux contre les Alemans. 534. des ſoldars du Marquis Spinola. 582. Iuſtin de Naſſau leur donne des vivres & des armes, & meſme, eſperance de ſecours s'ils eſtoient attaquez, *là meſme.* Seditieux de Dieſt, ſuivant le conſeil d'Ybarra, ſont contraints de quitter les terres des Archiducs. 628

Servitude jettée à bas apres avoir demoly les citadelles. 61

Sevenbergue pillée par Mansfeld. 173

Sibylle Princeſſe de Cleves exhorte d'aſſembler du ſecours de toutes parts contre l'Eſpagnol. 411

Sidenbourg Gouverneur livre la forteresſe d'Hele à Mansfeld par une reddition precipitée. 54

Sidney, jeune Seigneur Anglois, tué dans le combat. 119

Soldats Eſpagnols s'eſtant mutinez contre leurs Chefs, tirent de la ville d'Anvers quatre cents mille florins, Requeſens le permettant. 55. cet outrage acquiert merveilleuſement l'affection des peuples au Prince d'Orange. 55. ſont publiquement declarez par le Senat, ennemis de la patrie & du Roy. 59. ils s'emparent de la ville d'Aloſt, & pillent tous les pays d'alentour. 59. s'allient avec les autres contre les Eſpagnols. 60. Soldats Eſpagnols favoriſent par leur ſedition le deſſein du Prince d'Orange. 59. preſtent ſerment au nom des Eſtats. 123. leur licence ſeditieuſe. 185, 195. ceux de la garniſon de Snaskerque ſont tuez par les Eſpagnols. 467. congediez de part & d'autre. 627

Spenſer, *voyez* Richard Spenſer.

Spinola, *voyez* Ambroiſe, Frederic.

Srenwic, ſon ſiege. 197. ſituation & forces de cette ville, *là meſme.* les aſſiegez ſont en grand nombre, & leur reſolution, *là meſme.* Verdugo leur envoye du ſecours. 199. elle ſe rend au Comte Maurice. 200

Stratageme du Prince Maurice en la ſurpriſe de Breda, *voyez* Breda. de François Vere, *voyez* Vere. de Portocarrero, *voyez* Fernandez.

Subſides nouveaux eſtablis parmy les Hollandois, ne ſont pas admis par les citoyens. 314. differens ſur ce ſujet appaiſez en Friſe. 461

T.

TAſſis prend la ville de Zutphen. 98. receu froidement du Roy de Dannemarque. 323

Temples violez dans tous les Pais-bas. 28

Tenermonde priſe par le Duc de Parme. 105

du Terrail prend Bredefort. 573

Theodore de Verdous, portant à Anvers une declaration ſignée de la part des Eſtats, fut honnoré d'un collier d'or. 608. il retourne à la Haye avec le Pere Ney, *là meſme.*

Tole, fuitte de ceux qui eſtoient envoyez pour la prendre. 151

Tournay ſe rend au Duc de Parme. 88

Traiſtres, malheureux ſuccez d'iceux. 123. leur punition. 216

Traitté de paix entre la France & l'Eſpagne, *voyez* Paix. nouveau traitté d'alliance entre les Anglois & les Provinces Vnies. 387

Tres-

Trespas de quelques personnes illustres dans les Provinces Confederées. 423
Treve proposée par quelques-uns. 256. *voyez* Ambassadeurs, Confederez. libelles sans autheurs contre la Treve. 645. causes pour lesquelles les Confederez estoient enclins à la treve, *là mesme.* lettres du Prince Maurice, qu'il ne faut point faire de treve, addressée aux villes d'Hollande. 645. lettres de Iustus Lipsius touchant ce sujet. 648. Ambassadeurs de France & d'Angleterre en conçoivent le dessein. 649. harangue du President Ianin sur cette affaire. 650. Winwod la persuade aussi. 652. laquelle se traite avec ferveur parmy les Confederez. 653. les seuls Zelandois la refusent, *là mesme.*
Tributs, divers noms de tributs inventez. 53. corrompent le commerce permis derechef dans l'Espagne aux Hollandois. 531. *voyez* Subsides, Discordes, Dissensions.
Trivulce, sa mort. 561
Troubles fascheux parmy certaines Provinces du Pais-bas. 78. comparaison des troubles de France avec ceux du Pais-bas. 167. à raison des principautez de Cleves & de Iuliers. 258. d'Emden. 259. entre le Pape & les Venitiens. 571
Troupes du Roy sont taillées en pieces par les pays sans dans la Frise occidentale. 56. des Estats extrememenr puissantes. 92. d'Espagne fort nombreuses. 265
Truchses, Archevesque de Cologne, son mariage, cause de la guerre dans l'Electorat de Cologne. 98. ayant esté chassé par ses ennemis, il se refugie vers le Prince d'Orange, *là mesme.* il quitte la guerre. 163
Tumultes, bien grands à Bruges & en d'autres lieux. 79

V.

VAincus tentez par esperance de paix. 67. refusent les conditions qu'on leur presente, *là mesme.*
Valentin Pardieu, Comte de la Motte, voulant reconnoistre les fortifications de Cambray, est tué. 268. ses eloges, *là mesme.*
Varembon estant envoyé pour assieger Rhinberk, prend la forteresse de Blidebeque. 161. poursuit le Comte de Falkenstein envoyé pour delivrer Rhinberk. 163. est defait par François Vere. 164
Velasco secourt la Bourgogne. 251. faisant une sortie contre le Prince Maurice, est mis en deroute. 536
Venitiens chassent les Iesuites des limites de l'Estat. 572. grands troubles entre le Pape & ceux de cette Republique, *voyez* Troubles.
Venlo suit la mesme fortune de la ville de Grave. 118
Verdous, *voyez* Theodore de Verdous.
Verdugo succede à Renneberg. 84. ayant en vain attaqué la ville de Lochem, s'empare de celle de Stenwic. 92. ouvre un passage à Groningue pour aller de la Westphalie en la Bourtang. 186. attaque le camp de ceux qui assiegeoient Couvorden. 203. est repoussé. 204. il quitte la Bourtang, & assiege Couvorden. 217. leve le siege de Couvorden à l'advenement du Prince. 224. sa mort. 266. ses eloges, *là mesme.*
Vere prend par stratageme la forteresse qui est vis à vis de Zutphen. 181. estably Gouverneur d'Ostende. 491
Verreiken estant arrivé vers les Estats, les artifices d'Espagne furent découverts. 618
Vervins, *voyez* Paix.
Villars tué avec plusieurs autres. 268
Ville. ignorance de forcer les villes est commune aux Confederez avec les Espagnols. 53. on tasche de surprendre des villes de part & d'autre, mais sans effet. 193. excellenre maniere de defendre les villes. 430
Vilvorde prise par le Duc de Parme. 106
Videric est creé Comte de Frise. 260. il possede aussi Groningue, *là mesme.*
Vnion des Provinces faite dans Vtrecht. 77. le sommaire d'icelle, *là mesme.*
Vtrecht fief de l'Empire. 625. ou appaise les troubles de ceux d'Vtrecht à raison des tributs. 371. *voyez* Vnion.
Vulcanius Professeur en l'Academie de Leyden. 322

W.

WAchtendonc est prise. 154. elle est gaignée & perduë par l'Espagnol. 522. assiegée par le Comte de Buquoy. 559. sa reddition. 562
Waes, ce pais & plusieurs petites villes se rendent au Duc de Parme. 100
Walons reconciliez font la principale force du party du Roy. 76
Wart, *voyez* Sebald.
Warwic, *voyez* Wibrand.
Wesel, les citoyens de cette ville ayant fourny des grains & la solde de son armée à Mendoze, sont contraints d'admettre la Religion Romaine. 418, & 428. apres la retraire de Mendoze, ils recouvrent leur liberté, & l'exercice de leur Religion. 428
Westphalie, Gouverneur de son cercle, declaré Capitaine General. 432
Wibrand de Warwic retourne des Indes avec deux navires. 628
Wincfeld persuade la trahison aux troupes seditieuses de Gertrudenberg. 157
Winwod persuade la treve. 652. *voyez* Richard Spenser.
Wittenhorst s'achemine à la Haye de la part de leurs Alteses pour traiter de la paix. 598. il estoit accompagné de Guevarts. 598
Womis voulant trahir la ville de Vere est puny de mort. 324
Wouden, on tasche de surprendre cette ville, mais sans effet. 369

Z.

ZElandois persuadent de renoncer à tout colloque, si auparavant on n'obtient parole de l'establissement de la liberté. 622. seuls refusent la treve. 653. le President Ianin invective contre eux. 654. ils pretendent l'union d'Vtrecht, *là mesme.* Spenser fait le semblable, *là mesme.* consentent avec les autres Provinces. 670
Ziericzee prise par les soldats de Requesens. 57
Zutphen prise par Tassis. 98. se rend au Prince Maurice. 181, 182. sa situation. 183

LYON

Digitized by Google